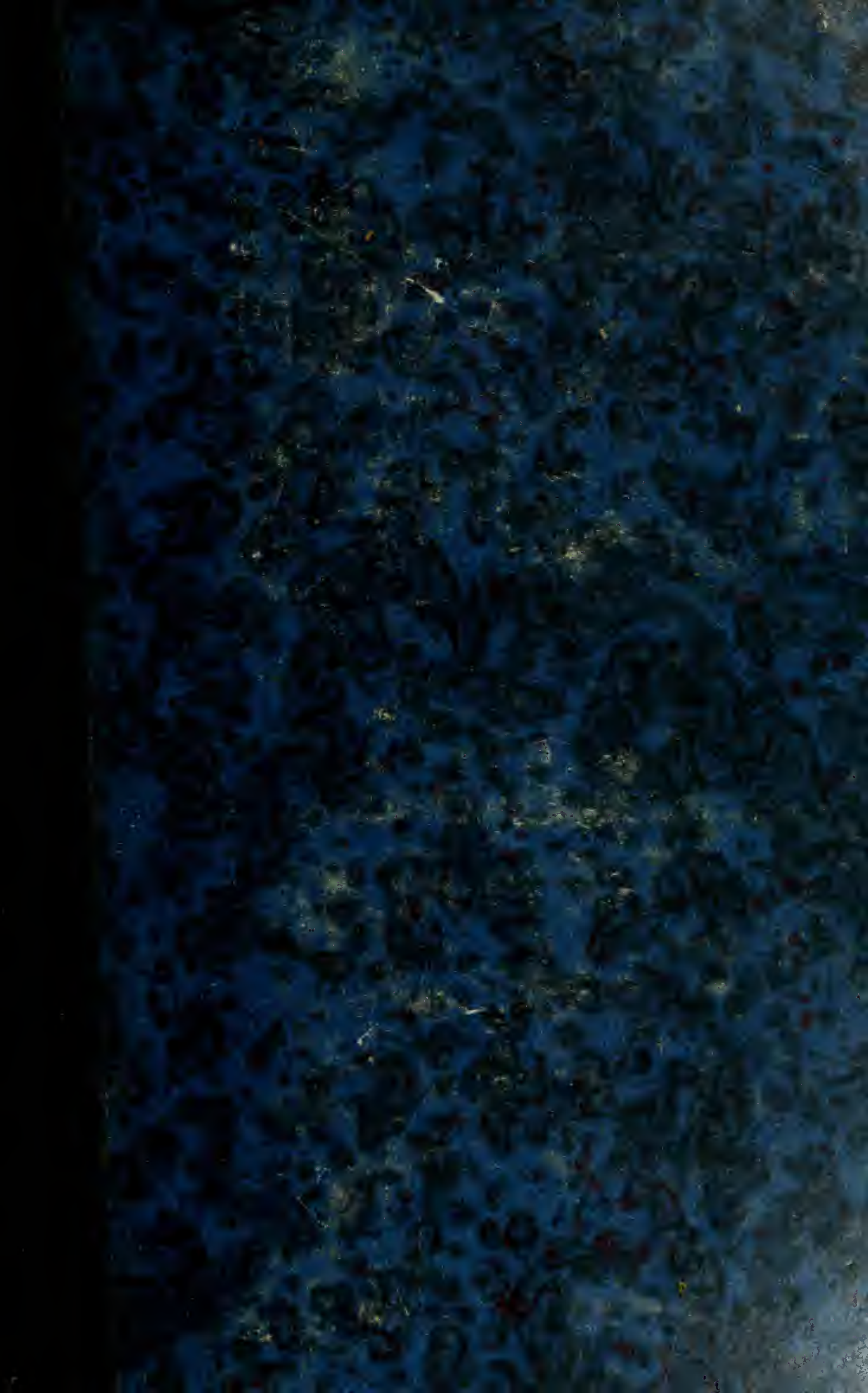
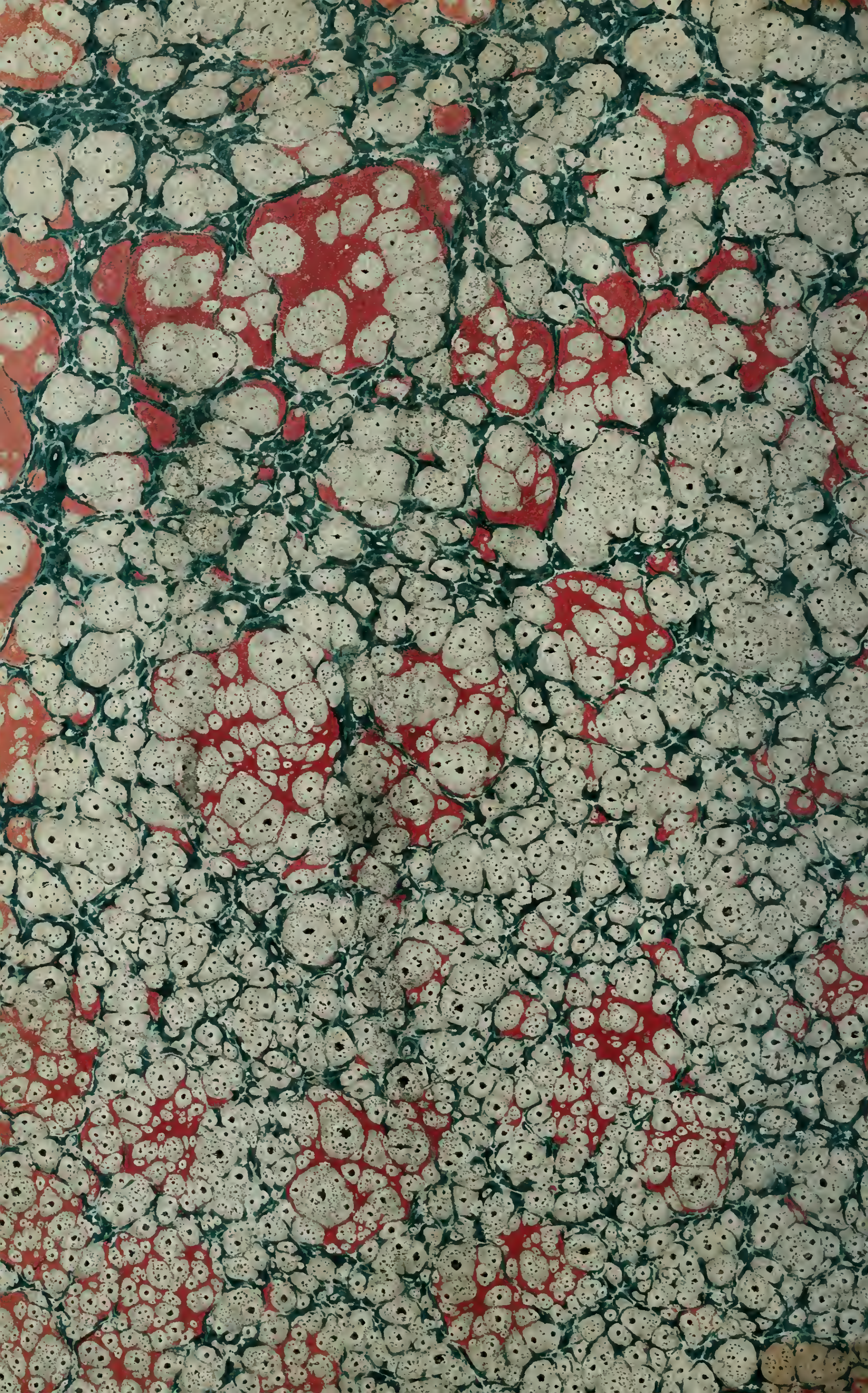
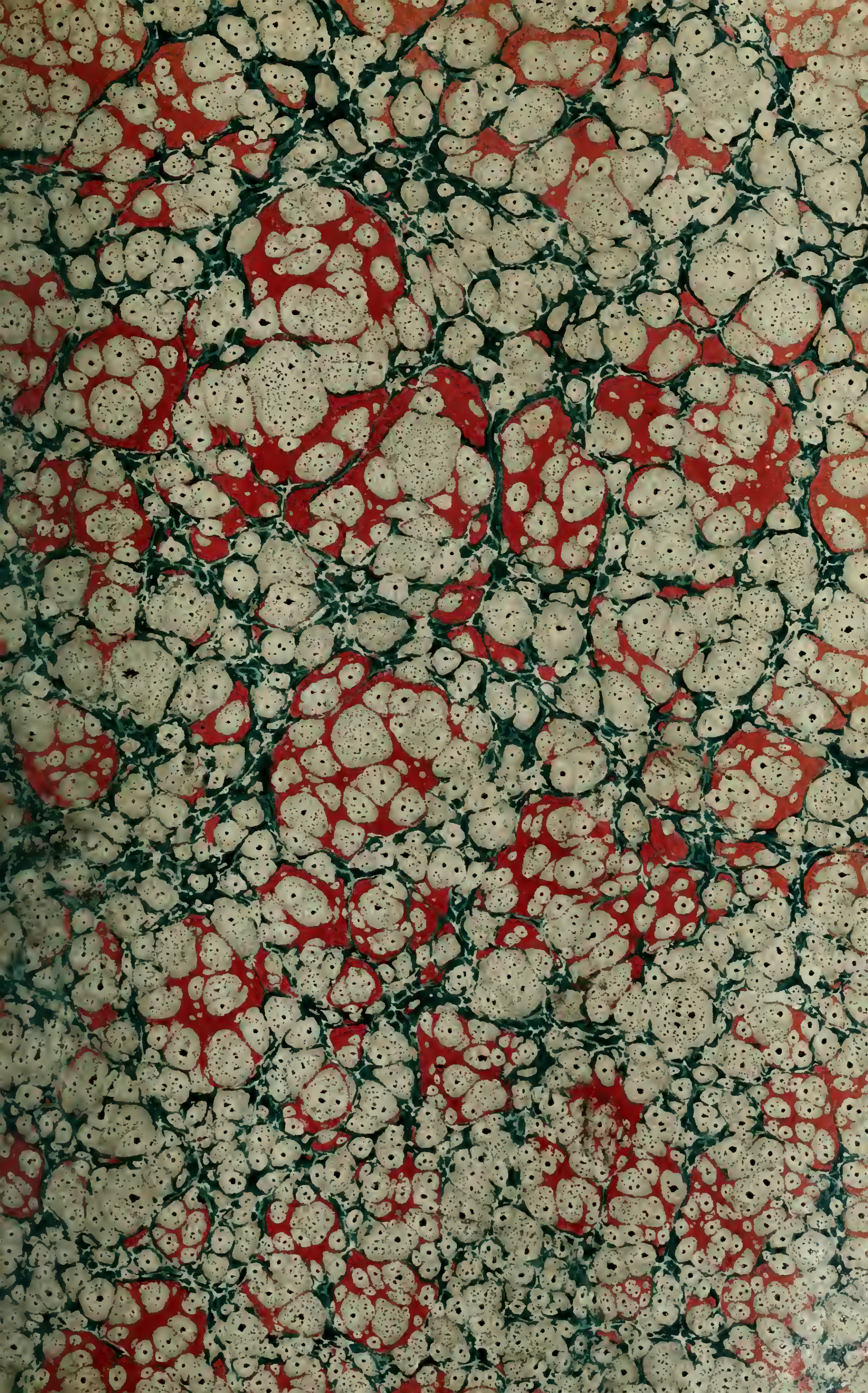






De littéraire, cette Revue
devient politique
cf Introduction →

– le détail des tables est à faire
ex: Falstaff de bacquemin
et Réserve (p. 83-88)
n'est pas signalé p. 298 !

– les gravures manquent (I) (II)
pour leur table pp 299 et 306

séparer p. 233

2e pagina pp 285-302 (II)

publiée par [illegible] II [illegible]

LA FRANCE

LITTÉRAIRE.

XI

Imprimerie Ducessois, 55, quai des Augustins.

FRANCE LITTÉRAIRE.

POLITIQUE. — SCIENCES. — BEAUX-ARTS.

INTRODUCTION POLITIQUE.

La *France Littéraire* devient, à compter d'aujourd'hui, un journal politique.

Nous ne renonçons, pour la *France Littéraire*, à aucune de ses précédentes attributions. Loin de là, elle travaillera sans cesse à augmenter et à améliorer la part qu'elle a déjà faite à la littérature et aux arts. Mais, en joignant la politique à la littérature, nous obéissons en quelque sorte à une nécessité du temps. La séparation entre la littérature et la politique, difficile à déterminer à toutes les époques, est en quelque sorte impossible à conserver aujourd'hui. Comment juger complétement les choses littéraires, comment en bien parler, en excluant l'idée de leurs rapports avec notre état politique? Et d'ailleurs, lorsque le droit de se prononcer sur les questions politiques appartient à tout le monde, à qui peut-il mieux convenir de l'exercer qu'aux esprits déjà habitués à généraliser leurs idées, à formuler leurs opinions sur les lettres, sur les arts, sur les sciences, sur tous ces grands objets de l'intelligence humaine? La littérature a fait plus aujourd'hui que se confondre avec la politique; elle est comme une préparation obligée de l'homme d'état. Nous n'avons pas besoin de citer les noms de nos ministres les plus célèbres. Ils ont tous écrit avant d'être appelés à agir. Parmi les monuments que laissera la littérature contemporaine, les plus appréciés seront peut-

être ceux dont la politique a fourni le sujet; histoire ou polémique. En croyant se borner aux matières purement littéraires, un journal s'interdit donc un des côtés de la littérature les plus vastes et les plus faits pour intéresser. En outre la défense qu'a faite la loi de traiter les questions politiques sans avoir rempli certaines conditions lui ôte la liberté nécessaire pour exercer dans toute son étendue la faculté de juger; à chaque pas se représente la borne qui marque la limite légale entre la littérature et la politique, et l'esprit de critique se trouve ainsi forcé de se restreindre et de s'abstenir. Ces considérations auraient suffi pour nous décider à entrer franchement dans le champ de la politique. Nous avons rempli toutes les formalités voulues par la loi, nous avons satisfait à toutes les conditions qu'elle a dans sa sagesse imposées aux journaux politiques. La littérature ne sera pas négligée et abandonnée par nous; elle continuera de figurer comme partie indispensable dans notre édifice; mais elle sera devenue pour nous ce qu'elle a été pour tant d'esprits distingués de nos jours, le péristyle de la politique.

Nous sommes mus aussi par une ambition que nous pouvons hautement avouer. Les libertés que consacrent pour tous, les formes de notre gouvernement, ne sont point à nos yeux des présents inutiles et sans valeur. Ce droit d'écrire que la loi nous assure, nous serions heureux de pouvoir le faire servir à influer sur l'esprit et l'opinion publique dans le sens de nos propres convictions, et c'est là notre espoir. Selon nous pour quiconque le peut exercer, ce droit se change en devoir. S'abstenir, se renfermer dans la solitude et le silence lorsqu'on voit les opinions adverses s'agiter et travailler à s'étendre, ce n'est pas seulement une faute de l'homme de parti, c'est un tort du citoyen.

La déclaration de nos principes politiques sera simple. Nous ne nous contenterons pas de dire que nos sympathies sont acquises à la dynastie et à la constitution que la révolution de 1830 a consacrée. Ces protestations banales sont insuffisantes pour nos convictions et notre franchise. Sous ce mot vague et commode de sympathies peuvent s'abriter des opinions qui par leur nature sont antipathiques à la durée de la dynastie et de la constitution. Nos idées en politique sont d'accord avec nos penchants. Attachés de cœur au trône et à la charte, nous rejetons toute opinion qui impliquerait pour l'un ou pour l'autre, la moindre idée d'affaiblissement. Nous n'acceptons pas le gouvernement de juillet comme un moyen de réaliser dans l'avenir certaines espérances et certaines idées. Ses résultats déjà accomplis et déjà connus nous suffisent; c'est par là que nous l'estimons et que nous l'apprécions. Partisans de la liberté de l'homme et du citoyen, nous honorons et nous affectionnons, en un mot, dans le gouvernement de juillet le plus libre des gouvernements dont jamais aucun peuple ait joui.

Et certes la démonstration de cette vérité que nous proclamons serait superflue. Un des caractères de la liberté est de pouvoir être mieux sentie que définie. Or, pour quiconque en France veut de bonne fois s'interroger et regarder autour de soi, le sentiment de cette liberté presque absolue ne se révèle-t-il pas de toutes parts? où vit on jamais les droits de l'humanité et de la pensée mieux garantis, plus respectés? Quelle autre époque trouverait-on dans l'histoire, quelle autre forme de gouvernement sous laquelle on ait vu, comme de notre temps, la mansuétude portée à ce point, que l'existence même de l'état ait pu être attaquée à main armée sans que le sang d'aucun des coupables ait coulé sur l'échafaud?

Parmi les plus ardents promoteurs de la philosophie du dernier siècle, parmi ces hommes dont les rêves s'étendaient si loin pour l'indépendance et la liberté de l'espèce humaine, il n'en est pas un qui n'eût regardé comme impossible, comme fabuleuse la liberté dont jouit aujourd'hui la France, si on avait pu la lui prédire. C'est que le gouvernement de Juillet, et ce sera là un de ses titres de gloire aux yeux de la postérité, a su joindre tout à la fois, à l'intelligence de l'esprit et des nécessités du temps dans la formation des lois politiques, la douceur et la tolérance des mœurs générales dans leur application.

L'extrême douceur de nos mœurs, un penchant commun à l'indifférence en matière de politique, penchant qui nous laisse sans amertume et sans haine pour les délits et les crimes politiques, nécessitent d'autant plus de fermeté et de rigueur dans les lois. L'abus étant toujours près de se reproduire, il fallait que la répression s'en trouvât toute prête; c'est pourquoi les différentes lois pénales rendues depuis douze ans en matière politique, furent si sages et ont été si salutaires. Elles ont garanti et sauvé la liberté que l'excessive indulgence de l'opinion et la faiblesse des caractères allaient laisser périr dans les excès de la licence. Nous jugeons donc l'état politique de la France, au moins autant d'après les mœurs et l'opinion, que d'après les lois; et voyant d'une part combien les mœurs sont libres et l'opinion facile, et de l'autre combien l'application des lois, même quand elles sont rigoureuses, est modérée, nous reconnaissons à l'analyse ce qu'une expérience de tous les jours nous avait déjà montré, à savoir que le gouvernement actuel de la France lui assure un degré de liberté auquel aucune autre nation n'était encore parvenue.

Par une raison analogue à celle qui fait qu'à la mollesse dans les convictions et dans les esprits, il faut avoir toujours toute prête à opposer la fermeté dans les lois, nous croyons qu'après cinquante années de révolution, après tant d'essais de constitution, la première condition à demander pour la législation, est la stabilité. Ce dont la France a le plus besoin, ce n'est pas

tant de croire à l'excellence des lois, que de croire aux lois. Or, on ne croit et on ne porte de respect qu'à ce qui a déjà la consécration de la durée dans le passé, qu'à ce qui en conserve les chances pour l'avenir.

Nous considérons comme légitimes les opinions qui, sans se déclarer hostiles au principe de notre gouvernement, blâment en thèse générale la direction donnée à la politique depuis 1830 : les opinions renfermées dans le cercle légal sont l'expression d'un droit constitutionnel. Mais ce qui, à défaut de toute autre preuve, suffirait pour nous faire comprendre combien ces opinions sont peu d'accord avec le sentiment général, c'est qu'elles ne font reposer l'espoir de leur succès que sur un changement de la loi électorale. Si elles avaient dans la nation la force dont elles se font honneur, elles auraient conquis et dominé le corps électoral actuel, elles auraient triomphé de lui et par lui, sans qu'il leur fût besoin, comme elles le demandent, de modifier sa composition et grossir ses rangs. Les exemples de la restauration ne doivent pas être perdus pour la France; et quant à nous, ils ont servi à former notre conviction sur cette question du changement de la loi électorale, question qui domine toutes les questions de la politique intérieure et sur laquelle nous nous expliquons de préférence comme devant donner mieux que toute autre la mesure de nos principes politiques La restauration a passé les quinze années de son existence à changer, à réformer la loi d'élection; elle l'a changée et réformée jusqu'à ce qu'elle y pérît. Les ordonnances de juillet furent sa dernière réforme électorale. Et pourtant le gouvernement de la restauration, malgré tous ses changements et toutes ses réformes, ne put jamais faire définitivement prévaloir ses idées et ses sentiments parmi les électeurs. L'opposition au contraire, exclue, repoussée par l'intention du législateur, revenait toujours à la porte des colléges électoraux et parvenait toujours à entrer, même quand on élevait devant elle la barrière en apparence infranchissable du double vote. C'est qu'alors les idées et les sentiments de l'opposition étaient nationaux, et que les idées et les sentiments du gouvernement ne l'étaient plus. Pour nous, nous défendons la loi électorale actuelle, non-seulement parce que nous la croyons bonne, parce que nous croyons qu'elle offre à tous les vœux légitimes du pays, à tous les grands intérêts le moyen de se produire, d'être représentés, d'être exaucés et satisfaits, mais encore parce que le principe du changement de cette loi, base de toute notre politique, douze ans seulement après une révolution, nous paraîtrait mortel pour nos institutions destinés à succomber sous le coup de ces réformes successives qui en sens contraire ont perdu la restauration.

C'est ainsi que, par un seul exemple, se trouvera exprimée la politique

que nous prétendons professer et défendre à l'intérieur; elle se résume en ces mots: Stabilité, conservation. Cette politique est dans les désirs et les intérêts de l'immense majorité nationale. Nous ne nous en laissons pas imposer par le bruit des oppositions diverses. Ces oppositions voudraient faire croire, par l'exagération et la persévérance de leurs attaques et par l'accord momentané qu'au besoin elles savent établir entre elles, que dans l'assemblage de leurs couleurs différentes se trouve représentée la véritable, la grande opinion de la France. Le jeu régulier de nos institutions, sûr moyen d'épreuve des sentiments de la majorité, donne chaque jour un éclatant et nouveau démenti à ces mensongères prétentions. Les élections de la chambre des députés, les élections départementales et municipales, celles de la garde nationale, n'ont cessé de sanctionner par l'esprit qui y a présidé, la politique générale du gouvernement. D'où vient donc que l'opposition a encore en France tant de puissance apparente? comment se fait-il qu'elle exerce encore cette pernicieuse autorité sur les esprits? C'est, il faut le dire, que beaucoup d'hommes qui, dans le fond de leur âme, réprouvent ses erreurs et qui prendraient le fusil de garde national pour la combattre s'ils voyaient ses paroles se traduire en actes de désordre; c'est, disons-nous, que beaucoup de ces hommes, soit préjugés revolutionnaires mal éteints, soit manque de ce courage civil aussi rare en France que le courage militaire y est commun, n'osent conformer leur langage à leurs sentiments et témoigner hautement leur mépris et leur éloignement pour ces misérables habitudes d'opposition dont ils sentent instinctivement tout le danger. Nous ne connaîtrons pas ces ménagements; et par la fermeté de notre attitude et la franchise de nos opinions, nous tâcherons, pour notre part, de contribuer à donner plus de décision et de confiance en eux-mêmes à tant de bons esprits qui, bien qu'au fond ils soient des nôtres, semblent hésiter entre nos principes de conservation et les principes destructifs de l'opposition Nous savons combien dans la pratique des hommes et des choses, les moyens termes et les transactions peuvent être habiles et même légitimes; mais nous les rejetons en fait d'opinions, parce que nous les jugeons funestes et peu compatibles avec la loyauté. A nos yeux, celui qui n'est pas avec nous est contre nous; et nous n'admettrons jamais pour amis politiques ceux qui ne voudraient pas s'avouer hautement pour tels.

Nous venons de nous expliquer sur le système de politique intérieure; nos explications sur la politique extérieure qui convient à la France ne sont pas moins nettes.

A l'intérieur, respect des lois.

A l'extérieur, respect des traités.

Tels sont nos principes. Nous sommes partisans de la politique de la

paix, non par un lâche amour du repos, mais parce que nous sommes persuadés que cette politique, heureusement inaugurée il y a douze ans et maintenue depuis lors, loin d'avoir abaissé la France et de l'avoir fait déchoir, comme l'opposition ne cesse de le répéter, l'a au contraire grandie et élevée de jour en jour en considération et en puissance.

Les inconvénients de la situation actuelle de la France en Europe sont les suites nécessaires des révolutions intérieures qu'elle a subies et de la conduite qu'elle a tenue à l'égard des autres nations, sous la république et sous l'empire. Rendre le gouvernement de Juillet responsable de ces inconvénients, c'est vouloir faire peser sur les enfants le poids des fautes de leur père, c'est renverser toutes les lois de la logique et de l'équité. Nulle puissance humaine ne peut faire que la France n'ait pas vu il y a trente ans toute l'Europe se lever contre elle, la combattre, la vaincre, et, après la victoire rester coalisée contre elle par un sentiment de défiance commune. Les destinées ont suivies leur cours, et lorsqu'une partie de l'Europe rassurée par plusieurs années de paix avait commencé à déposer sa défiance et son animosité contre la France et se montrait disposée à se rapprocher d'elle au besoin par d'intimes alliances, elle a vu à son tour le gouvernement que la coalition européenne avait institué parmi nous en 1815 et qui lui servait de garantie, renversée par la volonté de la France. La situation se trouvait donc en 1830 être la même qu'en 1815. La France était redevenue maîtresse d'elle-même, mais elle avait tout le continent devant elle, fallait-il le provoquer au combat? Poser ainsi la question, c'est la résoudre. Nous ne nous occupons pas de cette nature d'intelligences qui croient que les problèmes de la politique extérieure ne sauraient manquer de se résoudre heureusement pour quiconque a en sa faveur ce qu'elles appellent l'enthousiasme populaire et la sympathie des peuples. Ces éléments ont été depuis longtemps comptés pour ce qu'ils valent par les hommes de guerre et les hommes politiques. Tout autre avis que le leur est sans autorité. Ces hommes savent qu'on ne résout rien en fait de politique extérieure que de gouvernement à gouvernement, et qu'en stratégie ce n'est qu'avec des bataillons qu'on opère. C'est assez dire qu'il ne pouvait manquer d'y avoir unanimité parmi tous les esprits compétents pour reconnaître que la seule politique qui fût praticable et sensée pour la France en 1830, était la politique de la paix, du respect des traités. Les adversaires du gouvernement ont dans ces dernières années, à peu près renoncé à attaquer le principe fondamental de cette politique. Leur tactique a changé; ils ont entrepris une guerre de détails, cherchant successivement à faire condamner implicitement le principe sur des points particuliers de nos relations extérieures. Ce sont des sujets de cette nature qui occupent le plus aujourd'hui la tri-

bune et la presse, et c'est à ces discussions que le pays prend le plus d'intérêt. Mais on essaierait en vain de l'abuser ; il ne se démentira pas et après avoir d'abord accepté de confiance la politique de la paix, il n'ira pas la rejeter aujourd'hui qu'il en recueille les avantages Il sait qu'il n'y a qu'à y persévérer, la marche du temps est pour lui. Le temps n'apporte pas, seulement à la France des avantages matériels par l'accroissement de la population et de la richesse publique, il augmente sa force morale au dehors, il développe et fortifie la confiance des autres puissances, confiance dont aucune nation ne peut se passer, à moins de viser à la tyrannie sur le reste du monde, et de rêver la monarchie universelle.

Ce rêve fut celui de la révolution et de l'empire. S'assimiler toute l'Europe par la violence, telle fut leur politique. Combien de génie et d'héroïsme dépensés pour ce dessein gigantesque, dont le souvenir émeut et séduit les imaginations, mais que la raison et la conscience condamnent! Que de sang français répandu! Et au bout de la lutte, la patrie deux fois envahie, mutilée dans ses anciennes limites, menacée un moment de la pauvreté par l'énormité des tributs payés aux vainqueurs, si jamais ce sol admirable et ce peuple à l'activité et à l'intelligence infatigables pouvaient permettre que la France devînt pauvre comme tant de nations sans industrie et sans courage.

En vain un patriotisme ignorant et aveugle se persuade-t-il que c'est aux trahisons de la fortune que furent dus les revers et les pertes de la France. La philosophie de l'histoire, pas plus que l'expérience particulière de ce siècle et celle des siècles passés, n'admettent cette explication, éternelle consolation du vaincu dans son malheur, commune excuse de l'ambitieux humilié.

« Ce n'est pas la fortune qui domine le monde... a dit Montesquieu, et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière a ruiné un état, il y avait une cause générale qui faisait que cet état devait périr par une seule bataille ; en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers. »

Certes, depuis l'ancienne Rome, jamais peuple n'a entrepris et mené à fin d'aussi grandes guerres que les guerres de la révolution et de l'empire. Jamais triomphes ne furent plus éclatants et plus rapides. Ce n'est point, pour ainsi parler, une période historique que celle de 92 à 1815; ce sont les temps héroïques revenus; c'est le plus merveilleux des poëmes. L'esprit se trouble et reste étourdi à voir se dérouler cette inépuisable série de grandeurs militaires. Les souvenirs patriotiques de tant de triomphes sont un patrimoine dont tout citoyen de notre pays est jaloux ; et cependant il est impossible à la réflexion qui cherche dans le passé des conseils et des

enseignements pour l'avenir, de ne pas reconnaître, quand l'éblouissement du spectacle est passé, que le règne tout radieux de Napoléon a laissé après lui réduite et entamée cette France que depuis longtemps tous les règnes de nos rois, et jusqu'au règne déshonoré de Louis XV, avaient laissée après eux plus forte et agrandie dans son territoire.

La jalousie des autres puissances contre la France ne date pourtant pas de l'ère impériale ni même de l'ère révolutionnaire; elle remonte jusqu'au moment où le sol national se vit affranchi de la domination des Anglais, où la France commença à être elle-même. Depuis lors, nous avons toujours eu devant nous quelque rivale attentive à nos accroissements et travaillant à y mettre obstacle. Tantôt c'est la couronne d'Espagne, tantôt la maison d'Autriche ou l'Angleterre, quelquefois nous combattant isolément, quelquefois réunies; nous voyons enfin, dans la guerre de la Succession, toute l'Europe coalisée contre la France. Ainsi le dix-huitième siècle, à son début, nous présente le même spectacle que le dix-neuvième devait aussi nous offrir en commençant, mais avec une péripétie funeste à laquelle la France avait échappé la première fois. Assurément, l'orgueil patriotique de Louis XIV, exalté par l'enivrement de ses triomphes, avait fait naître bien des orages, avait aigri bien des cœurs et allumé de terribles ressentiments en Europe. Et cependant quelle différence entre les dispositions pour la France des puissances qui finirent par signer la paix générale à Utrecht, et les dispositions de ces mêmes puissances, réunis un siècle plus tard à Vienne et à Paris pour contracter contre nous ce qu'elles appelaient leur sainte alliance.

Et qu'on ne dise pas que tout a tenu au sort de nos armées victorieuses à Denain et vaincues en 1815 à Waterloo. La victoire de Denain, immense par ses résultats politiques, n'avait pourtant pas eu, au point de vue militaire, assez d'importance pour décourager la coalition des puissances ennemies de Louis XIV. Elles pouvaient continuer la lutte, et, par l'avantage du nombre qui était de leur côté, par l'épuisement où ses derniers revers et même ses succès précédents, avaient jeté la France, c'étaient encore elles qui conservaient les chances de triompher. Mais, comme ce n'était point après tout une question de vie ou de mort qui s'agitait pour ces puissances, la victoire de Denain fut un prétexte dont quelques-unes se saisirent avidement pour écouter les propositions de la France. Jamais, en 1815, une autre victoire de Denain n'aurait pu rompre la coalition des puissances alliées contre Napoléon. La révolution française, en déclarant la guerre au principe de tous les gouvernements établis, s'était déclaré l'ennemie de toute l'Europe; Napoléon, en promenant son épée sur la tête de toutes les dynasties, avait été la terrible personnification de cette hostilité. Echappées

comme par miracle à ses atteintes, rapprochées par le sentiment du danger de la mort, elles sentaient qu'il n'y avait de salut que dans leur ligue commune. Il leur fallait vaincre ou périr, subir la loi ou l'imposer. Il n'y avait pas pour elles de transaction désirable, car elle serait restée sans garantie; le danger étant dans les choses et dans l'homme, et cet homme et ces choses restant les mêmes. Le problème étant ainsi posé pour la France, il était impossible qu'elle ne succombât pas. La loi des nombres a des propriétés irrésistibles; cette loi était contre elle. A toute puissance, fût-elle plus riche en ressources et en courage que la France elle-même (mais grâce à Dieu, il n'y a point de pareille puissance au monde), à toute puissance, disons-nous, qui se mettra dans la position de n'avoir aucun allié sincère et dévoué, et d'avoir, au contraire, à un jour donné, tout le monde pour ennemi, le même sort est réservé.

Ce sont là d'éternelles et simples vérités que la France ne doit jamais perdre de vue. Une France nouvelle est venue au monde en 89; elle s'est précipitée dans la vie qui s'ouvrait devant elle avec toute l'ardeur, avec toutes les illusions et tout l'aveuglement de la jeunesse. Elle est tombée dans bien des excès, elle a éprouvé d'amères déceptions. Pourquoi ne dirions-nous pas toute la vérité à notre pays, elle a commis plus d'une injustice dans l'enivrement de sa force et de ses succès; de cruels désappointements, de terribles revers, les plus douloureuses humiliations ne l'en ont que trop punie. Mais il faut le dire à sa gloire, le malheur n'a pas eu pour elle moins de grandeur que la prospérité. Quand elle a été envahie, quand il a fallu payer tribut au vainqueur, et affranchir le sol national de sa présence, elle a retrouvé pour l'accomplissement de ce pénible devoir le même dévouement, la même confiance en elle-même, qu'elle avait montrée au jour de ses plus beaux succès. Assurément la France de 1818, devançant, par un sentiment d'honneur le terme fixé pour sa rançon, et se trouvant trois ans après Waterloo, pure de soldats étrangers et capable de recommencer la lutte contre quelque puissance qui fût au monde, est non moins digne d'admiration que la France de 92 et de 1805. Mais ces gloires sont paisibles; ce sont les gloires de la paix, de l'industrie et du commerce, de l'esprit d'ordre et de conservation qu'elle amène avec elle. Comment s'étonner qu'elles ne soient pas célébrées et populaires. Elles n'ont rien qui frappe l'imagination; ce sont seulement la raison et la réflexion calme qui apprécient toute la beauté du spectacle que la France offrit alors au monde. Celui qu'elle offre aujourd'hui est de même nature. Elle est arrivée à son âge mur; jamais elle ne fut plus puissante en ressources; mais elle a à supporter les conséquences de ses premières erreurs. Les nations, de même que les individus, ne brillent point et n'éblouissent pas le monde impunément. L'heure

des déceptions arrive, et le contraste de l'éclat passé, de la domination évanouie, de toute cette agitation qui s'est calmée, font paraître monotone et triste la condition heureuse et calme qui leur succède. Nous souffrons doublement des fautes de nos devanciers immédiats. Nous avons d'abord expié pour eux cet esprit de vertige qui leur faisait entreprendre la conquête de l'Europe; ce sont nos sueurs qui ont acquitté leurs dettes, et qui chaque jour encore paient les intérêts de l'énorme capital perdu par eux à la poursuite de leurs projets gigantesques et impossibles. Ce n'est point assez. Maintenant on nous les propose pour modèles, et on croit confondre et humilier la France actuelle en lui opposant le temps où la France impériale s'imposait à l'Europe, comme s'il était possible de séparer ce temps des conséquences qu'il portait en lui-même et qu'il a si fatalement engendrées.

Que ceux des hommes de cette grande époque, qui survivent encore après avoir été mêlés à ses intérêts et à ses événements, s'accordent tous pour approuver la sage et non moins glorieuse politique du gouvernement de juillet, et pour lui prêter au besoin leur concours, peu importe : l'ignorance, la présomption, la mauvaise foi s'accordent aussi pour les envelopper avec le gouvernement dans l'accusation commune d'indifférence pour la gloire de la France et de soumission à l'étranger, et il n'est si mince individu de l'opposition, au faible cœur et à la pauvre intelligence, qui, tout désespéré d'avoir quelquefois à faire son service de garde nationale, n'en exhale pas moins les plus héroïques regrets du temps où la France couvrait des cadavres de ses enfants les champs de bataille de toute l'Europe.

La politique de la Restauration a subi les mêmes injustes attaques que la politique du gouvernement de Juillet. Tant que dura la Restauration, une opposition hostile l'accusait d'abaisser la France, de la traîner aux pieds de l'étranger. Aujourd'hui les ennemis du gouvernement de Juillet essaient de se faire contre sa politique extérieure un argument des exemples de la Restauration. La Restauration était forte et honorée quand elle allait à Cadix, à Navarin, à Alger; le gouvernement de Juillet est faible et déconsidéré lors même qu'il conserve et soumet l'Afrique, où la Restauration n'avait eu le temps que de paraître; il est faible et déconsidéré après avoir pris et gardé Ancône autant que l'exigeaient ses desseins, après avoir planté le drapeau tricolore sur la brèche d'Anvers et sur celle de Saint-Jean d'Ulloa!! Telle a toujours été la justice des partis.

L'histoire a un autre langage. La postérité est déjà venue pour la Restauration. L'opinion nationale lui sait gré des efforts qu'elle a tentés malgré la tache et l'amer sentiment de son origine étrangère, du désir qu'elle eut toujours de travailler à la grandeur extérieure de la France. La véritable opinion de la France rend dès à présent ce témoignage au gouvernement

de juillet, qu'il a toujours eu une politique forte et glorieuse, modérée dans sa force comme le mouvement national d'où il est sorti.

Mais la vérité est lente à se faire jour d'elle-même. Nous voulons contribuer à la faire triompher des déclamations, des calomnies, de tout ce bruit mensonger sous lequel les partis ont entrepris de l'étouffer. Nous voulons être l'organe des bons esprits, des bons citoyens. Mais ce n'est point la justification et la défense de la politique conservatrice que nous entreprenons; grâce à Dieu, avec le bon droit nous avons le succès. Il est temps que les rôles changent, et ce sera à nos adversaires à se défendre.

UN ÉTÉ EN ESPAGNE.

De Bayonne à Burgos.

Rien de plus curieux à voir que le double aspect, le caractère mixte de ce qu'on nomme une ville frontière. C'est un livre avec texte et traduction en regard, où le voyageur commence à étudier le pays qu'il va parcourir. Je conçois, par exemple, qu'à Strasbourg, à Thionville, à Colmar, ces trois portes de France donnant sur l'Allemagne, on soit déjà surpris à la vue d'une population mélangée, qui force à bien examiner la figure de l'homme auquel on s'adresse avant de risquer une phrase allemande plutôt que française, et réciproquement. Mais ce sont là de légères particularités. L'Allemagne et la France se connaissent l'une et l'autre, et tout le nord de notre pays est parfaitement accoutumé à la langue de Gœthe, à la bière et à la choucroûte. Ne prenez donc ni Strasbourg, ni Thionville, ni Colmar, pour des villes frontières dans la véritable acception du mot. Le Rhin seul nous sépare de l'Allemagne, mais l'Espagne a entre elle et nous la grande chaîne des Pyrénées, dont deux anneaux seulement sont brisés, à Perpignan et à Bayonne. C'est par une de ces deux villes qu'il faut entrer, car Oloron n'étant pas un centre, on serait obligé de prendre la route de traverse des contrebandiers.

J'avais à choisir entre la ligne de Bayonne et celle de Perpignan. Dans mon impatience de mettre le pied sur le territoire d'Espagne, je pris la plus courte, qui n'est pas après tout, la moins curieuse. Ainsi faisant, je traversais la Beauce et côtoyais la Loire jusqu'à Tours; je voyais les terres minières de la Vienne; je passais sur les ponts monumentaux de Cubzac et de Bordeaux; j'admirais en route les pins et les liéges du département des Landes. Et puis, je le répète encore, je devais toucher plus tôt à la frontière d'Espagne.

On peut dire que le climat méridional ne commence pas à se faire sentir avant Bordeaux. La Gironde une fois traversée, le ciel s'épure, pourvu qu'on se tienne toujours à quelque distance des côtes de l'Océan. La chaleur est adoucie par une fraîche brise qui est comme la rosée de l'air. Le sol a changé de couleur, les prairies vertes sont rares,

les champs de maïs ressemblent à des *jonchaies*, comme ceux de blé d'Europe ressemblent à des mers de sable; le bœuf pacifique traîne la charrette aux roues pleines et criardes; les toits des maisons sont moins inclinés, parce que la pluie est moins fréquente; le paysan porte le large chapeau de paille en guise de parasol; la femme travaille aux champs, la tête couverte de deux ou trois serviettes en forme de capuche; la voix flûtée du méridional grasseye la tyrolienne; les habitants ont la peau basanée, la barbe fournie, les yeux brillants, les cheveux noirs, longs et épais. Vous trouvez partout une nourriture épicée : l'ail est devenu le roi des assaisonnements; vous trouvez partout les tomates appétissantes, les aubergines, qui sont comme des œufs verts, et la soupe à l'huile, d'éternelle mémoire.

Pour peu que vous soyez né dans le Nord, vous croirez avoir quitté la France. Mais pour vous guérir de cette erreur, il vous suffira de parler aux paysans que vous rencontrerez sur votre passage, et qui mêlent le français à la *langue d'oc*.

Enfin, j'étais à Bayonne, et là, l'Espagne commençait pour moi. A Bayonne, un magasin s'appelle déjà *almacen*, et la lettre des boutiques est moitié française, moitié espagnole. Les rues sont pleines de Navarrais, de Basques, et le soir, il n'est pas que vous n'aperceviez dans les *allées maritimes*, quelques mantilles ou quelques *sombreros*. Un quart des Bayonnais, peut-être, savent parler espagnol. Le dimanche, près de la porte d'Espagne, les Basques exécutent en plein air leurs danses favorites, avec des sauts interminables, au bruit d'une sorte de flageolet très-primitif et d'une guitare, variété de l'espèce, faite en forme de carquois, et pourvue de cinq cordes seulement. Ces musiciens jouent toujours à peu près le même air, et le guitariste, sans doute pour forcer les danseurs à suivre la mesure, frappe sur son instrument avec un bâton. La danse finit par un allegro très-vif. Le Basque a pour costume un berret bleu, une ceinture de laine ou de soie rouge, une culotte courte sans liens, et une veste qui, négligemment jetée sur l'épaule gauche, laisse ses bras à découvert. Mais sa chaussure est très-caractéristique. Il porte des souliers en tissu de fil bordé d'un cordon bleu qui revient s'attacher sur le coude-pied, et dont la semelle, fort épaisse, est composée de trois tresses de cordes superposées.

Peu de proverbes sont aussi vrais que le proverbe qui dit : *Courir comme un Basque*. Les habitants de la basse Navarre, de la Soule, en France, ceux de la province de Guipuzcoa, en Espagne, sont d'une vivacité et d'une ardeur à la course dont je ne puis mieux donner l'idée qu'en citant les femmes des pêcheurs de Saint-Jean-de-Luz, qui, en hiver ou en été, par la pluie ou la neige, s'en viennent pieds nus, et courant toujours, vendre leur poisson à Bayonne. Elles y restent trois ou quatre heures environ, et s'en retournent, courant encore, pour arriver avant la nuit. Elles ont fait ainsi, dans leur journée, onze lieues, avec un panier sur la tête, et souvent un parapluie sous le bras.

Mais il semble que je parle ici de l'Espagne, par anticipation. Un habitant d'Urrugnes dit souvent, avec la plus grande ingénuité du monde : « Je ne suis pas Français, je suis Basque. » En effet, on est plus étranger chez les Basques qu'en Espagne, eu égard à leur langue, unique dans son genre. Elle n'a d'analogie, de point de contact,

avec aucune langue vivante, et garde son caractère national, comme les Basques, fiers, braves, et surtout jaloux de leur indépendance. Et je comprenais facilement pourquoi les provinces de la Biscaye et la Navarre avaient conservé leurs mœurs originelles, enfermées qu'elles sont, ou dans le bassin de l'Èbre ou dans les Pyrénées, avec le golfe de Gascogne pour troisième limite. Une lutte incessante existe entre le gouvernement de Madrid et ces provinces, et le temps est loin encore, si jamais il doit venir, où les Basques renonceront à leurs *fueros*, pour contribuer à l'unité de l'Espagne. D'autre part, c'est, je crois, une opinion fort hasardée que de croire à la réunion prochaine de tous les Basques entre eux, c'est-à-dire à l'incorporation de ces provinces espagnoles à la France. En vérité, je craindrais plutôt l'effet contraire : ces mots : « Je ne suis pas Français, » prononcés par l'habitant d'Urrugnes, résonnent continuellement et désagréablement à mon oreille. Sans toutefois m'appesantir sur des questions aussi graves, et qui exigent, pour être résolues, une parfaite connaissance des mœurs internes du pays, je préfère continuer mon voyage avec vous, qui, peut-être, m'avertissez de ne point parler politique.

Entrer en Espagne par les Pyrénées, passer la Bidassoa, traverser les provinces basques, c'est bien certainement se ménager trois espèces d'émotions. Les Pyrénées sont des montagnes fertiles, surtout aux environs de Tarbes, de Pau et d'Oloron ; elles sont boisées ou couvertes d'un magnifique tapis violet, et de bruyères fleuries, ou d'un gai manteau de verdure. Toujours, çà et là se voient quelques blanches maisonnettes à leurs pieds, ou assises sur leurs larges plates-formes. Des sources jaillissent parfois de leurs sommets, s'en vont roulant sur l'herbe, et forment des glacis transparents qui entretiennent sur leurs versants une fraîcheur artificielle. Un peuple de moutons, paissant, la clochette au cou, suffirait pour animer ces montagnes, si l'on n'y rencontrait pas à tout instant, soit un contrebandier qui se rend en Espagne, soit un curieux voyageur qui veut se donner la jouissance d'un coup-d'œil jeté du haut des cimes, soit une petite caravane de paysans, les hommes à cheval, les femmes *à cacolet*, en chemin pour Ascain ou Saint-Jean-Pied-de-Port. Plusieurs vieux couvents sont encore à moitié debout, habitations immenses, pleines autrefois de prisonniers volontaires dont tous les efforts tendirent à embellir leur solitude, et maintenant converties en maisons de ferme, n'ayant plus d'autre valeur artistique que celle d'offrir aux regards des passants quelques colonnettes sculptées, quelques niches en marbre, veuves de leurs saints vénérés, quelques portiques dont les pierres semblent jointes avec le vert ciment de la mousse. La grande route qui serpente au milieu de ces montagnes est ferrée de cailloux très-dur ; elle est claire et polie comme la glace, bien entretenue ; et, grâce à elle, on arrive en moins d'une heure en vue de l'Espagne, sur les bords même de la Bidassoa.

Ici, non-seulement le paysage change, mais on éprouve une émotion qui n'a rien de commun avec la première. Vous êtes au pied des montagnes qui s'étendent, à gauche, à perte de vue, et rétrécissent l'horizon. La Bidassoa coule devant vous, et va, à droite, se jeter dans la mer, à la hauteur de Fontarabia, dont le clocher coquet appelle quelque temps votre attention. Vous apercevez de bien loin le Passage et Saint-

Sébastien. La mer donne au tableau l'aspect grandiose, et fait contraste avec les aspérités des montagnes. En face est Irun, et la route de Madrid qui tourne un peu le long de la rivière. Ne vous lassez pas de contempler le point de vue, car il va falloir passer la Bidassoa sur ce pont de bois qui est là, et un instant suffira pour que vous ne puissiez plus que jeter des regards en arrière. Le pont-frontière est toujours balayé et entretenu avec le plus grand soin, comme il convient, je dirai, à un personnage de son importance. Les passe-ports viennent d'être visés par le *commissaire spécial* de Béhobie, — car nous étions tout à l'heure au village de Béhobie, — et la diligence passe la Bidassoa : cela est l'affaire de quelques minutes, et mon esprit n'en a pas moins ressenti une impression profonde. D'abord, sur le côté du pont qui tient à la France, un fantassin français monte la garde [1]; il est propre, il a les guêtres de cuir verni et les boutons passés au blanc de céruse; il est doué de cette tournure dégagée et de ce certain petit air intelligent qui caractérise le *pioupiou* sorti des langes du *conscritisme*. Sur le côté du pont qui regarde l'Espagne, au contraire, le factionnaire est assez mal équipé; il porte des habits illustrés de pièces et de déchirures, il a le pied couvert de sales guêtres de toile, ou enveloppé de tristes sandales, comme si la misère suintait par tous ses pores. A cette vue, on éprouve une certaine tristesse qu'augmente encore l'apparition de quelques *aduaneros* (douaniers), plus misérables par leur costume que le soldat en question, de quelques mendiants qui jettent dans la diligence, par les portières, des feuilles de menthe sauvage, ou de quelques enfants absolument déguenillés qui vous présentent du raisin à l'aide de petits paniers attachés au bout d'un bâton.

C'est dominé par cette pénible impression que je me suis dirigé vers *Irun*, la première ville d'Espagne, là où se trouve le directeur des douanes, là où l'on commence à rencontrer des maisons ornées de blasons et de balcons. Irun est à une demi-lieue espagnole, — c'est-à-dire à plus de deux tiers de lieue française, — de la Bidassoa. A ce propos, je prie le lecteur de ne pas oublier, s'il lui est possible, que les lieues d'Espagne sont de 17 et 1/2 seulement au degré, tandis que celles de France sont de 25; cela nous évitera pour l'avenir, à lui et à moi, la peine de traduire les distances espagnoles en distances françaises. Cette notion géographique rappelée en passant, j'arrive à Irun, riche de quatre mille habitants, après avoir regardé un moment l'île des Faisans, située tout près de là, île devenue fameuse par la Paix des Pyrénées, après avoir vu se dessiner à une portée et demie de fusil environ, le mont *San-Marcial*, où se livra, le 31 août 1813, une bataille désastreuse pour notre armée. Deux souvenirs bien différents! La Paix des Pyrénées renouait des liens d'amitié entre la France et l'Espagne, et la terrible journée du 31 août fermait tristement notre triste campagne impériale dans la Péninsule!

S'il vous souvient de ce que j'ai dit plus haut de Bayonne, je n'ai plus à vous en parler que relativement à la voiture de Madrid. La diligence que l'on prend à

[1] Bien que la moitié du pont appartienne à la France, la consigne défend aux soldats français de s'avancer de plus de douze pas.

Bayonne est espagnole quand au personnel, mais française quand à la confection et quant aux relais. Vous avez le *mayoral* et le courrier; mais l'attelage se compose encore de chevaux. A Irun, la diligence perd entièrement son allure française : la mule bâtarde succède au noble cheval. Le personnel augmente. Outre le mayoral et le postillon, se présente un petit courrier de onze à douze ans quelquefois; il monte à cheval et doit conduire les mules du devant. C'est le *condamné à mort*, dit-on généralement, parce qu'il va d'Irun à Madrid sans désemparer, sans s'arrêter à peine, bridant et dételant lui-même son cheval, — et, ce qui rend son service plus fatigant encore que celui de nos courriers extraordinaires, — allant tantôt au pas, tantôt au petit ou au grand trot, tantôt au galop, et administrant, le long de la route, quelques coups de fouet aux mules les plus entêtées; enfin, avec l'*escopetero*, qui va s'asseoir sur un siége ménagé tout en haut de la diligence, et derrière : le personnel est au complet. L'*escopetero*, ou fusilier, mérite une mention toute particulière; c'est, aux yeux des voyageurs, un personnage tout à fait problématique, ennemi des voleurs ou voleur lui-même. Plusieurs Espagnols m'ont dit que l'escopetero, en général, avait mauvaise réputation. Je ne le veux point croire. J'en ai vu beaucoup qui avaient la figure, les manières et les procédés d'honnête homme. Toujours est-il, qu'à mon avis, la sûreté que promettent un ou deux escopeteros en faction sur la diligence est une véritable illusion, et que cette précaution-là sert plutôt à jeter dans l'esprit des voyageurs mille idées sinistres sur les voleurs ou les factieux qu'on peut rencontrer en Espagne. Les bandits de la Manche ou de l'Estramadure ne sont sans doute pas assez sots pour attaquer une diligence, à moins d'être en nombre. Et que feront alors ces deux escopeteros couchés là-haut, avec leur arme rouillée et leur ceinture de cuir à cartouches? leur résistance sera peut-être maladroite, et transformera les *Diavolos* en *Schinderhannes*.

Pourtant, sous l'égide de l'escopetero, à la grâce du petit courrier, et selon les volontés du postillon, — continuons notre route. Je compte sept mules attelées à la diligence, sept mules, plus un cheval. L'attelage va deux à deux. On part, et voici que nos oreilles entendent un flux de paroles à peu près inintelligibles, même pour bien des Espagnols. Le postillon tient conversation avec ses mules, conversation des plus étranges, qu'il serait hasardeux de traduire, mais qu'il est bon, cependant, de faire connaître en substance, à cause de son originalité. Le postillon a baptisé ses mules, et il les appelle par leurs noms. — Ici, *la Noire;* marche, *la Belle;* travaille, *l'Indomptable*. Il dit à chacune ses défauts : — Oh! la *mala* (la mauvaise); — *què bestia*! etc., etc. Il les flatte dans l'occasion : — Ah! voilà une mule qui est bien gentille, à la bonne heure; elle travaille bien, la petite. Enfin, il les menace : — Cette mule aura du fouet, du bâton, etc., le tout accompagné d'une foule de jurons, dont le moindre est encore l'universel *caraco*! Les mules sont de moitié dans ce langage. Au premier mot du postillon, il faut les voir dresser les oreilles, se pavaner, ralentir ou presser le pas. Si quelqu'une est indocile ou rue trop fort, notre postil-

lon, agile comme un Basque, descend, c'est-à-dire saute de son siége[1], et court lui administrer la correction accoutumée, qui dure parfois plusieurs minutes. Dans certains moments, la conversation devient générale. Le petit courrier, le mayoral, le postillon, crient tous ensemble, — trio de basses-tailles auquel il ne manque plus qu'un accompagnement de trombonnes; mais c'est assez parler de la diligence, touchons quelques mots des habitants et de la nature de la province limitrophe.

Le pays basque, que j'appelle la Normandie de l'Espagne, montre au voyageur ses vallées, et ses collines bien cultivées et de riant aspect, jusqu'à *Vitoria*. Des rivières abondantes, des ponts pittoresques s'y rencontrent à chaque pas: les rivières coulent sur des lits de roches, et des murs de pierres granitiques y forment des barages ou plutôt des cataractes factices du plus charmant effet. Les ponts sont la plupart de construction ancienne, et quelques-uns, tombés ou près de tomber en ruines, semblent ne tenir encore que grâce aux touffes de lierre qui leur servent de manteau. Vous pouvez croire que vous n'avez point quitté la France, en contemplant cette nature fraîche et vigoureuse, si bien mise à profit par les laborieux habitants de la province de Guipúzcoa. Si vous avez établi des comparaisons entre ce pays et la France, vous n'avez pu, jusqu'alors, remarquer — que la différence du costume; que l'aspect de désolation de deux ou trois villages presque entièrement ruinés, brûlés, dépeuplés par la guerre civile; que les croix de granit élevées aux limites des champs, les unes assez habilement sculptées, les autres abritées sous une toiture soutenue par quatre colonnettes, les dernières enfin, accompagnées de la Vierge, de saints, d'anges et d'archanges; que les magnifiques balcons en fer de Biscaye, placés aux fenêtres des habitations les plus humbles, je dirai même les plus misérables; que plusieurs façades de maison grossièrement peintes à fresque, où sont représentés le plus souvent des sujets tirés de la vie commune, tels qu'Un cavalier rentrant dans sa maison, ou Deux femmes se rencontrant, ou Un homme chargé d'un fardeau, etc.; que les portes de bois brodées de clous de fer, petits et ronds comme des pois; que les portes d'entrée de villes ou de villages, ayant une allure fière et martiale; que les blasons, écussons, armoiries, derniers vestiges de l'ancienne, noble et chevaleresque Espagne[2]. Vous avez admiré le paysage, presque toujours encadré dans les montagnes; et, peut-être, vous avez assisté à un de ces sublimes spectacles, à une de ces apothéoses des monts dont on est émerveillé, lorsque, le matin, un épais brouillard enveloppe et dérobe aux regards les cimes les plus élevées, et que le soleil, apparaissant tout à coup, veut se frayer un passage au milieu de cette poussière de pluie qu'il change en poussière d'or. Déjà les églises vous ont étonné par la multiplicité de leurs ornements et par l'absence de chaises et

[1] Le siége du postillon et du mayoral, dans les diligences espagnoles, est à peu près à la même hauteur que celui des voyageurs du coupé.

[2] A Villa Frenca, sur la façade d'une vieille maison décorée du blason obligé, j'ai lu un verset de saint Mathieu, écrit — sculpté en langue espagnole, sur une ou deux lignes, à la hauteur du premier étage.

de bancs. Toutes ces choses seulement, pour vous nouvelles, vous prouvent que la frontière est loin.

Il y a une différence très-sensible entre les Pyrénées de l'Espagne et les Pyrénées de la France. Les premières sont plus sauvages, et la route qui les traverse a plus de pente et aussi plus de tournants. J'ai vu, en passant, la magnifique vallée d'Oyarzun, où croissent les pommiers, où les champs ont une verdure septentrionale. Mon étonnement, à la vue d'une telle végétation, cessa bientôt quand j'arrivai à Astigarraga. C'est là qu'on trouve la première *posada* (hôtellerie). Pour monter dans les appartements, il faut traverser presque l'écurie; j'eus mauvaise idée de la propreté et du comfortable de la maison, une certaine odeur de porc s'y faisait sentir. Enfin, le mieux était de prendre la chose gaîment, de dîner et de se coucher jusqu'à une heure du matin. Par bonheur, la posada n'avait que mauvaise apparence: tout y était propre et bien servi. Un usage, inconnu en France, a cours dans les auberges espagnoles : à leur descente de voiture, on mène les voyageurs dans une chambre garnie de cinq ou six lavabo pleins d'eau fraîche. Il y a aussi la chambre de toilette pour les *señoras*. C'est un parfait allégement offert à la fatigue, et qui ne nuit point à l'appétit : aussitôt après cet exercice, on passe à la *sala de comedor* (à la salle à manger).

Que dire de mon premier repas en Espagne! La table était presque somptueusement servie, et les hôtes étaient nombreux et de bonne compagnie, du moins en apparence. Mais, hélas! j'éprouvais comme le supplice de Tantale; on *sentait* que le vin avait passé par les peaux de bouc; l'huile d'olive n'avait pas acquis sa supériorité, faute de raffinement; les épices empoisonnaient tous les plats. Quelques voyageurs, comme moi non accoutumés à la cuisine espagnole, portaient leur assiette à leur nez avant de manger la première bouchée : et il était rare que le mets triomphât de cette épreuve. Là, commença pour moi le régime des *huebos* et du *chocolate*, des œufs et du chocolat, nos deux planches de salut. L'*olla podrida* me parut, à moi, plus que mangeable; mais ces poulets, gros comme des pigeons, et cuits et recuits à l'eau comme des poules ; mais ces sauces colorées d'huile, de graisse, de piment, et parfumées d'ail, faisaient faire la grimace à la plupart des visages français. Chose singulière ! on servit du cidre, et je ne tardai pas à apprendre que le cidre était une des boissons du pays jusqu'à Vitoria. Je trouvais alors l'explication des champs de pommiers que j'avais rencontrés sur la route. Le dîner achevé, on se coucha dans de bons lits pour jouir de quatre heures de sommeil. A une heure du matin, il fallut remonter en diligence. La servante de l'auberge m'apporta une tasse de chocolat: la tasse de chocolat, en Espagne, n'est véritablement qu'une mystification; elle comporte à peu près le sixième des nôtres, et je vois qu'on suit trop, là-bas, la maxime de « peu et bon. »

Ainsi, je prenais, chemin faisant, quelque idée des usages espagnols. A Ernani, dix réaux, ou cinquante sous donnés au douanier lui fermèrent les yeux, et m'épargnèrent la peine d'ouvrir ma malle. Je trouvai cette manière d'agir expéditive pour le voyageur, mais condamnable au point de vue administratif. Comment en serait-il autrement? Ces pauvres commis ne sont pas payés : ne vaut-il pas mieux qu'ils

vivent en bonne intelligence avec les voyageurs, et que leurs bénéfices proviennent des dons qui leur sont faits, plutôt que de confiscations? Hernani n'est guères célèbre que pour avoir vu naître le capitaine Juan de Hurbieta, qui fit François I prisonnier à la bataille de Pavie. Tout auprès de là se présenta à mes yeux un spectable vraiment affreux, celui d'un village entièrement ruiné par les dernières guerres, et qu'on nomme, je crois, *Banieta.* Ce village fut incendié par les Anglais débarqués à Bilbao, lorsqu'ils eurent été complétement défaits par les troupes ennemies. On n'y voit plus maintenant que des maisons dont il reste à peine la charpente, des fenêtres à moitié bouchées, des murs de boue remplis de meurtrières, et quelques cabanes toutes fraîches construites. En passant dans ce lieu de désolation, on s'indigne contre les horreurs de la guerre. Les hommes ne se contentent pas de s'entretuer, mais encore pillent, ruinent ou brûlent les habitations! Banieta, peut-être, ne se relèvera jamais!

Pour me distraire un moment de ces pensées tristes, je n'eus qu'à regarder avec attention la campagne. J'étais aux environs de *Tolosa*, la ville manufacturière :

Tolose a des forges sombres
Qui semblent, au sein des ombres,
Des soupiraux de l'enfer.

a dit M. Victor Hugo dans ses strophes sur *Grenade*,— où il fait une description à la fois poétique et comme encyclopédique des Espagnes. A l'entrée de Tolosa, près du beau pont qui y conduit, un grand nombre de soldats dormaient encore étendus sur le pavé, à côté des chariots qui contenaient leurs bagages. Leurs figures portaient les traces de la fatigue que n'avait pu sans doute alléger un sommeil en plein air. Il était environ cinq heures du matin; quelques-uns d'entre eux étaient déjà debout. Je ne m'étonnai pas de la réputation conquise par les soldats espagnols de résister à la fatigue : les malheureux se dirigeaient à marches forcées vers la Catalogne, si troublée encore, trois ans seulement après l'accord de *Vergara*. Ainsi, à chaque pas se présentaient des sujets de réflexions amères. A l'heure qu'il est, en Espagne, tout porte les traces ou de la guerre de l'Indépendance ou de la guerre civile; ce que la première avait épargné, la seconde l'a détruit en partie; et que Dieu garde ce pays d'une troisième ère de commotions, s'il n'en a pas décidé la ruine totale!

L'événement de Vergara est une époque fameuse, et il fallait bien ce souvenir-là pour donner audit lieu quelque importance. La société patriotique y fonda, en 1765, un séminaire qui ne peut être considéré comme un monument d'architecture. En 1839, c'est à Vergara que Maroto et Espartero se donnèrent la main.

Le *mayoral* ne manque pas de vous en instruire, et heureux s'il n'entame point à ce sujet quelque conversation politique à laquelle vous n'entendriez rien, ou peu de chose, quand même vous parleriez castillan. L'infortuné Don Carlos s'est retiré vers la Navarre, après avoir séjourné assez longtemps dans un petit village situé

sur des montagnes environnantes. On vous en montre le chemin, et puis les conversations politiques recommencent, quelquefois pendant cinq lieues, jusqu'à Vitoria; car, il faut bien le dire, les ardeurs politiques semblent avoir remplacé les ardeurs religieuses dans le cœur des Espagnols. Chez quelques-uns, le fanatisme n'a fait que changer de vêtement; chez la plupart, ces ardeurs politiques proviennent de leur sincère amour de la patrie, si profond, si louable, et si nécessaire à la nationalité d'un peuple. Le patriotisme est le feu qui vivifie une nation; tant qu'il reste une étincelle, il y a espoir de revoir briller la flamme.

Insensiblement, au milieu de toutes ces réflexions, je suis arrivé à Vitoria, capitale de la province d'*Alava*, une des plus petites et la moins peuplée des quarante-neuf provinces de l'Espagne. Cette ville, en partie située à l'entrée d'une plaine fertile, est assez belle, surtout en ce qui regarde ses constructions modernes. Sa *plaza nueva*, datant de 1791, est l'œuvre de l'architecte D. Justo Antonio de Olaquibel. C'est une cour entourée de bâtiments symétriques, à arcades, comme la place Royale de Paris, moins son plant d'arbres, moins ses maisons de briques. Les arcades de la *plaza nueva* sont ornées de boutiques; j'y ai compté plus de cinq *estancos de tabaco* (bureaux de tabac), ce qui a bien sa signification, car, le soir, les habitants de Vitoria, officiers, jeunes gens et jeunes filles, viennent se promener dans les galeries pour causer amour ou politique. On lit sur une façade des bâtiments, au-dessus de l'horloge, ces mots écrits en grosses lettres :

VIVA ISABEL II!
VIVA LA CONSTITUCION!

Vitoria possède en outre deux belles promenades, dont un *Prado* proprement dit, orné de statues, de bancs de pierre et de gazon. C'était la première fois que je voyais les promenades espagnoles, et telle est à peu près leur pourtraicture, dont j'indiquerai plus tard les variantes, lorsque nous voyagerons dans le centre ou dans le midi de l'Espagne :

La SENORA (dame), ou SENORITA (demoiselle) : de beaux cheveux longs et noirs, bien soignés, que laisse voir une mantille garnie de blonde et la plus transparente possible. Elle sait profiter de tous ses avantages; le jupon de sa robe est court, justement parce que sa jambe est fine, et que son pied est le plus mignon du monde; elle a les bras nus et les mains emprisonnées dans un gant de simple filet, autant pour faire admirer leurs formes parfaites que pour se soustraire à la chaleur du jour. Elle est décolletée, trop peut-être; mais ses épaules sont si bien attachées! et puis, comme elle ouvre et ferme gracieusement son éventail, qui, pour elle, est toute une contenance! Si elle est jolie quelquefois, toujours ses yeux sont feu et velours, selon l'expression si juste de M. de Balzac. Il semble que toutes les senoras ont adopté un uniforme; elles sont, en général, habillées de blanc ou de noir.

L'OFFICIER: l'épée au côté, le jonc à la main, fumant le cigarre ou le simple *cigarro de papel* (la cigarrette). Il est le plus souvent fort jeune, et honoré de cinq ou six rubans et décorations. On croit d'abord qu'il s'agit simplement des élèves des

écoles militaires : point, ce sont quelquefois des commandants, ayant sous leurs ordres de vieux soldats aguerris. Leur jeunesse n'ôte rien à leur courage, mais l'expérience leur manque. L'officier espagnol a bonne façon, il commence à placer ses épaulettes à la française; son costume est varié presque jusqu'à la fantaisie, et il porte un certain air chevaleresque, qui se marie fort bien à sa galanterie exquise près des senoras.

Le bourgeois, au costume moitié français, moitié espagnol. Il a bien souvent dans les mains un journal, *la Gaceta de Madrid* ou *l'Eco del commercio* : le bourgeois est partout le même, en France, en Angleterre, en Espagne, et il faudrait connaître les détails de son intérieur, pour pouvoir le rendre intéressant.

L'homme du monde, le grand d'Espagne, avec les dehors français, le chapeau gris, la canne à pomme d'or, le pantalon blanc, les bottes vernies, la chaîne d'or, suivant, à un an près, les modes de Paris. Il donne le bras à une senora dont la mise est des plus élégantes, et dont la mantille est toute de dentelles. La figure de l'homme du monde est expressive, gracieuse; sa conversation est animée et souvent bruyante. Ses cheveux sont courts et noirs; il porte les moustaches, quelquefois la longue barbe. Somme toute, c'est un brillant cavalier.

L'homme du peuple : tête fière et brunie, manières de grand seigneur. Il parle à tout le monde avec un ton d'égalité qui fait plaisir, et qui est toute républicaine. Sans hésitation, il va vers le grand d'Espagne, et lui disant : « *L'agame usted favor* (accordez-moi la faveur) » de rigueur, il s'apprête à allumer son cigarre avec le sien. L'homme du peuple a gardé avec raison son costume national, son chapeau de feutre pointu, son manteau brun. Aucune physionomie n'a plus de vivacité que la sienne, et je ne lui en veux pas de froncer le sourcil lorsqu'il parle des Français et de la guerre de l'Indépendance. Et puis, sans doute, ses allures sont plus farouches que ses sentiments, et celui qui pourrait lire au fond de son âme y trouverait de bonnes pensées. On nous a tant de fois représenté sur nos théâtres des brigands espagnols, avec le costume de l'homme du peuple, qu'il est impossible au voyageur de se défendre d'une certaine émotion pénible, la première fois qu'il voit porter le manteau brun. Un stylet est-il caché là-dessous? mais le stylet *s'en va*, Dieu merci, et je puis dire, dès l'abord, que je n'ai pas eu le bonheur d'en voir un seul pendant mon excursion en Espagne. Il suffit bien du long couteau ou *eustache* de Murcie.

La vieille femme : autant le costume espagnol sied aux jeunes senoras, autant il va mal aux vieilles. Imaginez donc quelque chose de plus laid que ces cheveux gris et rares exposés aux regards de tous, alors que, pour surcroît de malheur, le front est déprimé, le teint pâle, les tempes sont creusées, les yeux cernés. Aucun artifice de toilette ne vient en aide à cette nature en désastre; le décolleter ne sert plus qu'à laisser voir de sèches et maigres épaules; et les bras, restés nus, ont perdu leur molle rondeur. Le bonnet ou le chapeau, la robe montante, les manches longues, conviennent si bien aux femmes âgées! Avec leur costume, les Espagnoles devraient toujours avoir vingt ans.

Je pourrais allonger indéfiniment ce petit dictionnaire, mais je n'oublie pas qu'à

peine j'ai fait mon entrée en Espagne, et que je ne suis encore qu'à Vitoria. Après ma promenade au Prado, il me faut parcourir la ville, regarder les maisons, considérer avec attention les églises, chercher à saisir l'aspect général de la population. C'est la besogne du voyageur, dont la première vertu est la curiosité, dont les premières qualités sont de bonnes jambes, la mémoire des lieux et cette ardeur qui fait triompher de la fatigue, en chassant celle de la voiture par celle de la marche à pied : moyen homœopathique, et que j'emploie toujours.

Comme presque toutes les villes, Vitoria a sa partie vieille et sa partie neuve : il semble qu'il y ait aussi deux populations, l'une vivant à l'ombre, dans des rues étroites, dans des maisons à tournure de caves, l'autre respirant le grand air, choisissant les rues larges, où le soleil fait visite qui dure, les maisons de belle apparence, vastes et commodes. Cette population-ci vit réellement, celle-là végète. Les balcons sont plus nombreux et plus riches, à mesure que nous pénétrons plus avant dans l'Espagne. D'épais rideaux de toile ou de coutil recouvrent la plupart des fenêtres. Et la coutume en est tellement suivie, que les habitants de la partie vieille de la ville ont aussi des balcons et des rideaux, là où la lumière du soleil ne peut pénétrer : c'est comme si l'on plaçait des trottoirs dans nos ruelles, pour garantir les piétons des voitures qui ne passent point. J'ai vu à Vitoria plusieurs façades de maisons peintes à fresque, et quelques tronçons de sculpture moyen âge, des casques de granit surmontant des blasons, des corniches avec des devises. Mais ce qui m'a frappé le plus, ç'a été de trouver sur les façades des églises ou chapelles, et même à l'entrée d'une foule de demeures particulières, soit une épée tracée au rouge, soit deux épées en sautoir accompagnées d'une croix. Était-ce un souvenir de la guerre civile, ou simplement des marques faites par l'administration locale? je l'ignore. Pourtant ces signes-là, si souvent répétés et quelquefois placés à côté du sceau épiscopal, m'ont intrigué beaucoup, sans que j'aie pu en connaître l'origine ni l'explication. Quelqu'un me dit ingénument que c'étaient des restes de l'inquisition : charmant *cicerone!* il aurait dû savoir ou se rappeler la réponse du ministre espagnol à Voltaire, qui le priait de lui envoyer les deux oreilles du grand inquisiteur : « Il y a longtemps qu'il n'existe plus. »

Ceci m'amène à vous dire que certains voyageurs, aussitôt le pied mis en Espagne, n'ont à vous parler que d'inquisition, de moines, de stylet, de guerillas, comme si tout cela n'avait pas, en général, disparu depuis longtemps. Outre les signes, dont j'ai parlé, signes pour moi hiéroglyphiques, je vis souvent les trois croix de Jésus et des larrons clouées sur les murs ; elles sont en bois, et celle du Christ seule a une tête. Enfin, il m'est arrivé, à Vitoria, d'apercevoir de loin une tour, un portail, des fenêtres à vitraux, tout ce qui constitue un monument religieux ; je me suis approché, et, à l'entrée, un soldat espagnol en faction m'a appris que cette église était métamorphosée en caserne. Ainsi, déjà commençait à se révéler la grande révolution opérée depuis peu dans le pays, c'est-à-dire les couvents fermés ou abattus, et l'autorité militaire substituée à la puissance religieuse. Une église devenue caserne à Vitoria n'est pas, après tout, chose fort étonnante, si l'on songe que cette ville donne entrée

dans les Castilles, et que son sort intéresse toute l'Espagne. La garnison y est nombreuse; le militaire a déjà meilleure tenue : on se réconcilie avec les soldats espagnols, en oubliant bien vite le factionnaire du pont de la Bidassoa, et tous ceux qu'on a rencontrés sur la grande route. A Vitoria se rattachent surtout deux souvenirs, le dernier tout personnel pour moi. Aux environs, en juin 1813, se livra une bataille décisive, par suite de laquelle les Français évacuèrent l'Espagne; et dans un couvent de la ville même, un mien oncle, soldat de Napoléon, manqua, disait-il, d'avoir *les pieds sciés* par les derniers représentants de la Sainte-Inquisition. Je n'ai revu ni le couvent, ni les inquisiteurs.

Je ne dirai rien de l'hôpital de *Santiago*, qui ressemble à tous les autres, mais qui est fort considérable. Des églises, j'en dirai peu de chose. Dans la cathédrale, je crois, qu'on a nommée devant moi *Santa-Maria*, église dont l'entrée est seule digne d'attirer les regards, j'ai vu une Cène qui mérite une scrupuleuse description : Les douze apôtres sont réunis autour d'une table, sous la forme de statues habillées absolument comme des poupées, d'autant plus que les costumes ont le moins de ressemblance possible avec ceux dont les Juifs étaient revêtus. Les figures sont peintes : Jésus a la barbe blonde, et Judas, le traître, a les historiques cheveux rouges; de loin, à mon entrée dans l'église, je prenais ces statues pour des hommes priant dans une chapelle, et je m'abstenais d'aller de leur côté, de peur de troubler leur prière. Bientôt, cependant, leur immobilité me tira d'erreur, et je m'approchai pour contempler à l'aise cet incroyable chef-d'œuvre de sculpture-mannequin. On voit aussi, à quelque distance, Jésus au mont des Oliviers, composé sans doute et exécuté par le même artiste. L'homme-Dieu est agenouillé devant une grande branche d'olivier véritable; c'est avec ces objets-là qu'on se fait une idée de l'ancien culte espagnol, et jusqu'alors je n'avais rien vu d'aussi semblable à une décoration de théâtre. Il y a tout un Chemin de la croix dans ce style.

Dès Vitoria, je pus m'initier aux mœurs espagnoles externes. A peine étais-je descendu de voiture, que j'aperçus dans la salle où l'*aduanero* (le douanier) faisait la visite de mes deux petites malles, une guitare appendue au mur, instrument vénérable recouvert d'une légère couche — de poussière selon les uns, — de crasse selon les autres, mais auquel il ne manquait aucune corde, preuve qu'il était toujours en disponibilité de service. J'eusse voulu, pour un moment, voir saisir la guitare sus-décrite par un abbé qui se trouvait là, car alors j'aurais pensé considérer au naturel le don Basile de Beaumarchais, avec son chapeau qui s'en va menaçant le ciel. Par malheur, l'abbé en question s'occupa tout prosaïquement de ses affaires, et je ne me trouvai bientôt plus en communion de souvenirs avec Beaumarchais que par l'arrivée d'un barbier de Vitoria, ayant sous le bras le plat à barbe et la serviette, et qui, plus par ses gestes que par ses paroles, me fit comprendre qu'il s'offrait à me raser. Je refusai, car je n'ai pas ces vilaines habitudes-là, surtout en voyage, et je regardai s'éloigner mon homme avec sa serviette et son plat à barbe : il maudissait bien sûr dans son âme le *mauvais* Français dédaigneux des soins d'un barbier tel que lui. A l'heure qu'il est, en Espagne, le barbier a son importance; il a parfois des

enseignes, vrais tableaux de genre, exposés sur la porte de sa boutique, et on y lit presque toujours les mots : *Cirujano y comadron* (chirurgien et accoucheur). Le rasoir et la lancette sont frère et sœur, comme vous voyez.

Cependant Vitoria était sur mon passage, et je n'y voulais point séjourner. Il me tardait d'arriver à Madrid. Il fallut se remettre en route. Deux heures suffirent pour nous mener hors de la province d'Alava. A la *Puebla*, le costume changea complétement, et je remarquai combien celui des habitants de la Vieille-Castille était différent de ceux des provinces basques. De la *Puebla* jusqu'à la rivière de l'Èbre la route est bien entretenue, bordée d'arbres, aussi belle qu'une route de France. Du reste, rien de remarquable avant l'Èbre. Mais là, le pays redevient pour un instant pittoresque, grâce à la rivière qu'on y traverse sur un beau pont. *Miranda de Ebro* est à une demi-lieue plus loin, Miranda défendue par un fort, ville désolée, la première de la Vieille-Castille qu'on rencontre en venant de Bayonne ; la dernière douane est là : les douaniers y sont difficiles et n'en demandent pas moins une gratification. Quel contraste ! Quel malheur pour l'Espagne ! Des employés du gouvernement tendent la main, juste en face de ces deux blasons de pierre qui s'élèvent, à l'entrée du pont sur l'Èbre, en face de ce lion de Castille que Charles-Quint avait rendu si terrible et si fier ! Est-ce qu'un souffle destructeur a passé sur cet ancien empire ? Nous traversons l'Èbre ; nous sommes dans la Vieille-Castille. *Pancorvo*, par lequel passe la petite rivière de l'*Oroncillo*, est situé dans le plus étroit d'une vallée, entre deux montagnes de chaux, qui appartiennent aux chaînes *Oca*, où les Pyrénées se joignent aux monts les plus septentrionaux de l'Espagne. Deux collines très-élevées donnent passage par un chemin qu'on appelle *la Garganta*. On a raison de dire que c'est là un des sites les plus horribles d'aspect qu'il y ait en Espagne. A son arrivée, le voyageur est saisi d'une certaine crainte ; il lui semble que les rochers vont tomber sur sa tête et encombrer toute la route. Et ce n'est pas une terreur vaine ; quelquefois il s'en détache des parties énormes qui se précipitent avec fracas, et remplissent les environs du bruit de leur chute. *La Garganta* n'a pas plus de cinquante pas de large. A droite de ce lieu sauvage, au-dessus d'une hauteur, se trouvait autrefois la célèbre batterie de *Santa-Barbara*, détruite par les Français en 1823, lors du passage du duc d'Angoulême. A peine, aujourd'hui, aperçoit-on quelques vestiges des forts et des murailles qui défendaient Pancorvo. Peu d'endroits sont aussi pittoresques que *la Garganta* ; et dans l'hiver, quand ces rochers à pic sont couverts de neiges, ce doit être un magnifique spectacle que celui dont on peut jouir, en se tenant sur la côte que domine le château-fort.

Mais au point où nous en sommes, il faut pour quelque temps oublier les montagnes. Trente-cinq lieues de plaines s'étendent en face de nous jusqu'à Burgos ; des mers de blés et de maïs, quelques plants d'arbres çà et là à l'entrée des villages, quelques *ventas* (hôtelleries), quelques monastères à demi-ruinés, — la variété du paysage ne va pas plus loin. A *Briviesca*, je remarquai, pour la première fois, les *trilladores* ou batteurs de blé. Les Castillans, les Espagnols en général, n'engrangent pas le grain ; ils n'ont pas, comme nous, à craindre les longs jours de pluie pendant l'été. Sur place,

sans désemparer, ils achèvent le travail des moissons. Le fléau leur est peu connu : le blé se sèche au soleil; après, des paysans l'étendent à terre, comme s'il s'agissait de couches de fumier. Au lieu du fléau, ils emploient le *trillo*, c'est-à-dire une sorte de traîneau en planches, armé de cailloux tranchants. Des chevaux ou des ânes y sont attelés, et le *trillador*, tenant un fouet, est debout sur le *trillo*, comme un triomphateur romain. Les chevaux tournent, font le manége; la pression, motivée par le poids du traîneau et par l'action des cailloux, sépare le grain d'avec l'épi, et coupe la paille. Puis, les *trillàdores* enlèvent cette paille hachée, et ramassent les grains de blé qui se sont fait jour au travers. Cette prompte et habile manière de battre le grain existe depuis un temps immémorial en Espagne.

Bientôt la diligence ne suit plus de chemin tracé et roule sur l'herbe roussie de la plaine. Au loin, des tours apparaissent, car pendant quarante lieues, nous n'avons rien vu qui ressemblât à un monument. On aperçoit aussi un antique couvent qui contrebalance l'attention portée sur la cathédrale de Burgos; c'est le monastère de *las Huelgas* (des loisirs), ainsi nommé, à ce que l'on croit, parce qu'autrefois, sur l'emplacement même, s'élevait un château de plaisance pour les rois de Castille. La fondation remonte à don Alphonse VIII, qui fit bâtir ce couvent en expiation de ses péchés, auxquels il attribuait la défaite d'Alarcos. Le monastère édifié, il s'en suivit pour récompense la fameuse bataille de *las Navâs*. Jamais couvent de religieuses n'eut plus de priviléges, ni plus de juridiction, ni plus de dépendances. L'aspect de ce monument, où tant de richesses ont été enfouies, n'a rien d'imposant : c'est une agrégation d'architectures de tous les styles et de toutes les époques ; c'est une sorte de musée en désordre, mais où l'on peut étudier une grande partie d'art espagnol. Par ses murailles, le monastère de las Huelgas ressemble à une forteresse; l'ogive seule revient lui donner un caractère religieux. Au dedans, un cloître, dit *la claustrilla*, est peut-être un reste du château de plaisance d'Alphonse VIII. Le style byzantin y domine; on y trouve les cintres et les doubles colonnes basses, les doubles fûts et chapiteaux : les galeries, assez vastes, sont par malheur à demi-ruinées, et l'herbe croît dans les interstices des dalles, comme les plantes grimpantes entre les parties démolies des murs Il n'est pas besoin d'abattre ce couvent, le temps s'en chargera, et ce serait un poids de moins sur la conscience des hommes de la *bande noire* espagnole. Ce couvent est à un quart de lieue de Burgos, au milieu d'un massif de beaux peupliers, dont le vert tendre réjouit la vue fatiguée par les arides campagnes qui entourent l'ancienne capitale de la Castille. En entrant dans Burgos, chacun laisse échapper un cri d'étonnement. Comment! c'est là que les anciens rois de Castille ont tenu leur cour! ils ont mené leurs chars de triomphe au travers de ces rues tortueuses! ils ont établi là leur résidence jusqu'à ce que Charles-Quint eût eu la mauvaise pensée de se fixer à Madrid! Là est né le Cid, le géant guerrier de l'Espagne! — Burgos est si peu de chose aujourd'hui! un grand demi-cercle rempli de maisons, triste, parce que les habitants sont en général mal vêtus; froid, puisque le climat de Burgos est un des plus humides de l'Espagne; inanimé, parce que la ville n'est pas peuplée en raison de sa grandeur.

Avant de visiter Burgos, je recueille mes souvenirs, pour résumer les impressions diverses qu'ont produites sur moi l'entrée en Espagne.

Mon départ avait été, comme celui de tous ceux qui se décident à entrer dans la Péninsule, un véritable acte de courage.

« Vous avez tort, disait l'un de mes *conseilleurs*, l'Espagne n'est pas aussi curieuse à voir qu'on le prétend. Si ce pays est moins connu que les autres, c'est tout simplement parce que les voyageurs en sont revenus désabusés, et n'ont pas cherché à y envoyer leurs amis.

— Vous avez tort, disait l'autre, le peuple espagnol est un peuple de sauvages, qui n'a aucun égard pour les étrangers. Il vous arrivera malheur.

— Vous avez tort, ajoutait un troisième. Ignorez-vous que ce malheureux pays est toujours en guerre civile, que tout est désordonné et confondu? N'allez pas en Espagne : prenez plutôt le chemin de la *riante Italie*.

— Tu as tort, disait enfin cet oncle qui avait failli mourir torturé à Vitoria, tu as tort. Le pays est beau... « mais les habitants ne valent pas le diable». Ils sont traitres et vindicatifs. J'ai fait la guerre par là, et je sais ce qu'il en retourne. Si tu échappes aux brigands, tu tomberas peut-être sous le stylet d'un Espagnol jaloux; si tu supportes l'excessive chaleur de la Castille, tu ne résisteras peut-être pas aux influences malignes des fruits. Tiens, si tu m'en crois, va plutôt en Allemagne. »

J'étais comme un Robinson-Crusoé, et il me souvient que je fis mon testament avant de partir. J'avais triomphé de toutes ces observations plus ou moins admissibles. J'avais mon voyage en tête, et je voulais l'exécuter. Pourtant, les derniers troubles de la Catalogne ne laissaient pas que de m'inquiéter un peu. Mais quelque chose me disait que j'avais raison d'aller par là; et je me mis en route. Arrivé à Bayonne, les observations avaient recommencé. A entendre une foule de gens, les diligences ne marchaient pas la nuit, à cause des voleurs; il n'y avait pas d'auberges aux stations, et je devais presque toujours voyager à pied ou à cheval; à une lieue et demie de Madrid, bien sûr, la diligence serait dévalisée. Aussi, fallait-il monter en voiture en se signant et en fermant les yeux, comme lorsqu'on est poursuivi par des bêtes féroces, et qu'on cherche son salut dans un saut de quarante pieds. Je savais à peine quelques mots d'espagnol, et il semblait qu'aucun habitant de Madrid même ne dût comprendre le français. Ah! pauvre victime que j'étais! Les Bayonnais nous regardaient passer avec un certain air de commisération, nous, imprudents voyageurs, et qu'ils regardaient probablement comme des condamnés à mort entassés dans la fatale charrette. On nous avait conseillé de changer notre argent en lettres de crédit, avec forte commission. Qui sait! les banquiers de la frontière spéculaient peut-être sur notre peur? Pour mieux faire encore, nous eussions dû sans doute acheter des pistolets, et cinq ou six couteaux-poignards. Le mayoral lui-même, le conducteur espagnol, était assez maladroit pour répéter souvent : *mal camino a causa de ladrones*, mauvais chemin à cause des voleurs. C'était une pitié, et notre cœur se serra presque, au moment même où nous mîmes le pied sur le territoire espagnol. Eh bien! qu'en était-il advenu jusqu'alors? Les endroits les plus *pé-*

rilleux des Pyrénées avaient été franchis sans encombre, et l'*escopetero* en avait été pour sa charge de fusil. Le lecteur sait les différences existantes, à quinze ou vingt lieues loin, entre la France et l'Espagne. Après tout, les sauvages étaient encore assez civilisés; j'avais trouvé d'aimables compagnons de voyage, des postillons *bons-enfants*, qu'on me pardonne cette expression sans synonymes; et toutes les objections qui avaient précédé mon départ, ne me paraissaient plus que des craintes puériles. Pas un endroit où quelqu'un ne pût me comprendre ; les paysans n'étaient pas plus mal-propres qu'en Bretagne, et, avec raison, je ne m'étais point effrayé de leur rencontre, parce qu'ils portaient un fusil en travers sur leur cheval. Si les choses étaient mal administrées, j'en trouvais l'excuse dans les sept années de guerre civile qui avaient désolé l'Espagne; et je m'étonnais même, avec beaucoup de voyageurs, que, dans un pays où le gouvernement n'a point d'autre pensée que celle de sa propre conservation, dans un pays où il n'y a point de police établie, où chacun veut être maître, parce qu'une volonté fixe ne commande pas, il ne se commît point à tout instant quelque crime. Le Français le plus exclusif nierait-il qu'en France, un terrain aussi propice aux bandes de voleurs que l'est celui de l'Espagne, ne dût pas être promptement mieux mis à profit par les mauvaises gens? L'Espagnol est toujours sur le qui-vive, parce que personne n'est payé pour veiller sur lui ou sur sa propriété. Ces lieues entières qu'on parcourt sans rencontrer aucune habitation, ne peuvent tranquilliser le voyageur; et puis, tant d'hommes qui ont pris part aux dernières guerres, que l'événement de Vergara a fait rentrer soudainement dans leurs foyers, n'ont parfois pu trouver des moyens d'existence, et sont devenus voleurs de grand chemin. Si le caractère espagnol était autrefois tel qu'on nous l'a dépeint, à coup sûr il s'est modifié, et le mal qui règne dans la Péninsule est avant tout l'effet des circonstances. A l'heure qu'il est, l'Espagne entière ressemble à la Vendée, après les dernières guerres des généraux républicains; l'Espagne sort d'une épreuve terrible; l'Espagne manque de population.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

CONTES POPULAIRES DES ANCIENS BRETONS,

PRÉCÉDÉS D'UN ESSAI SUR L'ORIGINE DES ÉPOPÉES CHEVALERESQUES DE LA TABLE RONDE,

Par M. Théodore de la VILLEMARQUÉ.[1]

Il y a quatre ans, M. Théodore de La Villemarqué, alors élève de l'Ecole des Chartes, reçut du ministre de l'Instruction Publique la mission d'aller étudier et recueillir des manuscrits bretons enfouis dans le pays de Galles, et qui pouvaient jeter un jour nouveau, décisif peut-être, sur la question si débattue de l'origine des épopées chevaleresques. Au moment même où le jeune savant arrivait au terme de son voyage, une fête de famille allait se célébrer entre les Armoricains et les Bretons du pays de Galles. Après avoir été séparés si longtemps et par un si long espace, ces enfants de la même patrie avaient voulu se revoir et renouer leurs antiques liens de race et de langage. Un des écrivains dont s'honore le plus la Bretagne, M. Rio, l'éloquent auteur de l'*Art chrétien*, allié depuis quelques années à la noble famille des Jones, derniers représentants des anciens princes de Galles, M. Rio fut chargé par la tribu d'outre-mer d'inviter la tribu armoricaine à un banquet national et fraternel. L'époque et le lieu de la réunion furent ceux de l'*Eistervod*, congrès populaire qui s'assemble annuellement dans la ville d'Enbergavernny, afin d'encourager la culture de la langue, de la musique et de la poésie celtiques. Pour avoir une idée du caractère naïf et touchant de cette fête, de l'enthousiasme qu'excita l'arrivée des bretons d'Armorique, des sympathies qu'ils réveillèrent dans tous les cœurs et de l'hospitalité qui leur fut offerte dans toutes les familles, il faut remonter aux temps les plus purs et les plus beaux de l'antiquité grecque, au souvenir de Tyrtée, d'Homère et des jeux olympiques. Voici comment M. de La Villemarqué lui-même rend compte de cette solennité, *cujus pars magna fuit*.

[1] Deux vol. in-8. Paris, Coquebert, 48, rue Jacob.

Dès que la nouvelle fut connue, toutes les cloches de la ville annoncèrent le commencement de la fête; la voie publique se remplit d'une foule immense vêtue du costume national et portant à la boutonnière le porreau symbolique de satin et d'argent, dont de glorieux souvenirs ont fait une décoration pour les enfants de la Cambrie; les montagnards et les habitants des vallées accoururent à grandes journées, du nord et du midi, dans toutes les directions, de toutes les parties du pays; des arcs de triomphe de verdure et de fleurs, chargés d'inscriptions patriotiques, s'élevèrent dans les rues; les maisons se pavoisèrent des couleurs de la nation, rien ne fut négligé pour recevoir le cortége de la fête qu'on entendait venir de loin.

La couronne d'or du pays de Galles, avec son blanc panache de plumes ondoyantes et les vieux drapeaux cambriens, avec leur dragon rouge, ouvraient triomphalement la marche : la corporation des Bardes, qui continuent à se recruter selon les vieilles lois de l'ordre, et à cultiver sérieusement leur art comme aux anciens jours, venaient ensuite, guidés par ceux de ces poëtes couronnés aux précédents congrès : douze joueurs de harpe, montés sur un char d'honneur traîné par quatre chevaux blancs, les accompagnaient aux accords répétés des airs patriotiques qui menaient leurs pères au combat. Enfin l'on vit paraître, dans un attelage magnifique, le président de la fête, sir Charles Morgan Ivor ab Ivor, descendant des anciens chefs du pays, suivi des invités bretons et d'une foule brillante de cavaliers et d'équipages.

Ce fut un moment solennel et dont le souvenir ne meurt pas; une émotion impossible à rendre s'empara des âmes; les harpes firent silence, la foule resta immobile et muette; puis tout à coup une immense acclamation partit de toutes les poitrines, et les échos des montagnes répétèrent mille fois *hourrah !*

Le cortége se dirigea vers une vaste tente ornée de draperies, de guirlandes, de trophées poétiques et nationaux, dressée en plein air à l'extrémité de la ville; au fond s'élevait un théâtre : les places d'honneur y étaient réservées pour les Bretons au-dessous du siége du président; des deux côtés régnaient des galeries, l'une, destinée à l'orchestre et aux Bardes, l'autre, à toutes les personnes de la fête, sans distinction de classe : l'enceinte fut bientôt remplie.

Le président ouvrit la séance par un discours où il s'applaudissait de voir les Bretons d'Armorique venir, après douze cents ans, se réunir à leurs frères de l'île, et donner à la solennité un éclat nouveau et un caractère inouï dans les annales du monde. Plusieurs orateurs développèrent le même sujet avec un enthousiasme qu'ils n'eurent pas de peine à communiquer à l'auditoire, et vinrent tour à tour prodiguer à leurs hôtes les paroles les

plus flatteuses. Après ces discours, et les réponses des Bretons, l'orchestre donna le signal des joutes.

Les montagnards du nord entrèrent en lice avec les hommes des vallées méridionales; les prix de poésie, de musique et de chant furent vivement disputés. On remarquait parmi les concurrents un vieux Barde aveugle de la dernière classe du peuple. Il venait de faire trente lieues pour assister à la fête; la sueur inondait son front, ses pieds étaient blancs de poussière. Il monta péniblement les degrés du théâtre, appuyé d'une main sur son fils, de l'autre sur son bâton de voyage, tandis qu'il chantait, dans l'idiome du pays, des vers improvisés en s'accompagnant lui-même de la harpe à trois rangs de cordes, l'émotion faisait trembler sa voix et des larmes coulaient de ses yeux. Une harpe d'honneur lui fut décernée par acclamation : il la reçut à genoux de la main d'une des plus nobles dames de l'assemblée, aussi heureuse de la lui remettre qu'il était fier de la tenir d'elle. D'autres vainqueurs gagnèrent le même prix de l'inspiration poétique et musicale; le plus grand nombre, des médailles et des anneaux.

La fête se prolongea le lendemain et le jour suivant; elle se termina par un banquet solennel. On but avec transport à la fraternité renaissante de la Cambrie et de l'Armorique; on chantait des poëmes en l'honneur des aïeux communs.

De tous ces chants, celui qui produisit le plus grand effet, fut une sorte d'hymne patriotique préparé par M. de La Villemarqué tout exprès pour la circonstance. Le poëte armoricain avait eu l'heureuse idée d'employer dans la composition de cet hymne les termes celtiques les plus usités au pays de Galles; de sorte qu'il fut compris de ses auditeurs des deux nations, comme si mille ans et cinq cents lieues ne les eussent point séparés!... « Nous ne soupçonnions pas dans le peuple qui nous entourait, a dit un témoin oculaire, assez de foi dans la religion du passé pour prévoir l'effet magique produit par cette démonstration vivante d'une origine commune... Étonnés de comprendre si bien la voix fortement accentuée du poëte armoricain, la multitude se dressait sur les bancs, les chapeaux s'élevaient dans l'air, et les trépignements qui ébranlaient la salle n'étaient plus un simple témoignage de satisfaction ; ils trahissaient une émotion réelle. Un des personnages les plus éminents de l'auditoire remercia avec effusion M. de Lavillemarqué, et une coupe de barde gallois lui fut solennellement offerte au nom de tout le pays. »

Ce fut à la suite de cette assemblée, et au sortir de ce triomphe, que M. de La Villemarqué remplit sa mission littéraire et scientifique. Les matériaux qu'il trouva dans les bibliothèques galloises n'étaient autre chose que le résultat d'assemblées analogues depuis l'établissement des Celtes dans le pays de Galles; et il fut aidé dans ses recherches par lady Charlotte Guest, une des personnes

les plus distinguées de la colonie celtique. Déjà cette jeune savante avait fait publier les documents curieux qui pouvaient intéresser l'Angleterre; M. de La Villemarqué publie aujourd'hui, à son exemple, les documents bretons qui concernent la France.

Ces détails étaient nécessaires pour faire comprendre l'importance et le sujet du nouvel ouvrage de M. de La Villemarqué. Quant à l'ouvrage lui-même, l'analyse en serait impossible; il comprend la traduction de trois contes : *Owenn ou la dame de la fontaine*, — *Gheraint ou le chevalier du Faucon*, — *Pérédur ou le bassin magique*, dans lesquels se trouvent tous les motifs et presque tous les noms des épopées de la table ronde. Ainsi donc, c'est de la Bretagne armoricaine que découla cette immense poésie du moyen âge dont le nord et le midi se disputaient jusqu'ici l'honneur. Aucun doute à cet égard ne peut survivre à la lecture des *Contes populaires*, et surtout de l'*essai*, plein de faits et d'arguments, placé par l'auteur en tête de son livre. Nous savons que cet *essai* a entraîné les convictions les plus éminentes, notamment celle de M. Ampère, qui attendait pour prendre parti la publication de M. de La Villemarqué. Ajoutons que cette publication n'est pas seulement un grand service rendu à la science; elle est aussi d'une importance et d'une curiosité littéraires dont nous ne pouvons mieux témoigner que par le fragment de *Pérédur*.

L'HOMME NOIR.

I.

Arthur était à Kerléon-sur-Osk; et il partit pour la chasse, et Pérédur l'accompagna. Et Pérédur lâcha son chien sur un cerf, et son chien tua le cerf dans un lieu écarté; et, à peu de distance de là, il aperçut des indices d'habitations, et il se dirigea vers elles, et il vit une salle, et à la porte de la salle il trouva des jeunes gens chauves et basanés, jouant aux échecs. Et quand il entra, il vit trois jeunes filles assises sur un banc; et elles étaient toutes vêtues de la même manière, comme il convient à des personnes de distinction. Et il s'approcha, et il s'assit près d'elles sur le banc; et une des jeunes filles le regarda tristement et se mit à pleurer. Et Pérédur lui demanda pourquoi elle pleurait.

« De chagrin de penser qu'on va tuer un beau jeune homme comme toi.

— Qui me tuera? demanda Pérédur.

— Si tu es assez hardi pour passer ici la nuit, je te l'apprendrai.

— Quel est donc le danger si grand que je cours en restant ici?

— Ce palais appartient à mon père, dit la jeune fille, et il tue quiconque y vient sans sa permission.

— Quelle espèce d'homme est ton père, pour être capable de tuer ainsi les gens?

— Un homme qui vexe et tyrannise ses voisins, et ne rend justice à personne. »

Là dessus, il vit les jeunes gens se lever et débarrasser l'échiquier des échecs, et il entendit un grand bruit, et après ce bruit arriva un grand homme noir, borgne ; et les jeunes filles se levèrent pour le recevoir, et elles le désarmèrent, et il s'assit; et après être demeuré un moment pensif, il regarda Pérédur et demanda qui était ce chevalier.

« Seigneur, dit une des jeunes filles, c'est le plus beau et le plus aimable que tu aies vu de ta vie. Par égard pour Dieu et pour ton propre honneur, traite-le bien.

— Par égard pour toi, je le traiterai bien et lui accorderai la vie pour cette nuit. »

Alors Pérédur vint les rejoindre autour du feu, et prendre sa part des mets et des liqueurs, et il se mit à causer avec les dames; et, excité par le vin, il dit à l'homme noir :

« Je m'étonne d'une chose: puissant comme tu dis l'être, qui a pu te crever un œil?

— Quiconque m'adresse cette question, répondit l'homme noir, ne s'en va pas la vie sauve, à moins qu'il me fasse librement un don ou qu'il ne me paie une rançon; c'est une de mes lois.

— Seigneur, dit la jeune fille, quelque chose qu'il puisse te dire en plaisantant et excité par le vin, tiens-moi la promesse que tu viens de me faire.

— J'y consens avec plaisir par égard pour toi, répondit-il, je lui accorde volontiers la vie pour cette nuit. »

Et ainsi ils passèrent la nuit.

Et le lendemain, l'homme noir se leva, et revêtit ses armes, et dit à Pérédur :

« Debout, jeune homme, et prépare-toi à mourir. »

Pérédur lui répondit :

« De deux choses l'une, homme noir, si tu veux te battre avec moi, dépouille-toi de ton armure, ou donne-moi des armes, afin que la partie soit égale entre nous.

— Ah! jeune homme, dit-il, te battrais-tu, si tu avais des armes? Alors prends les armes que tu voudras. »

Et là-dessus la jeune fille porta à Pérédur les armes qu'il désirait, et il se battit avec l'homme noir, et il le força à crier grâce.

« Homme noir, je te fais grâce, à condition que tu me diras qui tu es et qui t'a crevé l'œil.

— Seigneur, je te l'apprendrai : je l'ai perdu en combattant le serpent noir du Karn. Il existe une montagne appelée le Mont-des-Douleurs, et sur cette montagne il y a un karn, et dans l'intérieur du karn, il y a un serpent, et à la queue du serpent est attachée une pierre précieuse; et la vertu de cette pierre précieuse est telle que quiconque la prend dans une main, a dans l'autre, à l'instant même, autant d'or qu'il peut en désirer. C'est en combattant ce serpent que j'ai perdu l'œil. Et l'on m'appelle le *Noir-Tyran*; et la raison pour laquelle on m'appelle le Noir-Tyran, c'est qu'il n'y a pas un seul homme aux environs qui n'ait été tyrannisé par moi, et que je n'ai jamais rendu justice à personne.

— Bien, dit Pérédur. Et cette montagne est-elle loin d'ici?

— Le jour où tu nous quitteras, tu arriveras au palais des fils du roi des Tortures

— Pourquoi les nomme-t-on ainsi?

— C'est que l'avank du lac tue une fois par jour. Quand tu sortiras de là, tu arriveras à la cour de la Dame des Exploits.

—Quels exploits fait-elle? demanda Pérédur.

— Elle a trois cents hommes dans son palais, et à chaque étranger qui s'y présente, on raconte les exploits des guerriers de la cour. Et cela se pratique ainsi : les trois cents hommes du palais prennent place à table auprès de la dame, non par manque d'égard pour les hôtes, mais afin de pouvoir leur raconter les exploits de la cour. Et le jour où tu partiras de là, tu arriveras au Mont des Douleurs, et tout autour du mont habitent, dans trois cents tentes, les gardiens du serpent.

— Tu as mené trop longtemps la vie de tyran, dit Pérédur, je vais faire en sorte que tu ne le sois plus.»

Et il le tua.

Alors la jeune fille entra, et se mit à causer avec Pérédur.

« Si tu étais pauvre en venant ici, désormais tu seras riche avec le trésor de l'homme noir que tu viens de tuer. Tu as vu toutes les aimables filles qui sont dans cette cour, eh bien! tu auras celle que tu voudras pour femme.

— Madame, je ne suis pas venu ici de mon pays pour me marier, mais épousez vous-mêmes ceux qui vous plairont des aimables jeunes gens que je viens de voir; je ne désire point vos biens, je n'en ai que faire. »

II.

Alors Pérédur s'éloigna, et il se dirigea vers le palais des filles du roi des Tortures; et quand il entra dans le palais, il ne vit que des femmes, et elles se levèrent, et elles l'accueillirent d'un air joyeux; et, comme elles causaient

avec lui, voici venir un cheval de bataille, avec une selle sur le dos et un cadavre sur la selle.

Et une des femmes se leva et débarrassa la selle du cadavre, et le baigna dans un bassin d'eau chaude placé près de la porte, et l'oignit d'un baume de prix; et l'homme ressuscita, et vint trouver Pérédur, et le salua, et parut joyeux de le voir.

Et deux autres hommes arrivèrent de la sorte en selle, et la jeune fille les traita de la même manière que le premier.

Alors Pérédur demanda au chef l'explication de cela. Et ils lui répondirent qu'il y avait dans un morne un avank qui les tuait une fois par jour.

Et ils passèrent ainsi la nuit.

Le lendemain matin, les jeunes gens se levèrent pour sortir, et Pérédur les pria, par l'amour de leurs dames, de lui permettre de les suivre; mais ils refusèrent, disant :

« Si tu étais tué, tu n'aurais personne pour te ressusciter. »

Et ils s'éloignèrent, et Pérédur les suivit; et quand ils furent hors de la portée de sa vue, il gravit la montagne. Or, au sommet de la montagne était assise une dame, la plus belle qu'il eût jamais vue.

— Je sais ce que tu cherches, dit-elle, tu vas combattre l'avank, et il te tuera, et cela non par son courage, mais par ruse. Il habite une grotte, et, à l'entrée de cette grotte, il y a un pilier de pierre, et il voit tous ceux qui entrent, et personne ne le voit, et, caché derrière le pilier, il tue les gens avec un dard empoisonné. Et si tu veux me promettre de m'aimer par dessus toutes les femmes, je te donnerai une pierre précieuse, au moyen de laquelle tu pourras le voir, et lui ne te voir pas.

— J'y consens de bon cœur, dit Pérédur, car dès que je t'ai vue, je t'ai aimée. Mais où te retrouverai-je?

— Quand tu voudras me retrouver, cherche-moi du côté de l'Inde. »

Et la dame disparut, après avoir mis la pierre dans la main de Pérédur.

III.

Et Pérédur se rendit à la grotte de l'avank, et il prit la pierre précieuse dans sa main gauche et sa lance dans la droite; et comme il approchait, il vit l'avank, et il le transperça de sa lance, et il lui coupa la tête.

Et quand il sortit de la caverne, il trouva trois jeunes hommes à l'entrée; et ils saluèrent Pérédur, et lui dirent qu'il avait été prédit qu'il tuerait le monstre. Et Pérédur en donna la tête aux jeunes gens; et ils lui offrirent en mariage celle de leurs trois sœurs qu'il voudrait et la moitié de leur royaume en sus.

« Je ne suis point venu ici pour me marier, dit Pérédur, mais si jamais je me marie, je prendrai une de vos sœurs. »

Et Pérédur s'en alla, et il entendit du bruit derrière lui, et il se détourna, et il vit un homme sur un cheval rouge, avec des armes rouges, et l'homme s'avançait côte à côte avec lui; et il le salua, et il lui souhaita la bénédiction de Dieu et des hommes, et Pérédur remercia poliment le jeune homme.

— Seigneur, je viens te faire une demande.

— Laquelle? demanda Pérédur.

— C'est que tu me prennes pour compagnon.

— Et qui aurai-je en toi pour compagnon?

— Je ne te cacherai pas de quelle race je suis, je m'appelle Étlem Rouge-Épée, comte d'Orient.

— Je m'étonne que tu veuilles devenir le compagnon d'un homme dont les domaines ne sont pas plus étendus que les tiens; car je n'ai qu'un comté comme toi; mais puisque tu veux être mon compagnon, je t'accepte avec plaisir. »

Et ils se rendirent à la cour de la Dame des Exploits; et toutes les personnes de la cour furent joyeuses de leur arrivée, et on leur dit que ce n'était pas par manque d'égard qu'on les plaçait à table au-dessous des gens de la maison, mais parce que tel était l'usage de la cour; que, du reste, quiconque battrait les trois cents hommes de la maison serait placé à table, et qu'elle l'aimerait par dessus tous les autres hommes. Et Pérédur, ayant battu les trois cents hommes de la maison, s'assit près d'elle, et elle lui dit :

« Je rends grâce à Dieu d'avoir près de moi un jeune homme aussi beau et aussi brave que toi, quand je n'ai pas encore trouvé l'homme que je préfère.

— Quel est donc celui que tu préfères?

— Par ma foi! Étlem Rouge-Epée est l'homme que je préfère, et je ne l'ai jamais vu.

— Vraiment! dit-il. Eh bien, Etlem Rouge-Epée est mon compagnon : le voici. C'est par amour pour lui que je me suis battu avec tes gens, et il se fût encore mieux battu que moi, s'il eût voulu; et je te donne à lui.

—Que Dieu te récompense, beau jeune homme, j'épouserai donc l'homme que je préfère. »

Et cette nuit la dame épousa Etlem.

IV.

Et le lendemain, Pérédur partit pour le Mont des Douleurs.

« Par ta droite, seigneur, j'irai avec toi, dit Etlem. »

Et ils se mirent à chevaucher, tant qu'ils arrivèrent en vue de la montagne et des tentes.

« Va trouver ces gens, dit Pérédur à Etlem, et engage-les à venir me rendre hommage. »

Et Etlem alla les trouver et leur parla ainsi :

« Venez rendre hommage à mon seigneur.

— Qui est ton seigneur? demandèrent-ils.

Pérédur à la longue lance est mon seigneur, dit Etlem.

— S'il était permis de tuer un hérault, dirent-ils, tu ne retournerais pas sain et sauf vers ton maître, pour t'apprendre à venir demander à des rois, des comtes et des barons comme nous, de rendre hommage à ton seigneur. »

Pérédur l'engagea à retourner vers eux, et à leur proposer ou la prestation d'hommage ou le combat.

Et ils préférèrent le combat.

Et ce jour-là, Pérédur, vainquit les maîtres de cent tentes ; et le lendemain il vainquit les maîtres de cent autres ; et le troisième jour, les cent derniers se déterminèrent à rendre hommage à Pérédur, qui leur demanda pourquoi ils étaient là : et ils lui apprirent qu'ils devaient garder le serpent jusqu'à sa mort.

« Alors nous nous battrons ensemble pour avoir la pierre, et le vainqueur aura la pierre.

— Demeurez-ici, dit Pérédur, et je vais combattre le serpent.

— Non pas, seigneur, dirent-ils, nous irons ensemble.

— Certes, dit Pérédur, je ne le souffrirai, car si le serpent est tué, je n'en tirerai pas plus de gloire que chacun de vous. »

Alors il se rendit au lieu où était le serpent, le tua, revint vers eux, et leur dit :

« Calculez quelle somme vous avez dépensée depuis que vous êtes ici, et je vous la rembourserai tout entière. »

Et il paya à chacun ce qu'ils dirent leur être dû. Et il ne leur demanda que de lui rendre hommage; puis il dit à Etlem :

« Retourne vers la femme que tu aimes le plus; quant à moi, je poursuis ma route, mais je veux te récompenser d'avoir été mon compagnon. »

Et il lui donna la pierre merveilleuse.

Pérédur partit, et il arriva sur les bords de la plus charmante rivière qu'il eût jamais vue : une multitude de tentes de diverses couleurs étaient dressées; mais le nombre des moulins à eau et des moulins à vent l'étonnait davantage.

Et il fut joint par un grand homme brun, en habit d'ouvrier, et Pérédur lui demanda qui il était :

« Je suis le maître meunier de tous ces moulins, dit-il.

— Veux-tu m'héberger? dit Pérédur.

— Très-volontiers, » répondit le meunier.

Pérédur entra donc dans la maison du meunier, qui était charmante. Et il le pria de lui prêter de l'argent, afin d'acheter de la nourriture et du vin pour lui-même et pour les gens de la maison, lui promettant qu'il le paierait à son retour; puis il lui demanda pourquoi une si grande multitude était rassemblée en ce lieu.

Le meunier dit à Pérédur :

« Es-tu étranger ou es-tu du pays? L'impératrice de Kristmobe la Grande, est ici, et elle ne veut épouser que le plus vaillant, car pour des riches elle n'en veut pas : et comme il était impossible d'apporter des vivres pour tant de milliers de personnes, on a bâti ces moulins. »

La nuit venue, Pérédur alla se reposer. Et le lendemain il se leva, et il s'arma et arma son cheval pour les joutes; et parmi les tentes, il en distingua une plus élégante que les autres, une agréable jeune fille vêtue d'une robe de satin, y peignait ses cheveux à la fenêtre; et il n'avait jamais vu de femme plus belle. Et il se mit à la regarder, et il en devint passionnément amoureux.

Et il resta là, regardant la jeune fille, depuis le matin jusqu'à midi, et depuis midi jusqu'au soir.

Et alors les joutes finirent, et il regagna son logis, et il se désarma. Et il demanda de l'argent en prêt au meunier, ce qui fâcha la meunière : toutefois le meunier lui en prêta.

Et le second jour, il fit comme la veille, et le soir il regagna son logis, et emprunta encore de l'argent au meunier.

Et le troisième jour, comme il était toujours à la même place, il reçut, entre le cou et l'épaule, un violent coup de hache, et en se détournant il vit le meunier, et le meunier lui dit :

« De deux choses l'une : ou tu vas détourner la tête, ou tu vas te rendre aux joutes. »

Pérédur sourit au meunier, et se rendit aux joutes. Et tous ceux qui l'assaillirent ce jour-là, il les battit. Et il envoya tous les vaincus en présent à l'impératrice, et leurs chevaux et leurs armes à la meunière, en remboursement de l'argent qu'elle lui avait prêté.

Pérédur jouta jusqu'à ce qu'il eût battu tous les guerriers, et il envoya tous les hommes dans la prison de l'impératrice, et les chevaux et les armes à la meunière, en remboursement de son argent.

IV.

L'impératrice fit prier le chevalier du moulin, de venir la voir, et Pérédur dédaigna son premier et son second message ; alors elle envoya cent chevaliers pour le prendre de force, et ils vinrent à lui , et lui apprirent quelle mission leur avait donnée l'impératrice. Et Pérédur les chargea vaillamment ; il les traita comme un troupeau de cerfs, et finit par les jeter dans l'étang du moulin

Et l'impératrice prit l'avis d'un sage de son conseil, qui lui dit :

« Si tu le permets, je vais aller le trouver moi-même. »

Et il vint trouver Pérédur, et il le salua, et il le pria , par l'amour de la dame qu'il aimait le plus, de venir rendre visite à l impératrice.

Pérédur, vint avec lui, suivi du meunier; et il entra, et s'assit dans un appartement extérieur de la tente, et l'impératrice vint s'asseoir à sa gauche, mais ils parlèrent peu.

Ensuite Pérédur prit congé d'elle, et retourna au logis.

Le lendemain, il vint lui rendre visite; et quand il entra dans la tente, il n'y avait pas une chambre qui ne fût aussi bien décorée que l'autre, car on ne savait où il s'assiérait.

Et Pérédur vint s'asseoir à gauche de l'impératrice, et ils se mirent à deviser amoureusement.

Et tandis qu'ils devisaient ainsi, ils virent entrer un homme noir, tenant à la main une cruche d'or pleine de vin ; et il se mit à genoux devant l'impératrice , et il la pria de ne la point donner à quiconque refuserait de se battre avec lui.

Et elle regarda Pérédur.

« Madame, dit-il, donne-moi la coupe. »

Et Pérédur but le vin, et offrit la coupe à la meunière.

Sur ces entrefaites, voici venir un homme noir d'une plus haute taille que le premier, une corne de dragon à la main, travaillée en forme de coupe , et remplie de vin ; et il la présenta à l'impératrice, en la priant de ne la donner qu'à celui qui voudrait se battre avec lui.

« Madame, dit Pérédur, donne-moi-la.

Et elle la lui donna ; et Pérédur but le vin et fit présent de la coupe à la meunière.

Alors parut un homme noir à l'air rude, aux cheveux bouclés, avec une cruche pleine de vin à la main ; et il s'agenouilla et la remit à l'impératrice , et la pria de ne la donner qu'à celui qui voudrait la lui disputer.

Et elle la donna à Pérédur, et il l'envoya à la meunière.

Et la nuit venue, Pérédur retourna au logis; et le lendemain il s'arma

et arma son cheval, et il se rendit dans la prairie et il tua les trois hommes noirs.

Et alors Pérédur se rendit dans la tente, et l'impératrice lui dit :

« Beau Pérédur, souviens-toi de ce que tu m'as juré, lorsque je t'ai donné la pierre merveilleuse, et que tu as tué l'avank.

Madame, répondit-il, je m'en souviens bien.»

Et Pérédur régna pendant quatorze ans avec l'impératrice, à ce que dit l'histoire.

Un mot en terminant sur l'exactitude des versions de M de La Villemarqué, au sujet desquelles se sont élevés des doutes ombrageux. Celui qui écrit ces lignes est en mesure d'apprécier par lui-même l'érudition celtique de l'auteur des *Contes populaires;* il affirme qu'à cet égard personne n'en saurait apprendre au jeune barde armoricain, et qu'il a, de plus qu'aucun de ses rivaux, la connaissance approfondie des divers dialectes populaires. Cette connaissance, il l'a acquise depuis dix ans, et il l'acquiert encore tous les jours, en recueillant, au milieu des *pardons* et des *fileries* de la Bretagne, ces admirables *Chants populaires* dont il va donner au public une nouvelle série.

P. C.

EXTRAIT

D'UNE HISTOIRE MANUSCRITE DE PLATON

Par M. le marquis de Fortia d'Urban.

MALHEUR DU JUSTE, SELON PLATON.

« Le juste, » dit Platon [1], « est celui qui ne cherche pas à paraître bon, mais « à l'être en effet; s'il était honoré et récompensé, on pourrait douter du motif « qui l'attacherait à la vertu. Il faut le dépouiller de tout, excepté de sa jus- « tice; il doit n'en avoir pas même la réputation, passer pour injuste et mé- « chant, et, comme tel, être fouetté, tourmenté, *crucifié*, conservant toujours « sa justice jusqu'à la mort. »

Après avoir cité ces étonnantes paroles, le pieux et savant abbé Racine, s'écrie : «Ce philosophe ne semble-t-il pas avoir prévu Jésus-Christ et les martyrs ses imitateurs [2]?» et Jean-Jacques Rousseau dit :

« Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du « crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus- « Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et « qu'il n'est pas possible de s'y tromper [3]. »

Or, Platon est mort l'an 348 avant notre ère postérieure d'un très-petit nom-

[1] *Traité de la République,* livre 2, tome IX, page 75, dans la traduction de M. Cousin, tome VI, p. 216, dans l'édition grecque et latine de Deux-Ponts, 1784. Le mot grec est ἀνασχινδυλευθήσεται, SUSPENDETUR, il sera attaché à une croix. Il y a une faute d'impression dans cette édition qui écrit ἀνασχινδ par un ι, il faut ἀνασκινδυ par un υ. Cette faute ne se trouve point dans l'édition d'Ast *Lipsiæ*, 1822, 4, 76, où ce mot est traduit par *palo transfigatur*, et dans son lexique postérieur de treize ans, par *cruci affigatur* crucifié. Voyez ce lexique, *Lipsiæ*, 1835, p. 159.

[2] *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, par l'abbé Bonaventure Racine, quatrième siècle, art. 2.

[3] *Emile*, livre 4, profession de foi du vicaire savoyard.

« bre d'années à la naissance de Jésus-Christ, à qui il était ainsi antérieur de plus de trois siècles !

Grotius et Bossuet appliquent au Rédempteur du genre humain ce passage étonnant; Sénèque l'a traduit; il rend *par extendenda per patibulum manus*, le genre de supplice dont parle Platon [1] de qui le Christianisme fait ainsi un prophète. Le spectacle du juste malheureux, dans la personne de Socrate, était pour lui un fait historique. Mais la mort de ce philosophe, telle que l'histoire nous la représente n'a point été malheureuse; elle a été purement volontaire, et il dépendait de lui de l'éviter. Ce n'est donc pas de Socrate que Platon a voulu parler dans le passage qu'on vient de lire. Mais le sens d'une citation partielle est souvent opposé à celui du texte qu'il faut étudier tout entier pour en juger le contenu. La vérité est que, dans le dialogue de Platon, ce philosophe fait parler son frère Glaucon à Socrate en ces termes :

« Souviens-toi, Socrate, que ce n'est pas moi qui parle, mais ceux qui pré-
« fèrent l'injustice à la justice. A les entendre, le juste, tel que je l'ai repré-
« senté, sera fouetté, mis à la torture, chargé de fers; on lui brûlera les yeux;
« à la fin, après avoir souffert tous les maux, il sera mis en croix; alors la
« nécessité l'obligera de reconnaître qu'il ne s'agit pas d'être juste, mais de le
« paraître. »

Cette morale n'est certainement ni celle de Platon, ni celle de Socrate et la suite de son dialogue le prouve clairement. Il cite Hésiode et Homère pour faire voir combien il est avantageux d'être juste. Il ajoute que Musée et son fils Eumolpe, qui fonda les mystères d'Eleusis accordent au juste des récompenses encore plus grandes. « Ils les conduisent après la mort dans les demeu-
« res de Platon, les font asseoir, couronnés de fleurs, aux banquets des hom-
« mes vertueux, et là tout le temps se passe à s'enivrer, comme si une ivresse
« éternelle était la plus belle récompense de la vertu. Selon d'autres, les dieux
« ne bornent point là les récompenses : l'homme saint et fidèle à ses serments
« revit dans sa postérité qui se perpétue d'âge en âge [2]. Voilà sur quels motifs
« ils célèbrent la justice. Pour les méchants et les impies, après leur mort, ils
« les plongent aux enfers, dans la boue, et les condamnent à porter de l'eau
« dans un crible : pendant leur vie, ils les vouent à l'infamie, et tous ces
« supplices que Glaucon regarde comme le partage des justes qui passent pour
« méchants, ils les appellent sur la tête des méchants eux-mêmes, et rien de
« plus. Telle est leur manière de louer la justice et de blâmer l'injustice. »

Le christianisme a régularisé cette croyance et nous annonce un jugement dernier par lequel les bons seront séparés des méchants qui subiront des peines éternelles. Le juste, au contraire jouira d'un bonheur sans fin. Cette croyance est nécessaire pour le plus grand nombre des hommes qui se persuadent sou-

[1] *Jésus-Christ*, poëme, par Gaston de Flotte, Marseille, 1841, page 84 et 85.

[2] *Hésiode*, *les OEvres et les jours*, vers, 282.

vent qu'ils sont victimes des passions de leurs semblables et qu'un dédommagement leur est dû dans un autre monde.

Quant à Platon, c'est lui faire beaucoup d'honneur que d'imaginer qu'il a prophétisé l'existence de Jésus-Christ. On a vu que le tableau fait par un de ses interlocuteurs des malheurs du juste, est une pure fiction faite par un homme qui ne croit pas qu'en ce monde le juste puisse être heureux, mais seulement celui qui sait paraître juste sans l'être réellement. Cette doctrine est odieuse et Platon la donne pour telle.

Il ne faut pas louer ce philosophe plus qu'il ne mérite d'être loué. Je ne sais si on peut le mettre au-dessus d'Homère. Ce qui surtout a distingué éminemment Homère, c'est l'invention, c'est à-dire le talent d'avoir imprimé un tel degré de perfection aux deux poëmes qu'il a composés, qu'il a fait oublier tous les poëtes qui l'ont précédé. C'est l'invention qui le place au-dessus de tous les poëtes, comme elle a marqué à Platon le premier rang au-dessus de tous les prosateurs. Platon a élevé la prose à un tel degré de perfection qu'il a lutté contre tous les poëtes épiques et dramatiques qui l'avaient précédé, en composant des dialogues tellement parfaits pour le style, la grandeur et la profondeur des idées, qu'il a surpassé tous ceux qui avaient écrit avant lui en ce genre, et qu'il les a fait oublier.

Le marquis de Fortia d'Urban, de l'Institut.

SECOND THÉATRE FRANÇAIS.

Si le Théâtre-Français comptait, parmi ses sociétaires, les quelques grands artistes que la France possède, mademoiselle Georges, madame Dorval, Bouffé, Frédérick Lemaître, Bocage; si Talma ne nous avait pas été enlevé, si mademoiselle Mars nous avait rendu la fine simplicité de son jeu et la grâce exquise de son sourire, la réouverture de l'Odéon serait encore un fait digne de la plus sérieuse attention de tous ceux qui aiment l'art. Mais le Théâtre-Français garde rancune à Cléopâtre, à Agrippine, à Sémiramis; la république de la rue Richelieu exile sa reine; mais le Théâtre-Français, habitué maintenant aux ingénieuses et anodines émotions du Vaudeville, s'effraie de la passion de madame Dorval, de la fougue de Frédérick, de l'intelligence calme et ardente à la fois de Bocage; mais il craint, pour ses nerfs susceptibles et délicats, la vérité poignante de Bouffé; mais Talma est mort, mais mademoiselle Mars en nous quittant, la jalouse, a enlevé de la couronne de notre grand poëte ces deux fleurs immortelles, Célimène et Elmire. — Hélas! sur cette même scène, que le génie de Molière, que le génie de Corneille illuminaient de leurs larges et splendides rayons, on fait scintiller maintenant les petites lueurs de paillettes, les pâles flammèches de strass, les étincelles de clinquant et de cannetilles de la prose de M. Scribe; et aujourd'hui, il faut bien le dire, la réouverture de l'Odéon,

de l'Odéon, jeune et relégué dans un quartier ingrat, la réouverture de ce théâtre est un grand événement. Mon Dieu, oui! dans ce terrain où la rosée de la subvention n'a pas encore daigné descendre, il y a un germe déjà grand, à qui il faut sa place et son soleil, un germe que les plus magnifiques dédains ne sauraient étouffer, que les mauvais vouloirs les plus aigus ne sauraient entamer, un germe d'avenir.

Oui sans doute, il y a eu beaucoup de brume et d'incertitude dans les commencements : le public ne connaissait pas les acteurs : les acteurs ne connaissaient pas le public, les acteurs ne se connaissaient même pas. Dans la salle était la défiance, sur la scène était la crainte. Les oncles ne savaient comment gronder leurs neveux, les neveux comment apitoyer leurs oncles; Lisette et Dorine n'avaient pas leur franc-parler; Scapin et Figaro, leurs libres et vagabondes allures; les rois étaient fort embarrassés de gouverner leurs huit ou dix gardes, lesquels étaient fort embarrassés de se gouverner eux-mêmes; si bien, que si quelque royal et hautain pensionnaire de la Comédie-Française s'aventurait alors dans une des loges du nouveau théâtre, il devait prendre en grande pitié ces rivaux qui lui semblaient si peu redoutables.

Un soir, cependant, tous ces artistes en déroute se réunirent pour un des plus formidables assauts qui se puissent livrer au théâtre, tous avec ensemble, tous avec courage, presque tous avec succès. Ce soir-là, ils représentèrent le *Don Juan* de Molière, le vrai Don Juan, non travesti, non mutilé, ce drame étrange, osé, sublime, qui devançait de deux siècles le siècle de Molière, et qui devance peut-être encore le nôtre.

De ce jour-là seulement date l'ouverture de l'Odéon; de ce jour, ce théâtre avait raison de vivre et devait vivre. Ah! sans doute, jusqu'alors on pouvait dire : à quoi bon un second Théâtre-Français? voyez, que produit-il? On nous reproche de tenir nos portes closes aux jeunes talents; lui, il tient les siennes ouvertes; où sont donc les chefs-d'œuvre ignorés et méconnus? Mais après cette représentation il s'agissait, non plus des richesses douteuses du présent, mais bien des richesses du passé, que depuis cent ans on avait dédaignées, oubliées. C'était un de ces trésors enfouis que l'Odéon exhumait! et que d'autres encore il avait devant lui! De ce moment, tous les esprits sérieux comprirent que le second Théâtre-Français devait vivre, ne fût-ce que pour réparer les erreurs de son aîné, ne fût-ce que pour jouer *Don Juan, la Comtesse d'Escarbagnas*, *les Étourdis, Rodogune*, et cent autres chefs-d'œuvre délaissés. Du reste, nul parmi ceux qui ont étudié le mouvement de la littérature pendant ces dernières années, ne s'alarma du peu de valeur de certaines pièces modernes jouées à l'Odéon. A l'arbre longtemps comprimé à l'ombre et dans l'angle d'un mur, il faut longtemps de l'air et du soleil pour qu'il refleurisse. Or, du côté du théâtre, la littérature avait vraiment vécu à cet état de compression. Depuis des années toute la sève poétique avait pris une autre direction. Quelques jeunes gens, complétement ignorants des choses de ce monde, se trouvaient peut-être avoir, au sortir du collége, rimé deux ou trois tragédies, dans l'espoir fabuleux de les faire lire au comité du Théâtre-Français; mais toute la partie active de la lit-

térature ne songeait pas même au théâtre sérieux, et avait suivi les seuls chemins qui fussent ouverts, le plus grand nombre le feuilleton, quelques uns le vaudeville ou le mélodrame, avec collaborations imposées : — véritable estampille de mercantilisme !

En réalité, personne n'était préparé. Il arriva donc, et cela devait arriver, que d'abord se produisirent les œuvres pâles de quelques auteurs trop jeunes et sans maturité, qui apportèrent leur premier essai, ou de quelques auteurs trop vieux, de ces esprits qui s'enferment comme des chrysalides dans leur première illusion, en dehors de tout mouvement, et dont les pièces portaient le millésime de l'Empire. Quant à la littérature jeune de la jeunesse qui produit, quant à la littérature dans toute sa sève, elle avait trouvé ailleurs son emploi, et ne pouvait tout à coup rebrousser chemin.

Il n'en sera pas de même cette année ; l'éveil a été donné, la confiance est venue. Si l'Odéon a pu vivre toute une saison, en dépit des difficultés du commencement, du peu de bonheur des pièces, de l'inexpérience inévitable des acteurs, du manque de foi du public, il y a tout lieu de croire que l'avenir sera beau pour lui, surtout une fois la subvention venue, et elle viendra, il n'en faut pas douter. Donc, les auteurs travaillent, les acteurs étudient, le public encourage, et cette année théâtrale aura, nous le croyons, de bons résultats.

Nous disions que l'ouverture de l'Odéon n'avait réellement eu lieu que le soir de la représentation du *Festin de Pierre;* cela est vrai pour l'effet moral. Matériellement, l'Odéon n'a commencé à vivre que sous la nouvelle direction, direction habile, jeune, courageuse, énergique, et en laquelle nous avons tout espoir. C'est à elle qu'on a dû, l'hiver dernier, l'engagement de mademoiselle Georges, cette admirable tragédienne dont une foule enthousiaste a salué les créations puissantes, ce front royal sur lequel se peignent toutes les passions, l'amour maternel, la haine, l'ambition, la terreur, le remords, l'ironie, cette tête antique, type du beau dans toute sa pureté.

Mademoiselle Georges est engagée pour cette année encore. Une autre actrice, aux inspirations soudaines, aux accents déchirants de vérité, qui fait pleurer de ses larmes, frémir de ses frémissements, sangloter de ses sanglots, toute une salle entière, madame Dorval est aussi engagée à l'Odéon, qui, vous le voyez, profite de toutes les fautes, ou plutôt, de toutes les jalousies du Théâtre-Français. Madame Dorval remplira le principal rôle dans le drame de M. Léon Gozlan, *Il était une fois un Roi et une Reine*, drame dont la censure avait défendu la représentation à la Renaissance, et qu'elle laissera jouer moyennant quelques corrections et un changement de titre. Bocage, dans cette pièce, secondera la célèbre actrice.

Qu'en dites-vous? des cinq grands acteurs dont nous vous parlions, et qui sont tous exclus du Théâtre-Français, en voilà déjà trois à l'Odéon. Et la scène de la rue Richelieu n'a pas de reine, et pour jouer les drames modernes, elle se contente du calme imperturbable et de la froideur de mademoiselle E. Guyon, et, si Elmire a fui, en revanche il n'est plus de Tartuffe pour la séduire, le Théâtre-Français ne voulant pas de Bocage, qui pourtant joue ce rôle d'une

façon remarquable sinon irréprochable. Pour peu que la troupe de l'Odéon ait quelque ensemble, où sera le second Théâtre-Français? C'est une question que je pose et que le public ne tardera pas à résoudre.

Dans la troupe de l'Odéon, il y a beaucoup d'acteurs nouveaux sur lesquels nous ne pouvons formuler de jugement; parmi ceux que nous connaissons, il en est qui donnent de grandes espérances. Nous allons en citer quelques-uns.

Robert Kemp, qui avait quitté le théâtre et qui y rentre : acteur intelligent dont la voix a un charme très-grand, et qui a rendu le rôle de don Juan avec un talent incontestable sous son double aspect de roué (le mot est un peu anticipé) et d'hypocrite. Le charme de sa voix. Cela le fait chanter et s'écouter chanter et se poser avec un peu trop d'aplomb!

Bignon, nature énergique et forte, qui a de beaux élans de passion, une certaine rudesse poétique, de l'amertume dans le sourire, du mordant dans la voix; mais à qui manque la finesse, ces beaux retours de sensibilité et de larmes qu'a Frédérick! Fontanarès malheureux qui attend encore un rôle!

Monrose, le Scapin, le Figaro, le Quinola-don César de la troupe, acteur toujours en progrès, et bien prêt de conquérir une franche et bonne originalité! Chaque soir nous lui avons trouvé plus de finesse, de joyeuse gaieté, de malice.

Bouchet, qui a de l'énergie, mais qui crie d'une façon trop exorbitante, aura-t-il fait, cette année, le sacrifice de cette barbe qui cache la moitié du masque tragique et immobilise le visage? Nous le souhaitons.

Derosselle, acteur plein de bonhomie et de rondeur, oncle qui ne demande que des mauvais sujets de neveux, père tout prêt à se laisser tromper par ses enfants, tout prêt aussi à pardonner au dernier acte, pour la plus grande joie du spectateur, et l'heureuse réconciliation du dénouement. Excellent Duparray!

Milon, jeune homme plein de chaleur et de distinction, à l'accent légèrement méridional, aux gestes quelquefois aventurés et maladroits, qui, du reste a beaucoup d'âme et d'intelligence!

Madame Rousset, si touchante et si noble dans *un Jeune Homme*, mais surtout dans *l'École des jeunes filles*, ce rôle qu'elle n'a joué qu'une fois! De toutes les actrices de l'Odéon, c'est celle en qui nous fonderions le plus d'espoir. Elle a la sensibilité, la grâce, la réserve, la passion; elle dit avec simplicité, elle possède à la fois de la dignité et de l'abandon, et nous la croyons appelée à de grands succès.

Mademoiselle Berthaut, trop malicieuse pour les Agnès, pas assez délurée pour les suivantes, qui cherche trop la gentillesse, et qui, avec un peu plus de simplicité, serait une délicieuse actrice!

Nous oublions d'autres artistes qui pourtant ont de l'avenir, avenir voilé encore par bien des défauts, et ne pouvons parler encore de quelques-unes dont les noms nous sont tout à fait inconnus.

Quand cet article paraîtra, l'Odéon aura ouvert ses portes et déjà fait connaître quelques-uns de ses débutants. Nous avons assez foi dans l'habile di-

rection de M. Lireux, pour être assuré que parmi eux il en est de remarquables.

La pièce de réouverture est *l'Héritage du mal*, par notre ancien collaborateur, ce jeune et malheureux Camille Bernay, si tôt enlevé à la littérature.

Le 30 septembre sera représenté *le Falstaff* de MM. Meurice et Vacquerie.

Puis viendront : *La petite Guerre*, par madame Ancelot, *la Sœur de la Reine*, par Molé Gentilhomme; *les Bourgeois grands Seigneurs*, par les auteurs du *Voyage à Pontoise; les derniers Valets*, par Camille Doucet; *le corrégidor de Pampelune*, par Altaroche.

Tous noms jeunes et nouveaux au théâtre, tous noms de poëtes pour qui le Théâtre-Français se serait fermé! L'existence de l'Odéon est indispensable, nous ne craignons pas de le dire, pour la grandeur de l'art dramatique en France. Qu'on ferme ce théâtre, et nous retomberons dans l'état d'apathie, d'atonie, de langueur, dont nous commençons à peine à sortir, et la littérature, exilée de toute scène sérieuse, se trouvera frappée de mort de ce côté, ou se laissera séduire par les facilités honteuses du vaudeville, véritable prostitution de l'art!

Mais l'existence de l'Odéon est passée à l'état de droit, puisque sans subvention, et dans les misérables conditions de ses commencements, ce théâtre a fait plus pour l'art, en une saison, que la *Comédie française* ne veut et ne peut faire en dix années. W. T.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS.

*** Depuis notre dernier bulletin, l'académie des Beaux-Arts de l'Institut a jugé le concours des grands prix d'architecture et celui des grands prix de peinture. Le sujet du premier concours était un palais des archives du royaume. Les prix obtenus sont : Premier grand prix, à M. Philippe-Auguste Titeux, de Paris, âgé de 28 ans, élève de MM. Blouet et Debret; M. Titeux occupait le n° 3 à l'exposition; Premier second grand prix, à M. Prosper Desbuisson, de Lacapelle (Aisne), âgé de 26 ans, élève de M. Leclerc. Deuxième second grand prix, à M. Louis-Étienne Lebelin, de Dijon (Côte-d'Or), âgé de 28 ans, élève de M. Caristie. Une mention honorable a été décernée à M. Albert-François-Germain Delaage, de Paris, âgé de 26 ans, élève de M. Gauthier.

Le sujet du concours pour les grands prix de peinture était : *Samuel sacrant David*. Voici quels sont les prix obtenus :

Premier grand prix, M. Victor-François-Éloy Biennourry, de Bar-sur-Aube, âgé de 19 ans, élève de M. Drolling. Deuxième grand prix, M. Jean-Noël Duveau, de Saint-Malo (Isle-et-Vilaine), âgé de 24 ans, élève de M. Cogniet. Une mention honorable a été décernée à M. Félix-Joseph Barrias, de Paris, âgé de 20 ans, élève de M. Cogniet.

Les concours, surtout ceux d'architecture et de sculpture, ont été brillants cette année. M. Cavelier, qui a remporté le grand prix de sculpture, avait ex-

posé au dernier salon une *fileuse endormie*, où se révélait un grand sentiment de l'antique. Pour notre part, nous préférons cette statue à celle qui a obtenu le prix. Non toutefois que cette dernière soit indigne d'estime; si la pose n'en était un peu trop académique, nous n'aurions que des éloges à donner à l'ensemble de la figure. Les proportions sont justes et belles; la statue bien équilibrée et présentant de toutes parts une savante combinaison de lignes; les attaches sont fines et délicates; le modelé surtout et les chairs sont d'une grande vérité. En somme, c'est une production qui sent déjà le maître.

Il en est de même du projet d'architecture de M. Titeux, jeune artiste déjà connu par les ornements de bon goût dont il a réellement illustré une déplorable compilation, publiée par l'éditeur Lavigne, sous le titre de traduction nouvelle de l'Odyssée. Seul d'entre ses concurrents, M. Titeux est entré dans l'esprit du programme; seul, il a compris qu'un palais pour des archives ne devait ressembler, ni au palais d'un roi, ni à une salle de spectacle, ni à un magasin de fourrages. Tandis que les deux tiers de ses rivaux s'épuisaient en colonnades élégantes et en brillantes décorations intérieures, masquant ainsi au dedans et au dehors le principal caractère et les principales lignes de leur édifice; lui, se disant sans doute que les archives sont des espèces de tombes où l'on dépose les témoignages et les titres du passé, imprimait à son projet quelque chose du style funéraire. Aussi, le premier aspect de son œuvre est d'une saisissante clarté. Résultat singulièrement difficile à obtenir! M. Titeux a été grave et sévère sans être triste, solide sans être lourd, sobre sans être maigre, élégant avec noblesse et simplicité. Sa façade surtout est d'un effet profond. Nous n'hésitons point à croire qu'il y a dans cette production tout l'avenir d'un maître.

Le concours pour le prix de peinture n'a peut-être pas été aussi remarquable que les deux autres. Cependant il y a une très-belle tête de Samuel dans le tableau de M. Biennourry et un David rempli de grâce, de sentiment et de naïveté dans le tableau de M. Duveau. Nous conseillons vivement à M. Biennourry de se garder du poncis. Il compose avec soin, il évite la prétention et l'enflure, mais il n'est pas assez sévère dans ses contours et dans ses proportions, et son coloris manque de vigueur et de personnalité. La tête seule de Samuel est presque irréprochable sous ces différents rapports. Tout au contraire, M. Duveau nous semble né coloriste; qu'il se défie pourtant des tons noirs; qu'il donne à son pinceau plus de moëlleux et de variété; qu'il élève davantage ses types de têtes, sans toutefois les dépouiller de cet accent de nature dont il les a revêtues; enfin qu'il apporte un peu plus de recherche dans les lignes de ses compositions, et il prendra certainement une place très-honorable parmi les peintres de notre jeune école! Puisque, malgré l'originalité incontestable de sa conception et de son exécution, il a pu mériter les suffrages de l'académie des Beaux-Arts, il n'est pas douteux, qu'en améliorant sa manière dans le sens du style et de la composition, il ne remporte le premier grand prix au prochain concours.

Le concours pour les grands prix de gravure ne doit point être passé sous silence. La figure d'étude de M. Delemer, sauf quelques erreurs de dessin,

et quelques mollesses dans certaines parties, est d'une taille assez large et assez brillante. M. Collier qui a remporté le second grand prix, est pareillement tombé dans d'assez graves erreurs de dessin. Du reste, son burin ne manque pas de délicatesse et de soins; un peu plus de fermeté et de liberté aurait donné à sa figure le relief qui lui manque.

*** Passons maintenant aux envois de Rome : ils sont nombreux et font preuve de sérieuses études. Nous allons d'abord en donner la nomenclature : *Enlèvement de Déjanire*, paysage historique, par M. Buttura (4e année). *Saint Sébastien*, par M. Brisset (1re année). *Figure d'étude*, par M. Hébert (2e année). *Saint Emide, guérissant un aveugle*, par M. Pils (3e année). *Saint Antoine dans la Thébaïde, convertissant aux idées chrétiennes deux philosophes qui étaient venus lui rendre visite*. Cette page est due au pinceau de M. Murat (4e année). *Jupiter et l'Amour*, d'après la fresque de Raphaël, à la Farnésine, par M. Murat. Une grande composition sur quelques vers d'Horace, par M. Papety (5 année). Cette dernière production est inachevée.

Voici maintenant les envois de gravures et de dessins. *Portrait de Michel-Ange*, gravé par M. Normand (3e année). Dessin d'après la *Madeleine*, de Frà Bartolomeo, à Lucques, par le même. Fragment tiré de l'*Incendie du Borgo* de Raphaël. Ce dessin est de M. Saint-Eve (1re année). Autre fragment tiré de la même fresque, par le même, fragment dessiné d'après le tableau de *la Madone de Fuligno* de Raphaël, par le même.

Architecture. — *Projet d'un palais de l'Institut*, par M. Boulanger (5e année). *Restauration des Thermes de Dioclétien*, par le même. *Parallèle des ordres d'architecture de Pompéï*, par M. Ochard (3e année). *Colonne Trajane*, par M. Ballu (1re année).

Sculpture. — *Figure d'étude*, bas-relief, par M. Vauthier (2e année). *Projet d'une médaille commémorative des secours apportés aux victimes des inondations de* 1840, par le même. *Symbole d'amitié*, bas-relief, par le même. *Tête d'étude*, par M. Gruyère (2e année). *Psyché*, statue en marbre par le même. *Tête du Christ* en marbre, par M. Chambord (4e année). *Apollon et Coronis*, petit groupe en terre cuite, par le même. *Saint Jean-Baptiste*, par M. Villain (3e année). *Tête de jeune fille*, en marbre, par M. Bonnassieux (5e année). *David préparant sa fronde*, statue en marbre par le même.

L'abondance des matières ne nous permet pas d'entrer dans de longs détails sur les productions que nous venons d'énumérer; mais il nous est impossible de ne pas signaler à l'attention de nos lecteurs, la composition inachevée de M. Papety, la statue de David de M. Bonnassieux, et le projet de restauration des Thermes de Dioclétien, par M. Boulanger. M. Papety a fait preuve d'un profond sentiment de coloriste. Sa palette est riche et lumineuse; son pinceau gras et moëlleux; mais s'il commence avec plus d'éclat encore que M. Winterhalter, qu'il prenne sérieurement garde de tomber comme lui! Quant à présent, surtout dans la partie droite de sa composition, il a déployé d'éminentes qualités de peintures mêlées à d'assez graves défauts de dessin, de modelé et de perspective. Encore une fois, qu'il veille scrupuleusement sur lui-même! Le

voici au bout de ses cinq années de séjour à Rome. Il va se trouver réduit à ses propres forces et à ses seules inspirations.

Les faux amis, et les enthousiasmes trompeurs l'attendent. On va lui dire de toutes parts qu'il ressuscitera Titien. En un mot, on va mettre tout en œuvre pour l'enivrer et pour le perdre. Nous ne croyons pouvoir assez le prémunir contre ces flatteries qui le menacent, et qui déjà peut-être le circonviennent. M. Bonnassieux n'a rien à craindre de ce côté, son talent mâle, énergique et élevé, le met à l'abri de pareilles tentatives. Le David qu'il nous a envoyé est une œuvre de grand style, d'études fortes, et de pensée profondément mûrie.

*** Le cercle des conférences horticoles du département de la Seine a tenu son exposition dans l'orangerie des Tuileries, depuis le 20 septembre jusqu'au 25 du même mois. Plusieurs peintres de fleurs y avaient exposé des produits de leur art, comme pour rivaliser avec ceux de la nature. M Planson a obtenu le prix pour son iconographie des œillets. Nous pensons que le jury du cercle des conférences horticoles n'a récompensé ce travail qu'au point de vue de la simple et matérielle utilité; car il est impossible d'outrager la nature par une imitation plus grossière et plus repoussante que ne l'a fait M. Planson. Au point de vue de l'art, le prix revenait de droit à M. Chirat, qui n'a pourtant obtenu qu'une mention honorable; et cette dernière récompense aurait dû être accordée à madame Martin Buchère, qui n'a obtenu que l'honneur de l'exposition. Les lilas et les prunes de M. Chirat sont d'une exactitude et à la fois d'une beauté remarquable; il était difficile d'avoir plus de précision et cependant plus de liberté : toutes les délicatesses de la végétation ont été rendues avec le pinceau le plus savant. M. Chirat a aussi exposé un melon d'une merveilleuse couleur. Nous ne sommes pas aussi contents de sa moitié de pêche; elle ne nous a pas paru assez moelleuse. Si nous avons un conseil à donner à M. Chirat, c'est d'affecter moins de sévérité dans sa couleur. Les fleurs et les fruits s'accommodent fort bien des richesses de la palette; comme ils ne s'adressent qu'aux yeux, il faut les orner de toutes les parures qui ne sont point incompatibles avec la vérité; c'est ce que paraît très-bien comprendre madame Martin-Buchère, en digne élève de Redouté; mais elle exagère ce sentiment, et elle arrive quelquefois au clinquant. Nous l'engageons en outre à se montrer plus sévère dans le dessin de ses fleurs.

Il y avait encore à cette exposition des aquarelles de mademoiselle Martin-Buchère et de madame de Guener; mais nous n'avons que de simples encouragements à leur donner.

*** Il se passe en ce moment un fait assez curieux. On sait qu'une commission fut nommée dans l'avant dernière session, à l'effet de s'assurer si les bâtiments de la bibliothèque Sainte-Geneviève n'avaient pas besoin d'être repris en sous-œuvre, et s'il n'y avait pas urgence dans les travaux de restauration. On se rappelle aussi que, sur le rapport de cette commission, une ordonnance intervint qui déclara que la bibliothèque Sainte-Geneviève serait provisoirement transférée dans une des ailes de la caserne de Montaigu, et que l'ancien local

des génovéfains serait remis en état. Jusque-là, rien de mal. A l'heure qu'il est, tous les livres imprimés ont été transportés dans les salles provisoires; mais, voici que le bout de l'oreille commence à percer. Des journaux de l'opposition, inspirés par des intérêts que nous dévoilerons au besoin, publient que les bibliothécaires de Sainte-Geneviève se refusent à accomplir les termes de l'ordonnance et à déménager le cabinet des manuscrits et des gravures ; et dans quel but? afin de pouvoir conserver les logements qu'ils occupent dans les dépendances de la bibliothèque. Sur ce, grandes clameurs! Il y a danger pour le collége Henri IV, dont une partie se trouve immédiatement au-dessous des galeries qui menacent ruine, etc., etc., etc. De tout cela, rien de vrai. Les bibliothécaires de Sainte-Geneviève, ou, pour parler plus sainement, l'administrateur de cette bibliothèque, n'a pas cru devoir faire transporter à Montaigu le cabinet des manuscrits et des gravures, parce que, de l'aveu même de l'architecte, ce n'est pas de ce côté que le vieux bâtiment périclite.

En outre, cette précieuse collection serait enlevée de sa place, que les bibliothécaires n'en conserveraient pas moins leurs logements, puisque ces logements font partie de la bibliothèque. Mais, voici le vrai sens de cette chicane. On veut que le local soit entièrement vidé, pour l'adjuger ensuite à qui l'on voudra. En un mot, on veut que les anciennes galeries des génovefains passent à d'autres propriétaires. C'est ici le cas de poser quelques chiffres. Il est avéré que, pour restaurer les bâtiments de la bibliothèque Sainte-Geneviève, il faudra tout au plus 600,000 francs; tandis qu'il faudrait au moins trois millions pour en bâtir de nouveaux. Est-ce clair? Autre motif. Les galeries actuelles sont admirablement disposées pour l'étude et pour le service. Enfin, elles sont encore belles par elles-mêmes, et il faudrait peu de chose pour les rendre à leur primitive beauté. Du reste, on se hâte trop vite de triompher. La cause de la bibliothèque n'est pas encore perdue; il faut une loi pour qu'elle soit définitivement transférée dans un autre local, et il n'est pas certain que les chambres sacrifieront de gaieté de cœur trois millions à un intérêt purement particulier.

*** Le projet concernant l'hôtel de l'archevêché de Paris est définitivement adopté. L'emplacement sur lequel doit s'élever cet édifice est circonscrit entre les rues Massillon, Cloître Notre-Dame, Chanoinesse et le quai Napoléon, depuis le pont Louis-Philippe jusqu'au pont Rouge. Le tout forme un développement de plus de 500 mètres. L'entrée principale du nouvel archevêché fera face à la promenade de la place de l'église métropolitaine. Déjà une grande partie des maisons comprises dans ce périmètre sont en démolition : ce sont les anciennes écuries de l'archevêché situées entre les rues Massillon et Chanoinesse. D'autre part, on a commencé sur la place de l'archevêché, à 30 ou 40 mètres du chevet de la cathédrale, et dans l'axe principal de ce monument, les travaux préparatoires pour la construction d'une fontaine jaillissante : cette fontaine, surmontée de la statue de la Vierge, sera de style gothique.

Nous applaudissons de grand cœur à ces deux constructions, surtout à la première. Sans parler des raisons de haute convenance, qui se font valoir d'elles-mêmes, les raisons d'art et de salubrité sont d'accord pour faire de ce monu-

ment une œuvre de nécessité publique. Nous ignorons encore quel en sera le style et la disposition extérieure. Nous émettons le désir que l'on prenne occasion de ces travaux pour restaurer la vieille cathédrale; et, par restaurer, nous entendons surtout consolider. Ainsi, nous ne verrions pas avec peine le pourtour de l'édifice protégé par une grille comme celle du Panthéon ; les admirables bas-reliefs, qui en garnissent les compartiments, ne seraient plus exposés aux mutilations, et la muraille ne serait plus rongée par les souillures qui la couvrent continuellement.

⁂ A propos de l'église de Notre-Dame, un jeune peintre de talent se propose de prouver qu'au lieu d'être un édifice de transition, appartenant à plusieurs époques et à plusieurs styles, notre sublime cathédrale est une construction parfaitement homogène, du moins dans ses lignes et dans ses ornements principaux. Elle serait, en un mot, la réalisation d'un plan unique, et aurait tout au plus coûté un siècle à bâtir. Nous attendons avec impatience la publication de ce précieux travail. Il ne fera du reste que confirmer nos défiances personnelles contre les archéologues purs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous préférons nous en rapporter au coup d'œil et au témoignage du praticien, sur les questions de ressemblance et de dissemblance, en matière d'art.

BULLETIN THÉATRAL.

Académie royale de musique. — Français. — Porte-Saint-Martin. — Variétés. — Palais-Royal.

La rentrée de madame Stoltz et les débuts de mademoiselle Méquillet sont les deux grandes nouvelles du jour, Madame Stoltz, en réapparaissant dans la *Reine de Chypre,* n'a pas choisi son plus beau rôle. Catarina, dont les désenchantements sont nombreux, dont les infortunes sont poignantes, n'a cependant jamais beaucoup intéressé; cela vient du poëme et des ingénuités de langage que M. Scribe lui fait dire à tout instant. Peut-être madame Stoltz eût-elle mieux fait de choisir la *Favorite*. Quoi qu'il en soit, nous avons été charmé de la revoir et d'applaudir à son jeu passionné et à son chant si dramatique; elle était pâle et faible encore ; ses traits avaient gardé l'empreinte des souffrances, mais elle n'en a pas moins conservé cette énergie et ce style qui firent sa réputation. La voix de madame Stoltz est un peu fatiguée : des travaux trop continués pourraient amener des conséquences fatales, qu'heureusement nous n'avons pas à redouter. Mademoiselle Méquillet peut seconder dignement madame Stoltz. Nous avons maintenant deux Rachel et deux Valentine; les talents de ces deux cantatrices sont frères, mais non jumeaux, et il y a telle musique qui doit convenir mieux à celle-ci qu'à celle-là. Tout ce que la presse pourra dire pour applaudir l'une aux dépens de l'autre sera pour longtemps, je crois, comme non avenu.

Mademoiselle Méquillet a obtenu, par son second début dans la *Juive,* le

même succès que lui avait valu le rôle de Valentine dans les *Huguenots*. La première fois qu'elle joua Rachel, une légère indisposition avait affaibli ses moyens, et, par intervalles seulement, sa voix ressaisissait sa puissance. La seconde épreuve fut une correction complète de la première. Alors, mademoiselle Méquillet redevint la Valentine des Huguenots ; la romance, le duo et le trio du deuxième acte montrèrent son talent sous presque toutes ses faces, et ce fut notamment pendant le trio, accompagnée qu'elle était par Duprez, que ses reproches à Léopold émurent la salle entière : ses cris *anathème* nous ont rappelé mademoiselle Falcon. Le duo du quatrième acte fut enlevé aussi, et, au cinquième, elle exprima bien la peur que cause à cette pauvre Rachel la vue de la chaudière fatale. Attendons mademoiselle Méquillet à un nouveau rôle, et si elle réussit, comme nous n'en doutons pas, sa place sera marquée à côté de mesdames Dorus et Stoltz, à côté de Duprez et de Barroilhet.

Duprez et Barroilhet! La réapparition de la *Reine de Chypre* les a réunis tous deux, et leur a valu encore les bravos accoutumés. Dernièrement, dans *Guillaume Tell*, Duprez a eu une véritable ovation.

Madame Dorus a quitté Bordeaux et nous revient sans doute. L'engagement de M. Canaple n'est plus une question. Le *Charles VI* marche ; mais le *Vaisseau-fantôme* est comme engravé. Nous attendons impatiemment l'opéra de M. Hector Berlioz, sa revanche de *Benvenuto Cellini*. Quant aux ballets, la *Jolie fille de Gand* n'a rien perdu de ses attraits. Dernièrement, nous avons applaudi la sémillante mademoiselle Maria et mademoiselle Sophie Dumilâtre ; la dernière surtout semble avoir perfectionné encore sa méthode, car il y a une méthode pour la danse comme pour le chant. Grâce, souplesse et force, elle réunit tout cela.

L'Opéra-Italien ouvre ses portes au moment où cette chronique s'imprime. Aucun grand ténor n'a paru, et l'héritage de Rubini est toujours accepté par Mario sous bénéfice d'inventaire. On dit que les chœurs ont été renforcés avec quelques Allemands naufragés de l'année dernière ; on dit que la *Brambilla* remplace *madame Albertazzi*. Nous verrons ; il y a si longtemps que la Brambilla *doit* venir, et ne vient pas ! Pourtant, M. Jannin l'annonce, et jusqu'à présent nous n'avons pas lieu de douter de ses promesses.

Je n'ai rien de nouveau à constater à l'égard de l'Opéra-Comique, où mademoiselle Nau doit bientôt débuter. Mesdames Rossi-Caccia et Roger se partagent les applaudissements. L'Aline de M. Berton ne tardera pas à montrer de nouveau son charmant caractère. L'*Eau merveilleuse*, de Grisar, va, dit-on, être reprise, ainsi que *Chaste Suzanne* d'Hippolyte Monpou ? Mais madame Rossi et Roger attirent la foule, et les nouveautés sont moins indispensables que jamais au théâtre de l'Opéra-Comique. Aug. C.

La Comédie-Française ne donnera pas de nouveautés d'ici à un ou deux mois ; la rentrée de mademoiselle Rachel suffit aux recettes. On répète, avec la jeune tragédienne, *Frédégonde et Brunehaut ;* ce sont les premiers rôles nouveaux qu'elle doit décidément aborder cette année. — La censure a, dit-on, fait ar-

rêter la répétition d'une pièce qui aurait eu pour titre : *La duchesse de Berry*. — On garde aussi, au cabinet de la rue de Grenelle, un manuscrit de M. Harel, *Les petits et les grands*.

La *Mathilde* de M. Eug. Sue a enfin fait son apparition sur la scène de la *Porte-Saint-Martin;* tous les jours on voyait au bas de l'affiche de ce théâtre, comme précédemment on avait lu au bas du feuilleton de la *Presse: Incessamment*, les *Mémoires d'une jolie femme ;* et le public, non moins impatient que ne l'étaient alors les abonnés au journal, commençait à se fâcher tout rouge contre la censure, qui, disait-on, était seule cause de tous ces retards. Qu'avait pourtant à faire la censure dans ce drame de la vie intime? Une scène au second acte préoccupait vivement les esprits ; mais la scène est restée inconvenante, un peu par la faute de l'auteur, beaucoup par le jeu de l'acteur. — Chacun se rappelle le feuilleton-roman qui intéressa si vivement toutes les lectrices de notre littérature quotidienne. M. Sue, en effet, semblait alors avoir pris la première place parmi nos conteurs du matin ; l'intérêt forcé et dû à des moyens puérils qu'il avait su jeter sur toutes les pages de son livre, et peut-être aussi le cachet de vérité que le drame qui venait de se passer au Glandier donnait forcément au caractère d'Ursule, tout cela, et un style familier, assez peu élégant pour se trouver à la portée de tous, devait assurer à l'ouvrage un succès dont le souvenir eût pu protéger la pièce, si la pièce avait eu besoin de protection; mais, à la manière dont on entend le théâtre aujourd'hui, le personnage mélodramatique de Luguarto avait à lui seul plus de cent représentations dans les entrailles. Ce personnage, que l'auteur avait cherché le plus à se faire pardonner dans son roman, devait donc devenir le héros principal de son drame, puisqu'il était sous le pivot de l'action, et que dans un drame tout doit être sacrifié à l'action. — Pour être sincère, nous dirons, et cela devait être, que l'œuvre de M. Piat et Sue a quelquefois trop les allures du vieux et solennel mélodrame. Le troisième acte a produit de l'effet sur les spectateurs ; le cinquième est escamoté par un duel à quatre; le quatrième est faible. Le rôle de Luguarto était certainement écrit pour Bocage ; pourquoi donc alors l'a-t-on confié à M. Raucourt, acteur de mérite, mais qui ignore complétement l'élégance et le bon ton?

Le théâtre des Variétés, qui fait fortune avec ses deux anciens pensionnaires, Vernet et Odry, retarde ses nouveautés pour nous donner tour à tour : *Mathias l'invalide*, *Paul et Jean*, le *Père de la débutante* et les *Saltimbanques*, dont le public ne se lasse pas. Vernet est toujours admirable de bonhomie et de franche gaieté ; ce serait une grande perte s'il n'était pas réengagé.

Le Palais-Royal annonce la rentrée d'Achard, la *Czarine,* pièce nouvelle de M. Dumanoir, et les débuts de mademoiselle Déjazet (*fille*) dans *Frétillon mariée*.

Challamel.

Les dessins que nous publions aujourd'hui, sont : *Le portrait de M. le chancelier de Pastoret*, peint par M. P. Delaroche, dessiné par M. Gsell, 2° *L'Orpheline de Fribourg*, par M. Ch. Bour, d'après M. Génot.

UN ÉTÉ EN ESPAGNE.

Burgos. — Un marché espagnol.

Hable Burgos, que yo lo hare por Toledo.
El rey *D. Alonzo el XII*.

Voir Burgos était mon premier, sinon mon plus vif désir. J'allais y admirer un des monuments les plus remarquables de l'Espagne; la cathédrale et son chapitre tant vanté. J'allais juger par mes propres yeux de la beauté de ces édifices, toujours amoindrie ou exagérée par les récits des voyageurs: ma curiosité était féroce, et je m'élançai vers la cathédrale comme un tigre qui a longtemps guetté sa proie. Cette couronne de clochetons que j'avais aperçus dès la plaine, ces deux tours qui depuis plus d'une heure m'avaient annoncé la ville, ce plan immense de maisons coupant tout à coup l'horizon, ces allées d'arbres qui environnent *las Hulgas*, tout irritait mon désir de visiter l'ancienne capitale des Castilles. A présent même, dans le large fauteuil à bras où je suis si commodément assis, dans ma chambre si tranquille que je n'y entends jamais le bruit d'une voiture ou le roulement du tambour, sans croire à une révolution, devant le méchant bureau de bois complice de tous mes péchés littéraires, à présent que je *rumine* paisiblement mon voyage, il me semble encore que je descends de voiture à Burgos. Dans mon impatience, je me contente de secouer avec indolence la poussière de ma redingote, à laquelle d'ailleurs la poussière ne nuit pas, en la rendant vénérable, d'infirme qu'elle était. Je change seulement la position de ma casquette; je refais à moitié le nœud de ma cravate; j'accompagne, en le pressant d'aller vite l'*hombre*, l'homme qui porte mon bagage à l'hôtel, et je me surprends à traverser les rues d'un air tout effaré.

La cathédrale de Burgos n'est point isolée; la place qui règne devant son portail principal, est petite, raboteuse, mais par bonheur, armée d'une jolie fontaine. Ici, l'on descend; par-là, l'on monte pour entrer dans l'église, et sur un des côtés se trouve un corps de bâtiment, annexé à la cathédrale, fort insignifiant, fort laid à l'extérieur, et renfermant dans l'intérieur plusieurs chapelles remarquables. Dès mes premiers pas dans l'église, mon impression est contra-

riée. Il y a une sorte de vestibule assez spacieux, fermé par un mur sculpté enfermant le chœur, jugé *plein* et élevé qui dérobe presque aux regards la vue générale de l'édifice, des voûtes, des colonnes, du transept, et du rétable. C'est qu'en Espagne, aussi bien qu'en Italie, la nef des fidèles est entre le maître-autel et le chœur. Vous ne voyez point d'un seul coup le vaisseau de pierre, qui va vous paraître si magnifique dans ses détails. Vous ne vous sentez point, comme à Saint-Ouen de Rouen, ou d'Amiens, où à Sainte-Croix d'Orléans, saisi d'une émotion soudaine produite par la grandeur des lignes, par la majesté de l'ensemble. Les prêtres espagnols faisaient bâtir leurs églises pour leur usage : on dirait qu'ils tenaient à placer les fidèles entre eux et Dieu, entre le chœur et le maître-autel. Quant à moi, ce chœur malencontreux me semble une erreur d'architecture, que je signale une fois pour toutes, parce qu'il fait ombre à la beauté des cathédrales espagnoles.

Ces galeries sont pleines de mystères, et cependant un jour très-vif pénètre au travers des vitraux. Les neuf chapelles de l'église, qui toutes méritent l'attention, notamment celle de la *Présentation;* celle du *Connétable*, et celle du *Christ de Burgos*, forment des *à-parte*, si l'on peut dire ainsi. Il faut un peu les aller chercher pour les bien voir : ce sont neuf surprises successives qui en font désirer d'autres. La chapelle de la Présentation est de deux styles différents. Un unique et lourd pilier, des arceaux simples, des arêtes assez vigoureuses trahissent le moyen âge, tandis que tous les ornements secondaires, un délicieux balcon qui supporte un orgue miniature, des chambranles et frontons de porte très-ouvragés, les bas-reliefs du tombeau de D. Gonzalo Diaz de Lerma, accusent l'époque de la renaissance. Dias de Lerma est le fondateur de cette chapelle. Au-dessus de l'autel on voit un beau tableau, une Vierge que le sacristain m'a dit être l'ouvrage de Michel-Ange. — De Michel-Ange ! je lui répondis que cela n'était guère croyable, et qu'il voulait parler d'une copie. Non, c'est un original. Je n'ai rien ajouté, pour ne pas émouvoir la bile de ce brave homme. Mais, en bonne conscience, Michel-Ange a fait si peu de tableaux que mon doute est au moins pardonnable. Cette copie d'ailleurs est excellente.

La chapelle du Connétable, située derrière le maître-autel, est une œuvre plus complète que la Présentation, et appartenant tout entière au style gothique-fleuri, avec les petites flèches, les galeries, les colonnettes, les groupes sculptés, les festons et les dentelles. Une arcade à cintre brisé, à arceaux en découpures, soutenue par deux piliers dont les ornements sauvent complétement l'épaisseur, donne entrée dans la chapelle. Le soubassement de l'autel est un bas-relief représentant, je crois, l'adoration des Mages. Plus haut, une galerie sont les trois statues du Christ et des larrons; les galeries de droite et de gauche offrent pour pendants deux blasons énormes, tenus chacun par un chevalier et une châtelaine. Cela est du plus piquant effet. La voûte est élevée et majestueuse. En face de l'autel se trouve un double tombeau en marbre blanc. Là sont couchées les deux statues du connétable don Pedro Fernandez de Ve-

lasco, et de sa femme dona Mencia Lopez de Mendoza Figueroa. Ce tombeau est plus remarquable par les détails d'ornements que par l'ensemble et les formes. La chapelle du connétable se refuse, d'ailleurs, à toute description, puisqu'à peine le crayon pourrait rendre ses minutieuses beautés. Le moyen de représenter au lecteur ces guirlandes de blasons attachés çà et là! Ces faisceaux d'armes en pierre! Ces casques fermés qui dominent des armoiries! Et surtout, ces petites statuettes, frêles cariatides, supportant des sujets de l'Écriture sainte en ronde-bosse. C'est dans la chapelle du connétable qu'est déposé le fameux bloc de jaspe, dont le poids est à peu près de 24,450 kilogrammes. Beaucoup de gens assurent qu'il a été apporté par deux bœufs, et que Dieu a voulu qu'il fût placé près du tombeau de Fernandez, puisqu'une fois-là, il a été impossible de le remuer.

On entre, par une petite porte à droite, au fond, dans une espèce de sacristie qui renferme aussi sa merveille, une *sainte Madeleine*, par Raphaël, toujours selon le sacristain. Un artiste espagnol a relevé la chose : «La Madeleine a-t-il dit, est de Léonard de Vinci.» Puis un autre voyageur espagnol est survenu, ajoutant : «C'est une copie de Léonard de Vinci. Lequel croire? Qu'il suffise de savoir que la Madeleine en question est un chef-d'œuvre, et qu'elle est bien précieusement placée dans une petite armoire faite exprès, qu'elle est cachée par un rideau que le sacristain tire avec un certain air de mystère, et avec une expression de figure qui dit aux assistants: « Hein! c'est un peu beau, ça? » Ces divergences d'opinions à l'égard des tableaux, m'ont rendu méfiant, et lorsqu'il m'arriva, par la suite, de visiter quelques galeries, j'eus toujours le soin de rechercher s'ils étaient signés, affirmés copies ou originaux dans un livret.

La chapelle du Christ de Burgos veut être visitée, non à cause de son architecture, mais simplement parce qu'en la montrant, le sacristain raconte au voyageur une histoire fort divertisante. A l'entendre, ce Christ en jaquette blanche qui se trouve au-dessus de l'autel, est une œuvre accomplie et miraculeuse. L'artiste, Nicomède, serait le même que celui qui a descendu Jésus de la croix, et, par conséquent, il aurait travaillé d'après nature; si bien qu'à Burgos, on verrait le plus authentique portrait du Christ, — appelé par ce motif le *Saint-Christ de Burgos*. Le lecteur sait ma méfiance : or, Nicomède n'a pas signé, et je n'ai rien lu sur cet ouvrage dans aucun livre d'art.

Le transept de la cathédrale est beau; mais la voûte est soutenue par quatre colonnes trop massives, sur la base desquelles sont assis de distance en distance de jolis petits anges en prières. Cela est d'un style tout à fait composite, assez disgracieux à l'œil, et qui frise parfois le mauvais goût. L'église n'a plus ses richesses, et cependant il est encore possible de se les figurer par le nombre des grilles en fer relevé de cuivre, qui ferment le chœur et les chapelles, par la multiplicité des ornements de l'autel. Le buffet d'orgue est un morceau curieux, il date de 1706. Ses tuyaux représentent en partie des têtes d'anges qui embouchent la trompette : L'effet en est excellent. Le derrière du maître-autel est orné de magnifiques bas-reliefs en marbre blanc, fort anciens et d'une simplicité de composition toute naïve, toute chrétienne. C'est un chemin de la croix

aussi remarquable au point de vue artistique, que l'est, s'il vous en souvient, celui de Vittoria au point de vue original. Deux bas-reliefs pourtant font disparate. Ils sont plus modernes que les autres, et d'une composition plus prétentieuse, mais moins *réussie*. Le chœur contient une quarantaine de stalles environ, en deux étages, stalles de boiserie avec incrustations de sujets étranges. Enfin, si l'on ajoute aux ornements de la cathédrale de Burgos, ses dépendances, sacristie et cloître, on comprendra pourquoi sa réputation est si grande.

Règle générale : ne visitez jamais une cathédrale d'Espagne, sans demander à voir la sacristie ou le cloître y attenant. Les églises sont de vastes musées, les sacristies des collections d'accessoires, les cloîtres, des promenades dont les murs sont, en général, tapissés de fresques. Les sacristies renferment les richesses du culte extérieur; les cloîtres révèlent le culte intérieur, la méditation, la vie solitaire. La religion de l'Espagne était là : les moines s'étaient construit des prisons avec des murs de marbre et des grilles d'or. Ainsi, ne manquez pas d'entrer dans la sacristie de Burgos, pour y voir de superbes bas-reliefs en bois; l'appartement des *arzobispos*, pavé en marbre, orné de cent vingt-et-un portraits d'archevêques, et meublé d'une rangée d'armoires sur lesquelles se trouvent douze belles glaces de Venise [1] avec deux rameaux en corail du plus grand prix; la *sala capitularia* au plafond mauresque, aux murs recouverts de cuir de Hongrie, et couverts de tableaux, dont un Murillo fort important; une modeste salle, enfin, qui renferme un souvenir du fameux Cid, une vieille malle à moitié cassée, entièrement vermoulue, dont il se servait, dit-on, dans ses voyages ou ses expéditions guerrières. On lit dessus cette simple inscription : *El cofre del Cid* (le coffre du Cid). Je demandai à voir le tombeau du héros que je savais avoir été depuis peu transporté à Burgos. Il fallut aller à la *casa de ayantamiento* (maison de ville) où ses restes étaient provisoirement déposés; là, devant ces reliques du plus héroïque capitaine de l'Espagne, je ne trouvai rien de mieux à dire que de répéter cette strophe du *Romance*, quand le roi de Léon, dit à Chimène ;

Al Cid no le he de ofender,	Je n'ai lieu d'offenser le Cid,
Que es hombre que mucho vale;	Car c'est un homme de grand prix;
Y me defiende mis reynos,	Il me défend mes royaumes,
Y quiero que me los guarde.	Et je veux qu'il me les garde.

Il y a deux ombres qui apparaissent toujours au voyageur en Espagne, celle du Cid, l'amant de Chimène, et celle de Cervantes, l'auteur de *Don Quichotte*. Grâce à eux, les choses en apparence insignifiantes prennent tout à coup la proportion de souvenirs historiques. En eux se résume l'Espagne chevaleresque et littéraire. De l'Espagne religieuse, monacale, ascétique, il reste

[1] Une de ces glaces est cassée. Il paraît que le malheur arriva pendant le séjour de Bonaparte en Espagne : il avait fait transporter ces douze glaces dans son palais. (Renseignement de sacristain.)

encore quelques cloîtres, la plupart dévastés! Devant les austères ruines, la poésie s'éveille dans l'âme, et c'est sous une de ces austères impressions que j'ai composé ces vers :

Ici fut un couvent.
Sur cette froide pierre
Exposée à tout vent,
Un moine, bien souvent,
A fermé sa paupière!

En ce lieu délaissé,
Le temps, qui tout efface,
Hélas! n'a rien laissé,
Qu'un désert hérissé
De murs à sa surface!

Les hommes ont ôté
Les chappes et les vases;
L'herbe pousse à côté
De l'autel qu'a voté
Un pécheur en extases!

Plus de chants! plus de bruits!
Sur un fût de colonne
Le *ladron* s'asseoit, puis,
Guette toutes les nuits
Le passant qu'il bâillonne.

Cette ruine, au loin
A plus d'une compagne!
Une vierge en un coin
Sert encor de témoin
A la pieuse Espagne;

Mais les niches des saints
Sont pleines d'asphodèles,
Lieux froids, obscurs, malsains,
Que peuplent des essaims
De corbeaux, d'hirondelles!

En voyant tout cela,
Le rêveur se demande :
De l'homme ou de Dieu, là,
Lequel des deux parla,
Lequel des deux commande?

Le cloître attenant à la cathédrale de Burgos n'en est point encore arrivé à l'état de dévastation dans lequel se trouvent aujourd'hui la plupart des couvents espagnols. Il compte, d'un côté, neuf arcades, et six de l'autre. J'y suis entré par une admirable porte, parfaitement conservée, et qui date des premières années du quatorzième siècle. Elle est percée dans un mur fort épais, et ornée de chambranles sculptés. Au-dessus est un grand bas-relief, et l'on remarque de chaque côté deux statues en pied, une sainte et un saint qui ne

sont pas sans mérite. Les deux battants de la porte sont en bois sculpté. L'artiste y a représenté l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, et Jonas dans la baleine; les bas-reliefs de bois sont encadrés d'ornements d'une finesse exquise. L'un des petits battants contient le portrait en pied d'un roi de Castille, œuvre d'art et d'inspiration véritable. Vu de cette porte, le cloître offre un aspect admirable. Il est d'architecture gothique, avec une infinité de sculptures, de colonnettes, de fenêtres à ornements à jour, de vieux tombeaux écornés et couverts de poussière. Il ne manquait à ce cloître qu'un moine qui le traversât. Mais, en 1842, les couvents ont perdu leur âme, sinon leur corps. Figurez-vous des promenades sans promeneurs : l'effet est nul. Bien heureux ceux qui ont pu visiter l'Espagne, il y a vingt ans! Quelque effort que fasse l'imagination pour repeupler ces solitudes absolues, elle n'y arrive qu'imparfaitement; et aucun souvenir ne reste de ce que les yeux n'ont pas vu véritablement, de ces émotions obtenues elles-mêmes à l'aide de souvenirs évoqués.

Un coup-d'œil encore sur l'extérieur de la cathédrale de Burgos, et vous l'aurez vue en détail. Faites-en le tour en dehors. Examinez chaque porte en particulier, et remarquez surtout, parmi les ornements sculptés, — des lions à gueule ouverte, des feuilles d'acanthe et des fruits. A l'abside, des armoiries et des écussons; aux coins de quelques fenêtres, mêmes ornements; et à la culée de quelques arceaux, encore des armoiries et des écussons. Oh! il n'y a pas moyen d'oublier que Burgos était la capitale des Castilles! La douce influence du ciel bleu s'est fait sentir. Les murs de cette cathédrale ne sont pas noirs ni moussus comme ceux de nos églises. Les pluies n'ont pas tout dévasté, et la statue, en ronde-bosse, de *Santiago* qui domine cette tour principale où vous devez monter, est encore aussi blanche que les blanches statuettes placées dernièrement, par exemple, à Saint-Germain-l'Auxerrois, de Paris.

Outre la cathédrale, Burgos a sa paroisse San-Esteban que je m'abstiendrai de décrire en entier. Elle mérite d'être vue, à cause de son portail, de son autel-tombeau, de son bas-relief représentant la Cène du Sauveur, et de sa chaire. A l'entrée de cette église, j'ai aperçu, pour la première fois, des corbillards espagnols, à bras, de toutes longueurs et largeurs, avec une foule d'inscriptions lamentables, avec des têtes et des ossements de morts peints en grisailles. J'ai cru d'abord que tels ils étaient tous; mais mon séjour à Madrid m'a détrompé. J'y ai suivi un magnifique corbillard, avec les statues en bois argenté, de la Foi, de l'Espérance, de la Charité et du Temps armé de sa faux. Je pense tout simplement que les riches sont portés au cimetière dans des chars funèbres, tandis que les pauvres ou les gens de médiocre fortune, sont conduits à bras. Comme j'ai attaqué ce sujet, je ne manquerai pas de vous dire que l'on voit à la porte des *carpinteros de taller* (menuisier) des bières-enseignes, pour la commodité des consommateurs. Elles sont couvertes de velours noir, et garnies de ruban blanc *sur toutes les coutures*. On dirait d'un jouet d'enfant, et les Espagnols vous paraissent en ce moment avoir les idées les plus philosophiques du monde sur la mort.

Burgos possède une place de la Constitution, dant les bâtiments datent de

1788, et au milieu de laquelle s'élève une statue de bronze, coulée en mémoire de Charles III, *père de la patrie.* Sur la promenade se trouvent celles du Cid, de Ferdinand I, de Henri III, de Charles III encore, je crois, les plus fameux héros dont s'honore la Castille. Non loin de la cathédrale est l'Arc de Triomphe de *Fernan Gonzalez*, monument peu digne, tombant en ruines, et qui aurait déjà croulé sans un mur de moellon élevé de chaque côté par un bien-intentionné maçon. Cet arc de triomphe est voisin d'une hauteur dominant la ville, lieu célèbre où les Français tuèrent 12,000 Anglais à Wellington. Enfin, il existe à Burgos un ancien palais du sénat, inachevé, couronné de créneaux très-forts, et un peu dans le goût mauresque. Sur la façade, garnie de niches, on remarque la statue de Charles-Quint, le grand petit empereur ; puis des blasons de toutes sortes ; puis des inscriptions en l'honneur de Burgos, parmi lesquelles je citerai celle ci :

SENATUS POPULUS QUE... DE BURGOS.

La phrase n'est pas écrite en toutes lettres, mais les initiales s'y trouvent.

Qu'était donc autrefois cette ville de Burgos, dont le peuple s'estimait à si haut prix ? Cette question ici est un piége, — et je la pose afin de pouvoir dire quelques mots sur l'histoire de la vieille capitale des Castilles. Je n'en ai rien dit d'abord ; j'ai pris le lecteur en traître ; je n'ai point voulu l'effrayer par les étymologies ; mais à présent que nous allons quitter Burgos, n'est-il pas utile de faire connaître son origine? Nuno Belchides, ou Bellidez fonda Burgos. C'était un chevalier allemand, ou Castillan, on ne sait dire. *Burgos* est le nom d'un bourg allemand : forte présomption pour que le susdit Belchides soit venu en droite ligne d'Allemagne. *Burgus*, en latin du Bas-Empire, signifie forteresse : forte présomption, par contre, pour que la fondation de Burgos remonte à une époque antérieure à l'existence de ce chevalier. Cherchez donc les étymologies, étranger que vous êtes, lorsque les Espagnols eux-mêmes, possédant toutes les notions nécessaires, ne savent à quoi se résoudre ! L'importance de Burgos a commencé dès le dixième siècle, et s'est accrue surtout pendant la vie de Fernand Gonzalez, ce comte en l'honneur duquel fut élevé cet arc de triomphe si peu héroïque, et qui n'a pu triompher du temps. A Burgos est né don Pèdre le cruel, amant de Maria Padilla, qui fit mourir son frère Frédéric, et la reine Blanche, son épouse. Plusieurs conciles et *cortès* s'y sont assemblés. Enfin, c'est à Burgos que les troupes espagnoles, sous les ordres du comte de Belvedel, aujourd'hui marquis de Castelar, se présentèrent le 10 novembre 1808, pour s'opposer au passage de l'armée française, commandée par le maréchal Soult.

Tout est vu, ou à peu près, dans cette ville des souvenirs. Continuons notre voyage de grande route.

Parmi les lieux qu'il faut traverser, avant d'arriver à *Somosierra*, quelques-uns à peine méritent d'être nommés. *Lerma* est située sur une chaîne de montagnes, baignée par l'*Arlanzon*, sur laquelle elle a un beau pont. *Aranda de Duero*, qui a aussi son pont sur la rivière, fut, dit-on, autrefois une ville remarquable. Elle est *effondrée* aujourd'hui ; on se demande où logent ses cinq mille habi-

tants, et s'il est vrai qu'elle a été souvent une *morada*, un séjour des rois. Son plus beau titre est d'avoir vu naître *Bernard de Sandoval Rojas*, protecteur de Cervantès, et le fameux évêque d'Astorga qui fut emprisonné par François I, pendant qu'il se rendait au concile de Trente.

Aranda est une des villes où l'on rencontre le plus de mendiants. Singulière célébrité! mais, après tout, il est bon, indispensable même, de se familiariser un peu avec le mendiant espagnol. — *Por Dios, senorito* ! un *cuarto!* etc., etc. Ces deux rimes vous poursuivent un quart de lieue durant. La gent mendiante fait la boule de neige. Elle se composait de deux enfants et d'un ou deux vieillards à votre entrée dans la ville. Quand la diligence s'arrête, c'est une armée croassante qui vous entoure, et si vous avez assez de charité pour lui jeter en pâture le moindre *cuarto*, malheur à vous, car les deux rimes en question recommenceront à vous assourdir. Je vous souhaite encore d'avoir affaire à des mendiants à figure d'hommes. Je me rappelle que dans un certain village de la *Mancha*, nous avons été tenus en respect par cinq ou six monstres, sans nez, ou sans oreilles, ou qui pis est, horriblement couturés : ils nous faisaient peur. Et la senora qui se trouvait avec nous dans *la berlina* (le coupé), ne trouva moyen d'échapper à ce tableau hideux, qu'en fermant les cinq persiennes vertes, jusqu'à ce que la diligence eût repris sa route. Passe pour le mendiant qui a plus de la soixantaine : la mendicité est le dernier refuge des vieillards. Chez eux, elle est quelquefois le châtiment d'un passé infâme, ou le dernier chaînon d'une chaîne de malheurs continuels. Mais les enfants qui tendent la main, quel sera leur avenir? Apprentis-mendiants exerceront-ils toujours leur étrange profession, et, avec l'âge, l'idée ne leur viendra-t-elle pas, qu'on gagne beaucoup plus à menacer qu'à implorer? De la mendicité au vol, il n'y a pour eux souvent qu'une question de temps ou de nécessité. Physiquement, le mendiant espagnol l'emporte sur les nôtres, par l'aspect hâve et flétri de ses joues, par la puissance de ses regards fauves, par cette demi fierté qu'on remarque dans sa façon de demander l'aumône : peut-être, se croit-il descendant en droite ligne du pauvre roi Henri III, *le Valétudinaire*, qui, un jour, après une longue chasse, ne trouvant point de quoi dîner, fit vendre son manteau pour acheter un morceau de bélier. Le mendiant espagnol a, en général, de la barbe, comme ses confrères de toutes les nations. Une chose nuit pourtant à la noblesse de sa tête, c'est son habitude de se raser les cheveux à moitié. Vieux ou jeunes sont fort laids, ainsi tondus. Et les mules qu'on a coutume de tondre aussi sur le dos, jusqu'à la ligne du ventre, n'en sont pas non plus mieux tournées. Le mendiant parfois porte le manteau, vrai filet à grosses mailles au travers desquelles on aperçoit les rapiècetages de ses *calzones* (sa culotte). Ses sandales vont rendre l'âme, et son reste de *sombrero* (chapeau) ne pourrait supporter le poids d'une aumône trop forte : il y succomberait. Un bâton, une *pellijito*, (petite outre) pleine de vin, quelquefois une guitare en ruines, composent son bagage. Le mendiant espagnol n'est plus ce qu'il était; ses *beaux jours sont passés*. L'abolition des couvents l'a rendu prosaïque et par trop nécessiteux.

Pour rien au monde je ne voudrais être condamné à vivre dans Aranda. Les

eaux du *Duero*, qui coule devant la ville, forment à l'endroit du pont une belle cascade. Mais le véritable pittoresque fait défaut, ou n'est que désolant à cause des ruines. Les campagnes sont encore moins variées d'aspect que de Vittoria à Burgos. Pendant dix lieues, la vue ne s'arrête que sur des troupeaux, ou sur des haltes d'*arrieros* (voituriers) en plein champ. Des moutons noirs ou blancs paissent je ne sais quoi, sur des terrains incultes, je ne dis pas infertiles : on croit voir un immense damier sur lequel les pions blancs ou noirs s'entremêlaient. Ces moutons sont maigres : leur laine est magnifique. Quant aux haltes d'*arrieros*, il est impossible de passer outre sans les décrire. Une cinquantaine de chariots à roues plates sont rangées presque symétriquement et en rond. Les bœufs, qui font ici l'office de chevaux, errent en liberté. Au milieu du cercle de chariots, des feux sont allumés, et les *arrieros* font leur cuisine ou restent étendus à terre. La halte finie, en un clin-d'œil les bœufs sont attelés, la batterie de cuisine serrée, les voituriers à leur poste, et le convoi se met en route. J'ai compté jusqu'à trente-neuf chariots d'une seule file.

Les plaines m'ennuyaient, je désirais revoir des montagnes, et je ne tardai pas à en découvrir à l'horizon. C'était la chaîne de *Guadarrama*. Ici, les voyageurs « montèrent la côte à pied, » et prirent le temps d'aller faire des petites excursions, d'aller voir entre autres choses un ruisseau abondant, prenant sa source dans le creux d'une montagne, d'où il se précipitait par forme de cascade assez haute, dont les nappes étaient argentées par les rayons du soleil. La route, large, est taillée au milieu de deux montagnes fort élevées, dont les versants ont une douce inclinaison. Napoléon a passé là avec son armée, malgré les batteries espagnoles établies de chaque côté du chemin, malgré le feu meurtrier d'une infanterie nombreuse, échelonnée de chaque côté. En me donnant ce renseignement historique, notre mayoral ajouta ces mots : Napoléon *gran hombre!* (grand homme!) Et il me faisait entendre qu'un héros comme celui-là serait en ce moment, la Providence de l'Espagne. Seulement, il avait bien soin de dire qu'il faudrait un Napoléon *espagnol*, et non un second fauteur de Guerre de l'indépendance. Le patriotisme ne perdait point ses droits.

Arrivés au sommet du Guadarrama, nous vîmes un poste de cavaliers et fantassins, isolé, misérable, qui a pour mission de surveiller ce passage fréquenté par les *ladrones*, et aussi sans doute de tenir cette position avantageuse contre les entreprises des factieux. A peu de distance se trouve le *pueblo* de *somo-sierra* (sommet de la chaîne de montagnes), tout près de la gorge qui porte ce même nom. Il y a dans ce village une *malissima posada*, un très-mauvais hôtel, disent les Espagnols eux-mêmes. Trois cent cinquante habitants vivent dans cet amas informe de cabanes. Une garnison s'y ennuie à cœur-joie, et les militaires regardent le passage de la diligence comme une distraction sans égale. A notre passage, un officier d'infanterie fumait à la porte de l'écurie de la maison de postes, *casa de postas*, un soldat jouait avec un enfant, et un tambour pinçait de la guitare, assis au milieu d'un cercle de *muchachas* (petites filles), dont la laideur *s'harmoniait* délicieusement avec le costume. On m'a assuré que la population de Somo-Sierra était pour ainsi dire riche, mais il

est impossible de le croire. La place de la Constitution y est grande comme une cour de la Cité. Je dois dire que j'ai rencontré par-là plusieurs chiens d'une espèce magnifique, blancs, gros, grands et forts, des chiens qui ont l'air de se moquer du monde, auxquels on cède le pas, et qui se promènent philosophiquement dans les montagnes environnantes. A Somosierra, un postillon très-fort en politique monta sur le siége, et la conversation tourna nécessairement de ce côté.

« Senor Caballero, me dit-il, vous êtes français, connaissez-vous la reine Christine?

— Oui, postillon, répondis-je en espagnol, composé de mots et de gestes, je me suis trouvé presque à côté d'elle, pendant plus de deux heures, dans un théâtre de Paris.

— Vous êtes bien heureux...

— Il n'y a pas de quoi...

— Ah! c'est que j'ai conduit autrefois les mules de la Reine... Est-il vrai qu'elle est mariée?...

— Je ne sais.

— *Demonio!* Quand elle reviendra!... n'importe... Dites-moi, avez-vous vu revenir les cendres de Napoléon!...

— Oui, postillon.

— *Gran hombre!* Il nous en faudrait un comme lui. »

C'était la deuxième fois, à Somo-Sierra, que j'entendais parler de l'empereur avec admiration. Les habitants de ce village, n'ont point oublié son passage entre les deux montagnes. Le postillon, poursuivant le cours de ses interrogations, ajouta en souriant :

« Connaissez-vous le *mariscal Soult?*

— Je l'ai vu quelquefois.

— Ah! il aime bien les tableaux, celui-là! C'est un brave. Connaissez-vous le général Moncey?

— Un peu. Il est mort, il y a deux mois.

— Mort! — Le postillon ôta son chapeau. Il continua, une minute après :
— C'était un héros. Un jour, des voleurs qui avaient dévalisé un de ses aides-de-camp, lui rendirent bien vite tous ses vêtements et tous ses bagages, quand ils connurent sa qualité.

Cet hommage rendu à un des hommes les plus honorables de l'empire, flatta mon amour-propre national. Au même moment, mon compagnon de voyage, aussi adroit qu'enragé chasseur, me demanda comment se disait le mot *chasse*. *caza*, lui répondis-je. Alors il adressa la parole au postillon en ces termes d'assez mauvais espagnol, en y joignant la prononciation la plus défectueuse :

— *Es aque mucha caza*? — Il voulait savoir s'il y avait beaucoup de gibier dans ces parages. Par malheur, il prononça le *z* comme l'*s*, et le postillon, lui montrant du doigt les maisons de Buitrago qu'on apercevait de loin, lui répondit que oui. Alors, mon compagnon fit le geste d'un homme qui tire un coup de fusil. Et la scène la plus comique s'ensuivit.

« Comment! dit le postillon, transporté de colère! Tuer les Espagnols! fusiller la population! *senor Caballero*, je suis là pour vous répondre. Les Français ne sont pas plus braves que nous. Comment! vous êtes donc un absolutiste! un ami des *curas*, curés! c'est trop fort! — Et il tourna vivement la tête, en jetant sur son interlocuteur un de ces regards hautains, si familiers à l'homme du peuple en Espagne.

Je crus comprendre la méprise. Elle tenait à la manière dont mon compagnon avait prononcé le mot *caza* (chasse), qu'il avait confondu avec le mot *casa* (maison). J'essayai d'expliquer la chose au postillon irrité; mais, soit vicieuse élocution de ma part, soit mauvaise volonté de la sienne, il n'admit pas l'excuse, et n'ajouta plus un mot jusqu'au relai de Buitrago. Là, il nous lança encore un regard tout particulier, et s'éloigna avec ses mules dételées, en marmottant cette phrase : *Matar la poblacion!* (tuer la population!) Nous prîmes le parti d'en rire, et de nous promener sur la place du marché à Buitrago. C'était chose désespérante que de ne pas pouvoir s'expliquer clairement. J'entendais bien ce qu'on disait, à l'aide de la recommandation : *Habla usted menos pronto*, (parlez moins vite), faite par moi à ceux qui voulaient entamer la conversation; mais lorsqu'il s'agissait de s'exprimer, les difficultés étaient plus grandes. Je ris encore maintenant des affreux barbarismes que j'ai commis pendant les premiers jours que j'ai passés en Espagne. Traduire une langue, ou la parler, sont deux; et il y a telle circonstance, en pays étranger, où l'on préférerait savoir tenir la conversation avec un postillon plutôt que de lire à première vue dans les œuvres de Cervantes, Milton, l'Arioste ou Shakespeare. Mon peu de science en langue espagnole explique pourquoi presque toutes mes réponses étaient si laconiques.

Aucun voyageur, ou faiseur de guides, ni M. Richard l'universel, ni M. Quétin, à l'ouvrage duquel le *senor Mellado* a riposté dernièrement, personne n'a prétendu que le marché de Buitrago fût plus remarquable qu'un autre. C'est pour cela que j'éprouve un énorme besoin de le décrire, afin de donner quelque idée de l'aspect d'un marché espagnol, en général. Buitrago possède deux places, dont l'une spécialement affectée au marché, est assez vaste et commode. Des espèces de tentes (toldos), en toile écrue ou cirée, une simple couverture de laine avec une grande perche qui la métamorphose en parasol, s'élèvent au milieu de la place. Les marchandises sont exposées dans des paniers. Les piments et les tomates pullulent, et donnent déjà à tout le marché une teinte de vert et rouge, avec laquelle s'harmonient des monceaux de melons à écorce verte rangés en toises sur le pavé, comme des boulets de canon dans un arsenal. Des oranges, des citrons, des grenades remplacent ici nos pommes et nos poires. Des pots de terre blanche et poreuse, à bon droit si renommés pour conserver l'eau fraîche; de la faïence cuite et fabriquée d'une façon toute primitive; des poulets excessivement petits et maigres; de la viande de boucherie; du pain de Séville, regardé comme le plus blanc et le plus savoureux qui soit en Espagne; du poisson d'eau douce étendu à terre, pour *qu'il se conserbe bien;* des fichus de soie de Valence, des lainages de Ségovie — tels sont les objets qu'on

trouve dans le marché. Mais jusque là il n'y a rien de particulier à l'Espagne. Voyez pour compléter le tableau, ces hommes en manteau, dont le *sombrero* (chapeau) castillan est posé par-dessus un foulard, et qui, bien enveloppés dans ce cache-misère, achètent des piments pour les manger avec du pain tout sec: nourriture frugale, s'il en fut jamais. Une jeune fille, la main sur la hanche, marchande des citrons. Paysans et paysannes sont assis sur le parapet d'une fontaine, ou sur les ruines d'un vieux mur. Trois cultivateurs, mécontents du commerce, se sont couchés sur un tapis de paille, et dorment à côté de leurs légumes qui sèchent au soleil. Portant son petit tonneau sur le dos, le vendeur de *limon* (espèce de limonade à la glace), fait ses offres de service à tout le monde, et le *caballero* boit à côté du mendiant le plus déguenillé. Combien de César de Bazan on rencontre là! Trois hommes revêtus du costume national causent ensemble : on m'assure que ce sont trois *ladrones*. Ce prêtre qui, lui aussi, va en personne faire le marché, est, ajoute-t-on, un ancien chef de *guerillas* qui a longtemps harcelé les Français, lors de leur passage à Burgos. Un muletier corrige sa mule; une femme se peigne en plein vent, et se sert de son genou en guise de table, pour plus de commodité; un *nino* (petit enfant), nu comme ver, se met continuellement sous les pieds des passants. Enfin, un cercle s'est formé, et des chanteurs entonnent un refrain patriotique ou une longue *cancion*.

J'ai été fort étonné d'entendre chanter encore, à quelques lieues de Madrid, après l'affaire de Diego Léon, une hymne patriotique commençant par ce chœur :

Vivan, vivan las Cortes,
Isabel y Christiana,
Y viva Espoz y Mina,
Viva la libertad.

Une traduction est ici inutile. Il y a une quatrième et dernière strophe, où il est parlé de Bonaparte :

Ha empunado la espada	Le guerrier valeureux,
Il guerrero valiente,	A saisi son épée,
El que sabe hacer frente	Lui qui sait faire face aux dangers,
Con toda propiedad :	Avec toute *convenance :*
Diganlo los guerreros	Qu'ils le disent, les guerriers
Que envio Bonaparte,	Qu'envoya Bonaparte,
Por ser hijos de Marte,	Pour être fils de Mars,
Publiquen la verdad.	Qu'ils publient la vérité.

Le refrain d'un *trobo* [1] était :

Pronto sera nuestra Espana	Notre Espagne sera bientôt
Abundante y florecida,	Abondante et florissante,
Llena de honor y de ciencia	Pleine d'honneur et de science,
Que la Gobierne Cristina	Parce que Christine la gouverne.

[1] Le *trobo* a beaucoup de rapport avec notre Chant royal. Il y a, en tête, un refrain de quatre vers. Ensuite, on chante quatre strophes de quatre vers, plus une cinquième qui est la répétition d'un de ceux qui forment le refrain, en suivant l'ordre prosodique.

En Espagne comme en France, les chansons d'amour font plus fortune encore que les chansons politiques. Le cercle était assez nombreux pour entendre les hymnes patriotiques ci-dessus; mais quand l'aveugle-chanteur annonça la *cancion nueba de la Valenciana*, le cercle s'agrandit encore. Il y eut foule. La chanson nouvelle de la Valencienne a pour sous-titre : Farce jouée par une Manola à sept galants. C'est un conte en vers, une aventure amoureuse qui faisait rire aux éclats tous ceux qui l'entendaient chanter. En voici la traduction :

CANCION NOUVELLE DE LA VALENCIENNE.

« Aujourd'hui, auditeurs aimés, je vais vous chanter une farce très-drôle, et qui vous plaira, farce jouée par une Valencienne à sept galants qui voulaient faire sa conquête. Elle, avec esprit, leur a porté à tous une botte excellente.

« Son mari était un journalier, oisif pendant l'année entière. Un jour, celui-ci, désespéré de ne pas trouver à travailler, voulait se pendre, le malheureux! Mais la Valencienne, bien tranquille, dit à son mari, à son Antonio : Ne te fais pas de peine;

« Donne-moi la permission de faire une chose dont tout Valence aura lieu de s'étonner. Je veux que tu aies assez d'argent pour manger et boire, pour te promener et te divertir, sans que rien te manque. Ta Teresa restera toujours honorée.

« Antonio lui répondit : Je ne perdrai rien à te voir batailler *avec l'enfer tout entier*. Je désire ne pas sortir chargé de cornes, et pouvoir mettre sur ma tête mon bonnet et mon chapeau sans qu'on dise : Il faut se garer de ce taureau, de crainte qu'il ne nous attaque.

« Sept galants en voulaient à Teresa, — un gentilhomme Portugais et un riche Tailleur; un Orfévre aussi, un brave et généreux Lancier, un Etudiant, un Barbier et un Commerçant. Tous marchaient derrière Teresa, et se combattaient pour l'amour d'elle.

« La Teresa, — qui a grâce et gentillesse, — se plaça vite, bien attiffée, au milieu de la rue. Le premier galant qu'elle trouva fut son aveugle amant le Barbier. Toute gaie, elle lui fit signe de la suivre; et le garçon, amadoué ainsi, se mit aussitôt à côté de Teresa.

« Ils se mettent dans un vestibule pour parler seuls, et la Teresa commence de cette façon : Ah! barbier mon ami! c'est le moment de faire pour moi une action obligeante. Viens à mon aide, pour te payer je serai reconnaissante, je t'accorderai mon amour, mon âme et ma vie.

« Le Barbier dit : Belle, je suis mécontent, en te voyant user d'aussi peu de franchise avec moi, *Que ta bouche demande*, et il m'appartient seulement à moi d'obéir; demandez sans honte, si je puis obtenir votre amour, tout mon désir est de vous servir selon mon pouvoir.

« Donc, barbier cher à mon cœur, sachez qu'on veut emprisonner mon mari cette nuit, parce qu'il s'est endetté de deux cent cinquante ducats, pour une af-

faire que le malheureux croyait devoir lui rapporter beaucoup et qui au contraire l'a ruiné.

« Prenez, objet adoré, cette lettre de change qui couvrira la dette et au-delà. Vous irez en toucher le montant chez don Juan de Parla. Si cela ne suffit pas, faites-le-moi savoir : à l'instant, sans retardements, vous avez de moi six mille autres réaux.

« Teresa se retira en lui rendant grâces, et en lui disant de venir la nuit même, sans faute, à sept heures précises, parce que son époux serait occupé à effectuer son paiement, et qu'alors, elle, sans souci et avec bonheur, ferait prendre possession d'amour à son Barbier.

« Ensuite Teresa s'en alla au marché, et rencontra le Commerçant en grande toilette. Elle dit à ce sot fieffé de le suivre, qu'elle avait quelque chose de pressé à lui dire, et qu'elle ne pouvait parler au milieu de la rue. Tous deux seuls entrèrent dans le café de San-Francisco.

« Don Lorenzo lui dit : Ma chérie, combien j'ai de plaisir aujourd'hui ! Je ne croyais pas qu'une bonne fortune comme celle-là se préparait pour moi. Que puis-je t'offrir ? Je mets toute ma gloire à te complaire, et pour te servir c'est peu que d'un sacrifice.

« — Je viens seulement vous demander une marque d'amitié, et, en récompense, je serai toute à vous. Donnez-moi une robe de satin bleu, pour aller demain aux noces de dona Mariana. A sept heures et demie, je vous attends chez moi à portes ouvertes.

« — Tu ne veux qu'une robe seulement ? Il te faut une robe et une mantille. — Et mon bon Commerçant entre à l'instant dans sa maison, y prend vite une mantille et une robe, et, sans y regarder, des bas, des jarretières, des mouchoirs de poche, même des souliers.

« Teresa se retire avec grâce et aisance, et s'en va bientôt chercher un autre galant. Au même instant, elle rencontre le gentilhomme portugais. Celui-ci, plein de joie, lui dit avec mille déclarations d'amour, mille politesses, mille tendres soupirs, de demander, et qu'elle aura tout selon ses désirs.

« — Je ne veux que vous prier, pour un besoin pressant, de me prêter à l'instant cinquante *pesos* (onces d'argent). A la tombée de la nuit, à huit heures, vous viendrez seul dans ma maison ; mon cœur est tout de flamme, et je saurai vous payer vos *pesos* par de délicieux embrassements.

« La Teresa reçoit l'argent, va à une autre dupe, et trouve l'Orfèvre. Avec deux mille minauderies, elle tire des mains du pauvre Péralta une chaîne et des pendants d'oreilles, et doit, soi-disant, l'attendre chez elle à huit heures et demie, pour lui manifester sa foi sincère.

« De là, Teresa cherche le Tailleur, Périco le Lancier et l'Etudiant. Tous trois, elle les trompe avec art et malice, leur arrache à chacun cinquante ducats, et donne à chacun rendez-vous chez elle, à heures différentes.

« Déjà la Teresa avait atteint le but proposé, et elle revint à sa maison fort contente d'elle-même. Prends, mon homme, dit-elle à son mari, ne sois pas in-

quiet et dépense cet argent sans aucun souci, ne crains pas de faire le paresseux pendant que, cette nuit, tu verras les taureaux chez toi [1];

« J'ai donné rendez-vous pour ce soir à sept imbécilles qui me font la cour, et ce sont eux qui m'ont fait présent de tout ce que je viens de te remettre, Quand ils seront tous les sept ici, frappe à la porte d'étrange façon, demande un bâton, et crie qu'il y a des voleurs dans la maison.

« Donc, son mari se cache; elle, reste pour recevoir les visites dont l'heure arrive. Le Barbier commence, entre en prenant une position de boléro, et s'assied aux côtés de la belle. Sur le champ, Lorenzo frappe. — Ah ! serait-ce mon mari ! mettez-vous dans ce coffre en vous serrant bien.

« Entre le très-sot Commerçant; il fait les démonstrations d'un tendre amant, il est plein de grâce et de gentillesse, mais bientôt frappe le Portugais : Don Lorenzo, dit Teresa, mettez-vous promptement dans cette natte de jonc, jusqu'à ce que mon mari se soit endormi.

« Le Commerçant se cache, le Portugais entre. Il salue Teresa d'un air coquet et galant. Il s'assied à côté d'elle. Mais, à l'instant où il est le plus amoureux, l'Orfévre frappe. La belle, vivement, fait cacher le gentilhomme dans la cheminée, pour que son mari entre sans le voir.

« Très-flatté, il monte dans la cheminée, quand l'Orfévre, mis comme un véritable Adonis, se présente et veut s'asseoir. Mais Teresa entend frapper le Tailleur. — Pour Dieu, serait-ce Antonio, lui qui a un génie infernal ! Elle fait entrer l'Orfévre dans une chambre où se trouvait une chienne qui venait de mettre bas.

« Le Tailleur arrive : il danse joyeusement. Viens, mon âme, dit-il à Teresa, embrasse-moi. — Alors, un vrai coup de massue se fait entendre à la porte. La belle demande qui est là. Mon mari, s'écrie-t-elle, entrez sans crainte dans cette *tinaja* (grande jarre de terre), et vous en sortirez quand il sera couché.

« La *tinaja* avait été remplie de miel, et le pauvre tailleur y resta tout emmiellé. C'était l'Etudiant qui, avec arrogance dit : Viens ici, *salero* [2]. Mais voilà que frappe le Lancier, et d'après le conseil de Teresa, le fin écolier se blottit dans un sac de laine.

« Le Lancier amoureux salue la belle, et ensuite le mari frappe à son tour, fort ennuyé de tout cela. Le Lancier inquiet supplie avec amour Teresa de le cacher avant d'ouvrir, et elle le met où se trouve déjà l'Orfévre, puis va promptement ouvrir à son mari qui entre en tombant.

« Le bon Antonio faisait l'homme ivre, et lançait l'écume à gros bouillons comme un beau diable. Avec fureur, il porta au foyer de la cheminée la natte de jonc qui prit feu, et d'où sortit le Commerçant, en disant : Pitié, messieurs, mon dos brûle, et mon dos encore c'est le moins.

« Le Commerçant s'en alla avec son habit en flammes, et de la cheminée sor-

[1] Expression consacrée, qui signifie : Il y aura grand bruit chez toi.

[2] Mot-à-mot, salière. Expression qui n'a pas d'équivalent en français. Viens ici, ma choute, par exemple.

tit le Portugais, noir absolument comme un charbon : il paraissait être un démon en abrégé. Antonio, avec son bâton, le poussa dans la rue, et en le voyant ainsi fait, tout le monde s'enfuit épouvanté.

« Le Lancier et l'Orfèvre, tous deux se disputent, et vont remorqués l'un par l'autre, que c'en est une fête. La chienne s'ennuie et fait la guerre au frac de l'Orfèvre. Les cris commencent, et la chienne aboie et mord. Il s'engage un combat tel qu'on eût payé pour le voir.

« Antonio va dans la chambre, toujours en compagnie de son bâton, et assomme de coups les deux galants qui sortent en courant et suivis de la chienne qui leur enlève des morceaux. Enfin, ils cherchent leur salut dans une taverne, d'où le maître les jette dehors à coups de manche à balai.

« Les deux époux font sortir le Tailleur de la *tinaja* de miel, et le couvrent de plumes comme un histrion ; ils font sortir le Barbier qui, le premier, s'était caché dans un coffre, font monter sur lui le Tailleur, et mettent hors le pauvre emplumé.

« La foule accourt pour le voir. L'un lui jette une tomate, l'autre un piment ou des pierres, ou des *tronchazos* (tiges de plantes); mais les pauvres diables étaient liés, et le malheureux Tailleur ne pouvait se mettre à terre. Et tous se moquaient d'eux comme si l'on eût été dans la place des taureaux.

« L'Etudiant seul fut laissé dans son sac, d'où Antonio le fit déguerpir à coups de bâton. Il sortit sans chemise, et Antonio lui dit de mettre seulement bien vite sa *sotana* (espèce de soutane), avec un bonnet rond. De la sorte, le triste étudiant fut la risée de tout le monde.

« La femme et le mari restent contents, et les galants s'en vont battus et sans argent. On doit connaître par cette farce, qu'il y est question de se moquer de ces niais qui s'imaginent que leurs demandes seront agréées par des femmes sages et honnêtes. »

La morale de ce conte fait oublier ce qu'il y a parfois de mauvais goût et de gros sel. Il renferme trente-six couplets, qui motivèrent au moins trente-six éclats de rire prolongés. Je ne sais qui en est l'auteur, mais je l'ai cité comme un échantillon de la littérature populaire en Espagne. Etant chanté, avec une mélodie un peu traînante et par une voix nasillarde, ce conte a de l'originalité; il a la naïveté et la grâce des nouvelles de Bocace. Les assistants l'ont écouté, jusques et y compris le trente-sixième couplet et son débit en imprimés a été fort considérable. Je compte parmi les acheteurs pour la somme d'un *cuarto*. Les chants populaires forment tout un côté de la physionomie d'une nation. J'ai voulu, en traduisant celui-ci, donner au lecteur l'idée la plus complète d'un marché espagnol.

Augustin Challamel.

HISTOIRE DU MONDE

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'A NOS JOURS.

Par Henry et Charles de RIANCEY.[1]

Notre siècle a fait grand bruit d'une prétendue découverte dans la science historique qui, à l'entendre, éclairerait les idées et les faits, objets de cette science, d'une lumière jusqu'alors inconnue, et qui serait, pour le génie moderne, à l'admiration et à la reconnaissance de la génération présente et de la postérité un titre constatant un progrès philosophique dont aucun autre âge ne peut s'enorgueillir: la philosophie de l'histoire aurait été conçue, inventée de nos jours, et appliquée à l'étude de la marche de l'humanité à travers le temps, comme un flambeau qui serait resté sous le boisseau jusqu'au dix-neuvième siècle. Mais la France du dix-septième, cette France dont l'auréole ne brille pas moins de la splendeur de la royauté intellectuelle sacrée de la main de l'éternelle vérité, que de l'éclat de la couronne de Louis XIV, compte au nombre de ses gloires celle d'avoir, non pas seulement conçu, mais réalisé l'œuvre de la philosophie de l'histoire. *Le discours sur l'Histoire Universelle* est le phare lumineux dont la clarté, empruntée à celle qui a son aurore dans la Genèse et son éternel midi dans l'Évangile, doit être le guide perpétuel de quiconque prétend dévoiler le sens de la destinée terrestre de l'humanité dans le récit de sa vie accomplie. Si la plume qui a écrit les pages les plus magnifiques du livre admirable de la littérature française, ces pages auxquelles la prose d'aucun autre idiome n'a rien d'égal, si notre plus grand prosateur a mesuré l'immense domaine de l'histoire du regard de la pensée la plus étendue qui ait jamais rayonné du front de l'homme, c'est que cette pensée avait pénétré les profondeurs de la science catholique pour arriver à la connaissance, autant qu'elle est accessible ici bas, de l'universalité des choses. C'est à la

[1] 4 vol. in-8, Paris, chez Gaume, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 5.

source où saint Augustin a puisé, pour l'exposer dans la *cité de Dieu*, la notion fondamentale de la vie morale de l'humanité, que Bossuet remonte aussi pour résoudre, au point de vue historique, le mystérieux problème de l'harmonie permanente de la liberté humaine et de la prépondérance de la volonté divine; C'est des hauteurs de la théologie que le grand évêque de Meaux considéra, pour nous les expliquer, les événements humains concourant librement au plan de la providence; et l'ordre universel de la création. qui lui était apparu, nous fut aussi révélé. L'agent terrestre de cet ordre ne fut plus l'homme annulé dans l'antique panthéisme de l'Inde, ni poursuivi par l'implacable fatalité du paganisme grec, mais l'homme libre sous la main de Dieu, l'homme déchu et glorifié, tel que le voit le théologien catholique, tel que le comprend le philosophe chrétien, tel que le fait parler le chantre des héros de la Lusitanie :

A lei tenho daquelle, a cujo imperio
Obedece o visibil, e invisibil;
Aquelle que creou todo o hemispherio,
Todo o que sente, e todo o insensibil :
Que padeceo deshonra, e vituperio,
Soffrendo morte injusta, e insoffribil;
E que do ceo à terra em fim desceo,
Por subir os mortaes da terra ao ceo.

J'observe la loi de celui à l'empire duquel obéissent le visible et l'invisible, de celui qui créa tout l'univers, tout ce qui sent et tout ce qui est insensible, de celui qui endura le déshonneur et l'infamie, en souffrant une mort injuste et insupportable, de celui enfin qui est descendu du ciel sur la terre pour faire monter les mortels de la terre au ciel. »

Oui, c'est en appliquant à l'étude des faits historiques la vérité primordiale de l'homme tombé en Adam, et régénéré dans le Christ, pour en exposer toutes les conséquences, c'est en montrant le dogme de la chute et de la réparation enveloppé dans les traditions antiques, pour être développé par le christianisme, c'est en faisant ressortir de ces faits la consolante leçon que la vocation de l'homme réhabilité est de s'élever au-dessus des lois du monde inférieur, par son obéissance à celle du monde supérieur, et de se préparer ainsi à participer à la vie céleste elle-même, c'est en enseignant que les sociétés vivent conformément à la même règle, et se sauvent par la même voie que les individus, c'est en scrutant intimement la relation de la créature au créateur, pour en déduire que le catholicisme est la sève même, le principe vital du grand arbre des générations humaines, que Bossuet a posé d'une main ferme la base du majestueux édifice de la véritable philosophie de l'histoire.

Le catholicisme tient donc la clef de l'histoire universelle, comme il tient celle des destinées de l'humanité au delà des limites du temps; lui seul embrasse la science immense de la synthèse historique : mais si, en marchant à sa lumière, nous reconnaissons qu'il a inspiré à Bossuet une œuvre impérissable, nous ne

méconnaissons pas les précieuses découvertes de l'investigation moderne. Les labeurs de nos savants contemporains, en Allemagne, en Angleterre et en France n'atteignent pas à la hauteur synthétique de l'aigle de la pensée de notre grand siècle, mais ils ont fait faire à l'analyse des progrès incontestables dont l'histoire s'est enrichie. L'Orient, surtout a été fructueusement étudié. Si, aspirant en vain à donner un démenti à Bossuet, l'école historique du dix-huitième siècle a infecté la littérature d'une prétendue philosophie, déduite de la théologie protestante pour nier, en entassant le mensonge sur la calomnie, les immuables vérités invinciblement attestées dans le *Discours sur l'Histoire Universelle*, l'aube du retour aux principes éternels de l'ordre social a bientôt commencé à poindre, et les De Maistre, les De Bonald, les Chateaubriand ont éclairé l'aurore de notre âge. Pourquoi un astre, qui brillait aussi dans cette radieuse constellation, est-il allé s'éteindre dans l'ombre où se perd le génie qui s'égare hors des voies divines ?

Deux jeunes intelligences, douées naturellement des plus éminentes facultés, se sont senties appelées par l'inspiration vivifiante de la foi catholique à une vocation où il est permis de voir comme une prédilection céleste, car c'est d'en haut que la force leur est venue d'élever une des colonnes de l'édifice que le dix-neuvième a évidemment mission de reconstruire, sur les ruines amoncelées par l'œuvre infernale de son prédécesseur. De l'union intime de deux esprits d'élite, dont, hors de leur point de vue, on ne comprendrait pas la collaboration, est résulté l'ensemble imposant d'un ouvrage qui imprime au début du couple auteur un caractère dont les plus laborieuses et les plus longues carrières ne sont couronnées que par une rare exception. Il est donc incontestable que si les prémices du commun travail de MM. de Riancey ont été un livre dont la supériorité est inaccessible même à tant de maturités, c'est que celles-ci ont blanchi au soleil qui n'est que l'ombre de celui qui a rendu si heureusement précoce la jeunesse des deux écrivains catholiques. Oui, si leur volonté a pu opérer la fusion de leurs talents, quoique essentiellement remarquables, et par conséquent distincts, car ces dons précieux ne sortent jamais du trésor céleste identiquement frappés au même coin, c'est que, tandis qu'ils sillonnaient l'Océan des âges passés, leur boussole était l'étoile prophétique qui a lui sur la terre pour proclamer que la volonté n'a été donnée à l'homme qu'afin qu'il pût obéir librement à la loi de Dieu : *in lege domini voluntas ejus*.

Pour quiconque ne ferme pas les yeux à l'évidence la plus éclatante, au fait majeur qui domine toute l'humanité, l'histoire universelle se partage naturellement et nécessairement en deux grandes ères, et le signe de la rédemption humaine, la croix divinisée, couronne le point culminant qui sépare le monde déchu du monde régénéré. Cette incontestable division a présidé à la conception de l'ouvrage de MM. de Riancey.

C'est sous les ombrages du délicieux jardin, planté par Dieu à l'usage de l'homme qu'il avait formé à son image, que les auteurs prennent l'humanité à son berceau, pour la suivre dans son développement successif jusqu'à nos jours. Leur point de départ est infaillible, puisqu'il est emprunté à cette tra-

dition écrite dans le livre des livres, sous la dictée de Dieu lui-même, à cette Bible, où la vérité apparaît dans la simplicité du récit le plus naïf et le plus sublime en même temps. La marche subséquente de MM. de Riancey, avec les générations déchues qui se dispersent pour former les nations allant peupler le globe, est également assurée, puisqu'elle suit, d'une part, le flambeau de la foi primitive dont elles ont toutes emporté un souvenir plus ou moins obscurément conservé, et que, de l'autre, elle s'appuie sur les découvertes par lesquelles celui qui a fait le ciel et la terre permet à la créature intelligente de soulever progressivement le voile qui couvre la partie visible à l'œil fini de l'œuvre infinie.

Quand les historiens du monde sont arrivés à l'accomplissement des temps où l'humanité, viciée dans son principe par le péché originel, doit être relevée de sa déchéance par la miséricorde divine, leur pensée et leur style se maintiennent à la hauteur terrible de leur sujet. Mais lorsque la justice fait de l'éloge un devoir à la critique, elle doit en appeler elle-même de son jugement au tribunal des lecteurs, et s'y présenter, pièces en main, pour qu'ils puissent évaluer sa décision, en toute connaissance de cause. Quand donc MM. de Riancey sont parvenus à l'heure prédite qui a sonné la délivrance du genre humain de la profonde misère où il était plongé dans l'ère ancienne, et surtout aux derniers temps de cette première des deux grandes époques de l'histoire générale, voici comment ils ont accompli cette portion de la tâche qu'ils s'étaient imposée : « L'œuvre était trop au-dessus des forces humaines pour qu'elle pût être tentée, et comme il ne s'agissait de rien moins que de combler la distance de Dieu à l'homme, tous les efforts, même les plus généreux, eussent été misérables et insensés. C'eût été pitié que de voir notre imperfection et notre faiblesse s'évertuer à secouer nos ténèbres et à briser nos chaînes. Non, il n'y avait sur la terre ni assez de courage pour imaginer une pareille pensée, ni assez de génie pour la réaliser. D'ailleurs, le courage et le génie n'y auraient pas suffi. Que l'on suppose le développement extrême du dévouement, que l'on fasse l'homme aussi haut, aussi grand, aussi sublime qu'on voudra, tout cela sera inutile et dérisoire! Il n'est pas question ici de fonder un empire ou de mourir aux Thermopyles ; ce n'est pas un vaste esprit qu'il faut, ce n'est pas un héros, c'est une victime; c'est une victime pure et sainte, une victime volontaire qui consomme tous les sacrifices impuissants des nations et paie enfin pour les coupables; car le crime n'est pas réparé; car la justice n'est pas satisfaite; car Dieu attend.

«Or, évoquez ces millions de cadavres, qui, depuis tant de siècles, couvrent la face du globe, et cherchez dans tous les plus saints, dans tous les plus purs, s'il en est un seul qui soit digne d'être présenté en holocauste. Examinez-les tous; passez des rangs pressés du peuple à la multitude des sages, des savants, des rois; prenez les saints; prenez David, Elie, Moïse, Isaac, Abel. Ou bien accumulez la race entière, rassemblez-la dans la vallée de Josaphat et faites de l'humanité une vaste offrande pour l'humanité. Elle ne vaudra pas encore assez; elle sera incomplète comme les présents de fleurs et de fruits, comme les

oblations sacrées, comme les hécatombes sanglantes, comme les meurtres humains. Le regard du Seigneur se détournera de cette indigne hostie, et la repoussera comme les dons de Caïn le maudit : car toute chair est mauvaise ; et où trouver un fils d'Adam qui porte pas la flétrissure originelle ?

« Faites plus encore. Elevez-vous au-dessus de la sphère bornée qui nous entraîne ; traversez les espaces qui séparent la création matérielle du monde des intelligences ; et là, parmi les chœurs célestes des esprits bienheureux, demandez le plus pur de ces êtres d'angélique pureté ; demandez le séraphin ou l'archange ; cherchez Gabriel ou Raphaël, ou celui qui se tient debout devant le Seigneur, près de l'autel de l'encens ; comme le poëte, interrogez les divines hiérarchies. Du milieu de tant de puissances, nulle ne se levera pour vous répondre. Et, en effet, quelle essence était capable de se charger de ces douleurs qui doivent unir sur la tête de l'hostie du salut les angoisses du corps et les chagrins de l'âme, les innombrables crimes et tous les remords du monde ? Non, dans toute l'étendue des êtres créés, il ne se serait pas rencontré un seul être qui eût la volonté et le pouvoir d'assumer sur soi tout ce mal, et de le sacrifier avec soi dans des supplices inouis, un seul qui bût jusqu'à la lie ce calice d'amertume rempli des iniquités de la terre. Quand la création tout entière, réunissant l'appareil de ses magnificences, eût voulu offrir au Seigneur ses trésors de grâce, de beauté et de splendeurs ; quand les mondes et leur grandeur finie se fussent présentés pour la rançon de l'homme, cette offrande eût été insuffisante et vaine ; car il était d'une invincible nécessité que le prix de la victime fût égal à la majesté méprisée ; et pour satisfaire à la justice infinie, il fallait le sacrifice d'un être infini ; il fallait plus qu'un homme, plus que l'humanité, plus que les neuf chœurs des anges et que l'immensité des mondes... il fallait un Dieu !

« Celui-là seul pouvait rendre la vie à l'humanité, qui était l'auteur de la vie ; celui-là seul pouvait chasser les ténèbres humaines, qui était la lumière éternelle ; et tout devait être sauvé par celui qui avait tout créé dès le principe. Mais, si nous osons parler ainsi, ce n'était pas tout encore, et il ne suffisait pas qu'un Dieu sauvât le monde.

« L'expiation exigeait une autre condition essentielle ; la rébellion était partie de l'homme ; la nature humaine, le sang et la chair, le corps et l'âme avaient commis la faute, étaient soumis au châtiment, la nature humaine devait participer au sacrifice et à la réparation ; il fallait qu'elle payât pour elle-même. Si l'offense exigeait une victime divine et d'un prix infini, la raison demandait que, dans cette victime, la nature du coupable fût représentée. C'était un homme qui devait souffrir ; c'était un homme soumis à toute l'étendue de nos misères, livré aux angoisses du corps et de l'âme, qui devait servir d'holocauste, et en même temps c'était un Dieu qui, sous la figure humaine, devait donner à ses souffrances le pouvoir de satisfaire la justice immuable. Il était nécessaire qu'un nouvel Adam réparât cette humanité déchue avec son antique fondateur ; seulement, de même qu'Adam était sorti pur et sans tache de la main du Créateur, le Sauveur, lui aussi, devait être exempt du sceau de réprobation : sa naissance ne pouvait être sujette à la loi de corruption ; il devait être l'homme

parfait et une génération miraculeuse pouvait seule le faire descendre sur la terre.

« Comment s'uniront ces deux essences de Dieu et de l'homme, et comment se fera dans un seul être cette étrange et inconcevable association? Là le mur de fer s'élève; là est le mystère; mais là aussi est la nécessité logique.

« *L'Homme-Dieu* est l'unique espoir, l'unique *Sauveur*, le vrai *Rédempteur*. Or, Dieu l'avait annoncé au commencement, et la terre, qui n'avait pas encore perdu toute mémoire des antiques promesses, l'attendait dans l'anxiété, *ce fils de la femme,* promis aux premiers jours, celui *par qui elle devait briser la tête de l'antique serpent,* parole consolante que la miséricorde divine avait laissé tomber sur la race humaine, comme un gage merveilleux de vie et d'avenir. La tradition et la prophétie devaient servir de cortége à ce grand prodige, à ce fait universel et dominant le monde régénéré. »

Quand l'examen d'une histoire du monde, depuis la création jusqu'à nos jours, est limité aux proportions que commandent les exigences d'une feuille périodique, il ne doit que s'attacher à pénétrer l'esprit général de l'ouvrage qu'il étudie pour le juger, et sa mission est surtout d'inscrire l'éloge ou le blâme sur celles des parties de l'ouvrage dont l'importance essentielle appelle particulièrement l'attention du critique. En autres termes, ce n'est pas l'analyse, mais la synthèse, qu'il convient d'appliquer à l'appréciation d'une œuvre synthétique. Nous croyons que chacun pensera avec nous que les auteurs ont dignement caractérisé le fait miraculeux de la rédemption humaine par l'HOMME-DIEU, et que leur récit laisse la conviction que cet admirable mystère, avec toutes les conséquences qui en découlent perpétuellement, par la quotidienne et constante reproduction sur chaque point de la terre du sacrifice de la croix, est le mot sublime de l'énigme de l'histoire universelle.

Voyons maintenant comment MM. de Riancey se sont acquittés du devoir de l'historien sincère et véridique, quand leur plume a rencontré l'enfant apostat de l'Eglise qui a porté une main sacrilége sur le fruit de l'arbre de l'autorité divinement instituée; voyons quelle part ils ont faite, dans le livre de la reconnaissance et de la malédiction de la postérité, à l'œuvre impie du moine licencieux qui, comme le serpent d'Eden, et dans le même but aussi bien que par la même inspiration, a aussi fait servir la femme à ses coupables desseins, quand sa main a troublé l'équilibre du monde en jetant dans la balance des intelligences la pomme de la révolte contre l'unité spirituelle. Ecoutons les historiens : « Non-seulement l'autorité pontificale, mais l'autorité de l'Eglise, mais ses dogmes, mais l'édifice entier de la catholicité avaient été ébranlés. L'ordre social avait été bouleversé par l'invasion armée des princes séculiers sur les droits et sur les propriétés ecclésiastiques, par l'abolition des vœux monastiques, par les attaques enfin du réformateur contre la famille, contre le mariage même, et par cette odieuse consultation qui accordait la polygamie au landgrave de Hesse. La constitution de l'empire germanique, l'harmonie politique de l'Europe étaient à jamais détruites, et les théories indépendantes semées sur le monde devaient y jeter pour des siècles la confusion et l'anarchie.

Immédiatement mises en pratique par Carlostadt, par les paysans de Souabe et les anabaptistes, ces doctrines étaient d'un seul coup arrivées à leurs plus effroyables conséquences. La plume se refuse à décrire les infâmies de Munster, le carnage impitoyable, le supplice en permanence et les danses frénétiques des bourreaux autour de leurs victimes : de la boue et du sang, telle était la dernière raison du protestantisme : il y aboutissait nécessairement, infailliblement; les faits se dressent dans leurs tragiques horreurs pour attester la puissance inflexible de la logique qui entraînait à l'abîme les pâles enfants de l'apostat. Trente années avaient suffi pour donner cet enseignement à l'humanité; trois siècles ne lui ont pas appris encore à profiter de la leçon.

« Dieu cependant n'abandonnait ni le monde ni son église. Le saint concile de Trente confirma la vérité catholique, et la compagnie de Jésus se rangea autour du saint siége, comme la garde immortelle de son impérissable autorité.»

Nous croyons formuler l'opinion que laissera dans tout esprit droit et exempt de préjugés la lecture de ce jugement des effets du protestantisme, suivi de ce trait lancé avec tant de justesse sur la situation actuelle de l'Europe, en disant que, quelque longue et vaste carrière qui s'ouvre devant les jeunes écrivains, ils n'exprimeront jamais plus éloquemment des pensées plus profondément vraies.

Le proverbe dit que le diable ne perd jamais ses droits : l'imperfection humaine veut qu'on en puisse dire autant de la critique. Nous remarquerons que les auteurs, qui ne désespèrent certainement pas plus que nous du retour possible de l'humanité à l'ordre intellectuel et moral, par sa soumission volontaire à l'autorité spirituelle, n'ont pas été rigoureusement exacts lorsqu'ils ont écrit que, par la révolte de Luther, l'harmonie politique de l'Europe était *à jamais détruite*. MM. de Riancey savent bien que l'erreur protestante n'est pas aujourd'hui très-loin d'avoir fait son temps. Quand un livre ne laisse à la critique que de simples inadvertances à signaler, elle s'applaudit de sa mission rendue plus agréable en même temps que plus facile, mais elle n'y demeure pas moins fidèle en tout point, lorsqu'elle est équitable.

Il est une partie importante des annales de l'humanité sur laquelle les auteurs, au point de vue général et complet de l'histoire universelle, ont jeté une lumière tout à fait nouvelle. Ils ont réussi à s'assimiler, avec un tact judicieux, les savants résultats des études modernes sur le monde oriental, et des différents travaux spéciaux qu'elles ont produits; ils ont tiré un ensemble, où toutes les connaissances historiques aujourd'hui désirables sur la Turquie, l'Arabie la Perse, l'Inde et la Chine sont résumées en une section parfaitement appropriée au plan général de l'ouvrage. La manière dont l'Orient y est présenté le montre dégagé de toutes les obscurités dont jusqu'alors l'histoire universelle n'avait pas encore aussi habilement levé le voile. C'est ici, plus peut-être que dans les autres parties de celle qu'ils ont écrite, que MM. de Riancey se distinguent par l'attrayante lucidité qui caractérise leur narration.

La critique doit donc constater qu'ils ont rempli, à la satisfaction des exi-

gences de la science prise dans son acception réelle, le cadre qu'ils s'étaient tracé; elle doit reconnaître qu'à l'immense étendue de ce cadre n'ont failli ni un travail consciencieux, ni un amour sincère de la vérité, ni de puissantes facultés de conception et d'exécution. Un mérite qui rendra durable ce succès, c'est l'absence dans le livre dont nous nous occupons, de tout système personnel, de toute hypothèse individuelle : guidée par le flambeau de la tradition, qui n'a pas cessé de luire depuis l'origine de la création, mais qui a surtout brillé de toute sa céleste lumière depuis que les échos de la terre sanctifiée ont redit au monde la parole du verbe immortel, la plume de MM. de Riancey est absolument étrangère à toute formule philosophique d'invention purement rationnelle, au langage convenu de toute école historique prétendant faire prévaloir une thèse imaginée. Quand ils ont voulu écrire l'histoire, ils se sont mis en présence des faits, et ils ont demandé à Dieu seul de leur inspirer, pour en pénétrer et en développer le sens mystérieux, cet esprit exempt d'erreur dont l'Eglise est dépositaire pour conduire dans la voie de la manifestation des vérités éternelles et sociales des hommes de bonne volonté. La philosophie que les auteurs ont appliquée à l'exposition de l'histoire est cette philosophie naturelle et sublime qui consiste à demander à celui qui a créé la liberté d'où proviennent tous les événements humains subordonnés à sa prescience régulatrice : *da mihi intellectum, ut non confundar*, donnez-moi l'intelligence, afin que je ne me perde pas dans la confusion.

La division imposée à l'ensemble de l'œuvre, pour la constituer dans ses différentes parties, est généralement heureuse. Le style, qui est la trame des productions de l'esprit et qui en doit assurer la durée, est presque partout tissu d'une main habile, avec la solidité qui convient au genre grave de l'histoire. Le récit coule toujours à pleins bords, avec une rapide clarté; il s'anime lorsque la nature du terrain que parcourt son lit lui en fait une loi, pour reprendre ensuite le calme qui annonce la profondeur, et il n'est jamais suspendu que par les réflexions indispensables pour en faire ressortir la moralité. La critique ne doit pas s'abstenir de signaler quelques négligences de diction, quelques incorrections de détail; mais il faut qu'elle avoue en même temps que, dans un ouvrage d'une aussi vaste dimension, ces taches sont légères, et que ces imperfections n'atteignent pas le fond même du sujet.

Qu'une dernière observation nous soit encore permise ! A une époque où les études sérieuses, actives, profondes, de bon aloi, en deux mots, ont peu de disciples, où la science réelle n'est cultivée que par exception, où la littérature compte des milliers de profanateurs contre un écrivain qui se respecte et s'honore en répondant à la mission sociale des œuvres de l'esprit, c'est un spectacle digne des temps meilleurs qu'il présage, que cette alliance exemplaire de deux jeunes intelligences, cimentant la fraternité du sang par l'unité de la foi catholique et par la conception suivie de l'exécution d'une grande pensée commune, inspirée à l'un et à l'autre par cette foi si féconde. Qu'il persévère donc, ce jeune et brillant couple, dans cette précieuse et trop rare union fraternelle, dont le premier fruit accuse une maturité insolite, et soit qu'une nouvelle col-

laboration produise un second monument de cet heureux accord intellectuel, soit que chaque frère fasse hommage à la Vérité d'un tribut particulier, dans la voie où ils ont marqué ensemble leur premier pas d'une si glorieuse empreinte, reconnaissons le progrès incessant et vainement cherché ailleurs de nos jours : c'est là que le travail profite à l'homme :

Vires acquirit eundo.

N'oublions pas de dire que celui de MM. de Riancey a reçu une couronne dont leur amour-propre d'auteurs peut s'enorgueillir sans éveiller les susceptibilités de leurs consciences de chrétiens. La certitude de n'avoir pas failli à la Vérite leur est acquise : le souverain pontife, qui est aujourd'hui l'organe de la règle perpétuelle des intelligences catholiques, a daigné applaudir à leur premier succès, et les honorer d'un gage de sa haute satisfaction.

E. d'Ault-Dumesnil.

LE GOBLET ET LE DINER DE LOUIS XIV.

L'Ordre du Dîner du Roy quand il mange en public.

L'Huissier de Salle aïant reçu l'ordre pour le couvert du Roy, va à la Salle des Gardes du Corps, frappe de sa baguette sur la porte de leur Salle et dit tout haut : *Messieurs, un couvert du Roy ;* puis avec un Garde il se rend au Goblet.

Ensuite le Chef du Goblet apporte la Nef, les autres Officiers apportant le reste du couvert, le Garde du Corps marchant proche la Nef, et l'Huissier de Salle marchant devant eux la baguette en main et le soir tenant aussi un flambeau, porte les deux tabliers ou nappes. Étant tous arrivés au lieu où la table du Prêts est dressée, l'Huissier de Salle étale seule une nappe ou tablier sur le buffet; puis le Chef du Goblet et l'Huissier de Salle reçoit un des bouts que l'Officier du Goblet, qui en retient l'autre bout, lui jette adroitement entre les bras. Après, les Officiers du Goblet posent la Nef et préparent le reste du couvert. Puis le Gentilhomme Servant, qui est de jour pour le Prêts, coupe les essais de pain déjà préparés au Goblet, fait faire l'essay au Chef du Goblet du pain du Roy et du Sel; il touche aussi d'un essay les serviettes qui sont dans la Nef, et la cuillière, la fourchette, le couteau et les curedents de Sa Majesté, qui sont sur le cadenat, donnant pareillement cet essay à manger à l'Officier du Goblet, ce qu'ils appellent faire le Prêts. Et le Gentilhomme Servant aïant ainsi pris possession de la table du Prêts, continuë de la garder. Le Prêts étant fait, les Officiers du Goblet vont à la table où doit manger le Roy, la couvrent de la nappe ou tablier, de la même façon ci-dessus exprimée; ensuite un des Gentilshommes Servants y étale une serviette, dont la moitié déborde du côté de Sa Majesté, et sur cette serviette il y pose le couvert du Roy, savoir : l'assiette et le cadenat, sur lequel sont le pain, la cuillère, la fourchette et le couteau,

et par-dessus est la serviette du Roy bâtonnée, c'est-à-dire proprement pliée à gaudrons et petits carreaux. Puis ce Gentilhomme Servant replie tout le couvert, la serviette de dessus qui déborde. Il pose aussi les coliers ou porte-assiettes, et le tranchant ou couteau, la cuillère et la fourchette, dont il a besoin pour le service, ces trois dernières pièces étant pour lors entourées d'une serviette pliée entre deux assiettes d'or, puis il se tient tout proche la table, pour garder le couvert de Sa Majesté. Pendant tout ce temps, l'Huissier de Salle est retourné à la Salle des Gardes, où, aïant frappé de sa baguette à la porte de leur Salle, il dit tout haut : *Messieurs, à la viande du Roy ;* puis il va à l'Office-bouche, où il trouve le Maître d'Hôtel qui est de jour, le Gentilhomme Servant et le Contrôleur qui s'y sont rendus.

Il est à remarquer que, dans les voïages, quand on conduit un Prince ou une Princesse, ou bien que l'on en reçoit quelqu'une en France, les Huissiers de Salle tiennent la porte de l'appartement où le Prince et la Princesse mangent, et les bougies qui sont dans cet appartement leur appartiennent.

La viande de Sa Majesté sera portée en cet ordre : deux de ses Gardes marcheront les premiers, ensuite l'Huissier de Salle, le Maître d'Hôtel avec son bâton, le Gentilhomme Servant Panetier, le Contrôleur élève d'Office et autres qui porteront la viande, l'Écuïer de cuisine et le Garde-Vaisselle, et derrière eux, deux autres Gardes de Sa Majesté, qui ne laisseront approcher personne de la viande ; et les officiers ci-dessus nommés, avec un Gentilhomme servant seulement, retourneront à la viande à tous les services.

Après que le Ser-d'eau a donné à laver dans l'office, appelé la Bouche, au Maître d'Hôtel, au Gentilhomme Servant et au Contrôleur, l'Écuïer-bouche range les plats sur la table de l'Office, et présente deux essais de pain au Maître d'Hôtel qui fait l'essay du premier service et qui, après avoir touché les viandes de ces deux essais de pain, en donne un à l'Écuïer-bouche qui le mange, et l'autre est mangé par le Maître d'Hôtel. Ensuite le Gentilhomme servant prend le premier plat, le second est pris par un Contrôleur, et les Officiers de la bouche prennent les autres. En cet ordre, le Maître d'Hôtel, ayant le bâton en main, marche à la tête, précédé de quelques pas par l'Huissier de Salle, portant une baguette (qui est la marque de sa charge), et le soir aïant un flambeau, et la viande, accompagnée de trois Gardes du Corps, leur carabine sur l'épaule, étant arrivée, le Maître d'Hôtel fait la révérence à la Nef ; le Gentilhomme servant qui tient le premier plat, le pose sur la table où est la Nef, et ayant reçu un essay du Gentilhomme Servant qui fait le Prêts, il en fait l'essay sur lui, et pose son plat sur la table du Prêts : le Gentilhomme servant, qui fait le Prêts, prend les autres plats des mains de ceux qui les portent et les pose sur la table du

Prêts, en faisant faire l'essay à ceux qui les ont apportez, ces mêmes plats étant après portés par les autres Gentilshommes Servants sur la table du Roy.

Le premier service étant sur table, le Maître d'Hôtel, précédé de l'Huissier de Salle, qui tient la baguette en main, et qui tient encore le soir le flambeau devant lui, va avertir le Roy, le Maître d'Hôtel portant pour marque son bâton, et Sa Majesté étant arrivée à la table, le Maître d'Hôtel présente au Roy la serviette mouillée à laver dont il a fait faire l'essay à l'Officier du Goblet, en la prenant de ses mains. Voilà pour le premier service. Le Gentilhomme Servant qui fait le Prêts, continuë de faire faire l'essay aux Officiers de la Bouche et du Goblet de tout ce qu'ils apportent à chaque service, que les autres Gentilshommes Servants viennent prendre pour le servir devant Sa Majesté, quand elle l'ordonne.

Si le cas arrivoit qu'il n'y eût pas de Maître d'Hôtel pour aller avertir le Roy, le Gentilhomme servant l'iroit avertir, portant pour marque la serviette mouillée entre deux assiettes d'or, et ce Gentilhomme reviendroit, marchant devant le Roy et présenteroit à Sa Majesté cette serviette mouillée à laver (ainsi qu'il a été réglé par le Roy, le cinq septembre mil six cent soixante-six, sur la difficulté qui en arriva chez la Reine), après avoir aussi fait faire l'essay à l'Officier du Goblet de cette serviette mouillée.

Les autres Gentilshommes servans ne descendent pas à l'Office; mais ils lavent leurs mains au buffet dressé dans l'Antichambre ou autre lieu; ils vont ensuite prendre leur place à la table devant Sa Majesté.

Le Roy veut qu'ils soient six par jour, afin que le service en soit plus exactement. L'un se tient proche la table sur laquelle la nef est posée, et où sont apportées les viandes pour en faire l'essay, avant qu'elles soient servies devant le Roy, comme nous venons de le dire; et il ne quitte point ce poste, qu'après que le dessert est mis sur la table de Sa Majesté : alors il prend la dernière serviette mouillée à laver, des Officiers du Goblet leur en aïant fait faire l'essay, pour la présenter au Roy avant la fin du repas; les cinq autres sont devant la table où le Roy mange pour y faire le service.

Celui qui sert d'Échanson, lorsque le Roy a demandé à boire, aussitôt crie tout haut : *à boire pour le Roy*, fait la révérence à Sa Majesté, vient au buffet prendre des mains du Chef d'Échansonerie-bouche la soucoupe d'or, garnie du verre couvert et des deux caraffes de cristal, pleines de vin et d'eau, puis revient suivi du Chef, et suivi de l'Aide du Goblet-Échansonerie-bouche. Alors étant tous trois arrivez à la table du Roy, ils font la révérence devant Sa Majesté, le Chef se range de côté et le Gentilhomme servant verse des caraffes un peu de vin et d'eau dans l'essay ou petite tasse vermeil doré, que tient le Chef du Goblet.

Ensuite ce Chef du Goblet reverse la moitié de ce qui lui a été versé, dans l'autre essay ou petite tasse vermeil d'oré, qui lui est présenté par son Aide. Pour lors ce même Chef de Goblet fait l'essay, et le Gentilhomme servant se tournant vers le Roy le fait après, aïant remis entre les mains dudit Chef de Goblet la tasse avec laquelle il a fait l'essai, et ce Chef les rend toutes deux à l'Aide. Vous remarquerez que ces deux petites tasses sont aussi appelées des *essais*. L'essay fait à la vue du Roy de cette sorte, le Gentilhomme servant fait encore la révérence devant Sa Majesté, lui découvre le verre et lui présente en même temps la soucoupe, où sont les caraffes. Le Roy se sert lui-même le vin et l'eau, puis aïant bû et remis le verre sur la soucoupe, le Gentilhomme servant reprend la soucoupe avec ce qui est dessus, recouvre le verre, fait encore la révérence devant le Roy, ensuite il rend le tout au même Chef d'Échansonerie-bouche, qui le reporte sur le buffet.

Lorsque la nef est posée sur la même table, où Sa Majesté mange, après que le roi a demandé à boire, le Gentilhomme servant, précédé d'un Garde, va au buffet prendre la soucoupe et la verse comme ci-dessus.

Si la nef étoit posée sur la même table où le Roy mange, toutes les fois qu'il faudroit changer de serviettes à Sa Majesté, après que l'Aumônier auroit découvert la nef, un Gentilhomme-servant leveroit le coussinet de senteur, dont elles sont couvertes, pour donner la liberté à un autre Gentilhomme-servant de la prendre; puis ce Premier Gentilhomme-servant remettroit le coussinet et l'Aumônier-servant recouvriroit cette nef.

Celui qui fait la fonction d'Ecuïer-Tranchant aïant lavé les mains et pris sa place devant la table, comme il est dit, présente et découvre tous les plats au Roy, et les relève quand Sa majesté lui dit ou lui fait signe, et les donne au Ser-d'eau ou à ses Aides. Il change d'assiettes au Roy de temps en temps et de serviette à l'entremets, ou plus souvent s'il en étail besoin, et coupe les viandes, à moins que le Roy ne les coupe lui-même.

A la fin du repas, la seconde serviette mouillée ou à laver est présentée au Roy par le Gentilhomme-servant qui a fait le prêts.

Quand le Grand Panetier, le Grand Échanson, et le Grand Écuyer-Tranchant servent aux grandes cérémonies; ils font toutes les mêmes fonctions que chacun de ces Gentilhommes-servans.

Depuis que le couvert est mis, jusqu'à ce que le Roy soit hors de table, l'Huissier de Salle doit toujours tenir les portes du lieu où Sa Majesté mange en public chez lui, si la nef y est : c'est ordinairement dans l'Antichambre.

Le Ser-d'eau, comme nous avons dit, reçoit tous les plats de la desserte de la table du Roy, qui sont portez à l'Office, ou autrement la Salle des

Gentilhomme servans, appellé le *Ser-d'eau,* où il sert ces plats aux mêmes Gentilhommes servans et à ceux qui mangent avec eux, ou qui sont ordinairement à la même table. Sous ce Ser-d'eau sont encore d'autres garçons qui servent à cet Office, et les Valets des Gentilshommes-servans mangent après eux de leurs desserts.

Fonctions des Officiers dn Goblet.

La première des sept offices de la Maison du Roy est le Goblet, dont toutes les Charges dépendent de Sa Majesté, puisque c'est le Roy qui les donne quand elles sont vacantes et qui en accorde les survivances. Ces Officiers ont l'honneur d'avoir toujours l'épée au côté, même quand ils servent le Roy. Le Goblet se divise en deux sortes de fonctions, savoir en celles de Paneterie-bouche et en celles d'Échansonerie-bouche.

La fonction des Officiers de *Paneterie-bouche* est de préparer tout ce qui regarde le couvert du Roy, le pain, le linge de table et le fruit de Sa Majesté; et les Officiers d'*Échansonerie-bouche* sont pour le vin et l'eau du Roy.

Tous les jours, avant le lever de Sa Majesté, deux Chefs du Goblet, l'un de Paneterie-bouche, l'autre d'Échansonerie-bouche, portent au cabinet du Roy, un pain, deux bouteilles de vin, deux bouteilles d'eau, deux serviettes et de la glace dont ils garnissent la cantine de Sa Majesté, qui reste dans le cabinet du Roy, en cas que Sa Majesté demandât promptement à boire. Ces Officiers du Goblet font devant le premier Valet de Chambre l'essay de ce qu'ils apportent.

Le matin, le Chef de Paneterie-bouche, étant averti à l'office par un Garçon de la Chambre, pour apporter le déjeûné de Sa Majesté, part pour se rendre à la Chambre, accompagné du Garde du Corps du Roy, qui est venu au Goblet avec le Garçon de la Chambre; et lorsque Sa Majesté demande son déjeûné, le Chef présente devant le Roy le pain sur une serviette pliée et posée dessus une assiette d'or, au Grand Chambellan, à l'un des Premiers Gentilshommes de la Chambre, au Grand-Maître de la Garderobe, à un maître de la Garderobe, à l'un d'eux en l'absence de l'autre. Pour lors, s'il y a plusieurs fils, de France ou princes du haut dais, le Grand Chambellan présente au plus qualifié d'entre eux inclusivement jusqu'à M. le Duc d'Orléans, l'assiette sur laquelle est une serviette pliée et un pain dessus.

Quand il n'y a qu'un Prince du Sang ou légitimé au lever, le Grand Chambellan présente au Roy l'assiette sur laquelle il y a une serviette pliée et un pain dessus. Le Premier Gentilhomme de la Chambre présente le verre au Roy, et le Prince du Sang présente la serviette à Sa Majesté pour

essuïer sa bouche : cette serviette et cette assiette étant présentées à ces Princes par les Officiers du Goblet.

En l'absence de ces Princes et de ces quatre Grands ou Premiers Officiers de la Chambre ou de la Garderobe, le Chef de la Paneterie-bouche présenterait lui-même son service au Roy, sans faire aucun essay.

Si le Roy voulait prendre le matin un boüillon, au moment que ce boüillon entrerait dans la Chambre de Sa Majesté, le Grand-Maître de la Maison y entrerait aussi, s'il n'y étoit pas déjà entré, et quand bien même il ne seroit pas Prince. De plus, le Premier Maître d'Hôtel y entreroit aussi, l'Écuïer qui porte le boüillon couvert, et deux Officiers du Goblet, dont l'un apporte du pain, et l'autre du vin et de l'eau.

Quand le Roy dîne et soupe à son *Grand Couvert*, c'est-à-dire avec la Nef, et que le Maître d'Hôtel porte son bâton, l'Huissier de Salle vient auparavant avertir au Goblet; et pour lors le Chef de Paneterie-bouche précédé de cet Huissier (qui fait ranger le monde et qui fait mettre chapeau bas), porte la Nef, accompagné d'un Garde du Corps à sa main droite, et suivi des autres Officiers du Goblet, portant ce qui est nécessaire pour le service. Étant tous arrivés au lieu où le Roy doit manger, le Chef de Paneterie-bouche prépare le couvert en cette sorte :

Deux Officiers du Goblet mettent le tablier ou nappe sur la table du Roy, et l'un d'eux pose dessus les assiettes d'or nécessaires pour changer, lesquelles sont en piles en un ou plusieurs tas, l'une sur l'autre, avant que les Gentilshommes Servans aient posé le cadénat. Le Chef de jour porte entre deux assiettes la première serviette mouillée, et la remet dans le temps qu'il faut entre les mains du Maître d'Hôtel portant bâton, lequel la donne immédiatement au Roy; mais s'il se trouve là un Prince du Sang ou légitimé, ce Maître d'Hôtel lui met en main cette serviette mouillée, lequel la présente à Sa Majesté. Ce Chef de Goblet envoïe ensuite au Chef qui est resté de Garde à l'Office, lui dire que le Roy est à table : et alors ce Chef accompagne le fruit qu'il fait apporter et le pose sur la table du Prêts, où est la Nef, le Gentilhomme Servant lui en faisant faire l'essay. Ce fruit est composé de deux grands bassins de fruits cruds dans des porcelaines, de deux autres plats de toutes sortes de confitures seiches, faites au Goblet, aussi en porcelaines, de quatre compotes et confitures liquides et de quatre salades. Ils ont pour ce fruit quarante francs par jour; de plus, 550 liv. pour fournir de porcelaines pendant l'année.

Et au soupé du Roy, ces Officiers font les mêmes fonctions : la nef, quand on la porte, étant éclairée par l'Huissier de salle qui a averti au Goblet, et qui marche devant, portant un grand flambeau de cire blanche.

Lorsque le Roy mange dans sa Chambre ou dans son Sallon, à son *petit*

couvert, qui est un petit dîné, le Chef de jour, aïant préparé le couvert sur la table du Roy, aidé d'un autre Chef, ils portent chacun par un bout cette table toute préparée, devant Sa Majesté. Ce Chef de jour restant là, au coin de la table, met la serviette mouillée à laver entre les mains du Grand Chambélan, d'un premier Gentilhomme de la Chambre, du Grand maître de la Garderobe, d'un maître de la Garderobe, comme au déjeuné du Roy, et le Grand Chambélan ou un premier Gentilhomme de la Chambre, le Grand Maître de la Garderobe, ou un Maître de la Garderobe, donne cette serviette à Monseigneur le Dauphin, à Monseigneur le Duc de Bourgogne, à Monseigneur le Duc de Berry, à Monsieur le Duc d'Orléans, qui la présente à Sa Majesté. Ou, en leur absence, le Chef met cette serviette entre les mains de Monsieur le Prince, de Monsieur le Duc, de Monsieur le Prince de Conti, de Monsieur le Duc du Maine, ou de Monsieur le Comte de Toulouze, qui la présente au Roy. Ou bien, en l'absence de toutes les personnes ci-dessus nommées, ce Chef la présenterait lui-même à Sa Majesté. Ce Chef de jour, donne pendant le dîné les assiettes au Grand Chambélan, ou à un autre ci-dessus qui sert le Roy : et sur la fin du dîné, le fruit est posé devant Sa Majesté, sur la table par celui ci-dessus qui sert le Roi; ou s'il ne le fait pas par ce Chef de Paneterie-bouche. Ce fruit est de deux petits plats de fruit crud, de confitures sèches, dressées dans des pourcelaines, et de quatre compotes ou confitures liquides aussi en pourcelaines.

Lorsque le Roy donne à Manger en particulier aux Princesses et aux Dames au *retour de la chasse*, le Contrôleur Ordinaire de la Bouche, pose les viandes et le fruit sur la table. Le Grand Maître de la Maison du Roy, Monsieur le Duc, le Premier Maître-d'Hôtel, et le Contrôleur-Général s'y trouvent ordinairement pour servir le Roy et Monseigneur le Dauphin, Ensuite ce sont les Officiers du Goblet, qui servent les Princes et les Princesses les plus qualifiés, par exemple, Madame, Monsieur, le Duc d'Orléans, Madame la Duchesse d'Orléans, les Princesses et les Dames : leur changeant d'assiettes et leur donnant à boire. Les viandes sont apportées par les Officiers de Paneterie-commun, de Fruiterie et de Fourière.

Lorsque le Roy traite les Dames en public, soit à des voïages de campagne, ou dans ses Maisons Roïales, les Officiers du Goblet ne servent que les Princesses du Sang et légitimées : les autres Princesses et Dames étant servies par les Pages de la Grande et Petite Ecurie de Sa Majesté. Et quand le Roy tient sa table à l'armée, les Officiers du Goblet ne servent que les Princes du Sang ou légitimés : les autres Princes et Seigneurs étant servis par les Pages, comme ci-dessus.

Si, à quelque heure de l'après-dînée, le Roy étant au conseil, ou étant

occupé d'une autre manière, demandait à boire des eaux de liqueur ou du vin, si on n'avait pas celui de la Cantine, deux Chefs du Goblet, l'un de Paneterie-bouche, l'autre d'Échansonerie-bouche, porteroient ces liqueurs à Sa Majesté, entreroient au Conseil et les présenteroient au Roy, en l'absence du Grand Chambélan, des Premiers Gentilshommes de la Chambre, du Grand Maître de la Garderobe ou des Maîtres de la Garderobe, et ne feroient alors aucun essay de ces liqueurs.

Quand le Roy prend *médecine*, les Officiers du Goblet entrent le matin dans la Chambre avec les Médecins, Sa Majesté étant encore au lit.

Ils portent le service pour leurs fonctions, qu'ils remettent comme ci-dessus entre les mains des Princes du Sang ou légitimez, du Grand Chambélan, d'un des Premiers Gentilshommes de la Garderobe, ou d'un Maître de la Garderobe.

Ce jour là, le Chef du Goblet, avec son camarade, porte une petite table au pied du lit du Roy, sur laquelle est préparé tout le service pour le dîner de Sa Majesté. Ce Chef demeure proche du lit du Roy, et proche cette table, pour faire les fonctions, comme au petit couvert ci-dessus.

Aux *communions du Roy*, le Chef de Paneterie-bouche pose son tablier ou nappe en présence de Sa Majesté, sur le siége pliant, qui est mis au milieu du bas de l'autel : puis cette nappe est étalée par les deux Clercs de Chapelle. Le Chef d'Échansonerie-bouche, aïant au moment de la Communion, versé un peu de vin dans une coupe qui est sur la soucoupe, duquel il fait l'essay, met cette coupe entre les mains du Premier Maître d'Hôtel, de qui le Célébrant qui vient de communier le Roy, la reçoit et la présente à Sa Majesté, qui en prend quelques gouttes. Dans ce même temps, le Prince du Sang ou légitimé, ou bien le Premier Maître d'Hôtel, en son absence, qui a reçu du Chef de Paneterie-bouche, sur une assiette d'or, une serviette frisée, la présente au Roy qui s'en essuie les lèvres, si bon lui semble.

Un Maître d'Hôtel, en l'absence du Premier Maitre d'Hôtel ordinaire, présenterait cette serviette à Sa Majesté, ou en l'absence des officiers ci-dessus, les Chefs du Goblet la présenteraient eux-mêmes.

Le Roy aïant communié, *touche* ordinairement les *malades*. Trois Chefs du Goblet se trouvent au bout du dernier rang des malades, avec trois serviettes mouillées, différentes, mises chacune entre deux assiettes d'or, pour en laver les mains de Sa Majesté, qui vient de toucher les malades. Ces Chefs du Goblet présentent aux Princes du Sang ou légitimez, ces trois serviettes en cet ordre : la première, trempée de vinaigre, au plus qualifié des Princes du Sang; la seconde, mouillée d'eau simple, à un autre Prince du Sang; et la troisième, trempée d'eau de fleur d'Orange, encore à un Prince,

Ou, en l'absence des Princes, ces Officiers du Goblet remettroient ces serviettes entre les mains du Premier Maître d'Hôtel, ou du Grand-Maître, s'il n'était pas Prince du Sang.

A *la Cène*, le Jeudi Saint au matin, au bout de la longue table, ou du banc où sont assis les treize petits enfans, les Officiers du Goblet dressent un buffet sur lequel ils mettent l'aiguière, le bassin et les serviettes nécessaires. Quand le Roy lave les pieds de ces jeunes enfans ou Apôtres, un Chef d'Echansonerie-bouche tient l'aiguière, et verse l'eau sur les pieds des enfans, pendant qu'un autre Chef tient le bassin au-dessous.

Un autre Chef de Paneterie-bouche suit le Roy, tenant plusieurs serviettes pour essuïer les pieds des enfans en cas de besoin. Quelquefois M. l'Évêque de Metz, premier Aumônier du Roy, verse lui-même l'eau sur les pieds des treize Apôtres. Sa Majesté leur ayant lavé les pieds à tous, se lave les mains de trois serviettes différentes, chacune tenüe entre deux assiettes d'or. Trois Officiers du Goblet tiennent ces trois serviettes mouillées, qu'ils mettent, comme ci-dessus, entre les mains des Princes ou du Premier Maître d'Hôtel.

Lorsque le Roy demande à boire, quand il mange chez lui en public, le Chef d'Échansonerie-bouche prépare le verre et les caraffes au buffet, où il attend le Gentilhomme Servant, comme il est marqué ci-dessus, en parlant des Gentilhommes Servans, et de l'ordre du dîner du Roy.

Aux petits couverts, lorsque le Roy demande à boire, le Contrôleur ordinaire en avertit le Chef d'Échansonerie-bouche, qui prépare et porte la soucoupe, précédé de l'Aide d'Échansonerie-bouche, qui porte l'essay. Sur cette soucoupe sont les deux caraffes, garnies de vin et d'eau, et le verre couvert : le Chef d'Échansonerie-bouche la présente au Grand Chambellan, au Premier Gentilhomme de la Chambre, au Grand-Maître de la Garderobe, ou au Maître de la Garderobe, enfin, à celui d'entr'eux qui sert le Roy, qui fait faire l'essay à cet Officier.

Le Roy aïant bû, et le verre et la soucoupe étant rendus au Chef d'Échansonerie bouche, il reporte le tout au buffet. Et en l'absence des Premiers Officiers ci-dessus de la Chambre et de la Garderobe, ces Officiers de l'Échansonerie-bouche donneroient eux-mêmes à boire au Roy, sans faire d'essay.

Au déjeuné, le Chef d'Échansonerie porte et présente son service comme au dîné des petits couverts; et lorsque le Roy mange avec les Dames ou à la table de l'Armée, le Chef d'Échansonerie-bouche présente son service au Grand-Maître de France, au Premier Maître d'Hôtel, ou au Contrôleur général, qui lui font faire l'essay, et en leur absence, il présenteroit au Roy son service sans faire d'essay.

Lorsque le Roy et la Reine d'Angleterre, étant à la cour, mangent avec le Roy à son grand couvert, le Roy et la Reine d'Angleterre sont servis comme le Roy et par les mêmes Officiers : aïant chacun un cadenat et un fauteuil, et le Roy donnant la droite chez lui à leurs Majestés Britanniques. Et quand le Roy d'Angleterre, étant à la cour, va à la chasse, et qu'il mange à son petit couvert, il est servi par les Officiers du Roy, de même que Sa Majesté très-Chrétienne mangeant à son petit couvert.

Le Coureur de vin est pour porter à la chasse, et partout où le Roy va, la collation de Sa Majesté. Cette collation est enfermée dans un Baudrier ou valise de drap rouge (ce qui est la livrée de sa Chambre), galonné d'or, et aux deux bouts les armes du Roy, où il y a des serviettes, du pain, des biscuits, des fruits et des confitures seiches, du vin et de l'eau dans deux flacons d'argent et un essay.

Le Conducteur de la Haquenée du Gobelet, fait porter par la campagne, sur un cheval de bàs, du linge, du pain, du fruit, des confitures, une tasse pour le Roy et une tasse à faire l'essay, un couteau, du sel, et le couvert du dîné et soupé de Sa Majesté, de crainte que les Sommiers et Charrois ordonnez pour cet effet n'arrivent pas à temps.

Quand cet Officier a fonction, il a l'honneur de servir immédiatement le Roy, qui dîne quelquefois dans son carrosse, quand on est en voïage. Pour plus grande intelligence, voici le menu de ce que l'on donne à ces deux Officiers derniers nommez.

Menu de ce que l'on donne pour la collation au *Coureur de vin*, quand le Roy sort.

Les Officiers du Goblet fournissent deux oranges de Portugal, deux citrons, deux limes douces, six pommes d'api : et au Printemps ou autres saisons des bigareaux, pêches ou autres fruits, pourquoi leur est compté 40 francs.

Le Patissier-bouche fournit deux grands biscuits, huit prunes de Perdrigon, six abricots à oreille et deux lames d'écorce de citron, et pour cela lui est compté 50 fr.

Menu de ce qui se donne au *Conducteur de la Haquenée* quand le Roy s'en sert.

Six pains, 11 fr.; six bouteilles de vin valant un settier, pinte, 4 liv., 8 fr. Le Patissier bouche donne vingt grands biscuits à 8 fr. pièce, 8 liv.; six douzaines de petits choux, 3 liv. Les Officiers de Paneterie bouche donnent six paquets de confiture seiches de 3 liv. Six paquets de pastilles de 3 liv. Six oranges de Portugal de 30 fr.

Les jours maigres, le Patissier augmente un pâté de poires de bon Chrétien, de 40 fr.; un pâté d'œufs brouïllez, 40 fr.; deux grandes tourtes de

fromage à la crême, 3 liv.; deux grands gâteaux de crême, 40 fr.; vingt-quatre talmouzes, 48 fr.; vingt-quatre brioches, 48 fr. On porte encore six douzaines de pains et six douzaines de bouteilles de vin, sur deux chevaux fournis par les Boulangers et par les Marchands de vin.

Par un valet de chambre de Louis XIV.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS.

⁎ Un journal prétendait il y a quelques jours, que l'on s'occupait sérieusement, à l'intendance de la liste civile, du plan et des devis pour l'achèvement du Louvre. Cette nouvelle n'est-elle pas controuvée? et est-il possible que l'on se propose réellement de mener à fin ce palais qui semblait vouloir rester éternellement inachevé, comme un témoignage irrécusable de notre faiblesse et de notre inconstance?

⁎ M. le ministre des travaux publics vient de faire dresser tous les devis nécessaires pour appuyer un projet de loi qu'il compte présenter à la reprise de la session. Ce projet a pour but la translation de la bibliothèque Royale, de la rue Richelieu à la place Dauphine. Tous les immeubles compris entre le terre-plein du Pont-Neuf, le quai de l'Horloge, la rue du Harlay et le quai des Orfévres, seraient acquis par l'Etat et affectés, à l'aide de constructions nouvelles, à cette destination. Tant de questions se présentent au seul énoncé de ce projet, qu'il serait téméraire de les discuter en ce moment. Contentons-nous de faire observer que, dans la position nouvelle où l'on voudrait établir la bibliothèque royale, elle aurait pour voisines trois bibliothèques qui ne manquent pas d'importance : la bibliothèque Mazarine (nous pourrions ajouter celle de l'Institut), la bibliothèque Sainte-Geneviève, et celle de l'Hôtel-de-ville.

⁎ Mademoiselle de Dietz, la célèbre pianiste dont *le dilettantisme* parisien est momentanément privé, a reçu l'accueil le plus flatteur à la cour de Bavière où se pressait l'élite des diverses cours d'Allemagne. Déjà, sur sa route, les distinctions les plus agréables lui avaient été prodiguées par les sociétés musicales des villes où elle passait. A Ausbourg, entre autres, elle a été l'objet d'une très-brillante sérénade, et les accents de ses auteurs favoris sont venus réjouir ses oreilles. Aussitôt que la reine de Bavière lui aura permis de se retirer, elle donnera quelques concerts pour les pauvres, puis elle nous reviendra vers le milieu de novembre.

⁎ Le manuscrit de l'*Héritage du mal* vient d'être acheté par l'éditeur Barba, et en ce moment, il est sous presse. Le bruit court que le directeur du second Théâtre-Français veut pareillement faire représenter sur la scène de l'Odéon, le *Clotaire* de Camille Bernay. M. Lireux a déjà dans ses mains le *Pseudonyme*, comédie en un acte et en vers, que Bernay devait d'abord traiter en prose, et publier dans la *France littéraire*. Cette pièce ne tardera sans doute pas à être représentée.

*** Une question d'art fort intéressante a été soulevée par le congrès scientifique de Strasbourg, dans sa séance du 6 octobre. Nous croyons devoir extraire du procès-verbal les détails suivants :

La parole est à M. le chevalier Bard pour la lecture du rapport de la commission chargée de l'examen de la question : « Quel serait le meilleur système de restauration du chœur de la cathédrale de Strasbourg? »

Voici ses conclusions : 1° conserver à l'abside les proportions existantes; 2° maintenir aux restaurations à faire le caractère du type romano-byzantin de transition, accusé dans les croisillons: 3° remplacer l'autel majeur actuel pa un autel puisé dans l'école byzantine orientale, c'est-à-dire par la table de marbre soutenue par quatre colonnettes, 4° donner au chœur des stalles d'un style meilleur, et un siége pontifical copié sur celui des basiliques d'Italie ; 5° couvrir toute la partie de la voûte absidaire d'une fresque à fond d'or.

Cette restauration devra être complétée par l'ornementation peinte de la coupole et l'emploi de la fresque à fond d'or avec représentation des quatre évangélistes symbolisés par leurs attributs respectifs.

M. Friederich, sculpteur à Strasbourg, voudrait que le chœur fût établi dans des conditions d'harmonie avec la nef. Il repousse les idées byzantines, et il expose que si l'on ne veut pas harmonier entre elles les différentes parties de l'église, on ferait aussi bien de laisser subsister l'ignoble boiserie actuelle qui, après tout, a aussi son type historique, le type de Louis XV.

M. le chevalier Bard répond que l'église chrétienne la plus complète est celle qui réunit les différents styles de l'architecture chrétienne. Quant au style de Louis XV, il ne saurait avoir rien de commun avec les types architecturaux du christianisme.

M. Schnaze rappelle que l'architecte de la nef semble avoir voulu tenir compte de l'existence d'un chœur byzantin, car il a donné à cette nef des proportions différentes de celles usitées dans les églises dites gothiques. MM. Bégin et de Lavalette appuient le projet de la commission. M. Mozelin croit que l'autel majeur pourrait être dans le style du quatorzième siècle, afin d'être approprié à la nef. Le rapport de la commission est adopté.

*** Nos *dilettanti* se demandent pourquoi l'administration du théâtre des Italiens n'a pas profité de la présence de Rubini à Paris pour l'engager de nouveau. On parle à voix basse d'obstacles d'une nature si singulière que nous n'avons point voulu y croire. Il nous paraît imposible qu'une rivalité appuyée sur d'aussi incroyables motifs puisse fermer à Rubini l'entrée d'une scène qu'il a illustrée. Nous ignorons encore qu'elle sera l'issue de ce conflit; mais il nous semble de la plus immédiate utilité non-seulement que Rubini soit rengagé, mais encore qu'il soit attaché comme professeur à la classe de chant au Conservatoire. C'est à peu près l'unique moyen d'importer complétement en France, la supériorité incontestable de la méthode italienne.

*** C'est dans un mois que l'académie des Beaux-Arts nommera le successeur de Chérubini. Pourquoi ne pas profiter de cette occasion pour nous rendre

Rossini? En tous cas, la lutte s'ouvrira probablement entre MM. Meyerbeer et Hector Berlioz.

*** Parmi les nouvelles pièces qui ont été reçues par le second Théâtre-Français, on compte *le Corsaire*, poëme dramatique en sept tableaux, imité de lord Byron, par MM. Hipp. Lucas et Evariste Boulay-Paty. Ce dernier s'était déjà fait connaître par un volume de vers publié sous le titre d'*Elie Mariaker*, et par une ode sur l'arc de triomphe, que l'académie a couronnée.

*** On a remarqué avec peine que M. Raoul-Rochette dans son rapport sur les grands prix de l'école des Beaux-Arts et du Conservatoire de musique, et sur les envois de Rome, avait glissé sur la page inachevée de M. Papety. Le savant académicien aurait dû, ce nous semble, ne pas reculer devant la tâche utile qui se présentait à lui; personne ne l'aurait blâmé d'avoir signalé les défauts de cette œuvre, pourvu toutefois qu'il en ait reconnu les beautés. C'était une excellente occasion de mettre ce jeune peintre en garde contre l'enivrement de son premier succès; tandis que le silence ne profite à personne et quelquefois blesse tout le monde.

Les architectes de Paris ont rarement été plus occupés qu'en ce moment. M. Hittorf est en train de faire placer les vastes rampes qui conduiront au portique de la nouvelle église de Saint-Vincent-de-Paule. MM. Lesueur, Godde et Lucien Vancléemputt, n'ont sans doute pas interrompu, pour longtemps, les travaux qui doivent mener à fin la construction des parties supplémentaires de l'Hôtel-de-Ville. MM. Duban et Viollet-Leduc poussent avec une grande activité la restauration de la Sainte-Chapelle; ils songent en outre à isoler et à réparer le Palais-de-Justice. M. Vaudoyer construit un corps de logis additionnel, dans la seconde cour de l'Institut. M. Gadde restaure la curieuse église de Saint-Severin, où M. Hipp. Flandrin a exécuté des fresques très-remarquables de style et de composition. Elles se trouvent dans une chapelle consacrée à saint Jean, et retracent les principaux traits de la vie du célèbre évangéliste. M. de Gisors a déjà commencé les travaux relatifs à l'érection d'une nouvelle école normale, et s'efforce de neutraliser le mauvais choix de l'emplacement. Il est malheureux que l'on n'ait pas d'abord sondé le terrain avant de songer à y élever une construction aussi importante. On aurait vu que les catacombes ne permettaient guère d'y jeter des fondations profondes; en tout cas, on aurait conclu en toute connaissance de cause; et le prix de l'acquisition aurait pu être baissé en proportion des obstacles que l'on aurait découverts d'avance. M. Debret a fait reprendre les travaux de restauration qu'il avait commencés dans l'église de Saint-Denis, et que les attaques inconsidérées des archéologues purs lui avaient fait interrompre; ce même architecte restaure en ce moment le Conservatoire de musique, ou plutôt il y adapte une nouvelle façade, de style très-simple, mais beaucoup plus convenable que la façade primitive. MM. de Visconti et Pradier achèvent le monument de Molière, il sera probablement découvert avant peu. Terminons cette liste de travaux d'architecture, en mentionnant un très-remarquable projet de bibliothèque exécuté par M. Labrouste, dont tous les hommes spéciaux ont admiré le projet de pri-

son pour la ville d'Alexandrie en Piémont. Il est malheureux que ce plan de bibliothèque ait une destination qui le condamne peut-être à n'être jamais réalisé. Il a été fait dans le but de recevoir le matériel et le personnel de la bibliothèque de Sainte-Geneviève; or, il est peu probable que les Chambres se laisseront séduire par la beauté des plans de l'architecte, au point de sacrifier, pour les suivre, un local fort convenable qu'une somme de 600,000 fr. suffirait à remettre complétement en état, tandis qu'il faudrait peut-être plusieurs millions pour exécuter le projet de M. Labrouste. Du reste, nous l'avouons, il pourrait seul nous consoler de la perte des galeries que les génovefains avaient fait construire.

*** On achève en ce moment les deux colonnes qui s'élèvent de chaque côté de la barrière du Trône : la ville a voté des fonds. L'éléphant colossal qui était destiné à la place de la Bastille, doit être restauré et posé au milieu du rond-point qui se trouve à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine.

*** La statue de Henri IV, qui était exposée au milieu de la cour du Louvre depuis le 15 mars, jour de l'ouverture du Salon de 1842, a été enfin expédiée pour Pau, où tout est prêt pour l'ériger sur la place Royale de cette ville. Cette production fait sans doute honneur à la patience et à la délicatesse du ciseau de M. Raggi; mais ne manque-t-elle pas de grandiose et d'effet? En outre, le geste de Henri IV, son casque déposé à ses pieds, la gerbe couchée derrière lui, tout ne semble-t-il pas indiquer qu'au lieu d'annoncer à ses capitaines son désir de marcher au secours de Henri III, il leur apprend que la guerre est achevée, et qu'ils vont pouvoir jouir enfin des douceurs de la paix?

*** On sait que la république vénézuélienne veut faire transporter solennellement à Caracas les dépouilles mortelles de Simon Bolivar, mort presque en exil à Lima. Le représentant de Vénézuéla à Paris a été chargé de faire un choix parmi l'élite de nos artistes décorateurs, pour l'exécution de cette cérémonie. Cet important travail a été confié à MM. Séchan, Desplechin et Diéterle : les travaux de ces artistes sont terminés. Henri TRIANON.

SIMPLES LETTRES.

L'Héritage du mal, par Camille Bernay. — *Falstaff*, par MM. Vaquerie et Meurice.

La dernière fois que je vous écrivis, monsieur, je vous disais une mort bien triste, la mort d'un poëte enlevé, dès le premier début, à ses travaux, à son avenir, à sa gloire. La tombe de Camille Bernay s'était à peine fermée; la croix de bois n'avait pas encore disparu, sur laquelle le honteux pinceau des entreprises affamées venait de tracer à la hâte : Camille *Bernet*, poëte; et nous, ses amis, nous nous nous demandions avec douleur si nous garderions seuls le secret de tant de nobles facultés éteintes. Depuis ce jour, quatre mois se sont écoulés, le secret est sorti du milieu de nous, le théâtre de l'Odéon s'est chargé

de l'apprendre au monde littéraire, et, le soir même de sa réouverture, son affiche annonçait sous le patronage de Molière et de l'*Ecole des femmes*, un drame posthume en quatre actes : l'*Héritage du mal*.

Du reste, c'est au directeur de l'Odéon que nous en devons la reconnaissance entière. Si l'Odéon a joué la pièce de Camille Bernay, c'est que la volonté du directeur a prévalu, et qu'il en a cru avant tout ses généreuses sympathies. Je dois le dire: le comité de lecture, par un de ces malentendus qui n'arrivent jamais d'ailleurs que sur des œuvres d'une haute portée, (la médiocrité ne soulève pas de telles contradictions), le comité de lecture avait refusé l'*Héritage du mal*. Peut-être, oubliant plus tard des débats intérieurs dont le poëte avait innocemment porté la peine, se fût-il porté de lui-même à évoquer une seconde fois la pièce à sa barre, du moins ne l'avait-il pas fait encore, quand M. d'Epagny résigna en d'autres mains l'administration du théâtre, et que M. Lireux accepta courageusement la succession.

Le nouveau directeur faisait partie de ce même comité qui avait condamné l'*Héritage du mal*, mais personne n'avait élevé la voix avec plus de chaleur que lui, pour soutenir le singulier mérite de l'ouvrage. Maître du théâtre, il se souvint de ses convictions, écrivit une lettre à Camille, lui demanda son drame, l'invita cependant à tenir compte des objetions du comité opposant, et, nul doute que si Camille se fût hâté de rapporter sa pièce ainsi retouchée, l'*Héritage du mal* n'eût été joué avant la clôture du théâtre. Qui sait même, car les choses se suivent par une déduction étroitement logique, qui sait si le pauvre poëte, touchant six mois plus tôt au but désiré, ne serait pas encore un des nôtres à cette heure? Qui sait ce qu'aurait pu ajouter de jours à cette vie précocement consumée, le succès, la confiance, la prise de possession de l'avenir?

Camille Bernay mourut. De quelle mort? Je vous l'ai dit; ou plutôt je n'ai pas su vous le dire ; mais à coup sûr le chagrin de sa pièce toujours différée entra pour une grande part dans ce mal inconnu, et la représentation d'*Agrippine* jetée inopinément à la traverse de ses plus prochaines espérances, après tant de coups successifs, faut-il le croire? lui porta le dernier.

Mon père, mes drames!... murmurait-il dans sa douloureuse agonie! Mon père, mes drames!... et ce suprême vœu, que nous répétions tous en suivant le triste char, le directeur de l'Odéon s'apprêtait pieusement à le remplir ; il le promettait à sa tombe.

Vous voyez, monsieur, qu'il a tenu sa promesse. Un mois s'était écoulé; un mois encore, et le second Théâtre-Français allait rouvrir ses portes; les rôles se distribuent, les répétitions commencent; le directeur veut un succès pour le drame et pour ses artistes. Il faut que la pièce soit représentée de manière à montrer, dès le premier soir, quel ensemble de talents la scène de l'Odéon offre à la jeune littérature. Un rôle admirable porte à lui seul les destinées du premier acte; trois acteurs y sont essayés tour à tour; un autre, quoique secondaire, traverse la pièce dans une posture singulière et hardie; le directeur ne se contente ni de l'intelligence inexpérimentée d'un débutant, ni du talent mûr et calme d'un de ses plus laborieux sociétaires, il veut celui de tous qui peut le

plus oser, parce que le public a foi en lui, et qu'il l'aime pour sa verve, pour son nom, double et glorieux héritage de son père; le directeur met la main à tout, il est à tout, conseille l'acteur aux répétitions, donne lui-même le dessin des décors, surveille et fait exécuter avec soin celui des costumes; la pièce se donne enfin, elle a son jour et son public. La seconde scène française prend enfin aux yeux de tous ses titres de noblesse littéraire.

Que voulez-vous? Je suis suspect de partialité, peut-être : j'aimais Camille ; mais si l'amitié me rend indulgent à ceux que je chéris, comme j'ai besoin qu'ils le soient pour moi-même, jamais elle ne m'a rendu aveugle sur ces côtés défectueux qui trahissent toujours par quelque endroit l'imperfection humaine. Ce qui manquait à Bernay, je vais vous le dire : la lente initiation des études premières, la mesure, cette sorte de politesse qui sent si bien l'homme délicat, et le substitue à propos à l'auteur passionné. Ce qui lui manquait, c'était l'expérience pratique, et comment l'eût-il acquise dès le début? La science de la scène, de ses conditions, de ce que comportent ses étroites limites et de ce qu'elles rejettent. Ai-je assez censuré maintenant pour donner plus d'autorité à mes éloges? Eh bien, tenez compte de ces réserves, et imaginez la plus belle, la plus riche, la plus généreuse de toutes les organisations poétiques. Une sève de talents exubérante, une fougue dans la pensée qui l'emportait d'un seul bond à l'extrémité de toute chose ; mais aussi une parfaite rectitude de sens qui ne lui permettait pas de passer outre, une égale puissance pour le rire comme pour la terreur, le drame jusqu'aux plus sombres effets de la fatalité antique, la comédie jusqu'à la brillante et bouffonne fantaisie de Regnard, une faculté d'idéalisation merveilleuse pour agrandir ses personnages dans des proportions héroïques et tout élever à la poésie, une faculté de colère et d'émotion telle qu'on ne saurait la rencontrer ailleurs, partout de merveilleux élans tirés de son propre fonds; partout la sincérité, nulle part l'emphase ou l'afféterie, les entrailles d'un lion dans le corps d'un poëte, voilà l'auteur de l'*Héritage du mal*; jugez de l'œuvre qu'il eût pu nous donner un jour, si Dieu lui eût prêté plus longtemps la vie ; jugez déjà des belles parties du drame que nous avons vu représenter.

Ajoutez que ce drame est tout à fait conçu dans la manière du poëte. Il est héroïque, il est terrible, et se pose à chaque instant ces singuliers dilemmes où se joue la tragédie du vieux Corneille. L'héritage du crime pèse sur la tête innocente de Fergus. Il aimait Edma, la veuve de Raoül, son cousin, de Raoül le parricide; il entourait de tendresse et de vénération la glorieuse vieillesse de Dunkan, son père. Un jour, un homme vient, qui dit un mot à l'oreille du noble comte, et aussitôt le comte fait éloigner toute sa suite. Qu'y a-t-il donc derrière cet homme et derrière sa terrible influence? Un meurtre qu'il a conseillé, un meurtre qu'il a commis, un meurtre sur lequel Dunkan a bâti sa fortune. Ce n'est pas le fils qui a tué son père, c'est le frère qui a tué son aîné, c'est le comte de Lanark, honoré et puissant, qui a usurpé par l'assassinat, la grandeur de son frère.

Les deux complices ne sont qu'un instant en présence, et aussitôt ils se

querellent, le comte menace le valet, mais le valet d'un seul mot terrasse le maître; il lui rappelle que c'est aujourd'hui le jour anniversaire de la mort de sa victime. Dunkan frisonne, il a reconnu la fatalité; ses années ont été mesurées sur celles de son frère, et le 6 mars doit emporter le comte de Lanark, comme il a emporté son aîné. Avant de mourir, Dunkan confesse son crime à Fergus, et lui fait jurer de garder ce terrible secret. Fergus, jure sur le salut de son âme éternelle ; encore un jour, il saura ce que pèse le fardeau d'un tel secret et d'un tel serment.

Raoül que l'on croyait mort, est revenu pour tirer vengeance de ses misères. Il arrive, et maudit les funérailles de Dunkan, tandis que Fergus agenouillé implore la miséricorde de Dieu sur son père coupable. Bientôt Fergus et Raoül se trouveront face à face; Raoül a demandé un rendez-vous à celle qui se croyait sa veuve; Fergus attiré au même lieu par une lettre sans nom, survient pour entrevoir sa fiancée dans les embrassements d'un homme inconnu, il s'avance, il a reconnu Raoül, et recule épouvanté comme devant une apparition menaçante ; il ne s'est pas trompé, c'est bien Raoül ; mais Raoül vivant, qui lui crie de tirer son épée. Fergus refuse; il ne veut pas tuer le fils, comme son père a tué le père. Raoül impatient lui répète jusqu'à trois fois de se mettre en garde; irrité jusqu'à la fureur, il lève son épée. Edma se précipite au-devant du coup qui reste suspendu; mais Donald, le traître Donald, qui a tout épié en secret, accourt avec les hommes du château, il fait saisir Raoül le parricide ; maintenant Fergus est tombé aussi bien que Dunkan entre les mains de la malice de Donald; car on va juger Raoül, et il faut bien acheter le silence du complice.

Le reste de la pièce se développe simplement, largement, sur cette double question sans cesse proposée à Fergus par sa conscience. Doit-il laisser condamner Raoül innocent? doit-il condamner la mémoire de son père, et trahir la parole jurée? Un seul moyen se présente à lui, faire évader Raoül, et lui proposer la vie sauve; mais ce qu'il n'a pas prévu, c'est que Raoül refuse, dans une scène admirable, une scène tout à fait digne de Corneille. Raoül refuse; parce qu'il n'a que faire de la vie, parce que c'est l'honneur qu'il redemande. En vain Fergus cherche-t-il à l'ébranler en lui rendant son Edma, en vain tombe-t-il lui-même aux pieds de son ennemi pour le supplier de vivre; Raoül demeure inébranlable; si Fergus veut le sauver, il faut qu'il le sauve malgré lui.

En effet, Donald se charge d'enlever Raoül de sa prison, il l'enlève endormi par l'effet d'un puissant narcotique; mais Raoül qui s'éveille libre, s'indigne de la trahison. Edma essaye de le retenir à l'aide de ses varlets, il se fait jour à travers leur troupe, il rentre inattendu dans le château de Fergus, pour demander de nouveau des juges avec une obstination sublime.

Fergus, atterré de ce retour, comprend qu'il est inutile de soutenir plus longtemps la lutte contre la destinée. Sa résolution est prise ; il laisse paraître Raoül devant le tribunal assemblé. Pour lui, il appelle son fou, se fait apporter un flacon mystérieux, commence par régler ses comptes avec Donald, et le tue. Au même instant, les juges sortent de la salle du conseil, Raoül vient d'être

condamné; Fergus demande la sentence, on la lui donne, il la déchire, se déclare coupable lui-même, et tombe foudroyé par le poison, tandis que le pauvre fou s'apprête à mourir sur le corps de son maître.

Voilà ce drame, et je vous demande à présent, monsieur, si vous n'avez pas rencontré là les éléments d'un drame admirable. Pour moi, j'ai vu la pièce à la première représentation, et n'ai plus voulu la revoir. C'est une soirée, qui m'a fait mal. Tant de talent! tant de génie! et déjà l'avenir clos pour jamais! La postérité qui commence pour un poëte de vingt-huit ans! tout un abîme entre l'auteur mort d'hier et ses contemporains qui semblent déjà le regarder à la distance des siècles! et puis, que voulez-vous? La pièce a peut-être été jouée trop tôt. Le public contemporain, comme je vous le disais tout à l'heure, n'avait pas encore eu le loisir de s'apprêter à son rôle de juste juge. Il a écouté, comme s'il s'agissait d'une œuvre de tous les jours. Il n'a pas pris la peine de dégager le drame lui-même de ses accessoires et de sa mise en scène. Il n'en a pas pesé la poésie avec le respect qu'il devait, non pas à un mort, mais à un talent supérieur, qui va de pair avec nos plus nobles talents. Il a applaudi, comment ne l'eût-il pas fait devant tant de mouvements héroïques et de sublimes péripéties? seulement, il n'a pas semblé s'apercevoir que celui dont il jugeait le drame, ne pouvait plus en appeler de Philippe distrait à Philippe attentif. Remarquez-bien, je vous prie, dans quel sens j'écris ce mot distrait. Le public a pensé qu'il y allait pour lui d'un simple amusement, et il a pris la représentation au point de vue de son propre plaisir; j'aurais voulu, je demande peut-être là l'impossible, qu'il accordât à un jeune poëte mort, ce qu'il accorde si bien à nos vieux maîtres tragiques, qu'il entendît l'*Héritage du mal* pour s'instruire et pour admirer; non pas pour assister à l'ouverture du théâtre, et prononcer négligemment oui ou non, sur le succès de la soirée.

Qu'importe? L'Odéon n'en a pas moins bien mérité de la littérature, et, comme un bienfait n'est jamais perdu, il s'est trouvé, enretour, qu'il ouvrait sa saison d'hiver par une œuvre éminente, la plus considérable assurément qu'ait produite le drame moderne, en dehors du théâtre de l'auteur de *Ruy-Blas*. Ce n'est pas tout, monsieur, la soirée de l'*Héritage du mal* a eu aussi son lendemain. Shakespeare qui avait prêté je ne sais quoi de son Hamlet à la physionomie du mélancolique et désespéré Fergus, a prêté tout à fait son joyeux Falstaff à deux jeunes poëtes qui nous l'ont montré sur la scène. Mais quel Falstaff, me direz vous? celui des deux *Henry*, l'hôte monstrueux de la taverne d'East-Cheap, , l'effronté raccoleur qui amène un si chétif bataillon au secours de son roi, le futur ministre, déchu en un moment de toutes ses espérances. Ce sont là les trois phases diverses dont MM. Meurice et Vaquerie ont fait les trois actes de leur *Falstaff*. Otez toute l'action historique et grandiose des deux drames de Shakespeare; commencez à la burlesque mésaventure de Falstaff, battu et volé par son cher Henri; rajeunissez madame Quickly, faites-en une jeune fille amoureuse, en secret, du beau prince de Galles, concluez, comme je vous l'ai dit plus haut, par le châtiment du vieux sir John, vous avez l'exposition, le lien et le dénoûment, vous avez toute la comédie; toute la comédie,

moins le dialogue, moins la poésie partant, et la poésie est de bonne race dans le nouveau *Falstaff*; poésie franche et ferme, bien posée, bien attaquée, ferme à la rime, et toute prête à prendre l'essor vers les hautes régions lyriques. Si deux jeunes poëtes, qui sont vraiment poëtes, n'avaient pas quelque chose de mieux à faire que des traductions, je leur demanderais volontiers un second Falstaff, celui des *Joyeuses commères;* mais j'aime mieux les attendre à un drame d'invention pure. J'estime un beau portrait; je mets le tableau d'histoire à plus haut prix.

Le succès de *Falstaff* a été complet. Le public, malgré la délicatesse de ses scrupules littéraires, n'a pas trop osé se regimber contre la boutade un peu brutale du grand Shakespeare. Il est vrai que L. Monrose lui était venu réciter certain prologue sentant assez son cavalier et son gentilhomme. Le bon public a compris sur le champ qu'on l'admettait à un divertissement de gens d'esprit; aussi s'est-il tenu étroitement sur ses gardes, et n'a-t-il pas voulu faire mauvaise contenance, de peur d'être pris en flagrant délit de roture intellectuelle. Grâce à cette sage défiance de lui-même, les choses se sont passées au mieux pour tout le monde. Eh! mon Dieu, croyez-vous, je vous prie, qu'il n'entre pas beaucoup de ce doute précieux dans l'admiration que notre parterre rapporte aujourd'hui, par réminiscence, à l'ancienne tragédie?

Monrose a parfaitement créé le rôle de Falstaff, comme il avait habilement rendu celui de Donald dans l'*Héritage du mal*. Tous d'ailleurs méritent des éloges dans la comédie comme dans le drame. Pour ceux du drame, je leur garde la reconnaissance que leur devrait le poëte, et dont je serais heureux d'acquitter la dette en mémoire de lui. Ed. THIERRY.

Académie royale de Musique. — Théâtre-Italien. — Opéra-Comique.

Mercredi dernier, il y avait intermède polonais à l'Opéra. M. et madame Turcznowick, premiers danseurs du théâtre de Varsovie, ont exécuté une krakoviah, une mazurek et une mazurka, dans les divertissements du *Diable amoureux*. Les deux danseurs avaient le costume national. Madame Turcznowick est une charmante personne, pleine d'entrain et de vivacité. Le pas de krakoviah a généralement plu, et les applaudissements n'ont pas manqué, et ont recommencé plus vifs encore au deuxième acte, dans la mazureck, où madame Turcznowick a fait preuve de grâce et de légèreté. Enfin la mazurka, dansée par les deux époux et par douze sujets de l'Académie royale de musique, transformés en Polonais, a déterminé le succès de cet intermède étranger. Les danses sont, avant tout, fort gaies et fort animées. Le frappement des pieds, le cliquetis des éperons, la position des bras sur les hanches, les inclinations de tête, donnent à ces différents pas un caractère tout septentrional, que nous avait révélé dans mademoiselle Essler, et que nous avons été charmés de juger sur l'exécution des nationaux eux-mêmes. L'ensemble a été parfait.

Parler du *Diable amoureux*, et rappeler les beautés de ce ballet, ce serait

tomber dans des redites. Madame Pauline Leroux est toujours un charmant lutin et un démon très-dramatique dans l'occasion.

Les nouveaux débuts de M. Canaple, dans Guillaume Tell, donnent lieu à de vives polémiques. M. Canaple, appelé à jouer le rôle de basse dans le *Vaisseau-fantôme*, compte de chauds admirateurs et des ennemis acharnés. Sa voix est belle, large et pure. L'émotion, peut-être, l'a rendue inégale pendant le cours de cette représentation où tous les regards se portaient sur le débutant. M. Canaple n'attaque pas toujours la note avec justesse, et souvent sa voix ne prend de l'assurance que dans les phrases de *medium*. Pour notre part, nous savons gré au chanteur d'avoir dit le rôle de Guillaume Tell comme il est écrit. C'est une de ces qualités dont tout le monde n'est pas pourvu. Avec du travail, et en cherchant à donner du moelleux à sa diction, M. Canaple nous fera sans doute regretter moins Alizard.

Madame Dorus Gras a chanté le rôle de Mathilde avec perfection ; sa vocalisation est toujours aussi brillante, aussi irréprochable, et sa voix semble avoir plus de dramatique que par le passé. Elle a ému la salle entière dans son air et dans le duo du deuxième acte, où Duprez, lui aussi, a fait merveille. On se retrouvait aux beaux jours de l'Opéra, et il semblait que Guillaume Tell fût une nouveauté. Privilége du talent.

Quelques journaux ont parlé d'un engagement offert à mademoiselle Méquillet par la direction du théâtre Italien ; nous n'y croyons pas. Le personnel des cantatrices est complet à ce théâtre, et la rentrée de madame Viardot-Garcia suffit aux espérances des dilettante. Et, puisque nous en sommes sur le théâtre Italien, nous dirons l'effet qu'a produit sa réouverture. Trois opéras ont été représentés, *Lucia di Lamermoor*, la *Sonnambula* et *Semiramide*. Donizetti, Bellini et Rossini ont tour à tour été applaudis. Madame Persiani, la Lucia et la Amina, est plus ravissante que jamais. Avec elle, cette tendre élégie, qu'on nomme la *Sonnambula*, va au cœur et touche l'âme jusqu'au fond. Mademoiselle Grisi s'est trouvée heureuse sans doute d'avoir près d'elle un Arsace tel que madame Viardot-Garcia. Elle s'est surpassée, et le fameux duo n'a pas manqué de faire sur les spectateurs son impression accoutumée. Madame Viardot-Garcia a dans la voix comme des éclairs de génie, et nous voudrions lui voir diriger ses études du côté de la vocalise, afin de faire disparaître quelques inégalités de diction qui nuisent à ses moyens dramatiques. Si madame Viardot-Garcia chante le *Barbier de Séville*, c'est dans ce rôle surtout qu'elle devra se laisser aller à la désinvolture rossinienne, et rompre certaines inflexibilités de sa voix. Quant à mademoiselle Grisi, elle est toujours la belle et fière *Semiramide;* et la scène du trône est pour elle un véritable triomphe.

Il eut été cruel de ne point revoir sur notre scène italienne Tamburini, qui a fait faute au théâtre de Londres. Tamburini n'a perdu aucune de ses excellentes qualités; sa voix est toujours aussi ronde ; sa manière de chanter est toujours aussi large. Il a malheureusement conservé son amour immodéré pour les trilles, et nous lui en voulons d'autant plus que sa voix gagne beaucoup à chanter la note seule, et que, d'ailleurs, l'abus des fioritures ôte à la musique

son caractère. Mario, faible dans la Lucia, a repris sa revanche dans la Sonnambula. Mais pourquoi Mario chante-t-il presque toujours dans un mouvement plus lent que ne le veut le compositeur? pourquoi, dans le finale de la Lucia, par exemple, renchérir encore sur l'*andante?* La voix fraîche et vibrante de ce jeune ténor ne demande au contraire qu'à être rompue à la vivacité pour être parfaite, et le jour où Mario sera parvenu à dominer sa voix sans la ralentir, si l'on peut dire ainsi, il deviendra un chanteur accompli. Morelli, plus encore que Mario, mérite ce reproche, et comme lui, il possède un instrument excellent qu'il lui reste à perfectionner. Toutes les fois que nous l'entendons, nous nous écrions : Il y a là l'étoffe d'un grand chanteur. Il est temps cependant que cet espoir se réalise. Quelques efforts, quelques travaux consciencieux, et tout sera dit. Mirate est le même que l'année dernière, et la somme de ses progrès est si minime que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Les chœurs sont satisfaisants, et l'exécution de Semiramide, en particulier, s'est ressentie de l'augmentation du nombre des choristes. Lablache père est toujours indisposé, mais si légèrement qu'on espère le voir reparaître dans quelques jours.

L'Opéra-Comique va faire marcher de conserve deux solides vaisseaux, le *Code noir* et le *Roi d'Yvetot*. MM. Adam et Clapisson, à l'heure qu'il est, sont deux colonnes du théâtre Favart. Le Code noir est un succès mérité, le Roi d'Yvetot aura un cours considérable de représentations. L'hiver se présente bien pour M. Crosnier, qui devrait bien chercher une basse quelque part, une basse capable de se placer à côté de madame Rossi-Caccia, de MM. Royer et Masset.

Nous rendrons compte du Roi d'Yvetot, après une seconde audition, et nous terminerons ce bulletin musical en constatant le succès du *Fou d'amour* et de *Nina la brune*, deux romances de mademoiselle Puget. La première est d'un style simple et dramatique à la fois; la seconde marche de front avec le *Rocher de Saint-Malo* et *Ma Bretagne.*

Aug. C.

Une comédie en cinq actes de M. Scribe, a été lue dernièrement aux sociétaires de la Comédie-Française; on n'en connaît pas encore le titre, on sait seulement que le sujet appartient à l'histoire d'Angleterre. Ce sera encore une pièce, ou plutôt une fantaisie historique comme le *Verre d'eau.* Rien de nouveau, d'ailleurs, au théâtre de la rue Richelieu, si ce n'est la fameuse représentation de Monrose père.

Le *Gymnase* nous a donné un petit vaudeville en un acte. — *Le Prix de vertu.* C'était, sans doute, pour nous montrer sa belle collection de jeunes et jolies actrices. S'il se fût agi du prix de beauté, les auteurs eussent été fort embarrassés au dénouement. Ils ont cependant, dit un cancan de coulisses, éprouvé quelques difficultés pour touver celui de leur pièce. M. Poirson a tenu tête à l'association des auteurs dramatiques. Aujourd'hui ces messieurs reviennent,

c'est un peu tard. Bouffé doit créer quatre rôles cet hiver, et plus de vingt ouvrages ont déjà été reçus.

Odry et Vernet ont terminé leurs représentations. Le théâtre des Variétés, pour les remplacer, a joué trois nouveautés : *les Fiancés d'Herbesheim*, *les Deux Brigadiers* et *un Rêve de Mariée*. Un mot de la dernière. — Une jeune mariée s'avise de rêver de Jean-Baptiste. — C'est un peu hasardé pour le premier jour, disait madame Gibon, — surtout quand on rêve d'un Jean-Baptiste qui embrasse toujours! Heureusement, ce malencontreux personnage, qui se présente d'abord sous les traits d'un sapeur de la garde nationale, puis sous ceux d'un nourrisson, devient un simple petit-neveu, qui ramène la paix dans le ménage et calme l'imagination du marié.

Lafont, dans les *Deux Brigadiers*, est toujours le comédien gai, amusant, caustique, que nous connaissons. Une des mille aventures du cardinal Dubois a fourni à M. Rosier le sujet de cette comédie, écrite avec convenance et esprit. Il s'y trouve une scène de provocation faite de main de maître, et d'un comique parfait.

Levassor est très-curieux sous les traits du *mort fiancé* dans *les Fiancées d'Herbesheim*. Cette pièce, de MM. Lockroy et Arnoult, est un de ces jolis vaudevilles comme en sait faire l'auteur du *Maître d'école*.

Une maîtresse anonyme, de M. Laya, accompagne très-convenablement *l'Omelette fantastique*. Achard et mademoiselle Déjazet sont revenus : cela vaut bien deux pièces nouvelles.

Le succès de *Mathilde*, à la Porte-Saint-Martin, retardera *le Ballet des mille et une nuit*. Le théâtre Beaumarchais et celui du Panthéon sont ouverts, et nous leur souhaitons une longue carrière. L'un et l'autre directeurs ont toute l'activité nécessaire pour mener à bien une entreprise.

Le *Moniteur Indien*, publié par M. Dupeuty-Trahon, a obtenu les suffrages de nos orientalistes les plus distingués. Sous ce titre, qui pourrait induire en erreur, l'ouvrage que M. Dupeuty-Trahon a donné au public est un véritable manuel indispensable aux personnes qui veulent voyager dans l'Inde, ou simplement lire avec fruit, et sans avoir besoin de recherches pénibles, les récits de nos voyageurs les plus célèbres. Le *Moniteur Indien* renferme, avec l'explication des mots asiatiques et européens employés dans l'Inde et les plus utiles à connaître, une multitude de détails de mœurs et de géographie, tout ce qu'on peut désirer savoir sur les productions du pays, sur les poids, mesures et monnaies, sur les autorités publiques et sur les lois. L'ouvrage est rédigé sous la forme de vocabulaire. Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour montrer combien cette publication offre d'intérêt, aujourd'hui surtout que la politique, la science et le commerce appellent plus que jamais tous les regards sur l'Inde.

Ce livre se trouve à Paris, chez Cauët, éditeur, rue Saint-André-des-Arts, 48, et chez Maumus, libraire, rue du Jardinet, 1. Prix : 6 fr.

CHALLAMEL.

DE LA DOMINATION ANGLAISE DANS L'INDE.

Voyage dans l'Inde, par Victor Jacquemont, in-4°.
Tableau politique et statistique de l'empire britannique dans l'Inde,
Par le comte de Biornstierna.
Scenes and characteristics of Hindostan, by Emma Roberts.

« Un mille au-dessous de Clandernagor, une ruine européenne se montre « au-dessus des jungles qui couvrent la rive. Deux beaux dattiers s'élan- « cent dans l'air auprès d'elle. Ce lieu a un caractère singulier de grandeur « et de désolation. Je l'ai visité, je suis monté, au travers des décombres, « sur les murs qui se tiennent encore debout; l'herbe y pousse maintenant : « quelques jeunes pipuls, dont les oiseaux auront déposé les semences, y « enfoncent leurs racines. C'est tout ce qui reste de la grandeur des Fran- « çais dans l'Inde, au siècle dernier. M. Lechevalier, le gouverneur de « Clandernagor, s'était bâti un palais dans ce lieu. De la plateforme qui « existe encore, on voit tout autour les ruines d'un théâtre et de quelques « autres dépendances, dont les traces auront bientôt entièrement disparu. « Quelques toits de chaume sont appuyés contre les murs qui menacent le « moins de tomber, et dessous vivent quelques Brahmanes. C'est la famille « du fermier qui cultive les anciens jardins de Goretti. De nobles allées de « manguiers y étaient tracées jadis, qui menaient à la résidence du gou- « verneur; maintenant ce n'est plus qu'une forêt. »

Je ne sais, mais il me semble que nul Français ne peut lire sans émotion, sans tristesse, ces lignes que le noble et malheureux Jacquemont semble avoir lui-même écrites avec un serrement de cœur; car en dehors de tout sentiment de jalousie mesquine, et tout en rendant justice à des rivaux plus heureux, il doit être permis de regretter, pour notre pays, l'honneur qu'il

a été un moment si près d'enlever à l'Angleterre, l'honneur de porter son drapeau, sa langue, ses lois, ses arts, sa civilisation dans ces immenses contrées où il aurait su peut-être assurer aux populations indigènes une condition meilleure que celle qui leur est faite aujourd'hui.

Et ce qui rend plus pénible surtout ce tableau de la ruine de Goretti, symbole de notre ancienne puissance en Asie, c'est la pensée que la France, semble avoir perdu ce noble esprit d'ambition, ce légitime désir d'expansion et de lointaines conquêtes sur la barbarie, dont, il y a un siècle, elle étati animée.

Jetons un rapide coup d'œil sur ces luttes du passé.

C'était un immense et splendide empire que celui qui a été fondé au seizième siècle par Baber et ses Mogols, vainqueurs dans les plaines de Panniput. Toutefois, à travers cette apparence pleine d'éclat, à côté de ce luxe et de cette pompe qui entouraient le trône de Delhi, se cachaient de nombreux principes de dissolution. L'empire était livré à cette détestable administration que l'on voit partout associée au despotisme oriental. Les princes de la famille royale se livraient entre eux à de sanglants conflits; des lieutenants ambitieux s'agitaient pour conquérir l'indépendance, tandis que les tribus indiennes, lassées du joug étranger, refusaient les subsides et se livraient à la révolte. Malgré ces convulsions fréquentes, Aurengzeb sut conserver encore, par la fermeté de son gouvernement, une apparence d'unité majestueuse à ce grand corps, mais après sa mort, en 1707, la décadence se manifesta avec rapidité. — Aux principes destructeurs qui l'ébranlaient intérieurement vinrent s'ajouter de violentes secousses du dehors, si bien qu'en peu d'années, la décomposition devint complète. Pendant que les vingt-deux petits souverains, qui s'étaient partagé les provinces, s'endormaient au fond de leurs palais dans l'indolence et la débauche, un conquérant persan, Nadir-Shah, franchissait l'Indus, et, après avoir forcé les portes de Delhi, emportait en triomphe d'immenses trésors parmi lesquels figurait ce trône en forme de queue de paon tout resplendissant des plus merveilleuses pierreries [1]. Les Afghans survinrent à leur tour pour accomplir l'œuvre de destruction. Les tribus belliqueuses des Rajpontes rejetèrent le joug musulman. Une bande de soldats mercenaires occupèrent Rohilcund. Les Sicks régnèrent sur l'Indus. Les Jauts répandirent la terreur le long des rives de la Jumna, et, des montagnes qui bordent la côte occidentale de l'Inde, se ruèrent pour porter partout le pillage, les terribles hordes des Mahrattes. C'était une

[1] Ce trône est, dit-on, le même qui décore aujourd'hui le palais de Téhéran. Il comptait alors parmi ses pierreries le fameux diamant *koh i norr, la montagne de lumière*, qui, après d'étranges vicissitudes, se trouvait naguère dans la possession de Runjet-Sing, et orne maintenant l'idole de Jagrenat.

confusion, une anarchie, un chaos épouvantable et dont il était difficile de prévoir le terme.

Les Européens s'étaient jusque-là contentés de trafiquer sous la protection des nababs, dans le territoire desquels étaient situés leurs comptoirs, et cette protection était souvent achetée par bien des vexations. Dupleix, le premier, conçut la grande idée de fonder un empire européen sur les ruines de la monarchie mogole. Esprit vaste et souple, caractère ambitieux et entreprenant, le système qu'il conçut alors est celui que les Anglais adoptèrent eux-mêmes à son exemple. Il vit que les grandes armées dont pouvaient s'entourer les princes de l'Inde, n'étaient pas susceptibles de résister à un corps de troupes européennes; que les Indiens cependant, disciplinés et commandés par d'habiles officiers, feraient de bons soldats, et qu'on pourrait les conquérir les uns par les autres: enfin, qu'il fallait gouverner l'Inde par l'intermédiaire d'un chef purement nominal dont il se réserverait de diriger les mouvements et de dicter le langage.

La mort du grand Nizam Al Muck, en 1748, fournit à Dupleix, dont le génie ne pouvait se restreindre aux bornes étroites d'une régie commerciale, l'occasion de jouer un rôle politique et d'intervenir dans les querelles des princes indigènes. Différents prétendants se disputèrent la vice-royauté du Décan et la Nababie du Carnatic qui en dépendait. Dupleix prit sous sa protection Mirzapha Jung et Chunda Saïb, espérant dominer sous leur nom toute la partie méridionale de la presqu'île. Il leur fournit quelques centaines de soldats français et deux mille cipayes disciplinés à l'européenne. Une bataille fut livrée, et la valeur française décida de la victoire. Le Carnatie passa sous la puissance des vainqueurs, et au bout de quelques mois de guerre et de négociations, le Décan fut à son tour subjugué : le succès était complet. Pondichéry fut alors le théâtre de la joie et des fêtes. Dupleix, revêtu d'un splendide costume oriental, entra dans la ville en grande pompe, porté dans le même palanquin que son allié le Nizam. Au bruit de l'artillerie et au son des cloches, il proclama Mirzafa Jung, vice-roi du Décan, lui présenta le *nuzzer* et lui fit prêter serment de fidélité par tous les chefs indiens qui l'avaient suivi. Mirzapha Jung, à son tour, proclama Dupleix gouverneur de tous les pays situés depuis le cap Comorin jusqu'à la rivière Kristna ; Pondichéry devint la seule ville du Carnatie, ayant droit de battre monnaie, et une partie des trésors amassés par les anciens dominateurs passèrent dans les coffres du gouverneur français : trente millions d'hommes se trouvèrent soumis au pouvoir absolu de Dupleix, devenu ainsi l'un des plus grands potentats de l'Inde.

Pour frapper plus vivement l'imagination des peuples de l'Inde, Dupleix fit élever une colonne sur laquelle furent gravées en quatre langues des

inscriptions destinées à proclamer ses succès, et ce monument triomphal devait servir de centre à une ville appelée *Dupleix Fateabad*, c'est-à-dire *la ville de la victoire de Dupleix.*

Les Anglais, établis à Madras, avaient tenté quelques faibles efforts pour s'opposer au succès de la compagnie française, mais les domaines de Mohamed Ali, qu'ils avaient reconnu comme Nabab du Carnatie, se trouvaient réduits à la ville de Tritchinopoly, et encore cette ville se trouvait-elle investie par Chunda Saïb et les Français. Déconsidérés dans l'esprit des indigènes par de précédents revers, voyant leurs forces militaires réduites à un très-petit nombre d'hommes et se trouvant d'ailleurs pour ainsi dire sans chefs à la suite du départ du major Laurence, ils désespéraient de la fortune, quand parut sur la scène un jeune homme jusqu'alors obscur, ou seulement connu par son caractère intraitable et hargneux, qui fit changer la face des événements. Ce jeune homme s'appelait Clive. Il fit voir la nécessité de payer d'audace ou de se résigner à périr, et par cet ascendant naturel aux esprits supérieurs, il inspira une telle confiance qu'on mit aussitôt sous ses ordres deux cents soldats anglais et trois cents cipayes. A la tête de cette petite troupe, il agit avec tant de vigueur et de promptitude que les portes d'Arcotte s'ouvrirent devant lui presque sans coup férir.

A la nouvelle de ce succès inattendu, Chunda Saïb, occupé avec ses alliés à faire le siége de Tritchinopoly, détacha six mille hommes qu'il dirigea sur Arcotte, où ils furent rejoints par quelques Français envoyés de Pondichéry. Le siége durait depuis cinquante jours, lorsque le prince Indien se décida à donner l'assaut le jour même de la fête d'Hossein, fête célèbre parmi les sectateurs d'Ali qui croient obtenir les joies du paradis en mourant ce jour-là dans un combat contre les infidèles. L'assaut, cependant, fut malheureux, et Clive, se mettant lui-même au service d'une pièce de canon, repoussa les assaillants, et leur causa une perte énorme à la suite de laquelle ils opérèrent leur retraite. Ces heureux commencements assurèrent à Clive une haute influence à Madras. De nouveaux renforts lui ayant été envoyés, il prit à son tour l'offensive, et presque sous les murs du fort Saint-George, il livra une bataille qui mit en déroute l'armée de Chunda Saïb, où en habile diplomate il avait su préalablement introduire la trahison. Des milliers d'Indiens périrent, et plus de cent Français restèrent sur le champ de bataille, désastre terrible pour Dupleix, à la suite duquel fut rasée la colonne triomphale et la ville décorée d'un nom si pompeux.

Doué d'un admirable génie politique et d'une habileté remarquable dans l'art des négociations, Dupleix n'avait malheureusement pas les qualités requises pour diriger en personne des opérations militaires : obligé de confier

à des lieutenants l'exécution de ses desseins, il se plaignit d'avoir été mal servi. Bussy lui manquait dans ce moment, et les Anglais triomphèrent si bien partout que ceux qui faisaient le siége de Tritchinopoly furent à leur tour assiégés et forcés de capituler. Chunda Saïb, tombé au pouvoir des Marattes, fut mis à mort.

Les efforts que fit alors Dupleix pour relever sa fortune, furent inouïs. Condamné par ses mandataires d'Europe qui ne se souciaient guère de conquêtes et désiraient seulement faire le commerce avec avantage, ne recevant ni argent, ni troupes, ou seulement quelques misérables, pris, comme il le dit lui même, *parmi la plus inepte et la plus vile canaille*, il ne voulait pas s'avouer vaincu ; il s'agitait, il intriguait, il épuisait sa fortune particulière, se procurait de la cour de Delhi de nouveaux diplômes et suscitait aux Anglais de nouveaux ennemis. Vains efforts : il fallut céder aux ordres qui le rappelaient en Europe; mais ce ne fut pas sans verser des larmes de douleur et de rage qu'il vit s'évanouir ces plans de fortune et ces rêves de gloire qu'il avait conçus pour lui-même et pour sa patrie.

Les deux illustres compétiteurs disparurent en même temps de la scène: l'un pour aller à Londres jouir de ses triomphes [1], l'autre pour aller à Paris recueillir l'injustice et les persécutions.

Après deux ans de séjour en Angleterre, Clive retourna dans l'Inde, où il poursuivit le cours de ses succès, et vengea ses compatriotes étouffés dans le *trou noir*, en remportant sur le Nabab Surajah Daoula, cette fameuse bataille de Plassey, qui assit définitivement la puissance anglaise dans l'Inde, puissance qu'étendirent et consolidèrent tour à tour les Hastings, les Cornwallis, les Wellesley, et qui règne aujourd'hui du cap Comorin aux neiges éternelles de l'Himalaya.

Quel a été pour les populations indigènes le résultat de cette immense conquête? Leur condition a-t-elle reçu une aussi grande amélioration qu'on l'a souvent prétendu? Sans doute l'ordre qui règne aujourd'hui dans l'Inde, est un bienfait comparé à l'anarchie qui avait suivi la décomposition de l'empire mogol, mais cela ne suffit pas pour se montrer bien glorieux, et les ruines de tout genre qui couvrent la surface de ces fertiles contrées attestent une antique splendeur que fait ressortir, d'une manière plus frappante encore, la misère présente.

Il n'y a pas de lieu sur la terre où le voyageur soit attristé par la vue de tant de cités détruites, de monuments en débris. Sans compter Delhi et Agra, autour desquelles le sol, pendant l'espace de plusieurs milles, est couvert

[1] Plus tard, Clive devint aussi l'objet d'attaques acharnées, qui, jointes à des souffrances causées par son long séjour sous le climat destructeur de l'Inde, lui inspirèrent un si profond dégoût de la vie, qu'il s'en délivra par le suicide.

de briques et de pans de murailles écroulées, l'ancienne capitale du Bengale, est devenue le repaire des tigres et des crocodiles; une épaisse végétation surcharge les édifices de Mandou, célèbres comme les plus beaux modèles de l'architecture afghane; la désolation et la solitude se sont emparées de Bedjapour, cette Palmyre du Décan comme l'appelle Mac-intosh, fière jadis de ses quatorze cents mosquées parmi lesquelles se distingue celle de *Burra-Gambour*, par un dôme plus grand que celui de Saint-Paul de Londres, et la *Rumna-Musched*, par ses voûtes semblables à celles de la cathédrale de Séville, et tout incrustée d'or et de lapislazuli. Redjemal a disparu sous une forêt de bambous, Allahabad la ville sainte, Oudjein, Bhopal, Djeypour, Gwalior, Indore, Haïderabab, Ahmedabad, Furkabad, sont autant de noms à ajouter à cette liste funèbre.

Le gouvernement anglais peut-il du moins montrer, à côté de ces ruines et pour les faire oublier, de grands travaux d'intérêt public? nullement; il n'a créé (du moins sur une large échelle), ni routes, ni canaux, ni puits, ni ponts, ni chaussées, ni caravansérails, ni hôpitaux, si ce n'est pour ses serviteurs européens, et s'il disparaissait demain, comme l'observe un écrivain de la *Foreign Quarterly Review*, rien ne marquerait son passage sur le sol.

Que sont devenues toutes les riches manufactures que l'Inde possédait autrefois? L'industrie indienne a été ruinée comme jadis l'industrie irlandaise à sa naissance. Les tissus de l'Inde sont frappés à leur entrée en Angleterre de droits excessifs, tandis que ceux de l'Angleterre entrent dans l'Inde, moyennant les taxes les plus légères. Plusieurs fabrications précieuses ont disparu, au nombre desquelles on peut citer l'art de tisser ces mousselines de Dacca, si fines, si légères qu'on en raconte de merveilleuses histoires. Une jeune princesse, disent les Indiens, ayant été un jour réprimandée par son père de ce qu'elle laissait voir sa peau à travers ses vêtements, s'excusa en lui montrant qu'elle portait sept robes l'une sur l'autre.

Quant aux impôts, ils sont restés les mêmes qu'au temps de la dynastie de Baber, et ils ne sont point perçus moins durement. — Écoutons plutôt Victor Jacquemont, qu'on ne pourra certes pas accuser d'hostilité contre les Anglais :

« La répartition de l'impôt et le système selon lequel il est établi, sont également mauvais. Il y a des terres affermées (taxées) plus haut que la valeur de la totalité de leur produit brut. Menacés de la prison s'ils ne paient à l'expiration de leurs termes, les Zémindars ou fermiers qui ont souscrit ces conditions extravagantes, dépouillent les malheureux manœuvres, empruntent de toutes parts pour satisfaire aux réclamations menaçantes du collec-

teur, et quand leur crédit est épuisé, quand les paysans ne possèdent plus rien qu'ils puissent leur voler, alors s'ouvre pour eux la prison.—Cet état de choses peut durer quelques années jusqu'à l'épuisement de tous les capitaux précédemment amassés par les natifs, après quoi le gouvernement perdra ses droits par nécessité. Effrayés de la ruine presque universelle de tous ceux qui ont affermé des terres, les fermiers maintenant s'unissent pour faire la loi à la compagnie, et n'offrent, des domaines que l'on remet à ferme, que le tiers du prix du dernier fermage —.... Le gouvernement doit se résigner à une diminution considérable de revenus, sous peine de voir bientôt toutes les terres abandonnées et le pays dépeuplé ; maux déjà réalisés en partie. Nonobstant les rigueurs ordonnées aux collecteurs, le revenu territorial de l'empire, cette année (1830) est de trente deux millions de francs au-dessous de celui de l'an passé. Les fermiers se laissent emprisonner, ruiner, les paysans dépouiller de leur dernier sac de grains, réduire à la famine sans murmurer, tant qu'on ne réclame d'eux que la rente de la terre, mais s'il existait dans ce peuple quelque autre richesse que celle du sol, d'autre industrie que la culture, et que le gouvernement essayât d'établir un impôt indirect, il éprouverait immédiatement une résistance armée.

« D'ailleurs le personnage du collecteur anglais n'est pas odieux; il n'a affaire qu'à un petit nombre de fermiers, Zemindars, qui savent combien il est passif dans ses devoirs les plus rigoureux et la multitude qui travaille de ses bras, ne le connaît pas; elle n'a de compte qu'avec les Zémindars. »

Plus loin, en dépit des éloges donnés par Jacquemont à la domination anglaise, on trouve encore cette phrase : « Je crois que dans la plupart des provinces, la misère est depuis longtemps descendue à un degré qui n'en admet pas de plus bas. »

Ajoutons à cela que les castes inférieures sont menées à coup de pied et à coups de bâton, et que les Anglais en voyage ne se font pas faute de faire appréhender arbitrairement par leurs sipahis tous les hommes dont ils peuvent avoir besoin, pour le transport de l'immense bagage que ces sybarites ennuyés traînent à leur suite. L'esclavage est largement toléré dans l'Inde, s'il n'est pas reconnu par la loi. Des familles entières, surtout à la côte Coromandel, se vendent quelquefois pour échapper à la faim, et rien n'est plus commun que la vente des enfants par leurs parents ou par des gens qui les volent. En 1833, la famine qui désolait l'Inde donna une grande extension à ce déplorable commerce; le prix moyen d'un enfant était de six *seers* de grains (dix livres).

Ainsi donc, on le voit, s'il faut admirer la science gouvernementale que

les Anglais ont déployée dans l'Inde pour y organiser leur puissance, il faut reconnaître en même temps qu'ils se sont contentés d'exploiter le pays à leur profit, sans se soucier beaucoup de son bien-être et de sa civilisation. La guerre malencontreuse entreprise contre l'Afghanistan et dont les Indiens devront, après tout, payer les frais, ne contribuera certes pas à alléger leur misère.

M. le comte de Biornstierna calcule que le bénéfice annuel que l'Angleterre retire de ses possessions dans l'Inde se monte à la somme de 162 millions de francs. Ce bénéfice consiste dans le dividende des actionnaires à dix un quart pour cent du capital des actions, dans les transports frêtés pour les employés, la solde des officiers en congé en Angleterre, le frêt payé dans les ports anglais, le paiement au ministère de la guerre pour l'équipement, l'armement des troupes européennes, la pension des employés civils et militaires retirés en Angleterre, le traitement des employés de la compagnie à Londres et l'entretien des bâtiments, le traitement de la chambre de contrôle, l'école des cadets en Angleterre, les fonds de recrutement aux troupes anglaises, l'achat des matériaux pour l'équipement et l'armement de l'armée hindou tirés entièrement de l'Europe, les économies que les employés civils et militaires rapportent de l'Inde en Angleterre après leurs dix ans de service, et enfin dans le bénéfice que les particuliers font par suite de leurs rapports commerciaux avec l'Inde.

Si l'on consulte l'avenir, il semble assurer à la domination des Anglais des chances de longue durée. Une invasion russe paraît une hypothèse fort peu menaçante, et, dût elle se tenter jamais, elle s'arrêterait probablement aux montagnes des Gauts et n'arriverait point jusqu'à Calcutta. Les Birmans pourraient devenir dangereux s'il se rencontrait à leur tête un homme de la trempe de Runjet-Sing qui saurait mettre entre les mains d'un peuple naturellement énergique et intelligent les moyens de force que donne la civilisation, mais une présomption puérile et une ignorance obstinée ont été jusqu'à présent le trait distinctif du caractère des princes Birmans. Quant à l'intérieur, si des troubles partiels peuvent éclater, un soulèvement général n'est nullement probable même dans un avenir très éloigné. L'armée indigène offrira longtemps encore des garanties de fidélité. Les divisions religieuses entre Hindous et mahométans qui se subdivisent eux-mêmes en une multitude de sectes, l'abominable système de séparation des castes, l'indolence naturelle à une partie de ces populations, enfin leur état moral et intellectuel, l'absence de toutes ces notions de patriotisme, d'honneur et d'esprit national telles qu'on les comprend en Europe, empêchent ces peuples de se réunir en faisceau pour repousser l'ennemi commun. J'ajouterai que dans un intérêt général d'humanité et quels que soient les reproches que l'on puisse adres-

ser aux conquérants de l'Inde, leur expulsion n'est nullement désirable parcequ'il n'y a d'autre perspective après eux qu'une interminable anarchie.

Pour arriver à la régénération de l'Inde, il faudrait commencer par détruire les hideuses superstitions qui abrutissent et dépravent ses enfants Un juste esprit de tolérance d'une part, et les nécessités politiques de l'autre, rendent malheureusement cette œuvre d'une excessive difficulté, et jusqu'à présent on a fait peu de chose dans ce sens. Les missionnaires protestants n'obtiennent aucune conversion.Toutefois l'influence anglaise a fait presque entièrement disparaître les *suttis*, les suicides sous les roues du char de Jagrenat, et a rendu fort rares les sacrifices humains offerts à l'horrible *Kali*. La liberté de la presse, qui n'est pas sans quelque influence sur les hautes classes, surtout dans les grands centres maritimes, et l'instruction que le gouvernement anglais, il faut lui rendre cette justice, répand avec beaucoup de libéralité, contribueront à miner insensiblement ce déplorable système religieux. Déjà un brahmane d'une science profonde, Ram Mohun Roy, a tenté une réforme, et s'est efforcé par ses écrits de ramener la religion des Hindous à la pureté primitive des anciens Védas, corrompue (suivant lui), et défigurée dans le cours des siècles Ram Mohun Roy est mort à la peine, mais ses idées ont laissé trace : toutefois, il faut bien se le répéter, l'Asie n'est point le pays des réformes, des changements rapides. Un écrivain ingénieux disait dernièrement que c'était aux enfants nés du mélange du sang anglais et indien, qu'appartient l'avenir de cette contrée et la mission de transformer ses immenses populations. Pour plausible qu'elle puisse paraître, cette pensée n'en est pas moins une erreur ; les *half-cast*, indépendamment de leur imperceptible minorité, n'inspirent aux Hindous comme aux Anglais eux-mêmes qu'un mépris très-prononcé.

Les faits destinés à apporter les plus grandes modifications dans les destinées de l'Hindoustan, ce sont les vues nouvelles de l'Angleterre sur ce pays depuis l'émancipation des esclaves de ses colonies. Jusqu'ici la culture de l'indigo avait seule été permise aux Européens : mais la politique nouvelle est d'y favoriser la culture du coton et de la canne à sucre, dont les produits ont déjà augmenté dans de très-larges proportions. Le Bengale, qui ne livrait au port de Londres en 1835, que 29,968 sacs de sucre, lui en livrait en 1841, 368,684 sacs.

De nouvelles semences apportées d'Amérique, ont régénéré les plantations de coton ; enfin le thé a été naturalisé dans la province d'Assam. La tendance anglaise est d'obtenir, par le moyen de l'Inde, le monopole du commerce des denrées coloniales. Viennent les capitaux s'établir sur ce sol fertile, et l'Angleterre alors, mais seulement alors, pourra se vanter d'avoir beaucoup fait pour le bien-être et l'amélioration morale de ses cent millions de sujets asiatiques!

Hyacinthe HUSSON.

UN ÉTÉ EN ESPAGNE.

Visite à l'Escurial. — L'église, le couvent, le Panthéon, la Casa del Principe.

En août 1557, le jour de la Saint-Laurent, le duc de Savoie gagna contre la France la bataille de Saint-Quentin. Ce succès de Philippe II éclipsait presque la fameuse journée de Pavie. Le jeune prince avait fait vœu, avant la victoire, de bâtir une église et un monastère sous l'invocation de saint Laurent. De là l'Escurial. Le martyr, d'après les ordres de Cornelius Secularis, préfet de Rome, avait été déchiré à coups de fouet, puis étendu sur un gril ardent. De là la forme de gril donnée à l'Escurial. Ainsi, ce monument ne remonte pas plus haut que la moitié du seizième siècle. On y travailla, dit-on, vingt-deux ans; il coûta cent cinquante millions d'aujourd'hui, et on y a compté onze mille fenêtres, quatre mille portes et dix-sept cloîtres. Une phrase de Philippe II fait connaître sa position : « Du pied d'une montagne stérile, et avec quatre doigts de papier, je me fais obéir d'un bout du monde à l'autre.» En effet, de loin, ce monument ne paraît point avoir les proportions colossales qui sont réellement les siennes. Il semble que dans ces deux œuvres les plus aimées, l'Escurial et l'*Invincible Armada*, Philippe II ait voulu défier la nature. Le couvent lutte avec des montagnes; la flotte célèbre lutta avec la tempête. Mais, comme dit le proverbe espagnol, *los dichos en nos, los hechos en Dios,* les dits en nous, les faits en Dieu. La nature a triomphé : l'*Invincible Armada* a péri par la tempête, et la vue des montagnes écrase l'Escurial. Il faut arriver à ses pieds pour le trouver grand, regarder sa façade, en tournant le dos au Guadarrama, et là, en silence, évoquer les souvenirs historiques, voir par les yeux de la pensée le sombre monarque au fond de son palais sombre. Car jamais, peut-être, une chose et une personne ne se sont plus identifiées que Philippe II et l'Escurial. Ces murs de pierres de roche ou de granit retracent la raideur et l'opiniâtreté du monarque. Ces hautes voûtes sans ornements, ces galeries dallées de marbre, longues et froides, sont bien en rapport avec les idées de Philippe II, qui, retiré dans l'Escurial, s'en faisait un rempart contre le bruit et les agitations du monde. Mais, arrivons d'abord, nous visiterons le monument après.

Un village assez peu habité, avec des maisons monumentales non achevées; un village en amphithéâtre sur une première assise des montagnes, environne l'immense bloc de granit. Les *fondas* ne manquent pas : quel voyageur irait à Madrid sans faire sa promenade à l'Escurial? Une sorte *d'omnibus* y conduit. Je ne dirai rien de sa qualité. Autant le *coche* (la voiture), pour aller, était martyrisant, autant le *coche* pour revenir était doux et commode. J'en conclus qu'une des administrations est préférable à l'autre. La bonne voiture se trouve au café de la *plazuela* (petite place) *de la Constitucion*; Dieu vous garde de celle qui appartient au senor *Antonio Colmenar,* et qu'on prend dans la rue *del Espejo* (rue du Miroir)! Avis à celui qui lira et fera ce voyage.

Nous étions quatre Français, lorsque nous nous mîmes en route, — une dame et trois cavaliers. Partis de Madrid à minuit, nous arrivâmes à destination vers huit heures du matin. Pour moi, les conditions du voyage étaient excellentes, malgré les secousses dont chacun se plaignait. Nous étions dix dans une voiture fort petite. J'entendis à peine ouvrir la porte de Ségovie, par où nous passions. Je dormais lorsque nous passâmes devant la *Moncloa*[1]. Que faire la nuit en diligence, à moins que l'on n'y dorme? La fonda où nous sommes descendus, à l'Escurial, était pleine de voyageurs. Nous avions une chambre, et une alcove fermée par un rideau, pour quatre personnes. Deux *miradores* (fenêtres à balcons) avaient vue sur la campagne et sur le monument; une autre simple fenêtre donnait sur la rue. Une table de bois noir placée au milieu de la chambre, quelques chaises, un vieux canapé rempaillé à neuf, deux lits dans l'alcôve, trois ou quatre images de saints et de vierges encadrées, venant de chez la veuve Turgis, rue Saint-Jacques à Paris, — formaient notre ameublement.

Pour déjeuner, continuation de notre régime des œufs et du chocolat, *huevos* et *chocolate;* continuation des grimaces à l'approche du vin odoriférant; continuation des plaintes touchant le linge de table qui n'était pas des plus blancs, au contraire. Mais, après tout, comme on n'est pas en voyage pour prendre ses aises, je me contentai du déjeuner frugal. J'avais demandé à l'hôtesse si l'on pouvait voir en ce moment même l'Escurial. Cinq minutes après ma demande, se présenta un guide, un vieillard aveugle, dont la figure était vénérable et souriante à la fois. — Ah! m'écriai-je; un aveugle pour nous servir de guide! c'est un peu étrange. — Non, *senor caballero,* répondit l'hôtesse. Cet *hombre* connaît le couvent mieux que personne. Il vous expliquera parfaitement bien toute chose. Vous en serez content. — Soit; nous allons le suivre. — Il y a ici, ajouta la bonne dame, un homme qui parle un peu français, et qui s'offre à vous guider aussi. — Soit encore.

Ce compagnon n'était pas de trop. De la sorte, aucune des explications de notre *Homère* au petit pied ne devait m'échapper. Je pouvais me faire traduire ses phrases le plus vivement prononcées ou les moins intelligibles. L'homme

[1] La *Moncloa* est une maison royale de plaisance, située à un quart de lieue de la capitale. J'en parlerai en traitant de Madrid et de ses *inmediaciones* (ses environs).

qui parlait français n'était pas fort habile; seulement il ressemblait, pour moi, à ces stores qui enlèvent aux rayons du soleil leur éblouissante vivacité : comparaison assez juste, car le langage de l'aveugle m'eût ébloui.

Il pleuvait. La campagne qui entoure l'Escurial est d'un aspect très-froid, et la tristesse du temps assombrissait encore plus le sombre édifice. L'architecture de l'entrée du monastère est simple; aucune sculpture à l'extérieur. Pourtant, la seconde façade possède ce qu'on appelle la *Porte des Rois*, surmontée de six statues colossales représentant Josaphat, Ézéchias, David, Salomon, Josias et Manassès. Chaque couronne qui ceint leur front, pèse, assure-t-on, cent livres, chaque sceptre cinquante livres; la harpe de David, pèse à elle seule sept cents livres. Je ne dirai pas que cette façade m'ait *impressionné*, mais certainement elle s'harmonise fort bien avec tout l'édifice, et, d'un seul coup d'œil, il est possible de s'initier au genre de beautés froides qu'on va admirer. Je répète ici ce qu'a dit mon guide aveugle. Il marchait avec tant d'assurance, et nous indiquait si exactement du doigt les objets à voir, que j'eus confiance en lui. C'est donc lui qui parle maintenant :

« Regardez, *senores*, la voûte de cette espèce de vestibule. Elle est tout à fait... tout à fait plate; elle compte comme une merveille de hardiesse architecturale. Herrera, qui la construisit, parut vouloir l'impossible. Mais il savait son métier. Il plaça au milieu du vestibule une colonne en carton ou en plâtre, et un jour, en présence de Philippe II et de toute la cour, il fit tomber la colonne qui ne soutenait rien La voûte ne broncha pas. Car, *senores*, c'est sur les plans et sous la direction de *Juan Bautista de Toledo* et de *Juan de Herrera*, architectes espagnols, que le fils de Charles-Quint éleva le monastère de *San Lorenzo*. La voûte, dont je vous ai raconté l'histoire, a vingt-deux pieds de circonférence.

« Voyez l'*altar mayor* (le maître-autel) : il est en marbre. Le rétable de la chapelle principale peut passer pour un beau, ou mieux, pour un riche travail, tout jaspe fin, métal, et bronze doré à chaud. Il contient les quatre ordres d'architecture; son premier compartiment est dorique, le second ionique, le troisième corinthien, le quatrième enfin composite. Le tabernacle, de jaspe aussi, est corinthien et de forme circulaire. Des deux côtés du maître-autel sont les statues agenouillées de Charles-Quint et de Philippe II, dans l'obscurité, chacune entre deux colonnes, et décorées, la première des armes de l'empire d'Occident, la seconde des armes d'Espagne. » Le père et le fils sont en face, et, pour peu qu'on veuille méditer un moment, ai-je ajouté en moi-même, on ignore lequel est à présent le plus grand du roi ou de l'empereur. Mais continuons de prêter l'oreille aux paroles de l'aveugle. « Entre ces deux statues est l'escalier de marbre que le prêtre monte pour arriver jusqu'à l'autel. Derrière ce rétable s'élèvent onze arcades, où sont les croix de la consécration, faites de jaspe *sanguin* sur marbre blanc. De chaque côté du sanctuaire, il y a une petite chaire pour lire les épîtres et les évangiles, ouvrages modernes, achevés en 1829 par Ferdinand VII. Ces chaires sont en marbre pour ainsi dire diaphane et de différentes couleurs, et ornées, l'une des portraits des quatre

évangélistes; l'autre, des portraits de saint Jérôme, de saint Grégoire, de saint Ambroise et de saint Augustin, en cuivre doré. »

Ici l'aveugle reçut ses deux *pesetas* (quarante-deux sous de récompense), et nous quitta. Notre société changeait de juridiction, et tombait entre les mains d'un clairvoyant, d'un ecclésiastique. Avec lui, je pénétrai dans la sacristie, puis dans le panthéon, des rois d'Espagne. Un mot d'abord de la sacristie. Sous le rapport architectural, et comme grandeur, elle est inférieure à celle de Burgos; mais en revanche, elle renferme beaucoup de bons tableaux. Les peintures dans la manière de Ribera y dominent. On remarque surtout trois admirables Ribera, une Descente de croix d'Albert Durer, que mon nouveau guide m'a assuré être le plus ancien tableau connu de ce maître, et le tableau dit *Las formas* de Coello. C'est une page historique, dont tous les personnages sont des portraits, et qui, je crois me le rappeler, représente une procession faite par Charles II. Le plafond de la sacristie forme un cintre, avec des imitations peintes de pierres précieuses. Rien de plus vif, de plus fin, de plus brillant que leur couleur. Dans une petite chapelle située au fond, on m'a montré deux drapeaux pris aux Français, à la bataille de Saint-Quentin. Il faudrait avoir bonne volonté pour reconnaître là des drapeaux blancs; j'ai laissé dire.

Au sortir de la sacristie, l'abbé se dirige à droite, ouvre une porte étroite et petite, scellée dans la pierre, et nous mène dans le Panthéon. Pour descendre dans ce dernier séjour de morts illustres, il faut suivre un escalier tout de granit et de marbre blanc, étrange alliance de ce qu'il y a de plus sombre avec ce qu'il y a de plus voluptueux. Les murs ont des ajustements de marbres de différentes couleurs. La dernière porte en marbre et cuivre va s'ouvrir. Je lis au-dessus de l'entrée du caveau :

NATVRA OCCIDIT, — EXALTAVIT SPES.

véritable inscription chrétienne, qui met en parallèle le néant de la mort et les espérances du monde. Aussi, en mettant le pied dans le caveau, mille réflexions vous assiégent. A l'aide du flambeau qui fait reluire un peu l'or de toutes ces tombes royales, vous apercevez en face de la porte l'image du Christ, du roi des rois, vous pouvez lire les noms de chaque mort écrits sur son sépulcre. Les tombes sont rangées dans des casiers, le long des murailles, par ordre de règnes. On n'y voit que celles des souverains ou reines qui ont eu des enfants de leur mariage. Mais au milieu de tous les souvenirs évoqués par la vue du Panthéon, les seuls qui saisissent sans cesse l'imagination, sont ceux de Charles-Quint et de Philippe II. On se rappelle l'admirable monologue d'*Hernani*, et, devant la dépouille de l'admirateur de Charlemagne, on s'écrie à son tour :

Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne.

Un quart-d'heure suffit, — un quart-d'heure! — pour lire tous les noms de ces rois et reines, dont les dynasties ont duré plusieurs siècles. Quelques voyageurs ont prétendu que le Panthéon de l'Escurial n'avait rien de grand ni de majestueux; tel il peut paraître à celui qui n'interroge pas l'histoire en le visi-

tant. Quant à moi, je trouve au contraire que cette petite salle octogone, pleine de poussières royales, de monarques qui se sont successivement envié le trône, et qui, à présent, se coudoient dans le néant, je trouve qu'un pareil séjour fait toujours une impression profonde et durable. En un instant, je rendais justice à chacun de ces morts. Leur histoire me semblait écrite sur leur cercueil en caractères de feu. Sur les unes je lisais : Hommage et gloire ! sur les autres : Anathème et malédiction. Et l'effet est d'autant plus saisissant, que ces hommes ont emporté dans la tombe avec eux la grandeur de l'Espagne. Historien, philosophe ou poëte, qui ne se sentirait pas ému douloureusement devant un tel spectacle? Qui ne penserait pas ces vers que j'envoyai quelques jours après à un ami, Wilhelm Ténint?

O volonté de Dieu ! — Tout marche,
Tout passe avec rapidité,
Tout fuit, comme un torrent, sous l'arche
Du grand pont de l'éternité!
Un impénétrable mystère
Préside aux choses de la terre.
Et se rit des efforts humains!
Quand l'homme bâtit sur les sables
Des monuments impérissables, —
Qui croulent parfois dans ses mains!

Ouvrons le livre de l'histoire!
Spectacle à la fois triste et beau!
Le néant y heurte la gloire!
Le trône est auprès du tombeau!
Une leçon toujours nouvelle
A chaque page s'y révèle,
Leçon des peuples et des rois!
Car Dieu rattache à son essence
Et la faiblesse et la puissance,
Tous les devoirs et tous les droits!

L'univers entier est un homme
Qui naît, meurt, renaît. — Tout est là !
Athène a pâli devant Rome!
Rome est l'esclave d'Attila !
Tout a ses clartés et ses ombres!
Tout était grand, tout est décombres,
Du Capitole au Parthénon!
Comme des branches allumées,
Flammes d'abord et puis fumées,
Rome, Athène, ont encore un nom!

Tout à coup changèrent les rôles;
L'empire d'Occident survint:
Les Espagnes après les Gaules,
Charlemagne, puis Charles-Quint!
Alors le monde se demande:
L'Espagnole ou bien l'Allemande,
Quelle puissance eut moins d'écueils ?
Mais pour connaître la meilleure,

Pesez seulement à cette heure,
Les poussières des deux cercueils!

Grandeur, humilité, tout passe!
Qu'on l'ait perdu, qu'on l'ait sondé,
L'instant ne laisse pas de trace.
De l'instant qui l'a précédé!
Et chaque siècle a sa merveille!
Son chef! son héros qui s'éveille:
Charles douze ou Napoléon!
Tous deux menés par leur fortune;
A Frédericbstal par la Dune
A Sainte-Hélène par Toulon.

Hélas! insensible à l'auspice,
Sous ses faiblesses succombant,
L'homme va droit au précipice
Et ne l'aperçoit qu'en tombant!
Il espère, il s'abuse, il songe!
Le passé lui semble un mensonge,
Dont il appelle à l'avenir.
Emporté loin hors de sa sphère,
Deviner, c'est ce qu'il préfère, —
Il tremble de se souvenir!

Ces pensées-là m'ont poursuivi pendant toute ma promenade à l'Escurial. Pourtant, il fallut remonter, revoir le jour, revivre avec l'Espagne moderne, au lieu de songer à l'apogée ou à la chute des empires. Et puis, des choses curieuses et étranges parvinrent à me distraire un peu. A peine rentrés dans l'église, notre guide nous fit signe de nous arrêter devant une chapelle fort nue, dont un Christ et deux chandeliers argentés étaient les uniques ornements. Sur un second signe de l'abbé, chacun de nous s'agenouilla. Nous allions voir la *Chapelle des reliques.* Un sacristain coucha sur l'autel la croix et les chandeliers, et ouvrit les deux battants d'une grande armoire pratiquée au dessus. Après, il tira des rideaux, et nous aperçûmes une foule de reliques rangées sur des gradins, depuis le haut jusqu'en bas. Le guide se mit à genoux, fit une prière mentale assez longue, se releva, se tourna vers nous, et commença les explications. Ce ne fut pas l'affaire d'un moment. Les reliques conservées dans cette armoire sont au nombre de soixante-quinze à quatre-vingts, sans compter les portraits de saints. Je ne répéterai point tous les renseignements donnés devant cette chapelle, dix pages n'y suffiraient pas. Des bras de plâtre, des béquilles, des bouquets sont là tout prêts, pour attester les nombreux miracles obtenus par la vertu de ces reliques. Les globes de verre qui les renferment sont, en général, montés sur cuivre, sur argent, et même sur or. Il paraît que le monastère de *San-Lorenzo* possédait autrefois dix armoires de reliques semblables, nombre réduit aujourd'hui à deux ou trois. Les fidèles ont pour elles toujours grande confiance, ils font toucher leur linge; ils viennent en pèlerinage pour les honorer. Les explications achevées, le prêtre se remit en prières; les rideaux furent fermés, les portes de l'armoire aussi, et nous allâmes nous promener dans le cloître, dont

les murailles sont tapissées de peintures à fresque, grossières d'exécution, mais d'une composition admirable. Pellegrini a composé ; ses élèves ont exécuté. Au milieu de la cour, s'élève un petit dôme qui abrite les quatre évangélistes et qui est entouré de jardins de buis.

La vaste salle du chapitre a un *plafond renaissance*, aux couleurs brillantes. La vieille église n'est remarquable que par ses tableaux. Nous rentrâmes dans le monastère, pour voir la galerie supérieure qui l'entoure, et où l'on monte par un escalier principal qui peut être regardé comme une des plus belles choses de tout l'édifice. Les marches ont environ quinze pieds de longueur, et sont taillées chacune dans une seule pierre de granit. Alors on se trouve bientôt dans le chœur placé au-dessus de l'entrée, et en face du maître-autel. Là, sont des merveilles en tout genre. Le *facistol* (lutrin) en bronze massif, pèse cinq cents *arrobas*, c'est-à-dire mille livres environ. Il a trente deux pieds de tour et neuf de haut ; quant aux livres de liturgie, ils ont presque tous trois pieds et demi de haut, sur deux pieds et demi de large. Le lustre, du poids de quatre-vingts *arrobas* (cent soixante-dix livres environ), est en cristal de roche, fort ancien, et recouvert d'une couche de poussière tout à fait vénérable. Quatre paons en cristal y étalent leur queue transparente, et un aigle en facettes surmonte le tout. Les stalles des chantres et des enfants de chœur, très-larges et très-nombreuses, sont en bois sculpté. L'orgue a dix soufflets, et ne présente rien d'extraordinaire pour l'apparence.

En sortant du chœur, dans un corridor étroit, — si étroit qu'il fallut scinder la société des visiteurs en trois bandes, pour que chacun vît à son — tour; on voit un Christ en croix, par Benvenuto Cellini. Ce grand artiste l'a fait expressément pour Philippe II. C'est une statue de beau marbre blanc, d'une exécution irréprochable. Il semble que tout soit os et chair. Le guide ferma un instant les contrevents d'une croisée qui se trouve en face, et un véritable phénomène nous transporta d'admiration. Nous croyions que les veines du Christ se gonflaient, que son front se contractait par la souffrance ; il allait rendre l'âme, et les derniers efforts de la vie qui se retirait, étaient exprimés d'une façon sublime. Certaines gens doutent que ce soit là une œuvre de Benvenuto Cellini ; et pourtant, rien ne s'oppose à ce qu'il ait travaillé pour Philippe II, comme il a travaillé pour François I. Ce Christ, d'ailleurs, brille par les détails, ainsi que tous les ouvrages du sculpteur florentin. Peut-être est-il une copie de celui du palais Pitti, que je n'ai pas vu et avec lequel je ne puis établir de comparaison. Dans le même corridor, se trouve un petit tableau très-vieux et très-ingénieusement fait, qu'on appelle les *Sept péchés capitaux*. Le héros du sujet qui possède cette jolie collection de vices est un moine ; aussi la toile en question est-elle reléguée dans un coin, et le guide ne la montre pas.

La bibliothèque de l'Escurial est vaste et belle, remplie de manuscrits, de livres rares et curieux. J'y ai vu des Bibles *illustrées*, mais illustrées par une foule de dessins originaux et coloriés avec le plus grand soin. Le conservateur m'a montré quelques manuscrits des Maures en bon état, un Coran, un *Codigo aureo* du temps de Conrad et de son fils. Plusieurs de ces manuscrits sont mis à

plat dans des rayons, selon la coutume arabe, et le guide a pris grand soin de me faire voir des livres chrétiens, afin de faire disparaître l'impression agréable que j'avais ressentie en feuilletant les ouvrages des infidèles. Une Apocalypse qui remonte à une haute antiquité m'a paru l'objet le plus digne d'attention. Chaque page est un épisode sublime, chaque page est un tableau. L'artiste qui a composé tout cela a été inspiré par la même pensée qui créa le *Jugement dernier* de Michel-Ange. C'est un perpétuel contraste, le beau à côté du laid, l'ange à côté du démon, le ciel à côté de l'enfer. C'est un de ces témoins uniques de la piété brûlante et fantasque qui animait les artistes du moyen âge, livres qu'il est inutile de lire, et qu'il suffit de regarder pour comprendre toute l'époque. La bibliothèque de l'Escurial est d'ailleurs assez vaste, avec un plafond peint, et aux murs de laquelle sont placés d'excellents portraits de Charles-Quint, de Philippe II, de Charles II, de Philippe III et de Herrera, *architecte-inventeur* du fameux monastère.

Quant aux tableaux dont l'église ou le cloître sont décorés, il faut dire que l'Escurial n'est plus que l'ombre de lui-même. Il n'y a plus, comme autrefois, des moines Hiéronymites pour les garder précieusement. Chacun en a pris sa part. Les généraux français ont commencé le pillage, qui a toujours été depuis en augmentant. Les plus belles toiles aujourd'hui se trouvent au musée royal de Madrid; d'autres ont disparu, sans qu'on pût savoir au juste comment. Quelques œuvres des maîtres primitifs, quelques Tintoret, quelques Ribera sont restés à leur place; mais, au musée de Madrid seulement, vous retrouverez les plus magnifiques pages de peinture sacrée, avec ce mot indicateur au-dessus du cadre : *del Escorial.*

Passons, sans transition aucune, de ce séjour de prière et de mort, à la *casa del principe* (maison du prince), séjour de fêtes et de joyeuse vie. La *casa del principe* touche à l'Escurial. Les rois morts eussent pu entendre les éclats de rire des rois vivants, car un jardin à peine les séparait. Ici le trône, là la tombe; ici, la puissance, là, le néant. Un petit palais de plaisance, tout blanc, tout frais, tout lumineux, reçoit l'ombre de ces bâtiments gris, vieillis, sombres, — cette épithète-là revient toujours se poser sous notre plume. Peut-être eussions-nous dû visiter d'abord le palais avant le Panthéon, mais je suis la marche et l'ordre exact de mes impressions de voyage.

Il pleuvait toujours; décidément nous étions en Hollande, et non pas en *Esfonda.* Trois heures avaient sonné, le dîner était servi, nous rentrâmes à la fonda. Et pendant le dîner, notre guide — l'aveugle — se présenta à la porte de notre chambre, et nous offrit un petit coin de papier, quelque chose, comme un billet. C'était un permis d'entrer dans la résidence royale. Il nous avait choisis, de préférence aux autres sociétés, pour nous faire cette surprise aimable; je l'en remerciai beaucoup. Vingt minutes suffisaient, et au delà, pour engloutir, à quatre, un petit poulet rôti, un macaroni et du raisin. La pluie avait cessé au moment où nous nous mettions en route; mais, à moitié chemin elle recommença de plus belle. Nous manquions de parapluies; un de nous retourna bien vite à la *fonda* pour en demander un à l'hôtesse.

— *Senora*, un parapluie, s'il vous plaît.

L'hôtesse ne comprit pas. Alors l'interrogeant chercha dans son dictionnaire de poche, et dit :

— *Senora, un parasol*, je vous prie.

L'hôtesse apporta une toute petite ombrelle.

— Non, ce n'est pas cela. — Notre ami chercha de nouveau. Le second mot du dictionnaire était *paragua*. Il le prononça, et l'hôtesse revint avec un vrai parapluie. Quant à nous, qui nous étions aventurés au milieu d'une avenue, bordée seulement de deux murs, nous étions traversés au moment où le parapluie arriva. Je raconte ce fait pour montrer combien, parfois, les basses classes du peuple espagnol, soit par manque de jugement, soit par mauvaise volonté, ont la tête dure à l'endroit des demandes les plus simples. Évidemment, l'hôtesse devait comprendre, puisqu'il pleuvait, que notre ami demandait un parapluie et non un parasol. Vingt fois j'ai pu faire la même remarque, et je me rappelle qu'à *Bailen*, sur la route de Grenade, étant à table d'hôte, il nous arriva une chose encore plus significative. Nous avions avec nous un guide, natif de Séville, parlant français comme nous-mêmes, et espagnol comme un indigène. Pendant le dîner, il tint conversation avec nous, et demanda en espagnol à la *moza* (domestique) un couteau, je crois, ou une fourchette. La *moza* prétendit qu'elle ne comprenait pas, et le guide fut forcé de se mettre en colère, et de prononcer quelques phrases *tout à fait* espagnoles, pour prouver sa nationalité. La *moza*, confuse, apporta bien vite l'objet en question, sans qu'il fût nécessaire de répéter la demande. Le fait est qu'elle le croyait Français. Il y avait mauvaise volonté chez elle. Mais, assez de cette digression, qui n'a guère de rapport avec la *casa del Principe*.

Une petite grille en fer, avec « logement de portier », donne entrée dans un vaste jardin, planté d'arbres verts pour la plupart. D'un rond-point assez grand, partent des allées symétriques. Une d'entre elles, large et longue, conduit directement à la maison royale. De chaque côté coulent des ruisseaux d'eau vive qui baignent les pieds des arbres, et qui, se répandant dans des allées ou des massifs latéraux, arrosent d'un seul coup toute une partie du jardin. On peut dire alors, — dans l'acception des mots, — qu'on « entend le murmure des ruisseaux et le doux chant des oiseaux. »

Comme architecture extérieure, la *casa del Principe* n'a point d'apparence. C'est moins considérable encore que les bâtiments du grand Trianon; mais l'intérieur rachète dignement cette imperfection, qui, d'ailleurs, me semble commune à presque tous les monuments que j'ai vus en Espagne. Un gardien, à la mise simple, plus que simple même, sans livrée, casquette sur la tête, devient notre cicérone, et nous montre tous les recoins de ce petit labyrinthe d'appartements. Je fais ici comme un état de lieux. — Dans le salon d'entrée, un admirable *Saint-Jean-Baptiste*, par Murillo; après ses vierges, c'est celui de tous ses tableaux qui m'a le plus frappé. Il a de la grâce, de la vigueur et du naturel. *Le Nain*, par Velasquez, est une de ces œuvres moitié portrait, moitié étude, telles que les entendait si bien l'élève d'Herrera le Vieux. Le *Médecin*,

magnifique petite toile qu'on m'a dit être d'Albert Durer, sent l'école flamande. Avec quelques tableaux plus ou moins grands et plus ou moins précieux, se complète cette première collection. Dans le *Cabinet de la reine*, j'ai compté quinze *amours* de petites toiles du même Albert Durer, hauts de huit pouces. Quinze *amours!* pardonnez-moi cette expression familière; mais j'y tiens, parce que je m'en suis servi sur le moment même, et qu'en le répétant, je crois encore être devant ces charmants sujets, accompagnés d'ailleurs de *Téniers* fort jolis. Dans la salle à manger, sont une *Sainte-Catherine* et une *Sainte-Cécile*, de Guido Reni, que j'ai regardées avec grande satisfaction, les Guido Reni étant très-rares en Espagne. Les *Quatre parties du monde*, par Jordan, peuvent passer pour de belles compositions, pleines de mouvement et de vérité; seulement, elles visent un peu trop à l'effet et au genre-décor. Une *Nativité*, une *Présentation au temple*, d'Andre del Sarto, sont placées dans un mauvais jour, et c'est dommage, car elles ont du prix. Un certain appartement est garni de tableaux d'ivoire en relief, représentant des sujets tels que *l'Enlèvement des Sabines, le Jugement de Salomon*, *l'Adoration des mages*, etc. On y en compte quarante-quatre, tous du même sculpteur, Marfil[1]. C'est tout un musée de miniatures en ivoire, peut-être plus curieux encore par l'étrangeté que par le mérite d'art.

Au reste, les appartements sont simples, ornés de plafonds délicatement faits, de parquets de marbre, d'incrustations, de mosaïques, de murs-tapisseries. Tout cela ne diffère guère de nos résidences royales, et encore moins des autres qu'on trouve en Espagne. Quant à moi, qui ai vu la *casa del Labrador* à Aranjuez, le *casino de la Reina* à Madrid, et le *Pardo*, j'affirme que celui qui voit une résidence, les voit toutes, à quelques détails près. La *casa del Principe* est peut-être la plus riche en tableaux. Je reparlerai rarement de ce genre de curiosités, si ce n'est pour indiquer quelques particularités bien tranchantes.

Le monastère vu, la *casa del Principe* vue, à l'Escurial, on n'a pas encore puisé à toutes les sources d'émotions. Il faut visiter le village, il faut errer sur les montagnes environnantes, et regarder de loin Madrid; il faut fouler aux pieds ces monceaux de marbre qu'on rencontre sur son chemin; il faut aller jusqu'à San-Ildefonso, jusqu'à Ségovie. Malgré vous, vous tournez toujours les yeux vers le gril de pierre.

Dire, cependant, que l'Escurial est la merveille des merveilles, c'est aller trop loin. Ce monument a un caractère qu'aucun autre ne possède, pas même l'abbaye de Saint-Denis; mais il eût été possible de le rendre plus magnifique encore.

Augustin CHALLAMEL.

1 Je ne puis garantir exactement le nom de cet artiste, tel que je l'écris ici. Il s'est trouvé si mal indiqué dans mes notes, qu'il m'a été impossible de le lire, et que j'ai dû m'en rapporter à ma mémoire.

LA MARIÉE.

(18[e] siècle.)

Je ne dirai pas comme Figaro :

« De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne, » mais: de toutes les choses durables, le mariage étant la plus changeante, c'est là surtout que la physionomie des temps, des lieux et des climats, se dessine d'une manière plus saillante; bien entendu qu'il n'est pas question de l'institution en elle-même; mais seulement des cérémonies qui l'accompagnent. Maintenant il est de mode de supprimer les fêtes dont nos aïeux égayaient le mariage; on trouve de mauvais goût de se réjouir ce jour-là; peut-être a-t-on raison : quant à moi je regrette, je l'avoue, tout ce qui contribuait à lui donner plus de solennité, à le graver plus profondément dans la mémoire, à en faire enfin un jour à part entre tous les jours de la vie. Aujourd'hui, à peine la jeune épouse est-elle sortie de l'église, qu'elle se hâte de quitter le voile blanc et le bouquet de fleurs d'orangers pour ses habits ordinaires; elle monte en voiture, et la voilà partie pour la campagne ou les pays étrangers, passant ainsi, sans transition, de l'état de jeune fille à l'état de femme : aussi avons-nous à peine l'idée de ce que nos pères appelaient *une mariée*. Ce gracieux personnage ne se bornait pas à la courte représentation du contrat et de la bénédiction nuptiale ; le drame avait plusieurs actes, les *accords*, les *fiançailles*, les *noces*, le *retour des noces*, les *visites* reçues et rendues. La solennité, comme la magnificence, augmentait en raison du rang et de la fortune des époux. C'est donc au degré le plus élevé de l'échelle sociale qu'il faut chercher des couleurs pour donner l'idée de ce qu'était un mariage sous Louis XIV.

La lettre suivante contient les détails de celui de mademoiselle d'Aumont (Anne-Charlotte), avec le marquis de Créquy. On peut s'étonner qu'elle ait échappé à la mémoire de sa spirituelle belle-fille, Victoire de Froulay, marquise de Créquy, dont on a récemment publié les souvenirs. On aime à

retrouver à cette noce les visages illustres que la plume de madame de Sévigné nous a rendus si familiers. Le chancelier Letellier, qui attacha son nom à la révocation de l'édit de Nantes ; ses deux fils, le grand Louvois, « ce ministre puissant et superbe, dont le moi occupait tant d'espace » et l'archevêque de Reims, prélat peu patient et peu canonique, que sa fougue avait fait surnommer l'*orage*, et qui, tout en louant Fénélon promu à l'archevêché de Cambray, de rendre son unique abbaye, trouvait fort bon de garder toutes celles qu'il avait; la vieille marquise du Plessis-Bellières, amie courageuse et fidèle du malheureux Fouquet dont elle partagea la disgrâce ; le maréchal de Créquy, assez peu heureux à la guerre pour que ses ennemis aient pu suspecter sa bravoure.

Le marié est ce jeune marquis de Créquy, courtisan dès l'enfance, qui tirant à l'arquebuse avec le Dauphin, affectait, malgré son adresse, de viser plus mal que son royal camarade. « Ah! petit corrompu, s'écria l'austère Montausier, il faudrait vous étouffer. » Mais cette rude apostrophe ne le corrigea point. Son frère, le marquis de Blanchefort, est cet aimable garçon dont la mort prématurée inspira à madame de Sévigné les dernières lignes éloquentes qu'elle ait écrites. Ce Beringhen est le premier écuyer qu'on appelait à la cour *M. le premier*. Ce duc de Villeroy devint gouverneur de Louis XV. Ce Tilladet fut cause de la séparation qui eut lieu entre le laid duc de Ventadour et sa jeune et belle épouse. Eux, leurs parents, leurs alliés, sont tous de votre connaissance, vous ne serez donc point en pays étranger en assistant à cette illustre alliance.

A MADEMOISELLE DE***

« Vous avez parlé, mademoiselle. Je dois répondre en obéissant, voicy ce qui est venu à ma connoissance touchant le mariage de M. le marquis de Créquy, dont vous m'ordonnez de vous mander les circonstances les plus remarquables. M. le maréchal de Créquy, son père, et M. de Béringhen, beau-père de la fille ainée de M. le duc d'Aumont ayant conféré de cette affaire, ce maréchal communiqua son dessein quelques jours après à M. le marquis son fils ainé, qui ne balanca point à lui répondre, que quoy que son âge ne luy eust point encore permis de faire des réflexions sur le mariage, il trouvait tant d'avantages en celuy-là qu'il en souhaitait passionnément la conclusion. Cette réponse obligea M. le maréchal de Créquy de partir à l'heure mesme pour Versailles, où estaient les parents de mademoiselle d'Aumont. Il alla trouver M. le duc d'Aumont son père, auquel il la demanda pour M. son fils; à quoy ce duc repondit avec tous les témoignages de satisfaction qu'il pouvait attendre. De là, il rendit visite à M. le chance-

lier, ayeul maternel de mademoiselle d'Aumont, et à madame la chancelière, chez qui elle a toujours esté élevée.

On ne saurait exprimer les marques de joye qu'on donna de part et d'autre dans cette première entrevue, où se trouvèrent M. de Louvois et M. l'archevêque de Reims.

Le mardy 26 janvier, M. le chancelier alla demander au roy la permission de faire ce mariage, et S. M. en reçut la proposition très-obligeamment pour les trois familles. Le lendemain M. le maréchal de Créquy et M. le marquis de Louvois, travaillèrent aux conventions, qui furent bientôt réglées; et ensuite ce maréchal mena M. le marquis son fils, chez M. le Chancelier et chez madame la chancelière, où estoit mademoiselle d'Aumont.

Il vous est aisé de vous figurer comment se passa cette première visite: madame la chancelière quoy que fort instruite du mérite de M. le marquis de Créquy, témoigna avec plaisir qu'elle trouvait dans sa personne, et dans ses manières quelque chose qui alloit encore plus loin que ce qu'elle avoit attendu. Tout le monde sçait en combien d'occasions ce marquis s'est distingué, et qu'il a fait bruit depuis l'âge de quinze ans, par quantités d'actions d'une vraye bravoure. Après que MM de Créquy eurent rendu ces premiers devoirs à l'illustre parenté de mademoiselle d'Aumont, M. le chancelier, M. le duc d'Aumont, M. de Louvois, et M. l'archevesque de Rheims visitèrent M le maréchal et M. le marquis de Créquy, qui reçurent les complimens de toute la cour.

Le Roy, la Reyne, Monseigneur, Madame la dauphine, Monsieur et Madame les envoyèrent féliciter.

Le mardy, sur les onze heures du soir, qui fut le jour que l'on parla de l'affaire à S. M., M. l'archevesque de Rheims vint voir madame la maréchale de Créquy à Paris, et luy dit à l'oreille que l'affaire estoit conclue, quoy qu'elle ne fust pas encore divulguée à Versailles. La joye qu'elle en fit paroitre fut si forte, qu'on s'apperçût dans son domestique qu'il estoit arrivé quelque chose d'important, ou à M. le maréchal son mary, ou à M. le marquis son fils, qu'elle a toujours aimé tendrement.

Le mercredy au matin, l'affaire fut sceue à Paris comme elle l'estoit déjà à Versailles, et l'on peut dire que toute la France en vint faire compliment à madame la maréchale de Créquy, mademoiselle d'Orléans, madame la grand' duchesse de Toscane, madame de Guise et les autres princesses du sang luy firent l'honneur de la visiter. M. Colbert et M. le marquis de Seignelay, qui avoient déjà vue M. le maréchal de Créquy à Versailles, luy vinrent aussi marquer la part qu'ils prenoient à sa joye. M. le chancelier fit la même chose, et rendit une visite particulière à madame la marquise du Plessis-Bellières, mère de madame la maréchale de Créquy; ce que firent

aussi la plupart des princes et princesses, aussi bien que madame la chancelière et mademoiselle d'Aumont, qui furent bien aise de voir et d'entretenir cette illustre dame retirée du monde depuis assez longtemps à cause de ses indispositions.

Le reste de la semaine se passa à remplir les devoirs de part et d'autre, et à faire devenir M. le marquis fort amoureux.

Cependant madame la chancelière, madame la marquise de Louvois et madame la maréchale de Créquy donnèrent ordre aux préparatifs de la noce, qui fut résolue pour la nuit du jeudy au vendredy 4 de février.

Pendant ce temps, MM. de Créquy retournèrent à Versailles, ainsi que M. le chancelier, et supplièrent LL. MM. de vouloir signer le contrat de mariage ce qui fut fait le mercredy 3 de ce mois, au retour de la messe, par le Roy, la Reyne, Monseigneur, madame la Dauphine, Monsieur et Madame. Lorsque le roy eut signé, il dit à M. le marquis de Créquy les choses du monde les plus obligeantes; après quoy tous ces messieurs se rendirent à Paris, et, le mesme jour, il fut arrêté que toute la parenté de toutes ces familles s'assembleroit le lendemain jeudy, sur les cinq heures du soir, chez M. le chancelier.

Avant l'arrivée de la compagnie, on fut occupé à recevoir les habits et les magnifiques ajustements que madame la chancelière avoit fait faire à sa petite fille par les soins de madame de Louvois. Il ne se peut rien de plus beau que tout ce que l'on porta dans la chambre de mademoiselle d'Aumont.

Pendant ce temps, on vit entrer dans la cour un très-beau carrosse attelé de huit chevaux gris de perle qui témoignoient leur fierté par leur mouvement continuel. Ce carrosse dont on ne pouvoit assez admirer la sculpture et la peinture, estoit envoyé à mademoiselle d'Aumont par M. le marquis de Créquy. Il en sortit un gentilhomme d'une mine et d'une propreté extraordinaire: c'estoit l'écuyer que ce marquis avait destiné à sa maitresse. Il estoit suivy de deux pages et de quatre laquais revestus de ses livrées; et lorsqu'un gentilhomme de madame la chancelière vint dire à cet écuyer qu'il pouvoit voir mademoiselle d'Aumont, il prit dans le carrosse une corbeille de filigrane, dans laquelle il y avoit un bouquet des plus belles fleurs qu'on eust pu trouver dans la saison la plus propre à les produire. Les pages prirent un carreau et un sac de velours cramoisy en broderie en or, et en cet état l'écuyer monta à la chambre de mademoiselle d'Aumont, qu'il trouva à sa toilette. Après qu'elle eut entendu son compliment, elle prit le bouquet, et ensuite les pages et les laquais lui furent présentés. Elle témoigna en estre fort satisfaite, et dit que tout ce qui estoit choisy par madame la maréchale luy seroit fort convenable. On admira son esprit

et sa modestie dans la réponse qu'elle fit au compliment de l'écuyer, qu'elle reçeut debout, ayant ses cheveux qui trainoient à terre. Ils sont d'un blond cendré des plus beaux. Elle a les yeux noirs et pleins de feu, le teint fort brillant et une grande jeunesse, n'estant âgée que de dix-sept ans.

Voilà ce qui se passa le jeudy matin. Le reste du jour fut employé à s'habiller, jusqu'à cinq heures du soir que la compagnie se rendit chez M. le chancelier.

Il y avoit, du costé de M. le marquis de Créquy, M. le maréchal et Madame la maréchale, M. le marquis de Blanchefort, M. et madame de Canaples, M. le maréchal de Villeroy, M. l'archevesque de Lyon, M. le duc et madame la duchesse de Villeroy, et madame la comtesse d'Armagnac.

Du costé de mademoiselle d'Aumont, M. le duc et madame la duchesse d'Aumont, M. le chancelier et madame la chancelière, M. et madame de Louvois, M. l'archevesque de Rheims, M. le marquis de Villequier et M. de Chape, frères, M. et madame de Beringhen, M. et madame de Broglio, M. le duc et madame la duchesse de la Rocheguyon, M. et madame la marquise de Moüy, M. et madame du Gué, M. le marquis et M. le chevalier de Tilladet, M. de Villacerf, M. de S. Poüanges et M. le marquis de Courtenvaux.

Cette illustre compagnie estant assemblée, M. le chancelier fit un discours sur les avantages des alliances, et on leut ensuite le contract de mariage, qui fut signé de tous ceux que je viens de vous nommer.

Sur les huit heures on servit le soupé avec beaucoup de magnificence, et à minuit on vint avertir qu'il estoit temps d'aller à l'église.

La cérémonie des épousailles fut faite à Saint-Gervais, par le curé de cette paroisse qui estoit celle de mademoiselle d'Aumont.

Comme après la messe qu'il célébra, il y eut une assez longue exhortation, plusieurs personnes de cette assemblée prirent les devans, et se rendirent à l'hôtel de M. le maréchal de Créquy, où tout avait esté préparé pour y recevoir les mariés.

A l'entrée de la cour estoient deux gros flambeaux de godron, qui éclairoient toutes les avenues de cet hôtel. On avait environné toutes les cours de flambeaux de même composition. Le vestibule où l'on entre par la cour estoit tout remply de bras dorez avec des bougies qui faisoient un très-agréable effet. La salle basse, qui est à gauche du vestibule, estoit éclairée par des bras et par des lustres qui rendoient ce lieu tout éclatant. Le grand escalier estoit aussi éclairé par plusieurs rangs de bras dorez garnis de bougies. Ils conduisoient à une fort grande salle ornée, au lieu de tapisseries, des plus beaux tableaux que M. le Brun ait faits des actions d'Alexandre.

Cette salle estoit éclairée par trois grands lustres d'argent, et par quantité de guéridons remplis tout autour de girandoles, sans compter un fort grand nombre de chandeliers qui estoient sur plusieurs tables. Un fort grand feu à la cheminée et trois grands brasiers d'argent échauffoient la mesme salle. On entroit de là dans la chambre que l'on avait préparée pour les mariés.

Elle estoit meublée d'une tapisserie de pièces rapportées fort agréables et d'un prix considérable. Le lit et les chaises estoient de velours cramoisy en broderie or et argent, et le miroir d'une façon si particulière qu'on le regarda avec admiration. Un nombre infiny de plaques et de girandoles d'argent et de vermeil éclairoit la chambre qui estoit échauffée par un brasier d'une structure très-estimée. Cette chambre ouvroit dans une autre aussi magnifiquement meublée.

Comme toutes choses estoient dans un ordre régulier, madame la maréchale de Créquy avait prié madame la présidente Robert, madame la comtesse de Gisquar, et madame Dorneton de rester à l'hôtel de Créquy pour en faire les honneurs. Ces dames s'en acquitèrent avec beaucoup de conduite. Madame la marquise de Louvois et madame la duchesse de Larocheguyon sa fille, arrivèrent une demy-heure avant les mariés, et pendant ce temps elles firent mettre la toilette, dont on admira la magnificence. Madame la chançelière vint un peu après, et les mariés ensuite. On les laissa dans leur chambre après les cérémonies accoutumées, et le lendemain la mesme compagnie revint à onze heures du matin.

Il y eut un grand diné, après lequel M le chancelier partit pour Versailles, et chacun prit son party. Il n'y eut que madame la duchesse de la Rocheguyon, madame la marquise de Beringhen et madame de Moüi qui restèrent pour faire les honneurs des visites qui furent rendues à la mariée. Le nombre en fut tel que la grande place du Louvre, et les cours de l'hôtel de Créquy suffisoient à peine pour contenir les carrosses.

Monsieur fit l'honneur à madame la marquise de Créquy de la venir voir, ainsi que les mesmes personnes de qualité qui estoient déjà venues. La grande foule dura quatre jours, et cette marquise reçut toujours les visites sur son lit, où elle estoit magnifiquement parée.

Monsieur et quelques princesses du sang prièrent madame la marquise de Créquy de leur faire voir les beaux ouvrages de tapisserie qu'elle fait faire avec une si extraordinaire application, et l'on demeura d'accord qu'on ne peut rien voir ny de plus riche, ny de mieux imaginé. Ce sont douze pièces de tapisserie qui représentent les quatres élémens, les quatre saisons, et tout ce qui appartient aux douze mois de l'année. Tout celà se fait au petit point, et sur les dessins de M. le Brun.

Après que madame la marquise de Créquy eut reçu toutes ces visites, et

rendu celles de la parenté, elle alla avec madame la maréchale de Créquy à Versailles rendre ses premiers devoirs à LL. MM. qui la reçurent avec des honnestetés très-obligeantes, ainsi que tous les princes du sang.

Madame la duchesse d'Aumont, sa belle-mère, lui envoya, le jour de ses nôces des pendants d'oreilles en poire, estimés mille louis. Le lendemain, elle reçeut pour présent de M. le marquis de Louvois des boucles d'oreille de quinze mille livres. Madame la chancelière et M. l'archevesque de Rheims lui envoyèrent une bague et vingt-quatre boutons de diamants de huit-mille écus.

Le mardy d'après les nôces, M. le duc d'Aumont donna un repas très-magnifique à toute la parenté : il fut suivy d'un bal dont je vous ai déjà parlé dans cette lettre.

M. le comte de Blanchefort, second fils de M le maréchal de Créquy, a fait paroistre dans cette rencontre de l'esprit et des agréments en toutes manières, qui ont charmé tous ceux qui l'ont vu ; il n'est âgé que de quatorze ans, et tout ce quil dit est d'une personne qui en aurait déjà vingt. On ne peut estre plus satisfait que l'est toute la famille de M. le maréchal de M. Créquy du mérite et des belles qualitez de madame la marquise sa belle-fille. Je suis votre, etc. »

On voit qu'à cette époque l'usage pour les jeunes mariées de recevoir les visites sur leur lit n'était point encore aboli; aussi a-t-il excité la bile du satirique Labruyère. « Le bel et judicieux usage que celui qui, préférant une sorte d'effronterie aux bienséances de la pudeur, expose une femme d'une seule nuit, sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire, pendant quelques jours, un ridicule personnage, et la livrer en cet état à la curiosité des gens de l'un et de l'autre sexe, qui, connus ou inconnus, accourent de toute une ville à ce spectacle, pendant qu'il dure! Que manque-t-il à une telle coutume pour être entièrement bizarre et incompréhensible, que d'être lue dans quelques relations de la *Mingrélie?*

« C'est au mariage de mademoiselle de Noailles avec le fils du duc de Grammont, le 13 mars 1687, qu'on s'affranchit, pour la première fois, de ce gothique usage, et qu'on essaya d'une noce sans cérémonie. »

« On les marie ce soir à Versailles, écrit madame de Sévigné. Voici comment : Personne n'est prié, personne n'est averti ; chacun soupera ou fera collation chez soi. A minuit, on assemblera les deux mariés pour les mener à la paroisse, sans que les pères et mères s'y trouvent, qu'en cas qu'ils soient à Versailles. On les mariera : on ne trouvera point un grand étalage de toilette, etc. Le lendemain, on supposera que tout a bien été; ils se lèveront : le garçon ira à la messe et au dîner du roi; la petite per-

sonne s'habillera comme à l'ordinaire; elle ira faire des visites avec sa bonne maman; elle ne sera point sur son lit, comme une mariée de village, exposée à toutes les ennuyeuses visites, et cette noce (chose qui ordinairement est bien marquée), sera confondue le plus joliment et le plus naturellement du monde avec toutes les autres actions de la vie, et sera glissée si insensiblement dans le train ordinaire, que personne ne s'avisera qu'il soit arrivé quelque fête dans ces deux familles. »

Quoiqu'on puisse soupçonner un peu d'ironie dans les louanges de la spirituelle marquise, la suppression des cérémonies du coucher et du lever des mariés, de l'étalage sur le lit, etc., lui avait paru d'assez bon goût pour imiter cet exemple au mariage du marquis de Grignan, son petit-fils; mais le jour des noces n'en demeura pas moins longtemps un jour solennel entre tous les jours de la vie. Je n'en concluerai pas, il est vrai, que le mariage était alors plus respecté; comment aurait-il pu l'être, quand la convenance ou l'ambition des familles, qui décidaient seules de ces unions, les concluaient souvent avant que les époux fussent en âge d'en comprendre les devoirs, ou même de faire un choix.

« Je n'ai jamais été plus malheureux que le jour de mon mariage, » me disait un grand seigneur de l'ancienne cour, qui devait à ses vertus plus qu'à sa haute naissanse et à son grand âge même, le respect qu'il inspirait. « J'avais quatorze ans, j'épousais une de mes cousines qui n'en comptait que treize; mais, très-formée pour son âge, elle était déjà une demoiselle, tandis que je paraissais encore un enfant. Quand je la vis dans sa toilette de noce, en grand habit de satin de Chine, dont le fond disparaissait sous un ramage d'or et d'argent, des fleurs de diamant mêlées aux fleurs de sa tête et de son bouquet, des diamants au cou et aux oreilles, je fus ébloui, atterré d'admiration et de confusion à la fois. La longue queue, les souliers à hauts talons, les barbes flottantes la grandissaient encore, tandis que mon habit de velours gris-de-lin en broderie d'argent, mon bouquet, mes dentelles, mon épée, écrasaient ma petite taille d'une façon ridicule; ajoutez à ces mortifications le malheur d'être escorté, pendant toute la cérémonie, par un beau-frère, capitaine des cent-suisses, qui avait près de six pieds, un vrai Goliath à qui j'aurais envoyé, je crois, de bon cœur une pierre à la tête, si j'avais tenu la fronde de David. Pour ajouter à mon humiliation, on fut obligé, au repas, d'empiler sur mon siége les coussins de la voiture, afin que je pusse représenter convenablement. Au milieu de toutes ces tribulations, la consécration de l'engagement qui me liait pour la vie passa, pour ainsi dire, inaperçue, au point que je n'en ai conservé aucun souvenir, et qu'aujourd'hui encore je ne suis pas bien sûr de m'être jamais marié. Aussi, ajouta le noble vieillard

avec un sourire plein de bonhomie, j'ai eu soin d'en prévenir mes enfants pour l'acquit de ma conscience. »

Sans doute, c'était un déplorable abus que de disposer ainsi despotiquement de l'avenir et du bonheur des enfants. Mais si ces unions précoces ont presque disparu de nos mœurs, le mariage tend de plus en plus à devenir une spéculation, une transaction, une affaire comme toutes les autres. Notre siècle, positif et pressé, s'efforce même à le dépouiller de ce qui pouvait l'entourer encore de quelque poésie, du moins à l'extérieur; du train dont nous allons, on traitera, je pense, bientôt un marché conjugal sans plus de cérémonie que tous les autres ; ce sera du temps et de l'argent d'épargné, à la bonne heure. En ce temps-là (et Dieu préserve d'y vivre ceux qui comme moi ne trouvent ici-bas de nécessaire que le superflu), en ce temps-là, il y aura encore au monde des filles, des femmes, des mères, des veuves; mais il n'y aura plus de *mariée.*

Mme Amable Tastu.

Ce charmant et curieux article doit faire partie de la publication qui a pour titre : *Autrefois, ou le bon vieux temps.* Cet ouvrage, plein de faits rédigés avec esprit par des écrivains distingués, est illustré d'une quantité de jolies vignettes par MM. Tony Johannot, Th. Fragonard, Gavarni, Ch. Jacques, Ch. Marville et Émile Wattier. Ce livre sera fort recherché des amateurs de publications illustrées. (Un seul volume grand in-8°. Broché, figures noires, 12 fr.; figures coloriées, 20 fr.)

REVUE LITTERAIRE.

L'Espagne artistique et monumentale, sous la direction de M. G. P. de *Villa-Amil;* texte dirigé par don *Patricio de la Escosura* [1]. — Dans les circonstances actuelles, après ces longues années de guerre qui ont déchiré le sein de l'Espagne, on peut dire qu'elle n'existe plus que dans le passé, dans ses monuments. Sans nier le progrès dû à l'intelligence des classes élevées en Espagne, il faut néanmoins reconnaître qu'il se passera peut-être un long temps encore avant que la Péninsule ait repris son équilibre. Une bande noire, à l'heure qu'il est, saccage les monuments espagnols. Ce que les Français avaient épargné en 1808, ce que la guerre civile avait respecté, tombe sous la fureur de détruire qui anime cette association dévastatrice. Partout des ruines, et à peine quelques bâtiments de mauvais goût s'élèvent pour remplacer les superbes édifices qui ne sont plus.

Heureusement, des artistes et des littérateurs de grand mérite, et dont l'Espagne s'honore, ont entrepris un ouvrage doublement remarquable, un ouvrage inspiré par l'art et le patriotisme à la fois. Ils ont porté défi aux Vandales qui se vengent sur les pierres, des maux qu'ils ont soufferts, ou qu'ils prétendent avoir soufferts. Les cathédrales, que chaque parti révolutionnaire a pillées tour à tour, les palais devenus d'ignobles écuries, les couvents métamorphosés en casernes, ils ont voulu perpétuer au moins un souvenir architectural de toutes ces belles choses. Puis, en livrant à la publicité un album de tout ce qu'il y a de magnifique en Espagne, ils ont aiguillonné la curiosité des touristes qui visitent déjà ou visiteront plus tard ce pays, que ses tourmentes civiles ont rendu l'effroi du voyageur.

Ce qui frappe le plus en voyant les monuments espagnols, c'est leur diversité. Toutes les architectures s'y trouvent mêlées ensemble, depuis les broderies arabes jusqu'aux rocailles du dix-huitième siècle, mises en honneur dans la Péninsule par la dernière cour. A Cordoue, vous rencontrez une mosquée, à Grenade un palais moresque, à Tolède une cathédrale gothique, à Madrid une église Louis XV. Les Romains ont laissé aussi en Espagne les traces de leur domination. La Catalogne, Tarragone surtout, est pleine d'aqueducs, de routes, de forteresses, qui rappellent ces anciens maîtres du Monde. Près de Murcie s'élève ce que le temps a épargné du tombeau de Scipion, fils de

[1] Chez Hauzer, boulevard des Italiens, 11.

l'Africain. Ainsi, trois grandes puissances ont contribué à la splendeur de l'*Espagne artistique et monumentale*, les Romains, les Arabes, les sujets d'Isabelle la Catholique ou de Charles Quint.

Les auteurs du texte qui accompagne l'important ouvrage de l'*Espagne monumentale*, ont parfaitement établi, dans l'introduction, la somme de progrès apportée à l'art par chacune des époques qui se sont succédé. « A mesure, disent-ils, que l'Etat s'affermit et sent ses forces, les arts vont déployant leurs ailes; le bras cède parfois la place à l'intelligence; les armes ne dédaignent plus l'alliance de la courtoisie; l'esprit religieux domine enfin le corps social. Aussi, voyons-nous l'architecture déjà enhardie admettre l'ornement, et se faire à son tour mystique et poétique.

« Lors de l'irruption des Arabes, presque tous les ouvrages des Goths périssent, et il n'y a plus d'art en Espagne jusqu'à ce que les deux peuples arrivent à se faire équilibre. Mais lorsque, pendant le cours du grand œuvre de la restauration de la monarchie, les deux parties belligérantes ont eu à souffrir tour à tour des revers de la guerre, celle-ci s'humanise et les communications deviennent fréquentes; et tandis que, sous le rapport moral, les infidèles deviennent Espagnols, et ceux-ci reprennent beaucoup des Maures, l'architecture avance d'un pas égal chez les deux peuples, et plus tard, le style mauresque et le style gothique se mêlent, se confondent, s'amalgament.

« Isabelle et Ferdinand sont couronnés rois d'Espagne, de Naples et du Nouveau-Monde; le grand empereur Charles-Quint, leur petit-fils, l'emporte sur ses rivaux par l'épée ou par la générosité, et devient l'arbitre de l'Europe : notre architecture grandit, se développe, se pare, met à contribution le passé et le présent; elle devient la première de toutes.

« Philippe II monte sur le trône : regardez l'Escurial, aussi sombrement grand que le monarque même, dont la mémoire est sans égale dans nos fastes. Sous les faibles rejetons de la maison d'Autriche, l'art faiblit. Sous le dernier, sous ce Charles II, que comme Espagnols nous voudrions pouvoir oublier, ses produits ne sont plus que des avortements échappés à de rachitiques esprits.

« Qui ne reconnaîtrait dans la sévérité classique, dans la solidité élégante, dans l'ostentation de richesse architecturale qui distingent les ouvrages du règne de Charles III, le caractère si noble, si droit, si fastueux de cet excellent monarque!

« Et, dans ce que l'art a d'incertain, de bizarre, de confus, à l'époque qui aboutit à nos jours, qui pourrait méconnaître l'insécurité continuelle des gouvernements, l'agitation des peuples, la violence et l'instabilité des doctrines, en un mot, ce siècle de transition dans lequel nous vivons? »

Toutes ces remarques nous semblent être de la plus grande justesse, car, nous le répétons, l'histoire de l'Espagne est dans son architecture. Cela n'est point, d'ailleurs, particulier à cette nation : tous les peuples ont fait passer dans les objets extérieurs leur caractère, leur politique, leur religion. On ne peut comprendre l'Espagne sans l'avoir vue, sans avoir subi son climat, sans avoir foulé son sol, sans avoir gravi ses montagnes, sans avoir parlé son langage, et sans

avoir étudié ses monuments. Il est bien vrai qu'aujourd'hui nous connaissons moins l'Espagne que du temps de Louis XV, où les gentilshommes français faisaient si souvent la route de Paris à Madrid. Les littérateurs espagnols nous reprochent cette ignorance, mais leurs reproches sont bien sévères. N'avouent-ils pas qu'au dix-neuvième siècle, plus qu'au dix-huitième, les routes de leur pays ont été impraticables, et que l'étranger n'aime pas visiter un pays où les voyageurs ne sont point en sûreté?

J'ai vu de mes propres yeux tous les monuments que renferme le premier volume de l'*Espagne artistique et monumentale*. J'ai pu comparer et juger. Le principal mérite de ces sortes d'ouvrages, l'exactitude, n'y est point en défaut. Soit qu'on regarde *la chapelle du connétable de Burgos*, avec son gothique fleuri, et ses ornements blasonnés; soit qu'on regarde le *Transparent de Tolède*, si différent du reste de la cathédrale, mais pourtant si admirable à cause de sa richesse; soit qu'on regarde enfin la *chapelle mozarabe de l'ancienne mosquée de Cordoue*, on croit se retrouver encore dans les lieux qu'on a parcourus. Ensemble et détails, tout est admirablement et rigoureusement reproduit. Vous cherchez tel petit bas-relief qui avait attiré votre intention : l'artiste ne l'a point oublié. Il a compris qu'il faisait un travail de science plus que d'imagination, et il s'est réservé les jouissances de l'invention, lorsqu'il s'est agi de retracer les scènes de mœurs, *la messe, le viatique, un bal*, etc. Là, les costumes sont exacts, et on y remarque cette vérité qui ne peut s'obtenir qu'en dessinant d'après nature. M. de Villa-Amil a commencé une publication pour laquelle l'Espagne lui devra de la reconnaissance, et que la France aussi saura apprécier. Tous les hommes de sentiment et de goût se comprennent, de quelque nation qu'ils soient.

Le texte est espagnol et français : aussi l'entrée de ce beau livre en Espagne est interdite. C'est un grave inconvénient que les rédacteurs auraient pu éviter, en rédigeant le texte seulement en français. Les familles nobles, littéraires, ou artistiques d'outre-monts, parlent ou au moins traduisent notre langue. L'ouvrage est fait en France, et de la sorte, on eût tourné les questions de douanes. Nous nous appesantissons sur ce fait, parce que nous savons que bien des Espagnols à Madrid, regrettent beaucoup de ne pouvoir souscrire à l'*Espagne artistique et monumentale*.

Le texte est clair, précis, suffisant pour expliquer ce que le dessin n'a pu rendre. Les plus beaux noms littéraires l'ont signé. MM. *Martinez de la Rosa*, *Eugenio de Ochoa*, *Mesonero Romanos*, *Patricio de la Escosura*, etc., donnaient d'excellentes garanties pour rédiger des notices savantes. Nous les engageons beaucoup à entrer dans des détails longs et minutieux même, pour tout ce qui regarde les mœurs espagnoles, car nous voulons les connaître, et qui pourra les décrire mieux qu'un littérateur espagnol? Que les auteurs de l'*Espagne artistique* aient toujours présent à la mémoire que tout se tient dans un pays, et que les monuments s'expliquent souvent par les mœurs, et réciproquement. Les premiers sont du domaine de la peinture, et ne demandent qu'à être complétés; les autres se trouvent sous la plume des observateurs et des philosophes. Cela fait, l'*Espagne artistique et monumentale* peut être considérée comme une des

plus magnifiques collections qui aient paru. On lui peut prédire, d'après le premier volume, un succès franc et mérité. Au reste, nous tiendrons le lecteur au courant de cette publication, dont on ne saurait trop favoriser la publicité, car elle intéresse tout ce qu'il y a d'hommes qui s'occupent de beaux-arts et d'archéologie en Europe.

Les deux premières livraisons du deuxième volume ont été publiées.

Augustin C.

Etudes sur le système pénitentiaire et les sociétés de patronage, par *M. R. Allier*, membre et agent général de la société pour le patronage des jeunes libérés du département de la Seine[1].

Les *études* sur le système pénitentiaire abondent, et c'est certainement une des manifestations les moins équivoques des progrès de notre siècle. Pourtant, il est avéré jusqu'ici que, sous ce rapport, les théoriciens ont promis plus qu'ils n'ont tenu et qu'un petit nombre d'améliorations accusent l'efficacité des travaux sur cette matière. Comme cela a lieu d'ordinaire, de vaines disputes d'amour-propre ont souvent pris la place des avis judicieux, et vingt systèmes se sont élevés soudainement, n'ayant d'autres bases parfois qu'un zèle irréfléchi, qu'une obstination dans les idées de ceux qui les proposaient.

Aussi, maintenant, il convient d'être sobres d'essais sur le système, si l'on veut arriver à une solution de la question. Les paroles ne se mesurent pas d'après leur sonorité, ni les livres d'après leur poids ou leur nombre. Les grandes institutions sociales ne doivent être débattues qu'avec réserve, et surtout qu'après de graves et sérieuses méditations. Il faut surtout écouter à cet égard, les hommes spéciaux, experts sur ces sortes de matières, et qui réunissent aux fleurs de la théorie un peu des fruits de la pratique.

Ce que nous disons ici ne peut s'appliquer à M. Régis Allier, membre et agent général de la société pour le patronage des jeunes libérés du département de la Seine. Ses *Etudes sur le système pénitentiaire*, ont cela de précieux qu'elles corroborent presque toujours les opinions par les faits. M. Allier est partisan du système français, c'est-à-dire de l'isolement de détenu à détenu. C'est le plus rationnel, et en même temps le plus applicable.

Le système pénitentiaire ne forme pas, au reste, la partie principale du livre de M. Allier. Il s'occupe avant tout du patronage des jeunes libérés. Le chapitre qui traite cette matière est d'abord entièrement nouveau, et apprend au lecteur des choses qui lui sont inconnues. Nous ne pouvons faire l'examen critique du plan adopté par l'auteur, et nous avouons que nous aurions peu d'arguments à opposer aux siens. Il parle avec connaissance de cause, et toujours avec des pièces à l'appui.

Lorsque nous avons, il y a deux ans, rendu compte du livre publié par M. de Larochefoucault-Liancourt sur le même sujet, nous avons reproché à cet homme bienfaisant, une trop grande bénignité pour les coupables. Nous n'adresserons pas ce reproche à M. Allier, car il s'agit de jeunes détenus, qui n'ont que commencé à côtoyer la route du crime, et qui n'ont pas encore entrepris sérieusement le voyage qui mène aux galères ou à l'échafaud.

Avec de pareils coupables, l'indulgence est le premier moteur du repentir et, là

[1] Chez l'éditeur, rue Saint-Honoré, 158.

ou l'âme n'est pas endurcie au mal, il faut pardonner et attendre une récidive pour se montrer inexorable. Le rôle que l'auteur assigne au patron est beau, digne d'être convoité par tout homme qui s'intéresse au bien de l'humanité; mais, par malheur, notre société est égoïste, et peu d'hommes s'en chargeront, peu d'hommes voudront s'astreindre à une *surveillance morale* sur le libéré. De nos jours, l'aumône matérielle, — dix francs donnés à un mendiant, coûtent moins au riche, qu'un conseil ou un encouragement à donner dans l'occasion. Nous approuvons le plan de M. Allier, en désespérant de le voir appliqué jusque dans ses dernières conséquences, qui sont cependant indispensables. *L'agent général* proposé par M. Allier, aura toute la peine du patronage.

Le paragraphe sur les *masses de réserve*, mérite en tous points d'être médité par les hommes spéciaux. Rien ne nous semble plus juste, plus raisonnable. L'état ne doit rien aux détenus libérés; qu'il leur fasse des dons, mais qu'il n'ait pas l'air de s'acquitter de dettes envers eux! Ce sera un moyen d'asseoir le patronage sur une base de plus, l'intérêt, base solide, et qui vient en aide aux bonnes dispositions du cœur.

Le chapitre IX, des *détenus politiques* nous semble parfaitement traité. Pour eux, l'isolement ne doit pas être suivi. Il importe, au contraire, de les faire vivre en commun, et non avec des voleurs et des assassins. La distinction entre les détenus politiques et les malfaiteurs résultera d'un peu plus de liberté dans la détention, d'un plus heureux régime alimentaire, du non-assujétissement au costume. Les gouvernements ont tort de l'oublier, et c'est-là ce qui perpétue les haines, ce qui fait des discussions politiques, des disputes brutales.

Le livre de M. Allier a droit à nos éloges; nous dirons seulement que la forme en est quelquefois négligée, et que l'auteur se laisse aller à la phraséologie et à l'enflure, que ne peuvent excuser son zèle et surtout ses excellentes intentions.

Six Lettres à Juliette, par M. Etienne Malpertuis. — C'est avec un charme indicible que nous venons de lire un petit poëme intitulé *six Lettres à Juliette;* c'est une voix charmante et grave, voix d'un poëte qui a souffert, mais aussi qui a trempé ses lèvres aux douces consolations de la foi, à qui la douleur est restée, mais sans amertume, et dont la plaie s'est cicatrisée sous le baume divin.

Histoire bien simple que celle-là et qui trouve un écho dans tous les cœurs : un jour entraîné par de folles pensées d'ambition, notre poëte a quitté son pays, ses champs, ce vaste horizon vert où l'âme s'épanouit, ces ineffables harmonies de la nature qui enivrent, il a quitté une douce et simple jeune fille qui l'aimait, et voici qu'après sept ans de luttes, de déchirements, de vaine agitation, d'espoirs foudroyés, après sept ans de cette vie amère où l'on tente l'escalade du succès, et où l'on sent la source de la poésie se tarir en soi, las, abattu, dégoûté, pauvre nageur perdu dans l'Océan au pied d'infranchissables falaises où les efforts se sont brisés, voici qu'il se rappelle cette île de fleurs qu'il a quittée, cette île riante et calme, aux grèves douces, aux suaves parfums. Il jette un regard désolé à tous ces biens qu'il a fuis, à sa patrie, à son soleil radieux, à ses nuits sereines, à cet amour que rien n'a pu arracher de son cœur.

Ce n'est pas une malédiction, même contre le monde dont il a tant souffert, c'est une plainte touchante, sans fiel, presque sans regrets, il veut reprendre sa vie où il l'a si follement quittée et il dit adieu à toutes ses chimères. Mais au fond de cet adieu, il y a encore une espérance, car il prie le Seigneur pour lui :

Pauvre poëte?
Dans l'ombre bien caché, dont l'esprit l'inquiète,
De ce que va penser le jugement humain
D'un livre qu'il expose aux chances de demain,
Pour cet homme insensé déjà tout prêt à croire
Que de quatre feuillets va lui tomber la gloire,

Et il finit, en demandant à Dieu, par ces vers charmants :

De ne pas trop juger nos œuvres éphémères,
Et de ne nous peser qu'au poids de nos chimères!

Que M. Etienne Malpertuis se rassure! Tous les hommes de cœur et d'imagination liront avec sympathie son délicieux poëme, et qu'importe le jugement des autres! La forme en est riche, harmonieuse, le vers y coule pour ainsi dire à larges nappes; quelques passages y atteignent la véritable beauté, et quant à la pensée, elle est toujours poétique, pure, éclairée de ce double rayon qu'on nomme la foi et l'amour.

Qu'importe le bruit et ce qu'on nomme la gloire? Il est un succès qui se proclame à huis clos dans la sphère des intelligences d'élite; celui-là M. Étienne Malpertuis l'obtiendra.

— *L'Héritage du mal*, de Camille Bernay, vient de paraître à la librairie de Barba, dans la *France dramatique*. Ce remarquable drame a été imprimé tel qu'il a été représenté. Cependant, l'éditeur, en plusieurs endroits, a cru devoir rétablir ce que les exigences de la scène avaient fait retrancher. Nous engageons vivement les directeurs des théâtres de province à monter cette pièce; ils ne peuvent manquer d'y trouver à la fois un succès matériel et littéraire.

Les éditeurs de la *Réimpression de l'Ancien Moniteur* avancent rapidement dans l'immense tâche qu'ils se sont prescrite. La dernière livraison publiée termine l'histoire politique et parlementaire de *la Législative;* celle de *la Constituante* est achevée depuis quatre mois; *la Convention* a été terminée au mois d'août dernier. C'est là un beau résultat assurément, surtout quand on songe avec quelle promptitude il a été obtenu.

Voici donc trois grandes séries de notre histoire révolutionnaire complétement terminées; et la facilité qui est accordée par les éditeurs de prendre séparément chacune des séries, suivant le goût des souscripteurs ou le besoin des bibliothèques, doit faire apprécier d'autant plus le soin qu'ils ont mis à poursuivre particulièrement la publication de chaque période de cette mémorable époque de nos annales jusqu'à son achèvement définitif. Les trois séries terminées sont comme des ouvrages séparés qui auraient été publiés sous un même titre; et, suivant qu'on préfère cette solennelle et brillante initiation de la France à la liberté parlementaire qui, sous le nom d'Assemblée Constituante, jette un si grand éclat sur les premiers débuts de la Révolution, ou suivant qu'on a plus de goût pour ces orages de la tribune et de la place publique, dont le retentissement remplit les voûtes sous lesquelles délibèrent et agissent

les conventionnels, on a le choix ; car ces deux magnifiques histoires sont complètes. Et qui peut prétendre les avoir jamais écrites avec plus de puissance, de vigueur, de vérité, d'entraînement, de passion, que *le Moniteur Universel*, ce témoin toujours présent, cet écho toujours sonore, ce chroniqueur infatigable qui écrit sous la dictée des faits, sous l'impression du jour et de l'heure, non pas avec son imagination, mais avec celle de ce grand acteur, le peuple, qui pose devant son historien, tantôt cruel et sanguinaire, tantôt sublime d'héroïsme, d'humanité et de dévouement; personnage aux cent bras, Briarée politique qui a voulu escalader la sphère longtemps inaccessible où la vieille royauté s'était retranchée, et dont l'effort gigantesque fait rouler à la fois, dans la poussière sanglante d'une révolution, le trône, les institutions, les lois, les mœurs et toute la civilisation du temps passé!

Raconter cette lutte et cette victoire, telle a été la mission du *Moniteur*, et c'est un plaisir plein d'enseignement, d'austérité et d'émotion, que de lire, dans le format si commode que le public doit aux éditeurs de la *Réimpression*, ces beaux récits qui semblaient perdus et que leur industrie a retrouvés, ranimés et rajeunis.

Un avantage fort appréciable que les éditeurs offrent encore à leurs souscripteurs, c'est de ne pas payer tout de suite le prix de leur collection, mais de le fractionner de manière à n'avoir qu'une légère annuité à acquitter chaque année.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS.

⁂ Nous avons publié, dans notre dernier bulletin, les travaux d'architecture qui s'exécutent en ce moment à Paris ; voici les travaux de peinture qui sont terminés ou se terminent dans la capitale pour le compte de l'état :

M. Heim vient d'achever, à Saint-Sulpice, la chapelle vouée aux *Ames du Purgatoire*. Tout près de là, dans la même église, M. Drolling est chargé d'une chapelle qui n'est point terminée. Dans la chapelle de la Vierge, à Saint-Gervais, M. Delorme a réuni l'architecture gothique et la peinture de notre époque. A Saint-Merry, M. Amaury-Duval a partagé la vie de sainte Philomèle en trois scènes : la prison, le martyre et la béatitude. M. Chasseriau doit exécuter dans cette même église une *Sainte-Marie égyptienne*. M. Decaisne a représenté à Saint-Denis du Saint-Sacrement, ces paroles de Jésus-Christ : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » M. Aligny vient d'exécuter un très-beau paysage pour l'église Saint-Paul. Enfin, M. Jollivet a terminé les ornements, les vitraux et les compositions historiques qui décorent une chapelle de Saint-Louis en l'Ile. M. Vignié l'a secondé dans le travail relatif aux vitraux.

D'autres tableaux, commandés depuis deux mois, seront exécutés, à Saint-Laurent, par M. Brémond ; à Saint-Ambroise, par M. Jouy; à Saint-Médard, par M. Lhuillier ; à Saint-Merry, par M. Lehmann ; à Sainte-Élisabeth, par

M. Pérignon. MM. Jacquand, Holfeld, Delestang, Fragonard, Champmartin, orneront de tableaux les chapelles de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. M. Jourdy est chargé d'un sujet saint aux Blancs Manteaux. A Saint-Germain l'Auxerrois, M. Mottez doit peindre une nouvelle fresque à l'entrée de la sacristie; et sur l'autre rive de la Seine, le sanctuaire de Saint-Germain-des-Prés est confié au pinceau de M. Hipp. Flandrin. Le conseil municipal a voté un premier fonds pour la restauration générale de cette église, et les plans sont déjà déposés dans les mains de M. le directeur des Beaux-Arts. MM. Vignié et Aug. Hesse ont orné de vitraux peints l'église de Saint-Pierre de Chaillot. M. Maréchal va bientôt entreprendre les verrières de Saint-Vincent-de-Paule.

Saint Louis et Philippe-Auguste, dus aux ciseaux de MM. Etex et Dumont, surmonteront les deux colonnes placées à la barrière du Trône. Quatre génies de grandeur colossale, en embrasseront les piédestaux, et sont confiés au talent de MM. Desbœufs et Simard.

⁂ On a parlé de la donation faite en faveur de la ville d'Ajaccio par le comte de Survilliers, légataire universel de feu son Em. le cardinal Fesch. Voici quelques-unes des dispositions de cet acte.

Donation 1° de mille objets d'art, savoir : statues, tableaux, bustes, etc., et notamment ceux que les exécuteurs testamentaires ont choisis et marqués; 2° de trois cents autres tableaux au choix du prince donateur; 3° de la statue de Napoléon, consul, sculptée par Laboureur, artiste belge, domicilié à Rome.

M. le comte de Survilliers voulant que les autres villes et communes de la Corse jouissent, en quelque sorte, de ses libéralités, impose à la ville d'Ajaccio la charge de disposer des trois cents tableaux donnés ci-dessus, de la manière suivante, savoir :

En faveur de la ville de Bastia, de cent tableaux qui seront placés dans son collége royal.

A la ville de Corte, de cinquante desdits tableaux, qui seront placés dans son école Paoli.

Le restant des mêmes tableaux sera partagé entre les autres communes de la Corse, en proportion de leur population. Il est déclaré que ces tableaux seront placés dans les églises, s'ils représentent des faits sacrés, sinon ils seront placés dans des maisons communales. Le choix de ces tableaux dépendra du sort; le tirage en sera fait en présence des représentants desdites villes ou communes, devant le maire et l'évêque d'Ajaccio.

M. le comte de Survilliers déclare qu'il fera transporter en Corse, entièrement à ses frais, les objets donnés à la ville d'Ajaccio, à l'exception de la statue faite par Laboureur, dont le transport sera payé par ladite ville.

⁂ Mademoiselle de Dietz vient d'obtenir un éclatant succès à Munich, ou plutôt au château de Bergtesgaden, où elle avait pour principales auditrices la reine de Bavière et la fille de l'impératrice de Russie. Elle a reçu de leurs mains royales une paire de bracelets d'un très-grand prix, et, ce qui vaut beaucoup mieux encore, les applaudissements les plus enthousiastes.

*** Le remarquable tableau que M. Calame avait exposé au salon dernier vient d'être acheté par l'ambassadeur de Bavière à Stuttgard.

*** Il paraît que la commission envoyée à Magnésie, où un jeune peintre de talent, M. Clément Boulanger, vient de mourir d'une manière si déplorable, il paraît, disons-nous, que cette commission a trouvé, dans le cours de ses explorations, les sculptures les plus précieuses, entre autres des bas-reliefs représentant des combats d'amazone à pied et à cheval. On serait en outre parvenu à détacher d'énormes fragments d'une frise merveilleusement décorée. Les détails les plus intéressants sont arrivés sur ce sujet à la direction des Beaux-Arts, qui sans doute ne tardera pas à les publier officiellement.

*** M. C. Dauphin a obtenu une médaille d'or pour son remarquable tableau *la mère de douleur*, exposé cette année au Louvre, et qui a été publié dans l'*Album du Salon de* 1842. Le ministère de l'intérieur a fait acquisition de cette toile pour la ville de Loches, département d'Indre-et-Loire.

Nous félicitons cet artiste du succès où ses études sérieuses l'ont amené.

*** La régence de la ville de La Haye (Hollande) vient de faire annoncer qu'elle se propose d'ouvrir, au mois de mai 1843, une exposition générale de peinture, sculpture et autres objets d'arts d'artistes vivants, nationaux ou étrangers.

*** La distribution des prix de l'école royale gratuite de dessin pour les jeunes personnes a eu lieu mardi, 26 octobre 1842. Le grand prix d'honneur a été décerné à mademoiselle Maria Créacy, et le premier prix de figure en pied a été remporté par mademoiselle Célénie Bélesta. La rentrée des classes aura lieu le 14 novembre prochain.

*** M. Bodot vient d'être nommé chef de la division des Beaux-Arts à l'Hôtel-de-Ville.

*** M. E. Delacroix a suspendu ses travaux de la chambre des pairs pour achever ses douze pendentifs de la bibliothèque de la chambre des députés.

*** Un journal soulève en ce moment une question fort grave et très-compliquée. Il se plaint qu'il n'y ait pas une surintendance générale des Beaux-Arts, et que ces véhicules de toute civilisation se trouvent répartis entre tant de mains. Il voudrait qu'il n'y eût plus de divisions des Beaux-Arts à la Ville, à la liste civile, à l'intérieur, aux travaux publics, aux cultes et à la marine, et qu'on les réunît toutes sous une seule direction confiée à un seul homme. A l'en croire, tous les abus qui se sont glissés là comme ailleurs disparaîtraient comme d'un coup de baguette. Il oublie que le mal n'est pas où il croit le voir, et que la cause de ces abus dont il se plaint vient, non de la multiplicité des administrateurs, mais de notre régime gouvernemental. Il feint de ne pas savoir que, dans l'état actuel des choses, toute question d'art sera pour longtemps subordonnée à la question politique, et que, sauf des exceptions inévitables, ce ne seront pas les artistes les plus habiles, mais les mieux appuyés qui obtiendront les commandes du gouvernement; si la feuille dont il s'agit avait mieux étudié la matière, elle aurait vu que, dans les travaux d'art, le mal vient très-souvent des protecteurs politiques, et le bien, des administrateurs eux-mêmes;

et que mieux vaut encore qu'ils soient plusieurs, parce qu'il y a plus de chances d'échapper à l'influence toujours croissante des nécessités gouvernementales.

⁂ On écrivait de Londres il y a quelques jours :

On vient de vendre publiquement dans notre capitale la petite, mais très-célèbre galerie de tableaux de feu sir Thomas Acraman de Bristol, composée de 122 ouvrages de l'ancienne école flamande. La vente de cette galerie, a produit environ 42,000 guinées (1 million 140,000 fr.). Le tableau qui a été payé le plus cher, c'est *le Muletier* de Berghem, qui a été acheté moyennant 1,570 guinées (42,400 fr.), par le Musée royal de Munich en Bavière; un Téniers, *le Dentiste*, a été vendu 550 guinées (14,850 fr.); et un Wouvermans, *un paysage de Savoie*, 490 guinées (13,230 fr.). Aucun tableau n'a été adjugé au-dessous de 80 guinées (2,160 fr.). La majeure partie de la galerie Acraman a été acquise par des Anglais. »

Il est à remarquer que nous figurons rarement comme acheteurs dans ces ventes où les autres gouvernements font toujours quelque précieuse acquisition. En retour, nous achetons par milliers les œuvres médiocres. S'imagine-t-on, par hasard, que le meilleur moyen d'encourager les arts dans un pays, ce soit d'y alimenter ces nullités dévorantes qu'il en faudrait impitoyablement retrancher. Il est plus patriotique qu'on ne pense de largement rétribuer le talent, de quelque part qu'il vienne. Une belle production du pinceau de Raphaël ou de Rubens est cent fois plus utile aux progrès de notre école, que l'œuvre tout entier de MM. tels et tels, fallût-il la payer cent fois plus cher.

⁂ M. Rigel, membre de l'institut d'Égypte, est au nombre des candidats qui aspirent à la place laissée vacante, à l'académie des Beaux-Arts, par la mort de Chérubini.

⁂ M. le ministre de l'intérieur et M. le préfet de la Seine viennent de faire à M. Marquet la commande de deux tableaux religieux. Le sujet de l'un est laissé au choix de l'artiste, et l'autre, qui doit décorer un dessus d'autel de l'église Saint-Leu à Paris, représentera *le Martyre de saint Denis*.

⁂ La commission de la statue d'Henri IV s'est réunie dernièrement à Pau. Entre autres dispositions, elle a définitivement décidé que deux inscriptions seraient placées sur une des faces du piédestal, l'une latine, l'autre béarnaise; celle-ci consistant en ces seuls mots : *Lou nouste Henric!* La statue doit être arrivée à sa destination depuis le 26 octobre; des ouvriers ont été appelés de Paris pour la mettre en place; mais l'inauguration solennelle ne se fera qu'au 1er mai 1843.

SIMPLES LETTRES.

Il y a, dans le comité de lecture du Théâtre-Français, une singulière faiblesse. Vous êtes auteur, je suppose. Pardon pour cette bizarre supposition. Votre jeudi est arrivé, vous lisez votre pièce, on vous écoute, et vous prenez poliment congé de vos juges pour aller attendre dans vos foyers le résultat du scrutin, rédigé de la main du secrétaire. Or, voici comme les choses peuvent

se passer. Je me suis permis de vous supposer auteur; je vous suppose donc à l'âge où l'on commence à l'être. Vous êtes jeune, vous avez paru modeste, ce qui a prévenu l'auditoire en votre faveur; ou bien encore, vous vous êtes présenté sous le patronage d'un collaborateur influent, ce qui vous a d'avance acquis la bienveillance générale. Bref, à peine la porte s'est-elle fermée derrière vous, que l'on entre en délibération. Le plus fâcheux de l'assemblée hasarde le premier son opinion, il trouve la pièce médiocre. Le mot est accueilli par un très-faible assentiment, un de ces *oui* prolongés comme avec indifférence, et qui sont la transition obligée entre cette première décision un peu brutale, et de plus favorables dispositions. Une fois ce *oui* prononcé, cette concession faite, et un peu d'indécision accusée, le terrain est reconnu, on peut aller en avant. Une de ces dames, par qui, sinon par elles, commenceraient les avis indulgents? Une de ces dames reprend, d'un ton plus doux, qu'il y a cependant de jolies choses dans la pièce. Là dessus, une sorte d'assentiment plus prononcé. S'il est quelqu'un qui se soit déjà réservé quelque petit rôle en espérance, celui-là déclare qu'il a trouvé du comique et de l'intérêt. Pour ne pas être en reste, du moment où se dessine la réception, un autre ajoute qu'il a reconnu de l'observation et de la finesse. Laissez faire, monsieur, il n'y a plus que deux ou trois pas d'ici à l'enthousiasme et voici le chemin ordinaire. « — On ne trouve pas encore tous les jours des pièces qui aient autant d'éléments de succès. — Comment donc? on serait trop heureux si l'on n'était jamais condamné à en écouter de plus mauvaises. — C'est-à-dire qu'il y a très-longtemps que l'on n'en a entendu d'aussi remarquables. — C'est-à-dire que les dernières qui ont été jouées n'avaient pas, à beaucoup près, le même fond de mérite; — c'est-à-dire que, depuis un an, on n'a rien reçu de cette valeur. » Ici, la bienveillance touche à l'attendrissement. L'enthousiasme est venu; les boules blanches sonnent joyeusement au fond de l'urne, et la réclame annoncera le lendemain que la pièce a été reçue avec acclamation.

Jusqu'ici, monsieur, vous avez vu monter l'enthousiasme; reste à le voir descendre. Il peut encore, au besoin, se tenir sur les mêmes hauteurs, tant que le comité n'est pas sorti du théâtre. L'air des corridors conserve à cette première chaleur une douce température, et, le long de l'escalier, on peut répondre aux curieux : Nous venons de recevoir une pièce charmante. Mais au delà, refroidissement complet. Le vent de la rue Richelieu éteint tout aussitôt le feu vacillant des sympathies. Une inquiète réflexion commence à poindre : Et les sociétaires absents, que diront-ils, quand il s'agira de mettre la pièce à l'étude? Nous l'avons reçue. Mais, s'ils la trouvent mauvaise? et à coup sûr ils la trouveront mauvaise; du moment où nous l'avons reçue; nous allons passer pour des imbécilles. D'autant mieux, après tout, qu'elle ne vaut pas grand' chose. Un peu d'esprit par-ci, par-là, une ou deux jolies scènes tout au plus, et encore des scènes bien connues au théâtre, du comique très-commun, des plaisanteries de mauvais goût. La presse, qui ne nous ménage pas, va nous harceler comme à l'ordinaire. On nous demandera comment nous recevons des bouffonneries qu'on refuserait, qu'on a refusées sans doute au Vaudeville ou

aux Variétés. Que diable aussi, c'est toujours la même chose; ils sont là cinq ou six qui n'ont de goût que pour les platitudes! Qu'est-ce que j'ai dit, moi? J'ai dit que la pièce était mauvaise, et qu'il fallait prier l'auteur de ne pas déposer ces sottises-là autour du Théâtre-Français.

Remarquez bien, monsieur, que chacun se fait, à part lui, le même monologue. Il en résulte que tout le monde a déclaré la pièce détestable, et que, en dépit du scrutin, tout le monde a protesté contre l'admission. Aussi, vienne le soir, et qu'un acteur s'informe de la séance du matin, la réponse a singulièrement varié : « Une pièce absurde! Je ne comprends pas qu'il y ait des gens pour recevoir ces misères-là. Enfin, encore une chute, et voilà tout. Le public va s'amuser à la représentation. »

Croyez-vous que j'exagère? vous auriez tort. C'est là tout simplement de l'histoire écoutée entre deux portes. Au besoin, je vous citerai des exemples; en voici même un qui date de quelques jours seulement, la réception de la dernière comédie de MM. Laya et Mélesville. Le matin, admission sans encombre; le soir, un dénigrement des plus décisifs. Le comité se dessinait en deux camps : le camp des tragédiens, le camp des acteurs comiques. Le camp des tragédiens grommelait en faux-bourdon : « ces acteurs de comédie, pour un mot qui les fait rire, ils s'imaginent avoir trouvé une pièce. Vous verrez le *Portrait vivant* qu'ils nous ont reçu ce matin. » Le camp des comiques reprenait ailleurs en glapissant : « Ces acteurs de la tragédie et du drame, est-ce qu'ils ont jamais su faire la différence de la comédie à la bouffonnerie? Vous verrez le *Portrait vivant* dont ils ont gratifié le théâtre avec leurs boules blanches! »

Au bout du compte, qui avait reçu la pièce au comité? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que tout le monde avait raison de renier le vote de la matinée. La pièce est-elle donc si médiocre? Eh mon Dieu non! ce qui lui manque, surtout, c'est d'être une pièce, j'entends une pièce pour la Comédie-Française. Cherchez-y de la vraisemblance, cherchez-y de la possibilité, cherchez-y de l'observation autre que de la plus commune, et du comique qui ne soit pas de la charge grossière, je doute que vous y rencontriez rien de semblable. Ainsi, par exemple, la pièce se fonde sur une ressemblance assez inadmissible entre une des filles du régent et une certaine miss Clarisse, ressemblance de visage d'abord, puis ressemblance de costume; car il se trouve que le portrait de miss Clarisse la représenté sous un travestissement qu'a porté la duchesse elle-même. Savez-vous maintenant ce qui engage l'action au premier acte? un loup furieux qui effraie lord Tanley, et fait tomber de cheval la duchesse évanouie. Un loup, hélas! un loup dans la forêt de Meudon, un loup par la saison des chasses! Et puis le reste : enfin lord Tanley qui, de frayeur, saute en bas de son cheval dans un fossé, et du fossé par dessus une muraille. Que vous dirai-je encore? Un brave Anglais, qui monte dans tous les appartements du Luxembourg pour y chercher son gendre, et que les jeunes seigneurs accueillent avec des huées; un contrat de mariage signé, je ne sais comme, sans que l'on ait aperçu la future, des explications toujours interrompues parce qu'il faut bien que la pièce se promène de mal-entendu en mal-entendu, jusqu'à la fin

du troisième acte ; un portrait qui ne se trouve jamais, un récit qui ne se fait pas davantage, et le dénouement passablement scandaleux d'une princesse qui se donne un nouvel amant.

Jusqu'ici, monsieur, c'était un vieux préjugé, on terminait son vaudeville par un légitime mariage ; aujourd'hui, le mariage a semblé d'un goût fade pour relever une conclusion, et l'on se rappelle malgré soi, en le parodiant, le mot du bonhomme Gorgibus à Madelon : La belle galanterie, disait Madelon, et disent MM. les vaudevillistes. Quoi ! terminer tout événement par le mariage ! — Et par où veux-tu donc qu'ils terminent, répond l'éternel bon sens, par le concubinage ?

Nous y sommes arrivés; et le Théâtre-Français, qui ne s'est souvenu, ni de la littérature, ni de la pudeur publique, a oublié tout aussi bien ce qu'il devait à l'auguste protection dont il est entouré. Quand on porte le titre de Théâtre Royal, lorsque des comédiens conservent avec orgueil, sur leur affiche, ce beau nom de *comédiens ordinaires du roi*, que leur a légué Molière ; quand leur salle est adossée au palais de la maison d'Orléans, quand ils sont locataires, et locataires onéreux du chef de cette maison, ils manquent, je ne dis pas même à la reconnaissance, je dis aux convenances les moins sévères, en se prêtant à blesser l'honneur du roi dans les aînés de sa famille.

Qu'en pensez-vous, monsieur ? croyez-vous, quel que soit le rigoureux jugement de l'histoire prononcé sur la duchesse de Berry, fille du duc d'Orléans, régent de France ; croyez-vous qu'il appartienne à la Comédie-Française de la traduire sur la scène, regrettant un amant absent, piquée de curiosité pour un amant nouveau, toute prête à le trouver timide, et franchissant enfin elle-même le dernier pas, afin de ne pas plus longtemps attendre que le courage lui vienne. Payez donc vos loyers, messieurs, avant de vous permettre de ces impertinentes fantaisies!

Pour finir, la pièce a été légèrement gourmandée, à la chute du rideau, par quelques sifflets de bon goût. S'il est vrai qu'elle ait été refusée au théâtre des Variétés, et je le croirais sans peine, tant on voit distinctement la destination primitive des rôles, le théâtre des Variétés a mal calculé avec lui-même, en rejetant un vaudeville qui devait lui donner un succès, mais ce n'était pas une raison pour la Comédie-Française de ramasser, aux environs du passage des Panoramas, le rebut d'un théâtre de boulevard.

Et remarquez encore que la Comédie-Française n'a rien voulu ménager sur les frais de la mise en scène. Luxe d'étoffes, goût excellent des costumes, et le charmant salon de mademoiselle de Belle-Isle, et le meuble confortable des grandes décorations, et un jardin, quoique un peu vieux, du moins très-agréablement disposé, voilà sous quel riant aspect on nous a présenté un vaudeville sans importance. Pour le jeu des acteurs, je ne lui reproche qu'un défaut, celui d'être trop distingué. Samson et Provost résistent de toutes leurs forces à la pente qui les emporte vers la caricature. Mlle Plessy, prend son rôle au sérieux, presque comme s'il s'agissait de la *Gageure imprévue*, ou des *Fausses Confidences*. En revanche, la véritable comédie est abandonnée aux doublures, à

des pensionnaires découragés, qui ont reçu leur démission, qui ne tiennent déjà plus au théâtre, et qui ont oublié leurs rôles, en se considérant comme désormais inutiles. Hier, avec le *Portrait vivant*, on donnait l'*Ecole des Femmes*. Varlet qui n'a pas joué la pièce depuis un an peut-être, courait après sa mémoire effarouchée. Dailly n'avait garde de courir après la sienne, et pour cause; que restait-il donc à l'une des plus admirables comédies de Molière? Mlle Anaïs et Mirecourt; Mirecourt, qui sait du moins ses rôles, et conserve toujours la physionomie d'un comédien de bon lieu; Mlle Anaïs, le seul talent supérieur que se soit conservé l'ancien répertoire. Aussi, Mlle Anaïs a-t-elle beau reculer devant un emploi, sur lequel elle n'avait jamais songé à rien prétendre, il faudra qu'elle s'enhardisse à regarder en face quelques-uns des rôles de la grande comédie. Le théâtre ne saurait passer plus longtemps sous silence toute cette partie du répertoire qui est donnée en exemple et aux comédiens et aux poëtes à venir. Mlle Plessy appartient à la comédie nouvelle, à laquelle elle se donne tout entière: au théâtre de Dumas, au théâtre de MM. Scribe, Duveyrier, Laya, Melesville; à la bonne heure, voilà pour le public qui passe, et qui vient du Gymnase à le Comédie-Française, pour s'en aller indifféremment au Palais-Royal et au Vaudeville; mais pour le public sérieux, pour les lettrés, pour la critique, pour tout ce qui porte respect à Molière, à Marivaux, à Beaumarchais, à Sedaine, que l'on nous donne au moins une actrice pleine d'esprit et de tact, pleine de verve et de délicatesse, et, si le malheur des temps nous a envié les perfections de Mlle Mars, que Mlle Anaïs se résigne à succéder, ne fût-ce que pour une petite part sur un grand héritage, à la comédienne inimitable que personne ne saurait remplacer!

Ed. Thierry.

BULLETIN THÉATRAL.

Académie royale de Musique. — Théâtre Italien. — Opéra-Comique. Vaudeville. — Variétés. — Palais-Royal. — Gymnase. — Porte-Saint-Martin.

L'engagement de M. Duprez a été signé pour cinq ans, à la grande satisfaction de ceux qui reconnaissent en lui le chanteur le plus habile de Paris. Il en est cependant qui, à cette occasion, l'ont vivement attaqué. Selon eux, avant cinq ans Arnold aura perdu tous ses moyens, et sa présence à l'Opéra sera un obstacle à l'engagement d'un nouveau ténor, si l'on peut en découvrir un. Nous ne voyons pas si avant dans l'avenir; le passé et le présent répondent pour Duprez. Si sa voix de poitrine a subi quelque altération, il faut convenir qu'en revanche ses notes de tête sont chaque jour plus douces et plus parfaites. Dans *la Reine de Chypre*, par exemple, Duprez chante toujours avec une supériorité que personne ne surpasserait; que les compositeurs écrivent pour lui, en suivant un peu les modifications survenues dans son talent! N'est-il pas toujours inimitable dans le récitatif? ne sait-il pas produire de l'effet avec les phrases musicales les plus simples, par la délicatesse exquise avec laquelle il les prononce?

n'est-il plus musicien comme autrefois, et ces études consciencieuses qui l'ont placé au premier rang, ont-elles tout à coup perdu leur avantage? Évidemment, ce sont là de mauvaises chicanes dont Duprez triomphera, comme font les hommes supérieurs, par des preuves.

Au Théâtre Italien, les succès se multiplient. Madame Viardot-Garcia avait parfaitement réussi dans le rôle d'Arsace, et voici que madame Persiani nous a étonné, plus que jamais, dans *le Barbiere*. La représentation de samedi était une véritable solennité. Lablache rentrait, et son fils avait rendu le Figaro à Tamburini. Jugez de l'ensemble! on doutait presque de la nouvelle Rosina. Douter de madame Persiani! Elle s'en est bien vengée. Non contente de chanter le rôle tout entier, avec cette perfection, cette science de vocalise qui la distinguent, elle a émerveillé la salle au second acte avec l'air de Paësiello, *Nel cor più mi sento,* suivi des variations. Quelle prodigieuse agilité dans la voix! quel sentiment indicible dans les traits auxquels le sentiment semble devoir être étranger! quelle grâce sans égale! Les plus anciens habitués des bouffes avouaient qu'ils n'avaient jamais entendu rien de tel; et nous nous demandions à quel degré s'arrêterait le talent de madame Persiani, puisque chaque année il s'accroît et se surpasse. Lablache, ce délicieux Bartholo, a fait honorablement sa rentrée, en donnant à ce rôle secondaire une valeur qu'on ne lui soupçonnait pas avant qu'il l'abordât l'année dernière. Nous étions joyeux, encore, de revoir Figaro, jovial et sans façon, sous les traits de Tamburini, tout en nous souvenant que Féderico Lablache avait dignement joué ce rôle. Mario, charmant Almaviva, a bien dit la romance de Lindor; Morelli a chanté comme un maître l'air de la calomnie. Somme toute, il est impossible que *le Barbier* puisse être mieux exécuté qu'il ne l'est en ce moment par les Italiens.

Nous avons vu en tête du poëme imprimé du *Roi d'Yvetot :* à BÉRANGER, L'AUTEUR DU SUCCÈS, *Leuven et Brunswick.* Il y a modestie. La pièce, sur laquelle M. Adam a écrit sa charmante musique, est bien faite et intéressante; l'intrigue est simple, mais développée avec entente de la scène. Le *Roi d'Yvetot* est un peu long néanmoins; le troisième acte se traîne, et la célèbre chanson du chansonnier célèbre ne produit pas, selon nous, tout l'effet auquel on pourrait s'attendre. Au reste, ce ne sont là que de légères imperfections. Vingt poëmes d'opéra comique en ont bien d'autres.

M. Adolphe Adam, auteur de la musique, est un compositeur mixte, c'est-à-dire savant et mélodiste, savant et populaire. *Le Châlet* et *le Postillon de Longjumeau* suffisent à la renommée d'un artiste. Mais M. Adam, par le *Roi d'Yvetot,* comme par les derniers ballets qu'il a composés pour l'Opéra, entre dans une voie plus digne encore, celle qu'a tenue M. Auber. Grâce, éclat, distinction, telles sont les qualités de sa partition dernière. C'est de la musique mélodique sans idées communes. L'inspiration, spontanée, a du naturel; le compositeur ne l'a point astreinte aux formes qui déterminent en général le succès des opéras-comiques. Chaque chose a son domaine et s'y tient. En un mot, les mélodies du *Roi d'Yvetot* seront populaires, sans que M. Adam ait sacrifié en rien au culte exclusif de la popularité. Nous avons remarqué avec

plaisir que chaque personnage chante des morceaux appropriés à son caractère; que Josselyn (Chollet) a la note tendre et un peu séraphique; que le meunier Daniel (Mocker) a la note pleine de naturel et de vérité; qu'Adalbert (Audran) a la note sentimentale; et il en est de même de tous les rôles, ce qui constitue une unité d'excellent effet.

Mélodie et instrumentation sont à peu près irréprochables dans *le Roi d'Yvetot;* et nous croyons que M. Adolphe Adam aurait fait encore plus sous le rapport de l'art, s'il avait plus soigné la phrase même des couplets de Mocker, par exemple, au lieu de se préoccuper du tic-tac avec lequel toutes les romances bucoliques nous ont familiarisés; s'il s'était moins préoccupé de *l'harmonie imitative,* dans le quatuor du premier acte, lorsque Josselyn boit aux vertus de l'ancien roi; nous préférerions une mélodie plus franche et plus expressive. Le deuxième acte est irréprochable. Une marche, un air chanté par mademoiselle Darcier, la scène où Josselyn se dévoue pour ses compatriotes, le duo bouffe, le *quartetto* « Dites, dites lui », — ont mérité et reçu d'unanimes applaudissements.

Quant à la chanson du *Roi d'Yvetot*, telle que nous la connaissons, M. Adam l'a simplement arrangée et orchestrée d'une façon fort habile. Avec une romance agréable et des chœurs très-bien *réussis*, se complète le troisième acte, où MM. Leuven et Brunswick ont laissé peu de place au compositeur.

L'exécution du *Roi d'Yvetot* ne laisse à désirer que sous le rapport des chœurs, qui sont maigres et parfois brouillés avec la mesure. Chollet est plein d'entrain et de verve : sa réputation est faite. Grard, Mocker, Audran, mademoiselle Darcier, ont contribué au succès. Mademoiselle de Rouvroy est jolie, et nous voudrions ne pas parler que de sa beauté. L'orchestre, — est-ce un défaut de la partition, est-ce un défaut des instrumentistes? — grince quelquefois et brusque certaines parties.

Aug. Ch.

Après six semaines de fermeture, le théâtre du Vaudeville va enfin ouvrir ses portes. Une direction maladroite a enfin été remplacée par celle de deux hommes dont le talent, comme auteur dramatique et comme administrateur, est assez connu pour qu'on soit assuré que ce théâtre qui, il y a quelques années, aurait pu être appelé le Second-Théâtre-Français, — à l'époque où on y représentait *Madame Dubarry, Un Duel sous Richelieu, Mademoiselle du Châtelet*, — va reprendre le rang qu'il occupait. Des comédies d'un style élégant et correct, et la charmante gaîté d'Arnal, toujours convenable, toujours de bon goût, voilà ce qui doit remplacer ces malheureuses pièces sans nom et sans bon sens le plus souvent, qu'on aurait sifflées aux théâtres des boulevards, et qui avaient fait fuir le public difficile de la rue de Chartres. — Qu'il revienne ce public qui aimait l'esprit, mais l'esprit fin, l'observation délicate. M. Ancelot, comme auteur, lui en promet encore, et il n'est pas d'administrateur plus habile que M. Bouffé.

Le théâtre des Variétés, par le nombre de pièces nouvelles qu'il a données

ce mois-ci, ferait douter de leur qualité, si on ne se souvenait que leur représentation a été retardée pendant trois mois par le succès d'Odry et de Vernet, et par l'essai de succès des artistes anglais.— *La Vendetta*, vaudeville en un acte, et *Fargeau le nourrisseur*, comédie en deux actes, de M. Dumanoir, ont paru presque le même jour sur l'affiche. Lafont, qu'on se plaignait de ne voir que trop rarement, paraît tous les soirs dans deux rôles complétement opposés de caractère, — Rameau d'or dans *les Deux Brigadiers*, charmante comédie de M. Rosier, où il se montre d'un comique si agréable et si gai, et celui de Fargeau, font tous deux valoir son talent. Fargeau, l'éleveur de bestiaux, a pris en tutelle une jeune orpheline, fille de l'amour et d'une grande duchesse. Un jour, que le fils d'un gros financier a voulu séduire sa jeune pupille, il va demander une réparation honorable chez la grande duchesse, dont l'héritier a séduit de son côté la fille du financier; avec adresse il amène les deux puissances ennemies à capituler et à signer toutes deux aux contrats qu'il leur présente. — *La Vendetta* est une de ces bluettes amusantes dont on ne dit rien. *Le Rêve de la mariée* et *les Fiancées* accompagnent très-bien les deux pièces en vogue. — On annonce à ce théâtre une comédie de M. Alex. Dumas.

Mademoiselle Fargneil, que nous ne désespérons pas de voir rentrer au Vaudeville, a porté au Palais-Royal, excepté la gaîté qui lui manque, toutes les qualités d'un talent charmant pour jouer le drame et la comédie de sentiment. Le rôle de Catherine II, écrit pour elle, n'est pas positivement de ceux qui ont le plus de succès sur la scène qu'elle a adoptée; le public, cependant, aime toujours beaucoup à la revoir, et Alcide Tousez, excitant toujours un rire inextinguible, ils soutiendront longtemps, tous les deux, le succès de *la Dragonne*. Madame Dejazet est rentrée, — et très-prochainement auront lieu les débuts de sa fille dans *Frétillon mariée*.

Malgré la bouderie des auteurs de l'association dramatique, M. Bouffé a créé un rôle nouveau, celui de Garrick dans *le Docteur Robin*. La pièce par elle-même n'offre rien de très-original, mais le talent si varié de cet excellent acteur en a fait une comédie qui restera longtemps au répertoire. M. Volnys pourrait aussi réclamer une part dans le succès. La vogue peu littéraire, mais d'ailleurs très-réelle de *Mathilde*, retarde toujours l'apparition des *Mille et une nuits* au théâtre de la Porte Saint-Martin, ce ballet merveilleux, à qui l'on prédit mille et une soirées.

M. Alphonse Leduc, compositeur distingué, à qui les abonnés du *Ménestrel* doivent le charmant quadrille de *Fleurette*, sur des motifs de mademoiselle Puget, vient de publier une nouvelle œuvre dansante destinée à obtenir le plus grand succès. C'est sous le titre piquant de *Barbe-Bleue* que vient de paraître ce nouveau quadrille, accompagné d'une légende historique de M. Laurant, et de dessins de M. Mouilleron, représentant la Marche de Barbe-Bleue au Bûcher et son Supplice au milieu des flammes. — On assure que M. Fessy s'est déjà emparé des délicieux motifs de *Barbe-Bleue*, et que cette

œuvre originale sera incessamment exécutée à grand orchestre aux Concerts-Vivienne.

Armorial national de France, recueil complet des armes des villes et provinces du territoire français; réuni pour la première fois, dessiné et gravé par H. Traversier; avec des notices descriptives et historiques par Léon Waïsse, professeur à l'institution royale des Sourds-Muets, un des rédacteurs du *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France*, et un coup d'œil sur l'histoire du blason, par A. Bailly, ancien sous-bibliothécaire de la ville de Paris, agent conservateur de la Société royale d'agriculture. — Tous les jours les sociétés savantes expriment le regret qu'aucun ouvrage, ancien ou moderne, n'ait recueilli les armoiries de nos cités, et qu'ainsi, dans le mouvement rapide qui nous entraîne vers d'autres idées, les traces de ces documents si précieux pour l'étude des monuments et de l'histoire du moyen âge, soient à la veille de disparaître entièrement.

La publication de M. Traversier satisfait à ce besoin qu'il avait, comme artiste, senti plus vivement que personne. Il y a déjà sacrifié vingt années de sa vie; car on comprend combien un pareil ouvrage a exigé de minutieuses recherches, puisqu'il n'existait aucun précédent que l'auteur pût consulter; mais, soutenu par les encouragements bienveillants et la direction éclairée de M. Brenot, bibliothécaire du domaine privé du roi, il est parvenu à surmonter les nombreuses difficultés qui se présentaient dans l'exécution de son plan.

Les personnes qui se livrent à l'étude de nos monuments, trouveront dans l'*Armorial national de France*, outre les armoiries actuelles, les différentes modifications qu'elles ont subies depuis l'époque où elles furent accordées.

Celles qui s'occupent de l'histoire de notre pays, trouveront les données les plus scrupuleusement exactes sur l'origine de toutes les villes de quelque importance, et leurs titres historiques dans les notices que M. L. Vaïsse s'est chargé de rédiger, et où il apporte cette clarté et cette précision dont il a déjà donné tant de preuves dans les articles du *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France* confiés à ses soins.

Les artistes puiseront dans les planches des documents qui sont surtout indispensables aux architectes, aux sculpteurs et aux graveurs de médailles, si souvent appelés à représenter les villes dans des compositions emblématiques.

Enfin, on lira avec intérêt un coup d'œil sur l'histoire du blason, que M. Bailly avait écrit pour un armorial historique dont il avait conçu le projet, et qu'il a bien voulu apporter en collaboration à celui-ci, depuis la publication de la première série.

La partie qui est achevée peut servir de spécimen.

Division de l'ouvrage. — La première série, qui a paru en dix livraisons, se compose de dix-huit planches gravées, savoir : dix-sept contenant chacune cinq armes de villes, et une indiquant les couleurs naturelles et celles de convention, de onze feuilles de texte et d'un titre.

La seconde paraîtra dans les premiers jours de décembre, et se composera de dix planches gravées et de dix feuilles de texte. Elle comprendra, avec les variations apportées par l'empire au blason des villes et les supports que quelques-unes ont adoptés, les armes des chefs-lieux des anciens départements français et celles des villes importantes qui ne sont pas chefs-lieux.

Enfin, les deux dernières renfermeront les armes des provinces et toutes celles des villes secondaires, ainsi qu'un précis de l'art héraldique, par M. Traversier, précédé d'un coup d'œil sur l'origine des armoiries par M. Bailly.

Conditions de la souscription. — On peut retirer la première série, de suite ou par livraison tous les huit jours, au prix de 1 fr. 50 c. la livraison en noir, ou 15 fr. la série, et de 5 fr. 50 c. la livraison coloriée ou la série.

L'Armorial ne dépassera pas quatre séries.

Challamel, éditeur, 4, rue de l'Abbaye.

CHALLAMEL.

---

tor Dollet, Alexandre Lacanchie, Belaife, Breval, etc. — On ne souscrit que pour une année, et toujours à partir du 1er août.

PRIX DE L'ABONNEMENT, UN AN (*du* 15 *août au* 15 *juillet* suivant.

	Paris,	8 fr. ;	Départements,	9 fr. ;	Étranger,	12 fr.
1re Année (1840-1841),	1 vol. br.	6 fr.	—	7 fr.	—	10 fr.
2e Année (1841-1842),		—	—	—	—	—

S'adresser, pour la rédaction et pour les abonnements, au *Directeur de la France administrative*, rue Saint-Lazare, 43. (*Affranchir.*)

On souscrit, dans les départements, chez les libraires, les directeurs de postes et de messageries.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE PROCÈS D'ANDRÉ CHÉNIER.

André Chénier avait adopté avec enthousiasme les principes de la révolution de 1789. Quoiqu'il eût passé sa jeunesse au milieu de la classe noble et privilégiée, quoiqu'il fût noble lui-même, il partageait les sentiments de la jeune noblesse, qui avait fourni des défenseurs à l'insurrection de l'Amérique du nord et qui était résignée à faire le sacrifice de ses intérêts les plus chers à la liberté et à la régénération de la France. Ce fut à cette noblesse trop généreuse et trop imprudente que la révolution, préparée par les philosophes du dix-huitième siècle, dut ses premiers triomphes contre les vieux abus de la monarchie de Louis XIV.

Le caractère d'André Chénier nous explique le rôle qu'il joua sur la scène politique : il était enthousiaste jusqu'au fanatisme, violent jusqu'à la fureur, hardi jusqu'à la témérité ; d'ailleurs loyal, dévoué, plein d'abnégation et de foi. André Chénier n'avait aucune ambition, si ce n'est celle de servir la cause de la justice et de la vérité. Il aimait les émotions douces et mélancoliques, les occupations calmes et silencieuses, la contemplation de la nature, les livres, en un mot, tout ce qui compose l'heureuse médiocrité du poëte. Mais les événements le forcèrent de sortir de son obscurité studieuse, et la sainte indignation de l'honnête homme le changea en homme de parti, sous l'influence de ses amis et de ses collègues de la *Société de* 1789.

Cette Société, comme son nom le témoigne, s'était proposé de maintenir le gouvernement dans la voie où il était entré en 1789, avec le concours de l'Assemblée constituante ; elle s'opposait à l'invasion des théories anarchiques, et repoussait les empiétements dangereux de la souveraineté du peuple ; elle voulait enfin protéger la royauté établie sur la constitution,

et mettre un frein à la démocratie révolutionnaire. Ce petit club, qui n'était d'abord qu'une fraction épurée du grand club des Jacobins, appelé alors la *Société des Amis de la Constitution*, se posa bientôt en adversaire du club redoutable qui lui avait donné naissance; il publia aussi un journal pour répandre ses doctrines et leur gagner des prosélytes. La *Société de* 89, dirigée par Malouet, comptait parmi ses principaux membres : Condorcet, le chevalier de Pange, Grouvelle, Dupont de Nemours, de Kersaint, le duc de La Rochefoucauld, Pastoret, Guiraudet, Chéron, Roucher et André Chénier.

André Chénier, dès son retour de Londres, dans les premiers mois de l'année 1790, avait manifesté ses opinions avec éclat par le poëme dithyrambique du *Jeu de Paume*, adressé au peintre David, en cette même année, et imprimé en 1791. Ses opinions, toujours chaleureuses et intrépides, toujours nobles et fières, se ressentaient pourtant de l'effervescence et de l'aveuglement de cette époque; elles manquaient encore de fixité et de logique à plusieurs égards, et elles s'abandonnaient à des illusions, prêtes à s'évanouir devant l'inexorable raison des faits accomplis Il disait, dans cette énergique révélation de ses sympathies pour l'œuvre de 1789 :

Salut! peuple français! ma main
Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.
Reprends tes droits, rentre dans ton empire :
Par toi, sous le niveau divin,
La fière Égalité range tout devant elle.
Ton choix, de splendeur revêtu,
Fait les grands; la race mortelle
Par toi lève son front, si longtemps abattu;
Devant les nations, souverains légitimes,
Ces fronts, dits souverains, s'abaissent : la Vertu,
Des honneurs aplanit les cimes.

Mais à côté de ces éloges accordés au peuple, vainqueur de la Bastille, et au tiers état, modérateur de la puissance royale, il faisait dès lors entendre ces sages conseils qu'il ne cessa de répéter d'une voix ferme et courageuse :

.... Au peuple surtout sauvez l'abus amer
De sa subite indépendance;
Contenez dans son lit cette orageuse mer;
Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,
Dirigez sa bouillante enfance,
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas! sa jeune liberté;
Gardez que nul remords n'en attriste la fête...
Peuple, ne croyons pas que tout nous soit permis!

Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain! à votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se montrent vos amis :
Ils soufflent des feux homicides.

Ce fut là le thème de toutes ses polémiques contre la licence des clubs et de la presse.

Il ne fit que développer ce passage du *Jeu de Paume*, dans son *Avis aux Français sur leurs véritables ennemis,* sorte de profession de foi, non seulement d'André Chénier, mais encore de la *Société de* 1789. André Chénier l'écrivit à Passy, où il demeurait, pendant la belle saison, auprès de M. de Pastoret. On assure que ce morceau remarquable, qui parut au mois d'août 1790, dans le n° 13 du *Journal de la Société de* 1789, fut confié à la plume éloquente d'André Chénier par les principaux sociétaires, qui en avaient d'avance arrêté les idées et le but. Quoi qu'il en soit, l'*Avis aux Français*, réimprimé en brochure et traduit en plusieurs langues, cité et jugé par tous les journaux, eut une immense vogue et passa pour un factum émané de la *Société de* 1789 tout entière. Cette pièce mit en relief le talent de l'écrivain, qui venait de s'essayer comme poëte avec le même bonheur, et ce fut elle sans doute qui le recommanda particulièrement à l'estime de Louis XVI et des chefs du parti royaliste, que la gravité des circonstances avait réunis autour du trône menacé. Le roi de Pologne, Stanislas-Auguste, fit traduire en polonais l'*Avis aux Français*, qui lui semblait *modéré, sage, propre à calmer l'effervescence, et applicable même à d'autres pays*, il envoya une médaille d'or à l'auteur, comme marque éclatante de son approbation. André Chénier, flatté de cette récompense qu'il n'avait ni briguée, ni attendue, remercia le roi de Pologne, non sans proclamer son attachement au principe de la révolution. « Vous avez, sire, applaudi aux souhaits et compati aux chagrins d'un homme pour qui il ne sera point de bonheur, s'il ne voit point la France libre et sage; qui soupire après l'instant où tous les hommes connaîtront toute l'étendue de leurs droits et de leurs devoirs; qui gémit de voir la vérité soutenue comme une faction, les droits les plus légitimes défendus par des moyens injustes et violents, et qui voudrait enfin qu'on eût raison d'une manière raisonnable. »

On peut croire que l'*Avis aux Français,* qui souleva de vives et aigres discussions dans le sein même de la *Société de* 1789, fut la cause d'une espèce de schisme, à la suite duquel la Société se trouva dissoute. Condorcet, qui en était l'âme, se sépara de ses collègues pour se rejeter dans les bras des Jacobins. André Chénier, depuis la dissolution de la Société, publia, pendant le cours de l'année 1791, une brochure intitulée : *Réflexions sur l'esprit de parti*, une réponse à la lettre inconvenante que

Raynal avait adressée à l'Assemblée nationale, et trois lettres insérées dans le *Moniteur, sur la division des pouvoirs, sur le choix des députés à l'Assemblée nationale et sur les dissensions des prêtres.* Chacun de ces écrits fut également loué par les véritables amis de la constitution, décrié par ceux qui ne l'étaient que de nom et qui poussaient le pays aux sanglantes extrémités de l'anarchie.

Le nom d'André Chénier commençait à retentir dans le monde politique, et ses premiers succès de publiciste faillirent le détourner de sa vocation de poëte : il avait déjà renoncé à la carrière diplomatique; il renonça pour un temps à ses rêves d'avenir littéraire; interrompant ses études, ses travaux poursuivis avec tant d'émulation en face des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine, n'aspirant plus aux applaudissements du théâtre ni aux éloges de la critique, il se mit sur les rangs des candidats qui se présentèrent aux élections de 1791 ; mais il ne put réunir le nombre de voix nécessaires pour être envoyé, comme député de Paris, à la nouvelle Assemblée législative. Dès lors, il avait laissé de côté la poésie et deux ou trois tragédies, composées dans le goût de *Sophocle* et d'*Euripide*[1]; il ne fréquentait que des hommes politiques, et ne s'occupait que de matières politiques. Le procureur-général syndic Rœderer, en témoignage d'estime et de confiance, l'inscrivit sur la liste des deux cents personnes notables, choisies pour créer le *juré de jugement* du tribunal criminel, le 14 février 1792.

André Chénier avait conservé un étroit commerce d'opinions avec quelques membres de la *Société de* 1789, tels que le chevalier de Pange, Pastoret, Chéron, etc., qui formaient, dans la presse, une sorte de parti constitutionnel, peu nombreux et pourtant assez fort, eu égard à son énergie. Ils s'emparèrent insensiblement de la rédaction du *Journal de Paris*, que les feuilles dites patriotiques accusaient de complicité avec le parti de la cour et de Coblentz ; Condorcet, Cabanis, Sièyes et Garat, qui coopéraient à cette rédaction avant eux, se retirèrent et cédèrent la place aux nouveaux rédacteurs, qu'on disait *salariés par la police.* C'était une calomnie colportée dans les clubs, et enregistrée dans les gazettes et les pamphlets des Jacobins. André Chénier travailla d'abord au compte-rendu des séances de l'Assemblée nationale, et il eût peut-être continué de garder l'anonyme, si ses terribles attaques contre les clubs n'eussent provoqué entre son frère et lui une polémique éclatante, dans laquelle il dut se nommer, sous peine d'être accusé de lâcheté et de perfidie.

[1] Un passage de la seconde réponse de Marie-Joseph Chénier à son frère, où il est question de deux ou trois années perdues à composer des tragédies *impartiales ou insignifiantes*, nous permet d'avancer qu'André Chénier avait fait quelques essais dramatiques.

Les propriétaires du *Journal de Paris* n'osèrent pas abandonner leur feuille, connue par sa modération et sa réserve, aux aigres et furieuses diatribes d'un parti qui ne s'appuyait point sur les masses, et qui pourtant tenait tête aux plus puissants moteurs de l'opinion publique; on imagina de faire, du *Supplément,* qui n'était qu'une feuille d'annonces commerciales et judiciaires, une arène ouverte à tous les débats politiques, en les soumettant simplement à des conditions pécuniaires, comme s'il s'agissait de publications de librairie et de ventes au rabais. Par ce moyen, le *Supplément*, appartenant à quiconque voulait le remplir, moyennant un droit d'insertion, devenait un journal annexé au *Journal de Paris*, et offrait une tribune libre aux derniers représentants de la *Société de* 1789, qui avaient, pour la plupart, les moyens d'acheter cette publicité coûteuse, devant laquelle reculaient leurs adversaires. Tel fut le *Supplément* au *Journal de Paris*, pendant six mois de l'année 1792, depuis février jusqu'au 10 août, organe périodique d'une coterie d'hommes de cœur et de talent, qui s'étaient associés et dévoués pour arrêter la révolution et non la faire rétrograder. Le chevalier de Pange, Lacretelle jeune, Roucher, L.-C. Chéron et d'autres amis d'André Chénier, ne se contentèrent pas de façonner et de colorer à leur guise, la rédaction quotidienne du *Journal de Paris;* ils accaparèrent presque le *Supplément*, qui n'accolla pas souvent à leurs fougueux manifestes les répliques et les objections du parti contraire puisque chaque ligne de ce *Supplément* était cotée au taux des *Petites-Affiches.*

« Nous prenons cette occasion de répéter ce que nous avons déjà déclaré, disaient les rédacteurs du *Journal de Paris* dans un *Avis* du mois d'avril 1792, que nos feuilles de *Supplément* étant destinées à l'usage et à la commodité de tous ceux qui désirent de publier à leurs propres frais toute espèce d'avis, de réclamations, de sujets de controverse, de discussions, nous ne faisons à cet égard que les fonctions d'imprimeur; que nous ne prétendons jamais adopter les opinions énoncées dans les morceaux que nous imprimons ainsi en *Supplément*, et que nous ne nous croyons autorisés à en exclure que les écrits qui nous paraissent blesser les bonnes mœurs, les droits des personnes dans leur caractère privé, les principes généraux de la liberté, que nous avons constamment protégés, et ceux de la constitution que nous avons sincèrement jurée, et au maintien de laquelle nous croyons le salut de la chose publique attaché. » Cette déclaration, qui fut plusieurs fois renouvelée par les rédacteurs et par André Chénier lui-même, n'empêcha pas leurs ennemis politiques de répandre partout que le *Journal de Paris* était à la solde des ministres les plus suspects de Louis XVI, Bertrand de Molleville, Montmorin et de Nar-

bonne. Ce bruit fâcheux ne fut pas démenti par l'accueil impartial que reçurent, dans le *Supplément,* plusieurs écrits de Robespierre et de ses partisans, moyennant le prix d'insertion. Il est difficile à croire, en effet, qu'André Chénier et ses amis poussassent le dévouement à leurs convictions jusqu'à payer les frais de cette guerre audacieuse et désintéressée. Ce ne fut donc pas sans arrière-pensée que Marie-Joseph Chénier, dans sa querelle avec son frère, s'excusait du retard d'une de ses réponses, en disant : J'avais bien la ressource d'un *Supplément;* mais un *Supplément* coûte fort cher, et ma fortune ne me permet pas de faire cette dépense. »

Cette querelle entre les deux frères signala André Chénier à la haine du club des Jacobins, qui ne lui avait pas pardonné ses premières agressions. André Chénier, dans le *Supplément* du 12 février, fit une rude sortie contre Pierre Manuel, procureur général de la commune de Paris, au sujet de la préface des *Lettres de Mirabeau à Sophie*, que Manuel avait mises au jour, d'après les originaux conservés au secrétariat de la police. Ces *Observations*, dans lesquelles la critique littéraire n'était qu'un prétexte pour arriver à juger l'éditeur au point de vue politique, ne portaient pas de signature. Manuel répondit avec rage dans le journal de Brissot, *le Patriote Français*,en défiant l'auteur des *Observations* de se nommer. En même temps, le *Supplément* du *Journal de Paris* publiait une *Apologie de Pierre Manuel contre ses détracteurs,* signée J. B. A. S., et que l'on pourrait attribuer à l'abbé Sicard ou bien à Serieys. Cette *Apologie,* qui n'était qu'une cruelle satire, amena de menaçantes récriminations dans les feuilles de Brissot, Carra, Gorsas et autres amis de Manuel. André Chénier, loin d'être intimidé par cette tempête de ressentiments, jeta le gant à la *Société des Amis de la Constitution*, en examinant, dans le *Supplément* du 26 février, *la cause des désordres qui troublent la France et arrêtent l'établissement de la liberté.* Dans le *post-scriptum* de cet acte d'accusation contre les Jacobins, il se déclara l'auteur des *Observations* qui avaient si fort irrité le procureur-général de la commune : « Comme je crois, disait-il, que dans la situation où nous sommes, tout bon citoyen doit se faire un devoir d'attaquer de front tout ce qu'il croit pernicieux, je ne veux point, en gardant l'anonyme, feindre de redouter le ressentiment de ceux dont la patrie doit redouter les mauvais conseils ou les mauvais exemples.

« J'ai dessein, ajoutait-il, de vous adresser de temps en temps quelques articles que je signerai, et dans lesquels, me présentant sans ménagement et sans crainte à l'honorable inimitié des brigands à talons rouges et des brigands à piques, je tâcherai, autant qu'il sera en moi, de venger la Patrie, l'humanité, l'honnêteté publique, des outrages journaliers qu'elles reçoivent de cet abominable amas de brouillons qui vivent de la Liberté,

comme les chenilles vivent des arbres fruitiers qu'elles tuent. » Les rédacteurs du *Journal de Paris* supprimèrent la phrase injurieuse qui terminait ce paragraphe : « Et de cet amas d'écrivains et de parleurs ignominieux, pour qui la Liberté n'est autre chose que ce qu'était un bon festin pour les harpies qui ne savaient que le couvrir d'ordures. » L'écrit d'André Chénier, qui dénonçait les Sociétés populaires, et surtout celle des Jacobins, à toute la rigueur des Lois répressives, le dénonça en même temps à l'implacable rancune de ces Sociétés. Cet écrit, réimprimé et répandu avec profusion, non-seulement dans les départements, mais encore à l'étranger, surtout en Allemagne où il fut traduit aussitôt, devait tôt ou tard causer la perte de son signataire.

La Société des Amis de la Constitution accepta la lutte contre un seul homme; elle choisit un de ses membres pour champion, et entraîna dans la lice le propre frère du dénonciateur. Marie-Joseph Chénier, à qui les belles tragédies de *Charles IX* et de *Caïus Gracchus* avaient acquis une honorable réputation, faisait partie du Club des Jacobins et y exerçait l'influence que son caractère énergique et son talent vigoureux lui assuraient dans toute assemblée politique. Il avait de l'ambition; il se trouvait porté aux affaires publiques par une faction puissante; il voyait aussi dans le rôle d'homme de parti un moyen de popularité pour l'auteur dramatique : il fut donc circonvenu, sollicité, pressé, forcé, pour ainsi dire, de répondre au nom des Jacobins, après avoir déclaré, dans une lettre au *Patriote Français*, le 27 février, qu'il se ferait toujours *honneur* d'être membre de cette Société. Sa réponse, quoique annoncée avec fracas par tous les journaux des Sociétés populaires, n'aurait peut-être point paru, si André Chénier eût consenti à cesser une guerre où il allait avoir à combattre son frère.

André Chénier, en s'engageant, dans une lettre datée du 4 mars, à réfuter tous les écrits qui renfermeraient des raisons et des arguments, *outre des injures*, se défendit d'avoir eu l'intention de comprendre son frère dans le jugement rigoureux qu'il avait porté sur une *grande partie* des Jacobins, et donna un dédaigneux démenti aux folliculaires qui le traitaient de *fratricide*, parce qu'il avait traité les Jacobins de *fripons* et d'*imbéciles*. « Mon frère, dit-il, connaît depuis trop longtemps et mon caractère et mes opinions, pour que j'aie besoin de me justifier auprès de lui, qui n'a jamais trouvé et ne trouvera jamais en moi que l'amitié qu'on doit à un frère et les égards qu'on doit aux talents, quoique je sois prêt à défendre mon sentiment même contre lui. » Comme les rédacteurs du *Journal de Paris* et surtout du *Supplément* étaient alors en butte à des accusations qui prenaient tous les jours plus de consistance dans les clubs et

dans leurs journaux; comme André Chénier se trouvait particulièrement désigné parmi les écrivains stipendiés de la *Liste civile* et les agents du château des Tuileries, il crut devoir, vis-à-vis de son frère, se présenter avec une profession de foi claire et nette.

« Je veux faire savoir à tous les lecteurs qui ne sont pas aveuglés par leurs passions ou par celles d'autrui, que je n'ai et que je n'eus jamais aucun rapport politique direct ou indirect avec aucun ministre; que je n'en connais particulièrement aucun; que je ne vais à aucun club; que je n'appartiens à aucune Société, à aucune personne, à aucun parti; et que je défie qui que ce puisse être, de prouver que, non-seulement depuis la Révolution, mais en aucun temps de ma vie, j'ai fait, dit ou écrit une chose dont un honnête homme libre, un vrai citoyen doive rougir. »

La polémique des deux frères ne s'alluma qu'à l'instigation des ennemis d'André Chénier. Ces ennemis étaient Manuel et Brissot, auxquels les événements adjoignirent Collot-d'Herbois. Le chevalier de Pange, imitant la fougue intrépide d'André Chénier contre les faux patriotes, attaqua Brissot avec ses propres armes, et lui prouva, par l'extrait d'un de ses livres antérieur à la Révolution, qu'il avait été le courtisan de l'Ancien-Régime avant d'être celui du Peuple. Brissot furieux essaya de dénaturer à son avantage un fait qu'il ne pouvait nier. Alors André Chénier vint en aide à son ami et acheva de foudroyer Brissot, qu'il accusa de mentir *effrontément* : « Cessez de nous importuner de votre éloge, auquel personne ne répond que par le silence du mépris et de l'indignation, et épargnez-vous tout ce plat pathos qui vous rend aussi ridicule que vous vous êtes déjà rendu odieux. » Brissot se tut et attendit, quoique son sang, disait-il, bouillonnât dans ses veines!

Une belle occasion s'offrit de soutenir la sainte cause de la justice publique et de l'honneur national : André Chénier accepta cette périlleuse mission. Dans la séance du 8 février 1792, l'Assemblée législative avait décrété l'amnistie des Suisses du régiment de Châteauvieux, condamnés aux galères, par un décret du 16 août 1790, pour s'être révoltés contre leurs chefs, pour avoir pillé la caisse du régiment et fait feu sur la garde nationale de Metz. Le Club des Jacobins, sur une motion de Collot-d'Herbois, considérant les Suisses de Châteauvieux comme des héros qui avaient *pressenti* les desseins de Bouillé, changea l'amnistie en ovation, et ordonna de la célébrer par une fête publique, à laquelle le maire de Paris, le *vertueux* Pétion, eut la faiblesse de faire concourir la municipalité. Cette fête avait pour but de flétrir la défection de Bouillé et d'exalter la haine du

peuple; mais André Chénier ne vit que le côté immoral et scandaleux de ce triomphe décerné à des soldats révoltés, et il adjura tous les honnêtes gens de s'employer à repousser la honteuse motion de Collot-d'Herbois.

C'était là le cri de la conscience d'un honnête homme et d'un bon citoyen; mais il fut couvert par les clameurs forcenées des Sociétés populaires : André Chénier s'exposait à être assassiné dans les rues. Il n'en continua pas avec moins de force et de persévérance sa mission de redresseur des torts du parti jacobin, et, puisant une nouvelle énergie dans le péril même de cette généreuse conduite, il protesta, au nom de l'ordre public et de la Loi, contre cette fête anarchique et insensée. Son exemple entraîna plusieurs de ses amis à protester aussi dans le *Journal de Paris ;* Chéron, de Pange et Roucher, ne craignirent pas de se compromettre en signant des articles qui n'étaient que de pâles reflets de ceux d'André Chénier. Quelques autres, sans se nommer, vouèrent à l'infamie les complices du triomphe de Châteauvieux : « Je ne signe pas, disait l'auteur d'une ettre anonyme écrite dans ce sens, parce que je n'ai pas le courage d'André Chénier. J'ai la faiblesse de craindre les proscriptions. » André Chénier était infatigable; non-seulement il insérait lettre sur lettre dans le *Journal de Paris,* et tenait en échec les gazettes des Clubs, mais encore il excitait, il dirigeait les manifestations de la garde nationale, en envoyant des Adresses à l'Assemblée législative et au Département de Paris, pour les conjurer de s'opposer à la fête de Châteauvieux. Il osa s'attaquer corps à corps, pour ainsi dire, à Collot-d'Herbois, qui menaçait de le poursuivre devant les tribunaux *comme un lâche calomniateur,* et il le foula aux pieds en le couvrant de boue. Le jour même où cette fête impie, qu'il n'avait pu empêcher, attristait Paris, il la célébra par un *hymne* consacré à fustiger et à mettre au pilori la gloire des *Suisses de Collot-d'Herbois.*

Cet épisode ne fit qu'échauffer davantage le zèle d'André Chénier à démasquer les projets secrets des Sociétés populaires, et, dans une lettre du 27 avril, il appela contre elle l'action coërcitive de la Loi, en leur imputant tous les désordres et tous les malheurs du pays. Il ne manqua pas de rejeter à la face de ses accusateurs les soupçons qu'on avait accrédités à l'égard de ses intelligences avec le parti de la contre-révolution : « Vous serez accusés de vénalité, se disait-il à lui-même dans cette nouvelle lettre sur les Clubs, par cette foule de misérables qui n'attendent que des acheteurs, et qui, étrangers à tout sentiment honnête, ne conçoivent pas qu'on aime sa patrie assez pour les haïr par cette seule raison. Ils diront qu'en prêchant les lois et la paix vous ne cherchez qu'à semer le trouble... Ils appelleront vos écrits des écrits *infâmes.* Enfin des législateurs journa-

listes, que des lâchetés mal calculées ont perdus et qui n'emploient désormais beaucoup d'esprit, de lumière et de renommée qu'à dépenser ce qu'un vil mensonge a de plus absurde pour envenimer ce qu'il a de nuisible et d'atroce, ne manqueront pas de dire, en cent manières différentes, que vous êtes pensionnaires de la Liste civile, que vous voulez rétablir la Noblesse... Vous ne ferez aucune attention à toutes ces turpitudes..., persuadés que les calomnies périssent avec les calomniateurs, que la Vérité demeure, et que les fourbes ambitieux et menteurs finissent toujours par être aussi méprisés que méprisables. »

Marie-Joseph ne pouvait plus reculer devant l'exécution de sa promesse que réclamaient les Jacobins : il se décida, quoique avec répugnance, à se faire l'avocat des Clubs, et il publia leur apologie dans le *Moniteur* du 11 mai, en datant cette pièce du 4 mars, pour que le retard de sa réponse fût attribué à des circonstances indépendantes de sa volonté. Il entama cette polémique avec tous les ménagements nécessaires pour faire pardonner une semblable altercation entre deux frères, et il crut obvier à des inductions fâcheuses en parlant d'André dans les termes les plus honorables.

« Entre les ennemis des Jacobins, disait-il, je ne m'adresse qu'à ceux qui font profession d'aimer la Liberté, de chérir la Constitution tout entière. On a distingué dans le nombre un citoyen qui m'est uni par les liens du sang et de l'amitié. La connaissance que j'ai de son caractère moral me donne le droit d'affirmer qu'il n'a énoncé son opinion que d'après une conviction intime ; mais je le crois dans l'erreur et je crois cette erreur dangereuse. Aucun n'a revêtu ses accusations d'une forme plus énergique. C'est donc à lui surtout que je vais répondre avec les ménagements que je dois à un frère, à un citoyen digne d'estime, mais avec le respect que je dois à la vérité, qu'un homme libre ne peut dissimuler ni affaiblir quand il s'agit de l'intérêt public. »

La fin de la réponse de Marie-Joseph était loin de tenir ce que promettait la modération du commencement : « Vous affirmez beaucoup et vous prouvez peu, disait-il; ce qui n'est pas une bonne manière de raisonner, surtout dans un accusateur. Vous croyez que la Liberté ne peut exister avec les Jacobins : c'est la doctrine que M. Mallet-Dupan prêche depuis trois ans. Les Aristides du Club de 89, les salons du *Cabinet de lecture* [1], l'empereur Léopold et M. Pitra, sont de cet avis. Voilà de grandes autorités ! Cependant permettez-nous de ne pas regarder une amplification de

[1] Le *Journal de Paris* publiait des mélanges politiques et critiques sous le titre de *Cabinet de lecture*, dans lesquels Marie-Joseph Chénier avait été plusieurs fois raillé cruellement et presque insulté.

rhétorique comme une démonstration mathématique... Vous demandez la destruction de ces Sociétés : cela prouve seulement que vous avez oublié le premier titre de la Constitution; mais s'il était possible de les détruire, l'Égalité politique s'anéantirait avec elles. Écoutez les gens de Coblentz : *Les Jacobins perdent la France.* Écoutez les prêtres réfractaires : *Les Jacobins perdent la religion.* Écoutez les gens à Chambre Haute, les plats importants qui sont écrasés du poids de l'Égalité : *Il faut détruire les Jacobins.* Si tous les ennemis de la Liberté, de la Constitution sont les ennemis déclarés des Jacobins, n'est-il pas démontré, par cela seul, que les Jacobins sont les meilleurs amis de la Liberté, les plus fermes soutiens de la Constitution ? Ne devez-vous pas adopter cette conséquence, non pas *à moins d'être un imbécile et un fripon* (les factieux ne se permettent point ce style *modéré*), mais à moins d'être un homme qui aime mieux écouter sa haine que sa raison et ses lumières. » Marie-Joseph Chénier s'était laissé emporter trop loin par son caractère vindicatif; son frère le lui fit sentir.

La réplique d'André Chénier ne tarda pas longtemps : elle parut peu de jours après, datée du 12 mai : « Pour les éloges qui me sont donnés en quelques endroits, disait-il à son frère, et qui devraient flatter l'amour-propre d'auteur, surtout venant d'un homme dont le public accueille les productions, je dirai seulement que je les attribue à une amitié de frère, et que je souhaiterais les mériter mieux que divers reproches qui me sont faits par la suite. Puisque *c'est surtout à moi* qu'on voulait *répondre*, il était, ce me semble, bien inutile de parler si souvent de *Clubs constituants*, de *coalitions*, de *prêtres*, d'*empereurs* et d'*adresse* et de *maladresse* et de *manœuvres savantes*. Ceux qui ont en effet quelque *connaissance de mon caractère moral* savent fort bien que je n'ai rien à démêler avec tout cela; que, la plupart du temps, j'en ignore l'existence; que je n'ai jamais fait secte, même avec les gens que j'estime, et que nul esprit de parti ne peut opérer en moi cette *conviction intime* que l'on reconnaît pouvoir seule me porter à énoncer une opinion. »

Dans le reste de cette réplique, toujours digne, ferme et sévère, André Chénier ne se servit que du pronom personnel indéfini en parlant de Marie-Joseph, comme s'il eût refusé de voir un frère dans un ennemi politique; mais il ne put s'empêcher de témoigner la peine que lui avaient fait éprouver certaines insinuations peu bienveillantes de son frère : « Dans le même écrit, dit-il, tous les ennemis de la domination des Clubs sont désignés en vingt endroits comme des *gens à Chambre Haute*, qui attaquent l'*Égalité politique et la souveraineté du Peuple*, et qui répandent ces principes comme *une partie accessoire de la Constitution.* Il n'est pas possible que

mon frère, avec qui j'ai passé une partie de ma vie, prétende m'adresser de telles inculpations. Si quelques lecteurs affectaient de me reconnaître dans cette peinture, c'est à lui que je les enverrais pour qu'il leur apprît que l'égalité des droits entre les hommes, la souveraineté du peuple et tous ces principes éternels d'une société heureuse et libre, étaient dans mon cœur et sur ma bouche longtemps avant qu'ils fussent devenus la sainte base de nos lois, etc. »

Il termina par son apologie et par une comparaison indirecte de sa position avec celle de son frère vis-à-vis des jacobins : « Quel intérêt particulier puis-je avoir à cette haine qu'on me reproche? Ai-je trouvé quelque part sur mon chemin les hommes dont il s'agit? ai-je demandé, désiré, cherché quelque chose, quelque emploi? Ai-je été leur rival à quelque tribune, dans quelque assemblée primaire ou électorale, dans quelque cabinet ministériel? Je n'ai paru même à ma section, que lorsque des affaires vraiment publiques et ma qualité de citoyen exigeaient de moi un vœu. Inconnu et pauvre, et content de l'être, je vivais dans la retraite, dans l'étude et dans l'amitié. La seule vue des maux dont ces corporations sont la cause, et le silence de beaucoup d'hommes trop timides, qui le voyaient et qui n'osaient le dire, n'ont pu me faire renoncer si tôt à ma paisible obscurité. Aucun de mes désirs, aucun de mes projets n'avait besoin de l'appui ou ne redoutait l'opposition de la ligue que j'ai attaquée. Je ne veux exciter aucune méfiance sur les motifs de ceux qui défendent cette ligue; mais enfin, si leurs ennemis voulaient révoquer en doute leur bonne foi, seraient-ils en peine de donner à ce soupçon quelque ombre de vraisemblance, et de découvrir à quels intérêts particuliers de telles associations peuvent rendre d'assez grands services, pour s'assurer la reconnaissance et les suffrages d'hommes plus ambitieux que sincères? Certes, un parti bruyant et puissant, qui jette une immense quantité de rameaux, qui soutient tous ses amis, qui dispose, au moins pour un temps, des places, du crédit, de la faveur, de la réputation, et même de cette partie des succès littéraires dont la nature est d'avoir besoin des applaudissements de la multitude, sera toujours beaucoup loué, même par plusieurs dont il ne sera jamais beaucoup aimé! »

L'intention était flagrante, et la querelle des deux frères devenait personnelle. Les criailleries des partisans de chacun d'eux augmentèrent l'irritation de l'un et de l'autre qui se trouvaient exposés en spectacle dans cette lutte déplorable : Brissot, Carra, Gorsas, Condorcet, se faisaient les auxiliaires et les séides de Marie Joseph; Chéron, Serieys et les autres rédacteurs du *Journal de Paris*, manifestaient leur sympathie pour André Chénier par d'amères attaques contre son frère.

Marie-Joseph Chénier, blessé au vif par les piquantes allusions du fac-

tum d'André, promit de répondre lui-même, aussitôt que l'abondance des matières ne s'opposerait plus à l'insertion d'une longue lettre dans le *Moniteur*, car sa fortune ne lui permettait pas, disait-il, de faire la dépense d'un *Supplément* dans le *Journal de Paris*. Cette lettre fut publiée le 19 juin : « J'examinerai si mon frère a répondu à ce que j'ai dit ; je me défendrai surtout le fiel et l'amertume, qui ne sont pas de la logique, qui aigrissent les esprits sans rien prouver; je n'oublierai pas que je réfute l'opinion d'un frère, en qui j'aurais voulu trouver toujours un compagnon d'armes et jamais un adversaire. » Marie-Joseph, comme pour faire mieux sentir l'aigreur de la polémique d'André Chénier, affecta d'abord de s'adresser sans cesse à son frère avec des formules froides et calmes; mais il ne fut pas maître de se contenir jusqu'au bout, et lorsqu'il en vint à présenter à son tour son apologie, il le fit de manière à prouver qu'il se regardait comme offensé et qu'il se croyait autorisé à user de représailles : « Puisque mon frère m'y contraint en exposant les motifs d'intérêt personnel qui peuvent diriger les défenseurs des jacobins, dit-il, je lui répondrai d'abord que, moi aussi, j'ai chéri la liberté avant qu'elle vînt réjouir le sol de la France, l'égalité politique avant qu'elle fût la base de notre constitution. J'ajouterai que j'ai prouvé cet amour, non pas seulement par des entretiens particuliers, mais par des ouvrages de quelque étendue, composés avant la révolution, publiés dans ses premiers temps : ils n'ont pas été sans éclat, et surtout ils n'ont pas contrarié la marche de l'esprit public. Depuis cette époque, j'ai toujours suivi le même plan de travail, et je le suivrai toute ma vie, m'embarrassant fort peu si quelques journalistes, quelques obscurs partisans du modérantisme, ignorant à la fois la force des mots et celle des choses, appellent *factieux* et *incendiaires* des écrits qui ne respirent que le respect des lois et l'amour de l'égalité. Quant aux *emplois*, je ne connais et ne veux connaître aucun ministre; je ne solliciterai jamais aucune de ces places considérables et lucratives qui sont à la nomination du roi. Quant à ces *succès littéraires dont la nature est d'avoir besoin des applaudissements de la multitude*, suivant l'expression de mon frère, voici ce que je lui répondrai : Si j'avais perdu deux ou trois années à composer des tragédies *impartiales ou insignifiantes*, et même deux ou trois matinées à écrire pour un journal, quelques pamphlets *modérés*, j'aurais trouvé un grand nombre de prôneurs puissants et actifs, et peut-être, en 1793, ils m'auraient consolé de n'avoir pu, en 1791, me glisser dans la foule des députés de Paris et siéger à l'Assemblée nationale, entre M. Robin-Léonard et M. Thorillon. »

Après cette boutade satirique les deux frères furent brouillés; André Chénier annonça qu'il n'avait pas dit son dernier mot sur les sociétés prétendues patriotiques et qu'il répondrait encore à son frère; mais les événe-

ments, qui devenaient chaque jour plus graves et plus pressés, ne lui laissèrent pas le temps de remplir sa promesse ; ou plutôt, son père, sa mère, ses frères, Sauveur et Constantin Chénier, et quelques amis communs, s'interposèrent pour arrêter une discussion qui passait les bornes, et qui se fût terminée peut-être par des attaques directes et déplorables. André Chénier déchargea sa colère, avec un redoublement de violence, sur les clubistes et principalement sur Brissot, qu'il personnifiait ainsi : *Le libelliste qui barbouille avec du sang et de la fange les premières pages du Patriote Français ;* il se fit honneur d'être un de « ceux qui, ayant dévoré l'ennui de lire ses fastidieux bavardages et le dégoût de les citer, l'ont sans cesse opposé à lui-même, ses adulations pour les despotes à ses adulations pour la populace, sa férocité royaliste à sa férocité démagogique, et, à l'aide de ce parallèle, lui ont assuré une place parmi les imposteurs les plus lâches et les plus versatiles qui aient jamais rampé autour de la puissance et trafiqué de leur plume et de leur infamie. » Cette lettre, signée et datée du 26 juillet, fut la dernière qu'André Chénier fit paraître dans le *Journal de Paris;* elle semblait écrite sous une sombre inspiration de l'avenir. « Parmi les auteurs des *Suppléments du Journal de Paris,* disait-il, il en est un dont les méchants heureux n'intimideront jamais ni le cœur ni la bouche ; qui, dans les cachots et sous le fer des bourreaux, ne cesserait pas d'en appeler aux lois, aux autorités légitimes, à la justice, à l'humanité, et de dévoiler à l'exécration publique les tyrans déguisés sous le nom de Patriotes; qui est prêt à mourir pour cette doctrine impudemment traitée de *parricide,* et qui mourra content de n'avoir plus sous les yeux l'avilissement d'une grande nation, réduite, par ses fautes, à choisir entre Coblentz et les jacobins, entre les Autrichiens et Brissot. »

Le canon du 10 août fit taire toutes les voix courageuses qui accusaient les jacobins. Le *Journal de Paris,* frappé de proscription, ainsi que ses auteurs, vit ses bureaux envahis par les égorgeurs des Suisses et ses presses condamnées au silence. Ce journal fut interrompu jusqu'au 1er octobre, où il eut besoin, pour reparaître, de se faire une égide des noms de Condorcet, Sièyes, Cabanis et Rœderer. Les anciens rédacteurs s'étaient dispersés et cachés pour échapper aux décrets d'arrestation lancés contre eux. André Chénier ne dut son salut qu'à la protection de ses amis et sans doute à l'influence de Marie-Joseph, qui ne conservait pas moins ses sentiments de frère pour celui dont il s'était publiquement séparé d'opinion. L'audacieux coryphée du *Supplément du Journal de Paris* semblait, en effet, désigné aux vengeances du parti vainqueur, et l'illustre poëte allemand Wiéland, inquiet sur le sort d'André Chénier, qu'il ne connaissait que par ses écrits et pour lequel il se sentait de vives sympathies, écrivit en France afin de

savoir si ce jeune écrivain était *encore en vie*. André Chénier ne demeurait pas alors au domicile de son père, rue de Cléry, 97 ; il habitait Passy, auprès de son ami, M. de Pastoret : il y était plus en sûreté qu'à Paris, où l'exaltation de son *modérantisme* l'avait fait remarquer dans sa section, aux prises d'armes de la garde nationale et aux assemblées primaires. Cette retraite convenait mieux aussi à ses habitudes studieuses et tant soit peu sauvages : c'est là qu'il composa presque tous ses ouvrages en vers, qui ne sont qu'une savante et fidèle mosaïque des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

« M. Wiéland demande *ce que je fais dans la révolution?* écrivait-il le 28 octobre 1792 : Rien, grâce au ciel, absolument rien. C'est ce que je m'étais promis dès le commencement; sachant déjà que le moment des révolutions n'est jamais celui des hommes droits et invariables dans leurs principes, qui ne veulent ni mener ni suivre des partis, et qui abhorrent toute intrigue. Affligé des maux que je voyais et de ceux que je prévoyais, j'ai, dans le cours de la révolution, publié de temps en temps des réflexions que je croyais utiles, et je n'ai point changé d'opinion. Cette franchise, qui n'a rien empêché, ne m'a valu que beaucoup de haines, de persécutions et de calomnies. Aussi suis-je bien déterminé à me tenir toujours à l'écart, ne prenant aucune part active aux affaires publiques, et me bornant dans ma solitude à faire, pour la liberté, la tranquillité et le bonheur de la république, des vœux qui, à dire vrai, surpassent de beaucoup mes espérances.

« Je suis fort embarrassé pour répondre à la troisième question : *ce que je fais dans ce monde?* Si je voulais être sincère, je répondrais, comme à la question précédente, *rien*. Cependant, comme aux yeux de M. Wiéland un loisir employé aux lettres et à l'étude ne saurait passer pour une oisiveté complète, je lui dirai que, me livrant tout entier aux goûts que j'ai toujours eus, je m'attache dans la retraite à une étude approfondie des lettres et des langues antiques, et je consacre ce qui me reste de jeunesse à me mettre en état de suivre un jour ses traces : heureux si je puis, comme lui, faire quelque honneur à ma langue et à mon pays et à moi-même. »

André Chénier cependant n'avait pas renoncé tout à fait à la politique ni à la mission de dévouement qu'il s'était imposée à l'égard du malheureux Louis XVI. Ses articles, dans le *Journal de Paris*, si pleins de nobles sentiments et de vertueuse inspiration, avaient été mis sous les yeux du roi, et l'auteur mandé pour recevoir des félicitations et des encouragements de la bouche même de Louis XVI. On est en droit de supposer que André Chénier refusa tout ce qui ressemblait à un salaire et même à une faveur; mais son attachement pour le roi s'augmenta à mesure qu'il le connut mieux et qu'il en fut plus apprécié. On ne peut douter qu'il ait prêté sa plume, en plusieurs circonstances, à Louis XVI, qui ne dédaigna pas de lui demander

des conseils et de les suivre : il était d'avis que des moyens extrêmes pouvaient seuls sauver la personne du roi, et il poussait de toutes ses forces à des coups d'état, qui n'eussent réussi qu'avec l'intervention de l'assemblée nationale. Il ignorait probablement les projets occultes de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; mais il les avait secondés aveuglément sans vouloir en soupçonner le but, lorsqu'il voyait *la nation réduite à choisir entre Coblentz et les jacobins, entre les Autrichiens et Brissot!* La captivité de la famille royale fut pour lui une impérieuse raison de consacrer encore sa plume à cette cause qu'il regardait comme perdue sans ressource.

Il se conforma toutefois à la prudence que réclamaient les circonstances : il ne courut plus au-devant des proscriptions ; il ne se nomma pas au bas des placards qu'il faisait afficher, au bas des articles qu'il glissait dans les journaux royalistes, au bas des adresses qu'il faisait circuler dans la garde nationale, pour défendre le roi, prisonnier au temple. Malheureusement, presque toutes les traces écrites de cette ingénieuse et infatigable défense ont été effacées dès ce temps-là, afin qu'on ne pût découvrir d'où partaient tant de témoignages d'affection pour le royal captif; il n'en est resté que quelques brouillons informes qu'André Chénier portait sur lui avec ces lambeaux de prose et de vers qu'il excellait à recoudre ensuite, sans que les sutures de son travail eussent moins d'éclat et de solidité que le reste de l'œuvre lentement mûrie et minutieusement ajustée phrase à phrase et mot à mot. On sait pourtant qu'André Chénier transmit à plusieurs journaux un grand nombre d'écrits anonymes, pour demander la délivrance du roi, pour proclamer son innocence et son inviolabilité, pour protester contre les rigueurs excessives de sa prison au Temple, pour combattre en gémissant la fatale décision d'un procès criminel, dans lequel le roi devait infailliblement succomber sous les preuves accablantes tirées de l'*armoire de fer.*

Quand ce grand procès commença, son ardeur ne se ralentit point, malgré le danger que couraient les partisans avoués de Louis XVI : il alla trouver M. de Malesherbes et réclama l'honneur de partager avec lui le poids de la défense de l'accusé. M. de Malesherbes accepta cette offre, sans permettre toutefois que son généreux auxiliaire se fît connaître et apportât ainsi dans la cause du roi quelques fâcheux souvenirs du *Supplément* du Journal de Paris. Louis XVI, qui ne trouvait plus que des amis muets et consternés, fut profondément touché d'en rencontrer un prêt à faire le sacrifice de sa liberté et de sa vie, quoiqu'il n'y fut pas obligé par la reconnaissance et le devoir. Il eut confiance dans la plume d'André Chénier, et il adopta, presque sans modification, les pièces de la défense, rédigées par cette plume énergique et puissante qu'il avait déjà éprouvée au service de la royauté avant le 10 août. André Chénier était en outre un habile inter-

médiaire entre l'accusé et le parti royaliste ou modéré de l'assemblée nationale. Lorsqu'il put prévoir la condamnation à mort, il tourna son unique espoir vers l'appel au peuple : ce fut lui qui écrivit, dans la nuit du 17 au 18 janvier, la lettre si noble et si touchante par laquelle Louis XVI, condamné, en appela au peuple français du jugement porté en son nom ; ce fut lui qui prépara en hâte, dans le cas où l'appel au peuple serait admis à la majorité des voix, plusieurs adresses à tous les citoyens pour les supplier de répondre à cet appel en cassant l'arrêt de la convention. Mais l'appel au peuple fut rejeté, et la sentence de mort reçut son exécution.

La conduite d'André Chénier dans le procès de Louis XVI avait eu certainement assez de témoins pour faire replaner sur sa tête cette accusation de suspect, à laquelle il n'avait échappé, après le 10 août, que par l'entremise de ses amis et de son frère; il consentit donc à se mettre en lieu de sûreté : il se retira d'abord à Versailles, où il tomba gravement malade, sans doute par suite du chagrin qui le minait depuis la mort du roi. Sa maladie se prolongea plusieurs mois dans la solitude, où il vivait avec ses livres et ses travaux de poésie. Cependant il ne pouvait être indifférent aux angoisses de la France en proie à la terreur; il brûlait de se retrouver en face des jacobins qui régnaient au milieu du sang et de la tyrannie, comme il l'avait prédit; il les voyait se dévorer eux-mêmes, et il était déterminé à rentrer dans la politique active dès que sa santé reviendrait. Sa convalescence le ramena enfin à Paris à la fin de l'année 1793.

PAUL-L. JACOB, bibliophile.

(La fin au prochain numéro.)

UN ÉTÉ EN ESPAGNE.

III.

Grand voyage de Madrid à Tolède.

Certaines gens, bien sûr, trouveraient trop pittoresque le voyage de Madrid à Tolède, et il leur conviendrait peu d'arpenter douze lieues d'Espagne, mal assis dans une voiture mal suspendue, et sur une grande route moins tolérable que nos chemins de traverses abandonnés des propriétaires et des conseils municipaux. Comment une ville comme Tolède, cité importante, résidence de l'archevêque primat d'Espagne, voisine de la capitale, n'est-elle pas plus abordable? Qu'on se figure une plaine aride, rocailleuse ou sabloneuse, une route défoncée par le pied des bœufs, et la roue des chariots. Trois mètres de large à peine sont praticables, là où quarante mètres de terrain sont légalement affectés au percement de la route. On marche en zig-zag. De loin, le soir, on pourrait prendre la berline pour un homme ivre. A mon avis,

La voiture doit redevance
Aux maîtres en l'art de danser;
C'est pour reculer qu'on avance:
On recule pour avancer.

Si encore, on rencontrait sur le passage « des précipices et des fondrières », la chose serait moins odieuse. On laisserait la voiture aller son train, et *se déhancher* à sa guise; on la précéderait, en courant çà et là, voir telle roche, boire l'eau de tel ruisseau, sonder la profondeur de tel ravin. Mais non, le sol est plat ou effondré, et le cocher se préoccupe fort peu des côtes du voyageur. Il croit que les *passageros* (les passagers) sont de fer comme sa voiture, et il va au grand trot, dans cet endroit maudit, par exemple, où le simple pas équivaudrait déjà aux premiers appareils de la torture.

Ainsi ballottés, on traverse *Getafe*, qui possède une espèce de séminaire, un hôpital, et une église paroissiale assez remarquable; on arrive, pour déjeuner à *Illescas*, renommé à cause de son image Notre-Dame de la Charité, renfermée dans une église qui, quoi qu'on en dise, ne mérite que très-faiblement

« l'attention du voyageur » ; on passe sur le côté d'*Olias*, qui renferme deux mille habitants fort laborieux, dont les femmes fabriquent des bas de laine et de soie. Puis on est empêtré dans une véritable boue de sable. Les roues de la voiture gémissent, les fers des mules grincent, le cocher jure, le petit posstillon fouette dur, et l'ennui et la fatigue gagnent. Voilà bientôt dix heures que nous sommes en route, et nous aspirons à voir Tolède. Nous apercevons enfin un groupe de maison bâties sur une hauteur. Une magnifique aiguille de pierre nous indique la ville, et peu de temps après nous passons le Tage, et nous faisons notre entrée triomphale dans Tolède.

Certes, ç'a été là un grand voyage, bien qu'il ne soit pas plus long que de douze lieues. C'est par la fatigue qu'on mesure les distances. Mais, par bonheur, on est amplement dédommagé. La route est bien vite oubliée. Nous allons visiter une des villes les plus originales de l'Espagne, nous promener comme dans le vieux Rouen, si plein de couleur historique et de caractère. Nous entrons dans une sorte de musée, où les rues, les places, les monuments, les maisons, où tout enfin a conservé l'empreinte du moyen âge. C'est là qu'il sera facile de comprendre les détails de mœurs espagnoles, et la couleur locale du drame réel qu'on nomme l'histoire. Qu'importe la fatigue? l'aspect général de la ville a suffi pour en triompher. Cette silhouette qui se dessine sur un ciel pur attache nos regards, ne doutant point de la beauté des choses que nous allons voir en détail.

Soit qu'on se promène dans l'intérieur de la ville ou sur les bords du Tage, soit qu'on visite les monuments un à un, l'impression est toujours aussi forte. Le nombre des monuments, quoique bien moins considérable qu'il ne l'était autrefois, est cependant assez honnête encore. La Cathédrale d'abord, cet admirable édifice qui témoigne de la foi passée des Tolédans, domine tous les autres, et par sa hauteur et par sa magnificence. L'*Alcazar* ou forteresse, vaste bâtiment carré ruiné par les Français, est parfaitement bien situé pour défendre la ville. Le pont d'Alcantara se fait remarquer par sa hardiesse. Les restes du couvent de Saint-Jean-des-Rois portent encore les traces d'un travail d'architecture surprenant. L'hôpital de *Santa-Crux* renferme de fort belles choses, — etc., etc.

Commençons donc par le commencement. C'est ici qu'il faut procéder par ordre.

A la *Fonda del Miradero* (l'hôtel du lieu élevé et en vue), situé sur le point de la ville appelé *Mirador*, dont je parlerai bientôt, je n'ai fait que porter vivement mon petit bagage. Je prends pour guide un *gamin* de Tolède, et lui dis de me conduire à la Cathédrale. Nous montons jusque-là par des rues étroites et fuyantes. Il y a justement foire à Tolède, pendant mon séjour, et les abords de la cathédrale sont remplis de marchands ambulants. Il peut bien être deux heures et demie. Il pleut, plus encore que lors de ma visite à l'Escurial; mais, heureusement, je n'ai plus à supporter que les dernières ondées. Le ciel recommence à sourire, et sa joie se manifeste par quelques échappées de soleil,

qui forment comme des lames d'or transparentes, et blasonnent le haut clocher de l'église.

Et quel clocher ! — Une croix à jour le surmonte, avec quatre boules au-dessous. Puis, à mesure que le regard va descendant, il aperçoit: un toit d'abord, avec trois couronnes en picots de fer probablement ; puis une tourelle de granit, ornée d'une balustrade, et d'une foule de petits *obélisques;* puis encore une couronne de picots de fer ; puis huit croisées qui donnent passage au son des fameuses cloches ; puis une guirlande de têtes d'hommes en marbre blanc, incrustées dans la pierre, sous une corniche ; enfin au bas de la tour, d'autres incrustations de blanc ou noir, et quelques belles statues de marbre blanc. Tel est le clocher de la cathédrale de Tolède.

Sans vouloir établir aucune comparaison avec les plus beaux clochers de France, il faut reconnaître que c'est là un ouvrage vraiment délicieux.

Pour le portail, on n'en doit point parler, mais plutôt entrer bien vite dans l'église par cette magnifique porte du cloître, où l'on remarque des bas-reliefs si étranges. A peine, ai-je pénétré dans la cathédrale, que mes yeux sont comme éblouis par les rayonnements de toutes couleurs que projettent les vitraux des fenêtres qui garnissent les doubles bas-côtés. De quelque côté que je me retourne, ma vue est satisfaite. Ici, c'est l'intérieur de la *Puerta de Leones* (porte des Lions) où fourmillent les jolies statuettes dorées. Un orgue est au-dessus. A l'extérieur est un bas-relief qui représente l'Assomption ; et la grille qui en ferme le petit portail est maintenue par six colonnettes doriques de marbre blanc, chacune surmontée d'un lion sculpté. Là, un portrait en pied de *San-Cristoval*, haut de dix mètres au moins, et peint à fresque étonne par sa forme primitive et ses proportions gigantesques. Plus loin , la chapelle de *San-Ildefonso*, pleine de tombeaux ; ou celle de *Santiago*, où l'on retrouve parmi les ornements des croissants et des coquilles, et la statue équestre de ce grand vainqueur des Maures ; ou celle des fonts-baptismaux fermée par un grille sur laquelle on remarque une sculpture en fer représentant saint Jean qui baptise le Christ. Toute cette grille est fer et dorure sur fer.

Déjà, le lecteur a pu se faire une idée de la beauté de la cathédrale. Une simple observation suffira pour aviver encore sa curiosité. Là , tout est parfaitement conservé; pas un vitrail qui soit brisé, pas une chapelle qui soit endommagée, pas une statue, pour ainsi dire , qui soit même estropiée. L'église, comme la ville, a gardé son aspect intact. Le badigeon, seul, l'a salie, mais non dénaturée. Dans un tel état de conservation, les monuments gagnent beaucoup à être visités. Le voyageur se trouve heureux de n'avoir point à faire l'architecte, de n'avoir rien à reconstruire en imagination.

Il vaut encore mieux voir que méditer sur ce qu'on pourrait voir. Les réalités donnent champ libre aux espérances ; les ruines éveillent des regrets.

Mais, — aucun jour n'est plus poétique que celui dont nous avons fait choix pour entrer dans la métropole. Au moment où le chapelain nous ouvre la grille du chœur, le soleil, obscurci pendant quelques minutes, a franchi sa prison de nuages. Il répand des flots de lumière sur les belles stalles de bois sculpté qui

entourent le *facistol* (lutrin). Grâce à lui, aucun des détails les plus minutieux ne nous échapperont. Chaque stalle a pour dossier un bas-relief de bois, dont le sujet est ordinairement très-compliqué. Voici pour le rang des stalles par bas. Celles du haut forment comme des petits cloîtres avec des colonnes de marbre *multicolores*. Elles ont des incrustations étrusques. Chacune d'elles porte le nom d'un saint écrit en grosses lettres ; chacune d'elles est surmontée de la statue de son patron. Outre ces deux rangs de stalles, il règne encore autour du chœur une espèce de galerie, avec des colonnettes élancées, et des statues de marbre blanc, placées plus haut, et au-dessus de celles dont je viens de parler. Ce sont les rois de Juda, ou les personnages les plus fameux de l'Écriture-Sainte. Une rampe de fer, parapet de cette galerie, garantit le passage pour aller aux orgues.

Puis, n'oubliez pas que toutes ces sculptures de bois sont des sujets bizarres, monstrueux. Aux portes des gradins, on voit des singes qui jouent à la boule, ou des chiens qui se mordent, ou des lions qui se battent les flancs. Des scènes profanes se mêlent aux épisodes sacrés. Le satyre païen tire la langue à côté de l'ange chrétien en prières. La fantaisie rit devant l'idée chrétienne qui médite. C'est un pêle-mêle, une confusion, un labyrinthe, où l'art seul se retrouve toujours. Et l'étonnement cesse bientôt, car le sculpteur est Berruguete, élève de Michel-Ange.

En sortant du chœur, la grande chapelle étonne à cause de son caractère tout différent ; elle est aussi fermée par une grille à ornements dorés ; son plafond est à petits carreaux d'or ; toutes ses colonnes, toutes ses statues, tous ses ornements sont blanc et or ; et pourtant, rien ne semble lourd ou massif. Une délicatesse exquise, une harmonie parfaite dans les détails, rendent admirable la vue de l'intérieur de la grande chapelle. Le maître-autel, dit *le Transparent*, construit en 1721 par Narciso Tomé, est l'œuvre la plus fantasque qui se puisse voir. Cet autel est disposé de manière que, grâce à un soleil placé au centre, le Saint-Sacrement, aux jours de grande fête, peut être adoré du côté de la grande chapelle et du côté de l'abside. De là lui vient son nom. La masse de sculptures qu'on y remarque, ne souffrent guère la critique ; mais, de loin, n'étaient les ornements surchargés d'or qui les accompagnent, elles produiraient un bel effet.

Du côté de l'abside, la partie de l'autel achevée au seizième siècle, par les ordres du cardinal Cisneros, contient d'excellentes parties. C'est, néanmoins, un assemblage un peu confus de gloires, d'anges, de nuages et de marbre, sur lesquels glissent des rayons d'or. Deux bas-reliefs de cuivre massif semblent avoir plus de valeur intrinsèque que de mérite artistique. L'autel, en marbre de Carrare, est couvert de mosaïques, ou plutôt d'incrustations en fleurs de toutes espèces,

La chapelle des *Reyes nuevos* (nouveaux-rois), peut compter au nombre des plus belles. Elle renferme des tombeaux, et la statue de Jean II à côté du sarcophage de la reine Dona Jeanne, sa bisaïeule. La chapelle du connétable Don Alvaro de Luna, le favori de ce roi Jean II, dont le long règne fut peut-être dû à ses exploits, est curieuse. La vie de Don Alvaro de Luna projette une

sombre lueur sur ces murs sculptés. Trente ans, il servit la cause du progrès en Espagne; puis, il succomba sous les attaques des grands, et mourut sur un échafaud. « Suivant la tradition, dit un écrivain, le connétable avait fait placer et construire dans sa chapelle deux sarcophages en bronze, avec sa statue et celle de sa femme, et ces deux statues, également en bronze, étaient disposées de façon à ce que certains ressorts les missent en mouvement au moment où l'office commençait, et les agenouillassent dans l'attitude d'entendre la messe. Dans une émeute, excitée par l'infant d'Aragon Don Enrique, ennemi mortel de Don Alvaro, la populace brisa les deux statues et leur mécanisme, et l'infant les convertit en monnaies. »

La *Salle capitulaire d hiver,* fondée par le cardinal Cisneros, a une porte fort remarquable, et contient à l'intérieur des peintures de style primitif.

Jamais un voyageur ne visitera la cathédrale sans qu'on lui propose de monter à la tour. Un peu plus, un peu moins hautes, les tours sont, à mon avis, partout les mêmes en dedans, et je ne m'occupe guère, je l'avoue, de cloches plus ou moins gigantesques. Celles de Tolède sont renommées. Il faut les voir, ou bien on vous dirait que « vous n'avez rien vu ». Mais, avant tout, il faut contempler la ville, embrasser d'un coup d'œil le panorama qu'offrent les maisons grises, les toits rougeâtres et le Tage, ce fleuve « aux sables dorés, » selon les poëtes, mais, en réalité, aux eaux limoneuses, près de Tolède. Sa beauté est toute différente. Il est sombre, plaintif, dissimulé, courant de rochers en rochers, et n'ayant point de rives planes. Les campagnes des environs servent à faire admirer plus encore la ville, aussitôt qu'on veut établir une comparaison. Quelques-unes pourtant, vues du *mirador,* sont pittoresques et gaies ; des *cigarrales*[1] badigeonnées, neuves, disséminées çà et là, animent le froid paysage. Quelques fabriques, entre autres, la fabrique royale d'armes blanches, sont considérables; mais, ce qui plaît par-dessus tout, c'est cette agrégation d'églises, de chapelles, d'oratoires, de vieux monuments, restes des vingt paroisses, des six *muzarabes*, des quatorze couvents d'hommes, des vingt-trois communautés de femmes, des neuf hôpitaux, des neuf chapelles publiques qui florissaient autrefois dans Tolède. Les habitations, resserrées et séparées par des ruelles, semblent être un seul bâtiment. Les trois portes principales, celle de *Cambron*, celle de *Visagra*, et celle qui est dite *la Nucoa,* ferment dignement la ville, bien que la seconde soit placée presque dans le centre. Quant aux paseos (promenades), on peut à peine les distinguer, si ce n'est par des arbres rachitiques, dont quelques branches s'aperçoivent par une embrasure de maisons. La population fourmille dans ces rues étroites et montueuses. Du haut de la tour, tout prend des proportions exiguës, et l'on croit voir une ville en miniature. Un léger bruit monte jusqu'à vous; c'est comme un chuchottement continuel, une conversation générale, qui frappe d'autant plus que l'on aperçoit peu de promeneurs.

Après ma première visite à la cathédrale, je me dirigeai vers *l'Alcazar*,—

[1] Non donné aux maisons de campagne aux environs de Tolède.

c'est-à-dire, vers quatre grands corps de bâtiments, dont bien des fenêtres sont bouchées. Architecture moitié mauresque et moitié renaissance; vaste quadrilatère, au faîte duquel règne un immense feston de pierre; forteresse commencée par les Maures, réédifiée par Charles-Quint, et démolie en partie par les Français pendant la guerre de l'indépendance. L'Alcazar et *Saint-Jean-des-Rois* sont aujourd'hui dans le même état de dévastation. Quelques statues dans un cloître en ruines, des chaînes appendues le long d'un mur extérieur qui, peut-être, ne restera pas longtemps debout; des arceaux qui ne supportent plus rien, des croisées qui n'ont plus de vitraux, des niches sans statues, des statues brisées, — voilà ce que j'ai pu encore voir de l'ancien couvent fondé, en 1477, par Ferdinand V et Isabelle la Catholique.

Saint-Jean de la Pénitence, couvent de religieuses, est un édifice du seizième siècle. La première synagogue, aujourd'hui église de *Sainte-Marie la Blanche,* est une construction des Maures. Si vous demandez à un homme du peuple de quel temps elle date, il vous répondra que la synagogue a été bâtie à l'époque de la première dispersion des Juifs; que ces combles, en bois de cèdre, ont été taillés dans les arbres du Liban, et que les fondations en ont été posées sur de la terre venant de Sion en droite ligne. C'est là une fable populaire à laquelle il faut se garder d'ajouter foi, sous peine de passer pour un homme crédule et sans discernement. La synagogue ne remonte guère plus haut que le huitième siècle.

L'hôpital de Saint-Jean-Baptiste est renommé à cause du tombeau du cardinal Don Juan Tavera, archevêque de Tolède, un des plus admirables ouvrages du fameux Alonzo Berruguete.

Le crépuscule arrive au moment où je reviens à la fonda. Je rends une seconde visite à la cathédrale, dont je ne puis me lasser de faire le tour. Les triptiques de plusieurs chapelles sont illuminés, des fidèles sont en prière devant celle de la Vierge. Le plus parfait silence règne dans la métropole; seulement, à différents intervalles, on entend le pas mesuré et respectueux d'une personne qui veut sortir. Un jour douteux pénètre encore au travers des magnifiques vitraux, si brillants de couleurs et si bien conservés. Tout est imposant à cette heure dans la maison de Dieu. Demain, dès le matin, j'y retournerai encore, pour voir les premiers rayons du soleil éclairer la cathédrale de Tolède.

Donc, en reprenant le chemin de la *Fonda del Miradero,* j'examine pour ainsi dire chaque rue, chaque place, chaque maison en détail.

On pourra prétendre que la ville de Tolède n'est point belle. Personne ne sera tenté de dire qu'elle manque de caractère.

Des réverbères jettent une faible clarté dans les rues, où le pas est difficile à tenir, tant elles sont mal pavées. Les places sont remplies de monde, mais je n'y vois aucun promeneur; les militaires y foisonnent. Tolède est une ville de défense. La plupart des portes des maisons sont damassées en fer et ont des chambranles de granit ou de pierre grise, avec un fronton, que soutiennent deux lions ou des boules superposées. Quelques blasons témoignent de la noblesse des anciens propriétaires, mais ils n'y sont point si nombreux que d'Irun

à Burgos. Des croix en fer ornent la grille de quelques croisées; les boutiques ont une large devanture, comme celles des piliers des halles de Paris. Inutile de dire qu'il ne faut point demander une *bonne lame de Tolède,* là où l'on vous vend toute espèce de couteaux, excepté des couteaux fabriqués à Tolède.

La soirée promet d'être belle. Pendant la journée il a plu, mais un vent assez fort a chassé les nuages, et nous aurons clair de lune. Dînons vite, nous nous mettrons à la croisée pour jouir d'un point de vue délicieux. Deux ou trois soldats causent avec des *manolas* et des blanchisseuses, assis sur le chaperon d'un mur fort peu élevé. Une jeune fille, de la croisée d'une maison voisine, rit, et vient à chaque instant pour voir les Français, et surtout la Française débarquée à l'hôtel. Un *muchacho* (un jeune homme) chante un refrain national, et quelques bonnes *criadas* (domestiques), appartenant à l'hôtel, nous écoutent attentivement fredonner le fameux air :

Fleuve du Tage,
Je fuis tes bords heureux.

Une fraîche brise, telle que nous en implorons depuis longtemps, nous délasse d'une fatigue de quinze jours au moins. Le léger brouillard qui s'abat à nos pieds, tout illuminé qu'il est par la clarté de la lune, ressemble à une poussière d'argent. Du haut de la terrasse où nous nous promenons de long en large, nous croyons avoir devant les yeux un paysage oriental. C'est à regret que nous quittons ce lieu poétique, et nous voudrions passer la nuit à la belle étoile, ainsi que les galants troubadours. Mais, quoi que nous disions et fassions, nous avons besoin de repos, et notre retour à Madrid, pour le lendemain, ne s'effectuera pas sans d'extrêmes embarras.

L'horloge de la cathédrale avait à peine sonné cinq heures, que je rendais ma troisième visite au fameux *transparent*. De l'intérieur de l'église, on entendait le chant des oiseaux s'ébattant dans les nids bâtis aux angles des fenêtres. Le jour était vif, autant que le ciel était pur. Toutes les chapelles avaient un air de fête. C'était le dernier jour de la foire, et peut-être le nombre des messes devait-il être plus considérable qu'à l'ordinaire. Après avoir fait deux ou trois fois le tour du chœur et de la grande chapelle, j'allai sur le *Mirador,* appelé autrefois la *Roche Tarpéienne,* lieu aride et sauvage, célèbre pendant le siége de Tolède par les Goths, et d'où l'on aperçoit les fameux monts de Tolède, où le brigand José Maria et ses compagnons ont exercé longtemps leurs vols à main armée, José Maria qui, une fois devenu riche, s'est promené comme un seigneur dans les rues et les *paseos* de Séville.

Cependant, il fallait songer au départ, payer l'hôtesse et se procurer une voiture pour aller à Madrid, toutes les places de la diligence étant retenues. La veille, l'hôtesse m'avait dit en espagnol, en regardant notre compagne de voyage :

— Cette *senora* me plaît beaucoup.

— Tant mieux, avions-nous ajouté en nous-mêmes. C'est une bonne chose que de ne pas déplaire à une hôtesse.

Mais c'était une manière de dire, et « tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, » a dit le bon Jean La Fontaine. Lorsqu'il s'agit de payer, elle nous écorcha vifs, la charmante patronne de l'hôtellerie ; elle nous fit payer un fort mauvais dîner au moins quatre francs par tête, et le reste en conséquence, et d'après le même tarif. Pourtant, comme j'ai le bonheur d'être optimiste, en voyage aussi bien que dans mes pénates, je consolai mes deux compagnons, en leur répétant deux fois cette phrase bien simple : « Cette femme eût pu nous recevoir d'une façon mal agréable, et nous faire payer aussi cher sa mauvaise mine que sa bonne humeur. »

Le fait est qu'elle nous avait apporté de beaux draps, garnis de mousseline brodée, avec des oreillers *idem*, pour coucher, le tout parce que la *senora* lui plaisait, ou que nous lui paraissions de riches voyageurs. Elle nous avait procuré d'excellent vin de Malaga, de bonnes anguilles du Tage, un fort mauvais poulet et un exécrable macaroni. Elle était « aux petits soins pour nous. » En échange, nous l'avons *payée* de retour, et nous nous sommes bien promis, si jamais nous revenions à Tolède, de prendre gîte ailleurs, dans la fonda del *Parabor* (grande hôtellerie), ou del *Arzobispo* (de l'archevêque).

Autre contrariété. Nous devions absolument revenir à Madrid, à jour fixe. Il fallut chercher dans la ville un homme qui voulût bien nous y conduire, et nous n'avions obtenu aucun renseignement à cet égard. Pourtant un boutiquier obligeant nous mena chez un loueur de voitures. Mais, hélas ! il n'avait à sa disposition qu'une *calesa* (un tout petit cabriolet), pouvant tenir deux personnes seulement, et nous étions trois : on avisa de part et d'autres plusieurs moyens. On était près d'en choisir un, quand les tintements d'une sonnette se firent entendre au-dehors, dans la rue.

C'était le saint viatique qui passait. La femme et les filles du loueur de voitures, et lui-même, se mirent à deux genoux, et restèrent prosternés profondément pendant plusieurs minutes. Nous suivîmes leur exemple. Un prêtre, accompagné de deux acolytes, tenait en ses mains le ciboire plein d'hosties consacrées, et il allait administrer les derniers secours spirituels à un moribond, habitant la rue où nous nous trouvions. Suivaient quelques amis ou quelques connaissances du malade, tristes, priant, portant de petites lanternes fixées au haut d'un bâton.

Cette cérémonie est imposante, et encore aujourd'hui le passage du saint viatique est chose solennelle. A l'instant où résonnait la clochette, tout se taisait, tout se mettait en prières, le passant dans la rue, le marchand dans sa boutique, la *senora* dans son appartement. Au théâtre, on interrompait la représentation ; les postes militaires présentaient les armes ; quelques soldats, tête nue, formaient l'escorte du prêtre. Les carrosses s'arrêtaient, fût-ce celui du roi d'Espagne, et il n'était pas rare de voir ce dernier accompagner à pied l'officiant jusqu'à la demeure du moribond.

De tout cela, ce que j'ai vu, à Tolède ou à Madrid, ne va pas plus loin que

l'agenouillement des passants et la station des carrosses. L'état actuel de l'Espagne donne à penser que le saint viatique n'est plus entouré d'autant de vénération que par le passé, à cause de la terreur qu'inspirent les libéraux.

La clochette cessa de se faire entendre. Tout le monde se releva, après avoir fait le signe de la croix, et notre conversation, interrompue, reprit son cours.

Il nous était donc venu à l'idée de prendre une *calesa* et un cheval. Prix débattu, chose convenue, une autre difficulté se présenta. Nous voulions arriver le soir même à Madrid; mais le *mayoral* déclara que sur les douze lieues de chemin à faire, il n'en promettait que dix. Nous devions coucher à *Getafe*, en vue et à deux lieues de Madrid. Il donnait pour raison que sa mule était en convalescence, et sortait d'une maladie qui avait été occasionnée par le voyage même que nous demandions à faire. Toutes les instances auprès de lui demeurèrent sans effet. Force fut de se résigner et d'accepter les conventions.

Pour ma part, je suis assez mauvais cavalier, je l'avoue. Si, comme mon compagnon, j'eusse été ferme sur les étriers, aucune émotion pénible ne m'eût saisi au moment de notre départ. Je me demandais si ce cheval était doux ou méchant, calme ou rétif; il était si haut de taille, que la prévoyance d'une chute pouvait bien m'effrayer un peu. On m'avait garanti la bonne conduite du quadrupède.

A heure dite, d'assez grand matin, la *Calesa*, le cheval sellé, et le mayoral attendaient devant la *fonda del miradero*. Notre dame monta en calesa, et il fut convenu qu'au moins pour sortir de la ville, mon compagnon irait à cheval, et moi en voiture. De plus, de deux lieues en deux lieues nous devions nous relayer. Le mayoral s'assit de côté sur le devant de la *calesa*, donna un coup de baguette à sa belle *Estrella* (Étoile), — c'est ainsi qu'il appelait sa mule, — et nous descendîmes au pas, toute la route jusqu'au delà du pont.

Une *calesa* mérite description. La nôtre était une sorte de petit cabriolet fort coquet, doublé de drap rouge, et dont on avait recouvert le siége en drap bleu. Je pourrais dire qu'il était « chevillé en cuivre », et garni de toutes parts avec des agréments de laine ou de soie. Au fond se drapait un charmant rideau de soie bleue, avec glands et franges. Il avait, à l'extérieur, des peintures-grisailles. Sur les côtés, des fruits. Derrière était dessinée une allégorie, avec une tour, un Amour, des fleurs et un ruisseau. Sous la *calesa* était suspendu un filet de grosses cordes de chambre, destiné à contenir les effets des voyageurs. Les brancards, les roues, le train entier étaient peints en rouge.

Deux personnes ne pouvaient guère se trouver à l'aise dans la *calesa*, d'ailleurs fort échauffée par un soleil ardent, et par une température de trente-deux degrés Réaumur.

Je vous le dis, j'étais superbe à cheval, et près d'Illescas, j'éclatai de rire tout à coup, en pensant à Rossinante et à Don Quichotte. Un moulin fonctionnait tout près de là, et mon cheval, fort galant sans doute, ne voulait point, quelque correction que je lui donnasse, passer devant la resplendissante *Estrella*. Oui, resplendissante, car elle était coquettement har-

nachée. Sur le haut du collier de notre mule, il y avait une jolie petite tête de chien en cuivre, surmontant une espèce de chapeau d'arlequin, aussi plaqué de cuivre. Un bâton couvert de velours rouge, avec des effilés de plusieurs couleurs aux deux extrémités, et avec deux glands verts, dominait son collier.

Notre voyage ne manquait point de pittoresque; mais, à la longue, il devenait fatigant, moins pourtant que dans la diligence. Nous cheminions au pas, nous arrêtant quand bon nous semblait. Par exemple, nous ne pouvions jamais aller au galop. Aussitôt que le mayoral voyait sa mule suer un peu, il se mettait en peine. C'est que la pauvre bête, nous assurait-il, avait failli mourir dernièrement d'une sueur rentrée. Du train dont nous marchions, pareil malheur n'était point à craindre. Nous avions mis plus de douze heures pour faire neuf lieues.

C'est alors que la perspective de coucher à *Getafe* nous sembla désolante. N'eût-il pas mieux valu donner tout au monde, pour rentrer le soir même à Madrid? Je me chargeai de décider le mayoral, et je fondai mes espérances sur la sensibilité et la générosité de son cœur.

— Mayoral, lui dis je, est-ce que vous ne pourriez pas faire un petit effort, et pousser jusqu'à Madrid.

— Impossible, *senor*. Estrella serait trop fatiguée.

—*Caramba!* (autrement dit, ventrebleu!) C'est une chose bien malheureuse. Vous êtes un bon homme.

— *Si, senor*.

— Tel que vous me voyez, je vais à Madrid pour voir mon père qui est arrivé depuis hier, et qui ne m'a pas vu depuis plus de trois ans. (Je mentais horriblement, car mon père n'a point quitté sa petite maison de Paris.)

— Vraiment !

— C'est comme je vous le dis. Votre *calesa* est des plus commodes; votre mule marche comme celles de la *reineta Isabel*. Dans quelques jours je reviendrai à Tolède; vous m'y mènerez sans aucun doute, et me ramènerez. — Ah ! mayoral ! si vous saviez comme j'ai désir d'embrasser mon père ! Mais qu'est-ce que cela vous fait donc de coucher à Madrid ou à Gétafe?

— C'est à ma mule que je pense. Ecoutez, si elle n'est pas trop fatiguée, quand nous allons arriver à destination... je suivrai peut-être la route.

— *Buen hombre !* (bon homme !) m'écriai-je en lui serrant la main, avec une sorte d'attendrissement comique, ce qui fit rire sous cape ma compagne de *calesa*.

Le mayoral paraissait être d'une excellente nature, et je ne mentais point en l'appelant *bon homme*. Cependant ce *peut-être*, seul résultat de mes instances, était loin de me satisfaire. Je voulais un *bien sûr*. Et, pour y parvenir, j'eus recours à une éloquence très-persuasive, et très-goûtée dans tous les pays du monde. Le moment était critique. Nous entrions dans la grande rue de Gétafe. Je prononçai le mot *douro para la propina* (un douro de pour-boire.) A quoi le mayoral ne répondit rien. C'en était fait de notre partie du lendemain à Madrid! Mon compagnon, néanmoins, avait eu le soin d'aller derrière la *calesa*, pour que

le mayoral ne s'aperçût pas que son cheval traînait le sabot. Aucun de nous n'ajouta une seule parole. Nous laissâmes faire l'arbitre de notre sort. Je remarquai bientôt qu'il traversait complétement le village, et qu'il n'y avait déjà plus apparence de *posada*. Nous avions en ce moment, la respiration fort courte, et nous fîmes tous trois un long soupir de joie, lorsque nous aperçûmes qu'Estrella continuait la route, et que son maître l'avait morigénée, au moment où elle avait voulu prendre une rue latérale. La pauvre bête sentait l'écurie! — O bonheur! nous ne pouvions rentrer à Madrid avant dix heures du soir, mais, au moins, la matinée du lendemain ne devait pas être perdue.

Je remerciai le mayoral, et lui donnai une seconde poignée de main accompagnée du *douro* promis.

Ainsi finit notre grand voyage de Madrid à Tolède. De Getafe à la capitale, nous n'éprouvâmes que peu ou point de fatigue. La nuit était tombée. Un léger et chaud brouillard enveloppait la plaine. La lune brillait. Madrid, au loin, nous semblait une féerique apparition. Les clochers avaient une teinte lustrée et blanche. Une vapeur assez épaisse couvrait la ville, et contribuait encore à en rendre l'aspect plus extraordinaire. Le sol sur lequel nous marchions paraissait jaunâtre, et les rares habitations que nous rencontrions sur notre passage, avaient une couleur mystérieuse. A une lieue de Madrid, on se fût cru dans un désert ; cependant, quelques voyageurs à cheval, et comme nous attardés, nous saluaient sur la route, et nous souhaitaient la bonne nuit. Quelques *arrieros* (muletiers), couchés sur leurs chariots se levaient pour prendre le large, à la vue de la *calesa*. Cheval et mule achevaient péniblement leur tâche. Arrivés sur le pont monumental de Tolède, à Madrid, nous poussâmes encore une exclamation de joie. Le mayoral, connaissant peu la capitale, nous suivit à l'aventure ; et comme il était écrit que ce voyage serait plein d'épisodes, voici ce qui nous arriva. Nous nous séparâmes. J'allai chercher de quoi souper. Mon compagnon se perdit, et quand j'arrivai à l'hôtel, la *calesa* n'avait point encore paru. Mon compagnon s'était perdu. Il avait demandé à un passant la *casa de correos*, (la poste aux lettres), d'une façon apparemment peu espagnole, car on lui avait indiqué sa route, en lui répondant en excellent français.

— Vous n'êtes point dans votre chemin, monsieur.

Augustin Challamel.

GENTILSHOMMES ET GARDES DE LA MANCHE, GARDES DU CORPS,

ET ORDRE DE LA MARCHE DU ROI LOUIS XIV.

Dans les Églises et Chapelles où le Roy doit entendre la Messe, le Sermon, les Vêpres ou les Ténèbres, ou bien assister à quelque Baptême et à quelque Mariage, deux Gardes de la Manche y vont attendre le Roy, revêtus de leur Hoqueton blanc, ou cotte d'armes en broderie, semée de papillottes d'or et d'argent, tenans leur pertuisane frangée d'argent, à la lame damasquinée. Quand Sa Majesté est arrivée, ils se tiennent à ses côtez toûjours debout (excepté à l'élévation de l'Hostie), et tournez du côté du Roy, pour avoir l'œil de toutes parts sur sa Personne sacrée.

Lorsque le Roy mangeoit chez luy, en public, seul, ou avec la Reine, ou bien avec quelque autre des Personnes Roïales, soit au dîner ou au souper; tous les jours deux Gardes de la Manche étoient pareillement à ses côtez et dans la même posture, c'est-à-dire, debout, et tournez de côté, aïans leurs hoquetons et leurs pertuisanes. Mais cela ne se pratique plus.

Un Garde de la Manche se rend à minuit de trois jours l'un, à la principale porte du Louvre (ou autre Logis du Roy) quelque temps auparavant qu'on appelle le Guet (c'est-à-dire les Officiers et les Gardes qui doivent coucher, et faire sentinelle la nuit au Corps de Garde de la Porte.) Là il reçoit les clefs des mains d'un des Gardes de la Compagnie Écossoise, ausquels seuls les Gardes de la Porte les rendent tous les jours à six heures du soir. Il garde ces clefs jusqu'à ce qu'on appelle le Guet. Et alors ce Garde de la Manche doit fermer toutes les portes, et répondre en Écossois, quand il est appelé par le Clerc du Guet. *Ihay hha mier*, qui veut dire : *me voilà*, et en même temps présenter les clefs au Capitaine des Gardes de quartier, qui est présent quand on appelle le Guet, ou en son absence au

premier Officier Commandant. Mais comme quand on appelle le Guet, souvent il y a encore plusieurs gens à sortir du Château où le Roy est logé, le Garde de la Manche r'ouvre la porte, et garde encore les clefs jusqu'à ce qu'il soit tout à fait temps de fermer les portes. Alors il les ferme toutes, après que le Brigadier qui tient la torche en main, et qui vient de faire la visite avec l'Aide-Major, a crié *dehors* : puis étant accompagné de l'Aide-Major et du même Brigadier qui tient la torche, il porte toutes les clefs au Capitaine, et en son absence il les donne au premier Officier Commandant

Les deux Gardes de la Manche font de suite cette fonction à la Porte du Château où le Roy loge, chacun son jour, le plus ancien commençant le premier, et le troisième jour, c'est un Brigadier Écossois qui fait la même chose. Après les deux Gardes de la Manche recommencent l'un après l'autre, ainsi toujours de suite. C'est un Brigadier Écossois qui va reprendre tous les jours les clefs chez le Capitaine à six heures du matin.

Le jour de la Cène ils attendent le Roy à la porte de la Salle, où se fait la Cène : se tiennent à ses côtez pendant la Prédication et l'Absoute, et le suivent par la salle, quand Sa Majesté lave les pieds aux enfans, et leur sert les plats sur table. Quand le Roy assiste aux Processions, comme à la Fête de Dieu, à la Chandeleur, au Dimanche des Rameaux, au Vendredy-Saint, à la Nôtre-Dame de la my-aoust : et quand il touche les malades [1], deux Huissiers de la Chambre qui portent leurs masses, marchent seulement devant le Roy : mais les deux Gardes de la Manche marchent immédiatement aux côtez de Sa Majesté : et quand on apporta Notre-Seigneur à la Reine Mère Anne d'Autriche en 1666, ils accompagnèrent le Roy, qui alla et revint à pied du Louvre à l'Église Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris.

Les Gardes de la Manche se trouvent au nombre de six pour accompagner le Roy aux Cérémonies extraordinaires, comme à la cérémonie du Sacre et du Mariage du Roy, à la création des Chevaliers, aux Séances extraordinaires de Sa Majesté aux Parlemens, et à la cérémonie des Funérailles. Si Sa Majesté vient tenir séance au Parlement, ils se rendent au Palais, et attendent le Roy au haut du grand escalier. appelé la porte du May, et le conduisent jusqu'à l'entrée du Parquet dans la Grand'chambre. Et lorsque le Roy entend auparavant la Messe à la Sainte-Chapelle, ils sont à ses côtez, à l'ordinaire ; et la Messe dite, ils marchent avec Sa Majesté jusqu'à sa Grand'Chambre. Le Roy étant entré ils l'attendent a l'entrée du Parquet dette Grand'Chambre, et lorsqu'il en sort, ils continuent de mar-

[1] Des écrouelles.

cher aux côtez de Sa Majesté jusqu'à son carrosse. A la cérémonie des Chevaliers du Saint-Esprit, six Gardes de la Manche attendent le Roy tous les trois jours de suite à la sortie du logis où se fait l'Assemblée de ces Chevaliers : et delà accompagnent Sa Majesté pas à pas jusque dans l'Église, et toutes les fois qu'il sort de sa place, se tenans et marchans toûjours immédiatement à ses côtez. Au Sacre six Gardes de la Manche aïans sous leur Hoqueton un habit retroussé de satin blanc, des bas de soie, et une toque, attendent en dehors la porte de la Chambre du Roy, depuis les huit heures du matin, et quand le Roy vient à l'Eglise, ils l'accompagnent partout.

Au Mariage du Roy, ils ont des Hoquetons tout neufs et fort riches.

Aux funérailles du Roy, ils sont six vêtus d'un habit de deuil sous leur Hoqueton, qui gardent jour et nuit autour du corps de Sa Majesté en son lit de parade, ou de son effigie. Ils le doivent eux seuls mettre dans le cerceuil. Et quand on le transporte à l'Abbaïe de Saint-Denys en France, ils le vont attendre dans la Chapelle où il doit être posé, et le gardent jusqu'à ce qu'on le mette dans la cave, où les mêmes Gardes de la Manche doivent le descendre.

Dans toutes les cérémonies ci-dessus expliquées, ils tiennent leur pertuisane, et sont revêtus de leur Hoqueton, où la devise du Roy est représentée devant et derrière. C'était ci-devant une Masse d'Hercule avec ces paroles écrites autour. *Erit hæc quoque cognita monstris.* Mais en l'année 1671, le Roy Loüis le Grand XIV. du nom, glorieusement régnant, y a fait mettre sa devise, un Soleil éclairant un monde : *Nec pluribus impar.*

Lorsque le Roy fait sa première entrée aux Villes de son obéissance, il est dû par la Maison de Ville à chacun des deux Gardes de la Manche en service, une épée à garde d'argent, comme aussi quand les Évêques ou autres Prélats font serment de fidélité au Roy pendant la Messe, ceux qui ont prêté serment leur doivent la même chose.

Ils ont le pain et le vin du Guet soir et matin.

Fonctions et prérogatives des Capitaines des Gardes.

Les Capitaines des Gardes prêtent le serment de fidélité entre les mains du Roy, aïant l'épée au côté. Le Capitaine qui fait le service, reçoit dans la Salle des Gardes le serment des Officiers et des Gardes du Corps nouvellement pourvûs.

Le Capitaine des Gardes qui est en quartier, ne quitte point le Roy depuis qu'il est levé ou sorti de la Chambre, jusqu'à ce que Sa Majesté soit couchée : et alors il vient dans la Salle faire appeler le Guet, ou le Garçon du Clerc du Guet, tenant une torche à la main, nomme tout haut les Gardes qui doivent coucher à la Salle; et ce Capitaine ayant vû si quelque garde

manque, il descend à la porte, pour faire appeler le Guet de la porte ; puis il est conduit chez lui ; le Garçon du Clerc du Guet appelle aussi les douze Suisses qui doivent coucher en haut dans la même Salle des Gardes du Corps Français, en présence de l'Officier des Cent-Suisses, qui est reconduit à son logis.

Le Capitaine des Gardes du Corps Écossais ou François, se tient et marche toûjours immédiatement après le Roy, et proche de sa Personne, quelque part qu'il soit hors sa Chambre, comme à table, à cheval, en chaise, en carosse, et par tout ailleurs; sans que qüi que ce soit doive se mettre ni passer entre le Roy et lui, afin que rien ne l'empêche d'avoir toûjours la vüe sur la Personne sacrée de Sa Majesté. Il est vrai que dans un défilé, le Capitaine des Gardes laisse passer l'écuïer devant lui, et plus proche de la personne du Roy, à cause du service.

Le Lieutenant des Gardes marche presque toujours devant le Roy, parce que le Capitaine des Cent-Suisses, auquel cette place est destinée, ne s'y rencontre pas souvent; mais quand il s'y trouve, alors le Lieutenant des Gardes se met au côté droit du Roy, et l'Enseigne au côté gauche, ou bien ce Lieutenant des Gardes se met derrière Sa Majesté, en l'absence de son Capitaine.

Le Roy fait l'honneur au Capitaine des Gardes de lui donner place dans un carrosse ou calèche du Corps, et si Sa Majesté sort à cheval, le Capitaine des Gardes monte à cheval dans la cour même du Château. Il est vray qu'à présent les autres Officiers des Gardes du Corps montent à cheval dans la cour du Louvre, ou autre Château, et les Gardes du Corps attendent le Roy, tout montez à cheval dans la même cour du Château ou loge Sa Majesté, de peur qu'attendant à une porte, le Roy ne vint à sortir par une autre.

Le Capitaine des Gardes qui est en quartier, est toûjours logé dans le Château, et fort proche de la Chambre du Roy, si cela peut se faire commodément. Ce Capitaine étant en service, est logé dans le Château, préférablement à tous les officiers. Il ne découche point du Logis du Roy, et là il garde sous son chevet les clefs du Château ou de la Maison de Sa Majesté.

Quand le Roy doit donner Audiance à un Ambassadeur, le Capitaine des Gardes reçoit cet Ambassadeur à l'entrée de la Salle, et le conduit jusqu'à la Chambre, pour lui il se tient près du balustre, et l'Audiance finie, il reconduit encore cet Ambassadeur tout du long de la Salle des Gardes jusqu'à la porte, ces Gardes étant pour lors tous rangez en haie.

Le Capitaine et Lieutenant Écossois, ont toûjours leur place auprès du Roy, bien qu'ils ne soient point de quartier.

Lorsque les Gardes qui restent des quatre Compagnies, et qui ne sont pas de quartier, sont assemblez, soit à la suite du Roy, ou autre part (ce qu'on appelle la Cornette) c'est le Lieutenant Écossois qui les commande, comme on a vû, le Roy allant à Marsal.

Aux premières Entrées que le Roy fait dans chaque Ville de son obéissance, l'Officier Écossois qui est de quartier, prend les clefs d'argent que Messieurs de Ville viennent offirir à Sa Majesté; de plus, les mêmes Messieurs de Ville doivent donner deux pièces de velours au Capitaine, et une au Lieutenant Écossois, ou en son absence à l'Officier Écossois.

Les Gardes de la Compagnie Écossoise tiennent seuls les clefs des portes du Chœur des Églises ou le Roy est, comme aussi le soir celles du Château, qu'ils vont porter à leur Capitaine, après que le Roy est couché.

Si Sa Majesté passe l'eau dans un bac, ou en bateau, il n'y a de tous les Gardes que les Écossois qui y entrent.

Fonctions des Gardes du Corps.

Les Gardes du Corps doivent toujours faire garde immédiatement devant l'antichambre du Roy.

Il y a toujours une Sentinelle en faction à l'entrée de la Salle des Gardes du Corps, pour répondre de ceux qui y entrent. Cette Sentinelle tient une carabine, et ouvre les deux battants de la porte, quand le Roy, les Reines, Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Monseigneur le Duc de Bourgogne, Madame la Duchesse de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Bretagne, Monseigneur le Duc d'Anjou, Monseigneur le Duc de Berry, et les Ambassadeurs lorsqu'ils ont Audiance, entrent à la Salle ou bien en sortent. Lorsque quelque Grand vient à passer, comme ceux ci dessus nommez, les Princes et Princesses du Sang, et les Capitaines des Gardes du Corps, les Gardes qui sont à la Salle se mettent sous les armes, si-tôt que la Sentinelle a frappé du pied sur le plancher pour les avertir; ils se rangent en haie vers l'entrée pour faire honneur à ces Seigneurs qui passent; et pour leurs Capitaines, il les conduisent aussi tout du long de la Salle jusqu'à la porte de l'Antichambre.

Aucun n'entre chez le Roy, le nez enveloppé dans son manteau, soit à la Salle des Gardes, soit à l'Antichambre ou dans les Chambres de Sa Majesté; car autrement la Sentinelle des Gardes, ou l'Huissier feroient découvrir le visage et abaisser le manteau.

Si un Garde tient une porte où l'on veut passer, il n'est pas permis d'ouvrir soi même la porte, quoique le Garde en soit éloigné : mais il la lui faut laisser ouvrir, après lui avoir témoigné que l'on veut sortir, ou que l'on veut entrer.

Les Gardes du Corps vont tous les jours prendre les clefs des portes de

la principale Cour du Logis du Roy, qu'ils gardent depuis les six heures du soir jusqu'au lendemain six heures du matin.

L'Exent conduit le soir à la porte, les Gardes de la Compagnie qui y doit être en garde, avec le tiers de la Compagnie Écossoise, quand six heures sonnent. Alors tous les autres Gardes sortent de la Cour du Château, soit ceux de la Porte, soit de la Prévôté de l'Hôtel.

Le Brigadier tenant la torche en main, va faire la visite par toute la Maison avec l'Aide-Major, après que le Roy est couché : et la visite faite, un Garde Écossois ferme les portes, dont il porte les clefs derrière le chevet du Capitaine, du Major, ou de l'Aide-Major.

Tous les matins, c'est un Brigadier Ecossois qui va reprendre les clefs chez le Capitaine ou le Major.

Ils couchent tous au Corps de Garde, et depuis six heures du soir que les Gardes de la Porte ont été relevez, il n'y a qu'une Sentinelle Écossoise à la Porte, jusqu'à ce que le Roy soit couché. Après quoi le Brigadier met aussi un garde d'un compagnie Françoise en Sentinelle : et ces deux sentinelles qui veillent toute la nuit doivent être relevées par le Brigadier d'heure en heure.

Il y a aussi une Sentinelle qui veille la nuit à la porte de la Salle des Gardes, et qui doit être relevée d'heure en heure, ou qui par accommodement entre eux, y aïant demeuré la moitié de la nuit, éveille un autre Garde qui doit le relever, et se couche.

Toute la nuit aussi bien que pendant le jour, il y a aussi dehors les portes du Louvre, les Sentinelles des Soldats des Gardes, comme nous dirons ci-après.

Si de nuit les portes étant fermées, il arrivait un Courrier ou autre personne qui voulût parler au Roy, le Garde qui est en Sentinelle le diroit à l'Exemt, qui en iroit avertir le Capitaine : alors le Brigadier portant la torche en main, l'Exemt et le Capitaine aïant chacun devant eux un flambeau (que la Fruiterie leur doit fournir tous les jours), ils monteraient à la chambre, et le capitaine ne aïant fait averter le Premier Gentilhomme de la Chambre, lui demanderait s'il y auroit lieu qu'un Courrier pût parler au Roy.

Lorsqu'un Exemt va relever le Guet, il a chaque jour une demie pistole pour sa dépense de bouche.

Le Roy donne ordinairement à la Reine douze de ses Gardes François avec un Exemt, et six Gardes Suisses.

Il y a plusieurs Garçons qui servent les Gardes, pour faire leurs lits et accommoder leurs paillasses, leur apporter le vin du Guet, et les servir à d'autres nécessités.

Les priviléges et exemptions des Gardes du Roy, comme de tous les Officiers de la Maison, seront mis ci-après à un Chapitre à part.

Après avoir parlé des Gardes du Corps, je ne vis point d'endroit plus convenable que celui-ci pour mettre l'ordre de la Marche du Roy, lorsqu'il sort à pied, à cheval ou en carosse.

L'ordre de la marche du Roy, et le rang que doivent pour lors tenir et observer différents officiers autour de Sa Majesté.

Quand le Roy pendant le jour sort en carosse à deux chevaux de son château, accompagné de ses officiers, voici l'ordre que ces officiers tiennent.

Premièrement les Gardes de la Porte, leurs Officiers à leur tête, se rangent des deux côtés vers la porte en dedans la cour la plus proche du château.

Secondement les Soldats des Compagnies qui sont en garde, des Regimens des Gardes Françaises et Suisses, se rangent en haie des deux côtés du chemin, depuis la sortie de la Cour la plus proche du Château, en dehors, tant qu'ils peuvent occuper de terrain : aïans leurs officiers en tête, le Colonel tenant la pique à la main, les Français sont à droite et les Suisses à Gauche, de sorte que le Roy passe au milieu d'eux.

En troisième lieu, le carosse du Roy est immédiatement précédé des *Cent-Suisses*, qui marchent en deux rangs, et viennent jusqu'à la tête des chevaux, et même jusqu'aux petites roües du carosse.

Les quatre trompettes de la Chambre marchent aussi immédiatement à la tête des chevaux aux entrées des Villes.

Les Cent-Suisses sont précédez des *Gardes de la Prevôté de l'Hôtel*, en deux files.

Les *Gardes du Corps* marchent derrière et aux cotez du carrosse, depuis l'ouverture de la portière : que s'ils marchent à pied, les deux plus avancez tiennent toujours les boutons de derrière de la portière d'un côté et d'autre : et deux Valets de pieds tiennent de même les deux boutons de devant.

Pour les valets de pied, ils se rangént toujours d'un côté et d'autre, depuis la tête des chevaux jusqu'à la portière, et si le Roy envoïe quelque part le Valet de pied qui tient le bouton de la portière, celui qui est le plus proche prend sa place.

Quand les Gardes du Corps sont à cheval, s'il y a des Valets de pied autour du carosse, ils tiennent les quatre boutons des portières.

Et si le Roy est dans le carosse avec la Reine, les Valets de pïed du Roy sont à la portière droite, et les Valets de pied de la Reine sont a la portière gauche.

Dans les Voïages, le Roy marche à huit chevaux à son carosse : alors les

quatre Trompettes de la Chambre marchent à la tête des chevaux du carosse de Sa Majesté, et les quatre Trompettes et le Timbalier des Plaisirs, marchent à la tête du Guet des Gardes du Corps derrière le carosse, mais il n'y a que les seize Gardes du Corps, et point de Trompettes ni de Timbales quand le Roy marche à l'crdinaire. Lorsque le Roy va à Fontainebleau, ou à Chambor, cela passe pour Voïage, et les trompettes marchent, comme aussi quand Sa Majesté entre dans Paris, ou en sort.

Dans les Voïages ci-dessus, la Compagnie des Gendarmes, marche derrière les Gardes du Corps; et les Chevaux-Légers marchent devant le carosse du Roy.

L'officier des Gardes du Corps marche derrière le carosse, et tient la droite. Et l'Écuier de jour est aussi derrière le carosse, à côté gauche de l'officier des Gardes.

Le *Porte manteau* marche seul à la tête des chevaux, entre les deux derniers de la serre-file des Cent Suisses.

Les *Pages* de la Chambre et ceux de la grande et de la petite Écurie montent derrière le carosse.

Autrefois le soir les Pages de la petite Écurie, éclairaient dans Paris le carrosse du Roy quand il étoit a deux chevaux; mais présentement il n'y a que les Valets de Pied. Et quand le Roy est à six ou huit chevaux, il n'y a que les Pages de la petite Écurie qui l'éclairent.

Comme le Roy marche assez vite, il a la bonté de permettre que quelques-uns de ses Valets de pied et de ceux de la Reine montent derrière le carrosse.

Si le Roy marche en cérémonie monté à cheval, comme à sa majorité et aux entrées de Ville, les Valets de pied sont depuis la tête du cheval jusqu'à l'étrier, et les Gardes du Corps depuis l'étrier en arrière.

A la Majorité du Roy le 7 Septembre 1661, les Pages, les Valets de pied et les Gardes du Corps suivoient Sa Majesté à pied : ses Écuïers et quelques Exemts marchoient aussi à pied autour de sa personne.

Si le Roy marchoit à pied par les cours de son Château, ou par les rües, outre les Princes, les Grands Seigneurs et les Courtisans, il serait accompagné d'un nombre de Gardes du Corps Français et Suisses, et des Gardes de la Prévôté de l'Hôtel; mais le Roy entrant dans ses Jardins pour se promener, tous ces Gardes le laissent aller, et il ne reste que quelques Gardes du Corps, et quelques Officiers qui suivent. Or comme la plupart du temps le Roy sort en carosse ou à cheval, les Gardes du Corps François et Suisses sortent de leurs Salles dans la cour du Château pour se mettre en haie autour du carosse et du cheval au moment que le Roy y monte, ou qu'il en descend à son retour. Les Gardes de la Prevôté de l'Hôtel, se

rangent aussi en haie tout d'un côté, leurs Officiers et quelquefois même leur Capitaine a leur tête, tenant le bâton du commandement. Dans les voïages, outre les Gardes du Corps François et Suisses, et leurs Officiers qui assistent quand le Roy part, il y a encore un nombre de Gardes François et Suisses et leurs Officiers à la dinée du Roy, qui entourent le carosse, dans lequel dîne le plus souvent Sa Majesté, faisant faire place pour le service, et écartant la populace. Le Roy sortant pour aller en quelque lieu un peu éloigné de son Château, comme à Paris pour aller à Notre-Dame ou au Palais, pour aller en visite, et à quelque Opéra ou Comédie, un nombre de Gardes du Corps, et des Cent-Suisses s'y rendent auparavant, dont les uns entrent, les autres se tiennent vers la porte de ce lieu se rangeant en haie des deux côtez.

Par un Valet de chambre de LouisXIV,

BULLETIN DES BEAUX-ARTS.

*** Dans notre dernier bulletin, nous parlions d'un journal qui demandait une réforme complète dans l'administration des beaux-arts. Aujourd'hui, ce journal, renonçant aux généralités et aux réticences dans lesquelles il s'était d'abord enveloppé, déclare formellement que l'administration des beaux-arts est en proie aux tripotages, et qu'il faut la remettre entre les mains d'un directeur unique, dont il donne même le nom. Il nous semble que ce journal a fait bien du chemin en peu de temps. Il y a quelques mois à peine, ses colonnes ne retentissaient encore que de louanges en faveur de cette même administration dont il fait fi présentement ; et, si notre mémoire est fidèle, cet esprit de bienveillance lui était venu, pour la première fois, à la suite d'un commencement de guerre qu'il avait subitement interrompue. Ce double revirement, s'il n'est pas entièrement conforme aux strictes lois de la morale, ne laisse pas du moins que d'être assez curieux. Seulement, il nous semble que le directeur du journal en question n'avait aucunement besoin de se poser en victime, et de prétendre que son imprimeur, en lui refusant ses presses, avait obéi à des obsessions étrangères. La déclaration de cet imprimeur ne laisse aucun doute là dessus. Certains journaux de l'opposition n'ont donc pas fait preuve d'une grande prudence en embrassant sur-le-champ le parti du journal dont nous parlons ici. S'ils avaient scruté davantage l'affaire, s'ils s'étaient enquis un peu mieux des hommes et des choses, ils auraient abandonné ce journal aux chances d'une lutte qu'il avait lui-même soulevée, et où se débattaient, d'ailleurs, des intérêts trop peu nobles pour que l'on y fît intervenir la cause sacrée des principes. Nous n'ajouterons qu'un mot : lorsqu'un journal veut jouir de tous les priviléges attachés à l'indépendance, il doit commencer par se mettre en dehors de certain protectorats. Les convictions ne sont respectables qu'à la condition d'être entièrement dégagées de tout alliage.

*** En parcourant, il y a quelques jours, les admirables ouvrages de M. de Châteaubriand, nous y avons remarqué ce passage : « A mesure que l'on déchausse quelque édifice à Pompéia, on enlève ce que donne la fouille, ustensiles de ménage, instruments de divers métiers, meubles, statues, manuscrits, etc., etc., et l'on entasse le tout au *Musée Portici.* » Il y aurait, selon moi, quelque chose de mieux à faire : ce serait de laisser les choses dans l'endroit où on les retrouve et comme on les trouve, de remettre des toits, des plafonds, des planchers et des fenêtres, pour empêcher la dégradation des peintures et des murs; de relever l'ancienne enceinte de la ville, d'en clore les portes; enfin, d'y établir une garde de soldats avec quelques savants versés dans les arts. Ne serait-ce pas là le plus merveilleux musée de la terre? une ville romaine conservée tout entière, comme si ses habitants venaient d'en sortir un quart d'heure auparavant! On apprendrait mieux l'histoire domestique du peuple romain, l'état de la civilisation romaine, dans quelques promenades à Pompeïa restaurée, que par la lecture de tous les ouvrages de l'antiquité. L'Europe entière accourrait : les frais qu'exigerait la mise en œuvre de ce plan seraient amplement compensés par l'affluence des étrangers à Naples. D'ailleurs, rien n'obligerait d'exécuter ce travail à la fois; on continuerait lentement, mais régulièrement, les fouilles; il ne faudrait qu'un peu de brique, d'ardoise, de plâtre, de pierre, de bois de charpente et de menuiserie, pour les employer en proportion du déblai. Un architecte habile suivrait, quant aux restaurations, le style local, dont il trouverait des modèles dans les paysages peints sur les murs mêmes des maisons de Pompéïa. »

L'illustre écrivain renonça plus tard à son ingénieuse et poétique proposition sur la remarque qu'un pareil musée serait trop coûteux à entretenir, et trop difficile à défendre contre la rapacité des visiteurs. Mais, s'il n'y a rien à faire de ce côté, ne pourrait-on chercher le moyen d'activer les fouilles et de satisfaire ainsi la juste curiosité des savants? Le royaume de Naples n'est point assez riche pour suffire aux dépenses que nécessiterait une telle accélération dans les travaux? Pourquoi les autres gouvernements de l'Europe ne viendraient-ils point à son aide? Croit-on qu'une souscription ouverte pour l'exécution d'un pareil projet n'apporterait pas de prompts et d'abondants résultats? L'académie des beaux-arts de chaque état pourrait nommer un représentant, qu'elle enverrait sur les lieux pour la tenir au courant des travaux, et pour surveiller l'emploi des subsides. De la sorte, tous les intérêts seraient contentés, et nous pourrions espérer de voir enfin sortir de terre ces deux villes auxquelles se rattachent tant de souvenirs, et sur lesquelles l'histoire, l'archéologie et les beaux-arts ont depuis si longtemps les yeux.

*** M. Charles Langlois exécute, en ce moment, une nouvelle page qu'il destine à son panorama. Il a pris pour sujet la bataille d'Eylau.

*** Quelques journaux ont annoncé que la collection Aguado devait être achetée par l'empereur de Russie. Il paraît que cette nouvelle est entièrement controuvée, et que la vente publique doit avoir lieu définitivement le 25 mars prochain.

*** M. de Triquetti, statuaire, vient d'être chargé de l'exécution d'un groupe en marbre pour la chapelle votive qui doit être élevée sur l'emplacement de la maison dans laquelle est mort le duc d'Orléans.

*** M. J. A. Droz, auteur du *Lierre, étude de jeune fille*, en marbre, exposée au salon de 1842, vient d'être chargé par M. le préfet de la Seine, de l'exécution d'une statue de Mathieu Molé, destinée à remplir une des niches de la façade neuve de l'Hôtel-de-Ville.

*** M. Ramus a reçu la commande d'une statue de Saint-Vincent de Paul pour la même destination.

*** La commission spéciale du monument que l'on doit élever à la mémoire de Dumont d'Urville, s'est réunie pour prendre connaissance des propositions de plusieurs artistes, relatives à l'exécution de ce monument. Parmi les artistes qui s'étaient empressés d'offrir leurs services à la Société, la commission a distingué M. Gau, l'un des architectes de la ville de Paris, connu par son voyage en Nubie, et M. Dantan aîné, statuaire. Les projets de ces deux artistes ont été renvoyés à la commission centrale.

*** Mlle Greuze, fille du peintre de ce nom, et peintre elle-même, vient de mourir dans un âge très-avancé.

*** On vient de commencer les travaux préparatoires pour la restauration prochaine de l'église Notre-Dame.

*** L'Académie des Beaux-Arts vient d'arrêter la liste des candidats pour le remplacement de Chérubini. Les candidats sont MM. Adam, Onslow, Baton et Ambroise Thomas.

Henry Trianon.

SIMPLES LETTRES.

Je crois, monsieur, que la fameuse guerre des deux écoles littéraires touche enfin à son issue. Qu'en dites-vous? La victoire aura été longtemps disputée. La guerre, comme il arrive toujours, a eu ses chances diverses. De 1828 à 1836, la partie était gagnée pour les champions du drame nouveau ; la tragédie n'avait plus de refuge; les derniers croyants de l'école trouvaient à peine une lointaine consolation dans les fougueux oracles du *Constitutionnel;* puis, tout à coup, les chefs du mouvement se mettent à faire halte, le drame cesse de produire, d'occuper les esprits, de tenir le théâtre en haleine; voici que l'invasion romantique ne sait pas profiter de la victoire; on lui demande chaque jour ce qu'elle fonde ou ce qu'elle apporte ; si bien qu'un soir enfin, avant que personne se soit encore soucié de répondre, sort de je ne sais où, une petite fille de chétive apparence, se nommant par son nom, disant : je suis Hermione, je suis Émilie, je suis Camille, je suis Rachel et la tragédie.

Pour le coup, la chance semble bien passer du côté des vaincus. Vous me connaissez assez ferme dans mes opinions ; j'avouerai cependant que le doute commençait à me gagner moi-même, et je voyais presque s'accomplir les temps

prédits par M. Étienne. Le public adorait mademoiselle Rachel, à la bonne heure ; mais il faisait bonne contenance devant la tragédie. Le parterre prenait l'ennui du bon côté ; je pense même aujourd'hui qu'il mettait un certain héroïsme à s'ennuyer avec enthousiasme. Qui n'aurait cru au triomphe complet de la réaction ? Eh bien ! monsieur, on se serait encore une fois trompé. La réaction est en pleine déroute ; les deux dernières créations de mademoiselle Rachel ont absous la révolution littéraire. Le théâtre de Corneille et celui de Racine ne pouvaient pas mourir ; mais la tragédie, hélas ! le genre et l'école, tout est bien mort après *Marie Stuart*, après *Frédégonde et Brunehaut*.

Ces messieurs ont fait un mauvais raisonnement. En applaudissant *le Cid* et *Andromaque*, *Phèdre* et *les Horaces*, *Bajazet* et *Nicomède*, ils se sont figuré que les beautés appartenaient au genre ; et, comme ils se souvenaient d'avoir réglé leurs œuvres sur une semblable constitution, ils ont conclu de bonne foi que le système devait avoir doté leurs tragédies de beautés du même ordre. Double erreur ! D'abord, dans toutes les formes de l'art, le génie est personnel et ne se transmet pas avec la règle ; ensuite on oubliait que l'on n'avait même pas suivi la règle des grands maîtres ; car le dix-huitième siècle et les premières années du dix-neuvième, s'étaient aussi piqués de hardiesse, d'indépendance dans l'invention.

C'est là le propre des esprits jaloux, ils courent au succès, et renient d'abord leurs devanciers pour se poser eux-mêmes en chefs d'école ; mais, que le mouvement donné les dépasse à leur tour, vous les voyez se tenir en arrière et se rattacher à la tradition plutôt que de consentir au triomphe de leurs successeurs.

On ne l'a pas assez dit, M. Victor Hugo, dans son discours de réception, n'a pas dû se permettre de le laisser entendre : M. Lemercier était un de ces esprits ambitieux et jaloux. Cherchait-il un sujet de tragédie, de comédie ou de poëme, le besoin d'étonner le poussait tout de suite en avant ; il partait d'un premier bond, et s'arrêtait aussitôt. Pourquoi cette prompte hésitation ? C'est que M. Lemercier venait de songer, avec effroi, qu'il laissait derrière lui une porte ouverte. Cette pensée survenue corrompait pour lui la joie du travail et l'orgueil de la tentative ; quoi qu'il pût faire, il voyait déjà les rivaux inconnus se précipiter par le chemin qu'il leur avait frayé ; il ne savait pas où s'arrêteraient ces enfants de fortune ; il se demandait si les derniers venus ne découvriraient pas aussi des terres nouvelles, et il s'écriait alors qu'il n'avait rien osé, rien reconnu, qu'il n'y avait d'autre domaine de l'art que les limites de l'art ancien, qu'il ne cherchait rien au delà, de peur de devenir sacrilége.

N'est-ce pas ainsi que M. Lemercier a déserté successivement toutes ses opinions, lorsqu'elles ont cessé d'être le mot d'ordre d'une aventureuse minorité ? n'est-ce pas ainsi qu'on l'a cru novateur, et qu'il s'est toujours défendu de l'être ? n'est-ce pas ainsi qu'il n'a jamais su épouser les questions qu'à demi ?

Je n'ai pas dessein de vous écrire l'analyse de *Frédégonde*. Vous connaissez la pièce, c'est assez dire que vous l'avez excellemment jugée. Permettez-moi seulement de vous soumettre une observation qui confirme assez bien ma pensée. Quand M. Lemercier composa sa tragédie, toute l'école de Voltaire

avait déjà émancipé le théâtre sur la question du costume. Racine avait donné l'exemple dans *Bajazet;* Voltaire l'étendit si bien, qu'il fit contribuer tout l'univers à la garde-robe de sa Melpomène; mais, pour quelque changement introduit dans la coupe des étoffes, le valeureux Tancrède n'en était pas encore à porter l'armure vraie, ni la gémissante Alzire à se passer de rubans, de talons, de satins et de perles. Le nom véritable n'avait pas non plus acquis encore le droit de bourgeoisie : Constantinople s'appelait Byzance, et Yago Pézarre. Ce qui séduisit M. Lemercier, ce fut la généreuse audace d'écrire en toutes lettres les noms de la race mérovingienne, tels du moins qu'on les avait alors dans la circulation, et de défier l'oreille du public avec de telles collections de syllabes :

> Urlion, Berlefroi, Gallus, Godégisile...
> .... La Dordogne et le Gave, et l'Adour,
> Ces fertiles pays, douaire de Galsonte...

sans oublier ni Gombaud, ni Ansoalde, ni Andovèze, ni Gontran, ni Cramme surtout, le héros de ces quatre vers un peu trop sicambres :

> Du triste Cramme à peine il devint le bourreau,
> Qu'un noir spectre a hâté ses pas vers le tombean :
> Cramme sanglant, le jour, se levait sur ses traces,
> Cramme sanglant, la nuit, redoublait ses menaces...

Il est clair que c'est là de la protestation littéraire, s'il en fut. On n'a jamais mieux bravé la règle du terrible satirique :

> Oh! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
> Qui de tant de héros va choisir Hildebrand.

Ce n'est pas tout. Je vous parle de nouveautés; trouvez-m'en donc une plus décisive que la disposition du premier acte? Voyez-vous d'ici, non pas une place publique, non pas un atrium, non pas une antichambre en forme de galerie, mais le seuil d'une église gothique; une nuit, un prince et une reine suppliants, qui viennent avec des flambeaux frapper à la porte de cette citadelle sainte et demander asile; un père irrité qui accourt pour reprendre son fils sous la sauvegarde de Dieu; un saint évêque qui résiste seul à une armée confondue, et dit au roi sacrilége : Tu n'iras pas plus loin !... A la bonne heure! nous voici dans un art nouveau, dans une esthétique nouvelle. Nous touchons à la vérité des choses; un pas encore, et le drame est fondé.

Hélas, non! M. Lemercier s'est déjà arrêté court, son drame restera tragédie. Comme Voltaire, qui pressent Letourneur et s'irrite contre Shakespeare, M. Lemercier pressent un ennemi inconnu et s'irrite contre lui-même. Vous croyez peut-être que cette église était une église, que ce seuil était un seuil; détrompez-vous; cette église est un monastère, et ce seuil, l'éternelle antichambre de toutes les tragédies.

Le bon roi Chilpéric s'indignait, il n'y a qu'un instant, de la barrière que lui opposait la parole de Prétextat. Laissez-le dire, il va se montrer bien autrement soumis, lorsqu'il s'agira de quelque chose de plus impérieux, de la triple

unité tragique. Il voulait tout renverser, n'est-ce pas, pour pénétrer au fond du sanctuaire? Mérovée se présente, Prétextat s'écarte, le fils rentre en grâce avec le père; qui l'empêche donc d'aller plus avant? Je viens de vous le dire : la règle d'Aristote. A partir du second acte, ce seuil ingénieux lui semble un appartement aussi commode que tout autre appartement; on y apporte deux fauteuils, Chilpéric et Frédégonde y trôneront à leur aise durant le reste de la pièce. Et c'est là ce qu'on appelle l'unité de lieu.

En fin de compte, le drame nous a appris à demander plus de logique dans une œuvre de théâtre. Quand le public a vu cette mauvaise foi dans les moyens, quand il a bien touché du doigt cette palpable contradiction du système, qu'il n'a plus reconnu ni la sublimité des grandes thèses de Corneille, ni l'admirable suite de la passion dans Racine, qu'il n'a trouvé ni style, ni caractères observés, ni science historique, excepté celle des noms, ni physionomie historique, excepté la moitié d'une décoration pour la moitié d'un acte; il s'est fâché sérieusement, il a sifflé, comme s'il ne se fût pas agi d'une reprise; j'en dis trop cependant, car il avait tout écouté avec patience, comme s'il ne se fût pas agi d'une première représentation.

Maintenant, la tragédie de l'Empire est une seconde fois jugée. Le théâtre comprendra cette représentation, ainsi qu'il la voudra comprendre; mais après *Ariane*, après *Tancrède*, après *Marie Stuart* et *Frédégonde*, le succès décide la question. L'influence de mademoiselle Rachel ne va pas jusqu'à donner la foule à cette mauvaise école de la tragédie mixte. Le besoin des recettes demande que mademoiselle Rachel agrandisse son répertoire, après *Phèdre*, après *Rodogune*, il n'y a plus pour elle que le répertoire moderne; et croyez-moi, monsieur, ce n'est pas encore placer bien haut notre littérature que de la mettre au-dessus de tout ce théâtre de second rang.

Frédégonde se jouera quelques représentations, mais devant un public factice. Mademoiselle Rachel n'a pas donné à son rôle une physionomie assez imposante, pour que le rôle emporte le reste de la tragédie. Imaginez mademoiselle Brohan sous le costume de la Dorine de *Tartuffe*, vous aurez une idée de mademoiselle Rachel dans Frédégonde. Ce n'est pas le talent qui manque, c'est l'âge, c'est l'autorité des années, c'est la force physique, ce signe extérieur de la force morale au théâtre. Qui récite mieux que mademoiselle Rachel? Personne assurément; mais jouer, c'est autre chose. Le rôle de Frédégonde est un rôle double, qui veut un double geste, une double pantomime; de cette double action, mademoiselle Rachel n'essaie que la moitié. La vérité et le mensonge n'ont encore qu'un seule expression chez elle. Frédégonde ne devait tromper que le vieux Chilpéric, c'est le spectateur que trompe mademoiselle Rachel. Qu'elle se donne donc la peine de voir Firmin jouer le *Menteur*, elle saura ce que c'est que jouer et que mentir, ce que c'est surtout que mentir en jouant.

Beauvallet a fait, dans *Frédégonde*, le même prodige que dans *Polyeucte;* il s'est métamorphosé en adolescent; il est devenu gracieux et mélancolique. La voix seule ne se prête pas tout à fait à ces transformations. Pour imiter la pa-

role d'un jeune homme, Beauvallet est obligé de prendre le son au-dessus du registre naturel, et son organe y perd toute sa richesse; cependant, malgré ce désavantage très-réel, Mérovée soutient vaillamment la lutte avec Frédégonde. Beauvallet est dramatique dans sa grande scène avec Brunehaut; il est tout à fait remarquable, et d'abord tout à fait original dans sa longue agonie. Le théâtre ne voit pas assez souvent des compositions aussi pures, et aussi habilement dessinées.

Mais voici quelque chose de bien curieux, ce me semble. L'artiste qui a créé ce même rôle de Mérovée (on se souvient avec quel succès) M. Pierre Victor, devenu depuis lecteur à la cour de Hollande, et archéologue des plus distingués, demande en ce moment une représentation extraordinaire à la comédie française. M. Pierre Victor se fonde sur ses droits anciens, sur des promesses restées sans effet, pour obtenir une soirée à son bénéfice. Ne serait-ce pas une étude intéressante que de voir auprès de mademoiselle Rachel, la tragédienne faite par l'école moderne, le dernier tragédien de l'école de la restauration Pourquoi le Théâtre-Français ne nous donnerait-il pas un semblable spectacle? Nous pourrions nous rendre compte de ce que nous avons perdu, de ce que nous avons gagné. La jeunesse d'aujourd'hui garde à peine un souvenir de Talma, plusieurs de nous n'ont pas même assisté à ses dernières soirées. Ce serait pour moi, je le déclare, une représentation pleine d'intérêt que celle où nous verrions un des meilleurs disciples du maître rapportant, après vingt ans de silence, les enseignements d'un art qui ne nous a pas été montré.

En attendant, le Théâtre-Français commence à s'apercevoir qu'il passe sous silence la grande comédie. Allons donc, la tragédie a eu sa petite renaissance, il est juste que la comédie ait la sienne; mais voici le point délicat : jusqu'ici mademoiselle Rachel n'avait voulu jouer que les vieux maîtres, et mademoiselle Plessy ne sait jouer que le théâtre de M. Scribe. Sera-t-il aussi facile à mademoiselle Plessy de remonter de la *Chaîne* au *Misanthrope*, qu'à mademoiselle Rachel de poursuivre sa route, de Corneille à M. V. Hugo, de Racine à M. Casimir Delavigne?

Ed. Thierry.

BULLETIN THÉATRAL.

Académie royale de musique. — Théâtre royal Italien. — Théâtre royal de l'Opéra-Comique.

Une tradition écossaise a servi de sujet, comme chacun sait, à l'opéra *le Vaisseau-Fantôme*. C'est une poétique ballade qui prêtait à l'inspiration musicale. Par malheur, le livret n'a point assez de situations dramatiques. M. Paul Foucher, habitué à travailler pour le théâtre, ne s'est point assez préoccupé des effets de contrastes, si nécessaires dans l'*opéra* comme dans le *drame*. De là, une certaine uniformité qui ne pouvait manquer de nuire aux développements de la musique.

M. Dietch, auteur de la partition, orchestre d'une façon supérieure; et il a

montré une habileté non moins grande dans le style des chœurs du *Vaisseau-Fantôme*. Toutefois, l'ouvrage pèche par la mélodie. La cavatine du premier acte, chantée par madame Dorus, est une longue leçon de solfège, qui a fait briller le talent de la cantatrice, sans mériter les applaudissements du public. Au second acte, l'air chanté par M. Canaple est le plus important de l'ouvrage; nous ne lui reprocherons que des terminaisons traînées et peu franches. Les motifs, qu'on saisit parfaitement d'abord, s'effaçent bientôt pour faire place à des modulations savantes, mais peu harmonieuses. Le double chœur du premier acte, celui où les marins-fantômes se mêlent aux hommes de chair et d'os, laisse beaucoup à désirer. Le premier chœur de l'opéra, au contraire, celui qui forme introduction, est bien écrit et d'un bel effet.

Nous sommes sévère à l'égard de M. Dietch, parce que nous ne regardons cette œuvre que comme un premier essai, que suivront nécessairement d'autres essais plus heureux. L'orchestration, répétons-le, est continuellement remarquable. Elle n'est ni trop maigre, ni trop chargée. Le *Vaisseau-Fantôme* est un opéra de mérite, fort bien exécuté d'ailleurs par madame Dorus, et par Marié. Quant à Canaple, sa voix a besoin d'être travaillée, surtout dans les notes basses.

La *symphonie funèbre et triomphale* de M. Hector Berlioz, exécutée, lundi dernier, sur la scène de l'Opéra, a produit sur le public-artiste son effet accoutumé. Il faut le dire, cependant, le solo de trombonne et les chœurs sont choses inutiles, superflues même, et nous préférons la symphonie telle qu'elle a été exécutée à l'inauguration de la colonne de Juillet. La marche triomphale est véritablement un morceau sublime, et qu'on ne peut entendre sans admirer. Dans la première partie, l'harmonie imitative est complète Le cœur se serre, comme si l'on assistait à la bataille populaire, comme si l'on entendait les cris des blessés et le râle des mourants. M. Berlioz n'a que le tort de rendre ces solennités musicales trop rares et de ne pas produire assez.

*** Au Théâtre-Italien, deux débuts ont eu pour résultats deux succès incontestables. Dans l'*Élissir d'Amore,* le tenor Corelli a fait merveille. Sa voix est pure, fraîche, agréable, et il sait chanter, ce qui ne se voit point tous les jours. Corelli possède une excellente méthode. Il ne perd jamais l'intonation ou la mesure. Ce n'est point un ténor de force, tel que nous en voudrions voir débuter, pour remplir les rôles d'*Othello* ou d'*Ottavio;* mais c'est un ténor plein d'expression et de charme, qui ne faillit point cependant aux moments énergiques.

Mademoiselle Nissen, dans le rôle d'*Adalgisa*, s'est élevée tout d'un coup à un rang distingué. On ne peut s'imaginer l'impression que lui a faite la vue du public. Elle n'avait encore paru sur aucun théâtre, et il a fallu l'amener, pour ainsi dire, sur la scène. Elle a dit son premier air avec une pureté qui lui a valu des bravos unanimes et capables de l'encourager. Peu à peu elle s'est accoutumée. Son duo avec Pollion a assuré son succès. La scène avec Norma au moment où Adalgisa lui apprend sa fatale passion, a été bien dite. Enfin, au second acte, le duo avec Grisi a été couvert d'applaudissements, et redemandé. Peu de débutantes ont obtenu un succès pareil. Mais mademoiselle Nissen pos-

sède une voix *neuve* et sympathique, à laquelle il ne manque qu'un peu plus d'expression dramatique, un peu plus d'action. Nous ne connaissions mademoiselle Nissen, que pour l'avoir entendue chanter l'année dernière le morceau *Inflammatus* du *Stabat Mater* de Rossini.

Corelli et mademoiselle Nissen sont deux sujets précieux pour le Théâtre-Italien. Nous les attendons avec confiance à de nouveaux rôles.

Dans la *Cenerentola*, madame Viardot-Garcia a obtenu un triomphe plus éclatant encore que dans la *Semiramide*. Pourtant, à côté des plus magnifiques qualités, percent toujours des défauts presque essentiels, et qu'elle devra faire disparaître. Elle touche à la perfection. Un effort encore, et elle aura franchi le dernier degré.

Quant à mesdames Grisi, Persiani; quant à Tamburini, nous n'avons qu'à répéter nos louanges accoutumées. Avec de pareils artistes, la tâche du critique est vraiment monotone. Lablache ne reparaît point. Est-il ou n'est-il pas indisposé? Voilà la question. Morelli et Campagnoli le doublent tour à tour. Il paraît même, selon toutes les probabilités, que Morelli chantera dans *Linda di Chamouny*, si MM. les auteurs de la *Grâce de Dieu* veulent bien laisser jouer la quasi-traduction de leur pièce.

⁂ A l'Opéra-Comique, le *Kiosque*, de M. Mazas, a obtenu un succès modéré. La partition est aussi jolie, plus jolie même que beaucoup d'autres. Mais, quelle exécution !

A. C.

Publications de musique religieuse. — Manuel de Transposition.

Nous sommes en retard avec quelques ouvrages de musique auxquels nous avons voulu consacrer un article spécial.

M. Augustin Savard, qui, il y a quelques jours, a obtenu le second prix de fugue au Conservatoire, vient de publier un *Tantum ergo* [1] qui mérite l'attention des amateurs de véritable musique religieuse. Contrairement aux compositeurs qui donnent, aux morceaux écrits pour l'église, une forme et un caractère dramatique, ou qui croient que la musique religieuse doit se faire remarquer par l'absence des mélodies, M. Augustin Savard a déployé, dans son *Tantum ergo*, toutes les qualités qui distinguent le compositeur de musique d'église. La mélodie est suave, mais franche aussi. Un savant accompagnement lui conserve le caractère grave qui convient. Écrit en duo pour ténor et basse, il ne fait point briller une voix aux dépens de l'autre, et les développe toutes deux. Le *Tantum ergo* de M. Augustin Savard est la mise en train d'une suite de morceaux religieux dont nous rendrons compte, au fur et à mesure de leur apparition, car nous croyons leur auteur appelé à tenir un rang très-distingué parmi les compositeurs de musique religieuse.

Six morceaux religieux [2] à deux, trois et quatre voix, ont aussi été publiés

[1] Chez Canaux, éditeur de musique, rue Sainte-Apolline, 15.
[2] Challiot, éditeur, rue Saint-Honoré, 336.

par M. Albert Sowinski. M. Albert Sowinski est un des plus fameux pianistes de l'Europe. Parmi les six morceaux religieux qu'il a composés pour la chapelle du Thil-en-Forêt, nous avons surtout remarqué l'*Ave Maria* et l'*O Salutaris*. Le premier morceau, empreint d'une douce mélancolie, est bien écrit pour les voix. L'accompagnement, large et simple, a peut-être le tort de suivre un peu trop la partie du chant. Le second morceau, selon nous, est trop chargé d'accidents, de sorte que la mélodie en est souvent obscurcie. Mais l'accompagnement de piano ou d'orgue est habile et bien réussi. Ces *six morceaux religieux* obtiennent un succès mérité à plus d'un titre.

La *Vierge au Calvaire* [1], de M. P. Scudo, appartient à la musique religieuse par son style, et à la romance par sa forme. C'est une mélodie simple, gracieuse et cependant pleine de caractère. Toutefois, nous ferons observer à M. Scudo qu'il y manque une reprise, et que les couplets suivants, — puisque c'est couplets qu'on nomme les stances de M. Maurice de Saint-Aguet, — eussent gagné à être les développements plutôt que les répétitions de l'idée première.

Nous terminerons cet article, en recommandant à tous les musiciens, amateurs ou professeurs de musique, le *Manuel de Transposition musicale* [2], de M. P.-F. Moncouteau. « Ce manuel, dit l'auteur dans sa préface, est divisé en cinq chapitres. Dans le premier, j'ai cru devoir rappeler brièvement au souvenir de l'élève les principes de solfége qui ont le plus de rapport à la transposition. Le deuxième renferme une série d'exercices pour apprendre à lire les différentes clefs. Dans le troisième, je démontre comment on doit raisonner pour trouver les clefs dont on a besoin pour transposer. Dans le quatrième, j'indique le raisonnement à faire pour savoir comment doit s'opérer le changement des signes accidentels. Enfin, le cinquième renferme les explications relatives au tableau qui termine cet ouvrage, et dont je prouve l'exactitude. »

Rien de plus clair et de plus méthodique que le *Manuel de Transposition*. M. Moncouteau, organiste à Saint-Germain-des-Prés, est un musicien habile, et un des plus remarquables qui soient sortis de l'institution des Jeunes-Aveugles. A l'aide de son ouvrage, un amateur peut apprendre très-facilement à transposer dans tous les tons.

Nous signalons aux musiciens, le charmant album de mademoiselle Sara Marbouty. Il paraîtra à l'époque du jour de l'an, chez Pacini, éditeur, boulevard des Italiens, 11, et sera à la fois une élégante étrenne à offrir, et une richesse musicale pour tous les chanteurs. Il se composera de huit morceaux : *Ah! laisse-moi t'aimer! — Sultan et roi. — Elisa. — Je viens à toi. — Une ballade. — La Dame de Gimel. — La jeune Iris.* — Le *Grenadier*. On trouve aussi en vente, chez Pacini, ainsi que chez tous les marchands de musique ; *les Rafales*, nouveau quadrille du même auteur.

1 Chez Colombier, éditeur, rue Vivienne, 6.
2 Chez Canaux, rue Sainte-Apolline, Prix : 2 fr. 50 c.

Vaudeville. — Variétés, — Palais-Royal. — Gymnase, etc.

Depuis sa réouverture, le théâtre du Vaudeville a donné successivement les reprises de *Marguerite*, de *Elle est Folle*, et d'*Un premier Amour;* la nouvelle direction a voulu sans doute, par cette espèce d'inauguration, indiquer le mode qu'à l'avenir elle se promet de suivre dans le choix de ses pièces. Le public a revu, avec autant de plaisir qu'à l'époque de leur première apparition, ces charmantes comédies dont on se rappelle encore le prodigieux succès. Arnal paraît aussi, tous les soirs, dans son ancien répertoire, qui ne vieillit pas plus que la gaîté toujours entraînante de notre délicieux comique.— On annonce un vaudeville joué par lui tout seul, et qui doit précéder *l'Hôtel Rambouillet*, comédie en trois actes, de madame Ancelot.

Les artistes anglais envahissent décidément la scène des Variétés. Leurs groupes antiques, leurs statues vivantes et leurs jeux aériens font fureur. *Levassor*, dont le talent, ainsi que celui de mademoiselle Déjazet, se prête à toutes les transformations imaginables, a créé cinq types nouveaux dans les *informations conjugales*. Il ne faut cependant pas qu'un théâtre abuse de ces sortes de pièces, qui ne reposent que sur le jeu d'un acteur. Un rôle de bossu bègue et celui d'une chanteuse des rues ont assuré le succès de cette petite bluette qui accompagne bien la *Vendetta* et *Fargeau*. On prépare, à ce théâtre, une revue de l'année 1842, et une comédie en trois actes, de M. Alex. Dumas.

Le théâtre du Palais-Royal a renouvelé son affiche avec trois pièces nouvelles, qui, toutes trois, ont vu le jour dans la même semaine. *Le Loup dans la Bergerie*, de M. Dumanoir, est un petit vaudeville écrit avec esprit et bon goût, et les *Ressources de Jonathas* font un digne pendant à l'*Omelette fantastique*. Ravel est décidément un acteur original. On attend avec impatience une nouveauté pour mademoiselle Déjazet.

Le Gymnase, ne manque plus de nouveautés. *Jarvis*, ou *le Bonheur d'être Fou*, comédie en deux actes, très-bien jouée par l'élite de la troupe, est venue en aide à Bouffé, qui doit se reposer quelques jours avant d'aborder une nouvelle création dont on parle beaucoup en ce moment.

M. Eugène Sue cumule les succès. *Mathilde* fait salle comble, tous les soirs, à la Porte-Saint-Martin, et voilà que les *Chauffeurs*, drame du même auteur, à la Gaîté, menacent d'enlever le public de son voisin.

CHALLAMEL.

Les dessins joints à la livraison de ce jour, sont : 1° *Prise à l'abordage de la goëlette anglaise* LE HASARD *par* LE COURRIER, *commandé par* M. *de Noailles* (1804), par M. Marville, d'après M. Th. Gudin; 2° *Femmes à la fontaine*, dessinées par M. Bour, d'après M. E. Dubois.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE PROCÈS D'ANDRÉ CHÉNIER.

II[1].

Il était réconcilié avec Marie-Joseph, et leurs opinions, jusqu'alors divisées, commençaient à se rapprocher et à s'entendre; Marie-Joseph n'aspirait qu'à se séparer violemment de Robespierre; l'auteur de *Caïus Gracchus*, qui avait dit en 1792 : *des lois et non du sang!* souffrait autant que son frère sous le joug sanglant de la Terreur. Bien des dénonciations étaient certainement parvenues au Comité de Sûreté générale contre l'ancien rédacteur du *Supplément* du Journal de Paris; mais le nom de Chénier suffisait pour les faire écarter ou les amortir. D'ailleurs les principaux ennemis d'André Chénier étaient tombés victimes du gouvernement qu'ils avaient établi : Condorcet empoisonné, Marat assassiné de la main de Charlotte Corday, Pétion dévoré par les loups, Manuel et Brissot guillotinés; mais Collot-d'Herbois existait encore : l'*histrion*, inventeur du triomphe des suisses de Châteauvieux, était tout puissant à la Convention et dans les comités révolutionnaires.

Le 17 nivôse (6 janvier) 1794, André Chénier se trouvait en visite à Passy chez madame de Pastoret, quand le nommé Guénot, porteur d'ordre du comité de sûreté générale, se présenta pour arrêter cette dame. Il arrêta, en même temps, André Chénier, quoique celui-ci se réclamât de la section de Brutus (quartier Montmartre) dont il était membre et dont il avait une carte de sûreté, avec diverses autres attestations de *civisme*. Guénot prétendit être suffisamment autorisé à s'emparer de toutes les personnes suspectes dans la maison de madame de Pastoret, et fit subir un long interrogatoire à André Chénier, qui refusa de signer le procès-verbal. Gué-

[1] Voir la *France littéraire* du 15 novembre dernier.

not, furieux de ce refus et des vives représentations qui l'accompagnaient, obtint du comité révolutionnaire de la commune de Passy l'ordre de faire conduire le suspect à la prison du Luxembourg. Le concierge de cette prison ne voulut pas l'y recevoir, soit que les pièces de l'arrestation ne fussent pas en règle, soit que le nom de Chénier lui conseillât de faire preuve de déférence pour le frère d'un membre de la Convention. Le *citoyen* Duchesne, à la garde de qui André Chénier avait été confié, le ramena devant Guénot, qui l'envoya sur le champ à la maison d'arrêt de Saint-Lazare, où le concierge ne fit pas difficulté de l'admettre. Néanmoins l'écrou ne fut enregistré que le surlendemain, sous la date du 19 ventôse : cet écrou, qui renferme le signalement du prisonnier, est ainsi conçu [1] :

« André Chénier, âgé de trente et un ans, natif de Constantinople, ci« toyen, demeurant rue de Cléry, numéro 97;

« Taille de cinq pieds deux pouces, cheveux et sourcils noirs, front « large, yeux gris bleus, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage « carré;

« Amené céans en vertu d'ordre du comité révolutionnaire, commune « de Passy-lès-Paris, pour être détenu par mesure de sûreté générale.

« Signé : BOUCHERAT, CRAMOISIN, commissaires, GUÉNOT, porteur d'or« dre du comité de sûreté générale. »

Les écrous pendant la terreur ne pouvaient être levés que par ordre du tribunal révolutionnaire : les chances d'un jugement étaient telles, que le détenu le moins compromis devait s'estimer heureux d'être oublié dans sa prison. Marie-Joseph consulté par son père sur les démarches à tenter en faveur d'André, lui conseilla, le supplia de n'en faire aucune et d'attendre un moment favorable : André était du moins en sûreté à Saint-Lazare, pourvu que son nom ne figurât pas dans les listes de Fouquier-Tinville. Dans le même temps, Sauveur Chénier, ex-adjudant général et chef de brigade sous Dumouriez, venait d'être arrêté dans le département de l'Oise et emprisonné à Beauvais : Sauveur Chénier, que le ministre de la guerre avait invité à quitter l'armée et à se retirer dans la commune de Breteuil, eut l'imprudence d'y vouloir prendre un rôle politique; il adressa au député Isoré un mémoire *contre les aristocrates de Breteuil*, en réponse à leurs *dénonciations calomnieuses contre les plus fervents amis de la consti-*

[1] Nous devons des remercîments à M. Delessert, qui a bien voulu autoriser nos recherches dans les archives de la préfecture de police, recherches secondées avec beaucoup d'obligeance et de zèle par l'archiviste M. Labbat; cependant, nous n'avons pas encore pu découvrir le dossier des pièces relatives à l'arrestation d'André Chénier à Passy, l'ordre du comité de sûreté générale, le procès-verbal du commissaire, etc. Ces pièces doivent être aux archives du royaume, où M. Teulet, un de nos plus laborieux paléographes, ne désespère pas de les trouver dans les papiers du comité de sûreté générale.

tution ; ce mémoire, signé par plusieurs membres du comité de surveillance et de la municipalité de Breteuil, fut renvoyé à l'examen d'André Dumont, représentant du peuple, commissaire dans le département de la Somme. André Dumont, cédant à des influences secrètes et poursuivant dans Sauveur Chénier l'ami et le beau-frère du député Isoré, ordonna son incarcération et le traduisit au tribunal révolutionnaire de Beauvais. Marie-Joseph eut encore le pouvoir de faire suspendre la mise en cause de son frère. « Faites plutôt qu'on les oublie ! » répétait-il à son père que conseillaient mal l'inquiétude et la douleur.

Ce père, désolé, rédigea, à l'insu de Marie-Joseph, un mémoire justificatif pour obtenir l'élargissement d'André, et le fit passer sous les yeux du comité de sûreté générale, qui avait maintenu l'arrestation faite irrégulièrement par le commissaire Guénot. Ce mémoire, qu'André Chénier avait peut-être dicté lui même, fut son arrêt de mort : il contenait un simple exposé des faits.

« André Chénier, domicilié chez son père, rue de Cléry, n. 97, se trouvant à Passy le 17 ventôse chez la citoyenne Pastoret où il faisait visite, le citoyen Guénot, porteur d'ordre du comité de sûreté générale, y arriva avec un mandat concernant cette citoyenne. Comme il avait le pouvoir, à ce qu'il dit, d'arrêter toutes les personnes qui lui paraîtraient suspectes dans ladite maison, il arrêta, entre autres, André Chénier, qui se réclama inutilement de la section de Brutus dont il est membre, et dont il avait une carte et plusieurs attestations de différents genres. Ce commissaire lui fit subir un long interrogatoire, dont il fut dressé un procès-verbal qu'André Chénier refusa de signer, après en avoir fait observer les innombrables irrégularités. Ces observations et ce refus firent éclater le citoyen Guénot en expressions de l'emportement le plus violent. Il obtint un ordre du comité révolutionnaire de la commune de Passy, qu'il signa, pour faire conduire ledit André Chénier au Luxembourg ; le concierge de cette maison, ayant trouvé quelque chose à reprendre dans la manière dont l'ordre était expédié, refusa de recevoir le prisonnier. Sur quoi le citoyen Duchesne, à la garde de qui il avait été confié, l'ayant ramené vers le citoyen Guénot, ce dernier le fit transporter à la maison de St-Lazare, où il est détenu depuis ce temps.

« Telles sont les circonstances de l'arrestation du citoyen André Chénier, comme il le constatera par l'écrou de sa détention, par l'ordre en vertu duquel il a été conduit à la maison d'arrêt, et par le témoignage des membres du comité révolutionnaire de la commune de Passy, présents à son arrestation.

« Le citoyen André Chénier est un patriote dont la vie fut toujours irré-

prochable. Il se fit connaître et s'attira des inimitiés honorables par la franchise et le courage avec lesquels il dénonça, comme des intrigants, Brissot, Pétion, Manuel, Danton, sur lesquels son opinion est devenue l'opinion générale. Sous l'ancien régime, comme sous le nouveau, il a vécu, loin de toute ambition, dans l'étude et dans la retraite. Dans les deux dernières années, sa vie a été encore plus retirée : constamment soumis aux lois, étranger à toute intrigue, il allait quelquefois soigner sa santé dans la plus profonde solitude, à Versailles, où plusieurs citoyens, ses voisins, rendront témoignage de la vie qu'il a menée. Il y a été malade plusieurs mois; et c'est après sa convalescence, que, de retour à Paris, le hasard l'a conduit en visite chez la citoyenne Pastoret.

« Le soussigné, âgé de soixante-douze ans, père d'André Chénier, reconnu pour très-bon citoyen à la section de Brutus, soumet ces observations à la commission chargée de l'examen des détentions. Il espère que les citoyens, membres de cette commission, approuveront les représentations d'un père irréprochable qui réclame un fils irréprochable et privé depuis trois mois de la liberté qu'il n'a jamais mérité de perdre. »

Ce fatal mémoire produisit un effet bien opposé à celui qu'en espérait le père d'André Chénier; car il attira l'attention du comité de sûreté générale sur un détenu qui n'était probablement pas inscrit sous son véritable nom dans les listes des suspects remises à l'accusateur public. Ce nom frappa peut-être les yeux de Collot-d'Herbois, qui balançait alors la puissance de Robespierre, et qui disposait à son gré de Fouquier-Tinville et de la guillotine. Collot-d'Herbois ne pouvait pas avoir oublié les démentis et les injures du fougueux adversaire de la fête de Châteauvieux. Quoi qu'il en soit, André Chénier se trouva enveloppé dans la conspiration des prisons, cette conspiration imaginaire qui ne fut qu'une horrible calomnie inventée pour donner une nouvelle activité à la terreur, et pour vider les prisons de Paris avec quelque apparence de justice régulière qui avait manqué aux massacres de septembre 1792. Il est présumable aussi qu'André Chénier, pendant une détention de plusieurs mois à Saint-Lazare, s'était fait remarquer plus d'une fois par la hardiesse de ses opinions, et avait été dénoncé par ces ignobles espions, qui, vivant au milieu des détenus, se chargeaient de pourvoir chaque jour aux exigences sanglantes du tribunal révolutionnaire.

André Chénier s'occupait alors de revoir, de compléter et de mettre en ordre ses poésies, qu'il voulait publier au sortir de prison : il en composa même la préface; mais on dressait son acte d'accusation sous les yeux de Fouquier-Tinville, et l'on se hâta tellement de le traduire au tribunal révolutionnaire, qu'on le confondit avec son frère Sauveur Chénier, en lui imputant des faits qui avaient motivé l'arrestation de ce dernier, emprisonné à

Beauvais et menacé aussi d'un arrêt de mort. L'acte d'accusation, dans lequel André Chénier était désigné comme *ex-adjudant-général et chef de brigade sous Dumouriez*, qualification appartenant à Sauveur Chénier, faisait mention du *Mémoire* que celui-ci avait rédigé contre quelques habitants de la commune de Breteuil, et attribuait ce mémoire, ainsi que le trouble qu'il avait causé dans cette commune, à l'auteur même du *Supplément du Journal de Paris*, en 1791 et 1792. Cette erreur dans l'identité des personnes aurait dû détruire l'effet d'un pareil acte d'accusation, si elle eût été signalée et constatée en temps opportun. Il paraît cependant que cet acte, daté du 3 thermidor (21 juillet)[1], n'avait pas encore été rectifié lorsque l'huissier du tribunal révolutionnaire vint le signifier à André Chénier, transféré de Saint-Lazare à la Conciergerie dans la journée du 6. Son écrou sur le registre de cette prison, qui servait de vestibule à l'échafaud, comprend les noms plus ou moins défigurés des victimes destinées à la *fournée* du lendemain.

« Et le 6 thermidor de l'an second de la République, les nommés Roucher, André Chénier, Maillet, Tink, ex-baron, Montalembert, Audelot, « Gartel, Monterès, Roquelaure, Créqui-Montmorency, Dolchy, Serre, « Bourdeuil, Goesman, Coitrelle, Raoulx, Dartigues, Gauthier-Saint-Prest, Hébert, Content, Dussy, Malganne, Buquet, Lenfant, Toussaint « Meignier, Voyot, Léonard Selle, tous actuellement détenus en la maison « d'arrêt de la Conciergerie, ont été, par moi, huissier au Tribunal révolutionnaire, soussigné, écroués et recommandés sur le présent registre, « en vertu d'un acte du citoyen. . . . . . . Section et d'une ordonnance « de prise de corps, rendue cejourd'hui par le Tribunal, dûment signée, « et à la requête du citoyen accusateur-public dudit Tribunal, lequel fait « élection de domicile en son parquet, sis près icelui; pour, par les susnommés, rester en la maison de céans comme en maison de justice, et « ce jusqu'à jugement définitif; et je les ai laissés à la garde du citoyen « Richard, concierge, lequel s'en est chargé et a promis les représenter « quand il en sera requis; et je leur ai, en parlant à leurs personnes entre « les deux guichets comme lieu de liberté, laissé à chacun séparément copie de l'acte d'accusation, de l'ordonnance et du présent.

« CHATEAU. »

On suppose qu'André Chénier, en recevant copie de l'acte d'accusation où il figurait au lieu et place de son frère, éleva quelques vagues objections sur l'identité de personne; car le passage concernant Sauveur Chénier, fut biffé avant la comparution de l'accusé au Tribunal, et l'on glissa,

[1] Cet acte porte au crayon la date du 3 thermidor sur la minute; mais on l'a remplacée par celle du 6, avec de l'encre.

dans les questions qui devaient être soumises aux jurés, certaines particularités relatives à la vie politique d'André Chénier. Dans tous les cas, vingt-quatre heures à peine s'écoulèrent entre la translation d'André à la Conciergerie et l'exécution de sa sentence : eut-il le temps de faire prévenir sa famille et ses amis? Marie-Joseph, qui se reposait avec confiance sur les précautions qu'il avait prises pour faire oublier le prisonnier de Saint-Lazare, et qui avait besoin des démarches les plus persévérantes pour défendre le prisonnier de Beauvais contre la haine du représentant Dumont, fut-il seulement averti du péril imminent que courait André Chénier? Marie-Joseph, *dénoncé lui-même*, dit M. Daunou, *cité, recherché, inscrit à son rang sur l'une des pages de la liste des proscriptions, n'en devint que plus ardent à solliciter la délivrance de ses frères;* mais peut-être était-il trop tard, lorsqu'il sut que le malheureux André allait être jugé? peut-être même le sang avait-il coulé quand il entendit l'appel de son frère qui lui criait : « Sauve-moi! »

« Si quelqu'un, dit encore M. Daunou, qui a connu les hommes et vu de près les événements; si quelqu'un, le 7 thermidor, avait, en effet, le moyen de sauver ses parents les plus chers, assurément un tel crédit, une telle puissance n'appartenaient point à celui qui périssait lui-même si ce régime sanguinaire eût duré quinze jours de plus. »

André Chénier avait peu d'espoir dans l'issue d'un procès où il allait porter tout le poids de l'ancien *Journal de Paris :* il ne fit sans doute aucune tentative pour gagner du temps et obtenir une remise de la cause, en protestant contre les irrégularités de l'acte d'accusation; il employa la matinée du 7 thermidor à relire ses manuscrits et à y ajouter ces beaux vers qui furent son dernier soupir poétique :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
 Anime la fin d'un beau jour.
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre :
 Peut-être est-ce bientôt mon tour!
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
 Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières!
 Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres....

Il n'acheva pas : son nom retentit sous les voûtes de la Conciergerie, et il fut conduit au Tribunal révolutionnaire avec son ami Roucher, qui avait

partagé sa détention à Saint-Lazare, et avec vingt-cinq autres accusés, hommes et femmes, qui devaient partager son supplice, à l'exception d'un seul, que sauva la recommandation d'un cordonnier patriote auprès d'un des jurés, de Coffinhal. André Chénier était recommandé par Collot-d'Herbois. Les jugements du Tribunal révolutionnaire ne traînaient guère en longueur; pas d'interrogatoire, pas d'avocat, pas de plaidoyer; l'identité de l'accusé reconnue, on lisait l'acte d'accusation, on soumettait aux jurés les questions du verdict à prononcer, et on appliquait la loi. André Chénier fut condamné si précipitamment, qu'on ne prit pas même le temps de corriger l'incroyable erreur de l'accusateur-public, qui lui avait attribué l'état et les qualités de son frère. André Chénier n'a-t-il pas réclamé contre cette erreur, de peur de perdre son frère Sauveur avec lui?

Voici le texte du jugement[1] qui renferme l'acte d'accusation et la déclaration du *juré*: il y manque toutefois un extrait du procès-verbal de son exécution, lequel ne fut jamais levé par suite des changements survenus deux jours après dans le matériel et le personnel des tribunaux. Ce jugement a l'air d'avoir été tout dressé, avant que les accusés comparussent à la barre, puisque Coffinhal y ajouta de sa main, après coup, une note finale constatant que le nommé Auphant était seul excepté dans la réponse du *juré*, réponse qui est dite plus haut *affirmative pour tous*.

« Vu par le Tribunal révolutionnaire l'acte d'accusation dressé par l'accusateur-public près icelui, contre Jean-Antoine Roucher, André Chénier, Louise-Élisabeth Matis, femme Maillet, Frédéric Trenck, Gratien Montalembert, Charles-Agar-Henri Houdetot, Charles-Henri-Louis Gastel, Claude-François Montcrif, François-Rose-Barthélemy Bessuejouls-Roquelaure, Charles-Alexandre Créqui, dit Montmorency, Charles Dolcy, Louis Serr, Henri-Joseph Bourdeil, Louis-Valentin Goezmann, Joseph-François-Marie Coatarel, Joseph Raoul, Marie-Marthe Charlot d'Artigues, veuve Maron, Jeanne-Marie Paume, femme Gauthier-Saint-Prés, Pierre Hébert, Louis-Jean-Charles Dassy, Pierre-Étienne Constant, François Buquet, Jean Maldagne, François Auphant, Toussaint Megnier, Jean-Nicolas Voyot et Léonard Selle, et dont la teneur suit :

« Antoine Quentin Fouquier, accusateur-public du Tribunal révolutionnaire, expose qu'en vertu d'arrêté du Comité de Salut public de la Convention nationale,

[1] Nous devons la communication de ce jugement à M. Terrasse, chef de la section judiciaire des archives, au Palais de Justice, et nous lui témoignons ici notre reconnaissance. Nous avions espéré que le dossier de ce jugement nous offrirait quelques pièces importantes à l'appui, dépositions de témoins, dénonciations, interrogatoires, procès-verbaux, etc.; mais il ne renferme que les minutes de l'acte d'accusation et de la déclaration des jurés, ainsi que la lettre étrange qui motiva la mise en liberté d'un seul des accusés.

« Jean-Antoine Roucher, homme de lettres, âgé de quarante-huit ans, né à Montpellier, département de l'Hérault, demeurant à Paris, rue des Noyers, n° 24, Section du Panthéon;

« André Chénier, âgé de trente-un ans, né à Constantinople, homme de lettres, ex-adjudant-général et chef de brigade sous Dumouriez, demeurant rue de Cléry, etc., etc., etc.;

« Ont tous été traduits au Tribunal révolutionnaire comme prévenus de s'être déclarés les ennemis du Peuple par des complots, trames et manœuvres contre-révolutionnaires;

« Qu'examen fait des pièces adressées à l'accusateur-public, il en résulte que les prévenus, tous détenus dans la maison d'arrêt de Lazare, ont été les complices de la conspiration dont Allain, Selle et Isnard, frappés du glaive de la Loi, étaient les chefs, et dont les détails, le but et les moyens sont connus du Tribunal : tous devaient seconder les principaux chefs et se procurer par la violence une liberté dont ils ne devaient user que pour consommer les plus grands forfaits; et ces trames, ces complots ne sont que la suite de tous ceux que les prévenus n'ont cessé de former depuis le commencement de la Révolution. En effet, Roucher et Chénier n'ont-ils pas été les écrivains stipendiés du Tyran, pour égarer et corrompre l'esprit public et préparer tous les crimes du despotisme et de la tyrannie? N'étaient-ils pas, en 1791 et 1792, les salariés de la Liste civile et les mercenaires du Comité autrichien, pour provoquer, en les diffamant, en les calomniant, la dissolution des Sociétés populaires et la proscription de tous les patriotes qui en étaient membres? N'étaient-ce pas eux qui, émules des Royou, des Fontenay, des Durosoy, rédigeaient le *Supplément du Journal de Paris*, où, sous l'apparence de soutenir des prétendus principes constitutionnels, on préparait la contre-révolution [1]?

« *Depuis, Chénier, ayant cherché comme bien d'autres traîtres à se soustraire à la surveillance des autorités publiques, s'est confondu parmi ses défenseurs, où il a eu le grade d'adjudant général, chef de brigade de l'armée du Nord ; il paraît qu'il a secondé le plus adroitement qu'il a pu les trahisons de l'infâme Dumouriez, avec lequel il a eu des liaisons les plus intimes; mais après la défection du traître Dumouriez, il s'est occupé de laisser ignorer la part qu'il y avait prise. Cependant les soupçons que sa conduite avait élevés déterminèrent le ministre à le suspendre et à lui ordonner de se retirer dans la Commune de Breteuil ; là, il intrigue, il cherche à diviser les citoyens, à y jeter le ferment de la guerre civile ; il calomnie les autorités constituées dans*

[1] Tout ce qui suit, imprimé en lettres italiques, se trouve raturé comme nul sur la minute du jugement.

un Mémoire calomnieux [1] *qu'il fait signer par des citoyens qu'il trompe et qu'il égare ; enfin il adresse ce Mémoire au Comité de Sûreté générale, qui le renvoie au représentant du Peuple commissaire dans le département de la Somme, pour en vérifier le contenu ; mais à la lecture publique de ce Mémoire, le peuple indigné en confond l'auteur ; les signataires avouent qu'ils ont été trompés et surpris par Chénier, et le représentant du Peuple fait arrêter l'auteur de cette trame contre-révolutionnaire et le fait traduire au tribunal.* . . . .

. . . .

« D'après l'exposé ci-dessus, l'accusateur-public a dressé la présente accusation contre les y dénommés, pour s'être déclarés les ennemis du peuple, en entretenant des intelligences et correspondances avec les ennemis intérieurs et extérieurs de la république, en leur fournissant des secours en hommes et en argent, pour favoriser le succès de leurs armes sur le territoire français; comme aussi, en participant aux complots, trames et assassinats du tyran et de sa femme contre le peuple français, notamment dans les journées des 28 février 1791 et 10 août 1792; et encore, en conspirant dans la maison d'arrêt dite Lazare ; à l'effet de s'évader et de dissoudre, par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple, et notamment des membres des comités de salut public et de sûreté générale, le gouvernement républicain et rétablir la royauté ;

« En conséquence, l'accusateur-public requiert qu'il lui soit donné acte, par le tribunal assemblé, de la présente accusation, et qu'il soit ordonné qu'à la diligence et par l'huissier du tribunal, porteur de l'ordonnance à intervenir, les susnommés soient pris au corps et écroués sur les registres de la maison d'arrêt où ils sont détenus, pour y rester comme en maison de justice; et ainsi, que la présente ordonnance soit notifiée.

« Fait au cabinet de l'accusateur public, le 6 thermidor an II de la république française une et indivisible.

« Signé, A. Q. FOUQUIER.

« L'ordonnance de prise de corps rendue le même jour par le tribunal contre les susnommés et le procès-verbal d'écrou de leurs personnes sur les registres de la maison de la conciergerie par l'huissier du tribunal porteur d'icelle ;

« La déclaration du juré de jugement portant qu'il est constant que

« Jean-Antoine Roucher, André Chénier, etc.,

[1] Ce Mémoire, qui est bien réellement de Sauveur Chénier et non d'André, faisait partie de la collection des autographes du bibliophile Jacob : il portait, outre la signature de Sauveur Chénier, celles de Jean Mouret, du comité de surveillance, Jean-Baptiste La Forge, Alexis Dufour, Antoine Doby, officiers municipaux.

« Sont tous convaincus de s'être déclarés les ennemis du peuple en participant à tous les crimes commis par le tyran, sa femme et sa famille, dans les journées du 22 février 1791, du 20 juin et 10 août 1792, en insultant les patriotes, en approuvant le massacre du Champ-de-Mars et les tyrannies exercées sur les patriotes qui avaient échappé au massacre; en écrivant contre la fête de Châteauvieux, contre la liberté et en faveur de la tyrannie; en entretenant des correspondances avec les ennemis intérieurs et extérieurs de la république; en discréditant les assignats; enfin en conspirant dans la maison d'arrêt de Lazare, à l'effet de s'évader et de dissoudre, par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple, notamment des membres des comités de salut public et de sûreté générale, le gouvernement républicain et rétablir la royauté en France;

« Le Tribunal, après avoir entendu l'accusateur-public sur l'application de la loi, condamne les susnommés à la peine de mort, conformément aux articles 4, 5 et 7 de la loi du 22 prairial dernier, ainsi conçus, dont lecture a été faite :

« *Art.* 1. Le Tribunal révolutionnaire est institué pour punir les ennemis du Peuple;

« *Art.* 5. Les ennemis du Peuple sont ceux qui cherchent à anéantir la Liberté publique, soit par la force, soit par la ruse;

« *Art.* 7. La peine portée contre tous les délits dont la connaissance appartient au Tribunal révolutionnaire, est la mort;

« Déclare les biens desdits condamnés acquis à la République, conformément à l'article 2 du titre II de la loi du 10 mars dernier, dont lecture a été faite;

« Ordonne qu'à la requête et diligence de l'accusateur-public, le présent jugement sera mis à exécution dans les vingt-quatre heures sur la place publique de la barrière de Vincennes; qu'il sera imprimé, publié et affiché dans toute l'étendue de la République et partout où besoin sera.

« Fait et prononcé en l'audience publique du Tribunal, le 7 thermidor an II de la République française une et indivisible, où étaient les citoyens Coffinhal, vice-président, Maire, Deliége et Félix, juges, qui ont signé la présente minute avec le greffier. Rayé trente lignes et neuf mots nuls.

« MENOT, greffier.

« La déclaration du juré est affirmative sur tous les accusés, à l'exception de François Hauphant, envers lequel elle est négative. A Paris, le 7 thermidor an II de la République française une et indivisible.

« COFFINHAL.
« MENOT, commis greffier. »

André Chénier et ses compagnons d'infortune montèrent dans les charrettes à la sortie du Tribunal révolutionnaire; il fut exécuté le second, après Roucher, à six heures du soir. Son nom parut dans le Bulletin des Guillotinés avec la simple qualification d'*homme de lettres*.

Cette mort empoisonna le reste de la vie de Marie-Joseph Chénier : la calomnie s'arma de ce triste sujet pour lui déchirer le cœur. en l'accusant d'avoir impitoyablement abandonné son frère, et même de l'avoir livré à ses ennemis! Marie-Joseph a répondu une seule fois à ces infâmes insinuations, dans son *Épître à la Calomnie*, qui parut en 1797; mais sa justification ressortit plus éclatante encore de ces paroles que prononça sur sa tombe un de ses contemporains, M. Arnault, qui savait dire la vérité :

« Chénier fut désigné comme complice d'un meurtre qu'il n'avait pu empêcher : celui de son frère. C'était une consolation pour des âmes exaspérées, que d'outrager la nature, afin de trouver un crime de plus dans le parti contraire. On osa ordonner le remords à un cœur déchiré de regrets.

« Si ces regrets, que Chénier exprima depuis en vers si touchants, laissaient encore quelques doutes sur son innocence; s'il était encore besoin de le justifier, après la plus éloquente des justifications, j'ajouterais... Mais non : laissons là de froids raisonnements qui ne feraient que provoquer des raisonnements plus froids encore. Un seul fait en dira plus que tout ce qu'on a dit, que tout ce qu'on pourrait dire.

« Dans sa douleur, Chénier se réfugia entre les bras de sa mère, qui a vécu, qui est morte dans les siens. Mères, c'est vous que j'en atteste! Le sein d'une mère n'eût-il pas été pour jamais fermé au repentir même d'un fils qui l'aurait si atrocement déchiré? »

M. Arnault, dans une notice biographique imprimée en tête des OEuvres complètes de M.-J. Chénier, donne encore plus de force à sa protestation contre cette abominable calomnie. C'est une réfutation raisonnée, complète, après laquelle il n'y a plus même de soupçons possibles.

« Je me suis déjà élevé contre cette infâme accusation; je l'ai combattue, je l'ai tuée sur la tombe même de Chénier par des arguments sans réplique pour toutes les âmes honnêtes, car ils sont tirés de la nature. On l'a ressuscitée : je la combattrai de nouveau avec l'espérance de vaincre; car je la combattrai par des faits dont je puis parler avec certitude : je n'atteste rien que je n'aie vu.

« Une tendre amitié me liait dès lors avec l'un des plus grands compositeurs dont la France puisse s'honorer, avec ce Méhul, qu'il est superflu de louer quand on l'a nommé. Il se passait peu de jours où je n'allasse le voir. Je rencontre chez lui un matin Chénier, qui n'admirait pas moins que moi

le génie de cet homme incomparable, et venait le prier de mettre en musique le *Chant du Départ*, qui fut entendu pour la première fois dans les champs de Fleurus, le jour même de la victoire.

« Indépendamment de ce qu'il y exprimait ses propres sentiments, Chénier espérait, par ce chant, fléchir les bourreaux, et faire tomber de leurs mains la hache levée sur André, qui avait été jeté en prison, et se trouvait, pour ainsi dire, à la porte du tribunal révolutionnaire : c'était être au pied de l'échafaud. Mais ni les chants, ni les sacrifices, ni les prières, ne désarmaient ces cœurs sans pitié.

« Chaque jour Chénier allait solliciter pour son frère ; chaque jour, désespéré des refus qu'il avait recueillis, il revenait chercher près de Méhul, non pas des consolations, mais de la compassion ; et, le lendemain, cet homme, dont l'amitié avait brisé le caractère hautain, s'abaissant à de nouvelles supplications, retournait encore implorer les arbitres du sort de quiconque vivait alors en France, arbitres inexorables, qui, pour toute réponse, lui répétaient : « *Au lieu de songer à sauver ton frère, songe à te sauver toi-même.* »

« La révolution de thermidor les eût sauvés tous les deux si elle se fût accomplie quarante-huit heures plus tôt : André Chénier périt le 7, et Marie-Joseph Chénier fut du nombre des infortunés que la journée fatale au tyran vengea sans les consoler.

« Réintégré, par la révolution du 9 thermidor, dans le crédit qu'il n'avait perdu que parce qu'il avait osé prêcher la modération, Chénier usa de ce crédit pour adoucir du moins les malheurs d'autrui. Personne ne réclama vainement son appui. Que de familles dûrent à ses sollicitations la prompte liberté d'un père, d'une mère ou d'un frère ! C'est en soulageant le malheur des autres qu'il cherchait à se distraire du sien.

« Il fut un des législateurs les plus ardents à poursuivre la punition des fauteurs du comité du gouvernement ; mais l'horreur qu'il portait à ses prétendus républicains ne l'avait pas détaché de la république. Les hommes qui voulaient la destruction de cet ordre de choses, trouvèrent donc en Chénier peu de complaisance pour leurs projets. D'atroces accusations s'élevèrent dès lors contre lui : diffamant l'homme qu'ils ne pouvaient séduire, des écrivains de parti l'accusèrent d'avoir été complice des tyrans dont il avait été victime. Entretenant en lui, par une calomnie incessamment répétée, le souvenir d'un malheur qu'on craignait qu'il n'oubliât ; un journal, que je n'ai pas besoin de nommer, lui adressait tous les jours cette question que Dieu fit au premier des assassins : « *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?* » C'est ici le lieu de raconter une anecdote qui est bonne à

publier, ne fût-ce que parce qu'elle fait connaître dans quels excès de lâcheté on peut être entraîné par l'esprit de parti.

« Un des fondateurs de la feuille que je signale à l'horreur de tout honnête homme, faisait chez moi, après la mort de Chénier, l'éloge du talent et aussi celui du caractère de ce grand écrivain. « Vous voilà donc enfin juste, dis je à cet apologiste; l'esprit de parti ne vous aveugle donc plus? — Il ne m'a jamais aveuglé : telles ont toujours été mes opinions sur Chénier, me répondit en souriant ce galant homme. — Mais, pendant dix-huit mois, ne l'avez-vous pas journellement accusé d'avoir fait égorger son frère? avez-vous donc cru ce fait réel? — Moi! pas un moment. — Pourquoi donc ces accusations quotidiennes? — Vous me le demandez? me dit-il, avec un regard où se peignait autant de malice que de pitié; vous n'entendez rien à la politique, je le vois. — Eh bien! — Sachez que, quand il s'agit de ruiner dans l'opinion un homme important du parti contraire, tous les moyens sont bons. Chénier était un des appuis du parti républicain; voulant la ruine de ce parti, nous avons fait tout pour discréditer un de ses chefs, pour le *démonétiser :* voilà toute l'histoire. »

« Cet aveu, naïvement atroce, je ne suis pas la seule personne à qui il ait été fait. Feu Ginguené le reçut aussi, et ce n'est pas sans rougir, m'a-t-il dit; car en fait de politique semblable, il était aussi novice que moi, soit dit sans le déprimer.

« Chénier réfuta cette calomnie par des vers aussi touchants qu'harmonieux. Il n'est pas possible de les lire sans se laisser convaincre par ce chant d'innocence et de douleur.

« Il y a trente ans que ces vers sont publiés. Quoiqu'ils soient devenus classiques, madame de Genlis ne les a probablement pas lus. Autrement aurait-elle osé reproduire les lâches interprétations qu'ils réfutent si puissamment?

« Il a eu le tort beaucoup plus grave, dit cette dame [1], à la suite de « quelques reproches qu'elle adresse à Chénier, de laisser périr son mal- « heureux frère *qu'il aurait pu sauver,* en employant son crédit sous le « règne de la terreur. On a même dit généralement *qu'il avait participé* « *à sa condamnation :* ce que je ne puis croire; mais cette odieuse im- « putation fut accréditée dans le temps par son silence, car il aurait pu sans « danger se justifier autrement. »

« Renvoyons, pour toute réponse, madame de Genlis à l'épître sur *la Calomnie,* publiée à l'époque où Chénier est accusé de s'être tu; ou, plutôt, transcrivons ceux des vers de cette épître qui sont relatifs au fait que

[1] Dans ses Mémoires.

nous examinons ici. Si madame de Genlis aime les bons vers, elle ne lira pas ceux-là sans plaisir, et nous aurons flatté son goût tout en éclairant sa justice.

Narcisse et Tigellin, bourreaux législateurs,
De ces menteurs gagés se font les protecteurs.
De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls, régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots ;
J'ai vu fuir à leur nom les épouses tremblantes ;
Le *Moniteur* fidèle, en ses pages sanglantes,
Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.
J'entends crier encor le sang de leurs victimes;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes;
Et c'est eux qu'aujourd'hui on voudrait excuser !
Qu'ai-je dit? on les vante, et l'on m'ose accuser !
Mais, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence ;
Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait à grands cris *du sang et non des lois !*
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même, dans l'ombre, armant la calomnie,
Me reprochent le sang d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats! contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié;
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié!
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai sa tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins, et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée,
Sous les feux du lion ramènera l'année,
O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, tu verras souvent, près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs :
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

« Je le demande à madame de Genlis ; en conscience, l'auteur de ces vers-là peut-il être, de quelque façon que ce soit, coupable d'un fratricide?

Qu'elle ne s'obstine donc pas à se faire l'écho d'une calomnie désavouée par les gens même qui l'ont fabriquée, l'écho des plus dégoûtantes déclamations révolutionnaires! Tarder plus longtemps à se rétracter, ne serait-ce pas manquer de bonne foi, et, qui pis est peut-être pour une dame de si bon ton, manquer de bon goût?

« Pour épuiser tout ce qui nous reste à dire au sujet des attaques que livre madame de Genlis à la mémoire de Chénier, nous l'engagerons aussi à s'assurer de la vérité des anecdotes dans lesquelles elle le fait figurer, ou du moins à ne pas les dénaturer, en altérant leurs détails, comme elle le fait dans l'anecdote suivante :

« Cette horrible exagération d'une mauvaise action, dit-elle à la suite « de l'imputation que nous venons de signaler, donna lieu à une anecdote « *très-vraie* et très-curieuse. La célèbre actrice, mademoiselle Dumesnil, « existait encore à cette époque ; mais elle était très-vieille. M. Chénier, « sans l'avoir jamais vue, *sans se faire annoncer*, se rendit un matin « chez elle. Il la trouva dans son lit, et si souffrante, qu'elle ne répondit « rien à ce qu'il lui dit d'obligeant. Cependant M. Chénier la conjura de « lui dire uniquement un vers, un seul vers d'une tragédie, afin, disait-il, « qu'il pût se vanter de l'avoir entendue déclamer. Mademoiselle Dumesnil, « faisant un effort sur elle-même, lui adressa ce vers de l'un de ses plus « beaux rôles :

« Approchez-vous, Néron, et prenez votre place. »

« Madame de Genlis aurait tort de mettre *historique* au bas de cette histoire. Rien de moins exact que cette version. Le hasard a voulu que j'aie eu connaissance de la visite faite par Chénier à mademoiselle Dumesnil, le jour même où elle a eu lieu, et que j'en aie tenu le récit de Dugazon, qui, avec madame Vestris, avait servi d'introducteur à Chénier près de la camarade de Lekain. Il en résulte d'abord que Chénier ne se présenta pas seul; il en résulte de plus que, si pressée vivement par lui et par eux de déclamer quelque chose, mademoiselle Dumesnil, qui les avait reçus avec obligeance, déclama le vers cité par madame de Genlis, et le déclama avec un accent admirable, ce fut sans aucune intention malveillante. Le hasard seul avait placé sur ses lèvres ce vers qu'elle récita pour complaire à un poëte illustre, dont elle réclamait, en ce moment même, le crédit par suite de l'état de détresse où la révolution l'avait jetée. Peut-être mademoiselle Dumesnil, dans l'isolement où elle vivait, ignorait-elle même l'existence des calomnies exhumées aujourd'hui par madame de Genlis. Enfin, l'espèce d'énergie que supposerait l'intention qu'on lui prête est tout à fait incompatible avec la bonté qui faisait le fond de son caractère,

bonté que le temps ne fait qu'accroître dans les bons cœurs, et qui est la véritable grâce de la vieillesse.

« Tout cela se passait, au reste, pendant que madame de Genlis habitait Altona. Les nouvelles de France ne lui arrivaient pas là sans avoir été altérées par l'esprit de parti : elle est donc excusable d'avoir cru ces faits. quand on les lui a racontés ; mais est-elle excusable, quand elle s'est déterminée à les écrire, de les avoir donnés pour véritables, sans s'être assurée s'ils étaient en effet conformes à la vérité? »

Il importe à la mémoire d'André Chénier que celle de Marie-Joseph soit pleinement justifiée ; car autrement il faudrait croire que la haine et l'envie avaient divisé deux frères qui étaient dignes, l'un et l'autre, de s'aimer et de se comprendre, tous deux animés des sentiments les plus nobles et les plus désintéressés, tous deux passionnés pour la liberté, les lettres et les arts, tous deux hommes de cœur et de génie, tous deux poëtes.

PAUL-L. JACOB, bibliophile.

LE PEINTRE.

(XVIIIᵉ siècle.)

Les peintres de mérite étaient rares au dix-huitième siècle. Il est vrai qu'il y avait peu d'artistes, et qu'employés surtout à satisfaire aux caprices du moment, le talent de gens nés pour arriver plus haut s'éteignait faute d'aliment, ou s'égarait, pour ne plus retrouver sa route, dans les exigences de la mode. Boucher, le peintre de cette époque un peu fantasque, qui en caractérise plus le goût, aurait pu faire mieux ; mais aurait-il si bien atteint son but? Que voulait il dans un temps de plaisirs et de fêtes, lorsque s'amuser et jouir étaient la fin de toutes choses? et que lui importait à lui, qui savait si bien faire naître l'or sous les doigts, et surtout si gaiement l'employer, que cet or lui vînt de l'escarcelle de quelque bon couvent dont il aurait fait renaître en peinture le saint fondateur, ou de la blanche main d'une jolie dame à paniers, trop heureuse de posséder enfin un pantin de sa façon? — Un pantin? direz-vous? — Un pantin. — N'avez-vous jamais vu de ces figures en carton découpé, qui nous montrent tantôt le physique de notre vieil ami polichinelle, tantôt celui de l'hébété pierrot? — Quoi! vous voulez parler de ces marionnettes que l'on saisit de la main gauche au sommet de la tête avec le pouce et l'index, et dont on fait mouvoir à la fois tous les membres par le moyen d'une ficelle que l'on agite de l'autre main?— C'est cela. — Vous voulez rire? — Du tout, je ne ris point, et je vous jure que l'illustre M. Boucher, premier peintre du roi, chevalier de Saint-Michel, membre de l'Académie française et de plusieurs autres académies, aimait encore assez ce moyen expéditif de gagner vingt-cinq louis, prix ordinaire de chacun de ces bienheureux pantins, sans l'assistance desquels hommes ou femmes ne pouvaient se présenter honorablement nulle part, tant que la mode en prévalut.

Et cependant, en aucun temps on n'a mieux respecté les priviléges du génie; c'est ainsi qu'on désignait avec bienveillance l'incroyable laisser-

aller de certains personnages, sans génie le plus souvent, qui, vu leur qualité d'artistes, se montraient on ne peut plus incongrus. — Je n'oserais répéter tout ce que se permettait M. Brenet, quand, le chapeau sur la tête, il se trouvait à table chez M. d'Argenteuil. Certes, personne aujourd'hui ne penserait se mettre en *bonne odeur* dans le grand monde en y prenant de semblables privautés. Mais ce grand monde était ainsi fait, que lorsqu'il se donnait à vous, c'était de tout cœur, et il aimait ces artistes-là comme on aime, dit-on, les femmes laides, quand on les aime, c'est-à-dire à la rage. — Enfin, cela avait son bon côté, et si la faveur arrivait parfois aux indignes, les gens qui avaient de l'avenir voyaient, du moins, s'ouvrir devant eux une brillante perspective. Et puis, ces artistes étaient de bonne foi, et croyaient en eux; aussi, avaient-ils toujours de bons et généreux mouvements. — Rien n'égalait le dévouement du maître pour l'élève et de celui-ci pour son maître; l'un était plus qu'un père, l'autre plus qu'un fils. Et avec quelle bienveillance l'un ne donnait-il pas de mauvais conseils à l'autre, lorsqu'après avoir employé pour lui à l'Académie toute son influence et celle de ses amis, il le voyait enfin prêt à partir pour Rome, cet Eldorado des artistes de tous les temps? Il le suivait jusqu'au coche; il l'embrassait en pleurant, et lui donnait ses derniers conseils. « Lorsque tu seras à Rome, lui disait-il, vois les œuvres des anciens maîtres avec admiration et respect; mais surtout garde-toi bien de les imiter; ne te laisse pas séduire jusqu'à ce point, car tout cela n'est bon que pour les artistes. Si Raphaël revenait aujourd'hui parmi nous, il périrait dans une mansarde, de misère et de découragement. Hélas! moi aussi je me suis laissé prendre à la séduction de ses vierges ravissantes, aux énergiques conceptions de Michel-Ange. J'ai voulu les comprendre, les imiter, lutter avec ces maîtres, et j'y ai perdu les plus belles années de ma jeunesse. — Funeste illusion! — J'ai vu enfin, quelle était la véritable route, celle de la fortune et de la renommée, et je t'ai mis à même par mes conseils de profiter comme moi de ma vieille expérience. Tu sais toutes les ressources de l'art moderne, tu peux briller aujourd'hui au milieu de tes émules, qui hier encore étaient tes maîtres. Mais tremble de succomber à la tentation qui faillit me perdre pour jamais. — Il fallait enfin se quitter... et quand la voiture roulait au loin emportant vers l'Italie le nouveau lauréat, le maître l'accompagnait du regard, et, oubliant qu'il ne pouvait plus se faire entendre, lui répétait ce dernier et important avis : *N'oublie pas ma manière.*

Une extrême exaltation était surtout le signe caractéristique des artistes du dix-huitième siècle, et cela peut s'expliquer facilement par ce qui se passait alors. Après la sévère contrainte de la fin du règne de Louis XIV, on lâcha la bride aux passions, le maître s'en était allé, les écoliers avaient

vacance et se pressaient d'en profiter; au milieu de ce peuple de fous, l'artiste, non seulement ne pouvait être fou à moitié, mais encore sa folie lui était particulière. Vivant dans une sphère idéale, il descendait difficilement jusqu'aux choses de ce monde, et quand malgré lui il s'y trouvait mêlé, sa grande irritabilité, sa sensibilité excessive lui devenaient parfois funestes. Le peintre Lemoine en est un triste exemple. Le cardinal Hercule Fleury, le seul homme peut-être, alors, qui eût l'apparence d'un homme sage et raisonnable, était par malheur tout à fait étranger aux arts qui se trouvaient dans sa dépendance : voulant faire décorer une galerie au palais de Versailles, il avait demandé un peintre à peu près comme on demande un tailleur quand on a besoin d'un habit; on lui nomma Lemoine. — Lemoine, dit-il, soit. — Lemoine fit merveille; son travail fut long, et cependant il était terminé depuis longtemps, que l'on n'avait pas encore songé à demander à l'artiste quelle en était la valeur. Lemoine demanda enfin, et obtint une audience du cardinal, qui avait totalement oublié et son nom et le travail dont il l'avait chargé. Accablé d'occupations, voulant suffire à tout, il n'était pas étonnant qu'Hercule Fleury oubliât ce qui, pour lui, n'était qu'une chose très-accessoire, d'autant qu'il concevait fort peu l'utilité d'un art quelconque. Il sut bientôt pourquoi Lemoine lui avait demandé une audience. « Eh! monsieur, lui dit-il, c'était une pétition qu'il fallait m'adresser. » Puis, se mettant à son bureau de l'air d'un homme qu'on importune : « Voilà qui est bien, ajouta-t-il; on fera toiser vos peintures; et, d'après l'expertise, on vous paiera à votre tour. C'est bien. — Faire toiser mes peintures! faire expertiser mes peintures! s'écria Lemoine, avec l'accent d'un homme profondément outragé, et qui donc l'osera? C'est de gré à gré qu'on traite ces sortes d'affaires; une expertise est une injure, et c'est folie que de prétendre estimer une œuvre d'art à sa juste valeur; mais dites-moi, monseigneur, depuis quand mesure-t-on le génie à la toise? Me prenez-vous donc pour un maçon ou pour un badigeonneur? Eh bien, moi, je vous apprendrai ce que je suis et ce que vous êtes : vous êtes ce que le roi vous a fait; et seul je me suis fait ce que je suis. Par un décret du roi vous êtes premier ministre; connaissez-vous beaucoup de décrets du roi qui aient créé des hommes de génie? — Sachez, en moi, respecter sa présence. Adieu. » Quelques jours après, un des amis de notre artiste frappait à sa porte à coups redoublés; mais Lemoine, effrayé des suites probables de la sortie peu mesurée qu'il s'était permise, ne rêvait plus que cachots, chaînes et verroux. Persuadé qu'on venait pour l'arrêter et le conduire à la Bastille, il frémit à l'idée qu'il allait entrer vivant dans son tombeau. Éperdu, il tire son épée, en appuie le pommeau contre la muraille, et se précipite sur le fer; c'en était fait du chef de l'école française au dix-huitième siècle, le

meilleur peintre de cette école, et le seul peut-être qui vaille mieux aujourd'hui que sa réputation.

Ce qu'il y avait de singulier au milieu de tout cela, c'est que certains genres étant regardés comme fort inférieurs, maint académicien de la catégorie des peintres d'histoire se serait cru déshonoré s'il eût daigné descendre une fois jusqu'à faire un portrait. Le caractère du peintre, dans l'*Intrigue épistolaire*, bien que faux et chargé dans certains endroits, n'est cependant pas tout à fait d'invention. Il peut donner une assez juste idée de la grandeur factice de ces astres déchus, et Raoux, l'un des peintres célèbres de ce temps là, s'était écrié plus d'une fois comme M. Fougère :

Moi colorer un fat de ces mêmes couleurs
Qui rougiront le front d'Achille en ses fureurs!
Moi le portrait!... Et vous! vous, madame Fougère!
Je n'ai pas fait le vôtre!... Et pourtant tu m'es chère.

Mais, dit madame Fougère à son mari, ce fameux peintre de portraits, qui sait tout au plus indiquer une tête,

Tu le vois bien toi-même, il est riche, il prospère,
Il a la bague au doigt, le fin cabriolet.

FOUGÈRE, avec indignation.

Fi! je ne voudrais pas en faire mon valet.

MADAME FOUGÈRE, outrée.

Eh! mais tu n'en as pas de valet, misérable.

M. Fougère tient bon: il finit par voir venir chez lui les huissiers, et cela arrivait en effet assez communément, dans un temps où tout subissant, comme nous l'avons dit, l'influence de la mode, un caprice, un rien, une *excentricité*, dirait-on aujourd'hui, vous faisait aussitôt l'homme indispensable. L'artiste qui voyait tout à coup la vogue lui arriver, regardait cela volontiers comme la juste récompense de ses nobles travaux. L'inconstante fortune venait se reposer chez lui; il était comblé d'honneurs et de caresses, mais son imagination, très-haut montée, lui faisait envisager les plus nobles destinées; il attendait toujours quelque chose de mieux. C'est dans cette situation que le revers le surprenait comme une chose injuste et impossible à prévoir; il voyait s'éloigner de lui cette foule d'adorateurs qui se tournait vers un autre soleil, et il se trouvait soudain aux prises avec la misère et les huissiers accourus au dernier acte de la comédie.

A propos d'huissiers, nous demandons la permission de faire en leur faveur une petite digression qui nous ramènera tout naturellement à notre sujet. Or donc, c'était vers 1760, il circulait, cette année-là, des histoires terribles dans le monde des huissiers. On parlait surtout des méfaits d'un certain

comte de .... qui s'était rendu tellement redoutable aux gens de cette profession, qu'aucun d'eux n'osait plus se charger de lui porter un exploit. Aussi, le comte fut-il un beau jour condamné à payer ses dettes sans avoir même été sommé de s'en défendre. Cependant il fallait lui signifier sa sentence. Après bien des hésitations, un sergent se trouva enfin, qui, alléché par l'appât du gain, ne craignit pas de tenter l'aventure. Il se costume en petit-maître, et, se présentant chez M. le comte, il se fait annoncer sous le nom brillant du chevalier de l'Étoile. Il est introduit; et, sans perdre de temps, il présente son exploit d'un air gauche et emprunté. Le comte, ne comprenant rien à son action, déploie lentement, en regardant le faux chevalier, le papier timbré sur lequel il porte enfin les yeux. Notre homme profite du moment pour s'esquiver au plus vite, mais le noble débiteur, qu'un seul coup d'œil avait mis au fait, l'arrête par le bras comme il tenait déjà la porte entr'ouverte : « Qu'on m'apporte un pistolet, s'écria-t-il d'une voix tonnante, je veux brûler la cervelle à ce coquin. — Hélas! pardonnez-moi, M. le comte! j'ai eu tort, grand tort, je le confesse, de vous traiter comme un simple bourgeois, et j'aurais dû savoir que nous autres huissiers nous ne sommes faits que pour épouvanter les gens du commun. » Cette espèce d'amende honorable calma pour un moment la colère du grand seigneur. « Je te fais grâce de la vie, lui dit-il, mais c'est à la condition que tu te soumettras au châtiment que tu mérites. » Alors, rendant au pauvre diable la sentence qu'il en avait reçue, il lui ordonne de l'avaler; puis, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il avait mangé sans boire, il lui fit servir une bouteille d'encre. On ouvrit enfin les portes de l'hôtel, et l'on reconduisit à coups de fouet le chevalier de l'Étoile. C'était donc, comme nous l'avons déjà dit, vers ce temps-là, et lorsqu'il était encore question partout de cette terrible aventure, qu'un sergent, muni d'un exploit, se dirigeait vers la demeure du célèbre peintre Casanova, Casanova, le frère de ce roué qui a écrit ses Mémoires tant soit peu scandaleux. Le peintre était alors en grande réputation, et l'on parlait peu de son frère : c'est le contraire aujourd'hui. Cependant, l'artiste avait un vrai mérite; incorrect dans son dessin, il possédait à un haut degré le sentiment de la couleur. Mais il avait eu son temps, et c'est ce que l'exploit du sergent venait lui signifier tout aussi bien que d'avoir à payer ses nombreuses dettes; car il vivait comme un prince. Notre sergent ne redoutait rien de semblable à ce qui était arrivé au chevalier de l'Étoile. Il se rendait chez un artiste, chez un peintre, et il pensait s'acquitter assez bien de son petit emploi. Il entre, contre son attente, dans une maison d'assez belle apparence. Ce peintre est sans doute logé, dit-il, chez un seigneur qui le protége; le privilége de faire des dettes impunément ne peut s'étendre jusqu'à lui. Il demande M. Casanova; c'est M. Casanova

qu'il veut; M. Casanova est devant lui. « Qui? M. Casanova avec cet habit de velours rouge galonné d'or, ce chapeau doublé de plume et cette épée au côté? — Sans doute. — Et ces quatre grands laquais? — Ce sont les siens. » Un éblouissement saisit subitement M. Loyal; toutes les funestes aventures de ses confrères se présentent à la fois à sa mémoire; à peine s'il peut articuler le motif de sa visite; il présente modestement son exploit et se dispose à sortir, mais la porte s'est refermée derrière lui. « Retenez cet homme, dit Casanova à ses laquais, et qu'on m'apporte au plus vite des clous, un marteau, une corde, une poulie et une échelle. » M. Loyal n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Il devine déjà le supplice qu'on va lui infliger, il veut demander grâce, sa voix expire sur ses lèvres, ses genoux fléchissent, il tremble de tout son corps; puis les instruments de la passion arrivent l'un après l'autre; la poulie est attachée au mur, la corde joue, monte et descend. Casanova préside à ces apprêts, il ordonne, approuve, aide parfois; enfin, saisissant le fatal nœud coulant, il s'approche du pauvre sergent dont les cheveux étaient hérissés, et qu'une sueur froide inondait: « Monsieur, lui dit l'artiste avec le plus grand calme, prenez, je vous prie, cette corde, et pendez-moi vous-même par les pieds à cette poulie; s'il tombe un louis de ma poche, je vous le donne. » Point de réponse; l'huissier reste muet, pétrifié, et peut-être n'eût-il recouvré ses sens de longtemps, si une fraîcheur bienfaisante n'eût ranimé cet esprit; c'était la porte qui s'ouvrait derrière lui; il comprit ce que cela voulait dire, et ne trouvant plus d'obstacle à son départ, il s'élança dehors et disparut. Et Casanova disait à tout le monde: « Le ciel m'est témoin que je lui ai offert tous les moyens de se satisfaire, et que c'est lui qui a refusé de les employer. » C'est ainsi que, mangeant le blé en herbe, escomptant l'avenir sur lequel il comptait outre mesure, l'artiste, gâté par la mode, se trouvait abandonné du sort et des hommes quand cette divinité capricieuse lui faisait faux bond. Saisi d'une noire misanthropie, et cherchant à oublier ce monde qu'il accusait d'avoir conjuré sa perte par l'effet d'une maligne envie, il tombait dans le plus dégradant des vices, celui de l'ivrognerie. Un soir il disparaissait sous la table d'un cabaret où il buvait à crédit. Voilà comment finit ce malheureux Grimou, qui, dans le temps de sa splendeur, revenant le soir fort tard à son logis, pour imprimer le respect et conjurer le danger, criait d'une voix de stentor, en s'avançant dans les ténèbres: C'est moi qui suis Grimou.

Th. Fragonard.

LES PORCHERONS.

J'étais, en 1828, au collége Bourbon, où j'étudiais consciencieusement l'inintelligible pathos connu sous l'honorable nom de philosophie. Deux fois par jour, prenant sous le bras les œuvres de Laromiguière, je sortais d'une pension de la rue de Clichy pour aller entendre d'amphigouriques divagations sur l'art de raisonner. Chemin faisant, comme pour me préparer au cours, j'exerçais ma logique à ne pas deviner pourquoi, à l'angle des rues de Clichy et Saint-Lazare, deux magnifiques acacias ombrageaient la façade d'un cabaret. Qui donc avait planté ces deux arbres si verdoyants, si chamarrés de grappes blanches en juillet, mais en même temps si gênants pour la circulation? voilà le problème que je m'étais posé vingt fois, sans trouver aucune solution satisfaisante.

Il y avait dans la rue de Clichy une vieille maison, et dans cette maison un vieil homme, que j'avais vu souvent adossé contre sa vieille porte peinte en vert, et fumant au soleil sa vieille pipe d'écume. Diverses circonstances m'avaient mis en rapport avec ce respectable particulier, et je crus pouvoir lui demander le mot de mon énigme végétale.

« Ah! monsieur, me dit-il; ces acacias sont plus vieux que vous! — Je n'en ai jamais douté, mais enfin, comment se trouvent-ils là? — Celui qui les a plantés, qui les a vus naître, est mort depuis longtemps. — L'auriez-vous connu? — Pas précisément; mais je sais qu'il était propriétaire d'une des principales guinguettes des Porcherons, et que ces arbres ombrageaient l'entrée de son cabaret. — Quoi! nous sommes ici dans le voisinage des Porcherons! de ce séjour de la gaieté, de cet empire des buveurs, de cette capitale du royaume bachique! de grâce, si vous avez quelques détails sur ce lieu célèbre, ayez la bonté de me les communiquer. — Très-volontiers, répondit le vieillard en secouant les cendres de sa pipe; m'entretenir des choses d'autrefois, feuilleter mes souvenirs, remonter le cours de ma vie, ce sont pour moi de véritables plaisirs. Les vieilles gens tiennent un peu de Nestor; et tous aiment à causer, surtout quand ils ont occasion d'instruire la jeunesse, de la piloter dans le passé, de lui montrer les portraits de ses aïeux; si donc vous consentez à m'entendre, ce sera moi qui vous

devrai des remerciements; mais, comme je puis être long dans mes développements, ayez la complaisance d'entrer chez moi. »

Je suivis le vieillard dans un cabinet tapissé de livres de tous les formats, depuis les in-folios des bénédictins jusqu'aux in-18 édités par Cazin. Mon interlocuteur rechercha sur les rayons plusieurs volumes qu'il mit de côté, et qu'il consulta souvent dans le cours de notre conversation topographique et morale.

« Voici d'abord, me dit-il, un *Plan de Paris en* 1771, par les sieurs Pasquier et Denis. Vis-à-vis la rue Louis-le-Grand, de l'autre côté du boulevard, est le *chemin de la Grande-Pinte*, devenue aujourd'hui la fastueuse rue de la Chaussée-d'Antin. Bordé de marais, de champs et de jardins, il aboutit à une longue route qui va, en serpentant, de la Petite Pologne à Montmartre; c'est la rue des Porcherons, dont on a formé les rues Saint-Lazare et des Martyrs. Le château du Coq ou des Porcherons, que vous voyez indiqué ici, à gauche de la rue du Coq (actuellement de Clichy), étale encore de nos jours son noir portail, rue Saint-Lazare, n° 99; mais c'est le seul débris de l'ancien village des Porcherons. Les guinguettes qui l'animaient ont fait place à des maisons de cinq étages; aux arbres, aux moissons, à la verdure ont succédé des moellons et des pierres de taille; les banquiers se sont emparés du domaine où le peuple régnait dans ses jours de repos; le nom même des Porcherons n'existe plus que dans les refrains populaires. »

Et mon homme se mit à fredonner :

Un jour à Fanchon, j' dis : ma fille,
Veux-tu z'aller aux Porcherons,
Où j' rirons;
Au Casse Gueule, à la Basse-Courtille,
Là j'y verrons
Des buveurs, francs lurons;
Chez ces gens-là la gaîté brille,
On rira là,
Mais j' dis à la papa.

« Je connais cette chanson, lui dis-je, et celle qui commence par :

Un jour que je chantions,
Venant des Porcherons...

mais ce que j'ignore complétement et désire depuis longtemps savoir, c'est l'étymologie du mot *guinguette*.

— Il vient de *guinguet* ou *ginguet*, terme qu'on employa, suivant Pasquier, pour désigner le mauvais vin récolté en 1554, et qui est resté en usage depuis. Les guinguettes des Porcherons avaient toutes à peu près le

même aspect; en y entrant, vous traversiez une cuisine où rôtissaient devant un foyer volcanique, des longes de veau, des gigots, des quartiers de moutons, des volatiles succulents. Le grand salon, qui contenait jusqu'à six cents personnes, était bordé de tables sur lesquelles s'amoncelaient des bouteilles, des pintes de plomb, des assiettes, vidées par les consommateurs avec une effrayante rapidité. Les danseurs occupaient le milieu de la salle. Des orages passagers grondaient parfois dans ces asiles de la joie. Deux rivales se rencontraient et se *disaient des pouilles.* — T'es-t-une pas grand' chose. — J' somme une honnête femme. — Tu veux m'*esbignonner* mon *personnier.* — T'en as menti! — Prends garde que je te baille une *giroflée à cinq feuilles!* — Ose donc, j' te battrai comme plâtre! — Quien! — Vlan! — Paffe! — Et les bonnets de voler, les chevelures de flotter au vent, les coups de p'euvoir. Les hommes s'en mêlaient, le guet accourait, se frayait un passage à coups de crosse, s'emparait des perturbateurs, *gantait* avec des cordes les plus récalcitrants; et, la tranquillité étant rétablie, les contredanses recommençaient.

Les Porcherons n'étaient pas l'unique rendez-vous des buveurs. Au midi, les guinguettes de la Maison-Blanche, de la Glacière, de Montrouge, de la Chaussée-du-Maine, de Vaugirard, attiraient un nombreux concours; celles de Grenelle et de la Nouvelle-France, au faubourg Poissonnière, avaient la pratique des militaires. Les amateurs de matelotes et de fritures allaient à Bercy, à la Rapée, au gros caillou; mais les taverniers des Porcherons n'avaient pas de rivaux plus puissants que ceux de la Courtille.

Vers 1760, Jean Ramponeau florissait à la Courtille. « L'année 1760, dit Grimm dans sa correspondance, est marquée dans les fastes des badauds en Parisis, par la réputation soudaine et éclatante de Ramponeau. » Plus tard, ce débitant vint s'établir aux Porcherons, en face de la barrière Blanche. Son enseigne le représentait à califourchon sur un tonneau, et son cabaret était un caveau orné d'une treille peinte. Il avait triomphé de tous ses concurrents par son humeur joviale, ses saillies, et surtout par le parti qu'il avait adopté de vendre le vin trois sous et demi la pinte au lieu de six sous. Sa réputation était telle, qu'on avait fait de son nom le verbe *ramponer* (boire outre mesure), et que Gaudon, montreur de marionnettes, lui proposa douze francs par jour, à la condition de paraître pendant trois mois sur son théâtre. « Les jansénistes firent un scrupule à Ramponeau de se produire sur la scène; ils lui dirent que Tertullien avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas prostituer sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut. La conscience de Ramponeau fut alarmée; il avait touché de l'argent, il ne voulut pas le rendre, de peur de se damner. Il y eut procès. » Voltaire, auquel j'emprunte la précédente citation, fit paraître à ce propos

une facétie intitulée : *Plaidoyer de Ramponeau, prononcé par lui-même devant ses juges.* Après avoir entendu maître Élie de Beaumont, demandeur, et maître Coqueley de Chaussepierre, défendeur, la cour renvoya des fins de la plainte l'illustre cabaretier, plus glorieux et plus populaire que jamais. On ne s'entretint que de lui ; on fit queue pour le voir ; on porta des chapeaux à la Ramponeau, des robes à la Ramponeau ; comme dit une chanson de 1760, *tout était à la grecque ou à la Ramponeau.*

— La tradition, interrompis-je, associe au nom de cet homme celui de la mère Radis. — Vous voulez dire Radig ; elle lui est postérieure, et tenait encore en 1826 son cabaret à la Villette, à l'enseigne de la *Providence ;* une vaste salle, dite le *Pavillon de Flore*, un *pseudo*-jardin, garni de tables, composaient son établissement. Vingt pièces de vin étaient rangées au fond du jardin, et la reine du logis, siégeant entre deux tonneaux, sous un dais de vieilles tapisseries, riait avec les pratiques, distribuait des quolibets et des bourrades, se levait, courait çà et là, et remplissait elle-même les pots que lui apportaient les buveurs.

« Certes, ni cette femme ni Ramponeau ne méritaient la célébrité ; mais vous savez que les Parisiens sont une race moutonnière, et tous à la file couraient aux guinguettes. Les oisifs blasés n'étaient pas fâchés de s'encanailler un moment, et de voir de près le peuple, la foule laborieuse et grossière, dont ils avaient vaguement entendu parler. Ils allaient aux Porcherons ou à la Courtille comme on va à un voyage de découvertes, au risque de s'entendre appeler *farauds, échappés de Bicêtre, marionnettes du pilori, huissiers du diable, restants de la bande à Cartouche, mines de polichinelle*, etc. Selon Dulaure, « des grands seigneurs de la cour, des princes même visitèrent Ramponeau. » Voltaire dit aussi : « Des princes même visitèrent Ramponeau. » On raconte qu'un lord anglais, qui avait épousé une jolie ouvrière, eut la curiosité d'aller à la Courtille :

A la Courtille z'un jour de fête,
Nos nouveaux mariés s'en vont tête à tête,
Dans un cabriolet ben beau,
Afin d' voir c' fameux Ramponeau,

Au milieu de la foule, la jeune fille reconnut son frère, et il s'ensuivit une scène tragi-comique

Qui doit apprendre à ben des filles,
Qui vont chez Ramponeau fair' les gentilles,
A n' pas mépriser les p'tites gens,
D' peur d'y rencontrer d' leux parents.

« Cette chanson n'est-elle pas de Vadé ?

— Elle ne se trouve pas dans le recueil de ses œuvres, qui contiennent

plusieurs passages relatifs aux guinguettes, et attestent chez cet auteur une connaissance pratique des mœurs populaires :

Voir Paris sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille,
Sans fréquenter les Porcherons,
Le rendez-vous des bons lurons,
C'est voir Rome sans voir le pape.
Aussi, ceux à qui rien n'échappe,
Quittent souvent le Luxembourg
Pour jouir, dans quelque faubourg,
Du spectacle de la guinguette.
Courtille, Porcherons, Villette,
C'est chez vous que, puisant ces vers,
Je trouve des tableaux divers;
Tableaux vivants où la nature
Peint le grossier en miniature :
C'est là que plus d'un Apollon,
Martyrisant le violon,
Jure tout haut sur une corde;
Et, d'accord avec la discorde,
Seconde les rauques gosiers
Des farauds de tous les quartiers.

Je vous ai peint les Porcherons dans leur splendeur; vous allez en voir la décadence. De 1771 à 1773, des changements notables s'opérèrent dans le quartier. On perça les rues d'Artois et de Provence; on améliora l'état de la rue Chante-Reine, que le peuple appelait Chantrelle. Elle continuait la rue des Postes, qui devait son nom aux postes de commis établis par la ferme générale, et toutes deux, dans les plans du dix-septième siècle, sont désignées sous l'humble titre de *ruellettes aux marais des Porcherons*. Ces transformations furent peu nuisibles à la prospérité des cabarets ; mais, en 1784, on commença à élever l'enceinte actuelle de Paris, d'après le projet du fermier-général Lavoisier, qui voulut, dit-on, *mettre Paris dans une cucurbite, dont la caisse des fermes serait le récipient*. En 1786, malgré les réclamations des intéressés, fut construite la partie des murs qui longe la butte Montmartre; et le vin des Porcherons devenant dès lors sujet aux droits d'entrée, les cabaretiers du lieu firent successivement faillite, ou émigrèrent vers les Batignolles. Quelques années plus tard, les Porcherons avaient disparu!

Pour plus amples renseignements sur les guinguettes, consultez les *Recherches sur Paris*, par Jaillot (1773); le *Guide des amateurs à Paris*, par Thierry (1787); le tome premier des *Aventures parisiennes* ; la *Description de Paris*, par Piganiol de la Force (1722); la *Vie publique et privée des Français*, par une société de gens de lettres; l'*Ermite de la Guyane*, par M. Jouy; le *Tableau de Paris*, par Mercier; le huitième vo-

lume de l'*Histoire de Paris* de Dulaure. L'ouvrage intitulé les *Numéros*, dont la troisième édition parut en 1784, vous offrira les lignes suivantes, encore applicables aujourd'hui : « L'artisan de Paris va le dimanche aux Porcherons, à la Courtille, au Galant-Jardinier ou dans quelque guinguette, manger ce qui lui reste du produit de sa semaine. Il s'enivre sans rire, cherche querelle à son compère, bat sa femme en arrivant à la maison, se couche, persuadé qu'il s'est parfaitement bien diverti, retourne le lendemain à son travail, pour recommencer le dimanche suivant, ou le premier jour de fête. »

N'est-ce pas l'histoire de l'ouvrier d'à-présent? Il y a un peu plus d'or sur les lambris, d'instruments dans l'orchestre, de drap fin sur les épaules, d'élégance dans le langage, d'urbanité dans les manières, mais la même corruption au fond des cœurs.

E. de La Bédollierre.

REVUE LITTÉRAIRE.

Histoire des progrès de la civilisation en Europe depuis l'ère chrétienne jusqu'au dix-neuvième siècle, par H. Roux-Ferrand (1). — Commencer est souvent plus facile que finir. La vérité de ce principe se fait surtout apercevoir dans ces ouvrages de longue haleine qui exigent de leur auteur, outre d'immenses moyens d'exécution, une imagination puissante, une volonté forte, une patience infatigable, et une foi vive dans la tâche qu'il s'est imposée. Ces circonstances heureuses, ces qualités rares, il a été donné à M. Roux-Ferrand de les mettre à profit, d'en jouir et de nous en faire jouir nous-mêmes : son *Histoire des progrès de la civilisation en Europe* est aujourd'hui terminée, et cette grande production, apparue dans un temps où l'esprit est une monnaie courante, mais où il ne circule guère qu'en petites espèces, cette grande production sera pour son auteur un titre honorable, comme il sera un livre utile pour quiconque veut apprendre et se souvenir.

Une histoire ainsi écrite est, selon nous, le complément obligé de toutes les autres. Que doit vouloir, en effet, l'homme de sens qui interroge les siècles écoulés? Est-ce de recueillir et déposer dans sa mémoire des faits curieux peut-être, mais qui n'ont aucune signification dans l'avenir? Est-ce de savoir qu'à telle époque régnait un prince qui a livré tant de batailles et remporté tant de victoires ? Non, assurément : considérée de ce point de vue, l'histoire ne mériterait pas d'occuper dans notre éducation une place si éminente. Voltaire ne

(1) Sixième et dernier volume. — Chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, et chez Paulin, rue de Seine.

disait pas sans raison que l'homme qui saurait par cœur toutes les dates de nos annales serait nécessairement un sot ; car dans ce travail en quelque sorte grossier, dans ce labeur qui se prend à la superficie du passé, l'intelligence ne voit rien qui soit digne d'exercer ses nobles facultés, elle ne puise aucun aliment substantiel propre à réparer et accroître ses forces.

Ce que doit chercher un esprit judicieux dans l'étude de l'histoire, c'est la connaissance des faits moraux dont les faits physiques ne sont que la manifestation matérielle et visible ; c'est de découvrir avec certitude parmi ces faits ceux qui représentent des principes, et ceux en plus grand nombre qui en contiennent les conséquences. Puis, c'est de trouver, par leur rapprochement, par leur comparaison, par la manière dont ils se sont succédé dans les divers âges et chez les différents peuples, quelle est la loi qui préside aux transformations successives de l'humanité : c'est, en un mot, de faire du passé comme un miroir magique où se reflète l'avenir.

Or, pour atteindre ce but, quoi de plus propre qu'une histoire de la civilisation, c'est-à-dire de l'homme pris sous toutes ses faces, dans sa vie publique et privée, dans les grands événements séculaires et les actes de chaque jour, dans ses lois et dans ses mœurs, ses coutumes écrites et ses usages traditionnels ? Et quand l'examen porte sur une période de dix-huit siècles, sur une contrée aussi vaste que l'Europe, n'est il pas vrai qu'il se présente avec un caractère qui inspire la confiance, lorsque d'ailleurs l'écrivain porte en lui-même et a su donner à son livre les qualités qui la commandent.

Hé bien! parmi toutes celles qui distinguent M. Roux-Ferrand et son œuvre, nous signalerons en premier ordre la loyauté. Certes, si cet auteur n'eût voulu que frapper vivement l'attention publique, et conquérir une de ces renommées brillantes, qui marchent entourées de rayons au milieu de leurs contemporains, puis vont s'éteindre à jamais dans la postérité, il aurait pu, comme tant d'autres, *inventer* quelque ingénieux système, *créer* quelque magnifique synthèse, et ensuite se reposer dans sa gloire.... Mais à quoi eût alors servi son livre ? A augmenter le nombre déjà trop considérable des idées fausses et des fictions dangereuses.

M. Roux-Ferrand a donc agi d'une façon absolument contraire. Il a commencé par une recherche scrupuleuse des faits, puis il s'est enquis des jugements qu'en ont portés tous ceux pour qui l'histoire européenne fut une occupation rationnelle et approfondie Ce qu'il a lu ainsi est prodigieux, et il lui a fallu un admirable sang-froid, un coup-d'œil bien sûr, pour ne pas s'égarer dans ce labyrinthe de livres, de croyances, de sentiments si multiples et si opposés. Ce double travail d'assimilation achevé, il a fait appel à ses facultés logiques, il a mis en scène sa personnalité, il s'est pris à juger les jugeurs, il a scruté leurs assertions, il a pesé pièce à pièce leurs raisonnements, et enfin, avec le secours d'un sage éclectisme, il a enfanté son œuvre.

Ce que je viens de dire des opérations successives auxquelles a recouru M. Roux-Ferrand, vous le sentirez, vous le verrez, si je puis ainsi parler, en lisant son livre. La marche suivie par l'auteur s'y trouve écrite à chaque page,

et peut-être à son insu. Aussi, n'est-ce pas un des moindres mérites de cet ouvrage, que non seulement on y apprend l'histoire, mais encore la manière d'étudier l'histoire, chose plus importante et plus difficile que beaucoup ne le pensent. M. Roux-Ferrand nous indique toutes les sources auxquelles il a puisé ; bien plus, dans des notes très-nombreuses et très-étendues, rejetées à la fin du volume, il expose à nos regards ses autorités, il nous livre les pièces du procès, et nous invite à devenir juges à notre tour. On comprend combien une pareille méthode exige de conscience dans l'écrivain, et quels grands avantages elle offre au lecteur.

Si du fond nous passons à la forme, il nous faudra, en rapporteur impartial, mêler quelques critiques à nos éloges. Il nous semble qu'en plusieurs endroits M. Roux-Ferrand a conservé une allure un peu trop didactique : on croit alors entendre le discours d'un professeur, plutôt qu'on ne croit lire la composition d'un écrivain. Puis, çà et là, il se complaît dans certains détails sur lesquels le narrateur pouvait glisser, tandis qu'ailleurs il effleure à peine des événements sur lesquels l'historien de la civilisation devait s'appesantir.

Mais, ces réserves faites, nous applaudirons à la clarté de sa phrase, à l'harmonie de sa période, au choix de ses expressions, à la justesse de ses images, au coloris de son style; à l'heureux enchaînement de ses pensées, qui permet de les saisir sans peine et de les retenir avec aisance. Ajoutons qu'il sait passer habilement du grave au doux, du plaisant au sévère, et que s'il instruit toujours il amuse souvent.

Justifions nos éloges par quelques citations propres à faire juger de la variété de tons et du talent d'analyse qu'on retrouve si fréquemment dans l'*Histoire des progrès de la civilisation*.

Après un résumé scintillant et rapide de la première moitié du règne de Louis XIV, l'auteur arrive à la révocation de l'édit de Nantes et à la paix de Riswick.

« La France exténuée par tant de guerres, par la magnificence de son souverain et par d'innombrables constructions, dit-il, se vit tout à coup en possession de l'Espagne, que le vieux Charles II laissa au petit-fils de Louis XIV. Un pareil coup de fortune étourdit le monarque, ranima son orgueil, et suscita de nouvelles guerres à la France. L'Europe, alarmée de cet accroissement de puissance, se ligua de nouveau contre lui, et cette fois, la lutte ne fut plus à l'avantage des Français. Eugène et Marlborough les battirent en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Italie ; les ennemis pénétraient à Turin, à Toulon, en Espagne. Louis fut obligé de demander la paix, et on la lui imposa trop dure pour son orgueil. La guerre continua, toujours malheureuse pour nos armes. Après la défaite de Villars à Malplaquet, le roi demanda encore la paix et ne fut pas écouté. Cette nouvelle humiliation donna aux armées le courage du désespoir. Si je ne puis obtenir une paix équitable, dit alors Louis XIV, je me mettrai à la tête de ma brave noblesse, et j'irai m'ensevelir sous les débris de mon trône. — Quelques succès changèrent un peu la face des affaires, et la victoire revint sous nos drapeaux à la grande et fameuse bataille de Denain, où Villars, en sauvant la mo-

narchie, associa son nom à ceux des premiers capitaines de ce siècle. La paix fut signée alors, mais non plus telle qu'on voulait la faire subir à Louis ; elle fut glorieuse et plus utile à la France que celle de Riswick, qui suivait tant de succès.

« La joie du monarque victorieux était bien troublée alors par la mort de plusieurs membres de sa famille, et surtout par celle du vertueux élève de Fénélon, de ce duc de Bourgogne qui promettait un grand roi à la France. Elle était troublée aussi par de justes plaintes d'un peuple sacrifié depuis si longtemps à l'ambition et à la vanité de son souverain. Les impôts étaient excessifs et ne pouvaient être diminués ; la cour même se plaignait. Le confesseur Letellier et madame de Maintenon étaient seuls contents du roi, dont l'esprit s'affaiblissait de jour en jour. Enfin, ce monarque qui, pendant quarante ans, fatigua l'Europe de ses armes, qui éblouit la France de son éclat, mourut seul, abandonné à la pitié des domestiques et à la grossière joie de la populace, qui insulta à son cercueil.... »

Ailleurs, M. Roux-Ferrand peint avec plus d'éclat et de vivacité encore les péripéties du grand drame qui commença à l'assemblée des états-généraux et finit à la captivité de Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène.

« On s'était accoutumé à ne voir en France que les nobles, le clergé et un vil peuple habitué à souffrir et à payer. Le peuple, cette fois, sentit ses droits, et déclara que si les deux corps privilégiés refusaient de se joindre à lui, il pouvait seul représenter la nation.

« Ici commence cette série d'événements sublimes ou épouvantables, dont le dernier résultat a été la liberté et la charte.

« La France vit Paris abattre cette Bastille, odieux monument de tyrannie ; elle vit l'élite de la nation, d'abord victorieuse, périr victime de sa générosité, et le plus vertueux des rois payer de sa tête sa faiblesse et son indécision ; l'Europe entière repoussée par nos soldats inexpérimentés, mais que l'amour de la patrie rendait invincibles ; la France, couverte d'échafauds, gouvernée par des monstres altérés de sang !

« Cette longue tourmente révolutionnaire enfanta un homme prodigieux : il releva d'une main audacieuse la couronne royale, restée au pied d'un échafaud ; il traîna à sa suite nos vaillantes armées, qui, abusées par les prestiges de sa gloire, firent pour leur chef la conquête du monde. Pie VII délia les Français de leur antique fidélité aux Bourbons ; il légitima l'illégitimité. L'enfant de la république devint un faiseur de rois, qui, tous, n'étaient pas dignes de régner, et qui, plus tard, aidèrent à sa perte.

« Les victoires d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, succédèrent aux victoires d'Italie et amenèrent la paix.

« Au milieu de ses conquêtes, Napoléon élevait des monuments, ouvrait des routes, creusait des canaux ; les arts étaient protégés, le commerce prospérait ; la France était le premier état du monde, mais elle attendait en vain sa liberté.

« Des projets trop vastes, des fautes politiques, des crimes, firent, en quatre ans, du plus puissant empire du globe un pays conquis ; le Louvre devint un

camp de Cosaques, et le *divin* Napoléon, que vingt nations adoraient, dont vingt potentats attendaient les ordres souverains, fut exilé à l'île d'Elbe par la Sainte-Alliance ; les rois punirent leur tyran.

« Un an n'était pas écoulé, et Napoléon débarquait à Fréjus avec quelques soldats; il arrive à Lyon avec une armée; il entre à Paris aux acclamations d'un peuple immense. Un nouveau coup de foudre l'atteint à Waterloo. Il tombe pour la seconde fois, et les Anglais, au mépris de l'hospitalité qu'il leur demandait, lui donnent pour retraite un rocher désert !... »

Limité par l'espace, il faut nous hâter de finir ce compte-rendu. Pour bien faire apprécier l'œuvre remarquable de M. Roux-Ferrand, les nobles sentiments qui l'ont dirigé, le but utile auquel il aspire, nous ne pouvons rien de mieux que de reproduire les paroles par lui adressées à son lecteur, en arrivant au terme de sa longue et pénible carrière.

« Convaincu de cette grande idée que le Christ a régénéré l'humanité, qui marche depuis son ère dans une voie toute nouvelle, notre ambition, dit-il, était de le prouver, non par des raisonnements plus ou moins spécieux, mais par des faits. Nous avons pour cela suivi pas à pas la civilisation européenne, et essayé de retracer ses progrès dans les sciences, les arts, les lettres, la législation et les mœurs des peuples, depuis cette régénération jusqu'à nos jours. Dix-huit siècles se sont déroulés devant nous, laissant chacun une leçon, un enseignement nouveau, car aucune épreuve n'a été épargnée aux peuples dans cette longue éducation qui les a laissés et plus éclairés et meilleurs; riches surtout d'expérience, de spiritualisme, de religion, d'une religion mieux comprise, mieux appréciée, mieux suivie. .

« Nous avons voulu être historien fidèle et sans passion de cette grande phase de l'humanité ; nous avons voulu, par cette vue rétrospective, contribuer autant qu'il était en nous à accélérer ses progrès. Nos efforts ont-ils porté quelques fruits? C'est notre espoir, car c'était notre seul désir, lorsqu'en commençant notre œuvre nous disions avec Condorcet : S'il existe une science de prévoir les progrès de l'esprit humain, de les diriger, de les accélérer, l'histoire de ceux qu'elle a faits en doit être la base première. » D.

L'*Oasis* par Georges d'Alcy, le *Nyctalope* par Marie Cournier. Avant tout, les poëtes prétendent imprimer à leurs œuvres un cachet d'originalité. C'est ainsi que dans ces derniers temps quelques-uns d'entr'eux en sont revenus aux pastiches de l'antiquité, à Diane chasseresse, à Apollon et autres dieux oubliés, dont les attributs poudreux gisent au plus profond des magasins de l'Académie royale de musique. Au premier aspect, cela pouvait avoir l'air d'une innovation, mais pour peu qu'on voulût se reporter de quelques années en arrière, cette innovation prenait tout le caractère d'une vieillerie.

Ces quelques mots de critique nous mettent à l'aise et nous pouvons d'ailleurs adresser des éloges à M. Georges d'Alcy pour son volume de poésie intitulé l'*Oasis*. Nous aimons avant tout la poésie vraie qui part du cœur et va au cœur, les émotions que chacun de nous sent passer vagues et flottantes dans

son âme et que le poëte arrête et précise; mais nous devons avouer que l'imitation de l'antiquité telle que l'a faite M. Georges d'Alcy a un certain charme pour nous. Il a revécu cette vie, il s'est pénétré surtout du parfum de la poésie d'Horace et dans son amour fervent il a rendu à ce passé, de la jeunesse et de la fraîcheur. Nous préférons toutefois toute la partie personnelle du volume, — ce serait un système chez nous si ce n'était pas une inclination de l'âme — nous préférons les élégies, *le monastère de Saint-Just*, *l'asile du poëte, le cimetière de C****. Il y règne une douce mélancolie, une grâce touchante.

Est-il rien de plus charmant que ce passage de la poésie *les Souvenirs* et quand nous aurons cité ces vers, cela ne vaudra-t-il pas les plus longs éloges ?

C'était le jour des rois, un jour de grande fête!
La gaîté vive et franche éveillait chaque tête;
Le vent soufflait; ses bruits, qui nous faisaient frémir,
Tiraient même des murs une voix pour gémir,
Et nous faisaient soudain, ô frayeur du jeune âge!
Vers l'âtre rayonnant nous presser davantage.
Nos têtes s'agitaient, nous nous contions tout bas
Mille riens importants que l'homme n'entend pas,
De ces riens que l'enfant peut seul comprendre et dire,
Qui le font, tour à tour, ou penser, ou sourire.
— Je ne sais si l'éclat rouge, sombre, douteux,
Du feu qui vacillait au foyer ténébreux
Fit doucement tourner la joie en rêveries,
Et tomber en leurs cours nos folles causeries,
Mais nous nous tûmes tous, et nos fronts inclinés
A leurs réflexions s'étaient abandonnés;
Nous songions, — car l'enfant, l'ange à la tête blonde,
Selon sa fantaisie aime à créer un monde,
Se plait à le peupler de héros de son choix.
D'hommes au vaste nom, de gigantesques rois,
Que quelques souvenirs d'histoire populaire
Laissent dans son esprit comme le grain sur l'aire.

— Il y a de l'inexpérience encore dans le volume de vers de M. Marie Cournier, le *Nyctalope*; quelquefois la forme est molle, les contours du dessin ne sont pas assez arrêtés; l'énergie n'est pas encore venue, et partant, l'originalité, mais ce volume promet pourtant un poëte de plus, un vrai poëte. Il promet disons-nous, et vraiment c'est trop de sévérité; nombre de pièces de vers de ce recueil accusent déjà un talent mûri qui connaît toutes les finesses de la forme et qui a l'inspiration. Ces poésies n'ont pas toutes la même date à coup sûr. Les unes touchent encore à l'adolescence, ce temps des réminiscences des images vulgaires; on pourrait dire pour celles-ci, au jeune poëte, que les idées y sont *revêtues de plumes de différents oiseaux*, comme le dit Horace à Pison. Mais à côté de ces ressouvenirs, de vraie et loyale poésie, de la souplesse dans le vers, une libre et franche allure, beaucoup d'espoir et plus que de l'espoir, de belles inspirations dites en beaux vers! Qu'on nous permette de citer à l'appui de nos éloges le commencement de cette poésie : *La vie est un drame*.

Oui, l'univers entier est un vaste théâtre
Où tout vit et se meut sous une volonté...
Divine volonté que rien ne peut abattre,
Devant qui tout s'incline avec humilité.

La scène, c'est la terre, et la salle, l'espace ;
Le lustre est le soleil, qui brille radieux ;
Tout homme est un acteur qui meurt et se remplace ;
La vie humaine, un drame, et le seul auteur, — Dieu!

. . . .

Et ces vers à propos d'un des personnages du grand drame :

— Et puis l'Étudiant, rêveur humanitaire,
Voulant ressusciter la classique vertu,
Enfantant des projets pour gouverner la terre. —
Philosophe profond — burlesquement vêtu.

A peine pense-t-il, — il croit déjà qu'il doute ;
A peine éprouve-t-il, il ne croit plus sentir;
A peine a-t-il grandi, — déjà son dos se voûte ;
A peine a-t-il vécu, qu'il s'apprête à mourir!

Paquerettes, par M. Prosper Mestre-Huc [1]. — Sous le titre gracieux et printanier de *Paquerettes*, M. Presper Mestre-Huc (Scévole Bée), vient de publier un recueil de poésies composé en grande partie de romances et ballades traduites de la langue d'oc et de l'idiome vulgaire du Bas Quercy. L'auteur, néanmoins ne s'est pas contenté de nous initier aux mœurs du temps passé, en reproduisant les chants des trouvères et des ménestrels, il nous a donné aussi quelques autres pièces de vers de son propre fonds, parmi lesquelles nous avons distingué un poëme intitulé *Duranti*, qui a obtenu la première mention honorable au concours de la société archéologique de Béziers, et une ode, *Charles Martel*, couronnée par l'Académie des jeux floraux.

Nous citons des fragments de cette ode :

.... L'infidèle!.. A ce nom, tressaille au loin la plage...
Au sommet du coteau, dans la plaine poudreuse,
De la Vienne à la Loire et de l'Indre à la Creuse,
    Partout jaillit un large éclair...
D'une moisson de dards la terre hérissée,
Mugit sous le poids lourd de la foule pressée...

Arabes et chrétiens, appuyés sur la lance,
De leurs deux camps rivaux s'observent en silence.
    Charles commande et dit : *Allons!*
Les chants guerriers, l'appel des cors et des trompettes
Se mêlent, et, pareils aux clameurs des tempêtes,
    Grondent de vallons en vallons...

Excitant du regard son armée intrépide,
De ses leudes suivi, d'un essor plus rapide,
    Le héros s'est précipité...

[1] Hippolyte Souverain, éditeur.

Mais quels concerts divins résonnent sous la tente?
Quels vieillards chargés d'ans, d'une voix éclatante,
Célèbrent en chœur l'Éternel?
Les évêques gaulois, du sein de la poussière
Ont relevé leurs fronts courbés par la prière;
Leurs bras se dressent vers le ciel.
Tel jadis au désert le prophète sublime,
Moïse, de l'Horeb pressant la vaste cime,
Invoquait le Dieu d'Israël.

O merveille! suivant leur lumineuse route,
Des chars aux jantes d'or, sur la céleste voûte
Roulent les essieux diaprés..
Les Esprits immortels, les Trônes, les Archanges,
Les Séraphins brûlants resserrent leurs phalanges;
Michel guide ces corps sacrés..
Le Labarum vainqueur resplendit dans l'espace...
Et le doigt invisible en traits de feu retrace:
Par la croix vous triompherez.

Abdérame vaincu laisse échapper l'épée;
Il tombe! De son sang la verdure est trempée;
Du Maure s'éteint le renom.
Comme un marteau de fer qui remonte et s'abaisse,
De l'aube jusqu'au soir Charles frappe sans cesse,
A l'ombre de son gonfanon.
Quand trois cent mille morts eurent jonché la plaine,
Le héros étonné voulut reprendre haleine...
Charles Martel était son nom!

On prétend qu'incliné sur un cheval numide,
Tel qu'autrefois, vêtu de l'antique chlamyde,
Un guerrier vint à son secours.
Secouant dans son vol sa croupe échevelée,
Sous l'éperon, au chaud de la rude mêlée,
Le coursier avançait toujours;
Et l'armée éperdue, aux éclairs de sa lame,
A son manteau flottant, à son front ceint de flammes,
Reconnut saint Martin de Tours.

Fils des Gaules, c'est bien! Il rentre en ses rivages
Ce peuple, fleuve immense; expiant ses ravages,
Du Dieu fort il subit la loi...
Des sommets où Pélage a traîné ses alarmes,
S'échappent tout à coup de longs cliquetis d'armes;
L'Afrique jette un cri d'effroi;
Et ce cri, répété de vallée en abyme,
Annonce aux murs lointains de Tyr et de Solyme,
Les Francs, aïeux de Godefroi.

Comme on en peut juger par cet extrait, l'auteur de Charles Martel se distingue surtout par des qualités précieuses: il a de la chaleur, du mouvement; son expression est riche, poétique colorée. Aussi, avons-nous été fort étonnés de voir que le poëte, trop peu confiant dans son mérite, ait cru devoir faire précéder plusieurs de ses poésies des éloges, mérités du reste, que l'Académie des jeux floraux et les

gazettes méridionales lui ont décernés. Nous regrettons que l'auteur les ait rapportés dans son livre, car il nous a privé ainsi du plaisir que nous eussions eu à le louer. Nous eussions certes préféré pouvoir découvrir et signaler nous-mêmes les beautés que renferment les poésies de M. Mestre-Huc.

Charles I, tableau de M. Paul De la Roche, gravé par M. Achille Martinet[1]. — Une des plus désolantes scènes de l'histoire d'Angleterre est celle où Charles I fut insulté par les soldats de Cromwell. Sans pitié pour des infortunes que peut-être ils ne comprenaient pas eux-mêmes, des soldats avinés, le verre en main, la pipe à la bouche, la tête couverte, se livrèrent à tous les délires de l'orgie, devant cette douce et respectable figure du royal prisonnier. Charles I n'avait pour eux que des regards d'indifférence. Du haut de sa dignité, il les voyait agir sans manifester un autre sentiment que celui du dédain. C'était là son triomphe. Charles I courroucé, l'œil en feu, les traits renversés, nous semblerait lutter avec les insolents. Charles I, pâle, calme, froid, accepte les humiliations et les annulle par la grandeur de son caractère.

Qu'on juge donc si un pareil sujet prêtait à la peinture! si tous les personnages de la scène n'ont pas chacun leur rôle à jouer! si le contraste de l'injure brutale avec la résignation digne ne constitue pas un ensemble vraiment admirable! M. Paul de la Roche comprit tout le saisissant, tout le grandiose de cette page historique. Il composa son tableau en n'oubliant pas que la tête de Charles I devait être le point de mire vers lequel se dirigeraient tous les regards. Aussi, l'a-t-il traitée avec soin, laissant percer sur les traits distingués du monarque une certaine expression de dédain qui les caractérise. L'important encore, c'était de grouper avec habileté, mais surtout avec naturel, tous ces hommes dont la bouche ne laisse échapper que paroles grossières, dont les yeux ont des regards insultants, dont la joie a des éclats horribles, et pour le roi-martyr, et pour son fidèle serviteur, qui contemple avec une rage concentrée cette scène odieuse.

Le peintre n'est pas resté au-dessous de la situation. Le graveur n'est pas resté au-dessous du peintre.

M. Achille Martinet, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler dans cette Revue, est un artiste habile, consciencieux et intelligent. Rompu aux études sérieuses, habitué à reproduire les œuvres des plus grands maîtres, ayant tour à tour copié Raphaël, Pérugin et Rembrandt, il a acquis une perfection de dessin bien rare aujourd'hui. M. Paul de la Roche ne pouvait choisir, nous le croyons, un meilleur traducteur, pour rendre une composition comme celle de Charles I. Avec quel sentiment il fallait graver ces têtes, réduites aux proportions d'une estampe, et exprimant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, des caractères différents! Comment laisser au sujet la puissance de l'ensemble et des détails! Avec quel discernement il fallait sacrifier telle partie moins impor-

[1] Chez MM. Goupil et Vibert, éditeurs, boulevard Montmartre, 15.

tante à toute autre dominant le sujet! M. Martinet a parfaitement triomphé de toutes les difficultés.

Les principes classiques de la gravure en taille-douce, il les a conservés, sans toutefois tomber dans le défaut de la dureté des tailles; et comme il était difficile de bien indiquer les divers plans d'une composition où les personnages sont généralement dans l'ombre, il s'en est acquitté au moyen des travaux mêmes de sa planche. Il a eu soin d'ouvrir ou de resserrer les tailles, selon le rapprochement des plans ou les reflets de la lumière. Il a fait suivre à son burin toutes les sinuosités des formes et tous les plis des étoffes. Il n'a rien sacrifié à l'ensemble pour les détails, ni rien aux détails pour l'ensemble. L'harmonie qui existait dans le tableau existe aussi dans la gravure, et c'est sur ce point qu'il faut s'appesantir.

La variété des travaux est si nécessaire à la perfection d'une œuvre d'art, que sans elle on pourrait à peine éviter la monotonie, quelque habile que soit le pinceau ou le burin, quelque supériorité qu'ait le peintre ou le graveur. Le *Charles I* de M. Martinet possède cette qualité indispensable. Les chairs sont d'un travail doux ou ferme, d'après le caractère de chaque personnage. La tête et les mains de Charles I, par exemple, sont tout autres que celles du soldat qui tient le verre en main. Le velours, la soie, les tapisseries se distinguent aisément. Tous les accessoires enfin sont traités avec autant de conscience que les choses principales.

Charles I est une gravure telle qu'il en paraît rarement à notre époque, où les œuvres d'art, comme les créations littéraires, ne sont plus appréciées que par les intelligences d'élite. M. Achille Martinet appartient à cette classe d'artistes qui se plaisent à élargir le domaine de l'art au lieu de le rétrécir, qui se plaisent à lui conserver sa place éminente, et non à l'abaisser aux seules proportions de l'habileté, de la fécondité, du métier en un mot. Voilà pourquoi nous rendons hommage à son talent, et le plaçons au rang de nos premiers graveurs.

Quant à ce qui regarde l'édition du Charles I, en elle-même, nous félicitons MM. Goupil et Vibert, d'avoir fait justice du préjugé qui porte à croire que l'impression de la gravure en taille-douce « n'est bien réussie que chez les Anglais. » Celle du Charles I [1], lui donne un démenti formel, et nos voisins n'ont rien à nous opposer de préférable, on peut même dire d'égal à cette publication.

SIMPLES LETTRES.

Il y a quelques jours, Monsieur, je causais avec un de nos plus illustres compositeurs. Il me disait, ce que je n'eusse pas osé lui dire, que la mesure des opéras en cinq actes dépassait les forces du chanteur et la puissance d'attention du parterre; que l'artiste y fatiguait sa voix; que la sensibilité audi-

[1] Imprimé par Bougeard, rue des Mathurins-St-Jacques, 10.

tive du spectateur s'émoussait avant la fin de la soirée. Bref, en homme qui veut être écouté jusqu'au bout, et qui a le droit de l'être, il s'affligeait le premier d'un travail malheureux qui ne tourne ni au profit du musicien ni de son auditoire. Mais, ajouta-t-il, les choses ne changeront pas de longtemps encore. Nous demanderons des opéras en trois actes, et nous ne pourrons pas les obtenir.

Je sais, lui répondis-je. Le directeur, qui a pour lui l'expérience, a reconnu que l'Opéra ne vit ni de ses abonnements ni de ses loges louées, qu'il vit surtout du public de passage, et c'est en vue de ce public de passage qu'il prépare ses représentations. Le spectateur qui paie est toujours un spectateur pauvre. Il ne se permet donc un plaisir dispendieux qu'à de longs intervalles; mais il lui faut du plaisir dans la proportion de sa dépense. Il veut une soirée pleine, et quelque chose de plus au besoin.

Sans doute reprit le célèbre maëstro, c'est une raison, je dis une des plus spécieuses: mais vous passez à côté de la seule toute-puissante; vous oubliez la prime que donne la direction à M. Scribe. Quoique nous fassions, M. Scribe ne consentira jamais à ne toucher que trois mille francs au lieu de cinq, pour le seul déplacement du manuscrit. Prenez-vous y de toutes les manières, M. Scribe en reviendra inévitablement à ses cinq actes. Je suppose encore que vous l'ayez cru persuadé un moment, et qu'il ait l'air de rêver à un canevas de moindre étoffe; tenez, voici déjà mille difficultés qui se présentent. Le sujet se refuse à la coupe de trois actes. Il faudra se résoudre à en faire quatre, mais quatre petits. Vous ne voulez pas contester plus longtemps; vous vous résignez aux quatre petits actes. Attendez; M. Scribe n'a pas épuisé ses derniers arguments. Quatre actes; une coupe détestable, qui ne réussit jamais au théâtre. Cinq, allons, va pour cinq. Cinq ou quatre, que vous importe? surtout si votre partition demeure telle que vous l'avez écrite. Au moins aurez-vous fait un opéra qui occupera largement la soirée, et votre cinquième acte sera un acte de ballet.

Eh bien! monsieur, cette même prime contre laquelle se révolte en vain le compositeur, aura aussi sur les succès de M. Scribe une influence funeste. Elle l'éblouit de loin, elle l'attire par des charmes irrésistibles; de quelque côté qu'il se tourne, il a toujours devant les yeux cette adorable perspective; mais, semblable à l'astrologue de la fable, tandis qu'il chemine, perdu dans la contemplation de cette merveilleuse voie lactée, astres ou piastres, il rencontre sous ses pieds la pierre d'achoppement, et trouve, sans le vouloir, la vérité au fond du puits.

C'est là ce qui vient de lui arriver cette semaine. La Comédie-Française a donné le *Fils de Cromwell*, et le public a légèrement sifflé, je ne dirai pas cette nouvelle pièce, mais ce nouveau prétexte de la prime ordinaire. Imaginez une comédie, cela s'appelle une comédie, dans laquelle le sujet manque, et qu'il n'en a pas moins fallu diviser en cinq portions, par la grande raison de la prime. Il y avait là tout au plus un joli acte pour le Théâtre-Français, mettons à la rigueur trois jolis actes pour un opéra-comique.

Cromwell vient de mourir. La nouvelle de ce coup inattendu va chercher

Richard, son fils, dans la retraite où il vit ignoré, et où il aime secrètement une de ses jolies voisines. Le parti de son père le porte malgré lui au protectorat. Encore n'accepte-t-il que parce qu'on l'a trompé, parce que miss Hélène, à l'instigation de Lambert, lui laisse croire qu'elle ne l'aime pas, afin de ne le pas détourner de la puissance. Richard protecteur voit les conspirations ourdir leurs réseaux autour de lui. Ses ennemis lui font la guerre. Ses amis le vendent à ses ennemis. Lambert lui-même qui lui semblait le seul désintéressé de tous, ne l'a forcé de s'asseoir sur le trône de son père, que pour n'avoir pas à compter avec le prétendant de retour. Lassé de ces haines et de ces égoïsmes, le pauvre Richard se trouve bien embarrassé de sa haute fortune; heureusement, il apprend tout à coup qu'Hélène l'aimait, qu'elle l'aime encore; cette bonne nouvelle le décide; il abdique, rend le trône à Charles Stuart, et s'en va dans quelque coin de l'Écosse avec sa fiancée, chantant la chanson du *Misanthrope*:

J'aime mieux ma mie,
O gué!
J'aime mieux ma mie.

Il n'y avait qu'une scène un peu touchante qui se présentait dans la pièce, celle où Hélène vient trouver le protecteur, où l'on devine qu'Hélène, en présence de Richard, n'aura pas la force de retenir plus longtemps la vérité; mais c'était une scène à écrire, et M. Scribe n'aime précisément que l'action muette; aussi a-t-il trouvé moyen de passer rapidement à côté; Hélène entre; aussitôt qu'elle aperçoit Richard, elle s'évanouit, cela dispense de parler, et Lambert explique la pantomime.

Un des axiomes de M. Scribe, c'est que le style nuit au succès d'un ouvrage dramatique. Si vous vous complaisez au style, répète-t-il incessamment, vous entrez dans l'analyse de la situation; vous vous étendez, vous développez; vous vous laissez aller à l'amplification. L'analyse, l'amplification, le développement, c'est l'ennui. Disposez votre action avec soin, arrêtez-en le plan à loisir; le plan fait, écrivez au courant de la plume; la pièce sera suffisamment écrite, si les mots expliquent à peu près le sens de l'action.

M. Scribe a au moins le mérite de croire à ses principes; mais il les met si exactement en pratique que le *Fils de Cromwell* est tout simplement un canevas presque nu, avec deux ou trois douzaines de vieilles plaisanteries mises à leur place. Cela semble attendre le collaborateur qui doit prendre la plume, et étendre la bonne chair du style sur ce pauvre squelette médiocrement articulé.

A propos des bons mots que recueille M. Scribe, permis à lui, comme à tout le monde, d'emprunter à autrui l'esprit dont il a besoin; encore serait-il bon, ce me semble, de tenir compte, en pareil cas, de l'ordre chronologique. L'exactitude est la politesse des rois, dit Charles II; c'est deviner de bonne heure l'ingénieuse gracieuseté de Louis XVIII.

Au reste, je vous donne bien ce roi Charles II pour le plus grand vaurien, pour le plus vulgaire mauvais sujet, pour le plus trivial coureur d'aventures que je sache. M. Scribe, qui ne croit à rien, comme il sied aux petits esprits, parce

qu'ils ne sont pas faits à la mesure du grand, M. Scribe aime à prendre les choses par leurs côtés mesquins, et trouve plaisant de faire tomber des nues, au milieu d'un pays dévoué, un prince indigne et malhonnête homme. Cela peut se découvrir un jour ; mais c'est une déception qu'ajourne le mouvement des crises politiques. Le danger, au contraire, a toujours ceci de beau qu'il élève un homme, un prince surtout, au-dessus de lui-même. Un prince persécuté, un prince banni, qui reconquiert ses états avec l'épée, ne saurait être qu'un héros, dût-il se démentir le lendemain de sa victoire.

Firmin, durant les répétitions, avait constamment trouvé ce rôle médiocre. Il l'avait dit, et tout le monde avait voulu lui prouver que le personnage de Charles Stuart portait la fortune de la pièce. L'événement a prouvé à son tour que Firmin ne s'était jamais trompé. Le rôle n'a eu aucun succès. Joué par un acteur moins aimé du public, il n'eût peut-être pas même été écouté jusqu'au bout.

Chose singulière : pas un seul rôle bien dessiné dans une pièce de M. Scribe. Autant de parodies, autant d'imitations médiocres de tout ce que nous avons vu depuis dix ans. Lady Régine calquée sur lady Straffort de la *Popularité*; lord Penruddok sur le commandeur de la *Marquise de Senneterre;* Monck sur le colonel Keller, de *Bertrand et Raton ;* Ephraïm, sur le tavernier puritain de la *Reine d'un jour*. Que citerai-je encore? Le capitaine Lambert, celui là serait peut-être le moins connu, mais s'il ne ressemble à rien, peut-être vaudrait-il mieux encore qu'il ressemblât à quelque chose.

Aussi, faut-il le dire : La pièce a été froidement jouée. Personne n'y est bien à sa place. Beauvallet seul a eu de beaux moments, autant qu'il s'en pouvait trouver dans des situations toujours courtes, et toujours précipitées; mais enfin, c'est faire preuve d'une rare intelligence, pour un acteur d'un talent sévère ; que de prendre la juste mesure d'une sorte de vaudeville. Un peu plus de souplesse dans le geste, une voix un peu plus élevée, par instants, au timbre c'air de la comédie, et le rôle de Richard sera rendu d'une manière tout à fait remarquable. Quand je vous écrivais depuis longtemps que je voudrais voir Beauvallet dans le *Misanthrope!*

En résumé, quel que soit le succès, tout le monde n'en a pas moins mis beaucoup de zèle et beaucoup de talent au service d'un ouvrage dont on désespérait d'avance. Mademoiselle Plessy et Firmin, Provost et Régnier, Guyon et mademoiselle Denain, jugez si la pièce était bien montée. M. Scribe s'en prendra peut-être aux acteurs de la médiocre réussite de sa comédie. Je crois qu'il peut d'abord s'en prendre à lui-même. Mais, ne trouvez-vous pas qu'il est dur pour un nouvel époux, d'entendre les sifflets voltiger autour de son nom, la première fois que ce nom s'expose au juste jugement du public, sous les yeux d'une nouvelle épousée? On dit que M. Scribe avait la mine la plus contrariée du monde, en sortant de l'obscurité de sa loge. Je le croirais sans peine ; mais bah! pourquoi le plaindre, il prendra si aisément sa revanche!

Au surplus, le Théâtre-Français poursuit déjà l'espérance d'un succès plus certain. Vous savez que l'auteur du *Roi s'amuse*, a déjà lu au comité, et qu'il

va lire prochainement aux acteurs une grande trilogie? Oui, Monsieur, cela est vrai. D'ici au vingt-cinq janvier de l'année prochaine, nous verrons apparaître une grandiose épopée, l'épopée des *Burgraves;* un drame à la façon d'Eschyle où les Titans du moyen âge luttent contre un autre Jupiter qui se nomme l'empereur. J'attends et je me prépare à une belle soirée. Hélas! il y a si longtemps que je n'ai entendu de vraie poésie sur la scène! Mais on dit que mademoiselle Maxime sera peut-être chargée d'un des rôles importants de la pièce. Hélas! hélas! que devient toute poésie sous de tels dehors, sous de semblables apparences!

Ed. THIERRY.

Nous serions désolés de priver nos lecteurs de ce sonnet adressé par M. Mollevaut à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Illustre Académie, honneur de la science,
De l'immortalité, vous, Panthéon vivant,
Qui pourrait regarder d'un œil d'insouciance
Votre astre lumineux, toujours à son levant?

Après tant de travaux, fiers de leur conscience,
Il n'est pour vos esprits nul savoir décevant:
Vous avez comme Dieu la longue prescience,
Et je puis l'affirmer dans mon zèle fervent.

Doyen de l'Institut et doyen de la gloire,
J'ai vu le Rhin, la Seine, et le Rhône, et la Loire,
De ma Muse arborer les brillants étendards.

Vous, quand vous saluez les splendeurs de ma rime,
Mon luth dit à l'Envie: « Oui, je brave les dards!
J'ai pour moi la vertu, j'ai contre moi le crime.

MOLLEVAUT.

Paris, 15 novembre 1842.

Le père Jean-Baptiste de Moneglia, secrétaire de la Terre-Sainte, est parti dernièrement de Paris, où il était venu chercher des assurances de protection et de secours pour les malheureux catholiques de Jérusalem. Ce sage religieux d'un esprit cultivé, d'un caractère ferme, a complétement réussi dans sa mission. Il retourne en Palestine par Rome et Constantinople. Il espère que les Franciscains obtiendront la conservation de leurs écoles, et que les schismatiques, sous prétexte de réparer quelques ruines du Saint Tombeau, ne s'attribueront pas la propriété des sanctuaires, appartenant de tout temps aux catholiques.

Les dignes prêtres des missions étrangères, chez lesquels le père Jean-Baptiste a logé pendant plusieurs mois, ont pu apprécier ses vertus, sa piété et sa conversation à la fois spirituelle et grave.

Nous ne pouvons, en même temps, nous dispenser de rapporter un fait qui

honore éminemment un de nos évêques. Le père Jean-Baptiste partait de Civita-Vecchia, à bord du paquebot, lorsqu'il fut aperçu par Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, qui se rendait aussi en France. S. G. demanda au père où il allait, et ce qu'il voulait de nous. Le père le lui expliqua; alors Monseigneur lui adressa ces propres paroles : « Vous êtes le secrétaire de la Terre Sainte; « j'ai visité Jérusalem. Vos religieux m'y ont traité avec une bienveillance que « je ne puis oublier. Ils m'ont donné la croix du Saint Sépulcre, que je me fais « un honneur de porter. Je me charge de tout ce qui peut vous concerner, vous « et votre compagnon, pour le voyage de Paris. Voilà une lettre pour M. le supé-« rieur des Missions. Je paierai tous les frais de votre séjour à Paris, et restez-y « autant de temps que l'exigeront vos importantes affaires. »

Il en a été ainsi. Actuellement, il nous sera permis de dire que c'est un beau et touchant spectacle que celui de cette hospitalité si cordialement donnée à Jérusalem, et si généreusement rendue à Paris.

BULLETIN THÉATRAL.

Théâtre Italien.

Qui a vu *Fanchon la Vielleuse*, a vu la *Grâce de Dieu;* qui a vu la Grâce de Dieu, a vu *Linda di Chamouny*. Voici pour le poëme : occupons-nous seulement de la partition. Critiquer le libretto de *Linda di Chamouny*, ce serait bâtonner le vent. Tout ce qu'on pourra dire ne changera rien aux choses. Les faiseurs italiens se garderont bien d'écouter les journalistes français, il faut donc se contenter de ce qu'ils donnent, d'autant plus que, par bonheur, les compositeurs écrivent de la musique assez excellente, pour faire passer sur la médiocrité des poëmes.

A la première représentation, plusieurs taches avaient nui à la réussite complète de l'ouvrage. Une ouverture des plus médiocres prédisposait mal le spectateur. Le rôle du marquis, un peu trop développé, rendait l'opéra long et parfois monotone. Les représentations suivantes ont réparé le mal.

Quelques mesures seulement précèdent le lever du rideau; à peine y a-t-il une introduction, qui se trouve tout naturellement mêlée avec un chœur invisible. Au troisième acte, des couplets avec chœur, chantés par *Federico Lablache* ont été supprimés. Grâce à ces coupures, *Linda di Chamouny* reste un des plus charmants opéras de M. Donizetti.

Dès le premier acte, madame Persiani (*Linda*) a captivé le public par une délicieuse tyrolienne, délicieusement chantée. C'est un des meilleurs morceaux de l'ouvrage. Un joli duo entre madame Persiani et Mario, duo dont quelques mesures reviennent à chaque acte, est parfaitement bien écrit pour les voix. La ballade de madame Brambilla (*Pierroto*) est touchante. L'air de Lablache est un peu trop haut pour l'admirable chanteur que sa dernière indisposition a

fatigué. Le final est heureux et habilement fait. La seule chose qu'il faille reprocher à cet acte est le duo entre Tamburini et Lablache, une trentième édition diminuée de l'éternel duo des Puritains. Des chœurs très-mélodiques complètent ce premier acte. Au deuxième, qui renferme beaucoup de duos, nous avons remarqué celui entre *Pierroto* et *Linda*, celui entre *Linda* et *Charles* (Mario). Toutefois, le morceau capital est l'air de folie, que madame Persiani chante avec une rare perfection et un dramatique dans lequel elle s'est surpassée. Cet air est d'une simplicité remarquable, comme sont les plus admirables mélodies des grands maîtres. Le public des bouffes est trop froid en face d'une pareille musique. Peut-être, cela tient-il à ce qu'il commence à se lasser des airs de folie. Mais comment se fatiguer, quand c'est madame Persiani qui les chante! Le troisième acte offre en première ligne de beautés, un quintette sans accompagnement, un air ravissant pour Mario, et le duo final qui reçoit toujours les honneurs du *bis*.

Linda di Chamouny est un opéra semi-seria, où toute la partie comique est incolore. Le marquis, sous les traits de M. Federico Lablache ne peut parvenir à dérider la salle, tout émue par les phrases sentimentales de Tamburini, jetées çà et là dans l'ouvrage. La partie dramatique, au contraire, est parfaitement réussie. La *Linda* se place de droit à côté de la *Lucia*. Ce sont deux sœurs qui ne diffèrent entre elles que par leur position sociale, et par le roman de leur vie. Dans *Linda*, comme dans *Lucia*, le compositeur a versé à profusion ces mélodies sympathiques qui vont au cœur, et dont le souvenir remplit l'âme d'une douce mélancolie. On a dit que la partition de la *Linda* n'ajouterait rien à la renommée de M. Donizetti. Je le crois. Mais c'est déjà beaucoup qu'elle ne le compremette pas. Quand on en est arrivé au point où se trouve l'auteur d'*Anna Bolena*, ne pas descendre, c'est monter toujours.

Avec M. Donizetti, les réminiscences abondent. Il faut en accuser la facilité et surtout la promptitude avec laquelle il travaille. Certains passages de *Linda* rappellent le *Barbier de Séville*. Un morceau semble inspiré par les premières phrases du *Stabat* de Pergolèse. Un air de Lablache est évidemment composé sur la grande phrase de Marcel, dans les *Huguenots*, avec accompagnement de trombonnes. Ce sont là sans doute, de petits larcins involontaires.

L'exécution de *Linda di Chamouny* est à peu près irréprochable. Tamburini, qui remplit le rôle d'Antonio, joue en acteur consommé, et est grimé de façon à être méconnaissable. Lablache père a l'onction et la dignité qui conviennent dans son rôle où règne continuellement un sentiment religieux bien indiqué. Mario est charmant sous le costume de Louis XV. Madame Brambilla (Pierroto) possède une méthode excellente, mais sa voix est ingrate, et parfois désagréable. Il est besoin de tout son talent, pour triompher d'un organe tel que le sien. Madame Persiani est au-dessus de tout éloge.

Les chœurs ont bien chanté. L'orchestre, dont la tâche est très importante dans *Linda*, s'en est parfaitement bien acquitté. On a applaudi deux belles décorations de M. Ferri, — la vallée de Chamouni et un salon Louis XV.

Aug. C.

Second Théâtre Français. — Vaudeville. — Variétés. — Palais-Royal.

En dépit de tous les mauvais présages, de tous les mauvais vouloirs, le second Théâtre Français attire la foule. Il est vrai que sa troupe compte déjà d'éminents acteurs, et que l'activité inouïe qui règne à ce théâtre, éperonne sans cesse la curiosité du public.

Les reprises de l'ancien répertoire, marchent de front avec les représentations nouvelles. Un jour c'est *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, un autre jour, *le Bourgeois grand Seigneur; Phèdre* et *Andromaque* cèdent la place aux *Deux Impératrices; l'Aventure Suédoise*, suit de près la *Gageure imprévue*; qu'une pièce ne réussisse pas, oh! le vide est bientôt comblé; le critique qui prépare un article amer sur une chute, songe à peine à le publier, qu'un succès vient tout à coup émousser la dernière épigramme de son feuilleton et la remplacer par un éloge.

Parlons d'abord de l'ancien répertoire. Dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, a débuté une jeune actrice, dont le remarquable talent nous était déjà connu. On l'a vue l'année dernière à la Comédie-Française où elle a eu le malheur de n'être pas médiocre. Si madame Valérie Mira eût été aussi habile dans la science des coulisses qu'elle est habile comédienne, elle eût voilé le charme de sa voix, donné de l'expression à son sourire, de la gaucherie à son maintien, caché toute sa grâce enfin, et elle eût été admise, n'en doutez pas, car elle n'eût alarmé aucune jalousie. Madame Valérie a un naturel qui s'allie bien rarement avec tant de distinction; son jeu est spirituel, charmant, contenu, elle a le laisser-aller de bonne compagnie; c'est une femme du monde chez elle, qui sait commander à ses gens, qui se pose avec grâce et dit avec simplicité. Son succès a été éclatant, dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, comme dans la *Gageure imprévue*. Nous comprenons fort bien que les minauderies, les roulements d'yeux et les grimaces de certaines actrices de la rue Richelieu, aient redouté très-fort la comparaison avec ce charme et ce naturel exquis et ce parfum du grand monde.

Le *Bourgeois Grand Seigneur* est une pièce fort jolie où les auteurs, MM. Alphonse Royer et Gustave Vaëz, ont saisi et reproduit avec finesse les points de dissemblance qui existent entre le parvenu d'aujourd'hui et celui de Molière. Cependant ils n'ont pas complétement développé leur idée. Leur Bourgeois Grand Seigneur est trop gauche et trop naïf encore, Il ne sait pas monter à cheval! Quelle erreur! la première chose que, de nos jours, fait un commerçant enrichi, c'est d'aller au manége. Un personnage de colonel qui a combattu pour l'indépendance de la Grèce, de la Pologne et de l'Amérique du Sud, personnage fort bien tracé, a jeté beaucoup d'originalité sur la pièce. Les auteurs se sont rappelé à propos l'histoire de la balle dans le gousset du général Sébastiani. — Cela fait un joli jeu de scène. Dans cette comédie, Louis Monrose,

comme d'ordinaire, s'est montré acteur excellent, plein de finesse et de verve.

Des détails gracieux, une analyse tout aiguë des sentiments féminins, un certain cachet de bon goût ont sauvé la pièce de madame Ancelot, les *deux Impératrices,* pièce d'ailleurs fort languissante, qui n'excite ni les émotions du drame, ni le rire franc de la vraie comédie. Aussi madame Dorval y a-t-elle été complétemeni déplacée; elle a bien dit, mais voilà tout, et le public et l'actrice semblaient stupéfaits de se trouver si froids l'un devant l'autre.

L'Hôtel de Rambouillet devait être représenté cet hiver à la Comédie-Française; le premier acte de l'administration de M. Ancelot a été de faire main-basse sur cette œuvre charmante de madame Ancelot, il en avait *légitimement* le droit ; c'était d'ailleurs franchement indiquer au public du théâtre de la place de la Bourse, dans quelle nouvelle route le *Vaudeville* allait entrer : route où fleurissent l'esprit, le bon goût, la comédie. Jamais sujet ne fut mieux choisi pour le gracieux talent de madame Ancelot que cette réunion de tout ce que le siècle de Louis XIV possédait d'hommes d élite, d'esprits distingués, de précieux et de précieuses; cette petite académie où il fallait faire parler poëtes, romanciers, prosateurs, femmes au doux langage et bas bleus des plus merveilleux, (pardon de l'anachronisme), *Madame de Rambouillet, Tallemant des Réaux, Mademoiselle Rabutin*; Madame Ancelot qui aime par dessus tout à nous mettre dans la confidence des exquises finesses de l'esprit, de la raillerie élégante, et aussi quelquefois des secrets les plus intimes du cœur des femmes, devait réussir dans ces délicates révélations. Il fallait cependant trouver une intrigue au milieu de ces salons, une intrigue de cœur; placée entre *le marquis de Sévigné,* ce galant renommé, et *Tallemant*, le premier qui eut l'idée de ces réunions qui ont été le point de départ de la grâce, de l'atticisme et du bon goût français, Madame de Rambouillet lutte entre l'amour de celui qui devint plus tard le mari de mademoiselle Rabutin et les ridicules, mais cependant très-divertissantes déclamations de mademoiselle de Scudéry. — A la fin Tallemant triomphe; la pièce a déjà triomphé depuis longtemps.

Madame Ancelot n'avait jamais écrit avec plus d'esprit, de légèreté, d'élégance. Mademoiselle Brohan dans le rôle de madame de Rambouillet n'aurait pu trouver qu'une rivale, c'eût été mademoiselle Mars. Les autres personnages sont très-bien représentés.

Arnal bientôt dans deux créations nouvelles : un monologue et un vaudeville attribué aux auteurs du *Poltron*.

Tous les amis du rire et de la charge s'étaient portés à la représentation donnée au bénéfice de Flore, c'etait un souvenir d'amitié qu'on devait bien à cette excellente compagne de Bilboquet, qui heureusement ne se retire pas encore dans ses terres; Vernet fera sa rentrée dans un rôle écrit par M. Alex. Dumas qui va devenir le fournisseur en chef du théâtre des Variétés. Tant mieux pour le théâtre, sinon pour l'auteur, qui paraît vouloir conquérir et user tous les genres de célébrité. *Ma femme et ma maîtresse*, vaudeville en un acte de M. Du-

manoir, est une de ces petites pièces qu'on voit jouer longtemps et avec plaisir. Lionel et mademoiselle Olivier y sont très-agréables. Signalons l'apparition d'*Halifax*, comédie en trois actes avec prologue, toujours de M. Alex. Dumas jouée supérieurement par Lafont. Cette pièce est sans intérêt, mais remplie de mots heureux.

Mathilde, parodie en trois actes et en vers burlesques, par MM. Gabriel et Michel Masson. — Citer la profession des personnages de cette charmante parodie, c'est déjà éveiller le rire. Le traître Lugarto est devenu marchand de cirage anglais, Rochegune s'est fait cocher de cabriolet, Sécherin, surmonté d'une fontaine et tout historié de tymbales, vend du coco, mais n'en boit pas; Gontran est marchand d'habits, mais hélas! à cette industrie il a voulu joindre celle du trafic des contremarques à la porte du Vaudeville, et il a eu la faiblesse de faire de faux billets. Or, ces faux billets, Lugarto les a entre les mains; il peut les faire parvenir au préfet de police, et Gontran n'a pas précisément de penchant à lier connaissance avec le préfet de police, et pour cause... Ainsi, comme dans le roman, Lugarto domine Gontran et fascine Mathilde. Toutes les principales scènes du roman et du drame sont parodiées de même, avec un esprit étourdissant, et ce bon sens, privilége autrefois des bouffons, privilége aujourd'hui de quelques rares bouffonneries. Celle-ci peut compter parmi les meilleures; elle est écrite d'un bout à l'autre avec verve et entrain, et, ce qui est beaucoup plus remarquable, elle est très littéraire par la forme.

Nous donnons ici le charmant monologue de Mathilde, qui, trompée par une lettre de Gontran, va se trouver en face du perfide Lugarto, monologue dit d'une façon ravissante par madame Leménil, la seule actrice, qui, avec l'illustre Déjazet, garde toujours une limite de bon goût dans les rôles les plus risqués.

SCÈNE 2e DU 2e ACTE.

MATHILDE seule. (Elle se rassied.)

Pensons à mes amours, pensons à mon ménage!
Je ne sais pas pourquoi mon mari déménage;
Mais il a brusquement quitté notre quartier,
Me laissant sur le dos le loyer à payer!
Prudemment, à mon tour j'ai filé par derrière,
Sans donner mon adresse à mon propriétaire.
J'allais sans savoir où comme une plume au vent,
Lorsqu'un vieux savoyard, sur mes pas se trouvant,
Me saisit au passage afin de me remettre,
Avec précaution ce petit bout de lettre.
Lisons sans plus tarder ce billet de Gontran,
De mon très-cher mari... de mon affreux tyran!
. . . .
. . . .

Elle lit la lettre de son mari signée: Ton fidèle Gontran.
Elle se lève et froisse la lettre.

Mon fidèle!.. canaille!.. ah! qu'une pauvre épouse,
Née avec un cœur tendre et d'une humeur jalouse,
Est à plaindre aujourd'hui!.. Mais les lois sont pour eux.
Et messieurs nos maris en profitent, les gueux!
La femme pure encor, la pauvre délaissée,
A-t-elle un beau matin la funeste pensée,
Pour céder au penchant où les cœurs sont enclins,
De jeter son bonnet pardessus les moulins,
Parce qu'elle a trouvé, la romantique femme,
Une âme sous sa main qui comprend mieux son âme?
Cinquante francs d'amende et trois mois de prison
Punissent l'innocente... Horrible déraison!
Mais voilà le plus beau, voilà le ridicule!
Qu'un époux, au contraire, avec une autre Ursule
S'en aille à Romainville, au fond des bois charmants
Où les tendres amants trouvent mille agréments,
C'est bon ton, c'est reçu... La correctionnelle
N'admet pas sur ses bancs un époux infidèle...
L'homme aura donc toujours seul le droit de broncher
Et la femme à son tour ne pourra pas clocher!
Ça ne peut pas durer... Quand l'un fait bonne chère,
L'autre serait réduite au plus maigre ordinaire!
Femmes, réfléchissez!.. Que toutes à la fois
Se lèvent donc en masse et refassent les lois!

Une commission vient de se former pour ouvrir une souscription à l'effet d'élever un monument à feu Baillot, violoniste célèbre et professeur au Conservatoire. Cette commission est présidée par M. Auber; le trésorier est M. Pillet Will, régent de la Banque de France. On souscrit au Conservatoire; chez M. Pillet Will, rue de la Chaussée-d'Antin, n. 70, et chez M. Challamel, à la *France littéraire*, rue de l'Abbaye, n. 4.

Baillot est né à Paris, en 1771. Le nom de celui qui lui donna les premières leçons de violon est resté inconnu. On sait seulement que Baillot passa son enfance en Corse, où son père était procureur du roi. C'est madame de Marbeuf qui lui donna son premier petit violon. Par la suite, Baillot reçut en Italie des leçons du fameux Pollani, puis de l'inimitable Viotti. Après le 10 août, Baillot fut enlevé par la réquisition, et se conduisit à l'armée comme un brave. Revenu dans ses foyers, il continua ses études d'artiste, et ne tarda pas à acquérir une réputation, accrue encore par les mérites de sa vie privée. Tour à tour violoniste au théâtre des Bouffes, puis professeur au Conservatoire, Baillot s'est toujours montré artiste consciencieux et honnête homme. Talent et vertu, il avait cette double couronne devant laquelle tout le monde s'incline.

CHALLAMEL.

Dessins joints à la livraison de ce jour : 1° *Ménage breton*, par Fortin ; 2° *Benvenuto Cellini dans son atelier,* par Robert Fleury, dessiné par Mouilleron.

Il s'est glissé une grave erreur dans notre dernier numéro. A la place des deux dessins annoncés, lisez : 1° *Esclave russe*, par G. Reutern (de Russie) ; 2° L'*Enfance de Ribera*, par Henry Baron.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Le bombardement de Barcelone a causé en France une horreur générale. Mais pour les esprits qui ont suivi avec attention, depuis quelques années, la marche des choses en Espagne, et qui ont été initiés à la connaissance des hommes qui y exercent aujourd'hui le pouvoir, l'horreur qu'ils ont éprouvée, quelque profonde qu'elle soit, ne pouvait être bien vive, car elle était en quelque sorte prévue. L'insurrection et le bombardement de Barcelone ne sont point des accidents; ils auraient pu avoir des résultats tout différents ; mais ils sont en eux-mêmes la conséquence logique et inévitable du système qui régit depuis deux ans la Péninsule.

Le gouvernement d'Espartero, produit de l'influence et des intrigues anglaises, ne peut se soutenir et espérer de durée qu'avec l'appui et les subsides de l'Angleterre. Le gouvernement anglais n'entend lui accorder cet appui et ces subsides qu'en échange d'avantages assurés à son commerce et à son industrie, notamment à l'importation de ses cotons fabriqués. Ces avantages sont la ruine de la Catalogne et devaient inévitablement exciter dans toute sa population commerçante et manufacturière, une opposition décidée à aller jusqu'à l'insurrection. Il fallait donc que la Catalogne fût terrifiée d'avance pour que son soulèvement fût prévenu ; soulevée, il fallait qu'elle fût écrasée, livrée au fer et au feu, pour que les arrangements commerciaux du gouvernement de Madrid avec l'Angleterre pussent être conclus. Ces deux moyens ont été tentés; le premier a échoué ; le second a été employé, et vient de réussir.

Zurbano fut chargé, il y a déjà plusieurs mois, d'inaugurer dans la haute Catalogne un système de terreur destiné à rendre les Barcelonais attentifs, et à les faire réfléchir sur leurs projets d'insurrection. On sait ce que c'est que Zurbano [1]. C'est un repris de justice qui n'a pas fait sa peine, et qui,

[1] Zurbano, autrement nommé Varea, est né dans un village de la Rioja. Son père tenait une auberge d'où il sortait de temps en temps pour arrêter les voyageurs. Son fils aîné,

par un de ces changements de fortune dont on ne saurait trouver aujourd'hui d'exemple qu'en Espagne ou dans les gouvernements les plus barbares de l'Asie, ayant échangé la veste de galérien contre l'uniforme de général, se venge par des atrocités sans nom, sur la société, de la flétrissure qu'elle lui a imprimée. Tout le monde se figure ce que doivent éprouver des populations au milieu desquelles un être semblable vient d'être déchaîné. La mission apparente de Zurbano était de réprimer la contrebande. La contrebande est, en effet, un des fléaux de l'Espagne, mais c'est la contrebande faite par les Anglais, et qui s'étend tout le long du littoral des deux mers et de la frontière de Portugal. C'était donc en Estramadure ou en Andalousie qu'il eût fallu envoyer Zurbano, si on l'avait en effet destiné à réprimer la contrebande. Dans la haute Catalogne, la contrebande faite avec la France n'offre pas assez d'avantages, et trouve trop de difficultés dans la conformation du pays, pour avoir une grande activité et de l'importance. La répression de la contrebande n'était qu'un prétexte; le but réel, c'était de faire peur. Zurbano se mit donc à faire fusiller sans forme de procès tout ce qui lui tombait entre les mains de contrebandiers plus ou moins reconnus, Espagnols ou Français, sans distinction de nationalité. Notre gouvernement réclama pour les Français; on promit de ne plus les mettre à mort. Mais la leçon qu'on s'était proposée était donnée; les populations tremblaient, et surtout on venait de leur apprendre, d'une façon indirecte, ce qu'on avait à gagner à former des liaisons avec la France. Le traitement infligé à un de nos compatriotes, M. Lefèvre, outragé,

Martin Zurbano, le favori d'Espartero, exerça un moment la même profession ; mais il l'abandonna bientôt pour embrasser la profession plus lucrative de contrebandier ; il la continua pendant plusieurs années, faisant en outre, quand l'occasion se présentait, des excursions sur les routes royales. En l'année 1830, ayant attaqué et forcé, en compagnie de quelques mauvais sujets du pays, la maison d'un curé qui passait pour riche, il s'y appropria une somme de douze mille piastres. Mais la justice étant intervenue, Zurbano fut condamné par sentence de la cour royale de Valladolid, à la peine de mort. Il avait été assez heureux pour se dérober aux poursuites de la justice. Il se réfugia en Portugal. Il y était encore lorsque la division commandée par le général Rodil entra dans ce royaume pour en faire sortir Don Carlos. Zurbano trouva, à ce qu'il paraît, l'occasion de rendre quelque service aux troupes de la reine, ce qui lui valut, lorsque le général rentra en Espagne, d'être recommandé par lui à la clémence royale, et quelque temps après le gouverneur civil de Logrono, Don Pio Pita Pizarro, lui fit obtenir sa grâce. Zurbano s'étant placé bientôt après à la tête d'une troupe de partisans, se mit à la disposition des généraux de l'armée du Nord, et en toutes circonstances il se signala par sa cruauté et ses excès; mais il n'avait été revêtu d'aucun grade militaire, jusqu'au moment où Espartero eut résolu de s'en faire un instrument pour ses desseins ultérieurs. Zurbano avait pris part ouvertement aux scènes sanglantes dans lesquelles le général Mendivil périt en 1838, à Victoria. Mais au moment où la justice commençait à informer contre lui, l'intervention d'Espartero arrêta les poursuites, et Zurbano continua à obtenir la confiance du général en chef. Depuis lors il n'a cessé de témoigner sa reconnaissance au régent; l'on sait les preuves qu'il lui en a données, d'abord dans les affaires de Bilbao, au mois d'octobre 1840, et dans les derniers événements de Barcelone.

dépouillé de son bien, frappé de la main de Zurbano, achevait la démonstration. Toutefois, la vivacité des protestations de l'opinion publique et de la presse de Madrid épouvantées de ces barbaries, força le gouvernement de Madrid à modérer un peu l'ardeur de Zurbano, et sa mission parut avoir été momentanément suspendue.

La terreur inspirée par Zurbano n'avait pas été suffisante pour prévenir le soulèvement qu'on savait être inévitable, à la première nouvelle d'un traité de commerce avec l'Angleterre. Mais son nom et sa présence servirent d'une autre façon les intérêts du gouvernement de Madrid. On s'accorde à croire que l'arrivée de Zurbano à Barcelone, a hâté l'explosion du mouvement. Ce fut un malheur à beaucoup d'égards. La Catalogne était dans son droit en résistant par tous les moyens possibles à un gouvernement qui veut la sacrifier, elle, province la plus considérable de l'Espagne, à un intérêt, à une puissance étrangère.

Il était donc de la plus grande importance pour le succès de l'insurrection qu'elle eût d'abord le caractère d'une résistance légale, d'une simple défense des droits les plus naturels et les plus sacrés; et par la même raison il était de l'intérêt d'Espartero, qu'elle affectât d'abord un caractère tout différent. Or, il est remarquable que ce soient tout justement d'anciens complices politiques d'Espartero qui se soient chargés de si bien favoriser ces vues. En prenant d'abord la couleur républicaine, couleur si antipathique à la généralité de la nation espagnole, l'insurrection devait s'attendre à refouler les sympathies qui, au contraire, étaient prêtes à se déclarer pour un mouvement entrepris dans l'intérêt de l'industrie et de l'indépendance nationale. Les mêmes hommes ou au moins le même parti radical qui, en 1840, combina et exécuta dans les rues de Barcelone le système d'émeutes au moyen duquel Espartero finit par arracher son abdication à la reine régente, qui, l'année dernière, à la nouvelle de la tentative des généraux Odonnell et Diego Leon, se levait de nouveau en menaçant d'exterminer jusqu'au dernier les modérés, ennemis du régent, ce même parti passant tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, fut le premier à appeler Barcelone aux armes contre Espartero, contre l'idole qu'il avait élevée et glorifiée. Nous ne ferons pas l'historique de ces événements tout récents et encore présents à tous les esprits. Il est toutefois nécessaire, pour en bien comprendre le sens, de faire ressortir les faits suivants : d'abord les républicains qui avaient commencé le mouvement, sont forcés d'en abandonner la direction. Si la population de toutes les classes consent à les seconder dans le combat, ce n'est point par communauté d'opinions politiques, mais par une communauté de haine pour le gouvernement d'Espartero et pour l'Angleterre à qui l'on sait qu'il a déjà consenti le sacrifice de cette grande cité.

C'est ainsi que les républicains s'étant retirés par le sentiment de leur incapacité et de leur défaut d'influence, les juntes qui se formèrent successivement furent composées d'hommes appartenant en grande partie à l'opinion modérée. Voilà ce qui a servi d'argument au parti d'Espartero pour prétendre que le mouvement de Barcelone avait été inspiré et dirigé par les christinos ou modérés.

Mais les faits qui se sont passés au grand jour, démontrent, au contraire, que ce sont d'anciens partisans d'Espartero, qui ont donné le signal de l'insurrection; et comme il n'est pas possible d'admettre que les partisans actuels d'Espartero et les hommes de son gouvernement n'aient pas conservé d'intelligences parmi ces anciens amis et associés, il est bien plutôt probable que ces derniers ont été les instruments aveugles des premiers en précipitant l'insurrection et la dénaturant d'abord par leur présence. Des hommes appartenant par leurs habitudes et leur position sociale à ce qui forme dans tous les pays le parti modéré ont été, il est vrai, appelés à prendre leur place dans les conseils de la ville insurgée. Mais c'est-là un résultat qui se reproduit et se reproduira toujours après le triomphe des insurrections populaires. Durant la lutte, les combattants acceptent volontiers le commandement des plus aventureux, des plus téméraires. Lorsqu'il s'agit de mettre de l'ordre dans la victoire, d'inspirer cette sécurité dont les plus petits comme les plus grands sentent toujours le besoin à un moment donné, on cherche autour de soi les hommes les plus dignes de confiance par leur fortune par leurs mœurs, par tous leurs antécédants; c'est à eux que tout le monde va naturellement sans s'être entendu, c'est à eux que l'on remet les intérêts de la cité. Ce n'est pas la faute, c'est encore moins un crime du parti modéré espagnol, si c'est dans ses rangs qu'il faut chercher pour trouver ces hommes.

La seule vérité qui ait été démontrée par l'insurrection de Barcelone, c'est que toutes les classes de la société, et même tous les partis s'accordent pour repousser le gouvernement du régent. L'armée le soutient; mais elle ne lui est même point attachée par les liens de l'affection. Elle obéit à la discipline. Elle voit dans sa personne un chef depuis longtemps reconnu et placé à sa tête par le pouvoir légitime de la reine régente. D'ailleurs si elle avait eu pour Espartero des sentiments sympathiques, ces sentiments auraient-ils pu résister à l'impression produite par le bombardement de Barcelone. Un général anglais revêtu du commandement de l'armée espagnole aurait-il autrement agi que cet indigne Espagnol qui est allé demander aux vaisseaux anglais des bombes et des artilleurs pour écraser la seule ville d'Espagne dont l'industrie pût faire ombrage au commerce de l'Angleterre? Non, sans doute, et un étranger aurait même eu plus de pudeur que ce faux et

emphatique champion de l'indépendance espagnole. D'autres échappent à l'odieux par le ridicule. Espartero a suivi une marche inverse, et ce *Napoléon de comédie*, comme on l'avait si bien nommé, a si bien fait qu'on ne saurait plus en rire et le prendre en pitié; on ne peut plus que l'exécrer. Au surplus ses ennemis, nous voulons dire les amis de l'Espagne, ne pouvaient pas lui souhaiter un triomphe plus funeste que celui-ci. A la guerre, on dit de certaines batailles gagnées : Encore une victoire de ce genre! et les vainqueurs sont perdus! Ceci s'applique avec une parfaite exactitude au dernier laurier qui vient de ceindre le front de l'*invincible duc*. Nous ne visons pas au rôle de prophètes politiques. Nous ne savons comment se dénouera ce drame ensanglanté qu'on appelle la révolution espagnole; mais nous avons trop de foi dans les qualités qui forment le fond du caractère national pour admettre que la leçon de Barcelone puisse être perdue; et nous ne craignons pas de nous tromper en disant que nous assistons au commencement de la fin.

Comme Français, nous avons les réflexions les plus tristes et les plus graves à faire sur ce qui vient de se passer en Catalogne. A aucune époque depuis que la maison de Bourbon a été placée sur le trône d'Espagne, les rapports entre les deux nations n'ont été si compromis. Le sceptre de l'Espagne reste, il est vrai, entre les mains d'une petite fille de Louis XIV. Mais c'est entre ses mains d'enfant un hochet vain et fragile. Le pouvoir appartient à un homme qui, par l'origine de sa fortune, par ses intérêts dans le présent et dans l'avenir, ne peut être que l'instrument de l'Angleterre. Cela est si vrai; tout Anglais sent si bien qu'Espartero ne gouverne à Madrid que pour le plus grand avantage de l'Angleterre, que sur cette question tous les partis s'accordent. Whigs, Tories, Radicaux, tous n'ont qu'un cri; cri, non pas de sympathie et de pitié pour le peuple de Barcelone, écrasé sous les décombres de ses maisons, mais d'admiration et d'encouragement pour Zurbanó et Van Halen, ces exécuteurs des hautes œuvres du commerce anglais. L'intérêt de l'Angleterre dans le maintien du pouvoir d'Espartero est si grand qu'elle vient de commettre, pour le faire prévaloir, la violation la plus flagrante des traités. Elle a fait du sol de l'Espagne son propre sol ; ses munitions et ses hommes ont approvisionné et servi les batteries de Montjouy ; ses agents et son argent ont embauché et gagné les milices de Barcelonette, sans plus de façon que s'il se fût agi de ramener à l'obéissance de la reine Victoria, la population de quelque comté de la Grande-Bretagne.

Depuis un siècle et demi l'Espagne a été plus d'une fois en guerre avec la France. Les armées anglaises mêlées aux armées espagnoles ont même combattu contre nous dans la Péninsule. Mais l'état de guerre est passager. Deux gouvernements peuvent être appelés aux rapports les plus amicaux et

les plus durables, quoique s'étant momentanément combattus. C'est ce qui est toujours arrivé entre la France et l'Espagne, depuis le commencement du dernier siècle. Le roi Charles IV fit la guerre à la république française ; mais lorsque la paix eut été signée à Bâle entre les deux puissances, l'alliance la plus intime, la plus complète subsista entre elles jusqu'au moment de l'invasion de l'Espagne par Napoléon. Cette invasion avait pour but, dans le système de Napoléon, de lier encore plus l'Espagne à la France. Elle échoua; mais au moment où les Bourbons d'Espagne remontaient sur leur trône, les Bourbons de France rentraient à Paris, et l'alliance entre les deux couronnes était rétablie plus forte que jamais.

L'Espagne et la France étaient donc restées intimement unies, même en dépit des circonstances qui paraissaient le plus favorables à l'Angleterre. Cependant cette dernière puissance ne cessa jamais de travailler à détruire ou au moins à rendre stérile l'union entre les deux couronnes et les deux pays. Lorsque la reine Isabelle II monta sur le trône, rien ne se trouva changé aux rapports de l'Espagne avec la France. C'était la maison de Bourbon qui continuait à régner à Madrid comme à Paris; c'était une princesse de cette maison, la reine régente qui exerçait le pouvoir royal. L'Angleterre renouvela alors le plan qu'elle avait formé et exécuté au temps de la constitution et du roi Ferdinand VII. Elle s'était proposé en 1820 d'annuler le pouvoir royal entre les mains de Ferdinand VII, et d'arracher l'Espagne à l'alliance française, au moyen de l'influence qu'elle exercerait dans les conseils du gouvernement constitutionnel. Ce plan réussit jusqu'au moment où les choses reprirent leur cours naturel par l'intervention française de 1823. L'œuvre commencée contre Ferdinand VII fut reprise contre sa fille et sa veuve. L'amnistie avait successivement rouvert les portes de l'Espagne à tous les réfugiés de l'ancien parti constitutionnel. Le régime constitutionnel avait même été rétabli à Madrid par l'octroi royal de l'*Estatuto*. Cependant le pouvoir royal restait trop fort entre les mains de la reine régente, pour les desseins de l'Angleterre. Elle n'avait qu'un espoir, c'était de livrer le gouvernement à la portion la plus exaltée du parti constitutionnel. Sans racines et sans sympathies dans la nation, attaché d'ailleurs à l'Angleterre par les liens de la reconnaissance, ce parti ne pouvait gouverner que pour elle et par elle. Les embarras financiers de l'Espagne fournirent au cabinet anglais une occasion favorable de mettre son plan à exécution. M. Mendizabal, qui avait dirigé avec succès toutes les opérations financières de l'expédition de don Pédro en Portugal, fut envoyé de Londres à Madrid, après avoir d'abord été annoncé et prôné comme l'homme qui allait faire naître par enchantement l'ordre et l'abondance dans les finances

espagnoles. Au fond ce n'était là qu'un prétexte. Nous ne rappellerons pas comment les conséquences de l'administration de M. Mendizabal furent toutes contraires; il s'agissait dans sa mission bien plus de politique que de finances. Et un journal de Paris, le *National,* bien placé pour savoir tous les détails de cette affaire où son opinion était si intéressée, et poussé à bout dans une discussion avec le *Morning Chronicle*, révéla le caractère de la mission donnée à M. Mendizabal, en rapportant ces paroles que lord Palmerston lui adressait en le congédiant : « *Faites tout ce qu'il faudra pour maintenir l'alliance avec nous : prenez le bonnet rouge, si cela est nécessaire* [1]. La présence de M. Mendizabal n'avait pas tenu tout ce que le cabinet anglais en avait attendu. La formation de juntes insurrectionnelles, coïncidant avec cette présence, avait, il est vrai, réduit la reine régente à confier successivement à M. Mendizabal le portefeuille des finances et la présidence du conseil. C'était un premier succès de l'influence anglaise. Mais l'Espagne, malgré tant d'apparences contraires, incline tellement vers l'ordre et la modération, que l'exagération révolutionnaire du nouveau ministère eut bientôt révolté le sentiment public. Son impuissance était chaque jour rendue évidente par les désordres qui éclataient sur tous les points de l'Espagne. Les armes des carlistes faisaient des progrès. La chute du ministère paraissait imminente. On vit alors le cabinet anglais imaginer pour soutenir le ministère Mendizabal, de réclamer l'intervention française. La proposition en fut faite à notre gouvernement au mois de mars 1836. Cette intervention avait déjà été demandée à plusieurs reprises par le gouvernement espagnol, par M. Martinez de la Rosa, par M. de Toreno ensuite. Lors de la demande de ce dernier, M. Thiers l'appuya dans le cabinet du 11 octobre dont il faisait partie. Le cabinet ne l'accueillit pas; on voulut consulter l'Angleterre ; et il fut répondu que « *dans son opinion le moment n'était pas venu, et qu'elle nous laisserait agir seuls* [2]. » M. Mendizabal étant devenu ministre, ce moment se trouvait arrivé pour l'Angleterre ; car une intervention française devant avoir pour effet, sinon d'écraser à l'instant l'armée carliste, au moins de dissiper toute inquiétude sur le maintien du trône de la reine Isabelle, le ministère de M. Mendizabal acquérait la force et la popularité qui lui manquaient ; et la combinaison du cabinet anglais qui avait donné ce ministre à l'Espagne, réussissait complétement.

Mais le piége était trop grossier. M. Thiers, qui était devenu président du conseil depuis le 22 février, l'aperçut sans doute, et l'intervention demandée

[1] *National* du 15 novembre 1835.
[2] Discours de M. Thiers à la chambre des députés, le 14 janvier 1837.

par l'Angleterre et par M. Mendizabal fut refusée. Les choses suivirent leur cours naturel; et au mois de mai 1836, le ministère de M. Mendizabal succombait.

M. Isturitz, un de ces anciens constitutionnels que l'expérience avait éclairés sur le danger de leurs premières théories politiques, arrivait aux affaires, en annonçant hautement l'intention d'arrêter le gouvernement et le pays sur la pente révolutionnaire où l'influence anglaise les précipitait. L'Angleterre voyait ses espérances s'évanouir encore une fois. La révolte de la Granja vint à son secours. Nous n'avons pas besoin de rappeler les détails de cet ignominieux épisode de la révolution espagnole. Des soldats ivres, ouvertement excités par les agents anglais, forcèrent, au milieu de la nuit, les portes du palais de la reine régente; et c'est ainsi que la promesse de promulguer la constitution de 1812 fut extorquée au pouvoir royal avec escalade et effraction. Cependant, la reine régente, retrouvant son courage et son sangfroid au milieu du désordre de cette surprise nocturne, avait stipulé, en signant la promesse de promulguer la constitution de 1812, que cette constitution serait révisée par les cortès. Un nouveau ministère, composé d'hommes du parti exalté, et ayant pour chef M. Calatrava, fut chargé de convoquer les cortès qui devaient opérer cette révision. Par la révolution de la Granja, car c'en était une, le pouvoir royal étant jusqu'alors resté libre, ou du moins ayant paru l'être dans ses déterminations la domination de l'Angleterre s'établissait à Madrid.

Ce fut dans ces circonstances que M. Thiers, comme président du cabinet du 22 février, voulut intervenir en Espagne. Ainsi, à moins de six mois de distance, ce ministre professait deux opinions, deux politiques diamétralement opposées. Au mois de mars 1836, il refusait sagement d'intervenir en Espagne pour y appuyer un ministre créature de l'Angleterre, et y faire les affaires de cette puissance. Du moins c'est à ces motifs que nous attribuons son refus. Au mois d'août 1836, il voulait opérer cette intervention au bénéfice, non plus seulement d'un ministère, mais d'un gouvernement pur ouvrage de l'Angleterre; car le pouvoir se trouvait momentanément annihilé entre les mains de la reine régente; il était passé tout entier au ministère que la révolte lui avait imposé. M. Thiers estimait sans doute que la présence d'une armée française en Espagne, était indispensable pour y rendre à la France une influence légitime. C'était une erreur. Il n'aurait fait que servir les intérêts de l'Angleterre, et préparer dès lors ce que, du reste, il devait plus tard aider si fatalement à faire triompher, comme président du 1er mars: la domination de l'Angleterre à Madrid sur les ruines de l'ancienne et naturelle alliance entre la France et l'Espagne. C'est oublier les premiers éléments de la véritable politique française que

de croire qu'elle doive le moins du monde s'imposer à l'Espagne, la façonner et la diriger. Elle n'a qu'à y exercer une action en quelque sorte négative. Point d'influence étrangère à Madrid. Que l'Espagne soit l'Espagne. Cela étant, la politique française est satisfaite ; elle n'a plus rien à désirer. Voilà quel a été le but de la grande et glorieuse ambition de Louis XIV. Les Bourbons à Madrid, excluaient l'influence anglaise et celle de la maison d'Autriche. Cela suffisait à la France, et valait la peine pour l'obtenir que Louis XIV soutînt contre l'Europe cette longue et terrible guerre pour laquelle la France devra toujours honorer sa mémoire.

En 1836, rien n'était désespéré pour la France en Espagne. Le pouvoir royal appartenait toujours à la maison de Bourbon ; c'était une princesse de cette maison qui l'exerçait au nom de sa fille. Il avait été paralysé, il est vrai, par la révolte de la Granja. Mais la restriction mise par la reine régente à l'acceptation de la constitution de 1812, avait tout sauvé. Il était évident que le complot de caserne et de cabaret, qui s'était proposé de ressusciter cette constitution, quoique couronné d'un succès apparent, avait manqué son but réel qui était de substituer le gouvernement d'une assemblée révolutionnaire au gouvernement royal, et d'ouvrir ainsi une carrière indéfinie aux intrigues anglaises. L'Espagne obéissant à ses penchants monarchiques, ne pouvait manquer de laisser la royauté reprendre bientôt sa place et son influence; et les calculs de l'Angleterre allaient se trouver encore une fois en défaut. Heureusement pour la France, la sagesse du roi et des chambres, empêcha l'intervention pleine d'incertitudes et de périls que M. Thiers voulait tenter.

Il est inutile de rapporter les faits qui suivirent l'acceptation de la constitution de 1812. Au mois de juin 1837, une constitution nouvelle dépouillée des plus graves inconvénients de celle de 1812, était promulguée; deux mois plus tard, les ministres placés aux affaires par l'émeute de la Granja, rendaient en se retirant sa liberté à la reine régente ; et la France retrouvait dans cette indépendance recouvrée par le pouvoir royal, toutes les garanties nécessaires contre l'influence exclusive de l'Angleterre en Espagne. Deux années se passèrent, pendant lesquelles le parti modéré contre lequel tant de violences extra-légales avaient été commises, rappelé à la direction des affaires par la volonté de la reine régente, d'accord avec la majorité des deux chambres, gouverna l'Espagne avec sagesse et aussi avec quelques succès. Pendant ce temps la fortune du général Espartero appelé au commandement de l'armée des provinces du Nord, s'était accrue démesurément.

L'Angleterre, désespérant d'établir sa domination en Espagne par le moyen du parti exalté dont l'impuissance lui était démontrée, avait trans-

porté le foyer principal de ses intrigues au quartier-général d'Espartero. On vit ce général, étendant successivement son action en dehors de ses attributions militaires, prétendre enfin imposer la loi au gouvernement de la reine régente. Les commissaires du gouvernement anglais auprès du commandant en chef de l'armée avaient travaillé à se faire des partisans dans son état-major. On exalta son amour-propre; on lui fit entendre qu'il était l'arbitre des destinées de l'Espagne, et de là à lui montrer la régence près de tomber entre ses mains, s'il osait, il n'y avait pas loin. Ses exigences devinrent bientôt de plus en plus vastes et plus impatientes. Les finances de l'état, malgré un accroissement incontestable du revenu public, étaient toujours obérées. Beaucoup de services publics restaient en souffrances. Un seul, celui qui en effet devait passer avant tous, le service de l'armée, fut toujours exactement payé tant que la reine régente et le parti modéré gouvernèrent l'Espagne. Espartero recevant satisfaction dans toutes les demandes qu'il adressait à Madrid pour la solde et les fournitures de l'armée, manquait de raisons pour entrer en discussion avec le gouvernement. Il en fit bientôt naître en proposant dans l'armée des promotions qui n'étaient pas justifiées. On lui céda en plus d'une occasion, et ce fut une faute. Cependant, la reine régente avait amassé sur la tête de cet heureux soldat toutes les distinctions qu'un loyal sujet pouvait ambitionner. C'eût été sans doute assez à ses yeux s'il avait été abandonné à ses propres inspirations. Créé successivement comte de Luchana, capitaine-général, duc de la Victoire et grand d'Espagne, que pouvait-il désirer de plus, cet Espartero, simple colonel brigadier en 1833. Pouvait-il espérer que sa patrie lui réservait de si merveilleuses récompenses, l'obscur officier de cette armée royale du Pérou à laquelle, quinze ans auparavant, ses chefs préparaient l'ignominie de la capitulation d'Ayacucho? Non, sans doute, et son ambition seule avec elle-même se serait trouvée satisfaite. Mais l'ambition de l'Angleterre ne l'aurait pas été. C'est l'Angleterre qui, poursuivant de ses conseils ce vainqueur fainéant, au lit où il passait ses journées, au milieu des combinaisons du jeu où il dépensait son génie, empruntait le langage des sorcières hideuses animées par le souffle de son poëte immortel, pour murmurer sans cesse à ses oreilles : Ose et tu seras régent ! Une lassitude générale, l'horreur et le dégoût inspirés au parti carliste par l'ineptie ou la férocité de ses derniers chefs, avaient disposé les esprits à un rapprochement. Une convention honorable pour les deux partis fut conclue à Bergara le 31 août 1839, et mit fin à la guerre civile dans les provinces du nord. La cause de don Carlos avait encore pour défenseurs Cabrera dans l'Aragon et le royaume de Valence, et le comte d'Espagne en Catalogne; mais elle pouvait être dès lors considérée comme irrévocablement perdue. Espartero

avait acquis la plus belle gloire à laquelle un citoyen puisse aspirer, celle d'avoir été l'un des pacificateurs de son pays. Mais c'était la politique du parti modéré, maître des affaires depuis deux ans, c'était le prestige du nom de la mère d'Isabelle, de ce nom invoqué à chaque instant par la bouche hypocrite d'Espartero, qui avait rendu possible cette pacification. La confiance qu'inspiraient les principes et les hommes de ce parti avait fait concevoir peu à peu aux esprits sages qui se trouvaient dans le parti carliste, l'idée d'une transaction en les rassurant contre la crainte des réactions; elle avait aidé au succès des démarches habiles que d'honorables Espagnols, amis de la Reine, avaient commencées auprès des cabinets de Vienne et de Berlin pour dissiper leurs illusions, pour les déterminer à cesser le paiement des subsides qu'ils fournissaient à don Carlos. La privation de ces subsides, une répression plus vigilante et plus rigoureuse de la contrebande des munitions de guerre sur notre frontière, opérée d'après les indications des agents espagnols, par le ministère du 12 mai, avaient préparé la dislocation du parti de don Carlos avant la convention de Bergara. L'Espagne touchait au repos, but de ses vœux et de ses efforts depuis six années. La parfaite conformité de vœux et de sentiments qui existait entre la reine régente et ses ministres et la majorité des deux chambres, lui promettaient une administration forte et régulière.

Sans doute l'usage qu'Espartero voudrait faire de l'influence que plusieurs années de commandement avaient dû lui donner sur l'armée, était fait pour donner des inquiétudes. On n'ignorait pas plus à Madrid qu'à Paris les insinuations au moyen desquelles les agents de l'Angleterre cherchaient à le mettre en hostilité avec le gouvernement de la reine régente. Mais avec de la prudence et de la fermeté, les plus mauvais desseins qu'on eût à craindre de la part d'Espartero pouvaient être prévenus ou réprimés. Il était seulement indispensable de ne pas se livrer; et si l'Angleterre laissait voir l'appui qu'elle donnait à ses desseins, il fallait de toute nécessité pouvoir compter sur un appui équivalent de la France pour l'autorité légitime de la reine. L'issue de cette lutte sourde qui menaçait d'éclater, dépendait donc en grande partie du ministère français. Par malheur, une erreur parlementaire permit en ce moment à M. Thiers de reprendre la direction des affaires : le 1er mars 1840, il fut investi de la présidence du conseil. Espartero rentrait en même temps en campagne pour en finir avec les bandes de Cabrera qui continuaient d'occuper une partie de l'Aragon et du royaume de Valence. Cette campagne qui semblait ne devoir durer que quelques semaines s'était prolongée jusque vers la fin de l'été. Les cortès assemblées à Madrid, venaient de voter une loi organique des municipalités, laquelle assurait à la couronne, dans le choix des alcades, une part équivalente à

celle que notre loi municipale donne au roi dans le choix des maires. On ne pouvait pas donner à l'Espagne une loi qui fût plus sage, plus utile, plus véritablement libérale que celle-là. Un des grands malheurs de l'Espagne, c'est la toute-puissance de l'esprit local, c'est cet état de quasi-indépendance où les provinces vivent par rapport à la capitale du royaume, et les districts par rapport à celle de la province. Cette loi devait donner à l'Espagne l'unité et la force dans le gouvernement central, unité perdue depuis longtemps.

Le parti exalté vit que ses derniers moyens d'action allaient lui échapper. Il suscita partout des protestations de la part des municipalités en exercice, municipalités organisées non pas d'après les anciennes lois de la monarchie, comme on l'a dit et écrit mensongèrement tant de fois, mais d'après une loi des cortès de 1823. On prévoyait des résistances lorsque la loi serait revêtue de la sanction de la reine régente et mise à exécution. Là allait se décider la question de savoir si l'homme qui disposait à peu près souverainement de toutes les forces militaires du royaume donnerait loyalement son concours à la royauté et à la loi, ou s'il manquerait à ses serments, à toutes ses obligations de sujet et de citoyen pour se joindre aux municipalités rebelles et appuyer leurs protestations. Il n'y avait que trop de raisons de croire que c'était ce dernier parti que prendrait Espartero. Mais la reine régente ne pouvant supporter ces incertitudes, et cédant d'ailleurs à cette illusion des grandes âmes qui les empêche de supposer dans les autres, une duplicité et une trahison qu'elles ne connaissent pas pour elles-mêmes, penchait pour aller courageusement au-devant du danger en se remettant elle et ses filles sous la propre garde d'Espartero et de son armée. C'était une résolution qui avait sa grandeur, mais que la politique devait faire condamner. C'était aux ministres de la reine régente, qu'il appartenait d'abord de la détourner de cette résolution. A leur défaut, le devoir de l'ambassadeur de France était de le tenter, d'y employer toute son influence, toute celle de son gouvernement. La sympathie la plus sincère, l'intelligence la plus parfaite régnait entre le gouvernement français et celui d'Espagne, depuis que le parti modéré était au pouvoir. Nous n'avions, pour ainsi dire, rien à demander en Espagne; nous n'avions qu'à y conserver. Comme représentant du gouvernement le plus ami, du seul ami sincère de l'Espagne, comme représentant du chef de la maison de Bourbon, l'ambassadeur de France avait toute qualité pour être écouté de la reine régente en lui disant que le voyage qu'elle projetait, cachait les plus graves dangers, en l'éclairant sur les menées des agents anglais au quartier général d'Espartero, en lui déclarant enfin que la France ne souffrirait aucune entreprise de ce dernier contre ses prérogatives constitutionnelles et contre les droits de la reine Isabelle. L'habile et digne diplo-

mate à qui était alors confiée l'ambassade de France à Madrid ne manqua à aucun de ses devoirs. M. de Rumigny fit entendre tous les conseils que réclamaient les circonstances; ils auraient été entendus et suivis, si dans ce moment même le ministère français ne lui eût signifié son rappel. M. Thiers était revenu au pouvoir avec l'appui de la gauche. Il voulait s'acquitter de ses obligations envers elle; et une des premières preuves qu'il en donnait, c'était de conférer la qualité d'ambassadeur à Madrid, à un honorable député de la gauche, M. Mathieu de la Redorte, jusque-là complétement étranger à la diplomatie En même temps M. Thiers, pour complaire à ses amis de Paris, imaginait de former à Madrid un ministère nouveau pris dans une certaine nuance de l'opposition, quelque chose d'analogue au ministère français dont il était le chef. Ces négociations se suivaient en dehors des relations régulières avec l'ambassade. M. de Rumigny privé d'instructions, n'ayant plus qu'à attendre son successeur, vit la reine régente partir pour ce fatal voyage Une partie du ministère espagnol l'accompagnait. Une autre restait à Madrid. Mais tous savaient que M. Thiers travaillait à leur donner des successeurs; tous savaient que dans les terribles conjonctures qui les menaçaient, ils n'auraient aucun appui à espérer de la France pour la royauté et la constitution.

Qu'est-il besoin de rappeler les scènes de Barcelone et de Valence qui réduisirent la reine Christine à renoncer à la régence et à quitter l'Espagne. Cette même ville de Barcelone que les bombes d'Espartero viennent d'écraser fut laissée par lui, pendant plusieurs jours, en proie à une bande de quelques centaines d'émeutiers dont les outrages venaient retentir sous les fenêtres de la reine régente, en se mêlant aux cris de : *Meurent les Français!* Pendant ce temps Espartero commandait à cent mille hommes campés aux portes de la ville. Avec cette armée il ne trouva pas moyen de faire disparaître ces bandits. Il se fit leur organe, il vint dire à la reine régente que la nation demandait par leur voix qu'elle retirât la sanction donnée par elle à la loi des municipalités votée par les cortès. Que pouvait faire la reine, seule, sans appui ? L'armée était entre les mains de son ennemi. Le nouvel ambassadeur de France, M. Mathieu de la Redorte, arriva sur ses entrefaites à Barcelone. Sa conduite envers la reine fut honorable, les sentiments qu'il lui témoigna furent dignes d'un Français. Mais quel appui venait-il lui offrir? aucun. Notre escadre, rappelée de Syrie par la prévoyante politique de M. Thiers, afin, a-t-il dit, qu'elle fût plus à portée du télégraphe, était sur la rade de Toulon. Que nos vaisseaux eussent paru seulement en partie devant Barcelone, ils rendaient par leur présence l'espérance aux amis de la reine régente; au besoin ils offraient un refuge momentané à cette princesse victime de son dévouement à l'indépendance na-

tionale qu'elle défendait contre les prétentions de l'Angleterre et contre Espartero instrument de cette puissance, victime de la liberté qu'elle avait rendue à l'Espagne et qui se tournait contre elle ; ils sauvaient cette noble et inébranlable amie de la France. Mais nos vaisseaux, retenus par M. Thiers, ne parurent pas. La reine Christine tomba aux cris de : *Meure la France ! meurent les Français !* Espartero monta à sa place poussé et célébré par l'Angleterre.

Maintenant que d'autres fassent semblant de s'étonner de la séparation qui s'est opérée entre la France et l'Espagne depuis l'avénement d'Espartero, des cruautés, des illégalités par lesquelles il soutient son pouvoir? N'a-t-il pas été porté où il est par des mains anglaises ? n'a-t-il pas usurpé le p uvoir par la révolte, par la violation la plus flagrante de la constitution et des lois? Son pouvoir ne peut se soutenir que par les moyens qui l'ont produit. De lui à la France il n'y a pas seulement éloignement calculé, il y a antipathie instinctive, haine incurable. Qui le forçait, il y a un an, à chasser nos malades et nos blessés d' Afrique, de l'îlot del Rey à Mahon ? si ce n'est cette haine pour la France, qui cherche tous les moyens de se satisfaire. Aucun rapprochement n'est, nous ne dirons pas possible, mais même désirable avec lui. Est-ce un gouvernement qui régit aujourd'hui l'Espagne? non, ce n'est qu'une coterie aveugle et furieuse qui viole les droits les plus sacrés de l'humanité à l'égard des Espagnols, qui foule aux pieds tous les usages et toutes les convenances diplomatiques dans ses rapports avec les puissances étrangères. Avait on jamais eu l'exemple d'un gouvernement, publiant en pleine paix des accusations contre les agents accrédités d'une puissance étrangère, ainsi que vient de le faire le gouvernement d'Espartero en insérant dans la *Gazette de Madrid* la lettre du chef politique de Barcelone où le consul de France, M. de Lesseps, est accusé de connivence avec les insurgés. Une accusation semblable, si elle était fondée, devrait d'abord faire l'objet d'une communication confidentielle de gouvernement à gouvernement. Mais comment s'exprimer lorsque cette accusation n'est autre chose, comme il arrive ici, que la plus grossière et la plus infâme des calomnies. Le gouvernement français a déjà répondu dignement à cette calomnie en récompensant M. de Lesseps. Mais l'accusation dirigée si insolemment contre ce fonctionnaire paraît annoncer de la part du gouvernement de Madrid un système d'offenses systématiques auxquelles il est impossible que la France se résigne. Ce sera sans doute une des graves préoccupations de la nouvelle chambre que la conduite qu'il convient à la France de tenir à l'égard de l'Espagne. Les derniers événements sont faits pour démontrer aux plus incrédules que toute pensée de rapprochement entre la France et le gouvernement actuel de l'Espagne, est une chimère, et une chimère dange-

reuse. Mais il ne serait pas moins dangereux de croire que la France peut faire le sacrifice de tout intérêt en Espagne, et chercher ailleurs des compensations. Non, elle a en Espagne un intérêt qu'elle ne doit jamais perdre de vue, un intérêt éternel. C'est ce que M. Thiers exprimait une fois très-heureusement devant la chambre des députés. Cette vérité reçoit comme une nouvelle force en passant par la bouche d'un homme qui a été si funeste à la France et à l'Espagne.

« On a fait depuis quelques mois, disait-il dans la séance du 14 janvier 1837, une théorie sur l'Espagne, à l'usage de la question, s'il m'est permis de le dire : On prétend que l'Espagne n'est plus rien, qu'elle est un ami inutile et un ennemi peu dangereux ; on exprime cette pensée en ces termes : « Nous n'avons d'intérêts que sur le Rhin. » Je crois, si l'on peut poser des principes absolus en politique et surtout en diplomatie, je crois pouvoir affirmer ceci : lorsque la France est dans une complète identité avec l'Espagne, qu'il y a à Paris et à Madrid les mêmes intérêts et la même politique, il est vrai que la France n'a plus à s'inquiéter de l'Espagne, et que nous n'avons plus d'intérêt que sur le Rhin ; mais s'il arrive un jour qu'il n'y ait plus à Madrid le même intérêt, la même politique, les mêmes principes, s'il arrive à un degré quelconque que l'identité s'altère, qu'il s'élève quelque dissentiment, alors nos premiers intérêts ne sont plus sur le Rhin, mais aux Pyrénées.

Cela est évident, cela ressort à tel point de notre histoire que je serais presque honteux de rappeler ceci à la chambre. Si vous regardez notre histoire, vous verrez que, sur près de trois siècles de rapports hostiles ou amicaux avec l'Espagne, il y a toute une époque de lutte violente, toute une autre époque d'intimité. Tant que l'Espagne, jusqu'à Louis XIV, a été pour nous une étrangère ou une ennemie, il a régné une lutte violente qui n'a cessé que le jour où, par le grand acte de Louis XIV, les deux intérêts, les deux politiques ont été identifiées. Cela s'explique par la position géographique de l'Espagne : elle est placée, en style militaire, sur nos derrières, et tout le monde sait que pour un état comme pour une armée, la première condition est de bien assurer ses derrières.

Ainsi en principe, toutes les fois qu'en Espagne, il y a identité complète avec nous, nous n'avons d'intérêt que sur le Rhin. Toutes les fois qu'il y a n'importe à quel degré, inimitié, différence, possibilité d'une hostilité, le premier intérêt n'est pas sur le Rhin, mais sur les Pyrénées. »

Ce sera donc aux chambres et au gouvernement à se tenir toujours prêts à aviser, car ces dernières circonstances sont aujourd'hui arrivées pour la France.

A. P.

UNE SOIRÉE EN 1775.

Avant Louis XVI, les choses en étaient venues, on ne peut le dissimuler, à un tel point d'habitudes galantes sur le trône, que les rois se faisaient gloire de tous leurs genres de bonheurs et qu'il n'aurait tenu qu'aux reines d'être fort malheureuses. Espérons qu'elles ne l'étaient pas trop. — Là-dessus, grandes clameurs de nos jeunes puritains. Ils sont dans leur droit. Il ne faut pas transiger avec le mal. Seulement il ne faudrait pas anathématiser en masse les princes convaincus du péché d'amour. Nous ferons observer que parmi ces grands criminels, se trouvent Philippe-Auguste, François I, Henri IV et Louis XIV, et que (la chance du saint excepté, chance trop rare!), on pourrait citer de plus mauvais rois à qui on n'a point à faire de semblables reproches. Au surplus, ces choses, si elles ne peuvent s'excuser, s'expliquent du moins par un mot tout-puissant en France, la mode. Dans un certain monde, une chose est parce que la mode veut qu'elle soit. Si la mode exige le mal, on fait le mal sans être mauvais ; si elle commande le bien, on fait le bien sans être bon, de même qu'on adopte un habillement ou une coiffure sans examiner si cela vous sied, mais tout simplement poûr se mettre à la mode.

Donc, la noblesse de cour, dans les époques dont nous parlons, arrangeant sa vie et ses mœurs *regis ad exemplar*, regardait le mariage comme une institution sociale, bonne à renouveler et à entretenir la splendeur des familles, et à perpétuer les races, ou du moins les noms; voilà tout. Et de même que, dans les grands théâtres, on disait le côté du roi et le côté de la reine; il y avait dans toutes les bonnes maisons, l'appartement de *monsieur* et l'appartement de *madame ;* le carrosse de *monsieur* et le carrosse de *madame ;* les gens de *monsieur* et les gens de *madame;* les amis de *mon-*

sieur et les amis de *madame*, etc., etc; il n'y avait de commun que l'abbé qui, le matin, faisait de la philosophie et l'esprit fort avec *monsieur*, et le soir des bouts rimés et de la galanterie avec *madame*, et qui, de temps en temps disait quelques mots de latin aux enfants. Du reste, la femme ne désobéissait jamais au mari qui ne commandait rien; le mari ne refusait rien à la femme qui ne demandait jamais; ils ne se querellaient point, car ils ne se parlaient pas; et l'on ne peut pas dire qu'ils vivaient mal ensemble, car ils vivaient séparés; enfin, ce n'était pas un mauvais ménage, car ce n'était pas un ménage.

Mais, tandis que le mariage se traitait ainsi à la cour et dans la haute noblesse, il était en grand honneur dans les familles de magistrature, dans les maisons nobles des provinces et des châteaux, et parmi la bonne et sainte bourgeoisie, ce pur sang de la nation, cette liqueur généreuse dont la cour est la mousse, et dont la populace est la lie. Et puis, on imprime et on crie partout: « Quelle corruption de mœurs dans la France d'autrefois! et combien nous sommes vertueux à présent! » C'est qu'on ne sait que l'histoire des grands seigneurs et des courtisans d'alors, et que, depuis cinquante ans, la cour n'offre pas en effet de pareils scandales, par l'excellente raison que, depuis cinquante ans, il n'y a pas de cour. Mais, si l'on dressait avec exactitude un tableau statistique des mœurs dans les différents états de la société, pour les deux époques, quel serait notre étonnement à tous quand nous verrions la balance morale pencher en faveur de ce dix-huitième siècle lui-même, tant décrié! Le commerce et la bourgeoisie, en acquérant de révolution en révolution, les priviléges de fortune et l'importance politique qui étaient presque exclusivement l'apanage de la haute noblesse, lui ont pris pour les enlaidir ses ridicules et ses vices, qui se sont ainsi répandus dans une plus grande masse et qui ont gagné en développement ce qu'ils ont perdu en éclat. Hâtons-nous toutefois de constater que ce progrès de corruption n'est sensible que chez les hommes; les femmes, au contraire, valent en général beaucoup mieux qu'autrefois; cela vient de plusieurs causes : la première, qui dispense de toutes les autres, c'est qu'elles sont beaucoup moins et surtout beaucoup moins bien attaquées. On montre au doigt les jeunes gens qui s'occupent des femmes de la société; nos hommes, au lieu de chercher à brouiller des ménages brillants, en ont eux-mêmes de honteux, je ne sais où. L'on ne peut plus dire que les femmes et les maris vont chacun de leur côté. Le mari va de son côté, et la femme reste toute seule du sien. L'esprit de galanterie se perd de plus en plus au profit de la débauche facile et cachée. Dans l'ancienne société, il y avait trop souvent scandale de la part des deux époux : dans la nouvelle, il y a cynisme ou hypocrisie de la part du mari. Les dames n'ont quasi plus rien à faire. La co-

quetterie elle-même devient une *sinécure*. Nous avons donc d'excellents ménages dans la riche et haute société, à condition que nos maris vont se faire, à droite et à gauche, les héros de quelques romans plus que bourgeois, et que nos femmes se vengent en lisant avec rage les quarante-huit romans extatiques qui paraissent tous les mois.

De tout cela, bénéfice nul pour les mœurs, car la dépravation *terre à terre* des hommes, entraîne des conséquences qui remplacent très avantageusement les déplorables effets des intrigues galantes. L'abrutissement de l'espèce vaut bien quelques irrégularités dans les familles. De tout cela surtout, perte réelle pour l'agrément de la société. Et c'est grand dommage, car la France régnait sur l'Europe par ses salons, plus que Londres et Vienne par leurs cabinets.

« Un salon d'aujourd'hui et un salon de mon temps, me répétait souvent mon père, ne se ressemblent pas plus que *Mérope* ne ressemble à la tragédie qu'on donnait hier aux Français. » — Cette tragédie était... non, je ne la nommerai point : mon père avait un goût si sûr que je ne veux pas donner un certificat de médiocrité à l'un des deux cent cinquante principaux auteurs dramatiques de l'époque. Mais je me rappellerai toujours ce qu'il me disait du monde d'autrefois comparé au monde d'aujourd'hui ; et j'aime à le redire tout haut ; je me figure que c'est lui que j'entends encore, avec son chaleureux accent d'honnête homme et ses manières d'homme poli, comme l'Alceste de Molière.

« C'était le jour de la présidente de N** ou de la marquise de B**, vers la fin du mois de décembre 1775. Voici la porte cochère toute grande ouverte. Le suisse, dans sa tenue d'ordonnance, frappait de sa hallebarde et se rangeait noblement pour laisser entrer votre carrosse ; un des laquais allait souffler la torche sous un des grands éteignoirs du portail, et vous descendiez dans le vestibule au milieu de la livrée qui se levait et se découvrait devant vous, car la politesse commençait alors dans les antichambres et ne vous quittait plus. Au moment où vous entriez dans le salon, la pendule sonnait-elle cinq heures et demie, la maîtresse de la maison vous grondait gracieusement d'arriver si tard. On avait desservi le dîner depuis plus de deux heures et le *reversis* des douairières était déjà en bon train ; vous jouiez ou vous ne jouiez pas, mais à coup sûr vous vous amusiez. Toutes les femmes qui étaient là n'étaient pas jolies, mais toutes étaient gracieuses ; tous les hommes n'étaient pas des gens d'esprit, mais tous étaient aimables. Cela ne nous coûtait pas davantage alors qu'il ne vous en coûte aujourd'hui pour être farouches ou dédaigneux, fats ou pédants, taciturnes ou péroreurs, entends-tu bien, mon fils ? — Oh ! vous parlez très-clairement mon père, disais-je en l'embrassant trois fois. — Eh ! mon Dieu, reprenait-il,

je ne dis pas cela pour toi, ni pour personne; c'est... pour tout le monde. Enfin, il y avait dans le salon des gens de tout âge, de tout état, de toute fortune, hommes de cour, de robe ou d'épée, hommes de lettres ou de finances que l'on reconnaissait d'abord à leur costume et à leur tenue variés, ce qui donnait à la société quelque chose de *pittoresque*, comme vous dites maintenant; mais, au milieu de cette grande diversité, régnait une égalité parfaite et une aménité de formes, telle que chacun était sûr des autres comme de soi, et qu'on pouvait parler de toutes choses et discuter à cœur ouvert, sans qu'il y eût jamais la chance d'un mot qui blessât une personne ou une convenance. C'était un art plein de charmes et de secrets que la conversation poussée à ce degré entre gens d'une éducation *libérale*, dans le vieux et vrai sens de ce mot. Bien entendu que les femmes tenaient le dez à ce jeu de l'esprit et de la grâce, où le profit pour les hommes était un sourire et un regard. Aussi, que ne tentions-nous pas pour obtenir ce prix si doux du tournoi de la parole! Philosophie, poésie, beaux arts, anecdotes, histoire, souvenirs, on mettait tout en œuvre, après avoir tout réduit aux proportions de la conversation; et du choc et de la fusion de tous ces éléments jaillissaient mille éclairs que ne suivait jamais la foudre. Car personne n'était là pour jouer son rôle d'homme d'état, de savant, de philosophe, de distrait ou de bourru; le seul rôle à jouer était celui d'homme aimable; et J.-J. Rousseau lui-même, cet ours de génie, les quatre ou cinq fois que je l'ai vu dans le monde, je l'y ai vu plus galant que tout autre avec les dames. — Un jour, il répondit à une femme qui lui en témoignait sa surprise: « Madame, on n'est pas forcé d'aller dans la société, mais, quand on y va, on est forcé d'y être aimable; aussi, je n'y vais pas souvent. »

« A huit heures et demie, arrivait beaucoup de monde à la fois. C'étaient les personnes qui revenaient de l'opéra du jour ou de la tragédie nouvelle. On les entourait, on les questionnait sur ce grand événement, fort grand en effet, car *Tancrède* ou *Orphée* auront sans doute un plus grand retentissement que bien des lois qui ont passé à d'immenses majorités. Alors, les récits, les discussions, les bulletins de la bataille dramatique. Et les jolies femmes osaient avouer qu'elles avaient osé applaudir au génie, et nous, jeunes gens, en bas de soie blancs et en manchettes de dentelles, qui avions été pendant trois heures au parterre debout, tandis qu'avec vos grosses bottes et le poil qui vous couvre le visage, il vous faut maintenant des stalles larges et *dormeuses* comme à des chanoines, nous racontions, avec chaleur et modestie tout ensemble, nos émotions poétiques de la soirée; et presque tout le monde parlait et parlait bien des œuvres et des questions littéraires, parce qu'il y avait alors un grand nombre de connaisseurs amateurs, tandis qu'à présent il n'y a plus de connaisseurs que les

hommes de l'art eux-mêmes, qui sont envieux ou systématiques. — A dix heures, les rangs s'éclaircissaient, il ne restait plus que les personnes à qui la maîtresse de la maison avait dit : Vous soupez avec nous ? Et c'étaient ordinairement les personnes les moins ordinaires. — C'est alors que les conversations devenaient plus intimes, que les intimités devenaient plus tendres. Le souper était une sorte de *repas libre*. La porte ne s'ouvrait plus pour laisser entrer ou sortir. On ne craignait plus une désertion ou une visite. Les yeux s'allumaient avec les girandoles de la table ; les têtes et les bons mots partaient avec le vin d'Aï; les cœurs se rapprochaient comme les siéges. Les flatteries délicates, les inpromptus galants, les couplets sémillants, les déclarations à voix bien basse ou bien haute, pour n'être entendues ou comprises que d'une seule personne ; toutes les caresses de l'esprit qui allaient chatouiller l'orgueil de la reine du lieu, cet air chargé d'amour que les femmes respiraient, et ces rires d'enchantement plus encore que de gaîté .. Puis, on entendait rouler un carrosse sous la porte ; c'était le maître de la maison qui rentrait, et l'on se séparait au moment où l'on désirait le plus de rester ensemble. Mais on se retrouvera demain et après demain, et... s'il devait en arriver malheur... (est-ce malheur qu'il faut dire ?), avouez, mesdames, que nous l'avions bien mérité ! — Voilà un salon et un souper de 1775. »

« Un salon d'aujourd'hui est tout différent. — C'est toujours mon père qui parle, et il avait quatre-vingt-quatre ans. — Quand j'entre dans un de vos salons, il me semble que le bruit de mes pas va troubler l'empire du silence. La splendeur des dorures et des meubles, éclairés par cent bougies, me paraît obscurcie par autant d'hommes qui se tiennent roides et consternés comme des chandelles noires dans les embrasures des fenêtres et des portes. On se croirait appelé à l'ouverture d'un testament ou à quelque assemblée de famille pour nommer un curateur à une succession vacante, si un double cercle de femmes couverte de fleurs et de diamants, ne vous rappelait que c'est une soirée, une fête. Tant de charmes et de parure, pourquoi bon Dieu ! et pour qui? A peine si quelque vieillard comme moi ou quelque étranger arrivé depuis peu s'approchera de vous, mesdames. Il faut être pour cela d'un autre siècle ou d'un autre pays, et encore la plus simple politesse, la moindre galanterie sera-t-elle censurée comme une *énormité*, par le rire dédaigneux de nos chevaliers du silence et de l'immobilité. Cependant leur consternation s'épanouit un peu : des tables de bouillote et d'écarté viennent d'être déployées. La moitié des hommes s'y précipite ; l'autre moitié se jette sur des plateaux de sorbets et de babas. Puis, quelques hommes graves sont arrivés, et dans les coins du salon, et dans le boudoir, et dans la chambre à coucher, on parle très-haut de la chambre des dépu-

tés. Mais les pauvres femmes !... quelques lorgnons sont braqués sur elles, et ce tardif et lointain hommage est le seul prix de tous leurs frais de toilette et autres. Encore les lorgnons retombent-ils bientôt, et tous ces messieurs rentrent dans leur cravate et dans leurs pensées de jeu, d'intrigues politiques, de chevaux ou de danseuses. Ils ont beau faire pour donner de loin en loin un signe de vie au salon, il est évident que leur intérêt n'y est point. Et toutes les femmes vont se coucher après avoir échangé entre elles les mots les plus insignifiants de la langue française, et avec le plaisir bien sec d'avoir écrasé leurs voisines à coups de diamants, ou avec le chagrin mortel de n'avoir pas eu la robe la plus riche ou la coiffure la plus fraîche. Et quant à la maîtresse de la maison, à qui aucun homme n'a dit une parole tendre ou spirituelle, il ne lui reste de sa fête d'autres souvenirs que cinq ou six taches de punch ou de brioche sur le velours de son meuble. Eh bien! il y avait dans tout cela des femmes charmantes d'esprit comme de figure, d'imagination comme de talents, et fort supérieures à la foule de ces hommes, à qui elles cherchent à plaire à force de coquetterie, comme si elles pouvaient jamais être assez coquettes pour eux; fort supérieures même aux femmes de ma jeunesse, ajoutait mon père avec un geste de regret qui voulait dire : Ah! si j'avais seulement soixante ans de moins !... »

C'est au sortir d'une fête dans ce genre-là, qu'il me dit : « Je ne mettrai plus les pieds dans un salon. » Et il tint parole, quoique sa vieillesse fût bien jeune encore. Les dames et les demoiselles venaient causer avec lui, dans son cabinet, auprès de son grand fauteuil rouge, et toutes avouaient prendre plus de plaisir dans sa conversaation instructive et brillante, que dans... le mutisme des *lions du rout.* Cela se conçoit.

Certes, il y a quelque exagération dans la peinture des deux époques et des deux salons, telle que mon père la faisait avec ses souvenirs de jeune homme et sa petite misanthropie de vieillard, mais la vérité un peu exagérée est encore une vérité. — Somme toute, nous copions aujourd'hui les fauteuils et les canapés du temps de Louis XIV et de Louis XV, c'est très-bien; si nous imitions quelques-uns des hommes qui s'asseyaient dessus, ce serait mieux.

Emile DESCHAMPS.

UN ÉTÉ EN ESPAGNE.

IV.

Un petit bal à Aranjuez. — Passage de la Sierra-Morena. — La messe à Cordoue.

Nous sommes logés à l'*Hôtel de la Costurera* (de la Couturière). Mon hôtelier tient le bureau des voitures de Madrid à *Aranjuez*. C'est un Piémontais sec et maigre, entre deux âges, ancien soldat de Napoléon, et qui parle français. Ce brave homme regrette son pays, mais il a femme et enfants en Espagne, et il reste cloué là, le tablier blanc devant lui, servant aux voyageurs ce qu'il appelle ingénument de la cuisine à la française. Son hôtel est vaste, et possède je ne sais combien d'issues, avec bon nombre de corridors et de chambres dont les murs sont blanchis à la chaux. Au printemps, quand la belle société de Madrid vient habiter *Aranjuez*, l'hôtel est comble. Nous nous y trouvons en août. Nous sommes trois, ni plus ni moins. Le rez-de-chaussée sert de café. Il y a deux billards dans une salle spéciale. Le jour, tout est fermé du côté de la rue, et lorsque vient le soir, il semble que l'hôtel se soit métamorphosé. L'hôtelier donne quelquefois des bals. C'est un homme qui entend parfaitement bien son affaire.

Le personnel de la maison surpassait le nombre des voyageurs. Il se composait du maître, de sa fille, de sa belle-mère, de deux *criadas* (domestiques), l'une appelée Catalina, l'autre Martina, — deux brunes foncées, merveilleusement jalouses entre elles ; d'un domestique d'écurie portant le mot bêtise écrit sur sa figure, et d'un petit garçon, dont l'air éveillé et intelligent faisait vraiment plaisir à voir. Certes, nous ne pouvions manquer d'être bien servis. Le fait est que j'aurais tort de me plaindre, et que je serais un ingrat, si je notais mal le vaste *Hôtel de la Costurera*. J'y ai pris, d'ailleurs, quinze ou vingt excellentes leçons pratiques de langue espagnole, soit avec la belle-mère, soit avec la Catalina, soit avec la Martina que je prenais à tâche de plaisanter sur sa chevelure absalonienne. La Martina, — c'est chose à dire, — arrangeait ses che-

veux de la façon la plus singulière. Ils faisaient l'effet d'une corde à puits roulée en forme de 8. Fixée par une douzaine d'épingles noires, la corde à puits en question n'est pas, que j'aie pu croire, très-souvent déroulée. J'admets que la Martina refait sa natte tous les cinq jours, et, bien sûr, je suis généreux. Mais la Martina danse très-bien *las Manchegas*. A Dieu ne plaise que je la calomnie!

Sa rivale, la Catalina, est une fille svelte et élancée. Elle a du feu dans les yeux, mais toute sa beauté ne va pas plus loin. Sa parole est brève et un peu sèche, notamment quand elle parle de Martina.

De la fille de l'hôtelier, je n'en parlerai point. Nous étions sur le pied de la froideur ensemble. Mais la belle-mère, c'est différent. C'est une dame âgée dont la figure, conservant les traces de la beauté, est fort douce et en même temps fort aimable. Elle me donnait des leçons d'espagnol. Assis tous deux dans la salle d'entrée qui sert de bureau pour les diligences, nous entamions la conversation, pendant que les gens de la maison faisaient la sieste ou vaquaient à leur service. Le sujet était toujours la France, qu'elle aimait sans la connaître. Paris surtout, Paris l'intéressait beaucoup. — Il y avait pour petits tableaux, dans l'endroit où nous causions, des gravures du *Petit Courrier des Dames* et de l'*Album de l'Opéra* encadrées, avec une caricature d'hommes à têtes de bête, encadrée aussi. Il était convenu, entre nous, que la dame parlerait lentement, et que je m'efforcerais de répondre à toutes ses questions, sauf à écorcher la langue espagnole. La première conversation que nous eûmes ensemble fut un peu difficultueuse. A la seconde, nous nous entendîmes parfaitement. Elle tricotait en parlant, et moi, dictionnaire en main, afin d'y chercher les expressions les moins usuelles, je formulais les phrases, qu'elle rectifiait aussitôt sans lever pour cela les yeux. Nos moindres entretiens duraient des heures entières, et il s'était établi presque de l'intimité entre cette excellente dame et moi. A l'heure des repas, nos hôtes nous offraient un petit verre de Malaga, et le Piémontais racontait une de ses campagnes sous l'empire.

Aranjuez devait être, apparemment, la ville où nous aurions le plus à nous louer de la gracieuseté espagnole. Nous avions fait connaissance, dans la voiture, avec un chef des douanes fort gracieux et très-complaisant, lequel s'était offert de bon cœur à nous promener dans les jardins historiques d'Aranjuez. Ce n'était point une promesse en l'air, et nous l'eûmes pour *cicerone*. Quelle différence entre le guide payé, entre le guide *de son état*, et le guide intelligent et de bonne compagnie que nous avions rencontré là!

Le premier explique les choses avec une ponctualité, avec une volubilité de paroles fatigantes. Il dit, il dit toujours; mais répondre à des interrogations, cela lui est impossible. Du reste, il s'acquitte généralement de sa besogne avec conscience, et s'il écorche les noms des rois ou des fondateurs, s'il donne à un monument trois siècles de trop, on sait par lui, — que tel vase est en marbre, que tel escalier a deux ou trois cents marches, ou bien que tel jardin a coûté nombre de millions à planter.

Notre guide, à nous, marcha à notre pas, se fit une loi de notre fantaisie, provoqua nos interrogations, prévint nos désirs. Sans faire parade de ce qu'il savait, il partagea avec nous ses connaissances acquises.

Ce dernier portrait est celui du chef des douanes d'Aranjuez, un de ces hommes pour qui les compliments sont des vérités.

Aranjuez est une résidence royale pour le printemps. Verte oasis au milieu d'une campagne aride, le plus grand étonnement nous saisit à la vue de la hauteur et de la vigueur des arbres qu'on y rencontre Le Tage et le Jarama, qui l'arrosent, sont pour beaucoup dans cette végétation si étonnante aux environs de Madrid. C'est une ville à la hollandaise, selon l'idée conçue par le marquis de Grimaldi, à son retour de l'ambassade de Hollande. Rues larges et droites, maisons peu élevées, palais immense, jardins pittoresques Au mois de mai, Aranjuez est un séjour délicieux. Le jardin de *la Isla* (de l'Ile), au milieu duquel coule le Tage, et celui *del Principe*, aussi arrosé par le Tage, ont de douces retraites et de sombres allées. Le Palais-Royal, situé dans *la Isla*, est l'œuvre de Juan de Herrera, et fut construit par l'ordre de Philippe II. La *Casa del Labrador* (la maison du Laboureur), cachée au fond du jardin *del Principe*, fut bâtie sous le règne de Charles IV, qui voulait en faire une maison rurale. Mais à présent, rien n'indique cette destination, si ce n'est une petite chambre, rustiquement décorée, par laquelle on passe pour aller visiter les autres appartements.

Du reste, promenades, chasses bien exposées, théâtre, place de taureaux, cafés, — Aranjuez ne manque de rien pour être une ville de plaisirs. A quelques lieues, sur la route de Madrid, je me souviens d'avoir vu paître, au bas d'une montagne aride, des taureaux appartenant au célèbre Montès, le roi des courses Ils sont gardés par un homme à cheval, la pique au poing, et par des frondeurs habiles. Ces animaux sauvages bondissent dans le rayon qui leur est assigné, et aussitôt qu'un d'entre eux fait la mauvaise tête, les gardiens leur donnent des coups de pique, ou leur lancent des pierres.

Il faisait si chaud, pendant mon séjour à Aranjuez, que je me contentais des promenades dans les jardins. Et le soir, rentré à l'hôtel, je jouais au billard, ou recommençais mes conversations avec la belle-mère de l'aubergiste. Une fois je voulus voir danser *las Manchegas;* j'avais été désillusionné, la veille, lorsque m'étant mis à une fenêtre pour regarder les bords du Tage, j'avais espéré voir se réaliser ce qu'avait dit le voyageur Delangle, sous le consulat, en parlant d'Aranjuez. « Quand la cour n'y est point, et quand il fait chaud, les jeunes filles des environs viennent se baigner dans le Tage ; on les voit, on leur parle, on peut les embrasser des murs du palais, et mouchoirs, et corsets, et jupons, tout est ôté, tout est laissé sur le bord de l'eau. » J'affirme qu'en cela il n'y avait de ma part qu'un grand désir de savoir si les mœurs étaient toujours aussi primitives. Il faisait chaud, la cour n'était pas à Aranjuez, et des jeunes filles se baignaient, — dans un bain couvert, aussi scrupuleusement que ceux de Ouarnier.

Pour dédommagement j'ai vu danser *las manchegas*, un des pas les plus vifs

de toutes les danses espagnoles. Une espèce de *baile* (bal) tout à fait sans façon avait été improvisée par nous. Un jeune aveugle, joueur de guitare accompagné d'un chanteur émérite, s'assit et représenta l'orchestre. La Martina, servante de l'hôtel, renommée dans l'endroit pour être bonne danseuse, se mit en devoir de ne point faillir à sa réputation, surtout devant des étrangers. Le garçon d'écurie était son partenaire. Le chanteur, habile maître à danser, avait pris pour compagne une jeune fille des environs. Nous ne pouvions assister à un bal plus *populaire*. Le guitariste préluda, les danseurs commencèrent à faire résonner leurs castagnettes en bois de *granadillo* [1], et l'on se mit en mouvement.

J'aime de passion les danses espagnoles ; sans vouloir assister aux pas merveilleux d'une *Julie Formalaguez* [2], en Espagne, ou d'une Fanny Elsler, en France, j'y trouve un charme inexprimable, lorsqu'elles sont exécutées par le peuple, et lorsqu'elles ne durent pas trop longtemps. Voluptueuses sans être lascives, gracieuses et un peu minaudières, les danses espagnoles sont délicieuses à voir ; on se laisse entraîner par elles. Quelques auteurs assurent que le *fandango* ayant un jour scandalisé la cour de Rome, le conclave s'assembla pour condamner cette danse trop voluptueuse, impure même. Impossible de condamner des coupables sans les entendre,—c'est-à-dire sans les voir, car il s'agit de danseurs. Le conclave ne voulut point porter atteinte aux saines règles de la justice : un couple espagnol fut introduit et dansa le *fandango*. Il paraît que les cardinaux se laissèrent aussitôt fléchir, et que le fandango fut absous.

Ce conte, peu vraisemblable, montre par son invention, combien les danses espagnoles ont partout été goûtées, depuis un temps immémorial.

Ce qui me plaît encore dans les danses espagnoles, c'est qu'elles sont exécutées à la musique de *romances*, pour la plupart fort caractéristiques. Le chanteur-danseur, disait en sautant, des couplets espagnols dans le genre de celui-ci :

Toma, nina, esa naranja, Que la cogi de mi huerto : No la partas con cuchillo, Que esta mi corazon dentro.	Prends, enfant, cette orange, Que j'ai cueillie en mon enclos : Ne la partage pas avec ton couteau, Parce que mon cœur est dedans.

Quelquefois les danseurs chantent un véritable petit poëme, et je citerai encore cette romance [3] :

Grandes guerras se publican Entre España y Portugal; Y al conde del Sol le nombran Por capitan general.	De grandes guerres se déclarent Entre Espagne et Portugal ; Et c'est le comte Del Sol qu'on nomme Capitaine-général.
La condesa, como es nina, Todo se la ve en llorar	La comtesse, encore enfant, Ne fait rien que pleurer.

[1] Arbre des Indes; bois brun.

[2] Ancienne fameuse danseuse.

[3] Extrait du magnifique ouvrage de M. de Villa-Amil, l'*Espagne artistique et monumentale.*

« Dime, conde, cuantos anos
Tienes de echar por allà.»
— « Si à los seis anos no vuelvo,
Os podreis, nina, casar,

Pasan los seis y los ocho,
Y los diez se pasaran,
Y llorando la condesa
Pasa asi su soledad.

Estando en su estancia un dia,
La fuè el padre à visitar.
« ¿Què tienes, hija del alma.
Que ne cesas de llorar? »

« ¡ Padre, padre de mi vida,
Por la del santo grial [1],
Que me deis vuestra licencia
Para el conde ir à buscar. »
— « Mi licencia teneis, hija;
Cumplid vuestra voluntad. »

Y la condesa, a otro dia,
Triste fuè a peregrinar.
Anduvo Francia y la Italia,
Tierras, tierras sin cesar.

Ya en todo desesperada
Tornabase para aca,
Cuando gran vacada un dia
Hallo en un ancho pinar.

« Vaquerito, vaquerito,
Por la santa Trinidad,
Que me niegues la mentira,
Y me digas la verdad :
¿ De quien es este ganado
Con tanto hierro senal?

« Es del conde Del Sol, senora,
Que hoy esta para casar.

— « Buen vaquero, buen vaquero,
¡ Asi tu hato veas medrar!
Que tomes mis ricas sedas
Y me vistas tu sayal.
Y agarrandome la mano,
A su puerta me pondras
A pedirle una limosna
Por dios, si la quiere dar. »

Al llegar à los umbrales,
Veis al conde que alli esta,
Cercado de caballeros,
Que à la boda asistiran.

« Dadme. conde, una limosna. »
El conde pasmado

— Dis-moi, comte, combien d'années
Tu dois rester par là-bas, »
— Si dans six ans ne reviens,
Vous pourrez, enfant, vous marier.

Six ans se passent et huit même.
Et dix ans se passeront.
Et en pleurant, la comtesse
Passe ainsi sa solitude.

Etant un jour dans sa chambre,
Son père fut la visiter.
« Qu'as-tu, fille de mon âme,
Pour ne cesser de pleurer? »

« Père, père de ma vie!
Au nom de l'hostie sainte,
Donnez-moi votre permission
Pour aller chercher le comte. »
— « Tu as ma permission, ma fille,
Accomplis ta volonté. »

Et la comtesse, au jour suivant,
Triste se mit en pèlerinage.
Elle parcourut la France et l'Italie,
Des pays, des pays sans s'arrêter.

Déjà toute désespérée,
Elle s'en retournait par ici,
Quand un grand troupeau de vaches,
Elle rencontra dans une vaste forêt de pins

« Petit vacher, petit vacher,
Par la sainte Trinité,
Refuse moi le mensonge,
Et dis-moi la vérité :
A qui appartient ce troupeau
Marqué de tant de signes? »

Senora, c'est au comte Del Sol,
Qui se marie aujourd'hui.

« Bon vacher, bon vacher,
Puisses-tu voir croître ton troupeau!
Prends mes riches soieries.
Et me revets de ta bure.
Et en me prenant par la main,
A sa porte tu me placeras
Pour lui demander une aumône
Au nom de Dieu, s'il veut la donner. »

A votre arrivée sur le seuil,
Vous voyez le comte qui est là,
Entouré de cavaliers,
Qui assisteront à la noce

« Donnez-moi, comte, une aumône. »
Le comte s'est pâmé d'admiration :

[1] La patène, l'hostie.

« ¿ — De què pais sois, senora? »	« — De quel pays êtes-vous, *senora*?
« — Soy de Espana natural. »	« — Je suis naturelle d'Espagne.
« — ¿ Sois aparicion, romera,	« — Vous êtes une apparition, pèlerine,
Que venisme à conturbar? »	Pourquoi venez-vous me troubler?
« — No soy aparicion, conde,	—«Je ne suis point une apparition, comte,
Que soy tu esposa leal. »	Je suis ta loyale épouse. »
Cabalga, cabalga le conde,	Il chevauche, il chevauche le comte,
La condesa en grupas va,	La comtesse va en groupe,
Y a su castillo volvieron	Et à leur castel ils retournèrent
Salvos, salvos y en solad.	Sains et saufs, et avec joie

Tels sont la plupart des airs de danse qu'on entend en Espagne. Vieux romances, avec une action développée et primitive, ils intéressent l'auditeur. Le malheur est que les bardes en plein air qui les disent, ont la détestable habitude de nasiller horriblement. A moins de connaître parfaitement la langue espagnole, il est difficile de les bien comprendre. Notre chanteur-danseur possédait ce défaut au suprême degré, sa voix était grinçante, revêche, stridente, comme les sons que le petit aveugle tirait de sa guitare.

Le bal, si bal il y avait, dura plus d'une heure. Martina et son amie en firent les frais et reçurent les applaudissements des spectateurs, dont le nombre s'était accru peu à peu, des soldats, des voisines, des enfants du quartier, étant venus voir le divertissement.

Revenons à Aranjuez proprement dit.

Aranjuez est la première ville importante qu'on rencontre sur la route de l'Andalousie : deux lieues plus loin, vient *Ocana*.

Deux fontaines fournissent à Ocana des eaux exquises. L'une d'elles, que l'on croit être une construction romaine, a un aspect magnifique. Elle est de pierres d'assises, avec dix-neuf arches. Il s'y trouve un conduit souterrain, avec des sources si abondantes qu'elles suffisent pour les besoins de la ville, et pour alimenter un immense abreuvoir, et des bassins de pierre, où deux cent cinquante femmes pourraient toutes en même temps laver du linge. Ces eaux, encore, arrosent alternativement des jardins potagers qui sont fort nombreux à Ocana. La ville, du reste, semble assez peu remarquable, son industrie seule la rend importante.

Il faut ici parler de la manière dont nous avons voyagé pour nous rendre à Grenade. Voulant voir Aranjuez dans ses détails, nous avions eu la précaution d'arrêter nos places à Madrid. La diligence nous prit, en passant à l'*hôtel de la Costurera*, et nous déjeunâmes à Ocana.

Nous ne voyageons pas par les *diligences générales*, comme lorsque nous sommes venus de Bayonne à Madrid ; nous avons essayé de la compagnie rivale *Carsi-Ferrer*, et voici quelles ont été nos conventions, conventions qui sont les mêmes pour tous les voyageurs. Les trois places de *la berlina* (le coupé), nous appartiennent à raison de 368 réaux la place ; l'administration s'engage à nous nourrir et à nous coucher. Donc le voyage est peu cher : pour quatre-vingt douze francs on arpente dans le coupé, et exempt de tous autres frais, soixante et onze lieues espagnoles.

Le premier repas fourni par la compagnie, fut servi à Ocana ; il fut somptueux, mais peu de notre goût. On nous offrit du *gaspacho*, mets fort connu en été dans le midi de l'Espagne, et qui nous avait été recommandé, à Bayonne je crois, par monsieur Walsch de Séville. Le *gaspacho* est une de ces nourritures trop rafraîchissantes auxquelles il faut s'habituer, surtout nous autres francais qui, en général, n'aimons guère à voir accommoder dans un même saladier, de l'eau, du vinaigre, de l'huile, du pain, etc., etc. Un de nos compagnons de voyage, espagnol, s'en faisait un régal; matin et soir, jamais il n'eût manqué d'engloutir deux ou trois assiétées de *gaspacho*.

Sur la route de Grenade, au relai qui suit Ocana, on aperçoit *la Guardia* , village perché sur une montagne. On peut dire que les maisons en sont « bâties de boue et de crachat. » Toute la *poblacion* a l'air misérable. Çà et là, les montagnes sont percées d'une foule de portes. Ce sont des habitations. Jamais, jusqu'alors, nous n'avions rencontré sur notre passage quelque chose d'une aussi triste apparence. Et cependant, toutes les campagnes environnantes sont fertiles et bien cultivées.

Temblèque et *Madridejos* n'offrent rien de bien particulier, sinon qu'elles sont toutes deux insalubres, la première à cause des vapeurs qu'exhalent les grandes lagunes de *la Vega y Villaverde;* la seconde, à cause des eaux stagnantes qu'on y trouve. Valdepenas est à bon droit renommée pour ses vins. *Santa-Cruz de Madela* a presque toutes ses fenêtres grillées et ornées de petites croix. L'industrie des femmes est très-considérable à Santa-Cruz. Elles y fabriquent des jarretières (*ligas*), et des gros draps.

Les jarretières qu'on fait à *Santa-Cruz* sont vraiment originales. Ce sont de simples rubans en soie lamée d'argent, et sur lesquels on met des devises en vers. J'en achetai deux paires. Sur l'une il y avait :

Una muger suspiraba,
Porque su amante la dejaba.

Une femme soupirait,
Parce que son amant la délaissait.

Sur l'autre, il y avait :

Toda liga sabe atar
Mas pocas saben hablar.

Toute jarretière sait lier,
Mais peu savent parler.

Les voyageurs s'arrêtent à Santa-Cruz avant de traverser la *Sierra-Morena*. Je n'ai point encore dit quel est l'état de défense de la diligence au moment de passer les montagnes. Deux *escopeteros* sont en vedette sur le sommet. Deux ou trois escopettes sont accrochées à la tringle de fer qui sert à fermer la bâche. Pourquoi donc ces apprêts sinistres? Mais ce n'est rien encore. Au moment où nous entrons dans la *posada* pour déjeuner, cinq ou six lanciers espagnols se dirigent vers les montagnes. Qu'est-ce que cela signifie? Au milieu des con-

versations de tous les gens de l'auberge, je saisis le mot *tué*. J'écoute. Il paraît que, la veille, dans la Sierra-Moréna, un petit combat a eu lieu entre des lanciers et des voleurs. Un homme a été tué. Impossible de savoir au juste si c'est un voleur qui a tué un lancier, ou un lancier qui a tué un voleur, et cependant cela m'intéresse. Cette conversation, dont j'ai entendu quelques bribes en passant, m'ôte un peu l'appétit, je l'avoue. Mon esprit se porte aux idées noires, — et tout à coup, je crois avoir devant les yeux une de ces odieuses lithographies qui représentent *les brigands de la Sierra-Morena*. Près de monter en voiture, il me semble que les habitants de Valdepenas nous regardent avec intérêt et commisération. A la bonne heure! voilà un épisode!

Mais cette première émotion se calme. Je suis encore assez brave, Dieu merci, pour n'avoir peur qu'au moment même où le danger se présente. Et puis, voir la Sierra-Morena, cela l'emporte sur toutes les craintes! Je grimpe sur l'impériale, avec un fort aimable capitaine espagnol, qui paraît de taille à se pouvoir défendre. Nous fumons la cigarette; nous entamons la conversation, et fouette cocher! En route pour la Sierra-Morena!

Les cinq ou six lanciers, que nous avons vus partir tout à l'heure, nous servent d'escorte. Ils remplissent devant nous le rôle d'éclaireurs. En faut-il plus pour nous tranquilliser? Arrivés à l'endroit le plus dangereux, nous apercevons sur le sommet de la montagne la plus élevée, une petite tente sous laquelle un cavalier s'est placé en vedette. A peine il nous a vus, qu'un détachement côtoie la route. De distance en distance, un fantassin apparaît soudainement, comme s'il sortait tout armé du fond des ravins. En vérité, la police est trop bien faite, les précautions sont trop bien prises pour que nous ayons la moindre inquiétude. Livrons-nous donc de toute notre âme à l'admiration d'un des plus plus sublimes spectacles que puisse offrir la nature.

Avant d'entrer dans la Sierra, le voyageur jette un coup d'œil émerveillé sur les montagnes, sorte de mur à créneIures gigantesques, dont il croit pouvoir en un instant sonder toute la profondeur. Il avance, plusieurs plans inégaux captivent son regard. Chaque montagne a des tons différents. L'une, rapide et boisée, ressemble à une masse d'arbres étagés; l'autre, d'une désolante aridité, est colorée et comme rôtie par le soleil. Celle-ci est composée de rochers que l'on serait tenté de prendre, de loin, pour d'immenses pierres druidiques. Ici, c'est une simple colline où le paysan a trouvé quelques veines de terre bonne à ensemencer. Là, c'est un mont à pic, couronné de pins vigoureux. Tout est beau, tout est varié, tout est grand. Une route bien faite sillonne la Sierra et se prête à ses sinuosités, comme un ruban qui suit les plis d'une robe. Si la diligence chemine dans un ravin, on croit être sur la mer en un jour de tempête : le ciel en haut, et les montagnes qui nous serrent étroitement et ressemblent à des vagues de terre, si l'on peut dire ainsi. Quand la diligence atteint le sommet d'une côte, l'œil embrasse un panorama sans limites. Ne sont-ce pas de simples monticules que l'on aperçoit là-bas? Comment se rendre compte de leur hauteur? On les domine tous : ils sont égaux, à deux cents pieds près. Cependant, en descendant, les mules vont d'un pas rapide. En

quelques minutes nous sommes au bas de cette montagne qui nous paraissait de hauteur ordinaire. C'était une illusion. Dix mules attelées à la voiture ne suffisent plus, tant la route est pénible. Quatre bœufs leur viennent en aide, et encore l'attelage va au pas.

Sur notre passage nous rencontrons quelques *arrieros* (muletiers) en troupe; quelques voyageurs armés jusqu'aux dents; quelques enfants qui parcourent les environs.

La vue ne se rassasie point. Une colonne nous indique les limites de la province de la Manche. Nous entrons en Andalousie. L'admiration augmente devant la *garganta* (gorge de *Despenaperros*. Le soleil argente ou dore les blocs de minéral brut qui s'élèvent le long d'une chaussée merveilleusement taillée à pic. Peu à peu les habitations commencent. Voici *Santa-Elena*, village dont l'aspect réjouit. *Santa-Elena* est situé sur une éminence, et domine presque toutes les montagnes environnantes.

Non, ce n'est point un effet de mon imagination, mais à peine j'ai mis le pied en Andalousie, qu'il me semble voir une Espagne nouvelle! Deux paysans andaloux que j'ai vus, avant d'arriver à Santa-Elena, m'ont paru plus aimables et plus gais que ceux de la Manche, d'une heureuse physionomie et vêtus d'un gracieux costume. Les grenadiers sont en fleurs; des haies d'aloës bordent les champs; les pâles oliviers forment de vastes forêts. La *Sierra-Morena* est une barrière. D'un côté, l'aride et sèche province de la Manche; de l'autre, la douce et belle Andalousie.

Et pour comble de surprise, je me trouve à présent au milieu de gens actifs et industrieux. Le pays que je traverse se nomme les *Colonies de la Sierra-Morena*. Des populations sont venues s'y établir, et cultivent avec persévérance un sol que le travail a su rendre fertile. La capitale des colonies s'appelle *la Carolina*; elle fut fondée par Olavide, sous Charles III. C'est un village de deux mille habitants, gai, charmant, entouré de bosquets d'oliviers; un village dont toutes les rues sont droites et spacieuses, dont les maisons sont symétriques et badigeonnées. La *plaza* principale est entourée d'une galerie d'arcades à deux étages, d'une architecture simple, mais régulière. Un *prado* garni d'arbres, et fort grand, est situé à l'entrée du village.

De *la Carolina* à *Bailen*, il y a plus de quatre lieues de route défoncée, à travers des forêts d'oliviers à perte de vue. Bailen est deux fois célèbre dans l'histoire d'Espagne: — par la fameuse bataille *de las Navas de Tolosa*, après laquelle les Sarrasins, qui avaient échappé au combat furent détruits dans les environs de la ville, au lieu connu depuis sous le nom de *Matanza* (tuerie); et par la journée du 16 juillet 1808, où les divisions espagnoles, commandées par les généraux Reding et Campigni, forcèrent le général Dupont à capituler avec vingt mille hommes, et à se soumettre aux conditions que lui imposa le général Castanos, qui porte aujourd'hui le titre de duc de Bailen.

Après Bailen, on passe le Guadalquivir sur un bac; on trouve *Jaen* sur la route. A Jaen restent quelques débris de murailles élevées par les Maures. La forme des maisons est orientale. La cathédrale, qui date du dix-septième siècle,

a deux clochers élevés finissant en forme de dômes : c'est une architecture sévère, où fourmillent les colonnes corinthiennes. L'aspect général de cette cathédrale est imposant; à l'intérieur, on remarque le dallage de beau marbre blanc et noir. Le chœur est vaste et orné de boiseries parfaitement travaillées; l'orgue a de la puissance : trois ou quatre chapelles sont magnifiques; dans l'une d'elles, notamment, j'ai vu un tableau de maître-autel représentant saint Michel terrassant le diable. On peut dire que ce tableau est curieux : il est ovale, placé au milieu d'un mur tout doré, entouré d'un cadre de petites glaces qui se tiennent entre elles. Partout il y a des murs dorés de la même façon, avec des tableaux moins remarquables, qui semblent incrustés. Le tabernacle du maître-autel est soutenu par sept ou huit petits anges du travail le plus gracieux.

Le symbole mauresque s'aperçoit partout dans cette cathédrale. A une des portes latérales, j'ai vu une statue de pierre représentant un Maure. Étrange alliage! Une figure païenne à l'entrée d'un temple du Seigneur!

C'est que nous sommes en pleine Andalousie. Les rêveries d'Allah commencent à se mêler aux évangéliques paroles du Christ. Il faut bien nous y accoutumer. Aux environs de Jaen, on rencontre déjà les palmiers et les orangers. L'Espagne poétique, l'Espagne que Châteaubriand a chantée, approche. Grenade est là, à quelques lieues. Nous rappelons-nous seulement la Castille et ses plaines arides, la Manche et ses campagnes désertes? Dans les lieux que nous parcourons, les montagnes ont bien encore quelque chose de sauvage, mais les vallées y sont fertiles, gaies, animées et d'une végétation vigoureuse. Au mois d'août, car c'est au mois d'août que nous les traversons, l'herbe y est encore verte comme aux premiers jours de printemps. Au passage de la rivière du *Quadalaviar*, je crois, comme il n'y avait point de pont et que la route avait été détournée à cause de travaux urgents, la diligence « prit un bain de pieds; » ses roues se lavèrent. Mais il faisait si chaud, mais la poussière était si grande, qu'un quart d'heure après il n'y paraissait plus.

Nous jetons, à la dérobée, un coup d'œil sur la fameuse tour carrée de *Mengibar*, ouvrage des Goths; — à Torre-Campo, où commence le royaume de Grenade; — à *Alaandete*, où se voient quelques antiquités romaines; — à *Alcala-la-Réal* enfin, ville populeuse. Puis nous apercevons Grenade. Toutefois, avant de visiter Grenade, je veux faire assister le lecteur à une messe dans la cathédrale de Cordoue. Cordoue est sur la droite de la route, et vaut la peine qu'on s'y rende exprès.

Lorsqu'Abdérame II touchait à l'apogée de sa puissance, pour en laisser quelques traces, pour faire preuve de sa foi en l'islamisme, pour satisfaire peut-être son orgueil, il fit bâtir à Cordoue un temple capable de rivaliser avec celui de la Mecque. C'était une œuvre de bon croyant, car il voulait que l'Occident aussi eût son lieu de pèlerinage, et que Cordoue devînt un point de ralliement pour tous les fidèles à la loi de Mahomet. On était alors à la fin du huitième siècle; les Arabes dominaient toute l'Espagne, qui, sous le rapport religieux, tenait moins à l'Europe qu'à l'Afrique. Quinze années suffirent pour exécuter

le projet du grand Abdérame, et, en 808, les habitants de Cordoue encombrèrent les portes de la nouvelle mosquée. Le prophète dut être content, car ce monument pouvait passer pour un des plus magnifiques qui eût été élevé en son honneur. Mais, il y a un proverbe arabe qui dit :

« Le temps sera le maître de celui qui n'a pas de maître. »

Le temps a vaincu la religion de Mahomet, et cette mosquée dont la superficie, suivant un écrivain espagnol, tenait 272,800 pieds carrés; cette mosquée soutenue par plus de deux mille colonnes de marbre ou de jaspe, et dont le plafond de mélèze était selon l'avis de tous incorruptible, — est maintenant une cathédrale, un temple chrétien. Impossible de voir Cordoue, sans que les souvenirs se pressent en foule dans la mémoire, sans éprouver le besoin de méditer sur ces événements providentiels, qui font qu'à certaines époques, les peuples libres deviennent esclaves, et les monuments gigantesques de misérables ruines.

La cathédrale de Cordoue est un livre. C'est toute l'histoire religieuse de l'Espagne, depuis les temps les plus reculés. Aujourd'hui, elle comporte encore vingt-neuf nefs dans sa longueur et dix-neuf dans sa largeur. Elle a un transsept et un chœur bâtis pendant le seizième siècle; des chapelles latérales, un dôme mauresque. Mais, de nombreux replâtrages ont gâté le style ancien, de sorte que le monument est moitié chrétien, moitié arabe, et que malgré la beauté merveilleuse de ses détails, on sent combien Charles-Quint avait raison de dire, quelques années après avoir accordé au chapitre la permission de détruire ce fameux plafond de mélèze dont j'ai parlé : « Je ne savais pas ce qu'il en était; sans cela je n'aurais pas permis qu'on touchât à l'œuvre ancienne; car vous faites ce qui peut exister autre part, et vous avez défait ce qui était unique dans le monde [1]. »

En entrant, il semble qu'on va se promener dans un de ces palais féeriques des *Mille et une Nuits*, tout rayonnants de lumière, de jaspe et d'or, et cependant la pensée chrétienne ne s'en échappe point, comme de nos immenses voûtes gothiques : l'air qui passe au travers des zig-zags qui soutiennent toutes ces basses colonnes, est prisonnier, et voudrait plus d'espace. S'il y a peu de monde dans l'église, chaque fidèle en traversant cet *olivar* (plan d'oliviers) de marbre, apparaît comme un génie oriental ou comme une âme en peine. Toujours, partout, jusqu'aux pieds du sanctuaire, les choses qu'on voit là prêtent à une double interprétation, et n'étaient le symbole de la croix, les statues ou les reliques de quelques saints, n'était l'unité qui préside aux cérémonies du culte catholique, — on ne pourrait dire encore si ce temple est consacré au vrai Dieu, ou élevé à Mahomet. Cependant, en se rappelant seulement sous quelle invocation est cette église, dédiée à saint Cycle et à sainte Victoria, frère et sœur, martyrisés à Cordoue même, on rend aussitôt sa destination actuelle à cette mosquée devenue cathédrale par un baptême de sang.

1 « Yo no sabia lo que era esto, pues no hubiera permitido que se llegase à la antigua; porque haceis lo que puede hacerse en otras partes y habeis desecho lo que era singular en el mundo. »

Au moment où je visitai cette église, un vieux prêtre célébrait la messe, et c'est surtout de cette circonstance que je veux parler, autant pour décrire les habitudes des fidèles, que pour trouver matière à quelques réflexions sur le catholicisme en Espagne.

C'était jour de semaine, un jeudi. Le ciel était gai, comme l'est habituellement le doux ciel de l'Andalousie. Aucun nuage, même le plus léger, ne cachait les rayons de ce soleil blanc d'argent qui échauffe les bords du Guadalquivir. Dix heures avaient sonné à toutes les horloges plaintives de Cordoue. L'intérieur de la cathédrale offrait alors un merveilleux aspect. Le soleil ruisselait sur les dalles de l'église, à travers la foule des dômes, et la remplissait à la fois d'ombre et de lumière, en éclairant tous les sujets de bois sculpté qui garnissent le chœur, et qui sont l'ancien testament mis en action. Les nefs avaient une teinte mystérieuse, et la cathédrale, en cet instant, présentait un ensemble éminemment majestueux. Il y avait peu d'assistants à la messe, et tous se tenaient fort éloignés les uns des autres. Quelques-uns restaient à l'entrée de l'église. Il régnait un silence profond, et dans une chapelle de côté, plusieurs paysans récitaient à voix basse le chapelet. Ce bourdonnement servait comme d'accompagnement aux paroles que prononçait l'officiant. Tout prêtait au recueillement, la solennité de la messe, la couleur des objets extérieurs, et aussi la solitude qu'on rencontrait parmi ces myriades de colonnes qui isolent les fidèles. Ce recueillement, il faut le dire, je ne l'y ai point trouvé. Étonné, je me suis mis à examiner chaque personne en particulier, pour chercher la cause d'un fait aussi déplorable. Voici ce que j'ai vu.

L'église n'a point de chaises. Quelques tapis ronds, en jonc ou en paille, sont jetés çà et là sur les dalles : à peine aperçoit-on une dizaine de bancs en bois pour les personnes infirmes. Il semble, au premier abord, que ce soit là un motif de plus pour pousser les fidèles à une ferveur profonde, à la prière la plus humiliée; mais il n'en est rien, absolument rien. Hommes et femmes s'agenouillent ou s'asseyent à l'orientale sur ces paillassons. La plupart des *senoras* sont décolletées, comme si elles se promenaient au *prado*. Ainsi vêtues, aux instants indiqués de la messe, elles s'asseoient, et les voici tenant de la main gauche leur *parroquiano* (paroissien), et de la droite leur indispensable *abanico* (éventail). Pour peu qu'elles aient quelques distractions, qu'une *manola* (grisette), en passant, frôle leur mantille, que le *nino* (enfant) debout à côté d'elle, parle haut et « demande à s'en aller, » ou qu'un *villano* (paysan) laisse tomber bruyamment son bâton-monstre, le peu de recueillement qu'elles s'efforçaient d'obtenir à l'introït, a disparu avant l'élévation. Quant aux hommes, à l'heure qu'il est, en Espagne, ils fréquentent peu les églises : les fidèles catholiques osent à peine s'y montrer, les tièdes ont pris depuis longtemps l'habitude de passer outre. A part quelques vieillards récitant le chapelet, et quelques *caballeros* (cavaliers) qui n'ont pas abandonné la religion de leurs pères, vous rencontrez dans les églises des personnages causant, crachant, toussant, faisant la promenade, et regardant les femmes. Ils sont entrés par le portail, et sortent par le portail, après avoir fait juste le tour de l'église. Reste une dernière dis-

traction qui heureusement, n'est point à craindre chez nous. Les chiens entrent dans les églises, aussi bien à Cordoue qu'à Madrid, où j'ai vu dans la chapelle du palais d'Isabel II un épagneul se rouler, jouer, et grogner, au milieu de la *nave* (nef), pendant la célébration de la messe. Aucun sacristain ne s'est présenté pour le mettre à la porte, et chacun tournait de temps à autre les regards sur l'animal joyeux. On m'a dit que certaines gens venaient à la messe avec leur enfant et sa nourrice, et avec leur chien.

Si j'ajoute encore à ces remarques la manière dont le prêtre disait la messe dans la cathédrale de Cordoue, le lecteur ne s'étonnera pas que j'aie été un peu scandalisé. Ce prêtre lisait et parlait excessivement vite, et se retournait à peine pour prononcer les *dominus vobiscum*, auxquels répondait avec un laisser-aller impardonnable l'enfant de chœur de service. La démarche des officiers de l'eglise était extrêmement cavalière, et un d'entre eux portait la moustache. Les sacristains s'entretenaient presque à haute voix des soins qu'ils avaient à prendre pour les offices. En un mot, il y avait désordre dans l'ensemble des gens qui se trouvaient là, assistants et officiants. Désordre, c'est, hélas! aujourd'hui le mot de toute l'Espagne. A la sortie, l'orgue se fit entendre : c'étaient des airs peu religieux, des réminiscences des airs d'opéras français ou italiens, car les organistes espagnols ne sont guère mêlés au monde, et ne peuvent entendre qu'à la dérobée ces airs dramatiques.

Ainsi, la majesté de l'édifice, son mystère, son calme religieux, tout cela était inutile, tout perdait son prestige, tant l'attitude des fidèles était peu en harmonie avec ces choses profondément belles. Pourquoi donc ce vaste temple aux dix-sept portes d'entrée, couvertes de sculptures de bronze? Pourquoi ces tableaux, qui tous rappellent quelques passages de l'Écriture ou quelques martyres [1]? Pourquoi la poésie de cette enceinte, où tous les points de vue offrent un spectacle qui va à l'âme? Pourquoi un esclave chrétien a-t-il gravé avec ses ongles une croix, sur cette colonne à laquelle les Maures l'avaient enchaîné [2]?

Pour être juste, je dois dire que, si le recueillement était nul en général, quelques fidèles paraissaient au contraire plongés dans une profonde piété. Je citerai un homme entre deux âges, vêtu à l'Andalouse, et portant le manteau brun, un *cuidadano* (bourgeois) qui, la face tournée contre terre, resta à deux genoux tant que dura la messe. Ses yeux ne cessaient de regarder l'autel; son front élevé n'avait point encore de rides. Il ne tenait pas de livre à la main, et pourtant il suivait scrupuleusement les différents points de l'office. Ses lèvres ne faisaient aucun mouvement, ses prières étaient toutes mentales. La messe dite, il resta un long temps dans la même attitude, comme s'il ne s'apercevait pas du bruit qu'on faisait autour de lui. Et, au bout d'un quart-d'heure envi-

[1] Un de ces tableaux, assez grand et fort remarquable, représente les martyres de saint Cycle et de sainte Victoria, patrons de la Cathédrale de Cordoue. On l'a placé dans une chapelle de l'église.

[2] La tradition rapporte ce fait qui tient du miracle, et dont on ne manque pas d'instruire le voyageur qui visite la cathédrale.

ron, il se leva, salua profondément le sanctuaire, et sortit avec une sorte de précipitation. Cet homme m'ayant intéressé, je questionnai le sacristain qui me servait de *cicerone*. Il me répondit que ce bourgeois était un ancien soldat, fameux pendant la guerre de l'Indépendance, et qui, disait-on, faisait pénitence pour avoir poignardé, dans un accès de jalousie non fondée, un officier de l'armée du maréchal Soult. Depuis trente ans, jeûnes, aumônes, prières, solitude complète, rien n'avait pu calmer son âme. Il avait passé de longues années dans le couvent des *Recolletos*, à Madrid, après la mort de sa femme ; et il était rentré à Cordoue, sa patrie, après la suppression entière des couvents. Les habitudes mauresques mêlées au culte catholique m'avaient impressionné plus que je ne pourrais le dire, mais peut-être moins encore que la douleur de ce *ciudadano*. Et, pendant mon voyage, à Madrid surtout, les ruines de couvents ou d'antiques abbayes me furent odieuses. Cette extinction générale et irraisonnable des lieux de retraite, me sembla une erreur malheureuse du gouvernement espagnol actuel, qui pouvait ôter aux ordres séculiers leur puissance politique sans les proscrire. Je n'ai vu de moine en Espagne que l'ancien soldat dont je viens de parler.

J'ai dit plus haut, en commençant cet article, que la cathédrale de Cordoue était l'histoire religieuse de l'Espagne. Cette messe qu'on y a célébrée en ma présence m'a confirmé dans mes premières observations. En Espagne, et particulièrement en Andalousie, l'idée catholique a presque toujours été mariée à l'idée arabe. Les églises sont surchargées de légers ornements orientaux, les maîtres-autels sont pleins d'images dorées et confusément placées ; les murs sont tapissés de fleurs peintes, et quelquefois, à Cordoue par exemple, des inscriptions chrétiennes se trouvent côte à côte avec des inscriptions arabes. C'est ce qui donne aux églises de l'Andalousie un aspect vraiment extraordinaire, et qu'on ne rencontre nulle part. Puis, ces croyants accroupis sur des paillassons, ces femmes qui jouent de l'éventail, cette population, en un mot, dont la langue se ressent de plusieurs lettres arabes qu'elle a conservées, tout cela vous donne comme un avant-goût des choses qui vous frapperont s'il vous arrive un jour d'errer sur les bords du Jourdain; tout cela vous explique ce laisser-aller des fidèles les plus observateurs de leur foi, laisser-aller qui s'augmente en proportion de la plus ou moins grande tiédeur des gens qui vont à l'église.

Comment en serait-il autrement à Cordoue? Jugez-en par ce fait. Lorsque je visite quelque monument, quelque ville même, j'ai toujours bien soin de me renseigner sur les particularités qui s'y rattachent, et de demander à mon guide si l'on ne connaît pas à leur égard une ou deux traditions, anecdotes ou légendes. Je m'adressai donc au sacristain, étonné de voir une cellule où tout était mauresque, architecture et détails d'ornements, et je lui demandai pourquoi on avait conservé ce vestige de la domination des Arabes en Espagne. C'est, me dit-il que les Maures paient un tribut annuel au gouvernement espagnol, pour qu'on laisse subsister cette cellule, où ils mettaient autrefois un des originaux de l'Alcoran, dans l'état où elle se trouvait au moment de leur départ, et surtout pour qu'on n'y dise pas la messe. *Ce tribut annuel payé par*

les Maures me parut fort divertissant. Seulement, j'examinai à fond la cellule. Elle a la forme de l'arc turc, avec des dessins, des ornements tout mahométans, et des inscriptions arabes en mosaïque. Il est certain que les choses sont restées, ou à peu près, dans l'état où les Maures les avaient laissées, et l'on n'y voit de constructions chrétiennes qu'un autel et un tombeau, pour attester sans doute la purification qui a été faite de la mosquée de Cordoue par le grand saint Ferdinand, en l'année 1236. Il y a eu donc comme une amiable composition entre les monuments du mahométisme et du catholicisme, et comme l'Espagne est le pays du culte extérieur, du culte sensible aux yeux, étonnez-vous que tant de coutumes arabes aient continué à pousser leurs racines au milieu de la discipline catholique!

Augustin Challamel.

LES CENT-SUISSES.

Le Marquis de Courtenvaux, Michel François le Tellier, baron de Montmiral, capitaine colonel des Cent Suisses de la Garde ordinaire du Corps de Sa Majesté. Il a épousé Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille du Maréchal de ce nom, vice Amiral de France, de laquelle il a un garçon et une fille.

Le Capitaine des Gardes du Corps François marche derrière Sa Majesté, pour avoir toujours l'œil sur la personne du Roy, et le Capitaine des Cent Suisses marche devant : si bien que d'un côté et d'autre, ils couvrent tous deux la Personne de Sa Majesté. En certaines cérémonies, comme lorsque le Roy va à la Paroisse pour ses dévotions soit à Pâque, soit à la fête de Dieu, pour assister ensuite à la procession, les Gardes du Corps marchent à pied vis-à-vis les portières du carosse de Sa Majesté, qui est précédé par un autre carosse du Roy où est le Capitaine des Gardes du Corps, avec plusieurs autres Grands officiers. La Compagnie des Cent Suisses, tambour battant, marche en deux files, à commencer depuis les petites rouës du carosse où est la Personne du Roy, les Officiers à la tête de cette Compagnie, et le Capitaine marche à cheval au milieu entre les deux files, proche du carosse.

Tous les soirs avant que le Roy se couche, le Capitaine prend l'ordre de Sa Majesté, et le donne en sortant à l'exemt qui est de jour, qui commande les Suisses, qui couchent dans les Salles des Gardes chez le Roy et chez Monseigneur le Dauphin.

Il prête serment de fidélité de sa Charge entre les mains du Roy, et il le reçoit des autres Officiers de sa Compagnie, ausquels il donne des provisions scellés du seau de ses Armes, à l'exception des deux Lieutenants qui sont pourvûs du Roy, et prennent leurs provisions au Grand Seau, puis ils prêtent serment entre les mains du Capitaine : or après qu'un Officier de

cette Compagnie a prêté serment chez le Capitaine, ce même Capitaine le vient installer à la tête de la Compagnie, enjoignant aux Cent Suisses de le reconnoître, et d'obéir à cet Officier en tout ce qu'il leur commandera pour le service du Roy. Chaque Garde Suisse prête aussi serment entre les mains du Capitaine, non pas en son logis, mais à la Salle ou Corps de Garde, en présence de ceux des Cent Suisses et Officiers qui s'y trouvent.

Quand ces Gardes Suisses prêtent serment, ils lèvent la main d'une façon particulière : car ils dressent les trois premiers doigts de la main droite, ainsi qu'ils le pratiquent en leur païs, et disent, que c'est en l'honneur de la très sainte-Trinité, et ils sont alors entre deux Caporaux.

Le Capitaine a 1200 écus de gages, païez par les Trésoriers de la Compagnie des Cent Suisses, 6000 liv. à la Chambre aux deniers pour son plat, 300 liv. sur l'Etat des Menus, 10500 liv. comme Conseiller d'État, et plusieurs autres appointements, sans les casuels de sa Charge.

Pour bien entendre la païe ou solde des officiers de cette Compagnie, il faut sçavoir qu'ils sont païez par place de Suisse Chaque place à raison de 14 sols par jour, païez par les Trésoriers de cette Compagnie, qui font 256 liv. par an, et quatre sols par jour païez par les mêmes Trésoriers six semaines après, provenant des Fermiers Généraux, des Aides presque à tous, et à quelques Officiers, c'est 72 liv. l'année. De plus, un habit par an, qui est fixé à 40 écus pour les Officiers. Les Gardes Suisses outre l'habit ordinaire, ont encore un autre habit de cérémonie pour les Dimanches et Fêtes; et la dépense de ces deux habits est plus ou moins considérable à une année qu'à l'autre, lorsque la livrée est plus chère Cette livrée est fournie tous les ans par les marchands qui fournissent la livrée du Roy et le Capitaine donne seulement un reçû, que les Suisses de la Garde sont bien vêtus Le Capitaine des Gardes du Corps Écossois ou François, montant dans le carosse du Roy, le Capitaine des Gardes Suisses y monte aussi.

Deux Lieutenants de la Compagnie des Cent Suisses, qui servent toute l'année, l'un François, l'autre Suisse.

Le Lieutenant, l'Enseigne et les deux Exemts de quartier, vont manger à la table de l'ancien Grand-Maître, ou à celle des Maîtres d'hôtel, et le Fourier de quartier a son ordinaire à la table des Gentilshommes servans.

Dans les voïages avec le Roy, le Fourier qui ne peut pas pour lors aller manger au ser d'eau, a cent sols par jour pour sa dépense de bouche, païez par la Chambre aux deniers, à compter du jour qu'il est commandé pour partir avant le départ du Roy

Un Clerc du Guet, le sieur François Basset, qui a un Commis pour exercer sa charge. Il a 512 liv. qui est la solde de deux places, et 240 liv. pour deux habits De plus il a encore 160 liv. à la Chambre aux deniers

pour l'entretien des paillasses de chez le Roy, et 40 liv. pour celles de chez Monseigneur le Dauphin.

Tous les Officiers ci-dessous ont encore un droit de bougie de cire blanche, que la fruiterie leur donne à la fin de chaque quartier, cent livres à 16 onces la livre, (dans le reste de la maison du Roy, la livre n'est que de 14 onces). Le Capitaine en a donc 30 liv. par quartier, c'est 120 liv. par an. Les deux Lieutenants, chacun 15 liv. par quartier, c'est 60 liv. l'année. L'Enseigne, qui sert six mois, en a 10 liv. par quartier. Chaque Exempt, 7 liv, le Fourier, 4 liv., le Clerc du Guet, 2 liv., c'est 8 liv. toute l'année.

La Compagnie des Cent Suisses de la Garde du Corps du Roy, est composée de cent hommes de cette nation, y compris les trois tambours et le fifre : mais sans y comprendre les douze vétérans qui sont dispensez du service, ne laisssant pas de porter la livrée, et sont païez sur la Cassette. De quatre ans en quatre ans le Capitaine fait faire des habits neufs pour ces vétérans, et il en est païé sur la Cassette, lesquels habits diffèrent des autres en quelque chose.

Les quatre-vingt seize Suisses sont divisés en six Escouades de seize chacune. Dans chaque Escouade, le Capitaine en choisit un pour être Caporal. Il y a toujours au moins deux Escouades de service : lesquelles sont relevées tous les Dimanches par deux autres Escouades : en sorte qu'au bout des trois semaines toutes les Escouades ont été de service, et qu'elles sont quinze jours sans en être. En certains lieux qui demandent une plus grosse garde, comme à Fontainebleau, on fait servir trois Escouades ensemble. Les Fêtes et Dimanches et à quelques cérémonies extraordinaires, comme aux premières et dernières Audiences des ambassadeurs, et autres pareilles occasions, les six escoüades se trouvent auprès du Roy. Quand on dit les fêtes, ce sont les fêtes fêtées dans le diocèse où la cour se trouve et les fêtes même transférées, quand il ne serait plus fête l'après dinée, comme au mois de Novembre, la fête des Morts étant remise au troisième, à cause du Dimanche, quant la Toussaint arrive le Samedy.

Des deux escouades de service, chaque jour, il y en a une de Guet et douze de cette escouade sont de paillasse, c'est à dire que la nuit ils couchent dans la Salle des Gardes du Corps français, entremêlez avec eux. Les Suisses de l'autre escouade de service qui n'est pas de Guet, un peu devant la nuit, sortent en ordre de la Maison du Roi, un officier à leur tête, et vont coucher à leur quartier. Et le lendemain a huit heures précises du matin ils se rendent à la porte du Capitaine, ou autre lieu qui leur est marqué, d'où ils partent en ordre pareillement, un Officier à leur tête, et rentrent ainsi dans la Maison du Roy. Là ils sont reçus par les

douze Suisses de Guet, qui ont couché avec les Gardes du Corps Français, et qui se mettent en haie sous les armes dans leur salle pour les recevoir.

Les six Suisses qui servent auprès de la Reine portent toujours les mêmes couleurs ou livrées du Roy, si ce n'est que la Reine étant Veuve ou Régente ils prennent l'habit noir : et alors leur nombre augmente jusqu'à douze, et on crée un exempt qui les commande.

Outre les douze Suisses qui couchent chez le Roi, il en couche encore deux dans la Salle des Gardes du Corps chez Monseigneur le Dauphin. Quand Monseigneur va en Campagne, il y a pour le servir un exemt et un fourier, qui commande un détachement de 30 Suisses, et un tambour. Cet exemt et ce fourier ont chacun cent sols par jour pour leur nourriture, et autant de gages en trois mois de temps qu'ils en ont chez le Roy en une année. Monseigneur fait encore à ces Suisses quelque gratification dans ces détachements : et même quand le Roy marche en campagne, il n'y en a que douze qui portent la hallebarde, et le reste portent des fusils. Ils servent à faire escorte à ce qu'il plaira au Roy d'ordonner au Capitaine.

Pour servir auprès des Enfants de Monseigneur le Dauphin, quand la Cour faisant quelque voïage, s'éloigne de ces Princes, le Capitaine de cette Compagnie nomme six Suisses des plus anciens.

Pour servir auprès du Roy d'Angleterre, on fait un détachement de huit Suisses, qui sont relevez tous les Dimanches par huit autres.

Pour servir auprès de Monsieur le Chancelier, pour la garde des Sceaux, le Roy fait détacher un de ses Cent Suisses, lequel est exemt du guet et des autres fonctions militaires de cette Compagnie.

Le Grand Écuïer étant Ordonnateur de toute la livrée de la Maison du Roy, fait habiller les Suisses des mêmes livrées du Roy, dont le Capitaine n'a qu'à certifier qu'il est content.

Le Capitaine des Cent-Suisses a toûjours à sa porte un des Cent Suisses de la Compagnie, qui est censé une Sentinelle qu il tire de la Garde.

Trois Trésoriés de cette Compagnie, le Quatriennal reuni. En 1710, M. Jean Rivière. En 1711, M. N..... Ferlet. En 1712, M. Thomas Denys.

Le Trésorier en année touche 256 livres pour une place, 120 livres pour un habit, et a droit de logement.

Les Trésoriers sont païez par le Roy, pour avancer chaque mois la solde aux Cent-Suisses : c'est pourquoi la première Fête ou le premier Dimanche de chaque mois, le Trésorier païe ou fait païer les Cent-Suisses, quelque part que soit la Cour.

Un Aumônier. Un Médecin. M. Lorin, Sieur de Ponthieu. Un Chirurgien, M de la Galossie, qui a droit de tenir boutique ouverte à Paris. Un Apoticaire, M. Bastonneau. Marchands Fournissant les étoffes pour les ha-

bits, les Sieurs Brochant. Trois Tailleurs, qui ont dix écus de façon de chaque habit de Suisse : les Sieurs Lanier, Durand et Charles.

L'Apoticaire et les Tailleurs ont aussi droit de tenir boutique ouverte à Paris.

Au Sacre du Roy, le Capitaine, le Lieutenant, l'Enseigne de Semestre de cette Compagnie sont vêtus de satin blanc et de la toile ou drap d'argent dans les entaillures. Les Exemts de moire blanche et un manteau de pareille étoffe. Les Fouriers sont vêtus de velours bleu, et les Suisses aussi de velours. Ils sont pareillement vêtus par extraordinaire aux autres grandes cérémonies, quand on porte le Drapeau, comme aux Mariages des Roys, lequel est chez le Capitaine, et qui est le même du temps d'Henry II.

Les anciens habits sont présentement remis en usage par extraordinaire, depuis l'année 1679, desquels les Cent-Suisses se servent tous les Dimanches et Fêtes, et les jours que le Roy communie, quand il ne serait pas Fête. Ils ont sur la toque de velours noir un tour de plume blanche, dont il s'élève une cocarde de quatre brins de pareille couleur. Ils portent la fraize gaudronnée à dentelle, les habits tailladez, et dans ces entaillures, du tafetas incarnat, blanc et bleu ; la garde de l'épée fort grosse et dorée attachée à un porte épée à l'antique, bordé de frange : les jarretières bleuës et rouges, et sur les souliers des roses de pareille couleur : des gants à frange; la casaque appelée brandebourg, est garnie de boutons à queuë, rouges et blancs; le tout de la livrée du Roy. Ils tiennent la hallebarde, sur laquelle paroît un Soleil doré de la devise de Sa Majesté, et de l'autre main une grosse canne, dont la pomme est garnie d'argent.

La Compagnie des Cent Suisses a été des premières de la Garde ordinaire du Corps, qui subsistent depuis que Louis XI, en 1481, les retint à son service, non seulement pour faire honneur et parade, mais pour s'en servir utilement, comme le Roy fait actuellement : Sa Majesté prenant soin de les prendre de gens éprouvez dans le service.

Ils vont devant Sa Majesté, lorsqu'elle va par la Ville, ou dans sa Maison à pied, en carosse ou à cheval : leurs officiers à leur tête.

Tous les jours quand le Roy va à la Messe, les Gardes Suisses de cette Compagnie se mettent en haie, depuis les portes du Chœur jusqu'en dehors de la Chapelle : et les Dimanches et Fêtes ils se mettent en même ordre. avec leurs toques de velours noir et leurs habits de cérémonies. Les tambours battent et le fifre jouë du moment que le Roi vient, jusqu'à ce que Sa Majesté soit à genoux à son Prie Dieu, et ils marchent ainsi jusqu'au milieu des Églises où le Roy va et jusqu'à la porte et clôture du Chœur, ou jusqu'au tiers des Chapelles où il n'y a pas de Chœur. Ils font de même quand le Roy sort de la Messe : et aussi quand il arrive au Ser-

mon, ou qu'il en sort; et à certains jours de cérémonie, quand même il ne serait pas Fête, comme au Mariage de Monsieur le Duc d'Orléans, qui se fit pendant la Messe du Roy, le Lundy gras, 18 Février 1692. Vous remarquerez que les tambours battent au champ pour leurs Majestez, et ils ne font qu'appeller pour Monseigneur le Dauphin, pour Madame la Dauphine, et pour le Capitaine. La veille de Pâque et de Noël que le Roy a coûtume de faire ses dévotions, les tambours de cette Compagnie battent le matin et le fifre joué. Ces tambours battent et ce fifre joüe aussi dans tout le temps que le roi est à toucher les malades. Quand un Ambassadeur vient à sa première Audiance, où à son Audiance de Congé, les Cent Suisses avertis par l Introducteur des Ambassadeurs, se rangent en haie tout contre la Salle des Gardes du Corps François, en dehors et sur l'Escalier, les Officiers à la tête, ou à la queuë, autrement la serre-file.

Aux jours de cérémonie, comme au Sacre ou au Mariage du Roy, le Drapeau est déploïé.

Tous les jours, quand le Roi sort en carosse, en chaise à porteur ou à cheval, où qu'il entre dans la Cour du Château de sa demeure; les Suisses, un Officier à leur tête, entrelassez avec les Gardes du Corps, se rangent en haie autour du carosse ou du Cheval de Sa Majesté, et font écarter la populace s'il en est besoin.

Au festin que le Roy fait à la création des Chevaliers de l'Ordre, le second jour de la cérémonie, les Cent-Suisses leur servent les viandes sur table, qui leur appartiennent après qu'ils les ont desservies.

Les Cent-Suisses ont leur Salle à part, et séparée de celle des Gardes du Corps François, autant que cela se peut : où ils sont seulement de jour, à cause de leur nombre, qui ne pourrait tenir dans une même Salle avec les François, et où ils font leur Corps de Garde : et lorsqu'il n'y a qu'une seule Salle pour les Gardes, les Cent Suisses en occupent un tiers.

Ceux qui sont du Guet, ont du pain et du vin soir et matin, du bois, une torche de Guet, de la chandelle tous les jours. De plus aux quatre fêtes solennelles de l'année ils ont de surcroît du pain, du vin, et de la viande; et 15 liv. en argent : des cierges à la Chandeleur, des Heures ou Offices de la Semaine Sainte chaque année, et de la toile à la Cène, des flambleaux avec les Armes du Roy à la Fête de Dieu.

La première fois que le Roy passe par une ville, où il y a Grenier à Sel, les Officiers de ce Grenier à Sel doivent donner gratis un minot de Sel aux Cent-Suisses de Sa Majesté.

Cette Compagnie faisant Corps, a sa Justice particulière pardevant ses Officiers.

Ils joüissent des privilèges de même que les François nés sujets du Roy,

de pouvoir acquérir, hériter, disposer de leurs biens, par ventes, testamens, donations entre vifs; et leurs femmes, enfans et parens en peuvent hériter. Eux, leurs veuves et enfans sont francs de toutes tailles, quelque trafic qu'ils fassent. Ils sont francs de guet et garde de portes, comme nos Rois leur ont toujoùrs accordé par des Déclarations et des Traités d'Alliance.

Quand un Officier meurt, il est enterré en cérémonie de guerre, l'épée et le bâton de commandement sont posez tant soit peu en croix sur le cercueil, et au milieu de ceux de la Compagnie qui accompagnent le corps. Les Suisses portent alors leur hallebarde, la pointe en bas; les tambours qui battent sont couverts de crêpe, ou d'étoffe noire, et les fifres joüent d'un ton lugubre, ordinaire pour les enterrements. Quand il meurt un des Cent-Suisses, il est aussi enterré avec les mêmes cérémonies à proportion. Vous remarquerez que cette épée du défunt officier, appartient au Fourier du quartier

On fait un détachement de quelques-uns des Cent-Suisses en plusieurs occasions, et pour différentes cérémonies

Pour assister tous les ans le 22 mars à la Procession des Chanoines de l'Église de Notre-Dame qui va aux Grands-Augustins, pour la *réduction de Paris* à l'obéissance de Henry le Grand, le 22 Mars 1594 toutes les Paroisses, et les quatre Ordres des Religieux Mendians y viennent aussi). On détache ordinairement trente des Cent-Suisses, qui ont chacun un écu, le Fourier en quartier, qui a 7 liv. un Exemt qui a 8 liv.

A *la My-Août*, jour de l'Assomption, pour assister l'après-dînée à la Procession de l'Église de Paris qui se fait par la Ville, depuis que le feu Roy Loüis le Juste de glorieuse mémoire mit en 1638 le Royaume de France sous la protection de la Sainte Vierge, Mère de Dieu : il s'y trouve pareil nombre des Cent Suisses et Officiers, qui ont pareille rétribution.

Quand le Roy, Monseigneur ou Messeigneurs les Princes ses Enfants, font rendre les *Pains-bénis* à quelque Paroissé ou Confrérie, le Trésorier des Offrandes donne 42 livres tant pour l'Exemt et le Fourier que pour les Suisses.

Lorsqu'on porta à Notre-Dame de Paris les Drapeaux ou Étendarts pris sur les Ennemis à la bataille de Nerwinde en 1693, la plûpart des Cent-Suisses étant auprès du Roy, ou à l'armée avec Monseigneur, on prit quelques uns des Cent-Suisses et des Sergens-Suisses du Régiment des Gardes jusqu'au nombre de 130, leur faisant à chacun mettre un habit des livrées du Roy, et comme les Cent-Suisses de Sa Majesté.

Quand on doit chanter le *Te Deum* à Notre-Dame de Paris, quoique le Roy n'y aille pas, Sa Majesté a accoûtumée d'adresser auparavant une Lettre de Cachet au Capitaine, pour y faire trouver ceux de la Compagnie

qui y sont nécessaires, ordinairement au nombre de 30 ou 40, commandez par un Exemt, et par un Fourier. Le Roy adresse au Capitaine pareille lettre de Cachet pour tous les autres Détachements.

Aux *Obsèques et Pompes funèbres* des Rois, des Reines, des Enfants de France, et des Fils et Filles des Enfans de France; premièrement *quand on porte le cœur* de la personne défunte à une Église particulière à Paris, comme le Cœur des Rois à l'Église des Jésuites de la rüe S. Antoine; le Cœur des Reines à l'Église de l'Abbaïe du Val-de Grâce aux Fauxbourg-S. Jâque; le Cœur de feu Mademoiselle d'Orléans de Montpensier, aux Célestins dans la Chapelle des Bourbons; le Cœur de feu Monseigneur le Duc de Bretagne au Val de Grâce, on fait un détachement de soixante des Cent-Suisses, commandez par un Exemt, et par un Fourier. En second lieu, *lorsqu'on porte* à S. Denys en France *le corps* des Rois, Reines et autres Princes et Princesses ci dessus, on fait un détachement égal, ou même plus nombreux; et pour chacune de ces journées, on donne 8 francs à l'Exemt, 7 francs au Fourier, et un écu à chaque Suisse.

En 1686 le II décembre mourut à Fontainebleau Loüis de Bourbon II du nom, prince de Condé, Premier Prince du Sang. Le Roy envoïa de Versailles M. le Prince de Conty, accompagné de plusieurs Officiers de Sa Majesté, lequel jeta en son nom de l'eau bénite sur le corps du défunt. Douze des Cent-Suisses et un Officier y furent, qui eurent les rétributions accoutumées.

Tous les ans, le 14 May pour l'Anniversaire du feu Roy à S. Denis en France, le Trésorier des Offrandes donne 42 liv. tant pour l'Officier que pour les 10 ou 12 Suisses qui sont commandez.

A la plûpart de ces cérémonies, si on met une barrière devant la grande porte de l'Église, et devant la grande porte du Chœur, elle appartient à ceux des Cent-Suisses qui sont commandez.

Si le détachement de la Compagnie des Cent-Suisses n'est tout au plus que de 12 Suisses, on ne détache que le Fourier pour les commander; mais s'il passe le nombre de douze, on envoïe aussi un Exemt.

Il y a encore à expliquer deux avantages de cette Compagnie : le premier est le droit de logement à Paris pendant toute l'année; et le second, les privilèges de ceux qui vendent ou qui font vendre du vin

Le quartier à Paris, des rües Montorgüeil, Montmartre, de S. Sauveur, du Bout-du-Monde, Tiquetonne, de la Jussienne et autres rües voisines, est destiné pour le logement de cette Compagnie, quoique le Roy soit absent de la ville de Paris. Les propriétaires ou locataires de ces Maisons, sont obligés de donner à un Suisse, une Chambre garnie au moins au second étage, sur la rüe ou sur le devant, si cela se peut, pour pouvoir

entendre l'appel au service, et de lui fournir les ustenciles nécessaires, et à un Officier une Chambre et une antichambre garnies, une écurie et un grenier, si l'Officier en a besoin, et lui fournir aussi les ustenciles nécessaires.

Les Rois ont accordé que treize personnes de cette Compagnie jouiraient d'un privilège, qui consiste à être exemt de païer le droit de huitième, et généralement tous autres droits, à la réserve du droit d'entrée des vins que ces personnes vendent en détail. Les Jurez vendeurs de vin ont fait fixer à 150, le nombre des muids que ces Privilégiez feront débiter. Le Roi diminue 1400 livres par an aux Fermiers des Aides, pour chacun de ces treize privilégiéz, qui sont M. Claude Glasson, Sieur de la Chataigneraye, Claude Bondal, Jean Antoine du Pâquier, Gabriel Robbe, et Nicolas son fils en survivance, Gaspard de Filtz, Jean le Beau, Jean Hostroster, François Basset, Jean Satine, Etienne Bernard, Du Chêne, Le Beau, Joseph Musy, Clerc du Guet.

Le Capitaine jouit aussi d'un pareil privilège, pour lequel les Fermiers-Généraux lui païent 1300 livres.

Autrefois les Cent-Suisses qui n'étaient pas des douze Privilégiez et qui vendaient du vin, ne païoient point davantage pour vendre à nappe et à assiète, que s'ils eussent vendu à pot, c'est à dire de 4 livres par muid, de sorte qu'ils païoient, moins que les Cabaretiers de 27 sols par muid, mais en 1658, cette Compagnie s'est déportée de ce droit, moïennant une somme d'argent que les Fermiers des Aides donnent tous les ans au Capitaine des Cent-Suisses, laquelle il leur distribuë, à raison de 4 f. par jour pour chaque place. Ainsi les Cent-Suisses, qui n'avoient que 14 sols de paië, en ont 18, depuis ce temps-là.

UN VALET DE CHAMBRE DE LOUIS XIV.

LE COMÉDIEN DE SOCIÉTÉ.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun joue, etc.
J. B. Rousseau.

Thespis fut un comédien de société...

Que le lecteur effrayé se rassure; nous ne remonterons pas jusqu'au char orné de pampres verts et de pleines amphores, sur lequel le théâtre naquit au milieu d'acteurs barbouillés de lie. Mais nous ne devons pas non plus descendre jusqu'à l'hôtel Castellane, ainsi qu'on pourrait le croire, de prime abord, sur notre titre.

Et c'est dans cette dernière prévision que nous avons écrit notre formidable début.

Que ce soit donc chose bien entendue : notre comédien de société n'appartient pas plus au siècle qui vit tomber Ilion et créer l'admirable jeu de l'oie (renouvelé des Grecs, comme chacun sait), qu'à l'époque qui a inventé une royauté régnant, mais ne gouvernant pas, et la pâte de mou de veau; deux choses également merveilleuses !

Le type curieux que nous voulons décrire appartient exclusivement au dix-huième siècle : plus tôt, on n'a que son ébauche; plus tard, que sa pâle copie.

Ces prolégomènes, devant tenir lieu des trois coups d'usage, nous levons la toile, et notre comédien de société s'avance en souriant, avec l'aisance d'un homme sûr de lui-même et de son public.

Portrait : il a le visage pâle, les traits mobiles, la jambe fort belle, les dents et les mains très-blanches Il préfère Favart à Racine, et Crébillon à Corneille. Sa mise est élégamment hardie, et presque toujours empreinte d'un certain laisser-aller, désinvolture d'artiste. D'ordinaire sa coiffure affecte la forme du *coup de vent*, et, — nous aimons à compléter une image, — laisse souvent échapper des nuages de poudre odorante. Les

boucles de sa perruque sont légèrement défrisées d'un côté et pendant avec une rêveuse négligence. Il s'avance d'un pas lent, parfois saccadé; il s'arrête souvent brusquement, pour repartir soudain; c'est que ses jambes *miment* le rôle que *déclame* sa pensée, et volontiers il marche la main droite passée dans sa veste entr'ouverte par en haut, le bras arrondi, le coude un peu éloigné du corps, les doigts posés horizontalement sur la poitrine, là où il contient et refoule par un geste si magnifique, les jalouses fureurs d'Orosmane, et les transports amoureux du pétulant Damis.

Son âge est problématique. Son caractère — nous parlons de celui qu'il tient de la nature — son caractère est nul ou à peu près. Du reste, il est né sociable; sa femme est maîtresse à la maison; ses enfants ne lui ressemblent pas le moins du monde; mais il en est fou, surtout lorsqu'il est parvenu à leur faire jouer un rôle d'amour ou de lutin. Vous le reconnaissez maintenant, n'est-ce pas?

Il s'est d'abord appelé marquis de Goudrin ou de Roquelaure, vicomte de Chabaud ou duc de Richelieu. C'est lui qui donna l'idée à madame la duchesse du maine de monter, dans sa magnifique résidence de Sceaux, un théâtre où la fille du grand Condé, qui s'était résignée par ambition à devenir la belle-fille du grand roi, s'essayait à jouer les rôles de reine dont elle espérait prendre sérieusement l'emploi sur le trône de France, si le dernier petit-fils de Louis XIV venait à s'éteindre. Plus tard, voyant un jour Louis XV ennuyé de tout, il souffla à madame de Pompadour l'idée du *spectacle des petits appartements*, comme on appela le théâtre de société royal, et fut l'Adonis de la Vénus Athénaïs dans le ballet de ce nom.

Il eut alors la gloire d'amuser le roi : ce qui était devenu plus difficile que de servir la France : et l'honneur d'avoir pour souffleur un cardinal.

Plus tard encore, il inaugura la *Partie de Chasse*, *d'Henri IV*, pièce alors inédite, sur le théâtre de société du duc d'Orléans : ce fut lui qui joua le rôle du Béarnais, le prince du sang n'avait pas osé s'en charger et représentait modestement le père Michaud.

C'est lui enfin qui fit élever les théâtres des duchesses de Mazarin et de Villeroi, du financier La Popelinière; les deux théâtres du prince de Condé, et ces mille théâtres particuliers qui devinrent alors le complément nécessaire de tout hôtel de nom, de chaque noble résidence.

Les premières représentations de l'*Ingrat* de Destouches, et de l'*Honnête Criminel* de Fenouillet Falbert eurent lieu, grâce à ses soins, et réussirent, grâce à son talent; car il jouait vraiment bien : habitué au parquet glissant de la cour, il marchait avec élégance sur les planches de la scène. La Comédie Française s'inclinait devant ses arrêts; les *impures* de l'Opéra

sollicitaient un mot de lui; la Clairon le forma, et il forma la Guimard; il reçut des leçons de Baron, et donna des conseils à Molé.

Que manquait-il à son triomphe?

Il crut pourtant, lui, que ce triomphe n'était pas encore complet. Et un jour, jetant de côté son habit de damas à boutons de diamants, sa veste d'or brochée de soie bleue, sa cravate à la Steinkerque, ses bas incarnats, son épée et son air de gentilhomme, il prit un habit de ratine grise, un gilet de velours rayé, des culottes de drap brun, des bas de coton chinés, et s'en fut planter son drapeau dans les rangs du populaire.

Jamais conquérant n'obtint un succès aussi grand, aussi rapide; jamais apôtre novateur ne vit les néophytes accourir autour de lui avec un pareil enthousiasme, et en rangs aussi serrés!

A la voix du comédien de société, la rue Saint-Denis s'émut tout entière; la butte Saint-Roch bondit avec transport, comme bondissent les montagnes dans un psaume de David; la rue aux Ours poussa des rugissements de joie, et les paisibles habitants de la rue de la Femme-sans-Tête manquèrent en perdre la leur. Rentiers et marchands se firent *cabotins* à qui mieux mieux; les mots « châssis, rampe, coulisses, portant, entrée, sortie, répétitions, réplique » retentissaient incessamment du mont Martre à la colline Sainte-Geneviève. Paris semblait devenu un vaste théâtre bourgeois, dont ses rues étaient les coulisses. Les flots de cet océan envahirent jusqu'à la paisible demeure de ce bon M. Dimanche, qui vit, bon gré, mal gré, son aune vénérable abandonnée, le soir, pour le poignard de Melpomène; et ses commis, sa femme, sa fille, sa servante Nannon et lui-même transformés en comédiens de société. Souventes fois, lorsque le digne homme inspectait son grand-livre, il aperçut, portés à son *Avoir*, en belle bâtarde, les imprécations de Junie, ou le récit de Théramène. Oui, saperjeu!..

Voyant ce dernier résultat, le comédien de société, dans la joie de son triomphe, monta au capitole et remercia les dieux. Il y avait de quoi!

Chose rare en France! la manie du théâtre bourgeois dura une bonne moitié du dix-huitième siècle. Entre les soirées dramatiques de la Chartreuse de Sceaux et les représentations de l'Ermitage de Ferney, il n'y eut que de légères intermittences à cette fièvre endémique, contagieuse, mais nullement malfaisante. Le comédien de société était encore de mode et triomphant huit jours avant la prise de la Bastille; et, lorsque les premiers rugissements de l'orage révolutionnaire se firent entendre à lui, il crut que c'était son public mécontent qui sifflait: cette idée seule suffit pour le faire pâlir.

En jouant la comédie de salon, il n'avait pas pris garde au drame de la société.

Ce fut le bourreau peut-être qui lui donna sa dernière réplique. A l'exemple de Néron, avec lequel — croyez le bien! — il n'eut jamais rien de commun que sa manie. S'il pleura sur sa mort, ce fut seulement pour plaindre le théâtre et l'univers qui perdaient un si grand talent de société.

Puis il mourut. Il est mort...

— Fille d'une oie, ô ma plume, pourquoi ton bec noir et malappris vient-il nous retracer cette image lugubre? Ne vaudrait-il pas cent fois mieux, pour compléter son type original, nous peindre le comédien de société dans un de ses jours, — je veux dire — dans une de ses soirées de triomphe? — Qu'en dites-vous, ami lecteur?... Tenez, dites « oui; » car, en vérité, vous diriez « non, » que ma plume n'en courrait pas moins vite. — Ne vous ai-je pas dit qu'elle fut arrachée à l'aile vagabonde de quelque sauvage palmipède?

Vous consentez; la plume vole :

— C'était dans les dernières années du siècle de Louis XV, règne sombrant dans les nuages lourds, noirs et menaçants de l'avenir, après s'être ouvert dans la splendeur d'une aurore si brillante et si douce! — Il y avait grande soirée dramatique au théâtre particulier de la *Folie-Titon*. Tout ce que la cour comptait de nobles ou de charmantes figures était accouru dans la jolie salle aux neuf rangs de loges à baldaquins. Louis XV, le pauvre monarque ennuyé, s'était décidé à y venir; il ne savait pas qu'il rirait là comme il riait jadis, comme il ne devait plus rire. Ce qui avait amené un public si illustre, c'est que, non-seulement on allait représenter une pièce nouvelle dont l'auteur n'était pas connu, mais que, dans cet ouvrage, devait jouer le grand comédien de société du temps, lequel se nommait alors le chevalier de Reverdi. Le chevalier de Reverdi résumait en lui le type complet et curieux que nous venons de décrire. C'était, comme on va le voir, le comédien de société dans toute la force du mot; l'artiste dans toute sa splendeur, — l'artiste de salon, entendons-nous bien; l'artiste noble, et restant noble même en jouant la comédie bourgeoise.

La pièce était une petite comédie morale et philosophique, en un acte, dont voici le rapide sommaire :

D'Ambremont, homme complétement vertueux, est l'époux d'une femme charmante, mais quelque peu légère, et l'ami d'un jeune officier des dragons de Lauzun, gentilhomme peu vertueux, quoique fort aimable. Un jour, d'Ambremont trouve un petit billet parfumé, qui lui apprend que la femme qu'il aime, que l'ami en qui il a placé sa confiance, le trompent indignement.

Que fera-t-il alors? Époux outragé, vengera-t-il dans le sang des coupables la tache faite à son honneur? C'est d'abord là sa pensée, et cette pensée peut venir à l'esprit de tout homme placé dans sa position; mais d'Ambremont n'est pas un homme; c'est un philosophe; aussi sa première et commune idée, il l'abandonne bientôt pour un autre raffinement de vengeance tant soit peu singulière. C'est lui qui mourra; mais pour léguer à ceux qui l'ont trompé la honte et le remords, mais après leur avoir reproché leur crime et l'avoir fait connaître à tous!... — Et en vers.

Or, le soir de la première représentation, lorsque le chevalier de Reverdi, qui faisait le rôle de d'Ambremont, lut à haute voix la lettre de la coupable Amélie, il mit dans sa voix une telle expression de surprise et de douleur, un tel accent de colère et de rage, que les deux coupables prosternés devant lui se sentirent pâlir véritablement sous leur fard et que la salle entière s'ébranla sous les applaudissements.

Tout à coup, après un instant de silence dans lequel sa physionomie eut des effets magnifiques, le comédien de société tire son épée; mais, au lieu de s'en frapper; comme il venait de le déclarer au public dans un superbe monologue, c'est contre le séducteur qu'il la dirige avec des paroles confuses, saccadées, de menace et de défi, et en lui montrant la lettre qu'il tient et brandit devant les yeux de l'ami perfide.

L'épouse pécheresse (une gracieuse figure de jeune femme, ma foi!) qui a pu jeter un coup d'œil sur cette lettre accusatrice, pousse tout à coup des cris d'effroi, et s'élance éperdue entre d'Ambremont, qui semble très-déterminé à tuer l'officier de Lauzun, et celui-ci, qui paraît complétement abasourdi, et qui, toujours agenouillé, regarde d'Ambremont-Reverdi, d'un air de comique surprise, où l'inquiétude commence à poindre.

Mais, en ce moment, d'Ambremont, se dégageant de l'étreinte convulsive de sa pauvre femme qui s'évanouit, frappe l'officier de Lauzun, du plat de son épée en lui criant: « Defends-toi, lâche! » Celui-ci, qui semble alors revenu à lui-même, se relève d'un bond, et l'épée à la main. Quelques bottes terribles s'échangent entre le mari et l'amant....

— Ah! çà, mais, s'écrie une voix partant de la rampe, qu'est-ce que vous dites et faites là? Je ne vois rien de pareil dans le manuscrit!... Et on aperçoit la tête de l'abbé de G... qui se lève avec un comique étonnement audessus du trou du souffleur.

Un immense éclat de rire s'élève dans la salle, et les spectateurs désorientés voient alors le rideau se baisser, sans qu'un dénouement soit intervenu.

— Que veut dire cela? Que se passe-t-il donc? Qu'y a-t-il donc?... Ces

questions volent et s'échangent sans pouvoir trouver une réponse. Mais elle arrive enfin, cette réponse, et voici ce qu'elle apprend :

Le chevalier de Reverdi a saisi dans les mains de sa femme, sa véritable femme, qui fait la charmante et coupable Amélie, une lettre, non pas adressée à l'officier de dragons, mais bien au vicomte de Bradt, chargé de représenter ce personnage. Chacun des trois acteurs avait dans la réalité le rôle qu'il jouait dans la fiction dramatique. La comédie philosophique était un drame intime.

La lettre était fort claire, assurait-on, et la surprise, la fureur du chevalier n'avaient plus besoin d'être jouées : elles coulaient de source.

Ce fut alors par toute la salle un brouhaha de rires inextinguibles quoique peu charitables, et de folles saillies qui n'étaient pas charitables du tout.

C'en était fait de notre comédien de société; désormais, il n'osera plus paraître sur les planches... Erreur, messieurs les railleurs; erreur complète, mesdames les rieuses!... A l'instant où de mauvais plaisants crient : « L'auteur, l'auteur! » on frappe de nouveau trois coups sur la scène; la toile se lève ; le chevalier de Reverdi s'avance, l'air souriant, la démarche dégagée, et, après trois magnifiques révérences, dit au milieu du profond silence qui s'est fait tout à coup :

« Mesdames et messieurs, je croyais être l'auteur de la petite comédie que nous venons de représenter devant vous; mais il paraît que c'est ma femme et le vicomte de Brad *qui m'ont fait la pièce!...* »

Un tonnerre, cent tonnerres d'applaudissements, de bravos, de trépignements, éclatent de toutes parts, et le chevalier de Reverdi se retire en saluant de nouveau et en souriant toujours.

Le comédien de société est sauvé. Demain il peut être tué dans le duel qu'on prévoit; mais ce soir il a tué le ridicule. Et on l'applaudit encore; et quelques femmes lui jettent leurs bouquets... Ce fut un triomphe magnifique, et qui n'arrive pas deux fois dans une vie!...

— Holà! mons le dix-neuvième siècle! ne souriez pas si vite de cet air de haut mépris! Là, en conscience, tâtez-vous bien ; et puis, dites-nous s'il y a plus grande provision de morale bien vraie sous votre frac uni que sous la veste brodée de votre frère aîné? A coup sûr, il y en a diantrement moins en gaieté. Ajoutons qu'on chercherait vainement, dessous, un comédien de société.

Vous souriez encore?... — Mon bon ami, s'il vous en souvient, ce fut vainement qu'après la restauration vous essayâtes de relever le théâtre

bourgeois, qui est tombé maintenant dans le *dernier dessous*, malgré tous les efforts de l'hôtel Castellane. Vous souriez toujours!... Ah! je devine: vos comédiens de société, à vous, jouent autre part que sur les planches... Mais sont-ils autant applaudis? Les premiers rôles mêmes ne sont-ils pas sifflés quelquefois?... — Chut!... De son trou de souffleur la prudence nous crie : « Assez! » l'acteur en scène s'en est allé, d'ailleurs; et le public s'impatiente, peut-être. Baissons la toile.

Adolphe Boucher.

(Extrait de *Autrefois ou le Bon Vieux Temps*. Ouvrage publié par M. Challamel.)

REVUE LITTÉRAIRE.

Le capitaine Lambert, par M. Charles Rabou [1]. — L'auteur de ce livre, homme de tête et de cœur, réunit deux avantages rares à trouver ensemble : le talent et l'expérience. Ancien directeur de revue, publiciste au *Messager*, critique littéraire au même journal où vous le retrouvez comme romancier, critique dramatique au *Globe*, sans parler d'autres journaux où il a paru encore tour à tour directeur, critique, conteur, écrivain politique, on sent combien il a dû se frotter aux choses et aux hommes, se mêler aux affaires de la vie. Aussi, (singulier reproche à faire, et qu'on lui a fait,) pécherait-il peut-être, — s'il pouvait y avoir péché à cela, — par une trop grande connaissance de la vie.

On a donc reproché à M. Rabou de faire des personnages trop vrais. C'est en effet tout ce qu'il y a de vérité vraie, comme dit Figaro. M. Rabou pose des hommes mêlés plus ou moins de bien et de mal, comme on les rencontre dans le monde; et non pas vertueux sans la moindre faiblesse, vicieux sans la moindre qualité, bref, tout d'une pièce, comme ils sont dans les livres. Du même coup on aurait pu reprocher aussi à M. Rabou la vérité trop vraie des événements, la poétique convenue voulant le dénouement tout heureux ou tout malheureux, sans mélange.

Quoi qu'il en soit, quoi de plus franc, de plus vivant que le caractère de l'aide-major, mons Cousinot, bon gros garçon, qui, ayant trouvé le moyen de jeter son filet sur une demoiselle de haute maison, s'occupe tout bonnement d'en venir à ses fins, avec des moyens nullement criminels sans doute, mais que ne gêne aucune délicatesse?

Et madame Bouvard, ancienne actrice, devenue maîtresse d'une pension bourgeoise, en qui la réunion, la fusion, et en même temps le conflit de ses deux états est si habilement nuancé?

Et M. de Chabourot, brave homme, incapable de mal agir sauf par l'impulsion de sa femme qui lui souffle ses bonnes comme ses mauvaises qualités?

Quant à madame de Chabourot, il faut voir agir en personne cette maîtresse tête.

Nous réserverons aussi le capitaine Lambert lui-même.

Rien de plus piquant que le début du livre. Les premiers chapitres semblent

[1]

ouvrir chacun une histoire différente, qui se rattache ensuite à un fil commun autour duquel toutes s'enroulent de la façon la plus naturelle.

Mais nous aurons plutôt fait de donner une analyse succincte, en tâchant de déflorer le moins possible le sujet que recommande surtout un vif intérêt de curiosité.

Nous sommes au commencement du dernier tiers de la Restauration. Madame Bouvard, ex-*Dugazon-corset*, tient une pension bourgeoise, rue Neuve-Saint-Étienne. Elle a un voisin, l'aide-major Cousinet, pour lequel elle s'éprend, et qui puise dans sa bourse à titre de prêt, ce qu'il n'aurait pas voulu autrement, bien qu'il se préoccupe peu assurément du jour où il pourra rendre. Parmi les pensionnaires de madame Bouvard, est un petit vieillard à mine refrognée et soucieuse, qui ne se mêle à personne. Une très-haute dame, madame la baronne de Chabourot, vient une fois par quinzaine, dans une voiture richement armoiriée, rendre à ce vieux M. Leduc, une visite à laquelle se joint de temps en temps M. de Chabourot. Quel est le but de cette visite? C'est là l'énigme du livre. Tout à coup, au milieu d'une fête qu'elle donne, la nouvelle que Leduc se meurt, vient surprendre la baronne. Elle accourt à la pension bourgeoise... Leduc n'est plus. C'est l'aide-major qui lui a fermé les yeux. Alors a lieu une excellente scène entre la baronne qui, voulant passer la nuit seule auprès du défunt, cherche à éloigner madame Bouvard, et celle-ci qui, soupçonnant un mystère, ne lâche pas pied malgré toutes les insinuations de la baronne.

Pendant ce temps là Cousinot est à Mantes chez le capitaine Lambert, qui paraît enfin : le capitaine Lambert, autrefois le plus infernal coucheur qui fût au monde, devenu maintenant un tout brave homme, doux, bienveillant, facile, par suite d'une opération qui l'a guéri de l'horrible torture d'une blessure ancienne, dont le détail médical et thérapeutique est d'autant plus curieux qu'il est *vrai*. C'est l'ami Cousinot qui a fait le miracle, et l'on sent quelle reconnaissance lui a vouée le fortuné capitaine. Lambert, en quittant le service, est venu se retirer à Mantes, où il vit parfaitement heureux et tranquille. Cousinot arrive chez lui, et lui fait part de ses projets ambitieux sur une famille puissante avec laquelle il va entamer une lutte où on le *roulerait*, n'était certain talisman qu'il possède. Il demande seulement au capitaine de lui garder le talisman. Cependant les Chabourot vont marier à M. de Freneuse, leur fille mademoiselle Thérèse, que préoccupe le souvenir d'un amour perdu. Cousinot intervient : il veut épouser, lui, mademoiselle de Chabourot. Pour lui échapper, la noble famille presse le mariage avec M. de Freneuse. Mais le jour même du contrat, le Cousinot vient tomber comme une bombe au milieu de la cérémonie, et la met en déroute. M. de Freneuse appelle Cousinot sur le terrain : l'aide-major est blessé, et il se fait transporter... savez-vous où ? Tout bonnement à l'hôtel de Chabourot. Ici se trouve une bonne péripétie. La baronne, ainsi que le lui dit Cousinot, a poussé sur lui M. de Freneuse, comme chance de se débarrasser, par ce duel, de lui Cousinot, et par conséquent de son secret menaçant. Mais malheureusement Cousinot a pris ses précautions depuis long-

temps, et s'il venait à mourir, le dépositaire du secret remettrait aux mains de la justice ledit secret, le talisman-Leduc, qui tuerait les Chabourot. Et maintenant, dans cette appréhension, voilà madame de Chabourot s'inquiétant vivement de la santé du Cousinot dont elle aurait voulu se voir délivrée tout à l'heure. Ce qui n'empêche pas Cousinot de se croire un moment empoisonné. Ici recommence une lutte de ruse et d'intrigues qu'il faut voir dans le livre, car nous ne pouvons nous résoudre à mutiler les scènes de cette haute comédie que l'auteur noue de plus en plus. Nous dirons seulement que la baronne découvre, avec une adresse infinie, le dépositaire du secret à Mantes. Elle envoie, avec force argent et encore plus de promesses, madame Bouvard s'établir là pour soutirer le paquet-Leduc au capitaine. Mais celle-ci finit par s'attacher tout de bon à l'officier retraité qui, ne se doutant pas de son ancien état, va l'épouser. La baronne survient; et madame Bouvard, sous la menace de sa commanditaire qu'elle trahit, et qui peut la perdre d'un mot, se trouve alors dans la fausse position que vous imaginez. Nous l'y laisserons ; et nous les laisserons tous se tirer d'affaire comme ils pourront. On peut être tranquille avec M. Rabou, qui n'est pas homme à faire défaut au lecteur. Constatons seulement que le dénouement n'est pas la vulgaire récompense de la vertu avec le châtiment du crime. Au lieu de la banalité de ce procédé, nous trouvons la morale suivante qui en dédommage avantageusement. « Notre narration prouve, dit l'auteur, que quand, seulement par imprudence, par légèreté, même par dévouement à nos amis, ce qui est pourtant un honorable mobile, nous nous laissons entraîner à mettre seulement le bout du doigt dans l'engrenage de la grande roue du mal, nous sommes exposés à y être broyés tout entiers. C'est ce qui précisément arrive au capitaine Lambert.....»

Pour faire la part de la critique, car il lui faut toujours son os à ronger, nous dirons qu'il y a une chose que nous n'aimons pas : c'est la facilité avec laquelle mademoiselle de Chabourot accepte la main de Cousinot.

Du reste il est une chose singulière à remarquer dans ce livre : c'est qu'il n'y a pas les deux amoureux intéressants, les deux jeunes premiers de rigueur dans les romans comme au théâtre. Il n'y a pas, à proprement parler, d'amour ici. Et c'est un vrai tour de force d'avoir fait un roman sans amour, avec toute l'intrigue d'un roman d'amour.

Quant au style, nous n'en dirons qu'un mot. C'est une expression continuellement pittoresque et spirituelle, avec un respect intelligent et peu commun de la langue, qui dénote l'union, peu commune aussi, de l'étude avec l'imagination.

Le *Capitaine Lambert* est un nouveau titre à ajouter à ceux de l'auteur de *Louison d'Arquien*, du *Pauvre de Montlhéry*, et surtout de cette œuvre si excentrique et si originale, intitulée : *Tribulations et agonies posthumes de Fabricius*, qui suffirait seule à poser M. Rabou en maître.

A. D.

CHRONIQUE POLITIQUE.

L'approche de la session produit son effet accoutumé. Les journaux de l'opposition, de toutes les nuances, affectent une excessive préoccupation. C'est le moment le plus favorable qu'ils aient dans l'année, pour hasarder ces éternelles conjectures au moyen desquelles ils espèrent servir les intérêts de parti ou de personnes auxquels ils se rattachent. Il va sans dire que tous s'accordent pour prédire la chute du ministère. Ceci est d'usage et se reproduit inévitablement à chaque reprise des travaux parlementaires. Il semble pourtant qu'il y ait au moins de la présomption à attribuer d'avance telles ou telles intentions, tel ou tel esprit sur une question donnée à une assemblée nouvelle. Mais s'inquiète-t-on quand on fait profession d'opposition, de donner prise au reproche de présomption. Ce n'est-là que la moindre peccadille qu'on puisse reprocher aux journaux opposants; et elle obtiendrait bien vite le pardon général, s'ils n'avaient l'habitude d'y mêler un si fréquent mépris pour la vérité et la bonne foi.

Pour nous, nous ne nous mêlons pas de prédire les résolutions que prendra la chambre. Mais nous ne doutons pas de l'esprit conservateur dont la majorité sera animée; et ce point étant établi, nous croyons pouvoir raisonnablement examiner quelles seront ses dispositions sur les grandes questions à l'ordre du jour. La principale est celle du droit de visite, ou pour mieux dire, du maintien des traités de 1831 et 1833. C'est-là le champ de bataille sur lequel l'opposition annonce avec ses façons bruyantes et fanfaronnes qu'elle va amener le ministère et où elle le représente déjà renversé sous ses coups. Nous avons d'abord une observation à adresser à l'opposition, en général. C'est que ses organes, de quelque côté qu'ils siégent dans la chambre, pourront assurément, en vertu de leur droit de député, se mêler à cette discussion; mais que le débat, s'il doit y en avoir un, ne s'agitera après tout, qu'entre la majorité conservatrice et le cabinet. L'opposition aura son mot à dire, et rien de plus. N'est-ce pas, en effet, la majorité conservatrice de la dernière chambre, majorité d'où procède directement celle de la chambre nouvelle, qui a pris l'initiative sur cette question, qui a proposé et fait prévaloir l'amendement à l'adresse au roi, par lequel l'opinion de la chambre s'est trouvée formulée? Le ministère ne peut éprouver aucun embarras pour ce qui se rapporte au vœu qu'exprimait cet amendement. Il y a complétement et sincèrement déféré en refusant la ratification du traité de 1841.

C'est une tout autre chose de vouloir, comme l'opposition, que la France exige maintenant l'abrogation des traités de 1831 et 1833. Disons nettement notre pensée, cela ne nous paraît ni juste, ni convenable, ni possible. Ce fut à notre avis, une grave erreur que de conclure ces traités. Mais cette erreur se conçoit et s'excuse quand on se reporte à l'état des esprits, il y a dix ans. Il est certain qu'il ne s'éleva pas alors une seule voix, ni à la tribune, ni dans la presse pour critiquer le principe du droit de visite. Par le silence des uns, par les paroles des autres, il reçut soit implicitement, soit formellement l'approbation générale. Preuve nouvelle, soit dit en passant, que l'opinion publique n'est pas à l'abri des égarements, même dans les pays de libre discussion. Le traité fut exécuté sans réclamation, sans contradiction pendant plusieurs années. Bien plus, M. le ministre des affaires étrangères a victorieusement établi dans la discussion de l'année dernière, que tous les cabinets, sans exception, avaient travaillé à faire passer le droit de visite dans le droit public de l'Europe, soit en sollicitant l'adhésion de certaines puissances secondaires à des conventions analogues à celles de 1831 et 1833, soit en préparant les négociations avec les quatre grandes puissances, pour la conclusion du traité de 1841, qui consacrait l'extension des zônes. La France a pris l'initiative tout autant que l'Angleterre dans ces dernières négociations. Aujourd'hui l'opinion publique a changé en France sur la question; elle s'est manifestée légalement. Nous sommes loin de le regretter. Mais on ne saurait se dispenser de tenir des engagements qui sont en train de s'exécuter depuis longtemps, par la seule raison qu'on regrette de les avoir pris.

Le gouvernement français s'est trouvé dans une position qui était déjà fort délicate, lorsqu'il a signifié aux quatre puissances son intention de ne pas ratifier le traité de 1841. S'il n'avait été que partie passive dans les négociations qui amenèrent ce traité, l'embarras eût été moins grand; mais, comme nous l'avons déjà rappelé, il y fut partie très-active. Or, peut-on concevoir un rôle plus difficile que celui de venir dire à des puissances : ce que nous vous avons proposé, nous n'en voulons plus; tous les raisonnements, tous les efforts que nous avons faits pour vous décider à accepter notre proposition, n'en tenez pas plus compte que de la proposition elle-même! Sans doute les puissances ne pouvaient pas avoir la prétention de forcer la France à ratifier le traité; mais ce n'en est pas moins une concession qu'elles lui ont faite en ne récriminant pas contre ce refus.

Les adversaires les plus décidés du droit de visite, pourvu qu'ils aient de la bonne foi, doivent donc se contenter du résultat que le gouvernement a obtenu. D'ailleurs, le vote de la chambre des députés, sur cette question, ne signifiait rien de plus que le refus de ratification. Il n'a jamais été entendu que la France dût coup sur coup déclarer qu'elle refusait de ratifier le traité de 1841, et, en outre, qu'elle ne se considérait plus comme engagée par ceux de 1831 et de 1833. Il est impossible que la majorité d'une assemblée politique s'imagine qu'on traite ainsi les affaires de puissances à puissances, et qu'on puisse parler

d'abroger du jour au lendemain des traités contre l'exécution desquels on n'a élevé aucune objection durant plusieurs années.

Le point sur lequel les chambres tiendront naturellement et avec raison à être éclairées, c'est la manière dont les croiseurs anglais exercent le droit de visite. Mais elles apprécieront froidement et sagement les choses. Tout le monde convient qu'on a exploité avec une insigne mauvaise foi, dans un intérêt d'opposition, la relation des abus commis par quelques-uns de ces croiseurs. Il est également vrai qu'il y a eu au fond grossière exagération dans certains récits. Le plus simple raisonnement l'indique. Comment se ferait-il que pendant dix ans les croiseurs anglais n'eussent donné lieu à aucune plainte, et que depuis deux ans ils semblassent s'appliquer à prodiguer les vexations et les insultes à tous les navires français qu'ils rencontrent.

Nous croyons, pour nous, qu'avec le temps les officiers anglais ont pu se relâcher de la réserve et de la discrétion avec lesquelles le droit de visite avait d'abord été exercé par eux, et qu'ils ont fourni plus d'un sujet de plainte à nos marins. Ajoutons même que l'esprit dont était animé le ministère Whig n'était pas fait pour inspirer aux officiers de la marine anglaise ces ménagements pour notre susceptibilité nationale, qui sont indispensables dans l'exercice si délicat du droit de visite.

Mais on ne saurait nier que l'esprit du ministère anglais actuel ne soit tout différent : celui des officiers qu'il emploie sur la côte d'Afrique doit avoir éprouvé le même changement. Lord Aberdeen a loyalement reconnu dans un document officiel qu'il y avait eu des abus commis par les officiers de la marine anglaise, donnant par-là la garantie qui dépendait de lui contre le renouvellement de ces abus. Cette déclaration n'est pas, quoi qu'on en dise, une combinaison machiavélique, au moyen de laquelle on espère perpétuer les abus du droit de visite, en ayant l'air de les condamner.

Nous avons, du reste, d'autres motifs de nous rassurer contre l'existence de ces abus; c'est la vigilance de notre gouvernement, à qui l'on ne saurait supposer, sans être atteint de délire, l'intention de laisser nos marins en butte aux vexations des Anglais ; c'est la protection de nos propres officiers, c'est le patriotisme du ministre qui dirige notre marine, et à qui personne en France ne peut avoir la prétention d'apprendre comment on tient tête à la marine anglaise.

La question se bornera donc véritablement devant les chambres à examiner les précautions qu'a dû prendre le ministère contre le retour des abus qu'on a reprochés aux croiseurs anglais. On doit croire que le ministère fournira sur ce point toutes les satisfactions désirables. Nous ne nous étonnerions même pas que la discussion à laquelle donnera lieu le droit de visite n'eût pas toute l'étendue et tout le retentissement que l'opposition lui présage. Il en est presque toujours ainsi des discussions longtemps prévues et en quelque sorte épuisées d'avance.

Quant à admettre que le cabinet puisse éprouver un échec sur cette question, nous nous y refusons ; et voici pourquoi. C'est que le ministère qui viendrait à sa place, quel qu'il fût, n'obtiendrait pas d'avantage, et ne poursuivrait

même pas l'abrogation des traités de 1831 et de 1833. Il est impossible que cette considération échappe à la majorité de la chambre.

Il ne suffit pas de blâmer ces traités, d'en souhaiter l'abrogation. Nous approuvons volontiers ce sentiment. Mais vouloir et pouvoir ne sont pas synonymes. Nous ne disons pas que ces traités seront éternels; le temps les abolira comme toute chose; et ce temps là ne sera sans doute pas très éloigné. Mais prétendre les abolir immédiatement, ce serait se jeter de gaîté de cœur dans des complications diplomatiques beaucoup plus graves que les inconvénients du droit de visite. Ce serait exposer les intérêts généraux et les intérêts privés aux conséquences désastreuses d'une crise ministérielle, pour laisser, après beaucoup de bruit, la question du droit de visite au même point où on l'aurait prise.

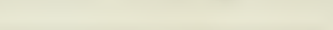
Le cabinet ne nous semble pas avoir de mauvaises dispositions à craindre de la part de la chambre. Le parti conservateur lui reste franchement attaché, tout en voulant rester maître de lui-même. Le mécontentement légitime qu'avaient éprouvé plusieurs députés conservateurs, et surtout ceux des départements du midi, à la suite des élections, a cessé de se manifester. Ces députés s'irritaient de la mollesse que l'administration supérieure avait laissé se communiquer à l'administration départementale, mollesse qui dans plusieurs localités avait compromis les candidatures des députés conservateurs, et dans plusieurs autres les avait fait échouer. Ces ressentiments qui menaçaient d'abord d'éclater et de faire naître la désunion dans les rangs de la majorité conservatrice, auront, nous l'espérons, complétement disparu dans le grand mouvement de douleur nationale qui a suivi la mort de M. le duc d'Orléans. Plus que jamais les vrais amis de la dynastie doivent sentir la nécessité de ne pas se séparer.

L'union douanière avec la Belgique a beaucoup occupé l'opinion publique depuis quelques mois, et elle n'occupera sans doute pas moins la chambre, quoiqu'aucune proposition ne doive lui être soumise à ce sujet. Au fait il n'avait jamais été question dans les conseils de gouvernement que de sonder cette question, que de la mettre à l'étude. La solution, qui ne peut manquer d'être favorable aux partisans de l'union, viendra plus tard. Mais l'opposition, comme de raison, aurait voulu qu'elle vînt tout de suite. Ecoutez l'opposition : Le ministère est incapable, car il devrait avoir déjà conclu l'union douanière avec la Belgique, et avoir abrogé les traités de 1831 et 1833. Cela est si facile d'accuser le gouvernement de mauvais vouloir et d'incapacité quand on n'a soi-même aucune affaire à conduire ni aucune responsabilité à porter. Pour l'union douanière, c'est, dans tous les cas, un devoir du gouvernement de procéder avec circonspection et même avec une sage lenteur, lorsque tant d'industries nationales doivent être lésées ou plutôt prétendent devoir être si gravement lésées par cette mesure.

Un fait heureux et brillant est venu distraire les esprits, c'est l'occupation de l'archipel des Marquises au nom du roi et de la France. La colonisation de cet archipel sera pour la france de la plus grande utilité, sans qu'il soit besoin d'attendre, comme on l'a dit, que l'ouverture de l'isthme de Panama ait eu lieu. La navigation entre la côte occidentale d'Amérique et l'Asie, navigation

à laquelle l'ouverture des ports de la Chine va donner une nouvelle activité, suffira pour faire des Marquises un des points de station navale les plus importants de tout le globe.

L'attention se porte toujours douloureusement sur l'Espagne. Une consolation pour la France, dans les derniers événements de Barcelone, c'est le nouveau lustre que le nom français y a acquis, ce sont les bénédictions dont la population l'ont couvert. La nomination de notre consul à Barcelone, M. de Lesseps, au grade d'officier de la Légion d'Honneur a obtenu l'approbation générale; résultat qui s'obtient bien rarement dans ce temps-ci. Il sera curieux de voir si la gauche osera encore venir prendre à la tribune la défense de son héros Espartero contre le gouvernement Français. Nous l'attendons sur ce terrain.



BULLETIN THÉATRAL.

Odéon. — *Bocage, Bouchet, Georges Max, le baron Lafleur, Monrose, Mademoiselle Berthaud, etc.*

M. Bocage s'est essayé dans plusieurs rôles de l'ancien répertoire, il a joué *Tartuffe*, *Don Juan*, *Nicomède*; il va jouer le *Misanthrope*. Ces tentatives devaient offrir l'intérêt de la curiosité; elles n'en ont point offert d'autre. Bocage tient en souverain mépris la tradition, c'est bien; nous passons avec lui condamnation sur la tradition, et voulons laisser à l'artiste toute son indépendance. Mais s'il est permis à un acteur de faire autrement que les auteurs qui l'ont précédé, lui est-il permis de faire autrement que Molière et que Corneille, et de toucher à leurs créations sublimes pour les rapetisser et les rendre grimaçantes. M. Bocage n'a compris ni *Tartuffe*, ni *Don Juan*, ni *Nicomède*, il ne comprendra peut-être pas mieux *Alceste*. Il a fait de *Tartuffe*, cet amoureux dévot, tout onction et béatitude dont le regard est plein d'extase et dont la parole miel, un amoureux haletant, audacieux, cynique : Tartuffe, qui est chez lui, porte des gants blancs, et savez-vous pourquoi? C'est pour les ôter au début de la scène avec Elmire... Qu'ont pensé les balcons de cette pantomine expressive?... Les claqueurs ont ri. *Don Juan* avec M. Bocage a été plus étrange encore. Ce n'est plus ce grand seigneur qui courtise en passant des paysannes et les méprise ; le Don Juan moderne leur ôte son chapeau, le Don Juan moderne n'a rien gardé de son mépris superbe, de sa morgue orgueilleuse; c'est un officier en garnison qui fait l'aimable autour des fillettes de l'endroit; le Don Juan moderne revêt un pourpoint vert quand Molière l'habille d'habits *couleur de feu:* il dédaigne la perruque blonde de tradition, et porte des cheveux courts à la mode de Buridan et d'Antony.

M. Bocage est un acteur qui possède de grandes qualités dans le drame moderne; il y prendra sa revanche, nous n'en doutons pas.

Ceci nous amène à vous parler de M. Bouchet, qui vient de jouer *le Misanthrope* et *le Menteur*. Chez cet artiste, à l'inspiration, l'énergie, viennent se joindre un goût exquis, des études consciencieuses, une diction pleine de naturel, ou se trouvent la sensibilité et la force. Il y a longtemps que le rôle d'*Alceste* n'avait été rendu avac autant de talent; M. Bouchet a eu des accès de misanthropie et d'humeurs d'une admirable brusquerie; on ne peut avoir raison avec plus de déraison, et dans le choc de ces deux mots est tout le caractère magnifique créé par Molière. Puis venaient des retours de tendresse et de larmes, où M. Bouchet a mis une délicatesse charmante, une ravissante poésie. Que vous dirai-je? mademoiselle Mars a été contente; que seraient nos louanges après les siennes? Le rôle du *Menteur* a été aussi un éclatant triomphe pour M. Bouchet. Il a été rendu avec une grande finesse de nuances. D'abord quand un mensonge commence, de l'hésitation dans le regard, de l'indécision dans le geste, de la brume sur ce fait encore mal conçu, des conseils demandés à son valet, au ciel, à la terre, partout; puis une fois que la fable est trouvée, que le menteur est maître de sa création, son débit est ferme, son regard fixe, son récit animé par l'action; il ne ment plus, il raconte, il affirme, il a vu, il a fait ce qu'il dit; le moyen de ne pas le croire? M. Bouchet, artiste d'une haute intelligence s'est corrigé des quelques défauts qui amoindrissaient son talent; il sait maintenant donner à son organe toute sa puissance sans arriver aux grands éclats de voix, et certes c'est aujourd'hui un grand acteur, un de ces acteurs qui tiennent compte de la tradition, bien qu'ils sachent créer.

Un début bien intéressant a eu lieu la semaine dernière dans *Zaïre*, M. Hippolyte Bonnelier, l'auteur de *Calomnie*, de l'*Anneau de paille*, de *un Malheur domestique*, et de beaucoup d'autres romans célèbres, et qui a rempli avec distinction de hautes fonctions politiques, entraîné par l'amour de l'art, a débuté par le rôle d'*Orosmane*, sous le pseudonyme de Georges Max. Nous savions déjà que M. Bonnelier, le seul élève qu'ait laissé Talma, était un de nos admirables liseurs, mais il y a si loin de bien lire à bien jouer. Le succès, que l'émotion du premier jour a un moment amoindri, s'est completé dès la seconde représentation, et c'est-là un début des plus remarquables. M. Georges Max a de grandes qualités qui ne peuvent s'acquérir; il ne lui manque qu'un peu de foi dans le public, et les applaudissements qui l'ont accueilli le rendront bien vite maître de tout son talent. M. Bonnelier a l'énergie, la force, la passion, et il y a dans sa voix des cordes tendres d'une douceur, d'un charme infinis. Est-il besoin d'ajouter qu'il dit d'une façon merveilleuse, que pas une nuance ne lui échappe, et que l'intelligence du poëte artiste marche de front avec l'intelligenc du poëte créateur. Ce qu'il faut ajouter, c'est que M. Bonnelier n'est pas seulement un bon diseur, mais qu'il y a en lui un grand acteur, qui, en dépit de l'inexpérience inévitable du geste, se trahit, par des éclairs très-dramatiques. Nous citerons le passage où il se jette à genoux en disant avec des larmes soudaines: *Zaïre! vous pleurez*. Et le moment où il se recule épouvanté

et s'écrie : *sa sœur!* Ce sont de ces effets qui soulèvent toute une salle en applaudissements unanimes. On ne peut reprocher à M. Bonnellier qu'un peu de cette emphase qu'avait Lafont, et encore n'est-ce que dans certains moments fort rares. Ce qui le distingue surtout, et cela se comprend aisément, c'est une distinction exquise. On disait de lui, *c'est bien un prince asiatique*, et voilà un grand éloge! M. Georges Max doit continuer ses éclatants débuts par les rôles d'Oreste et d'Achille ; nous en reparlerons.

On a joué ces jours-ci à l'Odéon, une jolie petite comédie en vers de M. Camille Doucet, le *Baron Lafleur*. L'intrigue, assez comique et d'allure joyeuse, est brodée de mots spirituels. Dans certaines scènes c'est un feu roulant, comme dans les pièces de Marivaux. Il s'agit d'une vieille folle entichée de noblesse et qui veut marier sa petite fille au premier noble qu'elle rencontrera. Aussi faut-il voir comme elle dédaigne, comme elle rebute et méprise un vrai noble qui a eu la dangereuse fantaisie, séduit qu'il était par les charmes de cette délicieuse jeune fille, de prendre un nom bourgeois, afin d'être aimé pour lui-même, et comme elle accueille, comme elle cajole, comme elle choie le valet de notre amoureux qu'elle prend pour un noble. Monrose et mademoiselle Berthaud ont tous deux été étourdissants d'esprit, de verve, de mordant. Monrose, dont le rôle est charmant, n'a jamais mieux rappelé son père. Quelques esprits fâcheux lui reprochent précisément de ressembler au grand Monrose. La plaisante critique. Et le moyen s'il vous plaît qu'il ne lui ressemble pas. Ce n'est point un homme qui en imite un autre, c'est la même nature, le même masque, le même esprit, un seul et même homme enfin. C'est Monrose redevenu jeune, et qui est lui, parce qu'il ne peut être un autre que lui. Est-il soubrette plus éveillée, plus pimpante, plus preste, plus jolie que mademoiselle Berthaud? Et que nous parlez-vous de soubrette? mademoiselle Berthaud n'est-elle pas aussi une ravissante semi-ingénue, quand elle le veut bien? Ne l'avez-vous pas vue dans la *Fausse Agnès*, dans *Rosine*, dans dix autres rôles. Madame Weiss est charmante d'extravagance, et quel dommage que mademoiselle Volet ait un rôle trop peu important.

CHALLAMEL.

Les dessins joints à la livraison de ce jour sont : 1° *Frontispice* par M. Th. Fragonard. 2° *Autel appelé le tranparent dans la cathédrale de Tolède,* par M. Challamel, d'après M. G.-P. de Villa-Amil.

TABLE DU DIXIÈME VOLUME

DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

Études critiques.

Revues littéraires.

BEAUX-ARTS.

Dessins.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

LA FRANCE

LITTÉRAIRE.

XII

Imprimerie Ducessois, 55, quai des Augustins.

HISTOIRE DU PONT-NEUF.

Que demandait d'abord un étranger, en arrivant à Paris, dans les deux derniers siècles? Le Pont-Neuf. C'était toujours au Pont-Neuf qu'il se faisait conduire, encore couvert de la poussière du voyage : c'était le Pont-Neuf qu'il voulait voir avant le Louvre, avant Notre-Dame, et, après l'avoir vu, il pouvait se vanter de connaître presque tout Paris. On parlait alors du Pont-Neuf, avec admiration, jusqu'aux extrémités du monde.

Le czar Pierre le Grand, qui vint étudier la civilisation française sous la régence du duc d'Orléans, déclara qu'il n'avait rien trouvé de plus curieux à Paris que le Pont-Neuf; et, soixante ans après, le philosophe Franklin écrivait à ses amis d'Amérique qu'il n'avait compris le caractère parisien, qu'en traversant le Pont-Neuf, et que ce célèbre pont méritait bien qu'on fît deux mille lieues pour le rencontrer.

C'est qu'à cette époque, le Pont-Neuf, qui ressemble aujourd'hui à la plupart des autres ponts, se distinguait entre tous par une foule de détails de mœurs particuliers qu'on n'eût pas observés ailleurs. Il a complétement changé d'aspect depuis la Révolution, et pourtant il n'a pas subi la moindre métamorphose dans son architecture; il n'est ni moins long ni moins large qu'en son beau temps, et s'il a perdu la Samaritaine qui partageait sa célébrité, il a retrouvé une statue équestre d'Henri IV, aussi lourde, aussi triviale que l'ancienne, que le nom fameux de son auteur, Jean Boulogne, ne préserva pas d'être fondue en gros sous à l'effigie de la Liberté de 91.

Le Pont-Neuf du siècle de Louis XIV, quoique plus jeune de cent quatre-vingts ans qu'il ne l'est à présent, avait été déjà refait, restauré, consolidé, de telle sorte qu'on l'accusait d'être vieux et de menacer ruine,

à chaque crue des eaux, à chaque débacle de glaces; on ne lui promettait pas une plus durable existence qu'aux ponts, ses voisins, qui, chargés de maisons en pierre ou en bois, devaient infailliblement, un jour ou l'autre, prendre feu ou s'écrouler dans la rivière. Mais cependant on s'accordait à lui trouver des mérites que n'avaient pas tous les ponts anciens et modernes : on vantait son plan général, dû à Androuet Ducerceau, qui toucha 50 livres pour en avoir fourni les premiers dessins; on vantait sa construction *à la romaine*, due à Guillaume Marchand et à François Petit; on vantait surtout sa corniche extérieure, supportée par de grandes consoles et de bizarres mascarons dus au ciseau de Germain Pilon; on vantait tout ce que nous remarquons à peine aujourd'hui, et, de plus, les Parisiens étaient fiers du magnifique panorama qu'on découvre du haut de leur pont favori et qui n'a d'égal au monde, disaient-ils, que l'entrée du port de Goa et celle du port de Constantinople. Heureux Parisiens, qui ne songeaient guère à y aller voir!

Et néanmoins, en dépit du respect et de l'admiration qu'il inspirait sous le règne de Louis XIV, le Pont-Neuf avait encouru les critiques de certains esprits chagrins qui, à coup sûr, n'étaient pas nés à Paris. Le poëte Claude le Petit, né à Poitiers, signala son entrée dans ce Paris, qu'il eut l'audace de traiter de *ridicule* en vers, par cette épigramme hardie, contre le Pont-Neuf, épigramme qui alluma sans doute le bûcher de son auteur, brûlé en place de Grève comme athée. Claude le Petit ne croyait pas plus à l'infaillibilité du Pont-Neuf qu'à celle du pape.

Faisons ici renfort de pointes :
Ce chemin nous mène au Pont-Neuf.
D'un bon régal de nerfs de bœuf
Saluons ces voûtes mal jointes.
Vraiment! Pont-Neuf, il fait beau voir
Que vous ne vous daigniez mouvoir,
Quand les étrangers vous font fête.
Savez-vous bien, nid de filous,
Qu'il passe de plus grosses bêtes
Par-dessus vous que par-dessous?
Pourquoi nous faites-vous la morgue
Avecque votre nouveauté?
Pont en cent endroits rajusté,
Tout ainsi qu'un vieux soufflet d'orgue;
Vous qui faites compassion
A la moindre inondation,
D'où vous vient cette humeur altière?
Est-ce à cause que vous avez
Cent égoûts dans votre rivière?...
Quoiqu'entre tous les ponts des eaux,
Grands ou petits, vieux ou nouveaux,

Vous passiez pour un patriarche,
Dites-moi, Pont-Neuf, mon mignon,
Si vous aviez encore une arche,
Seriez-vous pas un peu plus long ?

La physionomie du Pont-Neuf, à cette époque, était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Si nous empruntons quelques faits à un tableau qui n'a pas moins de vérité que s'il eût été fait d'après nature, la statue de Henri IV, qu'on appelait le *Cheval de bronze*, par un étrange oubli du *seul roi dont le peuple a gardé la mémoire,* attirait autour d'elle, sur le terre-plein où elle était érigée, malgré les amas d'immondices qui la déshonoraient, une foule compacte et tumultueuse qui se renouvelait sans cesse. Là étaient établis les tréteaux des joueurs de gobelets, des chanteurs, des vendeurs d'orviétan et de thériaque, des bateleurs et des charlatans de toute espèce, que la police ne molestait pas encore dans l'exercice de leur industrie. Vis-à-vis du Cheval de bronze, la place Dauphine, qui n'avait encore de rivale à Paris que la place Royale, recevait une pareille affluence de curieux, de promeneurs et de désœuvrés : là était encore dressé plus d'un théâtre en plein vent, chargé de baladins, de farceurs, d'opérateurs et de toute la joyeuse descendance de Tabarin, qui avait, pendant vingt ou trente ans, donné la comédie au peuple sur le Pont-Neuf.

La nuit, le Pont-Neuf était aussi désert et redouté qu'il était peuplé et fréquenté le jour : quand on cherchait à rencontrer quelqu'un, on n'avait qu'à se planter en sentinelle à l'entrée du pont, et l'on voyait bientôt venir la personne à qui l'on avait affaire. Cette hyperbole, imaginée pour représenter la circulation active et incessante des passants sur ce pont, avait été prise à la lettre par les mouchards, qui restaient postés deux ou trois jours à la même place, attendant leur homme, et qui affirmaient ensuite, s'ils ne l'avaient point aperçu, que le quidam ne pouvait pas être à Paris.

Les farceurs ou *plaisants* du Pont-Neuf ne contribuèrent pas peu à mettre ce pont en honneur et à y attirer sans cesse de tous les points de la ville, cité et université, une multitude d'allants, de venants et de séjournants. Ces farceurs eurent l'un après l'autre une vogue et une réputation dont hérita le Pont-Neuf. Le premier de tous, celui qui n'attendit pas que le pont fût achevé pour y jouer son personnage, fut l'illustre Tabarin, auteur des chansons qu'il chantait et des *coq-à-l'âne, rencontres, fantaisies* et gaillardises qu'il débitait avec une verve et une joyeuseté intarissables : Tabarin narrait à ses auditeurs les aventures du capitaine

Rodomont et les amours d'Isabelle; il leur confiait ses querelles de ménage et souhaitait *bon jour, bon an à MM. les cornards de Paris;* il s'adressait de préférence aux *artisans de la gueule et suppôts de Bacchus*, et il n'avait jamais la voix plus claire qu'après avoir bu au cabaret avec son élève, le baron de Grattelard, qui l'assistait dans ses farces, revêtu de sa livrée de toile de matelas. Tabarin sur ses tréteaux balança la renommée des comédiens ordinaires du roi, Turlupin, Gros-Guillaume et Gaultier Garguille, tellement que l'Hôtel de Bourgogne porta envie au Pont-Neuf.

A Tabarin succéda le Savoyard, qui devait ce sobriquet à sa naissance et à son patois fortement accentué, sorte de rhapsode vagabond, aveugle comme Homère, remarquable par sa haute taille et par sa grande barbe, il composait aussi lui-même des chansons burlesques en vers baroques, les répétait d'une voix de stentor, en pinçant du luth, et les distribuait imprimées par feuilles volantes. Son contemporain, Fagottini, avait alors l'exploitation du petit théâtre de Brioché qui importa d'Italie en France les marionnettes et qui fit fortune sur le Pont-Neuf; en outre, Fagottini, que la mode appela depuis dans les *assemblées* avec ses marionnettes, vendait des parfums, des drogues et des affiquets d'Italie, avant et après les représentations de ses acteurs de bois; mais, lorsqu'il se fut enrichi et qu'il se vit recherché par les ruelles des *précieuses*, il abandonna le Pont-Neuf à ses valets et ne se montra plus que dans les *cercles* de la bourgeoisie, où l'on disait, en se promettant beaucoup de plaisir :

Vous aurez Fagottin et les marionnettes.

Les bas-côtés de ce pont, élevés de plusieurs marches au-dessus de la chaussée destinée aux carrosses, aux charrois et aux chaises à porteurs, n'étaient pas uniquement reservés aux piétons : les marchands de toute espèce, notamment les merciers, les confiseurs, les revendeurs et les bouquinistes s'emparaient du parapet, qui leur servait d'étal pour leur marchandise, et usurpaient même une large part du pavé au profit de leur commerce, que ne gênait aucune patente. En outre, chacun des espaces vides semi-circulaires, qui couronnaient les piles des arches et qui ont été remplis depuis par des guérites en pierre transformées en boutiques, se trouvait occupé par la tente ou la baraque de quelque industriel émérite qui gagnait sa pauvre vie en arrachant des dents, en vendant des onguents et des spécifiques, en montrant des serpents ou des reliques de saints, en chantant au son de la viole ou de la guitare ces

refrains populaires auxquels est resté le nom générique de *pont-neuf*, en racontant des légendes miraculeuses, en faisant des tours de passe-passe ou des exercices d'adresse, et en tirant des horoscopes suivant les conjonctions des planètes, les concordances des nombres, les lignes des mains et les hasards des cartes ou des tarots. Le pont, d'une extrémité à l'autre, retentissait du concert éclatant des trompes, des fifres, des tambours, des luths, accompagnés de chants, de cris, de rires, de huées et d'applaudissements qui se mêlaient aux aboiements des chiens, aux jurons des charretiers, au bruit sourd et confus des voitures et des chevaux.

Parmi la population ordinaire du Pont-Neuf, les badauds et les filous étaient toujours en majorité. Les badauds s'arrêtaient en extase devant les boutiques et les théâtres, la bouche béante, l'oreille tendue et l'œil fixe pour ne rien laisser échapper de ce qui pouvait être vu et entendu; les filous s'arrêtaient aussi avec eux et faisaient à la ronde une exacte visite des poches, sans jamais être troublés dans cette agréable occupation : on savait d'ailleurs, qu'en traversant ce pont, moins sûr en plein jour que la forêt de Bondi en pleine nuit, on devait tenir à deux mains sa bourse et sa montre pour les empêcher de disparaître. Combien de gens, qui étaient allés régler leur montre sur l'horloge de la Samaritaine, horloge souvent détraquée et rarement fidèle, revenaient chez eux le gousset vide, et ne retournaient plus chercher l'heure au Pont-Neuf ?

Sous Louis XIII et Louis XIV, en dépit du guet, du lieutenant de police et des lanternes du Cheval de bronze, les voleurs, à main armée, s'emparaient du pont dès le coucher du soleil et rançonnaient quiconque s'aventurait dans ce coupe-gorge : il ne faisait pas bon se défendre contre ces malfaiteurs, qui poignardaient leur victime et la jetaient à l'eau, morte ou vive. Les jeunes seigneurs de la cour, Gaston d'Orléans, frère du roi leur donnant l'exemple, s'étaient quelquefois divertis à dévaliser les passants et à se faire les *tireurs de laine* du Pont-Neuf. Ce proverbe courait alors les rues : « On vole plus de manteaux sur le Pont-Neuf qu'on n'en taille chez les drapiers des piliers des Halles. »

La gloire du Pont-Neuf allait s'éclipsant, lorsque les génies de la farce furent remplacés par le coryphée des opérateurs, ce *gros Thomas*, qui réunit longtemps autour de sa science universelle une nombreuse et crédule clientèle : « Il était reconnaissable de loin par sa taille gigantesque, disent les Mémoires du temps, et par l'ampleur de ses habits ; monté sur un char d'acier, sa tête élevée et coiffée d'un panache écla-

tant figurait avec la tête royale de Henri IV ; sa voix mâle se faisait entendre aux deux extrémités du pont, aux deux bords de la Seine. La confiance publique l'environnait, et la rage de dents semblait venir expirer à ses pieds ; des mains sans cesse élevées imploraient ses remèdes, et l'on voyait fuir le long des trottoirs les médecins consternés et jaloux de ses succès. Enfin, pour achever le dernier trait de l'éloge de ce grand homme, il est mort sans avoir reconnu la Faculté. »

Sous le règne de Louis XV, il y eut encore sur le Pont-Neuf et des opérateurs et des bateleurs ; mais leurs devanciers avaient épuisé la confiance et l'admiration publiques. Le peuple devenait moins badaud, moins paresseux, moins dupe : la Révolution se préparait dans les basses classes comme dans les sommités sociales. Le Pont-Neuf fut alors envahi par les *vendeurs de chair humaine* ou recruteurs, qui avaient mission d'alimenter l'armée du roi, où le métier de héros n'était plus fait pour tenter personne. Les philosophes avaient si bien décrié l'art de la guerre, que, sans les recruteurs, cet art-là eût bientôt fini, faute de combattants. Les recruteurs plantèrent donc leurs drapeaux à chaque bout du pont, afin de mieux happer au passage les paysans qui débarquaient à Paris, les mauvais sujets qui comptaient, pour dîner, sur la bourse du prochain, les fils de famille qui sortaient des tripots, et, en général, tous ceux qui ne savaient pas résister à l'appât d'un sac d'écus.

Ces raccoleurs firent d'abord leurs affaires à la descente du Pont-Neuf, où la boutique d'un d'eux offrait pour enseigne le roi Salomon sur son trône, avec cette inscription tirée du théâtre de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Là, les recruteurs se promenaient, la tête haute, l'épée sur la hanche, appelant tout haut les jeunes gens qui passaient, leur frappant sur l'épaule, les prenant sous le bras et les invitant, d'un ton câlin ou matamore, à les suivre au cabaret, pour y écouter entre deux pintes le récit de la bataille de Fontenoy. Mais le Pont-Neuf fut enfin délivré de ce commerce honteux, qui s'exerçait avec autant de violences que la vente des nègres au Congo : le Pont-Neuf, d'ailleurs, ne produisait presque plus de soldats, et les piéges grossiers qu'on tendait aux passants étaient connus des moins fins, qui ne s'y laissaient pas prendre comme autrefois. Un Anglais paria qu'il se promènerait deux heures durant le long de ce pont, en offrant de céder des écus neufs de six livres à 24 sols la pièce, et qu'il ne trouverait pas à vider ainsi un sac de douze cents

francs. En effet, il eut beau crier : *A 24 sols les écus de six livres!* on ne s'approchait de lui que pour le regarder avec défiance, pour palper ses écus et les lui rendre en haussant les épaules et en disant : *Ils sont faux.* Le Pont-Neuf n'était déjà plus la terre promise des charlatans : on y semait en vain la ruse et la fourberie, sans produire des dupes. Le règne du Pont-Neuf se termina par la démolition de la Samaritaine, qui, depuis longtemps, avait perdu le jet de sa fontaine et le carillon de son horloge.

Maintenant le Pont-Neuf, débarrassé des tréteaux, des théâtres, des chars d'acier et des étalages qui obstruaient la voie publique, ne se distingue des autres ponts que par sa longueur et par le nombre des piétons et des voitures qui le traversent à toute heure du jour et de nuit. Les décrotteurs et les tondeurs de chiens ont pris la place des opérateurs et arracheurs de dents ; les sergents de ville, des recruteurs ; et un factionnaire, l'arme au bras, veille à la défense de la statue d'Henri IV, qui n'a plus à ses pieds une cour burlesque de chanteurs, de paillasses et de marionnettes. Jadis le Pont-Neuf était une foire perpétuelle ; à présent ce n'est plus qu'un pont où l'on passe sans s'arrêter.

Paul L. Jacob, bibliophile.

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE INTITULÉ :

ORGANOPLASTIE HYGIÉNIQUE[1].

L'hygiène est cette partie de la médecine qui nous apprend à régler la vie de l'homme, de manière à assurer le libre exercice de toutes ses fonctions et le développement complet de toutes ses facultés. Elle ne se propose pas seulement de conserver la santé, de prévenir les maladies ; elle veut aussi améliorer, perfectionner les instruments de la vie, extraire de ce fonds humain tout ce qu'il peut produire, amener sans danger l'organisme au plus grand déploiement de force dont il est capable. Ce double but de l'hygiène a été trop souvent perdu de vue par les médecins. De nombreuses et savantes observations leur ont enseigné l'art de maintenir l'ordre dans les fonctions vitales, ou de le rétablir par le régime lorsqu'il a été dérangé ; cet art lui-même, discuté, commenté par d'excellents esprits, a été l'objet d'une science, dont les préceptes sont devenus, pour le praticien, la plus précieuse de toutes les ressources. Cependant, où en est aujourd'hui l'hygiène, considérée comme moyen d'amélioration et de perfectionnement? quelles méthodes, quelles règles a-t-elle établies? A part quelques bons ouvrages sur des matières spéciales, sur la gymnastique, par exemple, sur l'éducation physique et morale de l'enfance, il faut convenir que nous sommes encore bien peu avancés sous ce rapport. Comment se fait-il que cette branche importante de nos connaissances soit restée jusqu'à ce jour si négligée? Je m'en suis toujours étonné; et j'ai dû naturellement être conduit, par la suite même de mes études, à porter de ce côté mes réflexions et mes recherches. Puisque l'hygiène peut toujours, à l'aide du régime, modérer ou exciter l'action vitale, augmenter ou diminuer les forces, et diriger dans une certaine

[1] Ce travail a été lu dans la séance publique annuelle de l'Académie royale de médecine.

mesure toutes les opérations organiques, jusqu'à quel point un régime bien entendu et systématiquement combiné ne parviendrait-il pas aussi à modifier nos organes par la nutrition, à les former, en quelque sorte, tels que nous les voulons, à développer telle partie, diminuer ou annuler telle autre, à changer enfin artificiellement, sinon la constitution essentielle du corps, du moins ses formes les plus variables, et ce qu'on est convenu d'appeler son tempérament?

Telle est la question que je me propose d'examiner.

A priori, une semblable prétention n'a rien qui répugne absolument à la raison. Le régime, en effet, comprend cinq choses principales : l'alimentation, les conditions atmosphériques, l'exercice, la génération, et les influences morales. Or, qui ne sait que toutes les parties solides et fluides se renouvellent sans cesse par l'alimentation, et que, par conséquent, la substance et la forme des tissus organiques dépendent de la nature des aliments dont on fait usage? Qui ne sait que les conditions atmosphériques de chaleur ou de froid, d'humidité ou de sécheresse, de lumière, d'électricité, déterminent tel ou tel état du sang et du système nerveux, d'où résultent tel ou tel mode de la nutrition? L'influence de l'exercice n'est pas moins incontestable : il favorise le mouvement nutritif, développe les muscles, et dérive sur l'appareil locomoteur la prédominance nerveuse. La génération modifie la race, comme les autres circonstances modifient l'individu; elle neutralise, par des alliances choisies, les tendances d'une organisation vicieuse, et réunit en quelques êtres ou disperse çà et là les dispositions héréditaires. Quant aux influences morales, leur nature est autre, sans doute; mais on ne saurait nier qu'elles n'agissent aussi, d'une manière évidente, sur l'état du sang et des organes. On conçoit donc parfaitement la possibilité d'obtenir des résultats plus ou moins prévus et calculés d'avance, au moyen d'un régime dans lequel seraient rigoureusement spécifiés le choix des matériaux nutritifs, et la direction des fonctions vitales.

Toutefois, ce ne sont là que des faits généraux, et ce n'est pas ainsi qu'on fait de la science. Sous peine de s'arrêter à des hypothèses, on doit conclure du particulier au général, et non pas du général au particulier. Essayons donc de recueillir et d'exposer méthodiquement les faits particuliers, qui nous permettent de mesurer l'influence du régime dans la détermination artificielle des formes vivantes. Ce sera la première partie de notre travail. Nous discuterons ensuite ces faits, et nous chercherons à les interpréter par la science. Nous verrons, en dernier lieu, quelles conséquences on en peut déduire.

L'anatomie et la physiologie n'ont fait de progrès sérieux depuis vingt ans que par l'étude comparative de l'homme et des autres espèces organisées. La pathologie commence à peine à entrer dans cette voie. L'hygiène est plus arriérée encore sur ce point qu'aucune autre partie de la médecine, et pourtant, plus qu'aucune autre, elle pourrait trouver dans une telle étude des enseignements précieux et multipliés. La pratique agricole, l'élève des bestiaux, l'éducation des animaux domestiques, ont amassé, pendant des siècles, des trésors d'observations positives et d'expériences toutes faites. Le moindre fermier de nos campagnes possède des notions qui nous manquent, mélange bizarre de vérités et d'erreurs, produit brut d'un empirisme souvent grossier, mais quelquefois inspiré par le génie. Sachons puiser à cette source féconde; c'est le seul moyen de bien traiter la question que nous avons posée.

C'est principalement dans le règne végétal que se manifeste avec éclat le pouvoir de l'homme sur la nature. Là il commande en maître; il forme ou déforme à son gré la matière vivante, accomplissant partout la mission qu'il a reçue de compléter sur la terre l'œuvre inachevée de la création divine. Voyez ces milliers d'espèces qui croissent autour de nous; n'est-ce pas la culture qui les a faites ce qu'elles sont? N'est-ce pas elle qui a su tirer une nourriture savoureuse de tant de fruits naturellement acerbes ou insipides? Chacun sait comment une alimentation particulière modifie les diverses parties d'un végétal. Ici, les organes sexuels sont changés en pétales; puis, la même plante, reportée dans un sol pauvre et non cultivé, ne présente plus que des fleurs simples. Là, l'opération du pincement détourne de leur marche les principes nutritifs, et des yeux à fruits se montrent à la place des feuilles. Ailleurs, ce sont les racines qui deviennent des branches, ou les branches des racines.

Selon la proportion de l'aliment qu'on amène à la plante, les produits de la végétation se développent sous diverses formes; c'est ainsi, nous dit M. Liebig, que l'on produit la paille fine et souple destinée aux chapeaux d'Italie, ou bien que l'on rend la paille plus ou moins dure, afin qu'elle puisse résister au poids de l'épi. « Si l'on offre au végétal, ajoute le même auteur, l'acide carbonique et toutes les matières dont il a besoin, hormis l'azote, il produira des feuilles, mais point de graines, du sucre et de la fécule, mais point de gluten. »

Une question a été longtemps débattue entre les physiologistes, celle de savoir si, dans quelques cas, les ovaires des plantes ne peuvent pas produire des graines bien conformées et capables de germer, sans avoir été fécondés par le pollen. Camerarius, Spallanzani, M. Desfontaines

et plusieurs autres l'ont nié, malgré les assertions positives de Treviranus, d'Alston, de MM. Dureau de la Malle, Schultz et Girou de Buzareingues. Cependant M. le professeur Bernhardi, d'Erfurt, après six années consécutives d'expérimentation, a démontré enfin la réalité du fait, en ayant soin de placer le végétal dans des conditions favorables d'alimentation. La culture a-t-elle lieu, au contraire, dans des pots, dans une chambre fermée, ainsi que l'avaient tenté Linnée et Schreber? le succès est impossible.

D'autres modifications non moins remarquables s'observent encore dans les plantes en raison de la qualité des engrais qu'on emploie pour leur entretien. On avait remarqué des proportions très-différentes de gluten dans la graine des céréales. M. Liebig a rendu compte de ces variations, en mesurant la quantité d'ammoniaque que contiennent les divers fumiers animaux. Il a fait voir, d'un autre côté, qu'en retranchant à certaines plantes une partie de l'azote qui leur est nécessaire, on donne lieu artificiellement à des exsudations de mannite, de gomme et de sucre, toutes substances non azotées, qui sont alors excrétées par les racines, l'écorce ou les feuilles. La racine de la carotte sauvage est naturellement grêle et coriace. M. Vilmorin a trouvé le moyen de la développer progressivement au moyen des engrais, et de la changer en une chair épaisse et succulente. Dans d'autres cas, la nature spéciale de l'engrais détermine une modification, non point dans les formes de la plante, mais dans la lenteur ou la promptitude de sa végétation, ainsi que M. de Vilneuve l'a constaté sur le seigle.

Une expérience récente de M. le docteur Pallas, confirmée par les savantes recherches de MM. Biot et Soubeiran, a prouvé que des tiges de maïs cendré, dont on a enlevé les fleurs femelles à l'époque de la fécondation, donnent plus de sucre que celles où ces fleurs, abandonnées à elles-mêmes, ont produit des épis garnis de grains. Les tiges qui ont subi cette castration sont généralement moins vigoureuses que les autres, et leurs feuilles inférieures jaunissent de bonne heure. Un tel effet n'a rien qui doive surprendre, quand on considère que la fécule et le sucre remplissent à peu près le même rôle dans les végétaux que la graisse dans les animaux. Cette surabondance de sucre après la castration est un véritable arrêt de développement, un commencement d'état morbide.

Le volume et la grandeur des différentes parties d'une plante peuvent être aussi augmentés quelquefois dans des proportions extraordinaires. Des melons arrosés avec du purin, selon la méthode de M. Puvis ont acquis un poids de 33, 35 et même 43 livres; ils ont offert jusqu'à un

mètre 26 centimètres de tour; leur saveur était excellente. M. Lukas, de Munich, cité par M. Liebig, a fait croître dans du poussier de charbon de bois un grand nombre de plantes, dont la végétation a été singulièrement riche et vigoureuse.

L'histoire de la taille des arbres nous fournit encore beaucoup de faits intéressants, et qui rentrent tout à fait dans le sujet que nous traitons. La taille des vignes, en particulier, n'a-t-elle pas tous les jours pour résultat certain d'accroître le nombre et le volume des fruits, en accumulant dans les parties vivantes un excès de substances nutritives ? Il en est de même des arbres qui servent à la construction : une taille bien faite, sagement combinée avec la saison, la nature du sol, et la constitution de ces arbres, leur donne du poids, du volume, une qualité supérieure et une valeur beaucoup plus considérable, en même temps qu'ils grandissent avec une étonnante rapidité.

Je signalerai enfin comme un des plus merveilleux effets de la culture ce qu'a fait M. Van Mons dans ces derniers temps. Il avait cru remarquer que la plupart des fruits à pepins, ou à noyaux, de nos vergers, étaient en voie de dégénération et tendaient à une destruction complète. Il supposa que cet état de dépérissement tenait à leur origine déjà fort ancienne, et que chacune de ces variétés de fruits ne doit avoir qu'un certain temps à durer, après lequel la source s'épuise, en quelque sorte, et a besoin d'être renouvelée. Il conçut alors la même idée qui a conduit des médecins à reprendre sur le pis des vaches le virus du cowpox, pour renouveler le vaccin ; il recolta les semences des fruits sauvages, les sema, et ressema leurs produits de génération en génération, pensant qu'on arriverait ainsi à obtenir des fruits égaux d'abord, puis supérieurs aux nôtres, et qui auraient autant d'avenir qu'en avaient ceux-ci dans le principe. Grâces aux efforts d'une persévérance soutenue pendant de longues années, cette prévision est devenue un fait confirmé par l'expérience : les premiers fruits furent mauvais, d'autres médiocres, d'autres meilleurs ; après cinq générations et vingt ans pour les fruits à pepins, et pour les fruits à noyaux, quatre générations et quinze ans, les produits sont satisfaisants; ils vont ensuite se perfectionnant de plus en plus. Le problème est maintenant résolu : aucun pepin, aucun noyau, ne donnent plus de fruits sauvages ; et la méthode de M. Van Mons, qu'il a propagée en distribuant lui-même ses greffes, a donné naissance partout à des fruits nouveaux, d'une beauté et d'une saveur incomparables.

Passons maintenant du règne végétal au règne animal.

Notre savant et si obligeant collègue, M. Duméril a eu la bonté de me

communiquer divers détails qui prouvent quels changements peut apporter telle ou telle sorte de nourriture dans les formes et les proportions des insectes. Je me bornerai à quelques mots sur les abeilles. La forme sexuelle, chez ces animaux, dépend, comme on sait, de leur mode d'habitation et de l'alimentation particulière qu'ils reçoivent. Parmi les larves destinées à devenir des femelles, quelques-unes seulement acquièrent les attributs de leur sexe ; les autres restent neutres. Les premières sont logées dans des cellules plus larges, plus épaisses, et fort différentes de celles des autres; là, les ouvrières leur apportent une bouillie ou pâtée, dont la couleur et la saveur sont toutes spéciales, dont la quantité est très-abondante. C'est principalement cette alimentation qui développe les organes de la génération chez les reines, ou femelles fécondes des abeilles. A côté des cellules habitées par ces dernières se trouvent d'autres cellules habitées par d'autres larves; celles-ci, sans devenir précisément des femelles, profitent cependant du bénéfice de ce voisinage; elles prennent plus de volume que les neutres proprement dites, et pondent plus tard quelques œufs, dont les larves deviennent des mâles. Arrive-t-il, par accident, que les larves des reines périssent dans la ruche? les ouvrières, lorsqu'elles ne peuvent pas émigrer, s'occupent sur le champ de réparer cette perte : elles agrandissent les cellules de deux ou trois larves, et leur apportent la nourriture royale; ainsi se forment de nouvelles femelles. La connaissance de ces phénomènes a conduit les physiologistes à des essais fort curieux, et dont le résultat est positif : on peut maintenant changer à volonté les larves de femelles en neutres, et de neutres en femelles.

Il paraît que des circonstances analogues se rencontrent chez les fourmis. Là aussi, il y a des neutres, dont les organes générateurs restent intérieurs, et n'éclosent pas, pour ainsi dire, tandis que, chez d'autres, ils se développent et se prononcent au-dehors, sous l'influence d'un mode particulier d'alimentation.

Je laisse de côté les expériences de Bonnet sur la régénération des parties perdues chez les vers de terre, et les différences que présente ce renouvellement organique, selon la nourriture qu'on leur procure.

J'omets encore beaucoup d'autres faits, également empruntés à des individus d'un ordre inférieur.

A un degré plus élevé de l'échelle, nous pouvons noter des transformations singulières, opérées artificiellement sur divers animaux à l'état fœtal. M. Edwards est parvenu à empêcher des têtards de se convertir en crapauds ou en grenouilles, en les privant complétement d'air et de

lumière; ces têtards continuaient cependant à prendre de l'accroissement et de la force; ils acquéraient, à cet état un volume monstrueux. Je rappellerai aussi ces œufs de poulet qu'on fait éclore dans des fours ou du sable chaud, et chez lesquels, en appliquant inégalement la chaleur, on obtient des monstruosités calculées d'avance : ici des membres volumineux avec une tête très-petite, là un tronc très-petit avec une tête volumineuse.

A mesure que nous nous rapprochons de l'espèce humaine, les faits ont une plus grande valeur. Combien de renseignements importants nous offrirait l'histoire naturelle des animaux domestiques, si nous voulions les suivre dans toutes les conditions où les place chaque jour l'industrie humaine ! Le cheval, le bœuf, la vache, le mouton, le porc, les oiseaux de basse-cour sont partout, entre les mains de l'homme, des sujets d'expérimentation continuelle. C'est l'homme qui leur donne, non seulement les formes par lesquelles ils se distinguent, mais les qualités et aptitudes nécessaires à l'emploi particulier qu'on en veut faire.

Il y a un siècle environ, l'Angleterre n'avait point d'agriculture, et, pour ainsi dire, point de bestiaux. Un homme parut, Bakewel, simple fermier de la paroisse de Dishley, qui entreprit de créer dans son pays des races d'animaux domestiques qui n'eussent pas d'égales au monde. Insouciant de la beauté qui tient à la grâce et à la proportion des formes, il eut uniquement en vue cette beauté, purement relative, qui n'est, dans un animal, que la conformation la plus parfaite pour l'usage auquel on le destine. Ainsi, dans les bœufs réservés pour la boucherie, il voulut que les parties charnues qui constituent les morceaux de choix se développassent avec un volume énorme, au préjudice des parties basses, ou dites de rebut. Après quinze années d'essais, il put montrer une race nombreuse de bœufs dont la tête et les os étaient réduits aux plus petites dimensions, les jambes courtes, la panse étroite, la peau fine et souple, tandis que la poitrine était vaste, l'intervalle qui sépare les hanches largement développé, et les masses musculaires si considérables, qu'elles formaient à elles seules plus des deux tiers du poids total de l'animal. Bakewell jugea que les cornes des bœufs étaient inutiles et souvent dangereuses; il créa des espèces complétement dépourvues de cornes. C'est encore à lui que l'Angleterre doit cette belle race de gros chevaux qui font le service du roulage de Londres. La réforme des bêtes à laine fut, sans contredit, la plus difficile de ses entreprises, et le plus beau de ses triomphes. Lui seul est parvenu à obtenir chez ses moutons de Dishley la réunion de deux qualités que cer-

tains agronomes regardent encore comme presque incompatibles, la finesse de la laine et le développement des parties charnues. La graisse, concentrée dans ces parties, s'y ramasse sous forme de pelote serrée, et communique à la viande une saveur très-remarquable. Du reste, le procédé suivi par Bakewell dans ses expériences consistait dans l'emploi simultané de deux moyens, l'accouplement des animaux de choix dans la génération, et, plus tard, un régime convenable. Son art, purement empirique, était devenu un système entre ses mains, et il l'avait réduit en principes.

Que de sagacité, de tact, et, en même temps, d'activité, d'obstination, que de génie, en un mot, n'a-t-il pas fallu, pour concevoir, pour diriger, pour achever avec succès une œuvre si prodigieuse !

« Vantez-nous maintenant, s'écrie un écrivain anglais, les Michel-Ange et tous ces statuaires qui façonnent la pierre et le bronze ! N'est-ce pas aussi un grand statuaire, un merveilleux artiste, ce Bakewell, qui sculpte la vie, qui manie, non pas, comme eux, la matière morte, inerte, sans réaction ni résistance, mais des marbres animés, qu'il faut tailler dans le vif, qu'il faut modeler jusque dans le sang, dans les nerfs, dans le mouvement et la volonté ? »

Depuis cinquante ans, les idées de Bakewell ont été appliquées dans toute l'Europe. L'art du régime a été poussé à une étonnante perfection. On connaît maintenant, à des signes certains, quels sont les animaux propres ou impropres à l'engraissement, quelles conditions sont nécessaires pour les amener à un degré d'embonpoint déterminé, sur quels organes il faut directement agir pour favoriser ou accélérer la nutrition, quels aliments produisent la graisse ou les muscles, le lait chez les vaches, la laine chez les moutons. On mesure exactement pour chaque animal la nourriture, l'air, la lumière, le mouvement dont il a besoin, pour être amené à tel ou tel état, pour être employé à tel ou tel usage. On sait à quel moment et dans quels cas la graisse s'accumule particulièrement sous la peau, ou bien dans l'intérieur des cavités splanchniques, ou bien dans le tissu même des organes. On calcule avec précision combien de livres par jour viennent augmenter le poids du corps pendant la durée du traitement. On soumet enfin au régime de l'engraissement toutes sortes d'animaux vivants : ainsi, des poissons, auxquels on a fait subir l'opération de la castration, sont placés dans de la mousse imbibée d'eau ; là, ils restent absolument immobiles, vivant uniquement pour manger et digérer, et arrivent ainsi à un volume extraordinaire.

Lorsqu'on a successivement étudié, dans le mécanisme de leurs fonctions, tous les individus dont se compose l'échelle zoologique, lorsqu'on a vu, dans chacun de ces individus sans exception, persister constamment un même phénomène physiologique, on peut, à coup sûr, affirmer d'avance que ce phénomène se retrouvera nécessairement chez l'homme, différent peut-être dans sa forme, mais semblable dans sa nature et ses principaux caractères. Nous serions donc en droit, dès à présent, de conclure des animaux à l'espèce humaine, et de tirer, des observations précédentes, les conséquences hygiéniques qui en découlent. Mais mes opinions ne seront-elles pas établies sur une base bien plus solide encore, si nous parvenons à montrer que l'espèce humaine elle-même se trouve quelquefois soumise aûssi à des conditions analogues, et qui permettent d'apprécier l'influence qu'exerce un régime systématique sur le développement des divers organes, sur leurs formes accidentelles ou permanentes, et, par conséquent, sur l'ensemble de la santé?

Dès les premiers temps de la vie, le mode d'alimentation d'un enfant décide d'une manière certaine de la conformation de son squelette. Il y a longtemps que les médecins ont fait ressortir les dangers de cette espèce d'allaitement mixte dans lequel on supplée à l'insuffisance du lait par des bouillies ou autres aliments du même genre. La plupart des enfants succombent alors; ceux qui survivent, et que Levret appelait énergiquement *des échappés de mauvaise nourriture*, présentent presque tous des marques évidentes de l'affaiblissement de leur constitution. Les observations de M. Pravaz et les expériences si curieuses de M. Guérin ont démontré que le rachitisme était ordinairement l'effet de cette alimentation, mal combinée avec les forces digestives de l'enfant et les besoins de sa nutrition; qu'il résultait, dans ce cas, non pas, comme les scrofules, des conditions d'insalubrité au milieu desquelles l'enfant se trouve placé, mais de l'inopportunité de la nourriture qu'on lui administre; qu'on pouvait enfin produire artificiellement le rachitisme, soit en privant de lait un jeune animal, soit en continuant l'allaitement au delà d'une certaine époque, ou bien encore, en lui donnant, après le sevrage, des aliments qui ne conviennent pas à son âge et à sa santé. Du reste, l'analyse chimique des substances alimentaires, en nous faisant connaître la proportion diverse de phosphate calcaire qu'ils renferment, rend parfaitement compte de l'influence qu'ils peuvent exercer sur la nutrition du système osseux.

Si nous examinons maintenant l'homme adulte et complétement dé-

veloppé, nous trouverons, dans l'histoire des professions, considérées sous le rapport de l'hygiène, un grand nombre de documents importants pour notre sujet. Ici, s'offrent aussi tout naturellement à notre esprit les effets remarquables de cette éducation particulière des divers organes qui constitue la gymnastique. Je m'arrêterai principalement sur un point que j'ai déjà, en d'autres circonstances, signalé à l'attention de l'académie, et qui mérite en effet de nous occuper sérieusement. Il s'agit du régime spécial de ces athlètes d'un nouveau genre, qui, dans un pays voisin du nôtre, sont désignés sous les noms de boxeurs, coureurs, jockeys, etc. Rien de moins estimable sans doute, au point de vue de la raison et de la morale, que ces sortes d'exercices et ceux qui s'y livrent. Mais ce n'est pas là ce qui nous importe pour le moment : l'hygiène et la physiologie doivent recueillir soigneusement tous les faits précieux pour la science, quelle que soit d'ailleurs la moralité de ces faits, qu'ils soient ou non le produit d'une conception absurde de l'esprit, d'une cupidité blâmable ou d'une misérable vanité! Ceux que je vais rapporter sont parfaitement authentiques; ils m'ont été fournis, en partie, par l'excellent ouvrage de Sinclair, en partie aussi, par un homme fort instruit et d'un grand sens, lord Henry Seymour, ainsi que par M. le docteur Tarral, médecin anglais, dont les lumières et l'obligeance m'ont été du plus grand secours.

Un boxeur est un homme ordinairement âgé de dix-huit ans au moins, et de quarante ans au plus. Il entre dans l'arène nu jusqu'à la ceinture; ses mains sont fermées, mais non armées; placé en présence de son adversaire, il attend un signal convenu pour commencer le combat. Alors, les deux champions cherchent à se lancer de vigoureux coups de poing, depuis la tête jusqu'à l'épigastre. Si l'un des deux est renversé ou étourdi par la violence de l'assaut, on lui accorde une minute de repos; avant que la minute entière soit écoulée, il se relève et recommence la lutte, sinon il est déclaré vaincu. Des boxeurs ordinaires, durant un combat d'une heure et demie, s'arrêtent ainsi trente à quarante fois. Il y a quinze ans environ, dans une lutte célèbre entre les boxeurs Maffey et Maccarthy, qui dura quatre heures quarante-cinq minutes, l'un des deux tomba étourdi cent quatre-vingt-seize fois. La durée du combat est très-variable : tantôt elle ne dépasse pas quelques minutes, tantôt elle est de trois, quatre et cinq heures. On conçoit que des blessures graves et même la mort puissent en résulter; on en a vu de tristes exemples; mais c'est là une circonstance extrêmement rare. Le

plus souvent, chose remarquable! il ne reste plus, après quelques jours, aucune trace de ces coups, si terribles en apparence [1].

On peut dire, sans exagération aucune, qu'en général les combats des boxeurs ne compromettent pas plus leur vie et même leur santé, qu'une foule d'autres professions qu'on ne regarde point comme dangereuses. Une force prodigieuse, une adresse singulière, une insensibilité aux coups qui passe toute croyance, et en même temps une parfaite santé, tels sont les phénomènes que nous présentent ces hommes assurément fort différents des autres hommes. Comment se sont-ils ainsi modifiés? Voilà la question. Est-ce par l'habitude même des combats? On serait tenté de le croire; ne sait-on pas, en effet, que le corps s'endurcit, comme on le dit vulgairement, aux coups et à la fatigue? Mais les débutants, ceux qui s'essaient à ce pugilat pour la première fois, ressemblent, sous ce rapport, à ceux qui ont vieilli dans la pratique. Si ces hommes se sont fait, pour ainsi dire, un nouveau corps et de nouveaux organes, c'est par les préparations qu'ils ont subies, par l'éducation spéciale qu'ils ont reçue, par l'*entraînement*, la *condition*, pour parler leur langage ordinaire, c'est-à-dire par le régime. Je réserve pour une autre occasion le récit des diverses circonstances dont ce régime se compose; j'indiquerai seulement les effets les plus notables qu'il produit sur l'organisme. Avant d'entrer en condition, un boxeur pesait, par exemple, 128 livres; au bout de quelques jours, il n'en pèse plus que 120; peu de temps après il en pèse de nouveau 128, quelquefois plus, quelquefois moins, selon l'organisation. Mais ses membres ont singulièrement augmenté de volume. Les muscles sont durs, saillants, et très-élastiques au toucher; ils se contractent avec une force extraordinaire sous l'influence du choc électrique. L'abdomen est effacé; la poitrine est saillante en avant; la respiration est ample, profonde et capable de longs efforts. La peau est devenue très-ferme, mais lisse, nettoyée de toute éruption pustuleuse ou squammeuse, très-transparente. On attache une grande importance à cette dernière condition. Quand la main d'un homme convenablement préparé est placée devant une bougie allumée, il faut que les doigts paraissent d'une belle transparence rosée. On tient beaucoup aussi à l'uniformité de sa coloration; si une partie est plus colorée qu'une autre, on juge que la circulation ne s'y exécute pas avec une régularité suffisante.

[1] On a pu remarquer dans le *Journal des Débats* du mardi 13 décembre, le récit d'un combat de boxeurs qui a eu lieu récemment en Angleterre. Ce combat a duré une heure et demie. Les deux adversaires sont revenus à la charge 125 fois. Lorsqu'on les a séparés, ils étaient prêts à recommencer.

Ces modifications de la peau sont des plus remarquables; on les observe constamment, et elles sont considérées comme un des effets certains de l'entraînement. On note encore que les portions de la peau qui recouvrent la région axilaire et les côtés de la poitrine ne tremblotent pas pendant les mouvements des bras, qu'elles paraissent, au contraire, parfaitement adhérentes aux muscles sous-jacents. Cette fermeté de la peau et la densité du tissu cellulaire sous-cutané, résultant l'une et l'autre de la résorption des liquides et de la graisse, s'opposent à la production des épanchements séreux et sanguins qui suivent ordinairement les contusions; c'est là aussi un point essentiel. En 1740, le fameux boxeur Broughton perdit, après seize ans de victoires éclatantes, la couronne du pugilat pour avoir une seule fois négligé de se soumettre à l'entraînement; il reçut sur le front un coup qui sur le champ donna lieu à un tel gonflement, qu'il lui fut impossible d'ouvrir les yeux. Remarquez qu'il était devenu gras, pléthorique; la peau s'était amollie et distendue; l'entraînement eût remédié sans aucun doute à ces inconvénients. On cite encore le combat mémorable qui eut lieu, en 1811, entre le boxeur Cribbe et le nègre Molineaux. Des paris étaient engagés pour 50,000 liv. sterl. Molineaux était d'une stature colossale et d'une force herculéenne; il refusa de se préparer, Cribbe, au contraire, se trouvait dans des circonstances défavorables; il était gras et pesait 188 liv. Après un entraînement de trois mois, sous la direction du capitaine Barclay, il fut réduit à 152 liv. Le combat ne fut pas longtemps douteux; bientôt la face de Molineaux devint le siége d'une tuméfaction considérable, et la lutte ne put être continuée.

Sir John Sinclair assure que l'entraînement donne aux os plus de résistance, et qu'ils sont rarement fracturés dans ces sortes de combats; il est plus probable qu'ils sont protégés alors par le volume, la dureté et l'élasticité des masses musculaires.

Il paraît à peu près certain que cette gymnastique athlétique diminue notablement la sensibilité, ce qui se conçoit, puisque cette faculté est ordinairement en proportion inverse du développement de l'appareil locomoteur; toutefois, si le corps se fortifie ainsi contre la douleur, il ne faut pas croire que les sens perdent en rien de leur activité; les hommes qui ont subi ce régime prétendent tous que leur vue est devenue plus nette, leur ouïe plus fine, leur esprit plus dégagé; un sentiment général de bien-être, de confiance en soi-même, est le résultat de cette transformation; de là vient que les Anglais ont coutume de dire que l'entraînement agit sur le moral, aussi bien que sur le physique de l'homme.

On sait que les combats de coqs sont très-usités en Angleterre; les coqs destinés à cet usage sont entraînés de la même manière que les hommes et d'après les mêmes principes. Après dix jours de préparation, ces animaux sont amenés, comme on dit, au point de combat. Alors, leur crête étincelle d'une belle couleur rouge, leur col est épais, leurs yeux sont pleins de feu, la peau est parfaitement propre, le plumage luisant, les muscles durs et épais. Quatre coqs, ainsi préparés, ont été tués et ouverts. On a trouvé tous les organes abreuvés d'un sang vermeil, le cœur remarquablement gros et musculeux; et bien que le corps eût augmenté de poids à la suite de l'entraînement, cependant la graisse avait disparu dans les viscères et dans toutes les parties internes. Il est donc extrêmement probable que, chez les hommes, comme chez les animaux, les fibres charnues du cœur acquièrent du volume et de la vigueur, que les parois des vaisseaux sont plus résistantes, et que la suppression de la graisse permet aux organes circulatoires et respiratoires un jeu plus libre et plus facile; circonstance qui expliquerait, en partie, les changements qu'on observe dans le mode d'exercice de leurs fonctions. J'ajoute que les boxeurs dont la vie est sobre et régulière sont souvent remarquables par leur longévité; on en pourrait citer un grand nombre d'exemples, Belasco, Adams le père, Stevenson, etc., etc. C'est une opinion généralement admise en Angleterre que ces hommes vivent plus longtemps que les autres.

Le régime des coureurs, pendant la condition, est analogue, sous quelques rapports, à celui des boxeurs; sous d'autres rapports, il est différent; le but n'est point le même. Chez ceux-ci, on voulait surtout augmenter les forces; chez ceux-là, on veut en même temps diminuer le poids du corps et développer la puissance de la respiration. Pour les coureurs aussi, les effets de l'entraînement sont certains. Un coureur, après deux jours d'entraînement, diminue d'un poids de dix-huit livres, et, après cinq jours, de vingt-cinq livres. Un homme qui pesait cent-vingt livres se trouve ordinairement réduit, en quinze jours et quelquefois moins, à quatre-vingts livres. D'un jour à l'autre, on sait ce qu'ils doivent perdre. « A la première médecine, disent-ils, je me *viderai* de sept livres; à la première marche, je pèserai huit livres de moins. » Ils perdent plus le premier jour, et chaque jour de moins en moins. A la suite d'un tel traitement, le coureur est devenu, non seulement moins pesant, mais mieux portant et plus fort. Il ne pouvait courir l'espace d'un mille sans perdre haleine; après l'entraînement, il court facilement vingt-cinq milles. Il y a, en Angleterre, des coureurs qui ont fait vingt-

cinq milles par jour, à reculons, pendant six semaines. Le coureur Townsed est allé, de la même manière, de Londres à Brighton (62 milles) en huit heures. Une autre fois, il a fait cent milles en douze heures. moitié courant, moitié marchant.

Quant aux jockeys, leur régime est loin d'être aussi favorable à la santé ; car on se propose uniquement de diminuer leur poids, et on n'y arrive guère qu'aux dépens de leur force; aussi, plusieurs d'entre eux succombent-ils tôt ou tard à ce traitement.

Un système particulier d'entraînement est encore appliqué à une autre profession, celle des plongeurs. Spalding, ingénieur anglais, a fait des remarques importantes sur le rapport qui existe entre l'activité de la respiration et celle de la digestion. Il a constaté que l'on consomme d'autant plus d'air dans la cloche à plongeur, qu'on s'est nourri de substances animales, ou qu'on a fait usage de boissons stimulantes. Lorsqu'il voulait se livrer au fond de la mer à des travaux de quelque durée, il se réduisait à une diète végétale et à l'eau pour toute boisson. Les plongeurs, comme les coureurs, s'habituent à développer leur force respiratoire par un exercice préalable, et, comme eux, acquièrent bientôt les facultés les plus extraordinaires.

Sans nous occuper ici des menues pratiques de l'entraînement, encore faut-il que nous en connaissions les principes. Ce régime, qui dure plus ou moins longtemps, selon les vues qu'on se propose et l'état de celui qui le subit, se compose, pour les boxeurs et les coureurs, de deux opérations distinctes et successives. On commence par débarrasser le corps de la graisse et du superflu des liquides qui abreuvent le tissu cellulaire; on y parvient, à l'aide des purgatifs, des sueurs et de la diète. On insiste plus fortement sur l'emploi de ces moyens chez le coureur que chez le boxeur. Si l'on se bornait à cette première opération, ainsi qu'on le fait pour les jockeys, il est clair que ces évacuations exténueraient l'homme le mieux portant; mais on passe bientôt à la seconde, qui a pour but de développer les muscles et de donner plus d'énergie aux fonctions nutritives ; ce qui s'obtient par un exercice graduel et régulier, combiné avec un système convenable d'alimentation. Celui qui doit courir n'est pas nourri comme celui qu'on prépare pour la lutte ; au premier, on ne permet qu'une petite quantité d'aliments, plutôt excitants que substantiels ; pour le second, on choisit des aliments qui, sous un petit volume, fournissent aux organes des matériaux essentiellement réparateurs ; c'est-à-dire, qu'après avoir évacué au dehors les parties inutiles, on reporte, pendant quelque temps, le mouvement nu-

tritif sur les muscles ; on ne s'occupe plus que d'eux ; on les développe presque seuls. Enfin, les dispositions morales sont aussi l'objet d'un soin particulier ; l'homme qu'on entraîne est constamment accompagné de l'entraîneur ; celui-ci s'occupe de l'amuser par des histoires gaies et plaisantes, d'écarter de lui toutes les circonstances qui pourraient lui causer de l'impatience et de la colère ; en un mot, on lui apprend le sangfroid, le courage, l'égalité d'âme, qualités aussi nécessaires dans le combat que la force musculaire elle-même. Il y a, en Angleterre, des entraîneurs célèbres, comme des boxeurs et des coureurs célèbres ; ainsi les capitaines Godefroy et Barclay, le colonel Mellish, sir James Parkins, le docteur Robinson, etc.

Ces courtes explications suffisent pour faire comprendre ce que c'est, en somme, que l'entraînement. Rien de plus simple qu'un tel régime, et j'ajoute, rien de plus physiologique. C'est exactement l'application de la fameuse règle cyclique des méthodistes, rapportée par Cœlius Aurelianus : « Recorporativis utendum viribus, ità ut, resectis vitiosis carnibus, ac renascentibus novis, reformata organa redeant ad sanitatem. » Retrancher les mauvaises chairs et en faire de neuves, plus fermes et plus saines. Les méthodistes agissaient comme les entraîneurs : ils purgeaient et saignaient d'abord, et recommandaient ensuite une bonne nourriture et de l'exercice. Faut-il donc s'étonner des résultats de l'entraînement ? Il faut s'étonner plutôt de notre étonnement, et de ce que cette pratique si rationnelle nous semble quelque chose de bizarre et d'incroyable. Il faut s'étonner de ce que les médecins, à force de science, et souvent de subtilités scientifiques, se soient tellement éloignés de la voie droite et naturelle, qu'ils aient besoin d'y être ramenés par des empiriques ignorants, qui se contentent d'un raisonnement grossier, appuyé sur des observations nombreses et positives. Que si, en effet, ces hommes sont arrivés, dans l'application de leur méthode, à des prévisions presque infaillibles et à des calculs pour ainsi dire mathématiques, c'est là, évidemment, un fruit de l'observation souvent et longtemps répétée ; c'est une preuve de plus des ressources infinies qu'elle peut offrir, alors même qu'elle n'est pas guidée et éclairée par le savoir.

Après tant de témoignages accumulés, et que j'aurais pu rendre plus nombreux encore, il me sera permis, je pense, d'établir comme une vérité incontestable la puissance de cet art, qui consiste à s'emparer, en quelque façon, du mouvement nutritif, à le diriger méthodiquement et dans un but déterminé, à changer tantôt dans un sens, tantôt dans un

autre, la structure intime des organes, sans employer d'autre moyen que le régime. Ce principe une fois posé et bien compris, qui de nous n'entrevoit du premier coup-d'œil tout le parti qu'on peut en tirer? Combien de formes ou de degrés divers de la santé seraient heureusement modifiés par un régime systématique, qui n'exigerait, d'un côté, qu'une surveillance active et intelligente, et, de l'autre, que de la patience et de la soumission! Combien aussi d'états morbides contre lesquels la thérapeutique épuise souvent mal à propos tant de recettes impuissantes ou dangereuses! Et, pour ceux qui aiment à se lancer dans la science facile des chimères, quel vaste champ ouvert aux conjectures, aux folles espérances! Mais, ne l'oublions jamais, si nous pouvons agir sur le tempérament et, jusqu'à un certain point, nous en rendre maitres, il ne nous est pas donné de changer la constitution, en vertu de laquelle chaque homme, est lui, et non pas un autre. Sa vie, c'est-à-dire sa durée comme homme, n'est qu'à la condition de son identité; car la durée emporte toujours, comme une conséquence nécessaire, l'existence dans l'être qui dure, d'un mode interne uniforme et constant, d'une essence invariable et identique à elle-même.

Je n'entends donner ici que la première partie, déjà fort abrégée, de mon travail; la seconde, que je regarde comme la plus importante, sera purement scientifique. Là, il s'agira de reprendre un à un chacun des faits que je viens de rapporter, et de les soumettre à une discussion approfondie, qui en fasse ressortir la valeur réelle, et qui permette d'en saisir toute la portée. Les faits, quels qu'ils soient, demeurent pour nous comme des livres fermés, aussi longtemps qu'ils n'ont point passé au creuset de la science, qu'ils n'ont pas été analysés, comparés les uns aux autres, connus enfin dans tous leurs rapports et jusque dans leurs derniers éléments. La physiologie descriptive, disons-le sans crainte, a produit, entre les mains des anatomistes, à peu près tout ce qu'elle doit produire; sans doute, elle peut faire encore des découvertes de détail; mais, pour tout ce qui tient aux lois générales de la vie, il n'y faut plus songer; son temps est fait; elle est épuisée; elle est morte, comme le cadavre qu'elle tourmente vainement avec son scalpel. Il nous faut à nous d'autres instruments, et une physiologie qui descende dans l'intimité de ces tissus, qu'on prenait autrefois pour des éléments.

Il y a quinze ans, je développai cette idée dans ma thèse inaugurale, avec toute la passion d'un débutant inexpérimenté. Que de temps perdu! allais-je dire; mais non, rien ne se perd, pas même le temps; la

science marche d'elle-même; voilà qu'aujourd'hui un mouvement invincible précipite partout dans cette voie les esprits les plus avancés et les plus actifs. Ce n'est qu'à l'aide de cette physiologie nouvelle qu'il nous sera possible de faire quelques progrès dans notre entreprise. Nous savons en effet d'une manière certaine que, par tel ou tel moyen, nous changeons l'état particulier des organes et l'état général de l'organisme, chez les végétaux, chez les animaux et chez l'homme; c'est là le fait; mais ce fait, nous devons en avoir raison. De toute nécessité, nous avons à considérer ici deux choses : l'individu que nous modifions ainsi, et le régime que nous lui appliquons. Cet individu, c'est un végétal, un animal ou un homme; en quoi sont-ils différents ou semblables entre eux? et dans quel cas ce qui agit sur l'un agit-il sur l'autre? Chacun de ses organes est un assemblage de tissus, de principes, d'éléments divers : quels organes seront modifiés? Dans les organes, quels tissus, quels principes, quels éléments? Quelles relations physiques, chimiques, vitales, existent entre ces organes, ces tissus, ces principes, ces éléments, et les autres parties de l'économie, entre l'économie et les autres existences de la nature? Ce n'est pas tout : un homme et un homme présentent des conditions souvent opposées, conditions d'âge, de sexe, de constitution, de tempérament. Quelles sont les circonstances organiques qui s'y rattachent, et comment ces circonstances rendent-elles celui-ci ou celui-là plus ou moins susceptibles d'éprouver le changement que nous voulons leur imprimer par le régime? Voilà pour les individus. Quant au régime lui même, il se compose aussi d'une somme d'actions qui doivent être distinguées et envisagées dans leurs particularités. Pour avoir une idée exacte des effets de l'alimentation, par exemple, n'est-il pas nécessaire d'étudier chaque aliment, les substances qu'il contient, leurs combinaisons et réactions diverses, leur élaboration dans les voies digestives, leur assimilation dans les organes? Voyez MM. Liebig, Dumas, Payen, Boussaingault, expliquant le mécanisme de la nutrition des végétaux par le sol ou par l'atmosphère, le rôle que jouent l'azote, le carbone, l'oxygène, les matières inorganiques; rappelez-vous ces observations récentes sur les matières grasses des aliments, qui vont s'interposer, dit-on, molécule à molécule, dans le tissu cellulaire et le parenchyme des viscères; voilà comment on se rend compte des phénomènes de la vie, comment on apprécie l'action de telle ou telle nourriture; voilà ce que nous avons à faire aussi, pour arriver à l'intelligence de cette partie si essentielle du

régime. De même, pour l'exercice, quel résultat produit-il dans les muscles, dans le sang, dans le système nerveux? De même, pour les influences morales; de même pour les fonctions génératrices; de même, pour tout ce qui agit sur nous de près ou de loin, d'une manière directe ou indirecte. Certes, je n'ai pas la prétention de répondre à toutes ces questions; et d'abord je ne pourrais jamais savoir que ce que sait notre science, malheureusement trop courte et trop imparfaite; mais encore dois-je tenter de recueillir, de rassembler les notions qu'elle possède sur chaque sujet et de les employer, autant que possible, à la solution du problème.

Hipp. Royer-Collard.

UN ÉTÉ EN ESPAGNE.

V.

Grenade. — Séville.

O vous! poëtes qui rêvez l'azur du ciel, et l'éternel printemps de l'Andalousie; vous dont l'imagination parcourt sans cesse les bosquets d'oliviers, les plants de palmiers; vous qui vous enivrez des rafraîchissantes émanations de l'orange, de la grenade et de l'aloës, c'est ici que vous verrez se réaliser votre rêve.

Grenade! après tout ce qu'on a dit de toi, après les descriptions si vraies de Chateaubriand, après les inspirations si poétiques de Victor Hugo, ce que je puis écrire moi, obscur voyageur, ne sera qu'une redite, une voix de plus dans le chœur, un hommage de plus, parmi tant d'autres.

Mais raconter un voyage, c'est le refaire; et avec quelle joie ne retournerais-je pas à Grenade!

A notre arrivée dans l'ancienne ville des Maures, la chaleur y était extrême: il régnait une *colérine* très-maligne, déterminée surtout par les eaux insalubres du pays. Heureusement nous étions prévenus dès Madrid, nous savions qu'il ne fallait pas boire d'autre eau que celle dite de l'*Avellano*, ou de la fontaine de l'Alhambra. A peine descendus de voiture, — il était environ sept heures du soir, — nous nous dirigeâmes vers la *fonda del comercio*, un des meilleurs hôtels de la ville.

Notre entrée dans la fonda fut des plus comiques.

Outre que nous étions confondus de poussière, nos figures étaient flétries, nos membres courbaturés par la fatigue. Je ne sais pourquoi tous les Grenadins, en nous voyant passer, disaient *senores ingleses* (des messieurs anglais!) Je crois pourtant que leur erreur venait de ce qu'ils voyaient une dame avec nous, une dame à voile bleu; et de ce qu'ils ne pouvaient se faire à l'idée de rencontrer une Française dans Grenade. Certes, de pareilles rencontres n'y ont

pas lieu tous les jours. Mais, vraiment, c'est chose désolante de passer pour anglais, quand on n'a pas toutes ses poches lestées de pièces d'or. Huit ou dix *braceros* (portefaix) avaient bien vite fait le siége de nos bagages. Autant d'objets, autant d'hommes, — qui une malle, qui un paquet, qui un carton à chapeau, etc. Nous étions servis en détail, et par conséquent dévalisés, comme dit François I à dame Bérarde. Il fallut se fâcher tout rouge, pour les forcer à lâcher prise. Pour ma part, je voulais bien encore passer pour un Anglais, mais non payer comme un Anglais. Ne valait-il pas mieux se contenter de trois porteurs, aux risques de leur faire gagner fort loyalement leur argent?

Par goût, j'aime peu la colérine, ou même les coliques simples. « Monsieur, dis-je en entrant au maître de la *fonda del comercio*, de quelle eau boit-on ici?

— De la bonne, répondit-il, en me regardant fixément.

— Nous voulons de l'eau de l'*Avellano*.

— Nos voyageurs n'en boivent jamais d'autres. »

Sur ce, pendant que mes compagnons veillaient au placement de nos effets, je suivis l'hôtelier, jusque dans sa cuisine. Et là, retirant le couvercle d'une grande jarre de terre rouge pleine d'eau, il m'assura que, chaque jour, un domestique de la maison allait à la provision à la fontaine de l'Alhambra, et il ajouta que madame Viardot-Garcia s'était fort repentie d'avoir quitté son hôtel pour aller demeurer dans une maison particulière où l'on buvait de l'eau malsaine. C'étaient assez d'arguments pour me convaincre. Nous jetâmes l'ancre à la *fonda del comercio*.

On nous demanda nos passeports peu d'instants après notre installation dans l'hôtel, et pendant que nous rajustions notre petite toilette de voyage, — quelqu'un frappa à la porte de notre appartement.

« Holà! qu'est-ce?

— A quelle heure voulez-vous dîner?

— Tout de suite, répondîmes-nous en trio à l'unisson. Nous mourions de faim.

— Le dîner a lieu à huit heures. Pas avant.

— C'est bien. Ce n'était pas la peine de nous demander notre heure! nous suivrons l'usage. »

Cinq minutes après, on frappa de nouveau.

« Encore! ah çà! mais c'est insupportable! Qui est-là?

— C'est moi, messieurs et dames, fit une voix qui ressemblait assez au son de la musette. Je suis un Français.

— Bah! et que voulez-vous?

— Si vous avez besoin d'un guide pour visiter la ville, je vous en servirai. J'habite Grenade depuis 1823.

— Entrez.

Ce guide s'appelait Luis (Louis). Un homme grand, sec et maigre. Il n'avait plus la jouissance de toutes ses dents. Ses cheveux étaient gris et rares. Il paraissait actif, intelligent, parlait le français comme un Auvergnat qu'il avait été jadis, et espagnol comme un Grenadin qu'il était maintenant. Nous ne connais-

sions personne à Grenade, assez pour nous servir de *cicerone*. Luis était un guide payé semblable à ceux dont j'ai parlé dans le chapitre *Aranjuez*. Un prix fut convenu ; nous acceptâmes pour le lendemain ses services, et ceux d'une *burra* (ânesse), qui devait servir de monture à notre dame. Luis sortit pour aller prévenir la propriétaire de la *burra*.

Pendant quelques minutes, et pour la troisième fois, nous achevâmes notre toilette et sortîmes. Un nouveau venu, *guide ordinaire* de la maison, juif, parlant bien sept à huit langues, nous fit ses offres de servive à son tour. Nous avions accepté ceux de Luis ; nous l'en avertîmes. Au moment même, Luis rentrait. Coup de théâtre !

« Ah ! messieurs, disait tout haut l'Auvergnat, en montrant le juif, méfiez-vous de lui : c'est un voleur !

— Un voleur ! reprenait le *guide ordinaire*. N'en croyez pas un mot, messieurs. Ce Luis est un ignorant qui ne saura pas vous montrer les plus belles choses de Grenade.

— Ignorant vous-même, monsieur le *lipoglotte* (lisez polyglotte) ! Vous avez guidé, l'année dernière, pendant une journée, un baron qui vous a quitté bien vite pour venir à moi. Grippe sous ! va ! est-ce moi, ou non, qui ai conduit M. Théophile Gautier ? Le gros Gautier ! à preuve que les enfants criaient après ses grands cheveux.

La conversation prenait une tournure fort peu pacifique, et triviale. J'aimais mieux dîner que d'entendre les deux rivaux s'injurier. Luis nous donna rendez-vous pour le lendemain à sept heures, et nous entrâmes dans *el comedor* (la salle à manger.) Je conclus des gros mots que s'étaient dits Luis et le juif, que le voyageur était assez rare à Grenade, pour qu'ils le regardassent comme une proie digne d'être disputée.

Notre dîner fut passable. Nous avons bu l'eau avec méfiance. Elle était parfaite au goût, mais était-elle de bonne qualité ? On nous a présenté ces magnifiques raisins de Malaga, si parfumés et si appétissants. Après dîner, nous avons été faire un tour au Prado ; mais la nuit tombait, et nous ne pouvions juger de l'effet de la promenade. Nous avons voulu manger une glace, — car les glaces sont célèbres à Grenade ; — toutes étaient enlevées. L'idée nous en était venue trop tard. A nous d'y penser pour le lendemain.

Dix heures sonnent. Le ciel est d'une pureté indicible ; les étoiles scintillent, comme autant de perles ; une brise fraîche et continue, venant de la *Sierra-Nevada*, passe sur Grenade. Les boutiques se ferment. Les promeneurs attardés rentrent dans leurs demeures, lanterne en main. Les lumières disparaissent derrière les vitraux. Jamais soirée ne fut plus calme ni plus poétique ; jamais ville n'eut plus de mystère. Je suis monté dans ma chambre. J'y suis seul. Je relève la natte de jonc qui sert de jalousie à ma croisée. Je m'assieds, et j'écoute le silence. Est-il vrai que je sois à Grenade ! dans la patrie des Abencerrages ! N'est-ce point un rêve de mon imagination ! Demain, je vais voir l'Alhambra ! le Généralife !

Et je regarde par la fenêtre. Ma chambre a vue sur une place au milieu de

laquelle s'élève un monument. Ce monument consacre la mémoire d'une femme qui, dans ces derniers temps, fut pendue pour avoir été trouvée brodant un drapeau aux patriotes espagnols. Aussi, devant la porte même de notre hôtel, on lit sur deux marches, couvertes de mosaïques de cailloux :

AL LADO DE UN TRIUNFO HERMOSO,

En un campo dilatado	Ostentaba silencioso
Un patibulo enlutado	Un rostro desfigurado.

A CÔTÉ D'UN BEAU TRIOMPHE.

Dans un champ vaste	Montrait silencieusement
Une potence tendue de deuil	Un visage défiguré.

Ainsi, à Grenade, comme ailleurs, les discordes civiles ont laissé des traces ineffaçables ! Il est probable, me dis-je, que je ne retrouverai plus rien des anciennes populations maures ! L'Espagne a éprouvé tant de secousses, depuis le jour où l'infidèle a succombé devant la bravoure chrétienne !

Le pied du guerrier maure a foulé cette terre.
Le chant de l'infidèle entre ces murs vibra.
Tout homme s'inclinait devant le cimeterre,
Et, les yeux éblouis, admirait l'Alhambra.

Mais Ferdinand parut, Boabdil dut se taire.
Religion, grandeur, lois, tout se démembra.
Et la mosquée alors fit place au monastère,
Où Dieu manquait, ce fut Dieu que l'on célébra.

A l'ombre des palmiers et des frais sycomores,
Tous pleurent aujourd'hui, les chrétiens et les Maures,
Leur passé qui n'est plus, leur foi, leurs jours de miel.

Grenade ! à qui ton sort doit-il servir d'exemple ?
La mosquée est fermée ; on va fermer le temple.
Peut-être ; — et ne doit-il te rester que ton ciel !

Si le voyageur s'attendait à trouver dans Grenade autre chose que des ruines splendides, autre chose qu'un climat merveilleux, il ne tarderait pas à perdre, une à une, ses illusions. Les rues sont petites et étroites; les maisons sont plutôt bizarres que jolies. Les églises, les monuments y ont peu d'apparence. Mais les promenades, on ne se lasse point de les parcourir; et les environs de la ville sont délicieux. La *vega* (la campagne) de Grenade a dix à douze lieues de diamètre, et vingt-sept de circonférence. Encadrée par de hautes montagnes, qui la garantissent des vents du nord, elle est couverte de prairies, de bois d'yeuses, d'orangers, de cannes à sucre. La description la plus poétique de Grenade serait aussi la plus vraie. Des senteurs exquises enivrent le voyageur qui, pour la première fois, traverse cette campagne. Il comprend que ce climat est bien celui d'un printemps éternel, et que la chaleur la plus forte se supporte, grâce à la fraîcheur des nuits. C'est l'ensemble de Grenade, c'est sa position qu'il faut admirer avant tout.

Nous avions passé trois nuits en diligence, pour venir à Grenade. Le sommeil l'emporta sur la rêverie. Huit heures de repos chassèrent la fatigue, et je ne pourrais, bien sûr, dire si mon lit était bon ou mauvais. Le meilleur est celui où l'on dort, qu'il soit de planches ou de duvet. Pourtant, entre nous, je crois qu'il était peu doux, d'après certaines douleurs d'omoplates que je ressentis le lendemain matin.

A sept heures, Luis arriva, suivi d'une vieille femme, tenant une ânesse par la bride. Il s'agissait de commencer notre tournée, de braver la chaleur, et de voir dans Grenade tout ce qu'il nous serait possible d'y rencontrer de curieux.

La monture de notre dame était assez remarquable. C'était une ânesse svelte et courageuse. On avait placé sur son dos une selle recouverte de velours rouge et parsemée de boutons de cuivre, faite en forme de fauteuil avec des bras à X. Pour la plus grande commodité de l'écuyère, on avait mis, en manière de coussin, un charmant petit oreiller à feston, blanc comme neige. Tel qu'il était, notre équipage ne pouvait manquer d'attirer les regards des passants : une dame française à âne, et deux Français la suivant par derrière; tous guidés par un *cicerone* fort maigre, et par une bonne femme fort laide.

C'est, équipés ainsi, que nous avons parcouru les rues sales et étroites qui, de l'hôtel ou nous étions, conduisent à l'Alhambra. Çà et là, sur notre passage, Luis, qui est un homme actif, nous fait entrer dans quelque chapelle, dans quelque vieille cour à bâtiments d'architecture mauresque, comme s'il voulait nous donner un avant-goût des choses que nous allons voir. D'instants en instants, nous rencontrons quelques têtes plates, quelques figures pain d'épice, quelques chevelures noires et emmêlées, — derniers échantillons de la race maure.

Une vieille porte de pierre donne entrée dans les jardins de l'Allhambra. Des fleurs, des parfums, de l'ombre, de la fraîcheur! De tout petits canaux en cailloutis, dans lesquels court en murmurant l'eau la plus pure et la plus transparente qui soit. Des lauriers roses et blancs, entremêlés, croissent en pleine terre. Des pins, des sycomores, des arbres de toute sorte étalent leur feuillage vert. C'est-là une terre à part, et peut-être un reste de l'*Ile enchantée*, dont parlent les poëtes. Des allées couvertes et presque sombres, à Grenade, la contrée du soleil! Les arbustes du nord, s'y marient à ceux du midi. Il y a comme un climat particulier aux jardins de l'Alhambra. Il est impossible que je sois là près de l'Afrique. Ce lieu charmant a conservé d'ailleurs son caractère antique. Il n'est pas planté à la mode de nos jours: on y trouve la symétrie, mais non la monotonie de nos jardins français; l'imprévu, mais non le pêle-mêle des jardins anglais. La nature y est belle d'elle-même, et le lecteur peut aisément se figurer l'effet que produit la vue d'arbustes rares, de plantes grasses exposés au grand air, et non encaissés comme le sont les nôtres.

Chacun sait que l'Alhambra est une forteresse, dont le gouverneur est puissant. En prenant à gauche, dans les jardins, une allée qui conduit à la fontaine de Charles-Quint, on se trouve bientôt au pied même de la forteresse. La fontaine de Charles-Quint est fort riche en ornements sentant l'alliage de l'art

bysantin qui finit et de la renaissance qui commence ; les allégories y soutiennent les blasons, les aigles de l'empire apparaissent au-dessus des dieux mythologiques. Ce monument fut dédié à Charles-Quint par Don Luis de Mendoza, marquis de Mondejar.

C'est par la porte dite *del Juicio* (du jugement), qu'on pénètre dans la forteresse. Les rois de l'Orient rendaient la justice sur le seuil de leur palais, et c'est de là sans doute que le nom de la porte tire son origine; la porte du jugement est pratiquée dans une tour carrée et massive, sa forme est celle de l'ogive orientale, finissant en haut par une pointe, et fort évasée aux deux côtés. C'est sur la façade qu'est gravée la fameuse *main* qui devait prendre la *clef* gravée aussi sous la voûte de la porte, le jour où Grenade serait prise. Cette main et cette clef demeurent là toujours éloignées l'une de l'autre comme preuve de la forfanterie musulmane, la forteresse a si souvent été prise et reprise ! Il y a à la porte *del Juicio* un corps de garde, et l'on voit sous la voûte, avant de déboucher sur la place, un autel adossé au mur, autel où, m'a-t-on assuré, fut dite la première messe, quand Ferdinand enleva Grenade à Boabdil le roi petit (*el rey chico*).

Nous avions laissé l'ânesse sur la place de l'Allhambra. Nous voulions voir minutieusement les choses, aller de cour en cour, de bâtiment en bâtiment, de chambre en chambre. Celui qui ne visiterait pas l'Alhambra de cette façon n'en aurait qu'une idée très-imparfaite.

Dans la place se trouve le fameux puits dont l'eau est si belle et si bonne.

On passe de là dans une cour assez petite, où les amateurs admirent quelques ruines de constructions romaines.

Ensuite on monte par un étroit escalier au bas duquel il y a une fontaine arabe, une auge sculptée de figures hideuses, à la *torre de la Vela* (la tour de la Veille), ainsi nommée sans doute parce que de sa plate-forme on peut surveiller la ville; elle renferme une cloche qui sonne à toutes les heures de la distribution des eaux dans Grenade. Du haut de cette tour j'ai vu un panorama magnifique, j'ai vu la ville à vol d'oiseau. Accoudé sur le parapet de pierre, j'ai regardé et regardé encore, — ces maisons arabes, à toit gris et à façade blanche que le soleil rend vraiment radieuses ; tous ces jardins qui font de la ville un grand damier à trois compartiments, rues noires, maisons blanches, jardins verts ; ces habitations que l'on aperçoit dans les montagnes à droite et qui sont bâties sous terre, et habitées par les derniers des Maures; cette cathédrale somptueuse au dedans, imposante au dehors, toute pleine des souvenirs de Ferdinand et d'Isabelle; ce palais de Charles-Quint qui tient à l'Alhambra, et qui fut commencé en 1527, par don Pedro de Machuca; ces vingt-trois paroisses, dont quelques-unes sont importantes ; un théâtre, deux prisons, et deux casernes. Je me retournais sans cesse vers le sommet gris-blanc de la *Sierra-Nevada*. Mes yeux distinguaient toute chose, tant le ciel était clair, et il me paraissait que j'eusse pu voir jusque dans l'intérieur des maisons. Les terrasses sont en assez grand nombre à Grenade, pour donner une idée de l'aspect que présente une ville orientale. Sans les montagnes, il semble que l'horizon n'aurait point de

limites. Un petit pavillon, placé dans une position très-avantageuse, et bâti dit-on. par le général Sébastiani, rappelle le séjour des Français à Grenade, et le *Generalife* (la maison de Plaisance), rappelle le temps où les rois Maures tenaient Grenade,

Voilà ce q e m'apprit le guide, en me montrant le pavillon et la maison de plaisance. Je restai longtemps dans l'extase. Pouvais-je espérer rencontrer jamais un spectacle plus magnifique? Les ardeurs du midi brûlant toute chose au pied d'une montagne de neiges! une verdure septentrionale poussant à côté des plantes de climat opposé! Il me semblait que je dormais tout éveillé. J'étais dans une ville telle que les bâtissent les poëtes — ces architectes qui élèvent des pyramides sur la pointe d'une aiguille. Mon imagination chevauchait au delà des choses et des mondes possibles... quand tout à coup la vue de galériens rivés à leurs chaînes de fer, et travaillant dans les cours inférieures, me rappela au monde réel. Des galériens dans l'Alhambra! Vous figurez-vous bien ces hommes à l'œil fauve, au cœur ulcéré, traversant des retraites embaumées par les fleurs d'orangers, et des terrasses poétiques, et des appartements voluptueux.....

Je redescendis l'escalier de *la Vela*. J'allai voir la façade du palais de Charles-Quint, sur laquelle sont entremêlées, comme il convient, les armes espagnoles et allemandes. Ce palais est inachevé; il n'est pas couvert; il n'a que les quatre murs. Maudit soit le jour où Charles-Quint eut la pensée de le faire construire: car il a gâté l'Alhambra pour rien. En effet, sur un des côtés du monument-renaissance, il y a une porte bien simple qui donne entrée dans le palais moresque. On pénètre d'abord dans la cour des myrtes. Il est difficile de décrire les sensations qu'on éprouve à la vue de ce réservoir encadré dans les fleurs, de ces colonnettes blanchâtres, de ces bassins à jets d'eau, de ces galeries pleines de couleur et de lumière.

Et à présent que nous nous promenons dans l'Alhambra, je ne puis que tracer une légère esquisse de ce séjour féerique. Ici, se voit l'historique vase haut de quatre pieds; là, ces petites niches pratiquées dans le mur, où les Maures déposaient leurs babouches avant d'entrer. La *salle des ambassadeurs* est spacieuse et couverte. *El tocad r* (le cabinet de toilette) de la reine, est surtout remarquable à cause de la vue dont on y jouit; c'est ce qu'on appelle vulgairement une bonbonnière, où la reine vivait dans une atmosphère de parfums, n'ayant devant les yeux que de gracieuses et poétiques peintures. On nous a montré la *salle des Abencerrages*, et l'appartement des *deux sœurs*, et les bains de la sultane, et la fameuse *fontaine des Lions*, qui est, à elle seule, une des plus grandes gloires de l'Allhambra.

Comment décrire ces myriades de signes arabes et cabalistiques, ces inscriptions qui toutes doivent avoir une portée. Quelques plafonds sont enrichis de peintures arabes encore bien conservées, — chapitre de l'art encore inconnu de beaucoup de gens qui ont écrit sur l'art. Les murs, les corniches, les plafonds, les colonnes sont bariolés de toutes couleurs. Le rouge, le rose, le lapis-lazuli fourmillent. On croirait voir des monceaux de diamants. De

vieilles portes de bois de sapin *historié*, sculpté, guilloché, semblent avoir été posées il y a un siècle seulement.

Après avoir examiné tout cela, chacun se frotte les yeux. C'est plus que superbe, c'est unique. Il ne s'agit pas ici d'un monument grandiose qui élève l'âme, mais d'un palais voluptueux qui excite les sens. L'Alhambra, c'est la poésie en marbre et en plâtre; pour nous, c'est un château des *Mille et une Nuits*. Il ne faut pas le comparer à aucune autre merveille de l'Espagne. L'Alhambra forme un *à parte*, et nous serions tenté de dire comme l'homme à la lanterne magique : Il faut le voir pour le croire! On ne saurait tomber dans l'exagération lorsqu'on décrit le vieux palais moresque, car il est impossible même d'arriver à la vérité, sans faire une description trop minutieuse et trop aride. On assure qu'après avoir lu le *dernier Abencerrage* de M. de Châteaubriand, un Anglais a entrepris tout exprès le voyage de Grenade. Cela me semble rationnel. Que puis-je dire de plus? Quant à moi, habitant de Paris, il m'arrive souvent de m'étendre sur mon fauteuil, de fermer les yeux, de rester quelques minutes sans penser à quoi que ce soit, et puis de recommencer seul ma promenade dans l'Alhambra. Alors, je revois tout, ensemble et détails; je scrute chaque coin du palais; ma mémoire est fidèle; et si quelqu'un vient me déranger, il lui semble que je me réveille; moi, je crois avoir fait un rêve.

Visitons maintenant, le *Généralife*. Cette maison de plaisance domine toute la ville. On y va de l'Alhambra, par de petits chemins détournés et rocailleux. On donne, en passant, un coup-d'œil à l'extérieur de l'ancien palais des Maures. Au dehors, rien n'est laid comme l'Alhambra. C'est un amas de murs gris et rapiécetés, de petites tours qui ressemblent assez à des monceaux de boue sèche, recouverte de chaux. Donc, de l'Allhambra au Généralife, la route est faite de manière à ramener l'esprit vers les idées terrestres. Le *Généralife* appartient, m'a-t-on dit, à un riche anglais. Nous sommes arrivés devant une porte bâtarde qui n'avait rien de remarquable, je vous assure. Le guide a frappé trois forts coups. Une domestique s'est présentée, et a échangé quelques paroles avec notre Luis. Elle nous a conduits elle-même, son maître étant absent, pour voir toutes les choses curieuses de la maison. Dans sa conversation avec Luis, j'avais entendu prononcer plus d'une fois le mot *peceta* (piécette). Le zèle de la domestique s'expliquait ainsi très-facilement.

Dans le *Généralife*. le bâtiment n'est rien, ou du moins n'est que fort peu de chose. Quelques chambres remplies des portraits des héros de Grenade, de Ferdinand et d'Isabelle principalement, de Gonzalve de Cordoue, etc., se succèdent sans symétrie, sans règles architectoniques.

Mais les jardins ont des bassins et des jets d'eau qui répandent partout une exquise fraîcheur. Ces jardins, peu grands, sont plantés d'arbustes et de fleurs rares. On y remarque, et c'est là ce qui rend le généralife très curieux, deux magnifiques, deux immenses lauriers roses, placés l'un à côté de l'autre, et mêlant leurs parfums à l'ombre et à la fraîcheur du lieu. L'âge de ces lauriers est sans doute un problème. Tel homme vous assure qu'ils ont été plantés par

Boabdil; tel autre les dit fils d'une fantaisie de Charles-Quint; il en est enfin qui font remonter leur âge aux premiers temps de Grenade. Je parle ici de renseignements populaires. Quoi qu'il en soit, on ne se lasse point de regarder les deux lauriers-roses du généralife, aussi importants dans l'histoire pittoresque de Grenade, que l'est la cloche de la cathédrale dans l'histoire de Tolède. On y voit aussi l'arbre où Abben-Hamet fut surpris avec la reine sultane.

Nous sommes montés sur une étroite terrasse, et là, pour la deuxième fois, nous avons contemplé Grenade et sa *Vega*.

Je remerciai avec deux piécettes la domestique du propriétaire. Notre dame remonta sur sa *burra*, et nous revînmes à l'hôtel Il était onze heures, et la journée promettait d'être brûlante.

Un anglais dont j'avais fait la connaissance quelque temps auparavant, en revenant de l'Escurial à Madrid, nous avait devancés de quelques jours pour le voyage de Grenade. C'était un grand jeune homme, fort aimable, parlant assez bien le français, mais l'espagnol plus que mal. Il logeait dans le même hôtel que nous à Madrid; nous nous retrouvâmes aussi co-voyageurs à la *fonda del Comercio*. Il avait nom Sir James Rennell Rodd, et portait toujours sur lui d'excellent thé. Aussitôt après m'avoir fait ses salutations, sir James m'invita à venir prendre le thé dans son appartement. Là, il me confia en deux mots ses peines. Il avait pris pour guide le juif en question, et n'en paraissait pas fort content, trouvant qu'il ne faisait pas les choses de façon expéditive. Luis aurait il raison? me dis-je; ou bien sir James est-il difficile?

Pour notre promenade suivante, sir James se réunit à nous.

Il nous accompagna pour aller visiter la cathédrale.—La Capilla real est avant tout célèbre, parce qu'elle possède les tombeaux de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, de Philippe I et de Jeanne la Folle. Ces deux doubles tombeaux sont d'un ensemble imposant. Les détails, par malheur, donnent matière à la critique; bien des figures accusent des fautes énormes de dessin. La sacristie renferme une ADORATION DES MAGES, tableau très-vieux et très-curieux, apporté, assure-t-on, par Ferdinand.

De la *Capilla real*, on entre dans la cathédrale proprement dite, par une belle porte d'architecture gothique, dont la vue étonne à Grenade. La sacristie, où l'on remarque une statue de vierge en bois peint, haute de deux pieds, admirablement faite, et une chasuble brodée en or et argent par la reine Isabelle la Catholique; la chapelle en bois sculpté de saint Jacques de Galice; l'*oratorio*; la *capilla mayor* (le maître-autel), où sont les portraits sculptés d'Adam et Ève, peints par Alonso Cano; la chapelle de Santa-Cruz, où le même Alonso Cano a peint les têtes de saint Jean-Baptiste, sculptées en bois; la chapelle de *las Angustias*, remarquable par une Tentation de saint Antoine, tableau en mosaïque; une certaine chapelle enfin, où se trouve saint Jean de Dieu qui porte Jésus-Christ, fait de telle sorte, qu'il est impossible de savoir au juste si c'est Jean qui porte Jésus-Christ, ou Jésus-Christ qui porte Jean. — Alonso Cano, né et mort à Grenade, a fait presque toutes les peintures. L'orgue est le plus beau que j'aie vu encore (attendons Séville); il date de 1745; il est

tout blanc et or ; il est à la fois gracieux et grandiose. La cathédrale fut achevée, ou plutôt les travaux de la cathédrale furent arrêtés en 1637.

J'y ai lu cet avis appendu à plusieurs piliers, et que je traduis en substance : « Si, dans l'église, un cavalier parle à une dame, il y a peine d'excommuni- « cation et d'amende. »

De la cathédrale, on arrive dans une autre église, dite le *sagrario*, ou chapelle servant de paroisse. L'architecture en est plus moderne, plus régulière aussi. Les plafonds sont sculptés dans le goût mauresque. Le *Sagrario* date de 1759.

Ainsi, voici trois églises jointes ensemble, communiquant entre elles, et, par le fait, ne formant qu'une seule église. Cela arrive souvent en Espagne, où nombre de chapelles immenses furent fondées par de grands personnages et ajoutées à la cathédrale, qui est d'ordinaire le monument principal.

Nous avons visité ensuite l'église de Saint-Jean de Dieu, à l'Hôpital, église toute surchargée d'or. On y voit, dans une châsse des plus riches, le tombeau de saint Jean de Dieu et celui de saint Félicien enchâssé aussi. Ce dernier est excessivement curieux. Un squelette, recouvert d'habits de soie et d'or, arrangés avec du fil de fer, est couché, et appuyé sur le bras droit. Il a des gants. Il a autour du front le divin rayonnement et la couronne du martyre On croirait voir de loin une poupée habillée, et l'on rit; de près, ce saint Félicien est triste à examiner! Le squelette paraît horrible sous ces habits de gloire et de fête. Ce qu'on peut dire de l'église de Saint-Jean de Dieu, c'est qu'elle ne paraît pas le moins du monde être une église d'hôpital, mais bien plutôt la chapelle d'un palais de roi. Elle est couverte du haut en bas d'or et de peintures; les châsses, les reliquaires, les objets du culte y sont d'une beauté riche, mais massive.

Là n'est pas, enfin, tout ce qu'il faut voir à Grenade. La *cartuja* (chartreuse) est une église belle et simple, dont les ornements principaux sont de pierre, et les accessoires, tels que portes ou stalles, de bois, de nacre, d'ivoire et d'argent. On y voit un sanctuaire avec de magnifiques colonnes torses en marbre noir. Quant à la sacristie, elle est pleine de sculptures en marbre et en stuc. Les armoires, faites par les anciens moines, sont incrustées d'ivoire, d'ébène et de nacre. C'est ce que j'ai vu de plus somptueux, en fait de sacristie. Tout est complet, tout est du même style rocaille, et sans faire aucune recherche historique, on comprend que la *cartuja* date du dix-huitième siècle, et du règne de la branche bourbonienne.

Pour me résumer sur mes promenades à Grenade, je citerai la façade de la chancellerie, l'église de *las Angustias*, le palais de l'archevêché, le prado et son jardin.

Il était neuf heures du soir, lorsque nous nous rendîmes au prado; la soirée était belle et fraîche. Une foule de promeneurs animait une allée plantée de grands arbres. On y voyait le chapeau gris des cavaliers, la mantille des *senoras*, la *jaquetta* (veste) nationale de l'homme du peuple, et quelques-uns de ces

costumes qui rappellent l'antique costume mauresque, par leur coupe et leurs accessoires.

Nous partions à minuit; la difficulté de nous ménager des places à volonté, nous forçait à rapprocher le jour de notre départ.

Nos préparatifs furent pour nous chose capitale. Les administrateurs du bureau des diligences n'accordent pour les bagages qu'un poids très-faible, trop faible même. Nous pesions beaucoup, il fallut dissimuler une partie de nos malles, et vraiment, c'était quelque chose de comique que de nous voir diviser tel gros paquet en deux ou trois petits, emplir nos poches, porter nous-mêmes nos porte-manteaux. Cinquante centimes de surcharge à payer par livre, cela nous *surchargeait* un peu trop la dépense.

A propos de l'eau de Grenade, soit dit en passant, nous expérimentâmes ses qualités ; et voici comment. On nous apporta de l'eau, qui n'était pas puisée à la fontaine de *l'Avellano*. Nous mourions de soif, en disposant nos malles. Nous essayâmes de boire. Une gorgée de cette eau nous suffoqua. Comme nous étions heureux d'avoir été prévenus ! Avec la chaleur qu'il faisait, c'en eût été assez pour nous occasionner une maladie, qu'un ordinaire d'eau pareille.

Dieu vous garde de la mauvaise eau qu'on boit à Grenade, et vous conduise à Séville, pour y trouver l'eau la plus limpide et la plus délicieuse.

Ainsi que le lecteur le voit, *nous avons passé par eau* pour aller de Grenade à Séville, et il nous pardonnera ce jeu de mots, en faveur de la transition.

Un proverbe espagnol dit : Qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu merveille; et le proverbe ne ment pas, n'exagère pas même. Séville devrait être, à l'heure qu'il est, la métropole de l'Espagne. Le Guadalquivir, qui l'arrose, lui ménagerait toutes les ressources que Paris tire de la Seine. Si la ville est moins pittoresque que Grenade, elle est en revanche dans une position plus commode. Elle est assise au centre d'une plaine immense, qui s'étend entre la *Sierra-Morena* et les montagnes de *Ronda*. La *Vega* (campagne) est, plus encore que les environs de Grenade, couverte d'enclos, de jardins, de plants d'oliviers et d'orangers, et de jolies maisons de plaisance. Séville a trente paroisses ; Séville a eu trente-cinq couvents de moines et vingt-neuf de religieuses, avec quatre maisons de *beaterias* (maisons de béates).

Décrire Séville me serait ici impossible, non à cause de la difficulté, mais à cause de la longueur de la description. La cathédrale est le plus merveilleux monument de l'Espagne, et l'emporte de beaucoup sur celle de Tolède. Les églises, en général, sont importantes et curieuses. L'*alcazar real* (la forteresse royale) est de goût mauresque, sans pourtant ressembler tout à fait à l'Alhambra : c'est plus puissant, mais moins étonnant de forme.

Outre une muraille, qu'on croit avoir été construite sous Jules-César, çà et là, se voient les vestiges de monuments romains. Séville possède cent soixante-six grosses tours et quinze portes. Au delà des murs, on compte neuf *arrabales* (faubourgs ; en-deçà, les rues et les places abondent, rues étroites et tortueuses, au moyen desquelles la fraîcheur s'obtient et s'entretient facilement dans les maisons, dont les portes ressemblent aux portes des forteresses. Les

marchés y sont populeux, les hôtelleries nombreuses ; car l'étranger abonde à Séville.

Le pain est encore plus renommé que l'eau : ce sont là les deux mamelles d'une ville.

Historiquement, cette capitale est moins fameuse que Grenade. Cependant, les histoires de Saint-Ferdinand rapportent qu'à son entrée dans cette ville, quatre cents mille Maures en sortirent. Cela prouve son importance primitive, et l'on s'étonne qu'aucun des grands rois qui ont gouverné l'Espagne n'ait voulu ou osé prendre Séville pour sa résidence. L'époque de sa fondation se perd dans la nuit des temps, comme ont coutume de dire les chroniqueurs. Il paraît qu'autrefois les rois y demeuraient, mais on ignore pourquoi ils ont abandonné ce séjour. Son commerce était florissant sous Charles III ; mais aujourd'hui que l'Amérique lui manque et que le gouvernement a si peu de stabilité, Séville n'est plus renommée qu'à cause de sa compagnie du Guadalquivir.

Voilà une esquisse bien rapide de cette merveille de l'Espagne ! A peine y trouve-t-on indiqués au trait seulement les monuments les plus remarquables. Mais je le répète, il faudrait un volume entier pour entrer dans quelques détails à propos de Séville : pour parler de ces magnifiques tableaux de Murillo qu'on ne trouve que dans sa patrie ; de la *Giralda*, tour de 350 pieds, et dont l'aspect est délicieux. Les habitants ont conservé ce costume si riche, le plus beau de tous ceux d'Andalousie.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

REVUE LITTÉRAIRE.

Tumulus, par M. Alexandre Cosnard. — Dans quatre ou cinq jours doit paraître chez Jules Laisné, libraire, passage Véro-Dodat, un recueil de poésies : *Tumulus*, par M. Alexandre Cosnard, dont nous pouvons donner dès aujourd'hui quelques fragments. Le talent supérieur du poëte prendra un nouveau degré d'intérêt quand on connaîtra certains détails biographiques de l'homme.

Tout le monde sait que M. le marquis de Barthélemy, frère de l'illustre auteur du *Voyage d'Anacharsis*, est mort depuis quelques années, pair de France, après avoir été sénateur sous l'empire, ambassadeur sous la république, et l'un des membres du directoire exécutif, après avoir été surtout un des beaux caractères de l'époque et un type de patriotisme, d'intégrité et de vertu. On sait aussi que, cause de cela sans doute, il fut un des déportés à Caïenne, au 18 fructidor. — Ce que beaucoup moins de personnes savent, c'est qu'un vieux serviteur, un ami... car ce dernier nom lui restera seul, le fidèle et héroïque Letellier, se glissa en fraude sur le vaisseau de l'exil, et accompagna, secourut et servit son maître pendant tout le temps de la déportation, jusqu'à ce que, par un miracle d'intelligence et de courage, il trouva moyen de le délivrer à travers mille obstacles et mille dangers. Une fois M. Barthélemy en pleine mer et sauvé, Letellier mourut, comme ayant accompli sa mission. Mais sa mémoire ne pouvait périr dans le cœur du noble banni.

Longtemps après, sous la restauration, M. le marquis Barthélemy voit arriver dans son hôtel un petit Normand de Falaise, ayant peut-être quatorze ou quinze ans, et portant les habits d'un ouvrier de la campagne... C'était le fils orphelin d'une sœur de Letellier, que des parents collatéraux adressaient à M. Barthélemy, en sollicitant sa bonté pour ce pauvre enfant dénué de ressources. M. Barthélemy en prit tous les soins imaginables, et le plaça d'abord comme apprenti dans un grand atelier de menuiserie, car c'était le vœu des parents. Un jour, plusieurs mois écoulés, il reçut une petite lettre en vers pour la nouvelle année... Quelle fut sa surprise de la voir signée de son petit menuisier, qui ne savait que lire et écrire!.. Les vers étaient pleins d'esprit et d'originalité! Dès lors, il vit qu'il y avait autre chose à faire de son jeune protégé. Il lui donna des maîtres de langues et de sciences, et, en moins de trois ans, l'élève en sut aussi long que ses professeurs, et acheva d'une manière brillante

toutes ses études. Cet enfant n'était autre qu'Alexandre Cosnard, qui aura demain un beau nom de poëte.

Cependant, M. Barthélemy lui ouvrit une carrière honorable, le recueillit dans son hôtel comme un ami et un parent, et pourvut à tous ses besoins; et, plus tard, le jeune Alexandre Cosnard ne quitta point la famille, héritière des nobles sentiments comme de la fortune de son protecteur.

Plus tard encore, son goût pour les lettres et la poésie le mit en rapport avec presque tous les poëtes contemporains, qui devinaient son talent en grondant son silence... Mais le temps de chanter, le temps de pleurer n'était pas venu... Enfin, il se maria ! il eut une femme d'une grâce, d'un cœur et d'un esprit bien rares, et deux enfants, charmantes images de leur mère... Enfants et femme, tout lui a été enlevé dans le même automne... Alors, Alexandre Cosnard, plus malheureux et aussi poëte que *Yung*, a gémi et chanté comme lui !... Auparavant, il se contentait d'être heureux.

Maintenant que nous avons dit quelque chose de sa vie et de son âme, arrivons à sa poésie, qui en est l'écho trop fidèle. Voici un fragment de la pièce qui ouvre le volume en l'expliquant :

A ÉMILE DESCHAMPS.

Terza rima.

Poëte ! ce n'est point afin que l'on regarde
Cet humble monument qui renferme mon cœur,
Que j'y mets votre nom comme une sauvegarde.

C'est parce que cent fois, rallumant ma vigueur,
Vous m'avez secouru dans l'humaine mêlée,
Ou remporté sanglant sur votre char vainqueur.

Puis, quand toute espérance enfin s'est envolée,
Qu'avec les biens rêvés ont fui les vrais trésors,
Vous-même m'avez dit : « Dresse ton mausolée ! »

Vous avez assisté mes suprêmes efforts
Et m'avez ramené sur mes champs de bataille,
Afin de reconnaître et d'enterrer mes morts...

. . . .

Et si, jusqu'à mon tertre, arrive un ami cher,
Il verra bien qu'hélas! ce monticule sombre
Est fait avec mes os, et mon sang, et ma chair.

. . . .

Le sort me décochait ses flèches les plus sûres;
Et je luttais toujours, car la Muse arrivait,
Après chaque combat, visiter mes blessures.

. . . .

A vous donc pour adieu, mon poëte chéri,
Quelques tercets d'artiste, et qu'une fois je tente
Ce rhythme qu'à Gauthier enseigne Alighieri;

Chant étrange, où l'oreille est sans cesse en attente,
Où le repos rêvé s'éloigne à chaque pas,
Comme il fit pour mon âme en exil haletante.

Ces vers entrecroisés, qui ne s'arrêtent pas,
Peignent bien des maudits l'éternelle gehenne,
Et les cercles de maux des damnés d'ici-bas;

Lieu sombre! où la douleur à la douleur s'enchaîne,
Où le cœur craint encore, hélas! de palpiter,
Quand il sera cloué dans sa prison de chêne.

— Ce rythme interminable aussi semble imiter
Deux amis se parlant dans la langue divine,
Et se pressant la main sans pouvoir se quitter;

Jusqu'à ce que l'un d'eux, le plus triste, s'incline,
Et, du sommeil suprême avant de s'assoupir,
Arrache un cri plaintif du fond de sa poitrine...

Ce dernier vers, ami, c'est mon dernier soupir!

On remarquera tout de suite quelle science de langage, quelle étude exquise de la forme se joint dans ces vers à la profondeur du sentiment et à la hauteur de la pensée.

En voici d'autres qu'on ne peut lire sans une violente angoisse de cœur :

UN SOUVENIR DE SEPTEMBRE 1837.

Les deux petits étaient restés à la campagne,
Et, pressentant sa fin, leur mère, ma compagne,
Avec délire, avec des sanglots étouffants,
M'avait toute la nuit demandé ses enfants;
Et j'avais résolu, d'ailleurs, que, ce jour même,
J'irais les lui chercher pour le baiser suprême.

Marie à peine avait quatre ans, son frère deux;
Mais ceux qui les ont vus et se souviennent d'eux
Savent qu'avec leur âme intelligente et tendre
Ils pouvaient déjà tout savoir et tout entendre.
Je leur dis : « Mes enfants, voici le jour des pleurs!
Nous allons rester seuls. — Après tant de douleurs,
Votre mère nous quitte, et, couchée en sa bière,
On va nous l'emporter demain au cimetière,
Comme ces pauvres morts que nous voyons passer...
Et nous ne pourrons plus la voir ni l'embrasser!
Or, étant si petits, j'ai peur — pensée amère! —
Que vous n'alliez par trop oublier cette mère ..
Votre mère si bonne et qui vous aime tant!...
C'est pourquoi j'ai voulu de son dernier instant
Vous prévenir, afin qu'au moins votre jeune âge
Fît quelque grand effort pour garder son image ..
Tout à l'heure, écoutez ce qu'elle vous dira...
Sachez combien de fois elle vous baisera...
Que ses traits, si changés pendant ces jours funestes,
Que le son de sa voix, son air, ses moindres gestes,
Tout enfin reste en vous gravé profondément! ..
Il faudra me conter tout ce fatal moment!...
— Allons! ayez la tête, ayez le cœur fidèle,
Et regardez-la bien pour vous souvenir d'elle!... »

Et terminons par quelques strophes qui terminent elles-mêmes ce livre :

ÉPILOGUE.

Laissons en paix ce luth, faible et lâche interprète,
Énervant des chagrins qu'il ne peut endormir...
Celle qui tue, enfin, c'est la douleur muette ;
Pourquoi donc tant gémir?

Après l'adieu posé sur des lèvres bien chères,
Mes aïeux résignés baisaient le crucifix,
Et montaient où les fils vont attendre leurs pères,
Et les pères, leurs fils.

A leurs amours brisés nuls ne pouvaient survivre...
Hélas! je suis bien né du sang de ces rêveurs
Pour qui les autres fruits dont la terre s'enivre
N'avaient plus de saveurs!

Quand on eut pris le corps de sa compagne sainte,
En son lit nuptial mon père se couchant,
Sans proférer un mot, sans exhaler de plainte,
Expira sur-le-champ ..

Moi, je suis moins heureux — je lutte — mes yeux pleurent
Dans une coupe d'or où l'amour s'est tari...
Je n'eus pas le destin de ces plantes qui meurent,
Dès qu'elles ont fleuri.

Mes aïeux, mes enfants me laissent solitaire.
Attaché le dernier au joug matériel...
Un anneau de la chaîne est resté sur la terre ;
Les deux bouts sont au ciel...

Et l'anneau même, hélas! s'est rompu sous la foudre :
De sa moitié suprême à jamais isolé,
C'est un objet sans nom qui traîne dans la poudre,
Informe et mutilé.

N'est-il pas vrai que M. Alexandre Cosnard est poëte par le cœur et par l'imagination, et que sa place est toute marquée au milieu des plus forts. Quand son livre aura paru, nous en ferons un examen critique, et nous montrerons aussi la souplesse de ce beau talent par quelques citations de pièces d'un autre ton, mais du même ordre. D. S.

Bluettes[1], par Eugène de Lonlay. — A la bonne heure, la poésie qui fait rêver, qui jette du baume sur les douleurs passées, et colore l'avenir de douces et riantes images.

A la bonne heure le poëte qui dit les passions du cœur, celles surtout qui grandissent la pensée, celles surtout qui jettent aux sens les saintes émotions, les chauds patriotismes, les amours suaves et chastes.

Je n'ai peint Eugène de Lonlay qu'en profil ; je n'ai rappelé que quelques-unes des qualités qui distinguent cette belle imagination à part ; je ne l'ai suivi que dans un seul des mille sentiers qu'il se fraie si largement au milieu des vieux créneaux témoins de nos grandes histoires, des collines silencieuses

[1] Un très-élégant volume, chez Amyot, 6, rue de la Paix.

dans lesquelles l'écho se promène en liberté, dans les jardins embaumés, au sein des bosquets de myrte et de lilas, dont le parfum se réflète, si je puis ainsi parler, sur la brume, sur les vêtements, sur la pensée du poëte.

Eugène de Lonlay fait les vers comme s'il n'avait jamais connu que cette langue de Tibulle et d'Anacréon, si dédaigneusement, de nos jours, jetée dans l'oubli. Mais ce qu'il aime avant tout, c'est le vers qui murmure comme le ruisseau, c'est le rythme, qui a la musique du zéphyr se jouant parmi le feuillage; c'est la caresse de l'enfant, c'est le regard velouté de la jeune vierge, c'est le baiser d'une mère, c'est le départ... c'est le retour de l'ami... c'est, en un mot, ce qui console et rajeunit.

Et voyez comme sa manière est simple et naïve;

. . . .
Dans ce monde où tout penche
Vers un centre meilleur,
La fleur est pour la branche,
Et l'ami pour le cœur.

Aimez-vous le joyeux badinage, écoutez encore :

. . . .
Ce qu'il faut au nuage,
C'est l'éclair :
Aux sables de la plage,
C'est la mer;

Au chant de l'alouette,
C'est le jour ;
Ce qu'il faut au poëte,
C'est l'amour!...

Oh! ma foi, je cite encore:

L'enfer, c'est t'attendre
Et ne pas te voir ;
Le ciel, c'est entendre,
Le ciel, c'est comprendre,
Ton chant plein d'espoir !

L'enfer, c'est la peine
Qui te vient de moi;
Le ciel, ô ma reine!
Le ciel, c'est la chaîne
Qui me vient de toi!

L'enfer, c'est te taire
Mes moindres aveux ;
Le ciel, c'est te plaire,
C'est dire, c'est faire
Tout ce que tu veux !

Ainsi donc, le passé, l'avenir, le présent, le ciel pur, les nuits d'orages, les renommées éteintes, celles qu'il faut raviver, tout renaît sous le pinceau du poëte, et vous lui devez la solution d'un problème difficile: à savoir que la lecture des vers peut encore aujourd'hui vous reposer de vos fatigues et vous bercer de doux rêves. Eugène de Lonlay est le poëte du cœur. J. A.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Dans quatre jours la session sera ouverte ; ce moment attendu par l'opposition avec une si grande impatience est enfin arrivé. Mais grâce au bon sens du pays, tous les calculs que l'opposition fondait sur cette session, vont se trouver en défaut. C'est un résultat qu'on peut aujourd'hui annoncer avec certitude. L'esprit français a cela d'heureux que, s'il se laisse quelquefois trop facilement abuser, l'admirable justesse qui le distingue le ramène bientôt au vrai. Il suffit de lui donner le temps de la réflexion. Toutes les exagérations que l'opposition s'est appliquée depuis un an à accréditer au sujet du droit de visite, tombent maintenant d'elles-mêmes. La confusion qu'on avait jetée dans cette question disparaît. Tout le monde a commencé à y voir clair, à l'exception, bien entendu, des adversaires du cabinet, et à leur grand dépit. Le langage des journaux de l'opposition se ressent de cette disposition de l'opinion. Leur attaque a molli; et leur feu s'est sensiblement ralenti, pour bientôt s'éteindre, nous l'espérons.

Aussi bien il est temps que cette polémique fastidieuse ait une fin. L'attention publique demande grâce. On ne l'a pas moins fatiguée avec cette question qu'on ne l'avait fait précédemment avec la question d'Orient. C'est le propre de l'opposition de ne savoir rien faire avec mesure. Elle gâte tout ce qu'elle touche. Au lieu de parler des choses sobrement et sagement, elle en fait un texte de déclamations, de récriminations, de redites interminables. Cet abus de la discussion a, il est vrai, son bon côté, il finit par ouvrir les yeux à tout ce qu'il y a de gens sensés; et on découvre alors, comme dans cette question du droit de visite, que l'honneur national dont on fait tant de bruit n'est après tout que bien peu intéressé dans cette agitation qui a pour première cause des amours propres et des calculs personnels.

Le fait est qu'on peut, aujourd'hui que le plus grand nombre des députés est arrivé à Paris, se faire une idée exacte de l'opinion de la chambre. Or on ne rencontre pas un député qui ne convienne en particulier que l'annulation des traités de 1831 et de 1833 est pour le moment impossible. D'ailleurs l'oracle de l'opposition n'a-t-il pas prononcé ? M. Thiers n'a pas fait mystère de

son sentiment, et il a dit à qui a voulu l'entendre qu'il n'y avait pas de ministère qui pût se faire un programme de cette annulation. Toutefois nous ne voulons pas dire que l'opposition abandonne la partie. Elle ne se fera pas faute, en cette occasion comme dans beaucoup d'autres, de demander ce qu'elle sait être impossible. Il y a même des raisons de croire qne telles personnes qui la désapprouveront intérieurement et qui ne voudront pas prendre leur part de responsabilité de ses opinions à la tribune ne la pousseront pas moins à y monter pour attaquer le cabinet. Mais ce sera toujours un enseignement salutaire que de voir les doctrines de l'opposition condamnés si sévèrement par les paroles de M. Thiers dans la discussion de la loi de régence, condamnées encore cette fois par son silence.

La thèse de l'annulation des traités de 1831 et de 1833 n'aura donc pour soutiens, selon toute apparence, que les purs organes de la gauche. Ils auront, comme de raison, pour auxiliaire M. Berryer, et quelques autres membres de la fraction légitimiste, tel que M. le duc de Valmy. La question ainsi réduite sera, des plus simples. Il sera devenu évident qu'aux yeux de tout homme pratique, de tout homme qui de quelque façon que ce soit, a pris part à la direction des affaires du pays, cette annulation n'est possible ni à réaliser ni même à entreprendre immédiatement. Ce n'est plus dès lors qu'une utopie à ajouter à celles sur lesquelles s'exerce l'éloquence de la gauche depuis douze ans. La question de l'annulation des traités de 1831 et de 1833 pourra désormais servir de pierre de touche pour les esprits qui afficheront des prétentions politiques. Se prononcer pour cette annulation, ce sera vouloir être rangé ou avec cette opposition de gauche dont M. Thiers, l'homme qui la connaît le mieux, a rendu ce témoignage, qu'elle ne saurait pas plus gouverner le pays qu'elle ne sait se gouverner elle-même, ou bien avec cette opposition de droite qui ne s'est donnée d'autre mission que de vouloir toujours le contraire de ce que voudra le gouvernement de Juillet.

Le message du président des Etats-Unis est venu offrir un nouveau prétexte d'argumentations aux journaux de l'opposition. Mais ici encore ils font confusion à dessein. Le président de l'Union Américaine prend pour sujet de ses observations dans son message, le traité de 1841, qui consacrait l'extension des zônes pour l'exercice du droit de visite entre les cinq puissances signataires. C'est cette extension qui lui paraissait pouvoir amener des inconvénients pour la navigation américaine. Or par suite du refus de ratification, cette extension n'existe plus pour ce qui est du fait de la France. Les instructions transmises par le gouvernement américain à ses ministres en Europe n'avaient donc d'objet pour ce qui concerne la France, que lorsque ce refus n'avait pas encore eu lieu. Depuis elles n'en ont plus.

Que signifie, dès lors, la discussion que l'on cherche à ranimer à propos de la mention de ces instructions, contenue dans le message? C'est une récrimination de mauvaise foi contre le traité de 1841, que l'opposition avait affirmé pendant si longtemps devoir être ratifié par le cabinet. C'est un dédommagement qu'elle se donne pour tous les thèmes de déclamation que le refus de

ratification lui a enlevés. M. Tyler ne pouvait se permettre aucune critique directe ni indirecte des traités de 1831 et de 1833, entre l'Angleterre et la France, traités étrangers au gouvernement américain, et d'ailleurs connus et exécutés depuis dix ans sans observation de sa part. Et en effet, le message ne contient pas même un mot qui puisse être considéré comme une allusion à ces traités. Mais l'opposition veut absolument en voir une dans le passage relatif au traité Ashburton, entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, traité fondé, il est vrai, sur un principe différent de celui qui règle l'exercice du droit de visite réciproque entre l'Angleterre et la France. C'est continuer à déplacer la question. Il ne s'agit plus de savoir quel est le meilleur principe, de celui qui a été adopté par l'Amérique ou de celui qui a été consenti par la France. Nous ne ferons nulle difficulté de déclarer, pour notre compte, que nous préférons le premier principe; et si la France était en train de conclure avec la Grande-Bretagne des conventions sur cet objet, nous plaiderions de toute notre force en faveur de son adoption. Mais nous n'avons pas de traité nouveau à conclure; nous sommes liés par des traités précédents. Pourquoi ne les exécuterions-nous plus? parce que leur application a donné lieu à des abus. Dans ce système, aucun rapport régulier ne serait plus possible de gouvernement à gouvernement. La foi jurée, les signatures échangées n'engageraient les parties qu'autant qu'elles le voudraient; il leur suffirait de déclarer qu'elles trouvent des inconvénients à tenir plus longtemps ce qu'elles ont promis. L'axiome du droit civil : *Dura lex, sed lex*, régit également le droit politique; mais la loi faite par les traités de 1831 et de 1833, n'est pas même une de ces lois à l'empire desquelles on ne peut se soumettre qu'avec douleur. Les inconvénients que l'exercice du droit de visite a entraînés disparaîtront, parce que les traités eux-mêmes fournissent les moyens de les faire disparaître et que la volonté de notre gouvernement est de s'en servir.

Au surplus, tout ceci va être, dans quelques jours, clairement et victorieusement établi devant les chambres. Le cabinet s'est résolu à faire rouvrir la session avec l'appareil accoutumé. Le parlement se réunira en présence du Roi, et l'adresse que les chambres voteront en réponse à son discours, deviendra le texte de toutes les grandes discussions politiques à l'ordre du jour. Le cabinet veut en finir avec la question du droit de visite, et il a raison. Grâce à Dieu, il est en état de soutenir glorieusement et avantageusement le débat. La parole puissante de M. le ministre des affaires étrangères n'aura pas de peine, nous l'espérons, à dissiper toutes les erreurs, et à porter la conviction dans les esprits. Le cabinet n'aura pas seulement la raison pour lui; et c'est, en vérité, faire insulte au bon sens de notre nation, que de vouloir lui faire croire que l'honneur national est compromis par un ministère où se trouvent réunis les deux noms les plus glorieux de notre marine et de notre armée.

Le conseil paraît avoir hésité avant de décider qu'un discours serait adressé aux chambres par le Roi. La session n'ayant été que prorogée, il n'y aurait eu en effet aucune irrégularité à ce que les chambres reprissent simplement leurs travaux au jour fixé par l'ordonnance de prorogation. En thèse générale, nous

aurions approuvé ce dernier parti. A l'exception de l'opposition qui ne vit que de bruit et de chicanes et à qui conséquemment rien ne convient tant que les éternelles généralités de la discussion de l'adresse, tout le monde est d'accord en France pour regretter le temps que la chambre perd chaque année dans cette discussion. Elle y laisse, on peut le dire, une partie de l'ardeur qu'elle apporte au moment de sa réunion ; et les travaux législatifs du reste de la session en souffrent notablement. Nous ne nions pas la grandeur et l'utilité de ces débats parlementaires où sont agitées et résolues les questions qui intéressent le pays. Ils sont nécessaires dans certaines occasions pour éclairer le pays et pour lui donner confiance dans les pouvoirs qui le dirigent. Mais lorsque la politique générale du gouvernement est définitivement fixée, que les faits la sanctionnent et la justifient chaque jour, ils deviennent pour le moins superflus. Le spectacle de ces luttes de tribune a sans doute quelque chose d'animé et de saisissant; cependant la mission du gouvernement représentatif n'est pas d'amuser les esprits oisifs. Nous aurions donc voulu que les chambres pussent immédiatement s'occuper de leurs travaux législatifs, sans s'arrêter aux discussions générales que va faire naître le projet d'adresse; mais le ministère aura pensé que, dans l'intérêt même des affaires du pays, il valait mieux ne laisser aucun doute sur l'accord qui doit régner entre lui et les chambres. Cet accord sera constaté par le vote de l'adresse. Dès ce moment, les affaires pourront marcher vite et bien durant tout le reste de la session. Cette détermination était imposée au cabinet par l'acharnement avec lequel la presse de l'opposition n'a cessé de l'attaquer. Puisque suivant sa tactique habituelle, elle le représente comme déjà si faible qu'il ne peut plus se soutenir, il faut qu'il montre au contraire que la force et le courage ne lui manquent pas. C'est en donner un commencement de preuve que d'aller au devant du danger et d'offrir la bataille à ses adversaires; la discussion de l'adresse achèvera la démonstration.

Le cabinet ne saurait être embarrassé pour justifier de son activité et de sa prévoyance. Il est bien impossible de dire que l'ordonnance qui rétablit la dignité de ministre d'état et qui institue un conseil privé, soit une mesure prise dans un intérêt ministériel et passager. Il y a là une bonne et grande pensée politique, pensée pour le présent et pour l'avenir. C'est un digne complément de la loi de régence. M. le ministre des affaires étrangères, disait dans son discours à la chambre des députés, que la meilleure loi ne saurait remplacer le prince que la France a perdu. Cela n'est que trop vrai. Mais ce sentiment de l'impuissance des lois humaines contre ces calamités qui atteignent toute une nation, ne dispense pas l'homme d'état de recourir à toutes les précautions que ces lois peuvent offrir. La France trouve dès à présent un gage de sécurité de plus dans l'institution du conseil privé, car elle lui garantit que toute l'expérience et toutes les lumières désirables entoureront la régence à laquelle ses destinées se trouveront confiées à un moment malheureusement inévitable. Ce qui doit aussi contribuer à dissiper les inquiétudes qui pourraient naître pour ce moment, c'est la profonde sympathie qui unit le pays à la dynastie, sympathie que le souvenir de la mort de M. le duc d'Orléans ne manque jamais de raviver, et qui vient

d'éclater encore d'une manière si touchante dans les paroles qui se sont échangées entre le roi et les grands corps de l'état, à l'occasion de la nouvelle année.

Quant au rétablissement de la dignité de ministre d'état, il est, nous croyons, inutile d'en faire sentir les avantages. Toutes les opinions constitutionnelles seront trouvées d'accord pour l'approuver. L'opposition, dans l'impossibilité de critiquer le fond, s'en est prise à la forme; et elle en est réduite à chercher des objections contre l'insuffisance ou l'inconvénient des catégories dans lesquelles l'ordonnance a statué que les ministres d'état seraient choisis.

Notre politique extérieure a obtenu un résultat qui sera sans aucun doute accueilli avec une vive satisfaction par les chambres. Grâce à notre influence à Constantinople, la Syrie va être enfin organisée d'après un système juste et raisonnable. Les Maronites et les Druses seront gouvernés séparément. Chacun des deux peuples aura un chef de sa religion. Par cet arrangement, les populations catholiques du Liban, rendues à elles-mêmes, reprennent naturellement leurs anciens rapports avec la France, leur protectrice. Cela n'empêche pas les journaux de la gauche de crier plus fort que jamais que la France se aisse enlever toute influence en Orient, et ils en donnent pour preuve cet arrangement même des affaires de Syrie, se fondant sur ce que le chef des maronites et celui des Druses devront, pour communiquer avec la Porte, s'adresser à l'intermédiaire commun d'un pacha turc. N'était-ce pas, en effet, un plus beau résultat de livrer purement et simplement les populations de la Syrie aux autorités turques, comme M. Thiers, président du 1er mars, le faisait avec l'appui de la gauche par son habile politique en Orient. Mais l'opposition a un moyen assuré pour trouver matière à accusation contre le cabinet. Elle le rend responsable des résultats déplorables que le ministère du 1er mars, d'accord avec elle, a eus pour notre politique extérieure. Tandis que le gouvernement met tous ses soins à réparer le mieux possible les fautes inqualifiables de ce ministère, l'opposition cherche à lui faire un crime de ces mêmes fautes dont elle est coupable. Nous ne connaissons que trop aujourd'hui la portée du mot fameux : « *Après moi, gouverne qui pourra.* » Oui, c'est une rude tâche que de gouverner après certains hommes. Mais nous espérons que la France si oublieuse qu'on compte sans doute la trouver un jour, n'est pas encore près d'oublier qu'en voulant accuser aujourd'hui le gouvernement, ces hommes ne font qu'accuser leur funeste passé.

Une des plus importantes affaires de la session, sera la loi des sucres. Le gouvernement s'est décidé à proposer la suppression de la fabrication du sucre indigène, moyennant indemnité. Disons franchement notre pensée. Le principe de la loi nous paraît bon; mais le cabinet ne s'est-il pas fait illusion en espérant que la chambre des députés l'adopterait. Ces résolutions tranchées répugnent aux idées et aux habitudes qu'on a pu constamment remarquer depuis douze ans dans notre chambre élective. En principe il est incontestable qu'il serait à souhaiter que la fabrication indigène n'existât pas. Cette fabrication, par sa concurrence à celle des colonies, prive notre marine marchande d'une

grande partie du fret que le transport des sucres lui offrirait; elle réduit donc d'autant notre navigation, et diminue ainsi celui des éléments de notre puissance extérieure que nous avons le plus besoin de développer. La pensée de la suppression de la fabrication indigène est donc une pensée vraiment politique. Mais les adversaires de cette suppression ont à faire valoir des arguments qui tiennent tellement aux idées générales de prospérité nationale, de patriotisme, de progrès industriel, qu'il nous paraît impossible de croire qu'ils ne triomphent pas devant la chambre. Le résultat le plus désirable de la discussion serait un amendement de la loi qui établirait l'égalité d'impôt pour le sucre colonial et pour le sucre indigène. Cette égalité équivaudrait du reste, au dire des personnes les plus compétentes, à une suppression presque absolue de la fabrication indigène, parce que l'impôt ne pourrait être acquitté que par quelques grands fabricants auxquels l'habileté de leurs procédés et l'économie résultant d'un très-vaste système d'exploitation permettraient seuls de réaliser encore des bénéfices. Ce résultat, dût-il être prévu par la chambre, lui répugnerait moins qu'une suppression légale, mesure dont la violence apparente est en désaccord avec l'état actuel des esprits.

La presse anglaise s'était en vain efforcé d'obscurcir la vérité à propos des derniers événements de Barcelone. Elle a été forcée elle-même de faire amende honorable; et il lui est impossible aujourd'hui de ne pas reconnaître que la conduite de notre consul à Barcelone n'a été inspirée que par l'humanité la plus désintéressée. Personne, à l'exception de quelques journaux espartéristes, n'oserait plus soutenir la supposition calomnieuse des intelligences de M. de Lesseps avec les insurgés Barcelonais. De toutes parts les témoignages de sympathie et de reconnaissance sont venus à ce fonctionnaire ; et dès les premiers moments un souverain étranger, le roi de Sardaigne, lui a envoyé la croix de Saint-Maurice, ainsi qu'à M. Gatier, le commandant de la station française. L'Espagne semble toujours être à la veille de quelque grand événement. Mais jusqu'à présent Espartero s'est borné à frapper une contribution de guerre sur Barcelone, de son autorité privée, car la constitution ne lui confère aucun pouvoir de ce genre; il a en outre remplacé Vanhalen, capitaine général à Barcelone, par Seoane, qui cumulera avec ses fonctions militaires les fontions civiles de chef politique. C'est, comme on voit, le pur gouvernement militaire. Le général Seoane est un membre de ce que l'on nomme en Espagne la coterie (*pandilla*) des Ayacuchos; sorte de confrérie formée d'anciens officiers de l'armée du Pérou, dans laquelle a servi Espartero, et qui, depuis l'avénement de ce dernier à la régence, gouverne l'Espagne en participation avec lui. Espartero est parti pour Valence, sans entrer à Barcelone. Il devait être arrivé à Madrid le 1er janvier. Il faut attendre son arrivée dans cette capitale et l'accueil que les Cortès lui feront, pour apprécier la situation nouvelle que le bombardement de Barcelone a fait à l'Espagne et à son gouvernement. Nous nous livrerons à cette appréciaition dans notre prochain numéro.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS.

La société libre des Beaux-Arts vient de publier le premier volume de ses Annales pour l'année académique 1841—42. Voici une partie du compte-rendu des travaux de la société, qui sert de préface à ce volume, et qui a été lu à la séance publique du 8 mai 1842, par M. Charles Calemard de Lafayette, secrétaire :

Messieurs, si les travaux que domine la pensée n'avaient pas en eux-mêmes leur première, leur plus digne récompense, nous trouverions déjà un puissant encouragement dans ce concours d'un public d'élite qui tous les ans s'associe avec empressement à cette fête de famille.

C'est que, il est vrai, et il nous est sans doute permis de le proclamer ici, chaque année révèle de plus en plus l'utilité de notre institution ; chaque année nous nous efforçons de nous présenter à cette séance avec quelques titres nouveaux à vos sympathies, aux sympathies de tous ceux que touche le grand intérêt de l'art.

Deux mots au sujet de ces précieuses destinées auxquelles nous voulons ne pas rester étranger.

Vous l'avez senti comme nous, messieurs, l'ère moderne est engagée d'honneur à faire promptement ses preuves dans toutes les carrières intellectuelles. Elle les doit éclatantes; elle les doit dignes de la civilisation. Il ne faut pas en effet permettre à l'histoire de dire que l'émancipation des intelligences et la liberté n'aient abouti pour l'esprit de l'homme qu'à une déchéance dans les œuvres qui font la plus belle part de ses splendeurs.

Le moyen âge, avec son effort sublime à sortir des limbes de la barbarie, a laissé de magnifiques traces sur la terre.

La renaissance s'est donné, elle aussi, des dates immortelles.

L'absolutisme enfin, dans le grand siècle de Louis XIV, a montré lui-même quel développement le génie pouvait prendre encore, encouragé, quoique asservi, sous la protection éclairée d'un seul homme.

La liberté saurait-elle moins faire ?

Et lorsque l'espérance humaine répudie pour un prochain avenir d'indépendance et de fraternité les gloires désastreuses de la guerre, nous déshériterions-nous en même temps des plus nobles aspirations de la paix ?

Non, messieurs, nous ne voulons pas le croire ; nous ne redoutons pas d'affirmer que notre siècle lui-même doit donner à de telles craintes son dément solennel.

Mais précisément à ces moments de doute et d'incertitude, quand l'hésitation passe des esprits dans les œuvres, quand il n'y a plus de mot d'ordre transmis de bouche en bouche, plus de drapeau levé qui se montre toujours et soit vu de

partout; lorsque enfin une grande transition se prépare et cherche encore son but, plus que jamais il importe de se serrer, de s'unir, de s'entendre; plus que jamais il importe de confondre ses efforts, de marcher, de combattre, de lutter côte à côte, et cela pour triompher ensemble.

L'association est donc le moyen; l'association est la force. Chacun de nous y a cherché un secours, une protection, un échange d'idées et de conseils.

Cette mise en commun de l'intelligence, de l'expérience et du goût; cette fraternité toute puissante dans le domaine de l'art qu'il faut défricher et fertiliser en s'aidant mutuellement; elle vous explique son œuvre, elle vous apprend sous quelle pensée s'inspire et vit toujours la Société libre des Beaux-Arts.

Ainsi le but de la Société est connu, évident, apprécié. Voyons-la donc agir.

Saluer partout le progrès, encourager toutes les tentatives de perfectionnement; donner le patronage d'un sérieux et bienveillant examen à toutes les innovations, et par-dessus tout, faire planer la pensée sur le travail quotidien de l'artiste, sur la vie courante des arts; répandre autour de soi ce souffle d'action et d'idée qui a besoin d'émaner d'un corps, d'une institution, pour faire la force et le courage de l'individu; c'est là une tâche utile et qui n'est pas sans gloire. Je puis dire que nous l'avons comprise. Les faits diront si nous l'avons quelquefois remplie.

Mon prédécesseur vous entretenait, il y a un an, de la loterie d'objets d'art au bénéfice des victimes de l'inondation du midi. Cette pensée de faire servir à une charitable, à une philanthropique action les séductions et la popularité du talent, ne pouvait que nous valoir les plus honorables suffrages. La part que vous avez bien voulu prendre à cette œuvre, messieurs, nous faisait un devoir de ne point en passer les résultats sous silence. Ces résultats ont été au delà de tout ce que nous avions droit d'espérer. Toutes les sociétés d'art, une foule de corps artistiques et littéraires se sont unis à nous avec une cordialité généreuse; le public enfin ne nous a pas fait défaut; nous en offrons ici à chacun et à tous nos remerciements bien sincères.

Désireux que je suis de nous rallier de nouveau des sympathies aussi élevées, permettez-moi de franchir l'intervalle d'une année, de nous reporter à l'époque où nous sommes, et de vous montrer que nous nous efforçons toujours de donner une digne continuation aux précédents encouragés par vous.

Aujourd'hui nous nous emparons encore de la publicité; et cette fois, pour contribuer à ce qu'une grande, une éclatante justice soit enfin accomplie. Un des membres de la société, M. Milon, nous a proposé d'ouvrir une souscription pour l'érection d'un monument au Poussin, dans la ville des Andelys. Plus tard, M. Normand nous a engagés à reprendre le projet formé dans le même but en l'an X. A côté des noms des souscripteurs de cette époque, noms illustres dans les arts, nobles patrons d'une noble idée, la société s'empresse d'appeler de nouveaux auxiliaires. Ce travail est en bonne voie, et comme par le passé, messieurs, nous comptons sur vous. Les dévouements qui sont venus en aide à la loterie pour les inondés, ne manqueront pas à l'érection du monument du Poussin.

Ce même sentiment de religieux respect pour tous les noms illustres, le besoin de protester contre les injustes oublis qui, par une tendance trop manifeste de l'esprit francais, immolent chaque jour quelque chose de grand aux caprices de la mode et à des engouements plus nouveaux, nous ont encore inspiré le désir de consacrer annuellement au peintre David une pensée de souvenir. Désormais une réunion en son honneur aura lieu parmi nous tous les ans.

Il ne sera pas sans profit pour nous de resserrer ainsi, dans les agapes de l'art et notre fraternité commune, et le lien de la tradition qui rattache le passé au présent par la gloire. Mais si nous nous préoccupons ainsi d'un zèle respectueux pour les maîtres, nous n'avons garde non plus d'oublier ceux que la société rallie et tient pour frères. Nous nous sommes émus avec le public de ces refus étranges par lesquels le jury d'exposition de peinture afflige chaque année les amis sincères de l'art.

Honorant ainsi que nous le faisons, dans leur illustration individuelle, les membres qui composent le jury d'examen, nous avons dû comprendre qu'en dehors de toute injuste prévention, les erreurs déplorées par tout le monde étaient la conséquence nécessaire, infaillible, non pas de l'action des personnes, mais bien de la forme des opérations en elles-mêmes.

Dans une pétition qui sera présentée au Roi, nous appelons sur cette question si grave toutes les sollicitudes de sa haute pensée. Pleins de confiance dans l'intime et intelligente protection dont les arts ont déjà ressenti les effets, nous convoquons dès à présent tous les artistes à signer cette pétition, à laquelle des membres eux-mêmes du jury prêteront, nous en avons la certitude, l'irrécusable autorité de leur nom.

Après ces travaux généraux pour lesquels la société est sûre autant qu'heureuse de pouvoir compter sur votre adhésion, je dois citer maintenant des œuvres intérieures qui peuvent encore vous paraître intéressantes ; des projets utiles, des pensées actives, les encouragements accordés aux diverses spécialités de notre institution.

Pour donner une satisfaction plus complète à notre vœu constant d'impartial appui, de bienveillante justice pour tous, notre règlement a subi une modification. Une commission d'encouragement a été organisée d'une façon permanente. L'artiste et l'inventeur peuvent donc en appeler chaque jour au bienfait d'une tutélaire vigilance. Cette commission va du reste elle-même vous entretenir de ses actes; je n'ai donc pas à empiéter sur sa tâche.

Mais déjà au point de vue de l'art, dans les idées ou dans les mœurs, la société se rattache, par elle-même ou par les siens, à presque tous les travaux accomplis ou entrepris cette année.

Le salon auquel, même en l'absence de quelques-uns des artistes les plus aimés du public, on pourrait faire encore large part de critique et d'éloge, nous offre de nombreuses et remarquables pages signées de noms qui appartiennent à notre compagnie.

Sur un sujet qui la touche de si près, la société a dû éprouver le besoin de se rendre compte à elle-même de ses impressions. La commission d'examen du

Salon va vous donner lecture du rapport où elle a consigné ses jugements et ses doctrines.

Je passe donc maintenant à l'analyse des travaux journaliers qui ont fourni une ample matière, et souvent un vif intérêt aux séances de toute l'année. Dans ces réunions ordinaires, les lectures se sont rapidement succédé en des écrits qui à divers titres sollicitaient notre attention, grand nombre de membres se sont rencontrés dans les mêmes tendances; le but était le même pour tous; pour tous il s'agissait de populariser l'art, de discuter les principes douteux, de mettre les vérités en lumière.

(Suit l'énumération des travaux accomplis dans le courant de l'année, et notamment à la chambre des Pairs.)

Parmi les travaux commencés ou récemment commandés à d'autres membres de la Société, il en est d'importants encore qui se rattachent au même monument.

MM. Molchneth, Husson et Desbœufs, donneront bientôt des statues aux socles qui les attendent.

Les splendeurs artistiques de l'édifice seront donc pour la société un motif bien légitime d'un fraternel orgueil.

Ailleurs, M. Jules Varnier travaille avec ardeur aux portraits des maréchaux de France destinés à décorer la salle du conseil des Invalides. Bientôt encore ce jeune et habile artiste ira s'inspirer sur les lieux mêmes, pour la composition d'une grande toile, qui doit perpétuer dans la ville d'Orange un souvenir historique de la révolution.

Un autre tableau a été commandé à M. Auguste Leloir, le peintre d'Homère chantant ses poésies. A la dernière exposition, cette belle page valut à son auteur une médaille d'or.

La même récompense a été accordée à MM. Hippolyte Durand et Maille Saint-Prix.

MM. Hittorff, Steuben et Forster ont été décorés de l'ordre royal de l'aigle rouge de Prusse.

M. Storelli a été nommé chevalier de l'ordre civil de Sardaigne.

Enfin, au moment où ce compte-rendu s'achevait, nous avons eu la satisfaction d'apprendre que M. Thiollet venait de recevoir la décoration de la Légion-d'Honneur.

Un autre devoir me reste maintenant à remplir, et celui là douloureux pour nous tous : la société a eu aussi ses jours de deuil. Nous avons eu à déplorer la perte de madame Dabos, peintre, de M. Dunouy, paysagiste; de M. Suan, de Toulouse, peintre; plus récemment encore de M. Guénepin, architecte, membre de l'Institut.

Grâce au zèle de M. Carpentier, la société conservera du moins un souvenir intime et précieux de ces destinées qui touchèrent à la sienne et qu'elle ne veut pas oublier; l'album des portraits et des notices nécrologiques manuscrites des membres décédés est une noble idée, un précieux dépôt, un titre de famille.

Nous savons du reste qu'une société qui représente l'art et la pensée est in-

dépendante dans son avenir et tire sa force de l'existence de ceux mêmes qu'elle ne saurait trop regretter. Dès à présent les vides sont plus que remplis; nos rangs sont plus serrés.

Nous aurons donc bon courage toujours, et si, comme nous l'avons espéré, le passé est déjà une utile leçon et un bon conseil pour l'avenir, pas plus demain qu'hier nous ne manquerons à ce culte sacré du travail, à cette glorieuse religion de l'art qui nous rallient et nous guident. Votre suffrage nous y sera d'un grand secours, messieurs. Puisse l'exposé sommaire que je viens de vous présenter, nous le concilier aujourd'hui comme aux années précédentes.

Si nous croyons pouvoir y compter, messieurs, c'est que nous nous pénétrons en ce moment du vœu qui est le nôtre, le vôtre aussi, je le sais bien. Nous voulons tous la même chose ; nous voulons tous le même progrès.

Le progrès, messieurs, nous nous comprenons certainement, c'est-à-dire : la grandeur de la patrie, le triomphe du beau, la puissance intellectuelle, toute une rayonnante et splendide transfiguration de l'humanité. Mais il faut le proclamer bien haut, de telles destinées ne s'accomplissent pas sans que l'art y concoure. Appelons donc de toute notre espérance, préparons de tout notre effort le jour où, sous les auspices d'une liberté pacifique, nous pourrons voir s'unir dans un embrassement fécond, à l'industrie sagement organisée qui fait la prospérité d'un grand peuple, l'art noblement inspiré qui est sa gloire.

Le monde des arts se préoccupe déjà vivement de l'exposition prochaine, peintres et sculpteurs commencent à ouvrir à leurs privilégiés le sanctuaire mystérieux où leur pensée est éclose à la vie. On peut d'avance affirmer que les œuvres sérieuses et vraiment dignes d'attention ne manqueront pas cette année au salon.

M. Bosio s'est admirablement inspiré d'une auguste et maternelle expression : sa statue de *S. M. la Reine* est un chef-d'œuvre. *Une tête de vierge* du même artiste est empreinte d'un sentiment idéal et pur comme Raphael. M. Carle Elshoect termine une énergique statue digne de son talent; cette statue sera escortée de *plusieurs bustes*, entre autres celui de Jouffroy, et celui du baron Larrey; deux marbres d'un très-grand caractère.

M. Duseigneur exposera, dit-on, une *Vierge à l'enfant Jésus* fort remarquable; M. Bion, un *Saint Vincent de Paule* largement compris.

M. Louis Boulanger, de cette main toujours hardie qui a signé déjà tant de belles pages, achève une grande toile : la *Mort de Messaline*, où se résument à un haut degré toutes ses puissantes qualités.

M. Jules Varnier, au milieu de ses travaux officiels, a trouvé le temps de demander à la poésie de Job une neuve et forte inspiration.

Enfin nous citerons encore un *Martyre* par M. de Baltazard, très-fermement étudié, et une vigoureuse scène d'inquisition de M. Anatole de Beaulieu.

L'académie des sciences morales et politiques vient d'appeler à elle M. le comte Duchatel (section d'économie politique). Il est de bon goût, dans une

situation éminente, de ne pas oublier et d'invoquer avec une juste fierté les titres honorables auxquels on a dû ses premiers succès.

M. Ampère, dont les titres ne seront pas non plus contestés, a été nommé membre de l'académie des Inscriptions. La candidature de M. Ampère présentait une circonstance qui vaut d'être mentionnée. Le savant professeur du collége de France a remporté, comme on sait, le prix Gobert dont l'académie des Inscriptions dispose. En devenant membre de cette compagnie, il renonce à un émolument annuel de 9,000 francs, qui lui était assuré pour un temps indéfini, fort long peut-être encore. Dans une époque où la science est bien mieux honorée que rétribuée, ce désintéressement privé sied bien à un beau nom littéraire.

M. Alophe vient de faire paraître un très-beau portrait de M. Louis Adam, le fameux professeur du conservatoire. M. Adam, auteur d'une excellente Méthode de piano, aura pour principal titre, devant la postérité, d'avoir un des premiers contribué à étendre les études musicales en France. La douce et vénérable physionomie du professeur sont rendues par M. Alophe avec ce talent qu'on lui connaît. Une grande délicatesse de crayon et une ressemblance parfaite font de ce portrait un véritable chef-d'œuvre de lithographie.

S. A. R. madame la duchesse d'Orléans a bien voulu consentir à ce que monseigneur le comte de Paris, prince royal, acceptât le titre de protecteur de la Société des Amis des Arts de Paris. Cette société ne pouvait mieux s'adresser qu'au fils du prince dont la France déplore si justement la perte, et c'est un héritage qui lui revenait de droit.

Pour remplir le but de son institution, celui d'encourager les arts, la société redoublera de zèle et s'efforcera de témoigner ainsi sa reconnaissance pour la nouvelle faveur qui vient de lui être accordée. Son exposition, qui a lieu au Louvre, sera ouverte cette année, le 1er février.

Les personnes qui désirent prendre des actions peuvent s'adresser à M. Leblanc, secrétaire-agent de la société, au Louvre, de trois à quatre heures.

Tout le monde a admiré les charmants groupes d'animaux de M. Fratin. Ces œuvres qui réunissent tant de finesse à tant de vigueur, qui témoignent d'une amoureuse étude de la nature et d'une féconde originalité. Ses animaux ont du caractère dans leurs poses; leur physionomie exprime bien le genre et le degré d'intelligence qui leur est propre; ils sont traités en même temps avec une science profonde et une bonhomie pleine de charmes. Aussi nous ont-ils souvent rappelé les créations de notre immortel fabuliste. Le talent de M. Fratin n'avait pas d'abord été apprécié à sa hauteur. Nous sommes heureux d'apprendre que l'attention de puissants protecteurs de l'art a été appelée sur ces œuvres remarquables. Un prince souverain d'Allemagne vient d'acheter le grand groupe de l'*Aigle et du Vautour se disputant un Chamois*, drame admirable de mouvement, de vie, d'acharnement et de fougue. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des travaux de M. Fratin. C.

SIMPLES LETTRES.

L'année a bien fini, Monsieur, elle s'est close sur une œuvre très-remarquable, *la Main droite et la Main gauche* de M. Gozlan. Il y a longtemps que j'appelle de tous mes vœux les véritables hommes de lettres au travail de la scène; Dieu merci, les voici venir d'eux mêmes où nous les attendions, et j'ai bon espoir que le théâtre sera régénéré. Les premières tentatives n'ont pas été heureuses. Je le sais bien ; mais quoi ? N'est-il donc pas besoin partout d'un long apprentissage? Frédéric Soulié commença vaillamment sur la scène de la Renaissance ; mais Frédéric Soulié n'en était pas à ses premiers essais. Il avait déjà écrit *Roméo et Juliette*, *Clotilde* , la *famille de Lusigny,* je ne sais quelle autre pièce encore, et puis, le jour où il hasarda sur les chances de *Diane de Chiry*, son renom de romancier célèbre, ce jour là, il crut devoir sacrifier au succès, lutta d'habileté avec les habiles, et réussit à son gré sans doute; mais le théâtre ne comptait pas encore un écrivain, il ne comptait qu'un dramaturge de plus.

La question demeurait donc au même point. On savait seulement qu'un homme de lettres, qui veut déroger, pouvait vaincre les arrangeurs dramatiques dans leur propre science.

Ce fut là que Georges Sand trouva la question. Je n'aime pas à parler de Georges Sand, vous savez mon peu de sympathie à l'endroit de cet esprit hermaphrodite, de ce talent qui n'est d'aucun sexe, pour tenir de l'un et de l'autre à la fois; Frédéric Soulié n'avait songé qu'à la réussite matérielle, Georges Sand médita quelque chose de plus : la réussite sans doute; mais la réussite en vue de l'orgueil, et puis le haut enseignement, la leçon publique de je ne sais quelles mauvaises et obscures théories. *Cosima* devait tomber. L'ennui du parterre en fit justice. Dès la cinquième représentation les acteurs eux-mêmes parodiaient leurs rôles, et Madame Dorval égayait le souper du second acte de plus d'une singulière observation.

La question faillit reculer un moment. Le style vague et abondant de Georges Sand, réduit aux proportions de la scène, avait été trouvé sec et incolore. Le public en conclut volontiers que la belle langue écrite ne se prêtait pas aux nécessités du théâtre. Le public se trompait; il confondait la langue des écrivains avec la langue des rhéteurs.

Il fallait un certain courage pour en appeler de cette fausse conclusion. Le plus hardi de nos romanciers ne recula pas devant une nouvelle épreuve. *Vautrin* eut son jour; mais *Vautrin* n'eut rien qu'un jour. Le sujet tua la pièce; seulement l'issue restait douteuse vis à vis de l'art et du théâtre. Il y avait même à croire que *Vautrin* frappé de mort subite, était né tout à fait viable, et constitué par une longévité de cent représentations.

Aussi, l'auteur de *Vautrin* se remit plus tard à l'œuvre, tournant toujours

la question, il est vrai ; car il n'abordait encore une fois le théâtre que du côté du burlesque et de la fantaisie. Les *Ressources de Quinola* firent semblant de vivre, ou si vous l'aimez mieux, elles mirent plus de temps que *Vautrin* à mourir, et cependant l'échec du second drame ne prouvait rien encore ; car de combien peu s'en était-il fallu qu'il ne remportât la victoire? C'était une lutte bien curieuse en effet, lutte du parterre contre l'auteur, lutte de l'œuvre contre le parterre. Le parterre était venu de mauvaise humeur. Il avait à se venger du malheureux trafic des billets et des places ; aussitôt que le drame donnait prise à son dépit, sifflets et huées de pleuvoir comme la mitraille au travers des acteurs en déroute; mais par moments le drame ressaisissait l'avantage, il répondait à son tour par quelque merveilleuse excentricité qui semait un rire homérique dans toute la salle. Rires et sifflets, huées et applaudissements tour à tour, la pièce perdit le champ de bataille; mais il était certain que l'auteur s'était bien défendu, et qu'il pourrait triompher quelque jour avec des chances meilleures.

Je ne vous ai pas rappelé, monsieur, le double essai de deux excellents esprits, celui de Félix Pyat et celui de notre pauvre Camille Bernay, *Cédric le Norwégien* et *l'Héritage du Mal*. Le public a brutalement sifflé l'un, comme il a mollement applaudi l'autre, sans se rendre bien compte des œuvres qui lui étaient montrées. Car le public est partout le même; il juge le poëte au théâtre, comme il juge dans un salon le désœuvré qui cause. Il trouve de l'esprit à celui qu'il écoute, et n'écoute jamais selon qu'il trouve de l'esprit. Dites-moi maintenant par quel hasard il s'est pris à écouter celui-ci plutôt que celui là, et par quel bonheur on obtient d'être écouté, avant même d'avoir fait ses preuves?

Ce que je dis au reste n'a pas trait à M. Léon Gozlan. S'il est de ceux que l'on écoute, il est aussi de ceux qui ont légitimement acquis et payé, argent comptant, leur bonne renommée littéraire. Quand l'affiche de l'Odéon a promis *la Main droite et la main gauche*, tous ceux qui ont encore souci des lettres se sont préparés avec raison à une soirée intéressante, dans la meilleure acception du mot *intéressante*. On savait à l'avance que l'auteur, écrivain lui-même entre ceux du premier ordre, ne trahirait pas la cause des écrivains. On savait qu'il n'abdiquerait ni ses qualités ni ses défauts, en vue de la réussite passagère; qu'il se présenterait au jugement de la foule dans toute l'intégrité de sa conscience, et que, quel que fût le résultat enfin, il échouerait ou triompherait homme de lettres.

Ainsi, de l'une et de l'autre part, ce n'était ni médiocre succès, ni chute médiocre. Vous l'avez dû reconnaître; nous ne sommes indulgents qu'aux infériorités. On dédaigne de mettre la main à la ruine d'une insignifiante comédie ; mais il y a presque joie à la chute d'une œuvre qui marque. Je vous le dis, monsieur, on est venu avec défiance, peut-être même avec jalousie au drame de Léon Gozlan. Le mot vous semble singulier? Et pourquoi donc? C'est là le premier sentiment qu'éveille autour de lui tout homme qui aspire à sortir de la foule. C'est contre cette fâcheuse disposition des esprits que nous luttons tous à notre début ; seulement, comme cette jalousie n'a rien de raisonnable, elle se lasse un jour et ne se refuse pas plus longtemps à reconnaître le mérite qui

persévère ; mais elle ne se tient en silence que devant les positions acquises. Essayez de poursuivre un autre but, elle est debout au moindre de vos mouvements, et elle entre de nouveau en contestation. Avant que vous fussiez romancier, elle vous déniait la science du roman; avant que vous deveniez auteur dramatique, elle vous déniera la science du drame. Le public de M. Léon Gozlan n'avait pas manqué de prédire la chute de l'ouvrage; il venait donc pour s'assurer efficacement de la justesse de ses prévisions.

Maintenant, je lui rendrai cette justice : s'il eût trouvé quelque plaisir à n'en pas avoir le démenti, il ne s'est pas trop obstiné à se donner raison. Il a écouté d'abord avec une curiosité un peu sévère; mais du moment où l'ouvrage lui a semblé devoir gagner sa cause, il n'a pas résisté davantage. Çà et là, il a pu s'inquiéter pour une phrase ou un mot un peu moins délicat; du reste il a tout compris, tout goûté, j'entends tout ce qui était fin, spirituel, ingénieux, poétique, et la représentation s'est terminée au milieu des applaudissements.

Mon Dieu, je voudrais vous raconter, si brièvement que ce fût, la fable de la pièce; mais c'est là le plus grand défaut : le sujet manque, ou plutôt il est double, il est triple, il se complique de telle sorte que, faute d'unité, on ne saurait le dégager simple et précis de tous ses développements.

Si vous vous en souvenez toutefois, la pièce, lorsqu'elle devait se jouer au théâtre de la Renaissance, avait nom le *Mari de la Reine*. Eh bien, non, je croyais pouvoir commencer par là et je m'aperçois encore que ce n'est pas là le vrai fil de ce curieux labyrinthe. Pour que le titre expliquât la pièce, il faudrait qu'il fût aussi barbare que celui-ci : *la femme du Mari de la Reine*, ou *les deux maris de la Reine*.

C'est que la reine a deux maris tout aussi bien que le mari de la reine a deux femmes ! Ceci vous étonne? Que voulez-vous? Prenons les choses comme elles sont, puisque autrement elles ne sauraient être. Dans un pays qui s'appelle la Suède, appelez ce pays-là l'Ile des Chimères, si bon vous semble, une reine Dorothée, ne chicanons pas non plus à propos de la reine Dorothée, a épousé le petit prince Hermann.

La reine Dorothée n'avait pas toujours été reine. Elle était, elle aussi, une toute petite princesse quand elle épousa le major Palmer, qui depuis fit un voyage aux Indes. Le major Palmer ne revenant pas, la princesse Dorothée se crut veuve. L'abdication de son père, la mort de l'héritier direct de la couronne l'avaient assise sur le trône; pour remplir les vœux de ses états, elle prit un second mari, sans rien dire du premier cependant, et appela le prince Hermann à l'honneur de la couche royale.

C'est bien là de la bigamie ; mais de la bigamie innocente. Le prince Hermann n'en pourrait pas dire autant de son fait; car le prince Hermann était marié en secret; car il vivait très-amoureusement auprès de sa femme Rodolphine, quand les états de l'Allemagne lui imposèrent le devoir de perpétuer la royale lignée en Suède, et de donner des héritiers à la dynastie. Le prince Hermann n'osa pas résister, il épousa la reine Dorothée, comme femme et non

pas comme reine. Marié à droite, marié à gauche, voilà, j'espère, le cas prévu par les deux jurisconsultes de Molière, à l'endroit de la polygamie.

Hermann n'a pas délaissé sa Rodolphine, il l'a amenée à Stockholm avec lui, il l'a faite intendante des jardins de la reine; mais il a éloigné de lui son fils Wilfrid, qui ne le connaît pas, qui ne doit pas le connaître, qui ne doit pas savoir que son père est roi dans l'alcôve de la reine de Suède

Or, Rodolphine aime Wilfrid, comme Hermann aime Rodolphine. Elle n'a pas pu se passer de son fils, et l'a aussi en secret à Stockholm auprès d'elle. Wilfrid est jeune, il est exalté; la voiture de la reine passait un jour dans les rues de Stockholm, et l'émeute portait déjà la main aux rênes des chevaux, Wilfrid s'élance, il monte sur la roue du carrosse, parle à la sédition, supplie, menace, persuade; la foule s'écarte, mais la voiture reprend sa course en passant sur le corps du malheureux jeune homme. Qu'importe à Wilfrid? Il a vu la reine, il l'adore, il s'est fait initier au *cercle des chevaliers de la reine*, il a juré comme tous les membres de cette société bizarre, de délivrer la reine, de rendre cet ange céleste à la chasteté, à la liberté, à l'amour; de la soustraire, aux injurieux embrassements d'un mari, et ce mari il le provoque dans un bal; il l'insulte, il insulte son roi et son père.

Hermann n'a pas reconnu Wilfrid, qu'il ne connaît pas; il demande la mort du coupable. Mais le coupable, c'est son fils, et Rodolphine ne veut pas que son enfant meure. Timide jusque-là, patiente, soumise et résignée, l'amour maternel lui prête une énergie inconnue. Il faut qu'Hermann sauve Wilfrid. En vain Hermann objecte-t-il tous les liens qui le garrottent lui-même, qui l'empêchent d'arracher Wilfrid à la loi, qui défendent au mari de la reine de parler même à la reine en dehors des moments qui lui sont officiellement accordés. Rodolphine ne comprend rien, sinon qu'elle veut que son fils vive. Elle va elle-même au palais, elle y entraîne le faible Hermann. Elle demande la reine. Elle la cherche dans ses appartements; inutile poursuite, la reine est au conseil, nul ne peut l'approcher en ce moment, et, quand elle sortira du conseil, la sentence de Wilfrid sera déjà exécutée; il mourra donc!... non, il ne mourra pas, un inconnu, un homme singulier, s'est montré ce matin même à Stockolm, où il s'est mêlé à l'émeute, mêlé au bal du premier ministre, mêlé à toute chose et mêlé de toute chose, cet homme écrit quelques lignes à la reine! la reine répond par un seul mot : J'abdique. Quel est donc cet homme? Le major Palmer, le mari de la princesse Dorothée; mais le major Palmer refuse cet héroïque sacrifice. Il ne demande qu'une chose, le pardon de Wilfrid. Il est assez heureux, puisqu'il a retrouvé sa femme, et auprès de sa femme une jolie comtesse de Lenvenbourg, qui est sa fille. Pour que tout se puisse concilier, ce n'est pas la reine, c'est la comtesse qu'a vue Wilfrid dans le carrosse de la reine, c'est la comtesse qu'il adore, et Palmer les unit l'un à l'autre; après quoi, inutile en Suède, il s'en va promener, où le poussera le hasard, sa vie fantasque et aventureuse.

Il y a de l'intérêt là-dedans, n'est-ce pas? Et puis, j'ai négligé, en faisant le récit, l'épisode du major Palmer. A la scène, le major Palmer est un

personnage important, et un personnage curieux, ce qui est mieux encore; mais la pièce est ainsi faite, elle renferme tant d'éléments divers, qu'il est impossible de la raconter sans négliger telle ou telle figure, au moins une, souvent même deux ou trois; vous voyez que j'en ai négligé trois pour ma part: le major Palmer, la comtesse de Leavenbourg (j'ai peur de me tromper sur le nom), et le sentimental Wilfrid.

Cela prouve cette multiplicité d'intérêts dont je vous parlais tout à l'heure. Aussi je pense qu'une seconde pièce de M. Gozlan sera une pièce plus simple et plus *une* dans son dessin. Qu'elle soit aussi spirituelle, qu'elle soit écrite d'un style aussi précis et aussi gracieux, c'est ce que je désire. A la bonne heure, au moins, voilà une pièce que l'on a pu écouter durant trois heures, et écouter, pour le fini du détail, encore plus que pour l'exact enchaînement de la fable; voilà une pièce d'écrivain, une pièce de poëte, défectueuse, si l'on veut, par la *chorégraphie* des allées et venues, des sorties et des entrées, toujours remarquable par le trait, par l'épigramme, par le tour piquant du dialogue et la langue exacte des caractères.

J'ajoute, pour l'exécution, que c'est une pièce bien jouée. Bocage et madame Dorval, y ont l'un et l'autre un rôle fait à leur taille. Bocage représente le major Palmer, c'est-à-dire un mélange heureux de tous les habiles et de tous les cyniques y ont été mis, depuis ces derniers temps, sur la scène: don César de Bazan, Vautrin, Bertrand de Rantzau, don Juan de Marana, Latréaumont et leur père immortel, Robert Macaire. Il a donné aussi à son rôle une physionomie nouvelle, et s'est montré par là un excellent comédien; mais ce que je reproche à Bocage, c'est de ne pas prononcer d'une manière assez claire. Qu'importe que l'acteur dise avec une rare intelligence, si je ne puis entendre ce qu'il dit? Un autre défaut de Bocage, c'est d'aspirer incessamment à la profondeur et à l'air sentencieux. Avec cette recherche du sublime, le simple *bonjour* prend la tournure d'une haute pensée. Je ne sais rien qui me fatigue plus que de m'efforcer à comprendre ce qui n'a pas de sens.

Madame Dorval a trouvé des inspirations admirables; pourtant, elle aussi exagère un peu trop un rôle qui tend assez de lui-même à la singularité. M. Gozlan s'est étudié à tirer de la passion les cris qui lui échappent, et par lesquels elle échappe en même temps à toutes les habitudes, à toutes les règles à toutes les conditions de la vie; peut-être même ne s'est-il pas assez souvenu que ces cris sont rares, et sublimes surtout par leur rareté. Entrée dans cette voie, madame Dorval s'est trop jetée à son tour dans l'imprévu de la douleur; elle surprend plus qu'elle ne touche, elle étonne plus qu'elle ne fait pleurer. Mais quoi que je dise là, le rôle de Rodolphine a replacé madame Dorval à cette hauteur où nulle autre tragédienne ne saurait atteindre. Qu'elle abandonne donc et *Phèdre* et *Andromaque*, qu'elle laisse l'école à ceux que l'école a formés. On n'apprend nulle part ce qu'elle sait, ce qu'elle sent, ce qu'elle devine.

Quant à la Comédie française, faute de pièces nouvelles, elle a fini l'année avec Molière et commencé l'année avec Molière. Tant mieux, personne ne s'en est plaint, Dieu merci. Provost, Samson, Régnier, mademoiselle Anaïs ont

fait deux jours de suite les honneurs de la scène, Provost avec la franchise de son talent et avec sa bonhomie, Samson avec sa finesse, Regnier avec sa verve, mademoiselle Anaïs avec toutes les qualités de naturel, de mesure, de précision et d'élégance qui en font toujours la perle de la Comédie. Ce n'est pas moi, c'est M. Jouslin de la Salle qui a inventé le mot. Il appelait mademoiselle Mars le diamant du Théâtre-Français; après le diamant, mademoiselle Anaïs était la perle. Que le théâtre conserve donc bien la perle, aujourd'hui qu'il a perdu le diamant.

On répète toujours les *Burgraves*, qui attendent que mademoiselle Rachel ait joué *Phèdre*, et l'ait jouée au moins cinq fois, pour que le succès de la tragédienne ne divise pas le public entre la tragédie et le drame. M. Harel va lire, dit-on, une seconde comédie ; la censure a autorisé la représentation de la première. Quoi de nouveau encore ? Ah ! la soirée au bénéfice de Monrose si elle se donne en effet samedi prochain, et aussi la lecture d'un drame de M. Paul Fouché. Plus tard enfin, mais après *Phèdre*, mais après les *Burgraves*, la *Judith* de madame Émile de Girardin, trois actes très-courts et en style lyrique. Croyez-vous qu'il n'y ait pas chance de succès à ces conditions-là?

Ed. Thierry.

— Parmi les albums musicaux, il faut distinguer, chaque année, ceux de M. A. Thys. On sent le compositeur sérieux et inspiré jusque dans ses plus légères fantaisies; et il nous tarderait d'entendre au théâtre la musique de M. Thys, qui nous paraît avoir les premières conditions dramatiques : la mélodie et l'expression. Son album de cette année ne le cède en rien aux précédents. *L'exilé*, sur de belles stances de M. Auguste Bressier; *Jane*, sur des paroles très-poétiques de M. Paul Juillerat, sont deux compositions pleines de charme et de sentiment. Quand la musique s'unit à de la vraie poésie, l'effet est doublé. *La Bouquetière* est une délicieuse chansonnette, dont M. Aug. Bressier a fait encore les paroles (l'alliance de ce poëte avec M. Thys est toujours heureuse), et cette *Bouquetière* partage avec *Follette*, autre chansonnette très-vive et très-spirituelle, les honneurs de la vogue et du *bis*. N'oublions pas : *Vous le savez pourtant*, romance très-passionnée et d'un style très-remarquable.

Le luxe et l'élégance de l'édition n'ont pas été épargnés à cet album : on peut dire que son *plumage* répond à son *ramage*. Les lithographies légèrement coloriées de M. Janet-Lange sont un genre à part, et qui convient on ne peut mieux à ces publications que la mode adopte, et qui s'adressent aux dames et aux salons.

CHALLAMEL.

Dessins joints à ce numero : 1° *Jeune homme jouant de la basse*, par M. Meissonnier; dessiné par M. Mouilleron; 2° *Vierge*, par Masolino da Panicale, dessinée par M. Gsell.

LE PORTEFEUILLE
DU COMTE DE FORBIN

CONTENANT

SES TABLEAUX, DESSINS ET ESQUISSES
LES PLUS REMARQUABLES

PUBLIÉS PAR M. CHALLAMEL, ÉDITEUR.

Reproduire les œuvres de l'homme éminent, qui, pendant un quart de siècle, dirigea avec tant de goût et de zèle les Musées de la France; mettre à la portée de l'admiration générale les créations d'un peintre habile, qui fut aussi un élégant écrivain, et qui sut associer son nom illustre déjà dans nos antiques annales, aux gloires militaires de l'Empire et aux palmes de la littérature et des beaux-arts : tel est le but que M. Challamel se propose, en publiant *le Portefeuille de M. le Comte de Forbin*, ancien directeur général des Musées, et membre de l'Institut. M. Challamel se flatte de retracer fidèlement, dans cette précieuse collection, tout ce que l'imagination brillante et pourtant mélancolique de l'auteur a dicté à son riche pinceau; tout ce que ses yeux, si exercés à saisir et à représenter les beautés de la nature, lui ont offert de plus digne de curiosité dans le cours de ses longues pérégrinations en Orient, en Italie, en Espagne; enfin tout ce que ses nombreux portefeuilles de voyageur contenaient de plus pittoresque et de plus achevé.

M. le comte de Marcellus a réclamé pour lui l'honneur d'ajouter aux ouvrages de son beau-père, M. le comte de Forbin, un texte qui aidera à leur intelligence. On reconnaîtra avec plaisir, dans la description des grands paysages que M. de Marcellus a presque tous admirés lui-même, les images et le style auxquels

les *Souvenirs de l'Orient*, et *la Sicile*, du même auteur, ont dû leur succès.

Le Portefeuille du Comte de Forbin contiendra 45 dessins importants, reproduits par nos premiers artistes, et 60 pages de texte in-4°. Cet ouvrage est publié en 15 livraisons (2 par mois.) Nous donnerons, dans la dernière livraison, un beau portrait du Comte de Forbin. — Le prix de cet ouvrage est de 30 fr. papier blanc; 40 fr. papier de Chine.

M. Challamel offre en outre, dès à présent, au public les *Voyages* de M. le comte de Forbin, dont il a acquis les dernières éditions, et qui sont eux-mêmes un commentaire poétique des dessins.

Il vient de faire paraître les *œuvres inédites* du comte de Forbin, suivies du délicieux roman *Charles Barimore*, en le faisant suivre de quelques fragments inédits. L'éditeur se félicite de pouvoir présenter ainsi aux littérateurs et aux artistes la réunion des œuvres de l'homme si distingué que M. de Chateaubriand a si bien apprécié dans ses Mélanges : « M. le Comte de Forbin, « dit-il, réunit le double mérite du peintre et de l'écrivain. « L'*Ut pictura poesis* semble avoir été dit pour lui. » (Chateaubriand, *Mélanges littér.*, tome XXI, p. 571.)

SOUVENIRS DE LA SICILE, par le comte de Forbin. 1 beau volume in-8, avec une gravure : *Ruine du Théâtre de Taormine.* — Prix, 5 fr.

VOYAGE DANS LE LEVANT, par le même. 1 vol. in-8, avec un plan du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. — Prix, 5 fr.

LA RÉVOLTE AU SÉRAIL.

1807

Un fameux pirate, Mustapha Baïractar, il n'y a pas longues années, infestait le Danube de ses brigandages. C'est quelque chose de nouveau qu'un pirate d'eau douce; mais le Danube baignait les états de mille roitelets, car nous pouvons appeler ainsi les pachas de Silistrie, de Widdim, de Roustchouk, les hospodars de Valachie, de Moldavie, qui, dans la désorganisation du vieux régime ottoman, se donnaient un certain plein pouvoir; et Baïractar traitait, transigeait avec eux, signait des armistices, des trêves. Les escarpements des coteaux riverains sont festonnés de forteresses; il en prenait à sa satisfaction, s'y retranchait pour ses quartiers d'hiver, imposait des péages, levait des tributs sur les villages, même sur les villes, poussait jusqu'à Ibraïloh, jusqu'à Galatz, brûlait, incendiait les convois de navires marchands. Enfin, si le sultan envoyait à sa poursuite, il remontait le Danube jusqu'aux *Portes de fer*, endroit innavigable alors, fort peu navigable aujourd'hui, bien que l'on trouve dans toutes les auberges de Peterweradim, d'Orsova, le portrait d'un ingénieur qui a fait sauter les écueils les plus dangereux, et qui passe, pour cela, dans les bourgades danubiennes, pour un bienfaiteur de l'humanité.

Ce Mustapha Baïractar était un de ces caractères forts, un de ces hommes supérieurs comme il n'en paraît plus guère chez les Turcs; ses traits d'audace et de génie, divers épisodes de son Odyssée allèrent émerveiller les soirées du sérail à Constantinople. Sultan Selim savait trop bien que les grands caractères devenaient d'une extrême rareté, et il voulut attirer à lui Baïractar.

Il lui envoya la pelisse de pacha à trois queues, et un firman scellé de son tourah ou chiffre impérial, qui le nommait gouverneur de Roustchouk, place de guerre sur la rive du Danube.

Mustapha ne revêtit pas la pelisse, car trop souvent une pelisse amenait le dénouement d'un drame de révolte, — une pelisse pestiférée. — A d'autres, ce tour-là est usé, mon lumineux sultan; mais, par la barbe du prophète! il y a du bon dans votre envoi : les clefs de la forteresse de Roustchouk!

Cependant les protestations de protection, d'amitié du commandeur des croyants, arrivèrent si nombreuses, si sincères, que Baïractar se dévoua corps et âme à son souverain.

Et comme son énergie s'infusait à ses sentiments, quels qu'ils fussent, ce fut un zèle, une reconnaissance qui n'alla à rien moins que l'adoration.

Mais dans ce temps-là, quelle nouvelle ne reçoit-il pas de Stamboul! Selim, son bienfaiteur Selim, Selim le réformateur, a été déposé par une révolte de janissaires et d'oulémas, principalement parce qu'il voyait plus loin que son siècle, et qu'il voulait réformer mille abus.

Par la place de l'Atmeïdam, par la rue de Sainte-Sophie, l'hydre janissariale accourait hurlant, vociférant. Les portes du Sérraï se sont fermées; les ortas furieuses en ont commencé le siége; c'est le premier acte d'une nouvelle tragédie turque dont la strangulation de Selim sera le dénouement.

Selim pouvait compliquer les événements, mettre les janissaires dans une fausse position, et garder la vie et le trône à leur grande confusion.

Un dogme fondamental de l'islamisme, c'est l'adoration de la dynastie d'Othman. Or, les seuls rejetons de cet arbre étaient sultan Selim et ses deux cousins Mustapha et Mahmout.

Sélim pouvait faire étrangler par ses muets Mustapha et Mahmout, ouvrir les portes aux forcenés, et leur montrer les deux cadavres; force aurait été aux janissaires arrivés le cimeterre levé, de respecter en Selim le dernier, l'unique représentant d'Othman.

Selim était un sage, Selim voulait réformer des barbares, il n'usa pas de la recette.

Il demanda un parlementaire. Le scheik-ul-Islam, autrement dit le pape turc, fut introduit.

Selim résigna entre ses mains le sabre, attribut du pouvoir; il abdiqua. Mustapha fut intronisé, sultan avorté, sans âme, sans énergie; et Selim eut son exil marqué dans un des palais de l'enceinte sacrée du

sérail, espèce de prison où il passa ses jours, entretenant son cousin Mahmout, lui ex-empereur, l'autre futur empereur, de ses expériences du trône, de ses projets de réforme, et surtout de son immense littérature arabe.

Et c'était son seul ami que ce disciple, le jeune Mahmouth; car même ses odalisques, ses eunuques, tous haïssaient en lui l'admirateur des giaours, l'imitateur des chrétiens, enfin, le réformateur.

Selim III avait courroucé, exaspéré toutes ces consciences d'islamites. Son kislar aga, chef des mécontentes, disait dans son indignation, toutes les fois que Selim avait aboli quelque vieille barbarie :

« A présent, quand Jésus-Christ voudra fumer, ce sera Mahomet qui lui allumera sa chibouque. »

Et jugez de l'indignation de ces dames.

Selim, quand son harem sortait en arabats (voitures dorées tirées par des bœufs), n'exigeait plus que dans les rues de Galata, de Pera, tout le monde se cachât. Jadis, au bon temps, quand un eunuque annonçait l'arrivée des odalisques impériales, il fallait fermer portes et fenêtres, se jeter face contre terre, ou à tout le moins se tourner vers la muraille.

Plus rien de tout cela. Le sultan avait permis la libre inspection de ses femmes; un raya, un vil juif, pouvait attacher ses regards sur les beautés du sérail.

Selim avait, lui philosophe, lui littérateur, lui esprit fort, parlé de supprimer les eunuques. Il s'était fait traduire quelques passages d'un écrivain en grande réputation, d'un poëte giaour nommé M. de Voltaire; il s'était épris de réforme à ce passage :

Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Des portes du sérail gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.

Mais les Zaïres de Stamboul avaient vu dans cette abolition une déplorable adoption des usages des incirconcis; la tourbe des eunuques s'était indignée en corps; ils parlaient de mourir sur la brèche, c'est-à-dire à leur poste d'honneur, à la porte du harem.

Leurs ouailles, les dames fulminaient de plus belle; et le chef de la cohorte féminine, le kislar aga, répétait avec plus de larmes que jamais dans la voix :

« A présent, quand Jésus-Christ voudra fumer, ce sera Mahomet qui lui allumera sa pipe. »

Mais je le vois, je me jette dans l'incroyable pour mes lecteurs. L'opinion est si généralement établie en France, que les Musulmanes abhorrent leur vie claustrale; on les suppose si éprises de l'indépendance de nos dames, que l'on va me taxer d'exagération.

S'il est une étude intéressante, émouvante, fascinante pour le peuple français, essentiellement galant et chevaleresque, c'est l'étude de la femme turque. Qui n'a rêvé au moins mille et une fois dans sa vie, odalisques, houris, péris, sultanes, Circassiennes, Géorgiennes, amours, brises et parfums?

On a la physiologie du Turc de carnaval; mais ce Turc-là ne ressemble pas plus au Turc pur sang, que les odalisques de vaudeville et d'opéra-comique ne ressemblent à celles d'Asie.

De sorte que les lions, les dandys, les cokneys, les godelureaux, les commis marchands qui ont fait leur cours d'anthropologie orientale avec la *veuve du Malabar*, avec *Gulnare*, avec *Schahabaham*, ont fait des études mal dirigées.

Sans doute il sera désolant à notre jeune France, de revenir de ses flatteuses illusions, de ne plus voir dans tous les harems de brûlantes odalisques toujours prêtes à prendre la clé des champs avec de beaux officiers français, Circassiennes ardentes dans leurs sérails monastiques comme lionnes sous verroux.

Nous le déclarons donc avec une solennité de jury : sur notre âme et conscience, non, les Musulmanes n'aiment pas les Francs, ou ne les aiment que dans les opéras-comiques, et en voici les motifs :

1° Les Francs les plus français, les plus Don Juan, ont beau faire, ils sont toujours des giaours : tache indélébile.

2° Les Francs portent des habits étriqués, d'étroits pantalons, des mentons rasés; tout cela est efféminé : la Turque ne comprend la beauté de l'homme qu'empreinte de majesté. Point de majesté, conséquemment point de beauté, sans pelisse flottante, robe musulmane et longue barbe.

3° Les Francs n'enferment pas leurs femmes ; donc ils n'aiment pas le beau sexe; ils n'en sont pas jaloux, laissant aller leurs moitiés aux spectacles, aux jardins publics, souvent sous le bras de leurs amis; donc ce sont des horreurs d'hommes.

Ces griefs sont si blessants que dès que les Turques voient leurs époux en relation suivie d'affaires ou de diplomatie avec quelqu'un de

nous, elles leur font des reproches, craignant, les pauvrettes, qu'ils ne contractent quelque chose de notre manière de voir.

Quant au caractère de la femme turque, il ne faudrait pas le supposer timide, obéissant, dans un complet esclavage enfin; non, c'est une nature abrupte. Point de demi-mots, de demi-moyens, point d'atténuatifs dans son langage. Ses idées sortent comme des éclairs, revêtues des mots les plus significatifs.

Cette crudité de manières, cette liberté de langage, cette nudité de pensées doivent être le nécessaire résultat de la séparation des deux sexes. Une Française, une Anglaise, vivent autant, et même plus, parmi les hommes que parmi les femmes; une Turque n'a vécu jamais qu'avec des femmes.

Si elle parle énergiquement, elle agit de même.

On a vu des révoltes féminines, et alors les houris du paradis de Mahomet n'étaient plus que des Euménides. En veut-on des exemples?

En 1828, dans une ville du canton de Philadelphie, il y eut une de ces insurrections. L'aga avait démérité des dames, je ne sais en quoi. Elles l'assaillirent, elles le houspillèrent tant et si bien qu'il en mourut comme feu Orphée.

Durant la même année, non loin de Smyrne, à Meimeum, le Musselin avait établi un impôt fort onéreux. Ce furent les femmes qui donnèrent l'exemple de l'opposition : elles encouragèrent, abritèrent leurs maris. Les perturbatrices propagèrent la révolte dans les villages adjacents, et la ville de Smyrne, toute sauvegardée qu'elle était par le pacha et sa garde, faillit être envahie par ces Erynnis.

Mais une année plus tard, ce pacha, de ses fenêtres qui donnent sur la mer et sur la place voisine de la caserne, vit encore une turbulente foule de ces fantômes en feredjés. Nos Menades poussaient des cris; c'était menaçant. Il députa un parlementaire, on fit de la diplomatie, et enfin, le haratch fut diminué de moitié.

Mais, en fait de révoltes féminines, la plus mémorable fut celle du sérail du temps de Selim III.

La déposition de Selim, ses infortunes, sa réclusion dans son harem, ne firent que le rendre plus odieux, par l'effet de ce malheureux penchant de la nature humaine à donner le coup de pied de l'âne au lion devenu vieux.

D'ailleurs, le studieux Selim n'avait rien de ces brillantes qualités, de ces brillants dehors qui captivent les femmes : toujours occupé de son traité de *Nizam djidid* ou *base de la victoire*, traité de réforme mi-

litaire, rédigé avec ses deux conseillers Tchélébi Effendi et Halet Effendi, il se livrait à de sinueux enjolivements de calligraphie dans l'éternelle transcription de son manuscrit.

Et l'ambitieuse Gheuzliyet, Circassienne pur sang, qui se promettait le titre d'impératrice en donnant le premier héritier mâle au sultan, à présent la voilà, elle aussi, déçue dans ses illusions. Céder sans coup férir, le sabre d'Othman, descendre du trône à la première sommation de Scheik-ul-Islam! Giaour, indigne commandeur des croyants! son indignation se débordait en pleines vagues d'injures.

La fanatique Zoulma, toute pétrie, elle, de componction, voyait le doigt de Dieu dans ce qui arrivait. Mahomet en remettant le pouvoir à son calife, à Sélim, n'avait pas prétendu travailler dans l'intérêt des chrétiens. Or, Selim, en foulant aux pieds les us et coutumes d'Islam, avait mérité ce qui lui arrivait, disait-elle.

Mais Selim, en descendant du trône, n'avait pas été dépossédé de ses trésors, trésors convoités par les avares Zerah, Manistria, Varizza, Couloudiyeh, Saldely et Schanz. Elles attendaient un douaire considérable; or, avec ce douaire quels maris ne pourraient-elles pas trouver parmi les beys, même parmi de simples agas de janissaires, si l'horreur d'homme mourait sur son livre maudit!

Et à tous ces conciliabules, à toutes ces méchancetés de vipères, à toutes ces médisances, ces cabales de cloîtrées, Sarim, le Kislar Aga, mettait sa conclusion :

« *Chindi ne zamàn lessous interdjek tchibouk, Mohamed ghetiredjek tutum.* »

Le bon Sélim, quand il suspendait le plaisir ineffable de son *nizam djidid*, fort négligent pour son gynécée, se livrait à de hautes combinaisons politiques avec son compagnon d'esclavage, le jeune Mahmout.

C'est que Sélim avait l'expérience des affaires; il avait, durant ses relations avec les puissances de l'Europe, saisi le côté faible de sa position, il avait le secret de la déchéance de la Turquie, de cet état destiné à périr, si quelque main ferme, habile, n'extirpe les racines du mal.

Et l'œil du jeune Mahmout flamboyait.

Ce n'était pas le caractère placide, bienveillant de Sélim. Non, impétueux, bouillant, chaleur d'âme, vigueur de bras, le jeune Mahmout avait du turc dans le sang, mais les sages instructions de son cousin le mûrissaient de bonne heure. Plein de confiance dans la supé-

riorité de vue de Sélim, il bondissait comme un lionceau dans sa cage.

« Oh! si l'horizon s'ouvrait devant moi, si j'allais à la mosquée d'Eyoub ceindre le sabre d'Othman, crois-le, sage Sélim, je réformerais l'empire.

— Qu'elle œuvre immense qu'une réforme!

— N'importe, les ortas rebelles des janissaires une fois à bas, le reste deviendrait facile.

— Et les oulemas! les comptes-tu pour rien, ces ortas sacrées? les voilà, les plus redoutables janissaires.

— Après les janissaires, je mettrais à la raison les oulemas : tout doit avoir son temps.

— Mahomet te conserve dans ces intentions!

— Et n'est-ce pas la ruine du glorieux empire de Soliman et d'Amurath, que ce retard général de toutes nos institutions? Les giaours ont marché, et nous, nous voilà toujours stationnaires! Aussi les giaours nous battent, nous refoulent. Vois : à Tchesmé, les Russes brûlent nos vaisseaux; à Aboukir, Bonaparte rejette dans la mer nos régiments; à Héliopolis, Kléber défait, avec dix mille des siens, soixante mille des nôtres! Partout, partout des défaites, et si nous cherchons parmi les giaours le secret de leurs victoires, nous sommes des giaours, disent les imans. Non, par la barbe de Mahomet! nous ne sommes pas des giaours.

— Comment faire comprendre cela à la populace?

— Du pouvoir et du canon, je n'en demande pas davantage, s'écriait le belliqueux Mahmout!

— Que le ciel t'entende. Dieu est grand!

— Je ne veux reconnaître de Musulmans qu'à la mosquée, de Juifs qu'au sanhedrin, de Grecs qu'à l'église; hors de là, protection à tous, à tous égalité de droits.

— Ne va pas trop loin, Mahmout; il y a du bon dans le fanatisme turc, mais il faut savoir le diriger. Le soldat, imbu de nos préceptes fatalistes, ne reculera devant aucun danger, il volera sur la bouche d'un canon prêt à vomir la mitraille, s'il est persuadé que c'est écrit dans le ciel qu'il doit mourir là, et qu'il est aussi honteux pour lui qu'inutile de fuir. Conserve cet esprit de la soldatesque, mais il faut des officiers instruits. Il n'est plus le temps où l'impétuosité, la fougue aveugle gagnaient les batailles. A présent, tout cela est inutile dans un chef. Il faut de bons officiers, des généraux instruits.

— Quand on pense qu'un chétif général comme Bonaparte, jeune,

frêle, maigre, a rejeté dans le Nil les beaux, grands et forts mamelouks!

— C'est que c'est un profond calculateur que ce Bonaparte!

— Oh! quand pourrai-je commander!

— Dieu est grand!

— Ce sera une lutte à mort entre moi et les janissaires. »

Chez les Ottomans, comme chez tout ce qui est homme, les réactions naissent des révolutions, conséquence naturelle des viles passions en jeu, la vengeance, le plaisir du pouvoir et son abus.

Mais sous un prince aussi nul que Moustapha, que ce Moustapha surnommé l'imbécile, sous ce prince qui, homme de paille, laissait régner sous son nom les chefs réactionnaires Osmans, Tahyr, Achmet, Omar, ces binbachis des janissaires et surtout le Muphti, ce pape dont nous avons parlé; sous un pareil sultan, les vengeances devaient être encore plus turques. Aussi tout ce qui avait eu part aux faveurs du précédent padischa, Halet Effendi, Tchélébi Effendi et surtout Seïd Ali, capitan-pacha, n'avaient aucun moment de trêve.

Il en était de même des chrétiens qui tenaient de près ou de loin au divan; tous les Francs, admis naguères comme novateurs, comme apôtres de la civilisation, comme instructeurs dans les armées, sur la flotte, dans les établissements, tous ils furent contraints de s'évader de Constantinople.

Comme un aimant, Baïractar les attirait dans son pachalik de Roustchouk.

C'est que Baïractar avait du caractère, de l'énergie, et nous avons dit que cette force de caractère qui en avait fait une notabilité de la flibuste, il l'avait transportée dans le service du dernier sultan et dans ses opinions novatrices. Peut-être ne les comprenait-il pas bien; mais est-il absolument nécessaire qu'un soldat soit parfaitement au fait d'un plan de bataille pour combattre avec héroïsme?

Baïractar, épris de zèle pour Sélim III, épousait avec véhémence la cause de la réforme, et tout ce qui était molesté, comme atteint et convaincu de participation, trouvait aide et protection sur les bords du Danube.

Ce fut alors que le pacha se résolut au rôle de Monk. Les environs de sa ville se diapraient de tentes; tous ces nombreux partisans affluaient et campaient, la cité s'en trouvant encombrée déjà. Ces arrivants ne manquaient pas de verser de l'huile sur le feu; leurs rapports n'étaient

qu'un enchaînement des méfaits et des sévices du janissariat, des avanies de la faction régnante.

Baïractar était comme un lion mâchant à vide.

Le parti en est pris; il fera son coup d'état; il se voit entouré d'hommes dévonés; il marchera sur Stamboul; il ira prendre au fond du harem Selim, il le replacera sur le trône. Le coup est hasardeux, c'est vrai; mais n'est-ce pas là son genre de vie? n'est-il pas lui l'entreprenant pirate? Ne se souvient-il plus de ses premières armes? Son audace de lion, sa ruse de renard, tout cela s'est-il évanoui depuis qu'il fume son narguilek sous les tentures damassées d'un palais de pacha à trois queues? Non, certes; il est, il est toujours Mustapha Baïractar, ce pacha de fortune.

On s'apprête. Les clairons turcs réveillent les plaines. Une tumultueuse armée s'organise, se classe, se forme. On prend la route de Constantinople.

Le grand visir part avec ses bostandjis pour aller livrer bataille à cet audacieux.

Ce fut à Andrinople que les invasionnaires et les troupes du sultan se rencontrèrent. L'on allait en venir aux mains; le lendemain devait éclairer la guerre civile.

Mais Baïractar n'était pas moins homme de ressource qu'homme d'exécution. Adroit politique, c'était un homme d'autant de jugement que de courage, c'était ce que Napoléon appelait un homme carré par la base; et il les aimait.

Il sut se ménager des affidés auprès du grand-visir. Le lendemain l'on ne livra pas bataille; il y eut des allées, des venues, on stipula, on régla, on diplomatisa, et le grand-visir passa du côté des insurgés.

Soudain Baïractar part comme un trait pour fondre sur Constantinople.

En effet, âme qui vive ne l'attendait. Il prit son monde à l'improviste, et tellement à l'improviste que nul ne se trouvait sous les armes.

Baïractar entre par la porte du château des Sept-Tours, il suit la rue qui longe la Marmara; au grand étonnement des quelques janissaires épars devant leur caserne de l'Atméïdam, il arrive et marche sur le sérail. On n'a que le temps de fermer les portes; il commence le siége.

C'était dans les beaux jours, le 28 juin; le Padischa se divertissait à Gheuz-Sou, paysage sur la côte d'Asie. Là, sous de grands arbres, non loin d'une fontaine erigée en marbre, avec force inscriptions turques qui indiquent un ex-voto de quelque pieux Musulman, car dans tout

pays de mahométisme c'est une fondation religieuse qu'une fontaine, conséquence naturelle d'une religion née en Arabie; là, disons nous, sur l'herbe les pavillons dorés du sultan; ses caïques non moins dorés au débarcadère; et de tous côtés officiers, soldats, eunuques, rameurs, et, par dessous tous ces gens, la fumée des bienheureuses pipes, cette délectation de tout Osmanli.

Du côté de Bebèk, sur les flots du Bosphore, voici venir un caïk à force de rames. Treize paires de rames font écumer le sommet des vagues, les caïkji ruissèlent de sueur et ne cessent de se dresser debout à chaque parade et de se renverser pour donner plus d'impulsion à leur canot.

Un aga saute à terre; il abaisse sa main jusqu'à terre, la porte à sa bouche, sur sa tête et dit l'événement fatal : Baïractar assiége le sérail, il demande Sélim à la tête d'un nombre pindarique de partisans.

Tout se trouble. On s'embarque à la précipitée. Le sérail est une enceinte si grande que le Sultan et les siens purent facilement entrer par la porte du Bosphore sans que ceux qui battaient celle du haut quartier, celle du côté de Sainte-Sophie, pussent rien en savoir.

Mustapha IV trouve les eunuques et les Bostandjis occupés de la défense de l'enceinte.

Ils veulent, ces insurgés, Sélim; leur Sélim, se dit l'imbécile Mustapha, ils l'auront.

Et sa première pensée est de leur faire jeter sa tête par les créneaux du sérail; mais où trouver des exécuteurs? tout est au siége, tout défend l'enceinte.

Il fait venir le Kislar-Aga du harem particulier de Sélim.

« Délivre moi de Selim, toutes ses richesses, tous ses trésors sont à qui me délivrera de Sélim. »

L'eunuque court au conciliabule ordinaire des odalisques; il est sûr de trouver là aide, concert, secours et protection.

« A vous, leur dit-il, les trésors de Sélim. Allah a retranché le sultan giaour du nombre des Musulmans; Mustapha a prononcé. Aidez-moi, étranglons Sélim, et toutes ses richesses, ses perles, ses coffres-forts, ses pierreries sont à nous.

— Enfin, enfin, Dieu exauce nos vœux! s'écrie la fanatique Zoulma.

— Ses trésors à nous! à nous ses trésors! disent en se levant de leur divan, avec exaltation, Varizza, Schamz, Saldely. »

Déjà la Circassienne s'essaie à manier le candjar, cette arme amie de

ses jeunes ans; aussi voyez-la cette masculine Geuzliyèh, serrant son pantalon de mousseline, jetant à droite, à gauche, les perles de sa coiffure; voyez-la se levant comme un homme, comme un khan de Circassie, comme un chef de montagnards insurgés.

Zérah, Couloudiyèh, dans un autre appartement, à peine distraites par ce mouvement inusité, se livraient aux importantes opérations de la toilette. Des feuilles d'or, découpées en frisures, étaient par elles massées sur les tempes. Elles mettaient du rouge, car le rouge est le faible de toutes les femmes d'Asie. Des esclaves promenaient le pinceau noir sur leurs sourcils après les avoir rasés, et même dessinaient une violette en noir sur le front.

« Grande nouvelle, s'écrie Saldely, en entrant. Le Padischa nous livre toutes les richesses de Selim si nous le tuons.

Surprise, mouvement général. Les questions se pressent sans attendre les réponses; il y a un tohu-bohu, un croisis de voix à ne pas s'entendre.

Manistria avait cherché dans le bain un refuge contre les chaleurs de juin. A ce tapage inusité, à cette révolution du gynécée, elle envoie un eunuque aux informations, qui revient sur-le-champ tout effaré : il y a insurrection au harem, la révolte s'organise. Manistria n'a que le temps de saisir son féredjé, grand manteau dont les femmes s'enveloppent dans la rue; et, les cheveux ruisselants, traînant ses babouches brodées d'or et de perles, elle vient prendre part au mouvement.

Le kislar-aga les enthousiasmait par la répétition des paroles du sultan.

C'est un pêle-mêle, un désordre parmi les insurgées : l'une est en toilette complète, ses tresses, annelées par de nombreuses agrafes d brillants qui chatoyent sur ses tempes; l'autre arrête à la hâte par une ceinture de soie passée dans une gaîne son pantalon lamé d'or, et couvre sa tête d'un tarbousch rouge.

Celle-ci, par l'effet des réminiscences de strangulation, ôte, au contraire, sa ceinture, pour en faire une arme de mort, pour en serrer le coup du sultan.

Celle-là prend de longues épingles d'or : la forcenée ne médite rien moins que de lui crever les yeux.

Mais la plus courageuse, si l'on peut appeler courage cette surexcitation fiévreuse, formée d'un long mécontentement, d'une opposition fanatique et enfin de l'appât des trésors, la plus forcenée, c'est la fille du Caucase, Gheuzliyèh, qui, plus virile que le kislar-aga, mène cet

essaim d'hyènes vers le kiosque des paperasses, retraite ordinaire de Sélim.

Mais déja Atiyèh a couru avertir son père. Atiyèh s'oppose à cette invasion; c'est en vain. Ses protestations, ses menaces, se perdent parmi les cris perçants, aigres, argentins, de cette horde de forcenées.

Sélim s'adresse au chef des eunuques, demandant ce que veut le harem.

L'eunuque, par habitude, s'incline pour porter la main au bas de la pelisse et la baiser.

Mais la fière Circassienne a levé le candjar; elle court sur l'ex-sultan. Sélim n'a que le temps d'écarter le coup; il prend ses pistolets à sa ceinture.

Toutes les odalisques s'écartent avec des cris d'effroi, s'abritent des coussins de soie du kiosque.

L'impétueuse Gheuzliyèh fait de l'héroïsme; elle cède à ce fiévreux entraînement qui est courage sur le champ de bataille; mais Sélim lui décharge son pistolet dans le milieu du front.

Si placide de son naturel, lui, Sélim, est le plus épouvanté de ce qu'il vient de faire. Quoique esprit fort, cependant le préjugé qui défend de verser le sang d'une femme, défense consignée dans le Koran par le prophète, le confond, l'atterre, le consterne.

C'est dans ce moment de stupeur pour l'ex-sultan, de frayeur pour les révoltées, c'est dans ce moment qu'arrive un renfort; c'est un eunuque envoyé par les janissaires, eux ne se permettant pas de violer la sainteté du harem. Ils attendent avec anxiété, dans la cour, la fin de cette tragédie.

C'est un eunuque de Mustapha, du sérail impérial, par conséquent en dehors des fascinations d'une longue obéissance à Sélim. Il court au sultan découronné et toujours perclus de ses facultés morales.

A peine a-t-il mis la main sur lui, que toutes les insurgées se lèvent à la fois, plus furieuses, plus forcenées que jamais, à présent qu'elles voient leur seigneur au pouvoir d'une force qui le maîtrise. Si la comparaison d'un essaim d'abeilles avait assez d'énergie dans ce moment décisif, nous l'emploierions; mais elles sont pires que les guêpes : l'une lui enfonce ses stylets d'or dans les yeux; l'autre lui arrache la barbe; celle-ci lui défonce le front avec le pommeau du pistolet qu'elle lui a arraché; celle-là saisit le poignard de la Circassienne,

étendue dans une mare de sang. Pas n'est besoin de dire tous les supplices inventés par ces furieuses, on les devine bien.

Enfin Zoulma lui entoure le cou d'une ceinture de soie, et tout échevelée, l'œil en feu, les nerfs crispés, les sourcils contractés, elle met fin aux jours de l'infortuné sultan.

Moustapha vit avec plaisir, avec un plaisir stupide, mais féroce, apporter le cadavre de Sélim.

On le pose sur un estrade au-dessous de la voûte de la porte du sérail, on le pare des attributs de son rang et de sa qualité, et l'on ouvre les deux battants.

A l'aspect de son maître, de son maître chéri, le chef des assiégeants, Baïractar se prend à verser des larmes. Il couvre de baisers les pieds et les mains du cadavre. Il pleure.

Ce n'est que dans l'orient et sous la toute-puissance des préjugés que l'on peut concevoir ce guerrier, ce forban venu pour renverser un gouvernement, et qui, à l'aspect du cadavre d'un chef longtemps rêvé, le constant objet de quinze ans de préoccupations pour lui, se trouve démoralisé, anéanti, sans fougue, sans vigueur, au milieu de la victoire. Le sultan de son choix une fois mort, il n'y a plus qu'une désolante impossibilité de tout.

Moustapha avait bien compté là-dessus et c'était pour cela qu'il avait fait ouvrir le sérail, semblant dire : Osez quelque chose contre moi, moi maintenant la dernière goutte du sang dynastique; car il croyait Mahmout étranglé.

Mais le capitan pacha, l'énergique Séïd Ali ne cède pas, lui, à cette foule d'idées désespérantes.

Avec les plus dévoués qui l'entourent, il veut saisir le sultan Moustapha au moment où il jouit du triomphe des préjugés. Bostandjis, janissaires, tous cèdent à l'irruption du dehors; Moustapha lui même fuit, et se réfugie dans l'asile sacré du harem.

Avec de tout autres gens que les novateurs, l'asile eût protégé le fugitif, tant est puissant le respect pour la femme; mais nos insurgés de Roustchoux se trouvaient être des esprits forts, des révolutionnaires comme ceux qui à Paris avaient dansé dans Notre-Dame, changée en temple de la Raison. Ils n'eurent pas égard complet pour le lieu saint, ils entrèrent dans le harem, ce qui ne s'était jamais vu, ils frappèrent de leurs babouches profanes le parquet de ce réduit révéré. Le sultan fut saisi, incarcéré.

On proclame Mahmout Padischa, khan, etc., etc.

Mahmout, à peine adolescent, n'avait pu se défendre de ces impressions produites par les fortes commotions populaires. Elevé dans l'esclavage du sérail, sans expérience, mais plein de volonté pour le bien de ses peuples, Mahmoud avait vu rouler le torrent des séditions, torrent qui menaçait de l'entraîner.

Que pouvait-il faire? retiré dans un kiosque, ignorant la destinée du malheureux Selim, otage pour ainsi dire placé dans les mains de son ennemi, d'un ennemi dont sa mort raffermissait les droits, Mahmout se voyait l'enjeu de ces terribles alternatives.

Mais le sérail est ouvert, ses partisans, du moins ceux de Sélim, sont maîtres du champ de bataille; il apparaît, il est acclamé padischa.

Sur le champ il nomme Baraïctar, grand visir. Il se confie aux nombreuses troupes du camp de Roustchouk; et c'est, escorté par ces ortas, qu'il monte à cheval, couvert du manteau impérial, le front resplendissant d'une aigrette étincelante de brillants.

L'on s'attendait à une juste vengeance contre Moustapha, l'ordonnateur du trépas de Selim, du sien même. Mahmout fit preuve de modération, il résista à toutes les supplications, à toute la dialectique de ses partisans: Moustapha vivant, il y aura toujours un espoir pour les janissaires, point de repos.

« Je ne verserai pas le sang de Moustapha, reprit Mahmout, tant que les mutins se tiendront tranquilles; mais s'ils remuent ce sera le signal de sa strangulation. Alors que le sang retombe sur leur tête.

« Quant aux chef des Ortas rebelles, leur têtes pareront les murs du sérail. »

En effet, dès le lendemain trente-trois têtes des plus remuants capitaines de janissaires, figuraient au charnier du sérail.

Le chef des eunuques, le kislar-aga ne pouvait être oublié dans cette distribution de faveurs négatives.

Il périt avec tous les honneurs dus à son rang:

Au-dessus des têtes des binbachis janissaires, s'élevait un plat d'argent, et sur ce plat la tête du kislar aga.

Et les meurtrières?

On ne répandit pas leur sang, le Koran, la Sunna, les myriades de commentateurs sont d'accord sur ce point-là: on ne verse pas le sang des femmes.

Mais du côté de Beligrade s'étend une forêt vierge, pierreuse, brous-

sailleuse ; dans les masures, dans les fentes des rochers, se cachent vipères, couleuvres et serpents.

On en prit autant qu'il y avait d'odalisques coupables. On vit un Turc arriver au sérail avec un énorme panier fermé dans lequel frétillaient, sifflaient les reptiles.

Et les gardes laissèrent entrer le paysan, se regardant entre eux d'un air sérieux et mélancolique.

Un Grec arriva ensuite avec une manne couverte. Des miaulements indiquaient la nature de son chargement. Les bostaudjy le laissèrent entrer, se regardant d'un air sinistre.

Une commande de vingt-deux sacs de peau avait été faite à Galata. Un raya chargé de vingt-deux sacs se présenta à la porte, et on le laissa entrer avec sa charge mystérieuse.

Tout demeura tranquille.

On était dans le mois de juin, les nuits brillaient belles, étoilées, la mer réverbérait les lumières de Scutari et les constellations célestes. Du côté de Kiz-Koulessé, au pied d'une tour, tour romantique par ses pariétaires échevelées et ses ligaments de lierre, il y a la porte de l'enceinte qui ouvre sur Marmara.

Cette porte s'ouvrit, vingt-deux sacs pleins de soupirs, de sanglots, de miaulements, de sifflements, furent jetés à la mer, un peu après que le Muezzin eut du haut du minaret, crié de sa voix d'orfraie : *Allah illa allah, Mohamed schoul allah.*

SCIPION M.

ÉTUDES SUR LA RÉVOLUTION.

LES DÉESSES.

En 1793, la vieille église métropolitaine de Paris n'était plus une cathédrale consacrée au culte de la religion catholique. C'était un *Temple de la Raison*. On avait donc fait disparaître tous les emblèmes *superstitieux*. On avait élevé, dans la nef, sur le haut d'une montagne, un temple d'une architecture simple et froide ; et, sur la façade, on avait écrit ces mots : *à la philosophie !* On avait placé les bustes des principaux philosophes, devant la porte du temple ; des guirlandes de feuilles de chêne décoraient la montagne ; et, sur un autel circulaire, on voyait briller *le flambeau de la vérité*. Il y avait célébration d'une fête *à la Raison*. Deux rangées de jeunes filles vêtues de blanc, descendaient de la montagne, et portaient en main le flambeau de la vérité. La Liberté sortait du temple. Alors, les assistants, hommes et femmes, pénétrés des plus purs sentiments républicains entonnaient des hymnes. Tous tendaient les bras vers la nouvelle divinité. Et la belle déesse jetait sur eux un regard de bienveillance et de protection ; puis, elle rentrait dans le Temple, aux acclamations universelles, et après avoir reçu, de tous les dévots, le serment d'éternelle fidélité.

« Ah ! dit le père Duchesne transporté, le beau jour ! ah ! la bonne fête que nous avons célébrée à la dernière décade ! quel spectacle de voir tous ces enfants de la liberté se précipiter dans la *ci-devant* cathédrale,

pour purifier le temple de la sottise, et le consacrer à la vérité, à la raison! Ces voûtes, où l'on n'avait jamais entendu que le croassement des corbeaux de l'église; où l'on n'avait jusqu'alors chanté que des psaumes et des litanies, ont retenti du bruit des chansons patriotiques; à la place de cet autel, où des prêtres menteurs persuadaient à des imbéciles que le Dieu du ciel descendait par leur ordre, en marmottant quelques mots de latin, et passait tout entier, comme une muscade, dans un petit morceau de croquet; à la place de cet autel, ou plutôt de ces tréteaux de charlatans, on avait construit le trône de la Liberté; on n'y plaça pas une statue morte, mais une image vivante de cette divinité, un chef-d'œuvre de la nature, comme l'a dit mon compère Chaumette. Une femme charmante, belle comme la déesse qu'elle représentait, était assise au haut d'une montagne, un bonnet rouge sur la tête, tenant une pique à la main; elle était entourée de toutes les jolies damnées de l'Opéra, qui, à leur tour, ont excommunié la calotte, en chantant mieux que des anges des hymnes patriotiques. »

La cérémonie se renouvela à la Convention. « La divinité, ajoute le père Duchesne, fut placée auprès du président, c'est-à-dire de son grand-prêtre; quand on est si près du bonheur, on ne peut s'empêcher de donner quelque signe de vie. Le brave Laloi, au nom de tout le peuple français, donna à la divinité la plus douce accolade, en signe du respect et de l'amour constant que les républicains auront toujours pour elle. »

La convention reconduisit la Raison dans son sanctuaire.

Cette déesse était Mademoiselle Maillard, actrice de l'Opéra, renommée « pour sa tête admirable », et pour « sa magnifique stature. » Elle était du nombre des fidèles qui fréquentaient, avant la révolution, le *Temple de l'Amour*, consacré par le prince de Soubise, à Pantin. D'autres prétendent que le rôle était rempli par Sophie Momoro, petite-fille du graveur Fournier, et femme *municipaliter* [1] du député Momoro, imprimeur-libraire. Quoi qu'il en soit, la fraîche, svelte et éclatante Sophie, fut certainement choisie par le club des Jacobins et des Corde-

[1] *Municipaliter*, c'est-à-dire civilement. Expression consacrée.

liers, pour représenter la déesse de la Raison, dans l'église Saint-André-des-Arcs.

Telle que la célébrèrent les Jacobins, la cérémonie l'emporta sur celle qui avait eu lieu à Notre-Dame, dans le temple même de la Raison. Sophie Momoro était plus intéressante que la Maillard. Si l'une avait des formes athlétiques, l'autre était plus gracieuse, plus raphaélique aux yeux des parfaits dévots à la liberté. Aussi, l'effet produit par Sophie fut immense. Songez donc ! un costume léger, transparent, diaphane, laissait surprendre tous les secrets de sa beauté. Elle ressemblait aux houris de l'Orient, et, portée sur un riche palanquin, elle recevait les hommages de deux ou trois cents jeunes filles vêtues de blanc, belles à l'œil agaçant, à la gorge découverte, au maintien hasardé, et couronnées de feuilles de chêne. Elle trônait majestueusement. Elle daignait *abaisser ses regards* sur la multitude recueillie, et voyait défiler devant elle de délicieuses prêtresses, transfuges de l'Olympe-Opéra, qui venaient peupler l'Olympe-Club. Elle présidait à une réconciliation entre les prêtres catholiques et les ministres protestants, qui se donnaient l'accolade fraternelle [1]. Elle se pâmait aux fumées de l'encens. Elle prenait pour elle, — sérieusement peut-être, — les cantiques républicains chantés en cœur, et accompagnés par l'orchestre de l'Académie de musique.

A tant de siècles d'imposture
Succède un jour de vérité ;
De l'erreur la cohorte impure
Rampe aux pieds de la liberté. (*Bis.*)
Sur les ruines du despotisme
Nos mains ont placé ses autels ;
Français, dressons-en d'immortels
Sur les débris du fanatisme.
Offrons à la raison notre hommage et nos vœux,
Un peuple qui l'invoque est digne d'être heureux.

[1] Ils étaient représentés par Coupé de l'Oise et par Julien de Toulouse, l'un évêque catholique, l'autre ministre protestant. Ces deux prêtres, selon Prudhomme, auteur des *Révolutions de Paris*, « s'embrassèrent à la tribune en riant comme deux augures, et convinrent l'un et l'autre, avec toute la franchise de la bonne foi, que le culte de chacun d'eux ne s'était soutenu que par le charlatanisme presbytéral. » Avec de semblables idées, qu'allait devenir, non pas seulement le catholicisme, mais le christianisme lui-même?

Au gré du trône et de l'Église,
Trop longtemps nos faibles aïeux
Ont courbé leur tête soumise
Sous le poids d'un joug odieux. (*Bis.*)
Français, sous ta main triomphante
Déjà le trône est abattu ;
Aujourd'hui devant la vertu
L'erreur chassée est impuissante.
Offrons à la raison, etc.

Bientôt dans l'Europe éclairée
Par le flambeau de la raison,
Martyrs d'une cause sacrée,
Nous verrons bénir notre nom. (*Bis.*
Chaque moment à votre gloire
Ajoute des succès nouveaux;
Le monde, heureux par vos travaux,
En conservera la mémoire.
Offrons à la raison , etc.

Du haut de sa majesté, elle inspirait aux assistants l'amour de la patrie. Tous s'inclinaient devant elle, c'est-à-dire, « devant la vertu. » Puis, la Déesse se « faisait femme , » et descendait au milieu des mortels pour participer à leurs libations. Une fête profane succédait à la fête religieuse, et se prolongeait bien avant dans la nuit. La communion avait lieu sous forme d'un repas splendide et civique, pendant lequel la Déesse était, sans aucun doute, l'objet d'adorations infinies.

La troisième Déesse en réputation était la demoiselle Aubry, danseuse-figurante à l'Opéra, divinité d'un ordre inférieur, mais qui, par cette raison, cumulait les emplois. Elle était *Déesse* à l'église ; elle était *Gloire* au théâtre.

Toutes ces belles femmes, — cariatides adorables qui soutenaient une partie du monument élevé par les montagnards, — s'oubliaient elles-mêmes au sein des fêtes publiques. Favorites du peuple, elles continuaient dans la révolution les mœurs de la régence. Leur luxe, au lieu d'être maudit par les masses, était entretenu par elles. Ces Déesses à demi-payennes avaient pour devise le mot : Volupté. On pouvait les considérer comme les agents les plus efficaces du matérialisme. Les ordonnateurs de cérémonies républicaines avaient bien leur dessein en

allant recruter leurs déesses parmi les filles d'Opéra. N'y avait-il pas alors corrélation parfaite entre le culte de la liberté et les idées qu'on se faisait sur elle ? Au moment où le tribunal révolutionnaire envoyait ses victimes par centaine à l'échafaud, n'était-il pas conséquent de diviniser un peu la licence ? Et si, comme on l'a dit, Théroigne de Méricourt fut la Billaud-Varennes des femmes, la Maillard, Sophie Momoro et la Aubry, en furent les Chaumette, les Anacharsis Clootz, les Laréveillère-Lépaux.

Ces héroïnes comptaient les jours par les fêtes. On s'empressait autour d'elles, dans les quelques salons ouverts encore à Paris. La Maillard avait ses adorateurs particuliers et nombreux. Sophie Momoro faisait les honneurs de bien des réunions patriotiques. Mademoiselle Aubry pouvait juger par elle-même si les Français étaient, en général, « amants de la gloire. »

Mais hélas ! elles étaient déesses ! à l'immortalité près ! Il s'agissait d'un brillant songe, voilà tout. Robespierre, le premier, fit main-basse sur les essais de religions matérialisées. La Fête à l'Être suprême fit pâlir le Culte de la Raison. Les Déesses de la Raison avaient vécu d'une vie princière, mais fort courte. Juste le moment d'avoir connu les grandeurs pour les regretter. Juste le moment d'avoir marqué assez dans la révolution pour devenir martyres.

Destinée logique ! — L'ombre après le soleil ! Comment donc les déesses ont-elles achevé leur carrière ?

Mademoiselle Maillard retourna aux coulisses, chanta longtemps encore sur la scène de l'Opéra. On vint l'entendre, autant pour connaître l'ancienne divinité, que la présente virtuose. Elle redevint Colette, du *Devin du Village*. Elle régna sur un parterre épris de son talent, après avoir servi d'idole aux masses enthousiastes. Elle recommença ses orgies, et courut de nouveau les aventures galantes. Après avoir été la *divine* des derniers roués du règne de Louis XVI, elle fut l'*adoable* des *Incroyables* du Directoire. Bref, elle mourut, — la déesse, — à peu près ignorée, sans qu'on se préoccupât beaucoup de sa disparition.

Sophie Momoro partagea en partie le sort de son époux, considéré plus tard comme appartenant à la faction des *Indulgents*. Lors de l'arrestation

d'Hébert (le père Duchêne), dont nous avons cité quelques phrases plus haut, l'imprimeur Momoro eut l'imprudence de manifester son mécontentement. Il fit couvrir d'un voile funèbre la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, appendue aux murs de la salle des Cordeliers. Pour ce fait il fut condamné à mort avec ses prétendus complices, et guillotiné le 24 mars 1794. Sophie fut enveloppée dans la disgrâce de son mari. On l'accusa de conspiration; on l'écroua à la prison de Port-Libre.

Quel dut être l'étonnement de ses co-prisonniers en la voyant au milieu d'eux! «Nous ignorions, dit un écrivain[1], qu'elle avait figuré la déesse de la Raison ; cette circonstance, quand on la sut, lui attira force railleries, qu'elle feignit d'accepter de bonne grâce. » « Ah! disaient quelques railleurs, voilà une déesse qui ne ressemble guère aux divinités orientales, elle veut quatre murs pour temple. » On ajoutait : « Mais cette déesse est très-terrestre ; elle n'a que des traits passables, des dents affreuses, une tournure gauche. » C'est que le chagrin et l'inquiétude avaient creusé ses joues. La pauvre femme tremblait en voyant ceux qui, une année auparavant, s'étaient prosternés devant elle, ou bien l'avaient maudite pour avoir profané l'autel de Jésus-Christ!

Et quand les *Solides*, — c'était ainsi qu'on appelait les jurés dévoués à Robespierre, — eurent déclaré la culpabilité d'Antoine François Momoro, Sophie se prit à pleurer, et se livra à un violent désespoir. Sujet de plaisanteries pour un des prisonniers qui consigna ce fait dans son journal : « La déesse de la Raison n'a pas été du tout raisonnable pendant la journée. » Jeu de mots, comme ils ont été si fréquents pendant cette époque unique, où les victimes se critiquaient et se plaisantaient entre-elles, au pied de l'échafaud!

Après tout, Sophie Momoro n'avait aucun crime à expier. Elle n'avait joué un rôle qu'à cause de sa beauté, et les robespierristes les plus scrupuleux ne pouvaient lui reprocher aucune intrigue. Le 8 prairial an II (mai 1794), on vint lui apprendre qu'elle était libre, que les accusations portées contre elle avaient été regardées comme non avenues par le tribunal révolutionnaire. Elle éprouva plus de saisissement que

[1] Coittant, qui faisait un journal des événements de chaque jour. Cité par M. Lairtullier dans son *Histoire des femmes célèbres de* 1795.

de joie à cette nouvelle. « Elle était si étonnée de son bonheur, qu'elle eut peine à y croire ; la bonne femme se mit à pleurer en sortant de prison. » Son mari était mort, elle allait se trouver plus isolée que jamais au milieu d'un monde où manquait Momoro. Cette circonstance prouve beaucoup en faveur des sentiments de Sophie, qui passa le reste de sa vie dans la plus complète obscurité.

Rien de si triste que la fin de cette déesse, si ce n'est la fin de mademoiselle Aubry, la danseuse figurante de l'Opéra. Pourtant, — qu'on nous pardonne ce ton peu compatissant, — la dernière disparut tout à coup, au milieu de sa grandeur. De la déesse à l'obscure vieille fille, il n'y eut point de transition. Elle ne fut pas forcée de se contenter exclusivement de sa carrière dramatique, comme mademoiselle Maillard, et ne languit pas tout un long mois au fond d'une prison, en butte aux railleries, en proie aux tourments, comme Sophie Momoro. Non. Ce fut un coup de foudre qui l'anéantit.

Un soir, au théâtre, un soir qu'elle représentait la *Gloire* en personne; qu'elle portait la tunique grecque; qu'elle avait des nuages lumineux sous les pieds, et des voûtes d'azur sur la tête ; qu'elle était brillante comme à son ordinaire; qu'elle était environnée de ses pontifes et de ses adorateurs ; qu'elle régnait dans un Olympe de toiles et de cartons; un soir, qu'après être apparue « aux mortels étonnés et surpris, » elle remontait dans sa céleste demeure, la déesse fit une chute et se cassa le bras. A quelque chose malheur est bon. Les patriotes ouvrirent en sa faveur une souscription très-fructueuse, et l'Opéra fit une pension à *sa Gloire* bien-aimée. Mademoiselle Aubry a fini ses jours dans une position de fortune assez heureuse, et dans un calme d'esprit que n'ont pu trouver ses deux infortunées collègues.

Les déesses de la Raison, on le voit par la biographie succincte de ces trois femmes, ne touchèrent à la révolution qu'indirectement. Aucun pouvoir ne leur était dévolu, sinon celui de la beauté, qui conserva toujours ses priviléges, même pendant les plus sanglantes journées de la Terreur. Les gouvernants d'alors voulaient, par le moyen de leurs charmes, frapper les regards et l'imagination de la foule. Sans doute elles étaient les femmes reconnues les plus belles; et, à part Sophie,

pour laquelle Momoro peut-être intrigua, pensant que la renommée de sa femme rejaillirait sur lui, toutes méritaient, au physique, les hommages qui leur ont été rendus. Il ne faut point les confondre avec les héroïnes proprement dites, à la tête desquelles se place Théroigne de Méricourt. Les premières agissaient pour la Raison, les secondes n'étaient que l'image de la Liberté. Les premières étaient nées le 14 juillet 1789, à la prise de la Bastille; les secondes n'avaient commencé à jouer leur rôle, que le jour où Gobel, évêque de Paris, avait fait abjuration du culte catholique, et avait dit entre autres choses :

« Aujourd'hui que la révolution marche à grands pas vers une fin heureuse, puisqu'elle ramène toutes les opinions à un seul centre politique; aujourd'hui qu'il ne doit plus y avoir d'autre culte public et national que celui de la liberté et de la sainte égalité, parceque le souverain le veut ainsi; conséquent à mes principes, je me soumets à sa volonté, et je viens vous déclarer hautement que, dès aujourd'hui, je renonce à exercer mes fonctions de ministre du culte catholique. »

Les prêtres catholiques, une fois forcés de renoncer à l'exercice de leur ministère, c'est alors que Chaumette avait canonisé les prêtresses de la Raison. Quant aux déesses de la Liberté, elles se confondent avec ces dernières. C'étaient les mêmes mœurs, le même enivrement, le même triomphe trompeur. Toutefois, on ne cite guères de femmes auxquelles ce sublime ministère ait été officiellement dévolu. On déifiait le matin la déesse du soir, et souvent même la chose se faisait soudainement. Un jour, le fameux Palloy arriva à Sceaux tout essoufflé. Il lui fallait une déesse de la Liberté, avec quelques petites prêtresses. Il les lui fallait bien vite. Il rencontra dans la rue plusieurs amies ensemble, leur offrit de venir à Paris, et les emmena, sans seulement prévenir leurs parents. Le lendemain, au retour, elles apprirent à leurs mères, sans doute peu satisfaites, quel emploi elles avaient rempli la veille.

A. C.

LE CLUBISTE.

Un homme, fort simplement vêtu, affectant un sans-gêne extraordinaire, ayant la cocarde tricolore au chapeau, tenant à la main un jour-

nal, vous apparaissait tout à coup, au détour d'une rue. Vous, étranger aux choses de la politique, vous vous demandiez quel pouvait être ce *monsieur* si affairé, si grave. Était-ce un *défenseur officieux* (un avocat), ou bien un savant médecin? Point. C'était un *clubiste*, un homme qui avait fait partie autrefois des conciliabules du Palais-Royal.

Il possédait dans telle ou telle petite rue du quartier des Arcis, une boutique de charcuterie bien achalandée, ou bien encore un commerce de vins. Il savait lire, car son père comptait déjà au nombre des hommes de progrès. Il avait lu, dès sa jeunesse, quelques ouvrages philosophiques de l'école du dix-huitième siècle, et avait « orné son esprit » d'une foule de belles maximes et sentences à l'usage des hommes raisonnables, et sortis des langes du cagotisme. Il maudissait le jour où son père avait eu la faiblesse de le présenter aux fonts baptismaux; il riait en parlant de l'époque où sa mère avait voulu lui faire faire sa première communion; et il regrettait amèrement de s'être marié à l'église, avant la constitution civile du clergé.

Ses notions, en politique, n'allaient guère plus loin que les sorties de son journal et les séances de son club. A choisir, il donnait encore la préférence à ce dernier sur l'autre. Son club était le monde pour lui. Il y passait des heures et des journées entières, il y mangeait, il eût voulu, peut-être, y coucher. Absorbé par toutes ces petites questions politiques qui servent de pâture quotidienne aux petits esprits, il parlait des affaires du temps avec ses fournisseurs, avec ses employés, avec ses pratiques. Souvent, dans une boutique, on entendait une conversation semblable à celle-ci :

« Bon jour, père Godard, quatre sous de salé, s'il te plaît? — A-t-il bien parlé le citoyen Camille! — Et du frais ! — J'ai été content des citoyennes à l'affaire des dons patriotiques. — Ton salé d'hier ne valait pas une cuisse d'aristocrate. — Le cagot de Maury est un cuistre... »

Conversation entremêlée de salé et de politique. A quoi répondait par exemple, le charcutier clubiste :

« Camille se battra-t-il ou ne se battra-t-il pas avec le comédien Naudet, qui l'a insulté? — Citoyen, ce salé-là sort de la casserole. —

C'est la citoyenne Vestier qui a mis en train les dons patriotiques. — J'ai d'excellent porc frais depuis deux jours. — A propos de porc frais, Maury a fait son rapport sur la procédure prévôtale de Marseille.

— Je n'ai pas besoin de porc frais, père Godard. — A ce soir; à la séance; elle sera chaude. Je parlerai.

— Et moi aussi. — Tu as tort de ne pas prendre mon porc frais. Adieu!

Le soir, en effet, nos deux compères se retrouvaient assis sur les bancs du *club des jacobins,* la plus ardente assemblée qui fut pendant la révolution. Ce club se tenait, comme on sait, dans la salle de la bibliothèque du couvent des jacobins de la rue Saint-Honoré. Je ne redirai pas pour quelles causes ce serpent populaire changea si souvent de peau; pourquoi il s'intitula d'abord *club breton,* lorsqu'il tint ses séances à Versailles en 1789; pourquoi, après les affaires des 5 et 6 octobre, lorsqu'il fut transféré à Paris, il s'appela *société de la Révolution,* et, en 1790, *société des amis de la constitution;* et, enfin, pourquoi, en 1793, il prit le nom fameux de *club des jacobins.* Chaque nom nouveau tient à une transformation, et l'assemblée devint chaque jour plus révolutionnaire, jusqu'au 24 juillet 1794, époque où le député Legendre la ferma.

Il vaut mieux écrire sa biographie, en citant ses faits et gestes les plus curieux et les plus caractéristiques. C'est le club des jacobins qui, en juillet 1791, rédigea la célèbre pétition du Champ-de Mars, laquelle donna lieu à user de la loi martiale. C'est lui dont les membres, en janvier 1792, époque où la France était pleine de soulèvements, à cause de la cherté des subsistances, avaient décidé qu'ils s'abstiendraient de sucre, tant que le prix en serait aussi élevé. C'est lui qui avait, en avril de la même année, donné un banquet aux suisses de Château-Vieux; lui qui avait, en 1792, fait la mention de massacrer les membres de la convention, et du pouvoir exécutif. C'était lui qui, d'année en année procédait à sa propre *épuration,* et approuvait de toutes ses forces la continuation du régime de la terreur.

Vous le voyez, le club des jacobins est un club modèle.

Les deux compères entraient dans la salle vaste et nue où se tenaient les séances. Un grand nombre de bancs de bois fort simples étaient disposés symétriquement, mais non en amphithéâtre. On comptait plus de treize cents membres, et les admissions de nouveaux adeptes dut cesser un jour, le local n'y suffisant pas. Trois cents sociétés au moins, dans les départements, s'affilièrent au club de Paris. C'étaient les *filles* de la *société-mère*, filles soumises, qui lui obéissaient, qui marchaient sur ses traces, qui correspondaient avec elle. Aussi, les jacobins se ralliaient en un instant, de toutes les parties éloignées de la France. A jour dit, à heure dite, ils se trouvaient réunis, pique en main, pour demander et obtenir telle loi, telle innovation ou telle réforme.

Nos clubistes, fiers d'être *citoyens actifs*, d'avoir pour patrons les hommes les plus énergiques qui parurent pendant les diverses phases de la Révolution, parlaient haut et fort, sitôt qu'on attaquait leur susceptibilité républicaine. « Hors le jacobinisme, point de patriotisme! » Telle était leur devise. Pour eux, le Cordelier même était *suspect*. Ils se croyaient les apôtres suprêmes de la liberté. Conviction, enthousiasme, abnégation, ne leur manquaient pas; mais l'intolérance dominait leur caractère, et c'est ce qui les rendait effroyables aux yeux de bien des gens. Quelques-uns pourtant, doux et affectueux en famille, ou bien timides et concentrés, se métamorphosaient en franchissant le seuil du club.

Le charcutier et sa pratique pouvaient, à cet égard, servir d'exemples. A peine entrés dans la salle des séances, l'œil exercé eût cru voir s'opérer une révolution complète dans leur individu. Comme si l'air qu'ils respiraient alors fût d'autre nature que celui de leur maison, — leurs poumons se dilataient avec plus de facilité. Sur leur figure s'épanouissait un gros sourire, dont leurs gestes vifs et saccadés achevaient de déterminer la cause : Ils étaient plus heureux là que partout ailleurs.

Achevons de tracer leur portrait physique.

L'un, gros et court,—était un de ces hommes sanguins qui crachent en parlant, ouvrent de grands yeux gonflés, suent pour le moindre

exercice corporel, et qui, comme on dit vulgairement, « crêvent de santé. » L'autre, maigre à l'excès, paraissait avoir un tempérament bilieux. On lisait sur sa figure la persévérance, l'opiniâtreté. Sa chevelure épaisse cachait ses tempes creusées. Son regard lançait du feu. Sa voix, brève et aigre-douce, s'entendait de fort loin.

Tous deux étaient revêtus d'une *carmagnole* ou veste bleue; tous deux avaient un pantalon de molleton grisâtre. Ils affectaient de porter le costume patriotique, le bonnet de liberté, la décoration des jacobins et des souliers à cordons de cuir. Parfois, tout marchands qu'ils étaient, ils poussaient la simplicité lacédémonienne, jusqu'à emprisonner leurs pieds dans de gros sabots à bas-reliefs.

A peine assis sur son banc, le clubiste était tout oreilles aux paroles des orateurs qui se succédaient à la tribune. Chaque phrase qui lui déplaisait, motivait de sa part un hochement de tête; chaque mot qui lui paraissait emprunté au dictionnaire aristocratique, lui faisait pousser un *hum!* tout à fait expressif; chaque proposition qui lui agréait lui donnait des tressaillements fort bruyants, dont jamais son voisin n'eût voulu ni osé se plaindre.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, le chaland du charcutier *parla*. Celui qui l'avait précédé à la tribune, pouvait passer pour un homme éloquent, plein de sens, de puissance et de logique; mais hélas! l'égalité ne peut exister pour les talents, et le pauvre mangeur de salé ne possédait aucune des qualités qui distinguent l'orateur.

Les premières phrases de son discours, — ressemblant à des milliers de discours prononcés par des clubistes, montrent combien nos assertions sont fondées. Il s'écria :

« Citoyens,

« La question *en train* devant vous, c'est de savoir si le *veto* absolu donne à Louis des pouvoirs trop *conséquents*. Je crois que oui, et je vous *réitère*, citoyens, les raisons qui vous ont été *dites* avant moi par le citoyen N...., etc., etc. »

Au reste, si le style de l'orateur était faible, il n'oubliait pas que Démosthènes avait accordé à l'Action la première place des trois parties de l'éloquence. Sa tête, ses bras, ses pieds, *actionnaient* en même

temps. Ses yeux sortaient de leur orbite, et sa langue parfois lui refusait le service. Il avait l'air tant soit peu comique, mais personne ne riait. Les assistants se préoccupaient du fond, non de la forme. Et bien sûr, ils avaient raison, car souvent de pareils discours jetaient une grande lumière sur certaine question de politique courante. Heureux, d'ailleurs, quand l'orateur pouvait aller jusqu'au bout, et ne répétait pas vingt fois la même phrase, après l'avoir déchiquetée et réduite à l'état de lambeaux ! Heureux, quand il n'entrait pas dans des définitions par trop triviales, ou dans des personnalités blessantes, par trop directes !

Le clubiste parla peu et bien. Toute la société partageait ses opinions, et les hommes qui, par la suite, ont le plus brillé dans la convention nationale, demeurèrent d'accord que le bon sens ne lui avait jamais fait faute.

Et c'est ici que je dois, en biographe impartial, examiner le clubiste sous un autre point de vue. Tous ne ressemblaient pas à ces deux hommes que j'ai mis en scène. Le club était une agglomération d'individus de tout rang et de toute capacité. Les savants les plus renommés y coudoyaient les ignorants les plus indécrottables. Les sentiments les plus nobles et les plus héroïques s'y trouvaient aux prises avec les passions les plus basses. Certaines séances du club l'emportaient sur celles des assemblées parlementaires. Voilà ce qui faisait la force de ces sociétés politiques, qui ont joué un rôle si important pendant la révolution.

C'est que les hommes les plus fameux fréquentaient le club. Robespierre, Marat, Mirabeau, Camille Desmoulins, Brissot, tous ceux qui ont eu une grande influence sur les événements de l'époque, siégèrent sur les bancs d'un club.

A Paris, les clubs étaient les plus nombreux ; dans les provinces, ils étaient plus comiques. Ces discussions politiques de clocher, ces enthousiasmes excités par des mesures locales, ces fêtes patriotiques où les clubistes occupaient le premier rang, prenaient la moitié de l'existence des hommes politiques de province.

En outre, le clubiste jacobin personnifie les opinions exaltées. Sa

contre-partie est le clubiste-feuillant, qui personnifie les opinions modérées.

Le *feuillant* avait commencé sa vie politique au Palais-Royal, en 1790. Dès que les premiers mots de république furent prononcés, le feuillant parut. Il fut essentiellement *constitutionnel. La constitution! toute la constitution! rien que la constitution!* telle fut sa devise. Il craignait les conséquences des événements révolutionnaires. Il formait le parti modéré, après avoir suivi quelque temps les principes du club jacobin, lorsqu'il s'intitulait : des Amis de la Constitution. Le feuillant espérait faire s'accorder entre eux les hommes de la veille et les hommes du lendemain. Il tenait par plus d'une affection à l'ancien ordre de choses. C'était un politique, doux, gracieux, plein de bonnes manières, aimant la tranquillité, assidu à son service de garde national, grand conciliateur, optimiste par excellence, ne parlant que « par compas et par mesure, » ennemi des déterminations extrêmes, déjeunant le matin au château des Tuileries, soupant le soir avec des hommes connus par leur haine de la royauté ; vertu négative, détestant le mal sans oser l'empêcher, admirant le bien sans avoir l'énergie de le faire. Presque tous les historiens de la révolution l'ont appelé *jésuite politique.*

Au physique, comme au moral, le clubiste modéré participait de l'ancien temps et du nouveau. Il portait la poudre, l'habit à la française, la canne à bec à corbin, le chapeau à trois cornes. Mais ce costume, qui sentait sa monarchie, était tempéré par quelques signes révolutionnaires, par les boutons tricolores, par la cocarde, et par des boucles de souliers patriotiques.

Pour ce qui est de son attitude au club, il n'existait pas une grande différence entre le feuillant et le jacobin. En général, il ne possédait pas plus de qualités comme orateur, au contraire. Il s'impatientait lorsque ses opinions étaient froissées, et elles l'étaient souvent, à cause du vague que l'on rencontrait dans les expressions d'un feuillant. Dans la bouche du jacobin et de lui, les mêmes mots n'avaient point la même valeur. Aussi, l'un et l'autre expliquaient-ils les lois, la constitution, les discours, d'une façon toute différente. Leur rivalité allait jusqu'à la

haine : on vit des jacobins se battre individuellement avec des feuillants, pour fait d'opinions.

Modéré, exalté, là ne s'arrête pas toute distinction de clubistes. Il faut aussi parler des femmes, qui, elles aussi, fondèrent leurs sociétés politiques. Madame Necker avait ouvert un cercle où venaient poser les illustrations du jour. Elle avait un esprit d'homme, et c'est ce qui la fit généralement appeler l'*hermaphrodite*. Madame Helvétius recevait Cabanis et Francklin ; madame de Genlis recevait Brissot, Camille Desmoulins, et même Barrère. Jusqu'alors, ces réunions n'adoptaient point de parti bien tranché. Madame Roland renchérit sur cette mode des réunions politiques succédant aux petits soupers de Louis XV. Dans ses salons se comptèrent à chaque instant les membres de la Gironde. Théroigne de Méricourt ouvrit un petit club chez elle, rue de Tournon. A Lyon, enfin, se fonda un *club de femmes*, avec présidente, secrétaires, etc., organisé comme les sociétés d'hommes. Il se fit remarquer par ses motions « énergiques ; » ce qui se conçoit d'autant plus que des « femmes fortes » étaient évidemment seules capables de prendre une part aussi active dans les affaires politiques. Certes, ce n'étaient pas des anges de douceur ni des providences de ménage. Ces politiques femelles devaient souvent parler à leurs maris « au nom de la loi, de la liberté et de la logique républicaine. » Elles affectaient le ton grave, les manières viriles, la conversation profonde. Il paraît que le club des femmes, à Lyon, fut fécond en orateurs habiles, qui faisaient honte aux hommes à l'endroit des vrais sentiments patriotiques.

Augustin Challamel.

LE MONITEUR UNIVERSEL.

Lorsque, dans la journée du 6 octobre 1789, Louis XVI eut été traîné à Paris, cette ville devint le siége du gouvernement, et l'assemblée na-

tionale y rouvrit ses séances. Ce fut alors qu'un libraire, doué au plus haut degré du génie de l'invention et de l'amour des lettres, C. J. Panckoucke, éditeur de l'*Encyclopédie méthodique*, conçut le plan d'un journal qui, par sa dimension jusque-là inusitée, pourrait servir de cadre à l'exposition des faits ou des opinions, des discours et des écrits, dont les événements publics recevaient chaque jour l'impulsion. Ce journal prit à son origine le titre de *Gazette nationale* ou *le Moniteur universel.* Cette seconde partie du titre a été seule maintenue, à dater du 1er janvier 1811.

Le Moniteur, répertoire des documents les plus authentiques sur la politique nationale et extérieure, devait en outre ouvrir ses colonnes à la critique littéraire, à l'examen des travaux de la science et des productions des arts; c'était, en un mot, une sorte d'encyclopédie quotidienne, inaugurée à une époque de rénovation sociale, et complément de l'Encyclopédie théorique, dont la publication avait agi si puissamment sur les esprits, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. De même que l'Encyclopédie avait préparé la révolution, à son début, *le Moniteur* en devenait l'auxiliaire, comme un immense moyen de publicité mis à la disposition de cette révolution, qui marchait à pas de géant. Nous sommes autorisé à croire que telle fut la pensée du fondateur. Ceux qu'il adjoignit d'abord à la collaboration de son œuvre furent: La Harpe, Garat, les deux Lacretelle, Andrieux, Guinguené, Rabaut-Saint-Étienne, Regnier, Lenoir-Laroche, Germain Garnier, Peuchet, d'Eymar, publicistes, jurisconsultes ou littérateurs, qui, presque tous, s'élevèrent bientôt aux premiers rangs dans la hiérarchie des fonctions publiques. Le premier rédacteur en chef fut M. de Marcilly, homme versé dans l'étude de la politique et de la diplomatie.

Le premier numéro du *Moniteur* porte la date du 24 novembre 1789; et depuis ce jour jusqu'à l'époque actuelle, la publication n'en a pas été une seule fois interrompue.; mais plus tard, un travail rétrospectif vint combler la lacune de près de sept mois, qui existait entre l'ouverture des États-Généraux (5 mai 1789) et l'apparition de cette feuille [1]. Une partie spéciale et très-essentielle du *Moniteur* devait être

[1] « On réalisa ce projet en l'an IV (1796), en publiant une *Introduction au Moniteur*, imprimée dans le même format. Cet ouvrage important (dû à la plume de Thuau-Grandville) commence par un abrégé historique des premières formes du gouvernement de la France, de ses anciennes assemblées politiques, de ses Etats-Généraux, des assemblées des Notables de 1787 et 1788; il est accompagné d'une notice des écrits les plus influents qui ont précédé la révolution, et il se termine par un recueil de *Pièces justificatives* contenant les procès-verbaux des séances des électeurs de Paris et autres actes relatifs aux événements des 13 et 14 juillet, 5 et 6 octobre 1789. — Les trente-huit premiers numéros du *Moniteur*, qui avaient paru depuis le 24 novembre jusqu'à la fin de l'année, ne contenaient qu'une simple notice des États-Généraux et de l'Assemblée constituante, d'une très courte étendue, souvent très-imparfaite. On les a réimprimés dans l'*Introduction*, avec des changements de rédaction et sous la forme dramatique adoptée en 17.0 pour les séances, *en sorte qu'il*

le compte-rendu des travaux de l'assemblée nationale. Le 12 septembre 1789, Maret avait commencé la publication d'un bulletin des séances de cette assemblée. A cette époque, aucune partie de la salle n'était encore affectée au service des journalistes : confondus dans les tribunes publiques, avec la masse des auditeurs, qui envahissaient ces tribunes avec violence, les hommes de la presse étaient souvent réduits à passer la nuit aux portes de la salle pour conquérir une place incommode dans l'intérieur ; et c'était à travers tous les inconvénients d'un voisinage aussi mobile que bruyant, qu'ils devaient, à force d'attention et de mémoire, s'acquitter d'une tâche dont la nation tout entière attendait les résultats avec une juste impatience. Non moins éprouvé sous ce rapport que les émules de son labeur, Maret n'en vit pas moins l'empressement général accueillir la publication du *Bulletin*, et, ajoutant un nouveau moyen de succès à tous ceux que déjà il avait su réunir, C. J. Pankoucke, à dater du 2 février 1790, associa Maret à la rédaction du *Moniteur*, pour le compte-rendu des débats législatifs. Jusque-là on s'en était tenu à la narration, genre froid et dépourvu d'effet : on y substitua le dialogue, forme essentiellement dramatique et qui anime le lecteur des mouvements passionnés qui agitent l'orateur à la tribune. Ce changement fut un moyen énergique de propagation pour les principes de la révolution; et le *Moniteur* en acquit un intérêt et une importance qui bientôt élevèrent cette entreprise au plus haut degré de prospérité.

Rédigée dans un système tout à fait conforme à l'esprit du nouvel ordre de choses, cette feuille, cependant, se distinguait de toutes celles que la révolution vit simultanément éclore, par la mesure et la convenance de ton, dans la discussion des intérêts publics comme dans l'exercice de la critique littéraire : aussi devint-elle le berceau de la réputation et de la fortune d'une foule d'hommes, qui ont tour à tour occupé la scène politique. Son format, qui du reste n'a jamais changé, mais dont jusqu'alors la grandeur n'avait pas eu d'exemple, servait de texte aux brocards des feuilles rivales, et surtout des journaux de l'aristocratie. Dès le 22 décembre 1790, *le Journal de la cour et de la ville*, connu sous le nom de *Petit Gauthier*, avait fait dire au *Moniteur* dans une pièce de vers facétieux :

. .Je sers à plus d'un emploi :
De m'avoir on n'est jamais dupe ;

faut regarder comme inutiles les numéros de la première édition. — L'*Introduction* contient donc, indépendamment des objets qu'on vient d'énumérer, toute l'année 1789, à partir du premier numéro portant la date du 5 mai, première séance de l'Assemblée constituante, jusqu'au numéro 131, daté du 31 décembre. Les exemplaires de cet ouvrage (formant actuellement le tome I du *Moniteur*) sont devenus très-rares. Le prix de l'exemplaire est de 250 francs.» (*Notice historique et bibliographique sur la Collection et les Tables du Moniteur depuis son origine jusqu'à ce jour*, par M. Bidault, ancien directeur du *Moniteur*; Paris, 1838, brochure in-8°.)

Cette feuille n'est point le vain jouet du vent;
Avec trois *Moniteurs* on fait un paravent.

Du mois d'avril 1791 au 10 août 1792, *le Logographe*, journal créé par De Lessart, ministre des affaires étrangères, fit concurrence au *Moniteur*, dont il avait emprunté le format : cette concurrence tomba avec le gouvernement royal. Nous ne devons pas nier que, sous le régime révolutionnaire, l'esprit de modération qui présidait habituellement à la rédaction du *Moniteur* n'eût à souffrir des exigences acerbes de l'époque; cependant cette rédaction, dont la tendance naturelle était vers les opinions de la Gironde, ne fut jamais souillée par l'expression des fureurs anarchiques, ni par le cynisme du langage de la démagogie. D'ailleurs, sous la Convention, le compte-rendu des séances prit un très-grand accroissement. Ce n'était point encore le texte des discours, mais c'était leur substance très-développée; les discours écrits, nombreux alors, étaient textuellement reproduits. Il est à propos de dire que les rédacteurs ne s'attachaient qu'aux discussions politiques, aux débats de partis, enfin à l'élément dramatique des séances... Et quels drames que ceux dont la Convention fut deux ans le théâtre !.. Quant aux questions de simple utilité, aux lois de finances, de commerce, d'organisation judiciaire ou administrative, on se bornait à mentionner le rapport et à donner la lettre du décret rendu.

Jusqu'à la fin de 1795, la rédaction, si difficile et surtout si périlleuse de ces débats, fut dirigée avec une rare habileté par Thuau-Grandville. Après le 9 thermidor, appelé à la gestion en chef du *Moniteur*, M. Jourdan s'y maintint avec le plus grand succès jusqu'à l'époque du Consulat, où ses talents lui valurent une position éminente dans l'administration publique. Après le 13 vendémiaire, deux des principaux rédacteurs, MM. Trouvé et Lenoir-Laroche, qui avaient prêté, avec un zèle énergique, l'appui de leur plume au gouvernement conventionnel attaqué par les sections de Paris, reçurent un prix éclatant de leur dévouement : M. Trouvé fut nommé secrétaire général du Directoire exécutif, à l'époque de la formation, ensuite ambassadeur auprès de la république cisalpine, puis préfet sous l'empire et sous la restauration, avec le titre de baron; Lenoir-Laroche fut un instant ministre de la police, sous le régime directorial, plus tard, membre du conseil des Anciens, puis sénateur, comte de l'empire, enfin pair de France. A la retraite de M. Jourdan, Maret, devenu ministre secrétaire d'état du gouvernement consulaire, appela à la rédaction en chef du *Moniteur* M. Sauvo, qui y était attaché depuis 1795. Sous cette sage et active direction, une nouvelle ère commença pour ce journal. A dater du 1er nivôse an VIII, placé sous la haute surveillance du ministre Maret, *le Moniteur* fut, chaque jour, divisé en deux parties. Intitulée *Actes du Gouvernement*, la première était officielle; le contenu émanait directement du cabinet consulaire, et ensuite impérial. Tous les soirs, les épreuves des articles

politiques, des nouvelles du dedans et du dehors, étaient soumises à la révision du ministre secrétaire d'État qui, lorsqu'il suivait l'empereur dans ses expéditions militaires, était remplacé, dans la tutelle de la presse, par le prince archi-chancelier Cambacérès. Ces attributions exclusives, cette main-mise gouvernementale, furent un titre pour *le Moniteur* à la confiance publique, et concoururent à accroître son succès. Du reste, nulle subvention et nulle indemnité : deux cents exemplaires au plus, étaient envoyés, aux frais du gouvernement, dans les ministères, aux préfets, aux commandants de division, etc.

Sous ce régime de gloire et de pouvoir absolu, la tribune étant muette comme la presse était enchaînée, *le Moniteur* n'eut jamais à offrir de traces des débats législatifs. Ce fut au moins une cause de gain pour la partie scientifique et littéraire, dont la direction fut entièrement laissée au zèle et à l'intelligence dévouée de M. Sauvo. Aux rédacteurs primitifs, presque tous successivement élevés aux sommités de l'administration, avaient succédé MM. de Boufflers, Tissot, Laya, P. David, Amar, Tourlet, Aubert de Vitry, Delécluse, La Chapelle, Miel, Ch. Durozoir, de Sénac, Émeric David, Fr. Chéron, auxquels s'adjoignirent plus tard MM. René Périn, Alex. Corby, Delsart, Lagache, Grosselin, Prévost, Chasseriau, Vieillard. Ces derniers sont encore aujourd'hui tous attachés à la rédaction du *Moniteur*, où M. Fab. Pillet continue à traiter, avec autant de goût que de savoir, la partie relative aux arts du dessin. M. Sauvo se chargea de la partie spéciale des théâtres, et, pendant trente ans au moins, il remplit cette tâche avec un esprit de critique aussi éclairé qu'impartial, et il laissa un modèle, trop rarement imité, d'urbanité dans les jugements et de parfaite convenance de style.

La restauration, qui fit tant de méprises à son propre préjudice, comprit cependant qu'il lui importait de conserver *le Moniteur* comme moyen gouvernemental de publicité. Elle en fit donc aussi son journal officiel, en accompagnant cette décision des témoignages de confiance les plus flatteurs. Il y a plus : en rétablissant la liberté de la presse et de la tribune, le régime constitutionnel de la charte de 1814 modifia et accrut d'une manière notable les attributions du *Moniteur*. L'intérêt et l'étendue chaque jour croissant des discussions législatives nécessitèrent l'emploi de nouveaux moyens. Un vaste et rapide système sténographique, dont les deux chambres assignèrent la dépense sur leur budget annuel, fut organisé, et l'on eut le tableau complet et textuel des séances. Aussi, pendant la durée des sessions, le nombre des suppléments s'élève-t-il fréquemment aujourd'hui jusqu'à trois et quatre. Le service de la sténographie du *Moniteur* a été d'une incalculable utilité.

En 1830, un des premiers actes du gouvernement provisoire fut de s'emparer de la direction du *Moniteur*. Le gouvernement monarchique de juillet le laisse, constitutionnellement, à la disposition de chaque ministère, selon ses attributions, et c'est par cette voie qu'aujourd'hui,

comme sous la restauration, parviennent au *Moniteur* les communications officielles, les notes et les documents à la publicité desquels le gouvernement attache un intérêt particulier.

A la mort de C. J. Panckoucke, en 1798, le *Moniteur* devint la propriété de M. et madame Agasse. Veuve en 1813, cette femme, d'un caractère et d'un esprit également distingués, a continué la gestion de cette grande entreprise commerciale et littéraire, jusqu'à sa mort, arrivée au mois de janvier 1840. M. Sauvo, qui pendant quarante ans avait eu une si grande part à ce succès, a pris sa retraite, le 1er avril 1840. Il a été dignement remplacé, comme rédacteur en chef, par M. Alphonse Grün, avocat à la cour royale de Paris, et comme directeur-gérant, par M. Ernest Panckoucke, petit-fils du fondateur et fils de l'éditeur qui soutient si honorablement l'illustration du nom paternel. La propriété du *Moniteur* appartient aujourd'hui aux héritiers de M. Panckoucke et de M. et de madame Agasse, qui se sont formés en société.

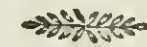
M. Grün enrichit *le Moniteur* de nombreux et savants articles, principalement sur les matières de jurisprudence, d'administration et de sciences économiques; M. Alex. Corby, adjoint à la rédaction générale, imprime aux siens le cachet d'une critique du meilleur ton. Les travaux de l'Académie des Sciences sont exposés avec talent, dans des comptes-rendus hebdomadaires, par M. Flandin; ceux de l'Académie des Sciences morales et politiques, par MM. Loiseau et Vergé. La critique scientifique, littéraire et artistique est dignement représentée, dans toutes ses branches, par MM. Beaussire, Bignan, Cicconi, Geruzez, de Golbéry, Jamet, Leroux de Lincy, X. Marmier, Matter, G. de Montigny, Pitre-Chevalier, H. Prévost, Réveillé Parise, Sauvage, Schnitzler, Théry, etc. Nous omettons des noms déjà cités. Ces noms présentent les garanties les plus honorables, et confirment les titres du *Moniteur* à l'estime dont cette feuille jouit.

La collection complète du *Moniteur*, annales universelles de la révolution, monument national de politique et de littérature, forme, à la fin de 1842, cinquante-trois tomes, ou cent cinq vol. gr. in-fol.; l'*Introduction* et les huit derniers mois, à partir du 5 mai, ayant été reliés ensemble. A ce nombre, il faut ajouter six vol. de *Tables* chronologiques et des matières, sur le plan et la disposition desquelles on doit consulter la *Notice historique et bibliographique* de M. Bidault, la *Bibliographie des journaux* (Paris, 1829), et le *Manuel du libraire*, par M. Brunet, tome III.

VIEILLARD.

CHANTS ET PENSÉES DE ERWANEC LE RHIMEUR[1].

POÉSIE BRETONNE.



I

« Dans chaque troupeau
Il est un taureau
Plus fort que tous, qui règne,
Satisfait qu'on le craigne ;
Celui-là paît
Où bon lui plaît.

Dans chaque paroisse
Il est un front haut
Qui les petits froisse
Et leur dit : Il faut !
Quelqu'un qui fait un signe
Le premier,
Et qui signe
L'ordre sur le papier.

Il est un chef, une loi pour tout être
Qui souffre et qui meurt ;
Mais le Rhimeur, lui, n'a ni loi ni maître...
Vive le Rhimeur ! »

Voilà ce que, dans leur chaîne,
Disent pâtre et moissonneur,
A le voir passer sans gêne,
Et libre comme un seigneur ;
Puis, la tête sous les aulnes,
S'endormir d'un bon sommeil,
Les deux pieds sur les fleurs jaunes
Qui dorment au grand soleil.

[1] *Rhimeur*, ancienne orthographe du mot *rimeur*.

Ah ! c'est que nul n'a pu connaître
Le Maître du Rhimeur ! — Voyez :
Le Rhimeur dort... voici le Maître
Qui frappe des mains et des pieds ;
L'œil en feu, la face méchante,
Il tousse, il fait son embarras,
Puis, se croisant les bras :
Rhimeur, chante !

Le Rhimeur veut se taire ; il n'est pas en humeur ;
Il a chanté la veille... et l'autre ; il se recouche.
Le Maître, plus farouche,
Lui met la voix de force et les mots dans la bouche :
Allons ! chante Rhimeur !

Le Rhimeur chante.., il a tout chanté ; le vertige
L'envahit ; il a peur, comme un chevreuil du cor ;
Peur de quoi ? peur de qui ?... peur du Maître, vous dis-je,
Du Maître toujours là, qui lui dit : Chante encor !

II

Le Rhimeur est semblable aux oiseaux, et, comme eux,
Chanté, chante sans qu'on l'écoute ;
Le Rhimeur est semblable au torrent écumeux,
Il marche devant lui sans regarder la route.
Il est sûr de trouver un lit,
Car tout est bon pour qu'il y dorme :
Les ronces dont le champ s'emplit,
Les durs cailloux, le roc informe.

Mais l'oiseau, Dieu le veut, ne chante que l'été.—
Le Rhimeur doit chanter encore,
Et toujours lorsqu'il a chanté.
Mais le torrent, captif quand la moisson se dore,
Ne marche que l'hiver. — Le Rhimeur, sans souliers,
Marche, marche toujours... il s'usera les pieds !

Puis, l'oiseau dans son lit sommeille ;
Et le Rhimeur, il dort... ou veille,
Couché dans le lit du hasard ;
Lorsqu'il arrive quelque part,
Il faut que quelqu'un se dérange
Pour faire place à l'hôte étrange
Qui n'a sa place en aucun lieu,
Et ne converse qu'avec Dieu !

ÉMILE DESCHAMPS.

CHRONIQUE POLITIQUE.

La session s'est ouverte sous les plus favorables auspices. Le discours du roi n'a pas seulement obtenu l'approbation de tous les amis du gouvernement, de la grande majorité de la chambre et du pays, il a mis l'opposition en défaut. Jamais on ne l'avait vue si embarrassée pour trouver prétexte à ses critiques. Si elle a blâmé ce discours, ce n'a été en quelque sorte que pour la forme. Hors d'état de nier la valeur des heureux résultats qu'il annonçait à la France, la paix publique partout affermie, le revenu public augmenté, les chrétiens de Syrie affranchis et protégés, notre domination en Afrique étendue et consolidée, l'opposition a pris le parti de passer tout cela sous silence; et ne pouvant attaquer le discours du roi pour ce qu'il signifiait, elle s'est tirée d'embarras en lui reprochant de ne rien signifier. C'est là un thème d'opposition qu'il est toujours facile de trouver, mais aussi avec lequel il est moins facile de produire de l'effet. Et l'opposition a dû s'en apercevoir au peu d'impression produit sur le public par la critique unanime de ses journaux. Il faudrait être plus habile et plus éloquent que ne l'est l'opposition, pour persuader au pays qu'il est malheureux et mal gouverné, lorsque les faits expriment si fortement le contraire. Le gouvernement peut se borner à dire : Voyez et jugez. Pour l'opposition, il s'agit de prouver que ce que tout le monde voit et apprécie n'existe pas; que la tranquillité, la richesse du pays ne sont que des apparences mensongères, et qu'en réalité l'état est appauvri et troublé. On peut sans danger lui laisser soutenir une pareille thèse, et faire, aussi longtemps qu'elle le voudra, cette guerre à l'évidence et au bon sens.

Les premières opérations intérieures de la chambre ont montré quelles y seront les proportions relatives des partis. La majorité conservatrice sera notablement plus forte que dans la chambre précédente. Voilà encore un désappointement pour l'opposition. Elle avait si positivement affirmé que la majorité qui a adopté la loi de régence ne devait rien faire préjuger sur la force du parti conservateur dans la chambre, que cette majorité se composait en grande partie d'hommes de l'opposition, que leur dévouement à la dynastie avait rapproché cette fois des conservateurs, mais que, lorsque ces derniers seraient réduits à eux-mêmes, on reconnaîtrait leur faiblesse numérique. Les nominations des présidents et des secrétaires des bureaux, et celle des commissaires pour la rédaction de l'adresse, viennent de démentir assez hautement ces prédictions de l'opposition. Sur dix-huit nominations de présidents et secrétaires, le parti conservateur en a obtenu 15; et encore faut-il dire que le seul candidat de l'opposition qui ait été nommé à la présidence d'un bureau est l'honorable général Schneider. L'opposition se montre bien modérée quand elle choisit des hommes

de ce caractère et de cette nuance ; et nous ne pouvons, du reste, que l'en féliciter. Pour la commission de l'adresse, M. Odilon Barrot est parvenu à y entrer, lui neuvième, mais seul de l'opposition. On a remarqué le silence prudent que M. Thiers, le jour de cette nomination, a gardé, dans le bureau dont il fait partie, sur la question du droit de visite. M. Thiers suivra donc, selon toute apparence, la marche que nous avions prévue. Il fera parler ses amis de la gauche dans la grande discussion qui va s'ouvrir. M. Barrot a déjà préludé dans son bureau par quelques-unes de ces ambitieuses et sonores banalités où il se complaît. La question du droit de visite, toute pleine des grands mots de liberté des mers et d'honneur du pavillon, ne peut se traiter sans que l'éloquence de M. Barrot cherche à y retrouver quelques-uns de ses anciens succès, depuis si longtemps perdus.

Mais M. Thiers a d'autres prétentions que celles de consumer, comme M. Barrot, toute son existence politique à débiter des phrases à la tribune. M. Thiers sent qu'il y a dans ses actes passés bien assez de motifs pour lui interdire la rentrée au pouvoir, sans qu'il aille y joindre pour dernier empêchement, une déclaration contre les traités de 1831 et 1833; et même si la France devait un jour négocier pour amener la révocation de ces traités, M. Thiers a trop de perspicacité dans l'esprit pour ne pas apercevoir que sa présence dans le ministère chargé de ces négociations, suffirait pour les faire échouer. Dans toute négociation, on obtient d'autant plus qu'on inspire plus de confiance à ceux avec qui l'on traite. Les antécédents de M. Thiers ont avec raison fait naître pour lui chez les étrangers, comme chez les Français, des sentiments tout opposés à la confiance. Son intérêt bien entendu lui conseille donc de s'abstenir dans la question du droit de visite. Il n'aurait qu'un moyen d'y intervenir avantageusement, ce serait d'avoir le courage de son opinion, de venir dire tout haut à la tribune ce qu'il pense et ce qu'il dit même hors de la chambre, à savoir que demander l'annulation des traités de 1831 et 1833, est impossible et insensé ; ce serait en un mot de se séparer franchement de la gauche sur cette question, comme il l'a fait sur celle de la régence. M. Thiers s'honorerait à ce prix, et pourrait réclamer l'oubli d'une partie de son passé.

Nous disions qu'il fallait, pour négocier avec avantage, avoir donné une haute idée de sa loyauté aux étrangers. Or, aucun ministère, depuis douze ans, n'a joui de plus de considération en Europe, que le ministère du 29 octobre. Nous savons que l'opposition lui en fait un crime. Dans le système de l'opposition, la France doit apparemment avoir un gouvernement qui inspire la défiance et l'aversion aux autres gouvernements. Mais une doctrine pareille a-t-elle besoin d'être réfutée? L'homme de sens se félicite, au contraire, de la considération accordée à notre gouvernement, car pour la France, cette considération c'est l'influence. Ainsi il est évident que les égards que le nom de M. Guizot obtient en Europe, sont pour lui une force dans ses rapports avec les puissances. De bonne foi qui voudrait soutenir que les quatre puissances signataires avec la France, du traité de 1841, se seraient résignées si facilement au refus de ratification, s'il leur avait été signifié par un autre que M. Guizot? Après avoir été amenée

à la signature de ce traité, par les efforts de la France, efforts commencés sous le ministère du 15 avril, continués sous celui du 12 mai et celui du 1 mars, la Russie, l'Autriche et la Prusse, n'ont-elles pas pu se tenir pour offensées du refus de ratification? Si elles ne l'ont pas manifesté, assurément c'est surtout en considération des grands services que M. Guizot venait tout récemment de rendre à l'Europe entière, en rétablissant entre elle et la France les rapports bienveillants que le ministère de M. Thiers avait fait disparaître.

La mauvaise foi et la haine des partis trop souvent aidés et dirigés par des ambitions personnelles ont tout fait en France depuis quelques mois pour créer des embarras au gouvernement sur la question du droit de visite. D'abord ils se sont proposé de faire exiger de lui, par les chambres, l'annulation des traités de 1831 et de 1833. Cette prétention est maintenant à peu près abandonnée par eux. L'opinion des chambres s'est déjà clairement manifestée dans les bureaux, elle n'entend pas exiger cette annulation. Mais s'il doit devenir nécessaire de négocier de nouveau sur cette question du droit de visite, l'expérience et la réflexion indiquent qu'aucun ministère ne pourrait le faire avec autant de chances de succès que le ministère actuel.

Au reste, ces négociations ne peuvent aujourd'hui avoir d'autre objet que l'exécution des traités de 1831 et de 1833. Le ministère exigera toutes les garanties nécessaires contre le renouvellement des abus que l'on a reprochés aux croiseurs anglais, et nous croyons fermement, dût-on nous accuser nous aussi d'être les organes de l'étranger, que le ministère anglais est sincèrement disposé à donner toutes ces garanties. Mais le maintien des traités ne sera pas sérieusement mis en question. Si le parti conservateur dans la chambre des députés veut insérer dans l'adresse une phrase qui condamne le droit de visite, ce sera une simple mesure de précaution, une déclaration que la France n'entend point abandonner les grands principes de liberté maritime qu'elle a toujours soutenus. La France, dans un intérêt d'humanité, a consenti une dérogation à ces principes. Mais cette dérogation est toute exceptionnelle ; elle est limitée d'une part aux faits relatifs à la traite des noirs, de l'autre à la durée de ce trafic. Cette concession n'en implique aucune autre sur les droits des neutres en temps de guerre, sur le principe que le pavillon couvre la marchandise. Quelles que puissent être les prétentions, les arrière-pensées de l'Angleterre sur ces deux points, la France ne désavoue aucun de ses propres précédents. Voilà ce que le parti conservateur veut qu'il soit expliqué, au nom de l'opinion nationale, et voilà, nous n'en doutons pas, ce que veut aussi le ministère. . . .

— Le cabinet ne sera pas accusé de négliger les affaires. On peut ne pas approuver toutes ses mesures, mais les faits sont là pour prouver qu'il s'occupe de tous les intérêts. La réouverture de la session avait été précédée de quelques jours par une mesure qui a fait une certaine sensation. Nous voulons parler de l'ordonnance royale relative au notariat. Des désastres et des scandales récents avaient attiré l'attention publique sur l'organisation du notariat. L'ordonnance nouvelle, sans rien changer fondamentalement à cette organisation, fortifie néanmoins les garanties données aux particuliers contre les abus dont les notaires pourraient se rendre coupables. La plus importante des mo-

difications adoptées est celle qui donne aux chambres des notaires le droit de provoquer la destitution des membres de la compagnie qui ont manqué à la probité, à l'honneur, ou aux règles de l'ordre.

La chambre des pairs a été saisie de deux projets de loi importants, l'un sur le recrutement, l'autre sur les brevets d'invention.

Les principales dispositions du premier de ces projets de loi existaient dans le projet adopté l'année dernière par la chambre des députés; la commission de la chambre des pairs nommée pour l'examiner, les avait approuvées. Mais le travail entier a été refondu dans l'intervalle des deux sessions par une commission prise au sein des deux chambres. Le nouveau projet fixe à huit ans la durée du service militaire; il impose pour le remplacement des conditions qui le rendront plus difficile. La proportion toujours croissante des remplaçants dans l'armée française rendait cette mesure nécessaire. Pour nous, tout en l'approuvant, nous souhaitons qu'elle ne serve que de préparation à la mesure qui interdira absolument le remplacement dans l'armée.

Le second projet de loi, celui sur les brevets d'invention, contient plusieurs innovations très-bien motivées dans un exposé remarquable de M. le ministre du commerce. Les plus importantes consistent dans la création du brevet provisoire de deux années, et dans la suppression des brevets d'importation, qui étaient devenus si préjudiciables aux intérêts de notre industrie. Le projet de loi reconnaît et assure le droit des inventeurs étrangers; c'est un hommage qui était dû au génie industriel des peuples nos émules dans les arts utiles; c'est un appel à la réciprocité, véritable fondement du droit public des nations.

Dès le lendemain de la séance royale, la chambre des députés avait à donner acte de la présentation d'un projet de loi portant règlement définitif des comptes de l'exercice 1840, d'un projet de loi concernant les crédits supplémentaires de 1842 et 1843, et du projet de budget pour 1844, et enfin de la présentation du projet de loi sur les sucres.

Ce dernier projet, qui, comme nous l'avons annoncé, interdit la fabrication du sucre indigène, en stipulant une indemnité de quarante millions pour les fabricants, n'a pas été accueilli favorablement par la chambre; sur les neuf commissaires choisis pour l'examiner, sept paraissent contraires au principe du projet; pourtant, il n'y a guère que des conjectures à former sur le résultat de la discussion. La question reste ouverte. Toutefois, la solution la plus probable est celle qui établirait progressivement l'égalité d'impôt entre les deux sucres. Comme cette égalité aboutirait à la suppression presque complète de la fabrication indigène, elle atteindrait le but que s'est proposé le ministère, qui, en voulant la suppression immédiate, n'a fait, nous le croyons, que demander le plus pour obtenir le moins.

Du reste, quel que soit l'intérêt qui s'attache à cette question et à l'examen du budget pour 1844, il disparaît momentanément devant la préoccupation générale causée par l'approche de la discussion de l'adresse. Après le droit de visite, les affaires d'Espagne attireront toute l'attention des chambres. Le discours du trône s'est sagement borné à exprimer les sympathies de la France pour la cause de la monarchie espagnole et de la reine Isabelle. De régime con-

stitutionnel, il n'en peut plus être question aujourd'hui en Espagne. La situation de ce pays, que nous nous proposons toujours d'examiner avec détail, vient de se dessiner plus nettement. Espartero a dissous les cortès, dont la prochaine convocation est fixée au mois d'avril. Comme les impôts n'avaient été votés que jusqu'au 1 janvier 1843, il en résulte que toute perception est aujourd'hui illégale. Ainsi, le gouvernement d'Espartero ne prend plus la peine de se déguiser, et se donne franchement pour ce qu'il est, pour un gouvernement de fait.

SIMPLES LETTRES.

Oui monsieur, nous avons assisté à la dernière représentation de Monrose. Nous avons vu finir ce charmant comédien qui, durant vingt-sept ans, nous a fait de joyeuses soirées, et dont un jour, tout à coup, les facultés se sont si étrangement éteintes. Chose bizarre en effet, que l'instinct particulier du comique touche de si près à la mélancolie; que Molière, je parle de Molière acteur, soit mort hypocondriaque, Potier tombé en enfance, et que Monrose ait été frappé de désordre au cerveau.

Du reste, il est deux sortes de comique au théâtre; l'un sort de l'abondance d'une complexion heureuse, l'autre appartient essentiellement à l'imitation. Celui-ci est tout extérieur, tout superficiel, une certaine vivacité de mouvement, de gestes, de physionomie, le produit, autant qu'il est possible, à l'image de la gaîté naturelle, en y ajoutant le degré d'art qui doit en relever l'effet. Le premier genre de comique était celui de Michaud, le second celui de Monrose.

A la ville, si Monrose racontait quelqu'une des anecdoctes de sa longue carrière théâtrale, si vous l'eussiez rencontré dans le monde, ou même à son café habituel, le classique café de la comédie, le café Minerve; Monrose gardait encore quelque chose de cet entrain factice. Il avait la parole prompte, le trait piquant, et visait volontiers à l'esprit; mais c'était plutôt encore une sorte de tradition locale qu'une bonne expansion de la sérénité intérieure. Au dessous de sa plaisanterie, au dessous de cette monnaie courante qui s'échange, sans autre valeur, entre artistes dramatiques, on entrevoyait aisément la rouille du coffre, le levain d'une humeur toujours importune et chagrine. Monrose a presque passé sa vie à se plaindre. Incapable de malignité ou d'envie, la prospérité du théâtre ne laissait pas cependant que d'augmenter chez lui cette disposition de mécontentement habituel. Les temps difficiles allaient mieux à son tempérament. Il avait au moins cette grande consolation des esprits ennuyés, l'occasion de se dire : Je l'avais bien prévu d'avance. On n'a pas voulu me croire, et ce que je criais sur les toits est arrivé.

Du reste, et c'est là ce qui fait excuser cette habitude fâcheuse, jusqu'à la rendre respectable, ce n'était pas là seulement une faiblesse de l'esprit, c'était encore comme un malaise du cœur. Vous n'imaginez pas jusqu'où allait la sensibilité de Monrose. Il aimait, et il aime sa famille, avec idolâtrie. Ç'a été sa sollicitude de tous les instants; je l'ai vu désespéré de ce que sa fille, qui voyageait alors, avait laissé passer un jour sans lui écrire. Il se figurait tous les accidents, tous les malheurs, et le plus irréparable. La mort de sa femme a été pour lui un deuil éternel. Voici un an bientôt qu'il avait à déjeuner l'un de ses camarades de la comédie française; la conversation ne s'écarta pas un moment de ce douloureux sujet. Monrose fit à son hôte les honneurs de la tasse de sa femme, il lui montra son portrait, et tout ce qu'il a conservé d'elle; il pleurait, il parlait; sa tête s'était déjà affaiblie, si bien que, au plus touchant de ses regrets,

il s'échappait en des détails d'une naïveté singulière. A chaque instant, le comique se mêlait au lamentable, et vous savez de combien s'obscurcit la tristesse par le contraste de ces bizarres rêveries. Jugez donc si le déjeuner dût paraître plaisant au convive un peu déconcerté.

Cette sensibilité maladive, dont je vous parlais tout à l'heure, demandait un calme que n'avait pas le comédien. La perte de sa femme avait détruit pour lui la vie du foyer. Sa maison vide lui faisait peur. Sa famille, qui devait lui tenir lieu de tout, s'en allait dispersée dans la province. Monrose aurait mis son orgueil à voir ses fils s'avancer dans le barreau et dans la magistrature. Il leur avait fait donner l'éducation qui mène aux professions libérales. Il espérait les voir prospérer autour de lui, et glorifier leur père, dans des positions éminentes, honorées. Malheureusement, son extrême indulgence ne sut pas les éloigner de ce monde du comédien, de ce théâtre, de ces coulisses dont l'air comme le lothus des anciens, fait oublier la patrie réelle pour une autre patrie. Ses triomphes même les séduisirent. Le plaisir facile, cette autre tradition du lieu les séduisit encore davantage. Monrose les vit l'un et l'autre s'essayer tour à tour avec un médiocre succès, sur la scène de la comédie française, puis disparaître, puis s'en aller tenter les chances capricieuses d'un début dans la province. Sa fille, nouvellement mariée, s'éloignait aussi, pour suivre un obscur chanteur où le poussait le hasard d'un engagement : tant d'espérances démenties, un isolement si malheureux et si imprévu laissèrent plus d'une fibre saignante dans ce cœur autour duquel tout se détachait à la fois. Il fallait chercher des distractions. Où les prendre? Où elles s'offraient d'elles-mêmes, dans ces grossières parodies de l'amour que place sur notre chemin la Venus publique. Des excès de jeune homme, des nuits laborieuses fatiguèrent un cerveau déjà surexcité. Des chagrins qu'il taisait, et qu'il faut taire, vinrent un jour se mêler à cette funeste intempérie. La tête n'était plus assez forte pour résister à de violentes secousses ; l'exaltation suivit, et bientôt une nouvelle éonnante se propagea du théâtre dans la ville : que Monrose, la gaîté, l'enjouement, la raison même, la raison insouciante et railleuse, que Monrose entrait dans la maison du docteur Blanche. Le nom du lieu disait la maladie.

Ce fut une absence de quelques mois. On répétait *Latréaumont*, quand les symptômes du mal se déclarèrent chez Monrose, et Beauvallet ne prit le rôle que parce que Monrose ne se sentit pas la force de le jouer. Ainsi, la première représentation de la pièce d'Eugène Sue se donna le 26 septembre 1840, et Monrose fit sa rentrée dans le *Barbier de Séville* le 8 janvier 1841. A partir de là, Monrose reprit son service, je ne sais pas précisément jusqu'à quelle époque ; mais je ne crois pas que cela dépasse de beaucoup la représentation de *M. de Maugaillart*, qui fut sa dernière création. *M. de Maugaillart* est de mars 1842, et déjà Monrose s'était trouvé mal en novembre 1841, au milieu de la représentation du *Festin de Pierre*. Vous admirez mes dates, n'est-ce pas? N'y prenez pas garde. Il n'y a rien de si facile à improviser que cette petite science chronologique. Enfin donc ; Monrose avait tout à fait disparu du théâtre, et l'on n'en parlait plus que comme d'un souvenir éloigné, lorsque le mois passé, une autre nouvelle arrive pour ainsi dire de l'autre monde. Les journaux annoncent qu'il se prépare une représentation au bénéfice de Monrose, que l'excellent comique veut y jouer lui-même et faire ses adieux au public. Louis Monrose espère des merveilles. Il parle d'une soirée dans la salle de l'Opéra, d'une double résurrection, celle de mademoiselle Mars à côté de son père, j'entends du père de Louis Monrose ; mais les choses ne vont pas toujours au gré de nos souhaits. Le temps s'écoule, la représentation s'ajourne, mademoiselle Mars, et je la trouve sage, refuse de donner le spectacle d'un ta-

lent moins parfait peut-être, ou d'une vieillesse moins merveilleuse; il faut en finir cependant, et voici la date fixée, samedi 7 janvier du présent mois.

Je puis vous le dire : les acteurs de la comédie n'étaient guère rassurés sur l'événement de la représentation. Les répétitions avaient lieu, moins pour le besoin des artistes que dans le but de familiariser de nouveau le malade avec la scène. Monrose répétait avec aplomb. La mémoire même, j'entends la mémoire du rôle lui était pleinement revenue, mais c'était la seule à peu près. Sur tout le reste, lacune complète dans les souvenirs. A peine reconnaissait-il le foyer des acteurs. Il demandait si la pendule avait toujours été à la même place. On n'avait garde de le contredire, on aimait mieux lui répondre à son gré. Il voyait le portrait de mademoiselle Raucourt, et racontait le temps où il avait été son pensionnaire en Italie; mais il s'informait d'une troupe dont un bien petit nombre a survécu. Et parfois encore, des visions lui traversaient la tête, il disait à Mirecour qu'il ne pouvait pas répéter sans chaussures, et qu'il n'avait pas de chaussures. Vous jugez si ces absences de chaque instant inquiétaient ses camarades. Le docteur Blanche, un peu pour dissiper les appréhensions, un peu pour se faire fort de sa science, trouvait le moyen de rendre les choses assez alarmantes, en répondant de son pensionnaire pour le jour précis de la représentation; mais en ne se portant même pas garant pour le lendemain. Enfin arriva le samedi, et la soirée se passa sans malencontre.

Vous la raconter, il n'en est pas besoin. Tous les journaux l'ont fait, et je ne veux vous entretenir que de ce qu'ils omettent. Monrose joua parfaitement; ou du moins la machine joua à merveille. Les mains, le geste, le mouvement, l'attitude, tout fit son devoir; une chose manquait: la verve et la vie intérieure. L'œil brillait; mais du feu triste et continuel de la fièvre. La bouche souriait; mais comme par souvenir, ou plutôt par contraction nerveuse. Le ressort détendu, le visage demeurait chagrin, et l'air profondément accablé. Ainsi s'acheva la représentation. Le public rappela Monrose, qui revint au milieu de ses camarades, et la main dans les mains de mademoiselle Anaïs; puis chacun se retira avec une douloureuse impression dans l'âme. Du reste, la foule n'était pas venue. A quatre heures et demie, le théâtre donna les loges et les stalles qui n'avaient pas été prises. Pour le parterre, il trahissait plus d'un vide. Ni Duprez, ni Roger, ni mademoiselle Dobrée, ni madame Anna Thillon, ni même mademoiselle Rachel et *Andromaque*, avec une monstrueuse affiche, n'avaient prêté assez d'attrait à la soirée, pour balancer l'énormité du prix : cent francs une avant-scène, dix francs une place au parterre.

Au reste, de tous les artistes étrangers, Duprez fut le seul qui tint la promesse de l'annonce. Une affiche écrite à la main, et collée sur la glace du foyer, expliquait l'absence de mademoiselle Dobré, par une indisposition des plus mal venues. Roger et madame Anna-Thillon ne s'excusèrent pas autrement, je suppose qu'ils trouvèrent le temps trop mauvais pour exposer la délicatesse de leurs voix.

C'est dommage, car Duprez n'était pas très en fond d'*ut*, de *la*, ni même de *sol* de poitrine. Roger chantant après lui, avec la fraîcheur de son organe, et le charme de sa méthode, avait tout à gagner à la comparaison. En revanche, Duprez a été payé de son bon vouloir; car il a dit d'une manière ravissante la romance de Paësiello, *je suis Lindor*; et les applaudissements l'ont été chercher dans la coulisse, tout aussi vifs que s'ils l'eussent salué en face.

Le lendemain, quelqu'un du Théâtre Français alla s'enquérir chez le docteur Blanche si l'émotion de la soirée n'avait pas été trop forte pour le malade, si l'unanime acclamation qui avait accueilli son entrée, n'avait pas ébranlé trop vivement les fibres de sa sensibilité, le croiriez vous? Monrose n'en avait

pas gardé la mémoire. Il avait déjà oublié cette chose si considérable, si nouvelle dans sa situation, si pleine du souvenir de son passé, et du deuil de sa vie présente; il avait oublié les applaudissements, le théâtre, le public, et lui-même. Il disait en se frappant le front : cette représentation me préoccupe; tant que je n'aurai pas joué, je n'aurai pas une autre idée dans la tête.

Monrose débuta en 1815 à la comédie française. A cette époque on le trouvait petit. Le *Rideau levé*, qui parut en 1818, disait dans le style du temps : « Par la force des choses, du dernier des *valets de Thalie*, Monrose deviendra le premier; mais je voudrais qu'au préalable il fût sommé de grandir de « six pouces. Le hasard fit qu'un soir il se trouvait en scène avec Michelot, « Firmin, mesdames Volnais, Devin et Clairet, je me crus transporté à ce « théâtre des *Fantoccini* qui existait jadis au Palais-Royal. »

Le *Revers du rideau*, qui répondait au *Rideau levé*, écrivait à son tour: « Quant au reproche de sa petite taille, je le trouve au moins puéril Qu'est-il « nécessaire qu'un valet ait six pieds? Ce que j'exige dans un valet, c'est de la « physionomie et de la vivacité, voilà les deux qualités indispensables. »

Cependant le *Revers du rideau* refusait à Monrose une autre qualité tout aussi indispensable: « Une seule chose lui manque, c'est la gaîté, et elle « manque aussi à ses devanciers. On ne saurait croire cependant quel vide « cause l'absence de ce mobile. »

Le *Revers du rideau* ajoutait ailleurs: « Monrose a déjà perdu beaucoup de cet « accent normand qu'on lui reprochait; et plusieurs charges outrées qu'il se per-« mettait dans plusieurs *Crispins*, ont disparu de ces rôles.... Mais avant de « finir, continuait la brochure, je veux lui donner le conseil de ne pas vouloir, « en scène, attirer toujours l'attention à lui. Ses charges quelquefois grossières « ne peuvent pas s'accorder avec le bon ton de comédie qui règne au Théâtre « Français dans les grandes représentations. »

Quatre ans plus tard, on ne discutait plus guères le mérite de Monrose. *Les fastes de la Comédie Française* essayaient de rappeler à lui l'opinion qui l'abandonnait. « Monrose, dit l'indulgente publication, qu'on a beaucoup trop « flatté dans ses débuts, et que l'on déprécie maintenant avec moins de raison « encore, n'est point un acteur ordinaire, et, si sa taille est un peu petite pour « les valets de grande livrée, il a un bon masque et de la verve comique... »

« Il est vrai que, depuis quelque temps, cet acteur semble ne paraître sur « la scène qu'avec dégoût, et qu'il a contracté l'habitude de tenir ses mains « dans les poches de son habit et de balancer ses bras d'une manière réglée ce « qui ne convient qu'à un niais. »

Vous le voyez, monsieur, en aucun temps on ne s'est contenté de ce que l'on avait sous la main. Aujourd'hui, nous nous récrions que la race des valets comiques est éteinte, que le dernier vient de disparaître, et, à une autre époque, on contestait à Monrose le droit de porter la grande livrée. Parlons donc de la tradition maintenant! Vous voyez le peu de traces qu'elle laisse après quelques années.

Le théâtre a beaucoup perdu en perdant Monrose. Dire la perte irréparable, c'est aller trop loin, je m'imagine. Le temps des valets est passé; la comédie moderne n'en a que faire, et, s'il lui en venait besoin, n'a-t-elle pas l'esprit de Samson, la vivacité de Régnier, dans Louis Monrose, le souvenir, mais le souvenir intelligent de son père? N'a-t-elle pas aussi un talent obscur encore, mais qui grandit, et qui a l'avenir, j'aime à le croire, Riché, déjà applaudi dans le *Barbier de Séville*, dans le *Légataire universel* et dans le *Conseiller rapporteur?*

Je termine ici cette longue lettre. Samedi prochain, *Phèdre*, jouée par mademoiselle Rachel. La jeune tragédienne s'inquiète, dit-on, du succès de sa généreuse tentative. Et d'où vient donc, s'il vous plaît? N'a-t-elle pas toujours, et partout rencontré les mêmes applaudissements, les mêmes triomphes? *Phèdre* sera une nouvelle victoire. Du reste, mademoiselle Rachel se prépare laborieusement à cette importante soirée : Répétitions au théâtre; lectures dans son salon, leçons d'une heure chaque jour chez Samson, l'excellent professeur qui l'a guidée jusqu'ici dans tous ses rôles; le moyen de ne pas élever la création de Phèdre à la hauteur de celle d'Hermione ou de Roxane?

Les répétitions des *Burgraves* sont en souffrance. Le rôle de Guanumara a dû être retiré à mademoiselle Maxime. Qui le jouera? Une seule femme pourrait le remplir d'une manière convenable, et c'était mademoiselle Georges; mais la Comédie Française refuse de l'appeler à elle. La direction s'est adressée à madame Dorval; mais madame Dorval a proposé des conditions inacceptables. On a songé à madame Mélingue, dont l'Ambigu n'a pas voulu faire le sacrifice. En ce moment, M. V. Hugo fait repéter mademoiselle Fitz-James. Quel sera le résultat? Je ne saurais le dire. Mais on dit que mademoiselle Maxime est au désespoir, et qu'elle s'apprête à diriger une cabale contre la pièce. A quoi bon, si les sifflets dont peut disposer mademoiselle Maxime, ne réussissent pas mieux contre les *Burgraves* que contre mademoiselle Rachel?

Ed. Thierry.

Académie royale de Musique, *Intermède musical*. — Théâtre Italien, *Don Pascuale*.

L'ouverture des bals de l'Opéra a été joyeuse, malgré un temps de pluie incessante. Les fêtes de nuit, à l'Opéra, sont doubles. Dans la salle, les danses et le bruit, les quadrilles diaboliques, les mascarades brillantes; au foyer, les promenades de salon, les petites mystifications, les piquantes intrigues. Il y a longtemps que nous demandions l'interdiction du foyer aux mascarades, et messieurs les administrateurs du bal, n'auront qu'à se louer d'avoir cédé au vœu général sur ce point. La salle est splendidement éclairée; le foyer est décoré avec goût et bon ton. Aussi, les dominos et les habits noirs se trouvaient-ils à l'aise, et fort nombreux, dans ce temple de l'intrigue parisienne.

L'orchestre, conduit par Musard I, le roi du quadrille, est parfaitement bien composé, autant pour le nombre que pour le talent des exécutants. Le *roi d'Yvetot*, le *bonhomme Dimanche*, la *Samaritaine*, ont excité l'enthousiasme des danseurs. Voilà donc les bals masqués en excellent chemin à l'Opéra. A l'Opéra-Comique, Musard II, règne en vice-roi.

Quant aux nouvelles à donner sur l'Académie royale de Musique, nous ne pouvons passer sous silence l'*Intermède musical*, qui a eu lieu jeudi 12 janvier. Il s'agissait de musique italienne, exécutée par les chanteurs de l'Opéra, dont les études suivent d'ordinaire une tout autre route. Nous ne dirons pas que l'épreuve a réussi; cela va de soi-même. Sans faire aucune comparaison qui puisse déplaire aux chanteurs italiens, nous croyons qu'ils ne s'acquitteraient certainement pas mieux de leur tâche, s'il s'agissait de chanter quelques morceaux de la *Juive* ou des *Huguenots*.

Entrons un peu dans les détails. Madame Dorus-Gras et Barroilhet ont bien chanté *Il Barbiere di Siviglia*. Pourtant, le talent de Barroilhet ne nous semble guère se prêter à la déclamation comique. La souplesse, le laisser-aller, la

vivacité, lui ont fait un peu défaut. Du reste, comme exécution pure et simple, son succès a été complet. Madame Dorus, dans l'air *Una voce poco fa*, et dans le duo avec Figaro, a vocalisé de manière à mériter des applaudissements, même après madame Persiani. L'air d'*Arsace della Semiramide*, a été bien chanté par madame Stolz, son duo avec Barroilhet a produit beaucoup d'effet. L'orchestre de l'Opéra a exécuté les ouvertures du *Barbier de Séville*, de *Sémiramide* et d'*Iphigénie en Aulide*, d'une façon irréprochable.

Somme toute, la représentation de jeudi a été des plus intéressantes. A ce propos, nous adresserons quelques mots à nos compositeurs français. Que pensent-ils d'une musique comme celle du *Barbier de Séville* ou de la *Sémiramide?* ne doivent-ils pas faire un retour sur eux-mêmes, et se préoccuper davantage de la mélodie? Cette musique, savante à point et compréhensible, est toujours pleine d'inspiration. Les pensées mélodiques se suivent et s'enchaînent, et les modulations font d'autant plus d'effet, que le compositeur en abuse moins. Dernièrement M. Edouard Thierry s'élevait, dans cette revue, contre les opéras en cinq actes. Nous ajouterons qu'il serait temps aussi que nos compositeurs écrivissent de la musique, « bien disposée pour les voix. » Nous y gagnerions deux choses d'un prix inestimable : nous aurions des chanteurs, nous aurions des opéras susceptibles d'être entendus, sans qu'on soit obligé à tout moment de se boucher à demi les oreilles.

Qu'on ne nous croie pas pour cela admirateur exclusif de la musique italienne. Nous ne faisons que nous rendre à l'évidence.

Le théâtre italien nous a donné une ravissante bouffonnerie : *Don Pascuale*, de M. Donizetti, a été composé tout exprès pour le public parisien, et nous en remercions sincèrement le compositeur. Sans être un chef-d'œuvre, *Don Pascuale* peut passer pour un des plus jolis opéra-buffa qui aient paru depuis longtemps sur la scène italienne. Mélodie et instrumentation, esprit et sentiment, tout s'y trouve. On reconnaît à la fois l'auteur de la *Lucia* et de l'*Elissir d'Amore*. Ce ne sont que motifs gracieux, que cavatines parfaitement bien coupées, que morceaux d'ensemble savamment écrits. L'inspiration ne fait jamais défaut au maître.

Toute la presse est demeurée d'accord depuis le *Barbier de Séville*, rien d'aussi amusant n'avait été joué sur la scène des Bouffes. Le libretto, qui n'a rien de neuf, est une de ces charmantes fables qui ont toujours fait rire, et conserveront toujours ce précieux privilége. C'est une intrigue, presque une arlequinade, dont les personnages portent des noms et des costumes modernes. Disons même que nous eussions préféré entendre prononcer les noms de Cassandre, d'Arlequin et de Colombine, à ceux de don Pascuale, Malatesta et de Norina. Le pauvre Pascuale, souffleté, nous fait de la peine, et nous ne pouvons oublier que c'est un vieillard.

L'ouverture de *Don Pascuale* est gracieuse et bien instrumentée. Elle se compose d'un adagio et d'un allegro : l'adagio est la première phrase d'une sérénade de Mario, au troisième acte ; l'allegro est le motif principal d'une cavatine chantée par mademoiselle Grisi, au premier. Ainsi, le sentiment amoureux et l'espièglerie dominent l'ouverture. Sans parler ici de tous les jolis morceaux de *Don Pascuale*, nous citerons seulement les passages hors ligne : le duo de *la simplicita*, entre Tamburini et mademoiselle Grisi, écrit avec verve et avec esprit ; le trio qui finit en quatuor, du second acte, dans lequel l'orchestre fait merveille ; un chœur, en mouvement de walse, en *la*, chanté par des servantes et des valets ; la sérénade de Mario, et le nocturne final.

Don Pascuale a été joué sept fois de suite, et les abonnés du théâtre italien ont constamment applaudi une partition qui a le double mérite d'être amusante et parfois sentimentale. Il est superflu de parler des chanteurs. Un ensemble parfait a régné dans l'exécution de l'ouvrage. Mademoiselle Grisi, Lablache. Tamburini. Mario, sont des artistes à peu près irréprochables. Pourtant mademoiselle Grisi, dans ce rôle de *Norina*, rôle contraire aux allures de son talent, nous a fait quelquefois regretter madame Persiani. Lablache est le seul, peut-être, auquel conviennent également les rôles comiques ou tragiques.

A. C.

Nous donnons aujourd'hui un charmant paysage de Normandie, d'après Cabat.

Voici ce que M. Wilhelm Ténint, en disait dans l'*Album du Salon de* 1841.

« Cabat, qui avait été séduit par l'école sévère du Poussin, jusqu'à lui sacrifier son libre arbitre, a voulu être vrai à ses risques et périls. Ce jour-là il se trouvait en Normandie. Si nous étions en pleine mythologie, j'imaginerais que les amadryades du lieu, venant à lui au moment où il prenait son pinceau, lui auraient tenu ce langage : « O peintre! n'employez pas pour nous de ces tons roux que vous employez si bien. Nos campagnes à nous sont toujours vertes, toujours vertes jusqu'à ce qu'elles soient blanches. Nos feuilles ne sont pas brûlées par le soleil; elles sont noyées par la pluie. »

Si bien que M Cabat a fait ce paysage de Normandie, tel qu'il l'a vu, une mare et des canards, un moulin à eau, des peupliers et de gras pâturages, c'est bien modeste. Mais voilà ce que j'appelle un paysage vrai. »

A ce paysage est joint une petite scène d'intérieur, l'*Heure de la soupe*, de Fortin, le peintre qui excelle à reproduire, avec leur couleur et leur naïveté, les détails de la vie bretonne, et dont nous avons donné dans le Salon de 1840, la *Saboterie*, et dans celui de 1841, le *Goûter*.

CHALLAMEL.

5 fév 1843

UN CABINET DE M. TURGOT.

LETTRE A MADAME LA COMTESSE DE RANC...[1]

L'on ne fuit pas sa destinée, madame; je n'aurais point cru assurément, lorsque, la dernière fois, j'allai prendre congé de vous, qu'au milieu des affaires de toute nature qui m'appelaient loin de Paris, j'eusse encore à m'occuper d'études bibliographiques. C'est pourtant là ce qui va faire le sujet d'un entretien que, malgré mes prédilections, j'aurais volontiers rempli autrement. Il est vrai que ce sera de la bibliographie, à peu près comme l'ombre est le corps; mais cela présente un peu de singularité, chose si précieuse dans le genre: la suite de ma lettre, madame, pourra seule vous expliquer ce début.

J'étais à peine arrivé depuis quelques jours, dans la sauvage retraite qui partage mes affections avec les quais que vous savez, lorsque je rencontrai M. R........, administrateur intègre, homme beaucoup plus lettré qu'il ne cherche à le paraître, et beaucoup plus bienveillant qu'il ne semble vouloir le montrer. On lui avait dit que j'aimais les vieux livres, et, comme tous les gens d'esprit, il mit la conversation sur le sujet que j'aimais. Moi, je n'examine guère, en pareil cas, si cela provient d'un véritable accord avec mes sympathies ou si c'est là, tout simplement, affaire de bon procédé. Je commence toujours par profiter de l'occasion qui se présente, et je n'eus point à m'en repentir dans celle-ci.

M. R........, en effet, touchait à un sujet particulier bien propre à exciter mon intérêt. Il s'agissait de M. Turgot, dont il administrait l'ancienne

[1] Cette lettre est tirée d'un ouvrage inédit qui a pour titre : *Lettres sur la Bibliographie*. Une première lettre a paru dans la *Revue de Paris*, une autre dans le feuilleton du *Journal des Débats* et en tête du *Malherbe* de la collection Charpentier.

intendance, et c'est un nom qui a toujours bien sonné dans ma famille. Mon père a eu autrefois de longues et douces relations avec M. Turgot. Assez bon agriculteur lui-même, il se trouva souvent en mesure de le seconder dans ses grandes vues agricoles, et je vous dirai même, en passant, que je possède parmi mes autographes, une réponse de M. Turgot à une recommandation de mon père, en faveur d'un de ses voisins. Plus d'un motif concourait donc à rendre intéressant pour moi tout ce qui se rapportait au grand économiste, au bienfaiteur du pays où je me trouvais.

— « Vous vous êtes bien souvent assis dans son cabinet, me disait M. R........, quelquefois vous y avez passé plusieurs heures, et vous n'y avez sûrement pas remarqué un souvenir resté de lui. Sur une porte où sont simulées des tablettes en rapport avec les rayons de la bibliothèque, figurent des livres également fictifs, et dont les titres sont évidemment l'œuvre de Turgot. Je vous en ferai les honneurs la première fois que vous viendrez à L******. Ce n'est pas, je vous assure, sans quelques côtés assez piquants. »

Je ne doutai point qu'il n'y eût, en effet, plus ou moins matière à observation dans un vestige quelconque du passage de Turgot. Il y avait, dans tous les cas, forme de bibliothèque, et comme, à quelque temps de là, j'allai passer plusieurs jours au chef-lieu, après les premiers moments donnés aux affaires, je ne manquai pas de visiter la porte littéraire qui avait été signalée à mon attention.

Je me retrouvai avec un véritable intérêt, mais sans trop d'enthousiasme, je dois l'avouer, dans l'ancien cabinet de Turgot. Depuis que j'ai dépassé ma vingtième année, madame, et il y a longtemps de cela, j'en ai fini, Dieu merci, avec les opinions religieuses des hommes du dix-huitième siècle, ce qui a généralement la meilleure part dans l'admiration de leurs sectateurs. Cependant je leur conserve toujours beaucoup de sympathie littéraire, et je partage entièrement, à cet égard, les impressions d'un grand critique contemporain. C'est ainsi, au surplus, que, sans avoir jamais eu la moindre tendance aux idées jansénistes (qui pense à cela aujourd'hui?), je me passionne pour les Solitaires Port-Royal ; c'est ainsi que, quoique ancien élève des Oratoriens, qui auront toujours mes plus tendres affections, je ne passe jamais dans le faubourg Saint-Antoine, sans penser à Bourdaloue, au père Bouhours, à tous les hommes marquants du corps, jadis adversaire de mes chers maîtres. Aussitôt qu'on appartient aux lettres, aussitôt qu'on appartient aux arts, peu m'importe le drapeau particulier. Ils sont vraiment

à plaindre ceux que d'aveugles, d'exclusives prétentions empêchent de se livrer sans réserve à toutes les jouissances de l'esprit, ils y perdent, vous le savez, vous, madame, plus qu'ils ne peuvent l'imaginer.

Je me mis donc en devoir de m'identifier, de mon mieux, avec celui qui avait déposé dans ces titres quelques-unes de ses pensées. Là, respirait, en effet, tout entier l'esprit sceptique de l'époque; là se révélaient à chaque ligne, les opinions de M. Turgot en économie politique. Enfin, madame, je me trouvai bientôt *en plein Louis XV*, et si je ne puis pas vous donner ici un relevé complet de ces titres, je veux, du moins, en attendant que je mette sous vos yeux le *fac-simile* qu'un homme rempli d'obligeance en a fait faire pour moi, vous citer quelques-uns de ceux qui sont le plus en rapport avec les sujets que nous traitons habituellement.

Mais tout en ne faisant ici qu'un choix, madame, je ne vous dissimule pas qu'il faut souvent un assez grand effort de mémoire, parfois même quelques recherches, pour se remettre dans l'esprit les circonstances politiques ou littéraires qui font tout le sel des épigrammes de Turgot, car c'est à proprement parler, un véritable recueil d'épigrammes: le philosophe le plus cauteleux parmi tous les autres, celui dont on a dit que nul n'avait mieux l'art de tirer la flèche et de cacher la main, s'en est là donné à cœur joie; on a, dis-je, besoin de se rappeler, en lisant ces titres, tantôt que l'abbé de Caveirac, à peu près oublié aujourd'hui, publia, vers le milieu du dernier siècle, plusieurs ouvrages remplis d'intolérance contre les protestants; tantôt que Linguet fut longtemps l'ennemi des philosophes, et défendit le pouvoir arbitraire avant d'entrer dans une autre voie; que l'abbé Galiani, dans ses charmants dialogues sur le commerce des blés, soutint, touchant cette matière, quoique passablement philosophe lui-même, une opinion contraire à celle des économistes, qui du reste, on le sait, faisaient bande à part sur beaucoup de points; enfin, il faut se rappeler qu'à tort ou à raison l'on reprocha aux frères Pâris, d'avoir fort accru leur fortune dans la fourniture des armées; tout cela est plus ou moins finement indiqué dans les premiers titres qui suivent.

— Traité de la Charité chrétienne, par l'abbé de Caveirac.

— Délices du gouvern. Turc, dédiées au Kislaraga, par S. N. M. Linguet.

— Art de compliquer les questions simples, par l'abbé Galiani.

— Véritable utilité de la guerre, par les frères Pâris.

C'est surtout Linguet qui est le plus fréquemment l'objet des sarcasmes de M. Turgot.

— Morale fondée sur la force, par S. N. H. Linguet.

— Dict. portatif des Métaphores et des comparaisons, par S. N. H. Linguet.

Trois énormes volumes.

Je remarquerai à ce sujet, que souvent la grandeur du format et le nombre des volumes entrent pour quelque chose dans l'épigramme.

— S. N. H. Linguet de suppliciorum ingeniosa diver. diatriba.

— Dracon. Leges notis perpet illustratæ. A S. N. H. Linguet.

— Dangers du pain, par S. N. H. Linguet.

— Dialogue entre les trois gueules de Cerbère, jeu d'esprit de S. N. H. Linguet.

Enfin, plusieurs autres contre le même, tant en latin qu'en français.

On retrouve aussi une autre fois l'abbé de Caveirac :

— Conduite des Espagnols dans les Indes, justif. par l'abbé de Caveirac.

Cependant chaque personnage en est généralement quitte pour un seul mot piquant; ainsi l'on ne rencontre qu'une fois les noms que voici :

— Du pouvoir de la Musique, par M. Sédaine.

— De l'emploi des images en poésie, par M. Dorat.

— Hist. complète des Néréides, ouvrage posth. de Poinsinet.

Vous savez mieux que personne, madame, ce que la réputation de Sedaine dut, en partie, aux charmantes compositions de Grétry et de Monsigny. Vous savez aussi avec quel luxe de gravures furent publiés la plupart des ouvrages de Dorat. Pour ce qui est du trait relatif à Poinsinet, j'avais pensé d'abord qu'il se rapportait à cette carpe avec laquelle quelques mauvais plaisants persuadèrent au crédule auteur du Cercle qu'ils l'avaient mis en conversation, et qui est si originalement rappelée dans un couplet de la fameuse complainte, sur l'air du cantique de Saint-Roch.

Ce fut avant le *Warwick* de Laharpe,
Lorsqu'au théâtre on sifflait *Astarté*,
Que tout à coup, amoureux d'une carpe
Dont il cuidait être le Sigisbé,

Notre invisible,
Imperceptible,
Voulut, dit-on,
Se changer en triton.

Mais lorsque je remarque cet énoncé : *ouvrage posthume*, je crains, en vérité, que ce ne soit une allusion à la mort du pauvre diable, arrivée le 7 juin 1769, en Espagne, où il se noya dans la Guadalquivir, et que Turgot, qui n'a quitté ce cabinet qu'en 1774, n'ait voulu se réserver le triste honneur d'avoir été le dernier à se moquer du malheureux Poinsinet, objet, pendant si longtemps, des mystifications de tous les écrivains du second ordre et de tous les cabotins de Paris.

Après cela, il revient peu de noms propres, Bacon, Burlamaqui, Leibnitz, mis là seulement pour donner de la couleur à la chose ; Ch. Eisen, dessinateur, dont les vignettes firent beaucoup valoir, dans le temps, *les Baisers*, de Dorat.

TR. DES ORNEMENTS DE LA POÉSIE MODERNE, PAR M. EISEN.

Le docteur Ribailler, nom tant ressassé par Voltaire.

— HIST. NATURELLE DU GRIFFON ET DE L'IXION, PAR M. RIBAILLER.

Enfin, un anonyme que je n'ai pas entièrement pénétré.

— HISTOIRE NATURELLE ET MORALE DES ARAIGNÉES, AVEC LA DESCRIPT. DE LEURS AMOURS. PAR M. LE DUC DE ***.

Il reste encore, toutefois, madame, un nom que quelque autre visiteur, à la sagacité duquel n'aura pu échapper le sens caché de cette forme extérieure, a essayé de supprimer en le grattant légèrement. Ce nom là est fort au-dessus d'une épigramme de la part de qui que ce soit. Cependant, puisqu'il s'est trouvé quelqu'un qui, par une bienveillante intention, a cru devoir le faire disparaître, je m'abstiendrai de le joindre ici aux autres : c'est le sort des mémoires inédits d'aller se heurter contre des égards contemporains.

Le reste de ces titres, c'est-à-dire le plus grand nombre, se forment de pensées plus ou moins hardies, plus ou moins voltairiennes, parfois simplement littéraires. Quelques-unes sont des critiques fort justes, d'autres des allusions qui joignent la finesse à la malignité ; le tout enfin, est assez curieux comme une sorte de type de l'époque librement coloriée par un peintre habituellement plus circonspect.

— TRAITÉ DE LA DÉVOTION POLITIQUE.

— HIST. COMPLETTE DES COÏFFURES RELIGIEUSES.

— J. MALATESTA, J.-C. DE REGIBUS, EORUM NATURA ET AFFECTIBUS.

— Farnabius de Augurum veracitate.

— Jugement d'Erasme, sur les disputes de son temps.

— Nouv. système sur l'origine des Cloches.

— Dictionnaire de caractères à l'usage des Poetes comiques.

Deux grands volumes.

— Hist. naturelle des Boeufs, Tigr. avec figures.

— Vérit. usage des Faits dans les matières de raisonnement.

— Traité du droit de Conquête, ouvrage posthume de Cartouche.

— Histoire des Pénitents avec la chronologie de leurs Prieurs.

— Choix des friponneries les plus ingénieuses, publ. en faveur des dupes.

2 vol. in-folio.

— Doutes modestes sur l'excell. du despotisme.

— Code complet d'une nation raisonnable.

Un simple volume. Il ne se doutait pas que cela se réaliserait dans peu d'années.

— Utilité des Bonzes, appréciée par un lettré Chinois.

— Aul. Tigellini histricis de Legum abrogatione.

— Th. Rainaldi de forma caveæ pullorum Sacrorum.

— Dissertation sur la propriété de la soupe des Cordeliers.

— L'art de faire les glaces, par un Buvetier de l'Inquisition.

— Apologie de l'Esclavage des Nègres, contre les économistes.

— Cours complet de Morale extr. des Romans.

Deux modestes volumes.

— Catalogue des Confesseurs des princes Chrét. jusqu'à l'an M. C.

— Corps complet des découvertes des trente-une Sociétés d'Agriculture.

Un simple volume.

— Esprit des Discours prononc. à l'Acad. Franç. dep. son étab.

Volume exigu.

Telle est, en général, madame, cette suite de plaisanteries plus ou moins bonnes, de censures plus ou moins justes, mais assez curieuses, ainsi que je vous le disais, comme *jeu d'esprit* d'un homme qui a beaucoup marqué depuis dans les affaires et dans les opinions de son temps. Certes, c'est là ou jamais le grand homme pris en robe de chambre, car Turgot était loin sûrement, par plusieurs motifs, de vouloir donner à cet amusement la moindre publicité. Aussi est-il quelques-uns de ces titres qui ne m'ont pas semblé d'un excellent goût comme, par exemple, celui-ci en latin macaronique :

— R. P. GRILLANDI ORD. PRÆD. JURISPRUDENT. INQUISITION.

Comme quelques allusions plus malignes que fondées aux mœurs alors assez peu avancées du pays dont il était l'intendant. Ce serait assurément, aujourd'hui un assez mauvais moyen d'administration; mais dans ce temps-là où le pouvoir avait tant de force, et où, par suite, ses mandataires pouvaient se permettre impunément telle facétie qui leur réussirait mal dans celui-ci, la petite licence que se donnait Turgot à cet égard, manquait autant de générosité que de convenance, et surtout était bien mal venue, vous en conviendrez, sous la plume d'un de ces grands réformateurs de tous les genres d'abus.

Mais puisque j'ai tant fait, madame, que de mal prendre les plaisanteries de Turgot sur les habitants de son ancienne intendance, et vous savez pourquoi, il faut que j'achève de les venger, en vous montrant ici une des victimes immolées dans ses titres justifiée par une autre. Vous y verrez jusqu'à quel degré d'animosité peuvent se porter même les hommes d'un ordre supérieur, lorsqu'ils sont entraînés par l'esprit de système, ou égarés par d'aveugles haines de parti. Cette petite digression me semble loin d'être dépourvue d'à-propos; mais, dans tous les cas, il a été convenu entre nous, vous le savez, que la bibliographie, lorsqu'elle n'est pas tout à fait matérielle, reste la maîtresse de se tracer à elle-même ses propres limites, et que tout ce qui se rattache, de près ou de loin, au livre qu'on a sous les yeux, appartient de plein droit à celui qui le décrit.

Cet abbé de Caveirac, retombé ici deux fois sous la main de M. Turgot, était un assez vilain homme en tant qu'homme de parti. Non-seulement il écrivit toute sa vie contre la tolérance dont Louis XV était disposé à user envers les protestants, mais il mit lui-même l'intolérance en action dans un procès où une femme calviniste, subitement convertie, voulait, en sollicitant la nullité d'un mariage qui datait de plus de quinze années, faire subir à ses enfants les affreuses conséquences des lois en vigueur. Tout cela rendait l'abbé de Caveirac fort attaquable sans doute, mais c'était un motif de plus pour ne pas recourir, contre lui, à l'arme odieuse de la calomnie. Or, voilà ce que dit Linguet, dans sa *réponse aux docteurs modernes*. Le plaidoyer est peut-être un peu trop chaud pour le mérite du client; mais ce ne serait là, au surplus, qu'un nouvel exemple de l'exagération où jette toujours l'injustice, et il reste, en définitive, du moins au profit du panégyriste, un fait que rien ne saurait annuler entièrement.

« Un cri universel s'est élevé, il y a quelques années, dit Linguet,

« contre ce malheureux abbé de Caveirac. Toute la basse-cour philo-
« sophique l'a hué avec indignité. On a dit, on a écrit, on a imprimé
« *qu'il avait fait tout exprès une apologie de la Saint-Barthélemy.*
« Vous verrez dans le monde des milliers de personnes qui en sont
« persuadées de bonne foi, et qui regarderaient comme le plus témé-
« raire de tous les hommes, celui qui oserait en douter. Cependant
« prenez la peine de chercher le livre de cet auteur si indignement et
« si injustement avili.

« Vous vous convaincrez d'abord que la Saint-Barthélemy n'était
« pas son principal objet. Il a fait un ouvrage plein de force, de lu-
« mières et de vérité sur l'expulsion des protestants au siècle dernier,
« et sur les motifs qui ont pu y déterminer Louis XIV et son conseil.
» Ce n'est qu'à la fin qu'il a joint une dissertation de soixante-trois pages,
« sous le simple titre de *Dissertation sur la journée de la Saint-Bar-*
« *thélemy*, à laquelle je ne vois pas trop qu'on ait répondu.

« Ensuite, si vous lisez ce petit ouvrage, vous serez étonné de n'y
« trouver qu'un homme raisonnable, humain, philosophe même, qui
« combat un préjugé (celui que la religion eut part aux meurtres de
« la Saint-Barthélemy); qui pourrait avoir tort dans le fond sans qu'il
« fût possible de lui faire le moindre reproche dans la forme; enfin,
« qui n'a point cherché à justifier cette abominable catastrophe dont
« on le suppose le panégyriste, qui a tenu à ce sujet le langage d'un
« cœur compatissant et d'un esprit éclairé.

« *On peut répandre, dit-il en commençant, des clartés sur les motifs et*
« *les effets de cet événement tragique, sans être l'approbateur tacite des uns,*
« *ou le contemplateur des autres. Quand on enlèverait à la journée de la Saint-*
« *Barthélemy, les trois quarts des horribles excès qui l'ont accompagnée,*
« *elle serait encore assez affreuse pour être détestée de tous ceux en qui tout*
« *sentiment d'humanité n'est pas entièrement éteint.* Et c'est l'homme qui
« parle ainsi, que l'on déclare l'apologiste de la Saint-Barthélemy, que
« l'on flétrit sous ce prétexte, dont le nom peut-être ne sera transmis
« à la postérité qu'avec les qualifications affreuses et plus iniques
« encore dont on l'a accablé.

« Je ne connais point l'abbé de Caveirac, ajoute Linguet, dans une
« note; je ne l'ai jamais vu; je n'ai jamais eu avec lui de liaison d'au-
« cune espèce et n'en aurai jamais vraisemblablement; mais j'avoue
« que sur la dénonciation authentique qui a été faite à l'Europe de ses
« opinions et de son livre, j'ai été longtemps comme beaucoup de ses
« ennemis sans doute, à le croire, sans l'avoir lu, un homme et un écri-

« vain détestable ; le hasard a fait tomber, il y a quelque temps, son « livre entre mes mains, j'ai frémi de mon injustice, et je saisis avec « ardeur l'occasion de la réparer. »

Certes, voilà une sortie où l'on retrouve bien le genre d'esprit de l'auteur des mémoires sur la Bastille et de tant d'autres écrits plus ou moins empreints de déclamation. Mais ce qu'il ne dit pas, et j'ignore pourquoi, c'est que ce fut Voltaire qui, le premier, avec ce ton de certitude qu'il prenait habituellement, proclama que l'*abbé de Caveirac avait fait l'apologie de la Saint-Barthélemy*. Cette assertion une fois tombée de sa plume, il la reproduisit dans plusieurs écrits, dans sa correspondance, dans toutes les occasions. Enfin, il en vint à l'habitude de dire tout simplement l'*auteur de l'apologie de la Saint-Barthélemy*, comme on aurait pu dire l'auteur de la *Henriade*. Ce fut donc d'après le maître, que chacun répéta la chose, sans songer le moins du monde à la vérifier. Pendant ce temps-là, Turgot insinuait silencieusement dans les titres reproduits plus haut que l'homme était fort capable de justifier les excès des Espagnols dans les Indes ; et cependant vous le voyez, madame, il peut bien y avoir dans sa *Dissertation sur la Saint-Barthelemy*, quelque *si*, quelque *mais*, suite inévitable de l'intolérance de ses opinions ; mais, d'après les phrases pleines d'énergie dont il flétrit cette effroyable journée, il n'était pas plus juste de dire que l'abbé de Caveirac avait fait l'apologie de la Saint-Barthélemy, qu'il ne le serait maintenant de dire que j'ai fait, moi, dans cette lettre, l'apologie de l'abbé de Caveirac.

« Ils s'imaginent, » disait un jour ce bon Lemierre, scandalisé de voir le même parterre qui avait si bien accueilli sa VEUVE DU MALABAR, maltraiter, je ne sais plus laquelle autre de ses pièces, « ils s'imaginent « qu'on peut leur donner tous les jours une veuve du Malabar! » Je ne me suis pas engagé, moi, madame, à mettre tous les jours la main sur un livre de poche de J.-J. Rousseau, ou sur un manuscrit inédit d'André Chénier[1]. Je vous l'ai dit, d'ailleurs, en commençant, ce n'est-là qu'une pure fiction, un simple reflet de bibliographie, et vous ne vous attendez pas, sans doute, à ce que je critique ici la reliure de ces *dos* probablement confectionnés sur les lieux mêmes, ou l'orthographe vicieuse de quelques-uns de ces titres, ce qui ne peut-être raisonnablement attribué qu'à l'artiste local. Ce serait me rendre, pour ainsi dire, le complice des mauvaises plaisanteries de Turgot. Mais cette œuvre, telle qu'elle est, a le mérite de rappeler vivement, de caractériser d'une manière

[1] Voir les deux premières lettres de l'auteur.

intime un homme illustré par de grandes vertus. Cet homme a été, en quelque sorte, le créateur d'une province importante, et son nom, quoique devenu célèbre depuis ce temps-là, y est encore presque toujours accompagné du titre de *Monsieur*, comme n'ayant jamais cessé, un instant, d'être présent à tous les esprits. Tous ceux qui abordent cette province, quelque position qu'ils viennent y occuper, s'associent bien vite à ce juste sentiment du pays. Enfin, c'est un culte qui a supporté, sans s'altérer, en aucune manière, l'épreuve de nos longues révolutions, et je crois savoir que dans quelques arrangements d'intérieur devenus indispensables, l'on se propose de conserver religieusement la porte de *Monsieur* Turgot.

Agréez, etc.

TENANT DE LATOUR.

BERGERONNETTE.

Il y a des natures choisies qui se développent d'elles-mêmes dans toutes les positions où il plaît au hasard de les faire naître.

George SAND.

« Pourquoi ne vous mariez-vous point, mon cher Frédéric?

— Parce que je n'aime personne.

— Quelle naïveté! Pourquoi n'aimez-vous personne?

— Parce que je ne puis plus aimer.

— Peste! Pourquoi ne pouvez-vous plus aimer?

— Parce que j'ai trop aimé.

— Vous m'intéressez. Pourquoi...?

— Allez au diable avec vos pourquoi! Vous êtes un véritable inquisiteur.

— Eh! non, je ne suis qu'un anatomiste, mon cher Frédéric, et vous êtes un sujet curieux que j'aimerais assez à disséquer, je ne vous le cache pas.

— Laissez-là votre scalpel, je vous prie; je consens à vous dire moi-même ce que vous désirez savoir. »

Frédéric Talhouet sourit, ce qui lui arrivait rarement. Il se jeta sur son divan, cacha pendant une minute dans ses mains son grand visage expressif et pâle, puis il reprit en ces termes :

« La première fois que je vis Bergeronnette, ce fut en Bretagne, sur les grèves de Loc-Tudi, par une radieuse matinée d'été. Bergeronnette était assise sur le sable, pieds nus, cheveux au vent; elle chantait un

guerz ou ballade du pays d'une voix fraîche et gentille comme son frais et gentil visage. Elle avait 12 ans. Elle tenait avec soin sur ses genoux un livre richement relié qui contrastait avec la pauvreté de son accoutrement. Je m'arrêtai pour lui adresser la parole. Elle se tut et fixa sur moi son regard humide et brillant.

« Dites-moi, ma belle enfant, lui demandai-je en lui indiquant un parc qui côtoyait le rivage, n'est-ce pas la propriété de M. de Tyvonarlen?

« A ces mots elle se leva vivement et me répondit d'un air gracieux et souriant.

« — Oui, monsieur, mais l'entrée du château est sur le chemin de Loc-Tudi.

« Elle reprit avec une légère expression d'embarras :

« — Est-ce que monsieur va chez M. de Tyvonarlen?

« — J'irai bientôt, ma belle enfant; mais il faut que je me rende d'abord à l'île Tudi où j'ai affaire.

« — A l'île Tudi? reprit-elle. Ah! bien, vous pouvez la voir d'ici; et, si vous voulez, je vais vous y mener?

« — A pied? fis-je avec une gravité comique.

« — Oh! répliqua-t-elle en riant, je ne marche pas sur l'eau comme Jésus-Christ, et je ne crois pas que vous osiez vous y hasarder comme saint Pierre. Mais j'ai un bateau amarré à deux pas d'ici, et je vous ferai passer l'eau.

« — Volontiers, lui répondis-je enchanté de sa répartie; je vous aiderai à ramer?

« — Je rame bien toute seule, dit-elle d'un air charmant de fierté et de confiance en elle, soyez tranquille, vous arriverez à bon port. Mais pour ma peine vous me rendrez un service.

« — Je suis à votre disposition, ma petite amie, lui dis-je de plus en plus étonné de son langage et de sa gentillesse.

« — Merci, monsieur, fit-elle avec une jolie révérence. Je vous prierai quand vous irez à Loc-Tudi, chez M. le comte de Tyvonarlen, de remettre ce livre à M. Robert son fils.

« Elle me montra le beau volume qu'elle tenait à la main ; je le pris et l'ouvris : c'était *Paul et Virginie.*

« — De quelle part lui rendrai-je ce livre?

« — De la part de Bergeronnette, monsieur, et vous lui direz, s'il vous plaît, que si je ne suis pas venue hier, le lui rendre et jouer avec lui sur la grève, comme nous en étions convenus, c'est que mon père m'a retenue pour raccommoder ses filets. Aujourd'hui je comptais le rencontrer, car

il est presque tous les matins ici, mais voici deux heures que je l'attends, et il ne vient pas. C'est dommage : il m'aurait peut-être encore prêté un autre beau livre.

« — Vous aimez donc bien les livres ?

« — Oh ! beaucoup, monsieur ! me répondit-elle d'un air expansif et passionné. Je lis toujours quand j'en ai le temps. Si vous saviez : Monsieur Robert est bien bon pour moi; grâce à lui je connais les plus jolies histoires du monde.

« En parlant ainsi de monsieur Robert, jeune garçon de douze ans à peine, les joues de Bergeronnette s'empourpraient légèrement, et ses belles paupières aux longs cils blonds s'abaissèrent avec une sorte de pudeur instinctive. Je soupçonnai fort que l'amour de la lecture n'était pas le seul sentiment qui commencât à fleurir dans le cœur à peine éclos de Bergeronnette.

« — Venez, me dit-elle, mon bateau est dans une petite crique du rivage.

« Nous nous dirigeâmes vers l'endroit indiqué. Bergeronnette marchait à pas pressés. Je me tins derrière elle, considérant la grâce ailée de sa démarche enfantine, la perfection vraiment étonnante de sa taille que dessinait une pauvre robe de toile grise. Sa chevelure, d'un blond cendré délicieux, retombait en boucles mollement arrondies sur ses épaules rondes et blanches. Dans mes pérégrinations à travers ma Bretagne aimée, j'avais rencontré souvent, au sein des campagnes les plus ignorées, de charmantes *penneres* ou jeunes filles qui me rappelaient un peu les villageoises de Marmontel, mais je n'avais point encore vu une enfant aussi intéressante que Bergeronnette; sous ses modestes vêtements elle avait l'élégante simplicité de l'oiseau dont elle portait le nom. Elle en avait aussi la vivacité coquette.

« Nous montâmes dans son bateau. Elle le conduisit seule avec une habileté où l'adresse se mariait à la force. J'admirais cette organisation à la fois énergique et frêle : je la complimentai, elle sourit et me répondit avec fierté que ce n'était rien cela, qu'elle savait déjà conduire une chaloupe à la voile, et que souvent elle allait avec son père, marinier de l'île Tudi, promener en mer la famille de Tyvonarlen. En parlant ainsi, elle imprimait de rapides mouvements aux avirons et nous abordâmes à l'île, petit coin de terre avec quelques chaumes misérables et quelques brins d'une végétation rare et brûlée par le vent de mer ; poétique par sa mélancolie profonde et la monotone grandeur de l'Océan qui l'environne.

« Bergeronnette m'indiqua la demeure de la personne que j'allais voir

et je la quittai en lui promettant de me rendre bientôt à sa chaumière pour lui demander le livre que je devais remettre au jeune Robert. Une heure après j'entrais sous le chaume du père de Bergeronnette nommé Coëtdro. Il me reçut avec la cordialité d'un marin breton, gravement et franchement, et dit à sa fille de mettre sur la table le pain, le beurre, le lard, le cidre et l'eau-de-vie. Tandis que Bergeronnette s'évertuait à dresser le couvert rustique, j'exprimai au père Coëtdro la surprise et le plaisir que j'avais ressentis à la vue de sa fille si mignonne et si spirituelle. Aussitôt les lèvres du marinier éprouvèrent un rapide frémissement ; ses yeux, qui avaient d'abord essayé un sourire de satisfaction et d'orgueil, se voilèrent sous un léger brouillard qui se condensa bientôt en une larme. Il se dirigea vers le seuil de la chaumière en me faisant signe de le suivre.

« — Vous avez bien raison, me dit-il tout bas, avec une expression touchante, Bergeronnette est bien jolie et bien bonne. C'est mon bonheur à moi, cette enfant! Quand je la vois, je suis content. Quand elle chante, et elle aime beaucoup chanter, ça me rend gai. Quand je l'embrasse.... J'ai encore envie de l'embrasser. Eh! bien, elle a une tante qui demeure à Paris, qui est établie et riche, à ce qu'on dit, une brave femme tout de même. Bref, elle m'a demandé ma fille pour l'élever, pour lui donner un bel état, en m'assurant que c'est pour son bien, ce que tout le monde dans l'île m'assure aussi, de sorte que j'ai promis d'envoyer bientôt Bergeronnette à la capitale, de me séparer d'elle. Comprenez-vous, monsieur? Cette pauvre petite, m'en séparer. Je crois bien que je n'en aurai jamais le courage!

« Comme il achevait ces mots, Bergeronnette nous avertit que tout était prêt sur la table. Son père se retourna brusquement et fit avec vivacité quelques pas dans l'intérieur pour que sa fille ne vît pas les larmes qui affluaient à ses yeux. J'étais ému. J'avais bien envie de conseiller au père Coëtdro, de ne point envoyer Bergeronnette à Paris, mais je n'osai pas prendre sur moi la responsabilité de ce conseil.

« Après avoir fait honneur au repas breton du marinier, je pris congé de lui. Bergeronnette me remit le beau livre du jeune de Tyvonarlen.

« — Merci de votre bonté, monsieur, me dit-elle, M. Robert verra que je ne mets pas de négligence à lui rendre ses livres, c'est ce que je désire.

« — Dans une heure, votre commission sera remplie, ma belle enfant.

« Je serrai la main du père Coëtdro, qui regardait sa fille en souriant et qui, reportant son regard sur moi, me dit en haussant doucement les épaules :

« Elle aime beaucoup ce petit M. Robert.... enfantillage....

« Bergeronnette m'accompagna jusqu'au débarcadère. Là elle sauta dans son bateau, j'en fis autant.

« — Vous voulez donc encore que nous voguions ensemble?

« — Pourquoi pas, monsieur? Ne suis-je pas assez bonne marinière pour vous conduire?

« — Excellente! fis-je, en m'élançant près d'elle. Et dix minutes après nous atteignîmes au rivage de Loc-Tudi. Je voulus lui offrir quelque argent, elle refusa; je lui promis alors de lui adresser, à mon retour à Paris, de jolis livres instructifs et amusants. Elle frappa dans ses mains avec joie et, présentant à mes lèvres son beau front bombé, d'une blancheur virginale.

« — Les livres ne se refusent pas, dit-elle d'un ton charmant, et je les lirai avec bien du plaisir, en souvenir de vous, monsieur.

« Elle reprit, ses rames, et je m'éloignai non sans jeter de temps en temps un regard derrière moi sur la gentille marinière qui regagnait l'île en chantant un *sône* plaintif, comme un adieu. Je sentis, à une vague impression de regret, que j'avais laissé une parcelle de mon cœur sur le front candide et pur de cette enfant.

« Arrivé chez le comte de Tyvonarlen avec lequel j'avais été en relation à Paris, et que je désirais visiter en passant, je remis le ***Paul et Virginie***, au petit Robert, qui était bien, par parenthèse, le plus aimable et le plus beau garçon du monde.

« Est-ce qu'*elle* est malade? me dit-il avec émotion.

« — Bergeronnette? mais non, elle se porte très-bien.

« — Pourquoi n'est-elle donc pas venue hier jouer avec moi? Elle me l'avait promis.

« — Parce que son père l'a retenue pour raccommoder des filets.

« — Ah!

« — Elle vous attendait aujourd'hui devant le parc, lorsque je l'ai rencontrée, repris-je.

« Les larmes lui vinrent aux yeux. »

« — J'en étais sûr! fit-il avec un accent où perçait la colère. Pendant ce temps, moi, j'étais à déjeuner avec papa dans un château voisin. Dieu sait pourtant que je ne peux pas souffrir ce château-là!

« Je souris. La boutade enfantine de Robert me révélait un amour

ingénu, le plus doux, le plus poétique, le plus vrai sans contredit; un jeune amour sans honte, sans orgueil, sans respect pour les convenances; un bel amour entre un grand seigneur magnifiquement couvert, et une humble enfant des grèves, aux pieds nus. «Si tu avais dix ans de plus, tu cacherais avec soin cet attachement-là, » pensai-je, en regardant Robert qui s'envola tout à coup du côté du parc, sans doute pour voir si Bergeronnette n'était point encore sur le rivage.

« Je passai la nuit au château de Tyvonarlen. Le lendemain je dirigeai mes pérégrinations de touriste vers le nord du Finistère. Un mois après, j'étais de retour à Paris. Les incidents de mon voyage avaient été fréquents, et j'en avais déjà oublié le plus grand nombre, mais la rencontre de Bergeronnette restait toujours présente à ma pensée comme une de ces fantaisies pittoresques que les poëtes aiment à imaginer sans beaucoup y croire d'ailleurs. Je tins ma promesse, et j'envoyai à ma petite marinière une quantité fort respectable de livres de science élémentaire, et de récits amusants dont elle m'accusa réception en ces mots : j'ai encore sa lettre. La voici :

« Monsieur,

« J'ai reçu vos livres, et j'ai pleuré un peu, c'est-à-dire j'ai pleuré beau-
« coup de bonheur. Ah! vous êtes vraiment bien bon et je ne sais com-
« ment vous remercier. Je *voudrai* bien vous envoyer quelque chose,
« mais quoi? du poisson : Papa dit qu'il serait gâté avant d'arriver jus-
« qu'à vous. Quel *domage!* je suis bien embarrassée, car je n'ai rien autre
« chose à vous offrir que l'amitié pour toujours

« De votre petite servante.

« BERGERONNETTE. »

« Plus bas, en caractères grossiers, qui contrastent avec l'écriture fine et l'orthographe assez régulière de Bergeronnette, se trouve ce post-scriptum.

« Mon chair Mosieu,

« Mersi, mersi bien. La petitte ai contant et moi ossi. Vené nou voire
« quan vou pourré, sa me fera un grau plésire. »

« Bonjour, vot serviteur,

« COETDRO. »

« Cette lettre rustique et touchante me charma singulièrement, je l'ai souvent relue alors, et chaque fois, j'ai ressenti, en la lisant, un plaisir

doux et pour ainsi dire rêveur, car elle éveillait en moi de mélancoliques souvenirs, elle me faisait songer à la majestueuse tristesse de l'Océan, au morne dénûment de l'île Tudi, aux pieds nus de Bergeronnette, au pauvre chaume du marinier. Une telle réminiscence, au milieu du confortable prosaïque de notre civilisation parisienne, ne manque pas d'un certain attrait maritime et piquant qui plaît aux natures comme la mienne. Du reste, l'impression que cette lettre produisait sur moi, a bien changé depuis un an. Il est vrai, que les souvenirs qu'elle éveille en mon cœur, se sont augmentés : je ne saurais la lire aujourd'hui sans avoir envie de pleurer.

« A la réception de cette lettre, je me promis d'établir une correspondance avec Bergeronnette, et de renouveler le bonheur que je lui avais procuré déjà : il est si bon de faire un heureux. Je n'ai cependant point réalisé mon projet, distrait par l'entraînement de nouvelles affaires et de nouveaux desseins. L'existence humaine est un tissu dont presque tous les fils se composent d'espérances déçues et de résolutions avortées. Les années s'écoulèrent donc sans que j'écrivisse à Bergeronnette et sans que je reçusse de ses nouvelles. Cependant je ne songeais jamais à ce que j'appelais ambitieusement mes voyages, sans que la délicieuse image de Bergeronnette ne surgît tout à coup du fond de mon cœur pour s'élancer sur le bord de la mer et pour me faire passer l'eau dans la nacelle du pêcheur. Mais, tandis que mon imagination évoquait la jeune insulaire avec ses dix ans en fleur et ses grâces enfantines, je ne réfléchissais pas que le temps nous avait entraînés, que j'avais pris des étés et qu'elle avait augmenté ses printemps. Elle devait être une grande personne. Mais était elle toujours aussi gentille, aussi spirituelle, aussi pittoresque? probablement non. Sans doute même elle n'était plus digne de mes souvenirs. Cette supposition m'attristait, car, comme il arrive très-souvent aux esprits quelque peu romanesques, je m'intéressais à Bergeronnette comme à l'héroïne d'un roman dont je n'avais encore lu que la première page.

« Un matin (c'était, je crois, huit ans après mon voyage en Bretagne), j'étais à ma fenêtre qui donnait sur l'une des rues les plus tranquilles de Paris. Je humais l'air printanier, vif et pur, secouant de son aile lutine les senteurs enlevées à un jardinet voisin. Le soleil montait radieux dans un ciel bleuâtre, les moineaux pépiaient avec acharnement. Je laissais errer nonchalamment mon regard et ma pensée sans les arrêter à rien; j'allais même me retirer de la fenêtre, lorsque le son d'une voix s'échappant d'une mansarde située en face de ma demeure, m'é-

mut étrangement et captiva toute mon attention. Je levai la tête et je vis une belle figure blonde qui se détachait au milieu d'un cadre de capucines élégantes. Je tressaillis et je poussai un cri de surprise : je venais de reconnaître Bergeronnette, qui chantait un sône breton tout en arrosant une caisse de fleurs sur l'appui de sa croisée. La jeune fille me regarda avec étonnement et sembla se souvenir ; je ne me trompais pas. Alors, sans hésiter, je m'élance hors de chez moi, je franchis quatre étages de la maison de Bergeronnette, j'arrive : sa porte était ouverte, elle m'attendait sur le seuil, et me reçut avec un air tout à la fois de cordialité et de réserve qui m'imposa et me charma tout à coup. J'étais si content que je l'eusse embrassée, mais son maintien calme et doux comprima mon enthousiasme. Je ne tardai pas à remarquer que la pauvre petite marinière aux pieds nus s'était faite une ravissante personne mise avec une simplicité pleine d'un goût exquis et chaussée de brodequins verts aussi petits que la pantoufle de Cendrillon.

« Je vous ai reconnu tout de suite, me dit-elle avec enjouement.

« — Et moi donc ! il m'a suffi de vous entendre chanter, répartis-je avec joie. Vous chantez donc toujours comme une vraie Bergeronnette que vous êtes, mademoiselle?

« — Oh! plus que jamais, rien ne saurait m'en empêcher. Chanter est devenu pour moi une habitude, et je crois que je mourrai en chantant.

« Elle me présenta une chaise près de sa fenêtre, puis elle s'assit à une table chargée de rubans, de dentelles, de mousseline, de fleurs et d'une tête de carton coiffée d'un riche bonnet qui me parut un chef-d'œuvre de grâce et d'harmonie. Je n'eus pas de peine à deviner que Bergeronnette était lingère, et, je l'avoue, cette découverte m'inquiéta beaucoup, car la réputation des lingères n'est pas ce qui existe de plus intact et de plus pur à Paris, ni ailleurs. Vrai préjugé, j'en suis convaincu, mais je le partageais avec tout le monde, et je craignis de voir Bergeronnette descendre du piédestal que je lui élevais déjà dans mon cœur. Il n'en fut rien pourtant; je reconnus bientôt ou plutôt je sentis d'instinct que Bergeronnette était la plus noble et la plus innocente lingère de la capitale.

« — Comment votre père s'est-il décidé à vous laisser venir à Paris? lui demandai-je.

« Une larme, à ces mots, brilla sur sa prunelle veloutée.

« — Il ne s'y est jamais décidé, me répondit-elle, je n'y suis venue qu'après sa mort.

« — Quoi ! votre père est mort?

« — Dans une bourrasque en mer, il y a quatre ans.

« Cette nouvelle m'affecta réellement. Le bonhomme Coëtdro, que je n'avais vu qu'un instant, était cependant une des meilleures sympathies de mes souvenirs : il était si franc, si cordial, il aimait tant sa petite Bergeronnette! Bergeronnette et moi, nous demeurâmes un instant silencieux; puis elle me raconta que sa tante, lingère à Paris, l'avait fait venir et l'avait installée chez elle comme sa propre fille. Mais sur ces entrefaites, la pauvre femme s'était remariée et elle était tombée à un homme dont les dissipations avaient dévoré ce qu'elle possédait; elle s'était vue contrainte un jour de vendre son fonds de lingerie et de partir pour les États-Unis, où on lui offrait une place dans une maison de commerce. Bergeronnette avait été si heureuse chez sa tante qu'elle craignit alors d'entrer chez des étrangers et préféra louer une mansarde où elle travaillait à ses *pièces*.

« — Je ne suis pas fâchée de ma résolution, ajouta-t-elle, car on m'adresse plus de bonnets à confectionner que je n'en puis faire.

« — Voilà ce que c'est que de composer des chefs-d'œuvre, répliquai-je galamment en lui montrant le bonnet qui couvrait la tête de carton.

« Elle sourit, je la contemplai avec admiration, et plus je la contemplais, plus je remarquais en elle une perfection de beauté aussi délicate qu'expressive. Elle s'aperçut de mon attention fixée sur elle et la détourna avec simplicité en me priant de voir sur une étagère suspendue à la muraille, si je ne retrouverais pas les livres que je lui avais envoyés jadis. Je les trouvai en effet, avec beaucoup d'autres, symétriquement rangés sur des rayons. Cette circonstance, d'ailleurs fort ordinaire, me toucha vivement, et je lui dis alors avec émotion.

« — Vous me permettrez, mademoiselle, de vous en offrir de nouveaux. Je possède quelques keepsakes qui renferment de jolies histoires et de jolies gravures; je serais heureux de vous les faire agréer.

« — Je vous remercie, monsieur; ma petite bibliothèque est complète ainsi, je n'ai pas besoin d'autres livres, me répondit-elle d'un ton calme et un peu froid qui équivalait à un refus positif.

« Je vis bien que j'avais commis une étourderie, je n'insistai pas. Elle redevint enjouée. Bientôt je pris congé d'elle. Elle me permit de revenir quelquefois lui rendre visite. Je vous le déclare franchement, trois quarts d'heure d'entretien m'avaient suffi pour prendre de Bergeronnette, devenue jeune fille, l'idée la plus honorable. D'ordinaire, passablement incrédule sur le chapitre de l'innocence des grisettes, je demeurai pourtant entièrement convaincu que si la vertu, cette fleur délicate que ternit le

moindre souffle, s'épanouissait quelque part, ce devait être dans l'humble mansarde de Bergeronnette où il me semblait avoir respiré ce parfum virginal dont parlent les poëtes. Je me complaisais dans cette idée, comme si j'avais eu intérêt à ce que cela fût.

« Le matin, et l'après-dînée, Bergeronnette arrosait ses fleurs en chantant. J'eus soin d'être alors à ma fenêtre pour la saluer; elle me rendait mon salut, et j'étais heureux. Le reste de la journée elle travaillait sans relâche. Le soir, j'apercevais souvent, sur les rideaux de la croisée, sa silhouette, un livre à la main. Plusieurs fois j'avais entrevu chez elle quelques jeunes fille, jamais un homme, et je me croyais le seul admis dans son frais et modeste gynécée. Cette remarque me réjouissait. Je me trompais cependant, car, un jour, je vis un jeune homme d'une beauté remarquable, d'une mise recherchée, se pencher à la fenêtre de la jeune lingère et respirer le mugnet qui fleurissait dans la caisse. De ma vie, je n'éprouvai de déception plus poignante. Au délabrement de cœur que je ressentis, je compris que j'aimais déjà Bergeronnette.

« —Bergeronnette! Bergeronnette! murmurai-je en fermant ma croisée avec plus de douleur que de dépit : Vous n'êtes qu'une grisette ordinaire!

« Cette réflexion péremptoire était ridicule, car la présence de ce jeune homme chez cette jeune fille ne prouvait pas plus contre sa vertu que ma présence même. Mais tel est le cœur humain : on ne peut souffrir chez les autres les plus insignifiantes licences que l'on s'accorde bénévolement à soi-même. Il me sembla que j'étais mystifié, et dans ma dignité blessée, je restai tout un jour sans paraître à ma fenêtre, épiant du reste, à travers mes rideaux, le moment où je pourrais voir Bergeronnette sans être vu d'elle. Elle parut, son petit arrosoir vert à la main. Elle dirigea son regard de mon côté, puis le replia sur son jardin suspendu, d'un air qui me parut parfaitement indifférent. Je fus piqué; je me promis d'aller la voir le lendemain, pour me moquer d'elle; j'étais fou.

« Le lendemain, en effet, je me présentai chez Bergeronnette, un sourire ironique sur les lèvres. Elle me reçut comme elle l'avait fait déjà, simplement et gracieusement, sans s'apercevoir d'ailleurs du changement de mes manières. Il y avait un superbe bouquet de fleurs sur la cheminée ; je ne doutai pas un seul instant que ce ne fût le galant de la veille qui le lui avait offert. J'essayai une plaisanterie à ce sujet ; cette plaisanterie fut de mauvais goût. Bergeronnette parut étonnée, elle fixa sur moi des yeux si graves et si pénétrants que je me sentis rougir et que je balbutiai une excuse. Elle sourit tristement et me dit avec une douceur ineffable :

« — Vous êtes toujours prêts, vous autres messieurs, à mal penser des femmes. Vraiment vous n'êtes pas généreux.

« Puis elle pencha, mélancoliquement son visage, et n'ajouta pas un mot, comme dédaignant toute explication. Son silence pensif, son mouvement attristé, son attitude sérieuse produisirent sur moi l'effet d'un rayon de soleil sur un nuage qu'il dissout en pluie ; mon cœur se fendit, des larmes s'en échappèrent, et j'allais me jeter aux genoux de Bergeronnette pour lui demander pardon de mes soupçons absurdes, lorsqu'on frappa à la porte de la mansarde. La clef était à la serrure; un jeune homme entra : c'était celui-là même que j'avais aperçu la veille. Bergeronnette et moi, nous nous levâmes, elle pour recevoir le visiteur, moi pour me retirer. Je la saluai avec amertume ; elle rougit, et, d'un geste doux et cependant impérieux, elle me fit signe de rester.

« — Vous vous connaissez un peu, messieurs, dit-elle après nous avoir fait asseoir et avoir repris son travail. M. Frédéric Talhouet a remis autrefois de ma part à M. Robert de Tyvonarlen un beau livre intitulé *Paul et Virginie*. Vous souvenez-vous, messieurs ?

« Il y avait bien longtemps que j'avais cessé tous rapports avec la famille de Tyvonarlen. Je me rappelai parfaitement l'incident dont parlait Bergeronnette, mais je ne reconnus pas le jeune Robert. Je crois bien pourtant que j'y mettais un peu de mauvaise volonté; mais ce jeune homme était si charmant et si beau que son aspect me communiquait une vive impression de jalousie. Non seulement je n'aurais pas voulu le reconnaître, mais encore j'aurais bien voulu ne l'avoir jamais connu. Quant à lui, il m'avait remis dès l'abord, et me le dit avec une politesse affectueuse, qui me fit honte à moi-même. Je crus voir dans sa conduite bienveillante et digne, que je ne l'inquiétais guère, et qu'il avait toute confiance en son propre mérite. Mon amour-propre en fut froissé, je devins sardonique, mais il releva mes expressions hasardées avec tant de finesse et d'aplomb que je sentis une colère sourde gronder en moi. J'eus assez de présence d'esprit pour me retirer subitement dans la crainte de ne pouvoir la cacher plus longtemps. J'avais été suffisamment ridicule, sans y ajouter encore l'inconvenance brutale de la colère.

« L'amour est la pierre de touche des caractères, et j'aurais pu apprécier le mien dès lors, si je ne l'eusse connu depuis des années : tourmenté, soupçonneux, amer et jaloux avec accompagnements d'élans généreux et de bonté intermittente. Je ne suis pas, du reste, un être exceptionnel. Dans le cours de mon existence passée, j'ai rencontré beau-

coup d'hommes qui me ressemblaient. J'en ai même rencontré de pires, c'est ce qui me console. La première pensée qui s'empara fortement de mon esprit, après avoir quitté la mansarde, c'est que Robert de Tyvonarlen était l'amant de Bergeronnette. Bizarre réaction de nos opinions fragiles, autant j'avais exalté mon idole, autant je m'étais plu à la couronner d'une auréole de pureté idéale ; autant je l'abaissais par mes soupçons, autant je souillais de mon imagination pervertie son âme que je taxais d'hypocrisie et de fausseté. L'esprit le plus froid et le plus railleur, a dit avec raison un romancier moderne, ne prête jamais à une femme toute l'infâmie dont l'accuse un homme lorsque la jalousie parle en lui. Cependant ce paroxysme ne tarda pas à tomber de soi-même. Insensiblement je revins à des idées plus raisonnables, et je passai la nuit, tourmenté et souffrant, à bâtir mille projets tour à tour détruits et reconstruits. Enfin je m'endormis, au lever du jour, après m'être arrêté à une détermination : c'était de déclarer à Bergeronnette que je l'aimais, et, si elle y consentait, de l'épouser. Je voulais désormais faire ma femme de celle que, la veille, je flétrissais de mes injurieuses pensées. S'il est quelque chose de plus mobile que la mer, c'est sans contredit notre cœur.

« Il était environ dix heures du matin quand j'ouvris ma fenêtre. Bergeronnette avait déjà arrosé ses fleurs. Je l'aperçus près des rideaux soulevés de sa croisée; elle travaillait : il y a toujours, dans l'aspect d'une personne qui travaille, je ne sais quoi de saint et de touchant, qui l'ennoblit et qui pénètre d'un sentiment de respect. Je me rendis chez Bergeronnette. Arrivé à la porte de sa mansarde, j'entendis qu'elle chantait : sa voix me sembla moins gaie que de coutume ; je fus ému, et j'entrai d'un air embarrassé. Elle m'accueillit avec bonté, mais avec tristes e. Cette réception me troubla un peu ; j'hésitais à lui déclarer mes sentiments et mes projets. Enfin je fis étourdiment ma déclaration avec l'offre de ma main ; elle n'en parut pas étonnée, leva sur moi ses beaux yeux bleus, inondés de bienveillance, et me répondit avec une douceur infinie :

« — Si vous étiez un homme ordinaire, monsieur Frédéric, je me contenterais de vous répondre que je ne veux point me marier. Mais, avec vous, je préfère être franche, et vous avouer la vérité, pour motiver le refus que j'ai le regret de vous faire ici.

« Alors elle m'apprit, ce que je craignais d'ailleurs, qu'elle aimait M. Robert de Tyvonarlen et qu'elle était aimée de lui. Cet amour, qui avait grandi avec eux sur les rivages de l'Océan, s'était conservé pur

et vivace jusque sous le ciel de Paris, où se flétrissent pourtant bien des amours éclos loin du monde, au sein des beautés pittoresques de la nature qui fait aimer. La dignité indicible dont Bergeronnette accompagna son aveu ne me permit pas un seul instant de supposer autre chose, entre elle et Robert, que les relations ingénues de l'amour le plus chaste.

« Après un moment de silence, où l'élan d'une généreuse admiration combattait en moi l'aigreur de ma passion désappointée, je lui dis d'une voix altérée :

» — Robert de Tyvonarlen est d'une famille noble de Bretagne : qu'espérez-vous de votre amour?

« — Rien, répondit-elle avec tristesse. M. Robert est l'idole de sa mère, et cependant sa mère, qui convoite pour lui un magnifique parti, lui a dit hier qu'elle ne consentirait jamais à notre union.

« — Mais Robert peut vous épouser sans son consentement ? repris-je avec anxieté.

« Bergeronnette releva avec fierté son front penché.

« — Il me l'a proposé hier, dit-elle, et je l'ai refusé. Je puis l'aimer contre le vœu de sa famille, mais l'épouser, jamais !

« Tandis qu'elle proférait ces mots, deux grosses larmes vinrent trembler au bord de ses paupières frangées de longs cils blonds et glissèrent lentement sur ses joues palies ; elle les essuya tout à coup et reprit en souriant :

« — Tenez, dit-elle, j'étais vraiment plus heureuse lorsqu'insoucieuse enfant je courais pieds nus et les cheveux en désordre sur les grèves de Loc-Tudi.

« Elle se remit à l'ouvrage en hochant la tête. Ce mouvement fut adorable de mélancolie et de grâce. Il me fallut une force presque surhumaine, puisée dans un profond sentiment de respect, pour résister à mon émotion et ne point supplier en pleurant Bergeronnette de renoncer à Robert et de m'aimer, ce qui eût été souverainement inutile et insensé. Je fis mieux : je plaçai mon espérance sur les ailes du temps qui détruit bien des obstacles ; je comptai sur l'avenir : je sentais que j'aimais assez pour attendre.

« Lorsque j'ouvris la porte de la mansarde pour me retirer, une dame s'y présenta. A ma grande surprise, je reconnus la comtesse de Tyvonarlen.

« — Monsieur Frédéric Talhouet, fit-elle en me saluant d'un air légèrement ironique.

« Et, sans me donner le temps de répondre, elle s'adressa à Bergeronnette.

« — Je désirerais parler à mademoiselle Bergeronnette Coetdro ?

« — C'est moi, madame, répondit celle-ci en se levant avec émotion.

« — Madame de Tyvonarlen, dis-je, interdit, puis je fis un mouvement pour sortir.

« A ce nom Bergeronnette pâlit; elle s'appuya de la main sur sa table à ouvrage. Madame de Tyvonarlen jeta sur elle un regard investigateur et rapide dont le résultat me parut flatteur pour Bergeronnette ; puis, se tournant vers moi, elle ajouta avec une imperceptible nuance de raillerie :

« — Votre présence ici n'est pas de trop en ce moment, monsieur Talhouet, au contraire ; je désire vous avoir pour appui dans la prière que je vais adresser à mademoiselle.

« J'hésitai quelques secondes, mais je crus lire dans les yeux de Bergeronnette qu'elle désirait que je restasse, je restai, résolu de ramener madame de Tyvonarlen dans les bornes des convenances et de la politesse si par hasard elle s'en écartait.

« Nous nous assîmes. Il y eut un moment de silence et d'embarras.

« — Vous connaissez M. Robert de Tyvonarlen mon fils ? dit enfin la comtesse d'une voix douce et bienveillante.

« — Oui, madame, balbutia Bergeronnette.

« — Vous savez qu'il.... vous aime, et qu'il m'a demandé de vous épouser.

« Bergeronnette ne répondit pas. La comtesse reprit avec affabilité :

« — Cette demande de mon fils vous honore à mes yeux, mademoiselle, et je suis convaincue que vous en êtes digne autant par votre caractère que par votre.... beauté.

« Elle appuya sur ce mot avec une grâce exquise qui en excluait l'ombre même d'une impertinence. Bergeronnette rougit beaucoup. La comtesse continua :

« — Oui, mademoiselle, c'est parce que j'ai bien auguré de votre caractère, d'après ce que m'en a dit Robert, que je suis venue vers vous. Voici ce que j'ai à vous demander, voici la prière que je viens vous adresser avec l'espérance de voir votre noble cœur souscrire à nos vœux et en préparer la réalisation.

« Il était évident que la comtesse allait réclamer un sacrifice; elle avait mis du miel au bord du vase d'amertume. Bergeronnette en fut visiblement touchée; la pauvre enfant s'efforçait de dévorer une larme où bril-

lait autant de reconnaissance affectueuse que de douloureuse prévision. Alors madame de Tyvonarlen lui expliqua longuement que son mari avait fait, de son vivant, des pertes considérables dans diverses entreprises malheureuses, et que, d'une grande fortune qu'elle avait possédée, il ne lui restait plus à elle, ainsi qu'à son fils, depuis la liquidation effectuée après la mort de M. de Tyvonarlen, qu'un médiocre revenu, fort insuffisant pour la représentation que Robert devait garder en sa qualité de comte et de descendant d'une des premières maisons de France. Elle eut soin de mettre en relief ces dernières paroles, probablement pour faire apprécier à Bergeronnette toute la distance qui séparait l'humble fille du pêcheur, de l'illustre rejeton qu'elle aimait.

« Bergeronnette courba la tête en silence, avec accablement. La comtesse émue reprit :

« — Mon fils peut retrouver l'opulence que nous avons perdue ; il peut redevenir riche à millions. Il suffit pour cela qu'il épouse sa cousine Ce mariage serait brillant et *convenable* sous tous les rapports ; il ferait le bonheur de Robert, j'en suis persuadée. Et cependant mon fils s'y refuse depuis un an, et la cause de ce refus — vous la connaissez. — Oui, mademoiselle, vous êtes le seul obstacle aux désirs de deux familles unies et qui veulent se lier plus étroitement encore.

« La comtesse se tut un instant et sembla scruter la pensée de Bergeronnette. Bergeronnette releva avec lenteur son visage humide et pâle, et regarda madame de Tyvonarlen d'un air interrogatif qui semblait lui demander ce qu'il fallait qu'elle fît. La comtesse s'approcha d'elle avec intérêt et lui prit doucement la main.

« — Il dépend de vous, dit-elle que les choses s'arrangent. Si vous avez le courage d'un effort généreux, il faudrait vous absenter pendant un an...

« Bergeronnette tressaillit.

« — Il faudrait qu'il ne sût pas ce que vous êtes devenue, reprit la comtesse de sa voix la plus insinuante. Il vous croira oublieuse, inconstante : et, je connais mon fils, il ne tardera pas à réaliser nos vues, car il n'a pas d'éloignement invincible pour sa jolie cousine.

« Bergeronnette fondit en larmes. Mon cœur se serra.

« — Ne pleurez pas ainsi, mon enfant, dit la comtesse avec onction. Soyez forte et magnanime, et montrez-vous aussi grande en vous éloignant de mon fils qu'il s'est montré désintéressé en voulant vous épouser. Croyez-moi, votre conscience vous louera toujours d'une telle action, et

deux familles vous seront éternellement reconnaissantes d'avoir noblement secondé leur projet.

« Madame de Tyvonarlen dit alors à Bergeronnette qu'elle pourrait choisir pour résidence telle ville éloignée qui lui conviendrait et qu'elle recevrait exactement les quartiers d'une rente viagère qu'on lui constituait désormais.

« A ces mots, Bergeronnette fit un mouvement de surprise ; elle essuya vivement les pleurs qui obscurcissaient son regard et fixa avec une douce fierté ses yeux sur la comtesse.

« — Dieu merci, madame, dit-elle d'une voix grave et pénétrante, mon travail a toujours suffi à mes modestes besoins. En quelque lieu que ce soit, je saurai me suffire encore, sans profiter d'aucune obligeance. Je ne puis donc accepter votre offre, et je vous prie de ne point insister pour me la faire agréer ; ce serait inutile.

« Elle reprit avec effort :

« Je ferai cependant ce que vous désirez, madame; sous peu de jours, je ne serai plus à Paris, et M. Robert ne saura point où je suis, au moins par ma volonté. Vous pouvez compter sur ma parole, madame.

« En ce moment, Bergeronnette était admirable de noblesse et de résignation, de douleur et de fierté. La comtesse, qui s'attendait à plus de résistance et qui s'était fiée surtout à l'argument de la rente pour obtenir ce qu'elle voulait, fut sincèrement touchée en voyant ses prévisions déçues. Elle sembla même courber la tête sous un remords secret, sous une rapide irrésolution, et peut-être aussi sous le sentiment de son infériorité, en face de cette pauvre et belle enfant qui, sans hésiter, consentait à faire le sacrifice de ses espérances, de son amour, de son bonheur. L'humble Bergeronnette dominait alors la grande dame de toute la hauteur de la souffrance et du renoncement : elle était sublime! Le plus grand poëte de nos jours l'a dit : Il y a des natures choisies qui se développent d'elles-mêmes dans toutes les positions où il plaît au hasard de les faire naître. La noblesse du cœur est, comme la vivacité de l'esprit, une flamme que rien ne peut étouffer et qui tend sans cesse à s'élancer comme pour rejoindre le foyer de grandeur et de bonté éternelles dont elle émane.

« Madame de Tyvonarlen combla la jeune fille d'expressions de regrets et de reconnaissance; puis elle lui baisa la main, et se retira. Je la suivis, sentant que Bergeronnette avait besoin d'être seule, après une telle secousse.

« — Croyez-vous qu'elle parte, en effet? me demanda la comtesse.

« — N'en doutez pas, madame, lui répondis-je.

« — Ah! je comprends maintenant que mon fils l'aime si follement. Elle est vraiment charmante.

« — Mais vous ne comprendriez pas qu'il l'épousât? répliquai-je.

« Elle me salua. Je rentrai chez moi, en proie à je ne sais quel tumulte de sensations, au milieu desquelles je distinguai enfin deux choses : c'est que j'étais sincèrement affligé de sentir Bergeronnette malheureuse, et qu'en même temps j'étais heureux de voir qu'elle allait à jamais briser avec Robert. Mon espérance éveillée combattait avec force les élans de ma compassion. Je m'assis à ma fenêtre : la croisée de Bergeronnette, qui s'était refermée, ne se rouvrit point de la journée. La nuit, je me levai plusieurs fois, et je vis de la lumière dans la mansarde de la jeune fille. Son ombre passa et repassa plusieurs fois sur les rideaux. Vers neuf heures du matin, je montai chez elle ; un homme en sortait. Bergeronnette me dit que c'était un marchand auquel elle venait de vendre ses meubles : elle était extrêmement pâle; sa voix avait une gravité poignante.

» — Quand donc partez-vous? lui demandai-je avec tristesse.

« — Demain, au point du jour.

« — Où allez-vous?

« — A l'île Tudi. Gardez-moi le secret inviolablement.

« — Je vous le jure.

« — Tout est prêt pour mon départ. Quand M. Robert sera de retour de la campagne où il est allé passer deux jours, il trouvera ma mansarde vide et une lettre pour lui.

« Elle prononça ces mots avec un calme héroïque. Je compris que son cœur était dévoré de douleur, sous cette tranquillité apparente. Le lendemain, au jour naissant, elle monta dans une voiture de place; je m'élançai sur ses traces, comme un fou. Je sanglotais. N'ayant pas trouvé de voiture sur mon chemin, je suivis celle de Bergeronnette, en courant toujours, et j'arrivai, exténué, brisé, à I.... Elle se fit descendre à une auberge, et m'aperçut alors. Je fus frappé de la profonde altération de son visage.

« — Pourquoi m'avez-vous suivie? me dit-elle avec bonté.

« — Pour vous voir une seconde encore, lui répondis-je d'une voix presque étouffée par la fatigue et la douleur.

« Elle sourit avec une tristesse angélique. Nous entrâmes dans l'auberge où elle me dit qu'elle n'avait pas voulu prendre la diligence aux

messageries de Paris dans la crainte que Robert n'y allât aux informations. Pauvre Bergeronnette! elle avait la présence d'esprit du dévouement. Elle ajouta avec une mélancolie navrante :

« — Je reverrai avec plaisir mon île Tudi, le chaume où j'ai vécu enfant et la tombe de mon père. Je n'aurais peut-être jamais dû les quitter.

« — Et moi aussi j'irai bientôt les voir! lui dis-je. Me le permettez-vous, Bergeronnette?

« Elle fixa sur moi ses grands yeux bleus endoloris et pensifs.

« — Oui, venez, me dit-elle, vous m'apprendrez s'il s'est marié.

« Robert seul l'occupait. Oh! je sentis alors que je le détestais!

« La diligence arriva. Bergeronnette y prit place, elle me tendit à la portière sa main que je baignai de pleurs. La diligence repartit, mon cœur se brisa.

« Midi sonnait, quand je fus de retour chez moi, Robert de Tyvonarlen m'y attendait.

« — Où est Bergeronnette? me dit-il d'une voix vibrante et saccadée.

« — Elle est partie, lui répondis-je froidement.

« — Mais où est-elle allée?

« — Je n'en sais rien.

« — Vous le savez?

« — Non.

« — Oh! je la trouverai bien! s'écria-t-il en éclatant en sanglots. Et il s'enfuit. Sa douleur ne m'émut pas. La jalousie rend impitoyable: elle envenime les meilleurs instincts : elle fait haïr. J'étais content; Robert souffrait plus que moi! huit jours après je le revis; ses recherches avaient été vaines. Il était horriblement changé. Il fit tous ses efforts pour apprendre de moi ce qu'était devenue Bergeronnette; il pleura, il me supplia, il me menaça : je fus inflexible. Alors il m'insulta et le lendemain nous nous battîmes. Il me blessa légèrement d'une balle à la cuisse. J'étais assez sûr de mon sang-froid et de mon coup d'œil pour le tuer, j'en eus l'horrible envie; mais, au moment de tirer, j'éprouvai un remords rapide, et je levai le pistolet : la balle se perdit dans l'air; j'en eus presque du regret.

« Depuis ce duel, je n'ai pas revu Robert, mais je sais qu'il a été longtemps et gravement malade, et que, six mois après son rétablissement, il a épousé sa cousine mademoiselle Cornélie de Tyvonarlen.

« Quand j'appris cette nouvelle, on était en automne, je me disposais à partir pour la Bretagne; je mourais d'envie de revoir Bergeronnette. Son éloignement, loin de diminuer ma folle passion pour elle, n'avait

fait qu'en augmenter l'énergie. L'absence qui dissipe tant d'affections humaines, et surtout le mariage de Robert me firent espérer que Bergeronnette reporterait facilement sur moi son amour désormais sans espoir et sans but. Je partis, et, quatre jours après mon départ, j'étais sur la grève où pour la première fois j'avais rencontré Bergeronnette assise et chantant. La grève était déserte cette fois. Je traversai l'eau dans une barque conduite par un vieux batelier : je songeai à la petite marinière qui m'y avait fait voguer jadis. Nous abordâmes à l'île Tudi, elle était toujours bien morne et bien dénudée; les pâles harmonies de l'automne y ajoutaient encore leur mélancolie pénétrante. Mon batelier auquel je m'informai de Bergeronnette me dit qu'elle habitait sous le chaume qui avait appartenu à son père. Je me dirigeai vers cette demeure où je ne devais plus revoir le bonhomme Coëtdro. Mon cœur battit avec force. Tout à coup je m'arrêtai à l'angle d'un mur; je venais d'entendre et de distinguer la voix de Bergeronnette.

« Bergeronnette chantait encore, Bergeronette chantait toujours!

« — Bravo! m'écriai-je avec joie. Et je franchis la distance qui me séparait d'elle. Je la vis : elle filait une quenouille à la fenêtre de la chaumière; mais je fus sur le point de croire que ce n'était point Bergeronnette, tant elle me parut changée, tant elle était pâle et défaite : ce n'était plus que l'ombre d'elle-même. J'entrai vivement sous le chaume; elle me reconnut et se leva avec émotion; puis, me tendant la main :

« — Ah! vous voici, me dit-elle, je commençais à croire que je ne vous reverrais plus.

« — Oh! je n'oublie pas si vite, moi! lui dis-je en m'animant. Je ne suis pas comme Robert de Tyvonarlen.

« Elle tressaillit.

« — Il m'a donc oubliée? reprit-elle avec effort.

« Elle n'ajouta pas un mot; elle s'assit en inclinant la tête de manière à m'empêcher de voir qu'elle dévorait une larme. Je m'en aperçus cependant, et je me repentis de ma précipitation, mais telle est la force d'un sentiment jaloux et vindicatif : je n'avais pu résister au désir d'apprendre immédiatement à Bergeronnette une nouvelle qui ne pouvait que l'affecter vivement. Elle prit bientôt un air calme, mais je remarquai que la nuance bleuâtre qui sillonnait ses paupières inférieures s'assombrit tout à coup : il était facile de voir que Bergeronnette concentrait une douleur aiguë. Je m'efforçai d'adoucir la violence du coup que je lui avais si brutalement porté. Elle me sut gré de cette attention et, pour me prouver qu'elle ne m'en voulait pas, la bonne fille me prit amicalement le bras, et

nous allâmes nous promener sur le rivage. Alors elle me sourit, elle prit un air enjoué, elle fut charmante de grâce et de bonne humeur. Je compris que sa bienveillance seule la faisait agir ainsi, mais j'espérais que l'amour viendrait plus tard. Quand on aime, n'espère-t-on pas toujours?

« Cette journée me parut délicieuse. Une vieille paysanne nous servit à souper. Bergeronnette ne mangea pas. Elle se plaignit d'être un peu fatiguée. Nous convînmes que, si le lendemain le temps était beau, nous ferions une promenade en mer, à la voile. Bergeronnette se chargeait de la manœuvre. Je me retirai de bonne heure pour la laisser se reposer; je regagnai l'auberge où j'étais descendu à Loc-Tudi. J'étais presque heureux : mon âme vibrait avec exaltation.

« — Oh! je t'aimerai tant, Bergeronnette, murmurais-je, les larmes aux yeux. Je t'aimerai tant que tu oublieras Robert et que tu m'aimeras, mon ange!

« Le lendemain, la matinée était radieuse; je me dépêchai d'aller à l'île Tudi. Le soleil souriait à la mer, le vent d'Est soufflait frais et léger, la vague ondulait mollement; les mouettes se jouaient en chantant dans l'air. Arrivé à quelques pas de la chaumière de Bergeronnette, je m'arrêtai et je prêtai l'oreille avec enfantillage pour savoir si elle ne chantait pas, elle aussi, comme les oiseaux de mer. En ce moment, deux mariniers, les avirons sur l'épaule, passèrent devant moi et s'emparèrent de mon attention.

« Cette famille-là n'a pas de bonheur, disait l'un.

« — Une si jolie fille! disait l'autre.

« — Mais de quoi est-elle donc morte?

« — D'un anévrisme au cœur, à ce que dit le médecin.

« — Bien sûr, elle a rapporté ça de Paris

« — Voilà ce que c'est que de quitter le pays.

« — Pauvre petite! elle aurait fait une bonne femme pour un de nos gars.

« — Bah! elle fera encore mieux un bel ange pour le bon Dieu. »

« Un horrible frisson me parcourut le corps. D'un bond je fus dans la chaumière : deux cierges brûlaient près du lit, je poussai un cri déchirant, et je tombai à la renverse.

« Bergeronnette ne chantait plus! »

Frédéric Talhouet se tut. Il pleurait. Après un moment de silence, il reprit :

« Voilà pourquoi j'ai trop aimé ! Voilà pourquoi je n'aimerai plus ! »

Il y eut encore une pause pendant laquelle Frédéric et moi, nous nous laissâmes aller au courant de nos impressions personnelles, sans nous les communiquer. L'histoire de Bergeronnette m'avait touché. Je considérai cette jeune fille comme la victime d'une organisation tout exceptionnelle. Mais l'expérience de la vie m'a rendu trop sceptique pour croire à la constance inébranlable envers les morts. Aussi la conclusion de Frédéric me fit-elle sourire.

« Depuis combien de temps est-elle morte ? lui demandai-je.

— Depuis un an.

— Diable! votre cœur porte longtemps le deuil.

— Il le portera toujours!

— Allons donc! cela ne vous empêchera pas de vous marier.

— Je ne me marierai jamais!

— Jamais! toujours! quels mots ingénus! »

. . . .

. . . .

Il y a peu de temps, à mon retour d'un assez long voyage, environ deux ans après la scène que nous venons de rapporter, j'ai rencontré Frédéric Talhouet, sur le boulevard. Il avait au bras une jeune personne élégante et jolie. Il rougit un peu en me voyant et me présenta sa femme.

Je me mordis la lèvre pour ne pas sourire, comme Démocrite.

« Et Bergeronnette! » pensai-je.

Etienne Enault.

LETTRE A M. LOUIS VIARDOT

SUR LES ROMANS DE MŒURS DE L'ESPAGNE.

Il existe, monsieur, dans l'ancienne littérature espagnole un livre célèbre où l'avarice est peinte avec une vérité dont rien n'approcha jamais, avec la verve la plus grotesque, les hyperboles les plus folles, les saillies les plus fougueuses.

L'avare dont je parle, et ce que j'en vais dire n'est qu'un rapide extrait et une pâle traduction de l'exagération originale du texte, « cet avare était la faim personnifiée et le prototype de la misère ; c'était un roseau ambulant ; ses yeux étaient tellement logés au fond de la tête qu'il avait l'air de regarder par des soupiraux de cave ; sa barbe était pâle, par crainte du voisinage de la bouche qui, affamée qu'elle était semblait vouloir l'avaler. Il lui manquait une foule de dents qui avaient été renvoyées sans doute comme fainéantes et vagabondes : il avait un coup d'autruche et la noix tellement saillante qu'elle semblait vouloir s'en aller pour chercher pâture ailleurs. Son lit était par terre et il se couchait toujours sur un même côté de peur d'user ses draps.

« Il était licencié ès-lettres et faisait profession d'élever les fils de famille, d'instruire s'entend, car de tout ce qui tient à la vie matérielle il en était chez lui aussi peu question que chez le prêtre de Lazarille. Les disciples du licencié étaient effilés comme des alènes, et leur visage, desséché par la faim, avait pris la teinte du diachylon ; ils vivaient d'un bouillon assez clair pour mettre en danger quelque nouveau Narcisse, et au fond duquel nageaient à l'aventure quelques pois chiches orphelins et solitaires. La viande que le maître distribuait à ses élèves arrivait à

chacun en si petite quantité, qu'après que les ongles et les dents creuses en avaient pris leur part, il ne restait plus rien pour l'estomac. »

Je m'arrête et cependant je voudrais bien dire comment quelques-uns des pensionnaires avaient complétement oublié le chemin de la main à la bouche; comment le licencié, pour n'être pas accusé de juiverie, trempait dans le pot au feu un morceau de salé enfermé dans une boite de fer et qu'il retirait tout aussitôt afin que le même morceau pût servir pour les jours suivants; comment encore, trouvant ce moyen trop onéreux, il se contenta plus tard de présenter le salé à la marmite sans l'y introduire.

Je ne doute pas, monsieur, que malgré la faiblesse de cette esquisse, vous n'ayez reconnu le licencié Cabra, le plus original des portraits nombreux et burlesques rassemblés dans un livre célèbre. Ce portrait, je l'ai choisi au hasard parmi tous les autres, pour servir d'introduction à ma lettre et pour vous rappeler qu'au milieu des romans comiques de l'Espagne dont vous citez les titres dans un récent travail, en tête d'une traduction de *Lazarille de Tormès*, qu'au milieu des chefs-d'œuvre de la littérature *picaresca* dans laquelle Lesage a tant puisé, tant traduit et tant imité, il est un chef-d'œuvre qui réclame sa place, un roman remarquable qui veut un rang, un livre que nos voisins mettent au-dessus de bien d'autres et que vous n'avez pas nommé: le *Gran Tacaño* de Quevedo-Villegas.

Et cependant la célébrité qu'il a obtenu mérite bien que vous preniez la peine de le relire, et que, dans une dissertation sur Gil-Blas, vous lui donniez le rang qui lui appartient. Or, s'il doit être classé selon son âge, il ne cède le pas qu'à *Lazarille*, son aîné de soixante ans; si vous le considérez sous le rapport de l'importance littéraire, de l'importance morale, de l'étude, de l'esprit, du style, ses droits à la première place sont nombreux autant qu'incontestables.

Ce n'est pas que je veuille vous demander de renverser tout le joli échafaudage dont vous avez étayé *Lazarille*, ni que je veuille vous prier de le reconstruire au profit du *Tacaño*. Je vous reprocherai seulement de vous être trop passionné pour votre pupille, et de lui avoir donné plus de vertus qu'il n'en eut jamais. Il y a là, de votre part, quelque peu de faiblesse paternelle et peut-être aussi licence de traducteur. Ce serait à merveille dans un article de complaisance; mais dans une étude sérieuse, dans un travail littéraire, c'est une faute d'autant plus grave qu'elle peut fausser l'opinion. Or donc, je crains que pour donner à votre traduction nouvelle un succès auquel votre nom seul suffit, vous ne soyez

allé trop loin dans votre appréciation de *Lazarille*. C'est un charmant ouvrage, sans nul doute, l'esprit et la verve y abondent, rien n'est plaisant comme les ressources et les ruses de l'aveugle; aucun portrait n'a été peint avec plus de finesse que celui de l'écuyer; aucune satire n'est plus malicieuse que le récit de l'avarice du prêtre et de l'imposture du marchand de bulles; et si *Lazarille* eût été complet, si chaque classe de la société espagnole du seizième siècle eût posé devant l'habile écrivain comme les quatre originaux que je viens de citer, *Lazarille de Tormès* eût été le plus beau livre de toute cette époque et sa célébrité eût égalé la célébrité immense qu'avait eue la *Célestine* quarante ans auparavant, et celle qu'obtint le *Don-Quichotte* soixante-dix ans plus tard.

Mais le *Lazarille* est resté à l'état d'ébauche, ce n'est qu'un épisode occupant l'angle d'une toile inachevée, épisode magnifique sans doute, esquissé à grands traits, peint des couleurs les plus vives; mais qui, perdu au milieu du vide qui l'entoure, écrasé par les proportions immenses du cadre, excite les regrets plutôt encore que l'admiration.

Lazarille n'est d'une comédie que le prologue, d'un roman que l'avant-propos, d'une satire que l'exorde; et déjà, cependant, on pressent, une satire des plus mordantes, un roman plein de philosophie, une comédie sublime. Pourquoi don Diégo de Mendoza, grand d'Espagne, ambassadeur et conseiller d'état, s'il fut réellement le père de votre protégé, ce qui n'est pas positif, n'était-il plutôt un humble bachelier comme Fernando de Rojas ou un pauvre soldat poëte comme Cervantès? Quel beau livre il nous fût resté!

Des mérites incontestés placent *Lazarille de Tormès* au rang des précieux joyaux de l'ancienne littérature de l'Europe; mais ils ne lui donnent, que je croie, ni une importance politique, ni une importance littéraire. Il faut pour jouer ces deux rôles une œuvre de plus d'étendue et de plus de portée, et quelque gracieux, quelque spirituel qu'il soit, le *Lazarille* n'est encore qu'un opuscule, qu'un *embryon*, comme vous le dites, et l'embryon d'un livre n'a pas même l'embryon d'une influence.

Votre amour pour lui a beaucoup trop grandi à vos yeux les intentions de l'écrivain, et vous avez vu au delà de ce qu'il voulut faire. ¿Est-ce donc fronder audacieusement les préjugés ridicules et l'orgueil de la noblesse que dire les misères d'un écuyer, noble du dernier degré? ¿Est-ce attaquer l'avarice et la rapacité du clergé, que raconter comment un pauvre prêtre défend contre les attaques de son valet la caisse délabrée où il enferme les rogatons de pain dont il vit? ¿Est-ce donc censurer audacieusement les dérèglements des prêtres, que dire à la fin

d'un chapitre de huit lignes : « Je quittai le moine de la Merci pour certaines privautés que je passe sous silence » ? Voilà bien de la hardiesse ! Et si Lazarille raconte les grimaces et les momeries d'un commissaire ecclésiastique chargé de la vente des bulles, ¿y avait-il donc tant à craindre que le clergé vît là une générale accusation de supercherie et de rapine? Vous êtes bien généreux de trouver tant de choses en si peu de mots.

Je ne parle pas de certaine allusion aux exactions des troupes allemandes de Charles-Quint, vous l'avez découverte quelque part dans le dernier chapitre, et je vous crois sur parole ; mais, en somme, je crois pouvoir affirmer qu'il en eût fallu un peu plus à Mendoza pour être pendu.

Il s'en faut, bien que vous le prétendiez, qu'il ait été le premier à tenir un semblable langage; déjà et longtemps avant lui de plus hardis avaient attaché le grelot. Demandez au bachelier Alfonso de la Torre s'il eut peur, un siècle auparavant, de tonner contre les dérèglements des prêtres [1]. Demandez à Fernando del Pulgar s'il craignit de reprocher à l'archevêque de Tolède ses scandales publics [2]. Demandez enfin à l'humble bachelier Fernando de Rojas s'il trembla de faire raconter par la fameuse *Célestine* comment elle était courtisée par les abbés et les dignitaires de tout genre [3]. Bien d'autres en firent autant parmi les contemporains de Mendoza, et sa hardiesse, rassurez-vous, eut maint et maint complice.

Voilà, monsieur, quant à l'importance politique de *Lazarille de Tormès;* j'en dirai beaucoup moins quant à l'importance littéraire ; si ce n'est qu'en 1555 la langue espagnole était déjà complétement fixée, progrès dont les prédécesseurs de Mendoza lui évitèrent la peine. L'œuvre classique par excellence, celle qui, de l'avis du savant Moratin, fit l'idiome vulgaire ce qu'il est resté depuis lors, avait paru quarante ans avant *Lazarille* et je l'ai nommée il n'y a qu'un instant. Enfin j'ajouterai qu'on ne peut attribuer *Lazarille* à Mendoza et concilier le caractère burlesque du livre avec le caractère grave et sévère de l'homme d'État auteur des *Guerres de Grenade*, qu'en admettant qu'il fut un péché de première jeunesse. Sans cette concession ce qui lui reste d'importance est grandement diminué.

[1] Vision deleitable.
[2] Carta dirigida à don Alonso Carrillo, arzobispo de Toledo, en el año de 1475.
[3] Acte neuvième.

La part qui reste à ce petit livre est assez belle sans ces diverses gloires, la grâce du récit, la vivacité des saillies, l'heureuse philosophie, la verve enjouée ne seront jamais déniées aux sept chapitres qui le composent, il appartient d'ailleurs à une époque dont tous les souvenirs sont précieux, dont tous les documents sont utiles, il fournit des notes à l'histoire, des observations aux mœurs, il amuse, il fait rire, ¿n'est-ce donc pas assez? ¿Est-il besoin d'en faire un frondeur, un révolutionnaire et un classique par excellence?

Abandonné par l'écrivain auquel il manqua soit la volonté, soit le temps de la développer, l'idée créatrice du *Lazarille*, tomba sur un terrain fertile où elle devait germer et grandir. C'était alors le beau siècle littéraire de l'Espagne, ses grands écrivains arrivaient au monde; en 1547 Cervantès, en 1562 Lope de Vega, en 1580 Quevedo, en 1601 Calderon; puis, et surtout pour le genre qui nous occupe, Mateo-Aleman, Solorzano, Ubeda, Velez de Guevara et Vicente Espinel. Recueillie par ces hommes célèbres, la pensée du roman de mœurs devint grande et forte et comme une source féconde qui se divise et produit de grands fleuves, elle mit au jour le *Tacaño, Guzman d'Alfarache, la Garduña de Sevilla, Estevanille Gonzalès*, le *Diable boiteux, Marcos de Obregon*, la *Picara Justina*[1] *Querubin de la Ronda*[2] et la jolie nouvelle de Cervantès *Rinconete et Cortadillo.* Au milieu de toute cette foule, à travers ce choc de brillantes étincelles, de joyeuses saillies, de récits facétieux, *Lazarille* passa désormais inaperçu comme disparaît au milieu de l'incendie l'étincelle qui l'a provoqué, il lui resta la gloire d'être un charmant opuscule, mais on ne songea pas encore à le reconnaître pour le père de toute cette famille. *Lazarille* avait soixante ans lorsque paraissait le premier né de la littérature *picaresque;* s'il eût été réellement l'exemple et le modèle de cette branche de la littérature moderne, les imitateurs l'eussent suivi de plus près.

Mon intention n'est point de faire ici l'histoire et l'examen de chacun de ces héros aventuriers, presque tous sont connus, Lesage les a naturalisés de ce côté-ci des Pyrénées. Un seul m'occupe, un seul pour lequel je réclame de vous une mention et une place, celui que j'ai déja nommé deux fois: le *Tacaño.*

¿Pourquoi, monsieur, l'avez-vous dédaigné, lui de toute cette famille,

[1] La *Picara Justina* et la *Garduña* (la Fouine) *de Séville* sont deux romans de la même famille, célèbres et populaires en Espagne autant qu'inconnus chez nous. M. Viardot a omis d'en parler.

[2] *Le Bachelier de Salamanque.*

le plus remarquable peut-être, pourquoi, appelant à vous les héros *picaresques* de l'Espagne, comme témoins dans le procès de Gil-Blas, ne l'avez-vous pas convoqué? ¿Est-ce parce que Le Sage ne l'a pas traduit? M. de La Geneste venait de le faire, et c'est peut-être l'exemple de son concitoyen qui a mis l'auteur de *Turcaret* sur cette voie de traduction et d'imitation qui l'a tant illustré.

C'est contre votre dédain, contre votre oubli que je proteste, c'est au nom de l'un des trois plus grands écrivains de l'Espagne, don Francisco de Quevedo-Villegas, c'est au nom de la vérité littéraire, que je vous somme d'accorder à son livre, le rang qui lui appartient.

Demandez à l'Espagne, monsieur, demandez au savant Nicolas Antonio, demandez au docte abbé Antonio de Tarsia, ils vous rappelleront qu'à dix-sept ans, et sur les bancs de l'université d'Alcala, comme Diego de Mendoza, Quevedo, que Justus Lipsius appela *Magnum decus Hispanorum*, que Lope de Vega proclamait « le miracle de la nature, le premier des poëtes, le plus docte des savants, » Quevedo écrivait, lui aussi, un roman burlesque qui, paru en 1597, n'était pas l'imitation de *Lazarille*, son aîné. Ils vous rappelleront encore que le *gran Tacaño* (le grand vaurien), réellement plus digne que *Lazarille* de précéder la cohorte des *picaros* castillans, fut la critique véritable et *complète* de tous les abus, de tous les défauts, de tous les ridicules de ce temps.

Pablo, lancé de par le monde comme le furent après lui et sur ses pas Guzman, Estevanille, l'écuyer Marcos, le bachelier Querubin, s'amuse en parcourant l'Espagne, à dépeindre tous les originaux qu'il rencontre. C'est l'avare que je vous ai cité; c'est un poëte, seigneur de huit cent mille strophes; c'est un maître d'armes, auteur d'un livre intitulé les *Grandeurs de l'épée;* c'est un vieux soldat, parlant des guerres de Flandre aux gens qui viennent de Chine, et de la Chine aux gens qui arrivent de Flandre; c'est un ermite licencieux et fripon; c'est une troupe de chevaliers d'industrie, *hidalgos* de rencontre, bien autrement misérables que l'écuyer de *Lazarille;* ce sont des mendiants et des aveugles non moins rusés que celui de Mendoza; ce sont de vieilles femmes, messagères d'amour; de beaux cavaliers, des pages, des sasacripants, des nonnes, et des histrions dignes des premières troupes dont Lope de Rueda fut l'*autor*.

Ce livre, monsieur, est réellement la *comédie espagnole*, la comédie à *cent actes divers*, c'est une galerie complète des portraits les plus vrais; c'est plus que tout cela encore, le chef-d'œuvre du style facétieux; c'est

un feu roulant d'idées extravagantes, de mots étranges et burlesques, de traits inattendus; c'est un torrent de verve à défrayer vingt volumes, une abondance de tableaux, de portraits et d'esquisses à tenter vingt copistes, vingt imitateurs; et ils n'ont pas manqué.

Oui, monsieur, je crois pouvoir le soutenir, le *Tacaño* est réellement le premier et le plus important des romans de mœurs qui nous occupent. Ce fut, en 1597, qu'il parut; tout aussitôt, en 1600, Mateo-Aleman produisit *Guzman d'Alfarache*, puis vinrent la *Garduña* de Solorzano, vers 1605. *Marcos de Obregon* en 1618, le *Diable cojuelo* en 1641, *Estevanille Gonzalès* en 1646. *Querubin* et la *Picora Justina* de Lopez de Uboda vinrent peu après. *Lazarille* ainsi que *Rinconete et Cortadillo*, ne peuvent être compris dans la liste l'un vers la fin, l'autre au commencement, que comme ces enfants qu'on place à la petite table et qui n'ont leur tour qu'après les grandes personnes. Ces deux opuscules ont pour consolation l'honneur d'appartenir à deux hommes illustres, Miguel de Cervantès-Saavedra et Diégo Hurtado de Mendoza.

J'ai été et je suis encore grandement étonné, monsieur, de votre silence à propos de l'œuvre importante de Quevedo; cependant, vous, l'auteur d'un volume d'études sur la littérature espagnole, vous connaissez parfaitement cet homme célèbre; c'est lui, historien comme Tacite, qui écrivit la *vie de Marcus Brutus*, modèle de style sévère et concis; c'est lui, sage comme Sénèque, qui laissa le *Berceau et la tombe* et des œuvres philosophiques et ascétiques dignes de sainte Thérèse et des pères de l'église; c'est lui, spirituel comme Cervantès, et plus populaire pour cela que pour ses autres écrits, qui fit le *Songe des têtes de mort*, les *Visions*, les *lettres du chevalier de la Tenaza*, et vingt autres œuvres comiques et facétieuses d'une originalité inimitable; c'est lui enfin qui, le premier écrivain satirique de l'Espagne, produisit cette immensité de poésies burlesques, et entre autres, cette fameuse satire sur Orphée que vous avez citée quelque part, dans un livre où vous avez aussi nommé, si j'ai bonne mémoire, ce *Tacaño* que vous oubliez, lorsqu'il est le plus opportun d'en parler. Il n'y a donc pas eu là péché d'ignorance; ¿ quelle cause donc vous a porté à ne comprendre dans votre travail ni ce livre, ni la *Garduña*, ni *Rinconete*, ni la *Picara Justina*?

Ici-bas, monsieur, à chacun ses œuvres et à chacun son droit, *suum cuique*. Lorsqu'il est question de la famille *picaresque* espagnole, nul, s'il est juste, ne doit omettre de placer le *Tacaño* au premier rang, *Lazarille* à part. Lorsqu'il est question de la collection traduite par Le-

sage, et des livres espagnols où il a puisé les éléments ou la pensée de *Gil Blas*, nul, s'il est discret (*discreto*), ne doit négliger de nommer le *Tacaño* qui a prêté à Lesage plus d'une idée. Enfin, il vaut mieux dire que le *comte Lucanor* est un écrivain, ou bien, comme M. Charles Nodier, faillir sur l'orthographe bien régulière de *la vida del escudero Marcos de Obregon*[1], que de s'exposer à de plus sérieux reproches, en omettant complétement, dans une dissertation sur les origines de *Gil Blas*, et sur les romans de mœurs de l'Espagne, de nommer la plus remarquable de ces origines et le premier de ces romans.

A. GERMOND DE LAVIGNE.

[1] M. Viardot plaisante une publication littéraire qui cite parmi les écrivains espagnols le *comte Lucanor*, titre d'un livre célèbre du quatorzième siècle ; ceci est juste; mais il n'est pas convenable de faire à un homme tel que M. Ch. Nodier le reproche, que M. Viardot lui adresse. Il est à désirer pour le traducteur de *Lazarille*, que dans le cours de sa vie littéraire, il rencontre des critiques moins acerbes et que d'aussi petites peccadilles, s'il lui en échappe, ne soient pas traitées de *faute grossière*, ainsi qu'il le fait. ¿Comment alors qualifierait-on les plus graves erreurs qu'il est exposé à commettre? G. L.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Les chambres ont voté leurs adresses en réponse au discours de la couronne, toutes nos prévisions se trouvent justifiées par ce double résultat. Comme nous l'avions annoncé, la majorité conservatrice est sortie plus nombreuse et plus forte des dernières élections. Comme nous l'avions préjugé, cette majorité a été favorable au gouvernement; comme nous y comptions, l'opposition n'a vu se réaliser aucun de ses désirs, réussir aucun de ses efforts, et le ministère qu'elle espérait ébranler et même renverser par le choc des discussions parlementaires, a été, au contraire, raffermi par elles.

La question du droit de visite a absorbé toutes les autres questions politiques. Quand nous vîmes que les chambres allaient arracher au secret de la diplomatie, pour les produire au grand jour de leurs débats, les embarras suscités par les traités relatifs à la répression du commerce des nègres et au droit de visite, nous déplorâmes ce fait comme une erreur et comme une faute. Nous disions que ce n'est pas à la tribune, mais dans le cabinet que doivent être discutées les questions diplomatiques, et qu'il ne faut pas livrer imprudemment les affaires de droit public, toujours si délicates et si compliquées, à la passion des partis et à la témérité des improvisateurs. Nous redoutions surtout qu'une discussion publique sur les difficultés maritimes, nées des traités de 1831 et de 1833, n'enflammât des imaginations déjà trop ardentes et n'irritât des souvenirs déjà trop excités. Mais, Dieu merci! les criailleries et les emportements de certains journaux n'ont pas trouvé dans les assemblées législatives un écho qui n'eût pas retenti en vain pour la tranquillité de l'état et pour la sécurité de la France. N'ayant pu empêcher que la faute fût commise, les hommes calmes et prévoyants cherchaient, pendant qu'on la commettait, à conjurer toutes les conséquences désastreuses qu'elle pouvait amener après elle; ils invoquaient de toute leur âme cet antique génie de prudence et de sagesse qui a si souvent guidé la France dans les plus tristes conjonctures, et qui l'a rendue si célèbre entre toutes les nations pour son savoir-vivre et son esprit de conduite. Cet appel à toutes les puissances protectrices de la patrie a été heureusement entendu. Le peuple français a donné, par ses représentants, une nouvelle preuve de sa grandeur, de sa générosité, de sa mesure et de sa modération dans les démêlés les plus pénibles et les plus pointilleux.

Nous résumerons brièvement les discussions et les votes des deux chambres, moins soucieux d'en reproduire tardivement des détails qui sont déjà du passé et connus de tous, que d'en examiner pour l'avenir la signification et la portée, qui n'en sont peut-être pas appréciées par tous comme elles doivent l'être.

Fixons d'abord le point des débats.

L'opposition annonçait, par l'organe de ses journaux et de ses principaux chefs, que, dans la réponse des chambres au discours du roi, elle tendrait à leur faire exprimer une désapprobation ouverte de la conduite du ministère, en ce qui touche à l'affaire du droit de visite; elle prétendait faire dire au roi, par les représentants de la France, que le peuple français voulait maintenant annuler abruptement les traités conclus par lui, en 1831 et en 1833, et par lui acceptés, exécutés même fidèlement, pendant longues années. Or, que la chambre eût accepté une semblable adresse, c'était une déclaration de guerre; le ministère, qui avait arboré la bannière de la paix, se retirait devant la guerre; enfin (ô rêve de la gauche! si longtemps et si légèrement caressé), arrivait au pouvoir un autre ministère qui eût pu, qui eût osé faire cette guerre, par exemple, celui qui l'eût si bien faite déjà, en 1840.

Voilà les prétentions de l'opposition; voici maintenant celles du gouvernement.

Le gouvernement déclare que, dans l'intérêt du pays, il faut sans doute arriver à une modification des traités; mais que, pour atteindre ce but, les chambres doivent laisser aux deux gouvernements le soin de vider diplomatiquement cette question, et non pas en faire une question publique et passionnée, à vider de pays à pays.

Tels étaient les deux partis entre lesquels les chambres avaient à opter.

A la chambre des pairs, la commission nommée pour la rédaction de l'adresse avait choisi pour son rapporteur, M. le duc de Broglie. C'était de bon augure. Le projet d'adresse présenté par la commission à la noble chambre, était conçu en termes pleins de convenance, et empreints d'une adhésion ferme et confiante aux vues du cabinet du 29 octobre. Une discussion s'engagea, animée, mais sérieuse; véhémente, mais contenue. Les traités de 1831 et de 1833 furent attaqués, plusieurs amendements furent prpoosés dans lesquels leurs auteurs, hommes mesurés et prudents, ne voulaient exprimer rien au delà de ce vif désir que nous avons tous de voir ces traités modifiés loyalement et paisiblement. Mais des interprétations malveillantes y eussent pu montrer autre chose que cette sobre et raisonnable démonstration. Le cabinet eut donc à cœur de faire repousser ces amendements, et il déploya toutes ses ressources pour y parvenir. Il fut chaleureusement et fortement soutenu dans cette lutte par une grande autorité en matière de jurisprudence publique, et une voix bien imposante dans les affaires politiques. Nous parlons de M. le duc de Broglie lui-même qui avait à résumer la discussion en sa qualité de rapporteur. A ce caractère, il en joignit un autre qui lui donnait bien plus de poids dans ce débat. M. le duc de Broglie est un des ministres signataires des conventions de 1831 et 1833. L'empressement qu'il mit à revendiquer sa part de responsabilité est une preuve de cette loyauté chevaleresque qui distingue le noble pair; n'en est-ce pas aussi une bien convaincante de la générosité et de la sincérité des sentiments philanthropiques dont étaient animés tous les hommes de notre pays qui ont participé à ces traités où les calomnies patriotiques veulent faire voir autant de trahisons?

Disons-le, cependant; nous admettons que l'honorable duc ait cédé à un entraînement louable pour la sainte cause de la liberté humaine; mais ce que nous ne pouvons pas admettre, c'est qu'on pousse si loin la défense des principes mêmes des traités de 1831 et 1833, si loin qu'on ne puisse reconnaître plus ce qu'offrent d'exorbitant et d'exceptionnel au droit public ces conventions d'où nous devrons sans cesse chercher à sortir.

Après cette mémorable discussion, on procéda au scrutin. 118 voix contre

67 votèrent une adresse honorable pour la chambre des pairs, honorable pour le gouvernement.

Que pensait de cela l'opposition?

L'opposition prévoyait les conséquences fâcheuses qu'aurait l'adoption, par la chambre haute, d'une adresse si favorable au ministère, et craignait l'influence naturelle que devait exercer sur la chambre des députés la décision d'une assemblée composée d'hommes désintéressés et doués d'une intelligence profonde des intérêts et de la dignité de la France. Bien assurée d'avance cependant, de la décision contraire que prendrait la chambre élective, elle accusait le ministère d'avoir amené les pairs à voter leur adresse avant que les députés eussent voté la leur, afin de se prévaloir au Palais-Bourbon du vote du Luxembourg, et de mettre ainsi les deux chambres en désaccord. Quelle fine découverte de la part de cette perspicace opposition Quelle affreuse machination que celle de cet infâme ministère! Le cabinet du 29 octobre n'avait pour but que de mettre en contradiction la chambre haute avec la chambre basse! Car il était certain que MM. les députés allaient désapprouver cette politique que MM. les pairs venaient d'approuver!

Après tout, ce n'est qu'un chapitre de plus à ajouter à l'histoire déjà si longue, cependant, de tous les mécomptes de l'opposition.

En effet, la nouvelle chambre élective, dont la majorité pouvait être placée là ou là, tant qu'elle ne s'était pas manifestée d'une manière bien significative, la nouvelle chambre, disons-nous, apportait au gouvernement un centre de conservateurs aussi homogène et plus nombreux que jamais. Quelle preuve plus évidente de ce fait pouvait-on donner que la formation des bureaux et celle de la commission? Eh bien ! pourtant, au milieu de tant de circonstances si bien faites pour la désabuser, l'opposition ne s'avisa-t-elle pas encore d'espérer que la chambre des députés allait accepter son programme? et pourquo? Quel grand événement vint donc ranimer cette espérance qui s'affaiblissait déjà? C'est l'adoption d'un amendement insignifiant proposé par elle, et voté à une voix de majorité! Et sur quelle importante affaire? sur l'affaire de Syrie, où l'opposition reprocha au 29 octobre... quoi? d'avoir causé les désastres qui suivirent le bombardement de Beyrouth? Non; de ces malheurs elle fait tout bas son *mea culpa*, et tout haut elle accuse le gouvernement de quelques minuties, oublieuse de la parabole de la poutre et du fétu.

Cependant, la discussion arriva au paragraphe relatif aux traités de 1831 et 1833. La commission de MM. les députés chargés de rédiger le projet d'adresse s'était exprimée de la manière suivante : « Frappés des inconvénients que l'expérience révèle (dans l'exercice du droit de visite), et dans l'intérêt même de la bonne intelligence si nécessaire à l'accomplissement de l'œuvre commune, nous appelons de tous nos vœux le moment où notre commerce sera replacé sous la surveillance exclusive de notre pavillon. »

L'opposition trouverait-elle assez explicite ce passage de l'adresse; le ministère le trouverait-il trop explicite? Telle était la question pour l'opposition, elle ne pouvait voir un blâme exprimé dans ces paroles si bénévoles et qu'elle savait bien ne rendre que le fond de la pensée ministérielle. Pour le cabinet, quoique dans ce paragraphe il ne reconnût que l'expression d'un désir qu'il devait partager, ayant péremptoirement établi qu'il n'appartenait pas aux chambres, mais bien au gouvernement, de trancher cette question, il devait à la logique de soutenir jusqu'à la fin ce principe, et il l'a fait avec énergie et courage. Comme les ministres présumaient que la gauche soutiendrait de même ses propres principes, ils attendaient qu'elle en eût l'audace. Mais non : voyant

que le 29 octobre remporterait un succès éclatant contre un paragraphe offensant, l'opposition toute désorganisée voulut trouver dans la ruse l'avantage qu'elle n'avait pu trouver dans la force. De la manière dont la question était posée, il était évident que l'adoption du paragraphe de la commission tranchait la difficulté en faveur du ministère. Car la thèse de l'opposition était qu'il fallait annuler les traités, ce qui n'est pas le moins du monde dans le paragraphe; et celle du 29 octobre était qu'il y aurait lieu à une modification des conventions, mais que c'était une affaire à régler entre gouvernements. Or, est-il douteux que l'adresse admette cette liberté de modification et de règlement? En aucune sorte. D'ailleurs l'un des membres du ministère avait bien fait tout ce qu'il fallait pour faire voir clair à l'opposition dans la solution qui se préparait, mais il n'est de pire aveugle que celui-là qui ne veut pas voir.

Le paragraphe de la commission a donc été voté à une immense majorité; ainsi que le reste de l'adresse. Maintenant, que l'opposition cherche encore à dénaturer le sens de cette adresse, elle ne trompera personne qu'elle-même; elle finira ainsi, comme elle a commencé; mais pour nous qui ne pouvons nous résigner à fermer les yeux pour échapper à la lumière de l'évidence, nous voyons très-bien que le ministère n'a qu'à s'applaudir de l'issue de la lutte. Il a fait rentrer dans le domaine de la diplomatie une question qui n'en aurait jamais dû sortir. N'est-ce pas tout ce qu'il désirait obtenir.

C'est là un de ces grands résultats qui affermisent singulièrement un cabinet. Déjà le 29 octobre est le ministère qui compte la plus longue durée entre tous ceux qui se sont succédé depuis 1830. L'assentiment que viennent de donner les deux chambres à sa politique, ajoute à ses conditions d'existence un élément nouveau; mais, à présent qu'il tient en main la direction des affaires et qu'il peut commencer quand il voudra l'ouverture des modifications à introduire dans les traités de 1831 et de 1833, nous espérons qu'il obtiendra bientôt ces modifications par son habileté et sa haute influence. En complétant avec promptitude cette œuvre de réparation et d'apaisement, il montrera combien sont fausses et calomnieuses les accusations que l'envie et la haine veulent accréditer contre cette administration qui vient de sauver la France d'une des plus périlleuses crises qu'elle ait eu à conjurer depuis 1830.

Nous n'avons pas cité de noms propres dans toute cette appréciation des débats qui viennent d'avoir lieu. Cependant bien des personnalités ont été faites; bien des ambitions se sont montrées la tête levée. Beaucoup de talents distingués se sont aussi produits dans les deux assemblées. M. Molé à la chambre des Pairs et M. Thiers de la chambre des Députés, se sont fait remarquer par leur silence absolu. Une position parlementaire a changé entièrement d'aspect. C'est celle de M. de Lamartine. Cet illustre orateur qui avait pu faire croire un instant à sa fixité, s'est remis en marche, météore toujours errant et toujours brillant : il a déja fait bien du chemin depuis son point de départ; puisse-t-il ne pas aller plus loin sur cette pente!

SIMPLES LETTRES.

Pourquoi le nierais-je, monsieur? J'estime le talent de mademoiselle Rachel, et le tiens à aussi haut prix que je dois pour être juste vis-à-vis d'elle; mais je n'ai jamais été, je ne suis pas encore de ses admirateurs enthousiastes.

Que voulez-vous? D'abord, j'aime médiocrement la tragédie. C'est un aveu que l'on ne fait pas sans quelque hardiesse. Vous savez mes habitudes: comme je suis sincère devant mes opinions, elles le sont devant tout le monde. Je n'ai donc pour la tragédie qu'un goût extrêmement modeste. Je parle du genre, cela ne diminue en rien le respect que je professe pour les morts illustres; mais je trouve l'école mauvaise, l'exemple stérile, les préceptes dangereux. Jugez vous-même par la prompte décadence qui suit Racine et la précoce décrépitude dans laquelle ont vieilli sans jeunesse deux âges de la littérature. Aussi, vous me connaissez, j'ai accueilli avec joie la fin de la dernière époque tragique. J'ai vu sans pitié mourir le *Pharamond* de M. Delrieu. J'ai applaudi des mains et du cœur aux premières tentatives de la révolution théâtrale. Je m'associai au mouvement de cette révolution. Elle passait un peu brutalement, peut-être, sur le corps de la vieille tragédie, elle avait la fougue d'une rébellion nouvelle; elle se réjouissait dans sa force et dans les excès même de sa force. Mais elle venait de faire halte depuis quelques instants; elle s'arrêtait pour mesurer le chemin qu'elle avait parcouru; elle se réveillait pour entrer en compte avec elle-même. Je la voyais prête à se régler, à discipliner sa victoire, et, tout d'un coup les choses changent de face. La tragédie morte a reparu, voici le drame ajourné, voici la question littéraire presque mise à néant. D'où vient cela? C'est qu'il s'est fait un début à la Comédie-Française, c'est que l'on a découvert une tragédienne, et que les habitués quinteux du théâtre, les mauvais poëtes académistes, les jaloux et les envieux, les journalistes désœuvrés applaudissent à qui mieux mieux, les uns le genre pour l'actrice, les autres l'actrice pour le genre, d'autres le genre et l'actrice en haine d'un ennemi commun. En effet, le succès de mademoiselle Rachel prit bientôt toute l'apparence d'une réaction littéraire.

Je veux me croire trop passionné sur ce point de mes opinions; mais je n'ai pas encore pardonné à la jeune tragédienne ni le dessein secret de ses prôneurs, ni le caractère de son origine. Le nom de mademoiselle Rachel a été élevé comme un drapeau contre des tendances littéraires qui sont les miennes, contre les doctrines littéraires auxquelles appartient l'avenir, contre la jeune école enfin, contre le mouvement du dix-neuvième siècle; je ne dissimule pas les avantages apparents qu'a pu remporter, grâce à une surprise de l'opinion, le parti réactionnaire; mais par cela même que je les reconnais et que je les avoue, par cela même que je me compte au nombre des vaincus, pourquoi donc serais-je généreux, s'il vous plaît? Il me semble que ce n'est pas là mon rôle. Je lutte et je résiste. J'attends le jour où mademoiselle Rachel laissera tomber à son tour le fardeau de la tragédie une seconde fois délaissée.

Ce jour n'est pas si loin qu'on le pense. Avant la reprise de *Phèdre*, les recettes de la tragédie avaient singulièrement baissé. Le caissier voyait décroître les chiffres, et insistait sur la nécessité d'une création nouvelle. *Frédégonde* donnait dix-neuf cents francs, *Cinna* ne montait pas jusqu'à trois mille. *Mithridate, Nicomède, Iphigénie* demeuraient à ce niveau médiocre. *Bajazet* même

ne remplissait plus exactement les loges. *Andromaque* se soutenait davantage; encore ne fallait-il pas que l'administration doublât le prix des places; *Andromaque* et la réapparition de Monrose avaient laissé le vide dans plus d'un cinquième de la salle. Ce fut alors que l'administration pressa la tragédienne d'apprendre le rôle de *Phedre*. Mademoiselle Rachel hésitait. L'épreuve lui semblait dangereuse. Le croyait-elle? Je ne sais. Elle le disait du moins, et voici par quel côté elle pouvait craindre. Entre ceux qui avaient mis la main à ses premiers succès, outre les partisans sincères de la tragédie, je vous faisais ce dénombrement tout à l'heure, se trouvaient les capricieux, les bizarres, cette sorte de mauvais esprits que la célébrité d'autrui chagrine, qui jouent çà et là l'enthousiasme par boutade, surtout dans quelque intention malveillante, et qui n'élèvent jamais celui-là qu'afin d'humilier celui-ci. C'est ainsi que ces bizarres s'étaient amusés à opposer la tragédie au drame, et à s'enivrer de leur propre encens autour de la tragédienne. Tôt ou tard, le succès qu'ils apprêtaient eux-mêmes devait finir par leur déplaire. De quoi se souciaient-ils, en effet? De la tragédie? Vous vous moquez. Il ne s'agissait pour eux que de se venger de la gloire d'un grand poëte; mais, la tragédie substituée au drame, c'était assez pour qu'ils prissent dépit contre l'école académique, et vous avez pu voir, monsieur, s'ils ont manqué à déclarer *Phèdre* une œuvre mal conduite, après avoir publiquement enseigné, il n'y a pas deux ans encore que la tragédie de Voltaire était le dernier mot de l'art théâtral !

Voilà donc les détracteurs nouveaux que pressentait mademoiselle Rachel. La tactique est si connue maintenant, qu'il n'y avait aucun mérite à la deviner. On allait évoquer les souvenirs de mademoiselle Duchesnois. On allait porter aux nues sa sensibilité, sa passion, son exaltation, que sais-je encore? Pour ma part, je n'ai vu mademoiselle Duchesnois que dans le rôle de Clytemnestre, et c'était sur la fin de sa carrière. J'avoue naïvement qu'il me serait impossible d'établir une comparaison; mais de moins bien renseignés ne laissent pas toujours de se jeter hardiment dans les parallèles; bref, la jeune tragédienne était déjà au fait de la critique future, et songeait prudemment à se défendre contre elle. On ne résiste à l'opinion qu'avec l'opinion pour auxiliaire. Mademoiselle Rachel commença donc à s'attacher la meilleure, j'entends la plus noble part de la société parisienne et à l'intéresser dans sa cause. Un des *lions* de cette société, prenez le mot s'il vous plaît dans l'excellente acception que lui donne l'Angleterre, un homme, un gentilhomme, veux-je dire, des plus distingués et par son nom, et par son esprit, et par son élégance personnelle, lui conseilla d'ouvrir son salon le jeudi, et se chargea d'y présenter ce que le monde, ce que les lettres, ce que la politique même comptent de noms considérables. Il y convia tous ses amis. Devant une telle réunion, mademoiselle Rachel essaya certaines parties du rôle de Phèdre. Si l'on applaudit, je n'ai pas besoin de vous le dire; mais la jeune tragédienne était trop bien conseillée pour se contenter de cette admiration. Elle demanda des avis, elle sollicita la critique. Que de modestie, et d'autre part quel piége habilement tendu à l'amour-propre des plus graves! Chacun proposait quel-

que nuance légère. Chacun était écouté avec la docilité la plus charmante. M. Lebrun citait l'opinion de Talma, M. Briffaut rappelait la tradition, M. Cousin dissertait sur la Phèdre antique, M. Mignet sur la langue de Racine; enfin c'était autant de beaux esprits engagés à leur insu dans une sorte de complicité. Les malveillants pouvaient blâmer et s'évertuer à leur aise, le monde avait *répété* le rôle avec mademoiselle Rachel ; le monde avait donné la leçon, c'était à lui de défendre et de justifier son élève.

Il est vrai que déjà M. V. Hugo se tenait à l'écart et avertissait tout bas mademoiselle Rachel de tenir pour non avenu cet enseignement un peu improvisé, un peu imprévoyant, et presque toujours en dehors de la pratique. Il lui conseillait d'en croire surtout ses propres instincts, sa propre expérience, et la tragédienne n'avait pas attendu jusque-là pour oublier les savantes contradictions de ses maîtres. Il est clair que cette esthétique délicate et inutile devait surtout jeter le doute dans les études de mademoiselle Rachel. Mais, s'en fier à elle-même, la tragédienne n'en a pas encore pris l'habitude. Aussi, s'en alla-t-elle droit chez son véritable professeur, apprendre la règle sûre, la tradition certaine, le sens précis, l'intonation exacte, et la suite calculée des effets qui conduisent par degrés, le public à l'enthousiasme.

Une heure chaque jour, chez M. Sanson, modifia singulièrement la direction des études commencées. La physionomie du rôle changea dès les premières répétitions au théâtre. Un second travail d'analyse allait demander un long temps, et mademoiselle Rachel parlait presque d'ajourner la reprise à sa rentrée; mais le théâtre pressait mademoiselle Rachel d'agrandir son répertoire; mais M. V. Hugo la priait de hâter la représentation, afin de trouver l'opinion moins préoccupée à l'époque où se jouerait le drame des *Burgraves*, mademoiselle Rachel ne se refusa pas davantage à ces sollicitations. Voilà comment nous l'avons vue dans le rôle de *Phèdre*.

Je vais avoir l'air de m'en prendre par bizarrerie, ou de dessein formé à toutes les supériorités théâtrales. Vous savez que j'ai mille fois reproché à mademoiselle Mars d'avoir cherché la perfection en dehors de ses rôles, de l'avoir prise dans le détail, d'avoir sacrifié l'ensemble aux habitudes de son talent, plutôt que d'étendre son talent aux proportions de l'ensemble; c'est le même défaut que je retrouve aujourd'hui dans mademoiselle Rachel. J'entendais un soir, M. de Jouy, vers les dernières représentations de mademoiselle Mars, faire l'éloge de mademoiselle Contat, qu'il appelait la comédienne véritable, et accuser mademoiselle Mars d'avoir traduit en miniature la haute comédie; j'en dirais volontiers autant de mademoiselle Rachel, vis-à-vis du répertoire tragique ; c'est de la tragédie vue, avec tout le prestige et toute la correction d'un effet d'optique, par l'autre bout de la lorgnette.

En abordant le rôle de Phèdre, mademoiselle Rachel n'a pas songé d'abord aux conditions particulières de la tragédie de Racine; elle a songé à elle-même, à ses effets familiers, à un nouvel emploi de ses moyens, et de ses forces, au succès surtout, conseiller timide, qui ne trompe presque jamais l'artiste, mais qui trahit le plus souvent les intérêts de l'art. Le rôle de Phèdre

demandait de la passion, mademoiselle Rachel a pris le change, elle a voulu entendre de l'amour. Le rôle de Phèdre demandait du désespoir, mademoiselle Rachel a voulu entendre de la mélancolie. Le rôle de Phèdre demandait des remords, mademoiselle Rachel a voulu entendre du repentir. Vous voyez, monsieur, comme un caractère arrive à se *transposer*. Le ton change. Il était primitivement au majeur, il descend au mineur. Que l'artiste l'exécute admirablement dans cet autre mode, je n'ai pas dessein de le nier; mais je sens qu'il me manque quelque chose, je trouve un intervalle, et je me fatigue à souhaiter qu'il disparaisse, entre le modèle d'art que je conçois et la réalisation qui m'est montrée.

A la manière dont mademoiselle Rachel rend sa création nouvelle, Phèdre devient une autre Monime, seulement une Monime mariée. Que fait-elle donc de l'inceste, et de la colère de Vénus? Tout le théâtre est fondé sur l'amour; cependant l'amour a mille formes, mille phases et mille drames. Phèdre, Monime, Iphigénie, n'y a-t-il là que trois femmes qui aiment? Ou plutôt n'y a-t-il qu'un seul mot pour exprimer le triple combat de leurs cœurs? mademoiselle Rachel a cru qu'il suffisait de paraître *aimer*, pour jouer le rôle de Phèdre. Aimer, à la bonne heure, pourvu que ce soit un amour qui m'effraie et qui épouvante Hippolyte. Belle moralité de la tragédie, si la déclaration de Phèdre au fils de Thésée, flatte mon oreille d'une mélodie toute caressante et toute lyrique! Si Phèdre me touche comme Ketty Bell, et imite le platonisme rêveur d'une page de *Jocelyn*!

Je conçois que cela touche très-délicatement le goût du parterre; mais que voulez-vous? c'est un autre genre d'émotion que je demande, et je sors de la représentation mal satisfait de l'artiste, mal satisfait de moi-même, souffrant d'avoir résisté à un talent très-réel, importuné d'entendre applaudir ce qui me gêne et qui me contrarie.

C'est là une impatience qui vous fera sourire, mais enfin, je suis ainsi constitué. Je porte aussi loin qu'il est possible la sensibilité, la susceptibilité de mes opinions. Tout ce qui les flatte, ne fût-ce que par un seul côté, me trouve indulgent, ami, enthousiaste, tout ce qui les contredit, ne fût-ce encore que par un point, me rend chagrin, défiant et irritable. Mademoiselle Rachel peut être un talent très-étudié, très-exact, et très-parfait en dehors de mes convictions, en dehors de ma religion littéraire; sa perfection même me blesse et m'importune. Que l'on dise, si l'on veut, que mademoiselle Rachel a joué la Phèdre grecque dans la tragédie de Racine; j'y consens, mais je ne vois pas où est l'éloge. Prenez-y garde, monsieur, c'est un long contresens de traduction, quand l'acteur confond les styles, et les caractères. Qui traduit Virgile, ne doit pas le travestir en Lucain, ni Lucain en Virgile, je ne trouverais pas mieux que mademoiselle Rachel, jouât la Phèdre française dans la tragédie d'Euripide.

Cependant, monsieur, le succès de la tragédienne a été complet, et vous l'avez dû comprendre même au milieu de ma mauvaise humeur. La critique que je fais, reste entre vous et moi. Je vous donne mes impressions personnelles.

Qu'a cela de commun avec l'opinion du très-grand nombre? Mademoiselle Rachel a déployé dans Phèdre des qualités supérieures, toujours la même pureté de diction, toujours la même sûreté d'intelligence, toujours la même sobriété, la même autorité du geste, et puis un sentiment exquis de la poésie douce, tendre, élégiaque, une distinction, une élégance au-dessus de tout éloge. La tragédie s'empare aujourd'hui de ces qualités qui ne lui appartiennent pas, qui appartiennent surtout aux formes de l'art moderne ; mais lorsque l'art moderne aura repris son bien, qu'aurai-je à dire, et de quoi pourrai-je me plaindre? Une exécution supérieure, au service de la pensée vivante, au service de l'idée contemporaine qui l'a suscitée, se sera là la perfection réelle. Racine serait peut-être bien embarrassé de reconnaître sa Phèdre ajustée à un goût littéraire de notre siècle. Il est tout simple que Mlle Rachel dise les vers de Mme de Girardin tels que Mme de Girardin la comprend elle-même. L'action et le poëte vivent dans la même athmosphère d'art. L'un et l'autre subissent à leur insu les mêmes impressions, les mêmes influences. Je parle de Mme de Girardin, parceque l'on va commencer la répétition de *Judith;* mais ce que je dis de Mme de Girardin, appliquer le à V. Hugo, à Casimir Delavigne, vous compléterez bien ma pensée.

Ed. Thierry.

— L'éditeur de musique Pacini publie en ce moment une nouvelle et charmante composition de M. Niedermeyer, sur des paroles de M. Emile Deschamps, ayant pour titre: *Le Chevalier de Malte.* Le produit de la vente est destiné au soulagement de malheureuses familles étrangères. M. Ary Scheffer a voulu s'associer à cette bonne œuvre, par un admirable dessin, représentant la réception d'un chevalier de Malte, telle qu'elle avait lieu autrefois.

— On chante maintenant, dans tous les salons, une jolie mélodie de M. Scudo, l'*Adoration des Mages*, sur des stances de M. Auguste Desplaces. Nous avons eu l'occasion, plus d'une fois, de signaler avec quel talent, à part, M. Scudo sait revêtir la belle poésie d'une belle musique; il n'a jamais eu de meilleure occasion, et ne l'a jamais mieux saisie que dans cette nouvelle production.

*** Le tableau de M. Gallait, l'*Abdication de Charles-Quint* dont nous donnons la reproduction dans la livraison de ce jour, a valu à son auteur d'être nommé directeur du Musée des Arts, à Bruxelles.

Nous joignons à ce dessin un *Christ*, par Thomas di Stefano, dit il Giottino, peintre du quatorzième siècle. L'original de ce tableau fait partie de la collection de M. le chevalier Artaud de Montor.

CHALLAMEL.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

II.

Le sinistre triomphe obtenu par Espartero, à Barcelone, a commencé à porter les fruits que nous avions prédits. Son pouvoir est sur une pente qui ne lui offre plus que les derniers excès de la violence et de la tyrannie pour ressources et pour perspectives. Il faut reporter nos regards un peu en arrière, et examiner quels pas rapides Espartero a faits dans cette voie, depuis le moment où, Barcelone écrasée et soumise, il quitta son quartier-général de Saria, pour retourner à Madrid.

C'est dans cette même Catalogne, c'est sous ces mêmes murs de Barcelone, que la fortune d'Espartero fut portée à son comble, alors qu'au mois de septembre 1840, il y proclamait, par les vociférations de l'émeute, son envahissement sur l'autorité légitime de la reine régente. Lâche et ignominieux triomphe, qui préludait dignement à cet autre triomphe que viennent de lui assurer les bombes du Montjouy. Mais c'est aussi dans ces mêmes lieux que vient de commencer le déclin de la prodigieuse fortune d'Espartero. Combien ses pensées ont dû être différentes, à ces deux années d'intervalle! et combien différente a été sa conduite! En 1840, il s'enivrait des acclamations de l'émeute; il allait dans les rues de Barcelone, les ramassant sur son passage. En 1842, il n'a pas osé se montrer dans ces rues; il a reculé au moment de franchir les portes de Barcelone, au delà desquelles allaient se montrer les décombres et les ravages de l'incendie ordonné par lui; il a fui devant sa victoire.

On se rappelle qu'en 1840, les outrages et les violences par lesquels Espartero avait résolu de forcer la reine Christine à renoncer à la régence, commencés à Barcelone, continuèrent à Valence, où cette princesse s'était rendue. Barcelone et Valence sont donc les deux

points de départ du pouvoir actuel d'Espartero, et les lieux qui doivent être le plus chers à son souvenir. Espartero, en quittant la Catalogne, voulut aller chercher à Valence une diversion aux impressions importunes qui le poursuivaient. Ses amis lui préparèrent, dans cette dernière ville, un accueil qui devait, d'après leurs calculs, servir de sanction populaire à la conduite que leur héros venait de tenir à Barcelone, et préparer ainsi sa réception à Madrid. Tous les hommes aux sentiments généreux ont toujours cherché à effacer la mémoire et les traces des luttes de la guerre civile. Pour eux, le souvenir de leur victoire, loin de les enorgueillir, les afflige. Mais pouvait-on attendre ces sentiments de la part des hommes qui gouvernent l'Espagne?

Les amis d'Espartero poussèrent l'impudeur jusqu'à élever des arcs de triomphe pour son entrée à Valence. De misérables insensés composèrent des hymnes pour célébrer la ruine de Barcelone et l'héroïsme de son vainqueur. Espartero vint chercher sous ces arcs de triomphe un peu de cette confiance en lui-même qu'il avait perdue. Vains efforts! l'abattement et le découragement se peignaient sur sa figure. Il avait choisi pour entrer à Valence le jour de noël, afin que le concours du peuple dans les rues et ses habits de fête donnassent plus d'éclat et une apparence d'enthousiasme à sa réception. Tous ces soins furent inutiles. En ce moment tous les partis, toutes les classes étaient animés des mêmes sentiments; et l'horreur qu'inspirait le bourreau de Barcelone se trahissait partout où il se montrait.

L'attitude du peuple de Valence annonçait assez quelle serait celle du peuple de Madrid, et en effet Espartero fut reçu avec les mêmes sentiments dans la capitale. On avait pourtant employé le même calcul qu'à Valence. Espartero avait combiné son voyage de façon à arriver le premier jour de l'année. Mais les mouvements de joie et d'espérance auxquels on s'abandonne en ce jour, la présence d'Espartero ne devait-elle pas suffire à les arrêter, en rappelant sous quels funestes auspices l'année commençait pour l'Espagne? Partout sur son passage le public resta impassible et silencieux, les spectateurs affectaient de rester la tête couverte. La milice nationale défila devant lui; mais de rares *vivats* sortirent des rangs de quelques compagnies seulement. Le soir les édifices publics ne furent certes pas tous illuminés. La contenance d'Espartero était triste et embarrassée. Il se rendit d'abord au Palais de la Reine, mais par une circonstance qui mérite d'être remarquée, sa voiture s'avança jusqu'au bas de l'escalier à un endroit où jusqu'alors, les rois seuls avaient mis pied à terre.

L'attitude de la nation, tous les rapports que recevait Espartero ne lui laissaient aucun doute sur la réprobation profonde et générale excitée par le bombardement de Barcelone. Il y avait eu une insulte si directe aux cortès dans la mise en état de siége de cette ville, après la recommandation qu'elles avaient faite aux ministres de ne pas sortir du cercle légal pour la répression de l'insurrection, qu'on devait s'attendre à une condamnation formelle de leur part. En effet, une demande de mise en accusation du ministère était déjà concertée et devait être déposée sur le bureau à la réouverture de la session. Espartero et ses conseillers, pour échapper aux embarras qu'ils entrevoyaient, se décidèrent, après quelques jours d'hésitation, à dissoudre les cortès. Cette dissolution fut prononcée avec convocation de la prochaine assemblée au mois d'avril.

Par cette mesure, on échappait à une des principales difficultés de la situation. On était débarrassé, pour le moment, de la surveillance et du contrôle des cortès; et on entrevoyait même l'espérance de s'en débarrasser pour toujours. Abandonné de la plus forte portion du parti progressiste, qui ne lui pardonne pas d'avoir confisqué à son seul profit la révolution de septembre, attaqué avec la vivacité et la persistance la plus grande par la presse de toutes les nuances, Espartero eut plus que jamais, à son retour de Barcelone, l'idée d'assurer la tranquillité et la durée à son pouvoir en en finissant avec le gouvernement représentatif. Toute la question était de se procurer d'avance un appui qui permît d'annoncer un beau matin à l'Espagne, par un décret inséré dans la *Gazette de Madrid*, que les cortès étaient supprimées et les journaux aussi, et que lui Espartero duc de la Victoire exercerait dorénavant le pouvoir attribué précédemment au roi absolu. Bientôt le bruit se répandit qu'on parlait tout bas au palais de Buenavista de remettre en vigueur le testament du roi Ferdinand VII, mais en substituant, bien entendu, dans l'exécution, à la régence de la reine Christine celle d'Espartero, et en recomposant le conseil de régence avec des créatures de ce dernier ou des personnes disposées à se soumettre à lui. Pour réaliser une aussi séduisante utopie, il fallait, de toute nécessité, qu'Espartero comptât sur le parti modéré; car les progressistes ne pouvaient manquer, dans un cas pareil, de recourir à leur expédient ordinaire des *pronunciamientos*, et de mettre tous les clubs et tous les émeutiers d'Espagne en mouvement. Le *Peninsular*, journal des républicains à Madrid, n'eut pas plutôt recueilli ce bruit, qu'il dénonça ce qui n'était encore qu'une espérance fort vague d'Espartero, comme un grand complot tout prêt à éclater contre la révo-

lution espagnole; il somma les organes du parti modéré, à Madrid, de s'expliquer sur l'alliance qu'on leur attribuait avec Espartero. Le *Heraldo* et le *Sol*, principaux journaux de ce parti n'éprouvèrent aucun embarras et ne firent aucune difficulté pour répondre ; ils dirent que le projet dont on leur parlait ne les étonnait pas ; qu'il était naturel que l'homme qui s'était élevé à la régence en trahissant de la façon la plus indigne et la plus lâche la reine Christine, eût l'idée, pour s'y maintenir, de trahir de la même façon le parti progressiste à son tour ; mais que le parti monarchique constitutionnel repousserait avec horreur et mépris toute proposition d'un rapprochement, d'un arrangement quelconque avec lui, et ne cesserait de le combattre sur le terrain de la constitution de 1837, loin de l'aider à la renverser. Cette réponse exprimait très-exactement les sentiments et les intentions des hommes monarchiques constitutionnels. Sans doute, s'ils étaient dirigés par des ressentiments personnels, ils pourraient se prêter à une alliance avec Espartero, dirigée contre les révolutionnaires qui depuis dix ans n'ont cessé de déchaîner contre eux les haines et les vengeances populaires, jusqu'au moment de leur triomphe, en 1840. Mais, quelle que soit la valeur personnelle d'un grand nombre d'hommes du parti modéré espagnol, ce n'est pas en eux-mêmes qu'est leur force ; elle est dans le parti lui-même, qui n'est autre que celui de la monarchie, de la religion et des lois. On peut dire : le parti monarchique constitutionnel a un principe, ou plutôt il est un principes ; tout le rete n'est qu'une intrigue.

C'est pourquoi toute alliance, tout arrangement, toute transaction entre ce parti et Espartero est impossible. S'il s'était trouvé des modérés assez avilis, assez insensés pour passer à lui, ils n'auraient plus été dès ce moment que des individualités ajoutées à la coterie dominante. Le pouvoir d'Espartero n'existant qu'au mépris et en violation du principe du parti modéré, ce parti ne saurait l'admettre à aucun titre. Il n'a pas à lui demander d'être à telles ou telles conditions, mais de ne plus être. Toutes les insinuations qu'Espartero aurait voulu faire tenter tant en Espagne qu'à l'étranger pour s'attacher des hommes du parti modéré étaient donc destinées à échouer contre l'instinct même de leur dignité et de leur propre intérêt.

Il est important de bien expliquer cette situation réciproque du pouvoir actuellement établi en Espagne et des hommes monarchiques ; car la supposition d'un rapprochement entre eux peut se reproduire, par la raison qu'Espartero est de plus en plus condamné à chercher des expédients pour faire subsister son pouvoir, et qu'ayant déjà songé

aux modérés pour cet objet, il peut y songer encore; or on voit que la simple connaissance des choses suffit pour démentir toute supposition de ce genre, en montrant que sa réalisation est absolument impossible.

Mais aujourd'hui tous les projets d'Espartero pour rétablir à son profit le pouvoir absolu paraissent ajournées. Il veut voir si les élections nouvelles lui donneront dans les cortès une majorité disposée à se soumettre et à sanctionner les monstrueux excès de sa tyrannie. En tout cas il aura gagné du temps, ce qui a toujours été le grand point dans son système de conduite. Nous n'avons pas besoin de faire des conjectures sur ce qui se passera après la réunion des cortès. Nous n'avons plus que deux mois à attendre pour connaître l'esprit et les résolutions de cette assemblée et être dispensé de toute conjecture.

Mais Espartero a dès aujourd'hui un ennemi non moins redoutable que les futures cortès et plus difficile à dompter : c'est la presse. Républicains, progressistes, modérés, tous sont réunis contre lui. Espartero n'est défendu à Madrid que par des journaux créés pour cet objet et qui restent à peu près sans lecteurs. Les journaux indépendants n'ont négligé aucune des grandes questions qui agitent l'Espagne; les violations de la constitution, *le projet de proroger l'âge de la majorité de la reine Isabelle II, le projet de traité de commerce avec l'Angleterre.* Cette dernière question a donné lieu à une déclaration publique de la la presse par laquelle « elle proteste de la manière la plus solennelle et « la plus énergique contre la célébration de tout traité de commerce « avec l'Angleterre qui ne serait pas fait conformément à la constitu- « tion et qui ne serait pas ratifié par les cortès avec pleine liberté dans « leurs délibérations et leurs résolutions. »

Cette déclaration, signée par treize journaux de Madrid et portant le titre de *Déclaration de la presse indépendante*, a vivement frappé l'attention publique. Le sentiment qu'elle exprime est un sentiment tout national. Le bombardement de Barcelone a rendu pour ainsi dire toute l'Espagne unanime sur la question du traité de commerce avec l'Angleterre. Les provinces du midi, intéressées pour la vente de leurs produits à la conclusion de ce traité de commerce et qui avaient montré des dispositions favorables à sa conclusion, le repoussent depuis que le doigt de l'Angleterre s'est montré si visiblement empreint dans l'incendie et la dévastation de la cité la plus industrieuse de l'Espagne.

Barcelone! tel est le mot dans lequel se trouvent aujourd'hui résumés tous les malheurs, tous les désastres, toutes les hontes de l'Espagne.

Prononcer ce nom, c'est présenter à l'idée toutes les lois violées, les citoyens emprisonnés et fusillés par sentence militaire, les impôts décrétés et perçus à la façon des avanies turques, le commerce et l'industrie de l'Espagne vendus par Espartero à l'Angleterre pour prix de son appui. Le général Seoane placé par Espartero à Barcelone, en remplacement de Van Halen, pour y exécuter ses vengeances, a dignement rempli sa mission. Il n'est pas d'illégalité, d'inconstitutionalité qu'il n'ait commise pour rançonner et terrifier la ville. On a vu depuis deux mois la lutte établie entre le gouverneur qui poursuit le recouvrement de la contribution de 12 millions de réaux, décrété par Espartero, et les habitants, soutenus par la municipalité et la députation provinciale qui se refusent au paiement par toutes les voies de la résistance passive. L'incarcération, l'établissement de garnissaires chez les particuliers, les menaces de mort, n'ont encore pu faire entrer dans les caisses du lieutenant d'Espartero qu'un peu plus du quart de la somme imposée. Il est probable que le reste ne poura jamais être perçu, à moins que les collecteurs du gouverneur ne prennent le parti de dépouiller les habitants de leurs meubles et de leurs habits, et de jeter les plus riches en prison jusqu'à parfait payement de la somme demandée à chacun d'eux. Il n'est pas d'excès qu'on ne puisse attendre de la tyrannie qui pèse aujourd'hui sur l'Espagne; et ces hommes qu'on a si justement flétris du nom d'*ayacuchos* en mémoire de l'ignominieuse capitulation par laquelle ils achevèrent de faire perdre l'Amérique à l'Espagne, ont déjà donné dans cette partie du monde de si horribles preuves de leur cupidité et de leur cruauté, que Barcelone doit tout craindre de celui d'entre eux à qui elle est en ce moment livrée. Plaise à Dieu que cette crainte et les provocations de Seoane ne poussent pas Barcelone à une seconde insurrection. Ce serait le signal de la ruine complète de cette cité. Seoane lui-même l'a annoncé par ces mots qu'il adressait aux officiers du régiment de Guadalajara, peu de jours après son arrivée : Si Barcelone se soulevait de nouveau, je ne ferais pas perdre une goutte de sang aux soldats, j'écraserais la ville de bombes, et je mettrais le feu à ce qui resterait debout. Un nouveau soulèvement de Barcelone précipiterait les événements dans toute l'Espagne et tournerait, selon toute apparence, à l'avantage d'Espartero en lui fournissant l'occasion d'un nouveau triomphe. L'espoir de l'Espagne est dans la résistance légale, comme la destinée d'Espartero est de violer successivement toutes les lois, toutes les libertés. Il a ainsi commencé ; il faut qu'il continue et qu'il périsse sous ses propres excès. Dès aujourd'hui il n'a plus seulement à lutter contre l'oppo-

sition des Catalans; les députations provinciales de diverses villes importantes de Sarragosse, de Grenade, de Burgos, de la Corogne, ont refusé d'opérer la répartition des impositions pour 1843 comme n'ayant pas été votées par les cortès. Les journaux de leur côté continuent la guerre qu'ils ont déclarée au régent. Le gouvernement a en vain publié une circulaire pour recommander aux autorités de surveiller activement les journaux et de ne pas perdre une occasion de les déférer aux tribunaux. Le jury, animé pour le pouvoir actuel des mêmes sentiments d'éloignement, les acquitte sans distinction d'opinion. L'hostilité des journaux contre Espartero est si prononcée et si dangereuse pour lui, qu'elle peut à chaque instant le pousser malgré lui à un coup d'état contre la liberté de la presse.

Mais le fait le plus grave, sinon par ses conséquences immédiates, au moins pour l'avenir, c'est la réapparition aux élections prochaines du parti modéré. La disposition générale des esprits rend les chances très-favorables à ce parti. Ce n'est pas qu'il veuille s'emparer de la direction des affaires. Sous le régime actuel, les modérés, comme nous l'avons déjà expliqué, n'ont d'autre position possible que celle de l'expectative, et de la défensive. Mais jusqu'à présent ils s'étaient tenus à une pure neutralité entre les deux partis qui ont triomphé en septembre, les progressistes et les esparteristes; aujourd'hui ils passent à une neutralité armée. Le manifeste publié par le parti modéré fait connaître très-nettement les motifs qui le déterminent, et le but qu'il se propose; l'intention exprimée par quelques hommes du pouvoir actuel de faire proroger par les cortès la majorité de la Reine, certains signes qui peuvent faire croire qu'Espartero ne reculerait pas devant l'idée de pousser même jusqu'à l'usurpation, voilà les motifs qui ont déterminé le parti modéré à intervenir activement dans les élections. Son but est donc de venir en aide à la monarchie, de la sauver des périls qui la menacent.

Le parti progressif aussi a publié son manifeste électoral; et il n'est pas jusqu'aux républicains qui ont voulu avoir le leur. Le manifeste des progressistes est instructif. On y voit la révolution de septembre jugée par ceux qui l'ont faite; et il résulte de leur propre aveu qu'elle n'a enfanté que hontes et calamités pour l'Espagne. Naturellement les auteurs du manifeste attribuent ce résultat à ce que leurs doctrines n'ont pas encore été complétement mises en pratique. Mais c'est une explication qui n'aura guère de succès en Espagne. Les faits parlent plus haut que tous les commentaires. La révolte qui a triomphé en septembre 1840 de l'autorité royale et de la constitution, s'est personnifiée malgré elle dans Espartero; et en se montrant aujourd'hui unanime dans ses sentiments d'antipathie contre lui, c'est cette révolte même que l'Espagne condamne et déplore. **A. P.**

DES PENSÉES DE PASCAL.

Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition de cet ouvrage,

PAR M. V. COUSIN.[1]

Parmi les travaux qu'a suscités le concours ouvert sur l'éloge de Pascal, l'Académie a eu la bonne fortune de compter le nouvel ouvrage de M. Cousin. Provoquée par le mouvement même du concours et par le bruit qui se faisait autour du nom de Pascal, l'attention de l'illustre académicien s'est reportée sur l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*, auquel déjà, dans son cours de 1828, il avait consacré quelques belles pages. Il a fait à la fois une œuvre de haute appréciation philosophique, et une œuvre patiente de philologue.

Il y a un livre que tout le monde connaît, qui est dans toutes les bibliothèques, qui, depuis 1669, où il fut publié pour la première fois, a eu des éditions innombrables, qui est cité partout, et se trouve, depuis bientôt deux siècles, en possession de l'admiration universelle : ce sont les *Pensées de Pascal*. Eh bien ! cet ouvrage, tel que nous le connaissions jusqu'à présent, n'est pas la reproduction fidèle de l'âme et du style de Pascal. La piété janséniste des premiers éditeurs produisit d'abord des mutilations, des altérations, des modifications sans nombre, et les éditeurs qui sont venus depuis ont reproduit, par négligence, à peu près dans les mêmes termes, les infidélités que leurs devanciers avaient commises par l'effet d'un zèle mal entendu.

« Que dirait-on, dit à ce sujet M. Cousin, si le manuscrit original de

[1] Un vol. in-8. Chez Ladrange.

Platon était, à la connaissance de tout le monde, dans une bibliothèque publique, et que, au lieu d'y recourir et de réformer le texte convenu sur le texte vrai, les éditeurs continuassent de se copier les uns les autres, sans se demander jamais si telle phrase sur laquelle ils disputent, que ceux-ci admirent et que ceux-là censurent, appartient réellement à Platon? Voilà pourtant ce qui arrive aux *Pensées de Pascal.* Le manuscrit autographe subsiste; il est à la Bibliothèque royale de Paris; chaque éditeur en parle, nul ne le consulte, et les éditions se succèdent. Mais prenez la peine d'aller rue de Richelieu, le voyage n'est pas bien long: vous serez effrayés de la différence énorme que le premier regard jeté sur le manuscrit original vous découvrira entre les *Pensées de Pascal* telles qu'elles sont écrites de sa propre main et toutes les éditions, sans en excepter une seule. »

Une critique sérieuse du texte de Pascal était donc nécessaire, et M. Cousin l'a entreprise.

Son travail se compose de trois parties. Dans la première, il a recherché ce qu'il fallait comprendre sous le titre des *Pensées de Pascal*, et, partant de ce principe que cette dénomination ne doit s'appliquer qu'aux fragments primitivement destinés à faire partie de l'ouvrage que Pascal voulait consacrer à l'apologie de la religion chrétienne, il est arrivé à cette conclusion que beaucoup de pages publiées comme faisant partie des *Pensées*, y sont en réalité étrangères. Ce sont des morceaux ou écrits par Pascal lui-même, mais dans un autre dessein que celui de l'apologie qu'il méditait, ou extraits de ses lettres, ou enfin rédigés par des tiers sur de simples souvenirs de conversation quelquefois bien éloignés. M. Cousin rapporte chacun de ces morceaux à l'origine qui lui est propre, et, chemin faisant, il restitue au style de Pascal d'étincelantes beautés jusqu'ici dérobées à nos regards. Nous citerons, par exemple, les réflexions si connues sur la mort : ce fragment a été extrait d'une lettre écrite par Pascal à sa sœur aînée, à l'occasion de la mort de leur père. M. Cousin substitue à cet extrait tronqué et considérablement altéré, la lettre même de Pascal, qui n'avait point encore été publiée, au moins dans notre langue [1]. Cette lettre, où une mélancolie ineffable s'unit aux tendresses de Fénélon et à la gravité de Bossuet, est digne assurément de tout ce que Pascal a écrit de plus parfait.

M. Cousin indique ainsi plusieurs fragments qu'il serait bon de retrancher du volume des *Pensées* proprement dites, et de publier sous une

[1] Le docteur Reuchlin l'a traduite en allemand dans la Vie de Pascal (Pascal's Leben), qu'il a publiée en 1840.

dénomination distincte. De cette façon, le recueil des *Pensées* ne comprendrait ni plus ni moins que les fragments que Pascal lui-même s'était proposé de faire entrer dans son apologie de la religion. Rien de plus judicieux que cette distinction. Mais à quels caractères certains sera-t-il possible de démêler et de reconnaître ce que Pascal a écrit dans ce grand dessein? Voici la règle que donne à cet égard M. Cousin : c'est d'admettre parmi les *Pensées* tous les fragments qui ont été recueillis par la famille même de Pascal dans le manuscrit autographe déposé à la Bibliothèque royale, et au contraire de mettre à part tout fragment qui ne se trouverait pas dans le même manuscrit.

Nous ne croyons pas que cette règle soit toujours un guide sûr. Aucune preuve extérieure n'établit, en effet, que tous les *papiers* dont la réunion faite après la mort de Pascal a formé ce manuscrit, aient été écrits par lui en vue de son ouvrage apologétique. Loin de là, on rencontre dans ce manuscrit des passages qui, évidemment, ont été écrits par l'auteur sans but déterminé, et pour ainsi dire par un simple accident de sa pensée, et n'ont aucun trait direct à la religion. Nous citerons, par exemple, les lignes suivantes, extraites pour la première fois du manuscrit par M. Cousin :

« Je n'ai jamais jugé d'une chose exactement de même. Je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres et que je m'en éloigne, mais non pas trop. De combien donc? Devinez. »

— « Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien; elle n'est plus la même, ni lui non plus; il était jeune et elle aussi; elle est tout autre; il l'aimerait peut-être encore telle qu'elle était alors. »

— « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. »

Assurément ces pensées et une foule d'autres sont étrangères à l'apologie de la religion. Il faut en dire autant de nombreux fragments dirigés contre la morale des jésuites et qui selon toute apparence doivent être rapportés au travail et à la préparation des provinciales, ou du moins sont un écho de cette polémique qui avait tant agité l'âme et la destinée de Pascal.

Quoi qu'il en soit, après avoir écarté des *Pensées*, les fragments qui ne se trouvent pas dans le manuscrit original, M. Cousin aborde, dans la deuxième partie de son rapport, l'examen des pensées qui se trouvent à la fois dans le manuscrit et dans les éditions. Il établit avec la der-

nière évidence que MM. de Port-Royal, qui furent les premiers éditeurs des *Pensées*, ont, de dessein prémédité, fait subir au texte de Pascal, des altérations de toute sorte, pour le rendre plus édifiant, plus clair ou plus parfait. Le zèle des éditeurs a été si loin à cet égard, qu'il n'est pas une seule page où il n'y ait, soit un mot remplacé par un autre, soit une phrase ajoutée, retranchée ou substituée à une autre. M. Cousin en cite des exemples sans nombre ; en voici quelques-uns :

Pascal avait écrit : « Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point, vous le rendrez malheureux. » Les éditeurs de Port-Royal l'ont corrigé ainsi : «Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose, *qu'on rendrait* malheureux *en lui donnant* tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, *à la condition* de ne pas jouer. »

Pascal avait écrit : « Il est injuste qu'on s'attache à moi quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement; je tromperais ceux en qui je ferais naître ce désir, car je ne suis la fin de personne et n'ai de quoi le satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc ! »

A la mélancolie ardente et toute personnelle de ce passage, les éditeurs ont substitué la phrase suivante qui paraît bien froide après qu'on a lu la véritable version : « Il est injuste qu'on s'attache à *nous*, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement; *nous tromperons* ceux à qui *nous en ferons* naître le désir; car nous ne *sommes* la fin de personne et *nous n'avons* pas de quoi *les* (à quoi se rapporte *les*) satisfaire. Ne *sommes-nous* pas prêts à mourir, et ainsi l'objet de leur attachement *mourrait !* »

Pascal avait écrit : « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement et c'est la plus grande de nos misères. » On lui a fait dire : « Les divertissements ne nous consolent de nos misères *qu'en nous causant* une misère *plus réelle et plus effective.* »

C'était une tâche fort difficile et périlleuse assurément que celle de corriger le style de Pascal, et ses éditeurs, comme on voit, y ont assez mal réussi. Telle est cependant l'énergie primitive du sentiment et de l'expression dans cet écrivain, qu'on sent et qu'on retrouve encore son génie véhément et passionné sous les altérations qui lui ont été infligées.

Après les altérations, M. Cousin signale les suppressions totales et c'est le sujet de la troisième partie de son rapport. Il met en lumière

pour la première fois des pensées tout à fait dignes de figurer à côté de celles déjà publiées, et dont plusieurs serviront à faire mieux connaître les péripéties quelquefois si tragiques de ce drame intérieur qui agita et consuma les dernières années de Pascal.

Sous ce rapport, le travail de M. Cousin n'est pas seulement une réparation nécessaire envers la mémoire du premier de nos plus grands écrivains. Il nous initie plus intimement au génie de Pascal. Sans doute, il ne nous le montre pas autre que nous ne le connaissions déjà ; mais sans rien ajouter ni retrancher aux traits essentiels de ce rare esprit, il nous le fait mieux comprendre.

Dans la publication de M. Cousin, Pascal apparaît à la fois plus rigide dans son attachement à la religion révélée et plus désolé dans son doute de la raison humaine. Son scepticisme et son catholicisme s'y montrent avec une nouvelle force. Disciple de Montaigne, et en même temps des plus austères docteurs de Port-Royal; désespérant de la raison humaine et s'enfonçant dans la foi de toute la profondeur de son doute, Pascal présente dans l'histoire de l'esprit humain, le spectacle le plus intéressant et le plus douloureux qui puisse jamais s'offrir aux regards du philosophe. Sa plus extrême douleur ne fut pas de mourir sans avoir terminé le grand ouvrage qu'il méditait : ce fut de quitter la vie sans avoir achevé l'œuvre de régénération intérieure qu'il faisait en lui-même, dans l'intimité de son cœur et de son intelligence ; ce fut de succomber dans le plein travail de sa pensée, avant peut-être d'avoir pu trouver sa dernière conviction et se dire à lui-même son dernier mot.

Les débris de cette magnifique intelligence, les fragments de ce style tout d'esprit et tout de feu, doivent être recueillis avec un soin religieux. Une véritable édition des *Pensées* est encore à faire, et le livre de M. Cousin est le manuel indispensable de quiconque voudra entreprendre ce travail qu'attend la mémoire de Pascal.

P. Faugère.

ÉTUDES SUR LA RÉVOLUTION[1].

LE CHOUAN.

Les *Vendéens* furent les insurgés de la rive gauche de la Loire;

Les *Chouans* les insurgés de la rive droite ;

Lors du soulèvement de la rive gauche, les succès les plus décisifs ayant été obtenus dans le département de la Vendée, de là le nom de *Vendéen*. Pour le comité de salut public chefs et soldats des *armées catholiques et royales* s'appelaient généralement les *brigands*.

Quant au nom de *Chouan*, quelques explications sont nécessaires. C'était un surnom des quatre frères Cottereau, Jean, Pierre, François et Réné qui furent les premiers chefs de la chouannerie. Mais Jean, — qui portait au revers de son habit une croix et un sacré cœur, et, en outre, suspendus à la boutonnière de son gilet, un chapelet et une médaille bénite, — Jean se nommait par excellence *Jean Chouan*. Parfois, si en plein jour et par un beau soleil, dans le silence du bois de Misdon ou des forêts de Fougères et du Pertre s'élevaient les cris entrecoupés et suivis d'un sifflement de la chouette, auxquels un cri semblable répondait au loin, on pouvait reconnaître le signe de ralliement des frères Cottereau qui leur avait valu le surnom de *chuin* ou chouette, légèrement altéré dans le mot *chouan*.

Par suite les soldats de la république, que leur uniforme avait fait surnommer les *bleus*, étaient aussi désignés par le nom de *contre-chuins* ou *contre-chouans*.

[1] Voir la *France Littéraire* du 20 janvier dernier.

Il y a quelquefois entre la position sociale des populations et leur position physique de singulières harmonies. L'occident où le soleil se couche n'est-il pas encore lumineux, éclairé, quand toutes les autres parties du ciel sont envahies par l'ombre. Eh bien ! c'est ainsi que toute cette partie occidentale de la France, qu'on peut enfermer dans la courbe d'un arc qui d'un bout embrasserait le Poitou et de l'autre entamerait la Normandie, toute cette partie occidentale, disons-nous, a toujours conservé les derniers reflets des ères sociales disparues, depuis le druïdisme, jusqu'au régime féodal. Le régime féodal, si odieux aux hommes de la révolution était cher aux Vendéens et aux Bretons ; on voulut arracher ces hommes au despotisme, cette affreuse prison, mais il se trouva que l'affreuse prison était pour eux un doux abri où ils avaient vécu heureux, où ils voulaient mourir en paix ; on leur dit : Levez-vous, frères, vous êtes libres! mais il arriva que ces simples paysans, en qui l'*Encyclopédie* n'avait pas éveillé l'immense orgueil de la raison, préférèrent leur esclavage qu'ils n'avaient jamais trouvé rude; on crut leur plaire en les affranchissant du dur impôt de la dîme, mais ils continuèrent à la payer; on les fit les égaux de ceux qu'ils avaient considérés jusqu'alors comme des seigneurs, mais ils voulurent rester vassaux; on leur dit encore : plus de service pour le roi, mais du dévouement pour la patrie, et chacun répondit dans son cœur ce que Jean Chouan répondit un jour tout haut, dans l'église de St-Ouen, aux gendarmes et gardes nationaux de Laval :

« Non point de volontaires ! S'il faut prendre les armes pour le roi, nos bras sont à lui, et moi je réponds de tout. Mais s'il faut partir pour défendre ce que vous appelez la république ; vous qui la voulez, allez la défendre ; pour nous, nous sommes tous au roi, et rien qu'au roi! »

A vrai dire, il était impossible aux hommes de la révolution de comprendre ce fanatisme et de s'y arrêter. Ce qu'on peut leur reprocher c'est d'avoir fait comme les rhéteurs qui nient ce qu'ils ne comprennent pas. Ils auraient pu vaincre avec des concessions ; ils ont vaincu avec l'extermination. Mais quelle victoire !

La proscription des prêtres non assermentés et la levée de trois cent mille hommes fit éclater d'abord l'insurrection dans le bas et le haut

Poitou et l'Anjou. Le Bocage est, on le sait, coupé par des haies vives et des fossés qui font de chaque champ une forteresse; le Marais est la région qui s'abaisse sur les bords de la mer, morcelée par d'innombrables canaux qui la sillonnent comme une feuille avec ses mille petits linéaments. De tels pays sont protégés et contre l'invasion des idées et contre l'invasion des armées, plus encore contre la première que contre la seconde ; les armes de la république ont fini par dominer la Bretagne et la Vendée, mais non ses idées.

D'abord des rassemblements tumultueux, une vive agitation, des bâtons ferrés, et, çà et là, le canon rouillé de quelque antique fusil; puis un jour l'énergie d'un homme rallie et entraîne toutes les insubordinations vacillantes, Cathelineau simple garçon voiturier abandonne sa ferme, prend le commandement des insurgés, attaque Chollet, et y entre victorieux.

On n'attend point de nous, sans doute, dans ces quelques pages, une histoire des guerres vendéennes et de la *chouannerie*. La seule histoire que nous puissions en donner, c'est l'histoire morale, et elle se résume par un mot : *héroïsme*. Non pas que nous voulions amoindrir les héros qui étaient leurs ennemis; le soldat de la république, au point de vue tout humain du courage, a été plus grand encore peut-être ;

Il n'avait que la foi politique;

Les Vendéens avaient la foi religieuse.

La guerre vendéenne a eu pour elle le côté chevaleresque et poétique; la chouannerie, souillée par de nombreux actes de brigandage, a été moins brillante, sans doute, mais beaucoup plus redoutable. L'une rassemble des troupes, se donne des airs de puissance belligérante, fait l'assaut des villes, et, jouant le tout pour le tout, se laisse anéantir par une déroute; l'autre s'embusque derrière les buissons, s'*égaille* (mot du pays qui signifie se disperser), se glisse à travers les broussailles ; à peine entend-on un frôlement dans les branches, semblable à celui que produit la brise, un sourd piétinement dans les fourrés épais; mais elle est invisible, insaisissable, présente partout, tapie au fond du ravin, cachée derrière les troncs d'arbre; un cri et elle s'assemble, la forêt se fait armée;

un autre cri et tous ces bataillons s'éparpillent, disparaissent, le silence renaît; à peine les rameaux sont-ils agités.

La guerre vendéenne a ses héros éclatants : c'est Cathelineau, c'est d'Elbée qui, pris par les troupes républicaines, s'écrie : — Oui, vous voyez votre plus grand ennemi, et si j'avais eu la force de me battre, vous ne vous seriez pas emparé de Noirmoutiers ; — c'est Larochejacquelein, ce type idéal du courage et de la noblesse qui, au moment de livrer combat, dit à ses compagnons : Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi! si je meurs, vengez-moi! Et Charrette, et Lescure, et Jeanne Robin la Vendéenne qui, ayant obtenu une blouse et des souliers, communia la veille de la bataille de Thouars et se fit tuer le lendemain.

Mais la chouannerie appauvrit l'État, s'empare des fourgons chargés d'argent, livre à une justice sanglante, — la justice révolutionnaire, du reste, — les fonctionnaires, maires, juges de paix et autres! défonce les routes, brise les ponts, s'enferme dans un cercle redoutable où l'incendie des biens nationaux projette, pendant les nuits sombres, ses lueurs rougeâtres.

La guerre vendéenne est plus glorieuse sans doute, mais la chouannerie est plus à craindre.

Il fut un moment où Charrette imposa à la république ce traité :

1° L'île de Noirmoutiers appartient au roi, notre souverain seigneur.

2° L'artillerie du château et des forts, les navires qui sont dans les ports, dans les étiers et la rade sont également reconnus pour appartenir à sa majesté.

3° La garnison révolutionnaire mettra bas les armes qui seront placées en faisceau sur la grande place.

4° L'artillerie légère sera rangée en bataille, les embouchures tournées du côté opposé aux chemins et à la rue par où va entrer l'Armée Royale; aucune troupe ennemie n'en approchera de quatre cents pas.

5° Tous les chevaux d'artillerie de cavalerie, de transport et autres, ainsi que les fourrages, avoines, et généralement toutes sortes de munitions et tous les autres objets qui se trouvent dans les magasins vont être conservés et seront livrés en bon état.

6° Toute la garnison sera prisonnière de guerre, ainsi que les personnes dont les opinions seraient suspectes.

Certes, voilà de superbes articles dictés avec de hautaines façons, mais les désastres de Granville et de Sarenay anéantirent la Vendée.

Le ciel vendéen avait des échappées lumineuses de soleil, puis venaient de lourdes nuées recélant l'orage; le ciel des chouans était terne, couvert, grisâtre sans soudaines lueurs, mais aussi sans foudroyants éclats.

Les Vendéens ont été bien réellement vaincus.

Les chouans ont été trahis.

Ils étaient bien autrement puissants! Leur force ne s'épuisa pas, elle fut enchaînée par les perfides liens d'un traité. Déjà, lors de leurs plus beaux triomphes, les Vendéens durent s'appuyer sur eux. La chouannerie s'était constituée en une armée à part sous le nom de Petite-Vendée, sous le commandement d'abord des frères Cottereau, sabotiers de profession, mais en réalité, comme la plupart des insurgés, faux-sauniers, c'est-à-dire vivant de la contrebande du sel. Après Savenay, les chouans reprirent la guerre de broussailles, où ils étaient réellement invincibles. Et voyez comme tout à coup cette insurrection s'était étendue, semblable à un incendie, dont on entend les sourds craquements, dont on voit çà et là luire les regards flamboyants, mais qui rampe à terre au lieu de s'élever. D'abord de simples protestations, une foule pieuse et désarmée s'enfonçant dans la profondeur des forêts; sur un tertre verdoyant, un autel; auprès de cet autel, un prêtre. Il est impossible de ne pas se reporter au temps où les ancêtres de ces hommes se réunissaient ainsi dans les clairières autour des grossiers dolmans druidiques. Puis des troupes de cinquante ou soixante hommes, errant sans direction vers un but vague; puis une organisation terrible, vaste, comme un réseau vivant couvrant quatre provinces, l'Anjou, la Bretagne, le Maine, presque toute la Normandie, cent mille hommes armés, *égaillés* par les forêts, par les ravins, cachés derrière les genêts à hauteur d'homme, s'enfonçant dans la vase des marais, s'accroupissant dans les roches anfractueuses des torrents : toute une partie de la république soustraite à l'action centrale, une flotte anglaise sur les

côtes de France, envoyée grâce aux démarches du comte Joseph de Puisaye, (ancien membre de l'Assemblée constituante, qui, à force d'adresse et de souplesse, était parvenu à se mettre à la tête de l'insurrection), des subsides fournis par la cour de Londres, le courage, la foi, l'entêtement breton, l'alliance de la vigueur populaire et de l'ascendant aristocratique, tout assurait le succès, lorsque Cormatin négocia cette pacification de la Mabilais, pacification si fatale pour la chouannerie, qui eût vaincu peut-être, ou du moins n'eût pas été vaincue si elle se fût bornée à son inertie redoutable derrière les buissons.

Plus tard, malgré le massacre de Quiberon, sur de nouvelles instances de Puisaye, la flotte de lord Moyra reparaît sur les côtes, s'empare de l'Ile-Dieu où elle débarque le comte d'Artois; cent neuf mille chouans ont des armes, cent mille en attendent. Charrette est à la tête de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, il n'attend que le débarquement du comte d'Artois et...., mais vous savez le reste et vous n'avez pas oublié la réponse de Charrette, à l'aide-de-camp qui lui signifia « que le prince ne jugeait pas le moment opportun pour effectuer la descente; et que la flotte anglaise ne pouvant tenir plus longtemps sur son dangereux mouillage, devait reprendre le large jusqu'à la belle saison. » — Allez dire à vos chefs, s'écria le courageux Vendéen, que vous m'avez apporté l'arrêt de mort.

De ce moment l'insurrection chouanne fut véritablement anéantie. Les tentatives pour se rallier furent celles des tronçons du serpent qui, séparés par un coup de sabre, tressaillent et s'agitent, mais en vain, pour se rejoindre.

Ce fut uniquement, a t-on dit, lors de ses derniers et impuissants efforts que la chouannerie se souilla de ses actes de brigandage qu'on lui a tant reprochés. Ce n'est presque,—il faut avoir le courage de le dire,— qu'une simple question de mot. L'oiseau de proie est le roi des cieux tant qu'il a la force de l'aigle; il devient vil et honteux quand il n'est plus que le corbeau. Ce qui dans la guerre s'appelle représailles est flétri, dans les insurrections avortées, du nom de brigandage. A Dieu ne plaise que nous excusions les faits; nous les comparons, voilà tout.

Pour être juste et s'il faut à toute force établir une distinction entre le chouan et le Vendéen,

Celui-ci eut plus d'éclat.

Celui-là plus de force.

Le premier plus de fougue.

Le second plus de ruse.

Le Vendéen c'est le lion qui, l'œil en feu, les flancs haletants, la crinière hérissée se jette sur les ennemis, les tue ou se fait tuer.

Le chouan, nous l'avons déjà comparé au serpent qui se glisse dans les broussailles et rampe insaisissable, silencieux, disparaît sous l'herbe, s'enroule dans les branches, et tout à coup s'élance sur son ennemi. Il employait la trahison, mais dans la trahison seule était sa force. Et puis était-ce la trahison pour lui? De belles jeunes filles se faisaient aimer par les bleus, et les attiraient dans quelque embuscade cernée par la mort; elles ne croyaient pas mal faire.

Après tout c'étaient là de braves cultivateurs qui défendaient ce qu'il y a au monde de plus sacré pour l'homme, leur religion, leurs foyers; qui emportaient avec eux le pain pour l'expédition et rentraient une fois leur besace vide; qui ne voulaient pas de la république, et ne pouvaient comprendre que la république voulût d'eux; qui aimaient leur Dieu, leurs prêtres et leur roi, et devaient être sans pitié pour ceux qui avaient guillotiné leur roi, proscrit leurs prêtres, et blasphémé leur Dieu!

En terminant, un singulier contraste nous frappe; dans cette insurrection contre la république française, que voit-on? des prolétaires, des garçons de charrue, des faux saulniers qui s'élèvent à force de génie, la démocratie qui défend la royauté, et s'il faut faire une grande et belle part aussi à la noblesse, toujours peut-on affirmer que la royauté elle-même a fait défaut à sa propre cause.

Du côté de la république, l'homme qui d'abord dompte et l'armée vendéenne, et la chouannerie, c'est le fils d'un garde du chenil de Louis XV, lui-même en son enfance palefrenier surnuméraire aux écuries du roi, le général Hoche.

Celui qui achève cette victoire par le seul ascendant de son génie,

c'est un homme dont on s'est fatigué à rechercher la noblesse et le blason, le général Bonaparte.

Il achève la victoire, disons-nous, mais il rétablit la religion et le pouvoir du clergé;

Deux des principes pour lesquels combattaient Vendéens et chouans.

Le troisième principe, la royauté des Bourbons, il ne le rétablit pas, mais il le laisse debout sur le faîte dont il est précipité.

LES INCROYABLES

ET LES MERVEILLEUSES.

Les incroyables et les merveilleuses représentaient deux principes, deux partis en lutte. A cela vous me répondrez que jamais ni principes ni partis ne furent représentés d'une manière plus bouffonne. J'en tombe d'accord ; aussi faut-il dire qu'ils n'avaient pour arme que le ridicule.

Personne n'ignore que le pédantisme et la manie d'imiter l'antiquité a dominé toute la révolution, de telle sorte qu'il a fallu qu'elle fût bien sanglante pour n'être pas, avant tout, que grotesque et folle.

Or le parti des Gracque et des Mutius-Scœvola fut continué bien innocemment par les Merveilleuses, le parti des Français fut inauguré par les Incroyables. Du reste, point de lutte terrible, tranquillisez-vous : les deux ennemis se donnaient courtoisement le bras.

Il semble que les femmes, après le 9 thermidor, eussent dû reprendre au plus vite les talons rouges, les paniers, la poudre, les mouches, par forme de protestation contre un régime odieux ; il semble qu'elles eussent dû fuir avec dégoût une parité quelconque de costume avec tous ces grands hommes du forum, vulgairement de la halle, coiffés du bonnet phrygien, dont on avait défendu l'usage dans les bagnes, avec tous ces héros tragico-comiques, vêtus ou plutôt non vêtus de la tunique laconnienne et d'une clamyde à méandres en laine rouge, qui, tête nue, bras nus et jambes nues, promenaient leur sotte prétention à l'*antique*, grillés par

le soleil, ébouriffés par le vent et trempés par la pluie, tout cela pour la plus grande gloire des Romains. Mais non; les femmes les plus délicates jouèrent avec ces affreux souvenirs, elles en firent une affaire de mode; ce fut chez elles non pas, grand Dieu! sympathie d'opinion, mais légèreté d'esprit, non pas indifférence, mais tout simplement folle étourderie. Et puis ce fut surtout la mise en pratique des prétentions pédantes du dix-huitième siècle; il faut se rappeler que Voltaire avait comparé les Parisiens aux Athéniens; il faut surtout se rappeler tous les romans athéniens qui inondèrent les boudoirs, à commencer par l'*Alcibiade* de Crébillon fils. Aux gens qui nient l'influence des littératures sur les mœurs d'une nation, on peut poser cette question :

La révolution n'aurait-elle pas été moins sanglante si chacun de ses personnages n'avait pas été possédé de la manie d'imiter la brutalité héroïque des grands hommes de l'antiquité; grands hommes présentés, par une littérature fausse, dans des proportions colossales, en dehors de l'humanité, et dont on n'eût pas cherché ainsi à atteindre la fabuleuse vertu, si une littérature vraie avait fait connaître en même temps que leurs mérites comme héros, leurs faiblesses comme hommes.

Mais nous n'avons à nous occuper que de l'influence de cette littérature antique sur le costume.

Les Incroyables, qui le croirait! cette dégénérescence de la *jeunesse dorée* (surnom de l'ancien régime, du siècle des habits brodés, pailletés, canetillés, et qui n'étaient plus déjà qu'une vaine métaphore), les Incroyables étaient plus sensés; ils protestaient contre l'antique, non par haine de l'antique, ni par crainte des rhumes de cerveau, mais par haine de la carmagnole et du bonnet rouge, et des Cicéron de la borne, et des Brutus armés de piques, et des Cornélie du marché.

Ainsi, sous ces accoutrements frivoles, deux systèmes en présence, et que dis-je deux systèmes? deux civilisations, s'il vous plaît, l'antiquité et l'ère moderne.

Le 9 thermidor mit en liberté de jeunes prisonnières dont les cheveux avaient été coupés ras, opération qui, comme on le sait, fait partie de ce qu'on appelle la *toilette du condamné*. Or, elles étaient toutes condamnées!...

Cette singularité des cheveux écourtés fut trouvée originale, et toutes les femmes de sacrifier leur chevelure pour se faire coiffer *à la victime.* Cela parut très-plaisant; il y eut même un bal dit *bal des victimes,* où ne furent reçues que les parentes des exécutés, les cheveux ras, bien entendu, et les épaules couvertes d'un schall rouge. Ajoutez à cela des colliers rouges, ce qui est plus *victime* encore que tout le reste, et vous aurez l'idée d'une toilette vraiment émouvante.

Vers ce temps, ce fut encore la mode, chez les femmes mariées, de paraître en public dans ce que les Anglais, infiniment pudibonds, appellent un état intéressant et délicat, ce que nous appelons tout simplement état de grossesse. Il était de bon ton de se montrer mère de famille avec ce qu'on nommait un *demi-terme.* On ne pouvait raisonnablement pas sortir sans être dans son *demi-terme.*

Mais laissons de côté ces fantaisies insensées, et revenons aux Merveilleuses proprement dites.

Ici nouvelle subdivision encore, deux partis acharnés l'un contre l'autre, les Athéniennes et les Romaines. Ces dernières furent plus particulièrement les merveilleuses.

Les Athéniennes n'avaient pas précisément un costume bien compliqué; elles portaient, comme de raison, les cheveux courts, cerclés de deux ou trois petites couronnes en galon de laine rouge. Sur une chemise étroite de simple percale, grimaçait une robe à l'antique, plus étroite encore, s'il est possible, où les femmes étaient strictement emprisonnées. Cette robe, aussi décolletée qu'une robe peut l'être, et qui n'avait point de manches, était serrée sous la poitrine par un étroit ruban de laine rouge également, que fermait un simple bouton, ou bien encore une toute petite boucle en or uni. Les jambes, comme vous le pensez bien, étaient nues, et le pied était chaussé d'un cothurne retenu par cet éternel galon de laine rouge qui se croisait au-dessus du coude-pied. A cette toilette exiguë s'ajoutaient de petits sacs nommés *ridicules,* qui n'étaient autres que les *réticules* ou sacs de filet des Romaines.

Au Luxembourg où les cinq directeurs s'affublaient d'un manteau rouge brodé en or (le *paludamentum* des triomphateurs), de poignards enrichis de pierreries, et — voyez le joli mélange, — de chapeaux à la

Henri IV ornés de panaches tricolores, cette simplicité étriquée des Grecques fut trouvée beaucoup trop primitive; le costume des Romaines qui admettait plus de luxe fut donc adopté. Il y eut protestation contre les cheveux *à la victime;* les pierreries reparurent dans les tresses parfumées d'huile antique; on n'alla pourtant pas jusqu'à reprendre l'usage de la poudre d'or. Les robes plus amples et gracieusement drapées furent en tissu teint de pourpre et brodé de palmes d'or. Luxe inouï! ces élégantes patriciennes allèrent jusqu'à porter des bagues de diamant aux doigts du pied, qui était laissé à nu dans les bals et dans les soirées, et pour la ville couvert d'un bas couleur de chair où les doigts étaient marqués.

Un jour, deux de ces courageuses Cornélie se promenèrent aux Tuileries vêtues d'une simple robe de gaze. Les passants s'ameutaient à leur suite, les enfants les poursuivaient de folles huées, ce fut une véritable émeute. Qu'y avait-il donc de si étrange dans leur toilette? Rien que ceci; elles avaient oublié la chemise de percale. Peut-être auraient-elles pu répondre à ceux qui les poursuivaient ce que répondit jadis une jeune Indienne à son père, qui lui reprochait d'être trop légèrement vêtue : Voyez, j'ai sept robes l'une sur l'autre. Et cela était vrai, mais la mousseline en était si légère... si diaphane!... ô perfectionnement de l'industrie! Quoi qu'il en soit, cette tentative quelque peu hasardée et fort mal accueillie ne se reproduisit pas. Voyez cependant comme le germe du bien est fort et résiste à la destruction. Après tant de fureurs qui ont passé sur le peuple, après tant de ravages et de crimes commis, subsiste en lui ce qu'il y a de plus délicat et de plus frêle au monde, — la pudeur.

Quant aux Incroyables, c'était un costume d'un tout autre style, et nous ne devrions pas dire les Incroyables, mais bien les *incoyables*. Pourquoi, à toutes les époques et maintenant encore, tous ces étourneaux impertinents et niais, pour la plupart, qui sont les jeunes gens à la mode, ont-ils cru et croient-ils s'élever aux sommités du grand genre et des bonnes manières en supprimant les *r* dans tous les mots qui en sont pourvus. C'est un de ces arcanes de la sottise qui n'ont jamais été approfondis et qui, pour être juste, n'en valent guère la peine. Nous constaterons nous-mêmes le fait sans chercher à l'expliquer le moins du monde. Il est donc entendu que la suppression des *r* est un parchemin d'élégance, un des

titres de cette noblesse que confèrent les chapeliers et les tailleurs. Remarquons pourtant en passant que ne pas prononcer les *r* c'est éviter d'ouvrir la bouche en parlant, c'est par conséquent dire les mots du bout des lèvres avec un petit air dédaigneux et supérieur; pas moyen de pincer la bouche et de se rengorger dans sa cravate si vous faites sonner les *r* comme un élève du Conservatoire. C'est peut-être là une des raisons de cette ridicule et fort inoffensive manie.

Donc, ils s'écriaient à tout propos, en témoignage d'admiration ou de mépris, *en véité c'est incoyable;* on n'entendait que ce mot dans les promenades publiques ; ajoutez à cela que leur costume lui-même était *incoyable* ou plutôt *invaisemblable* à force d'extravagance, si bien que le nom leur en resta. Tous les mots condamnés subissaient impitoyablement la mutilation. On disait *ma petite paole d'honeu! ma paole d'honeu panachée!*

Nous avouons n'avoir jamais compris, à notre honte, *ma petite paole d'honeu panachée!* Cela doit être fort spirituel, nous n'en doutons pas. Et que dites-vous de «paole supême?» « Paole supême » était de bon style; nous trouvons dans un imprimé du temps cette phrase tout entière : « Z'ai une zolie petite zœur... sarmante... délicieuse, en péüque blonde, lutine comme anze, en péüque bune... et... et ta petite zœur, elle m'aime tant que tout s'est arranzé; mais entons au café, nous pendons le punch... Z'ai mal à l'estomac, paôle verte. » Et encore : « Il a raison, paôle d'honneu! ze crois, meyeur avis, mon ser sevalier, que nous ferions beaucoup mieux de laisser les intigants se noyer sans nous; allons à Clissy, manzer un pizon, » etc.

C'est à rendre jalouse une petite fille de six ans qui zézaie.

Mais le ridicule ne se bornait pas là pour eux.

Ils portaient de longues tresses de cheveux pendantes, des sortes de cadenettes relevées derrière seulement par un peigne d'écaille, et dont toute la partie vagabonde et éplorée s'appelait des oreilles de chiens. Un chapeau claque enfoui dans des bords monstrueux, et qui ne ressemblait pas mal à l'arche de Noé au milieu de son bateau, surmontait cette coiffure qui faisait tomber de chaque côté des joues quelque chose comme deux bouts de cordes à puits détressées. Le cou et tout le menton s'en-

gloutissaient dans un système de cravate inouï, excavation empesée d'où sortaient tous ces jolis mots sans *r*. Sur la cravate retombaient d'énormes boucles d'oreilles ornées de camées, grâces auxquels on pouvait encore se faire une idée de ce que c'est qu'un visage complet avec sa bouche et son menton. Sur la poitrine s'étalait tout un attirail bruyant et reluisant dont on ne pouvait prétendre faire l'analyse au premier coup d'œil. Après une exploration persévérante on parvenait à y distinguer un collier d'abord, puis un médaillon, puis un lorgnon ; je vous fais grâce de la chaîne de montre et des autres pendeloques qui pouvaient s'y trouver amalgamés. En parlant des cheveux, nous avons oublié un détail. Les ciseaux ne devaient plus y toucher. Le bon ton exigeait qu'ils fussent tranchés avec un rasoir, ce qui a un goût *victime* que vous ne sauriez trop apprécier. Jetez par dessus tout cela une redingote allant à mi-cuisses, redingote couleur noisette-jaune ou bleu verdâtre avec d'immenses revers, des poches à un pied au dessous de la hanche et un collet se terminant par une bizarre dentelure, un recroquevillage exorbitant; ou, si vous l'aimez mieux affublez notre personnage d'un habit à larges basques à taille carrée, faites briller sur cet habit des boutons de nacre, larges comme des pleines lunes, imaginez encore des culottes courtes de velours noir ou vert, et d'immenses bottes à revers se relevant au bout du pied en une pointe énorme et menaçante, ou mieux encore, des chausses rayées en travers, aux couleurs tranchées, aux cercles alternativement jaunes blancs et rouges et des souliers également à la poulaine, et vous aurez une idée fort incomplète encore du costume des incroyables, car vous vous figurez mal tout ce que les tailleurs du temps savaient mettre de laides grimaces, de fronces et de rides sur le dos de leurs clients.

Dans le monde, c'était surtout au Luxembourg, chez Barras, dans les salons romains de Madame Tallien, au lycée bal-Thélusson qu'on pouvait admirer les incroyables. A propos de ce lycée bal-Thélusson, ceci nous rappelle que le jeune Thélusson se présenta un jour chez madame de Staël dans toute l'extravagance du costume que nous venons de décrire, et portant à la main, — c'était la mode encore — un petit bâton de cep de vigne.

« Vous portez le sceptre du ridicule, lui dit avec aigreur madame de

Staël, costumée elle-même d'une façon fort extraordinaire : elle avait une mise orientale.

— Madame l'ambassadrice, ou plutôt, citoyenne baonne, répondit finement Thélusson, c'est à vous qu'il appartient de le décener. »

Madame de Staël faillit tomber en pâmoison [1]. Elle était piquée au vif par le trait acéré qu'elle-même avait décoché.

Ce serait faire beaucoup d'honneur aux incroyables que de leur attribuer des projets sérieux de contre-révolution : ils n'étaient que l'enseigne burlesque de ces projets, voilà tout. Ils avaient, disait-on, quelques accointances avec les membres du club de Clichy, ce qui faisait penser qu'ils professaient les opinions royalistes. Mais les *Clichiens* étaient presque tous députés, et avaient une valeur politique quelconque. Les incroyables n'étaient qu'extravagants. S'ils se disaient « hommes de Clichy », c'était par genre ; s'ils allaient au club, c'était par curiosité, par désœuvrement, ou pour s'y faire voir. A d'autres, de désirer le rétablissement de la religion, des principes de subordination, de l'ordre et de la vertu, ce rocher qu'il faut que le flot populaire ne puisse pas même ébranler ; ce qu'ils voulaient, eux, c'était le rétablissement des jeux et des fêtes, des joyeux soupers et des nuits de plaisirs.

Ils eurent certainement une grande signification ; ils représentèrent d'abord le parti des *honnêtes gens,* le plus nombreux de tous, le parti réactionnaire, et toute la jeunesse amoureuse de plaisirs, et, ce qui est plus singulier, quelques vieux philosophes qui avaient bien voulu faire du désordre moral, mais haïssaient fort le désordre matériel se traduisant en émeute, de ces vieux fous intraitables qui semaient le mal, et se trouvaient des plus surpris de récolter le pire, comme l'un d'eux, par exemple, qui se mit à chanter devant deux jeunes mariés :

Pourquoi nous marier,
Quand les femmes des autres
Pour être aussi les nôtres
Se font si peu prier ?
Pourquoi nous marier ?

Et ces messieurs ne voulaient pas entendre parler de terroristes !

[1] J'extrais cette conversation du neuvième volume des *Souvenirs de la marquise de Créquy.*

Du reste, vous le savez, le mauvais goût des merveilleuses et des incroyables, les grecques (lisez méandres), les tuniques, les bottes à revers, les habits grimaçants et contournés, ont régné ensemble jusqu'à la fin de l'Empire. La lutte entre le romain et le français, tous deux dans leur expression grotesque, a été longue; il n'y a que quelques années encore que les femmes, renonçant au pédantisme de leur toilette, ont emprunté les modes magnifiques du grand siècle de Louis XIV. Quant à nous, nous sommes restés de notre époque, tantôt Russes, tantôt Anglais, tantôt Français, mais toujours mal mis.

C'est l'Incroyable qui a remporté la victoire, et c'est la Merveilleuse qui en a profité.

W. T.

REVUE LITTÉRAIRE.

OEUVRES COMPLÈTES

DE MADAME LA PRINCESSE DE SALM[1].

Non seulement un bon auteur vit dans ses ouvrages; mais souvent on peut dire aussi que ses ouvrages sont sa vie.

En les lisant, d'après leur série chronologique, on le suit dans la carrière qu'il a parcourue, dans les faits principaux qui l'ont remplie, dans les événements contemporains, et dans l'impression qu'ils lui ont laissée. Les œuvres d'un écrivain, qui n'a point laissé reposer sa plume, sont donc, pour la plupart, les meilleurs mémoires historiques de sa vie. Quel biographe ferait mieux connaître celle de Voltaire que ne le font ses propres ouvrages? Supposez que Rousseau n'eût pas laissé ses *Confessions:* les agitations, les vicissitudes et les traverses de sa vie ne seraient-elles pas encore vivement retracées dans ses autres écrits? Ce n'est pas seulement le style qui est l'homme, comme l'a dit Buffon : l'histoire des écrivains, surtout chez les poëtes, est souvent aussi dans leurs productions; et plus d'une fois encore, on y trouve, avec le caractère, les opinions et les sentiments de l'auteur, les époques, la physionomie et l'esprit du temps où il a vécu. Ainsi, c'est avec vérité que, parlant de son beau poëme historique intitulé *Mes soixante ans*, madame de Salm a dit : « Celui qui l'aura lu m'aura vu vivre » ; mais ce mot heureux peut s'appliquer à tout ce qu'elle a écrit depuis plus d'un demi-siècle: car toujours, en la lisant, on la voit vivre.

Néanmoins, en rendant compte de la nouvelle édition de ses œuvres, j'ai dû renoncer à suivre l'auteur dans l'ordre chronologique de ses écrits : cet ordre ferait mieux connaître sans doute, non-seulement une belle vie et les grands événements auxquels elle se trouve rattachée; mais aussi la marche progressive de son talent, avec les circonstances qui l'ont inspiré, et l'influence qu'il a exercée dans une longue carrière parcourue toujours avec succès, souvent avec éclat : ce travail m'eût entraîné trop loin. L'ordre, que je vais suivre dans cet article, est celui que l'auteur a dû adopter pour la classification de ses

[1] Paris, de l'imprimerie de Firmin Didot frères, 1842. 4 volumes in-8°, papier fin satiné, avec portraits et gravures; chez les frères Didot, rue Jacob, 56, et Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, 23. Prix : 20 fr.

écrits, et cet ordre a aussi son avantage : il fait mieux connaître les travaux faits dans chacun des divers genres de littérature qu'a cultivés un bon écrivain.

Les œuvres complètes de madame la princesse de Salm sont à leur seconde publication. La première parut en 1835 (4 vol. in-18.) Déjà les *Poésies* réunies ont eu quatre éditions, et la première remonte à l'an 1811 (in-8°). Longtemps avant cette époque ces poésies avaient été imprimées séparément, ou dans les recueils périodiques du temps les plus estimés. On peut faire la même remarque sur les œuvres en prose : quatre éditions ont été données, en divers formats, des *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, et déjà il en existe trois du volume des *Pensées*. Cette grande publicité signale les bonnes renommées qui ont, non cet éclat temporaire qui bientôt languit, et va s'affaiblissant, mais cette durée qui seule fonde le succès et assure l'avenir.

Dans un *Avant-propos*, qui sera trouvé trop court, madame de Salm jette un coup d'œil rapide sur les écrits qu'elle a réunis dans ses œuvres. Cet avant-propos fait connaître le but qu'elle s'est proposé en les composant ; et le journaliste, qui pourrait se borner à le reproduire, n'aurait à ajouter qu'une observation : C'est que ce but a été heureusement atteint.

Les poésies remplissent les deux premiers volumes ; les deux derniers renferment les ouvrages en prose. Madame de Salm s'est exercée et a réussi dans tous les genres qu'elle a cultivés.

Le premier volume contient dix-sept *Epîtres* et trois *Discours* en vers ; le second l'opéra de *Sapho*, et un choix, trop restreint peut-être, de *Poésies diverses*, attestant l'étendue et la flexibilité du talent, et offrant, sans cesse, l'heureux accord de la pensée et du *vers* qui *dit toujours* (et toujours bien) *quelque chose.*

Le troisième volume contient les *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, et l'important recueil des *Pensées*. Le quatrième, les éloges de Sédaine, de Gaviniés, de Lalande, de Martini, de Mentelle ; une *Notice sur la vie et les ouvrages* de madame de Montanclos ; plusieurs *Rapports* faits à l'ancien Lycée des Arts ; *les Allemands comparés aux Francais, dans leurs mœurs, leurs usages, leur vie intérieure et sociale :* enfin ce recueil est dignement terminé par le très-remarquable poëme intitulé *Mes soixante ans, ou mes souvenirs politiques et littéraires* dont j'ai déjà dit un mot, dont je devrai parler encore.

Avant de porter un jugement rapide sur les principaux écrits contenus dans cette riche collection, disons aussi que si la princesse de Salm a mérité d'être appelée dans ses vers le *poëte penseur*, on retrouve toujours dans sa prose, sous des formes élégantes et gracieuses, ou graves et sévères, le philosophe et l'observateur. On y remarque aussi l'élévation sage et pure de l'amour de la patrie et des sentiments qui honorent le plus l'humanité.

C'est par la brillante série des épîtres que commence le recueil. Madame de Salm, n'eût-elle fait dans sa vie que cette publication, eût pris un rang distingué parmi les poëtes. Quand les sujets qu'elle a traités ne répondent pas aux besoins de l'époque, ils ont tous un intérêt philosophique, moral ou littéraire.

En 1797, une polémique s'était engagée sur l'égalité, ou plutôt sur la prétendue infériorité des femmes dans la culture des lettres et des arts, et, en même temps aussi, sur l'inégalité des droits de l'homme et de la femme dans l'ordre social. Alors madame de Salm composa sa célèbre *Épître aux Femmes*, la lut au Lycée des Arts, au milieu des plus vifs applaudissements : et l'impression produite fut telle que le lendemain, traversant le jardin des Tuileries, plusieurs groupes nombreux des deux sexes l'entourèrent, la saluant de leurs acclamations, et firent de cet enthousiasme improvisé une ovation littéraire. L'épître obtint un succès général, constaté par des éditions rapides et par son insertion dans les recueils poétiques du temps. Les droits si longtemps déniés aux femmes n'avaient jamais été réclamés avec autant d'empire par la raison, avec autant de charme et d'élévation par la poésie. Ces droits étaient formulés en si beaux vers, et établis avec une logique si pressante, que l'opposition se tut, et que son silence termina la querelle engagée. Il serait injuste de ne pas rappeler ici que, depuis cette époque, les femmes, suivant les conseils de la princesse de Salm et encouragées par son exemple, sont entrées, bien plus généralement, en partage avec les hommes des succès et de la gloire, dans les lettres et dans les arts. Et c'est une épître en vers qui a imprimé ce grand mouvement et fait cette révolution.

On remarque, en lisant l'*Épître sur les dissensions des gens de lettres*, une haute raison, et beaucoup de vers tels que ceux-ci :

Il faut être honnête homme avant d'être poëte...
N'est-il donc que les sots qui puissent vivre en paix ?...
L'art de blesser n'est pas un art si difficile :
N'est-on pas tous les jours piqué par un reptile !...

Le poëte moraliste et penseur se révèle encore dans l'*Epître à un jeune auteur sur l'indépendance et les devoirs de l'homme de lettres;* dans l'*Epître sur la philosophie;* dans celle *sur les inconvénients du séjour de la campagne,* qui fut écrite en 1808, et dont voici les derniers vers :

L'homme est homme partout : le plaisir, l'intérêt,
L'égoïsme, partout le guident en secret;
Et le manoir antique et la maison rurale
Ont vu plus de dégoût, de haine, de scandale,
Que la ville où du moins la vie a sa douceur,
L'esprit sa dignité, le vice sa pudeur.

L'*Epitre sur la rime* fut adressée, en 1812, à un académicien qui, dans une discussion littéraire, exagérait l'importance de la richesse de la rime. La princesse de Salm, à qui l'on reprochait de ne pas toujours sacrifier la pensée à cette richesse, fit briller celle-ci d'un tel éclat dans son épître, qu'elle prouva non une négligence inutile et volontaire sur ce point, mais une fidélité raisonnée au sage précepte de Boileau.

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.

Des épîtres, non moins remarquables succèdent à celle-ci, entre autres les *Six Épitres à Sophie* qui contiennent de sages leçons sur les devoirs réciproques du mari et de la femme; elles sont, en quelque sorte, un traité complet de ces devoirs, qui mérite d'être lu et médité, et que le charme des vers rend plus attachant encore. Partout y abonde, avec la raison, le sentiment, et l'on n'a pas fait souvent une plus heureuse application de l'art si difficile de plaire en instruisant.

Enfin l'*Epitre adressée à l'Empereur Napoléon*, en 1810, est une éloquente revendication des droits de la femme, méconnus dans les articles 324 et 339 du Code pénal. La princesse de Salm avait pris pour épigraphe ce vers de l'épître :

C'est pour le faible aussi que sont faites les lois.

« J'ai lu vos vers, lui dit Napoléon, vous avez raison, c'est bien, très-bien. » Mais les deux articles du Code étaient déjà adoptés, et ils ne furent point changés.

Le recueil des épîtres de la princesse de Salm est suivi de trois discours en vers : le premier, *sur les voyages;* le second, *sur le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie*, sujet mis au concours par la deuxième classe de l'Institut en 1816 (ce discours obtint une mention honorable); le troisième, *sur les vers de fête* ou *de société,* satire ou boutade ingénieuse et piquante qui est un des premiers ouvrages de l'auteur, et dans lequel on trouve déjà cette justesse de pensée, cette force d'expression qui sont un des caractères de son beau talent.

Telle est la riche matière du premier volume des œuvres complètes; le second contient la tragédie lyrique de *Sapho* dont le célèbre Martini fit la musique, et qui obtint, il y a 48 ans, plus de cent représentations, succès qui, rare en d'autres temps, était encore inouï en 1794 : le succès de *Sapho* vint s'accroître encore des honneurs de la parodie.

L'opéra est suivi d'une cantate sur le mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. La cantate offre tout le mérite que comporte ce genre.

Viennent ensuite des vers où le sentiment élève la poésie, *sur la mort de Girodet*. On doit remarquer comme un trait honorable du caractère de madame la princesse de Salm, qu'elle a souvent mêlé au tribut de regrets donnés aux amis qu'elle a perdus, un hommage en prose ou en vers. Les regrets sont des souvenirs, qui trop tôt et trop souvent meurent dans le monde, mais que la princesse garde et qui vivront dans ses ouvrages.

Les *Poésies diverses* offrent un choix de compositions heureuses, variées et toujours remarquables : on y trouve partout ces vérités, ces idées justes, ces expressions simples et concises qui frappent, éclairent, et rappellent les plus beaux ouvrages de l'auteur. On peut dire de chacune de ces petites pièces, qu'elle exprime ou peint tout ce que peut inspirer le sujet.

Ces poésies se composent principalement de traductions, de stances et de

moralités; on y voit partout le poëte qui pense et qui sent, partout le poëte qui fait penser et sentir, surtout dans la moralité intitulée *les Cinq Actes de la Vie*, et bien plus remarquablement encore dans les stances dithyrambiques qui ont pour titre: *Je mourrai comme j'ai vécu*, neuve et touchante inspiration, qu'on ne peut lire sans être ému, tableau parlant, qui semble improvisé, où l'âme et le caractère de l'auteur sont vivement empreints. Une belle et noble vie est le garant du mot : *je mourrai comme j'ai vécu.* C'est un vers qui commence où finit chaque stance. Madame de Salm ne peut mourir au monde que comme elle y a vécu; c'est-à-dire avec la belle renommée qu'elle s'est faite, et qui la suivra dans la postérité. Ce ditthyrambe qui, dans l'histoire des lettres, n'a peut-être pas de précédent, est la dernière pièce du recueil des *Poésies*, et ce recueil ne pouvait être mieux terminé.

C'est ici une occasion de rappeler ces quatre vers qui furent imprimés en 1812, dans l'*Almanach des Muses*, et que le rédacteur annonça comme équivalents au jugement qu'il aurait pu porter d'un ouvrage que l'auteur venait de faire paraître :

Vos vers sont pleins de sens, et de grâce et d'esprit,
Ils ont conquis tous les suffrages;
Chacun, en les lisant, avec raison se dit :
L'auteur s'est peint dans ses ouvrages,

Trente ans se sont écoulés depuis ce *jugement*, une autre génération est venue. Madame de Salm n'avait pas encore publié ses travaux les plus grands et les plus estimés: ainsi, loin d'avoir à retrancher à l'éloge, il y aurait encore beaucoup à ajouter.

Après le poëte voyons le prosateur.

Madame la princesse de Salm a voulu prouver, dit-elle dans la préface de son roman intitulé : *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, que le goût des ouvrages sérieux n'excluait en rien la sensibilité, et elle a complétement réussi; car ce roman qui est à la fois une œuvre de sentiment, de passion, de raison calme et de philosophie prouve qu'elle sait allier à l'art de penser celui d'émouvoir; aussi n'est-ce pas un roman ordinaire : il a demandé des années d'observations, et une étude forte du monde et du cœur humain.

Les *Pensées*, qui ont été souvent réimprimées et plusieurs fois traduites, sont, sans contredit, de tous les ouvrages en prose de l'auteur, le plus remarquable, celui qui obtient le plus de suffrages, et qui aura la plus longue durée.

Il est facile d'écrire, de recueillir une suite de pensées, de maximes, de caractères, et d'en composer un ou deux volumes. C'est ce que de nombreux auteurs ont prouvé. Mais donner à ces recueils le succès et la vie, mais se faire une haute renommée par ce genre de publication : c'est ce qui n'a été donné, en France, qu'à trois de ses grands écrivains [1]. Ainsi le genre de travail qui paraît, au premier coup d'œil, le plus aisé, se trouve en réalité le plus difficile.

[1] Pascal, Larochefoucauld, Labruyère.

C'est qu'il ne suffit pas qu'une pensée soit juste et vraie, il y faut encore précision, trait saisissant, éclat ou profondeur. On dit d'un homme sensé, qui n'a rien de saillant : *c'est un bon homme*; mais on ne dira jamais d'un recueil de pensées et de maximes, sans mérite éminent : *c'est un bon livre*.

L'apparition des pensées de madame de Salm a fait dans sa vie littéraire, une trace brillante. Sans doute les grandes vérités sont de tous les siècles; elles ont été dites depuis longtemps; mais chaque âge a ses mœurs, ses travers, ses ridicules. L'esprit d'une époque est changeant comme ses modes; c'est ainsi que l'habit reste, mais sans cesse avec une coupe et des formes différentes. Si les grands penseurs du dix-septième siècle eussent écrit dans le dix-neuvième, ils auraient souvent et nécessairement employé d'autres traits, d'autres couleurs. Madame de Salm a eu le bonheur d'être le grand et fidèle peintre des mœurs de notre âge; et quoique La Bruyère commence son livre par déclarer qu'en fait de morale *tout est dit*, et qu'*on vient trop tard depuis plus de sept mille ans*, il y a, il y aura toujours, pour les esprits supérieurs, de nouvelles observations à faire, des pensées qui demandent à être rajeunies, des nuances dans les caractères qui méritent d'être retracées, et des vérités qui ont besoin d'un nouveau jour.

Cette remarque a été pleinement justifiée par le succès géneral qu'obtiennent les *Pensées* de la princesse de Salm.

Le quatrième et dernier volume des œuvres complètes, se compose principalement d'éloges et de notices; on y remarque, surtout dans les éloges de l'astronome de Lalande, du compositeur Martini, et du géographe Mentelle, des connaissances variées dans les sciences et dans les arts. La plupart de ces éloges ont été lus par madame de Salm, à la tribune et dans les séances publiques de l'ancien Lycée des Arts; plusieurs rapports (qui suivent les éloges), y ont également été faits au nom de diverses commissions; et il convient de remarquer que madame la princesse de Salm est la première femme en France, qui ait pris sa part des travaux publics d'une académie dont elle était membre. C'est ainsi qu'en réclamant avec tant d'éclat, pour son sexe, des droits égaux à ceux de l'homme, dans la culture des lettres, des sciences et des arts, elle a voulu et su mettre en évidence la justice de ces droits, non seulement dans leur réclamation, mais encore dans leur exercice le plus actif et le plus honorable.

En lisant les trois chapitres, fragment d'un important ouvrage qui a pour titre : *Les Allemands comparés aux Français*, on éprouve le regret que ce travail ne soit pas terminé, ou, s'il l'est, que l'auteur en retarde la publication. *Les mœurs*, *les usages et la vie intérieure et sociale* de deux grandes nations ne pouvaient être mis en parallèle par un observateur plus impartial et plus heureusement placé dans une situation favorable pour connaître, comparer et juger.

Nous avons observé que les deux volumes de poésies étaient dignemen terminés par les stances ayant pour titre : *Je mourrai comme j'ai vécu*. Disons, en achevant cet article, que le poëme intitulé : *Mes soixante ans*, dernier ou

vrage de ce beau recueil, est le tableau rapide et peint à grand traits, d'une vie qui, depuis plus d'un demi siècle, s'écoule toujours noble et pure, toujours riche de travaux et de succès. Jamais le talent de la princesse de Salm ne s'est élevé si haut par la pensée, par le sentiment, par l'observation, par l'inspiration poétique. C'est, dans un genre nouveau, un essai, et cet essai est un modèle; l'auteur y vit, on l'y voit vivre; sa raison parle, son enthousiasme entraîne, et la vérité de ses tableaux fait une impression profonde. Ajoutons que, placé à la fin de ses *OEuvres complètes*, ce poëme, à la fois historique et philosophique, y brille comme dôme du monument d'une belle vie littéraire.

VILLENAVE, père.

PREMIER OUVRAGE IMPRIMÉ EN LIVONIE.

Au bord de la Baltique : tel est le titre du premier livre imprimé en Livonie, à la date du 3 septembre 1842. Ce livre est dédié à madame Fenger, née Kroger. Nous extrayons de la dédicace même tout ce qui a rapport à sa composition. « La première partie de ce petit volume contient quelques morceaux lyriques d'un jeune poëte dont la France apprécie le savoir et le talent. » Il s'agit de M. Louis Delâtre, dont les *Rêves et Soupirs* sont pleins de ce parfum poétique devenu si rare à notre époque.

« La seconde partie renferme un premier essai dramatique, destiné par l'auteur à l'instruction religieuse et récréative de l'enfance. » En effet, *Ruth et Noémi*, drame en trois actes, par madame J. P...., sort d'une plume à la fois poétique et religieuse. Ce sont quelques scènes où le sentiment biblique ne fait jamais défaut, où l'on retrouve cette simplicité qu'exige un tel sujet.

La troisième partie du volume, enfin, contient plusieurs fragments d'un ouvrage inédit de M. *Frédéric Pescantini*, ayant pour titre : *Voyage musical.* C'est la biographie, ou plutôt l'histoire du fameux ténor Napoléon Moriani, qui, en 1829, étudiait malgré lui le droit à l'université de Pise, et ne savait pas une note de musique; de Moriani qui, trois années plus tard, à l'âge de vingt-cinq ans, brillait sur les premiers théâtres de l'Italie. Nous citons cet épisode de la vie du célèbre ténor italien :

LE DÉBUT.

. . . .

Resté seul, plus seul que dans un désert, au sein de cette populeuse et brillante ville de Milan, il ne voyait que sa perte, il n'écoutait que ce désespoir sombre, ce sentiment terrible qui succède presque toujours à une existence brisée, qui enfante le crime et le suicide, si l'on ne possède pas une âme riche en générosité qui sache pardonner et résister aux cruelles déceptions. Sa perte était imminente sans cette soif du beau qui sauve presque toujours du précipice les âmes d'élite. Les unes se disent :

« Faudra-t-il nous éteindre sans avoir connu l'amour. » Les autres : « La gloire. » Et elles marchent, elles souffrent, elles espèrent, et la providence les sauve tôt ou tard du naufrage, et les guide au port des élus. En attendant, que devait faire le jeune homme inexpérimenté dans cette cruelle position? Retourner à Florence? Supposez au père toute la résignation, toute la justice que vous voudrez, mais il ne pourra retenir au retour du fils un terrible: « Je l'avais bien prédit. » Revoir celle qui aurait si volontiers partagé cette angoisse, le pourra-t-il? Que deviendra-t-elle sans lui? que deviendra-t-il sans elle? Il a donc tout perdu; adieu beaux rêves de gloire, suaves projets d'amour, tendre piété filiale, vous n'êtes plus au fond de son cœur que de l'amertume; vous ressemblez même quelquefois au remords! Tout est fini; tout le fuit et l'abandonne... Tout?... et la providence! et la providence qui veille sur vous? et les prières d'une mère qui suivent l'enfant en tous lieux et la sainte image qu'elle déposa sur votre cœur au moment du départ; vous avez donc tout oublié, et vous oubliez aussi qu'un jour vous vous êtes dit d'un ton assuré, inspiré, prophétique : *Et moi aussi je serai chanteur.*

Voici une lettre, une lettre pour celui qui se croit délaissé du ciel et de la terre. La charité vient frapper à votre porte solitaire; on veut mettre à contribution le plaisir du riche en faveur des souffrances du malheureux. Un individu qui doit organiser un concert au grand théâtre de la Scala, a ouï dire qu'un Florentin cherche une occasion pour se faire connaître, il la lui offre. De la sorte, il débutera par un acte de bienfaisance et cette noble vertu que nous lui verrons pratiquer dans la suite avec un rare désintéressement lui portera bonheur. Et le voyez-vous? sa physionomie rayonne de nouveau, il sent déjà quelque chose se remuer en lui, dans son sang, dans son cœur; il saute de joie comme une jeune mère qui entend pour la première fois qu'une autre vie palpite dans son sein.

C'était la flamme du génie qui l'agitait: il pouvait encore dire avec Galilée : « *Eppur si move.* » L'heure du combat ne pouvait donc sonner que trop tard à son gré. Mais doucement; vous ne savez pas tout encore; votre nom imprimé sur l'affiche va vous apparaître comme une sentence de mort; le moment tant souhaité vous assaillira comme un traître; en vain vous voudriez pouvoir reculer. Et le doute, ce ver rongeur allait s'emparer de lui, lorsque son bon ange gardien arrive; le vieux Rolla lui apparaît, le Nestor des directeurs d'orchestre, le père des virtuoses, Rolla, dont les paroles consolatrices tombèrent cette fois sur le cœur du jeune débutant, comme la rosée sur l'herbe mourante. Abandonnez-vous, lui dit-il, à toutes les émotions qui viendront vous trouver,

l'artiste consommé peut soumettre la nature à l'art et l'embellir; à la jeunesse seule il est donné de planer plus haut que lui et de l'idéaliser. Chantez comme vous l'entendrez, ne pensez pas au public, moins encore à l'orchestre; acceptez la mesure qui vous sera dictée par le sentiment, quand la passion vous entraînera; je vous suivrai, et l'orchestre, comme toujours, obéira à son chef.

Le vieux Rolla était non-seulement un grand musicien et un habile directeur, c'était aussi un homme bon, sensible, intelligent, qui d'un coup-d'œil avait sondé l'abattement de Moriani, et qui voulait relever son courage. La répétition pour le concert venait d'avoir lieu, et Rolla seul avait adressé la parole à l'inconnu; personne ne s'était soucié de savoir son nom; plusieurs cependant lui avaient marqué pour son prochain début, cette pitié cruelle que certaines âmes sèches et envieuses sont toujours prêtes à témoigner dans les moments critiques, et cette pitié n'est que la crainte de vous voir réussir. Enfin, d'où vient-il? où va-t-il, ce malheureux Florentin? Cela n'intéresse personne aujourd'hui: mais, demain? demain, le vide se remplira, le désert disparaîtra à jamais pour lui.

Le voici donc ce lendemain: la toile du grand théâtre de la Scala se lève, et une voix jeune, fraîche et sonore émeut tous les cœurs en chantant le fameux air: L'*amo, l'amo e m'è più cara, Più del sol che la rischiara.*

Certes, en répétant ces paroles d'amour, qui étaient peut-être les dernières qu'il eût prononcées en quittant Florence, c'est-à-dire en quittant tout ce qu'il avait de plus précieux, de plus ineffable au monde, il se souvint que ce moment déciderait non-seulement de sa fortune matérielle, mais aussi de ses affections les plus saintes, les plus intimes; il se souvint des promesses, des vœux, des adieux, et il chanta comme il n'avait jamais chanté, parce que son cœur ne fut jamais aussi plein de l'image de ses bons parents et de sa chère Elvire, que dans cet instant si redouté et si desiré à la fois.

Or, devineriez-vous ce qui vint le déconcerter pour un instant? Ces mêmes applaudissements qu'il avait convoités, attendus pendant de longues années; la finale approchant, il se trouvait dans une horrible perplexité, ne sachant s'il devait exécuter certaines roulades qu'il s'était proposées, ou bien rester court et ne pas risquer le tout pour le tout. Puis, poussé par un mouvement instinctif, il en hasarda un plus grand nombre qu'il n'en avait d'abord eu le projet. Les applaudissements redoublèrent, le public fut ému de la même émotion que le chanteur, car

le chanteur s'était rendu maître du public; le triomphe fut complet, et cependant il faillit lui devenir fatal.

Les différents sentiments, qui l'avaient agité en sens contraires, lui causèrent de tels battements de cœur, qu'on pouvait en apercevoir la violence à travers ses habits. Il perdit même connaissance, et lorsqu'il releva la tête du sopha sur lequel on l'avait déposé, la scène n'était plus la même, tout avait changé autour de lui, des figures riantes s'offrirent à ses yeux, des pronostics de gloire, des vœux et des promesses flatteuses frappèrent délicieusement ses oreilles. L'Impresario le supplie d'accepter un engagement; il n'est plus inconnu pour personne; tout le monde a appris son nom et le répète avec plaisir. Notre Napoléon vient de passer son pont d'Arcole. O Elvire, que n'étiez-vous là! Il manque toujours quelque chose au triomphe, quelques feuilles à la couronne de laurier sans la présence de celle qu'on aime. Elle seule peut et doit légitimer d'un regard tendre et approbateur ce moment suprême de la victoire. Qu'est-ce que la vie? que sont tous les biens de la terre, honneurs, richesses, renommée, sans un cœur auquel on puisse se confier tout entier et avec lequel on partage les peines, les plaisirs et jusqu'à l'espérance d'un monde meilleur?

Frédéric Pescantini.

Au bord de la Baltique est, comme on voit, un livre varié et curieux, dont l'apparition doit être signalée. Notre amour-propre national s'émeut à l'examen des progrès de la langue et de la littérature françaises dans le monde entier. Un livre imprimé à Riga, et rempli de compositions inédites, ne peut manquer de faire sensation.

CHRONIQUE POLITIQUE.

L'émotion causée par la question du droit de visite commence à se calmer. L'opposition a en vain cherché à prendre prétexte des débats du parlement anglais, pour ranimer la polémique. La question n'est pas abandonnée, mais, selon toute probabilité, elle sommeillera jusqu'à la prochaine session des chambres. Alors elle se réveillera, c'est la conséquence du vœu exprimé dans l'adresse de la chambre des députés, mais elle sera, nous l'espérons, dégagée des passions et des calculs personnels qui s'y sont d'abord mêlés et qui l'ont obscurcie et dénaturée.

Les discours récemment prononcés dans le parlement anglais à propos du droit de visite, ont montré que les hommes politiques de ce pays sont généralement animés de dispositions qui permettront à la France d'obtenir toutes les modifications reconnues nécessaires dans l'exercice réciproque de ce droit. Mais il faut déplorer, dans l'intérêt de la bonne harmonie entre les deux nations et de leur dignité, le langage que tiennent les journaux anglais sur nos affaires intérieures. Il y aurait un parti pris de la part de la presse anglaise de pousser à une rupture entre les deux peuples, qu'elle ne s'exprimerait pas autrement. Nous avons assurément montré, pour ce qui nous regarde, que nous étions loin de partager les erreurs systématiques et les emportements passionnés de certains adversaires du droit de visite. Mais en vérité nous nous sentirions incapables de continuer toute discussion sur ce sujet, nous finirions en quelque sorte par hésiter dans notre opinion, si nous devions sentir derrière nous des auxiliaires tels que les journaux anglais. Il peut être passé en Angleterre, dans l'usage des partis, d'insulter scandaleusement et grossièrement ses contradicteurs et d'appliquer à des membres du parlement des épithètes empruntées au public des tavernes. Mais, chez nous, ces excès n'ont jamais pu se produire que dans les plus mauvais jours révolutionnaires. Et lorsque nous voyons aujourd'hui les journaux de Londres parler de quelques-uns de nos pairs et de nos députés en termes qui nous rappellent *la Tribune*, nous ne pouvons plus regarder si nous sommes en communauté d'opinions ou en dissentiment avec ces députés et ces pairs; les outrages qui leur sont adressés nous semblent retomber sur le nom français, et nous les repoussons par un sentiment commun de nationalité.

Il ne suffira malheureusement pas de quelques paroles honorables et di -

gnes pour la France, comme celle que lord Brougham, a fait entendre dans le parlement, pour adoucir l'aigreur produite parmi nous, par les diatribes des journaux de Londres. A tort ou à raison, les sentiments exprimés par lord Brougham seront regardés comme des sentiments personnels, et ceux de ces journaux comme étant ceux de la nation. Et au train dont vont les choses, le légitime ressentiment inspiré à la France par la conduite de l'Angleterre en Orient, et que cette dernière puissance a tant d'intérêt à calmer, ne fera que s'accroître et s'envenimer.

Nous avons besoin de compter sur le sage esprit dont nos chambres se sont montrées animées depuis l'ouverture de la session, pour que ces symptômes d'irritation nationale qu'on remarque dans le public ne se communiquent pas aux discussions qui s'ouvriront encore sur nos relations extérieures. La chambre des députés a réalisé toutes nos espérances par son vote sur le droit de visite. Elle ne s'est pas associée aux préventions qu'on avait cherché par tous les moyens à accréditer contre le cabinet. Elle a reconnu qu'il n'y avait sur ce point rien de plus à dire et à faire que ce qu'il avait fait et dit. L'opinion publique lui demandait une manifestation contre le principe du droit de visite; cette manifestation a été obtenue. Les oppositions de droite et de gauche lui demandaient une manifestation contre le ministère : elle l'a refusée parce qu'elle a pensé avec raison qu'un changement de ministère ne ferait pas avancer la question d'un seul pas, et n'aurait d'autre conséquence certaine que de jeter l'inquiétude dans les esprits, le trouble dans nos affaires intérieures, l'incertitude dans nos rapports avec l'étranger.

Cependant il est incontestable que la majorité conservatrice éprouve quelque hésitation vis-à-vis d'elle-même pour la conduite à tenir durant le reste de la session. Aucun danger pressant, aucune attaque directe contre ses principes ne lui a encore appris à serrer ses rangs, ne lui a encore donné cette homogénéité, cet esprit de corps qu'on ne prend que devant l'ennemi. Cette majorité, quoique composée, pour la très-grande partie, d'éléments anciens, est en effet un corps de nouvelle formation. La disscusion de la loi sur la régence, non plus que celle de l'adresse, dans laquelle l'opposition a en partie confondu ses votes avec les siens, n'ont pas pu lui faire comprendre la nécessité et lui donner l'habitude de ne compter que sur elle-même, et conséquemment d'agir de concert, sous peine de se laisser surprendre et d'avoir ensuite des regrets à former. Tel est l'inconvénient qui se présente à chaque nouvelle législature; les majorités qui y existent virtuellement sont exposées, faute de s'entendre, à des tâtonnements, à des tiraillements qu'elles sont réduites plus tard à déplorer. C'est ainsi qu'à la deuxième session de la dernière chambre, le ministère du 12 mai fut inopinément renversé par suite d'un fractionnement de la majorité. Erreurs d'un moment dont les auteurs auront éternellement à se reprocher d'avoir attiré sur la France le ministère du 1er Mars. Cette même majorité de la dernière chambre instruite par l'expérience sut plus tard se préserver de toute surprise, lorsque l'opposition voulut essayer d'opérer des séparations dans son sein, tant à propos des affaires d'O-

rient que du droit de visite. Espérons que la majorité nouvelle saura se garantir des fautes de sa devancière, et profiter de ses exemples.

Ce qui vient de se passer dans le troisième arrondissement électoral de Paris doit servir d'avertissement à la majorité de la chambre. Le parti conservateur, qui avait une majorité considérable dans ce collége, ainsi que l'avait prouvé le nombre de voix obtenu par ses deux candidats au premier tour de scrutin, n'en a pas moins laissé élire, en fin de compte, le candidat de l'opposition. Nous ne voulons ni exagérer ni atténuer les résultats de cette élection. Nous ne croyons pas que l'anarchie soit à nos portes parce que M. Taillandier ira reprendre et silencieusement sa place sur les bancs de la gauche. Les intérêts du parti conservateur ne nous semblent pas mis en péril par cette élection. Mais nous ne cacherons pas que si des spectacles semblables se renouvelaient, sa considération en souffrirait, car des conservateurs comme ceux qui ont laissé donner la majorité à M. Taillandier, méritent qu'on dise d'eux qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent, et nous aimerions mieux compter parmi nos adversaires que parmi nos amis des gens qui, chargés d'un choix politique, ne savent pas faire prévaloir leurs principes sur leur répugnance, ou leur penchant pour telle ou telle personne. Que les conservateurs du troisième arrondissement qui viennent de faire si habilement les affaires de l'opposition, se demandent où en serait la France aujourd'hui si, après 1830, les hommes d'ordre, au lieu de se ranger sans hésiter, dans les colléges électoraux, du côté du candidat qui élevait leur bannière, s'étaient amusés à se créer des candidats chacun à son goût personnel. Ils verraient quel résultat leur procédé aurait pour leur industrie et pour leur fortune, si la chambre, aussi pour le plaisir de donner la préférence à un homme d'état sur un autre, leur faisait naître à l'occasion des crises ministérielles.

Les opinions nettes, les positions franches ont un si grand avantage à nos yeux, que nous sommes de ceux, qui, sans perdre le souvenir des services que la parole de M. de Lamartine a rendus, à notre cause, avons vu sans regrets l'illustre orateur passer décidément dans les rangs de l'opposition. M. de Lamartine qui, lors même qu'il marchait un des premiers du parti conservateur, mêlait une sorte de réserve et de protestation à la défense de nos principes, avait pris dans la discussion de la loi de régence, une position qui, sans le classer parmi nos adversaires, ne permettait plus au parti conservateur de se regarder comme en communauté avec lui. Sa déclaration récente a dissipé toute incertitude. M. de Lamartine est à jamais de l'opposition. Ce mot jamais appliqué aux résolutions humaines, dans tous les temps difficile à prononcer sans sourire, ne doit-il pas nous sembler à nous impossible, après nos cinquante années de révolution et de métamorphoses? Nous essaierons en vain de prévoir jusqu'où M. de Lamartine portera le poids d'un si lourd engagement; mais nous ne craignons pas de nous tromper en repoussant l'explication qu'on a voulu donner de la détermination de l'illustre poëte. On a dit que M. de Lamartine entrevoyait devant lui un rôle semblable à celui de M. de Chateaubriand sous la restauration. En effet, M. de Chateaubriand,

après avoir prêté l'appui de son génie à la cause des Bourbons, se trouva ensuite rangé parmi les adversaires de leur gouvernement. Mais les positions se peuvent-elles comparer? M. de Chateaubriand avait-il le choix du parti qu'il prit dans les dernières années de la restauration? Fut-ce par caprice et comme de gaîté de cœur qu'il se jeta dans l'opposition. Non, il y fut poussé, précipité par les fautes et par les torts du pouvoir. M. de Chateaubriand ne fit pas profession d'être de l'opposition à jamais. Loin de là, son concours qu'il n'avait jamais retiré à la monarchie, il l'offrit avec empressement au ministère aussitôt que M. de Martignac y eut été appelé pour réparer les fautes de M. de Villèle. Et d'ailleurs qui donc peut s'arroger vis à vis du gouvernement de juillet le rang que tenait M. de Chateaubriand vis à vis de la Restauration? Cette restauration s'était accomplie, pour ainsi dire, sous les auspices de l'auteur du *Génie du Christianisme*. C'est sa brochure de : *Buonaparte et les Bourbons* qui fit connaître à la France ces princes, rendus par l'exil, étrangers à la générations nouvelle. Son ouvrage de la *Monarchie selon la Charte* avait montré qu'il ne séparait pas dans son dévouement la cause de la liberté de celle de la légitimité. Entré au ministère, M. de Chateaubriand y fit prévaloir dans le conseil, la grande, politique et nationale pensée de la guerre de 1823, malgré l'opposition de M. de Villèle qui s'effrayait de l'entreprise, et qui bornant sa politique aux expédients, croyait tout gagné en restant maître du cours de la rente. Si cette guerre ne produisit pas tous ses fruits, si la restauration qu'elle devait affermir se perdit plus tard, si les plans formés par M. de Chateaubriand pour soustraire l'Amérique espagnole à l'influence de l'Angleterre en y fondant de nouvelles monarchies pour les princes de la maison de Bourbon ne se réalisèrent pas, la faute n'en est ni à sa volonté, ni à ses efforts. Sa correspondance comme ministre des affaires étrangères en fait foi. La Restauration frappée d'aveuglement ne craignait pas de blesser ce noble cœur en lui retirant sa confiance. Et cependant sa loyauté resta intacte ; et son opposition d'accord avec celle de tout ce que la France comptait de sages amis de la liberté, ne s'étendit pas au delà de ce ministère qui en l'excluant avait confondu ses ressentiments personnels avec ceux de l'opinion publique. On voit donc bien qu'il est impossible que M. de Lamartine prétende aujourd'hui au rôle joué par M. de Chateaubriand il y a dix-huit ans. Cela ne saurait être ni dans ses intentions ni dans sa puissance.

Le parti conservateur est appelé à s'élargir et à prédominer de plus en plus. Incontestablement, et bien qu'il se présente quelques apparences contraires, sa force est plus grande dans la chambre actuelle que dans celle qu'elle remplace. C'est pourquoi à un moment quelconque, il est impossible que M. de Lamartine ne rentre pas dans nos rangs toujours prêts à s'ouvrir pour recevoir cette puissante et brillante intelligence dont aujourd'hui même notre sympathie nous force à ménager les erreurs. Les questions du jour, nous voulons dire celles dont l'opinion publique se préoccupe, ne sont rien auprès de quelques autres questions latentes, mais destinées à éclater subitement un jour, et

pour l'heureuse solution desquelles tous les cœurs amis de la patrie, tous les grands esprits devront apporter leur concours.

Prenons l'Espagne pour exemple. La destinée de la France est liée intimement, indissolublement à celle de ce pays. En ce moment à peine si le public égaré par les journaux qui se sont appliqués à concentrer toute son attention sur le droit de visite, arrête ses regards sur l'Espagne. Il n'a fallu rien moins que le bombardement de Barcelone pour que les esprits s'occupassent un peu de ce qui se passe au delà des Pyrénées. Il s'agit là pourtant d'un bien autre intérêt que de celui de savoir si quelques officiers anglais auront le droit de monter à bord de nos navires marchands dans le golfe de Guinée; il s'agit pour la France de savoir si le plus grand des résultats de la politique de Louis XIV sera perdu pour elle. Le cabinet a obtenu dans la discussion de l'adresse que la question d'Espagne fût ajournée. Le motif sur lequel il se fondait pour obtenir cet ajournement n'existe plus. Les négociations relatives aux réparations demandées pour l'insulte faite à la personne de notre consul à Barcelone sont terminée. Il appartient aux conservateurs de se montrer plus jaloux de l'honneur et de l'intérêt français que les partis qui ont toujours ces deux mots à la bouche; il leur appartient d'examiner si ces réparations sont suffisantes, et de recueillir la déclaration que M. de Lesseps ne sera pas dans un délai prochain rappelé de son poste de Barcelone. La conduite de M. de Lesseps à Barcelone a obtenu les sympathies et l'approbation de la France, de l'Espagne, de l'Europe entière; il faut qu'il reste à son poste tant que le gouvernement actuel espagnol existera; autrement on sera autorisé à croire qu'il y avait de la part de la France un engagement pris de le rappeler. C'est bien assez de s'être contenté du fragment d'une lettre du ministre de la guerre insérée dans la *Gazette de Madrid*, pour désaveu des calomnies publiées dans cette même gazette contre notre consul. Dans cet étrange désaveu, M. de Lesseps n'est même pas désigné par son nom et par sa qualité sous prétexte qu'il ne l'était pas davantage dans la lettre de M. Guttierez, où l'outrage était contenu. Mais les journaux ministériels avoués du gouvernement espagnol, n'ont-ils pas depuis deux mois nommé vingt fois M. de Lesseps, en répétant et en développant les calomnies de M. Guttierez.

Enfin, la *Gazette de Madrid* elle-même, la veille du jour où elle publiait le désaveu dont on se contente, ne publiait-elle pas une lettre de Barcelone empruntée à un de ces journaux, *El Espectador*, dans laquelle les mêmes insinuations calomnieuses sont reproduites dans les termes suivants : « *Si les étrangers ennemis de notre gloire et de notre prospérité, se couvrant du manteau de l'humanité, ne nous avaient pas vendu leur protection et fait espérer une certaine coopération, nous aurions écouté la voix amie de Van Halen, qui nous conviait à une réconciliation avant l'arrivée du régent, et Barcelone n'aurait pas à pleurer sur ses désastres. Barcelonais, n'accusez pas le gouvernement pour vous avoir bombardés; l'anarchie prolongée sous les inspirations étrangères est plus terrible que le bombardement.*

C'est le 9 février, le même jour où le ministre écrivait la lettre contenant le

prétendu désaveu, que la *Gazette de Madrid* publiait cette lettre de Barcelone.

Espartero triomphe aujourd'hui. La certitude de ne pas voir rompues les relations de son gouvernement avec la France, lui rend une partie de la force que les derniers événements de la Catalogne lui avaient enlevée. Convaincu de l'impossibilité de recouvrer la totalité de la contribution imposée à Barcelone, il se donne les semblants de la générosité et de la clémence en en accordant la remise. Prenant le langage d'un souverain qui posséderait le pouvoir par son propre droit, il adresse au corps électoral un manifeste où il se pose comme la personnification de l'Espagne elle-même, en ayant soin d'y rappeler les souvenirs de 1808, pour réveiller les ressentiments contre la France. En vain veut-il faire croire à sa modération, en annonçant qu'il remettra le pouvoir à la reine au moment de sa majorité. Cette vague déclaration empêche-t-elle qu'il n'espère que les cortès, obéissant à ses inspirations, prorogeront l'âge de cette majorité? N'a-t-on pas déjà vu ce que valent les protestations de fidélité d'Espartero? et montrera-t-il jamais, dans ses paroles, un dévouement plus grand à Isabelle II qu'il ne l'avait montré à la reine, sa mère? Les faits ont prouvé ce que valent ses promesses. Rien n'est donc fini en Espagne. Et jamais les intérêts de la France et de la maison de Bourbon n'y ont été plus en péril que depuis cet accommodement même dont on essaie de se contenter.

SIMPLES LETTRES.

Un mot, Monsieur, puisque je n'ai pas le loisir d'écrire une longue lettre. D'ailleurs la quinzaine n'a pas été très-riche en nouveautés. A bien chercher, j'en trouve une, si je ne me trompe : une comédie vaudeville en deux actes qu'ont jouée les artistes de l'Odéon, et qui se nomme *Delphine* ou *la faute d'un mari.*

D'abord, je n'ai pas vu *Delphine.* Pourquoi? Je n'en sais rien. Peut-être parce que j'ai entendu parler d'un succès. Un succès à l'Odéon, et un succès de comédie, j'ai sans doute des idées assez bizarres, mais cela ne me présage rien que de banal et de médiocrement spirituel. Je remarque, non sans chagrin, que la vulgarité triomphe devant le parterre du second théâtre français, et que la plaisanterie de pire aloi vient y réussir faute d'avoir pu tomber ailleurs.

Au bout du compte, cela ne prouve rien contre *Delphine.* Je ne juge pas une pièce que je n'ai pas entendue. J'ai mes préjugés, et je vous les expose naïvement. Le public applaudit; on m'a dit je ne sais où que l'esprit de M. Léon Guillard ressemblait à celui de Madame Ancelot. Or j'ai vu représenter les *Deux Impératrices*, c'est bien assez pour que je me tienne en garde contre Delphine.

A cette unique nouveauté ajoutez deux reprises, vous aurez trouvé tout le

travail de la quinzaine théâtrale; l'*Enfant trouvé* à la Comédie française, *Lucrèce Borgia* encore à l'Odéon. L'Odéon à lui seul donne plus de besogne à la critique qu'une douzaine de théâtres ensemble.

L'Enfant trouvé a fait rire; c'est quelque chose après quelque vingt ou trente ans; je suppose du moins que la date n'est guère plus récente. La gaîté de la pièce n'a pas vieilli. Cela semble un peu vide; mais quoi? La reprise de l'*Ecole des Vieillards* a volontiers produit le même effet. Plus le temps marche et plus nos auteurs s'attachent à compliquer l'action de leurs pièces. Où s'arrêteront-ils? Du reste, je ne vante pas autrement le mérite littéraire de l'*Enfant trouvé*. C'est une comédie impossible qui a le côté divertissant de l'impossible, lorsque l'impossible se combine adroitement avec le vraisemblable. On n'improvise pas d'ordinaire une famille à un garçon qui n'en a pas; mais si cela se faisait par hasard, les choses ne se passeraient pas autrement. Vous vous rappelez la situation de la vieille demoiselle institutrice et du vieux docteur célibataire, à qui l'on essaie de prouver qu'ils se sont connus, qu'ils se sont aimés, que l'amour, dans un autre âge, leur a donné un fils, fruit d'un excusable entraînement. C'est toujours une situation très-amusante; et pourquoi se refuser à croire que vingt mille francs de rentes offerts, dans une péroraison pathétique, n'achèveraient pas de persuader les plus incrédules? La comédie ne vise pas toujours à imiter la vérité des choses; ne vaut-il pas mieux qu'elle mente quelquefois à l'arrangement matériel des événements, si elle ne ment pas à la réalité des caracteres? Eh! mon Dieu! que nous restera-t-il de Molière lui-même si nous lui contestons le droit de construire sa fable en dehors du possible et du vrai quotidien?

En somme l'*Enfant trouvé* a réussi. Vous pensez que le jeu des acteurs n'a pas été pour la moindre part dans l'agrément de la soirée. Madame Desmousseaux est ravissante de pudeur, de sensibilité, de calcul et d'anxiété comique. Elle a trouvé dans sa pantomime des gestes et des poses qui prêtent singulièrement d'esprit à son rôle. Régnier comme toujours est plein de verve, plein de mouvement et de gaîté. Provost représente le vieux médecin avec beaucoup de naturel, de défiance matoise, et de secrète convoitise. Ajoutez Madame Thénard et son expérience dans la comédie; Richer et son aplomb qui ne le cède pas même à l'entrain de Régnier. M. Labat et sa bonne tenue, Joannis et sa rondeur, entendez le mot comme il vous plaira, Mademoiselle Denain et son joli talent, sans oublier sa jolie figure, vous voyez que cela compose un remarquable ensemble, et que la Comédie française maintient toujours sa supériorité.

Des acteurs, de bons acteurs dans les emplois de seconde et de troisième ligne, c'est là ce qui manque à l'Odéon. J'ai vu représenter hier *Lucrece Borgia*. L'Odéon ne sait pas ce que c'est que le drame. Imaginez des jeunes gens qui sortent du Conservatoire, et à qui l'on demande de réciter autre chose que les cinq ou six rôles connus sur lesquels ils se sont exercés toute l'année. Donnez-leur donc à dire une belle et grande prose poëtique. Ce qu'ils savent assurément de la prose et des vers, c'est ce qui émerveilla si fort M. Jourdain devant

la science de son philosophe : Tout ce qui n'est point prose est vers ; tout ce qui n'est point vers est prose. Aussi, comme le drame de M. Victor Hugo ne porte traces ni de rimes ni d'hémistiches, ces messieurs ont sagement conclu d'abord qu'ils se trouvaient en pleine prose ; mais ils ont aussi conclu, moins heureusement sans doute, qu'il n'y a qu'une seule espèce de prose, pour Molière, par exemple, et pour M. Guibert de Pixérécourt, pour M. Victor Hugo et pour M. Scribe. Vous devinez les suites de cette petite confusion. L'un fera le récit du meurtre de Jean Borgia. Ce récit est tout un drame ; chaque mot y est placé pour peindre un geste, une attitude, toute la silhouette, tout le silence, tout l'effet étrange d'une rare parole dans une terrible scène de nuit. L'acteur débite sa page, comme s'il ne s'agissait que de l'histoire de Georges dans la *Dame Blanche*. Ainsi de toutes les tirades, de la première de Maffio par exemple, ou de celle qui décrit les effroyables effets des poisons des Borgia.

Cela tient surtout monsieur, au défaut d'éducation littéraire. Peu de lecture d'une part, et le seul principe mal entendu de la vérité au théâtre ; avec cela jamais un acteur ne saura jouer ce qui demande de l'ampleur dans l'exécution. Vouloir être vrai dans le grand, c'est rappetisser l'ensemble de la composition ; ne pas comprendre la valeur d'un mot, le tour particulier d'une phrase, c'est manquer tout le détail. Jugez de ce qui reste à l'auteur et au drame.

Chéri avait créé avec talent le rôle de Maffio ; mais Chéri ! Chéri était un comédien expérimenté, ce qui supplée à bien des choses, et Chéri jouait la pièce d'origine, c'est-à-dire que l'auteur avait dirigé l'artiste durant de longues répétitions. Il était léger et brillant ; mais il avait la distinction, mais il avait la compassion du cœur, le respect de la tristesse de Gennaro, et il portait aussi à son insu cette fatalité qui devait le faire périr, le même jour et à la même heure, avec son frère d'armes. Aussi, les premières paroles de Maffio à Gennaro étaient pleines de tendresse ; aussi les dernières étaient pleines de générosité et du sentiment de la mort prochaine, ce qui colorait le second tableau de la seconde partie. Aujourd'hui, Maffio cherche à se faire gai, à se faire joyeux garçon ; il sautille, il *déblaie* son rôle, comme on dit au théâtre, et l'on ne sait ce qui manque à la pièce. Il lui manque la seule bonne partie qui repose doucement le cœur, le seul sentiment affectueux qui ne touche pas au crime ou à l'inouï dans cette sombre histoire.

Et cependant l'acteur est un jeune homme plein de zèle, et de bonne volonté. Il s'est trompé, voilà tout ; mais le théâtre n'épargne pas assez souvent ces erreurs aux poëtes.

Quant à mademoiselle Georges, elle est restée ce qu'elle était jadis, une admirable *Lucrèce Borgia*. Intelligence et passion, elle réunit toujours ces deux extrémités de l'art complet. Seule, ou du moins presque seule, elle a emporté le reste de la représentation, et replacé le drame dans sa véritable physionomie. Aussi, comme on l'écoutait ! comme on sentait à chaque instant sa présence sur la scène, comme elle dominait bien et l'action, et les acteurs et le

parterre! Le temps a passé sur la tête de mademoiselle Georges, mais il n'a frappé qu'à regret, ce noble talent et cette noble beauté. Ce qu'il a laissé sert encore de modèle à nos jeunes tragédiennes. Pas une n'a ce regard ou foudroyant ou maternel; pas une n'a cette bonté pour succéder à cette colère; pas une ne trouverait ces larmes, et ces magnifiques élans de sensibilité.

Après le troisième acte, le public a rappelé mademoiselle Georges avec enthousiasme. Elle le méritait après le premier.

Bouchet a secondé avec talent l'illustre tragédienne. Il a plus d'une partie du rôle de Gennaro, la distinction, l'élégance, et la poésie; mais on ne succède pas impunément à Frédérick Lemaître, et Bouchet a laissé quelque chose à désirer dans la dernière scène. Gennaro doit grandir jusqu'à épouvanter Lucrèce Borgia.

Crette fait des progrès; cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il travaille ses rôles avec patience, avec courage et avec modestie. Crette remplit le rôle d'Alphonse d'Est; L. Monrose, celui de Gubetta. La froide malice, l'amère et insolente raillerie de Provost allaient bien au vieil empoisonneur; L. Monrose s'en est tiré habilement par les qualités qui lui sont plus personnelles; par l'impudence à voix haute, par la vivacité, par l'insouciance et l'effronterie. Le rôle est demeuré original avec une physionomie nouvelle. L. Monrose conduit surtout admirablement toute la scène de l'orgie; il l'anime, il l'échauffe, il l'emplit, il y occupe le théâtre, il s'y fait familièrement sa place, il y est bien dans son lieu et dans son œuvre. La couronne de roses sur la tête, le poison dans les mains, il y représente d'une manière terrible. Lucrèce Borgia menaçante et penchée comme une ombre sur la fête.

La veille de la représentation, M. V. Hugo, avait marié sans pompe, sans éclat, avec toute la modestie que demandent ces événements intérieurs de la famille, sa fille Léopoldine. La jeune femme est partie aussitôt pour le Hâvre, laissant un vide difficile à combler dans la demeure de son père; mais quoi? Ainsi vont les choses : le deuil et la joie ne sont presque toujours que les deux côtés d'un même incident dans notre vie. Si encore le reste de nos soucis quotidiens nous laissait un moment de repos dans ce trouble de nos affections, de nos regrets et de nos espérances malheureusement; nulle de nos affaires ne s'arrête et ne nous épargne. Hier, la joie des enfants, et les premières tristesses de la piété paternelle, aujourd'hui la reprise de *Lucrèce Borgia*; demain les répétitions des *Burgraves*; après demain, un procès à soutenir contre mademoiselle Maxime!.. un procès contre mademoiselle Maxime! Savez-vous bien, monsieur, ce qui va être contesté dans ce procès? Rien autre chose que la propriété même des *Burgraves* et de toute œuvre littéraire. Vous pensiez peut-être jusqu'ici que le poëte était maître de son labeur. Vous vous trompiez, Monsieur. Mademoiselle Maxime ne reconnait pas les droits de M. V. Hugo, sur les *Burgraves*. C'est à l'acteur qu'appartient le rôle et non pas à l'écrivain dramatique. Que l'acteur mis à l'essai soit trouvé insuffisant, sans intelligence, sans passion, funeste pour l'ouvrage, intolérable à qui l'écoute; n'importe! Le rôle lui a été donné, l'auteur ne le lui

retirera pas. Périsse la pièce, s'il le faut, qu'est-ce qu'un drame en vers, qu'est-ce que la pensée, qu'est-ce que la conception d'un grand écrivain; qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre, de ceux qui deviennent le culte de la postérité, auprès des souverains priviléges du théâtre! Le rôle de Gunamara a été confié à mademoiselle Maxime, elle le jouera, de par les tribunaux, elle le jouera contre la volonté du poëte. Oui, s'il est des tribunaux qui confirment d'aussi ridicules prétentions, et qui admettent la révolte de l'outil contre l'artisan, du ciseau contre le statuaire, du comédien, machine vivante, contre le poëte.

Ed. Thierry.

Molière à Chambord; le Chef-d'œuvre inconnu.

Il y a toujours danger à mettre en scène, ne fût-ce que sur le second plan, les grandes individualités des siècles passés, surtout lorsque la popularité, cette auréole, les enveloppe de sa lumière, fait ressortir et briller les moindres détails de leur vie, et les transfigure pour ainsi dire, lors même qu'elles ne sont séparées de nous que par deux siècles; comme Louis XIV et Molière, le public les accepte toujours difficilement, vivant de notre vie vulgaire, marchant et parlant comme nous. Le public est très-persuadé qu'Achille et Agamemnon ne s'exprimaient que par circonlocutions et en déclamant, et il n'est pas loin d'avoir la même conviction pour les grands hommes du siècle de Louis XIV. Mais, s'il s'agit de faire un principal personnage de Molière, par exemple, les difficultés qui s'offrent ne tiennent pas seulement aux fausses idées de grandeur que se fait la foule, mais il y a pour ainsi dire impossibilité matérielle, impossibilité de réduire aux proportions humaines un personnage que son génie a grandi, impossibilité d'exciter l'intérêt avec des événements de tous connus, dans leurs causes et dans leurs effets.

M. Desportes n'a donc pu faire avec le sujet, *Molière à Chambord*, qu'une étude de caractère, et il y a dépensé un très-grand talent; il a cherché surtout dans le *Misanthrope*, adouci par plus d'indulgence et de sagesse mondaine, la personnification de Molière, et tout ce rôle est dessiné de main de maître. Ce qui manque à sa pièce, c'est l'intérêt : les scènes sont trop longues et le dramatique ou le comique n'y brillent que par éclairs sur le fond terne et monotone des raisonnements sans fin. Citons pourtant, comme une scène de franche et joyeuse allure, la scène entre le marquis et M. de Soyecourt; comme une situation très-belle, la scène où Molière surprend sa femme encore tout émue de la frayeur qu'elle a eue d'être surprise avec Lauzun, et mettant son trouble sur le compte de la chaleur avec laquelle elle étudie un rôle.

Mais ce qu'il faut louer, et louer beaucoup, c'est le style, c'est la versification de *Molière à Chambord*, et disons plus, la poésie. Qu'il y a loin de là à toutes ces pièces, versifiées on ne sait pourquoi, et qui se jouent tous les jours. Ici, le vers est largement fait, concis, magnifiquement rimé, pur de toutes rallonges et sottes épithètes; indépendamment de cette richesse de forme, la pensée est toujours gracieuse, poétique ou noble. Sous ce rapport,

Molière à Chambord est peut-être la pièce la plus remarquable qu'ait donné le Second Théâtre-Français.

Bouchet a donné à ce rôle de Molière une bonhomie pleine de charme, une tristesse poétique, la grandeur simple du génie, et, çà et là, brillait une raillerie fine et digne à la fois. Aux moments de fougue et de passion, qui sont trop rares, il s'est montré très-dramatique; mais, nous le répétons, c'était là, pour lui, un rôle trop contenu, trop voilé, où il n'a pu montrer le côté énergique et passionné de son talent, comme dans Rolla du *Chef-d'OEuvre inconnu*, par exemple, petit acte intéressant de M. Ch. Lafont, où Bouchet a vraiment été admirable. Puisque nous avons parlé du *Chef-d'OEuvre inconnu*, nous ne pouvons nous dispenser de dire que mademoiselle Berthaud y a été charmante, pleine de naturel et de grâce.

Z. V. Z.

Folliquet, coiffeur de dames, est une excellente folie de carnaval dans laquelle Arnal jette une franche gaîté d'à-propos. Cette petite pièce accompagne parfaitement l'*Extase*, dont le succès se soutient toujours.

Le Palais-Royal marche d'égarements en égarements; après *les Égarements d'une canne et d'un parapluie*, ceux d'un habitant de *la rue de la Lune*. — La rue de la lune aura la même influence sur l'affiche du théâtre que *l'Omelette fantastique*.

Le théâtre des Variétés a donné une petite comédie fort agréablement faite: *Les deux hommes noirs*. Les *Petits mysteres* ont toujours la vogue.

On nous signale un fait tout à fait surprenant. Il paraît que le Conservatoire de musique tient peu à conserver la voix des jeunes élèves qui y sont entrés par le motif unique que la nature les a doués d'une voix plus ou moins remarquable. Les classes seules de cet établissement sont chauffées. Quant aux chambres des pensionnaires et aux salles d'étude, elle sont sans feu. On ajoute qu'il a été fait défense aux professeurs d'y faire poser des poêles ou des calorifères, même aux frais des élèves. Nous appelons l'attention de l'administration supérieure sur cette singulière économie. M. Aubert est, dit-on, très-désireux de faire cesser cet abus; qui peut donc empêcher ses intentions d'être réalisées?

Monsieur Baumès Arnaud, qui possède un gracieux talent de chanteur et de compositeur, vient d'obtenir un beau succès à Gand, où il avait été appelé par le directeur du Casino de cette ville. Les soirées musicales de cet artiste distingué, où se font entendre toutes nos célébrités, sont devenus le rendez-vous d'une foule élégante et choisie qui s'empresse chaque fois de venir l'applaudir.

CHALLAMEL.

Notre livraison de ce jour contient 1° *Douglas le noir* par M. Tony Johannot. 2° *Paysans russes* par M. Français d'après M. Bruloff.

RELATION

DU

VOYAGE D'HORACE VERNET EN ORIENT.

I.

Sommaire. — Précautions utiles. — Tous les hommes sont égaux en mer. — Aurore boréale.—Livourne. — Quatre heures en Italie. — Bande de brigands. — Trombe ; aspect de Malte (fior del mundo). — La Carossa. — Jambes et costumes des habitants. — Académie improvisée. — Etudes de langue arabe. — Pigeon africain. — Pleine mer. — Souvenir des amis. — Cap Matapa. — Mont Taygète. — L'archipel grec. — Arrivée à Syra. — Les ruines grecques.

Puisque je n'ai plus aujourd'hui le loisir ni les moyens de retourner en Orient, je veux au moins m'en consoler en retraçant ici les douces émotions du plus beau des voyages fait en bonne et aimable compagnie du grand artiste et de son excellent neveu. J'ose espérer, lecteur, que, grâce à l'illustre patronage d'Horace Vernet, vous aurez la patience ou la curiosité de me lire. Le désir que j'ai d'être sincère et vrai, suffira pour m'excuser à vos yeux si je ne suis ni savant ni écrivain habile, mais simplement un humble artiste parti joyeux, armé de ses crayons et d'un daguerréotype, avec le désir de meubler sa mémoire et d'enrichir son imagination par des spectacles nouveaux.

Nous étions donc trois touristes amis ; ce nombre est bon pour les excursions lointaines, surtout quand, avant le départ, on s'est juré mutuellement, gaieté, bonne humeur, courage et résignation à tout événement; cette précaution est essentielle par-dessus tout. Joignez à cela assez d'argent, peu de bagages, et beaucoup de forces et de santé. Un domestique actif et honnête est aussi très-utile; celui de M. Vernet avait les qualités requises, malgré son nom singulier de Brigandet. Ces conditions réunies, tous les pays sont beaux; on jouit de tout ce qui se présente, on dort bien partout; la faim assaisonne les mets, quelle que soit

leur nature, et l'on peut répéter avec le philosophe Bias : *Omnia mecum porto*. C'est ainsi que nous avons passé sept mois délicieux de la vie, cheminant par mer et par terre, *favorisés* tour à tour du beau et du mauvais temps. Nous étions heureux de partir, contents de ce que nous voyions, et heureux de revenir.

21 octobre 1839. Marseille.— *Le Scamandre*, paquebot à vapeur de l'état (capitaine Maffre), nous reçoit par un temps affreux. Le prince Galitzin, le duc de Wurtemberg, un pair de France et sa famille, de jeunes officiers expédiés en mission au fond de l'Abissynie, et plusieurs dames aux visages fanés comme leurs robes par une pluie battante, étaient du nombre des passagers. Au signal du capitaine, la vapeur siffle, et les roues de la machine, rapides et bruyantes comme celle de la Fortune, les soumettent tous au même sort. Après avoir débrouillé ses colis et fait choix d'une cabine, on se met à table. Le silence règne tout d'abord, puis les mots s'échangent timidement; on s'étudie, on se mesure; ceux qui vont ou qui ont été dans les mêmes pays se lient plus facilement, et ceux dont l'appétit n'absorbe pas toute l'attention, paraissent disposés à l'amabilité. Mais le roulis et le tangage du vaisseau, joints à l'odeur de la machine, font pâlir plus d'un visage, l'influence irrésistible de la mer contraint les plus courageux à quitter la place; le cuisinier se réjouit déjà *in petto* du nombre des plats qui vont lui revenir; cependant, les officiers du bord, en apaisant leur faim, troublent ses espérances, et, je dois le dire à notre gloire triple, nous avons aussi le bonheur d'échapper aux atteintes du mal dans toutes les traversées.

Le repas fini, les malades gagnent en chancelant leurs cabines; les autres fument sur le pont en contemplant les étoiles ou les nuages. Tel est le tableau exact de la fin d'une première journée en mer; le commencement en diffère peu, et les jours qui suivent se ressemblent beaucoup. Pendant la nuit du 22 au 23, double aurore boréale; de chaque côté du vaisseau et au-dessus de nous, les étoiles semblent se baigner dans un nuage de sang.

Le 23. Livourne. — Nous descendons à terre. Un Livournais de mes parents nous promène par la ville et nous montre le Casino, vaste salle décorée de fresques médiocres représentant des fêtes romaines; c'est là que la jeunesse vient chercher, pendant l'hiver, les plaisirs du bal à l'instar de Paris. Le même jour nous touchons à Civita-Vecchia, que nous visitons en toute hâte. La sérénité du ciel et sa belle lumière répandent une séduisante gaieté sur toute la nature, et nous font regretter de ne pouvoir passer plus de quatre heures en Italie. C'est presque

comme au spectacle, les changements à vue se succèdent et se multiplient; mais ici, Michel-Ange remplace Ciceri ou Feuchères, et nous représente ses forteresses aux flancs athlétiques rôtis par le soleil.

Puis les prisons s'ouvrent devant nous. Nous traversons impunément une fameuse bande de dix-sept brigands. Au bout d'une série de cachots plus ou moins tristes qui les renferment, Gasparoni nous apparaît; c'est le chef de la bande. Sa figure basannée est pleine de noblesse et de dignité; son regard très-doux annonce, par l'expression, qu'il est flatté des visites que les étrangers lui font. Sa barbe grise contraste avec la jeunesse de son visage; sa peau tachée de grains de poudre, et les cicatrices de balles dont son cou est traversé témoignent de ses nombreux combats. A l'entendre parler, il n'a tué que quatre cents individus, tant juges que soldats du pape et hommes de police, et prétend n'avoir jamais touché un seul voyageur. Sa vie s'écoule paisiblement au fond de sa prison, où il couche avec deux de ses complices, et s'occupe à tricoter des bonnets de laine que les curieux lui achètent.

Le 24. — Nous apercevons une trombe sous-marine où la mer montait en colonne au ciel, et bientôt nous passons entre la Sicile et l'Ile maritime.

Le 26, à quatre heures et demie, nous sommes en vue de Malte, qui dessine à l'horizon sa crète blanchâtre et brillante. Plus tard, la lune éclaire notre entrée au port, et, rayonnant à travers les cordages nombreux des navires se plaît à parer capricieusement la silhouette de la ville d'un galon d'argent comme pour une fête. Au roulis qui nous berçait dans nos cabines succède l'immobilité; les pauvres malades dorment en santé tout le reste de la nuit; mais une canonnade trop matinale, accompagnée d'une musique de fifres et de tambours anglais, vient subitement troubler ce paisible sommeil. Le soleil se lève, et Malte, à ses côtés, est pâle comme une beauté qui s'éveille[1]. Sa couche rocailleuse est hérissée de remparts, de forts et de bastions, où l'architecture militaire développe ses lignes longues, ses biseaux, ses talus, ses pans coupés et ses angles brisés par des vigies. Les maisons sont carrées et sans toits, ornées de balcons élégants, et perchées, les unes sur des rochers ardus, les autres à fleur d'eau, mirant dans les flots leurs colonnades légères. On monte à la cité Valette par des escaliers habilement ménagés au-dessus de jardins plantés de bananiers, de cactus, de lauriers-roses, de petits palmiers et de poivriers au feuillage délicat. Le consul de

[1] Les Maltais l'appellent *Fior del mundo.*

France, l'aimable et obligeant M. Fabreguettes [1], ami de M. Horace, et camarade de collége avec mon père, vient nous prendre et nous fait les honneurs de sa résidence. Nos bagages sont transbordés sur le *Sésostris*, paquebot qui doit nous conduire à Syra, tandis que nous allons nous assurer un logement pour la nuit à l'hôtel de Clarence. Chemin faisant, nous admirons l'aspect pittoresque des rues dallées et pavées avec une régularité qui rend la marche agréable et sans fatigue, fût-on en souliers de satin. La pierre de Malte est tendre au sortir de la carrière, et durcit à l'air en peu de temps; c'est ce qui explique l'intarissable profusion d'ornements sculptés qui décorent les habitations les plus modestes. L'alignement uniforme des rues et des façades est brisé par une multitude de petits balcons en bois garnis de persiennes vert foncé ou grises, qui s'ouvrent en tabatière pour rafraîchir l'intérieur des appartements. Les rez-de-chaussées sont souvent occupés par des boutiques, et dans le jour toutes les portes restent ouvertes et sont remplacées par de grands rideaux de toile qui cachent parfois des beautés malicieuses.

L'abondance des cicerone fait penser à l'Italie; le badigeon vert tendre, rose ou jaune, dont certaines habitations sont fardées, rappelle le goût des orientaux pour les couleurs variées, et l'Orient se décèle encore dans la langue arabe italianisée que parle le peuple.

Partout ici l'Angleterre marque sa présence inévitable du cachet rouge de ses uniformes; ses sentinelles à l'ombre de leurs parasols, ses constables en cocardes noires, la baguette à la main, attestent son pouvoir suprême par leur nombre. C'est surtout un dimanche qu'il faut voir sortir les soldats anglais se rendant à l'église avec leurs livres de dévotion sous le bras et la canne à la main. Le petit bonnet de police (calotte de forme ronde, évasée au sommet, terminée par une houppe de couleur), est à peine retenu sur le bout et en avant de la tête, par une mentonnière en cuir accrochée à la pointe extrême du menton. Ils marchent gravement échelonnés deux par deux sans armes dans le baudrier, gantés comme des fashionables. Leurs officiers, jeunes fils de familles nobles, se serrent la taille comme des demoiselles; portent le gilet blanc et le jabot de rigueur sous la petite veste rouge à revers de satin blanc à collet et parements de velours noir ouverte négligemment. Leurs pantalons à sous-pieds, prodigieusement tendus, caressent amoureusement leurs formes sans y ajouter de souplesse. La rose ou la fleur d'oranger à la boutonnière, achève de les martialiser à leur mode. Il n'en est pas de

[1] Mort dernièrement victime d'un accident déplorable causé par un cheval pendant une promenade en voiture faite avec sa famille.

même des troupes écossaises, qui sentent leurs montagnes de très-loin : leur bonnet, surmonté de plumes d'autruches noires, augmente l'énergique et sauvage majesté de leurs traits fortement caractérisés ; la pruderie anglaise ne s'est point encore émue devant la nudité des jambes les plus belles; car ces farouches guerriers ont encore les mollets au vent, et portent seulement les chaussettes à petits carreaux roses, maintenues sur le jarret par un ruban noir; ils ont le soulier à boucles, et le reste du costume est l'habit rouge à jockeys pour épaulettes, à courtes basques, passe-poils blancs et cotelettes de même couleur sur la poitrine et les parements.

Nous visitons la salle d'armes, curieuse collection de toutes les armures des anciens chevaliers, réunies dans un local immense du palais du gouverneur qui contient en outre l'armement de trente mille hommes ; les sabres, pistolets, épées, etc., y sont rangés avec art, sous forme de rosaces, de soleils et d'arabesques les plus variées. On y arrive par un corridor à rampe douce, en spirale, qui tient lieu d'escalier. La tournée des églises n'est pas oubliée dans notre course rapide ; nous entrons dans celle de Saint-Jean, remarquable par la pompe de son architecture intérieure ; les murailles en sont couvertes d'ornements sculptés et dorés, qui se ressentent de la lourdeur du goût qui a dominé le siècle de Louis XIV. On y remarque cependant quelques bons tableaux ; des fresques de Mathias de Preti, et une *Décollation de saint Jean*, par Michel-Ange de Caravage. Elle renferme dans ses caveaux les restes d'un grand nombre de chevaliers de Malte sous des pierres incrustées de jaspes, de marbres et d'agates aux armoiries de chacun d'eux. Le maître-autel, incrusté de lapislazuli est isolé et placé au milieu du chœur au fond duquel s'élève un groupe de marbre qui représente le baptême de Jésus-Christ par saint Jean. Sur les deux côtés de la nef, on voit les chapelles assignées aux différentes langues des chevaliers. Dans la chapelle de France est le cénotaphe que le roi Louis-Philippe a fait élever à la mémoire de son frère, le comte de Beaujolais.

Mais le temps nous presse, et nous reviendrons à Malte. Disons seulement deux mots de ce véhicule original qui vient en ferraillant derrière nous ; comme il est bizarrement attelé, les brancards sont fixés au garrot de la mule énorme qui le traîne! et quel curieux système de roues placées derrière la caisse? C'est la carossa ou cabriolet de place du pays. Le cocher court à côté de sa voiture qui manque de siége pour lui, et dont le coffre descend au-dessous et plus bas que l'essieu ; de vieilles armoiries peintes sur la portière parlent en faveur de son

ancienneté. Elle s'arrête, un abbé en descend; la maigreur de ses jambes, caractère particulier à tous les Maltais, est l'objet d'une remarque de la part de M. Fabreguette; et nous ne tardons pas à en reconnaître la justesse. Le conducteur, pendant qu'il reçoit son salaire, nous donne l'occasion d'examiner son costume, qui est, dit-on, le même qu'on portait il y a un siècle. Il consiste en une large chemise de coton, un gilet de drap garni de boutons de métal, un pantalon de toile retenu par une vaste ceinture rouge, une veste qui se porte souvent sur l'épaule, un long bonnet de laine à longue flamme, qui se replie en plusieurs doubles sur la tête; des semelles de cuir de bœuf appelées gotzch, nouées autour des jarrets complètent son habillement, qui est celui des gens de la campagne et du peuple. Le caban est un manteau ou paletot de gros drap à manches et à cape, dont ils se garantissent du froid. Les Maltaises ont, comme les Espagnoles, la taille svelte et dégagée, des traits expressifs, les cheveux et les yeux d'un noir très-brillant; comme les femmes d'Orient, leur beauté se fane vite. Elles se couvraient autrefois de la tête aux pieds d'une mante à la sicilienne, longue et large, qui ne laissait à découvert que le front et les yeux; la faldetta qu'elles portent actuellement pour aller à l'église ou à la promenade, est un vêtement du même genre qu'elles ont trouvé plus commode. La mise des femmes, dans les cités, se compose d'un corsage juste, d'un jupon de soie terminé par des raies blanches au bas et à peu près au tiers de la longueur. Leurs pieds sont petits, bien faits, et couverts souvent de bas d'un jaune bistré. Le costume des paysannes de la campagne est plus pittoresque; en voici le détail : chemise très-courte, *kmiss* (mot presque arabe); jupon de toile ou de coton blanc, *i-deil;* jupe bleue ouverte d'un côté, *ghesuira;* gilet à manches, *gilek;* ou sans manches, *sidria;* et sur la tête un mouchoir qui descend autour du cou et couvre le sein.

L'hôtel de Clarence, où nous perchons, pour ainsi dire, pendant une nuit, est une jolie cage digne des plus grands oiseaux de passage, et même de proie (sous le rapport gastronomique). L'hôtesse et sa blonde fille, écuyère et pianiste habile, en font gracieusement les honneurs.

On sent déjà la chaleur du Levant par les nombreux insectes qui nous importunent; néanmoins, en dépit de leurs bourdonnements et de la dureté des lits, et sous nos moustiquaires de mousseline qu'agite la brise de nos croisées entrebaillées, nous goûtons les douceurs d'un sommeil émaillé de rêves où le passé renaît et l'avenir s'ébauche.

Le 28, après avoir dit adieu à la civilisation anglaise et aspiré les der-

niers parfums de la fleur du monde (*Malte fior del mundo*), le capitaine Cosnier, qui commande le *Sésostris*, nous reçoit à son bord avec toute l'affabilité française d'un marin qui joint à l'expérience de la mer l'usage et les bonnes manières de la société. Son lieutenant et le docteur, gens de belle humeur, nous promettent une traversée magnifique. Il y a peu de malades et quelques nouveaux visages dont les noms m'échappent; le hasard les réunit comme il les sépare. Tous les hommes sont égaux en voyage.

Nos jeunes officiers d'état-major étudient l'arabe sur le pont. Ch. Burton, neveu de M. Vernet, qui a puisé en Algérie, pendant ses campagnes, les premiers éléments de cette langue, les leur communique; une jeune Italienne, fiancée d'un Français qui habite le Caire, se mêle aussi d'enseigner : elle prononce l'alphabet, puis les mots, et chacun d'imiter et de répéter à l'envi la leçon. C'est une lutte générale de bizarres consonnances, de gutturales étranges qu'elle encourage et anime du feu de ses yeux noirs et de la vivacité démonstrative de son geste. Assise sur un banc de quart auprès de sa vieille mère que le tangage rend indifférente, elle préside gaiement d'une voix claire et enfantine cette académie improvisée et accroupie en cercle à ses pieds. M. Domenicos, professeur de philosophie à Athènes, dont le vénérable profil rappelle certaines médailles antiques et domine ce joli groupe, sourit à ces discussions peu savantes, qu'il écoute avec la complaisance d'un sage. La scène se passe à l'arrière du vaisseau, sous le reflet doré d'un soleil resplendissant, qui fait couler tous les fronts et allume les flots, que l'œil ne peut fixer. Une détonation éclate; chacun bondit sur place, et du ciel azuré un corps inanimé tombe au milieu de l'école stupéfaite. C'est un pigeon d'Afrique aux ailes fatiguées, que M. Vernet vient de tirer au vol. Le duc de Wurtemberg, passionné pour l'histoire naturelle, admire son plumage, et s'empresse de le ramasser pour ses collections.

A l'autre bout du navire, des matelots assis, les uns sur des canons, les autres sur des amas de cordes goudronnées, prennent paisiblement un repas frugal, qu'ils partagent, en manière de passe-temps, avec des poules et des lapins entassés dans une boîte à grillages. Sur la fin du jour, le vent qui fraîchit vient tempérer la chaleur de l'atmosphère; bientôt les étoiles, perçant la voûte bleue, déroulent au-dessus de nous leur cortége étincelant. Le flot succède au flot sous le mince plancher qui nous porte; notre route, tracée par l'écume phosphorescente du sillon qui s'évanouit derrière nous, s'enfonce dans l'obscurité croissante.

Monde, patrie, amis, nos cœurs sont pleins de vous au milieu de ce cercle de l'horizon vide qui nous enserre. La main de Dieu nous soutient sur l'abîme, et son manteau céleste nous protége de ses vastes plis. Ainsi voyage l'imagination en mer; on contemple, on respire, on désire; la philosophie descriptive exhume les mondes perdus sous les eaux, les richesses vivantes qu'elles recèlent dans leurs flancs affamés, énumère les destinées qu'elles portent, et remplit ses poches de comparaisons qui tuent l'homme sous le poids de l'immensité ou du néant. Ainsi le petit flot devient montagne au gré du vent; ainsi la montagne devient plaine. Telle est la complainte indispensable qu'on doit craindre de renouveler trop souvent dans les relations de voyages. La fumée du cigare dans l'isolement et l'obscurité, y porte naturellement, et ajoute aussi ses nuages à nos impressions.

Le 29, le cap Matapan, que nous doublons, nous présente son flanc rouillé par les tempêtes; sa pointe rugueuse ressemble à la tête d'un crocodile altéré, qui vient boire à longs traits les flots écumeux. Nous saluons en passant le vieux mont Taygète, coiffé de neiges respectables, où le lièvre et la tourterelle ne sont plus désormais troublés par le bruit des thyrses et des fêtes de Bacchus; puis Cythère (Cerigo moderne), où Vénus naquit du sein des eaux.

Le 30, dans l'Archipel grec, la brise nous apporte les noms harmonieux de Milo, Siphante, Naxos, Paros, Serpho, etc., plus doux que leurs physionomies. Nous voyons fuir derrière nous ces âpres rochers comme des soldats en déroute cherchant à rattraper leurs armes loin du drapeau glorieux de l'histoire. L'œil d'artiste les poursuit et se plaît à sculpter des statues héroïques dans ces marbres illustres, suscite des guerriers sous l'airain de ces croupes sauvages à formes de casques et de cuirasses, métamorphose les promontoires en glaives qui surnagent, et construit, avec ces blocs sauvages lancés par la main d'Hercule en colère, un monument fabuleux.

Cependant, ces murailles de rochers qui se resserrent de plus en plus cachent aux regards des lieux qu'on dit délicieux, habités par des hommes fils de l'écume, aux mâles visages frappés au balancier antique des types orientaux, ignorant les rigueurs de l'hiver, et qui vivent à l'ombre d'orangers chargés de fruits, de citronniers et de lauriers-roses en fleur, au fond de campagnes rouges d'anémones, couvertes de thym et de lavandes; buvant des vins exquis, et nourris d'un miel transparent comme de la gelée. Ne pouvant aller vérifier l'exactitude de ce tableau riant, nous sommes heureux d'y croire à la vue surtout d'une grappe mons-

trueuse de raisin qu'on nous apporte au dessert. On en compte dans l'Archipel plus de vingt espèces, dont les muscats de Ténédos et de Samos sont les plus recherchés [1].

A quatre heures, nous entrons en rade de Syra, autre rocher couvert de maisons qui s'allongent en amphithéâtre sur le rivage, et s'élèvent en cône au-dessus de lui. Plusieurs églises chrétiennes couronnent son sommet en guise d'acropole, et semblent heureuses d'être si près du ciel, et de pouvoir apaiser les tempêtes au son de leurs cloches et des prières.

GOUPIL FESQUET.

[1] Les Sentorinois, pour donner une saveur plus exquise aux raisins, leur tordent la queue dès qu'ils commencent à mûrir ; après quelques jours de soleil, ils deviennent à demi flétris, et le vin qu'on en fait est digne de Bacchus. Les autres sortes de raisins sont : l'aïdoni, petit raisin blanc ; le samia, gros raisin blanc qu'on fait sécher ; le siriqui, ainsi nommé parce qu'il a le goût de cerise ; l'ætonichi, à figure de l'ongle d'un aigle ; le malvoisie ; le muscat vert ; le Corinthe.

Naxie et Andros, renommées par leurs énormes grenades, leurs limons, leurs cédrats gros comme la tête, produisent, ainsi que les autres îles de l'Archipel, des melons prodigieux, des figues excellentes de toutes les sortes, dont plusieurs espèces, que nous cultivons en France, sont abandonnées aux pourceaux.

ÉTUDES SUR LA RÉVOLUTION[1].

LES THÉOPHILANTROPES.

La théophilanthropie ne fut rien moins qu'un essai de religion universelle.

En apparence, rien de plus humble et de plus indulgent que le nouveau culte ; il reconnaît toutes les religions existantes, se borne à plaindre les erreurs, et, lune blafarde réflétant la lumière éternelle à l'heure où le vrai soleil s'abîme à l'horizon dans des nuées sanglantes, où la nuit s'étend sur la terre, il se lève froid et placide pour s'effacer aux premiers rayons du jour. Ceci est l'histoire de la théophilanthropie.

Si la nouvelle religion était, comme nous l'avons dit, humble dans ses principes, elle était ambitieuse et conquérante dans l'action, et lorsque le clergé catholique quittait à petit bruit l'autel où venait de s'accomplir le sacrifice divin, c'était tambour en tête que les théophilanthropes envahissaient l'église, tintamarre guerrier qui ne pouvait manquer de convertir tous les gamins désœuvrés et patriotes.

A vrai dire, Robespierre fut le premier prophète de la théophilanthropie, lui qui daigna décréter que le peuple français reconnaissait l'existence de l'Être-Suprême et l'immortalité de l'âme, et qui, parmi les fêtes instituées aux jours de décadis, avait consacré les deux premières A L'ÊTRE SUPRÊME ET A LA NATURE, — AU GENRE HUMAIN. La théophilanthro-

[1] Voir la *France Littéraire* du 20 janvier dernier.

pie, qui ne brille pas précisément par l'invention, est tout entière dans ces deux fêtes. Mais hélas ! Robespierre lui-même gardera-t-il la gloire de la trouvaille ? Il nous semble, — voyez l'audace ! — que ce sublime effort de son génie pour les découvertes n'aboutit qu'à découvrir un rocher nu et aride, écueil depuis longtemps signalé dans la mer de la pensée, et qu'on nomme *déisme*. Or, le déisme n'est pas nouveau. Pour ne parler que du dix-huitième siècle, ce fut, à cette époque, l'erreur de tous les gens d'esprit; l'athéisme fut pour les sots et les fous. Tous les coups de pioche des encyclopédistes dans l'antique édifice de la société ne tendirent qu'à ceci : déblayer le terrain pour laisser le champ libre au déisme; la foi fit place à la raison; la charité, cette sainte vertu chrétienne, fut reléguée pour la sensibilité, cette niaise vertu de la révolution, masque pleurnicheur qui fut alors d'un usage général et servit à couvrir toutes les mauvaises passions.

La théophilanthropie est le fruit de la philosophie sceptique; ce n'est pas notre faute si ces résultats ne furent que bouffons.

Donc, quant au culte de l'Être-Suprême, Robespierre doit avoir tous les honneurs de l'idée ; quant à l'amour du genre humain, il est juste d'admettre dans sa collaboration le baron Jan Baptist von Clootz-Schlested (Anacharsis Clootz), qui s'était déclaré *l'ennemi personnel* de Jésus-Christ, et avait été surnommé *l'orateur officiel du genre humain*. Néanmoins, ce fut Laréveillère-Lépeaux, ancien clerc de procureur, qui fut reconnu directeur de la nouvelle religion. *Sic vos non vobis...* Laréveillère-Lépeaux, déplorable inconvénient pour un révélateur de la vérité, ressemblait beaucoup trop à Ésope, l'inventeur de la fable, et le manque de foi allait jusqu'à l'appeler *Réveillère-laid-peau*. Laréveillère-Lépeaux garda la dignité de prophète, et on le nomma encore Mahomet théophilanthrope; le citoyen Haüy fut le commis voyageur de la religion nouvelle, et ce fut lui qui se chargea plus spécialement de la mise en activité. Dans la *rue Denis*, à l'angle formé par le passage de la rue des Lombards, était une vieille et sombre maison qui avait été occupée par une institution d'aveugles, — encore une fâcheuse coïncidence. Ce fut là que, le 26 nivôse an V (15 juillet 1797), se tint la première séance de la théophilanthropie. Au milieu de la salle s'élevait un autel couvert

d'une étoffe de brocatelle rouge à fleurs d'or, et sur lequel était posée une corbeille de fleurs. — L'hiver, les fleurs étaient remplacées par des fruits. Cette salle était d'ailleurs dépourvue de tout ornement. Seulement, de distance en distance, on lisait sur les murailles des inscriptions comme celles-ci, qui résument toute la doctrine :

NOUS CROYONS A L'EXISTENCE DE DIEU ET A L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

ADOREZ DIEU, CHÉRISSEZ VOS SEMBLABLES, RENDEZ-VOUS UTILES A LA PATRIE.

LE BIEN EST TOUT CE QUI TEND A CONSERVER L'HOMME
ET A LE PERFECTIONNER.

LE MAL, TOUT CE QUI TEND A LE DÉTRUIRE ET A LE DÉTÉRIORER.

ENFANTS, HONOREZ VOS PÈRES ET MÈRES ; OBÉISSEZ-LEUR AVEC AFFECTION ;
SOULAGEZ LEUR VIEILLESSE. PÈRES ET MÈRES, INSTRUISEZ VOS ENFANTS.

FEMMES, VOYEZ DANS VOS MARIS LES CHEFS DE VOS MAISONS ;
MARIS, AIMEZ VOS FEMMES, ET RENDEZ-VOUS RÉCIPROQUEMENT HEUREUX.

Ceci est tout simplement naïf. Vous devez être vertueux, voilà qui est dit. Si vous ne l'êtes pas, aucune rémission promise; si vous souffrez, aucune consolation; nul compte tenu des malheurs, de l'éducation perverse, des instincts mauvais; vous devez être vertueux, c'est mathématique. Après avoir lu ces maximes *avec une douce émotion*, les adeptes s'asseyaient, et un orateur à culottes courtes, vêtu d'une tunique bleu de ciel qui lui tombait aux genoux et était retenue par une écharpe rose, de plus, les épaules couvertes d'un manteau blanc à manches, prononçait des discours sur les avantages de la vertu. Le discours fini, *des hymnes étaient chantés avec enthousiasme par les assistants, qui se croyaient au milieu de parents et d'amis bienveillants.* Quel tableau touchant !

Le *Credo* des théophilanthropes, nous vous l'avons fait connaître; quant à leur *Pater*, le voici formulé en vers par le citoyen Félix Nogaret

Créateur des humains, des mondes et des cieux,
Que ton nom soit béni ! qu'il le soit en tous lieux !
Sur terre, au firmament, ta volonté soit faite!
Règne enfin, règne seul. — Écarte la disette;

Sous tes yeux paternels que le blé, dans nos champs,
Multiplie et suffise à nos besoins pressants.
Dans nos cœurs ta justice a placé la clémence:
Nous pardonnons; grand Dieu! pardonne à qui t'offense.
Épargne la faiblesse et fais grâce à l'erreur.
De nos maux passagers allége la souffrance,
Et que tout homme juste, après son existence,
Repose dans ton sein; — tous ont droit au bonheur.

Quant aux hymnes, il y en avait pour chaque saison. Au printemps, l'ode de J. B. Rousseau :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.

Pour les autres saisons, des hymnes plus ou moins vulgaires où nous ne trouvons de remarquable que la citation d'une maxime de Zoroastre.

Les théophilanthropes admettaient toutes les religions; on pouvait croire à l'Évangile, au Coran, au Talmud, à Luther, à Confucius, à Manou et aux fétiches, et, de plus, par forme de supplément, être théophilanthrope. On disait : *Nos frères les sectaires catholiques;* on eût dit : *Nos frères les sectaires païens.* Il y avait des fêtes consacrées à Socrate, à saint Vincent de Paul, à J. J. Rousseau, à Washington.

Cependant tout idéale que fût par la doctrine cette nouvelle religion, elle était dans l'application toute républicaine. La théophilanthropie voulait bien admettre moralement Jupiter et les dieux grimaçants de la Chine, mais, politiquement, elle n'admettait pas la royauté. Tout théophilanthrope admis à l'exercice du culte devait prêter serment de *haine à la royauté, à l'anarchie, de fidélité et d'attachement à la république et à la constitution de l'an III.*

Moyennant cette garantie donnée à l'ordre public, les théophilanthropes purent chanter à loisir, en mauvais vers, leurs lieux communs de morale, pendant que des enfants déposaient des fleurs sur l'autel.

Il existe une assez curieuse pétition des administrateurs du culte théophilanthropique au gouvernement.

On y voit (c'était au commencement, sans doute) que le produit des quêtes ne s'était élevé qu'à 150 livres, somme qui avait été absorbée par l'achat des costumes et autres menus frais. Le culte était endetté de

500 livres dont voici le détail :

Arrêté de menuiserie,	150 liv.
Tableaux et peintures,	100
La corbeille,	50
Total.	500

Ce n'était pas cher. Le gouvernement paya, mais tout juste. Sa protection fut d'abord très-timide ; il craignait le ridicule.

Après les hymnes qui, pour être chantées *avec enthousiasme*, n'en étaient pas moins discordantes, venaient de petites invocations à la *patrie*, à la *gloire*, au *bonheur*, à la *vertu*, puis, au moment de se séparer, un des officiants prononçait cette phrase : *La fête religieuse et morale est terminée.*

Bien entendu, à la naissance des enfants, plus de baptême lavant le péché originel, mais seulement un hymne et l'inscription pure et simple des noms et prénoms du nouveau-né.

A Sens fut publié un rituel plus compliqué. Le ministre plongeait son doigt dans l'eau, et traçait sur le front du nouveau-né ces lettres, C. T. (citoyen théophilanthrope); puis il touchait les lèvres avec du miel, et disait : Qu'il soit doux comme le miel de l'abeille. Si c'était une fille, quelques fleurs odorantes étaient placées à son côté, et l'on prononçait ces paroles : *Que le parfum de tes vertus soit plus doux que celui de ces fleurs.* Pour un garçon, au bouquet se trouvait joint une branche de laurier, et la prière était : Qu'il fasse la gloire de son pays.

Le mariage donnait lieu à des allégories beaucoup plus attendrissantes. Les époux étaient enlacés de guirlandes de rubans et de fleurs dont les extrémités étaient tenues par les grands-parents. On ne dit pas s'il y avait au milieu de ces guirlandes une petite solution de continuité, image du divorce introduit dans la loi.

A Bourges, les cérémonies nuptiales étaient suivies de processions où l'on promenait deux pigeons. Le jour de la fête de la vieillesse, les jeunes gens allaient déposer des guirlandes de fleurs à la porte des vieux théophilanthropes. Ce fut à Bourges, disons le en passant, que l'empereur Antonin fut placé dans le ciel, ou, si vous aimez mieux, *canonisé.*

Aux cérémonies funèbres, on appendait à la muraille un tableau avec cette inscription :

LA MORT EST LE COMMENCEMENT DE L'IMMORTALITÉ.

Nous aimons mieux la formule chrétienne : *Transit a morte ad vitam.*

Au pied de l'autel était placée une urne couverte de feuillage, réminiscence de l'antiquité.

Protégé par l'autorité et ayant pour eux l'attrait de la nouveauté, les théophilanthropes firent des prosélytes. Bientôt, le local de la rue Saint-Denis fut trop étroit; ils obtinrent l'autorisation de se réunir dans les églises catholiques, à l'heure où les offices sont terminés, et c'est ainsi qu'ils s'installèrent à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Saint-Roch, à Saint-Sulpice, à Saint-Thomas-d'Aquin, à Saint-Étienne-du-Mont, à Saint-Médard, à Saint-Eustache, à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Saint-Gervais, à Saint-Nicolas-des-Champs. Ils eurent même des succursales dans les départements et à l'étranger. Ce fut le temps du triomphe.

Nécessairement, la cohabitation amena entre le culte catholique et le culte théophilanthropique de graves démêlés. Parfois, quand les théophilanthropes arrivaient avec tambours et trompettes, l'office divin n'était pas terminé. Les fidèles se sauvaient effarés, les jeunes communiants n'osaient lever les yeux sur l'armée bruyante des nouveaux croyants. Pour mettre fin à ces scènes de désordre, un arrêté du département de la Seine enjoignit aux prêtres catholiques d'avoir à terminer la messe à onze heures précises du matin. Cette mesure n'obviant qu'imparfaitement encore aux collisions morales, ordre fut donné de remettre les clefs de l'église au commissaire du quartier, qui, aux heures convenues, les livrait à qui de droit.

Y eut-il parmi les théophilanthropes des gens de probité douteuse, qui donnèrent un emploi peu religieux au produit des quêtes faites pour les frais du culte? c'est probable. Toujours est-il que leurs ennemis les avaient flétris du nom de *citoyens filous-en-troupe*. Un de leurs adeptes, probablement, cherche à pallier l'effet de cette irrévérencieuse qualification, en disant : *l'idée de ce nom est sans doute venue de ce que le malheur*

veut que, dans les assemblées théophilanthropiques, il y ait toujours des filous fort adroits à fouiller dans les poches. C'est encore possible.

Les théophilanthropes ont sur le dos un fardeau assez lourd de niaiserie, pour qu'on ne s'attache pas plus longtemps à ce soupçon d'improbité. Non pas que ce soupçon soit tellement absurde qu'on ne puisse s'y arrêter. Parmi les *sensibles prêtres* de la théophilanthropie se trouvaient un certain nombre de *septembristes*, qui, les mains encore mal lavées du sang humain, lisaient, *avec une douce émotion*, cette maxime déjà citée:

LE MAL EST TOUT CE QUI TEND A DÉTRUIRE L'HOMME ET A LE DÉTÉRIORER.

Mais le terrorisme n'exclut pas la sensibilité. Au contraire. On connaît les lamentations touchantes du père Duchesne sur une exécution dans les champs Élysées d'une immense troupe de chiens, ces *amis du genre humain*. Mais revenons à nos théophilanthropes.

Rapprochés comme nous le sommes encore de l'épopée de l'empire, nous n'en voyons que le détail, en n'en pouvant bien comprendre le sens. Napoléon avait deux missions à remplir : la sienne, tour de Babel, qui s'est écroulée, et celle de Dieu, le rétablissement de la religion. Ce qui sortira des décombres de sa propre puissance, nous ne le savons pas encore ; mais quant à l'autre face de son œuvre, elle rayonne.

Bonaparte comprit donc tout d'abord qu'il fallait anéantir la théophilanthropie, et que cette secte ne valait pas les honneurs de la persécution. Aussi se contenta-t-il d'envoyer aux préfets la circulaire suivante, qui porte la date du 17 vendémiaire an X (1801).

« L'intention du gouvernement, citoyen préfet, est que les sociétés connues sous le nom de *théophilanthropiques*, ne puissent plus se réunir dans les édifices nationaux. Il me charge de vous en prescrire l'exécution. Je lui rendrai compte de ce que vous aurez fait pour la remplir, et je vous prie de m'en prévenir avec exactitude.

« Le ministre de la police générale,

« FOUCHÉ. »

Sous ce souffle, la théophilanthropie s'écroula à petit bruit et obscurément. Son dernier effort fut la fondation d'une école où l'on endoctrinait des enfants.

Il fut publié un testament de Laréveillère-Lepeaux, chef des filous-en-troupe, où nous lisons :

« Je lègue à l'administrateur en chef des latrines du palais Égalité, mes œuvres complètes, qu'il ne faut pas confondre avec celles du *père Bossu*. Elles se trouvent en entier chez mon libraire.

« Quelque attaché que je sois à ma bosse, qui ne m'a jamais quitté, je la lègue à Barras, mon plus cruel ennemi, afin qu'il m'ait toujours à son dos.

« Je lègue au poëte Chénier, mon collègue de l'Institut, 100,000 francs pour qu'il compose en mon honneur et gloire une ode de la façon et dans le genre qui lui est familier, comme la strophe suivante :

O divin Laréveillère,
Des philanthropes le père,
Tout l'univers te révère;
Tu fis trembler tous les rois;
Aidé de ta seule bosse,
Tu renverses sceptre et crosse,
Et c'est du fond de ta fosse
Que tu leur dictes des lois!

« Je vous lègue, à vous, mes chers théophilanthropes, vrais et braves jacobins, 500,000 francs pour rétablir vos sociétés populaires et hâter le retour des sacrifices humains. Vous placerez, dans le lieu de vos séances, mon buste fait *d'après la bosse.* »

La théophilanthropie avait vécu. En elle s'est personnifiée la philosophie du dix-huitième siècle, le *déisme.* Les railleries inintelligentes de Voltaire, la sentimentalité de Rousseau ont abouti là. Cette œuvre gigantesque de destruction a produit cette ridicule momerie. La montagne a enfanté cette souris. Les efforts d'un siècle entier, mille écrits, mille blasphèmes, mille doctrines ont mis debout cette religion qui s'est traînée sur terre pendant cinq ans. Nous ne dirons pas *voilà l'homme*, mais bien *voilà l'œuvre*, jugez-la. Tout lui a été favorable, le pouvoir, l'époque, les esprits; sa rivale était baffouée, enchaînée, honnie. Elle a eu la place, le temps, et les âmes où tout était bouleversé. N'a-t-elle donc produit aucun bien?

Si, elle a produit un bien immense.

Sans elle le déïsme restait à l'état de doctrine, inappliqué, par conséquent peu attaquable. La philosophie sceptique n'aurait accompli que son œuvre de destruction, et cette œuvre elle s'en est acquittée à merveille. Elle n'aurait pas en un mot été appelée à construire, elle ne se serait pas montrée dans sa creuse impuissance, dans son effrayante nullité. Les germes mauvais auraient resté dans les esprits, elle aurait continué les ravages, sourdement, impunément; on la verrait trôner encore du haut de ses décombres, orgueilleuse et sotte, si elle n'était pas descendue un moment pour se montrer si inepte ouvrière, le bras inhabile et le cerveau vide.

Voilà, quelle a été en ce monde, la mission de la théophilanthropie. Après tant de ravages sur le sol, sous prétexte de sillon, ç'a été la moisson du dix-huitième siècle, un maigre brin d'herbes jauni et grelottant au lieu des riches épis de l'Évangile.

MONSIEUR DE PARIS

OU

L'EXÉCUTEUR DES HAUTES ŒUVRES.

Certes, — et c'est douloureux à dire, — depuis des siècles il n'y a eu en France rien de stable, rien qui soit resté debout, si ce n'est cette royauté sombre, formidable, cachée, qu'on a nommée *la royauté d'en bas.*

La famille des Sanson est ancienne; sous Louis XIII il est déjà question d'un Sanson, exécuteur commissionné du duc de Lorges, grand justicier du royaume.

Le premier Sanson est un Pietro Sansoni, italien, qui se réfugia en France, sous le coup, dit-on, d'une proscription politique.

Depuis, la bonne ville de Paris a toujours eu un Sanson pour premier exécuteur des hautes œuvres; c'est un nom populaire; c'est une puissance mystérieuse pour laquelle la foule éprouve plus de curiosité que de haine; et en effet, pourquoi la haine?

Avant la révolution, et lorsque la torture était encore en vigueur, le nom de l'exécuteur, en argot, était *Charlot Casse-bras;* aujourd'hui ce n'est plus que *Charlot*. Il y a progrès. On l'appelait aussi le *taule*. L'échafaud était et est encore l'*abbaye de Monte-à-regret;* la place publique, la *placarde*.

Dans des temps ordinaires, l'existence de cet homme proscrit et malheureux, mérite peu l'attention. Pendant la révolution, l'exécuteur (il est peut-être à propos de faire remarquer ici que, bien qu'une loi ait proscrit le nom de *bourreau*, la populace n'en connaît point d'autre, elle ignore profondément ce que c'est que l'exécuteur des hautes œuvres); pendant la révolution, disions-nous, l'exécuteur s'éleva tout à coup à des proportions gigantesques; tout en demeurant un instrument, il eut en réalité l'importance d'un pouvoir politique; d'outrages en outrages, de malheurs en malheurs, le roi d'en haut descendit tous les échelons et se trouva face à face avec cette autre puissance. L'Écriture dit que — quand les temps seront venus — les étoiles tomberont sur la terre; quand cette étoile de la royauté tomba sur la terre, une ère sociale finissait.

Il y a de singulières fatalités. Vraisemblablement la révolution n'eût pas été aussi sanglante sans l'invention du docteur Guillotin, homme fort inoffensif d'ailleurs, qui persévéra longtemps dans les culottes courtes, les souliers à boucles et l'habit vert pistache à raies abricot, et qui déplora toujours l'abus qu'on fit de sa machine homicide. Le pauvre homme eut d'abord ses jours d'enthousiasme: « Avec ma machine, s'écriait-t-il à la tribune de l'assemblée nationale, je vous fais sauter la tête d'un clin d'œil, et vous ne souffrez point; ce supplice est si peu douloureux, ajoutait-il dans une autre occasion, *qu'on ne saurait que dire* si l'on ne s'attendait à mourir, et qu'on croirait n'avoir senti qu'une *légère fraîcheur*. » Ce *qu'on ne saurait que dire* nous a toujours paru d'une naïveté charmante, et la *légère fraîcheur* est ce qu'on peut oüir de plus agréable et de plus encourageant.

Malheureusement, il n'est que trop prouvé aujourd'hui par de nombreux et funèbres exemples, que la sensibilité survit à la décapitation, et puisqu'il est question ici de l'exécuteur des hautes œuvres, son avis a

une triste autorité en cette matière ; le vieux Sanson a cité souvent ce fait que la tête d'un conventionnel, prêtre assermenté, qui avait nom Gardien, avait mordu (dans le même sac de peau) la tête d'un autre girondin appelé Lacaze, et cela avec tant de force et d'acharnement qu'on ne put les séparer.

Les docteurs Séguret et Sue prétendirent que la douleur peut durer plus de vingt minutes après l'exécution. Il fut fait des expériences à ce sujet. Deux têtes furent exposées aux rayons du soleil, et les paupières, qu'on avait ouvertes, se refermèrent brusquement ; une contraction douloureuse passa sur la face. La tête d'un assassin nommé Terrier, soumise à ces horribles mais utiles essais, plus d'un quart d'heure après la décollation, tournait encore les yeux du côté où on l'appelait.

Le docteur Guillotin avait la conscience bien tranquille sur ce point ; il soupçonnait tout au plus une *légère fraîcheur*, et, dans la joie de sa découverte, il faisait de la propagande, et parcourait les salons avec des guillotines en miniature, qu'il faisait fonctionner aux témoignages de *sensibilité* de l'assemblée entière.

La langue révolutionnaire fut, il faut le dire, très-riche à l'endroit de cette invention. Une guillotine de bois blanc, qui n'avait pas encore été peinte en rouge, s'appelait une *vierge*.

On disait encore :

Le rasoir national.

L'abattoir.

Le niveau démocratique.

La Piscine des Carmagnoles.

Être guillotiné c'était :

Monter sur mademoiselle, si la guillotine était *vierge*.

Monter sur madame, dans le cas contraire.

Mettre la tête à la chatière.

Éternuer dans le sac.

Déblayer le sol de la république.

Faire le saut de carpe.

Guillotiner se disait :

Célébrer la messe rouge.

Broyer du vermillon.

Au Palais-de-Justice, qui, pendant un temps, prit le nom de *palais Égalité*, il se vendait de petites guillotines en acajou.

Un libraire avait pour enseigne une guillotine enluminée, entre les montants de laquelle étaient inscrits les noms des personnes qui devaient être exécutées dans le jour. La nuit venue, ce fatal tableau était éclairé intérieurement, et formait transparent.

Il était défendu à l'exécuteur de porter de la poudre. Du reste, et sauf cette seule différence, son costume était en tout semblable à celui des autres citoyens.

Toutefois, le peintre David, dont les élèves habillés à la grecque se promenaient par les rues avec un sérieux imperturbable, avait imaginé, pour Sanson, un costume d'après l'antique qui devait être d'un merveilleux effet : un costume de licteur dans toute sa pureté. Pourtant, il avait fallu faire un sacrifice au climat et à Sanson, qui, consulté sur cette innovation, avait paru goûter fort peu cette réminiscence de l'histoire romaine. David tenait à son idée, et ne fit de concession, — concession douloureuse! — que pour les culottes. Donc, il fallut passer sur les culottes et se rattraper sur le cothurne, qui devait être orné de rubans rouges.

Ce magnifique costume ne fut pas adopté.

Ce fut le 25 avril 1792 que la guillotine fonctionna pour la première fois. Le malheureux qui en fit l'essai se nommait Jacques-Nicolas Pelletier; il avait été condamné à mort pour vol et assassinat. Terrible jour pour Sanson, que celui de cette *première représentation sur le théâtre national*, comme dit Benet plus tard. C'était tout un nouveau métier, un nouvel apprentissage, apprentissage plus facile, métier moins sanglant que le premier, mais qui demandèrent pourtant des *répétitions* auxquelles le docteur Guillotin fut appelé. L'exécuteur avait appris à rompre, il lui fallut apprendre à guillotiner. A Paris, pourtant, tout *se passa bien;* mais en province, l'inexpérience des exécuteurs fut cause de scènes affreuses. Plusieurs, parmi eux, furent obligés de demander des instructions à monsieur de Paris.

Une loi du 13 juin 1793 fixa le traitement des exécuteurs. Plusieurs

règlements furent pris pour augmenter le personnel de celui de Paris, et le funèbre matériel des exécutions, comme les charrettes, autrement dit les *bières roulantes*, les manettes d'osier où l'on enfermait les corps décapités, et dont Vadier disait avec une joie féroce : *les paniers s'emplissent ;* nous pourrions citer encore ce mot d'un conventionnel, le soir d'une des plus rudes journées de l'exécuteur : *Adieu, paniers, vendanges sont faites.*

Le vieux Sanson était un homme de haute taille, aux traits réguliers, à la physionomie ouverte, et dont l'humeur était fort douce. Chose singulière ! il fut souvent soupçonné de modérantisme, lui, cet instrument de terreur et de sang ! Il avait deux frères qui lui venaient en aide dans les exécutions et parfois le suppléaient. Tous trois furent, après le 10 août, écroués quelque temps à la Conciergerie, par ordre de la commune, et sur la dénonciation de Lenfant, qui les accusa d'avoir dû pendre, en cas d'insuccès, les conjurés du 10. Pendant cette détention, — qui était une détention pour tendance, — quelques condamnations à mort exigèrent l'office des exécuteurs qu'on alla prendre en voiture et qu'on fit reconduire à la prison.

Sanson, l'exécuteur en nom, ne cessa d'exercer que quelque temps après le 9 thermidor. Il eut donc à traverser toute la terreur, à peu près comme un bûcheron qui, la cognée en main, aurait à se faire jour au travers d'une épaisse forêt.

Nous avons déjà dit qu'il lui était défendu de porter de la poudre ; il ne faut voir là que la continuation d'un usage qui d'abord avait pris son origine dans un sentiment de répulsion assez naturel pour que nous n'osions l'appeler préjugé. Il ne faut pas croire que ce sentiment de répulsion existât sous la révolution, au moins dans les mœurs légales ; il était permis à l'exécuteur d'attacher à son chapeau une cocarde tricolore. Dans plusieurs villes de province, il fut admis à faire partie de la garde nationale ; à Paris, l'exécuteur était une puissance, un haut personnage ; on le nomma le *bras droit de la république ; le grand redresseur de torts,* et ses fonctions étaient devenues presque exclusivement politiques. Cela est si vrai que lorsqu'il s'agissait de guillotiner de simples voleurs, de vulgaires assassins, généralement l'exécution était confiée

à l'un des suppléants de Sanson. Instrument terrible et impassible, on ne peut lui reprocher personnellement aucune de ces hideuses grossièretés contre lesquelles s'indignèrent même les terroristes les plus acharnés. Ainsi, tout le monde sait que lorsque Charlotte Corday fut guillotinée, sa tête, après la décapitation, fut souffletée sur l'échafaud; hâtons-nous de dire que ce fut un valet de l'exécuteur qui se rendit coupable de cette sale infamie. De même, lorsque l'infortunée Marie-Antoinette monta sur l'échafaud, un homme lui arracha violemment le mouchoir de toile qui lui couvrait le cou et la poitrine, ce qui fit faire à la victime un mouvement d'indignation plein de majesté; mais cet homme c'était encore un valet. Et comment l'exécuteur aurait-il pu se laisser aller à cette infâme violence, après le mot touchant que lui avait dit la reine? En effet, on lit dans le *Journal des révolutions de Paris :*

« En montant à l'échafaud, Antoinette mit par mégarde le pied sur celui du citoyen Sanson, et l'exécuteur des jugements en ressentit assez de douleur pour s'écrier : *Aie !* elle se retourna en lui disant : *Monsieur, je vous demande excuse, je ne l'ai pas fait exprès.*

« Il se pourrait, ajoute ce journal, qu'elle ait arrangé cette petite scène pour qu'on s'intéresse à sa mémoire. »

Nous ne citons cette phrase stupide que pour prouver que la sublimité de cette excuse avait été comprise.

Les exécutions eurent lieu :

Place de Grève,

Place du Carrousel ;

Place de la Révolution;

Place de la barrière du Trône.

Jamais cet affreux métier d'exécuteur, n'avait été plus rude. La populace s'informait avec autant d'anxiété de la hausse ou de la baisse du chiffre des exécutés, que de la cherté ou du bas prix du pain. C'était à qui serait initié aux révélations de ce qu'on appelait le *Journal du soir*, c'est-à-dire la lecture dans les prisons, des noms de ceux qui devaient mourir le lendemain. Il y avait des jours où le zèle du gouvernement semblait se ralentir; cela faisait des mécontents; les habitués murmu-

raient parfois et s'étonnaient, sachant qu'il y avait tant de *têtes à marquer*, (tant de suspects) d'en voir si peu *paraître au vasistas.*

Parmi ces habitués nous devons mentionner les *furies de la guillotine*, dont la face hideuse sera dessinée à part.

Les funèbres éphémérides du mois de messidor 1794, vous donneront une idée du nombre des exécutions aux temps où la mort *était organisée* et avait toutes les apparences de la légalité; car nous ne voulons pas parler des journées de massacre où tout le monde était exécuteur, excepté l'exécuteur lui-même.

Le 1er, dix-sept exécutions; le 2, trente-huit; le 3, quarante; le 5, dix-neuf; le 6, vingt-cinq; le 7, quarante-quatre; le 8, quarante-huit; le 18, trente; le 19, soixante-neuf; le 21, soixante; le 22, quarante-quatre; le 23, six; le 24, vingt-quatre; le 25, trente-huit; le 26, trente-sept; le 28, trente-huit; le 29, quarante. — En tout, six cent dix-sept!

On eût pu dire avec Victor Hugo :

Mais des têtes toujours! qu'est-ce donc qu'il en fait!

Six cent dix-sept en un mois! Et la guillotine dans ses conditions primitives fut trouvée insuffisante! Il en fut fait une qu'on arma de neuf couteaux, disposés de façon à retomber tous à la fois; l'essai qu'on en fit, ne réussit pas.

Au temps où l'exécuteur en France avait droit de *havage*, sur les céréales, droit sur les herbages, et droit sur les pourceaux errants, il avait aussi une singulière branche d'industrie, à savoir, la vente de la *graisse de pendu*, qu'on disait souveraine en beaucoup de maladies, et nous ne doutons pas qu'il se bornât à livrer aux gens crédules la graisse d'un volatile quelconque; sous la révolution, il s'offrait d'autres genres de spéculations, mais il faut être juste, l'exécuteur demeura toujours étranger aux idées émises à ce sujet et à la mise en pratique.

Dans une séance des jacobins, un membre fit la proposition *de saler ou mariner les chairs des suppliciés qui seraient reconnues saines, afin que les aristocrates pussent devenir utiles à quelque chose, du moins, après leur mort.*

Ceci n'est qu'insensé; mais un certain Sélaprat imagina de tanner la

peau humaine, et ici il s'agit, non pas d'une folle théorie comme dans un cerveau malade, mais d'une idée dont l'application a eu lieu.

On lit en effet dans le rapport de la commission, des moyens extraordinaires pour la défense du pays (14 août 1795) :

« Ce que nous pouvons qualifier d'inappréciable dans la pénurie des circonstances et les embarras du moment, c'est aussi la découverte d'une méthode pour tanner, en peu de jours, les cuirs qui exigeaient autrefois plusieurs années de préparation. On tanne à Meudon, la peau humaine, et il en sort de cet atelier qui ne laisse rien à désirer pour la qualité, ni pour la préparation. Il est assez connu que le citoyen... porte une culotte de la même espèce et de la même fabrique, où les meilleurs cadavres de suppliciés fournissent la matière première. La peau qui provient des hommes, est d'une consistance et d'un degré de bonté supérieure à celle des chamois. Celle des sujets féminins est plus souple, mais elle présente moins de solidité, à raison de la mollesse de son tissu. »

Au milieu de toutes ces divagations, l'exécuteur dont le rôle était si affreusement actif, sut rester effacé; tous les jours il lui fallait se rendre sur la place publique pour accomplir sa tâche, et c'est à peine pourtant si on trouve trace de lui; si quelques faits se rattachent à son nom, ces faits sont honorables; il a sauvé la vie à deux ou trois femmes, en leur conseillant de se déclarer en état de grossesse; lors de la mort de Louis XVI, il a fait preuve d'un certain courage civil. Tout le monde connaît les détails de l'exécution. On sait que, remis entre les mains de l'exécuteur, le roi montra une vive répugnance à s'en laisser approcher. Il ôta lui-même son habit et son col et les instances seules de son confesseur purent le décider à se laisser couper les cheveux et attacher les bras.

Les ennemis du roi auxquels il pardonnait en mourant, ne lui pardonnèrent pas eux. Il l'accusèrent d'avoir montré de la lâcheté, et un journal, *le Patriote*, ramassa cette calomnie. L'article publié à ce sujet, motiva cette réponse de Sanson :

Lettre du citoyen Sanson, principal exécuteur des jugements criminels, au rédacteur du Patriote.

« Citoyen,

« Un voyage d'un instant a été la cause que je n'ai pas eu l'honneur

de répondre à l'invitation que vous m'avez faite dans votre journal au sujet de Louis Capet. Voici, suivant ma promesse, l'exacte vérité de ce qui s'est passé. Descendant de la voiture pour l'exécution, on lui a dit qu'il fallait ôter son habit, il fit quelques difficultés, en disant qu'on pouvait l'exécuter comme il était. Sur la représentation que la chose était impossible, il a lui-même aidé à ôter son habit. Il fit ensuite la même difficulté lorsqu'il s'est agi de lui lier les mains, qu'il donna lui-même lorsque la personne qui l'accompagnait lui eut dit que c'était un dernier sacrifice. Il s'informa si les tambours battraient toujours; il lui fut répondu qu'on n'en savait rien, et c'était la vérité. Il monta sur l'échafaud. Il voulut *foncer* sur le devant, comme voulant parler; mais on lui représenta que la chose était impossible encore; il se laissa alors conduire à l'endroit où on l'attacha et où il s'est écrié très-haut : PEUPLE, JE MEURS INNOCENT! ensuite se retournant vers nous, il nous dit : JE SUIS INNOCENT DE TOUT CE DONT ON M'INCULPE. JE SOUHAITE QUE MON SANG PUISSE CIMENTER LE BONHEUR DES FRANÇAIS. Voilà, citoyen, ses dernières et véritables paroles.

« L'espèce de petit débat qui se fit au pied de l'échafaud, roulait sur ce qu'il ne croyait pas nécessaire qu'il ôtât son habit et qu'on lui liât les mains. Il fit aussi la proposition de se couper lui-même les cheveux.

« Et pour rendre hommage à la vérité, il a soutenu tout cela avec un sang-froid et une fermeté qui nous a tous étonnés, et je reste très-convaincu qu'il avait puisé cette fermeté dans les principes de la religion dont personne plus que lui ne paraissait pénétré et persuadé.

« Vous pouvez être assuré, citoyen, que voilà la vérité dans son plus grand jour. » SANSON.

Paris, ce 20 février, an Ier de la république.

Après le 9 thermidor, le triste matériel de l'exécuteur fut considérablement diminué. Ce fait résulte d'une démarche que fit Sanson, lors de la condamnation des dix-huit chauffeurs, dans l'embarras où il se trouva n'ayant plus ni paniers, ni charrettes convenables pour faire une *exécution en grand.*

Sanson est mort paisiblement, dans son lit, entouré de sa famille.

Wilhelm TÉNINT.

UN ÉTÉ EN ESPAGNE.

Madrid.

Depuis plusieurs nuits et plusieurs jours nous voyagions, enfermés dans nos cages roulantes. Il nous tardait d'arriver à Madrid. Mais à vrai dire, plus nous en approchions, et moins nous concevions d'espérances. Les plaines nues et désolées qui environnent la capitale des Espagnes nous avaient fait penser aux choses les plus bouffonnes du monde. Ne nous avait-on pas dit que, bien certainement, nous serions dévalisés à une lieue de Madrid ? La dernière nuit de voyage était passée; le postillon nous assurait qu'avant huit heures du matin nous franchirions les portes de la ville. Vers sept heures, en effet, nous aperçûmes Madrid. Nous roulions toujours. Le vent et la poussière nous tenaient compagnie. Nous faisions rencontre de chasseurs en costume de paysan; de jeunes filles endimanchées, éventail en main, avec leurs mantilles de soie noire et leurs souliers à rosettes rouges; de *calesa s* (cabriolets) où riait un couple amoureux, et qui, vues à distance, ressemblaient à des papillons de plusieurs couleurs *si tantas componere...* comme dit Virgile. Le village de *Fuencarral*, le premier qu'on trouve sur la route de Madrid à Bayonne, fut bientôt traversé. Je l'ai dit, nous apercevions Madrid, ville neuve et dont l'aspect nous semblait monotone.

Cependant, il ne faut pas se laisser aller aux premières impressions. Elles disparaissent aussitôt qu'on est arrivé à la *porte de Bilbao*. Quand la diligence entra dans la ville, une espèce de chasseur à cheval se plaça derrière, la suivit, et l'accompagna jusqu'à l'administration : précaution prise par les douaniers.

— Qui jamais aurait pensé que Madrid fût si plein de mouvement ? me dit un de mes compagnons de voyage. Regardez donc ! Du monde dans les rues et aux fenêtres ! et cela, un dimanche !

— Je crois, répondis-je, que nous serons contents de la capitale. Mais, à propos continuai-je en riant, nous n'avons pas été volés !

— Nous le serons au retour.

— Impossible.

— Impossible! vous croyez! Voici, mon cher monsieur, comment se font les attaques de diligences à une demi-lieue de Madrid; prenez cela pour une explication des craintes que les Bayonnais ont cherché à vous faire concevoir. Quand un voyageur de distinction va quitter Madrid, les *ladrones* en ont connaissance. Leurs compères, qui se promènent dans la *casa de postas* (la maison des postes), ou aux abords des administrations de diligences, ou enfin à la tant célèbre *Puerta del sol*, apprennent indirectement la chose. Bientôt ils savent le jour et l'heure du départ, ce que le voyageur emporte avec lui, s'il a de grasses malles et beaucoup d'argent. Ils vont se mettre en embuscade sur la route, à un quart de lieue de *Fuencarral* environ. L'attaque est risquée; leur nombre en impose aux voyageurs les plus déterminés. On capitule, on compose amiablement, un des assaillants jette son *sombrero* à terre, et les voyageurs s'exécutent. Le *sombrero* remplit l'office de bourse à quêter.

— Laissez donc! — Je ne voulais pas croire à de pareilles aventures. Mon compagnon, lui, riait de mon incrédulité. Il soutint ce qu'il avait avancé. Tout en parlant ainsi, nous entrions dans la cour de l'administration des diligences générales. Les douaniers firent leur devoir, firent très-bien leur devoir. Une foule de commissionnaires se présentèrent pour porter nos bagages. A peine quelqu'un put-il ou voulut-il nous indiquer un hôtel. Le nombre des hôtels est trop minime à Madrid. On nous avait recommandé celui de M. Casimir Monier, *carrera San-Geronimo*. Il n'y avait pas de place. Force nous fut de courir ailleurs. A la *fonda de Genieis*, même réponse. Nous ne pûmes « trouver un gîte » qu'à l'*Hôtel de la Amistad*, tenu par un Français, gros, court et vif, qui s'appelle Louis Ferrand. L'appartement qu'il nous accorda était assez *simplement* décoré; mais, à vrai dire, il n'y avait pas de quoi se plaindre. Louis tient café et billards, au rez-de-chaussée. Sa femme est, m'a t-il dit, blanchisseuse de fin, profession assez lucrative à Madrid, pourvu qu'on soit habile. Un domestique italien et parlant français, nommé Antonio, fut affecté à notre service particulier, et Louis nous assura que nous mangerions de la cuisine à la française. Une fois installés, « nous voulûmes goûter quelques instants de repos » comme disent les faiseurs de voyages autour du monde. C'est alors que l'on arrangea nos lits. Tout Français qu'il est, Louis Ferrand n'a pas pu importer les ameublements de son pays à Madrid. Chez lui, comme ailleurs, trois planches clouées sur deux tréteaux forment « le bois de lit »; et un matelas bien mince, communément appelé *galette* en France, forme la literie. Chez lui comme ailleurs des serviettes de toilette grandes comme de petits mouchoirs. Néanmoins certains accessoires de l'hôtel trahissent l'origine de Louis Ferrand. Il y a des cheminées. Son ameublement est français, comme sa cuisine, et Dieu sait si sa cuisine est bien française!

A quatre heures du soir, chacun de nous se leva. Le dîner était sur la table; Antonio, la serviette sous le bras, nous servait d'une façon tout-à-fait aimable et engageante. Brave Antonio! Je sais quelqu'un qui a conservé de toi un souvenir durable! Le lecteur saura plus tard pourquoi. Vers sept heures la question s'agita entre nous, sur la manière dont nous emploierions la soirée. J'in-

clinais pour la promenade du Prado. Madrid et son Prado, Venise et son carnaval, j'ai été bercé avec cela. La promenade du Prado obtint la préférence sur le spectacle. Et puis, c'était l'heure où la reine Isabelle II se rend au *Buen-Retiro*. Nous espérions la voir. L'hôtel de *la Amistad* est situé presque au coin de la belle rue d'*Alcalà*, à peu de distance de l'hôtel occupé par Espartero, duc de la Victoire. En quelques minutes, nous arrivâmes au Prado.

Ici je demande grâce pour quelques vers auxquels je donne le titre pompeux de description.

Le Prado de Madrid est une grande allée,
Plane, droite, éclairée, et qu'on croirait dallée.
Des arbres vigoureux l'encadrent. Au milieu
La Fontaine-Apollon, élevée à ce Dieu
Sous Charles trois, le roi de l'Inde et des Espagnes,
De toute sa hauteur règne sur ses compagnes
Éparses aux deux bouts. Des bancs sur le côté,
Des chaises où, le soir, pour montrer leur beauté,
Les jeunes señoras, viennent s'asseoir et causent.
Ici, des vendeurs d'eau sont couchés et reposent;
Là, des miliciens, au pas vif et hardi,
Bravent dans le *salon* les ardeurs du midi.
Un *tacaño* moderne, amateur de bagarres,
Ramasse avec grand soin des débris de cigarres,
Et les achève. Ou bien, un flâneur étranger,
Veut des coups de soleil affronter le danger.
Une *pasiega* [1] sur un banc s'est assise,
Pour allaiter l'enfant à son heure précise.
A l'ombre enfin un vieux distribue en plein air,
Le nectar *del Berro* [2], si parfait et si clair.

Cependant le soleil décroît, faiblit, recule.
Voici le beau moment, l'heure du crépuscule.
De tous côtés le monde arrive avant la nuit.
Le désert s'est peuplé. Quelle foule et quel bruit!
Là, quelques señoras de noir sont habillées.
D'autres le sont de blanc, comme des mariées.
On les cherche, on les suit, et chaque promeneur
Leur lance un doux regard qui parle de bonheur.
A ce muet langage alors on s'accoutume,
Que de traits variés sous le même costume!

L'une sous son voile blanc
Se blottit ou fait semblant.
Mais combien son œil scintille!
On ne frôle qu'en tremblant
Sa basquine ou sa mantille,
Sa robe ou son voile blanc.

L'autre, pour couvrir sa joue,
Avec son éventail joue,
Et veut s'en faire un rempart.

[1] Femmes de la vallée du Pas, d'où viennent un grand nombre de nourrices.
[2] L'eau de la *Fuente del Berro* est renommée à Madrid.

Puis là-bas, de notre moue
Elle s'en va rire à part.

L'autre, que chacun révère,
D'une sainte du calvaire
Porte les habits de deuil ;
Mais de ce cœur si sévère
L'amour sait franchir le seuil.

Ainsi ces arbres d'Asie,
Qui recèlent l'ambroisie,
N'exposent au feu du ciel
Qu'une écorce âpre et noircie,
Et sont tout saveur et miel :

Là quelques señoras de noir sont habillées.
D'autres le sont de blanc, comme des mariées.

Main petite et pied mignon, —
OEil vif dont le compagnon
Est un grand sourcil d'ébène.

Bas à jour, gants de filet,
Court jupon, long mantelet,
Taille qu'on saisit à peine; —

Dents blanches, — vrais diamants, –
Pour lesquelles mille amants
Peut-être ont vendu leur âme; —

Bouche ardente qu'un baiser
Saurait bien vite apaiser,
Si c'est l'amour qui l'enflamme.

Quel tableau varié! — Des officiers coquets.
Des *hidalgos* offrant aux dames des bouquets.
Des enfants turbulents qui traversent la foule.
Des fournisseurs de feu dont la main vous déroule
Un petit bout de corde embrasée, et pouvant
Allumer un cigare à toute heure, en plein vent.
Des conversations sans suite, interrompues.
Des chaînes de causeurs subitement rompues.
Un groupe qui s'arrête, et que les curieux
Regardent. Des *lions* qu'on croirait furieux —
Car il est des lions à Madrid comme en France. —
A nos *Cours* les *Prados* font une concurrence.
Les promeneurs assis forment cercles. On rit,
On parle, on complimente un objet qu'on chérit.
On critique surtout. Et si quelque Française
Au milieu de la foule apparaît; à son aise
Chaque *señorita*, vive comme l'éclair,
Analyse en deux mots sa toilette et son air.
Quelquefois, et c'est là du Prado la fortune,
Le soir est doux, le temps frais; il fait clair de lune,
Des flots blancs de lumière inondant le salon,
Argentent la poussière arrachée au sablon
Que les pieds font lever. C'est un effet d'optique.

A l'instant le Prado devient tout poétique.
Les promeneurs de loin nous paraissent errer
Près du fleuve des morts, se parler, se serrer,
Attendre le moment où Caron, dans ses barques...
Mais laissons là Caron, les enfers et les Parques.
L'orientale Espagne exige avec raison
D'autres sujets d'éloge et de comparaison.
Donc, si l'on se souvient de Séville ou Grenade,
On peut dans son esprit meubler la promenade
Avec des monuments mauresques. Le Prado,
Que le Généralife orne de ses jets d'eau,
A qui l'Allhambra prête — ô visions étranges! —
Ses grenades, ses fleurs de laurier, ses oranges,
Le Prado semble alors un divin paradis,
Tel que les ménestrels nous le peignaient jadis,
Où l'homme avec bonheur respire la lumière,
Où toute chose est vue en sa splendeur première,
Où l'on entend des sons charmants au lieu de bruits,
Où l'on vit au milieu des parfums et des fruits,
Où la pensée, enfin, vive et capricieuse,
Rêve une vie à part, et la plus gracieuse.

Mais hélas! tout cela n'est qu'une vision,
Un caprice, un effort d'imagination.
Dès la nuit, le Prado redevient vide et sombre.
Le ladron seul y dort. — Du tableau c'est là l'ombre.

Nous nous promenions tranquillement dans le *salon* du Prado, quand un bruit de chevaux et de voitures se fit entendre. C'était la reine Isabelle qui se rendait au Retiro. Quelques gardes à cheval formaient l'escorte. Dans la première voiture étaient la reine, sa sœur, et madame Mina. La reine Isabelle paraît plus que son âge, et dans les circonstances actuelles de la politique espagnole, c'est presque un compliment que nous lui adressons. La reine et sa sœur sont vêtues à la française. Comme la dame qui nous accompagnait portait un *camail*, et qu'on n'en voyait point encore à Madrid, la reine Isabelle ne la quitta pas des yeux, ce qui nous permit à nous, de considérer attentivement les deux royales sœurs. Cependant, les voitures allaient vite, et elles entrèrent dans les jardins du Retiro, où nous les perdîmes de vue. Il me semble que l'existence de la petite reine Isabelle est une des existences royales les plus monotones qui soient en Europe, voire même au monde. Tous les jours, à heure fixe, elle va au Retiro, longe le Prado en voiture, et rentre au palais. On m'a assuré que c'était là une promenade en quelque sorte exigée, et que si la reine y manquait, la population de Madrid s'inquiéterait, ferait des commentaires, et, peut-être, se plaindrait. La seconde voiture est pleine de grandes notabilités militaires. Je n'en connaissais aucune, et j'avoue ne m'être point renseigné sur leurs noms ou sur leurs qualités. Ces gens-là ne m'intéressaient pas. Mais la petite reine, au contraire, cette enfant dont toute l'Europe se préoccupe; cette enfant qui touche de si près au trône, et autour de laquelle l'Espagne se groupe avec espoir de voir finir ses maux, j'eusse été désolé de ne pas la connaître. Peu d'acclamations retentissaient sur son passage. J'en demeurai surpris : mais il pa-

raît qu'en Espagne comme en France, le temps des *vivat* enthousiastes est passé.

Ce même soir, j'allai au *café nuevo*, rue du Duc de la Victoire, un des plus beaux et des plus fréquentés de tout Madrid. Là, j'éprouvai combien un dictionnaire est traître parfois, et voici comment. Nous étions quatre, et il faisait une chaleur excessive. L'envie nous vint de prendre des glaces. Vite, vite, cherchons dans le dictionnaire de poche, confiné dans les poches de mon habit. Je cherche. Glace se dit *yelo*. Fort bien. J'appelle un des garçons, et lui fais ma commande. Au bout d'un quart-d'heure, le misérable nous apporte quatre grands verres pleins de neige fondue, breuvage qui nous déplut singulièrement à tous. J'en avalai tout juste ce qu'il fallait pour être désaltéré. Ce sont-là, me dis-je à part moi, ces glaces d'Espagne dont la renommée a traversé les Pyrénées? C'est incroyable! — Aussi, quelques jours après, j'employai un moyen de *Goddam*, pour me faire servir de vraies glaces, de belles et bonnes glaces. Mes trois compagnons me suivirent dans un petit café de la rue *del Principe*, près du théâtre de ce nom. J'entrai gravement jusqu'au fond du café, sans prononcer une seule parole. Mes regards se fixaient sur toutes les tables. O bonheur! j'aperçus ces petites pyramides blanches et roses que nous nommons glaces en France. Un garçon, étonné de ma démarche, s'était approché de moi. J'allai droit aux petites pyramides en question, et, les lui désignant avec l'index:

— *Mozo*, lui dis-je, avec un sang froid tout à fait britannique, *cuatro como eso.*

Ce qui voulait dire : Donnez m'en quatre comme cela.

Le garçon se mit à rire, mais me comprit, c'était le principal. La caissière rit aussi.

Les personnes attablées dans le café suivirent l'exemple du garçon et de la caissière.

— *Cuatro sorbetes*, cria le garçon.

— Non pas des sorbets! des glaces!

— *Bien, bien señor.*

Et me montrant à son tour les quatre glaces que j'avais données pour modèles, il ajouta :

— *Esto se llama sorbetes* (cela s'appelle des sorbets.)

Convenez, lecteur, qu'il était difficile de savoir par intuition que les glaces de France s'appellent sorbets en Espagne. Quoi qu'il en soit, on nous en servit quatre excellentes, dignes de leur réputation. A notre sortie du café, les rires recommencèrent. Mais on n'est pas étranger pour rien, et il faut bien donner prise un peu aux moqueries. Je n'avais pas lieu de me fâcher, tant j'avais ressemblé à cet Anglais qui demande « deux liards de la petite chose. »

Pour terminer le récit de nos aventures de cafés dans Madrid, il me reste à en raconter une d'un autre genre. Un soir, toujours après une promenade au Prado (car nous allions au Prado tous les soirs), nous entrâmes au café Cervantès, situé presque à côté de l'hôtel du duc de la Victoire. Nous demandâmes des glaces qu'on nous servit sous une petite tente dressée dans un jardin

qui paraissait fort grand et assez beau. Nous étions trois, une dame, son mari et moi. On nous donna bien des glaces, c'est-à-dire des *sorbetes*, en les accompagnant d'une corbeille pleine de petits gâteaux. Nous avions laissé les gâteaux de côté, et mangé les *sorbetes* seulement. Lorsqu'arriva le moment de payer, le garçon réclama le prix des glaces et gâteaux, tout ensemble, bien que nous n'eussions pas touché aux derniers. Sur l'observation que nous lui en fîmes, il répondit que c'était la coutume, et qu'il fallait payer le tout; et, sur cette réponse alors, mon compagnon, saisi d'une noble indignation, effondra la montagne de gâteaux qui se trouvaient dans la corbeille, et les jeta dans le jardin, en accompagnant cet acte vigoureux de gestes éminemment dramatiques, et en prononçant un : *C'est bien* des plus expressifs. Le garçon resta coi. Nous sortîmes, nous promettant de noter le café de Cervantès sur nos tablettes, café grandiose, avec tente et jardin, où nous avions entendu des joueurs de flûte et de harpe, exécuter le fameux duo *des Puritains*, et où nous avions payé des gâteaux que nous n'avions pas mangés. Malgré tout, cependant, ces gâteaux-là ne peuvent nous rester sur le cœur. Je recommande le café de Cervantès aux voyageurs, mes compatriotes, et à mes amis de Madrid eux-mêmes.

Il faut à présent faire connaître mes visites aux théâtres de Madrid, afin de procéder méthodiquement. La guerre des Français, la destruction des deux beaux théâtres du *Retiro* et de *los Canos*, et les troubles qui agitent l'Espagne, depuis les premières années du dix-neuvième siècle, ont fait sentir leur influence sur la scène espagnole, dit *M. Mesonero Romanos*, dans son *Manuel de Madrid*. Ajoutons qu'il n'y a à Madrid, en réalité, que trois théâtres, celui de la *Cruz*, celui *del Circo* et celui *del Principe*. Le théâtre de la *Cruz* date de 1737, et contient, assure-t-on, 1,318 personnes. Extérieurement, il est laid, irrégulier, presque malpropre. A l'intérieur, il est bien décoré, avec richesse, sinon avec goût. J'y ai vu représenter *Lucrezia Borgia*, de Donizetti, assez faiblement exécutée par une troupe italienne. Seule, madame Villo, qui remplissait le rôle de Lucrezia, s'en acquitta avec un éclat véritable. Les chœurs chantèrent avec ensemble; l'orchestre accompagna passablement. Je compris, à la froideur et à la rareté des bravos que le public n'était pas content.— Le théâtre *del Circo* ressemble beaucoup à un cirque. Je crois avoir entendu dire que c'est là qu'Auriol fit ses tours, pendant qu'il donnait des représentations à Madrid. La salle est peu ou point décorée; mais tel qu'il est, ce théâtre est très-fréquenté par la bonne société de la capitale. Il s'y trouvait une troupe italienne, rivale de celle que j'avais entendue à la *Cruz*. On joua *Lucrezia Borgia* un soir, et un autre soir la *Sapho* de Pacini. Madame Basso-Borio réussit dans le rôle si difficile de Sapho. Somme toute, l'exécution fut faible comme l'opéra lui-même. Enfin, j'allai au théâtre *del Principe*, qui représente toutes espèces de pièces, mais particulièrement des comédies et des drames, la plupart *translatos* ou *arreglados* (traduits ou arrangés du français.) — Le théâtre *del Principe* est assez joliment décoré. Je m'y serais amusé beaucoup, si j'avais pu bien comprendre tout ce que disaient les acteurs. On y joue beaucoup de pièces de M. Scribe. Si c'est en entendant la prose de M. Scribe que les Espagnols asseoient

leur jugement sur notre littérature dramatique, ils doivent, disons le en passant, en avoir une singulière idée. Pour intermèdes, au *théâtre del Principe*, il y a ce qu'on appelle le *baile nacional* : des danseurs, en costume du pays, exécutent des *boléros*, des *fandangos*, des *jotas aragonesas*, des *cachuchas*, etc., remarquables surtout à cause de l'entrain général, et de la vivacité des danseurs. Combien de Dolorès-Serral et de Camprubi on voit-là! Et leurs danses produisent d'autant plus d'effet, qu'elles ont cours encore parmi le peuple, et que, rentré chez soi, chacun pourrait, à peu de frais, les voir exécuter par des *muchachos* (garçons) et des *manolas* (grisettes)[1]. — Le théâtre *del Oriente*, dont le bâtiment est encore inachevé, sert, autant que je puis me rappeler, de salle pour l'assemblée des Cortès.

Un théâtre, en Espagne, offre un aspect curieux. Pour en jouir, qu'on se place à la *luneta* (à l'orchestre). Quelquefois, comme à la *Cruz*, par exemple, il s'y trouve des endroits réservés pour les femmes, et qu'on nomme *cazuela* ou *tertulia* (loges en face de la scène.) Rien de plus étrange que de voir une multitude de *señoras* agitant leurs éventails noir et or; leur toilette sombre tranche sur la couleur gaie des loges et des galeries. Je n'ai pas remarqué qu'il y eût de foyer. Les spectateurs, pendant les entr'actes, se promènent dans les corridors où les hommes fument, ce qui en rend l'atmosphère passablement épaisse. *Al Circo*, j'ai lu, à une des portes d'entrée du *patio* (parterre) une petite affiche écrite à la main, par laquelle il était expressément défendu de fumer dans l'intérieur de la salle : preuve que certaines personnes essaient parfois de pousser jusque-là le sans-façon. Du reste, on trouve dans le théâtre des rafraîchissements, et toutes les commodités imaginables. A l'heure qu'il est, on vend dans les salles de spectacle de Madrid, un journal spécial qui a pour titre *El Pasatiempo*, le Passetemps, et qui est calqué sur notre *Entr'acte*, à Paris. Le *Pasatiempo* « contient une collection de contes, d'anecdotes, d'historiettes, de poésies, etc., » et n'a pas encore une année d'existence. Quant au public espagnol, il a plus d'enthousiasme que le nôtre, et ses applaudissements, de bon aloi, n'attendent pas le signal des chevaliers du lustre. Il se compose de beaucoup d'officiers et de jeunes employés dans l'administration. Selon ce que j'ai pu remarquer, les Espagnols ont la passion du théâtre; ils écoutent, applaudissent ou murmurent, — toutes manifestations raisonnées chez eux, et par lesquelles ils font savoir s'ils sont mécontents ou satisfaits. Chaque jour, la bonne société prend des plaisirs plus choisis, fréquente les théâtres et les concerts, préférablement à la *plaza des toros* (amphithéâtre des taureaux.)

La *Plaza de toros*, à Madrid, a onze cents pieds de circonférence; douze mille personnes, réparties en cent dix *balcones* (balcons), y tiennent à l'aise. Sa forme est circulaire. Il y a des gradins couverts, et des bancs en plein air, appelés *tendidos*. Il s'y donne régulièrement douze courses de taureaux par an, les lundis, depuis les mois de mars ou d'avril jusqu'en octobre[2]. De nos jours,

[1] Le lecteur se rappellera ici notre *petit bal à Aranjuez*
[2] J'extrais ces renseignements précis du Manuel de Madrid.

une course de taureaux n'est pas aussi terrible qu'autrefois. Alors, les papes essayèrent de les abolir, tant l'humanité répugnait à ces sortes de jeux. De nos jours, toutes les précautions nécessaires sont prises. Ce sont des exercices d'adresse, où la vie des hommes ne court plus aucun danger. Le sang coule. Voilà le pire de la chose; et ces chevaux éventrés, ces bœufs immolés presque à la manière des victimes antiques, révoltent l'imagination. J'aurais voulu décrire une *corrida* (course), mais je m'abstiens pour ne pas ajouter une description à la somme des descriptions passées, présentes et futures qu'on a faites ou qu'on fera sur ce sujet. Un combat de taureaux doit être vu, non raconté. Il est inutile d'ajouter que chaque ville, en Espagne, possède sa *plaza de toros*.

Bien que le nombre des monuments, à Madrid, ne soit pas immense, comme nous les voulions visiter d'une façon expéditive, nous louâmes une espèce de remise à l'heure, et nous nous fîmes conduire successivement, — à *las Salesas*, église d'un goût charmant, avec des autels de marbre, des peintures, et des bas-reliefs. Il s'y trouve le tombeau de Ferdinand VI, son fondateur, admirable mausolée fait en marbre de plusieurs couleurs, rehaussé de cuivre doré; — à l'église du Saint-Sacrement, dont la façade, en granit, est ornée de colonnes et d'une belle statue de marbre blanc, au milieu. L'intérieur est blanc et or, et le soubassement général en marbre de différentes couleurs. On va de chapelle en chapelle, par des portes ou plutôt par des corridors creusés dans le mur. Rien de moins éclairé que ces chapelles. Une d'entre elles est toute dorée, et pleine de petites glaces et de petites niches renfermant des reliques de saints; — à Saint-Thomas, église grande et remarquable. Son maître-autel est d'une richesse sans pareille, mais d'un mauvais goût. On y voit, dans la chapelle de Notre-Dame-des-Sept Douleurs, une statue de la Vierge, habillée de noir et de blanc, avec sept épées d'acier qui lui percent le cœur. Le cardinal de la Cerda a été enterré dans cette église; — à Saint-André enfin, célèbre par sa chapelle et son tombeau de saint Isidro. La statue du saint, en costume de laboureur, est debout sur l'urne sépulcrale placée au centre d'un tabernacle fort beau, couronné par un groupe d'anges et de chérubins, et surmonté par une statue de la Foi. La chapelle de l'évêque (*del Obispo*), est aussi fort remarquable.

Dans les églises de Madrid, aussi bien que dans toutes les autres de l'Espagne, il n'y a point de chaises, mais seulement quelques bancs de bois, où s'assoient l'un à côté de l'autre le riche et le prolétaire. Le marquis de Pontejos, dont la capitale conservera toujours le souvenir, commença, il y a quelques années à faire mettre des bancs dans les églises de Madrid. Malgré ses efforts, l'usage ne s'en est pas encore établi. Il semble que ce soit là un effet du caractère castillan, de l'espagnol, jaloux de son indépendance personnelle.

Certes, nous n'avons pas visité toutes les églises de Madrid, qui renferme dix-sept paroisses, une foule de couvents en ruines aujourd'hui, et des chapelles, et des écoles pieuses, et des monastères. Je mets en fait que deux mois n'auraient pas suffi, dans le dernier siècle, pour visiter un peu en détail les

monuments religieux. On est consolé, au reste, en pensant que tous sont les mêmes, à quelques variantes près.

Les habitants de Madrid se rappellent sans cesse la date fameuse du 2 mai 1808. Ils ont consacré ce souvenir de toutes les manières possibles. Une colonne obéliscale s'élève à côté du Prado, pour éterniser la mémoire des martyrs de l'indépendance espagnole. A sa base se trouvent quatre statues en pied, et on lit, sur la colonne, ces mots : *Dos de Maio*, écrits en lettres d'or. Un Français qui a quelque connaissance des guerres de la Péninsule, n'a pas de peine à traduire et à expliquer ces mots-là. Ils signalent l'époque où l'armée française perdit toute influence en Espagne. Ce n'est qu'en 1840, que ce monument a été élevé. On ne nous taxera pas de sévérité, si nous disons qu'il est au-dessous du grand événement qu'il rappelle. Un mauvais tableau du Musée du roi retrace cette époque de la révolution espagnole. Dans les maisons, un bon nombre de gravures, pour la plupart gravées en France, ont aussi pour sujet le 2 *mai*. Partout l'art a échoué en face d'un pareil sujet.

Quant aux musées de Madrid, ils sont tous magnifiques, même si l'on veut parler des collections particulières. Le musée royal est considérable. Les diverses écoles italienne, espagnole, française, allemande, etc., y sont dignement représentées; mais les sculptures ne répondent pas aux tableaux. Le musée de *San Fernando*, possède une admirable copie de la Transfiguration de Raphaël. Celui de la Trinité, que je n'ai pu visiter, est aussi, assure-t-on, rempli de magnifiques tableaux. On ne saurait trop conseiller à nos artistes d'aller à Madrid. Ils trouveront de quoi étudier, et bien des chefs-d'œuvre hors ligne. S'il me fallait ici parler en détail du Musée royal seulement, deux volumes me suffiraient à peine; mais à Dieu ne plaise que je change mon rôle de voyageur en celui de critique! Le lecteur n'aimerait guère à me suivre. Il lui suffit de savoir qu'on trouve au musée de Madrid des tableaux de tous les grands maîtres, et que, à part la variété, ce musée est aussi riche que celui de Paris. La disposition des écoles, des tableaux même, est intelligente. Telle salle renferme les œuvres de l'école espagnole; telle autre, celles de l'école italienne, et ainsi de suite, Le plus grand ordre paraît présider aux choses qui concernent le musée. Le livret porte : « Les jours de pluie l'entrée sera suspendue. » On veut conserver aux galeries un air de salon de bonne compagnie. Le bâtiment lui-même est assez remarquable. Il a été élevé, en 1785, par l'architecte *Don Juan de Villa-Nueva*, d'après l'ordre de Charles III, — ce roi qu'une statue à Burgos, honore comme père de la patrie. Sa première destination était une Académie de sciences exactes et un cabinet d'histoire naturelle. On a donné la préférence à la peinture. Au reste, le cabinet des sciences naturelles est bien curieux à visiter. Chaque voyageur y admire une superbe collection des marbres de la Péninsule, placée symétriquement sur des tablettes; des vêtements, des armes et autres objets d'Amérique; un précieux modèle en ivoire d'une galère chinoise, et plusieurs antiquités arabes, etc., etc.

Augustin CHALLAMEL.

(*La fin au prochain numéro*.)

VARIATIONS SUR LA COMPLAINTE DE MARLBOROUGH.

Malbrouk s'en va-t-en guerre.

Le duc part; il dit à sa dame :
Le roi songe aux vieux, aujourd'hui ;
Mais, de par l'acier de ma lame,
Il fait bien : nous vaincrons pour lui.
Or, sus; vous ne m'attendrez guère,
En un mois je finis la guerre,
Pour revenir avant l'été,
Entre Pâque et la Trinité.

Pâque ramène l'hirondelle,
Qui gazouille à son toit connu;
La Trinité revient fidèle,
Le duc seul n'est pas revenu.
Toute la nuit; madame écoute
Le bruit des passants sur la route,
Et, croyant encore au retour,
Dès le matin monte à sa tour.

— Voyez donc la poussière blanche,
De l'autre côté des buissons!
C'est un cavalier qui se penche,
Las et poudreux, sur ses arçons.
Serait-ce lui?... Ce n'est qu'un page
Vêtu de noir, triste équipage.
O beau page, de noir vêtu,
Quelle nouvelle apportes-tu?

Ouvrez, ouvrez la grande porte.
Écuyer, qu'on le fasse entrer.
— Las! aux nouvelles que j'apporte,
Dame, vos beaux yeux vont pleurer.
Quand on joue au jeu des batailles,
C'est victoire ou c'est funérailles;
La mort fait la chance à son gré:
Et j'ai vu mon maître enterré.

Quatre officiers l'ont mis en terre,
Au bruit sourd des tambours voilés;
L'un portait le casque de guerre,
L'autre les gants au feu souillés.
Le troisième avait la cuirasse,
Et le dernier, prenant sa place,
Comme il sied en un deuil chrétien,
Outre le cœur ne portait rien.

Autour de la tombe fermée,
Où l'armée en pleurs l'escorta,
Pour faire une ombre parfumée,
Romarins fleuris on planta.
Puis, sur la branche la plus belle,
En signe de l'âme immortelle,
Au même instant un rossignol
Chanta joyeux, et prit son vol.

Ed. Thierry.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Tous les esprits ont été tenus en suspens depuis un mois par la nouvelle lutte engagée contre le ministère à propos de la loi des fonds secrets. Il y avait dans cette coalition formée contre le cabinet, car c'en était une, un souvenir et une inspiration évidente de la coalition de 1839. Mais le résultat devait être tout différent, et cela par cette raison toute simple, à défaut d'autres, que la même chose ne se voit jamais deux fois dans ce monde. Ne revenons pas sur l'histoire de la coalition de 1839. L'intérêt du parti conservateur, du pays tout entier, veut qu'on oublie, autant que possible, les erreurs, les torts de cette époque. Les dissidents sont rentrés parmi nous. Il n'y a pas de procès à leur faire, pas même d'acte de contrition à leur demander. Nous devons nous faire une loi du silence.

Cependant il faut remarquer combien la position des nouveaux coalisés était différente de celle de leurs devanciers. Ceux-ci avaient établi une liste interminable de griefs contre le ministère du 15 avril. Il y en avait pour toutes les opinions, pour toutes les passions, pour tous les préjugés. Un appel aussi général, aussi longuement préparé et soutenu, ne pouvait manquer de produire dans le pays une agitation qui réagît sur la chambre des députés. Les coalisés de cette année n'avaient pour toute corde à leur arc, que la question du droit de visite, corde tant soit peu usée dans les combats livrés depuis une année, et surtout dans la grande rencontre encore toute récente de la discussion de l'adresse. Les motifs personnels des uns, les arrière-pensées des autres se découvraient trop clairement sous ce manteau commun dont les adversaires du cabinet cherchaient à se couvrir.

La discussion de la loi des fonds secrets a prouvé qu'un changement de ministère serait sans motif en ce sens qu'un nouveau cabinet n'apporterait pas dans la marche générale des affaires, dans la législation générale, ni dans aucune loi spéciale, l'ombre même d'une modification à ce qui est en pratique ou proposé aujourd'hui. Nous nous sommes prononcés dès le premier moment que cette revue a commencé à s'occuper de politique, contre tout ce qui ressemblerait à ce que l'opposition appelle la réforme électorale. Mais, en vérité, nous ne nous attendions pas à ce que le ridicule que la dernière discussion a jetée sur cette réforme viendrait si promptement

au secours de notre opinion. Puisque la prétendue nécessité d'opérer cette réforme, était une des raisons qui devaient être invoquées pour la formation d'un nouveau ministère, il était naturel de croire que la démonstration de cette nécessité serait sérieusement faite.

Le talent de l'orateur qui s'était chargé de cette démonstration nous faisait présager une discussion au moins habile et spécieuse. Mais combien notre attente a été déçue après avoir entendu M. Dufaure. Et s'il nous est impossible de ne pas triompher intérieurement en songeant à son étrange argumentation, nous nous servons d'une épithète courtoise, combien doivent être confus les partisans de la réforme électorale. Voilà la première fois que leur cause est portée devant la chambre actuelle. Et que trouve-t-on à dire en sa faveur ? Qu'il faut changer la loi des élections, par la raison qu'il y a treize ans qu'elle existe. Nous avouons, du reste, qu'en poussant un peu loin cet argument, on pourrait finir par nous embarrasser. Car enfin, comment prouver à notre tour qu'il ne faut pas changer une loi, par la raison qu'elle a treize ans de durée? La proposition est si nouvelle, si inattendue que la réponse demande de la réflexion. Pascal n'était guères moins empêché quand il confessait l'impossibilité où il était réduit, de prouver à ses adversaires qu'il n'était pas un *tison d'enfer*.

Il est vrai que M. Dufaure a ensuite laissé voir qu'il avait de bonnes raisons pour n'en donner que de mauvaises en faveur de la réforme électorale. Cette réforme, selon lui nécessaire en principe, cesse de l'être dans l'exécution. En effet, il est facile et commode de la demander aux ministres en place; mais il serait beaucoup moins facile et commode de l'opérer si on était ministre soi-même. Or, M. Dufaure, prévoyant ce dernier cas pour lui, s'est rabattu prudemment à vouloir qu'on annonçât la réforme électorale comme devant venir d'ici à la fin de la législature actuelle. Assurément, le ministère, s'il ne s'agissait que de lui, pourrait prendre un semblable engagement sans craindre de s'en trouver gêné. Dans le temps de mobilité où nous vivons, assigner un ministère à cinq ans, c'est le libérer d'avance. Mais la loi électorale est la clef de voute de nos institutions, et il ne faut pas risquer d'y porter atteinte par de ridicules prophéties.

Aussi bien, ce n'est point, comme nous l'avons déjà dit, par les questions de politique intérieure que les adversaires du cabinet espéraient lui faire perdre la majorité dans la chambre. Le droit de visite était encore leur grande machine de guerre. Mais ni le pays ni le gouvernement ne doivent regretter que cette dernière discussion ait eu lieu. L'opinion publique a tellement été travaillée et faussée sur ce point, qu'il était bon d'avoir une occasion de répéter les explications déjà fournies dans la discussion de l'adresse sur l'état passé et présent de la question. Ce n'était pas trop de cette répétition pour désabuser les esprits. Nous croyons qu'à cette heure une réaction s'opère dans le public, et qu'il est disposé à reconnaître que s'il est à regretter qu'on ait accordé à une autre époque le principe du droit de visite, cette concession ne peut être retirée par le gouvernement que successivement, et avec le temps, et surtout

qu'il est souverainement injuste de faire peser sur le cabinet la responsabilité d'un fait dont tous les ministères, depuis douze ans, ont pris leur part. Une seule chose ressort clairement de ce long débat, et mérite d'être prise en grande considération, pour nous servir d'une expression de M. le ministre des affaires étrangères, c'est le sentiment de défiance que le pays éprouve pour l'Angleterre. C'est ce sentiment qu'on a cherché et qu'on cherchera encore à exploiter contre le cabinet, en le représentant comme trop disposé à se rapprocher du gouvernement anglais. Pour nous, qu'on n'accusera pourtant pas de travailler à augmenter ce sentiment de défiance, nous ne pensons pas qu'il soit entièrement à déplorer. Les nations ont, comme les individus, leurs susceptibilités légitimes qu'il faut ménager, car elles sont un des ressorts du patriotisme. Il aurait été bien autrement déplorable que la France ne conçût pas un vif ressentiment de la conclusion du traité du 15 juillet 1840. Tout le devoir du gouvernement et des bons citoyens est de travailler à ce que ce ressentiment ne s'égare pas dans ses effets, mais en prenant garde de le blesser. Et rien ne le blesserait avec plus de raison qu'une trop étroite liaison avec l'Angleterre. M. le ministre des affaires étrangères définissait ainsi, devant la chambre des Pairs, notre système de politique extérieure : De bons rapports avec tout le monde, de l'intimité avec personne. Si on admet cette règle, c'est surtout à l'Angleterre qu'il faut l'appliquer rigoureusement.

Par malheur l'affaire du droit de visite a compliqué désavantageusement pour nous nos rapports avec cette puissance. Nous avons toujours été d'avis qu'on était allé trop loin en demandant au gouvernement de négocier pour l'annulation ou au moins pour la modification des traités de 1831 et de 1833. Cette obligation résulte aujourd'hui pour lui du vote de l'adresse; il n'en peut résulter que des inconvénients pour la France. En demandant au gouvernement de ne pas ratifier le traité de 1841, on ne risquait que de lui causer un embarras momentané et sans conséquence. Cela se réduisait à une pure affaire de forme. Il n'avait rien à solliciter; il avait seulement à refuser. La position est toute différente pour les traités de 1831 et de 1833, elle est en quelque sorte contraire. Au lieu d'un simple refus de signature comme pour le traité de 1841, vous avez à demander, à obtenir un nouveau traité plus conforme à vos intérêts, à vos vues, une concession en un mot. Or, en affaires diplomatiques comme en toute autre affaire, une concession ne s'accorde qu'à charge de revanche. Mais l'Angleterre n'a aucun intérêt à la modification des traités sur le droit de visite; loin de là. Donc la première chose quelle fera, lorsqu'on lui demandera une concession sur ce point, ce sera d'en demander une autre en échange sur un autre point. Ce raisonnement qui se présente naturellement à l'esprit aurait dû empêcher les adversaires du droit de visite de jeter le gouvernement dans les difficultés d'une négociation sur cette question avec l'Angleterre, s'ils avaient été réellement mus par l'intérêt du pays. Une meilleure exécution des traités suffirait à ce que réclamaient l'honneur de notre pavillon et la sécurité de notre commerce avec la côte occidentale d'Afrique. On ne saurait nier , sans la mauvaise foi ou l'ignorance la plus profonde, que le

ministère tory ne soit disposé à donner à cet égard toutes les garanties désirables à la France. Toutes ses déclarations, mieux que cela, tous ses actes en font foi. Mais il s'agissait de causer des embarras au ministère, d'amener sa chute, et dans la morale des partis et de l'ambition personnelle ce but n'est-il pas préférable à l'intérêt du pays.

Du reste, les adversaires du droit de visite ont bien senti que notre gouvernement, pour obtenir la satisfaction qu'on lui demande, se verrait sans doute réduit à céder quelque chose à l'Angleterre. La preuve en est dans un des moyens sur lesquels ils avaient compté pour recueillir des votes contre le cabinet; s'il fallait s'en rapporter à un bruit colporté par quelques-uns d'entre eux, le traité de commerce dont on a souvent parlé serait arrêté dans ses principales dispositions avec l'Angleterre. Il contiendrait des réductions sur certains articles de notre tarif, lesquelles seraient entièrement favorables au commerce et à l'industrie anglaise. Les droits sur les fers fabriqués, sur la quincaillerie seraient réduits, de façon que les fabricants anglais domineraient bientôt sur nos marchés. On espérait, en accréditant ce bruit, décider tous les députés qui sont intéressés par eux-mêmes ou par leurs commettants dans l'industrie des fers à voter contre le ministère. Le résultat du scrutin a montré que cette tactique avait eu peu de succès. Nous nous en réjouissons, surtout parce que cela autorise à croire que ce bruit n'était pas fondé. Pour lui donner de la vraisemblance, on disait que le ministère anglais, heureux de voir par ce nouveau débouché permis à l'exportation, du travail assuré pour une époque prochaine à plusieurs centaines de milliers d'ouvriers dont le désœuvrement et la misère menacent la paix publique, concédait à la France toutes les satisfactions demandées sur le droit de visite. Assurément, un arrangement aussi onéreux révolterait plus l'opinion publique qu'elle ne la satisferait. Toutes les exagérations répandues sur les inconvénients du droit de visite sont destinées à tomber d'elles-mêmes : le mal fait à notre industrie, l'atteinte portée à la prospérité nationale par des réductions de droit, comme celles dont nous venons de parler, seraient irréparables.

En thèse générale, la France a peu à espérer d'un traité de commerce avec l'Angleterre; elle a beaucoup à en craindre. Il y a quelque chose de spécieux à dire qu'il est contre la nature des choses que le commerce de la France et de l'Angleterre, des deux peuples les plus riches et les plus industrieux de l'Europe, n'ait pas plus d'extension et d'activité. Mais à la réflexion, on reconnaît au contraire que cela est conforme à la nature des choses. On parle de nos vins, de nos eaux-de-vie; réduisez sensiblement les droits de la douane anglaise sur ces deux objets; vous n'aurez pas empêché que le consommateur anglais ne préfère les vins de Portugal et d'Espagne aux vins de France, et que tout le bas peuple des trois royaumes ne continue à s'enivrer avec son horrible *gin* national, d'accord en cela avec le gouvernement, qui trouve, dans les droits prélevés sur cette liqueur, une source intarissable du revenu public. Le caractère de l'industrie anglaise est d'exceller dans la fabrication des objets de première nécessité, de consommation générale. Permettez à cette industrie,

par une réduction de nos tarifs, de venir lutter avec la nôtre, elle l'écrase, elle prospère sur ses ruines. Le caractère de l'industrie française est d'exceller dans certains objets de luxe, de grand prix; réduisez les droits sur ces objets en Angleterre, et quelques-uns de nos fabricants et de nos commerçants y trouveront un plus large débouché, y feront de plus grandes, de meilleures affaires. Mais cet avantage particulier ne compensera pas le préjudice général causé à notre pays par la ruine de nos industries fondamentales et premières, ruine qui doit être la conséquence forcée de l'admission à certaines conditions des produits anglais.

Notre commerce, notre industrie, notre politique, ont plus à attendre d'autres traités dont on nous a fait espérer la conclusion. La grande affaire de l'union douanière avec la Belgique ne saurait être abandonnée. Si ce qu'on a dit des négociations entamées à Rio-Janeiro est exact, la France doit trouver dans le développement de ses rapports avec le Brésil, un élément de plus pour sa puissance maritime, en même temps qu'elle acquerra une influence nouvelle sur les destinées de l'Amérique du Sud. Ces considérations agiront, il faut l'espérer, sur l'esprit de beaucoup de députés qui se sont montrés hostiles au projet de loi présenté par le cabinet pour la suppression du sucre indigène; car pas de traité possible avec le Brésil, si le sucre indigène continue à se substituer au sucre exotique, et partant, diminution de notre navigation transatlantique, de notre force navale. Pour nous, notre opinion sur le projet de loi pour la suppression du sucre indigène est toujours la même. Ce projet, nous n'avons pas hésité à l'approuver au point de vue purement politique. Nous n'avons exprimé qu'une crainte, c'est que le principe absolu sur lequel il repose ne pût pas être adopté par la chambre.

Du reste le vote dernier de la chambre donne au cabinet une force d'action qui doit être favorable à l'adoption de toutes les mesures proposées par lui. Les prévisions les plus favorables ne portaient pas à plus de 30 voix la majorité qu'il obtiendrait dans la question des fonds secrets. Cette majorité a été de 45 voix. Nous nous féliciterons de ce résultat, non pas dans l'intérêt ministériel qui n'est qu'un intérêt passager, mais dans l'intérêt général et durable du pays. La chambre nouvelle a fait preuve d'un grand sens politique, en manifestant par son vote l'intention de ne pas créer, sans nécessité absolue, de crise ministérielle. Souhaitons pour la France, que ce vote soit le commencement d'une ère nouvelle. Après avoir été pendant cinquante ans la terreur de l'Europe par la fréquence de ses révolutions, la France risquait depuis 1830 d'en devenir la risée par la fréquence de ses changements ministériels; heureuse si elle est aujourd'hui corrigée de ce second travers comme elle l'est, grâce à Dieu, de ses premières et déplorables erreurs.

Il est impossible de passer sous silence l'impression produite dans le dernier débat par la parole de M. le ministre des affaires étrangères. Cette impression est un fait politique; elle s'est produite en dehors aussi bien qu'en dedans de la chambre. M. Guizot est reconnu comme l'homme le plus important du ministère, tant par sa propre personnalité que par la concentration

sur lui seul des attaques de l'opposition. La supériorité qu'il a montrée a relevé le ministère entier. Il y a une impopularité que l'opposition peut bien, par ses journaux, faire peser momentanément sur un nom; mais l'estime publique finit toujours par attacher une popularité durable à la manifestation des grands talents. On a déja pu voir M. le ministre des affaires étrangères obtenir l'approbation générale quand il a déclaré, au nom de la France, qu'elle aurait à aviser s'il était porté atteinte à la souveraineté de la reine Isabelle II, et si l'on tentait de faire passer le trône d'Espagne dans une autre maison que la maison de Bourbon. Cette déclaration, faite à la face de l'Europe, est un point capital dans la politique du gouvernement de juillet.

Les élections sont commencées depuis plusieurs jours en Espagne, mais le résultat ne peut encore en être connu. Nous ne sommes pas de l'école de ces écrivains qui ne voient et qui ne présentent les faits que sous le côté favorable à leurs désirs et à leurs opinions. Tout en souhaitant que l'événement vienne démentir nos prévisions, nous ne dissimulerons donc pas que l'arrangement que le gouvernement d'Espartero a dernièrement obtenu de la France, lui a rendu une sécurité et une apparence de force qui font craindre que les élections ne lui soient favorables.

BEAUX-ARTS, LIVRES.

*** M. Henriquel Dupont s'est chargé de graver le beau portrait de M. Bertin de Vaux, par Ingres. C'est dire que nous aurons une gravure sévère et gracieuse à la fois, d'un travail habile et savant, une œuvre digne des maîtres.

*** M. le docteur Louis Batissier, vient de publier un livre d'une véritable utilité et d'une haute importance, sous le titre modeste de : *Éléments d'archéologie nationale*. Ces éléments sont précédés d'une *Histoire de l'art monumental* chez les anciens, et suivis d'une *Bibliographie archéologique*, qui est comme un dictionnaire de tout ce qui a été publié depuis l'antiquité sur cette matière. Les vignettes gravées sur bois et intercalées dans le texte, viennent en rendre l'intelligence facile. Le livre du docteur Louis Batissier ne peut manquer d'obtenir un grand succès. Il est indispensable aux hommes qui s'occupent d'art ou de critique d'art.

*** La neuvième livraison des *Peintres primitifs*, collection de M. le chevalier Artaud de Montor, est en vente : Elle contient la reproduction de sept tableaux remarquables de *Thomas di Stefano* dit *il Giottino*, d'*André Orcagna* et de *Pierre Laurati*. Cette publication est fort recherchée des artistes et des amateurs de beaux livres sur les arts.

*** Les dernières livraisons du *portefeuille du comte de Forbin*, reproduisent neuf dessins de l'ancien directeur général des Musées; dans la quatrième, on remarque le *Quartier juif à Jérusalem, M. Drovetti, Porte d'Éphraim;* dans la

cinquième, *Clarence* (*Lac de Genève*), *Vue de Jéricho*, *Bords du Nil;* dans la sixième, *Halte d'Arabes*, *Entrée du sépulcre des juges et des rois*, le *Château de la Barben;* toutes lithographies remarquables par le fini et l'élégance de l'exécution qui a été confiée à MM. Français, Gsell, Baron, Leroux, Bichebois, etc., etc.

⁂ *Les excursions Daguerriennes* se poursuivent avec activité et forment un magnifique ouvrage. Les vues qu'elles renferment sont si exactes et si parfaitement rendues par la gravure, qu'en les examinant on peut prendre idée de la nature dans tout son pittoresque et toute sa vérité. Des graveurs habiles, des littérateurs distingués travaillent aux *Excursions Daguerriennes*, et il n'est, d'ailleurs, pas besoin de recommander un ouvrage où se rencontrent les noms de MM. Jules Janin, Jomard, Goupil-Fesquet, Salathé, Himely, etc.

⁂ Un des plus beaux titres littéraires de M. Antoine de La Tour est sans contredit, son excellente traduction de *Silvio Pellico*. M. Tony Johannot *l'illustre* en ce moment, et ajoute à ce bel ouvrage un attrait nouveau.

⁂ On reconstruit en ce moment le grand orgue de l'église Saint-Eustache, avec des proportions gigantesques. Il est destiné à être le plus considérable qui existe en Europe. Il contiendra six claviers complets, soixante-dix-huit registres, et six mille tuyaux. Nous applaudissons de toutes nos forces à ces améliorations dans la musique des églises. Avec cet orgue, Saint-Eustache sera la paroisse où l'on officiera le mieux.

⁂ L'exposition de 1843, promet d'être très-brillante; nous avons déjà vu dans les ateliers de magnifiques tableaux de Robert Fleury, qui déjà avait beaucoup à faire pour conserver le rang éminent où il s'est placé, et dont le talent semble pourtant s'être encore élevé, un *Paul Potter dessinant dans la campagne*, de ce charmant coloriste qu'on nomme Lepoittevin, un délicieux tableau de Leleux, qui, cette année, abandonne la Bretagne pour les frontières d'Espagne, un *Don Quichotte*, très-comique de Guillemin, et du même artiste, *la Peur du mal* et *le Mal de la peur. Le Tintoret peignant sa fille morte*, 3 *batailles et* 3 *bons portraits*, par M. Jules Cogniet; *Un intérieur et la crypte de la cathédrale de Bâle* (Suisse), par M. Renoux; *une belle marine*, par M. Ch. Mayer; *la retraite des habitants de Constantine*, par M. Th. Frère; *un beau portrait de madame la comtesse d'A.,.. et un Jérémie*, par M. Henry Lehmann; *le Pèlerin mourant*, par M. Bouterweck; *plusieurs tableaux* de M. Dauzats; *Prise à l'abordage d'un vaisseau hollandais par Jean Bart*; *Pèlerinage à la Mecque*; *un chalet Suisse; le Saint-Sépulcre*, par Biard; *des condottieri*, par H. Baron; mais nous ne voulons pas révéler toutes nos richesses d'un coup; à un autre jour la suite de nos confidences.

⁂ On parle beaucoup en ce moment de délicieux portraits-miniatures à l'huile que M. Alophe, a envoyés au salon. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvre de grâce et de bon goût qui doivent obtenir un succès éclatant et mérité. Ce n'est du reste que le prélude d'autres travaux sérieux, fruits des études de ce peintre en Italie.

*** M. Michel Bouquet vient de publier, sous le titre de *Album Valaque*, une magnifique collection de lithographies, exécutées par MM. Eugène Cicéri, Férogio et M. Bouquet. On y remarque une *Vue de Bucharest, les Ruines du palais des Princes à Tirgovitschz*, *des Cabanes dans les Steppes*, une *vue de Kimpo-Longo, les Ruines de la Tour de Sévère et du Pont de Trajan sur le Danube*, et *des Costumes des paysans valaques*. Nous sommes peu habitués à voir paraître des ouvrages de ce mérite sur des régions si peu connues. L'attrait de la curiosité s'y trouve joint à une valeur artistique réelle.

*** Les séances du comité historique des arts et des monuments, viennent de s'ouvrir de nouveau, au ministère de l'instruction publique, sous la présidence de M. le comte de Gasparin, pair de France. Jamais la correspondance du comité n'avait été aussi considérable qu'en ce moment. Le secrétaire, M. Didron, a constaté que M. le ministre de l'instruction publique, avait reçu pour le comité, pendant l'intervalle des vacances, deux cent cinquante lettres, rapports et mémoires expédiés de presque tous les départements et relatifs à la conservation et à l'étude des monuments anciens, à la construction et à l'ameublement des édifices religieux modernes, à l'iconographie chrétienne, aux vieilles traditions, à la connaissance des artistes du moyen âge. Il n'est pas un chef-lieu de département, de diocèse et même d'arrondissement qui n'ait maintenant sa commission ou son cours d'archéologie.

*** Les dessins joints à la présente livraison sont 1° *Vue de Malte* (Strada Réal) par M. Goupil-Fesquet. Cette vue tient au premier article de la *relation du voyage d'Horace Vernet en Orient;* 2° *Un théophilanthrope* par M. Th. Fragonard, gravé par M. Massard. Cette gravure doit être placée en tête de l'article les *théophilanthropes* par M. Wilhelm Ténint.

— Le cours de littérature de M. Edouard Mennechet, se continue cette année avec plus de succès et devant un auditoire plus nombreux et plus brillant encore que par le passé. On comprend davantage l'utilité et l'intérêt d'une pareille institution. Les hommes sérieux et les étudiants avaient leurs cours spéciaux à la Sorbonne ou au collége de France; les gens du monde et les femmes manquaient d'une aussi excellente ressource littéraire. — Grâce à M. Mennechet, cette lacune est parfaitement comblée. Il donne cet hiver des leçons pleines d'attraits et d'une saine érudition sur les premiers siècles de notre littérature et sur les littératures étrangères, et ces leçons entremêlées d'observations très-judicieuses et de curieuses citations complètent mieux que nous ne pouvons le dire, l'éducation des jeunes personnes qui les suivent avec une véritable ferveur; des anecdotes spirituellement racontées, jettent encore une agréable variété dans les cours de M. Mennechet. — Enfin, il termine ses séances par la lecture de quelques pièces inédites des poëtes contemporains, dont son inimitable talent de lecteur, fait valoir toutes les parties. On a remarqué aux dernières séances des poésies de MM. Jules Lefèvre, Beau-

chesne, et Émile Deschamps. On a aussi beaucoup applaudi des vers de madame Sophie Gay, qui a donné à sa fille madame Delphine de Girardin, ses trésors de poésie et d'esprit en trouvant moyen de tout garder encore pour elle-même; et de très-belles *stances sur la vieillesse*, par M. de Lacretelle, de l'Académie française, qui décèlent, outre le plus grand talent, une jeunesse de cœur et d'esprit que nos meilleurs poëtes de trente ans envieraient. C'est un phénomène charmant, que continuera son fils, M. Henry de Lacretelle, qui a pris déjà une place au premier rang dans l'école nouvelle. Il ne faut pas oublier une épître d'un *vieillard à une jeune fille*, par M. Mennechet, lui-même, qui a voulu joindre ainsi l'exemple au précepte. Rien de mieux pensé, de plus ingénieusement composé, et de plus élégamment exécuté que cette pièce de vers où la pureté du langage se joint à la grâce des images et à la justesse des idées. M. Mennechet promet pour une prochaine séance, quelques poésies de M. de la Boulaye, poëte qui aura bientôt un nom égal à son talent, dès qu'il aura publié un recueil dont nous connaissons déjà des fragments d'une vigueur de pensées et d'une perfection de style toujours bien rares, et que nous ferons d'avance connaître à nos lecteurs.

— *Tumulus*, de M. Alexandre Cosnard, dont nous avons donné d'avance de beaux fragments à nos lecteurs, est maintenant en vente chez Jules Laisné, passage Véro-Dodat. Le succès de cette œuvre poétique, justifie nos prévisions.

—M. Challamel vient de publier la première livraison de l'*Album de l'Opéra*. Elle contient une scène de la *Gypsy*, par M. Devéria et le pompeux *Cortége de la reine de Chypre*, dessiné par M. Célestin Nanteuil. Les brillants et exacts costumes dessinés par M. Lormier, et la belle décoration de MM. Philastre et Cambon sont fidèlement reproduits dans ce dernier dessin.

— M. Franque, avocat, publie en ce moment le *Recueil complet des Lois de l'Algérie*, depuis 1830 jusqu'à 1841. La suite de ce recueil a paru, pour l'année 1841, dans l'*Annuaire de l'Algérie*, et elle paraîtra, pour les autres années, dans le même ouvrage. Le nom de l'auteur est un garant du soin avec lequel sont faites les annotations qui accompagnent les textes. Ces annotations sont remarquables par la connaissance approfondie de la législation de la métropole et de celle de l'Algérie, non moins que par la clarté et la précision du style. Ce recueil, si indispensable, est un service rendu à l'Algérie par M. Franque.

— M. Auguste Barbier publie en ce moment, un nouveau volume de poésies sous le titre de *Rimes héroïques*. Nous rendrons compte de cette nouvelle production de l'auteur des *Iambes* et de *Lazare*, dont le public éclairé apprécie et admire la hauteur des pensées et la nerveuse concision de style.

— *Le Ménestrel* vient de publier une nouvelle mélodie de M. Meyerbeer, *le Chœur du Dimanche, Prière d'une jeune fille*, sur des paroles de M. Émile

Deschamps. C'est une des plus suaves inspirations de l'illustre compositeur, et le succès a répondu au mérite de l'œuvre.

— M. Thys vient de donner un grand concert vocal et instrumental, composé de ses plus importantes œuvres inédites. M. Thys qui a obtenu le grand prix de l'Institut et qui depuis, n'a pu encore se faire jour sur une de nos scènes lyriques, a voulu que le public connût sa musique dramatique et la mesure de son talent. Il a eu pour interprètes madame Sabatier, MM Géraldy et Roger, et les premiers artistes de Paris, pour les parties d'orchestre. Cette matinée est un événement musical qui a excité à un haut degré l'intérêt des amateurs. M. Crosnier, l'habile directeur de l'Opéra-Comique, y assistait : il a pu se convaincre, par l'effet qu'ont produit tous les morceaux, qu'un *libretto* ne pourrait pas être en de meilleures mains que dans celles de M. Thys. Quelques fragments des compositions qu'on a entendues, avaient déjà reçu la consécration d'un succès bien honorable dans une soirée particulière chez le directeur du journal : *Le Moniteur industriel*, M. Filleau, qui joint le goût le plus éclairé des arts, aux connaissances les plus profondes de la morale et de l'économie politique. Un succès dans son salon est déjà de la gloire, et M. Thys en est tout à fait digne.

Le lendemain, le célèbre violoniste, Th. Hauman, a donné son concert dans la salle de M. Herz. Toute la haute société s'y est rencontrée. M. Hauman, de retour d'un voyage véritablement triomphal, à Berlin, Saint-Pétersbourg, Vienne, a retrouvé à Paris, le même enthousiasme ; ce grand artiste semble encore avoir ajouté à l'expression profonde, à l'éclat et à la verve passionnée de son jeu, et comme ces qualités s'unissent en lui à une méthode parfaite, à une partie classique, il nous semble que le Conservatoire, devrait penser beaucoup à M. Hauman, quand on cherche un successeur à Bailliot.

—Dernièrement, toujours dans la salle de M. Henry Herz, le champ-clos favori de la musique, mademoiselle Korn a donné son grand concert vocal et instrumental devant un nombreux auditoire attiré par la juste renommée de son beau talent, et sur le violon de M. Herman, et la harpe de mademoiselle Beltz, autant que par les voix de mesdames Nau et Sabatier, et de MM. Ponchard et Tagliafico. Tous ces grands artistes ont dignement soutenu leur réputation au milieu des applaudissements unanimes de l'assemblée.

Quant à mademoiselle Korn, elle s'est surpassée elle-même dans la magnifique fantaisie de Thalberg sur *Don Juan,* et les délicieuses variations Di Bravuro de M. Henry Herz sur *Otello,* morceau d'un sentiment et d'un brillant achevés, comme tout ce qu'écrit ce charmant compositeur. Mademoiselle Korn a dit aussi avec M. Herman le duo de *Richard cœur de lion* pour piano et violon, de manière à enlever tous les suffrages. Cette soirée musicale, une des plus remarquables de la saison, fera époque dans la carrière de Mademoiselle Korn, qui n'a plus qu'à se soutenir au premier rang où elle est placée par l'opinion de tous les connaisseurs.

Challamel.

15 mars 1902

RELATION

DU

VOYAGE D'HORACE VERNET EN ORIENT.

II [1]

Le port de Syra peut abriter de grands vaisseaux; l'entrée est à l'*Est;* sa position est une des plus importantes pour les principales échelles du Levant. Situé d'un côté entre les îles de Négrepont et d'Andros, et de l'autre entre Tyne et Mycone, il est si commode et si favorable pour les vaisseaux qui éprouvent des vents contraires dans ces parages, qu'on y voit sans cesse aborder des bâtiments de tous genres et de tous pays. On remarque, prés de la ville, des moulins en forme de tour ronde, à dôme mobile, qui ont huit bras ou voiles; au milieu de l'axe de rotation qui les contient, une pièce de bois d'environ douze pieds de long sert à les assujettir au moyen de cordes qui partent de son sommet à leurs extrémités, et présentent au vent une sorte de pointe. La chaîne de l'ancre qui tombe à la mer, et le bruit des bateliers qui se pressent autour de nous comme une nuée d'oiseaux de proie, annoncent le débarquement; la mer ne m'a jamais paru si bleue. Une foule de jolies nacelles, montées chacune par deux rameurs coiffés du grand fez [1] sur l'oreille, et les bras nus au vent, dansent à la proue du navire dont elles se disputent les flancs; quelques-unes portent des garçons d'hôtel, qui nous convoitent de loin. Leurs suppliantes voix nous lancent par les sabords des titres de monsignor Francese, accompagnés d'un baragouin

[1] Voir le numéro du 5 mars.

qui n'est ni français ni italien, mais qui veut dire : Venez chez nous. Cependant, un beau caidji nous transporte à terre. Après une courte visite à la Santé, nous gagnons, avec plusieurs autres passagers, l'hôtel de la Grèce, où nous devons coucher. Ici, tout est nouveau; ce mouvement, ces rues tortueuses, sans voitures, où le bruit des pas et des hommes étonne les oreilles parisiennes; ces habitations blanchies à la chaux, confusément groupées, et peintes en couleurs crues, ces balustrades découpées, ces grilles de bois aux fenêtres, où l'on voit parfois des figures d'enfants ou de femmes curieuses, tout sollicite nos regards. Là, des boutiques pleines de fruits qui embaument; plus loin, des tailleurs brodant sur leurs genoux les cabans de drap brun des matelots, les ornent de galons bleus, y découpent des rosaces de diverses nuances. Puis un marchand voisin, la balance en main, débite des figues sèches, au milieu des essaims de mouches qui les dévorent. A l'angle d'un carrefour, on voit briller dans l'ombre le feu des pipes et des narghilés de cristal; c'est un café où quelques oisifs, les jambes croisées sur de petits divans salis par un long usage, viennent noyer leur ennui dans les vapeurs du tabac, tandis qu'un domestique attentif verse tour à tour le café et distribue les sorbets. Sur ce fond obscur où les formes se devinent, comme dans une esquisse faite avec sentiment, un jeune palicar se repose nonchalamment au soleil, dans toute la splendeur de son costume et de ses armes d'argent. Adossé à l'angle d'un treillage qu'une vigne aux larges feuilles enveloppe de ses flexibles rameaux, il tient de sa belle main blanche une riche pipe couverte précieusement de bandelettes d'or, et terminée par un gland de même métal. Sa veste de drap rouge, brodée d'or depuis le coude jusqu'au poignet, et boutonnée aux manches et sur la poitrine par d'innombrables boutons bosselés à côtes délicates, comparables au cœur d'un pavôt desséché, est serrée par une ceinture brochée d'or, autour de sa taille de guêpe, qu'une ample fustanelle (jupe) blanche régulièrement froncée à petits plis contribue à rendre plus svelte; un gilet court également brodé, ouvert par-dessus la première veste, est recouvert, à son tour, d'un dernier dolman plus long et plus ample, à vastes entournures et à manches fendues sur toute la couture de devant; elles flottent librement comme deux flammes ou deux ailes qui semblent vouloir l'enlever, tant son corps a d'élégante souplesse. Les boucles de cheveux qui soulèvent son fez incliné, brillent des reflets du bronze au-dessus de ses tempes osseuses, et sous des cavités légèrement cernées de brun, se dessinent largement les globes de ses yeux, à l'expression tendre que de longs cils noirs adoucissent encore. Ses pommettes mai-

gres et pâles rehaussent leur éclat et s'harmonisent parfaitement avec la cambrure légère d'un nez qui s'appuie à sa base au-dessus d'une moustache épaisse et rebondie, voile pudique d'une bouche bien arquée où le sourire découvre les dents les plus admirables. Nos costumes européens détournent un instant son attention de la bouffée de tabac qu'il allait absorber, puis il y revient aussitôt avec un calme que rien ne peut troubler, pas même la vue de nos ridicules accoutrements. Il fume, et, dans cette sérieuse occupation, le bruit, le monde, les hommes, tout lui est étranger. Dès qu'il a fini, il pose sur un banc sa pipe, et, frappant plusieurs fois des mains, appelle le domestique à la façon du pays, le paie, et s'éloigne en assurant son arsenal de pistolets et de poignards rangés dans la triple gaîne de sa ceinture brodée de cuirs de couleurs, et couverte de petits clous d'argent. Ses pieds légers comme ceux d'Achille, pour nous servir de l'expression homérique, sont cambrés à l'antique et chaussés de babouches rouges ; ses guêtres blanches, brodées de passementeries en soie rouge, sont échancrées au coude-pied, et terminées, près du genou, par des houppes touffues que l'air agite ; la fustanelle et les manches volantes de la veste au dos couvert de galons en spirales, ajoute un gracieux mouvement à sa marche élastique. Il disparaît dans la foule que nous continuons à étudier autour de nous ; mais hélas ! voici le chapitre des déceptions, la veste parisienne nous poursuit ; elle a rampé jusqu'ici ainsi que le chapeau en tuyau de poële. O civilisation maudite ! qui greffe nos redingotes à la propriétaire pardessus le vaste pantalon turc, et la cravate à cols de chemises qui guillotinent les oreilles sur la majestueuse encolure des Grecs, tu n'as pas craint de venir nous fatiguer encore de tes odieuses innovations. La mode a franchi les limites que la nature lui opposait ; elle n'a pas craint de mouiller ses bottes cirées et de ternir ses gants par le sel de la mer. Entrons à l'hôtel pour échapper au dangereux spectacle de ce qu'on appelle progrès ; cette baraque est décorée du nom pompeux d'hôtel de la Grèce ; les chambres y sont d'une propreté douteuse, malgré les papiers peints toujours européens, qui étalent partout leur nationalité de cabaret. Cependant il est bon de s'y reposer en goûtant pour la première fois le vin des îles. Les beaux arts personnifiés par la peinture d'un Apelles du pays, portrait d'un brick de guerre qu'on a voulu flatter en supprimant les détails, marquent leur présence nécessaire au progrès.

En dédommagement, et pour nous consoler de nos tristes déceptions, nous prenons plaisir à organiser nos bagages, à tracer des plans d'itinéraires, et à passer en revue nos innombrables lettres de recommanda-

tion. Plusieurs d'entre elles sont adressées à différents consuls du Levant par mon cousin M. Miege (ancien consul de France à Malte, actuellement agent général des affaires étrangères à Marseille). Nous lui devons ici un large tribut de reconnaissance pour l'obligeance infatigable qu'il n'a cessé de nous témoigner en toute occasion, en transmettant à nos familles inquiètes des nouvelles vivement attendues, et en nous faisant réciproquement tenir des leurs par les voies les plus directes et les plus promptes.

Les lettres de crédit sont avec soin mises à part; celles des grands personnages se reconnaissent à leur carrure décorée de vastes cachets armoriés; celles des honnêtes indifférents n'ont point de pli particulier, mais toutes, dictées par de bonnes intentions, nous sont également précieuses, et, réunies ensemble, forment un petit ballot assez lourd qu'il nous est doux de porter au loin.

Nous agitons un instant la grave question d'un voyage à Athènes, mais le départ du *Rhamses*, qui a lieu demain, fait pencher la balance de nos raisons mutuelles vers Alexandrie. Pendant ce temps, le dîner se prépare et va nous tenir lieu de curiosités, d'antiquités et de musées. Nous n'aurons pas encore aujourd'hui l'avantage de manger avec les doigts. La seule couleur locale ou saveur locale dont on puisse animer ce repas désiré, est dans le caïmac, sorte de fromage fait de lait bouilli pendant vingt-quatre heures, qui se mange avec du miel, du sucre ou du sel; l'aratloukoum, pâte d'amidon sucrée, et le shikerloukoum, petit gâteau de dessert. On y reconnaît la présence du sucre à la terminaison loukoum, au dire d'une jeune et jolie dame grecque, madame M., qui a fait la traversée avec nous, et a retrouvé sur la terre-ferme toute l'expression de ses beaux yeux. Elle parle parfaitement français, avec un léger accent étranger auquel le jeu de sa physionomie ajoute de la grâce. Presque tous les voyageurs du paquebot sont descendus ici pour y coucher; on dirait une bande joyeuse de Parisiens en partie de plaisir, que le mauvais temps aurait chassés dans le premier cabaret venu.

Le lendemain, de bonne heure, nous gravissons la colline où est bâtie une partie de la ville. La mer étend d'un côté son vaste miroir, et de l'autre, la campagne se déroule à nos pieds avec ses champs et jardins coupés de petits murs en pierres sèches, ses vignes couchées sur terre à cause des vents, ses oliviers et caroubiers sombres; parfois, de blafardes figures portant de longs fusils, et couvertes de toisons blanches, apparaissent au loin, poursuivant le gibier qui abonde sur ces coteaux. Il y a,

dit-on, beaucoup de perdrix, et les blanches, qui sont très-recherchées, sont destinées aux tables du sultan ou des grands seigneurs. Nous arrivons enfin très-essoufflés à l'église Saint-Georges, à côté de la maison de l'évêque; et nous demandons de quoi nous rafraîchir dans un café où l'on nous offre de l'eau-de-vie, et où nous faisons en passant une partie de billard. Puis, après une courte visite au gouverneur Christili et au consul de France, nous regagnons le logis à la fin du jour, en passant par les moulins. C'est l'heure où les contours s'effacent dans une harmonieuse demi-teinte; les femmes commencent à se montrer sur les terrasses enveloppées de grands voiles comme des spectres fantastiques venus pour écouter les vagues mugissantes. Avec quelle volupté on goûte ces premiers beaux instants de la vie de touriste, ces plaisirs rapides comme les surprises de la joie! Souvenirs aimables, qui entraînent malgré soi, qu'on voudrait prolonger au delà des limites arides d'une relation de voyage. Mais craignons de fatiguer le lecteur, et laissons-lui désirer ce qui manque, deviner dans l'ombre de la nuit naissante les nuances de poésie que le crépuscule soulève. Cependant, laissons-lui découvrir encore ces joyeux visages de filles de joie, qui rient et chantent en nous voyant passer; elles nous font des signes charmants sur le seuil de leur porte, nous montrent leurs joues fardées, leurs yeux peints, leurs cheveux tressés de nattes innombrables, à la lueur d'une lampe de cuivre que promène une vieille ridée autour de leurs visages encore pleins de jeunesse.

Du 1er au 4 novembre. — Nous emportons avec nous, de Syra, l'empreinte légère de quelques beaux types féminins, saisis au vol dans la foule qui nous coudoie. La douce euphonie des mots que gazouillent en passant près de nous ces syrènes à l'expression caressante, nous accompagne jusqu'au port où le bruit de l'active industrie nous ramène à des choses plus positives. Il faut encore nous résigner à la paresseuse existence de passager, et songer à nous installer à bord du *Rhamses!!* Si j'avais de l'encre d'azur, je vous tracerais le rapide portrait du ciel et de la mer; mais je crains d'être accusé par vous, cher lecteur, de la contagieuse passion du bavardage. Je m'arrête donc, et me prends à regarder une jolie barque à voiles triangulaires, qui rentre dans le port en se balançant comme un cygne aux ailes ouvertes. Avec quelle grâce le flot soulève sa course onduleuse et rapide! L'écume crie sur ses flancs luisants, ainsi que le sable sous la roue d'un char. Son pont est couvert de poissons nacrés, de raisins, de cédrats, de melons d'eau et de citrons, qui étalent aux yeux toutes les richesses de la nature sur le plus pauvre

des esquifs. Que n'ai-je le pinceau de Rubens, pour vous représenter ces chaleureux contrastes que le soleil vivifie de ses rayons mobiles, et parsème de reflets changeants! Je ne puis qu'admirer ces beaux fruits humectés de rosée, parés d'or, d'argent, de perles, de corail et d'ambre, comme pour une fête; et ces jolis enfants roses et frais, avec leurs mères qui les allaitent, reposant tranquilles au milieu de cette corbeille bercée par la brise, comme des oiseaux dans leur nid. J'admire encore avec bonheur ces farouches marins grecs s'agitant d'un bout à l'autre du bateau qu'ils gouvernent de la voix et du geste, et qui porte tous leurs trésors; ils viennent des îles voisines apporter des provisions qui sont rares à Syra; la pêche les fait vivre tant qu'elle est heureuse, sans quoi, ils se jettent sur les barques de leurs voisins qu'ils volent au milieu de la mer, pour laquelle ils sont nés, sur laquelle ils ont leurs familles, et dont ils ne craignent pas d'affronter les fureurs. Ces fils de l'écume portent des vestes de laine brune à capuchon rabattu sur la tête, et terminé au sommet par une espèce de crinière touffue, qui donne à la physionomie un aspect encore plus terrible, ils ont le teint cadavéreux et sombre, l'œil brillant comme les armes de leur ceinture, et le cœur fortifié par l'usage des tempêtes; aussi deviennent-ils, pour la plupart, des pilotes fort expérimentés, capables de rendre de très-utiles services aux marins étrangers qui ne connaissent pas ces parages [1].

Dans le courant de la journée, le capitaine, M. Dufresnil, nous montre les côtes inabordables de Santorin (Thera anciennement), toutes couvertes de pierres ponces, d'où néanmoins l'industrie d'un petit nombre d'habitants tire de l'orge, du coton et du vin en abondance. Il n'y a, dit-on, presque pas de Turcs.—On y compte plusieurs petits villages et un évêque ca-

[1] Les îles de l'Archipel étaient divisées par les anciens en Sporades et en Cyclades. Les Cyclades se groupent en cercle autour de Paros. La plus considérable de ces dernières est Naxie, où les marbres abondent; plus loin, Amorgo, riche de vignobles; il y a un monastère où l'on ne peut arriver que par des échelles. Stampalia, couverte de cèdres et de genévriers, possède les restes d'un temple d'Apollon et de magnifiques vergers. Paros, vers le nord, est remplie de ruines antiques, c'est d'elle qu'on a tiré les fameuses inscriptions dites marbres d'Arundel, qui sont à l'université d'Oxford. Milo compte plusieurs volcans éteints, est pleine d'antiquités, et contient des galeries souterraines qu'on croit être les restes d'un ancien labyrinthe. En tournant vers l'Attique, on trouve Seripho, où la tête de Méduse avait tout pétrifié, même les habitants, et que la fable donna pour prison à Danaé. Colouri est l'ancienne Salamine. Hydra, qu'habite une colonie libre, a toujours combattu contre la tyrannie des musulmans. Mycone renferme des pirates. Delos, près de Syra, élance ses montagnes arides que domine le mont Cynthus, bloc de granit aux pieds duquel les habitants de la Grèce accouraient en foule aux fêtes d'Apollon. Scio s'est acquis une grande renommée par ses vins que Virgile a vantés; elle prétend aussi avoir donné naissance à Homère,

tholique. Les quatre îlots voisins sont le produit d'éruptions volcaniques. Plus tard, nous doublons le cap de Candie, autrefois l'île de Crète, où la plupart des dieux et des déesses prirent naissance, et où les habitants sacrifiaient des hommes à Jupiter et à Saturne; on y fait aujourd'hui du miel qui sent le thym ; mais ce qui nous intéresse le plus, pour le moment, c'est qu'elle est à cinq cents lieues de Marseille, et qu'après trois jours de pleine mer où nous aurons le temps de réfléchir mûrement sur l'histoire ancienne, et de raviver tous les souvenirs de vieilleries classiques et de mythologie, nous toucherons au sol désiré d'Alexandrie.

Nous voici donc sur la grande route qui n'a plus de montagnes ni d'arbres, sorte de désert anticipé, sans fatigue pour le piéton, sans récréation variée, où l'homme est forcé de se rabattre sur lui-même, de dormir, de manger, de fumer ou de se promener en long et en large, pour suppléer au manque d'animation des heures sans fin. C'est le moment où certains touristes transcrivent les notes relatives au nombre de lieues parcourues, et font le relevé détaillé, chiffré, revu et corrigé, des écus dépensés dans les auberges, étude comparée de la vie animale aux différentes latitudes, qui sert de compas de proportion à leurs impressions futures. Pour nous, aucune préoccupation de ce genre ne trouble le plaisir du voyage. Chacun met à la masse commune une somme égale, confiée aux soins de C. Burton, qui veut bien se charger de régler tous les comptes avec une obligeance au-dessus de tout éloge; et quand le trésor sera épuisé, nous aviserons au moyen de le renouveler chez des banquiers amis pour lesquels nous avons des lettres de crédit.

Le 4 novembre, une terre basse à l'horizon s'étend devant nous, puis une forêt de mâts entremêlés de pavois de tous pays, surgit peu à peu comme une végétation subite, au milieu des rochers arides qui défendent l'entrée d'Alexandrie (Sckanderiek). On nous signale au loin la fameuse colonne de Pompée, appelée Saouari en arabe (grand mât). L'ancienne Naucratis, fondée par Alexandre le Grand, se pose devant nous, majestueuse comme une reine, étalant sa robe antique et blanche sur une langue de terre entre deux ports, qu'on nomme port d'Afrique et port d'Asie : l'un neuf et l'autre vieux. Celui d'Afrique est réservé aux Turcs, et le second aux chrétiens de toutes les nations. A l'entrée du nouveau port, on voit deux citadelles appelées le grand et le petit Pharillon, qui ont succédé à des édifices très-célèbres dans l'histoire : la fameuse bibliothèque avec ses sept cent mille volumes, et le phare de Ptolémée, qui passait pour une des merveilles du monde. Le docteur

Pocoke dit, en 1737, qu'on pouvait encore voir au fond de l'eau, quand le temps est bien calme, quelques colonnes superbes, restes uniques de cette tour illustre. D'après les historiens arabes, quand cette ville fut prise par les Sarrasins, elle contenait quatre mille palais, quatre cents places spacieuses, et quarante mille juifs qui payaient tribut.

Un pilote vient à bord pour guider notre route à travers le triple rang d'écueils qui obstruent les passes, et peut, aux yeux de Méhémet-Ali, devenir une très-bonne arme contre un ennemi qui voudrait l'attaquer. Cette capitale maritime de l'Égypte est, par sa position géographique, une des premières villes de commerce du monde, et le séjour des consuls de toutes les nations. Sa population, évaluée à soixante mille âmes, se compose de vingt mille Arabes, de six mille Turcs, de dix mille juifs, et de cinq mille Européens établis, sans compter les étrangers qui passent. Il y a trente mosquées, des hôpitaux, des casernes, un palais, une imprimerie, une douane, un lazaret et une ligne télégraphique établie jusqu'au Caire.

Quel spectacle merveilleux se prépare! le vent qui se joue dans nos cordages en les faisant vibrer comme une harpe sous une main divine, nous pousse bientôt au milieu d'une scène toute nouvelle; la masse réunie des vaisseaux de la flotte Égyptienne et Turque nous enveloppe de toute part. Les cris des matelots innombrables qui travaillent à la manœuvre au son des sifflets aigus, cette agitation de petits hommes qui grimpent comme des mouches sur les vergues, avec une célérité que n'exclut pas l'ampleur de leurs pantalons, le sourd bruissement des flots écumeux que fend un sillage rapide, des coups de canons qui partent de loin en loin, perçant la fumée qui précède le bruit de leurs éclairs de feu; tout cet ensemble confus et tumultueux est l'âme d'un concert des plus magnifiques, surpassant en grandeur les plus beaux opéras qui puissent remplir des oreilles d'artistes. Ces vaisseaux à trois ponts, immobiles comme des monuments de la puissance de l'homme, et qui au moindre geste du commandant se meuvent et obéissent; ces frégates qui rôdent à l'entour, et ces jolis canots remplis de rameurs aux mouvements réglés; tout cet appareil plein de vie et d'intérêt étonne l'imagination qui aime à planer à grand vol sur les plus riches tableaux. On pense involontairement aux belles marines du grand Joseph Vernet! Un bateau de transport vient nous accoster et prendre les dépêches du consulat de France; il nous conduit bientôt le long des quais, au milieu d'un grand nombre de barques du commerce; nous avançons vers de bruyants chantiers où des milliers d'ouvriers écarris-

sent des poutres : c'est un bruit infernal de planches, de marteaux et de clous qu'on enfonce. On n'entendrait pas Dieu tonner.

Nous mettons pied à terre, et, jetant un dernier coup d'œil sur les pavois et les flammes dont les vives nuances oscillent à l'extrémité des mâtures, nous surveillons le déchargement de nos inséparables colis. La foule qui se presse et nous regarde avec surprise est d'une teinte vigoureuse et brune, que font encore ressortir les draperies blanches des bournous et la vivacité des étoffes que le soleil se plaît à étaler autour de nous ; c'est une atmosphère étouffante où les couleurs se meuvent, douées d'une sorte de vibration éclatante qui échauffe les yeux ; on croit voir la nature au travers d'un fluide enflammé. De grandes mains rôties et ridées par le climat s'emparent déjà de notre butin pour le transporter aux hôtels, à mesure qu'on le débarque, lorsqu'un janissaire en habit rouge et turban blanc, homme de police du pays, vient leur faire poliment lâcher prise au moyen d'une douzaine de coups, tombés à bonne adresse, de sa canne à grosse pomme d'argent. Non loin de là, des forçats, enchaînés deux à deux, et que couvrent à peine des lambeaux de chemises, travaillent à réparer les berges, à remuer la terre et transporter des pierres ; l'expression de la misère avilie est peinte sur leurs visages de bronze ; le bruit des fers qu'ils traînent et les fauves regards de convoitise qu'ils ne cessent de lancer à nos bagages réunis, inquiètent le janissaire ou kavass, qui nous engage à ne pas quitter la place et à former la haie près de notre bien ; nous ne manquons pas de le faire en nous postant aux angles de nos malles rangées en manière de rempart autour des plus menus objets qui occupent le centre du précieux tas. Armés chacun d'un grand sabre turc, d'une paire de pistolets, d'un fusil double et d'une cravache qui nous sert à chatouiller les mollets amaigris des curieux, nous attendons, avec une silencieuse impatience, le valet de place qui a été quérir des montures. Au bout d'un instant, notre homme arrive escorté d'une troupe de chameaux tout poudreux et sales, qu'on charge rapidement ; puis des baudets à selles couvertes de tapisseries usées nous assiégent de toute part ; leurs maîtres se heurtent, s'injurient de mille cris expressifs, pour l'honneur de nous fournir des quadrupèdes. Afin de trancher toute discussion, les plus alertes nous saisissent, nous asseyent victorieusement sur le dos de leurs ânes, et, lancés au galop dans un tourbillon de poussière, les jambes pendantes de cent manières différentes, nous inaugurons la terre des Pharaons par une entrée des plus triomphales. Un vice-consul de France en habit noir, monté sur un beau cheval, qui bon-

dit et caracole avec élégance sous un équipement brodé d'or, nous précède avec son saïs [1]. Vêtu à la légère, ce dernier court en avant, à la mode du pays, et écarte la foule avec sa baguette, frappant indistinctement tous ceux qu'il rencontre. En un instant, un bazar entier, des rues pleines de maisons blanchies à la chaux, ou de briques brunes et noires, qui semblent en mosaïques, nous passent devant les yeux comme un paysage sur un chemin de fer. C'est en vain que nous voudrions examiner un costume, étudier un beau type : tout est déjà loin; le rouge, le bleu, le vert, se mêlent et se succèdent. Les femmes n'ont pas de figure, elles n'ont que des yeux : le reste du visage est caché ; il est impossible de communiquer aucune observation à son voisin sans se mordre la langue, tant l'allure de nos ânes est dure et incessante. Les bourriquiers, lancés comme des flèches, stimulent de la voix et du geste ces généreux coursiers, et crient continuellement : barrack, barrack ! en français : gare. Nous sommes au quartier franc, sur la grande place. Les consulats s'y reconnaisent à leurs grands mâts, entourés d'escaliers en spirales au-dessus des terrasses pour signaler les vaisseaux en mer.

Un air plus pur a remplacé les miasmes arabes qui infectent les bazars d'une insupportable odeur de bête fauve.

On respire plus à l'aise dans ce lieu spacieux, meublé d'assez jolis édifices ; quelques maisons y possèdent des volets à la mode européenne. Nous voyons passer au grand galop une voiture à quatre chevaux blancs, que fouette un fier cocher à large fustanelle grecque : c'est l'équipage d'un ministre qui se rend auprès du vice-roi, donnant l'exemple du progrès que le pacha encourage de ses efforts les plus hardis. Mais à côté de ce luxe inattendu, la misère du peuple frappe davantage, surtout si l'on pénètre dans l'enceinte des Arabes, bâtie au milieu des ruines qui couvrent encore le sol. On y aperçoit, à de longs intervalles, et presque sous le sable, des groupes de cahuttes misérables, composées de pans de mur élevés de quatre ou cinq pieds de terre, et sur lesquels se croisent quelques planches en guise de toits ; on dirait des fours abandonnés ; c'est dans ces asiles immondes que végète le fellah (paysan) et sa famille.

C'est là qu'une population entière d'hommes, de femmes et d'enfants s'entassent pêle-mêle au soleil, obligée, comme la vermine, à s'engendrer dans les plus sales cloaques ; triste image d'une nation abrutie par le despotisme qui étouffe son intelligence ! On la voit, après

[1] On appelle ainsi les palefreniers qui courent devant les voitures ou les chevaux.

les fatigues laborieuses qu'on lui impose, dormir paisiblement auprès de ces monuments élevés jadis par l'orgueil de ses puissants maîtres, insouciante du passé autant que de l'avenir; elle respire l'air qu'on lui accorde et supporte en silence les maux que le climat fait naître et que l'ignorance multiplie. Pourtant l'Égyptien est doué d'une grande intelligence et facile à instruire; mais le fanatisme religieux est l'obstacle qui domine toute son existence et en rend l'accès difficile aux améliorations du progrès. L'inflexible volonté de Méhémet-Ali a prouvé, par plus d'une tentative, combien l'éducation de ce peuple serait aisé si l'on pouvait impunément le dépouiller des préjugés de sa religion. La mission égyptienne, en France, composée de quarante-quatre jeunes gens envoyés à Paris pour étudier les éléments des sciences, et qui, depuis 1826, s'est accrue jusqu'au chiffre de cent quatorze, a doté l'Égypte d'hommes distingués dans toutes les carrières. Ce commencement de régénération est entièrement dû au pacha et à l'influence française, dont il a su profiter en toute occasion. C'est en 1815 qu'il essaya pour la première fois de vêtir ses troupes à l'Européenne, à son retour de l'Arabie, qu'il venait de soumettre au grand seigneur, et d'où l'avait rappelé le retour de Napoléon en France. M. Selves, notre compatriote, aujourd'hui Soliman Pacha [1], est sans contredit un des hommes dont le concours a secondé le plus efficacement les efforts du vice-roi. Mille jeunes mameloucks lui furent confiés à Assouan, à la première cataracte du Nil, pour éloigner ce nouvel essai des soupçons du fanatisme et du préjugé. Placés dans quatre casernes préparées à cet effet, ils apprirent en trois ans les principes du métier de la guerre. M. Selves, malgré les complots de cette jeunesse turbulente, qui n'obéissait qu'à regret à la voix d'un chrétien, triompha de leur répugnance par un sang-froid qui ne s'est jamais démenti. Un jour même qu'il commandait l'exercice à feu, une balle, dirigée contre lui, vint siffler à ses oreilles; sans perdre contenance, il continue la manœuvre, se fait présenter les armes, et commande le feu une seconde fois.

L'apprentissage terminé et les cadres formés, on s'occupa de trouver des soldats. On tira des nègres du Cordofan et du Sennaar. Trente mille furent dirigés sur Benchali, près de Montfalout, sur la rive gauche du Nil, dans la haute Égypte, et ce fut là qu'en 1823, les mameloucks organisés formèrent les six premiers régiments, où ils furent placés comme officiers instructeurs. Depuis, Méhémet-Ali a organisé une

[1] Ancien aide-de-camp du maréchal Grouchy.

conscription sur le modèle de la nôtre, et s'est attaché à créer plusieurs établissements militaires, une école d'officiers et de sous-officiers à Damiette. Seulement, au retour des troupes égyptiennes de Morée, il commença la formation de la cavalerie régulière dont il fit une école à Giseh et une école d'artillerie à Torrah.

Revenons à l'humble fellah, qui nous entraîne malgré nous à la digression historique. Rentrons dans sa pauvre demeure, asile des plus cruelles souffrances; regardons ses pauvres enfants tout nus, sur les épaules d'une mère qui se cache la figure en nous voyant; les mouches que la chaleur engendre semblent prendre plaisir à nicher leurs essaims dans les yeux malades de ces infortunés; les femmes croient qu'il ne faut point les laver, et qu'en touchant ces organes si précieux on envenimerait le mal. Je ne puis me défendre d'une profonde impression de dégoût à la vue de ces infirmités, de ces plaies de l'humanité, que le temps et les lumières d'une civilisation et d'une religion nouvelles pourraient seules fermer. L'affreux spectacle des pestes qui moissonnent cette classe malheureuse, se développe et s'explique devant la sombre réalité. On conçoit aisément toutes les calamités qui doivent surgir de tant d'inculture physique et morale; mais l'imagination n'ose en dépasser les limites. Elle s'arrête épouvantée devant ces intelligences en ruine, et ne peut trouver de consolation dans les souvenirs du passé; l'histoire des anciens rois dont les tombes gigantesques ont perpétué l'orgueilleuse mémoire, parle assez haut de l'esclavage du peuple et de l'avare égoïsme des tyrans. Le présent est sous nos yeux dans toute sa laideur; mais il nous est doux de penser que, sous l'influence croissante de la civilisation française, la raison du pays, endormie, se réveillerait à la voix de celui qui le gouverne avec une énergie capable d'opérer les plus grands changements; et cette pensée se fortifie en songeant aux utiles et nombreuses améliorations apportées par le vice-roi dans beaucoup de choses : ainsi, avant lui, la ville n'occupait qu'une partie de l'isthme, aujourd'hui, il est tout entier couvert de constructions qui s'étendent en outre, à la fois, sur la presqu'île et sur la terre-ferme; la marine doit toute son importance à M. de Cerisy, ingénieur de Toulon, auquel a été confiée l'exécution de l'arsenal. Six à huit mille Arabes ont construit, sous sa direction, dans un intervalle de quatre ans, sur la côte jusque-là déserte et nue d'Alexandrie, un arsenal complet, des cales de vaisseaux, des ateliers, des magasins, une corderie de mille quarante pieds de long, comme celle de Toulon; et au bout de quatre ans une flotte de trente voiles était construite, armée, équipée, et lancée, pour

son coup d'essai, à la poursuite d'une escadre turque. On admire sans doute une pareille promptitude appliquée à de si vastes travaux, mais on apprend avec douleur que le canal Mahmoudie, qui relie Alexandrie au Nil a coûté la vie à trente-deux mille hommes, pauvres fellahs qu'on prenait sans distinction d'âge ni de sexe, pour les faire creuser ce lit avec leurs ongles, sans outils, et qu'on forçait, à coups de bâtons, à travailler sans relâche, malgré les chaleurs du climat. Trois cent trente mille ouvriers ont travaillé à cette œuvre colossale pendant dix mois.

De nombreuses maisons de campagne bordent aujourd'hui ce canal, qui, en amenant les eaux douces à la ville, active partout la végétation et fait fleurir la culture. Aux yeux des musulmans, la gloire ne présente pas du tout la même idée qu'aux nôtres. Accoutumés dès l'enfance au sang impunément versé, ils le versent à leur tour quand ils le croient nécessaire, sans pour cela passer pour barbares ou cruels. Car la loi de Mahomet, établie par le glaive, autorise et consacre la volonté du plus fort.

Dès notre installation à l'hôtel d'Orient, nous recevons la visite de M. Bourdon, jeune peintre français qui est depuis plusieurs mois en Égypte, et veut bien nous servir de cicerone dans nos excursions artistiques. Après avoir fait visite à notre consul, M. Cochelet, qui nous accueille avec toute la cordialité et l'affabilité d'un Français, et nous invite à dîner pour le lendemain, nous allons saluer les aiguilles de Cléopâtre et la colonne de Pompée, tant de fois décrites partout, que le lecteur sera charmé de mon silence à cet égard. Nous reprenons des ânes, qui sont les cabriolets du pays, et dont le trot est l'allure la plus agréable. La place qui est devant l'hôtel est justement un point central où ils se réunissent en foule ; ce qui nous donne le loisir d'examiner et de généraliser le costume des bourriquiers. Il se compose d'une simple chemise de toile bleue à manches longues, qu'ils nouent et retroussent derrière le dos par un nœud ou une petite corde, et pour coiffure, d'un takie, bonnet de toile blanche piquée ; ils marchent pieds nus.

GOUPIL FESQUET.

(La suite prochainement.)

LE DERNIER LIVRE DE M. LAMENNAIS.

Amschaspands et Darvands, par M. Lamennais [1]. — M. Lamennais vient de publier un nouveau livre, et aussitôt cette œuvre s'est emparée puissamment de l'attention et de la discussion. Rien en cela ne doit étonner personne. M. Lamennais, comme homme et comme écrivain, est une de nos célébrités contemporaines qui ont plus le droit d'exciter à un haut degré l'intérêt et la curiosité. Et certes, à cette dernière production de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, l'intérêt et la curiosité n'auront point fait défaut. C'est peut-être à cet empressement qu'il faut attribuer le blâme excessif et l'excessif éloge qu'ont prodigués à ce livre certains journaux et quelques revues. Nous éviterons également l'un et l'autre de ces deux excès.

Nous admirons sincèrement les grandes beautés de style et de forme que M. Lamennais répand dans ce qu'il écrit; mais notre admiration ne nous empêchera pas de blâmer sincèrement aussi les tendances et les doctrines de l'auteur qui nous paraissent funestes et dangereuses. Nous avouons sentir une antipathie prononcée pour beaucoup de principes qu'il professe; mais cette antipathie pour les opinions sociales et politiques, ne nous empêchera pas de reconnaître dans l'écrivain et le poëte ce qui nous paraît louable.

Comme publiciste et philosophe, M. Lamennais, dans son nouvel ouvrage, développe les mêmes doctrines sociales et politiques qui se trouvent dans le *Livre du peuple*, les *Discussions critiques*, etc. Ce n'est pas que M. Lamennais formule le moins du monde un système social et politique, et qu'il nous donne un ensemble de doctrnes à accepter ou à réfuter. Loin de là : on dirait plutôt qu'il a pris à tâche, dans une espèce de pamphlet à double face, d'attaquer toutes les doctrines qui servent de base à la société humaine telle qu'elle est actuellement constituée.

D'après l'esprit du livre, et d'après les propres paroles de M. Lamennais, « notre système social est vieilli, usé, et il ne satisfait plus aux conditions de la vie des peuples. La pensée de notre époque n'est tournée qu'à la destruction. » En jugeant de la sorte le temps présent, l'auteur ne tient nullement

[1] Un vol. in-8. Pagnerre, éditeur, rue de Seine, 14 bis.

compte de l'existence effective d'une société qui satisfait aux conditions de la vie des peuples, puisque les peuples suivent encore leurs développements naturels au milieu de cette société. M. Lamennais, qui nous fait voir notre âge sous un jour si défavorable, est-il plus dans le vrai, lorsqu'il dit en parlant de l'avenir, que « sur ces ruines (du présent) auxquelles tous les peuples auraient mis la main, s'élèvera une demeure plus vaste, plus magnifique, à laquelle chacun d'eux apportera sa pierre, et que tous, unis dans une même foi, habiteront un jour *en commun.* » Ces idées peuvent gagner à être exprimées par la plume de M. de Lamennais; mais elles n'ont pas plus de solidité pour cela. Si la conscience humaine, qui s'offre à nous dans l'histoire, ne nous montrait toute l'inanité de pareilles illusions, nous pourrions les partager avec M. Lamennais; mais, quand nous voyons quelles déceptions funestes ces illusions produisent chez les peuples qui s'y sont abandonnés, ne devons-nous pas les repousser comme un fléau?

Il est à déplorer qu'un esprit éminent comme M. Lamennais, si capable et si ambitieux de faire le bien, concoure plutôt au mal, en sacrifiant les leçons austères et utiles de l'expérience aux brillantes et dangereuses fantaisies de l'imagination. Que par de sages prédications, on cherche à réformer ce qu'il y a de relâché dans les mœurs, à réfréner ce qu'il y a de déréglé dans les passions, rien de mieux; c'est une mission de paix et de bonheur : elle est digne du génie. M. Lamennais s'honora jadis en les remplissant à côté d'un homme qui lui avait glorieusement tracé la voie. Mais quand ce noble compagnon persistait dans cette route commencée, combien M. Lamennais ne s'en est-il pas éloigné? En se laissant enivrer par sa parole, à quelle distance n'a-t-il pas été emporté au delà des limites posées par la justice et la vérité? On peut mesurer cette distance en comparant le livre sur l'*essai de l'indifférence* et le dernier ouvrage de M. Lamennais. Il était alors un écrivain sobre et contenu; depuis, il compte parmi les plus hardis et les plus impétueux. Aujourd'hui même, il semble faire un pas de plus dans cette carrière de la fougue sans frein; ses mécontentements deviennent des fureurs; ses observations deviennent des injures, ses reproches des insultes, ses plaintes des anathèmes; et c'est ainsi que, sortant des bornes de la modération, il fait perdre à des idées généreuses tout leur caractère et toute leur valeur.

Dans une espèce d'avant-propos, l'auteur nous explique la signification des mots *Amschaspands* et *Darvands.* L'ancienne religion du magisme perse, admettait que deux puissances ennemies l'une de l'autre influaient sur les destinées du monde, le bien et le mal, Ormuzd et Arhimane. De ces deux puissances étaient nés de bons et de mauvais génies qui avaient pour mission, les uns de protéger, les autres de troubler l'ordre de l'univers. Les bons génies s'appelaient Amschaspands, les mauvais Darvands. Ormusd et Arhimane, leurs chefs, chargent, chacun de son côté, quelques-uns de leurs génies de parcourir les mondes pour connaître tout ce qui se passe dans l'univers. Les premiers ministres des deux souverains emploient, à leur tour, des en voyés subalternes qu'ils chargent d'inspecter les détails, et il arrive ainsi ju -

qu'aux maîtres des relations générales de tous les points de la création.

Un vieux mage de la Bactriane, renommé par sa haute sagesse, avait reçu des génies le don de comprendre leurs mystérieux entretiens. Ce sont ces correspondances dont la traduction se trouve dans le livre de M. Lamennais.

L'auteur se sert de cette fiction pour expliquer la forme de son ouvrage écrit en lettres.

Nous croyons que la nature du sujet choisi par M. Lamennais ne pouvait pas lui suggérer une autre forme préférable à celle de la forme épistolaire. Quel autre genre littéraire se fût aussi bien prêté à la peinture des scènes que l'auteur voulait représenter? L'épître n'est-elle pas le cadre le plus favorable à la discussion animée de principes opposés? Or, le livre de M. Lamennais n'est, pour ainsi dire, que le champ de bataille du bien et du mal. Il avait à mettre en ligne dans le camp d'Ormuzd et dans celui d'Ahrimane, des antithèses ennemies qui devaient se disputer la victoire bien longtemps avant qu'il fût décidé à qui elle appartiendrait. Il nous tient au courant de la guerre au moyen des bulletins que communiquent à leurs chefs les bons et les mauvais génies.

Il résulte de cette donnée que le style de M. Lamennais tour à tour monte jusqu'à l'enthousiasme lyrique, ou descend jusqu'à l'amertume de la satire; ici vous trouvez la confiance dans le bien, heureuse et sereine; là, le désespoir sombre et farouche; souvent rien n'est plus onctueux, plus pathétique, plus tendre que cette voix qui traduit les paroles du génie de la miséricorde, et rien n'est plus terrible, plus épouvantable que le son de cette trompette qui réveille les crimes au fond des consciences flétries; à côté d'un dithyrambe enflammé, c'est une douce et calme idylle, et l'on respire, dans cet ouvrage, tantôt l'air brûlant d'une prophétie vengeresse, tantôt la brise embaumée d'un cantique de la Bible. Souvent la même page offre l'un à côté de l'autre des exemples de ce contraste frappant qui est comme le fond de ce livre essentiellement antithétique.

« J'ai vu le riche dans son faste extérieur et dans les misères qu'il recouvre, je l'ai vu dans l'ivresse de ses fêtes et dans le brutal engourdissement, l'incurable ennui qui le saisit le moment d'après, et je me suis pris d'une immense pitié. »

Puis à la suite d'une si énergique apostrophe, cette douce peinture :

« Non, le pauvre ne sait pas ce qu'il envie, il ne sait pas quelle est la part qu'Ormuzd lui a faite dans les biens réels. Combien de fois, à l'heure où le soleil, oscillant au milieu des vapeurs du soir, rougit de ses derniers rayons le sommet des hauts arbres, à cette heure mystérieuse où s'endorment les souffles de l'air, où le silence s'étend sur les campagnes veloutées par les ombres, combien de fois, dans mes courses errantes, me suis-je arrêté attendri et pensif, en un recoin de vallon, près d'une rustique chaumière! Il y avait là plus de vrai bonheur que jamais on n'en rencontra dans les palais de l'opulence. Un feu de branchages pétillait sur l'âtre où la mère préparait le frugal repas de la famille : de temps en temps elle se détournait, souriant avec calme aux enfants qui se jouaient au dehors, tandis que le plus jeune entre les genoux du père assis sur le seuil, immobile comme lui, offrait dans son repos, le doux symbole de la sérénité de cette vie champêtre. »

Il y a des moments où la prose de M. Lamennais atteint au lyrisme le plus harmonieux, il y a dans sa phrase un rhythme secret qui charme autant que la plus belle strophe, et plus d'une page de la lettre LIII, pourrait s'appeler à bon droit ode, hymne, ou élégie.

« Il avait allumé près du talus au coin du bois un feu de bruyères, et assis sur la mousse, le pauvre enfant, il réchauffait ses mains à la flamme pétillante.

« La fumée, jaunie par de fauves rayons qui glissaient entre les nuages, montait dans l'air pesant. Il la regardait comme un serpent qui gonfle et déroule ses anneaux, puis s'épandre en nappes brunes, puis s'évanouir dans l'épaisse atmosphère.

« Plus de chant dans le buisson, plus d'insectes ailés étincelants d'or, d'émeraude, d'azur, promenant de fleur en fleur leurs amours aériens : partout le silence, un morne repos, partout une teinte uniforme et triste.

« Les longues herbes flétries blanchissaient penchées sur leur tige : on eût dit le linceul de la nature ensevelie.

« Quelquefois un petit souffle, naissant et mourant presque au même moment, roulait sur la terre les feuilles sèches. Immobile et pensif, il prêtait l'oreille à cette voix de l'hiver. Recueilli dans son âme, il s'y perdait comme se perdent le soir les soupirs de la solitude au fond des forêts.

« Quelquefois aussi, bien haut dans les airs, une nuée d'oiseaux d'un autre climat passait au-dessus de sa tête, poussant des cris semblables aux aboiements d'une meute. Son œil les suivait à travers l'espace, et, dans ses vagues rêveries, il se sentait entraîné comme eux en des régions lointaines, mystérieuses, par un secret instinct et une force inconnue.

« Enfant, déjà tu aspires au terme, prends patience, Dieu t'y conduira. »

N'est-ce pas là une délicieuse élégie ? et ne trouvez-vous pas que cette cadence sans rime, est pleine d'une mélodie que n'ont pas bien des poésies en vers.

Du reste, toute cette lettre LIII est composée de pareilles pièces qui en font la plus belle partie du livre.

Dans les premières lettres ce ne sont que paroles hautaines et fougueuses dont la violence n'est pas amoindrie par quelques réponses plus humbles et plus paisibles ; dans cette lettre LIII, au contraire, on n'entend qu'une voix tendre et calme exhalant toujours l'espérance et la mélancolie. Je crois que cette lettre, qui est d'ailleurs d'une bien plus grande étendue que les autres, était primitivement un ouvrage à part, qui n'avait aucun rapport avec l'ouvrage dans lequel on a cherché à le fondre [1]. Quoi qu'il en soit, cette dernière partie est vraiment la plus importante et sous le rapport littéraire, et sous le rapport des idées ; car, puisque M. Lamennais la donne pour conclusion à son livre, c'est là surtout qu'il faut chercher la signification de son œuvre, signification difficile à trouver dans le reste, à cause du contre-poids des antithèses.

Quelle différence entre cette dernière lettre et tant d'autres du volume ! la trente-sixième et la trente-septième par exemple ; nous citons celles-là particulièrement, parce que, à cet endroit du livre, se trouve comme résumé l'esprit qui l'a dicté. Quel parfum de poésie dans l'une, et quel âpre et fatal souffle dans les autres ! Mais aussi comme on est doucement ému, par cette voix plaintive qui

[1] Nous avons entendu dire, en effet, que l'éditeur allait publier cette lettre en un volume séparé (*Note d. d.*)

nous demande une larme de douleur pour des malheurs qu'elle raconte si naïvement! et comme on est tristement agité par cette parole qui s'enfle horriblement pour nous effrayer par le récit de monstrueuses chimères!

M. Lamennais est-il dans le vrai lorsqu'il représente la société comme n'offrant plus qu'un « triste amas de décombres? » Est-il dans le vrai lorsqu'il dit que « dans ce monde sont généralement étouffés les sentiments; que tout, hommes et choses, obéit à l'esprit du vide, au père du rien? » Est-il donc dans le vrai, lorsqu'il accuse indistinctement tous les pouvoirs, tous les gouvernements de se vouer en serviteurs fidèles au principe du mal? Est-il dans le vrai, lorsqu'il ne montre dans la politique, dans les lois, dans l'administration de tout ce qui ressort du pouvoir public que l'inspiration du mal?

Notre siècle est-il maudit entre tous les âges? Vivons-nous dans le pire des mondes? — Beaucoup d'honnêtes gens qui ne connaissent peut-être pas du tout les belles théories découpées tout à l'aise par certains esprits dans les temps futurs, mais qui connaissent quelque peu, en revanche, les réalités historiques des âges écoulés, trouvent cependant dans l'époque actuelle une somme de bien beaucoup plus grande que dans les temps passés.

Puisque M. Lamennais croit « aux progrès du bien-être de tous effectués par les progrès de la raison publique et des lumières générales, » comme nous croyons à la civilisation, (qui n'est pas autre chose,) puisqu'il croit à la continuité de ces progrès, même à travers le mal actuel, pourquoi ne partage-t-il pas cette confiance et cette sérénité de ceux qui se reposent sur la Providence en voyant le mieux du présent à côté du mal du passé? Pour n'avoir point atteint ce but toujours désiré et toujours incertain de l'idéal infini que Dieu ne laisse qu'entrevoir à notre âme, faut-il ne pas tenir compte des réalités consolantes qu'il nous accorde dans ce monde?

Pour nous, au lieu de comparer le présent de l'humanité à l'avenir que lui font les utopistes dans leurs vagues rêveries, nous comparons notre temps avec les temps écoulés, et ce spectacle nous raffermit en notre foi dans le bien. Son triomphe est la conclusion du livre de M. Lamennais. Mais ce triomphe, il l'ajourne à un autre temps. Nous, nous croyons que le bien l'emporte tous les jours sur son ennemi, qui lui résistera jusqu'au jour fixé dans les desseins de Dieu. Plein de confiance dans les destinées que ce Dieu nous réserve, après avoir montré comment M. Lamennais s'égare, nous ne saurions mieux terminer cet article qu'en citant ses propres paroles qui expriment si bien notre faible nature et la grandeur de Dieu :

« Seigneur, vos décrets sont impénétrables. Qui a descendu dans les profondeurs de votre justice et dans les abîmes de votre science?

« Votre sagesse a des secrets cachés au fond de l'éternelle lumière qui vous illumine intérieurement, et les plus élevées de vos créatures ressemblent au petit oiseau qui voltige sur les bords de l'Océan immense. »

Elie Déron.

UN ÉTÉ EN ESPAGNE.

Madrid.

II[1]

Madrid n'est pas pour rien la capitale des Espagnes, et les curiosités n'y manquent pas. Mais il y faut suivre le précepte de l'Évangile : « Cherchez, et vous trouverez. » Les choses n'y sont pas ostensibles comme à Paris, et telle maison bien vieille et bien pauvre d'apparence, renferme des objets du plus grand prix. soit sous le rapport de l'art, soit comme valeur intrinsèque. Pour exemple, je citerai la *Armeria real*. Vous frappez à une petite porte. Un gardien vient ouvrir. Vous présentez votre billet, et vous êtes admis à visiter un cabinet unique. L'*Armeria real*, autrement dit en français, l'*Arsenal royal*, fut apporté de Valladolid à Madrid en 1565. Outre des armures de toutes sortes et de toutes époques, on y remarque une magnifique voiture de fer, fabriquée en Biscaye, donnée en 1828, à Sa Majesté Ferdinand. Cette phrase est écrite derrière la voiture :

Con su industria los honores	La Biscaye joyeuse rend,
Hace Vizcaya gustosa	Avec son industrie,
A Fernando V y a su esposa	Les honneurs qui sont dus à Ferdinand V et à son épouse,
Sus legitimos señores.	Ses légitimes seigneurs.

La Monnaie de Madrid, que son *contador* (directeur), M. *Don Mariano de la Pedrueza*, m'a fait visiter, avec une complaisance dont je ne saurais trop le remercier, est composée de deux bâtiments, placés l'un en face de l'autre, des deux côtés de la rue qui mène à la porte de Ségovie. Un des bâtiments est excessivement vieux, et date du temps des Maures. La bibliothèque royale est située sur la place de l'Orient du Palais, au coin de la rue de *la Bola*. L'intérieur est rempli de peintures et d'ornements, surtout la salle qui renferme les œuvres des *Pères de l'Église*, et qui est toute de noyer, avec des colonnes à chapiteaux dorés. Cette salle a appartenu autrefois au prince de la Paix. La

[1] Voir le dernier numéro de la *France Littéraire*.

bibliothèque royale de Madrid est riche en livres et surtout en manuscrits; mais ce qui mérite principalement l'attention des visiteurs, c'est le *Musée des médailles*, dans la salle du trône. Il faut le regarder comme une des premières galeries de l'Europe, comme la première peut-être. Elle a commencé à se former avec la fameuse collection de l'abbé Rotlein d'Orléans, et s'est augmentée depuis, au point de posséder actuellement plus de cent cinquante mille médailles grecques, romaines, arabes, etc., en or, argent, cuivre et fer. Elles sont toutes parfaitement classées. J'avoue mon faible pour la numismatique. Aussi n'ai-je pu me lasser de contempler une collection complète et magnifique des monnaies de tous les rois de Grenade. Où pourrait-on trouver, ailleurs qu'à Madrid, une si précieuse série? De l'imprimerie royale et de la calcographie, il n'y a rien de bien important à dire. L'architecture du bâtiment est assez médiocre. A l'intérieur, l'établissement ne peut supporter la moindre comparaison avec notre imprimerie royale.

Continuer à énumérer ainsi les principaux établissements de Madrid, serait chose fort peu récréative. Mieux vaudrait dire quelques mots sur l'état de Madrid en général. Je les réserve pour ma conclusion. Je vais, pour le moment, faire une promenade au Retiro particulier, ce jardin où la reine se rend tous les jours, et où l'on ne pénètre qu'avec des billets.

La réputation du *Retiro* ne le cède en rien à celle du Prado. Nous étions six, lorsque nous allâmes le visiter. Philippe IV, cédant aux instances de son ministre Olivares, acheta tout le terrain qu'occupe ce royal séjour. Il éleva le palais, et fit planter les jardins. Il voulut en faire une résidence des plus agréables, et d'autant plus commode qu'on pouvait s'y rendre sans sortir de Madrid. Ses successeurs, Ferdinand VI principalement, travaillèrent à l'embellissement du Retiro, qui devint, assure-t-on, du temps de ce dernier monarque, une ville magique dans la ville ordinaire, ornée de grands jardins. Une église, un théâtre, un observatoire, etc., composaient le *Buen-Retiro*. La statue en bronze de Philippe IV, exécutée par Pierre Tacca de Florence, d'après l'ordre du duc de Toscane, et sur les dessins du fameux Velasquez, attire l'attention par sa grandeur plutôt que par sa valeur artistique. Le *salon asiatique*, à l'extérieur rustique, à l'intérieur oriental; la *maison du pauvre*, chaumière meublée avec toute la couleur locale imaginable, et où les paysans jouent un rôle mécanique, mus qu'ils sont par des ressorts secrets; la *maison des oiseaux*, la *montagne artificielle*, surmontée d'un petit belvédère d'où se voient parfaitement bien la capitale et ses environs; un *étang* où les princesses font des parties sur l'eau: une *ménagerie* assez peu considérable, — telles sont les différentes stations de ce *petit Trianon* espagnol. La reine y cultive elle-même un coin de terre, qu'elle appelle son jardin; elle y a sa volière, et deux ou trois cerfs-volants dont, sans aucun doute, elle ne fait plus usage. En la présente année 1842, le Retiro n'est pas en bon état, et je ne puis en parler que d'après ce que j'ai vu. A peine si les jardins sont entretenus, et si les ornements indispensables à cette résidence sont remplacés lorsqu'ils viennent à dépérir.

Au *Casino de la reina*, situé près de la porte des ambassadeurs, c'est bien

autre chose encore. Cette maison de plaisance, donnée par la ville de Madrid à la défunte reine Isabelle de Bragance, était autrefois un séjour délicieux. Elle possède un jardin accidenté, rempli d'arbres (et les arbres sont chose si rare et si précieuse à Madrid)! au milieu duquel serpente une rivière factice, avec un petit pont. Rien de coquet, de gracieux, comme les appartements du Casino. Un magnifique plafond de Vicente Lopez, peint en 1818, représente allégoriquement tous les plaisirs qu'on peut trouver dans cette demeure royale. Une superbe table en mosaïque, est sensément couverte de coquilles qu'on se sent tenté de prendre avec la main. C'est le plus parfait ouvrage que j'aie jamais vu en ce genre. Une foule de petits plafonds délicatement faits; des rideaux de soie lamée d'argent, des tables d'agate, des salons pavés de marbre blanc, dont un orné d'un petit bassin et d'un jet d'eau, — qu'on se figure ce que tout cela offre de charmant et de délicieux. Mais, par malheur, le Casino est inhabité, non fréquenté même; la tristesse la plus désolée y règne. Que de richesses perdues et inutiles! On ne danse plus jamais dans cette salle de bal, qui est aussi une serre. Le Casino est plein des souvenirs de la reine Christine, et c'est peut-être pour s'éviter des larmes qu'Isabelle II ne s'y rend presque jamais.

Enfin, et pour terminer notre aperçu sur Madrid monumental, nous devons dire un mot du *Palais de la reine*, et de l'*Hôtel du duc de la Victoire*. L'ancien palais de *Buena-Vista*, qui fut longtemps le musée militaire, sert aujourd'hui de demeure à Espartero. Le palais fut construit, dans l'origine, par les ducs d'Albe, et fut acheté plus tard par la ville, pour être donné en présent à Don Manuel Godoy, prince de la Paix. L'architecture en est noble et simple. Nous avons remarqué une foule de factionnaires montant la garde aux portes de l'Hôtel, qu'il nous eût été bien difficile de voir à l'intérieur. A la grille qui donne sur la rue, deux sentinelles se croisent, et veillent sur le régent. Le Palais de la reine est un monument grandiose et inachevé, comme le sont presque tous les palais des souverains en Europe. Il est situé dans la partie la plus occidentale de la ville, sur le même emplacement qu'occupait autrefois le fameux *Alcasar de Madrid*. Il est impossible de décrire cet édifice immense. Le style architectonique en est d'une pureté irréprochable, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Néanmoins, l'effet que produit le palais de la Reine, a quelque chose de froid et de triste. Les escaliers, les galeries, les appartements méritent d'être visités avec attention. Mais ce qui nous frappa plus que toute chose, ce qui nous préoccupa pendant la visite que nous fîmes au palais de la reine, ce fut une certaine porte qu'on nous montra, dans les appartements de la grande entrée. Elle donne dans la chambre d'Isabelle II, et elle a été macérée par les balles, lors de la révolution qui éclata en septembre. Les gardes de la reine nous expliquèrent comment les choses s'étaient passées, avec politesse, mais tristement. L'affaire de Diego Léon est un événement dont Madrid conservera toujours la mémoire, et sur lequel plane un secret que le temps seul pourra faire découvrir.

Somme toute, Madrid est une jolie ville, animée, bien bâtie, pourvue de promenades, et où le plaisir a des temples nombreux. Je ne vous ai pas parlé de

ses portes, qui sont toutes remarquables. Je ne vous ai dit mot de son pont de Tolède, si beau et si monumental, et qui aide à enjamber cette plaisanterie de fleuve qu'on nomme le Manzanarès. Je n'ai cité qu'un monument sur dix, je n'ai donné que des exemples et voilà tout. Aux environs de Madrid sont des sites fort curieux à voir, tels que la *Florida, el Pardo*, et la Moncloa.

La *Florida* est un jardin qui, ainsi que l'indique son nom, est plein de fleurs. C'est Charles III qui l'a fondé. Sous Charles IV, il a eu son apogée, ou plutôt sa vogue. Mais il est peu fréquenté de nos jours. On y rencontre plus de lavandières que de grandes dames, et cela est dû à l'éloignement où il est de la ville. *Le Pardo*, lui, est une résidence royale d'hiver, située à deux lieues de Madrid, Le *Pardo* vaut la *Moncloa*, la *Moncloa* vaut le *Pardo*. Ce sont des lieux de plaisance, richement ornés et meublés, peu fréquentés à l'heure qu'il est. La Moncloa et le *Pardo*, forment avec *Aranjuez* et la *Granja*, les quatre résidences des rois d'Espagne, une pour chaque saison. Combien cela sent le grand seigneur, la monarchie du premier rang!

Où est le temps où les rois d'Espagne jetaient l'or par poignées, et comptaient les jours par les fêtes? Nous savons que l'Espagne, alors, aimait peu les étrangers. Elle se refusait presque à toute innovation qui avait pris naissance ailleurs que chez elle. Un patriotisme sans égal, poussé trop loin souvent, avait valu à ses habitans la réputation d'hommes farouches et insociables, jaloux des étrangers, les recevant assez mal, et leur disputant, pour ainsi dire, la faculté de visiter un des plus magnifiques pays qui soit au monde. Pour mon compte, je ne sais si tout cela était vrai ou faux jadis; mais, aujourd'hui, j'affirme que la société espagnole est aimable et de commerce facile. Madrid moral me semble valoir au moins Paris. Depuis le premier jusqu'au dernier échelon de l'échelle sociale, il supporte comparaison.

J'avais quelques connaissances toutes faites, à Madrid, et quelques connaissances à faire, au moyen de lettres de recommandation. A peine arrivé, je me mis en quête pour remettre ces lettres à leur adresse. Un voyageur est un volontaire dans l'armée des facteurs. S'il a trois jours à passer dans une ville, deux jours et demi au moins devront être employés par lui, pour s'acquitter de commissions, porter tel petit paquet à M. un tel, telle épître à Madame une telle, etc., etc. Quand je dis *volontaire*, je m'entends. L'expression réquisitionnaire vaudrait mieux. Partez demain, et aujourd'hui une foule d'individus, plus ou moins vos amis, vous prieront de leur être agréable, de telle façon qu'il vous sera impossible de leur rien refuser, sans passer pour un égoïste, ou pour un homme grossier. Mes lettres de recommandation m'ont presque toutes servi, à moi. J'en avais bonne idée. Je les portai avec zèle. Une d'elles, adressée à M. *Mesonero Romanos*, littérateur espagnol, me mit en excellente humeur. Je baragouinais la langue castillane, comme chacun a pu s'en convaincre par la lecture de ce voyage. Chemin faisant donc, je bâtissais à grand'peine ma phrase d'introduction auprès de M. Mesonero. Je montai l'escalier d'une maison d'apparence confortable. Je frappai à une porte, au moyen d'un énorme marteau de fer placé au dessous d'un petit guichet grillé, comme on en trouve

à la porte des couvents. Le petit guichet s'ouvrit. Une charmante tête de jeune fille m'apparut au travers. Elle me demanda, en espagnol, à qui j'avais affaire. M. *Mesonero* demeurait à l'étage inférieur. La jolie *señorita* ouvrit sa porte, fit quelques pas sur le pallier, et, d'une part, fixant sur moi ses grands yeux noirs, de l'autre, me montrant la porte où je devais frapper, me salua avec une amabilité exquise. Un instant après, elle était rentrée dans son appartement. Je recommençai mon manége. Un guichet s'ouvrit, et je lançai au nez d'une bonne vieille servante... ma phrase espagnole la plus littéraire.

— *El señor Mesonero Romanos està aqui?* (M. Mesonero Romanos est-il ici)?

— *Si señor.*

La servante me fit entrer dans un petit corridor où *M. Mesonero* vint lui-même me chercher. Je lançai une seconde phrase, en lui présentant une lettre.

— *Una carta....*

Apparemment, il était facile de voir que je n'étais pas espagnol, car mon hôte me prit par la main, en me disant :

— Parlez français, Monsieur.

Je n'imagine rien dont j'aie pu alors être plus charmé. J'étais à même de tenir une belle et bonne conversation suivie! Nous causâmes. *M. Mesonero* a longtemps habité la France. Il appartient à cette classe d'Espagnols qui ont vu Paris, et qui implantent chaque jour notre civilisation en Espagne. Il m'offrit ses services, et, entre autres recommandations, me pria d'être juste, si j'écrivais sur son pays. *M. Mesonero* connaît les mœurs espagnoles comme Balzac connaît la société française. Ses *Scènes madridaises* en sont à leur troisième édition, succès tout à fait extraordinaire à l'heure qu'il est, au delà des Pyrénées. Il m'engagea à visiter tous les quartiers de Madrid, les plus laids comme les plus beaux. C'est le seul moyen de connaître la physionomie véritable d'une ville, et je ne me repens pas d'avoir suivi ces conseils.

De là, je me rendis chez M. *Ramon Navarette y Landa*, auteur de *Don Calderon*, drame d'un grand mérite. Mêmes précautions, mêmes soins de ma part, pour formuler ma phrase d'introduction. Même résultat aussi. M. *Navarette* parle français. Ce jeune littérateur, que je puis appeler mon ami, me fit obtenir l'entrée à l'*Ateneo* de Madrid. Cet *Ateneo*, fondé par l'élite de la littérature, est à la fois une école, une bibliothèque, et un salon de lecture. Presque tous les journaux français s'y trouvent, et l'on y compte un bon nombre de gazettes étrangères. Comme on voit, c'est là un vaste et utile établissement, un lieu de réunion pour les notabilités de Madrid, un centre tel qu'il n'en existe pas à Paris, où les cercles sont des assemblées de quartiers. Je goûtais fort l'*Ateneo;* là je me retrouvais en France, au moyen de la lecture de nos feuilles publiques. Ah! l'on comprend aisément l'influence de la presse, quand un journal tombe sous la main, à quatre cents lieues loin du pays où l'on est né! L'éloignement donne de l'importance au moindre fait. Un article du *Constitutionnel* même a des charmes. Grâce encore à M. *Navarette*, j'eus un billet pour voir la *Florida* dont

j'ai dit quelques mots plus haut. Puis, nous nous rencontrions parfois, le soir, à la promenade du Prado. Je lui parlais *salon* et rue d'*Alcala;* il me répondait *Tuileries,* et *boulevard des Italiens.* Car il est venu deux ou trois fois en France, et il aime la France comme tous les Espagnols qui l'ont visitée.

J'ai fait de longues et nombreuses courses dans la capitale des Espagnes. Je me suis promené, à dessein, dans les quartiers perdus, près des portes, dans les faubourgs, dans les marchés. Je me rappelle même avoir fait le tour de la moitié de Madrid extrà-muros. Le peuple n'a pas de barrière, où il aille danser, comme à Paris. Cependant, il y a quelques bals publics, très-curieux à voir. Les danses y sont très-caractéristiques, mais point indécentes. Le peuple aime beaucoup à entendre chanter dans les rues. Il est sobre jusque dans ses plaisirs. Je n'ai pas rencontré un seul homme ivre, à Madrid. En revanche, à Burgos, la *padrona* de l'hôtel où nous descendîmes avait pris plus que sa dose, car elle trébuchait, et voulait, à toute force, embrasser notre compagne de voyage, que ce débordement d'amitié ne satisfaisait pas le moins du monde.

Je l'avoue, je ne crois guères à tout ce qu'ont dit les voyageurs, mes devanciers, sur l'état de corruption où est Madrid. A les entendre, grisette ou duchesse leur donnent, le soir, des rendez-vous d'amour. Les beaux yeux des *señoras* ne s'ouvrent que pour eux. Autant de jours, autant de conquêtes. Ils mettent en pratique toutes les petites intrigues de nos comédies, et veulent qu'on les tienne pour des *Don Juan* ou des *Almaviva.* Heureux mortels! il me semble, à moi, qu'à Madrid comme ailleurs, les femmes ne se jettent pas à la tête des hommes, et qu'il s'y trouve plus de *vertu* qu'on veut bien le dire. La familiarité y est plus grande qu'à Paris, dans l'intimité. Les *tertullas* sont formées de cavaliers galants, qui n'ont pas toujours la prétention d'avoir obtenu les bonnes grâces d'une *señora* parce qu'ils lui ont adressé un compliment, espèce de fatuité très-commune chez nous.

Rien de gracieux et de spirituel comme la conversation des dames espagnoles. Elles ont une éloquence naturelle, dont leurs gestes, leurs regards forment l'action. Pourquoi interpréter mal leur amabilité, et croire façons galantes des façons familières? Je me rappelle avoir été rendre visite à M. le marquis de G.... un des hommes les plus riches de Madrid. Il était absent. Sa fille nous reçut, absolument comme aurait fait une dame mariée, et causant avec une aisance rare. Quelquefois, cependant, le laisser-aller des femmes espagnoles va un peu au delà des limites, et devient du sans-gêne. Mais ce sont là les exceptions. Un certain air mystérieux et fier ajoute encore à la beauté d'une Espagnole, et jette de l'intérêt sur sa personne. Il y a en elle comme une énigme qu'il faut deviner. Son esprit, souvent moqueur, vous déroute. Adressez-lui un compliment. Elle sourit. Est-ce un sourire de contentement ou bien d'incrédulité? Ni l'un, ni l'autre. Fat que vous êtes! vous avez mal prononcé quelques mots, voilà tout. Et quel désappointement! Je me suis trouvé, à Madrid, avec des jeunes gens, étrangers comme moi, qui prenaient de bonne foi ce sourire-là pour une avance, et qui *soupiraient*, au Prado, derrière une de ces belles *señoras*, qui riaient, sous leur mantille, « du galant français amou-

reux de leur œil noir. » Soit dit, toutefois, sans offenser les *manolas* et quelques Madridaises romanesques, pour qui les aventures d'amour avec un étranger, un Français surtout, continuent toujours d'être le plus beau chapitre du roman de leur vie. Soit dit encore, sans nier ces situations exceptionnelles, qui se rencontrent aussi bien en France qu'en Espagne.

Les Espagnols, il faut les voir à la promenade, ou, simplement, à la *Puerta del sol*. Ils sont vifs, coquets, sémillants, grands parleurs. Les coutumes et les modes étrangères leur plaisent. L'influence morale de la France se fait partout sentir chez eux. Outre l'habit français, qu'ils ont malheureusement adopté, ils s'accoutument aux mœurs de Paris, telles qu'elles sont importées à Madrid, au bout de quelques mois. Ils sont généralement fumeurs de cigares; la pipe semble leur être inconnue. La loterie existe encore. Les Espagnols fréquentent assez les cafés, et ne sont pas ennemis du plaisir, quant à leur antique réputation d'hommes dévots, ils l'ont perdue, et ne vont pas plus aux églises que nos Français. Ç'a été là une de mes grandes surprises. Une réaction religieuse extraordinaire s'opère en Espagne. en ce moment. Il est même difficile de savoir où elle s'arrêtera.

Si la grande et moyenne société de Madrid est d'un commerce honnête et agréable, en revanche, les mœurs du bas-peuple sont pitoyables : c'est un mélange de grossièreté et de libertinage. Il est brave jusqu'à la témérité, ennemi du travail, qu'il supporte pendant quelques jours seulement pour en dépenser le produit les lundis et dimanches, dans les tavernes et à l'amphithéâtre des taureaux. Les femmes de leur bord sont dignes de tels amants. Leur esprit naturel se change en effronterie. Leurs grâces deviennent l'objet d'un vil trafic. Les *Manolas*, accoutumées aux trahisons de leurs perfides amoureux, se font aussi un jeu de les tromper. Accoutumées à être maltraitées par eux, elles les maltraitent à leur tour. Pour les uns et pour les autres, la raison la meilleure est le bâton, l'argument le plus puissant la *navaja* (le couteau). Le gouvernement a fort à faire pour les maintenir dans les bornes voulues. — Ce tableau des mœurs populaires à Madrid est traduit [1]. Je n'aurais pu avancer de pareilles affirmations avec connaissance de cause. Je crois, comme l'auteur du Manuel de Madrid, qu'une éducation bien entendue pourra réformer un peu le scandale de ces mœurs. Mais le temps de cette réforme est sans doute fort éloigné encore. Absorbé qu'il est par les questions politiques, et par les désastres financiers, le gouvernement actuel de l'Espagne ne s'occupe guère de moraliser les masses. L'homme du peuple, à Madrid, restera longtemps ce qu'il est aujourd'hui. En certaines circonstances, il a montré de l'héroïsme, notamment en 1812, lorsque les Français évacuèrent la capitale, après la bataille de Salamanca.

Mais je m'apercois que j'oublie de raconter mes aventures de voyageur, pour entrer dans les détails historiques, et dans les considérations morales. Je reviens à *moi*.

[1] Voir le *Manual de Madrid, descripcion de la corte y de la villa*, par D. Ramon de Mesonero Romanos, p. 59 de la deuxième édition.

S'il vous en souvient, lecteur, je suis logé à l'hôtel de *la Amistad*. Logé dans un hôtel! à Madrid! quelle faute! Et pourquoi, s'il vous plaît, ne nous étions-nous pas adressés à une *casa de huéspedes?* Une *casa de huéspedes* est une maison dont les hôtes cèdent une partie, meublée, à des voyageurs. Une somme est convenue pour prix de la nourriture. On vit à meilleur marché que dans les hôtels. De plus, c'est, pour l'étranger, chose fort agréable, de trouver tout à coup une sorte de famille improvisée. Les hôtes de la maison prennent intérêt à lui; ils lui indiquent les monuments curieux à voir. Ils font, en un mot, les honneurs de leur ville. Ce ne sont plus là des soins mercenaires. Vous êtes ami de la maison. Votre cause devient celle de votre hôte. Il vous assiste de ses conseils; au besoin, il vous prête le secours de son bras. Les *casas de huéspedes* sont nombreuses à Madrid, qui a une population d'employés. Par ce moyen d'agir avec les étrangers, le loyer et la vie leur reviennent moins cher. Depuis les simples cabinets meublés jusqu'aux appartements les plus somptueux, il est facile de choisir. Pour quatre réaux par jour, on trouve un honnête logement et des hôtes de modique fortune, chez qui la vie doit être fort agréable. Comme moyen de reconnaître les *casas de huéspedes*, j'indique celui-ci : l'écriteau des appartements à céder est placé à l'extrémité des balcons des maisons, et non au milieu, comme lorsqu'il s'agit de louer un appartement selon la manière accoutumée.

J'aurai toujours regret de ne m'être pas installé dans une de ces maisons. A l'hôtel, où nous nous trouvions assez bien logés et servis, nos repas *à la française* ne tardèrent pas à nous rassasier avant même que nous y eussions touché. A chacun ses instincts. Sir James Rennell Rood, dont j'ai parlé en écrivant sur Grenade, nous tira d'embarras. Il demeurait avec nous, à l'hôtel de *la Amistad*. Il n'y dînait pas. Comme nous lui en manifestions notre étonnement, en ajoutant que notre nourriture n'avait pas le don de nous plaire, *sir* James (et c'est ici qu'il faut répéter cette phrase : A chacun ses instincts), sir James nous indiqua un *restaurant français*. Qui pourrait s'imaginer la joie du jeune *gentleman*, qui avait plus d'une fois dîné chez Véfour, à Paris? Un restaurant français! Sir James s'empressa de faire passer dans notre âme, — j'allais dire dans notre estomac, — le contentement qu'il avait ressenti dans la sienne. Je crois me rappeler même qu'il nous conduisit en personne à la *Pasteleria de Paris* (pâtisserie de Paris), située dans la *Carrera-San-Geronimo*. Ce restaurant est tenu par M. Hardy, Français, sur un pied tout à fait convenable. Les voyageurs de distinction le fréquentent, et bien des Français résidant à Madrid, rebelles à la cuisine espagnole, y envoient chercher leur repas. Qu'on n'aille pas croire, néanmoins, que les mets préparés par les cuisiniers de M. Hardy soient tous sans reproches. Le vin sent la peau d'outre, ou coûte fort cher; l'huile y est modiquement raffinée, bien qu'elle vienne en droite ligne de Valence; les épices endommagent les ragoûts. Il s'agit là de cuisine franco-espagnole; chez *Luis*, à notre hôtel, nous mangions de la cuisine espagnole-française. Telle est toute la différence. D'ailleurs, le personnel de la maison est en harmonie avec ses produits. La servante principale est Française, l'aide domestique est Sévillien.

Ces détails pourront paraître oiseux à ceux qui me liront tranquillement assis dans leur fauteuil, et bien décidés à ne franchir jamais la frontière; mais pour ceux qui voudraient voyager, ils me semblent indispensables. Un dîner appétissant est chose fort nécessaire en voyage. Pour bien voir, il faut avoir bien mangé. L'esprit souffre de ce que l'estomac a souffert.

Cependant, nous n'avions plus que quelques jours à rester à Madrid. Un de nos compagnons de voyage, pressé de retourner en France, avait retenu sa place au courrier : il devait partir avant nous. A minuit avait lieu le départ. Il disposa ses malles. Le soir venu, il ne voulut pas se coucher. Antonio, le domestique italien dont j'ai parlé, lui dit :

— Pourquoi ne vous couchez-vous pas, monsieur?

— Parce que je dois partir à minuit.

— Qu'importe, monsieur? couchez-vous toujours. Je resterai là. J'aurai soin de vous éveiller quand il en sera temps.

— Bien sûr?

— Bien sûr.

— Au fait, dit notre compagnon, je suis fatigué. Un peu de sommeil me reposera. Antonio! puis-je compter sur vous?

— Oui, monsieur.

— A minuit. N'allez pas laisser passer l'heure!

— Non, monsieur; car je ne dormirai pas.

Et nous nous couchâmes tous sur la foi des traités. Antonio allait d'une chambre dans l'autre, rangeant par-ci une malle, par-là un carton à chapeau. Son zèle nous émerveillait. Notre ami, comprenant fort bien que de semblables attentions méritaient récompense, s'endormit en promettant à Antonio un pourboire. Et Antonio, de son côté, savait que l'on ne serait pas ingrat envers lui, que le voyageur, son maître, était généreux, et qu'il pouvait compter au moins sur un *douro*. Il était neuf heures et demie environ. Nous nous fîmes les premiers adieux.

— Antonio! surtout ne m'oubliez pas!

— Non, monsieur; soyez tranquille.

Au plus fort de notre sommeil, Antonio nous réveilla. L'heure du départ était passée. Antonio s'était endormi sur une chaise, le malheureux! Il voulut nous donner le change, et affirma que c'était juste le moment de partir, mais qu'il n'y avait pas encore de retard. Espérant encore, notre compagnon s'habilla à la hâte, prit son manteau, et chargea Antonio de son carton à chapeau. Une heure s'écoula sans que nous les vissions revenir. Il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, comme on pense. Antonio avait raison. Nous nous étions alarmés en vain. Tout à coup, un bruit assez violent se fait entendre. Nous entendons la voix de notre ami qui tonne; la porte de l'appartement s'ouvre; c'est fini! la voiture est en route, et le voyageur reste.

Antonio! s'écria notre ami en colère, vous paierez ma place, misérable! A-t-on jamais vu une pareille chose! Promettre de réveiller un voyageur et s'endormir sur une chaise à ses côtés! Domestique du diable! Antonio! vous paierez ma place!

Il est bon que le lecteur ne perde pas de vue ce point essentiel qu'en Espagne, les places, dans les diligences, sont payées *entièrement* d'avance. Notre ami continuait :

— Cent francs perdus ! et l'on m'attend à Bayonne ! scélérat d'Antonio !

— Mais, monsieur, je vous demande pardon...

— Taisez-vous, homme sans cervelle. Ah ! j'étouffe de colère et suis rompu de fatigue ! M'avoir fait courir comme un sot après la voiture, à une demi-lieue loin de la ville ! M'avoir soutenu qu'il ne s'agissait que d'un léger retard ! M'avoir exposé à être dévalisé par des hommes de mauvaise mine qui se sont emparés de mes effets pour me rendre service, pour courir avec moi, et qui auraient bien pu m'en *débarrasser* de la bonne manière ! Me voyez-vous courant au milieu de la plaine, dans un nuage de poussière ! Quel ennui, mon Dieu !... Quel hôtel ! Pourquoi M. *Luis* ne s'est-il pas chargé de me faire réveiller? C'est odieux, abominable, inouï, du dernier ridicule... Corbleu ! me voici là, dans cette chambre, à pester, tandis que la voiture roule toujours! Pourrai-je trouver une place promptement, maintenant qu'elles sont si rares, à cause des courses de Vittoria?... Allez-vous-en, satané Antonio ! Ne restez pas devant moi. A présent, quand serai-je à Bayonne?... c'est-à-dire que c'est désolant !.. Me coucher ! être forcé de me coucher ! tout cela pour avoir compté sur cet Antonio... Il y a de ma faute, aussi. Comment ai-je pu me confier à un pareil imbécille ? J'ai dormi trois heures... Cela m'a beaucoup servi. Oui... Dire que je ne suis pas parti ! Rêvé-je ?... Antonio! je vous ai dit de sortir.... Allez-vous coucher, brave homme. Nous vous dispensons de revenir demain, entendez-vous ? Faites nuit grasse.... continuez votre somme. Demain, vous me demanderez *para la propina*..... Néant pour vous..... par exemple ! un pour-boire ! j'aimerais mieux m'aller pendre tout à l'heure... Il est bienheureux que je ne lui fasse pas payer ma place, le misérable!...

Ainsi s'exhalait le désespoir de notre compagnon de voyage. Je jure qu'il eut tous les tons imaginables, — qu'il fut éloquent, qu'il fut dramatique, qu'il fut ironique, qu'il fut parfois terrible. Je priais Dieu en faveur du pauvre Antonio, qui demeurait confus à la porte de l'appartement, les yeux baissés, la bouche ouverte, les bras ballants. Après que l'ordre lui en eut été intimé pour la seconde fois, Antonio se retira. Chacun de nous se rejeta dans les bras du sommeil. Moi, dont le lit n'était séparé que par une mince cloison de celui de l'infortuné voyageur, j'entendis les derniers murmures de sa plainte. Il s'endormit, en laissant échapper de temps à autre, quelque sourde malédiction contre Antonio. Je ne parle même pas de plusieurs gros mots qui font partie du langage de la colère. C'étaient des phrases entrecoupées... « C'est vexant... » « Etre ici!... » « l'imbécille ! etc., etc. » Si bien que ses dernières imprécations se confondirent avec ses premiers ronflements, et qu'il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, dans un certain moment, d'affirmer qu'il maugréât ou qu'il dormît.

Je lui en demande bien pardon ici, mais, quant à moi j'étouffai mes éclats de rire sous ma couverture.

Dans son malheur notre ami fut heureux, il trouva une occasion pour partir

le lendemain. Il en fut donc quitte à bon marché, pour un jour de retard. Sa colère se passa. Antonio reçut un *douro*, malgré sa triste équipée. Que la terre lui soit légère !

Huit jours après, nous-mêmes nous quittions Madrid. Ne pouvant, par des circonstances indépendantes de notre volonté, mettre à exécution le magnifique projet de revenir en France par Cadix, et par toutes les villes de la côte d'Espagne, nous reprenions piteusement le chemin de Bayonne. Nous avions d'ailleurs, voyagé avec une ardeur peu commune. Deux jours nous avaient souvent suffi, pour voir ce que d'autres personnes ne verraient pas en une semaine. Zurbano, proconsul en Catalogne, s'y conduisait de façon à motiver les derniers troubles de Barcelone, ce qui nous engageait peu à rentrer en France par Perpignan. Nous avions une dame avec nous, et, quelque brave, quelque courageuse, quelque forte qu'elle fût, il n'était pas prudent, néanmoins, de lui faire traverser une province révolutionnée.

Il fallut donc traverser une seconde fois la Nouvelle et la Vieille-Castille, la province d'Alava et la Biscaye ; repasser le pont de Béhobie, et jeter un dernier coup d'œil sur la chaîne des Pyrénées.

C'est ici le lieu de nous résumer sur l'Espagne.

L'Espagne, si peu connue et dont on parle tant, ne nous paraît pas avoir été, jusqu'alors, jugée avec impartialité ou avec sang-froid. Nous avouons qu'elle a toutes nos sympathies. Sous le rapport pittoresque, quel autre pays lui pourrait être préféré ? Sous le rapport intellectuel, elle ne sommeille pas tant encore que certaines gens veulent bien le dire. Elle est dans l'enfantement d'une grande politique, cimentée par le sang des guerres civiles, et par les désastres inséparables des révolutions. Nous avons visité l'Espagne en artiste, en observateur surtout. Rien n'y est stable, mais les esprits sont lassés, et veulent arriver à une fixité quelconque. Chacun est dans l'attente. Le jour approche où bien des espérances se réaliseront. Et cependant, qui oserait affirmer que l'Espagne ait accompli ses dernières révolutions ! N'est-il pas croyable, au contraire, qu'une secousse terrible mettra fin à cette anarchie qui la désole ? Ce sont-là de ces problèmes politiques qui se résolvent d'eux-mêmes. En parcourant l'Espagne, l'artiste y cherche, avant tout, des souvenirs. L'observateur se préoccupe de l'avenir, et demeure mécontent du présent. Ah ! qu'on ne parle donc plus à tort et à travers de ce pays, sans le connaître ! Qu'on reste dans le vrai. A quoi bon l'exalter ou le calomnier. Son malheur exige qu'on le juge gravement. Si nous ne nous sommes pas appesanti plus souvent, dans cette courte relation, de l'état politique et social de l'Espagne, c'est que nous pensions que ce serait, de notre part, une témérité condamnable. Un *été* passé *en Espagne*, permet à peine qu'on connaisse la nature, le style du pays, si l'on peut dire ainsi. Plus tard, nous l'espérons, lorsqu'un second voyage nous aura plus profondément initié aux mœurs de la Péninsule, nous traiterons quelques questions importantes soulevées à cause d'elle. Nous n'avons traité que superficiellement la patrie des Olivarès, des Mariana et des Calderon.

Augustin CHALLAMEL.

SALVATOR ROSA.[1]

ACTE II.

La campagne romaine. Dans la perspective, un village. Au second plan, mouvement animé d'une fête de carnaval.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALVATOR ROSA, PASSERI.

PASSERI. Eh bien, mon Salvator, toujours découragé,
Toujours sombre?
SALVATOR. Non, non, va, le bonheur que j'ai
Me suffit. Il est plein de tristesse, je pleure;
Mais j'aime et suis aimé; quelle vie est meilleure?
PASSERI. Donc au travail! Sois grand. Il ne te faut qu'un jour,
Et la gloire est à toi, couronne de l'amour.
Prends ton pinceau, debout devant l'œuvre tentée,
A la foule demain, montre ton Prométhée,
Fais voir ce que dans l'ombre un fier génie osa,
Et sacre enfin le nom de Salvator Rosa.
SALVATOR. A quoi bon? pour aimer est-ce donc nécessaire!
Ce nom même, dernier débris de ma misère,
Qui, dans ma pauvreté, me suivit pas à pas,
Que je prends, qu'on me laisse, il ne m'appartient pas.
Un ange a pris pitié de mon deuil, et je l'aime.
Et le reste n'est rien; — rien qu'un obscur problème.
Je n'en sais pas le sens, je ne le cherche plus.
— Pourquoi j'usai mon âme en efforts superflus,
Pourquoi, pauvre et nié, sentant dans l'insomnie,
Bouillonner en mon sein la lave du génie,
Je vis fuir si longtemps le succès, le repos,
Que m'importe! ce sont de frivoles propos.
Que m'importe aujourd'hui! — j'aime et je ne tiens guère
A briser les méchants qui m'ont fait lâche guerre.

[1] Sous ce titre, notre collaborateur, M. Ch. Calemard de Lafayette, achève une tragédie en cinq actes et en vers. La représentation ne comporterait peut-être pas tout le développement lyrique du sujet; nous donnons avec plaisir un fragment qu'il faudrait sans doute abréger à la scène. *N. d. D.*

Mon cœur, comme Lazare, à la mort enlevé,
Ne sait plus que bénir le Dieu qui l'a sauvé.
Frère, écoute! — J'avais aussi moi ma famille.
Deux vieillards me nommaient le frère de leur fille.
Ils partageaient pour nous, sans qu'on m'en fît affront,
Leur noble pain trempé des sueurs de leur front.
J'aimais à me presser, vierge de toute offense,
Près de ces cheveux blancs qui protégent l'enfance....
Le père s'éteignit; mais avant de mourir,
Il avait un secret, qu'il dut me découvrir:
Je n'étais pas son fils. — Sous leur toit charitable
La pitié m'avait fait seule une place à table.
Étranger, je devais m'éloigner. — Je partis.
Les hommes, — j'en ai honte et les trouve petits.
La nature éternelle et féconde en merveilles,
De visions sans fin sait enrichir nos veilles.
Moi l'aimant d'un amour magnifique et hardi,
Je voulus conquérir un horizon grandi,
Et, bien loin, sur les monts où l'homme entier s'efface,
La contempler sans voile et voir Dieu face à face!
J'allai, je parcourus, pensif et sérieux,
Des temps évanouis les restes glorieux:
La Pouille, la Calabre et tout ce labyrinthe
De sommets, où la Grèce a laissé son empreinte.
Je cherchais entre tous les lieux les plus déserts,
Or, je montais toujours. — Comme le roi des airs
Qui, l'œil étincelant de la flamme du glaive,
Jusqu'aux pieds, des soleils d'un coup d'aile s'enlève,
J'avais soif de l'espace et de l'immensité!
Oh! qu'en un tel voyage ardent, illimité,
Les choses ont partout d'étranges attitudes!
Partout la majesté des âpres solitudes,
Les sauvages horreurs, — le gouffre, — l'inconnu.
— Et là plus d'une fois le frisson m'est venu.
Enfin, plus loin encor, dans les gorges sublimes,
Je trouvai des hameaux penchés sur les abîmes.
Moines, bandits, soldats, tout un peuple indompté
Vit là haut, et dans l'ombre attend la liberté.
Vienne donc la bataille à faire enfin ses preuves!
— Car la liberté, frère, est semblable aux grands fleuves,
Nul ne prévoit d'abord son cours audacieux;
Elle est faite pour tous, elle nous vient des cieux,
Elle descend des monts pour féconder la terre;
Là haut, Campanella, le philosophe austère,

Rêvant son pays libre, épurant les moyens,
Au milieu des bandits forme des citoyens.
Trois cents moines y sont, soldats que Dieu lui-même
Prête aux peuples brisés pour des combats qu'il aime.
Eh bien ! l'heure viendra, sans doute, — et si jamais
Mes farouches héros descendent des sommets ;
Si sous leur fer vengeur qu'un saint droit divinise,
La horde des tyrans dans le sang agonise,
Ma place est près d'eux tous. — Je sais, moi, qu'en tout lieu
Je dois d'abord mon bras à la cause de Dieu.

PASSERI. Air, espace et lumière, il faut les cieux à l'aigle!
O frère! j'aime en toi cette audace sans règle,
J'aime la mâle ardeur qui te pénètre; oh oui!
De toi ce que je crains, c'est le dégoût, l'ennui,
Le dédain du triomphe autant que du martyre,
Et ce mépris haineux qui bout dans ta satire.

SALVATOR. C'est que souvent aussi, des vents du sort battu,
Je tombe au désespoir et je maudis. — Sais-tu
Ce qui fait mon œil sombre et me brûle la joue?
Ici Rome s'endort, là, Naples chante et joue.
Chants et sommeil de honte ! — Eh ! n'est-ce pas, vraiment,
Merveille de l'opprobre et de l'abaissement,
Que sur un sol de lave où tant de haine couve,
Tout ce peuple allaité par le sang d'une louve,
Sans mordre, sans hurler, se laisse mettre au cou,
Comme un chien lâche et vil, un infâme licou!
Pourtant, j'étais né bon. Il m'en souvient encore;
J'aimais les champs, les fleurs, les étoiles, l'aurore,
La musique et les vers. — A Naple, au bord de l'eau,
On sait toujours le nom de Salvatoriello,
Mes chansons de seize ans, l'air comme les paroles,
Doux nocturnes d'amour, rêveuses barcarolles,
Suspendent, chaque soir, dans mon golfe charmant,
Les baisers de la vierge aux lèvres de l'amant.
Oh! qu'un gai souvenir, ami, rajeunit l'âme!
Voilà que le passé me ranime à sa flamme;
Je rêve à mes seize ans, j'aime et je suis aimé,
Et je me plains! — Mon Dieu! n'ai-je pas blasphémé!...
Que vaut-il mieux, d'ailleurs, dans la vallée humaine,
Esclave, avoir l'amour, ou libre avoir la haine?
Peut-être qu'ici bas, quel que soit son désir,
L'homme, ce dieu déchu, ne peut plus que choisir.
— Partons. La foule accourt; il ne faut pas l'attendre.
Des trésors de mon cœur je ne veux rien répandre.

Ils s'éloignent.

CH. CALEMARD DE LAFAYETTE.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Les préoccupations politiques ont un moment cessé sous l'impression du lamentable désastre dont notre colonie de la Guadeloupe vient d'être la victime. Tous les esprits, tous les cœurs se sont trouvés confondus dans un sentiment commun de tristesse et de pitié. Une seule chose peut servir sinon de consolation, au moins d'adoucissement dans une si grande infortune, c'est l'ardeur avec laquelle la charité publique s'empresse de toutes parts pour la soulager. Le gouvernement a demandé pour la Guadeloupe un secours de 2 millions 500 mille francs que la chambre des députés a voté à l'unanimité. Il ne compte point sans doute se borner à cette mesure insuffisante sous tous les rapports. Depuis quelque temps tout semble concourir à attirer l'attention du pays sur les intérêts maritimes : Alger d'abord, bien que jusqu'à ce moment la question militaire y domine toutes les autres; la loi des sucres au sort de laquelle notre marine marchande est si intéressée; notre établissement aux îles Marquises, le plus lointain que jamais la France ait essayé, et enfin cette horrible et toute récente catastrophe de la Pointe-à-Pitre. On ne peut pas encore connaître exactement le dommage causé par le tremblement de terre aux sucreries de l'île; tout ce qu'on sait, avec certitude, c'est qu'il est considérable. La quantité de sucre expédiée par la colonie à la France sera donc sensiblement moindre que par le passé. Cette diminution sera-t-elle de nature à influer sur le prix des sucres? Laissera-t-elle une lacune dans la consommation de la métropole. Ces considérations ne sauraient échapper à la commission chargée de l'examen du projet de loi sur les sucres, non plus qu'à la chambre elle-même, lorsque viendra la discussion. D'un autre côté, il sera de toute nécessité d'accorder à la Guadeloupe quelques priviléges, tels qu'exemption de certaines taxes, levée de certaines prohibitions; c'est pour le gouvernement une occasion naturelle d'examiner dans son ensemble notre système colonial et d'apprécier sagement les effets du monopole qui en forme le principe. Une opinion sur laquelle tous les hommes compétents doivent se trouver d'accord, c'est que ce monopole a été jusqu'ici beaucoup trop absolu. Et par exemple loin d'avoir été aussi favorable qu'on l'avait espéré à la richesse de nos deux possessions des Antilles, il leur a été évidemment nuisible, en ce sens que leur position si favorable pour devenir des entrepôts de commerce libre avec toutes les autres îles et avec les deux continents d'Amérique, ne leur a plus pour ainsi dire servi de rien. Ces questions au surplus, nous le répétons, doivent être envisagées et résolues au point de vue de la puissance maritime de notre pays. Mais celle-ci est importante entre toutes, et puisque l'occasion s'en présente le devoir du cabinet est de ne point la négliger.

Une autre question d'intérêt matériel, bien minime, il est vrai, après celle dont nous venons de parler, a pris une apparence d'importance politique. Il s'agit du projet de loi proposé pour accorder une subvention à la compagnie concessionnaire du chemin de fer de Bordeaux à la Teste. Le projet de loi a été rejeté par 166 voix contre 164, et cela après huit épreuves par assis et

levé toutes favorables à l'adoption des articles de ce même projet rejeté au scrutin. Là-dessus réflexions et conjectures des journaux à perte de vue. Le fait est que la décision de la chambre est regrettable pour sa propre considération, il ne faut pas le lui dissimuler ; mais c'est tout. Il est impossible d'attacher aucun sens politique au rejet de ce projet de loi. Le *Constitutionnel* a beau dire qu'il faut voir là une preuve du peu de solidité de la majorité qui a soutenu le cabinet dans le vote des fonds secrets ; en vérité cela ne saurait être pris ni dit au sérieux. Nous convenons que ce rejet a de la gravité : mais, encore une fois, toute la responsabilité en pèse sur la chambre, sur la chambre seule. Remarquons d'abord qu'un grand nombre de membres, près d'un quart de l'assemblée était absent lors de ce dernier vote. Pour celui des fonds secrets, l'appel nominal avait constaté 439 membres présents. Pour voter sur la subvention au chemin de fer de Bordeaux à la Teste, il ne s'en est trouvé que 330. Nous concevons que les membres de la chambre profitent du moment où elle est occupée de projets d'intérêt local, pour donner à leurs propres affaires le temps qu'elles réclament. Mais aussi l'influence de la température et de ces doux rayons que le soleil nous envoie depuis quelques jours en avance sur l'été, n'a-t-elle pas été pour beaucoup dans la cause de l'absence de tant de députés? Nous ne voulons pas faire de puritanisme, ni de rigorisme politique. Il n'est pas question d'immoler sur l'autel de la patrie ceux de ses représentants qui seraient convaincus de tiédeur ou de négligence. Mais enfin lorsqu'on recherche et qu'on accepte le mandat de député, c'est à la condition expresse, quoique sous-entendue, de faire passer, au besoin, les affaires du pays avant les siennes, et surtout avant ses plaisirs. Sur les cent députés absents, que vingt-cinq, que dix seulement se fussent trouvés à leur poste, et le projet de loi était adopté, car nous ne doutons pas que les adversaires du projet n'aient été à peu près tous présents au vote. Un très-mauvais effet qui va se produire dans le midi de la France aurait été prévenu. Nos compatriotes méridionaux ne manqueront pas de s'écrier, avec leur vivacité ordinaire, qu'on continue à sacrifier le midi au nord, puisqu'après avoir accordé des subventions à nos chemins de fer septentrionaux, on en refuse une à leurs chemins.

Et par malheur, ils auront cette fois une apparence de raison, bien qu'il ne soit pas vrai en thèse générale que le midi soit sacrifié au nord. Si le premier est tant en arrière du second, sous le rapport de la prospérité industrielle, du progrès matériel, c'est, nous le croyons, à eux-mêmes que les Français du midi doivent surtout s'en prendre. Il ne saurait y avoir dans le gouvernement aucune prévention contre le midi, car il est l'expression, la représentation de la France entière, et non pas du midi ou du nord, de l'est plutôt que de l'ouest. Mais la meilleure volonté du gouvernement ne réussira pas à faire avancer des populations, si elles n'ont pas d'elles-mêmes déjà adopté et mis en pratique l'axiome : *Aide-toi, le ciel t'aidera.* Nous espérons que le refus d'une subvention au chemin de fer de la Teste ne découragera pas l'esprit d'entreprise qui serait disposé à se manifester dans le midi. La résolution de la chambre n'implique rien contre l'appui qu'on peut espérer pour d'autres cas de la part du gouvernement. Et même dans ce cas-ci, ce n'est point le gouvernement qui mérite le blâme ; il a proposé le projet, il l'a soutenu ; ce sont les députés qui après l'avoir adopté ostensiblement par assis et levé, l'ont rejeté au scrutin secret, qui ne sauraient être trop sévèrement blâmés.

Du reste, ce rejet est arrivé fort à propos pour servir d'argument favorable à la proposition de M. Duvergier de Hauranne. On sait que l'honorable député propose de remplacer le vote secret par le vote public pour l'adoption des projets de loi. Cette proposition a trouvé des approbateurs dans toutes les

opinions. Opposition et conservateurs, tout le monde semble d'accord pour en demander l'adoption. Toutefois, ne nous hâtons pas d'en conclure que la chambre l'adoptera. Le sort du projet de loi pour le chemin de fer de la Teste doit rendre circonspect dans la formation des prévisions de cette nature. Cependant, il est impossible que le système proposé par M. Duvergier de Hauranne tarde beaucoup à prévaloir. Si ce n'est pas pour la session actuelle, ce sera pour une des sessions les plus prochaines. L'opposition se plaint que certains députés qui se donnent comme adversaires des ministres n'en votent pas moins pour eux à l'abri du secret du scrutin. Nous, conservateurs, nous nous plaignons que d'autres députés, qui croient devoir pour telles ou telles raisons, ménager en apparence le gouvernement, ne lui suscitent pas moins des embarras par des votes contraires. Ainsi le système du vote public aurait le rare mérite de satisfaire tout le monde. L'inconvénient, c'est que son adoption dépendra d'un vote secret, et que toutes les petites passions, tous les calculs personnels que ce dernier mode favorise ne manqueront pas de s'en servir pour repousser le système opposé.

M. de Sade a saisi la chambre d'une autre proposition, qui, nous l'espérons bien, n'aboutira qu'à un rejet pur et simple, mais qui ne lui en aura pas moins fait perdre quelques séances en discussions inutiles. L'opposition croirait sans doute manquer à sa mission, si elle permettait que la chambre donnât aux affaires du pays le temps qu'elles réclament si impérieusement. Il ne lui a pas suffi des grands débats de l'adresse et des fonds secrets, qui, pourtant, paraissaient de nature à satisfaire complétement les esprits les plus affamés de luttes et de controverses politiques. M. de Sade demande qu'il soit interdit aux députés, pendant la durée de leur mandat et un an après, d'accepter aucune nouvelle fonction publique, aucun avancement ou promotion. Seraient exceptés les avancements dans la carrière militaire et certaines fonctions politiques. On voit qu'il n'y a là rien de nouveau. Cette prétendue nouveauté n'est qu'une reprise d'une proposition faite par M. de Remilly sous le ministère du 1er mars, à quelques variantes près. Nous ne doutons pas que la chambre ne se montre aussi sage que sa devancière, et ne traite la proposition de M. de Sade comme fut traitée, il y a trois ans, celle de M. de Remilly. Sans vouloir entrer dans aucune discussion, il est impossible de ne pas remarquer que le côté gauche de la chambre, auquel appartient l'honorable M. de Sade, et qui s'affiche comme l'expression par excellence de la démocratie, propose tout justement la chose la moins démocratique du monde. Car, si l'avancement était interdit aux députés fonctionnaires, il est évident qu'il n'y aurait plus que les fonctionnaires riches par eux-mêmes qui brigueraient ou accepteraient la députation, et conséquemment les députés d'origine, de nature purement démocratique deviendraient d'autant plus rares dans la chambre; la démocratie serait d'autant moins représentée dans l'état. Mais que fait à la gauche cette contradiction qui ne peut lui échapper? car l'objection lui a été faite trop souvent. Il s'agit bien de principes pour elle! Ou plutôt n'a-t-elle pas un principe unique qui a absorbé tous les autres, lequel est de changer, d'innover sans cesse, comme pour le seul plaisir de changer, en un mot d'être révolutionnaire, n'importe sous quelle forme et dans quel sens.

Au surplus, la question soulevée par la proposition de M. de Sade fera voir si en effet le centre gauche n'est, comme on le dit, séparé de la grande fraction du parti conservateur que par des nuances peu sensibles. Est-il resté en communauté de vues et de principes avec les conservateurs proprement dits, sur les grandes questions de politique? Il le prouvera par l'unanimité et la franchise de son vote sur la proposition de M. de Sade. Il ne s'agit point ici d'une

affaire secondaire sur laquelle les dissentiments soient sans importance. A défaut de la réforme électorale, que M. Dufaure, sans être désavoué par le centre gauche, a consenti à reléguer dans les futurs contingents, c'est tout bonnement la réforme parlementaire qu'on nous propose. Le parti conservateur ne saurait pas plus vouloir de l'une et de l'autre, et ici, comme pour la loi de régence, le centre gauche doit se rallier à lui. On feint de déplorer la division qui s'est opérée dans la masse de ce grand parti conservateur qui, en 1831 et 1832 se montrait si uni pour la défense de la monarchie nouvelle. Les conservateurs peuvent déplorer autant que personne cette division; mais ils n'ont pas de moyen d'y porter remède, car, étant restés à leur poste, ils n'ont point à revenir sur leurs pas; ils n'ont rien à désavouer; ils ont toujours été conséquents avec leurs premiers principes. Ils n'admettent pas cette distinction qu'on veut établir, suivant laquelle, tout en voulant la liberté et l'honneur du pays, ils se préoccuperaient avant tout de l'ordre et de la paix, tandis que le centre gauche, tout en voulant l'ordre et la paix, serait particulièrement susceptible à l'endroit des libertés publiques et de la dignité nationale. Ne cherchons pas à apprécier les intentions; ce serait une discussion oiseuse et interminable. Tenons-nous-en aux faits. Les conservateurs ont-ils fait défaut à l'opinion publique quand elle s'est manifestée contre le droit de visite? Se sont-ils montrés moins jaloux que d'autres de la dignité nationale qu'on invoquait? A-t-on eu besoin de les exciter, de les presser? Voyons donc ce que le centre gauche a fait pour la dignité nationale. Nous n'aimons pas les récriminations; mais nous sommes bien forcés de répondre quand on nous attaque. Le centre gauche a été maître du pouvoir en 1840. Il a laissé crier de tous côtés que la France était mortellement offensée, qu'elle était en péril; il a armé en toute hâte; il a laissé l'Europe s'alarmer de ces armements par lesquels elle se croyait menacée; et tout cela pour aboutir à rappeler la flotte à Toulon et à lancer cette note du 8 octobre, par laquelle on se bornait à demander pour le pacha ce qu'on savait très-bien qu'il n'était pas dans l'intention des puissances de lui enlever. Est-ce après avoir fait tant de bruit pour rien, après avoir mérité de s'entendre appliquer la moralité de la fable de la montagne qui accouche d'une souris, est-ce après avoir donné ce ridicule spectacle à l'Europe, au nom de son pays, qu'on a le droit de placer sa susceptibilité pour la dignité nationale au dessus de celle des autres? susceptibilité bien aveugle et bien maladroite dans tous les cas? Restons-en là. Ne nous étendons pas sur la question espagnole, où nous n'aurions pas moins beau jeu. Ne rappelons pas comment notre dignité nationale était dans le même temps maintenue en Espagne, où on laissait le parti anglais renverser un gouvernement ami de la France sans qu'on trouvât le courage de lui donner une marque de sympathie qui l'aurait sauvé. Les conservateurs n'ont, quant à eux, jamais fait sonner si haut les mots de dignité nationale, mais ils n'ont pas à craindre de s'entendre reprocher d'avoir si gravement compromis la chose. Et si l'on tient absolument à dire qu'ils se préoccupent avant tout de l'ordre et de la paix, ils ne croient pas qu'il y ait lieu de protester, car, à leur sens, le premier degré de dignité pour une nation, est de respecter l'ordre qui n'est autre que le règne des lois, et la paix qui est l'observation de la foi jurée.

SIMPLES LETTRES.

Vous le savez, monsieur, nous avons eu enfin notre grand événement littéraire. Peu s'en est fallu pourtant que la première soirée des *Burgraves* n'ait été indéfiniment reculée, ou du moins il n'a pas tenu à mademoiselle Maxime que la cour royale n'ait fait surseoir la représentation.

Virgile ne se trompait pas quand il écrivait : *Notumque furens quid femina possit.* Mademoiselle Maxime s'est chargée de commenter le vers, et elle l'a fait de la façon la plus énergique. Procès devant une première chambre, appel devant la cour royale, second appel devant je ne sais plus quelle juridiction. Eh! mon Dieu! de quoi s'agissait-il? de la chose la plus simple et la plus quotidienne. L'auteur lui avait redemandé un rôle qui échappait à son intelligence dramatique, et le théâtre le lui avait retiré.

A voir toute cette colère, à entendre l'emphatique indignation des avocats, il semblerait vraiment que ce fût un coup d'état sans exemple dans l'histoire des coulisses. Hélas! non. Les précédents ne remontent pas moins haut que 1666, c'est à dire l'année où se donna l'*Alexandre* de Racine.

La pièce avait été confiée aux acteurs de la troupe de Molière. Elle tomba sur le théâtre du Palais-Royal. Racine, qui n'imaginait pas avoir écrit sa tragédie pour une chute, la retira aux premiers comédiens, et la porta du même pas à l'hôtel de Bourgogne où elle obtint, grâce à une meilleure exécution, son succès légitime.

Voilà le récit de Racine fils. Celui des frères Parfait en diffère en quelques points; car la pièce, selon eux, fut représentée le même jour 12 ou 15 décembre 1665 sur l'une et l'autre scène, et Racine avait enlevé mademoiselle du Parc à la troupe de Molière pour jouer le rôle d'Ariane sur un théâtre rival.

Ainsi Racine se croyait tout à fait en droit de disposer à son gré de son œuvre, et de ne la proposer au jugement du public qu'avec les conditions les plus favorables de la représentation. Que la troupe de Molière ait persisté à la jouer, à la bonne heure. Il ne pouvait y avoir que profit matériel pour le poëte, et l'honneur était sauf, du moment où les comédiens de l'hôtel de Bourgogne traduisaient dignement et sincèrement au parterre ce que travestissait la troupe du Palais-Royal.

Supposez seulement, monsieur, ce que nous penserions aujourd'hui si

nous lisions dans quelques-uns des mémoires du grand siècle. La tragédie de Racine ne put être goûtée. L'acteur chargé du rôle d'Alexandre le joua d'une manière pitoyable. M. Racine avait essayé de le reprendre à son insuffisance, mais l'acteur en référa au parlement, qui lui reconnut la pleine propriété de ce qui lui avait été commis. Il fallut passer outre, et l'acteur usa du droit dans lequel le confirmait une sentence judiciaire, le droit d'entraîner la chute de la pièce.

Un tragédien contestant à Racine la propriété d'un seul de ses vers, voilà qui vous semble bizarre et monstrueux. La question est absolument la même des deux côtés. Il n'y a pas de demi-dieu pour des contemporains. Mondori se croyait sans doute un bien autre personnage que l'aîné des deux Corneille; tout juste comme mademoiselle Maxime mesure dédaigneusement à sa taille l'auteur des *Burgraves* et de *Ruy-Blas*.

Le jour même de la représentation, l'affiche du théâtre posée, les billets délivrés dès la veille, la cour royale s'assemblait chez son président pour décider, sur les réclamations de mademoiselle Maxime éperdue : si la Comédie-Française ouvrirait ses portes le soir, ou si elle répondrait par un morne RELACHE au désappointement du public accouru. Assurément mademoiselle Maxime était bien conseillée : ou la cour lui donnerait satisfaction, et vous jugez quel triomphe! ou la cour confirmerait la sentence des premiers juges; mais, en tout cas, les acteurs incertains et déconcertés à l'avance ne trouveraient pas à se remettre en verve au moment de la représentation.

Et j'avoue que l'on avait besoin d'un certain courage. Depuis tantôt deux mois, la presse malveillante poursuivait la pièce de ses inventions et de ses railleries. On improvisait de mauvais vers. Le *Constitutionnel* ne s'en faisait pas faute, et, au besoin, martyr de la cause sacrée, M. de Jouy eût prêté les alexandrins de son *Sylla*, pour que M. Jay en rendît à tout jamais les *Burgraves* ridicules. Ce qui était plus adroit encore, on citait des vers authentiques; mademoiselle Maxime les fournissait, et vous comprenez quel parti l'on peut tirer d'une phrase en dehors de sa situation. Avec cette seule tactique, de Visé eût fait siffler le *Misanthrope*. Il suffisait de colporter partout deux vers bien simples et de les réciter avec quelques lazzis :

Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

Ou bien :

Et l'on baille cent fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.

Le public, d'ordinaire fort ignorant en matière de littérature, trouve médiocre le premier vers qu'on lui dit médiocre, de même qu'il admire tout autant d'hémistiches qu'il en rencontre, là où l'on est convenu qu'il doit admirer.

Que d'exclamation, bon Dieu! que de sainte colère, si quelqu'un eût cité entre autres alexandrins empruntés aux *Burgraves*, une ligne de douze syllabes à peu près conçue comme celle-ci :

Moins vous l'aimez, et plus tâchez à lui complaire.

Il y avait là sans doute de quoi crier à l'abomination de la désolation, au mépris de la langue, à la profanation de la grammaire. Eh bien! quoi, ce n'est qu'un pauvre vers obscur de *Mithridate*, et c'est Racine qui l'a écrit, comme il en a écrit bien d'autres, en dépit de Vaugelas, de Bouhours et de Ménage. Vraiment, monsieur, si certains critiques et certains avocats savaient un peu plus pertinemment ce que c'est que le style et l'orthographe, ils y regarderaient à deux fois avant de décider entre ce qu'ils prônent et ce qu'ils honorent de leur emphatique dépit.

Mais je vous demande un peu ce qui avait si fort remué la bile d'un de ces messieurs du barreau, lorsqu'il déclamait le mardi matin sa *Philippique* furibonde contre cette pauvre trilogie? D'abord, l'œuvre n'appartenait pas encore à la publicité, et il était de bon goût d'en ignorer tout ce qui ne touchait pas au seul point en litige. Ensuite, il y avait désistement, et l'auteur, on allait le déclarer, l'auteur n'était même plus mis en cause; mais faites donc, si vous pouvez, qu'un avocat renonce à sa petite improvisation, quand il l'a longuement préparée; faites qu'un avocat qui se croit de l'esprit, se retienne sur un flux de banales épigrammes, tout prêt à déborder et à se répandre? Il faut rendre justice au défenseur de mademoiselle Maxime; il s'est hardiment donné carrière, il a usé largement de ce droit d'insolence qui n'appartient plus aujourd'hui qu'à la robe, et qu'elle s'est assuré dans son ingénieuse prévoyance, le jour où elle n'a plus permis au citoyen offensé de tirer satisfaction d'une insulte.

Une seule chose a manqué, dit-on, au plaidoyer de l'avocat, d'être imprimé d'avance, et distribué le soir à la porte du théâtre. Il est vrai que l'auteur aurait pu à son tour poursuivre judiciairement ce pamphlet de mauvais style, ce qui prouve que la presse diffame, et que la parole ne diffame pas.

Vous voyez, monsieur, que les *Burgraves* se présentaient au public dans des conditions particulières. Hostilité de parti et d'école, inimitiés personnelles, dispositions fâcheuses suscitées dans le public et par le sarcasme imprimé, et par l'injure oratoira levées et recrues, menaces violentes; le théâtre craignit les collisions et les cabales. Une grande partie des loges avait été louée, le contrôle avait déjà enregistré 3,500 francs mis en caisse, c'était une publicité suffisante, il demanda la permission de ne pas ouvrir ses bureaux, l'obtint et afficha qu'il ne serait pas délivré de billets sous le péristyle.

A mon avis, c'était une nouveauté fâcheuse et une nouveauté inutile. Quoi que l'on fasse, les choses n'en suivent pas moins leur cours accoutumé. Personne ne l'ignore aujourd'hui toute première représentation remplit le parterre de ce qu'on nomme les claqueurs. Fermez les portes, ouvrez les portes, c'est tout un, puisque, les claqueurs introduits, le public trouve à peine quarante places, aux environs de cette cabale formidable. Qu'est-il arrivé pour les *Burgraves*? Le service des claqueurs a été commandé ainsi que pour les pièces de M. Scribe, de M. Al. Dumas, de M. Cas. Delavigne. Le reste des billets

s'est distribué au hasard, à des amis ou à des ennemis indifféremment; mais le public s'est adressé où il savait pouvoir le faire sans déconvenue. Il a acheté les billets donnés à la cabale; il est entré sur le sauf-conduit de ses *cartons*, et voici qu'il ne s'est plus trouvé de mains *officielles* dans le parterre. Or, comme le véritable public, même le public ami ne sait plus prendre l'initiative dans les applaudissements, la plus grande moitié du premier acte s'est écoulée dans le silence. Tout le monde s'étonnait, et chacun attendait l'impulsion accoutumée, que l'on devait attendre toujours. Enfin, pourtant, l'admiration à chaque instant excitée, s'échappa, contre l'habitude, à se manifester elle-même, et, malgré notre inexpérience, nous avons encore fait merveille. Il eût fallu seulement nous prévenir que ce soir-là l'entreprise du succès ne fonctionnerait pas.

Je vous raconte tous ces détails, parce qu'ils tiennent à l'histoire du théâtre, et que pas un journal ne se donnera la peine de vous en instruire. Quant à l'analyse de l'ouvrage, le feuilleton de la *Presse* vous la donnera aussi exacte qu'il est possible, et dans une prose qui lutte de vigoureux coloris avec la poésie admirable de M. V. Hugo. Le *Globe* l'a faite aussi d'une manière curieuse, en laissant le poëte expliquer son œuvre lui-même et par ses propres vers. Si vous voulez ensuite une haute appréciation, généreuse, intelligente, appuyée de l'autorité d'un nom justement célèbre, lisez, monsieur, le feuilleton du *Courrier francais*. Lisez encore celui du *Siècle*, lisez surtout la *Revue des feuilletons*, dans le *Corsaire*, revue anonyme, mais dont le style incisif et hardi trahit un talent, d'un ordre supérieur, une main connue et éprouvée; après cette lecture, votre opinion pourra se croire suffisamment éclairée, restera toujours à lire la pièce; mais si l'œuvre du poëte ajoute encore à l'idée que vous vous en serez faite par avance, du moins n'aurez-vous rien, je pense, à y redresser.

Pour moi, la pièce des *Burgraves* me semble la plus mâle et la plus sévère inspiration de l'auteur de *Ruy-Blas* et des *Rayons et des Ombres*. Vous savez que la vieillesse et l'enfance ont toujours été les deux sources fécondes où M. V. Hugo ait puisé le plus limpide, le plus frais et le plus éternel de sa poésie. Eh bien, voici toute la pièce des *Burgraves*, trois vieillards et deux enfants, puis la haine, puis une vengeance lentement préparée, pour ourdir la trame des péripéties violentes autour de ces douces ou solennelles figures.

Dans le système de M. V. Hugo, qui est celui de l'école moderne, le poëte ne saurait plus considérer l'homme en dehors du temps et du lieu, c'est-à-dire qu'il ne peut plus le séparer de l'histoire. Aussi est-ce déjà une condition du drame que l'histoire ait sa poésie particulière, et, à l'exemple des tragiques grecs, l'auteur a placé sa fable dans ce point de l'ère moderne où l'histoire confine à la poésie. L'Europe, comme la Grèce, a eu ses âges héroïques, elle a eu ses temps où le conquérant et le guerrier prennent, grâce à la légende, des aspects merveilleux et fantastiques. Ajax lutte contre les dieux, un coup de

l'épée de Roland divise une montagne. L'éloignement les a fait grandir l'un et l'autre dans des proportions colossales.

Au douzième siècle, Frédéric Barberousse est encore un de ces personnages fabuleux qui peuplent ce que j'appellerais presque notre mythologie chrétienne. L'histoire le fait mourir dans le Cydnus; mais la légende, tout aussi accréditée que l'histoire, l'enlève et le place au fond d'une grotte sombre, où il dort d'un sommeil de cent ans.

C'est de ce sommeil mystérieux que l'éveille un moment le poëte pour l'amener au secours de l'Allemagne. L'Allemagne s'est divisée. Quatre empereurs se la disputent et la déchirent en quatre lambeaux. Les fils des vieux chevaliers du Rhin ont dégénéré de la valeur de leurs pères. Où leurs pères combattaient, ils pillent; où leurs pères mouraient les armes à la main, ils font détrousser les passants par leurs valets. Barberousse vient les punir, et monte, comme un mendiant, frapper à la porte de Job l'excommunié.

Job l'excommunié, Job le centenaire a bataillé soixante ans contre l'empereur. Il a soutenu la guerre contre Frédéric Barberousse. Seul, il n'a pas cédé devant le vainqueur; seul, il lui a imprimé sur la main le stigmate d'un fer rouge, et certes, quand Job va tenir son éternel ennemi dans son repaire, Job vengera d'un coup tous les outrages que le Jupiter allemand a fait subir à ses frères les Titans du Rhin, qui sont morts. Mais Job pleure aussi sur les misères de l'Allemagne. Depuis longtemps, Job se tient enfermé dans sa tour avec son fils Magnus, détestant son petit-fils et les fils de son petit-fils; aussi, lorsqu'il revoit son empereur, oubliant son ancienne rancune, songeant à son pays qui demande un sauveur, il apaise d'un geste la sédition de tous les siens, se prosterne, et se soumet à porter les fers de ses esclaves.

Toute cette partie historique, toute cette partie épique est admirable; la partie dramatique ne l'est pas moins. Elle se compose de la haine de Guanhumara la sorcière, de l'amour touchant d'Otbert et de Régina, de la tendresse du vieux Job pour le jeune homme et pour la jeune fille; elle occupe tout le dernier acte enfin, mettant en présence Job et Otbert, c'est-à-dire le fils longtemps perdu et le père qui vient de retrouver son fils, mais qui le retrouve pour mourir de sa main. Situation terrible, où le vieux Job réprime les élans de son cœur qui voudrait se précipiter au-devant d'Otbert, et impose silence à toutes ses tendresses pour ne pas laisser à Otbert l'éternel remords du parricide; où Otbert, enivré, chancelant, recule devant le meurtre d'un vieillard, et s'épouvante en songeant que s'il ne tue pas son bienfaiteur, Guanhumara va tuer son amante. Heureusement, cette effroyable nécessité se dénoue d'une façon imprévue. Barberousse a donné rendez-vous au vieux Job dans ce même caveau où Job demande la mort à son fils. Barberousse ne s'est pas toujours appelé Barberousse : il s'appelait Donato à l'âge de vingt ans. C'est lui que Guanhumara pleure, c'est lui qu'elle a cru mort, et mort de la main de Job ou de Fosco. A cette heure, où elle l'a revu, la haine sort de son cœur, elle sauve Régina, et tombe inanimée elle-même aux pieds de l'empereur. Pour Frédéric, sa tâche est terminée, la diète vient de nommer un seul maître à l'empire, il

retourne dormir de son sommeil séculaire. Job et tous les Burgraves ont reçu leur pardon.

Eh bien! je ne voulais pas raconter la pièce; qu'ai-je donc fait autre chose? c'est que tant de gens ont affecté de ne pas la comprendre, que j'ai cru parler pour ceux-là, et non pour vous.

Comme je vous le disais, la représentation a eu ses moments de froideur, et je vous en ai expliqué la cause. Ainsi est tombée la pièce de M. de Balzac, ainsi a paru échouer madame Dorval à la première soirée de *Phèdre*. Ici, seulement, la pièce n'a pas subi un semblable échec. Elle a passé outre, et elle a triomphé de toutes les chances contraires.

Deux spectateurs, blottis dans l'obscurité d'une loge du cintre, ont essayé de troubler obstinément la représentation. La police du théâtre les a priés de se taire; l'un s'est trouvé le professeur de mademoiselle Maxime, l'autre un de ses amis, qui l'accompagnait le matin devant la cour royale. Ces messieurs repoussèrent violemment l'injonction; de là, procès-verbal, m'a-t-on dit, et, par suite, action judiciaire. La publicité fera bien sur ces petites manœuvres qui ont peur du grand jour.

Du reste, monsieur, et je n'en suis pas fâché, il y a eu comme une recrudescence des animosités littéraires de 1828, 1830. Tant mieux. Je ne crains que l'indifférence en matière d'art. La discussion réveille et la lutte retrempe les esprits. Nous tournions si nonchalamment, depuis ces dernières années, à je ne sais quelle mode de petite gentillesse, de petite correction, de petit style et de petite poésie; tout le monde s'y prêtait, tant cela touchait peu à la question réelle, à la question vivace du beau, du grand et du vrai; il était temps que l'on s'arrêtât, et que l'on se demandât sérieusement : Qui êtes-vous, et qui sommes-nous? êtes-vous des nôtres ou sommes-nous des vôtres?

On s'est compté maintenant, on s'est reconnu; rien de mieux. Véritablement, la critique avait besoin de cette alerte afin de rentrer dans ses lignes et de regarder un peu son drapeau. Je vous assure que cela fait plaisir de se sentir de nouveau dans sa personnalité, dans sa foi et ses convictions. J'ai lu, hier matin, une longue diatribe contre *les Burgraves*. J'ai vu que, pour comparer la manière de Corneille et la manière de Victor Hugo, on citait, d'une part, le discours d'Auguste à ses deux confidents, de l'autre, le monologue du vieux Job, et je me suis amusé de ce petit sophisme, qui cherche une ressemblance où il ne saurait y avoir que disparité, c'est-à-dire entre le langage d'un empereur romain, contemporain d'Horace et de Virgile, et celui d'un bandit du Rhin, héros barbare du moyen âge, seul dans la nuit d'un caveau, la tête exaltée par la grandeur de son infortune, par le souvenir de ses crimes et la présence de ses visions. Avec de tels sophismes on amuse les préjugés du public, ces préjugés qu'il aime que l'on caresse, parce qu'ils touchent tout à la fois à sa paresse et à sa vanité. Mais, pourquoi toujours vouloir complaire à qui l'on aurait tant à enseigner? et pourquoi user de l'autorité d'un nom célèbre, d'un talent qui fait loi, pour confirmer les faibles dans leurs fai-

blesses, les obstinés dans leur entêtement, les petits esprits dans l'étroitesse de leurs vues? Pourquoi suivre sur les flancs, et non pas à la tête, un mouvement que l'on devrait précéder?

Que pense-t-on flatter, et que veut-on dire en proclamant M. Victor Hugo un poëte de décadence? Avant tout, ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il y a quelque témérité à décider si hardiment sur ses contemporains? L'abbé d'Aubignac s'y est trompé, Saint-Évremont s'y est trompé, madame de Sévigné s'y est trompée. Mais, supposons encore que le critique dont je parle juge selon la vérité des choses, et porte, sans erreur, une telle condamnation contre le chef de la nouvelle école littéraire; savez-vous sur qui tombe cette sentence rigoureuse, déjà incessamment répétée, d'ailleurs, depuis 1830? sur le siècle, bien plus que sur le poëte. C'est le siècle tout entier, à conclure par analogie, qui dégénère du grand siècle, comme a déchu la littérature latine après le siècle d'Auguste. Ainsi tous nos écrivains, poëtes, historiens, philosophes, critiques même, ne sont que les écrivains d'une décadence; mais dans une décadence même, le génie reste génie. Sénèque, Juvénal et Tacite, je compte un philosophe de génie, un poëte de génie, un historien de génie dans la décadence latine; quant à Quintilien, qui gémit sur le mauvais goût des vivants et la gloire éteinte des morts, Quintilien n'a jamais passé que pour un ennuyeux pédagogue.

Poëte d'une décadence ou d'une renaissance littéraire, il me suffit que l'auteur des *Burgraves* soit le premier poëte de l'âge où nous vivons. La postérité décidera du reste.

Les *Burgraves* pourront sembler une pièce longue et de peu d'action à cette partie du public qui *voit* jouer les pièces et qui ne sait pas les entendre. C'est pour celle-là que M. Scribe a imaginé ses imbroglios où le mouvement se trouverait gêné et ralenti par la moindre intervention du style. Ceux au contraire qui se plaisent à la poësie, à la passion, à l'idée, aux sérieux et magnifiques développements de la passion et de l'idée, ceux qui trouvent plus d'intérêt à *Cinna* qu'à la *Grâce de Dieu*, et au *Misanthrope* qu'à une *Chaîne*, de tels auditeurs écouteront les *Burgraves* avec cette pleine satisfaction, ce noble contentement de l'intelligence que le poëte emporte dans les sphères supérieures du beau et de l'idéal.

Jamais la poësie française n'a eu d'aussi magnifiques élans. Jamais elle n'a parlé, jamais elle n'a chanté dans un rithme aussi noble et aussi sévère. Tout ce qu'il y a de poëtes de nos jours, a encore reconnu le maître, plus grand et plus souverain dans cette œuvre nouvelle. Chaque fois que l'auteur des *Orientales* a fait comme une halte dans sa glorieuse carrière, chaque fois que sa muse s'est reposée un moment de sommet en sommet, les esprits généreux qui la suivent ont presque pensé l'atteindre, et aussitôt, d'un seul coup d'aile, elle a repris son vol vers des cimes inaperçues.

Voilà de bien grand style, n'est-ce pas? Aussi je me hâte de quitter la métaphore et de finir tout uniment ma lettre ainsi que je l'ai commencée.

Les acteurs n'ont pas manqué à l'ouvrage. Beauvalet, dans la création du

vieux Job, a déployé toutes les qualités précieuses de son intelligence et de sa belle diction. Il est grave, il est simple, plein de noblesse et de familiarité touchante dans son geste, dans sa parole et dans son attitude. Lui seul prononce ces grands vers sans les morceler, sans les chanter, sans les crier, d'une pure et large émission de voix, de manière à leur laisser toute leur ampleur et toute la pureté du souffle épique dont les a emplis le poëte.

Guyon, Ligier et Geffroy, vous voyez quelle réunion des talents de la Comédie-Française. Mademoiselle Denain, Robert, Fonta, Varlet, mademoiselle Brohan, mademoiselle Garrique dans de très-petits rôles : on chercherait inutilement un ensemble plus complet.

Madame Mélingue a justifié dès la première épreuve le comité qui l'a reçue sociétaire. Voilà longtemps que le théâtre aurait dû s'attacher une artiste d'un tel mérite, et la littérature nouvelle ne se fût pas détournée de lui, faute d'une actrice qui sût jouer le drame; mais enfin, mieux vaut tard que jamais. Avec madame Mélingue, le Théâtre-Français va pouvoir jouer *Stockolm et Fontainebleau*; il aurait joué le *Dernier marquis* d'une manière plus digne de sa renommée.

Ed. THIERRY.

ACADÉMIE-ROYALE-DE-MUSIQUE. — *Charles VI,* opéra en cinq actes, paroles de MM. Casimir Delavigne et Germain Delavigne, musique de F. Halévy (de l'Institut). — L'apparition de *Charles VI* sur la scène de l'Opéra est une nouvelle preuve à l'appui de l'opinion qui s'attaque à la longueur des partitions en cinq actes. A sept heures, l'orchestre commence à préluder; à minuit, il n'a pas encore exécuté sa dernière cadence. Cinq grandes heures passées à entendre cinq actes de *grande* musique! comment ne pas avoir la tête brisée au sortir du théâtre! Et qne veut-on dire, aujourd'hui, par grande musique? Une instrumentation forte, compliquée, quelques variations de flûte ou de hautbois sur un thème de clairons et de timballes; des chœurs à pleine voix, des chants accompagnés par les trombonnes, des marches où deux cents figurants, quinze chevaux caparaçonnés et deux canons jouent leur rôle. Du bruit, du tumulte dans les morceaux d'ensemble. Dans les airs ou les cavatines, de maigres mélodies, si mélodies il y a. Tel est, musicalement parlant, à l'Opéra, le programme d'un ouvrage en cinq actes. Jusqu'à ce qu'une réaction soit venue, nos oreilles subiront le supplice. En suivant cette route fatale, la musique française ne tardera pas à devenir la plus monotone qui soit au monde. Cela dit, faisons notre métier de critique.

Charles VI fut le plus malheureux d'entre les rois de France, et le pays se ressentit de ses malheurs. Il commit plusieurs crimes, il perdit la raison, il fut trahi par Isabeau de Bavière, il eut peur du dauphin

son fils. Les Anglais profitèrent de la situation critique dans laquelle se trouvait la France, et voulurent qu'un Lancastre succédât au roi insensé. Là est toute la partie véritablement historique du livret. Mais Charles VI a besoin d'être distrait, égayé, bercé par les chants d'Odette de Champdivers :

Avec la douce chansonnette
Qu'il aime tant,
Berce, berce, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

Odette aime le dauphin, qu'elle a connu d'abord sous le simple nom de Charles. Elle devient à la fois la providence du roi et de son fils. Là est toute la fable de l'opéra. Je ne parle pas des apparitions du quatrième acte, ni du rôle de Jeanne d'Arc qu'Odette joue au cinquième. Ce sont des fantaisies poétiques, dont l'effet manque rarement sur la scène de l'Académie-Royale-de-Musique.

Le livret de MM. Delavigne est bien coupé. L'intérêt seul y fait parfois défaut. Quelques situations brillent d'un éclat inusité sur nos scènes lyriques. Telle est la scène où Odette joue aux cartes avec Charles, et où celui-ci, prenant le jeu au sérieux, s'écrie avec un air martial : *Bataille! bataille!* Telle est encore la scène où Charles VI, dans un de ses moments lucides, exhale sa fureur contre Bedford et Isabeau.

Votre raison, l'avez-vous, sire?

dit la reine. Et Charles répond :

Ma raison, je ne l'avais pas,
Quand jadis vous croyant sincère,
Bedford, je vous tendis les bras;
(*A Isabelle.*)
Quand je vous crus, à vous, des entrailles de mère,
Ma raison, je ne l'avais pas.
Je n'étais roi ni père, et je suis l'un et l'autre.
(*A Bedford.*) (*A Isabelle.*)
Je maudis votre nom, et je maudis le vôtre ;
Je n'attends plus de toi, traître, que trahison;
Toi, marâtre, à mes yeux tu n'es que sa complice;
J'appelle sur vous deux l'éternelle justice :
Vous voyez que j'ai ma raison.

Le poëme de *Charles VI* est remarquable. La musique de M. Halévy est digne de son talent. L'instrumentation est peut-être moins soignée ou moins réussie que celle de ses ouvrages précédents. Quant aux morceaux les plus justement applaudis, nous citerons le refrain de l'espèce de Marseillaise :

Guerre aux tyrans! jamais en France
Jamais l'Anglais ne régnera.

Le chant guerrier, en lui-même, n'a pas de mélodie assez franche Une phrase du duo entre Odette et le dauphin est ravissante. L'*adieu* qui termine le premier acte n'a pas assez de développement pour émouvoir le spectateur. Au deuxième, la Villanelle chantée par Isabelle et. des chœurs, le duo entre Odette et le roi, *sonnez, clairons!* ont de l'originalité. Les chœurs du troisième acte sont moins heureux. Un *quatuor* entre Charles, le dauphin, Raimond et Odette sa fille, est d'une bonne facture. L'acte quatrième est généralement réussi, et le final a de l'ampleur. La romance du soldat, chantée par Poultier, le grand air d'inspirée, admirablement dit par madame Stoltz, et la reprise du chant patriotique dont nous avons parlé complètent la partition.

Sous le point de vue des décors et de la mise en scène, *Charles VI* se place de droit au premier rang des opéras représentés jusqu'à ce jour. On a surtout applaudi, au troisième acte, une décoration représentant le vieux Paris éclairé par un brillant soleil d'automne; l'hôtel Saint-Paul à droite. Au dernier tableau du cinquième acte, l'église de Saint-Denis, où les Français vont prendre l'oriflamme, a été fort applaudie. Les costumes sont riches et très-exacts. Décors et mise en scène suffiraient pour assurer le succès de *Charles VI.*

L'exécution a été bonne; mais, à proprement parler, les seuls rôles de l'opéra sont ceux de *Charles VI* et d'Odette, remplis par *Barroilhet* et madame *Stoltz*. Ces deux artistes ont rivalisé de talent. Barroilhet a déployé d'excellentes qualités dans son rôle si difficile, et a merveilleusement chanté son premier grand air. Madame Stoltz a eu de l'entrain et des moments admirables. Nous ne lui reprocherons qu'un peu de monotonie dans sa déclamation et certains gestes trop souvent répétés. Duprez et Levasseur n'ont pas de rôles importants. Madame Dorus-Gras, cette grande cantatrice, toujours supérieure à ses rôles, manque un peu de dramatique dans celui d'Isabelle. Mais elle sait prendre sa revanche lorsqu'il s'agit de chanter. Toute la troupe de l'Académie-Royale-de-Musique paraît dans *Charles VI*, que tout le monde ira voir.

A. C.

M. Frigolet vient d'adresser au barreau de Paris une brochure intitulée : *les Avocats et la Patente*. Doivent-ils la payer? M. Frigolet se déclare pour l'affirmative. C'est une opinion toute contraire à celle adoptée par MM. les avocats de Paris dans un mémoire adressé par eux à M. le garde-des-sceaux. L'opuscule de M. Frigolet est remarquable par son argumentation nette et vigoureuse, par son style concis et énergique.

CHALLAMEL.

TABLE DU DOUZIÈME VOLUME

DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

Histoire.

Études critiques.

Revues littéraires.

BEAUX-ARTS.

Dessins.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.



